This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

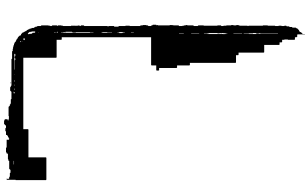
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

159 &
Per. 3977 1. 112/1



REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année

TOME PREMIER — Ire LIVRAISON

25 Décembre 1883

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 24bis*

		Trois mois	Six mois	Un an
Prix des Abonnements	Pour l'Italie.	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	27 francs	50 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes,*** ULRICO HOEPLI Libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER Libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBOÜRG Libraire a Leyde.

Extraits de lettres privées

À PROPOS DE

LA REVUE INTERNATIONALE

Italiennes.

. . . . . il più schietto augurio che alla *Revue Internationale* da Lei vagheggiata, anzi ormai creata, arridano propizie le sorti. Non può fallire opera ispirata da nobile sentimento e affidata a forte animo, che in sé raccoglie viva fiamma d'ingegno, ampio tesoro di coltura e sopratutto la forza di una fede incrollabile.

Roma, 19 novembre.

P. S. MANCINI

Sempre più attonito io rimango della sua spettacolosa operosità. Certo niun altro che Lei poteva ideare questa collaborazione universale. Gliene auguro felice riuscita.

CESARE CANTÙ.

Ella intraprende un'opera altrettanto difficile quanto bella. Ed io sarò ben contento di collaborarvi.

MARCO MINGHETTI.

La sua *Revue* potrà contribuire poderosamente, non soltanto a fare conoscere un pò meglio all'Italia le condizioni di molti paesi stranieri, ma anche a togliere agli stranieri certe idee tradizionali che ancora conservano sul nostro conto.

ARISTIDE GABELLI.

Auguro alla Nuova Rivista buona fortuna. È una impresa ardua assai che può riuscire se fino dai primi numeri arriverete a darle un carattere determinato e serio. In quello che potrò, aiuterò la vostra impresa.

PASQUALE VILLARI.

Il vostro progetto mi par buono; e non metterei pegno che riuscirà, ma può riuscire.

RUGGIERO BONGHI.

Françaises.

Votre idée est excellente; je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Votre zèle, votre ardeur, votre foi transporteraient les montagnes. Vous avez la chaleur d'âme et la largeur de vues qui créent et animent ces grands organes de la vie européenne. Florence et l'Italie sont parfaitement placées pour être le point d'émission d'une telle action centrale de pacifique propagande.

Je ne peux qu'applaudir du rivage à ce hardi lancement d'une œuvre nouvelle; mais j'applaudis de bien bon cœur.

Paris, 4 novembre 1868.

ERNEST RENAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour l'œuvre nouvelle, pour l'œuvre excellente que vous entreprenez; soyez persuadé qu'elle a toutes mes sympathies et que je ferai effort pour que ces sympathies ne restent point platoniques. Si l'on peut apprendre aux nations à s'aimer les unes les autres, au lieu de se haïr, à s'estimer pour leurs bonnes qualités, au lieu de se dénigrer pour leurs défauts, si on désarme la guerre et si l'on fortifie la paix, on aura bien mérité de l'humanité; réussir, serait un triomphe; l'essayer, est déjà une grande action; j'espère devenir votre collaborateur; en attendant je suis déjà votre abonné.

Baden Baden, 20 novembre.

MAXIME DU CAMP.

. . . . . des vœux pour le succès d'une *Revue* où la France sera traitée avec justice, avec bienveillance, où l'on n'oubliera pas que nous sommes de votre race latine, et que le berceau de notre civilisation est à Rome.

J'attache un très grand prix au succès d'une *Revue*, qui associera des talents français aux talents italiens, et qui apprendra aux deux peuples à se mieux connaître, et, je l'espère bien, à s'appuyer l'un sur l'autre . . . . .

Paris, 21 Novembre.

JULES SIMON.

L'idée d'une *Revue Internationale* développée dans les termes éloquents de votre projet est excellente. Trouvera-t-elle à Paris l'écho qu'elle est en droit d'attendre? Je l'espère, je le crois, et il serait temps que nous eussions l'esprit tendu vers les manifestations de littérature et d'art du dehors. Sous ce rapport, du moins, comme sous bien d'autres, nous avons fait beaucoup de progrès, mais le particularisme littéraire, si je puis le dire, est encore un péché national. La *Revue* venant de Florence devra pourtant intéresser et séduire.

Paris, 30 octobre.

JULES CLARETIE.

Mes vœux les plus sincères pour le succès de votre *Revue*.

Paris.

OCTAVE FEUILLET.

Votre œuvre nous est absolûment sympathique et elle mérite à tous égards de réussir.

Paris.

EUGÈNE PLON.

Tout ce qui tend à rattacher les pays latins entre eux me plaît; tout ce qui tend à resserrer les liens de deux pays faits pour s'entendre, s'estimer et s'aimer, comme la France et l'Italie, m'est infiniment agréable. Je sympathise donc de tout mon cœur avec votre œuvre, et je voudrais voir centupler mes forces pour les mettre au service de votre idée qui est grande et noble, puisque c'est une œuvre de lumière, de paix et de fraternelle union.

Paris.

ARISTIDE MARRE.

REVUE

INTERNATIONALE

TOME PREMIER

Extraits de lettres privées

À PROPOS DE

LA REVUE INTERNATIONALE

Italiennes.

. . . . . il più schietto augurio che alla *Revue Internationale* da Lei vagheggiata, anzi ormai creata, arridano propizie le sorti. Non può fallire opera ispirata da nobile sentimento e affidata a forte animo, che in sè raccoglie viva fiamma d'ingegno, ampio tesoro di coltura e sopratutto la forza di una fede incrollabile.

Roma, 19 novembre.

P. S. MANCINI

Sempre più attonito io rimango della sua spettacolosa operosità. Certo niun altro che Lei poteva ideare questa collaborazione universale. Gliene auguro felice riuscita.

CESARE CANTÙ.

Ella intraprende un'opera altrettanto difficile quanto bella. Ed io sarò ben contento di collaborarvi.

MARCO MINGHETTI.

La sua *Revue* potrà contribuire poderosamente, non soltanto a fare conoscere un pò meglio all'Italia le condizioni di molti paesi stranieri, ma anche a togliere agli stranieri certe idee tradizionali che ancora conservano sul nostro conto.

ARISTIDE GABELLI.

Auguro alla Nuova Rivista buona fortuna. È una impresa ardua assai che può riuscire se fino dai primi numeri arriverete a darle un carattere determinato e serio. In quello che potrò, aiuterò la vostra impresa.

PASQUALE VILLARI.

Il vostro progetto mi par buono; e non metterei pegno che riuscirà, ma può riuscire.

RUGGIERO BONGHI.

Françaises.

Votre idée est excellente; je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Votre zèle, votre ardeur, votre foi transporteraient les montagnes. Vous avez la chaleur d'âme et la largeur de vues qui créent et animent ces grands organes de la vie européenne. Florence et l'Italie sont parfaitement placées pour être le point d'émission d'une telle action centrale de pacifique propagande.

Je ne peux qu'applaudir du rivage à ce hardi lancement d'une œuvre nouvelle; mais j'applaudis de bien bon cœur.

Paris, 4 novembre 1868.

ERNEST RENAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour l'œuvre nouvelle, pour l'œuvre excellente que vous entreprenez; soyez persuadé qu'elle a toutes mes sympathies et que je ferai effort pour que ces sympathies ne restent point platoniques. Si l'on peut apprendre aux nations à s'aimer les unes les autres, au lieu de se haïr, à s'estimer pour leurs bonnes qualités, au lieu de se dénigrer pour leurs défauts, si on désarme la guerre et si l'on fortifie la paix, on aura bien mérité de l'humanité; réussir, serait un triomphe; l'essayer, est déjà une grande action; j'espère devenir votre collaborateur; en attendant je suis déjà votre abonné.

Baden Baden, 20 novembre.

MAXIME DU CAMP.

. . . . . des vœux pour le succès d'une *Revue* où la France sera traitée avec justice, avec bienveillance, où l'on n'oubliera pas que nous sommes de votre race latine, et que le berceau de notre civilisation est à Rome.

J'attache un très grand prix au succès d'une *Revue*, qui associera des talents français aux talents italiens, et qui apprendra aux deux peuples à se mieux connaître, et, je l'espère bien, à s'appuyer l'un sur l'autre . . . . .

Paris, 21 Novembre.

JULES SIMON.

L'idée d'une *Revue Internationale* développée dans les termes éloquents de votre projet est excellente. Trouvera-t-elle à Paris l'écho qu'elle est en droit d'attendre? Je l'espère, je le crois, et il serait temps que nous eussions l'esprit tendu vers les manifestations de littérature et d'art du dehors. Sous ce rapport, du moins, comme sous bien d'autres, nous avons fait beaucoup de progrès, mais le particularisme littéraire, si je puis le dire, est encore un péché national. La *Revue* venant de Florence devra pourtant intéresser et séduire.

Paris, 30 octobre.

JULES CLARETIE.

Mes vœux les plus sincères pour le succès de votre *Revue*.

Paris.

OCTAVE FEUILLET.

Votre œuvre nous est absolûment sympathique et elle mérite à tous égards de réussir.

Paris.

EUGÈNE PLON.

Tout ce qui tend à rattacher les pays latins entre eux me plaît; tout ce qui tend à resserrer les liens de deux pays faits pour s'entendre, s'estimer et s'aimer, comme la France et l'Italie, m'est infiniment agréable. Je sympathise donc de tout mon cœur avec votre œuvre, et je voudrais voir centupler mes forces pour les mettre au service de votre idée qui est grande et noble, puisque c'est une œuvre de lumière, de paix et de fraternelle union.

Paris.

ARISTIDE MARRE.

REVUE

INTERNATIONALE

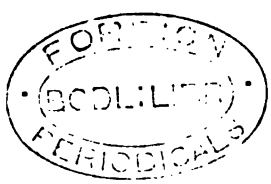
TOME PREMIER

REVUE

INTERNATIONALE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS



Première Année — Tome Premier

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION : *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION : *Via della Mattonaia 24bis*

1883.

Florence, Imprimerie Pellas, Rue Jacopo da Diacceto, 10.

UN MOT

AVANT DE SE METTRE EN ROUTE

Florence, 20 Décembre 1883.

Nous voici donc à l'œuvre, écrivains de tous les pays, ayant fait un pacte de grande alliance intellectuelle. Ce n'est point assez d'avoir déclaré que la pensée est libre; il faut encore la faire voyager : *alere et tradere flammam*. Créer, aprés un *zollverein* germanique, un *zollverein* slave et un *zollverein* latin, ce serait déjà un progrès. Mais il ne suffit pas d'élargir les frontières; l'homme ne sera véritablement noble que le jour où il les abattra. Mais, ce grand jour est malheureusement encore bien loin de nous ! Les états, par une méfiance réciproque, persisteront encore longtemps à garder des confins. Au delà des confins on voit toujours l'ennemi, et on lui soupçonne des intentions hostiles.

Ce grand malentendu, créé par la politique, a aussi exercé une influence funeste sur la littérature. Les idées d'un peuple s'arrêtent souvent aux frontières de son état. Chaque état veut avoir ses propres écrivains; le sol de la patrie qui enfante les génies, a le droit de leur donner sépulture; ce berceau et ce tombeau sont également sacrés pour nous. On conçoit ce culte et on le respecte. Mais, lorsque le soleil brille, il brille pour

tout le monde ; le génie de même. Où il n'y a plus des génies, il reste encore un génie, qui parle la langue de son peuple, et qui se révèle par toutes les formes littéraires; il faudrait donc l'interroger et l'écouter souvent.

On prétend que Charles Quint disait que l'on vit une nouvelle vie chaque fois que l'on apprend une nouvelle langue ; avec plus de raison on pourrait ajouter que comprendre la vie d'un autre peuple par sa littérature, c'est achever de devenir homme. Nous n'écoutons pas assez et nous ne regardons pas assez ce qui se dit et ce qui se fait autour de nous; nous avons des oreilles et n'écoutons pas; nous avons des yeux et ne voyons rien. Nos maisons ont des fenêtres, mais nous fermons les volets de peur que la lumière n'y entre; et nous marchons souvent dans une demi-obscurité, c'est à dire dans une ignorance regrettable de ce qui se passe dehors. Par crainte des voleurs, nous cachons nos trésors. Nous faisons des traités de commerce et des lois sans fin sur la propriété littéraire, mais non pas, assurément, pour faire circuler davantage nos marchandises et nos idées, mais pour les enfermer, au contraire, soigneusement et les suffoquer dans le cercle étroit qui les a produites. Par le libre échange nous pourrions avoir un grand public ; nous préférons en garder un très restreint et maintenir toutes nos idées à son niveau ; si notre cercle a des préjugés, nous en avons comme lui ; s'il est mesquin, nous n'osons point avoir des aspirations plus larges et plus élevées ; ainsi la littérature, pour garder sa prétendue couleur locale ou nationale, qui, bien comprise, pourrait lui ajouter un charme délicieux, se raidit souvent, devient aride ou pompeuse, perd la notion du bon sens, et néglige, par un patriotisme étroit, le sentiment humain, qui devrait être le fond de toute conception moderne.

De même que nous essayons de combattre et de corriger notre égoïsme individuel, nous devrions faire tous quelque effort pour élargir le cercle de nos idées nationales. Le meilleur moyen ce serait de nous renseigner sur ce qui se produit dans les autres pays civilisés. Si notre nature est bonne, gardons-la ; personne n'exigera de nous que nous la changions ; mais,

si nous la cultivons davantage, l'esprit international, dans le sens le plus large et le plus noble du mot, pourra devenir notre meilleur éducateur. On nous a souvent parlé et on a taché de nous persuader du bonheur de vivre tous dans une seule grande république littéraire. Nous ne savons pas qui a inventé le mot; mais le mot ne semble guère avoir eu grand succès; en tout cas, cette prétendue république anarchique n'a pas fait bien des heureux parmi les écrivains; chaque écrivain y suivait son chemin sans se soucier des autres; par conséquent on ne se retrouvait presque jamais; ou si, par hasard, l'on se rencontrait, c'était souvent pour se battre comme des aveugles qui ne se connaissent point; nous préférerions donc de beaucoup, pour nous entendre mieux, le terme de monarchie représentative universelle, dont le véritable souverain est l'idéal et chaque écrivain qui pense haut doit être le représentant légitime. Nous voudrions faire de notre *Revue* l'organe de cette grande monarchie intellectuelle, et je remercie Dieu de m'avoir fait naître en Italie pour me permettre un jour de verser tout mon feu et toute ma fougue italienne dans cette œuvre de pacification par la lumière.

Comment donc? N'entendez-vous pas le bruit de guerre qui se lève un peu partout? Ne voyez-vous pas comment les nations aiguisent leurs armes pour se lancer les unes contre les autres? Avec les premiers orages du printemps éclatera, peut-être, une guerre qui boulversera, au premier coup de canon, toutes vos idées pacifiques. Que fera-t-elle alors votre pauvre *Revue Internationale,* votre cour internationale, votre congrès littéraire permanent, comme vous l'avez appelée!

J'écoute et je vois tout juste comme les autres, et je m'en préoccupe et j'en deviens triste. La *Revue* voudrait d'abord faire les plus grands efforts pour désarmer tous les violents et pour flétrir tous les troubleurs de la paix, sans exception. Puis, si guerre il y a, malgré tout (que Dieu nous en préserve!), si ce grand crime humain est encore perpétré de notre temps et sous nos yeux, la *Revue* poursuivra son chemin au bruit du canon; elle priera, au milieu des combats sanglants, pour que

les hommes aveuglés par la haine, emportés par la folie, recouvrent leur raison; elle tâchera de diminuer les souffrances causées par la guerre ; elle se transformera naturellement en sœur de charité ; et lorsque les peuples, revenant de la boucherie, se regarderont les uns les autres en face, honteux, oui honteux, comme des enfants coupables, et même bien près du désespoir pour avoir atterré tant d'existences, nous les engagerons tout doucement, encore une fois, au travail pacifique, en leur disant : Si les éléments, parfois, sont pervers, la terre est bonne et douce, et le même soleil nous réchauffe encore tous, et la même lumière qui chaque jour vient nous réveiller, la même lumière nous commande chaque jour de travailler et d'espérer. Est-ce que le laboureur dans les mois d'automne cesse de semer, seulement par crainte qu'un orage au printemps ne vienne peut-être abîmer sa récolte ? Faisons donc comme le sage laboureur. Notre terre n'est pas matérielle ; elle est une terre entièrement idéale. Mais nous devons y semer tous un peu, de loin, comme de près, pour ennoblir la race humaine.

Quelqu'un est déjà venu me demander: Pensez-vous faire de la concurrence à la *Revue des Deux Mondes ?* J'ai hâte de répondre que je ne pense absolument à rien de pareil. Il n'y a pas deux Olympes; une seconde Académie française ne pourrait exister; il n'est pas possible de créer une seconde *Revue des Deux Mondes*, qui demeure, d'ailleurs, une revue essentiellement française. Toutes les revues, qui, depuis trente ans, ont poussé sur le sol français dans l'espoir de renverser de son trône auguste la reine des revues, ont perdu leur peine ; et ce n'est point en déplaçant la scène de la *Revue* que l'on peut espérer obtenir un meilleur succès. Notre *Revue* sera décidément autre chose, et non seulement elle ne s'imaginera jamais de faire un double avec la *Revue des Deux Mondes*, mais elle la consultera souvent, comme la plus noble expression publique des sentiments français. Mais nous aurons souvent des préoccupations et une tâche constante que la *Revue des Deux Mondes*, par sa propre institution, ne peut pas avoir.

Nous aimons bien la France et les Français, et nous leur rendons hommage en nous servant de la langue française pour réunir par la littérature les peuples civilisés. Mais notre point de vue, nous le déclarons d'avance et bien haut, ne sera *ni français, ni italien;* il sera seulement et toujours humain. Nous demanderons conseil à la justice et à la charité; nous tendrons également la main aux latins, aux slaves, aux germains, aux scandinaves, aux saxons, aux hongrois, aux grecs; et nous demanderons seulement à l'art italien la gloire de l'inspiration et au souvenir de Rome la force unificatrice pour achever notre œuvre qui est bonne. L'Italie et la ville de Florence en particulier ont, depuis bien longtemps, une mission de paix et de civilisation dans le monde. C'est à ce foyer de lumière, d'où sont déjà parties bien des étincelles; c'est à cette ville de délices que j'habite moi-même depuis vingt ans; c'est à ce port de paix, où non pas seulement les étrangers, mais tous les Italiens intelligents, passionnés pour les arts, viennent demander une espèce de baptême idéal, que la *Revue Internationale* prendra son essor pour aller verser le baume de la lumière bienfaisante où elle arrivera et où l'on voudra l'accueillir.

La *Revue Internationale* essayera deux fois par mois, soit par des articles originaux, soit par des traductions, des revues de livres, et des correspondances écrites par des littérateurs éminents, de réunir, comme dans un bouquet parfumé, tout ce que le sol idéal humain saura nous représenter de plus lumineux, et de renseigner sur tout ce qui se passe d'essentiel dans le monde intellectuel contemporain. Rien de pareil, sur de telles bases, n'avait encore été essayé dans aucun pays. Nous y songeons avec amour depuis vingt ans; et nous allons maintenant, aidés par de nobles amis, faire prendre un corps réel et solide au rêve de notre jeunesse. Que tous ceux qui sont encore capables, non pas de se passionner autant que nous, mais de sympathiser, du moins, avec notre œuvre, daignent l'accueillir, la soutenir, l'encourager, la recommander.

Daniel Stern, l'illustre femme de génie si longuement regret-

tée, nous faisait l'honneur de nous appeler un bon *fil conducteur*. Eh bien, s'il en est réellement ainsi, nous osons espérer que la *Revue Internationale* le prouvera, et que le voyage idéal de notre temps se trouvera considérablement facilité par ce port ouvert aux pavillons de toutes les nations qui pensent.

ANGELO DE GUBERNATIS.

LA CRÉATION

D'UNE CHAIRE

D'ENSEIGNEMENT INTERNATIONAL

DANS

L'UNIVERSITÉ DE ROME

Tant que les Universités du Moyen Age subirent le joug de l'Eglise et l'empire des doctrines théologiques, elles gardèrent toutes la même empreinte et fonctionnèrent, dès leur origine, comme des établissements de commerce intellectuel international. On retrouvait partout la même méthode d'enseignement — fortement inspirée par la philosophie scholastique, — la même autorité des Dogmes sanctionnés par les Papes, le même droit civil répandu en Europe avec le *Corpus Juris*, la même langue latine, universellement comprise. Bologne, Paris, Pavie, Salerne, Padoue étaient ainsi devenus des centres de réunion pour la jeunesse avide de science, et avaient acquis pour les étudiants la même signification que Loreto ou Sant-Jago de Compostelle pour les pélerins dévots.

Vers la fin du Moyen Age, les Universités perdirent de plus en plus ce trait fondamental de l'*Internationalisme*. Elles se fondirent alors avec les institutions *nationales* des différents peuples.

Les raisons pour lesquelles ce mouvement se manifesta et s'accélèra furent nombreuses et variées. Les Etats et les villes essayèrent d'établir par des privilèges de toutes sortes la su-

périorité de leurs institutions Universitaires. Bientôt, à mesure que la culture des arts et des sciences se développait dans chaque pays, la langue nationale moderne y remplaçait le latin.

La monarchie absolue qui, durant le XVIIe siècle, en abolissant l'organisation des Communes, s'établit dans tous les grands états du continent, eut soin, afin de s'assurer un personnel de fonctionnaires fidèles, de régler, par des ordonnances précises, l'instruction qu'ils devaient acquérir. Ce fut l'origine de l'obligation que l'état imposait à ceux de ses sujets qui se destinaient à la carrière administrative, de fréquenter les universités du pays. L'on ne doit pas oublier non plus que l'enseignement préparatoire de la jeunesse aux études supérieures, qui, dans le Moyen Âge, étaient uniquement confié aux ordres religieux, leur fut enlevé, dans tous les pays protestants, par la sécularisation des écoles.

Au XIXe siècle, ce mouvement de *Nationalisation* des Universités semble presque arrivé à son apogée. Sans pouvoir s'en expliquer clairement le pourquoi, on sent que ce principe moderne trouve sa force vitale, bien plus dans les Universités que dans les écoles primaires. Il est connu de chacun, que, avant que le Roi de Prusse eût appelé son peuple aux armes pour écraser complètement l'Empereur des Français, après sa défaite en Russie, un souffle de liberté et de révolte contre l'envahisseur, parti de l'Université de Berlin, fondée en 1810, avait déjà réveillé la Prusse. On peut en dire autant des Universités Italiennes. C'est la jeunesse de ces écoles qui initia le mouvement contre la domination étrangère. L'Université de Turin joua en Italie, après 1848, le même rôle que celle de Berlin après 1810.

Des tendances analogues paraissent exister également chez les populations Slaves de l'Europe Orientale. Autrefois, l'on envoyait de préférence les jeunes Polonais, Hongrois et Russes compléter leur éducation à Paris, à Vienne et à Berlin. Depuis 1848, au contraire, ces peuples semblent voir d'un mauvais œil les professeurs étrangers occuper des chaires dans leurs Universités, et ils poussent avec zèle à la *Nationalisation* de celles-ci. La plus ancienne des Universités de l'ancien Empire Germano-Romain vient de subir une *bipartition*, fait jusqu'ici

sans exemple. Dans la capitale de la Bohème, les mêmes cours, réglés par la même méthode scientifique, sont donnés en deux langues différentes, dans le but de tranquilliser les esprits, excités par des susceptibilités nationales.

Au XIXe siècle, chez tous les peuples cultivés, ce sont les Universités qui donnent l'idée la plus claire de la vie intellectuelle de chaque pays. Oxford et Cambridge sont la plus pure manifestation de l'esprit national, bien plus encore qu'un Jury Anglais et que le Parlement lui-même. La Gentry Anglaise, qui, au point de vue politique, est réellement la classe dirigeante du pays, si elle perdait ces deux Universités et leur mode d'enseignement préparatoire, perdrait en même temps son caractère spécial.

Bien avant que l'organisation militaire et les habits d'uniforme de l'armée Allemande eussent été unifiés et assimilés, les centres universitaires de Berlin, Leipzic, Heidelberg, Jena et Munich avaient déjà pressenti le rôle futur de la patrie et s'étaient approprié l'esprit qui domine actuellement les classes instruites et qui a pénétré dans l'Administration, la Magistrature, les Écoles et les Hôpitaux. La vie universitaire Allemande, avec ses duels d'étudiants, et la vie universitaire Anglaise, avec son canotage, diffèrent entre elles autant que l'armée de terre Prussienne de la flotte Britannique.

Le fait est d'autant plus remarquable et digne d'attention que ce sont justement les organisations Universitaires Allemandes et Anglaises qui se rapprochent le plus de leurs modèles du Moyen Age, qui ont gardé la plus grande mesure d'individualité et qui ont le moins souffert des empiètements d'un pouvoir centralisateur. Par une lente transition, les Universités Anglaises et Allemandes ont suivi d'elles-mêmes, sans que la législation leur ait prêté son concours, toutes les évolutions de la société moderne. L'habitude qu'a la Gentry Anglaise de commencer et d'achever ses études *dans une seule et même* Université, soit à Oxford, soit à Cambridge, démontre sa grande stabilité, aussi clairement que la tendance à la locomotion des étudiants Allemands témoigne de la mobilité et de l'inconstance des classes moyennes en Allemagne. Il n'est pas rare en effet de voir les étudiants Allemands, choisir, pour l'été, en guise de *Villeggiatura* scientifique, une petite Université de l'Allemagne

du Sud, pour revenir, ensuite, prendre leurs quartiers d'hiver à Berlin, Leipzic ou Munich.

A ceux qui demanderont maintenant si cette spécialité de l'esprit d'un peuple, que nous avons coutume de désigner sous le nom de *Nationalité*, — et qui, durant des siècles, a appuyé et dirigé en France, en Angleterre, en Italie, en Allemagne, les plus importantes évolutions de l'instruction publique, — ne porte pas aussi en elle-même le danger de compromettre les intérêts de l'humanité, en séparant les unes des autres les sociétés Européennes, — l'on ne saurait répondre, à mon avis, sans avoir pris en considération préalable les organisations Universitaires des différents Etats.

Pour les sciences exactes, l'influence de l'endroit des études et du milieu social n'est d'aucune importance. Les doctrines de Copernic, de Kepler, de Newton, de Darwin, de Galvani, peuvent être enseignées partout avec la même méthode. Il est tout naturel, cependant, que des expériments biologiques se ressentent de la plus ou moins grande variété des objets d'observation et que les côtes de l'Allemagne du Nord n'offrent pas aux Zoologues la même richesse de structure que l'Institut Zoologique du Golfe de Naples. En tout cas le lieu ne suffit pas à établir la supériorité d'une Université. La personnalité du professeur est, au contraire, dans cet ordre d'idées, d'une bien autre importance. L'on voit en effet des jeunes gens venus de tous les pays se presser autour de la chaire des célèbres naturalistes. Sans le nom de Liebig, la petite ville de Giessen serait, pour bien des Anglais et des Américains, un lieu plus inconnu que quelques points des lointaines régions du Congo, récemment découverts par les voyageurs Africains. Si Darwin s'était proposé de donner des cours de science expérimentale au fond d'une vallée perdue des Alpes, il aurait, sans doute, attiré quand même autour de lui un auditoire, venu de toutes les parties du monde.

Pour ce qui concerne les sciences politiques et sociales, la philosophie et la linguistique, la question est toute différente. Dans ce cas, pour diriger l'ensemble des esprits, on ne doit pas autant compter sur la personnalité du professeur que sur l'influence de l'endroit et du milieu social. Lorsque nous sommes appelés à formuler un jugement sur certaines conditions politiques, notre esprit se porte involontairement sur l'individualité des

personnes qui en sont les représentants actifs. De même notre opinion sur la portée et le but de l'éducation se fonde tout naturellement sur l'exemple et les œuvres des personnes dont nous connaissons mieux le caractère. L'homme d'Etat, le pédagogue, l'historien, l'instituteur, auxquels ne doivent échapper aucunes des conditions compliquées de notre époque, ont besoin, pour étudier l'humanité, d'une grande variété de sujets d'observation, tout comme il en faut au botaniste pour l'étude de la nature.

Par suite de l'empire que prend l'orgueil *national*, même dans le domaine de la science, nous sommes sérieusement menacés d'un croissant appauvrissement d'idées. Ce nuisible amour propre national, que les Français appellent Chauvinisme, et que l'on retrouve non seulement dans l'armée et dans la presse, mais même dans la science et dans la pédagogie, est tout à fait propre, par l'abus des formes diverses d'exposition scientifique, à introduire dans les Universités des préjugés qui ne pourront que difficilement s'effacer dans la suite. L'on devrait, par conséquent, essayer, dès à présent, de combattre énergiquement, par la création de cours *Internationaux* pour certaines branches d'enseignement, la déviation et la difformité de la pensée, dérivant d'une trop grande partialité des vues scientifiques.

De même qu'en imposant de certaines conditions au personnel du clergé et en exigeant que les prêtres soient ses ressortissants, l'Etat essaye d'élever une barrière contre les empiètements auxquels pourrait se livrer un clergé, qui, dégagé par le célibat et par le séminaire de tout lien de nationalité et de famille, obéit aveuglement à un pouvoir étranger ou surnaturel, ne devrait-il pas, d'un autre côté, au point de vue des intérêts humanitaires, considérer s'il ne serait pas opportun, de faciliter l'établissement d'institutions spéciales, destinées à canaliser les eaux provenant du grand courant des idées pour les répandre dans les terrains de la politique, de l'instruction populaire, de la méthode d'enseignement et de la législation? Mais cette irrigation ne pourrait produire d'heureux résultats qu'en faisant alterner habilement la *Nationalité* et l'*Internationalisme.*

Telles étaient les idées qui me guidaient lorsque, me trouvant à Naples, il y a trois ans, je priais Monsieur Mancini de vouloir bien user de son influence pour que l'on créât à Rome une chaire *internationale* de Droit Romain et d'histoire de Droit Romain.

Ma proposition consistait en ceci: Je demandais que l'on chargeât, à tour de rôle, les plus célèbres professeurs de Droit Romain de notre époque, quelle que fût leur nationalité, d'enseigner à Rome, dans leur propre langue, cette partie de la jurisprudence qui est la base scientifique du droit civil, comme l'histoire de la Constitution Anglaise est la clef du Droit public moderne.

Où pourrait-on enseigner l'histoire du Droit Romain mieux qu'à Rome, dans le voisinage du Forum Romanum, au milieu des monuments les plus imposants de l'antiquité? Où trouverat-on réunis comme à Rome le matériel pour l'étude, les pouvoirs de l'imagination et de l'enthousiasme, combinés avec les preuves réunies des siècles? Si, de tous les pays où l'on enseigne le droit Romain, des jeunes gens studieux accouraient à Rome se réunir aux étudiants Romains dans le même but d'instruction, cela ne créerait-il pas entre eux également d'autres points de rapport pour la poursuite d'un idéal humanitaire? Quelle émulation dans une semblable rencontre! Quelles nobles aspirations pourraient être éveillées, si Rome — qui, dans l'histoire de l'Univers, a, sinon le monopole, du moins, à cause de ses monuments, une place tout à fait privilégiée parmi les centres d'études historiques, — appelait les premiers professeurs du monde pour qu'ils enseignassent son droit et l'histoire de son droit devant les élus du monde moderne!

Une fois que l'opportunité d'une semblable proposition aura été reconnue, ce qui, à dire vrai, ne sera pas très-facile de la part des partisans de la routine journalière, — l'exécution de ce projet, que M.r Mancini a accueilli avec bienveillance et dont il me fit expliquer le programme, n'offrira pas de trop grandes difficultés.

Les bases pour l'application pratique de cette idée seraient les suivantes: Le Gouvernement Italien instituerait à Rome et doterait une chaire internationale de Droit Romain et d'histoire de Droit Romain. L'enseignement serait alternativement confié chaque année à des professeurs Allemands, Italiens, Français et Anglais, etc. avantageusement connus *à l'étranger* par leurs travaux éminents. Sur la proposition de l'Accademia dei Lincei, le Gouvernement Italien se chargerait de les convoquer. Les professeurs seraient autorisés à donner leurs cours dans leur langue nationale, ou bien en latin, et obtiendraient de leurs Gouvernements un congé d'une année en conservant, toutefois,

leur place et les appointements qui y sont attachés. Les cours dureraient cinq mois, de Novembre à Avril.

Pour ce qui concerne l'Allemagne, le nombre des jeunes gens qui étudient actuellement déjà en Italie, n'est pas tout à fait sans importance. Les réglements prescrivent chez nous aux étudiants de droit de faire la moitié de leurs études dans une Université Allemande. Personne, par conséquent, n'est empêché d'étudier en Suisse, en Italie ou ailleurs.

Si le nombre des jeunes gens qui se rendent à Rome pour leurs études n'est pas encore très-considérable, cela dépend surtout de ce qu'en Allemagne, les cours Universitaires ne durent qu'un semestre, tandis qu'à l'étranger, ils sont ordinairement d'une année. Ensuite, un séjour à Rome, pendant l'été, est malsain pour les habitants du Nord. Il faut considérer aussi les difficultés dérivant de l'ignorance de la langue.

Ceux qui connaissent les tendances et l'esprit des étudiants Allemands, savent que des centaines de jeunes gens n'hésiteraient pas à suivre à Rome des hommes comme Théodore Mommsen, Jhering, Windscheid, Gneist, Brinz, si ceux-ci étaient disposés à donner, de temps en temps, à Rome, des cours de Droit Romain ou d'histoire de Droit Romain. Tous ces jeunes gens pourraient, tout en continuant leurs études, apprendre à connaître et à apprécier la langue et la littérature Italienne, ainsi que les trésors artistiques de Rome. D'un autre côté, les Italiens qui désireraient apprendre l'allemand, pourraient profiter, pour l'étudier, des cours donnés dans cette langue. Il en serait de même pour les Suisses, Français, Anglais et Américains.

Ce que je viens de dire, par rapport à une chaire internationale de droit Romain, peut s'appliquer également, et encore avec beaucoup plus de raison, à l'étude de l'*Archéologie*. Il est hors de doute que, relativement à cette branche de science, Rome et Athènes surpassent de beaucoup tous les autres endroits. Ce fait a déjà été reconnu, d'ailleurs, par quelques Gouvernements étrangers qui y ont créé des instituts Archéologiques, pour y faire observer des fouilles. Mais ce but n'est pas le seul qui mérite d'être pris en considération, car l'enseignement de l'archéologie est également important pour l'éducation d'une génération de professeurs, qui doivent aussi comprendre l'antiquité, à un autre point de vue que celui de la critique des manuscrits et de la grammaire.

On pourrait aller plus loin, car ce que je viens d'expliquer ne serait peut-être que le commencement d'un nouveau développement intellectuel, basé sur le rapprochement et le contact des forces électriques de l'esprit humanitaire.

Si l'on veut cultiver le pur classicisme, cette lumière du monde à laquelle nous devons la renaissance des arts, le renouvellement de la pensée philosophique, l'élévation du caractère de l'homme, en peu de mots, la création d'une noblesse cosmopolite moderne, l'Italie doit tendre avec ardeur à faire de Rome, — en se servant, sans distinction de nationalité, de toutes les forces qui sont disponibles, — un centre de culture pour toutes les branches de la science archéologique, dont la vie publique de notre époque reçoit ses meilleures inspirations. Croit-on que Rome ne puisse charmer uniquement que les yeux de l'artiste et des hommes tels que Goëthe, Niebuhr et Guillaume de Humboldt? Bien des jeunes esprits, qui doivent lutter journellement contre les difficultés de leur existence, et qui ne peuvent regarder au delà de l'horizon d'un cercle restreint, se sentiraient élevés dans les hautes régions de la vie intellectuelle, lorsque, guidés par les héros de la science moderne, et descendant des hauteurs du Capitole au milieu des ruines du *Forum Romanum*, ils apprendraient à saisir les leçons tirées de la tragédie des siècles.

FRANZ VON HOLTZENDORFF.

LA DIVINA COMMEDIA

ET

SANTA MARIA DEL FIORE [1]

En ce qui concerne l'époque de la conception de la *Divina Commedia*, on ne doit point oublier ce que Dante a écrit dans la dernière page de la *Vita Nuova:*

« J'ai eu une vision admirable, durant laquelle j'ai vu des choses si extraordinaires que je me suis décidé à ne plus rien dire de cette femme adorable, jusqu'au jour où je pourrai en parler d'une manière plus convenable. Et je m'efforce de mon mieux pour en arriver là, comme elle le sait bien. Aussi, j'espère, si la grâce de Celui qui donne la vie à toute chose me permet de vivre encore pendant quelques années, *pouvoir dire d'Elle ce que personne n'a encore dit d'aucune femme.* »

Cette *vision admirable* et les choses nobles que la vision lui a révélées, ont précisément donné lieu au grand Poème, dans lequel Dante Allighieri entreprit de décrire sa vision et les nobles choses (*le alte cose*) entrevues. Quoique, par des raisons

[1] L'éminent interprète de la vie et des œuvres de Dante à l'Institut des Hautes Études de Florence, ayant, à la veille de l'inauguration de la façade de la cathédrale qui a si vivement passionné tout le peuple florentin, terminé sa leçon par une admirable allusion à la contemporanéité de la conception de la *Divina Commedia* et de la conception du Dôme de Florence, nous avons recueilli cette péroraison éloquente, et nous sommes heureux de l'offrir aux lecteurs de la *Revue Internationale.*

La Rédaction.

poètiques, l'auteur ait dû rapporter sa vision à l'année 1300, il est certain qu'elle lui apparut quelques années auparavant, et précisément, entre les années 1293 et 1294, lorsque la *Vita Nuova* avait déjà vraisemblablement été écrite et publiée.

Il me semble, maintenant, à propos de remarquer ce fait que, dans la même année, peut-être, que le Poème divin fut conçu, la République Florentine décréta, avec la plus grande solennité, la reconstruction de l'église de Santa Reparata et la construction de ce superbe temple de Santa Maria del Fiore qui va bientôt être achevé. Je dois cependant rappeler encore une fois à votre souvenir le décret vraiment extraordinaire, publié, il y a presque six cents ans, par la commune de Florence:

« Puisque la sagesse suprême d'un peuple qui vante une descendance illustre, exige qu'il se guide dans la conduite de ses affaires de manière que, par ses œuvres extérieures, on puisse reconnaître sa prudence et sa magnanimité, nous ordonnons à Arnolfo, premier architecte (*Capo maestro*) de notre Commune, de nous présenter un modèle ou dessin de la reconstruction de Santa Reparata, avec une telle et si grande magnificence que le génie et la puissance des hommes ne puisse en inventer de plus grand et de plus beau. C'est ainsi qu'il a été dit et délibéré dans une réunion publique et privée des sages de la ville; les affaires de la Commune devant être entreprises seulement à condition qu'on ait conçu de les exécuter de telle façon qu'elles répondent à une seule âme, qui devient très grande, lorsqu' elle se compose des âmes de plusieurs citoyens réunis dans une seule pensée ». [1]

---

[1] Il nous faut reproduire l'admirable décret dans sa propre langue: « Atteso che la somma prudenza di un popolo di origine grande sia di procedere negli affari suoi di modo, che dalle operazioni esteriori si riconosca non meno il savio che magnanimo suo operare, si ordina ad Arnolfo Capo maestro del nostro Comune, che faccia un modello, ossia disegno della rinnovazione di Santa Reparata, con quella più alta e somma magnificenza, che inventare non si possa nè maggiore, nè più bella dall'industria e potere degli uomini, secondo che dai più savi di questa città è stato detto e consigliato in pubblica e privata adunanza, non dovendosi intraprendere le cose del Comune, se il concetto non è di farle corrispondenti ad un cuore, che vien fatto grandissimo, perchè composto dell'animo di più cit-

Nous ne pouvons entendre sans émotion et sans enthousiasme ce langage, empreint du plus noble orgueil, qui poussait tout le peuple florentin à une si grande entreprise.

Il nous semble encore assister à cette fête du peuple, qui, le 30 janvier de l'année 1298, se pressait autour des conseillers de la ville qui assistaient au placement de la première pierre du temple superbe qui devait être achevé seulement après 176 ans, sans pourtant qu'on eût la joie d'en admirer la façade. Cette joie était réservée à notre siècle, qui voit enfin, par la façade, achevé le plus beau et le plus élégant des temples chrétiens; temple de Dieu véritablement cher à tous les croyants et à tous les artistes; mais surtout à ceux qui admirent la *Divina Commedia*, s'ils réfléchissent, non seulement que le poème divin fut conçu en même temps que l'édification du temple de Santa Maria del Fiore, mais que, aussitôt que la Cathédrale fut ouverte définitivement aux croyants, l'*Allissimo Canto* y résonna comme un écho de la Parole Evangélique. En effet, en l'année 1430, *Antonio* des Frères Mineurs, et dans les années suivantes, *Francesco Filelfo* et le père *Domenico Giovanni Da Covella*, ont été engagés à y lire et commenter le Livre de Dante pour moraliser le peuple; ce qu'il faut admirer, en songeant que, dans le plus grand temple de la Chrétienté, on trouva place alors pour l'interprétation du livre le plus grand qu'ait inspiré le Christianisme au bénéfice de la civilisation.

Il fut aussi décidé dans le XVe siècle, que le portrait sévère du Poète divin figurerait avec les trois royaumes de la vision poétique, à côté de l'une des portes sacrées du temple. En l'année 1465[1] les Administrateurs du Dôme donnèrent à *Domenico*

---

tadini uniti insieme in un solo volere. » Est-ce que l'on s'est jamais demandé qui pouvait être l'auteur de ce petit chef d'œuvre de prose italienne? Si, à l'époque du décret, Dante avait déjà écrit la *Vita Nuova* et conçu sa vision sublime, et s'il siégeait dans le Conseil de Florence, n'est-il pas seulement possible, mais vraisemblable qu'on ait confié au poète, au conseiller le plus lettré de la Commune la compilation du Décret sublime, qui nous étonne, seulement parce que nous pensons qu'un seul homme de génie put l'écrire et qu'il ne nous est jamais passé par la tête que cet homme unique pouvait être Dante lui-même? LA RÉDACTION.

[1] A l'occasion du second centenaire de la naissance du poète.

di Michelino la commission d'une fresque où le chantre de la gloire divine semble engager les croyants à l'exalter par leurs sentiments et par leurs actions.

Réjouissons-nous donc, puisque Dieu nous a donné de vivre jusqu'à l'accomplissement de cette œuvre grandiose de l'art chrétien, attendu et essayé inutilement pendant quatre cents ans. Nous verrons aussi la façade, couronnée par le portrait du poète divin qui devait encore une fois triompher, dans le temple qui vit le jour avec son poème. Qu'on juge maintenant la façade comme on le voudra; la gloire de l'artiste [1] qui l'a presque accomplie demeure immortelle; et ce monument splendide du goût florentin se recommandera toujours à la reconnaissance des siècles à venir, tant qu'il y aura de l'amour pour l'art et du respect pour la religion.

GIAMBATTISTA GIULIANI.

---

[1] Emile De Fabris, — dirigé dans toute la conception du symbolisme qui fait de la façade un véritable poème chrétien, par M.r Augusto Conti, et assisté par une foule d'artistes distingués et d'ouvriers admirables.

LA RÉDACTION.

LA DIVISION DES PARTIS

ET LE

RÉGIME PARLEMENTAIRE EN BELGIQUE

Dans son livre si plein d'idées justes et profondes, Mr Minghetti a parfaitement analysé les difficultés que rencontre la marche du régime parlementaire. En apportant des preuves nombreuses à l'appui de ces vues, il a fait remarquer qu'en ce moment, le seul pays où le parlementarisme fonctionne tout à fait bien, est la Belgique. Cela tient à ce qu'il n'a existé chez nous, jusqu'à présent, comme autrefois en Angleterre, que deux partis: les libéraux et les catholiques, se disputant le pouvoir et l'occupant tour à tour, par un mouvement alternatif de la bascule électorale. Je voudrais analyser cette situation particulière, parce qu'elle éclaire certains problèmes de la théorie des formes de gouvernement dans les sociétés modernes.

La lutte politico-religieuse entre catholiques et libéraux sévit avec plus ou moins d'intensité dans tous les pays catholiques et même dans les pays protestants qui, comme la Prusse, ont des provinces catholiques. Mais nulle part cet antagonisme n'absorbe aussi complètement la vie politique d'une nation qu'en Belgique, et nulle part le débat ne se dessine avec autant de netteté. Le fonctionnement du régime parlementaire mérite aussi d'être étudié en Belgique, parce que dans aucun autre état du continent il n'a marché aussi régulièrement.

Ce que je voudrais montrer, c'est que de ces deux faits, séparation bien nette des deux partis et marche irréprochable

du mécanisme parlementaire, le second est la conséquence du premier.

Pour qu'on puisse bien saisir le sens de nos luttes politico-religieuses, il faut remonter à leur origine. Celle-ci se trouve dans la Constitution que le Congrès a adoptée, après la Révolution de 1830. Cette constitution consacre toutes les libertés qui ont été longtemps le privilège de l'Angleterre et des Colonies qu'elle a fondées en Amérique et en Australie. Liberté illimitée de la presse, de l'enseignement, d'association, de réunion, autonomies provinciales et commerciales, régime exactement représentatif copié d'après le régime anglais. Comment le Congrès de 1830, où dominaient les membres appartenant à l'opinion catholique, a-t-il pu voter des principes si opposés aux traditions et même aux dogmes de l'Église catholique? Ce fait extraordinaire s'explique uniquement par l'influence des écrits d'un prêtre éloquent, Lamennais. Le premier livre de Lamennais, l'*Essai sur l'indifférence en matière de religion*, abaissait la raison humaine et livrait la société à la direction omnipotente du Pape. Ce livre, lu avec enthousiasme par les évêques, les séminaires et les prêtres, avait valu à son auteur une autorité inouïe en France et plus encore en Belgique. Quand, après 1828, il se mit à prétendre que l'Église retrouverait sa puissance d'autrefois en se séparant de l'État et, en ne réclamant que la liberté, il fut suivi par la plupart de ses admirateurs de la veille. Le Vatican s'inquiétait, dès l'abord, de ces nouveautés, exposées avec une force et un enthousiasme qui rappelait l'ardeur des Apôtres; mais, troublé à la vue de la fermentation libérale qui agitait alors l'Europe entière, il n'osa condamner encore ouvertement l'écrivain que tous considéraient comme son plus puissant défenseur.

« En 1832, le pape Grégoire XVI — comme dit Veuillot — foudroya la Constitution belge dans son berceau ». En effet, dans une encyclique fameuse, sans cesse invoquée de part et d'autre, le Pape déclara, *ex cathedra*, que les libertés modernes étaient « une peste », « un délire » d'où sortiraient nécessairement des maux incalculables. Bientôt après, Lamennais ayant inutilement fait le voyage de Rome pour amener le Pape à ses idées, fut repoussé et puis rejeté du sein de l'Église. La condamnation par le Vatican des principes de la Constitution mit fin à l' « union » des catholiques et des libéraux, qui avait

renversé le roi Guillaume et fondé le nouvel ordre politique en Belgique. Ce ne fut cependant qu'après 1838 que les deux partis affirmèrent nettement leur antagonisme, après qu'un des membres les plus distingués de la Chambre, Paul Devaux, eut exposé avec netteté les deux principes en présence, dans les remarquables articles de sa *Revue Nationale*.

Le parti libéral se constitua de l'ensemble de tous ceux qui, ayant foi dans la raison humaine et dans la liberté, tournent le dos au passé et poursuivent des réformes de toute espèce dans le sens de ce que l'on appelle « le progrès. » Il se dit conservateur, parce qu'il se donne avant tout pour mission de défendre la Constitution belge qu'il prétend menacée par la Papauté et, en conséquence, par les catholiques. Dans ce parti, comme dans tout autre, les nuances sont nombreuses, depuis l'extrême gauche qui veut le suffrage universel, incline vers le socialisme et fait au culte catholique une guerre à mort, jusqu'à la droite, qui reste « fidèle à la religion de ses pères », qui repousse toute innovation radicale et qui ne se sépare de ses adversaires que parce qu'il ne veut pas de l'immixtion du clergé dans les affaires politiques.

Le parti catholique est officiellement dirigé par les Evêques. Il se compose d'abord de tous les membres du clergé et des ordres religieux, hommes et femmes, et de ceux qui par esprit d'obéissance dogmatique font ce que désirent l'Episcopat et la Papauté, et en suite des conservateurs purs qu'on appelle ailleurs « Réactionnaires », c'est-à-dire de ceux qui pensent que la liberté conduit aux abimes et le progrès au communisme. Cet état major a pour armée la grande masse des cultivateurs et des habitants de la campagne. Nonobstant la grande similitude qui existe à tant d'égards, entre la Belgique et la France, il existe une différence considérable et très importante quant à ses conséquences entre les idées dominant dans les classes rurales des deux pays voisins. En France, sauf dans quelque département, le paysan, est non seulement affranchi de l'influence du curé, il y est hostile. En Belgique, au contraire, il y est soumis, comme dans les provinces Rhénanes, dans le Tyrol, ou dans le Canada. Il l'est infiniment plus que dans les pays considérés naguère comme terres d'église, l'Italie ou l'Espagne. Voici le motif de cette différence. En France, le souvenir de l'ancien

régime, qui fut très dur et même cruel, éveille la haine et l'effroi, et en outre les paysans acheteurs des biens des églises et des émigrés ont toujours eu peur d'un retour offensif du clergé et de la noblesse. [1] En Belgique, au contraire, les campagnes ont été très heureuses sous Marie-Thérèse et les paysans n'ont guère acheté de « biens nationaux. » Il en résulte que le cultivateur qui a conservé la foi, obéit sans résistance au curé et au grand propriétaire.

La lutte entre catholiques et libéraux a commencé à la fin du siècle dernier, lors de la révolution brabançonne contre Joseph II. Une partie de la bourgeoisie et même de la noblesse était acquise aux idées des philosophes français et avait à sa tête l'avocat Vonk. Un autre groupe, au contraire, était dévoué aux idées ultramontaines; il était dirigé par Van-der-Noot et soutenu et inspiré par le clergé.

Les deux partis, écrasés du temps de l'empire français, se sont retrouvés en présence quand la liberté a été rendue au pays par Guillaume Ier dans le royaume des Pays-Bas. Les tendances des libéraux se sont même accentuées alors par leurs rapports intimes avec les Conventionnels, proscrits en France et réfugiés à Bruxelles. Les livres des encyclopédistes et des philosophes, ceux de Voltaire et de Diderot furent réimprimés en éditions populaires, et répandus partout; mais libéraux et catholiques s'unirent pour résister à certaines mesures du gouvernement hollandais, mesures bien inspirées, mais malheureusement imposées d'une main trop dure.

Depuis l'année 1838 qui mit définitivement fin à cette « Union »

---

[1] Voici un fait très curieux, noté dans les papiers de famille d'un de mes amis. Son grand-père avait acheté des « biens nationaux, » c'est-à-dire provenant de la vente du patrimoine ecclésiastique. Dans une lettre, datée de 1808, il dit que ces biens ont notablement baissé de prix en Belgique, parce que la défaite de Baylen fait craindre la chûte de Napoléon et le retour de l'ancien régime. En Belgique, les biens nationaux n'ayant pas été divisés en petits lots, n'ont été achetés que par la bourgeoisie, mais en France, les paysans possesseurs de ces biens ont considéré comme leurs ennemis le noble et le prêtre qui pouvaient les leur enlever, si la royauté absolue était rétablie.

momentanée, l'antagonisme entre libéraux et catholiques est devenu de plus en plus tranché, et, depuis, il a été transporté, chose nouvelle, jusque dans le bourg le plus reculé et dans le moindre hameau du pays, par suite de la révision de la loi scolaire. C'est dans ce terrain que la bataille est engagée en ce moment avec une violence inouie. Un seul fait suffit pour en donner la mesure. Lorsque la Belgique entière s'est unie à son roi pour célébrer, en 1880, le cinquantenaire de notre constitution qui nous a valu un demi siècle de liberté et de prospérité, les Evêques ont refusé de s'associer au mouvement social par un *Te Deum*. Depuis lors, par représailles, les autorités civiles refusent de se rendre aux *Te Deum* annuels. La rupture est complète.

On le voit, d'après ce qui précède, les partis, en Belgique, se battent réellement pour une idée. Ce qui les divise, ce ne sont pas des intérêts matériels, mais des intérêts spirituels. Les libéraux défendent la liberté qu'ils croient menacée par les visées de l'Eglise. Les catholiques défendent la religion qu'ils croient menacée par les doctrines de leurs adversaires. Tous deux veulent se prémunir contre un danger qui n'existe pas encore, mais qu'ils prévoient. Les luttes où sont engagées des idées et surtout des *croyances*, sont, sans doute, très violentes, et par suite parfois périlleuses, mais on peut dire qu'elle sont de celles qui font honneur à l'espèce humaine, car, dans ce cas, ce ne sont pas les appétits grossiers et les instincts de la brute qui soulèvent et entrainent les hommes.

La question scolaire qui absorbe toute la vie politique du pays, mérite d'être exposée ici avec quelques détails. Elle est importante en elle-même et plus encore dans ses conséquences et elle est débattue avec passion dans presque tous les pays civilisés. — L'enseignement primaire avait été organisé, en 1842, par une loi de transaction qu'avait fait adopter par les deux partis M. J. B. Nolkomb, l'un des auteurs de la constitution belge, mort récemment à Berlin, où il avait été ministre de Belgique pendant plus de quarante ans. Cette loi imposait à chaque commune l'obligation d'avoir des écoles en nombre suffisant pour les enfants réclamant l'instruction, mais elle permettait d'adopter et de sussidier des écoles privées, c'est à dire des écoles des petits frères et des sœurs. Le clergé avait le droit d'inspecter

les écoles et de contrôler l'enseignement religieux donné par l'instituteur.

C'est ce dernier article dont les libéraux avancés commencèrent à réclamer la suppression, quand on s'aperçut qu'il donnait, en fait, au clergé une autorité prépondérante sur les instituteurs. La réforme de la loi de 1842 devint peu à peu le mot d'ordre du libéralisme et elle fut enfin votée en juillet 1879. Maintenant, les communes doivent créer elles-mêmes le nombre d'écoles nécessaires. Elles ne peuvent plus adopter d'écoles privées.

L'inspection ecclésiastique est supprimée. L'enseignement religieux peut être donné par les différents ministres du culte, en dehors des heures de classe, dans les bâtiments de l'école. C'est le système en vigueur, en Hollande, depuis le commencement de ce siècle et également aux Etats-Unis, en Italie et dans beaucoup d'autres Etats. L'enseignement officiel est laïque, c'est à dire non dénominationale; mais l'école reste ouverte aux ministres des cultes qui consentent à y entrer, comme c'est, semble-t-il, leur devoir.

Le système nouveau a été accepté sans difficulté par les protestants et par les israélites; mais il a été condamné avec la plus grande véhémence par le clergé catholique. Malgré les conseils de modération que n'a cessé de leur donner le Pape Léon XIII, les évêques ont déclaré aux écoles communales une guerre à mort, poursuivie par les moyens les plus extrêmes. — Tout d'abord, ils ont fait appel au dévouement de leur parti, et ils sont parvenus, en moins d'un an, à faire ouvrir au moins une école libre dans tous les villages où il n'y en avait pas encore et souvent deux, une pour garçons et une pour filles. On doit dire que le parti catholique a répondu à cet appel avec un dévouement extrêmement remarquable. Les grands propriétaires appartiennent la plus part au parti clérical et, beaucoup d'entre eux, ont érigé une école à leurs frais, dans l'une ou l'autre dépendance d'une ferme ou du château. Les curés ont fait des quêtes et ont beaucoup donné eux-mêmes quand ils l'ont pu. Enfin, comme, dans presque tous les villages, il existait déjà des écoles de filles fondées par des « sœurs, » il suffisait d'y annexer une école de garçons. — En même temps, dans toutes les églises, presque chaque dimanche, le sermon attaquait les

écoles officielles, « écoles sans Dieu, » qu'il fallait fuir comme la peste, et où il était défendu, sous peine de péché mortel, de placer ses enfants. Les parents qui n'obéissaient pas et qui continuaient à envoyer les leurs aux écoles publiques étaient privés des sacrements; ils ne recevaient plus ni l'absolution à confesse, ni la communion même à Pâques; tous les instituteurs et institutrices, tous ceux qui fréquentaient les écoles normales de l'Etat étaient également mis au ban de l'église. Souvent même les prêtres refusaient de bénir le mariage des maitres ou des maitresses d'école. Toutefois, d'après des instructions venues de Rome, cette dernière mesure n'est plus appliquée que très rarement.

La majorité libérale de la Chambre a ordonné une enquête parlementaire, qui se poursuit encore en ce moment, afin de savoir au juste de quels moyens le Clergé se sert pour peupler les écoles. Trois représentants se rendent successivement dans chaque commune et y font comparaitre des témoins pour les interroger sur les faits concernant la persécution organisée à propos de la nouvelle loi scolaire. Cette enquête a révélé des faits inouis. Exalté au plus haut degré et croyant sans doute de bonne foi agir pour sauver le catholicisme, le clergé n'a reculé devant aucun moyen pour peupler ses écoles et pour faire déserter celles des communes. Menaces spirituelles au confessional, dans les sermons, refus des sacrements en cas de maladies et surtout *au lit de mort*, privations matérielles infligées aux récalcitrants, retrait des secours aux indigents et des terres aux tenanciers, suppression de la clientèle catholique aux boutiquiers et du travail aux ouvriers, tout a été mis en œuvre pour tuer l'enseignement officiel. Le résultat obtenu, on ne peut le nier, a répondu à cet immense effort. Dans un grand nombre de villages, les écoles communales sont presque vides; dans d'autres, elles n'ont conservé que la moitié des enfants. Il n'y a que dans les grandes villes que la population scolaire des établissements officiels n'a pas diminué, parce que là le clergé n'a pas osé aller jusqu'au refus des sacrements. Au total, il y a probablement plus d'élèves dans les écoles ecclésiastiques que dans celles des communes.

Il n'est pas encore possible d'apprécier les conséquences de la lutte scolaire pour l'avenir de l'un ou de l'autre parti. Le

raisonnement qui porte les libéraux à réclamer l'instruction laïque dans le pays catholique est celui-ci. Qui a l'instruction tient l'avenir. Si le clergé dirige les instituteurs, il sera tôt ou tard le maitre, et comme l'Eglise condamne les libertés modernes, il faut, ou bien se résigner à perdre celles-ci, ou enlever l'instruction à l'influence de l'Episcopat. Comme les catholiques convaincus et sincères proclament eux-mêmes que leur Eglise condamne les libertés modernes, il est difficile d'échapper à ce raisonnement et, ainsi, dans tous les pays catholiques, on voit les amis de la liberté faire un violent effort pour enlever l'enseignement à la direction du clergé. Seulement, le parti libéral se heurte bientôt à deux difficultés très grandes, la première actuelle, la seconde menaçante pour l'avenir.

La première de ces difficultés est celle-ci. Beaucoup de parents veulent l'enseignement religieuxpour leurs enfants et, comme le clergé refuse de le donner dans les écoles publiques, ces parents en retirent leurs enfants et les écoles exclusivement ultramontaines se créent et se remplissent. La seconde difficulté est beaucoup plus grave. Il s'agit de l'avenir même de la liberté. Les instituteurs laïques, condamnés et attaqués de toute façon par les prêtres, leur deviennent hostiles. Ils se transforment ainsi comme on l'a dit très justement, en « anti-curés. » L'enseignement officiel arrive à être sourdement mais très-effectivement hostile à la religion catholique, la seule qu'on connaisse. Sans doute, le gouvernement ne le désire pas: il le désapprouve certainement; mais c'est là une conséquence inévitable de la lutte. On peut déjà le constater en France, en Italie et en Belgique. Ceux qui croient que toute religion est illusion et mensonge, et que les peuples vivront plus heureux sans aucun culte, ceux-là peuvent applaudir à ce mouvement anti-religieux. Mais, ceux qui pensent que, sans mœurs, la liberté ne peut durer et qu'il n'y a point de morale, sans une base religieuse, et qu'en tout cas, dans nos sociétés actuelles, les ministres du culte sont seuls à parler de moral au peuple, ceux-là s'alarmeront pour l'avenir des institutions libres. On voit clairement ici combien est difficile la situation des libéraux dans cette question de l'instruction.

S'ils l'abandonnent au clergé, tôt ou tard la liberté sera supprimée. S'ils déclarent la guerre au clergé, le sentiment reli-

gieux est ébranlé et par suite les mœurs, seul fondement solide d'un régime libre.

Il résulte de la violence même du combat, que les deux partis hostiles finissent par justifier les accusations de leurs adversaires. Le libéralisme devient anti-religieux, parce que la religion est et devient de plus en plus anti-libérale.

Pour le clergé, la lutte actuelle engagée en Belgique offre aussi bien du danger, et je n'oserai dire qui a raison à leur point de vue, ou le pape qui désire la modérer, ou les évêques qui veulent la pousser à outrance. Voici les dangers: d'abord, pour les élections, le curé force, par l'intimidation, beaucoup d'électeurs à retirer, malgré eux, leurs enfants des écoles communales qui sont évidemment les meilleures. Ces électeurs obéissent; mais, au scrutin, qui est, maintenant, plus complètement secret encore qu'en Angleterre, ils se vengent en votant contre la liste catholique. Le nombre considérable d'enfants conquis par les écoles du clergé, ne prouve pas que leur influence soit grande en proportion. En second lieu, tous ces parents privés des sacrements commencent à remarquer qu'il peuvent s'en passer sans que le ciel leur tombe sur la tête. Si la situation devait se prolonger longtemps, un grand nombre de familles s'habitueraient à vivre en dehors de l'Eglise et ainsi on se rapprocherait de la situation qui existe en France, où beaucoup de paysans ne mettent jamais le pied à l'Eglise. Ce serait une diminution définitive de l'influence du prêtre. C'est là ce que craint le Pape, mais voici ce qu'espèrent les Evêques. — Dans un pays constitutionnel, le même parti ne peut s'éterniser au pouvoir. Donc, le parti catholique finira par reconquérir la majorité, et alors il fera une loi, qu'il proclamera très équitable, très libéral et empruntée à l'Angleterre. La loi de 1879 sera mantenue. Seulement il sera décrété que toute école libre ou communale recevra les subsides de l'Etat en proportion du nombre de ses élèves. Les écoles du clergé qui prospèrent déjà sans subsides, obtiendront ainsi des millions, et un grand nombre d'écoles publiques, qui n'ont presque pas d'élèves, ne pourront plus se maintenir. Les libéraux sont incapables de créer des écoles libres comme nous, catholiques, nous l'avons fait. Donc, l'instruction primaire finira par nous revenir complètement. Presque partout les écoles ecclésiastiques remplaceront

les écoles officielles. Nous traversons un moment difficile. Mais persévérons. Plus le libéralisme sera violent, plus il rapprochera le moment de sa chute. Le triomphe de l'Eglise est certain, car elle est éternelle.

— Je n'oserais dire que ces espérances ne se réaliseront pas et que les évêques se trompent. Le Pape, diplomate expérimenté et politique habile, voudrait échapper aux difficultés actuelles par des compromis. Les évêques qui ont plus de foi, ou, comme disent leurs adversaires, plus de fanatisme, attendent le salut de la logique radicale des libéraux. Ils répètent le mot si souvent justifié par les événements « *ab inimicis nostris salus.* » En outre, les catholiques comptent que la division qui se produit entre les deux nuances de libéralisme, leur assure la victoire. Toutefois, les catholiques se séparent aussi en deux fractions opposées. Par suite de l'attitude du Pape actuel, si différente de celle de Pie IX, le désaccord qui existe entre les deux tendances du catholicisme, éclate au grand jour. D'un côté, se rangent les habiles, les politiques, et il faut compter dans leurs rangs presque tous les représentants catholiques qui siègent à la Chambre ou au Sénat. Ils s'appuient maintenant sur le Vatican. De l'autre, se trouvent les fervents, les intransigeants, les hommes de foi. Ils s'appuient sur les évêques et ils ont comme organe de leur opinion, un écrivain très distingué, naguère professeur à l'université de Louvain, M. Perin. Ils se couvrent, en outre, du nom respecté du grand souvenir de Pie IX.

Les premiers prétendent, comme le faisait naguère Lord Acton, répondant au expostulations de M. Gladstone, qu'il n'y a nul conflit entre les libertés modernes et les décisions dogmatiques de l'église. Quand les libéraux leur opposent les condamnations prononcées par les conciles, les Pontifes, et récemment par Grégoire XVI, dans sa fameuse encyclique, et par Pie IX, dans le *Syllabus*, ils répondent qu'il s'agit là d'hypothèses.... qui ne sont pas réalisées actuellement. Ils soutiennent qu'ils peuvent être à la fois enfants soumis de l'église et partisans décidés de toutes les libertés consacrées par la constitution belge.

Se faisant gloire de ne rien retrancher des enseignements de l'Église, les religieux purs leur reprochent de mettre la vérité sous le boisseau et de renier lâchement les enseignements de Rome. Ce n'est pas, disent-ils, en reculant devant le libéralisme

qu'on le vaincra. Plus la révolution menace, plus franchement il faut lui opposer la pure doctrine romaine: *In hoc signo vinces.*

Voici comment le chef des *Zelanti*, M. Perin, traite les « opportunistes » du catholicisme libéral, dans un écrit publié récemment et intitulé: *Le modernisme dans l'Église d'après des lettres inédites de La Mennais.*

« La peur, tel est le dernier mot de cet « opportunisme » qui, même chez les meilleurs, procède des influences quelquefois éloignées, mais très reconnaissables du « modernisme. » La peur, qui vient de ce que l'on se sent impuissant à réprimer des libertés mauvaises, que, par erreur sectaire, on s'obstine à ne pas voir telles. La peur, qui rend ceux dont elle s'empare, hésitants et flottants, au point qu'on se demande, à certaines heures, s'ils sont pour le bien ou pour le mal, et qu'on serait tenté de les confondre avec ces âmes misérables que Dante rencontre au vestibule de l'enfer et que la justice de Dieu dédaigne autant que sa miséricorde.

« Fama di lor il mondo esser non lassa,
» Misericordia e giustizia le sdegna,
» Non ragioniam di lor, ma guarda e passa. »

Récemment a paru à Namur, avec l'approbation de l'évêque, une sorte de *catéchisme politique* où l'on explique les devoirs du citoyen chrétien dans l'Etat moderne. En voici un extrait:

« *Question* – « Les lois et les constitutions de presque tous les pays reconnaissent, et érigent en principe la fausse liberté, c'est à dire la liberté pour le mal comme pour le bien. Que doit faire un catholique à l'égard de telles lois et de telles constitutions?

Réponse – « Il ne doit pas les aimer, mais les observer en faisant tout l'usage possible de la liberté pour le bien et en empêchant autant que possible la liberté du mal.

Question – « Comment un chrétien doit-il envisager ces lois et ces constitutions?

Réponse – » Comme une convention faite par nécessité entre les chrétiens et les ennemis de l'église, convention qui doit être observée de part et d'autre, mais non comme l'état normal dans lequel une société doit vivre. En outre, il doit les envisager

comme un danger permanent, d'où sortira indubitablement la révolution et même la révolution sociale. »

On peut lire, aussi, une brochure qui vient de paraître, intitulée: *Le libéralisme constitutionnel et le programme des catholiques en Belgique*, sans nom d'auteur, Bruxelles, librairie Moens, 1883.

Voici donc l'attitude des catholiques purs. Ils ne peuvent approuver les libertés modernes qui sont contraires aux enseignements de l'Eglise; mais ils doivent en profiter, afin de conquérir la majorité et le pouvoir, et alors ils doivent rétablir ce qu'ils appellent le vrai régime chrétien, c'est-à-dire celui qui régnait à Rome quand le Pape y gouvernait. C'est l'application du mot connu que Veuillot adressait aux libéraux français: « Nous réclamons de vous la liberté, parce qu'ainsi le veut votre principe, mais nous, nous vous la refusons, parce qu'ainsi le veut notre principe ».

Cette attitude trop franche des catholiques purs est vivement blamée par les catholiques politiques. Quand a paru le catéchisme, dont j'ai donné plus haut un extrait, le principal organe du parti catholique parlementaire, *Le Journal de Bruxelles*, l'a attaquée sans pitié. « De pareils écrits, disait-il, sont faits pour justifier toutes les appréhensions des libéraux ». En réalité, ce langage ne peut être qu'une tactique de la part de ce journal et du parti modéré dont il est l'organe, car, au fond, il ne peut ignorer qu'au point de vue des doctrines, les catholiques purs ont complètement raison. D'ailleurs, en pratique, ils devront bien obéir aux évêques, car c'est leur influence et celle des curés qui envoient aux Chambres tous les catholiques parlementaires. La discussion entre les deux nuances des partis catholiques porte actuellement sur la question de savoir s'il faut un programme pour le futur Ministère qu'ils espèrent former. Les « politiques » n'en veulent pas. Ils désirent rester libres et ne pas effrayer.

Toutefois, on ne peut méconnaître que les influences qui viennent de Rome actuellement, sont en faveur du Catholicisme libéral. Elles ont même agi avec tant de force à l'université de Louvain, qu'elles y ont amené la démission de M.r Perin, ce professeur éminent, qui, depuis trente ans, expose et défend avec éloquence et un grand talent les vraies traditions romaines dans le domaine du droit public et de l'économie politique.

Il est bien difficile pour les étrangers de comprendre toutes les difficultés que rencontre le parti libéral, quand il veut maintenir les libertés modernes dans un pays où la masse de la nation, étant croyante, obéit à une Eglise qui condamne ces libertés. On est à chaque instant acculé dans une impasse d'où on ne peut sortir qu'en commettant une faute ou une imprudence. N'agit-on pas, les adversaires de la liberté gagnent du terrain. Agit-on, on soulève des circonstances formidables qui font naître d'autres dangers, conséquence des attaques contre la religion dominante et encore très-puissante. En France, par exemple, le parti républicain, arrivé au pouvoir, a cru devoir prendre des mesures contre les ordres religieux et l'enseignement catholique, des mesures trop peu conformes à l'esprit de liberté. Il s'en suit que le clergé est devenu absolument hostile aux institutions républicaines. En Belgique, la Constitution ayant garanti, dans les termes les plus exprès, toutes les libertés, des mesures semblables sont impossibles. Mais, la réforme de l'enseignement primaire provoque chez le clergé une irritation non moins vive. Or, on ne peut se dissimuler que c'est un grave péril, pour un régime libre, d'avoir comme adversaire toute l'Eglise dominante et tous les fidèles qui lui obéissent. Si la liberté a tant de peine à s'implanter définitivement dans le sol des pays catholiques, la raison en est, à mon avis, dans ce divorce et cette hostilité permanente entre la religion et la liberté. Peut-être, avant la fin du siècle, en verrons-nous encore les fâcheuses conséquences dans les Etats où le Vatican a conservé son influence.

L'existence, en Belgique, des deux partis si nettement marqués, présente, cependant, une compensation, c'est qu'elle favorise la marche régulière du régime parlementaire. C'est le second point que je voulais signaler. Il me paraît avoir une importance qui dépasse les limites de notre petit territoire.

On se plaint souvent du mal que fait l'esprit de parti, des injustices qu'il fait commettre, de l'étroitesse de vues qu'il engendre, de la vie des minorités qu'il étouffe. Et toutes ces accusations, si clairement exposées dans *I partiti politici di Minghetti*, sont en grande partie fondées. Cependant, quand il n'existe pas dans un pays de grands partis bien disciplinés, le mécanisme du régime parlementaire tourne à vide; il n'exécute pas

de besogne. Ai-je besoin de dire, dans cette *Revue*, jusqu'à quel point on peut observer en Italie ce phénomène de dynamique politique? Le Parlement italien compte dans son sein probablement plus d'hommes instruits et distingués qu'aucune autre assemblée représentative, et cependant chacun admet, en Italie même, que le système parlementaire n'y répond pas aux espérances que le passé en avait conçues. Le pouvoir passe sans cesse de mains en mains. La durée moyenne d'un Ministère n'atteint pas six mois. [1] On peut résumer ainsi la marche des affaires: interpellations, ordres du jour, crises ministérielles, changements de Cabinet. Il faut alors deux ou trois mois pour que les groupes se reconstituent et forment une nouvelle coalition et le même jeu recommence. On dirait de ces défilés de théâtre où les figurants entrent d'un côté de la scène, saluent le public et sortent, pour reparaître encore. Il est impossible qu'il y ait quelque esprit de suite dans la direction des affaires soit à l'intérieur, soit à l'extérieur. Le pays n'est tranquille que lorsque les Chambres sont en vacances. Ce n'est pas un des moindres avantages de la *malaria* de rendre ces vacances très-longues et de faire fuir les députés à l'approche de la canicule.

L'assemblée française actuelle présente et présentera probablement, de plus en plus, le même spectacle que la Chambre italienne. Il y manque les grands partis organisés, surtout dans ce vaste espace compris entre les royalistes, d'une part, et les radicaux extrêmes, d'autre part. Il y a là une masse flottante, d'environ 350 députés, formant des groupes sous des noms divers, mais prêts à se porter à droite ou à gauche, et soutenant aujourd'hui le ministère qu'ils abandonneront demain. C'est parce qu'il savait qu'il ne pouvait se maintenir sur ce sable mouvant que Gambetta avait choisi la question du scrutin de liste pour se faire mettre en minorité et s'en aller.

Il est un pays mieux préparé que nul autre au régime parlementaire par son histoire, par sa race, par sa religion, et où les nations les plus libres du monde, les Etats Unis et l'Angleterre,

---

[1] Le Ministère Depretis-Magliani-Mancini dure cependant depuis trois ans et semble avoir bien des chances d'une durée plus longue.
LA RÉDACTION.

ont été chercher des exemples, la Hollande. Nulle part le régime parlementaire ne marche plus mal que chez ce peuple qui a le premier inauguré des institutions modernes au milieu du reste de l'Europe asservie. Les ministères n'ont aucune consistance, aucune autorité. Ils tombent les uns après les autres, au bout de quelques mois de durée. Les crises de Cabinet totales ou partielles sont incessantes. D'où cela vient-il? De ce qu'il n'y a pas deux partis nettement tranchés et bien disciplinés.

En Belgique, au contraire, le régime parlementaire fonctionne méthodiquement et régulièrement, parce que, jusqu'à présent, nous avons eu, comme autrefois en Angleterre, deux partis organisés et marchant compactes et unis, sous le drapeau de leur chef. On peut dire qu'il n'y a pas dans notre Parlement d'éléments flottants. Chaque député est attaché à son parti par les liens de l'honneur et de l'intérêt. S'il abandonnait les siens dans une question importante, il serait considéré comme un traître. Il perdrait et sa considération et son siège. Il résulte de cette situation que le ministère a autant d'autorité et de durée que les grands ministres, sous une monarchie absolue ou dans la République des Etats-Unis. Il peut faire accepter ses projets par ses adhérents, et il ne tombe que quand le pays l'abandonne, c'est-à-dire quand les élections donnent la majorité à ses adversaires.

Cependant, il est une question qui menace de diviser le parti libéral, et par conséquent, de modifier la situation antérieure. C'est la question de l'extension du suffrage. Partout, dans ces dernières années, on a accordé le droit de vote, soit à la totalité de la population mâle et adulte, comme en France et en Allemagne pour le Reichsrath, soit à un nombre beaucoup plus grand d'électeurs, comme en Angleterre, et récemment en Italie. En Belgique, la constitution n'accorde le vote qu'à ceux qui paient un cens de 42 francs de contributions directes. Pour augmenter le nombre des électeurs, il faudrait donc réviser la constitution. Certains députés de Bruxelles (constituant la gauche extrême) le réclament. La majorité du parti libéral craint l'extension du suffrage, parce qu'il est convaincu que les classes inférieures, surtout dans les campagnes et dans les Flandres, seraient aux ordres de l'épiscopat. La réforme électorale a été le mot d'ordre des élections récentes qui ont eu lieu à Bruxel-

les, où les idées radicales dominent dans le groupe actif qui parvient à désigner les candidats. Le parti catholique déclare hautement qu'il ne craint nullement une réforme électorale aussi radicale qu'on la voudra faire. Jusqu'à présent, il ne demande pas le suffrage universel, parce qu'il craint de lancer dans la vie politique les masses profondes de la population. Il est encore plus conservateur que croyant. Cependant, quelques-uns de ces représentants aux Chambres réclament ouvertement le vote pour tous et les autres font entendre que, s'ils étaient définitivement condamnés à rester en minorité avec le régime actuel, ils s'allieraient aux radicaux pour supprimer la barrière du cens et pour introduire chez nous le régime qui, pour les élections au Reichsrath, en Allemagne, leur fait obtenir presque tous les sièges dans les provinces catholiques.

En Italie, le parti du pape n'a pas fait usage du droit de vote que la loi nouvelle a accordé aux paysans, quoiqu'il put lui assurer un certain nombre de nomination. Il aime mieux s'abstenir, afin de faire arriver la gauche extrême et de provoquer ainsi le renversement de la dynastie de Savoie, et d'amener ensuite le rétablissement du pouvoir temporel et de l'ancien régime. En Belgique, les catholiques ne voudraient pas pousser les choses à cette extrémité: comme ils savent que le roi est décidé à remplir scrupuleusement son devoir de souverain constitutionnel, tout ce qu'ils cherchent à obtenir, c'est la majorité au sein du Parlement. Comme cette majorité serait nommée par l'Episcopat qui obéit au Pape, ce serait en réalité le Pape qui régnerait, par personne interposée. Leur idéal serait atteint. Seulement, si cette majorité voulait user de son pouvoir, comme le désirent les plus violents du parti, pour écraser définitivement le parti libéral, il s'en suivrait une situation révolutionnaire extrêmement périlleuse.

En ce moment même, de grands efforts sont faits à Bruxelles pour y former un parti radical. Déjà, dans la dernière session, les radicaux ont failli renverser le ministère actuel. Ce parti veut le suffrage universel que les libéraux modérés repoussent, par ce qu'ils sont convaincus qu'il donnerait une majorité décisive aux représentants désignés ou appuyés par le clergé. Dans un vote tout récent, l'association libérale de Bruxelles s'est prononcé contre la politique radicale. Si, néanmoins, un troisième

parti devait se former, la Belgique perdrait cet avantage relatif de n'avoir que deux partis dont les triomphes alternatifs assuraient la marche correcte du mécanisme parlementaire. Cette modification de notre situation politique se ferait certainement au profit de la domination épiscopale.

EMILE DE LAVELEYE.

UN SAVANT INDIEN

Râjah Râmmohun Roy [1]

Il y a seulement cinquante ans que Râjah Râmmohun Roy, venu à Bristol pour visiter le D.r Carpenter et d'autres amis, y mourut le 27 septembre 1833, exhalant son dernier soupir à deux heures vingt-cinq minutes du matin.

Le 18 octobre, son corps fut confié à la terre, à l'ombre de quelques beaux vieux ormes, dans le jardin de Stapleton Grove où le Râjah avait habité depuis le commencement de septembre, comme hôte de miss Caith, pupille du D.r Carpenter.

Plus tard, en 1843, le 29 mai, les restes du Râjah furent transférés de Stapleton Grove au beau cimetière d'Arno's Vale. Là, dès l'entrée, à droite, plusieurs de ceux auxquels j'ai l'honneur de m'adresser ici, ce soir, ont, sans doute, contemplé et admiré l'étrange monument oriental érigé sur la tombe du Râjah par mon vieil ami Dvârkanâth Tagore qui était lui-même un disciple du grand Réformateur religieux et partagea bientôt son triste sort en mourant en exil dans un pays étranger.

---

[1] Discours fait au Musée de Bristol, à l'occasion du cinquantième anniversaire de la mort de ce grand Réformateur indien, décédé à Bristol le 27 septembre 1833. (Traduit d'après le manuscrit autographe inédit de l'auteur).

Laissez-moi vous lire les lignes gravées sur ce monument:

SOUS CETTE PIERRE REPOSENT LES RESTES
DE RÂJAH RÂMMOHUN ROY BAHADOUR
CONSCIENCIEUX ET FERME CROYANT EN L'UNITÉ DE L'ÊTRE SUPRÊME
QUI CONSACRA SA VIE AVEC UN ABSOLU DÉVOUEMENT
AU CULTE UNIQUE DE L'ESPRIT DIVIN

« A d'immenses qualités naturelles, il joignit une parfaite connaissance de plusieurs langues et se distingua de bonne heure comme l'un des plus grands savants de l'époque.

« Ses infatigables travaux pour l'amélioration des conditions sociales, morales et politiques du peuple Indien — ses efforts sérieux pour supprimer l'idolâtrie et le rite des *Sutties*, — et la constance et le zèle de ses plaidoyers en faveur de tout ce qui tendait à augmenter la gloire de Dieu et la civilisation de l'homme, vivent à jamais dans le souvenir de ses compatriotes reconnaissants.

« Cette inscription rappelle le désespoir et l'orgueil mis par ses descendants à chérir sa mémoire.

« Il était né à Râdhânâgore, au Bengale, en 1774, et mourut à Bristol, le 27 septembre 1833 ».

Tels sont les seuls détails rattachant cette vieille cité de Bristol à la mémoire de Râjah Râmmohun Roy, le grand réformateur religieux de l'Inde. Vous en désirez une interprétation et, quant à moi, mon seul désir eût été que vous en trouviez un plus compétent et plus éloquent interprète. Mais, mon titre de vieil admirateur et, je crois pouvoir le dire, de sincère disciple de Râmmohun Roy (que j'ai suivi jusque dans ses réformes religieuses les plus avancées) m'ont mis dans l'impossibilité de décliner la gracieuse invitation que m'a faite, au nom de votre Société, mon excellent ami, notre Président. J'ai donc accepté de venir ici pour le 50e anniversaire de la mort du Râjah, de dire quelques mots de sa vie et, ce qui est plus important, de parler des travaux de sa vie, de ce qui a survécu à sa vie et lui a assuré la meilleure de toutes les immortalités: la gratitude de l'humanité!

Maintenant, avant de vous entretenir de la vie et des ouvrages de ce réformateur social et religieux, je crois utile de m'ar-

rêter un petit instant sur ce qui résulte déjà des menus faits que je vous ai exposés: je pense ne pouvoir convenablement faire le portrait de cet homme, sans avoir un point de départ. Et, dans cette circonstance, j'ai un point de départ historique d'où peut même nouvellement se présenter à vous sa majestueuse figure, comme vous la voyez devant vous, dans cette excellente peinture que l'on a placée ce soir dans cette salle et qui, je l'espère, conservera toujours un poste d'honneur dans votre Museum. [1]

Les grands hommes, soyez-en sûrs, ne tombent point du ciel comme des étoiles filantes; ils arrivent dans la maturité des temps et, si vous voulez comprendre leur vrai caractère, il vous faut d'abord essayer de comprendre le travail que d'autres ont fait avant eux et le travail qu'il leur restait à faire.

Râmmohun Roy, l'initiateur de la Réformation Indienne (une réformation s'accomplissant encore lentement, silencieusement, mais, précisément pour cela, d'une manière irrésistible), Râmmohun Roy mourut il y a cinquante ans. Il est vrai que cinquantes années peuvent paraître à certains d'entre nous n'être pas un long espace de temps. Il est même très-possible que quelques-uns de ceux qui sont présents ici ce soir, puissent se souvenir de la visite du Râjah à Bristol. Pourtant, cinquante ans sont un demi-siècle, et l'on doit se rappeler que cinquante seulement de ces siècles forment le canevas de toute l'histoire du monde, ou, du moins, le canevas de l'histoire de tout ce que nous avons pu en connaître jusqu'ici. L'histoire de la terre, avec ses diverses périodes de stratifications, — l'histoire du système solaire (dans lequel notre planète se meut comme une petite étoile parmi des étoiles immenses) tout entier dirigé par la même force centrale — peut s'étendre bien au-delà. Mais, l'histoire de la Terre, comme séjour de l'homme, c'est-à-dire son histoire à partir du long intervalle qui doit s'être écoulé entre sa période glaciale et le moment où les plus hauts pla-

[1] Ce portrait est de Briggs. Miss Caith l'a acheté et offert au Musée de Bristol. Il n'est pas ressemblant, sans doute parce qu'on l'a fait d'une complexion trop faible. Mais il y a aussi une miniature, œuvre de Newton, et un buste par Clarke, qui s'est servi d'un moule pris après la mort du Râjah.

teaux de l'Asie sont devenus habitables, où la première parole a été prononcée, où le premier feu a été allumé, où le premier caillou a été taillé, cette histoire peut hardiment remonter beaucoup plus loin chronologiquement, au moins, pour à présent. Souvenons-nous donc qu'il n'y a eu que cent de ces petites périodes du genre de celle qui s'est écoulée depuis la mort de Râmmohun Roy; c'est-à-dire, seulement 5000 ans.

Or, c'est un espace de temps qui pourrait être expliqué par le souvenir de cinquante hommes nous séparant de ce qui restera toujours le plus grand de tous les miracles, et, simultanément, le plus certain de tous les faits: l'apparition sur la terre d'un être, capable de parler, c'est-à-dire, de raisonner! D'un être qui, dans la conscience de sa dignité, s'appelle lui-même homme, où, en sanscrit: *Manu*, ce qui signifie: le mesureur, le penseur, le découvreur et le législateur. Tout ce que nous nommons *humain*, nos paroles, nos pensées, notre religion, nos arts, nos sciences, nos lois et notre littérature, s'est formé et a atteint à ce degré de perfection (qu'avec orgueil nous appelons la Civilisation du XIXe siècle) dans l'incroyable petit intervalle de 50 centuries!

Et, si je dis « incroyable petit intervalle » ce n'est pas vraiment par façon de parler, mais parce que vraiment je le pense. Oui, je pense que personne de ceux qui ont soigneusement étudié l'origine, la croissance et la décadence de n'importe laquelle des branches de notre civilisation que je viens d'énumérer, que personne ne peut réellement croire, ou réussir à se persuader que tout cela pourrait être le résultat non pas de 50 siècles, mais de cent-cinquante générations.

Songeons, s'il vous plaît, à notre seul langage.

L'on dit qu'il y a le quart d'un million de mots dans le nouveau Dictionnaire Anglais, qui vient de coûter 25 ans de préparation aux membres de la Société Philologique et dont la première partie, éditée par le Dr Murray, sortira bientôt des presses de l'imprimerie de l'Université d'Oxford.

Chacun de ces mots est une œuvre d'art, une manifestation du génie humain. Et chacun d'eux n'a pas seulement dû être mis à la mode, mais il a dû être accepté, il a dû être reconnu comme monnaie courante dans le royaume par millions et millions de parleurs. L'histoire de son frappage primitif, sa circu-

lation dans le monde habité, les déchets que lui ont fait subir l'usage et la rouille, les alliages qu'il a dû permettre, la rapidité toujours croissante avec laquelle on a suppléé au besoin toujours croissant de l'échange intellectuel de l'univers entier, — tout cela forme une étude avec laquelle, selon moi, aucune autre étude ne peut rivaliser, s'appelât-elle géologie, chimie, astronomie ou même philosophie. Cette étude, assurément, laisse à tout savant sans préjugés, l'impression que, pour la conduire à bon terme, il faut plutôt embrasser les fabuleuses périodes de la chronologie Hindoue que s'en tenir aux limites étroites des dates déduites des Livres Saints des Juifs par les savants du Moyen-Age.

Eh bien ! laissez-moi, maintenant, examiner la leçon d'histoire dérivant de ce fait que Râmmohun Roy, lorsqu'il vint en Angleterre de l'extrême Orient, parlait un langage, le Bengâli, que l'on peut, dans un sens et même dans un sens vraiment scientifique, appeler un langage égal au langage anglais.

Non seulement les éléments matériels, mais les formes originales élémentaires elles-mêmes sont les mêmes en bengâli et en anglais. Aussi, quoique l'on fasse, l'on ne peut échapper à cette conclusion, que Râmmohun Roy, tout étrangement qu'ait pu sonner son langage aux oreilles de ses amis de Bristol, n'était pourtant point vraiment un étranger lorsqu'il arriva en Europe, mais, en réalité, un voyageur revenant au sein de sa propre famille intellectuelle. Je dis famille intellectuelle, parce que cette famille-là est beaucoup plus importante que celle résultant des liens du sang. Le sang peut bien être plus liant que l'eau, mais le langage est plus liant que le sang, pour ceux-là du moins, qui songent à la petite durée de leur séjour ici-bas et se croient eux-mêmes quelque chose de bien différent du simple sang et de la simple chair.

Nous sommes arrivés à présent à une considération, du haut de laquelle le voyage de Râmmohun Roy, des Indes en Europe, et son séjour en Angleterre nous apparaîtra sous un jour tout-à-fait nouveau. La science du langage, et, en fait, toute science exacte, ressemble à un brave guide alpestre qui nous conduit du fond de l'abîme jusqu'aux plus hauts sommets. Le bas de la montagne, parfois, peut être une vallée paisible et charmante — celle de notre opinion préconçue — et son sommet

peut nous sembler moins attrayant, souvent même il déplaît d'abord, jusqu'à ce qu'après des heures d'une montée patiente et silencieuse, nous regardons autour de nous et nous voyons un nouveau monde qui nous environne. Un nouvel horizon est ouvert devant nous, nos yeux percent loin, et comme le monde s'étend devant nous plus long et plus large, de même nos cœurs semblent grandir en large et en long et nous permettre de mieux concevoir la distance, l'espace et tout ce qui nous paraissait d'abord étrange et indifférent, avec plus de chaleur et une sympathie humaine plus profonde. Nous formons des conceptions plus larges. L'Indien et l'Européen se fondent en un seul être, l'Indo-Européen, parlant le même langage, ayant les mêmes pensées; et Râmmohun Roy, l'étranger à la peau noire, lorsqu'il débarque sur le rivage de ces îles éloignées, est aussitôt reconnu, salué comme l'un des nôtres, différant de nous simplement par les petites variations que quelques milliers d'années peuvent avoir malheureusement introduites dans le langage que ses ancêtres et les nôtres parlèrent autrefois ensemble sous le même ciel, peut-être même sous le même toit, et qui vit encore, bien que déguisé, dans sa langue actuelle et dans la nôtre, dans le bengâli et dans l'anglais.

Et, maintenant, permettez-moi de faire une autre question, afin de comprendre et d'apprécier convenablement les motifs secrets et le but réel de la visite de Râmmohun Roy en Angleterre. Pourquoi vint-il en Angleterre? L'on nous a dit que, ostensiblement, il y vint pour affaires. Il avait été envoyé par l'empereur de Delhi, le Grand Mogol, pour plaider sa cause, dans l'une des rues populeuses de la cité de Londres, dans Leadenhall street, dans la sombre East-India House, par devant le Conseil des Directeurs de l'East-India Company, maintenant dissoute. Mais ses véritables affaires étaient bien différentes. L'intérêt suprême, absorbant toute la vie de Râmmohun Roy, était la religion.

Rappelez-vous les premières lignes de son inscription tumulaire:

« Il était un consciencieux et ferme croyant en l'unité de l'Être Suprême. Il consacra sa vie avec un absolu dévouement au culte unique de l'Esprit Divin ».

Il était Brâhmin de naissance, et bien que son esprit ait été

ouvert par le contact de la société anglaise de l'Inde, bien qu'il ait été élargi, purifié, régénéré par une consciencieuse étude du second Livre des grandes religions du monde, pourtant il resta brâhmin jusqu'à la fin. Sans doute, il admirait le Christianisme plus que toutes les autres religions. Je crois que nous pouvons dire sûrement qu'il l'admirait plus que la sienne propre. Pourtant, malgré tout cela, il resta brâhmin et, par conséquent, aux yeux du plus grand nombre des gens qui le reçurent en Angleterre, il était un non-chrétien, c'est-à-dire un païen.

Et pourtant nous n'avons qu'à monter à un plus haut degré d'élévation, comme nous l'avons déjà fait avec le guide de la Science du Langage, et nous trouverons un autre guide, la Science de la Religion. Celle-ci nous conduira à un nouveau point de vue historique et nous ouvrira un nouveau panorama où l'histoire passée des religions du monde nous paraîtra presque présente, et où nous pourrons voir les ancêtres de ce soi-disant païen adorer les mêmes Dieux et la même Divinité que quelques-uns de nos ancêtres à nous ont adorés dans leurs forêts sacrées, il y a plus de dix siècles.

A une certaine époque, les pères de la race Aryenne, cette noble race à laquelle nous appartenons nous-mêmes, et qui a depuis été partagée en Grecs et en Romains, en Celtes et en Slaves d'un côté, en Indiens et en Persans d'un autre, ces pères, dis-je, invoquaient avec les mêmes noms les Dieux du ciel, de l'air et de la terre, ces Dieux dont la réelle présence était sentie dans le tonnerre, l'orage et la pluie, et dont la demeure était assignée sur les hauteurs inaccessibles des montagnes; ils invoquaient surtout le Dieu visible et pourtant invisible, personnifié par le soleil, qui se révélait tous les matins dans la splendeur de l'aurore et qui révélait aussi au lointain, à l'Orient doré, cet au-delà infini pour lequel la langue humaine n'a pas de mot, la pensée humaine pas de forme, mais que l'œil de la foi aperçoit pour lui donner d'innombrables formes idéales, pour le parer de tout ce qu'il y a de plus beau dans la poésie, de plus parfait dans l'art, de plus sublime dans la philosophie, et pour l'appeler: Religion.

Les noms de ces anciens Dieux Aryens, tels que pouvait les donner le pauvre vocabulaire de l'homme, étaient les mêmes

parmi les Saxons convertis par Charlemagne, et parmi les poètes Hindous, dont les chants sacrés nous ont été conservés comme par miracle dans les hymnes du Véda. Ce panorama que l'étude comparée des anciennes religions nous a mis en état de construire, nous montre les croyants Aryens se séparant de leur centre commun pour former deux branches, celle du Nord-Ouest et celle du Sud-Est. Les premiers marchèrent vers la demeure du soleil couchant, jusqu'à ce qu'ils arrivèrent à la petite péninsule que nous appelons aujourd'hui l'Europe, et qui est devenue le siége de ce que nous appelons l'histoire du monde. La seconde branche alla découvrir la demeure du soleil levant, et elle trouva son Paradis terrestre dans les vallées du pays des Cinq Fleuves et plus loin encore, le long des rives du Gange et de la Jumna. Quoique les Aryens du Sud-Est soient rarement mentionnés dans nos Histoires du monde, nous devons nous rappeler que l'Inde seule renferme plus d'habitants, en ce moment, que toute l'Europe réunie.

Lorsque les deux branches Aryennes se séparèrent, chacune d'elles conserva quelques-uns des noms de leurs anciens Dieux communs, mais chacune arriva avec le temps à la croyance en un Père de tous les Dieux, en un Père Eternel, en un Dieu de tous les Dieux. Mais cette foi en un Père Universel, ce mystère du Dieu de tous les Dieux, ne fut conservé que par un petit nombre. Les Aryens du Nord-Ouest en général, qu'on les appelle Grecs, Romains, Celtes, Slaves ou Allemands, oublièrent le sens véritable des noms anciens, abaissèrent le caractère de leurs anciens Dieux, et également oublieux du Père Universel et de l'infini au-delà de l'Orient, ils se laissèrent absorber complètement par les soins et les plaisirs de ce qui s'appellait la vie politique et pratique. A cela, il n'y avait qu'un remède, et nous voyons en effet tous ces Aryens du Nord-Ouest abandonner tôt ou tard la vieille religion corrompue de leurs ancêtres et embrasser une nouvelle religion dans laquelle l'unité de Dieu n'avait jamais été oubliée; une religion fondée, non seulement sur l'adoration, mais sur l'amour du Père Universel, et qui, malgré les plus terribles corruptions, conservait encore, pour ceux qui avaient des yeux pour voir, quelque chose de cette simplicité originaire, de cette pureté et de cette véritable divinité qu'elle possédait dans l'esprit du Christ et de ses disciples.

Râmmohun Roy, l'Aryen, l'Indien, le Brâhmane vint en Angleterre à cause de cette nouvelle religion. Il avait déjà étudié le Christianisme, et il l'avait vu à l'œuvre parmi les Anglais résidant dans l'Inde. Mais il voulait voir tout un pays chrétien et désirait ardemment s'entretenir avec quelques-uns des plus intrépides libres penseurs de l'église chrétienne. Et quelle en était la raison? J'ai déjà dit que Râmmohun Roy était Aryen, parce qu'il appartenait à la branche Sud-Est de la race Aryenne et qu'il parlait le langage Aryen, le Bengâli. Il avait été élevé dans l'adoration des anciens Dieux Aryens et il vivait au milieu d'un peuple qui avait pour la plupart oublié la conception originelle de leurs anciens Dieux pour tomber dans la plus sombre des idolâtries. Râmmohun Roy lui-même, comme beaucoup de ses compatriotes, possédait la vieille notion mystériense d'un Père Eternel, le Père des Dieux et des hommes, et il l'appelait le *Pragapati*, c'est-à-dire le Seigneur des Êtres. Il allait plus loin: il était un véritable Brâhmane, appelé ainsi parce qu'il connaissait le Brahman, l'Esprit suprême, ou plus correctement l'Esprit supérieur, Celui qui n'a pas de Second, le seul, celui qui sera après nous et celui qui est en nous. Il savait tout cela, du moins confusément et, voulant en savoir davantage, il vint en Angleterre: c'était le premier Brâhmane qui traversait la mer pour voir si l'Europe Chrétienne pouvait lui enseigner quelque chose qu'il avait cherché en vain dans le Véda, les Upanishads, la Bhagavalgîtà et le Vedanta-sûtras. Il vint en Angleterre et après avoir passé quelque temps à Londres, où il vit les meilleurs hommes qu'il pût trouver et observa les manifestations extérieures du Christianisme partout où elles pouvaient se produire, dans les salons, dans les prisons, à l'Eglise et au Parlement, dans les écoles et les hôpitaux, il alla à Bristol, pour terminer sa recherche qui ne fut terminée en effet qu'avec son dernier soupir.

Ainsi, j'ai essayé de vous montrer le plus clairement possible que la visite de Râmmohun Roy en Angleterre, ne fut pas uniquement un événement fortuit, mais qu'elle avait des antécédents historiques, un caractère historique dans la vraie signification du mot. Si l'histoire doit nous enseigner quelque chose, c'est qu'il y a une continuité reliant le présent au passé, l'Occident à l'Orient. Et aucune branche de l'histoire ne nous donne cette

leçon d'une manière plus puissante que l'histoire de la langue et l'histoire de la religion. C'est sous leur direction que nous reconnaissons, dans la visite de Râmmohun Roy en Angleterre, la réunion des deux grandes branches de la race Aryenne qui ayant été séparées si longtemps, avaient perdu tout souvenir de leur commune origine, de leur commun langage, de leur foi commune. En Râmmohun Roy, vous pouvez reconnaître le meilleur représentant des Aryas du Midi de l'Orient, qui se tournent délibérément vers le Nord pour serrer la main encore une fois aux sentinelles plus avancées de la famille Aryenne établie dans ces îles.

Il est vrai, que, longtemps avant sa visite à l'Angleterre, l'Angleterre avait visité l'Inde, et d'abord dans un but commercial, ensuite avec des vues de défense et de conquête. Mais Râmmohun Roy fut le premier qui vint de l'Orient en Occident dans le but d'établir des rapports intellectuels, et d'échanger ses idées, pour ainsi dire, avec ses frères Aryens ; il fut le premier à unir les mains et à compléter ce cercle large comme le monde, à travers lequel, désormais, la pensée Orientale passera comme un courant électrique à l'Occident, et la pensée Occidentale retournera à l'Orient, nous faisant sentir encore une fois cette ancienne fraternité qui unit la race Aryenne entière, nous inspirant de nouvelles espérances d'une foi commune plus pure et plus simple qu'aucune des religions ecclésiastiques du monde, et nous poussant à la conquête de la vérité par des actes d'audace, plus nobles que ceux qui sont enregistrés dans les chroniques de notre passé divisé. Si l'Angleterre doit être le grand Empire Indo-Européen de l'avenir, le nom de Râmmohun Roy tiendra una place prééminente parmi les prophètes et les martyrs qui ont vu sa véritable mission, sa véritable grandeur et sa gloire dans un futur éloigné.

Ceci doit suffire comme fond historique. Considérons à présent l'homme qui s'en détache pour faire sa propre œuvre dans la vie et combattre sa propre bataille, essayant de toutes ses forces de laisser le monde et surtout sa patrie un peu meilleurs qu'il ne les a trouvés.

La vie de Râmmohun Roy a été écrite plusieurs fois en anglais et en bengâli, et, cependant, nous n'avons presque pas de matériaux pour ce que nous appellerions une biographie. On

n'a pas le goût de l'histoire dans l'Inde, et moins encore des biographies. La vie de l'intérieur et la vie de famille sont couvertes d'un voile que personne n'ose soulever, tandis que la vie publique dans laquelle le caractère d'un homme se montre en Angleterre, n'existe pas en Orient. D'un autre côté, la causerie, les racontars, la fable, les mythes, appelez-les comme vous voudrez, sont prodigieusement actifs, et bien que Râmmohun Roy soit mort il y a cinquante ans seulement, plusieurs anecdotes sont racontées par ses biographes qui ont un caractère évidemment mythologique. Heureusement, il y a une petite esquisse de sa vie, écrite par lui-même, qui peut servir à notre but actuel. Elle est contenue dans une lettre adressée à son ami, M.r Gordon, de Calcutta, et fut écrite en Angleterre, précisément avant que le Rajah n'allât en France : [1]

« *Mon cher ami,*

« Conformément au désir que vous avez souvent exprimé de recevoir une esquisse de ma vie, j'ai le plaisir de vous adresser ces quelques notes.

« Mes ancêtres étaient des Brâhmins de premier ordre, et depuis un temps immémorial, ils s'étaient consacrés aux devoirs religieux de leur race, jusqu'à mon cinquième aïeul qui, il y a environ cent quarante ans, sous le règne de Aurangzeb, abandonna les exercices spirituels pour les entreprises mondaines et pour l'ambition. Ses descendants, depuis lors, ont suivi son exemple et, comme il arrive ordinairement aux courtisans, avec un résultat différent, quelquefois atteignant aux honneurs, quelquefois dans le découragement des déceptions. [2]

---

[1] *Derniers jours de Râmmohun Roy*, 1875, p. 17, publié dans l'*Athenæum*, 5 octobre 1833, par M.r Arnot, secrétaire privé du Rajah pendant son séjour en Angleterre.

[2] Le grand-père de Râmmohun remplit des places importantes à la Cour de Murihidabad, capitale du Soubal de Bengale. Son père Râm Kânt Roy quitta Murihidabad et demeura à Radhânagore, dans le district de Burdwan, où il possédait des biens-fonds, patrimoine de sa famille.

« Mais mes aïeux maternels, appartenant à l'ordre sacerdotal, par profession aussi bien que par naissance, et faisant partie d'une famille qui tient un rang élevé dans cette profession, ont adhéré uniformément, jusqu'aux temps présents, à une vie de pratiques religieuses et de dévotion, préférant le repos et la tranquillité de l'esprit aux émotions de l'ambition et à tous les alléchements de la grandeur mondaine.

« Conformément à l'usage de ma race paternelle et au désir de mon père, Ràm Kânt Roy, j'étudiai le Persan et l'Arabe, langues indispensables à ceux qui se sont attachés à la cour des princes Mahommedans et, d'après l'usage de ma famille maternelle, je me dévouai à l'étude du sanscrit et des œuvres théologiques, écrites en cette langue, qui renferment l'ensemble de la littérature, des lois et de la religion Hindoue.

« A l'âge de seize ans environ, je composai un manuscrit mettant en question la validité du système idolâtre des Hindous. Ceci, ainsi que mes propres sentiments à ce sujet, ayant fait naître de la froideur entre moi et mes proches parents, je continuai mes voyages et traversai différents pays, la plupart dans les limites de l'Hindostan, mais quelques-uns au-delà, avec un sentiment de grande aversion pour l'établissement de la domination anglaise. Quand j'eus atteint l'âge de vingt ans, mon père me rappela et me rendit sa faveur ; après quoi, je vis pour la première fois des Européens et commençai à avoir des rapports avec eux ; et bientôt après, 1790, je devins assez familier avec leurs lois et leurs formes de gouvernement. Comme je les trouvai, en général, plus intelligents, plus fermes et plus modérés dans leur conduite, j'abandonnai mes préjugés contre eux et devins bien disposé en leur faveur, me sentant persuadé que leur gouvernement, bien qu'étant un joug étranger, conduirait plus rapidement et plus sûrement à l'amélioration des indigènes ; et je jouis de la confiance de plusieurs d'entre eux, même dans leurs fonctions publiques. Mes discussions continuelles avec les Brâhmins, au sujet de leur idolâtrie et de leur superstition, et mon opposition à leur usage de brûler les veuves et à d'autres coutumes pernicieuses, réveillèrent et accrurent leur animosité contre moi, et, par suite de leur influence sur ma famille, mon père fut de nouveau obligé de me retirer ouvertement son appui, bien qu'il me continuât son modeste secours pécuniaire.

« Après la mort de mon père, je fis opposition aux avocats de l'idolâtrie avec une hardiesse encore plus grande. Profitant de l'art de l'imprimerie, je publiai différentes œuvres et pamphlets contre leurs erreurs, dans la langue du pays et en langues étrangères. Ceci souleva une telle inimitié contre moi que je fus enfin abandonné de tout le monde, excepté de deux ou trois amis Écossais, envers qui je me sens toujours reconnaissant, de même qu'envers la nation à laquelle ils appartiennent.

« Le point auquel je me plaçai dans toutes mes controverses fut, non pas l'opposition au Brâhmanisme, mais à sa perversion ; et je m'efforçai de prouver que l'idolâtrie des Brâhmins était contraire à l'usage de leurs ancêtres et aux principes des autorités et des livres anciens qu'ils faisaient profession de révérer et de suivre. Malgré la violence de l'opposition et la résistance à mes opinions, plusieurs personnes hautement respectables, parmi mes parents et d'autres, commencèrent à adopter les mêmes sentiments.

« J'éprouvai alors un vif désir de visiter l'Europe et d'obtenir par mon observation personnelle une connaissance plus intime de ses manières, de ses coutumes, de sa religion et de ses institutions politiques. Je m'abstins néanmoins de porter à effet cette intention jusqu'à ce que les amis qui avaient les mêmes sentiments que moi fussent augmentés en nombre et en force. Mon attente s'étant réalisée à la fin, en Novembre 1830, je m'embarquai pour l'Angleterre. [1] On attendait justement la discussion de la Charte de la Compagnie de l'Inde Orientale, par laquelle le traitement des indigènes de l'Inde et son gouvernement futur devaient être déterminés pour bien des années, et un appel au Roi contre l'abolition de l'usage de brûler les veuves, être adressé au Conseil Privé. Sa Majesté l'Empereur de Delhi m'avait chargé en même temps de faire connaître aux Autorités Anglaises certains empiètements de la Compagnie de l'Inde Orientale sur ses droits. J'arrivai donc en Angleterre au mois d'Avril 1831 ».

Ceci est tout ce que Râmmohun Roy a bien voulu nous faire

---

[1] Il était accompagné par son fils adoptif Ram Roy et quelques domestiques du pays.

savoir de sa vie: de mon côté, je ne puis ajouter que quelques dates et faire quelques remarques.

Râmmohun Roy naquit à Râdhânagar en 1774; il avait donc cinquante neuf ans quand il est mort. On raconte sur son enfance les anecdotes habituelles; il paraît que, dès son âge le plus tendre, il a donné des marques de sa future carrière, qu'il a refusé de respecter les idoles de sa famille et que le prêtre de cette famille prophétisa qu'il deviendrait un ennemi des Dieux.

Je me rappelle avoir lu avec étonnement dans sa biographie qu'il a publié dans sa première jeunesse, en langue persanne avec une préface en arabe, un ouvrage intitulé *Contre l'idolâtrie de toutes les religions.* Cette entreprise aurait, certes, été bien hardie. Un pareil livre aurait pu, aurait peut-être dû, être écrit, mais je doute qu'il y ait, même à présent, un savant assez compétent pour l'écrire. Je doute fort aussi que Râmmohun Roy l'ait jamais publié; dans tous les cas, personne ne paraît l'avoir vu et l'histoire entière n'est probablement qu'une légende basée sur le fait qu'il raconte lui-même avoir composé à l'âge de seize ans un manuscrit contestant la validité du système d'idolâtrie des Hindous.

Suivant le récit de Râmmohun Roy lui-même, il n'y a pas de doute qu'il n'ait été de 15 à 20 ans exilé de sa maison, voyageant d'un endroit à l'autre, ayant même poussé jusqu'aux frontières de l'Inde.

Mais, ici encore, je ne trouve aucune preuve valable de l'assertion qu'il ait vécu au Thibet pour en étudier la langue et la littérature, et qu'il ait eu des controverses fréquentes avec les prêtres Bouddhistes sur les principes de leur religion. Il n'en parle guère et il me parait presque impossible qu'un homme, ayant étudié le Bouddhisme et la langue du Thibet, ne fasse dans tous ses écrits aucune mention de ses connaissances, soit dans la langue, soit dans la religion du Bouddhisme. Peut-être a-t-il été au Nepal et même au Thibet, peut-être y a-t-il reçu de la population féminine ces marques de bonté dont parlent ses biographes et auxquelles lui-même aussi fait allusion. Mais dans ce cas, il n'aurait pas voyagé avec le but de l'étudier, comme l'a fait Csoma Körösi, et tout ce qu'on dit de ses études sur le Thibet n'est que bavardage et légende.

Je doute même que Râmmohun Roy ait été un savant dans

le sanscrit. Il est clair qu'il n'a pas fait le cours d'études laborieuses, habituel aux jeunes gens du pays, qui sont obligés à passer toute leur jeunesse sous les yeux vigilants d'un Guru et à apprendre par cœur une énorme quantité de notions sur la littérature. Il n'a certes jamais été un savant dans le sanscrit selon le sens européen du mot. Les langues Persanne et Arabe étaient plus importantes pour lui, comme candidat à un emploi politique. Il étudia ces langues à Patra : quant au sanscrit, on dit qu'il l'a étudié à Benares,[1] en augmentant plus tard ses connaissances en cette langue par des études faites avec certains Pandits. Ces Pandits l'ont beaucoup aidé sans doute à lire et à traduire les textes sanscrits, et ce procédé était parfaitement légitime. A cette époque, les Pandits tenaient encore la place des livres dans l'Inde. Ils connaissaient par cœur certains ouvrages, et, de même que nous allons consulter un livre dans une bibliothèque, les habitants de l'Inde allaient chez leurs Pandits et les consultaient comme nous ouvrons un livre. L'idée ne paraissait guère exister à cette époque que l'on s'appropriait ainsi leurs connaissances. Les Pandits étaient les dépositaires reconnus de tout le savoir littéraire, et, ni les savants Anglais, ni les savants indigènes ne considéraient comme un vol de leur emprunter les connaissances dont ils avaient besoin.

Ce sentiment s'est modifié depuis et les savants d'aujourd'hu reconnaissent ouvertement l'aide qu'ils reçoivent des Pandits de l'Inde. Personne, cependant, ne pourrait blâmer Râmmohun Roy d'avoir profité du savoir de ses maîtres indigènes pour traduire certains passages des Upanishads ou des Vedânta-Sûtras. Certaines pages dans ses écrits prouvent selon moi qu'il n'était pas un profond connaisseur du sanscrit, ni dans le sens hindou, ni dans le sens anglais du mot.

Ce qui lui fit grand honneur, c'est la parfaite connaissance qu'il avait acquise de la langue anglaise. Il y a 50 ans, ce n'était guère une chose aussi facile qu'elle l'est devenue maintenant,

---

[1] Nous lisons dans l'article biographique à la page 196 : « Il a étudié le sanscrit non à Benares, mais à Calcutta. » On y a ajouté l'observation suivante : « Ce n'est pas une chose certaine, car il a dit lui-même avoir étudié à Benares ».

et, malgré son talent linguistique, il parait que Râmmohun Roy passa bien des années à étudier cette langue. Il commença à l'étudier à l'âge de 22 ans, et un gentleman anglais, qui fit sa connaissance cinq ans plus tard, certifié qu'il pouvait le parler assez correctement pour être compris lorsqu'il s'agissait de sujets de conversation ordinaire, mais qu'il ne pouvait encore l'écrire tant soit peu correctement. Il eut ensuite la place de Dêwân, appelée depuis Sheristadar, l'emploi le plus élevé auquel un indigène pût aspirer à cette époque ; et une clause spéciale fut insérée dans son contrat qu'il ne serait pas obligé de se tenir debout en présence de son supérieur. Pendant la durée de son emploi à Rangpor, sous un certain M.r John Digby, il parvint à se rendre maître de la langue anglaise au point de la parler et de l'écrire très-correctement.

Râmmohun Roy était pourtant plus qu'un homme de science, et nous devons l'envisager surtout comme réformateur religieux et comme le créateur de ce mouvement religieux qui se continue encore dans l'Inde et qui, selon moi, présente le seul espoir d'une régénération religieuse pour ces peuples, c'est surtout comme fondateur du Brâhma Samâj que Rammohun Roy a droit à notre intérêt.

Après la mort de son père, en 1804 ou 1805, Râmmohun Roy retourna à Murihidabad, capitale du Soubal de Bengal, à la cour duquel ses ancêtres avaient été employés; puis il servit pendant plusieurs années comme Sheristadar, ce qui à cette époque voulait dire magistrat *de facto*, collecteur *de facto*, juge *de facto*.

Après s'être assuré d'une rente indépendante qui suivant, quelques-uns, montait à 10 mille roupies par an, il alla, en 1814, s'établir à Calcutta. Il y acheta une maison, construite d'après le style Européen avec un jardin, et, en 1818, il paraît qu'il y organisa pour la première fois des meetings avec ses amis monothéistes. Nous sommes redevables de quelques détails de sa vie à cette époque à M.r Arnot qui alla le voir dans sa maison près de Calcutta, et le trouva un soir, vers sept heures, terminant une dispute avec un des disciples de Bouddha, qui niait l'existence de Dieu. Le Râjah avait passé toute la journée à discuter sans s'arrêter pour se reposer, manger ou boire, et se réjouissant plus à réfuter un athéiste qu'à triompher d'une centaine d'idolâtres. Il méprisait la crédulité de ces derniers,

mais il tenait pour pernicieux le scepticisme des premiers, car il était profondement convaincu de l'importance de la religion au point de vue de la vertu et du bonheur de l'humanité.

L'état de l'esprit de Râmmohun Roy, à ce temps-là, paraît avoir été le suivant. Influencé par l'étude du Koran plus que par celle de la Bible, à ce qu'il paraît, il avait, dès sa plus tendre jeunesse, compris tout le vide de l'idolâtrie, et plus tard, à la suite de ses relations avec les anglais, il se montra tout disposé à reconnaître le système dominant de l'Inde comme sans valeur, même pernicieux. Il voulait bien aussi admettre les nombreuses supériorités de la religion chrétienne, mais il ne pouvait pas se résoudre à abandonner sa propre religion pour une religion étrangère. Lorsque les missionnaires insistaient sur le fait qu'ils possédaient un livre révélé et partant infaillible, il répliquait que lui aussi possédait un pareil livre, reconnu comme n'étant pas écrit par un auteur humain,[1] plus ancien que le Nouveau Testament, contemporain de la création et soufflé par l'Esprit Suprême, non comme la Bible, à l'oreille d'êtres humains et par conséquent faillibles, mais révélé à l'intelligence de Rishis, dont la nature parfaite et surhumaine devait empêcher toute interprétation erronée du livre divin. Ce livre fut le Véda, dont l'origine divine a été reconnue dans tous les écrits de controverse des théologiens Hindous par des arguments si subtiles et si ingénieux qu'ils mériteraient le succès, si un argument humain pouvait jamais avoir du succès dans une question pareille. Râmmohun Roy et ses amis, dès ce temps, se dévouèrent à l'étude du Véda pour prouver que leur ancienne Bible n'avait encore été touchée par aucune corruption et qu'elle enseignait l'unité de Dieu sans aucun mélange d'idolâtrie. Il employa les années suivantes à traduire les Vedanta-Sûtras et une partie du Véda en Bengâli, en Hindostani, en Anglais, et à les publier à ses frais.[2]

---

[1] Voir la traduction d'un abrégé du Vedanta, 1816, p. 1.

[2] On a fait des remarques sur la fortune que Râmmohun Roy parait avoir acquise soudainement pendant ses années de service comme Dévan. Il est vrai qu'il n'a presque rien hérité de son père, mais M.r Sandford Arnot qui a été le secrétaire du Râjah en An-

Mais, à cette époque-là, Râmmohun Roy lui-même savait à peine ce que le Véda était réellement. Ceci pourra paraître étrange, mais le fait est que, même à présent, après le renouvellement des études Védiques dans l'Inde, le nombre de Pandits, qui connaissent le Véda est extrêmement limité, le nombre de ceux qui réellement l'étudient et le comprennent est encore plus petit.

Véda est le nom de la plus ancienne littérature sacrée des Brâhmanas. Cette littérature était d'abord transmise de vive voix seulement, et, même à présent, quoiqu'il y ait des manuscrits et aussi des éditions imprimées du Véda publiées en Europe, la bonne méthode d'étudier la littérature Védique est de l'apprendre par cœur de la bouche d'un maître capable.

Le Véda consiste en deux parties, l'une en prose et l'autre en vers. La partie poétique renferme les hymnes adressées à de nombreuses Déités, les Dieux du ciel, l'air, le soleil, la terre, le feu, l'eau, les montagnes et les fleuves. La partie en prose appelée Brâhmanas, contient des traités sur les différents sacrifices, mêlés à une grande quantité de choses appropriées et non appropriées, intéressantes et manquant d'intérêt.

La partie en prose présuppose les hymnes, et, en jugeant par la complète incapacité que les auteurs de Brâhmanas montrent, de comprendre le langage antique des hymnes, les Brâhmanas doivent être attribués à une époque bien plus moderne que celle de la production des hymnes.

A la fin de quelques-uns de ces Brâhmanas, on trouve des traités philosophiques, qui sont plus connus sons le nom de Upanishads ou Vedânta, littéralement « Fin du Véda » Ils renferment les éléments de cette philosophie Vedânta, qui fut réduite en système dans les Vedânta-Sûtras, et qui peut être appelée la philosophie nationale de l'Inde.

Quand Râmmohun Roy parle des Védas et du monothéisme enseigné par eux, il fait allusion presque toujours aux Upanishads et non pas aux Brâhmanas, ni aux hymnes. Les Brâhmanas, aussi bien que les hymnes, ou Mantras, enseignent une

---

gleterre, certifie que la mort de parents proches l'avait mis à même de se retirer de la vie active.

Voir l'*Athenæum* du 5 Octobre 1833.

religion polythéiste, non monothéiste, et pourtant ils forment la grande masse de ce qu'on appelle le Véda, et que Râmmohun Roy, à ce temps-là, ne représentait pas comme une œuvre d'autorité humaine, mais révélée divinement, dans le même sens que les Missionnaires réclamaient pour la Bible l'autorité d'une révélation divine.

Cependant, je doute beaucoup qu'un homme aussi intelligent que Râmmohun Roy, qui avait étudié les livres sacrés de plusieurs religions, et qui devait savoir que chacune d'elles revendique naturellement un caractère révélé, pût employer cet argument que le Véda était un livre révélé, comme la Bible, excepté dans un but de controverse.

Ce qui est plus honorable en Râmmohun Roy, c'est que, lorsqu'il vit qu'il devait avoir une opinion arrêtée sur le caractère réel de la Bible, il se mit, en honnête homme, à étudier le Grec d'abord, ensuite l'Hébreu pour lire le Nouveau Testament et l'Ancien Testament, non pas dans une traduction, mais dans l'original. Quel noble contraste avec tant de personnes qui soutiennent des controverses acharnées sur la Bible, qui ne ménagent pas les termes de réprobation contre tous ceux qui ont des opinions différentes, et qui cependant reculent devant la tâche d'apprendre le Grec et l'Hébreu!

Après avoir étudié l'Ancien Testament avec un Rabbin Juif, le Nouveau Testament avec quelques théologiens chrétiens, Râmmohun Roy publia, en 1820, anonymement, son œuvre célèbre: *Les Préceptes de Jésus, guide de la tranquillité et du bonheur.* Ce livre consiste principalement en morceaux choisis des Évangiles, et, dans la préface, l'auteur écrit: « Ce simple code de religion et de moralité est composé si admirablement, dans le but d'élever les idées de l'homme à une notion sublime et libérale d'un seul Dieu, qui a également condamné toutes les créatures vivantes sans distinction de castes, de rang et de fortune aux changements, aux désappointemens, à la douleur et à la mort, et les a également admises toutes au partage des beautés et des richesses qu'il a versées à pleines mains sur la nature; — Il est si propre à régler la conduite des hommes dans l'accomplissement de leurs devoirs envers Dieu, envers eux-mêmes et envers la société, que j'attends le meilleur résultat de sa promulgation dans la forme présente ».

Cette publication lui attira une rude attaque et une longue controverse, non pas avec les champions de la religion nationale de l'Inde, qu'il était soupçonné d'avoir voulu miner, mais avec les Missionnaires Chrétiens de Serampore. Au lieu de lui faire un bon accueil, d'après le principe « Qui n'est pas contre nous est avec nous », ils le blâmèrent pour son irrésolution, et plus encore parce qu'il se servait de son jugement privé dans le choix des passages du Nouveau Testament qu'il considérait les plus propres à instruire ses concitoyens. Il omit, par exemple, la plupart des miracles, parce qu'il sentait que les personnes qui étaient capables de croire sans effort qu'un simple saint pouvait avaler tout l'Océan, et dont plusieurs étaient convaincues d'avoir vu un homme jeter une corde dans l'air et s'en servir pour monter au ciel, ces personnes seraient peu impressionnées par l'eau changée en vin ou par le miracle de l'Ascension. Comme toute la lutte de sa vie avait été de convaincre le peuple de l'Inde qu'il n'y avait et qu'il ne pouvait y avoir qu'un seul Dieu et non pas trois, et non pas plusieurs, nous pouvons facilement comprendre son anxiété en voyant que ceux qu'il voulait amener vers le Christ n'étaient pas induits à croire que la Trinité faisait partie de l'enseignement du Christ. La doctrine des Trois Personnes, c'est-à-dire les trois aspects ou manifestations de la Divinité, telle que l'enseignaient beaucoup de missionnaires dans l'Inde, avait dégénéré en pur Trithéisme, et c'était justement contre cette dernière doctrine que Râmmohun Roy avait protesté, dès son adolescence, de toute ses forces et de toute son ardeur. C'est une chose bien connue que, parmi les accusations les plus préjudiciables qu'on fait au Christianisme dans l'Inde, il y a celle-ci, que le Christianisme admet trois Dieux.

Râmmohun Roy argumenta autant contre les incrédules Mahométans que contre les missionnaires chrétiens, en affirmant que le Christ lui-même, comme nous l'avons appris dans les Evangiles, croyait en un seul Dieu, qu'au fond il était un Unitaire dans le meilleur sens du mot. Ce que Râmmohun Roy voulait pour l'Inde, c'était un Christianisme purifié de tout miracle, et délivré de toute souillure ou poussière théologique, qu'elle datât du premier ou du dernier Concile. Ce Christianisme, espérait-il, pourrait conquérir l'Orient, comme il avait déjà conquis l'Occident. Râmmohun Roy, en honnête homme, était tout

disposé à prêcher ce Christianisme, mais pas d'autre, quoiqu'aucun homme ne fut plus porté que lui à respecter les opinions de ceux qui différaient de sa manière de penser. Les nombreux pamphlets qui furent adressés par les missionnaires Baptistes à Râmmohun Roy et les réponses de ce dernier sont tous publiés, de sorte que chacun peut juger par lui-même de quel côté se montrent le plus de science, le plus d'arguments décisifs et l'Esprit chrétien le plus vrai. [1]

A partir de cette époque, l'influence de Râmmohun Roy augmenta rapidement. Quelques-uns de ses compatriotes les plus cultivés et les mieux doués se joignirent à lui publiquement. Des réunions eurent lieu dans sa maison, et le nombre des auditeurs augmentant avec le temps, ces réunions furent tenues avec plus de régularité et devinrent le fondement de ce mouvement qui, maintenant, porte le nom de Brâhma Samaj. Je l'appelle un mouvement parce qu'il me semble que, même à présent, plus d'un demi siècle après son origine, le Brâhma Samaj ne soit qu'un mouvement, une émotion, une aspiration, une religion si l'on veut, mais non une secte, ou une église établie. Quelques personnes font dater ce mouvement de l'année 1816, époque à laquelle la première société fut établie dans le but du progrès spirituel; [2] d'autres le font remonter à 1828, à l'époque où les réunions avaient régulièrement lieu les Mercredis, [3] et étaient ouvertes aux hommes de tous les partis.

A ces réunions, on lisait des extraits du Véda, on faisait des discours, principalement en Bengâli, et l'on chantait des hymnes, composés pour la plupart par Râmmohun Roy lui même. On tâchait encore autant que possible de ne pas blesser le sentiment national. Les Védas étaient chantés par les Brâhmanes dans une chambre voisine, où les gens de basse classe n'avaient pas le droit d'entrer. Brahma Samaj veut dire Société des croyants en Brahma ou l'Esprit Suprême. Pour faire de l'opposition,

---

[1] C'est un fait curieux qu'un Pasteur protestant, Rév. W. Adam, avec lequel Râmmohun Roy avait souvent discuté ces questions, se soit laissé convaincre par les arguments du Rajah jusqu'à devenir Ministre Unitaire.

[2] *Brief History* (1868) p. 2.

[3] D'autres disent les Samedis. Lett. Biograph. p. 202.

le parti orthodoxe fonda la Dharma-Sabhâ, la société ou l'église du Dharma (la Loi). Ce que voulait dire le mot « Loi » peut être compris par le fait que l'un des premiers actes de la Dharma-Sabhâ fut une pétition au Gouvernement contre l'abolition des Sutties, c'est-à-dire en faveur de la continuation de l'auto-da-fé des Veuves. Depuis l'année 1818, Râmmohun Roy avait publié un traité intitulé Conférence entre un partisan et un ennemi de la coutume de brûler les veuves vivantes. Il lui fut donné d'être témoin du triomphe de sa cause, mais pas avant son arrivée en Angleterre, lorsque le dernier appel des membres de la Dharma-Sabhâ contre l'abolition des auto-da-fé des veuves fut entendu et rejeté au Conseil Privé.

En 1830, une salle de prière fut ouverte par Râmmohun Roy à Calcutta, et quelques personnes datent de cette époque l'histoire du Brâhma Samaj. L'acte de formation de cette Institution, rédigé par le Râjah lui-même avant son départ pour l'Angleterre, est plein d'intérêt. Je n'en puis citer que quelques passages.

« La salle doit servir comme lieu de réunion publique pour « toute espèce de personnes, sans aucune distinction, pourvu « qu'elles se conduisent d'une manière décente, sobre, religieuse « et dévote; le but de la réunion est l'adoration de l'Etre Eter- « nel, inscrutable et immuable, qui est l'Auteur et le Conservateur « de l'Univers, mais ne se révèle sous aucun autre titre ou dé- « signation appliqués par les hommes à un Etre ou à des Etres « quels qu'ils soient. Il est établi qu'aucune image gravée, statue, « sculpture, peinture, tableau ou portrait ne seront admis dans « la salle, édifice, territoire et dépendances; qu'aucun sacrifice, « aucune offrande n'y seront permis, et qu'aucun animal ou créa- « ture vivante ne seront privés de vie dans les dits édifices, soit « dans un but religieux, soit dans le but de se nourrir; qu'il n'y « sera pas permis de manger et de boire, excepté dans une occasion « de besoin urgent, comme celui de préserver la vie; et qu'il « ne sera pas permis d'y donner des fêtes ou d'y faire des orgies; « et qu'aucun des objets animés ou inanimés, qui ont été, sont ou « pourront devenir ou être reconnus comme des objets d'ado- « ration pour les hommes, ne sera abaissé ou mentionné avec « légèreté ou mépris soit dans les sermons, soit dans les hymnes, « soit dans toute autre manière d'adoration; et qu'aucun sermon, « aucune prière, aucun hymne ne sera fait, prononcé ou chanté

« dans cette adoration, excepté ceux qui visent au développe-
« ment de la contemplation du Créateur et Conservateur de
« l'Univers, et à la pratique de la charité, de la moralité, de la
« piété, de la bienveillance, de la vertu, pour fortifier les liens
« d'union entre les hommes de toutes les convictions et cro-
« yances religieuses, etc. »

Ce fut presque le dernier acte publique de Râmmohun Roy, avant son départ pour l'Angleterre. Il s'embarqua le 15 Novembre 1830, arriva à Liverpool le 8 Avril 1831, et, après un repos de courte durée, continua par Manchester sa route vers Londres. La plupart des biographies du Rajah nous donnent le récit de la réception qu'il eut à Londres; il devint le lion de la saison, il fut présenté au Roi, visité par les Ducs et les Duchesses, fêté par les échevins et les Directeurs de la Compagnie des Indes Orientales. Il alla ensuite à Paris, où il dina deux fois avec le roi Louis Philippe, et enfin il perdit tout à fait la santé. Nous n'avons pas le loisir de nous arrêter sur les détails de sa vie mondaine; nous ne pouvons que signaler les quelques événements réellement importants qui eurent lieu pendant son séjour en Angleterre. Ainsi, nous mentionnerons que lorsqu'il était à Liverpool, il fut appelé par William Roscoe pour lui serrer la main à son lit de mort; que William Bentham, le philosophe utilitaire qui s'était retiré du monde, alla le premier faire une visite au Rajah, dont il disait; « Il a rejeté trois cent trente millions de Dieux et a appris de nous à embrasser la raison dans le champ important de la religion. » — Râmmohun Roy connut aussi Henry Brougham, qui n'était pas encore exilé à la Chambre des Lords; il donna des détails importants à plusieurs Comités Parlementaires, à l'époque du renouvellement de la Charte de la Compagnie des Indes Orientales; enfin, quand il se vit libre, il réalisa son ancien désir d'aller à Bristol, ville où demeuraient alors des hommes tels que le Dr Carpenter, John Foster, Dr Ferrard, Dr Symonds, Mr Eitlin, Dr Prichard et d'autres, connus dans le monde intellectuel, non seulement pour leur science, mais aussi pour leur esprit libéral, leurs larges sympathies et leur véritable charité envers leurs adversaires en religion et en théologie. — Râmmohun Roy espérait trouver à Bristol le repos et l'aide nécessaires pour résoudre ces doutes et ces difficultés qui ne quittent jamais le cœur de

l'homme honnête. Mais hélas, il était trop tard. Il fut pris par la fièvre et après quelques jours de souffrance, son corps affaibli succomba. C'est en rêvant à des pays lointains et en murmurant des prières que personne ne pouvait réciter avec lui, pas même son fils et ses serviteurs hindous, qui entouraient son lit, que le philosophe Oriental expira, étranger dans un pays étranger, et son esprit, espérons-le, alla trouver dans les sphères supérieures cette vérité et ce repos qu'il avait cherchés avec ardeur, mais vainement, pendant toute une vie consacrée avec un dévouement parfait à l'adoration de l'Esprit Divin Unique!

J'aurais voulu pouvoir vous parler encore du progrès de ce grand mouvement, commencé par Râmmohun Roy dans l'Inde, mouvement religieux qui est à mon avis un des plus intéressants que nous ayons pu voir de notre siècle. Mais, je ne puis vous donner qu'une courte esquisse de son développement postérieur. — Après la mort de Râmmohun Roy, le Brâhma-Samaj languit, faute de chef. Pendant les sept ou huit années suivantes, son représentant principal fut le Pandit Râm Chandra Vidyâbagîih, un des premiers disciples de Râmmohun Roy: les besoins matériels de la Société étaient suppléés par la générosité de Dvârkanâth Tagore, qui, comme je l'ai déjà dit, éleva le monument du Cimetière di Arno's Vale, à Bristol, et qui lui-même est enterré à Kensal Green, à Londres. Je l'ai beaucoup connu lors de son séjour à Paris. C'était un homme cultivé, libéral, mais il était plutôt de ce monde que de l'autre. Dvârkanâth Tagore devint, toutefois, un plus grand bienfaiteur du Brâhma-Samaj, quoiqu'indirectement, par son fils Debendranâth Tagore qui est encore vivant, quoique retiré du monde dans une solitude complète, tout dévoué à la méditation et à la contemplation de l'Esprit Divin. A l'âge de vingt ans, étant maître d'une grande fortune, il comprit soudainement la vanité de tous les plaisirs terrestres et consacra sa vie à la recherche et à l'étude sur son propre être et sur ses relations avec l'Etre Divin. En 1838, il se fit membre du Brahma-Samaj. En 1839, il fonda le Tattvabodhinî Sabhâ, « Société pour l'enseignement de la vérité, » et contribua à la publication de l'excellent journal, le Tattvabodhinî Pattrikâ, qui existe encore.

En 1843, on introduisit une clause solennelle dans le règlement de la société, en vertu de laquelle chaque membre du

Brâhma Samaj s'engageait à abandonner l'idolâtrie, et à réciter une prière journalière adressée à un Dieu dont les attributs étaient plus clairement définis que par le passé.

Un autre progrès fut réalisé, bientôt après, par l'abandon de toute prétention à l'inspiration divine et à l'infaillibilité du Véda. Ce fut, je crois, la première fois que la science de l'Occident influença la religion de l'Orient. Le Véda, comme je vous l'ai déjà dit, consiste en un grand nombre de vieilles hymnes et de Brahmanas, traités théologiques en prose. Peu de Brahmanes étudiaient ces livres, et un plus petit nombre les comprenait; et, pourtant, dans toutes les controverses avec les Européens, ces Védas inconnus étaient toujours cités comme la plus grande autorité. Ainsi, lorsqu'on allait abolir les Sutties, ou l'Auto da fé des veuves, les Brahmanes citèrent un verset du Rigveda à l'appui de cette coutume. Ils croyaient que cela suffisait pour le maintien de cet usage, et en effet c'était suffisant au point de vue de la loi, qui avait promis sa protection à toutes les pratiques religieuses établies dans l'Inde. Nous savons, maintenant que la partie poétique du Véda est publiée, que les lignes citées comme autoritaires étaient choisies à volonté, et que loin d'ordonner l'auto da fé des veuves, le Véda présuppose l'usage contraire.

Lorsque les savants Européens commencèrent l'étude du Véda (moi-même je copiais et collationnais les manuscrits du Véda à Paris quand je rencontrai Dvârkanâth Tagore) les Pandits devinrent inquiets. Ils virent que les savants Européens commençaient à connaitre les Védas mieux que ne le faisaient leurs propres théologiens, et ils paraissaient sentir que le terrain branlait sous leurs pieds. Le fils de Dvârkanâth Tagore, le jeune Debendranâth Tagore, désirant satisfaire sa propre intelligence, envoya quatre jeunes Brahmanes à ses frais à Bénarès en 1845 pour y étudier les Védas avec l'aide des théologiens les plus savants du Vatican Indien. Les Védas nous intéressent profondément comme documents historiques, car ils datent au moins de l'an 1500, avant l'Ère Chrétienne, et nous donnent un aperçu, qui n'a pas d'égal dans aucune littérature, sur l'origine et le développement de la religion; mais personne ne penserait à revendiquer pour ce livre une origine surhumaine. Après le retour des quatre savants de Bénarès à Calcutta, les Védas furent

solennellement abandonnés et le Brâhma Samâj se trouva être une Église sans Bible. Ceci donna una nouvelle énergie à ses membres et inspira à son chef Debendranâth Tagore de nouvelles espérances et des idées plus élevées. Il n'y avait plus rien désormais entre lui et son Dieu, et c'est dans cet état de l'âme, non désespéré, mais plein de foi, qu'il écrivit et publia son Brâhma-dharma prêchant la religion d'un véritable et seul Dieu. Ce livre achevé, le jeune Saint se retira pour quelque temps dans la solitude des montagnes, afin d'être seul avec lui-même et avec son Dieu.

En attendant, une nouvelle génération était survenue, apportant une nouvelle énergie et une nouvelle vigueur dans le Brâhma-Samâj. A la tête de ces esprits jeunes et ardents se trouvait *Keshub Chunder Sen*, que Debendranâth accepta de suite comme son aide et ami, et qui répondit à l'amour de son guide spirituel par la plus profonde affection filiale. Keshub Chunder Sen était devenu membre du Samaj en 1859, et le cours de la réforme fut depuis encore plus rapide. En 1861, Debendranâth Tagore lui donna sa fille en mariage sans aucun des rites idolâtres. Ses ennemis déclarèrent naturellement que ce n'était pas un mariage légal, et ils avaient raison au point de vue de la loi à cette époque. En 1862, Keshub Chunder Sen fut nommé ministre du Samaj, et toute la direction de la société et de son journal tomba aux mains du parti plus jeune. Puis une réaction et une rupture eurent lieu. Les membres les plus jeunes marchèrent si vite, que les membres plus âgés ne purent ou ne voulurent pas les suivre. Debendranâth Tagore avait une forte sympathie pour Keshub Chunder Sen; il permit ou sanctionna ses réformes et enfin alla jusqu'à abandonner le Fil Sacré, cet ancien emblème religieux, que Râmmohun Roy lui-même tenait à conserver, et qui fut trouvé sur sa poitrine après sa mort. Mais à un certain point, Debendranâth Tagore et ses amis se sentirent effrayés. Ils étaient préparés à abandonner tout ce qui était idolâtre et pernicieux, mais ils ne voulaient pas abandonner toutes leurs coutumes nationales, ils ne voulaient pas enlever à leur religion son caractère national. La célébration du mariage entre personnes de castes différentes produisit en 1867, un nouveau tumulte, et finalement Debendranâth Tagore fut obligé d'enlever à Keshub Chunder Sen et à ses amis toutes leurs charges de confiance dans la société.

Cela amena la fondation d'un nouveau Samaj, sous les auspices de Keshub Chunder Sen. Cette société fut appelée le Brâhma Samaj de l'Inde, tandis que l'ancien Samaj reçut le nom de Adi Brâhma Samaj, le premier Brâhma Samaj. Les deux sociétés existent encore, quoique les partisans de Keshub Chunder Sen aient été dernièrement beaucoup plus actifs que les adhérents de Debendranâth Tagore. Cet homme éminent s'est retiré du monde et demeure depuis quinze ans dans une retraite de l'Himâlaya, dans un repos tranquille et une communion non interrompue avec Dieu; quant aux affaires de la société, elles sont dirigées par Babu Rajnarais Bose et un comité. Keshub Chunder Sen, au contraire, n'a pas quitté la scène du monde. Lui et beaucoup de ses partisans ont abandonné leurs différents emplois pour se faire prédicateurs, maîtres et missionnaires. Beaucoup d'entre eux, de riches qu'ils étaient auparavant, sont tombés dans le besoin et la misère, et bien souvent ils ont dû se passer du nécessaire de la vie! Ils ont publié des livres de textes théistes empruntés à tous les livres sacrés du monde; ils ont construit une nouvelle salle de prière en 1869, et Keshub Chunder Sen, grâce à sa merveilleuse éloquence, gagna par des discours en Bengâli et en Anglais, des milliers de cœurs à sa cause. De nouveaux journaux furent fondés, de nouvelles écoles ouvertes et l'on fit de grands efforts pour relever les femmes de l'Inde et en faire des compagnes de travail pour la cause de la réforme religieuse et sociale.

En 1870, Keshub Chunder Sen fit un voyage en Angleterre et tout le monde se rappelle, au moins par oui dire, quel succès il y obtint par son ardente éloquence. J'eus l'occasion de faire sa connaissance et je suis fier de dire que j'ai depuis été honoré de son amitié. Après son retour dans l'Inde, de nouveaux désordres commencèrent et mon amitié ne m'a pas aveuglé au point de me faire dire que Keshub Chunder Sen ait toujours eu raison. Je crois pourtant fermement que ses intentions ont été toujours bonnes. Il advint bientôt ce qu'on appelle un nouveau schisme et une société plus avancée fut formée sous le titre de Sâdhâran ou Samâj catholique. A présent, les différents Samâjs sont en opposition les uns avec les autres, mais, selon moi, ce ne sont que des branches d'un seul arbre vigoureux, l'arbre planté par Râhmmohun Roy. Ils servent la même cause, quoique par des moyens différents,

et ils font tous beaucoup de bien en aidant à réaliser le rêve du grand homme dont nous célébrons aujourd'hui la mémoire, le rêve d'une nouvelle religion pour l'Inde et pour le monde entier, délivrée des corruptions du passé, qu'on les appelle idolâtrie, caste, inspiration verbale ou pouvoir clérical, et fondée sur la croyance en un Dieu unique, le même dans les Védas, le même dans le Nouveau et l'Ancien Testament, le même dans le Koran et le même dans les cœurs de ceux qui n'ont plus ni Védas, ni Upanishads ni autres livres sacrés entre leur Dieu et leur conscience. Le courant est encore petit, mais c'est un courant vital; il peut disparaître pour quelque temps, il peut changer de nom et suivre de nouveaux sentiers, dont nous n'avons peut-être eu jusqu'ici aucune idée, mais s'il doit y avoir jamais une véritable religion dans l'Inde, elle devra son sang vital au grand cœur de Rammohun Roy, cet exilé Indien dont le corps repose parmi nos tombeaux anglais et qui n'aura jamais de titre plus élevé que celui qui est inscrit sur sa pierre mortuaire au cimetière de l'Arno's Vale, celui de croyant consciencieux et profond dans l'unité de Dieu, qui a consacré sa vie avec un parfait dévouement à l'adoration de l'Esprit Suprême Unique.

MAX MÜLLER.

LES DIEUX S'EN VONT [1]

Les Dieux adorés pendant un si grand nombre de siècles, depuis Osiris jusqu'à Jahwe, depuis Allah jusqu'à Baal, [2] depuis Indra jusqu'à Zeus, depuis Brahma jusqu'à Wuotan, depuis Buddha jusqu'à Jésus-Christ, ont tous habité dans le cerveau de l'homme, qui les a créés d'après son idéal; la nature elle-même les ignore. La demeure des Dieux est le cerveau humain, en dehors duquel ils n'auraient pu se produire et on ne saurait les concevoir. La critique a compris cette vérité; et le spectacle d'un si grand nombre de Dieux imaginaires, passant devant nos yeux comme un cortège funèbre de trépassés, nous attendrit à un tel point que nous allons presque nous repentir d'avoir eu raison. Celui qui n'arrive pas à comprendre les grandes et nobles tristesses de la science, montre de ne pas

---

[1] Monsieur TREZZA, le savant professeur de l'Institut des Hautes Études de Florence va publier, dans un mois, à Vérone, un livre qui fera certainement beaucoup de bruit, intitulé: *La Religion et les Religions.* Nous avons espéré qu'on lira ici, avec intérêt, la page éloquente que nous lui empruntons. LA RÉDACTION.

[2] Ce n'est pas bien certain que Baal soit le nom d'un Dieu individuel, comme ceux de Jahwe et de Zeus, ainsi que MÖVERS, entr'autres, le suppose. M. TIELE, dans son *Histoire comparée des anciennes religions* (Paris, 1882), croit que Baal représente un attribut, et non pas un Dieu, comme Baal-Gad, Baal-Shêmesh, Baal-Zeboub, et Baal-Cephon.

comprendre l'histoire de l'homme. Devant le crépuscule de ces Dieux qui, après avoir été glorifiés par un si grand nombre de peuples, descendent les uns après les autres de leurs autels, nous éprouvons, pour ainsi dire, au fond de notre conscience, le sentiment d'un désastre de famille, et l'on se demande s'il ne valait pas mieux respecter ces pauvres Dieux dans leur intégrité, et ne pas leur enlever leurs couronnes fanées; l'on se demande si la prière de l'âme toute simple et les visions toutes chastes de la foi inconsciente, n'étaient pas beaucoup plus belles et beaucoup plus saintes que ces lois de fer que la science sceptique a découvertes dans l'univers.

Nous finirons, je le sais bien, nous finirons par guérir de ces faiblesses romantiques, et lorsque les réminiscences de la foi égarée sans retour pâliront, lorsque l'écho de ce monde si regretté arrivera à peine jusqu'à nous, comme le son d'une certaine cloche de la tour d'un certain village plongé dans la mer, nous finirons par retrouver notre sérénité et bénir la vérité qui nous sauve. Pour le moment, le désastre est trop récent; nous ne pouvons pas encore l'oublier; ce que la science détruit n'est pas quelque chose qui nous soit étranger; au contraire, c'est une partie, on pourrait bien le dire, de notre propre sang; c'est pourquoi la joie d'une vérité conquise n'arrive point à étouffer le souvenir d'un rêve perdu.

L'homme qui méprise les larmes versées dans les heures vierges de sa propre jeunesse, en face d'un Dieu solitaire, lui inspirant la confiance que sa prière aurait pu être exaucée, méconnaît, sans doute, les secrets les plus profonds de la nature humaine. L'homme qui n'a pas rêvé dans sa jeunesse, qui n'a pas eu confiance en Dieu, qui n'a pas pleuré, ivre de foi, d'espoir et de terreurs mystiques, est un homme incomplet; la véritable poésie l'a abandonné. Celui qui n'a pas eu, un jour, le cœur d'un enfant, qui n'a jamais senti, qui n'est pas capable de sentir, de temps en temps, murmurer autour de lui les paroles mystérieuses qui ont consolé jadis les années pieuses de son enfance, celui-là n'atteindra jamais à la véritable grandeur, ni par l'esprit, ni par le sentiment. Et voilà la cause réelle, empêchant tant d'écrivains modernes de comprendre le phénomène religieux. Celui qui ne l'a pas senti en lui-même ne le comprendra pas dans les autres; il faut avoir passé par l'ascétisme pour s'en

rendre compte. Si tu n'as pas respiré dans cette atmosphère de folies divines, d'extases mystérieuses, de découragements, de voluptés, de larmes, tu n'as pas le droit d'en faire l'histoire; et il serait aussi impossible pour toi de l'analyser, si tu y respirais encore, si tu y appartenais encore. Il faut avoir été et ne plus être croyant pour saisir et rendre certains faits intimes de la conscience.

G. TREZZA.

LES ÉPOPÉES RUSSES

I.

La légende de Rurik.

La Gaule et la Germanie ne sont pas pour nous des pays inconnus. Les écrivains romains contiennent beaucoup de renseignements sur les peuples qui envoyèrent contre Rome tant de redoutables bataillons. Mais à l'époque de sa plus grande puissance, Rome ne dépassa pas la vallée du Bas-Danube et les Daces furent les dernières populations qu'elle latinisa dans l'Europe orientale, lorsque les soldats de Trajan y fondèrent la nationalité roumaine. Les Grecs et les Romains, plaçant volontiers leur paradis terrestre dans les pays qu'ils ne connaissaient pas, on s'est figuré parfois que les Hyperboréens avaient tous les avantages et toutes les vertus qui manquaient aux nations agitées du Midi. Leur pays est fertile, [1] disaient les Romains; l'air y est pur et serein. Leur vie est plus longue et plus heureuse que celle des autres hommes; car ils ne connaissent ni les maladies, ni les crimes, ni la guerre, et, fiers de leur tranquillité, ils coulent leurs jours dans un doux repos, au sein des plus innocents plaisirs. Ils habitent dans des forêts et des bocages délicieux, où les fruits des arbres leur servent de nourriture.

[1] « La région de la terre noire - une des plus fertiles du globe - ne comprend pas moins de 95 millions d'hectares. » (G. DE MOLINARI).

Ils meurent avec indifférence, et seulement lorsque la vie a perdu pour eux tous ses charmes; ils donnent un festin à leurs amis, se couronnent de fleurs, et se précipitent dans les flots. [1] Les Hellènes, qui fondèrent des colonies au Nord du Pont-Euxin, [2] opposaient à ces mythes quelques notions bien moins riantes. Le peuple cimmérien, si l'on en croit Homère, habite une triste contrée où règne sans cesse une nuit profonde. Hérodote, le plus exact des écrivains classiques sur ce sujet, peint la Scythie comme une plaine immense, privée de bois, excepté entre la Tauride et l'embouchure du Dniéper, où l'hiver dure huit mois, où l'air est rempli de plumes légères (flocons de neige). Même en Occident, la vérité se faisait jour et la description que Virgile donne dans les *Géorgiques* de l'horrible hiver de la Scythie, montre qu'il ne croyait nullement aux fables débitées sur cette contrée des Hyperboréens, pour laquelle, dit M. Solovief, la nature a été une véritable marâtre.

Si les anciens insistent sur la vie nomade des populations de l'Europe et de l'Asie, qu'ils nommaient Scythes, et plus tard Sarmates, que soumirent les Germains (Goths), les Touraniens (Huns, Avares) et tant d'autres conquérants farouches, ils les connaissent trop peu pour nous renseigner sur l'origine et sur les mœurs des plus anciens habitants du pays. On serait assez porté à croire maintenant que les Scythes asiatiques appartenaient à la race aryenne. La langue des Scythes, si l'on en croit M. M. Bergmann [3] et Müllenhof, se rattacherait aux idiomes aryens (indo-européens). Mais il est difficile d'admettre que, dans ces contrées, où se sont succédées tant d'invasions, une seule race ait réussi, même à l'époque de la domination scythe, à s'imposer à toutes les autres. L'Homère de la Perse, Firdousi, dont le poème contient tant d'anciennes et précieuses traditions, nous donne dans le *Schah-nameh* une idée de la situation de l'Asie centrale très-propre à faire comprendre celle de la Scythie. Nous voyons dans l'ancien Iran les Aryens et les Touraniens

---

[1] POMPONIUS MÈLA; PLINE; SOLIN.

[2] V. les recherches archéologiques de M. OUVAROF.

[3] BERGMANN, *Les Scythes, les ancêtres des peuples germaniques et Slaves*. Halle, 1860.

perpétuellement aux prises, et même quand une race l'emporte sur l'autre, elle ne parvient jamais à se l'assimiler. Si la Scythie avait eu un Firdousi, il est probable qu'il aurait tracé un pareil tableau, tout en tenant compte des différences considérables de civilisation. Dans l'empire iranien, la vie agricole a déjà pris le dessus sur la vie pastorale. En Scythie, quoique Hérodote parle des Scythes laboureurs, [1] l'existence des nomades adorateurs du glaive, qui buvaient le sang des ennemis dans leurs crânes, était préférée de la multitude, qui voyait dans ces habitudes la garantie d'une indépendance contre laquelle échouèrent même les « rois des rois, » successeurs de Kheï-Khosrou (Cyrus).

Dans la farouche Scythie comme dans la Grande-Bretagne, la force qui devait former une puissante organisation d'éléments épars, et même hostiles, devait venir du dehors. La famille germanique, succédant à la domination des Césars romains, avait déjà montré les aptitudes politiques des Germains. Le rameau le plus vigoureux de cette famille reste au second plan à l'époque de la destruction de l'empire d'Occident. Cependant, déjà les Lombards, que plusieurs croient avoir été Scandinaves, pénètrent en Italie. Mais, quand le conquérant de la Lombardie, le fondateur de l'empire d'Allemagne, Charlemagne, vit les légères barques des pirates scandinaves insulter les côtes de ses États, il versa, dit-on, des larmes amères en pensant aux humiliations que ces hommes du nord [2] infligeraient aux chefs du « saint empire romain. » De fait, l'invasion qui semblait terminée, recommence après la mort du grand Charles.

Dès le VIIIe siècle (787), les « rois de la mer » avaient paru sur les côtes de l'Angleterre, où ils finirent par fonder (1013) une monarchie danoise qui s'imposa aux Anglo-Saxons jusqu'en 1041. Pendant tout le IXe siècle, les *wikings* devinrent la terreur du nord-ouest de la France et de l'Allemagne. Ils pillèrent Paris et s'étendirent jusqu'en Bourgogne. La tradition, confirmée

---

[1] Le commerce du blé existait déjà, comme l'a prouvé Mr Georges Perrot. *Le commerce des céréales en Attique au IVe siècle avant notre ère*, dans la *Revue historique*, Mai, 1877.

[2] Northmen ou Normands.

par la poésie populaire, affirme même qu'ils s'établirent dans ce canton de Schwytz qui a donné son nom à la Suisse, au cœur du pays de montagnes où devait naître la vaillante Confédération helvétique. [1] Les Northmen, sortis de la Norvège, ne se montraient pas moins ardents que les Danois conquérants de l'Angleterre. Dès le début du IXe siècle, ils attaquaient les côtes de l'Ecosse et de l'Irlande. Dans le courant de ce siècle, ils s'établissaient dans la lointaine Islande, qui conserve maintenant leurs plus précieuses traditions; même dans la grande île américaine, nommée Terre-Verte (Groenland), ils découvraient l'Amérique septentrionale et donnaient à ce continent le nom de Vinland. [2] C'est aussi de la Norvége que partit, au commencement du Xe siècle (912), le *wiking* Rolf-le-Marcheur (le Rollon des Français) qui enleva la Neustrie, nommée depuis cette époque Normandie, à l'héritier dégénéré de Charlemagne et dont un descendant, Guillaume-le-Bâtard, mérita le surnom de Conquérant, en fondant à Londres cette monarchie qui compte maintenant 220 millions de sujets, dans les cinq parties du monde. [3] Avant lui un autre Guillaume, surnommé Bras-de-fer, quittant la Normandie pour chercher des aventures en Italie, avait jeté dans la Pouille les fondements du royaume des Deux-Siciles (1403).

Il est impossible de croire que cette race audacieuse qui allait chercher des combats, du butin et de la gloire jusqu'en Islande et dans le Nord-Est de l'Amérique, n'ait pas essayé de fonder des établissements dans un pays aussi voisin de la péninsule qu'ils quittaient pour se répandre dans le monde. [4]

---

[1] L'histoire mythique de Tell, abattant la pomme, se trouve dans les légendes scandinaves.

[2] GABRIEL GRAVIER, membre de la Société des antiquaires de Normandie, *Découverte de l'Amérique par les Normands au Xe siècle.* - 1877.

[3] V. WHEATON, *History of the Northmen;* — WORSAE, *Minder om de Danske of Normœnden;* — DEPPING, *Histoire des expéditions maritimes des Normands.*

[4] M. D. MACKENZIE WALLACE croit même devoir, après « un examen soigneux, » appeler « étrange » l'hypothèse contraire. L'écrivain anglais ne comprend pas comment les audacieux aventuriers « qui réussirent à atteindre l'Asie-Mineure et les côtes de l'Amérique du Nord, eussent négligé la Russie, qui se trouvait, si l'on peut dire ainsi, à leur porte. » (*La Russie*, ch. XII.)

Ils devaient d'autant moins hésiter à débarquer sur les côtes de la contrée qui reçut d'eux le nom de Russie, qu'il n'y avait point, comme en France ou en Angleterre, d'États solidement organisés, capables de leur tenir tête avec énergie. Ainsi que la Gaule, quand elle fut attaquée par les Romains, cet immense pays en était encore au régime du clan, qui fut, chez les Gaulois et chez les Bretons, si favorable à la conquête, habile à exploiter les haines séculaires et les prétentions de chaque tribu. Ces divisions étaient là d'autant plus naturelles qu'il n'y avait, dans un pays tant de fois profondément bouleversé par les invasions, aucune unité de race. Les Finnois, que Tacite a connus et qu'il nomme Fenni, [1] occupaient le Nord-Est; parmi ces Finnois, une nation turque, les Bulgares, avait fondé un empire; les Slaves étaient à l'Ouest; les Khazars, puissante nation d'origine turque, mêlée d'éléments étrangers et partagée entre divers cultes, dit M. Solovief, au midi. D'autres peuples touraniens, tels que les Petchénègues, les Polovtsi et les Ouzes ou Torkes, campés, comme les Khazars, aux frontières de l'Asie, s'intéressaient médiocrement à ce qui pouvait se passer sur les bords de « la mer des Varègues. » [2]

Le peuple dont la Baltique portait le nom, n'a pas attendu certainement l'époque de Rurik pour la franchir. Dès le milieu du IX.e siècle nous le voyons passer la mer pour lever des tributs sur les Tchoudes, peuple finnois, et sur les Slaves de la région septentrionale, tandis que les clans slaves du sud étaient tributaires des Khazars [3] dont le chef principal, qui professait la religion de Moïse, portait le titre de Khakan. [4] Dans cette région du Nord, où plus tard se signala la fière et turbulente Novogorod, il semble qu'il y ait eu des tentatives pour se soustraire à la domination des Varègues. [5] Mais l'esprit anarchique qui devait être si funeste à la Pologne, disposait

---

[1] *De moribus Germanorum.*

[2] THOMSEN, *Ancient Russia and Scandinavia*, Lecture I. — *The inhabitants of ancient Russia.* — OUVAROF, *Etude sur les peuples primitifs de la Russie.*

[3] NESTOR, *Rurik.*

[4] Le hagone de M. SOLOVIEF.

[5] « On appelait les Northmans Wariagues et Russes. » (SOLOVIEF).

les clans à subir les influences étrangères. Le génie organisateur dont les Normands ont donné tant de preuves, à Rouen comme à Londres, devait frapper fortement une race à laquelle il manquait complètement. Ce fut en vain que les clans, astreints au tribut par les Varègues, voulurent se gouverner eux-mêmes. « Il n'y avait pas entre eux ombre de justice. [1] » Les luttes des familles dégénéraient en rixes terribles. On finit par dire: « Cherchons un prince qui nous gouverne selon la justice. » Ils se rendirent donc chez les Varègues-Russes et s'adressèrent aux « princes de Varigie, » à qui ils dirent: « Notre pays est grand et tout y est en abondance, mais l'ordre et la justice y manquent; venez prendre possession du sol et nous gouverner. » Trois frères, Rurik, Sinéous et Trouvor, [2] réunirent leurs familles, abordèrent chez les Slaves et le pays prit alors le nom de *Rouss*. Cette *Rouss* primitive n'était qu'une bien petite partie [3] de la Russie du XIX.e siècle. Même beaucoup de Slaves échappaient à son action. En effet, du côté de l'Ouest et du Nord, les Slaves russes se heurtaient aux Liakhs ou Léchites (Polonais) et aux Letto-Lithuaniens, contre lesquels ils devaient plus tard soutenir des luttes acharnées.

Deux ans après, Sinéous et Trouvor étant morts, l'aîné, Rurik, resta seul maître de la contrée. Le *vèlikî knîaze* (grand-prince) bâtit un château à Novgorod-la-Grande, où il s'établit, et partagea la Russie entre ses capitaines, leur ordonna de fonder des villes et distribua dans chacune de ces cités des colons varègues. Ces événements qui devaient exercer une si grande influence sur l'Europe se passaient à la fin du IX.e siècle (862-879). J'en emprunte le récit à la célèbre chronique de saint Nestor, [4] qui est pour les Russes ce que sont pour les Hellènes et pour les Franks Hérodote et Grégoire de Tours. [5]

---

[1] NESTOR, *Rurik*.

[2] Ces trois noms sont scandinaves et signifient le Pacifique, le Victorieux, le Fidèle. — (V. GEFFROY, *Histoire des Etats scandinaves*).

[3] Au temps de Nestor, elle n'était encore que la cinquième partie de la Russie de nos jours.

[4] Edition Miklosich, (Vienne, 1860) édit. de la commission archéologique, d'après le manuscrit de la Bibliothèque Laurentienne de Florence, (Pétersbourg, 1872.)

[5] LÉGER, *De Nestore, rerum russicarum scriptore*. — Paris, 1868.

« Tout ce que l'histoire byzantine et les écrivains étrangers ont dit des premiers princes de Russie est aussi court qu'incertain — ainsi s'exprime M.r Louis Pâris — et ne contient que le récit des événements auxquels leurs nations ont pris part; encore s'y mêle-t-il beaucoup de mensonges et de contradictions. Les descendants de Rurik ne peuvent donc trop se féliciter d'avoir eu pour historien un témoin oculaire et leur compatriote. Quoique bien tard, Nestor est venu donner un éclatant démenti à la ridicule opinion qui voulait faire commencer l'histoire russe avec le XV.e siècle, c'est-à-dire peu avant l'événement de la famille des Romanoff ». [1]

Comme tous les historiens primitifs, le moine de Kief a dû consulter à la fois et les traditions et les chants du peuple. Il est même très-facile de retrouver dans sa chronique des fragments épiques qui nous donnent une idée de ce qu'était de son temps l'épopée des Rurikovitchs. Mais, jusqu'à quel point est-il possible d'accepter l'autorité de Nestor? Depuis que la critique allemande a pénétré en Russie, quelques-uns de ses disciples se sont essayés, soit à la contester, soit à donner de ses récits une interprétation différente de celle qui est acceptée généralement. Déjà au temps des Romanoff, le célèbre Lomonossof, qui détestait les Germains, ne voulait pas voir des Scandinaves dans les Rurikovitchs. Il ne voyait dans les Varègues que des Slaves prussiens.

Dès les premiers temps où la dynastie allemande occupait le trône des tsars, nous voyons Miller vouloir transformer les Varègues, ces hommes « hauts comme les palmiers, » [2] en Roxolans (Ross-Alains), population que l'on regarde comme appartenant à la race slave. Mais cette théorie ne semble pas avoir convaincu les savants qui, au commencement du XIX.e siècle, s'occupaient avec le plus de succès de l'histoire de la Russie; car Karamsine, l'historien le plus éminent de cette époque, la combattit par d'excellentes raisons qui n'ont rien perdu de leur valeur. De nos jours elle a cependant retrouvé plus de vogue que l'hypothèse de l'origine lithuanienne des

---

[1] L. PÂRIS, *Notice sur Nestor.*

[2] Ainsi en parlaient les Arabes.

fondateurs de l'empire russe. Mais, si les partisans de l'hypothèse de Miller étaient, grâce au progrès de l'esprit critique, mieux préparés à la défendre que leurs prédécesseurs du dernier siècle, ils ont décidé Pogodine à intervenir dans le débat et à résoudre définitivement la question. Personne, en effet, plus que le célèbre professeur de Moscou, n'était capable de devenir le « chevalier de Nestor. » L'auteur des *Esquisses critico-historiques* et de l'*Histoire de la Russie avant l'invasion mongole* avait fait une étude tellement approfondie du moyen-âge russe qu'il a, on peut le dire, jeté la plus vive lumière sur cette époque si peu connue avant lui. En outre, son zèle ardent pour la cause du slavisme ne pouvait le rendre suspect aux patriotes qui ne s'habituaient pas à la pensée de laisser à une race étrangère la gloire d'avoir fondé le plus puissant des Etats slaves. [1] Sur le terrain de la philologie, M. E. Kunik, membre de l'Académie de Pétersbourg, s'est montré un digne émule de l'historien Pogodine dans l'ouvrage [2] intitulé: *Die Berufung der Swedischen Rodser durch die Finnen und Slaven.* [3] Dans ces dernières années, un éminent philologue, le D.r Wilhelm Thomsen, Professeur à l'académie de Copenhague et membre de l'académie danoise, résumant les arguments de ses devanciers, a soutenu avec talent, dans des lectures données à l'Université d'Oxford, la thèse des Pogodine et des Kunik. [4]

Quelle que soit l'autorité et l'importance de la chronique de saint Nestor, les prosateurs, il ne faut point l'oublier, ne sont jamais les premiers historiens des nations. Les peuples chantent avant d'écrire, et les bardes des temps primitifs, vivant dans

---

[1] Parmi les adversaires de Pogodine on doit citer: M. M. GÉDÉONOF, *Varègues et Russes*, (Pétersbourg, 1876); — SLOVAÏSKY, *Recherches sur les origines de la Russie* et *Histoire de Russie* (Moscou, 1876); LAMANSKI, *Origine de la Russie*, etc. M.r THOMSEN dit qu'il y a eu contre « le vénérable Nestor » *a complet deluge works and pamphlets.*

[2] V. aussi les Mémoires de l'Académie de S.t Pétersbourg, VII.e série, tome XXIII.

[3] Pétersbourg, 1844-45.

[4] *The relations between ancient Russia and Scandinavia, and the Russian State.* (Oxford, 1877).

une société turbulente et guerrière, célèbrent surtout les batailles et les expéditions militaires auxquelles ils prennent une part active. M. de Varigny, dans *Vingts ans aux îles Sandwich*, donne les plus curieux détails sur la manière dont ces chants populaires se transmettent de génération en génération.

« Il était et il est encore d'usage aux îles Havaï, dit-il, dans un autre écrit, de choisir dans chaque famille un enfant, d'ordinaire une fille, à laquelle on enseignait, dès le bas âge, les chants des ancêtres. Ces chants, qui se transmettent ainsi verbalement, ne sont pas écrits. Ils perpétuent, sur un mode rythmé d'une infinie variété, les hauts faits d'armes, les généalogies, les amours, les revers et les succès des aïeux. Chaque génération nouvelle y ajoute quelque chose, et, suivant l'importance des événements auxquels elle a pris part, elle enrichit ce répertoire d'une ou plusieurs strophes, composées d'ordinaire par celui-là même à qui est confié ce précieux dépôt. »[1]

Nous savons que des chants du même genre faisaient les délices des Gaulois, dont la littérature a péri malheureusement à l'époque de la conquête romaine. Charlemagne avait fait recueillir les chants des Francs, ses ancêtres; mais le clergé catholique a fait disparaître ces précieux souvenirs des luttes et des croyances des conquérants de la Gaule. La redoutable puissance dont l'Église orthodoxe disposait en Russie sous les Rurikovitchs, puissance contre laquelle les Mongols eux-mêmes n'essayèrent jamais de lutter, pouvait faire croire que la vieille littérature russe n'avait pas eu un sort plus heureux. Cependant, l'anglais James Richard avait rapporté quelques *bylines*. Les Allemands avaient traduit dès le commencement du siècle les poésies de la « Table Ronde du prince Vladimir, » et ce volume, emprunté en partie au recueil de Kircha Danilof,[2] publié, en 1809, par la première librairie de l'Allemagne, la maison Brockhaus, est d'autant plus important qu'il contient des poésies qu'on ne retrouve plus en Russie. La perte de ces précieux fragments de l'épopée russe s'explique par l'indifférence qu'on avait alors dans toute l'Europe pour les épopées nationales, indifférence qui

---

[1] C. DE VARIGNY, *Revue des deux mondes*, 1er mai 1877.

[2] Publié en 1804.

fait comprendre les préjugés d'un temps qui croyait que Voltaire, en publiant la *Henriade*, avait mis la France sur le même rang que la Grèce et l'Italie! Karamsin, lui-même, parle assez dédaigneusement des « chansons » comme d'une « source peu abondante »[1] et en terminant la vie de saint Vladimir, il ne montre pas plus d'estime pour les « contes » du Cycle de Kief: « La mémoire de ce grand prince, dit il, s'est conservée dans des contes populaires sur la splendeur de ses festins et la force des héros de son armée. » L'intolérance des gouvernements absolus achève d'expliquer la perte de plus d'un chant de l'épopée nationale. Une police défiante voyait de très-mauvais œil les rhapsodes errants qui conservaient et propageaient parmi les *moujiks* des traditions et des idées qu'il n'était pas possible de soumettre comme les livres à la double censure de l'Etat et du Saint-Synode. La crédulité dont les masses ont donné tant de preuves, au temps des faux Dimitri et des Pougatchef, dispose les représentants de l'autorité à surveiller de très près tous ceux qui peuvent agir sur l'imagination inflammable du paysan. Mais, depuis que dans toute l'Europe on recueille avec un soin pieux et une admirable ardeur les précieux débris des vieilles littératures, la défiance des autorités[2] a dû céder à l'ardeur que mettent depuis quelques années les érudits de la Russie pressés de reconstituer l'antique épopée nationale.

Cette épopée est-elle, comme l'affirme M.r Stasof, l'auteur de l'*Origine des bylines russes*[3] un pur reflet des conceptions asiatiques, ou doit-on dire avec M.r Oreste Miller qu'elle est véritablement russe?[4] Assurément elle porte bien plus que l'*Iliade* le cachet de l'Asie. Les Slaves font, en effet, une sorte de transition entre les Aryens asiatiques et les Aryens européens. Leur

---

[1] « Les contes, chansons, proverbes, etc. - source très peu abondante - mais qui n'est pas tout à fait inutile. » (*Histoire de Russie. - Sources de l'histoire de Russie*).

[2] « Au XIe siècle, dit M. RAMBAUD, un prince russe comblait de flatteries et de présents Boïane et ses pareils; au XIXe, ils étaient harcelés par une police tracassière. » (*Revue des deux mondes*, 15 juin 1875).

[3] Dans le *Viestnik Evropy*.

[4] *Ilia Mouromets*.

vieille poésie fait songer à l'Inde beaucoup plus qu'à la Grèce. Chez eux; les formes chrétiennes voilent à peine le naturalisme du *Râmâyana* et du *Mahâbhârata*. Tel héros des temps primitifs semble être un de ces personnages que les uns regardent, il est vrai, comme des personnages historiques; mais dans lesquels d'autres ne veulent voir que des personnifications des phénomènes physiques. Cependant, une pareille manière de concevoir les choses s'explique moins par des emprunts ou des imitations que par l'identité de l'esprit humain. N'est-il pas naturel que, dans des conditions analogues, l'action du milieu se fasse sentir de la même façon sur des peuples qui, dans l'hypothèse admise généralement,[1] auraient emporté du même berceau des traditions communes? Les chantres populaires de la Russie ne connaissaient pas plus le *Schah-nameh* que le *Râmâyana*, et cependant, ils ont compris l'épopée de la même façon que Firdousi et les poètes inconnus qui lui ont fourni les données essentielles du *Livre des rois*. Étrangers à l'individualisme des nations pélasgiques, leur héros n'est ni un Achille, ni un Ulysse, ni un Énée; mais le peuple lui-même, inséparable de la dynastie à laquelle il doit son existence et son rôle dans le monde. Si l'auteur inconnu du beau *Chant d'Igor* avait réalisé le projet dont il parle, s'il avait célébré les exploits des Rurikovitchs, depuis le règne de Vladimir-le-Grand jusqu' au temps dont il raconte les batailles, il aurait pu intituler son œuvre: *Le livre des grands princes*. S'il n'a pu réaliser ce plan, la nation s'en est chargée elle-même, en construisant un monument qui est l'œuvre de tous et auquel nul ne donnera son nom, la Russie n'ayant pas eu un Homère ni même un Vyâsa. Si l'auteur présumé du *Mahâbhârata* est inférieur au poète à qui l'on attribue l'*Iliade*, il doit cependant être compté au nombre des peintres les plus sagaces de la nature humaine. Mais, si les castes sacerdotales ont fait des passions l'étude profonde nécessaire à tous ceux qui veulent gouverner leurs semblables, il ne faut rien demander de pareil aux naïfs auteurs des *bylines*. Ils son-

[1] M. ELISÉE RECLUS, *Nouvelle géographie universelle* — LA FRANCE, cite plusieurs savants qui ne considèrent point l'Asie, ainsi qu'on le fait habituellement, comme le berceau des Aryens de notre Europe.

gent plutôt à faire agir leurs héros qu'à nous donner une idée de leurs sentiments et de leur manière de voir. Les Slaves, d'ailleurs, n'appartiennent point comme les Hindous à un peuple de penseurs et de théologiens. Le « problème de la destinée humaine » les préoccupe médiocrement. Ils s'intéressent bien plus vivement à « la bataille de la vie » qu'à l'étude des mobiles puissants qui dirigent les volontés et les passions.

DORA D'ISTRIA.

L'ARBRE DE NOËL

Dernièrement, la société anthropologique de Berlin s'est occupée, dans une de ses séances, du primitif Cor de bélier ou *Schofar*, dont les sons s'entendent, aujourd'hui encore, dans les synagogues, surtout pendant les fêtes de la nouvelle année. L'on y a constaté que l'usage de cet instrument, dans sa grossière forme originelle, s'était conservé à travers les siècles comme un document préhistorique, et qu'il existait déjà chez les Anciens Israëlites des temps nomades. Il en est de même de notre arbre de Noël.

Dans l'arbre de Noël, on retrouve encore, il est certain, un reste de l'ancien culte des arbres, que les Germains professaient aux temps de l'idolâtrie, et pour la suppression duquel il fut nécessaire de recourir à plusieurs dispositions capitulaires et aux peines les plus sévères. Les vieux arbres surtout, qui ont survécu aux générations des hommes, semblaient être hantés par des divinités. Ce ne sont pas des faits isolés que ceux du fameux chêne de Dodone chez les Grecs, du frêne Yggdrasil du Nord, et du chêne de Thor à Geissmar, que S.t Boniface a fait abattre. Le culte des arbres était universel dans toute l'Allemagne. On allumait auprès d'eux des torches et des cierges, et on y célébrait toutes sortes de mystères superstitieux. Même à l'occasion des fêtes solennelles, on ornait de grands arbres, autour desquels on dansait. Les lumières ne manquaient

pas pour les cérémonies du soir. C'était surtout au printemps, en plein été, dans la saison des vendanges, ou, pour mieux dire, durant les différentes époques des solstices, qu'avaient lieu de semblables solennités. A côté de l'arbre de Mai de la Pentecôte, que l'on rencontre encore dans l'Allemagne centrale, prennent place, en d'autres contrées, l'arbre de la S.t Jean et celui de la moisson. A cette catégorie appartient également l'arbre de Noël, avec ses petites bougies, quoique l'Eglise chrétienne ait tenté de se l'approprier et de lui donner, par ses pommes et ses autres ornements, la signification de l'arbre d'Adam. Il existe des données plus intéressantes encore, relativement à l'origine de l'usage du sapin illuminé, qui forme, en quelque sorte, le centre de la fête de famille.

Dans la plupart des coutumes, en usage entre Noël et l'Epiphanie, qui se sont conservées dans les campagnes, et parfois, isolément, dans les villes, on croit pouvoir reconnaître, un reste des fêtes que nos ancêtres païens avaient l'habitude de solenniser à cette époque de l'année, qui est celle du solstice d'hiver, avec la joyeuse assurance que la lumière croissait de nouveau et avec l'espoir des temps meilleurs qu'elle apporterait au printemps sur la terre, après le dur et triste hiver. La fête du solstice d'hiver, à l'occasion des jours qui commençaient à grandir, était évidemment, comme on le voit d'après plusieurs superstitions, une solennité annonçant le printemps. Elle se rangeait par conséquent, — ainsi que l'arbre de Noël et que les cérémonies qui ont lieu les soirs de Noël et du premier de l'an, consistant à entourer les arbres de paille pour les préserver du froid, — non seulement parmi les autres fêtes d'arbres, célébrées aux différentes phases du cours du soleil, (c'est-à-dire: arbre de Mai, arbre de moisson, arbre de vendange), mais elle ouvrait en quelque sorte le cycle de celles-ci, comme le sapin qui, avec son feuillage toujours vert, semble porter en lui dans la mauvaise saison, les promesses d'un meilleur avenir pour la nature.

La légende ajoute, de son côté, toutes sortes d'images mythiques à ce que l'usage a conservé des temps païens. Ce moment était une époque mystérieuse, où les dieux de la nouvelle année semblaient se rapprocher de la terre pour y faire leur *tournée* et pendant laquelle de nombreux miracles

devaient avoir lieu. De semblables traditions se rattachaient aussi au monde des arbres. On rapporte que, chez les Germains du Nord, qui habitaient l'île d'Islande, le sorbier jouissait d'une vénération spéciale. Plusieurs récits merveilleux, se rapportant à cet arbre, circulaient aussi en Suède et en Norvège. D'après eux, le sorbier se trouvait en relation avec le Dieu Thor; autrefois, aux environs de Noël, on l'avait trouvé couvert de lumières qui ne s'éteignaient même pas au souffle du vent le plus violent; on l'appelle encore dans ces contrées « l'arbre saint ». Maurer, qui rapporte ce fait dans ses légendes islandaises, ajoute l'observation suivante. Cet arbre semble être le précurseur de notre arbre de Noël que nous avons coutume, aujourd'hui, d'orner artistiquement. En Allemagne, la tradition veut qu'en divers endroits, dans la nuit de Noël, les pommiers se couvrent de fleurs et, immédiatement après, de leurs fruits mûrs; elle prétend, en outre, qu'en se plaçant sous ces pommiers, on peut contempler le ciel ouvert. Il faut pour cela, bien entendu, être un enfant du dimanche.[1]

Si la coutume païenne, dont dérive notre arbre de Noël avec ses lumières et ses pommes, se retrouve dans de nombreuses légendes, la mythologie comparée nous montre, en même temps, que nous avons à faire, dans ce cas (comme également pour tout ce qui a trait au culte des arbres, si merveilleux dans ses manifestations) avec le souvenir traditionnel d'une croyance des plus singulières et originales des temps primitifs. En effet, non seulement chez les Ariens, mais aussi chez les Sémites, il existait une vieille croyance préhistorique, d'après laquelle, on voyait dans le soleil qui s'élève journellement, d'abord comme une colonne lumineuse et, ensuite, s'étend sur le monde en faisant pénétrer à travers les nuages ses rayons, semblables à des rameaux d'arbre, l'on voyait, dis-je, un merveilleux et céleste arbre de lumière, qui se montrait le matin à l'horizon et le soir rentrait en lui-même. Le Talmud nous offre la même image lorsqu'il compare le soleil qui se lève, à un

---

[1] Il y a en Allemagne une superstition concernant les enfants nés le Dimanche; on les croit destinés à être particulièrement heureux.

palmier dont les branches s'étendent au milieu de l'atmosphère, par opposition à la lune qui s'élance dans le ciel comme un globe de feu. Ruckert nous parle aussi de l'arbre d'or du soleil qui fleurit au milieu du ciel bleu, et nous trouvons dans la petite Russie une énigme qui dit: « Il y a un arbre dans chaque village, on peut le voir de chaque chaumière. » Quel est-il ? Cet arbre est le soleil et sa lumière. Le mythe et le culte, sous les formes les plus différentes, se rattachaient dans les temps primordiaux à cette ancienne croyance. Comme dans toute tradition, ce mythe et ce culte transportèrent peu à peu les images et les adorations qui s'y rapportent, du ciel sur notre terre et sur certains symboles terrestres. Si cette idée brille partout, à travers les belles images que les Indiens, les Persans, les Grecs et les Germains nous montrent sous une forme mythique et dans un riche développement, — elle se reflète aussi chez les mêmes peuples, dans le très-ancien culte des arbres et dans l'érection et l'ornementation de ceux-ci pendant l'époque des fêtes, ou à l'occasion de circonstances particulières. A côté des grands arbres, aux rameaux étendus, on se servait aussi de ceux qui ont le feuillage toujours vert. Et, lorsqu'on voulait rappeler les corps célestes (surtout les étoiles d'or) comme les fruits du grand arbre lumineux des cieux, on faisait usage d'arbres fruitiers, spécialement de pommiers.

Conformément à ces habitudes, répandues en Orient et en Occident, et par lesquelles, dans les temps primitifs, on cherchait à imiter sur la terre ce qui semblait se passer dans le ciel, la coutume Allemande nous montre dans les arbres de Noël, de Mai et de la S.t Jean, des transformations terrestres de l'ancien arbre-soleil que l'homme contemplait, autrefois, avec étonnement et vénération. Le sapin, spécialement, que l'on élevait et fêtait à l'époque du solstice d'hiver (notre arbre de Noël d'aujourd'hui) représentait le véritable symbole de l'arbre de lumière, qui s'élevait de nouveau et refleurissait dans les cieux.

Puisque nos pères idolâtres y voyaient l'annonce du retour de la belle saison, après les misères de l'hiver, c'est certainement un fait digne de remarque, que, de génération en génération, le culte du sapin soit resté en usage (non seulement ainsi que plusieurs autres qui ont survécu aux siècles) mais qu'il ait

reparu aujourd'hui, dans un esprit populaire, éminemment chrétien et allemand, comme un autre arbre de lumière, qui doit rappeler au milieu des cierges de Noël, l'éternelle lumière dont parle le poëte:

« La lumière éternelle entre,
« Elle donne au monde une nouvelle apparence,
« Elle brille au milieu de la nuit,
« Et fait de nous des enfants de lumière. »

W. L. SCHWARTZ.

LE

THÉÂTRE DRAMATIQUE CONTEMPORAIN

EN ITALIE

I.

Paolo Ferrari.

Il y aurait de quoi faire une étude fort intéressante pour l'élite du public cosmopolite auquel s'adresse la *Revue Internationale*, en retraçant les vicissitudes de l'art dramatique depuis le moyen âge jusqu'à nos jours, en montrant ses éclosions, ses floraisons, ses migrations dans les différents pays, en recherchant les causes qui ont retardé ou favorisé son épanouissement, ainsi que les influences d'une littérature dramatique sur une autre. On verrait de la sorte que l'Italie fut un des premiers pays où cet art ait pris racine et où il ait prospéré vigoureusement pendant un certain temps.

Mais nous croyons pouvoir intéresser encore davantage les lecteurs en leur offrant un résumé sur le mouvement intellectuel contemporain dans cet art passionnant. Sans posséder les abondantes richesses de la France, l'écrin dramatique italien contient quelques joyaux de prix. Nous choisirons avec soin les plus brillants et nous tâcherons de les mettre en lumière pour les amateurs délicats de tous les pays. Notre but, qui est celui de la *Revue Internationale*, sera donc de faire œuvre plutôt d'exposition que de critique. Ce sera au lecteur d'apprécier.

Ab Jove principium ! Le Jupiter de l'Olympe dramatique italien est sans contredit Monsieur Paul Ferrari. Tout le monde

reconnait son remarquable talent, tout le monde s'incline devant ses succès, tout le monde est d'accord pour le proclamer le plus complet des auteurs de comédies dramatiques, de comédies de mœurs et de comédies de caractère. Né à Modène, en 1822, sa vocation le poussait à écrire pour le théâtre, dès l'âge où il fréquentait les cours de droit à l'Université de cette ville. A peine licencié, il composa en dialecte sa première pièce, puis d'autres encore, soit en dialecte, soit en italien, qui ne virent le jour que beaucoup plus tard et après avoir subi plusieurs remaniements. Quelques-unes des pièces sont encore au répertoire et se jouent avec succès de temps à autre. Mais les vrais débuts au théâtre de M.r Ferrari datent de 1854, lorsqu'il fit jouer pour la première fois sa comédie en quatre actes, en prose, intitulée: *Goldoni et ses seize comédies nouvelles.*

Ces débuts furent à la fois un coup d'éclat, une révélation et une espérance. Espérance qui s'est réalisée, car, depuis cette époque, il n'a cessé de produire et de se faire applaudir sur tous les théâtres de l'Italie. Aujourd'hui, il n'est plus à compter ses succès, mais il compte à son actif quelque chose comme trente-trois pièces, soit en prose, soit en vers, représentant un total de cent huit actes.

Patriote, même dans son théâtre, et tenu en suspicion par le gouvernement du Duc de Modène, il dut fuir plus d'une fois les Etats de ce prince qui n'était pas tendre pour les libéraux. Quand son autre remarquable comédie, *La Satire et Parini,* commença son tour d'Italie, produisant dans tous les théâtres une sorte de révolution politique, l'auteur ne pouvait assister aux premières représentations que gardé à vue dans la coulisse par un commissaire de police et deux gendarmes. Il le raconte lui-même dans la préface de cette comédie, en ajoutant: « Je devais paraître devant le public et rentrer dans la coulisse au commandement: Sortez! - Remerciez! - Ne traversez pas la scène! - Rentrez! - Restez tranquille! - Attendez! - Maintenant, sortez... - Ce n'est pas la peine... suffit... rentrez vite! » après quoi, on le priait avec insistance d'aller respirer un air plus pur.

Les deux comédies sur Goldoni et sur Parini que nous venons de mentionner auraient suffi dans un autre pays à faire la fortune de l'auteur; mais, l'art dramatique n'a encore enrichi ni même donné l'aisance à personne en Italie.

Un auteur dramatique italien prétendait même, devant nous, qu'il fallait posséder au moins vingt-cinq mille francs de rente pour suivre cette carrière coûteuse. [1]

Boutade à part, il n'est pas moins vrai que M.r Ferrari, nommé professeur d'histoire à l'Académie scientifique et littéraire de Milan, a gardé sa chaire jusqu'à ce jour, malgré sa fécondité et ses succès toujours croissants.

Voilà, en peu de mots, l'homme; voyons l'œuvre.

I.

Après avoir offert *gratis* et sans succès son manuscrit de *Goldoni* à tous les directeurs de troupe, M.r Ferrari trouva, au bout de deux ans de démarches, un directeur avisé qui reçut enfin sa pièce et qui la mit en scène. Jouée pour la première fois à Venise, en 1854, elle courut de triomphe en triomphe, annonçant partout la bonne nouvelle de la naissance d'un auteur dramatique; puis elle passa au répertoire, où elle est encore et où elle restera pendant longtemps. Dans cette pièce, comme dans *La Satire et Parini*, l'auteur ne procède, pour ainsi dire, de personne. Il est bien un descendant de Goldoni, si l'on veut; il n'a eu garde d'étudier les auteurs français, n'en doutons pas; mais le genre, la manière, la couleur et la facture sont bien à lui, à lui tout seul, à lui le premier en Italie. Le genre de ces deux pièces est la comédie historique pour le sujet, la comédie de caractère et de mœurs pour le développement; c'est-à-dire la plus fine et la plus haute expression de l'art comique, enchassée dans un cadre historique. Quant à l'intrigue et au développement, nous ne pouvons que résumer brièvement l'action pour que le lecteur puisse en juger.

Goldoni est à Venise, poursuivant son idée de réforme et poursuivi par elle. Lié par un traité avec le fameux directeur de troupe Médebac, qui le gruge, qui le caresse, qui l'opprime et qui exige

[1] Il est bon d'ajouter qu'il y a progrès dans ce sens. Un auteur en renom peut tirer, aujourd'hui, de dix à douze mille francs d'une pièce à grand succès.

plus que Goldoni ne peut donner, — le pauvre grand homme est à la fois heureux et malheureux. Heureux de ses succès, heureux par son intelligente et vaillante compagne, Marie Nicolette Goldoni. Mais plus malheureux encore par les soucis d'argent, par la jalousie des envieux et des rivaux littéraires, par les embûches qu'on lui tend, les calomnies qu'on invente, les dégoûts dont on l'abreuve, par les doutes aussi qui l'assaillent dans les moments de découragement et qui le font s'écrier, en se frappant le front: « Est-ce donc une illusion?.... » « C'est du génie! » répond Nicolette, avec une caresse de femme aimante.

Au premier acte, on est dans la maison de Goldoni, au moment même où l'auteur se trouve au théâtre, assistant à la première représentation de *La Vedova scaltra*, - La Veuve rusée. - Nicolette attend avec anxiété les nouvelles, lorsqu'arrivent d'abord Don Fulgence, puis Don Pedro, père du premier. Ce sont deux hidalgos espagnols décavés et pompeux; niais le premier, ridicule et méchant le second; tous deux épris, à l'insu l'un de l'autre, des charmes de Marie Nicolette. Père et fils apportent à Madame Goldoni un livre, un même roman qu'elle souhaitait lire. Dans chaque volume on a glissé un billet doux; l'ortographe laisse à désirer, mais la passion s'y révèle sous une écriture déguisée. Nicolette remercie sans se douter de rien, et les deux livres avec les billets sont trouvés par le père et le fils qui reviennent ensemble. Seulement le père trouve le billet de son fils et le fourre dans sa poche, pendant que le fils en fait autant pour le billet de son père, — fort surpris l'un et l'autre de voir un rival inconnu courir sur les mêmes brisées, par les mêmes moyens. Sur ces entrefaites arrivent du théâtre Sigismond et Marzio, deux types bien réussis, deux caractères exhumés tout vivants du XVIIIe siècle. Sigismond, c'est l'escroc flatteur et lâche; Marzio, le médisant fanfaron. Ils arrivent du théâtre; le succès a été splendide, merveilleux, inoui, dit le flatteur qui ne tarit pas d'éloges exagérés. En effet, réplique Marzio, c'est à croire que la pièce soit de Molière. Et, là-dessus, il insinue que Goldoni fait la cour aux actrices, ainsi que chacun le sait. Il découvre aussi que les deux Espagnols sont épris de Madame Goldoni, qui les écoute peut-être tous deux. Et il fait part de sa découverte à Sigismond, en attendant mieux. Arrive

enfin l'auteur acclamé. Il est tout heureux, il embrasse sa femme, il remercie ses amis. Mais Marzio qui veille, fait comprendre à Don Pedro, furieux, que, dans la pièce de ce soir, il y a certain type d'espagnol, bien ridicule qui lui ressemble fort, à lui D. Pedro, d'après la voix générale. Il y aurait des explications, si Goldoni ne mettait la main sur les livres aux billets, ce qui jette dans les transes père et fils. Heureusement, les billets sont en sûreté dans les poches que l'on sait; et ce petit incident, qui jette un froid, fait partir tout le monde. Mari et femme se font de doux reproches de jalousie bien vite dissipée et Goldoni, tout bouillant d'enthousiasme, se met à travailler pour cet argousin de Médebac.

Mais il s'agit bien de cela. Voilà toute la troupe des comédiens qui arrivent ennuyer le malheureux auteur avec leurs rivalités leurs jalousies, leurs susceptibilités, leurs exigences et leurs cancans de cabotins. C'est d'abord Rosine, la soubrette, avec Tita, le souffleur et son mari. Rosine, la plus potinière des femmes de la troupe; Tita, une vraie trouvaille étudiée sur le vif. Mais bien ennuyeux dans l'intimité, ce souffleur, jaloux de sa femme et des triomphes de ses camarades; bien drôle ce souffleur, soufflant toujours, à tous, soufflant quand même, par habitude. Ce qu'il y a de plus comique encore, c'est que les comédiens saisissent au vol la réplique, et répètent, aussi par habitude, les paroles du souffleur. On est venu pour dire qu'on ne veut plus frayer avec cette pimbêche de la Médebac, femme du directeur et grand premier rôle; c'est fini, on ne veut plus jouer! C'est ce que répète Norine, la jeune première, qui survient avec son amant Paoletto, le jeune premier. Toujours distrait, toujours baillant, ce Paoletto; et ne rêvant que cartes et tripots, où il perd ses nuits et son argent. Goldoni, qui connaît ses pélerins, prend son mal en patience et les plaintes en souriant, lorsque survient la Médebac, accompagnée de son mari. Voilà donc cette grande coquette à la scène et à la ville, avec ses dédains, son élégance affectée, ses prétentions et ses vapeurs, qui vient envenimer la situation. Elle se gâte si bien cette situation, que, pour avoir la paix, le malheureux Goldoni est obligé de mettre à la porte une partie des comédiens, qui s'en vont furieux; et il reste seul avec les époux, qui lui font tous deux une scène. La femme, à propos de rien; le mari, pour une pièce nouvelle qu'il lui faut de suite. Ce

dernier raconte aussi que Zigo, [1] l'homme de lettres, l'envieux, l'ennemi le plus acharné de Goldoni, est arrivé à se procurer, par des moyens aussi ingénieux que peu délicats, le manuscrit de la *Vedova Scaltra* qui était entre les mains de Médebac. C'est sûr que, demain, il y aura la satire de la pièce de Goldoni au théâtre Saint Samuel. Gare à Goldoni; mais gare aussi à ce pauvre Médebac qui ne fera pas un sou de recette et qui exige une pièce nouvelle.

Goldoni éclate. Les époux Médebac sont à la fois effrayés et surpris. Mais Goldoni se rappelle d'être chez lui et fait reconduire poliment ses visiteurs. Seulement, quand il est seul, le découragement arrive: Tout croule; rien ne vaut la peine de rien! A-t-il seulement du talent? Et, là dessus, voilà la vaillante et douce Nicolette qui survient à temps pour remonter ce tempérament nerveux et impressionable d'artiste; et l'acte finit par un gentil petit souper, en tête à tête, entre mari et femme.

Au second acte, nous sommes en plein centre de la vie vénitienne au XVIIIe siècle.

Voilà bien la salle d'un café à la mode; voici le nid aux nouvelles, aux cancans, aux intrigues, le rendez-vous de tout Venise avec ou sans masque. Don Pedro et Don Fulgence sont déjà installés à une table; et voici Zigo, en domino et masqué, qui arrive avec l'escroc Sigismond. Puis encore Rosine avec Marzio, Norine et Paoletto; et enfin Goldoni et Médebac, masqués tous deux. Tout ce monde en veut à Goldoni, exception faite des comédiens, qui ne se privent d'ailleurs pas de médire sur son compte. Zigo est même venu pour surprendre les discours des cabotins, pour faire son profit des cancans du jour; il veut aussi approfondir certaine histoire d'une lettre fourrée dans un roman, un petit scandale intime sur la femme de Goldoni, qu'un espagnol lui a raconté pour se venger du mari. Tout cela trouvera sa place dans *L'École des Veuves*, la satire de Zigo sur la dernière comédie de Goldoni, que l'on jouera le soir. Mais Goldoni a su ce que veut faire Zigo, il apprend qu'il est au café, et il y vient

---

[1] M. Ferrari a soin de dire, dans une note, que ce personnage représente les ennemis de Goldoni, parmi lesquels se trouvaient des gens de talent, comme par exemple C. Gozzi. A une lettre près, l'anagramme y est.

lui aussi, pour jouer un bon tour à son indigne ennemi et mettre d'avance les rieurs de son côté.

Zigo, masqué, est pris pour Goldoni; Goldoni, masqué aussi, est pris pour Zigo. L'un et l'autre, dans l'intérêt de leur cause respective, entretiennent l'équivoque et poussent au quiproquo.

Cela amène, le plus naturellement du monde, des complications tantôt comiques, tantôt piquantes, qui concourent à corser l'intrigue. Ainsi, par exemple, D. Pedro et D. Fulgence, chacun de son côté, prenant Goldoni pour Zigo, confient au mari les deux billets, qui ne pourront plus servir comme preuves du scandal et qui serviront au contraire à Goldoni pour se venger des espagnols. Entré dans cette voie, Goldoni pousse Zigo à s'enferrer lui même, en le faisant s'affirmer comme s'il était Goldoni. Puis, s'affirmant à son tour comme Zigo qu'il imite dans les gestes et les paroles, il démasque les batteries du fourbe, il le dénonce, il le cloue au pilori, sans que son indigne et lâche rival ose se faire reconnaître. Tout cela jette le désarroi dans la galerie, car on finit par reconnaître l'erreur. Et tout cela, qui perd dans un récit écourté, est, à la scène, de la haute, de la vraie comédie, pleine de vie, de mouvement et de vérité.

A l'acte suivant, nous sommes sur la scène du Théâtre Saint-Ange. Médebac a arraché, à force d'insistance, la nouvelle comédie de Goldoni. Celui-ci ne voulait pas la donner, car il la sait mauvaise; du moins doute-t-il du succès. Mais il a dû céder. On va donc répéter *L'Héritière fortunée,* tout à l'heure. En attendant, la scène est déserte et sombre; il n'y a que le souffleur Tita dans son trou. Avant que ce ladre de Médebac n'ait donné l'ordre d'allumer, il se passe, dans cette obscurité, les plus plaisantes scènes du monde entre les comédiens, venus pour la répétition. Rivalités et jalousies des femmes, découvertes d'infidélités réelles ou supposées, médisances, disputes, quiproquos de toutes sortes, qui mettent sur le gril ce pauvre Tita, le malheureux souffleur, obligé d'entendre, sans souffler mot, cette vipère de la Médebac dire à Norine, pour se venger d'elle, que son amoureux Paoletto lui fait des niches avec la femme du souffleur. Ces premières scènes sont d'un comique achevé, tout en restant on ne peut plus vivantes et naturelles. C'est quand tout ce monde a le diable au corps que le malheureux auteur arrive pour la répétition.

On doit passer le lendemain, on n'a pas encore répété un mot et rien ne marche. LaMédebac se trouve mal, Norine fait une scène à Paoletto, Tita frémit en devant souffler un duo d'amour entre sa femme, Rosine et Paoletto. Il souffle de travers, il souffle ses réflexions, les acteurs les répètent, Médebac peste contre les comédiens, l'auteur perd patience, il éclate, il envoie promener tout le monde! Il menace même de résilier avec Médebac, lorsque Nicolette arrive en domino. Elle est venue chercher son mari pour aller avec lui, sous le masque, au théâtre Saint-Samuel, où l'on joue la parodie de la *Veuve rusée*. Goldoni et sa femme partent, et les comédiens vont s'habiller pour la représentation du soir.

Il y a, ici, un changement de décor qui nous transporte dans le vestibule du théâtre Saint-Samuel. La salle regorge de spectateurs, ennemis ou indifférents, qui font leurs gorges chaudes sur Goldoni. La satire est sanglante, Zigo est acclamé, il triomphe; mais pas pour longtemps. Tout d'abord, le patricien Grimani, un ami éclairé de Goldoni, dit à Zigo ses vérités sur sa conduite. Goldoni frémit sous le masque, en entendant des conversations durant l'entracte. On rit, on se gausse de lui à bouche que veux-tu; lorsque, tout à coup, voilà Médebac qui arrive en courant, appelant Goldoni, le désignant, le faisant reconnaître et lui disant d'accourir vite au Saint-Ange, où le public en délire pour la *Veuve rusée*, le demande à grands cris. Là dessus, sur la proposition d'une dame, une partie du public volage qui naguère acclamait Zigo, part pour aller applaudir Goldoni.

Le vestibule se vide; Zigo, tout à l'heure si entouré, reste seul, en tête à tête avec le patricien Grimani, qui donne le bras à une femme masquée. L'auteur délaissé la remercie de lui être restée fidèle, il lui fait sa cour, tout en déchirant son rival. Grimani rit, la femme masquée rit encore plus fort; et Zigo découvre qu'il vient de s'adresser à la femme de Goldoni.

Le lendemain, c'est la première de *L'Héritière fortunée* au Saint Ange. Nous sommes dans le foyer des artistes, au moment de la représentation. Naturellement Goldoni est là, nerveux, agité, écoutant les bruits du public qui lui arrivent par une porte s'ouvrant de temps à autre. Toutes nos connaissances sont là aussi; elles vont, elles viennent, elles causent, donnant ainsi une animation extraordinaire à tout cet acte.

Hélas! Goldoni avait bien raison de ne pas vouloir livrer sa

pièce; le public n'est pas content, il gronde, il siffle! Là dessus les faux amis et les envieux viennent ajouter leur goutte de poison au calice d'amertume. Les acteurs tournent le dos à l'auteur, les actrices sifflées font semblant de se trouver mal. Jusqu'à certain pamphlet écrit la veille par Goldoni contre Zigo, pour défendre sa *Veuve rusée*, est matière d'ennuis au malheureux auteur; car ses ennemis font croire qu'il contient des allusions blessantes pour le gouvernement de la Sérénissime République. Bref, c'est une vraie débacle. Mais non; Goldoni ne se rend pas, Goldoni sera plus fort que les événements. Allons! Un trait d'audace, un trait de génie et les rieurs seront encore une fois de son côté.

Pendant l'entracte, entouré de tout son monde de la scène, et des curieux, il compose des vers qu'il passe au fur et à mesure à la Médebac, pour qu'elle les apprenne.

Goldoni connait son public; il va le désarmer par des plaisanteries, où il racontera l'histoire de son *Héritière* qu'il appelle *infortunée*. Il promet en outre que, pendant l'année qui va suivre, il donnera seize comédies nouvelles. Le public rit d'abord; puis il applaudit, il trépigne, il hurle et acclame l'auteur qui est obligé de venir sur la scène.

En rentrant, félicité par les amis et par les ennemis qui rient jaune cette fois, Goldoni trouve, séance tenante, les titres de ses seize comédies nouvelles, dans le monde qui l'entoure. Ce sera là sa vengeance contre ses ennemis, ce sera aussi le moyen d'exprimer sa reconnaissance à ses amis et à ses protecteurs; mais, par dessus tout, l'accomplissement d'un pareil tour de force sera l'affirmation de son génie.

En effet, tous les sujets traités par Goldoni dans les seize comédies écrites dans une année, tous les caractères, tous les types dont il se sert, ont été fort ingénieusement personnifiés et groupés par M.r Ferrari dans l'action que nuos venons d'exposer.

Et tout le relief que perdent forcément ces caractères dans une exposition sommaire, tout le mouvement de l'action, tout l'esprit du dialogue, toute la couleur, toute la vie de cette belle comédie se retrouvent à la scène, et tiennent sous le charme les spectateurs les plus blasés.

S'il y a un soupçon de convention dans les types de Nicolette et de Grimani, cela ne peut paraître qu'aux yeux d'un obser-

vateur méticuleux. Aussi, nous n'hésitons pas à affirmer que cette comédie de mœurs et de caractères, traduite dans n'importe quelle langue et surtout en français, obtiendrait hors d'Italie le succès des pièces qui sont de tous les temps et de tous les pays.

Si, dans le *Goldoni et ses seize comédies nouvelles*, M^r. Ferrari atteint d'emblée, comme genre et comme facture, les sphères de la haute comédie, il s'élève encore davantage dans *La Satire et Parini*, comédie en quatre actes, en vers, représentée pour la première fois, à Turin, en septembre 1856. [1]

Le genre est le même, la comédie de mœurs et de caractères dans un cadre historique, l'époque toujours le XVIIIe siècle; mais, soit en raison des personnages que l'auteur met en scène, soit pour le sujet qu'il traite et la société qu'il représente, le ton de la comédie s'élève, l'art prend un essor plus puissant et plus vaste, l'artifice lui-même revêt des formes si savantes et si ingénieuses, que ce n'est plus de l'artifice, c'est encore de l'art.

Il y a dans cette comédie magistrale des scènes, où l'intrigue, les combinaisons scéniques, la beauté et la vérité des caractères, le mouvement et le dialogue atteignent la perfection du genre. On peut, avec des données pareilles, obtenir des résultats semblables; on ne peut pas aller au-delà. Nous voudrions pouvoir faire, comme pour la précédente, l'exposition de cette pièce et esquisser en médaillons quelques-uns des types et des caractères qui lui donnent une si merveilleuse apparence de vie. Mais l'œuvre de M^r. Ferrari est considérable; notre route sera longue et l'espace qui nous est réservé, nous empêche de céder à bien des tentations. Nous nous bornerons à observer que, parmi beaucoup d'autres mérites, Mr Ferrari a eu pour cette pièce la bonne fortune et le flair de mettre la main sur un de ces types comiques, purs de style et d'un si haut goût qu'à eux seuls ils suffisent pour faire la fortune d'une pièce et la ré-

[1] On sait que l'abbé Joseph Parini, une gloire littéraire du XVIIIe siècle et un beau caractère, fut un poète satirique d'une rare élégance et d'une ironie d'autant plus cuisante qu'elle revêt des formes mesurées. Les poèmes les plus connus, réunis sous le titre: *Les quatre parties du jour, à la ville*, ont été traduits par l'abbé Desprades et mis en vers français par Raymond.

putation d'un auteur. Aussi faut-il voir quel parti il a su tirer, en véritable homme de théâtre, de son *Marquis Colombi*, de ce grotesque, absolument inédit, devenu tellement populaire en Italie qu'il en est passé dans la langue et dans la littérature.

En nous retrouvant dans sa réjouissante compagnie, il nous est revenu à la mémoire une observation bien profonde de ce charmant esprit qui fut Charles Nodier.

« Si vous voulez reconnaître, écrit-il quelque part dans ses *Rêveries Littéraires*, à des signes sûrs, dans le poète, l'invention et le génie, qui sont la même chose, arrêtez-vous à celui dont les personnages deviennent des types dans la littérature et dont les noms propres deviennent presque toujours des substantifs dans la langue. » Le Marquis Colombi a eu cet honneur peu commun; et M^r. Ferrari a eu le très-rare mérite d'avoir mis au monde ce personnage légendaire. [1]

Ainsi qu'on peut l'imaginer, le succès de cette pièce fut immense, lors de son apparition, et prit bientôt les proportions d'un triomphe, d'un bout à l'autre de l'Italie. De nos jours encore, après plus d'un quart de siècle d'existence, les reprises de la *Satire et Parini* font recette dans tous les théâtres. C'est que, comme la précédente comédie, la *Satire et Parini* est une de ces pièces toujours fraîches, de tous les temps; une de ces comédies durables qui, tout en individualisant les passions humaines, représentent l'humanité dans ce que ses passions ont de moins individuel. Là est le secret de l'art, du grand art; et à ce compte, on ne peut hésiter à donner à M^r. Ferrari des lettres patentes de véritable artiste. Ce n'est, d'ailleurs, pas nous qui les lui décernons. Monsieur Ferrari a reçu depuis longtemps ses titres de noblesse, du public d'abord, et aussi de personnages ayant pouvoir de l'armer chevalier, ainsi qu'on va le voir par ces quelques lignes que nous détachons d'une notice historique sur la *Satire et Parini:*

---

[1] Une des originalités les plus saillantes de ce type si vivant et si observé consiste *dans la curieuse combinaison d'une intelligence assez éveillée et d'une absence absolue de culture, jointe à une parfaite assurance de soi-même.* Les mots soulignés sont de Mr Ferrari, qui nous apprend, dans une préface, avoir connu personnellement un individu de ce genre.

« Après la onzième représentation de cette pièce au Théâtre Alfieri, écrit M.r Ferrari, le Comte de Cavour, alors ministre avec Rattazzi, fit dire au Directeur de la troupe qu'il désirait voir une représentation du *Parini* au Théâtre Carignan. Naturellement, la prière fut un ordre, et la douzième représentation eut lieu au Carignan, ainsi que Cavour le désirait. Elle eut lieu devant le public le plus choisi qu'un auteur put rêver, devant l'élite de l'Italie: Députés, Sénateurs, le Corps Diplomatique, hommes de lettres, poètes, journalistes, la Cour! Imaginez-vous, cher lecteur, dans quel état je me trouvais!

« Après la représentation, autre émotion plus puissante et plus douce: Cavour, Rattazzi, Mamiani, Cordova, des Sénateurs et des Députés envahissent tous ensemble la scène. Cavour me fait appeler: J'accours!.... Et voilà Prati, le poète illustre, qui sort des rangs et qui me présente à toutes ces illustrations, en commençant par Cavour. Je renonce à décrire l'état de mon âme. »

Si l'on réfléchit que l'auteur en était pour ainsi dire à ses débuts, ces triomphes, accompagnés d'une manifestation qui prenait les proportions d'une scène historique étaient bien faits pour l'encourager, s'il était solidement trempé; pour le griser, s'il était faible.

L'œuvre subséquente et les succès postérieurs sont là pour témoigner que M.r Ferrari est un fort.

C'est cette œuvre, qui pourrait s'appeler la seconde manière de M.r Ferrari, que nous passerons en revue dans une prochaine livraison.

F. ANTONY.

UNE DOSE HOMÉOPATHIQUE

NOUVELLE

PAR

STÉPHANIE WOHL

(Traduit du hongrois par l'auteur)

Sabine au Baron Jean.

Budapest, 10 Novembre 1876.

Je vous aime! Franchement, sans rougir, je vous avoue ce que je devrais vous cacher à tout prix. Face à face, au milieu du tourbillon du monde auquel nous appartenons tous deux, j'aurais brisé mon cœur plutôt que de laisser échapper son secret et vous auriez passé dans ma vie sans même vous en apercevoir. Mais, hélas, je ne vous vois plus; soudain, vous avez disparu pour vous réfugier dans un désert. Frappé au cœur, vous avez fui le monde, pareil au lion qui, se sentant atteint, s'enfonce dans la profondeur des bois pour dérober aux regards des indifférents les dernières convulsions d'une vie qui s'éteint. Seul, au milieu des montagnes sauvages, vous savourez la volupté du désespoir, désespoir enivrant, puisqu'il enveloppe votre âme du même charme mystérieux dont s'entourait le bonheur perdu que vous pleurez.

Quant à moi, l'incognito me dispense de l'ennui des convenances; — vous ne me connaissez pas, peut-être même ne me connaîtrez-vous jamais. Je suis donc seule avec vous dans l'univers; le monde a disparu et le bruit lointain de la vaste fourmillière qui m'entoure, me fait l'effet de ces sons mystérieux

que les pêcheurs entendent la nuit sur la mer et qu'ils croient être l'écho d'un monde englouti par les flots.

Peut-être m'en voudrez-vous de l'audace avec laquelle, — n'étant pas « *Elle*, » — j'ose pourtant vous aimer d'un amour immense et impérieux qui demande sa place dans l'Eden maudit de votre solitude. Soit! j'accepterai votre haine, mais, au moins, dites-moi que vous me haïssez, au lieu de vous armer d'un silence méprisant qui serait mon malheur.

LE BARON JEAN À SABINE.

Cattaro, 29 Novembre 1876.

Qui que vous soyez, c'est bien mal à vous, Madame, de vous moquer d'un pauvre Sire, ne demandant pas mieux que d'être oublié. J'ai longtemps hésité à vous répondre, et si je m'y résigne, c'est que ma mémoire a trop bien retenu certaines leçons de politesse. Les femmes surtout y ont droit, à mon avis; c'est pourquoi je me laisse guider aujourd'hui par ces souvenirs « d'outre tombe, » bien qu'elles ne s'accordent guère avec ma réputation présente de sauvage.

Madame! votre lettre arrive trop tard. Il y a six mois, j'aurais pu encore être assez heureux de perdre la tête pour vous: depuis, mon dernier reste de vanité s'est envolé avec mes illusions et cette fuite prématurée me rend, hélas! invulnérable.

Sachez, Madame, qu'il y aurait bien moins d'hommes amoureux, si ces pauvres êtres aveuglés de suffisance avaient conscience de leurs imperfections physiques et morales, s'ils savaient, comme je le sais moi, un peu tard, hélas! combien l'homme que la femme manque à soumettre par les sens, devient son esclave par la douce conviction de supériorité irrésistible que vous tâchez, non seulement d'éveiller, mais encore d'entretenir dans son âme. Il y a six mois, ma pâleur me semblait encore distinguée et intéressante et chaque fois que je me regardais dans la glace, j'éprouvais un sentiment de fatuité naïve.

À présent?! — Imaginez-vous un Roméo aux longues jambes grêles, aux traits ravagés, sillonnés par les passions, aux yeux mornes et éteints.... C'est par trop ridicule, n'est-ce pas, Madame?... Mais aussi, votre Roméo de *Journal Amusant* est

bien trop sage pour accepter ce rôle. Il sait trop bien, que toute la fougue passionnée de sa nature ardente ne lui vaudrait pas un de ces sourires enchanteurs que les Julies modernes accordent si complaisamment à des beaux, faits au tour.

Quittez donc la partie, Madame, et cherchez un jouet plus amusant. Vous en trouverez à revendre dans les salons de Budapest, parmi les petits-maîtres, à la tournure irréprochable, que le vide de leur cervelle rend si éminemment propres au rôle de balles dans la main d'une jolie femme.

Sabine au Baron Jean.

Budapest, 21 Décembre 1876.

Vous êtes aigri, mon pauvre ami, et c'est ce qui m'empêche de me fâcher. — Toute femme de cœur est sœur grise par excellence; elle est donc habituée aux boutades capricieuses et aux inconséquences bizarres des malades plus ou moins imaginaires. J'ai bien ri, par exemple, de l'aversion marquée que vous semblez avoir pour ce que vous appelez « le rôle de balle dans la main d'une jolie femme ». N'ayez pas peur, je suis trop lasse de ce jeu insipide, pour le continuer en correspondance; d'autre part, je ne me rappelle pas vous avoir jamais écrit quelque déclaration sur la beauté de votre personne. Je le sais, vous n'êtes pas beau, mais fussiez-vous même un monstre, qu'est-ce que cela prouverait?

Une de mes amies adore les araignées au point de leur avoir abandonné une chambre de son château, que ces bêtes intelligentes, mais peu sympathiques, ont fini par tapisser de leur tissu merveilleux. Peut-être ai-je le goût aussi perverti qu'elle, et le voile radieux dont votre âme d'élite a enveloppé la mienne, me cache ces « imperfections physiques et morales » dont vous paraissez avoir conscience, mais dont je ne me suis jamais aperçu.

Vous devez savoir que le monde des sensations ignore les lois calculées des systèmes et que l'amour le plus triomphant est toujours celui, qui suit la course brillante et libre des comètes. — Ne puis-je donc pas m'être éprise d'un homme laid, par la force des qualités, peut-être imperceptibles à la foule,

qui en font mon roi et mon maître? En vérité, vous êtes le premier qui ayez contraint une femme, avouant son amour, à la logique — toujours froide et implacable. — Vous voulez savoir *pourquoi* je vous aime. — Soit, je vous le dirai.....

Je vous aime pour l'élan irrésistible de votre âme fougueuse; pour la passion ardente de tout votre être, l'entraînant au point de vous faire tout quitter, tout oublier, tout endurer! Je vous aime pour les révoltes terribles de votre nature méridionale qui viennent de vous exiler au fond d'un désert et que je vous vois combattre avec l'héroïsme d'un Saint-Georges. — Je vous aime aussi passionnément que je hais la froideur calculée de votre jeunesse, vieillie avant l'âge. Ce que ces beaux coureurs de dot osent se permettre en fait de sentiment, ferait geler un incendie.

Don Quichotte, noble chevalier, acceptez l'encens de mon cœur! Bien que vous ne m'aimiez pas, je sais au moins combien vous êtes capable d'amour, qualité rare et précieuse que je n'ai jamais pu découvrir dans aucun de tous ceux qui ont été amoureux de moi.

Le Baron Jean à Sabine.

Cattaro, 28 Janvier 1877.

En répondant à votre première lettre, je vous ai appelée « Madame, » mais, plus je relis les adorables lignes de votre dernier billet, plus je crois avoir affaire à une jeune fille charmante, tête folle et romanesque, que les propos banals de son entourage commencent à ennuyer. — Elle me croit un héros, simplement parce qu'elle a besoin d'un idéal, centre complaisant de ses rêves de jeune fille que je voudrais bien pouvoir respecter, mais qu'en honnête homme je dois dissiper d'une main brutale.

Ma chère enfant, votre héros est un être misérable, ne ressemblant en rien au noble chevalier de la Manche, sinon par sa triste figure. Au bal costumé, je ferai un magnifique Don Quichotte; mais, dans la vie réelle, je suis bien trop mesquin pour ce rôle sublime.... C'est moi qui vous le dis, Mademoiselle: je ne suis qu'un lâche! — un lâche d'autant plus méprisable qu'une pre-

mière défaite a suffi pour m'abattre dans la poussière, dévoré par cette rage impuissante, triste partage des faibles. — Comparez-moi plutôt à Tannhäuser, mais à un Tannhäuser qui se moque du salut de son âme et ne peut cesser de pleurer les moments passés dans les bras brûlants de la damnation. Si vous étiez une femme et non pas une jeune fille innocente, je vous conterais l'histoire de mon amour; je vous ferais lire le livre enchanté de mon passé dont chaque lettre est une flamme, lueur décevante et diabolique qui a consumé mon âme pour toujours. — Je vous ferais lire ces pages sombres et pourtant rayonnantes, pour vous apprendre à me mépriser au lieu de m'admirer. — Vous comprendriez, alors, pourquoi j'ai foulé à terre carrière, position et avenir, pour m'ensevelir vivant dans un tombeau.

Aujourd'hui, votre gladiateur ne pourrait distraire que les corbeaux par le récit des combats inutiles qui rongent sa force et sa vie, car son adversaire est plus puissant que les géants qu'il sentait jadis dans son âme... C'est la soif incessante du néant ne pouvant s'étancher que dans la mort..... Ne sachez jamais ce que c'est que de se lever le matin, après une nuit d'insomnie, fatigué et brisé, pour se détourner avec dégoût du soleil et compter avec effroi les heures d'une journée vide et interminable. N'apprenez jamais ce que c'est que de désirer plus ardemment le repos éternel que le voyageur défaillant ne désire l'ombre des forêts, et de préférer le Nirwana des Indiens à la volupté des baisers de la bien-aimée.

Mais pardon! je vous lasse de mes plaintes au lieu de vous désillusionner, sans trop vous ennuyer pourtant. C'est bien le moins que mériteraient vos lettres aussi romanesques que piquantes dont je n'ose même plus espérer la suite. Vous voyez ce que deviennent vos héros!

Croyez-moi, le mieux que vous puissiez faire est de ne plus vous soucier d'eux et de vous contenter de ceux, qui, - selon vous, - ne savent pas aimer, mais en revanche, sont amoureux de vous.

Mariez-vous donc, devenez la mère bénie d'une nombreuse famille et ne pensez plus, pas même en rêve, aux malheureux capables de telles folies; ne quittez plus, pas même en rêve, le port paisible et sûr, pour vous aventurer sur la mer lumi

neuse d'un amour dont les gouffres invisibles se voilent de fleurs magiques et resplendissantes et dans lesquels il serait bien doux de s'abîmer si, au fond, nous ne trouvions que la mort.... Mais, il y a de ces choses pires que la mort et dont vous ne savez encore rien... Bénissez-en votre sort et ne soyez pas curieuse; — ce que vous apprendriez ne vaudra jamais votre sainte ignorance.

SABINE AU BARON JEAN.

Budapest, 3 Mars 1877.

J'ai bien ri des flèches aiguës que vous venez de me lancer du haut de votre grande expérience. Comme j'ai dû vous paraître jeune dans ma dernière lettre! Vous vous croyez en droit, non, moralement forcé de me remettre à ma place, que je n'ai jamais occupée, pas même comme toute jeune fille. Car, je dois vous le dire, je ne suis plus une fille jeune, mais je ne suis pas vieille non plus, je vous assure. Ce qui vous prouvera le plus clairement combien je suis loin de l'ingénue, c'est que je vous réponds, en dépit de vos lignes poliment évasives. — La première jeunesse a bien trop de vanité et de suffisance pour élever la voix aux dépens de sa dignité imaginaire, là, où elle se voit si peu écoutée. Elle n'a jamais connu le raffinement qu'il y a, à rechercher ce que l'on vous refuse, — plaisir âpre que nous n'aprécions à sa juste valeur qu'après avoir pris le dégoût des triomphes faciles.

Eh bien! Ne trouvez-vous pas que cette dernière observation provient d'une femme assez instruite par la vie pour comprendre la tragédie de votre amour? — Ne dénote-t-elle pas une femme qui a ri de plus d'une comédie de l'amour, et qu'au milieu de ces jeux banals, la note vraie de votre passion vient d'attirer avec une force irrésistible?

Chaque mot, chaque ligne de votre lettre me prouve combien votre cœur aurait besoin d'épanchement. Il suffoque, comprimant sans cesse ce qui devrait déborder.

Je vous en prie, ne craignez rien pour la pureté de mon âme; si l'âme de la femme ne ressemble pas à St.-Basile en enfer, — devant qui les démons se courbaient, tandis que les

flammes éternelles s'entrelaçaient en auréole autour de sa tête, — elle ne pourra jamais préserver sa pureté au milieu des tentations de ce monde.

Néanmoins, n'espérez rien de votre confession. — Je ne vous mépriserai pas, je ne cesserai jamais d'avoir des illusions sur votre compte, puisque jamais je ne vous ai cru parfait! — Bien au contraire! Ce qui m'a attirée le plus, c'était le talon d'Achille de votre nature puissante, la force incommensurable de votre passion, — ne se manifestant, il est vrai, que sous le masque d'une faiblesse, non subjuguée encore, — mais d'autant plus positive qu'elle est latente.

Moi, j'y vois la promesse d'un avenir fier et beau où vous triompherez de vous-même et le « lâche vaincu » deviendra héros!

Le Baron Jean à Sabine.

Cattaro, 25 Mars 1877.

Sphinx! Caméléon! Comment vous nommer, ô Sabine! Aujourd'hui innocente, crédule et enfant comme si le nimbe de la première jeunesse voilait encore votre âme; ironique et pensive demain, comme si vous aviez connu toutes les joies et toutes les déceptions du cœur et de la vie. — Il me semble que je vous vois, en ce moment, me regardant de vos beaux yeux rêveurs, limpides et purs, tandis qu'autour de vos lèvres, chiffonnées et roses, s'agitent les petits serpents du sarcasme, encourageant là où les yeux commandent le respect.

Et bien, charmants petits serpents, que votre volonté soit faite, je dirai tout! — Je vous dirai qu'Elle était une sirène et que mon cœur s'est perdu en suivant ses traces. — Elle était blonde, comme la Loreley de la Légende, et le marbre rose de son corps de déesse ne s'animait que dans mes bras. — Je me voyais un second Pygmalion, donnant la vie de l'amour à une statue. — Et c'était tout le contraire! — Ne connaissez-vous pas le terrible conte de cette Vénus de marbre qu'un jeune chevalier embrassa une belle nuit d'été en lui jurant par badinage un amour éternel? — Dès lors, elle lui apparut chaque nuit et le tua à coups de baisers.

Cent fois, mille fois, je voulais m'arracher au charme fatal qui me captivait et aujourd'hui qu'il m'a abandonné, un désir furieux me consume: j'ai soif du poison enivrant qu'il me versait.

O Sabine! posez votre petite main douce et fraîche sur mon front brûlant et ayez pitié de moi! Pourquoi voulez-vous que je me souvienne, si le souvenir veut dire rechute et perdition? —

Qu'elle était belle! Elle n'était rien que belle! — Mais, n'est-ce pas tous dire? Elle n'avait ni âme, ni cœur, ni honneur, mais elle était le chef-d'œuvre de la création. Si je l'eusse vue de mes propres yeux assassinant quelqu'un, j'aurais douté de mes yeux et j'aurais continué de l'aimer, car j'étais incapable de ne pas l'aimer.

La raison, que devenait-elle en face de ce corps dont l'aspect me donnait le vertige et me bouleversait au point de me faire renier Dieu et les hommes? — C'était un roman bien fou, je vous assure; — il se jouait sur les chemins battus et son héroïne était des plus ordinaires. — C'est au bal que je la vis la première fois et j'en eus peur; je l'évitais d'une manière qui frisait l'impertinence. Maintenant, je me comprends. C'était l'instinct de la conservation en face d'un péril mortel. — Peut-être ma réserve l'agaça-t-elle, car, depuis que je vois clair, je ne puis comprendre quelle valeur un homme comme *moi* pouvait avoir à ses yeux *à elle*, si ce n'était pour m'enregistrer au nombre de ses victimes comme une chose curieuse l'amusant par son originalité.

Enfin, je tombais, comme prédestiné, pieds et poings liés dans le gouffre; les flots se refermèrent sur ma tête, je m'engloutis entièrement: j'étais mort pour l'univers entier! —

Que vous dirais-je encore? — Mon roman n'avait pas d'épisodes émouvants, ni de péripéties intéressantes. — Je n'avais pas même un mari à craindre, puisque le cher garçon avait eu la bonhomie de fermer les yeux à temps et pour toujours; je n'avais pas non plus de rivaux — et je ne m'en étonne plus: — il n'y avait pas de quoi être jaloux. Et cette « grande passion » ne se termina pas, comme vous pourriez le croire, d'une manière tragique et sanglante....; je la surpris dans les bras d'un autre et d'un coup je m'abîmais dans le néant.

Ah! elle aura bien ri de ma faiblesse, elle qui s'extasiait sur la force! Hélas! la volonté ne me manquait pas! Je l'aurais tuée, je l'aurais étranglée avec la même volupté qu'Othello dut ressentir, lorqu'il assouvit sa rage jalouse par la mort de Desdémone; — mais, par malheur, l'homme n'est pas fait uniquement de volonté, — mais aussi de matière! — Quand, six semaines plus tard, je repris mes sens, ce corps pitoyable jurait d'une façon tragi-comique avec mes sentiments de héros.

J'ai essayé de mourir, mais la sève puissante de la jeunesse m'a sauvé malgre moi; néanmoins, j'aurais cent fois déjà déserté la vie si je n'eusse pas eu honte de mourir pour une *telle* femme! — Cependant ce n'est pas *pour* elle, mais *par* elle que je mourrais, et c'est très-différent. — Je mourrais parce qu'elle m'a frustré de tout ce qui rend la vie supportable: la foi, la croyance et l'espoir; elle a tué mon ambition, elle a anéanti mes aspirations les plus saintes, pour ne laisser dans mon âme meurtrie qu'un dégout écœurant et le vide....

Que Dieu vous bénisse, Sabine! et pardonnez-moi si je n'ai pas répondu à votre attente. Au lieu d'un roman émouvant vous avez reçu une pauvre esquisse incolore, accompagnée de réflexions plus fânées encore.

Mais, je ne suis pas un de vos écrivains réalistes, pour prodiguer mon peu de talent à vous détailler un *tel* sujet.

Le Baron Jean à Sabine.

Cattaro, 30 Avril 1877.

Je l'ai prévu, vous m'en voulez, et de ma confession et de ma franchise; vous oubliez que c'est vous-même qui m'avez forcé à tout avouer — et maintenant vous ne me répondez pas. — Que veut dire ce silence?... Il y a une éternité que j'assiège le guichet de la poste; j'ai dû étonner l'employé qui me croit fou — et qui doit se demander: comment faire pour prévenir la police de la catastrophe, longtemps attendue déjà?

C'est vraiment ridicule, combien je désire recevoir vos vilaines petites pattes de mouches, combien j'ai soif de ce parfum de violette que vos lettres distillent, quel besoin impérieux et irrésistible j'ai de faire bercer ma souffrance par vos boutades,

vos rêves, tout ce babil charmant qui m'enchante et m'enveloppe d'une amosphère nouvelle et magnétique.

Il y a une éternité que vous ne m'avez pas écrit — et j'ai passé tout ce temps à me demander; qui est Sabine et comment est-elle? Est-elle petite ou grande? brune ou blonde?.... Je me suis dit: elle a de grands yeux d'enfant, sérieux et rêveurs, tandis que sa bouche rose et rieuse appelle le baiser. — Tout son être est pétri de contradictions, si toutefois il est vrai que « le style c'est l'homme. » — N'êtes-vous pas étonnée de ce que je ne vous demande pas même si vous êtes demoiselle ou veuve? — Il me suffit de savoir que vous êtes libre; — c'est tout ce qu'il me faut.

Chère petite coquette! Jettez donc enfin le masque et dites-moi le nom de mon ange consolateur... Car, je vous l'avoue vous m'avez consolé. — C'était un grand bienfait, une vraie délivrance pour moi, que de vous raconter la genèse de mon malheur, et je ne puis croire que vous en soyez blessée; — ou bien, votre intérêt se serait-il évanoui en face de tant de faiblesse? — Vous ai-je fait mépriser l'homme capable de pleurer un *tel* passé?

Dieu sait pourquoi, mais depuis que j'attends votre lettre avec tant d'impatience, il me semble que les revenants de ce passé me hantent moins, qu'ils pâlissent, et le désir fougueux, âpre et énervant qui me rongeait naguère, change de nature et inonde mon âme d'une effluve nouvelle, d'un sentiment pur comme celui que j'avais connu jadis dans le temps bienheureux où le premier amour vint effleurer mon cœur.

Aujourd'hui, à ma grande surprise, j'ai pensé à demain, tandis que jusque là le passé dévorait le présent. Je le sens, il faut que je fasse quelque chose pour mériter cet amour dont vous m'avez si généreusement comblé, moi, l'indigne. Car si même je pouvais aimer encore, si votre regard pouvait redorer ma vie et rendre à mon cœur fâné les couleurs ardentes d'une passion nouvelle, — vous n'êtes pas de celles qui n'exigent de l'homme de leur choix qu'une seule chose: savoir aimer.

N'est-ce pas que je vous connais? — Mais, plus je vous connais, plus je rougis de moi-même et un découragement profond me prend. Si je ne parvenais à vaincre les démons qui se disputent mon âme, ce ne serait pas mon mérite à moi, mais bien

le vôtre, Sabine. — Je me sens comme David combattant Goliath: — un ange guide mon bras.

SABINE AU BARON JEAN.

Budapest, 15 Mai 1877

Pourquoi je n'ai pas répondu à votre lettre?

Parce que ce n'était pas une lettre, mais le dithyrambe de l'amour sensuel. — Je ne m'en suis pas offusquée, mais je me suis tue — qu'aurais-je pu dire, du reste?

Discuter en telle occurrence serait à peu près la même chose que vouloir faire entendre raison à la tempête, ou vouloir faire comprendre à la foudre qu'on n'y voit pas de logique si elle frappe un pauvre homme père de six enfants.

Mais la tempête s'apaise et la foudre s'éteint. Tout phénomène physique renferme le germe de la fragilité, — il en est de même de votre amour — si toutefois vous vous obstinez à nommer de ce nom sacré votre malheureuse passion.

Ne m'accusez pas de froideur, si la flamme de vos souvenirs ne peut réchauffer mon cœur et n'y fait éclore que la compassion. Pour moi, l'amour sans illusion est un problème incompréhensible et je ne suis point curieuse de le résoudre. Il m'inspire le dégoût, mon âme se révolte à l'idée d'une anomalie qui rentre plutôt dans le domaine du médecin que du philosophe.

Je m'étonne qu'un homme de votre intelligence ait pu renoncer au seul remède des âmes malades. Ne connaissez-vous pas la seule possibilité d'oubli en ce monde? Le seul Léthé? N'avez-vous jamais essayé d'y tremper vos lèvres avides de sensation pour y puiser l'oubli du passé, la force de supporter le présent et l'enthousiasme pour vous créer un monde à vous, un paradis de la pensée d'où l'ange du désenchantement ne parviendrait plus à vous chasser?

N'avez-vous jamais savouré goutte à goutte cette sève vivifiante, ce philtre bienfaisant qui apaise les battements du cœur enfiévré et endort le désir, changeant les rêves fantasques en pensées nobles et fécondes? — N'avez-vous pas essayé de vaincre la souffrance par le travail, de remplir votre âme

d'une grande idée et de vous dévouer sur les ruines mêmes de votre bonheur — au bonheur d'autrui?

Vous avez bien raison de dire que je demande encore autre chose à l'homme aimé, que de savoir aimer à son tour. Esprit oblige! Tout être exceptionnel a une tâche à remplir dans la grande œuvre du progrès universel; — il doit y contribuer, soit à l'ombre de la vie privée, soit à la clarté douteuse de la gloire, — mais il doit y contribuer!

J'ai toujours suivi avec intérêt vos ouvrages archéologiques et je sais que votre carrière politique ne manquait pas non plus de donner lieu aux plus belles espérances, jusqu'à ce jour funeste où vous avez succombé à un sort indigne de vous. — Si je pouvais vous réconcilier avec vos travaux, réveiller votre ambition assoupie, pour qu'elle s'épanouît plus noble et plus vaillante et purifiée de tout égoïsme; — si je parvenais à vous faire concevoir quelque grande idée qui vous apprendrait à vaincre tous les obstacles pour arriver glorieusement au but projeté, alors je saurais que vous êtes sauvé pour toujours et cette certitude ferait mon bonheur.

LE BARON JEAN À SABINE.

Cattaro, 25 Mai 1877.

Seriez-vous coquette, Sabine? Mais non..... Pardon!.... ces paroles, adressées à vous me semblent un sacrilège....

Et pourtant, je ne déchire pas cette page; — l'amertume de mon cœur l'a dictée. Je vous l'envoie au risque de vous froisser, — tant je désire vous dévoiler mon âme.

Lorsque, après une longue attente pleine d'angoisses et d'espérances, votre chère lettre m'est parvenue et que je reconnus sur l'enveloppe jalouse cette écriture adorée — j'éprouvais la même émotion que doit ressentir le voyageur mourant de soif dans le désert, aperçevant au loin la nappe éblouissante d'une eau limpide et accourant se voir le jouet d'un mirage cruel. — Votre lettre est sublime, mais elle ne répond pas à la mienne! Vous m'encouragez, votre âme y parle — mais, avez-vous oublié déjà, pourquoi, comment vous m'avez arraché de force à l'assoupissement de toutes mes facultés, qui me donnait au

moins un semblant de repos? — Seriez-vous de celles pour lesquelles le but atteint perd tout prestige et tout intérêt?

Vous avez dû comprendre tout ce que ma dernière lettre trahissait d'émotions; vous devez avoir senti les aspirations ardentes de ce pauvre cœur et tressaillir de ce même magnétisme qui faisait trembler ma main... Pourquoi donc vous cacher encore si l'étincelle a pris feu, comme vous devez l'avoir voulu? — Lutin, feu-follet, énigme charmante et incompréhensible! Plus je m'avance, plus vous reculez, plus je m'extasie, plus vous vous refroidissez, me présentant sans cesse, comme un bouclier d'airain, la tête de Méduse de ma vie gaspillée....

Sabine, je le sens, cette vie n'est pas perdue encore! J'entrevois des horizons nouveaux. Votre image chérie, flottant devant mes yeux, m'enlève dans des espaces radieux et votre nom sur mes lèvres se change en un poème auquel ma pensée et mon cœur travaillent avec une ardeur égale.

Dites-le moi: quel charme divin m'a rendu à la vie?... Cette belle nature, qui naguère m'apparaissait triste et morte comme je l'étais moi-même, vient de ressusciter et m'appelle de mille voix douces et mystérieuses dont l'écho chante dans mon cœur!.... La vie! L'amour! Bonheur et volupté.... tout est dans le mot: Sabine!

Mais, ces choses-là, on ne les écrit pas, on les dit, à genoux, sous le feu même de ces yeux qui vous ont rendu votre âme pour la reprendre plus entière.

Je vous la donne, non, elle s'est donnée à vous et, en attendant le bonheur, elle m'aiguillonne, sachant qu'elle doit atteindre bien haut pour réaliser le rêve de Sabine! Ah, que je travaillerai, travaillant pour vous?

Je viens d'écrire à * * * et j'attends à tout moment l'arrivée de ma nomination. Elle ne peut tarder, ma place étant toujours vacante.

En rentrant, mon premier soin sera d'accourir auprès de vous pour entendre de votre bouche les paroles énivrantes de votre première épître. Quel bonheur de posséder une pareille lettre de change.... Mais ne me faites plus souffrir, Sabine! Soyez franchement bonne et charitable. Si vous saviez que les tortures de Tantale ne sont point un mythe, la bonté de votre cœur vous empêcherait de les infliger.

SABINE AU BARON JEAN.

Budapest, 10 Juin 1877.

Homme étrange! Problème redoutable dont la clef m'échappe, ma main craintive n'osant plus y toucher.... Après avoir détruit votre passé pour une femme, vous voilà, tout feu et flamme, fondant votre avenir sur une autre! — Avouez que c'est peu rassurant et la femme même, — qui, selon vous, a une influence si puissante sur votre cœur — n'oserait s'y fier....

Vous voulez travailler, travailler pour moi! Et si je n'en veux pas de ce sacrifice?... Jamais je ne saurais aimer un homme qui serait ma création à moi et ne s'élèverait pas par sa propre ambition à ces hauteurs où je cherche ceux que j'admire.

La femme et l'amour ne doit et ne peut être le but d'une noble vie; la femme n'est qu'une compagne fidèle sur le chemin aride de l'homme. Elle l'encourage, elle peut devenir la récompense après la lutte; — mais n'oubliez pas, qu'avant toute chose, l'homme de bien se doit à son pays.

Et puis, cette fois-ci votre passion m'effraye. — Vous vous êtes épris si subitement, pour ainsi dire sans transition visible, que, franchement, je redoute ce feu si vite allumé.... Je commence à me méfier de vous et de moi-même,.. Songez-donc, si je n'étais ni jeune, ni belle, si votre soi-disant amour s'en ressentait dès notre première entrevue, s'évaporant comme un nuage d'été qu'un coup de vent disperse?

Ne vous étonnez pas si je n'ose me confier à vous, à l'homme qui proclame si impétueusement sa nouvelle foi, qui, sans me connaître, me choisit pour point de départ, pour le foyer de toutes ses ambitions et se rattache par moi et pour moi à maintes choses qu'il devrait mettre bien au-dessus de toute question personnelle.

Croyez-moi, mon ami, mieux vaudra interrompre pour quelque temps cette correspondance. Vous devez avoir le loisir de vous rendre compte de vos intentions définitives. Avant de voir Sabine, vous devez être fixé sur la route que vous voulez suivre et Sabine, de son côté, doit avoir la certitude que ni sa conquête, ni sa perte, ne pourra désormais influencer les pro-

jets sérieux d'un homme, que la passion, une fois déjà, a failli enterrer sous ses décombres.

LE BARON JEAN À SABINE.

Budapest, 23 Juin 1877

Me voici à Budapest, je tiens ma nomination et je vous écris malgré votre défense. — Ne vous jouez pas de moi, Sabine; n'allez pas vous retrancher derrière de belles phrases vaines et puériles. Vous le savez aussi bien que moi: — je suis foncièrement guéri; une rechute n'est plus possible; — que redoutez-vous donc?

Mais, je crois vous comprendre: — votre fierté se révolte et la vanité vous domine. — Comment! *Ma* Sabine, cette Sabine dont l'être répond si parfaitement à tous mes désirs, elle oserait craindre que sa personne pût ne pas me plaire?.... Enfant! — je ne crains rien, car je le sais de longue date qu'une femme laide, désagréable, dépourvue de tout charme, qui jamais ne fut l'objet d'un culte sérieux, de tendresses passionnées, ne saurait écrire des lettres aussi sémillantes, irrésistibles et empreintes de ce parfum subtil que seul le sentiment de son pouvoir peut donner à la femme. Car, permettez-moi de vous le dire, ce sont précisément vos premières lettres, si pleines d'entrain, qui me tiennent sous le charme et dont je veux à tout prix chercher la suite dans vos yeux et sur vos lèvres.

Vous m'avez trop sermonné ces derniers temps; vous voulez trop me persuader de tout préférer à votre adorable personne, tout: patrie, science, carrière et Dieu sait quoi encore! et vous oubliez qu'un homme éperdûment amoureux n'ira pas remplir ses lettres de ses projets ambitieux.....

Lorsque j'écris à Sabine, à cet amour chaste de ma vie, à la femme angélique descendue sur ses blanches ailes immaculées au fond de la fange pour sauver ma pauvre âme en peine, — puis-je faire autrement que de déposer à ses pieds tout ce qu'elle a ressuscité en moi: ma vie, mon cœur et bien plus encore: mon honneur!

Je ne vous supplie plus, — j'exige que vous vous fassiez connaître! — Je l'exige au nom de vos aveux sublimes et en vertu de l'amour que vous avez éveillé en moi!

Sésame, ouvre-toi ! ouvre-toi, pays de mes rêves, cœur de Sabine ! Ouvrez-vous, horizons enchantés, trésors de délices inépuisables ! Ouvrez-vous, beaux bras de Sabine !

SABINE AU BARON JEAN.

Budapest, 25 Juin 1877.

De toute votre lettre passionnée, je n'ai compris qu'une chose, — la seule qu'il me soit permis de comprendre. Vous êtes de retour à Budapest, et vous avez repris vos travaux interrompus. — Désormais, je le sens, je le sais, vous ferez votre devoir sans faiblir, avec toute la dignité qui convient à un homme de votre trempe, — indépendamment des peines du cœur, — affranchi des déceptions de l'imagination — et, c'est là la plus belle récompense de tous mes efforts.

Or, maintenant, au lieu de lever le masque, je vous ferai mes aveux, je vous raconterai une histoire bizarre et remplie d'imprévus, — mais discrètement gardée, s'il en fut. —

L'automne dernier, par un soir brumeux et froid, une jeune femme rentrait de l'île St. Marguerite au bras de son mari : assise sur un des bancs de bois du grand bateau, elle se vit le témoin involontaire d'une conversation qui eut lieu tout près d'elle, du côté opposé, mais d'autant plus perceptible, que grâce à la fraîcheur de l'air, elle était seule avec lui.

Cette conversation fut des plus intéressantes ! Un jeune homme, à l'âme passionnée et fougueuse, se plaignait avec amertume d'une déception dont il décrivait les effets funestes avec l'éloquence d'un désespoir vrai et sans remède. — Son compagnon, probablement son meilleur ami, tâchait de le consoler, mais ses arguments réfléchis ne faisaient qu'aviver la plaie mortelle et ne rencontraient qu'un découragement muet et absolu.

La tête penchée sur l'épaule de son mari, la jeune femme écoutait avidement ce poème passionné et émouvant, qui, tantôt l'impressionnait comme une lettre d'Héloïse, exhalant un amour sans bornes, tantôt l'effrayait comme les fureurs tragiques d'Othello.

Cependant, à un moment donné, le bateau fit halte et la conversation fut interrompue. — La jeune femme entendit encore

les adieux des jeunes gens et, se levant, elle vit qu'ils s'embrassaient, peut-être à la veille d'une longue séparation. — Elle suivit du regard la haute taille de l'étranger quittant le bord, et lorsqu'une dernière fois il se retourna, elle reconnut, à la pâle lueur de la lampe du débarcadère, le Baron Jean.... qu'elle avait maintes fois rencontré dans le monde et dont elle connaissait le roman légendaire, sans savoir que sa solution imprévue avait ébranlé jusque dans ces racines ce jeune arbre plein de sève dont les rameaux vigoureux promettaient une si belle floraison.

Profondément émue de ce qu'elle venait d'entendre, la jeune femme rentra chez elle, la tête en feu et le cœur plein de pitié et de sympathie.

Une longue nuit d'insomnie lui donna l'idée de sauver cette âme noble pour les buts sérieux de la vie; de la rendre accessible au bonheur réel, — chose impossible, si le venin d'une telle déception avait le temps de la paralyser.

Oui, elle voulut le sauver; — mais comment?.... — Mon cher ami, la jeune femme était homéopathe, elle se souvint de sa devise: *Similia similibus!* contre l'amour, l'amour !

Mais, naturellement, il fallait administrer le remède en doses homéopathiques.... Elle vous le présenta sous forme « d'amour idéal » petites pilules merveilleuses, auxquelles — homme que vous êtes —, vous n'auriez jamais voulu croire, — surtout, si l'on avait demandé votre avis.

Par bonheur, le traitement a réussi et vous n'avez plus besoin de remède. Il aura du reste perdu ses vertus, dès que vous apprendrez: que votre médecin audacieux est une heureuse épouse, qui, de son foyer béni, vous exhorte à profiter des leçons amères de vos déceptions, à vous méfier des entraînements du cœur, — car l'amour vrai n'est ni purement matériel, ni entièrement idéal, mais bien l'association des deux en un seul sentiment unique et sanctifié dont le couronnement suprême est l'Enfant!

Renoncez-donc à la maitresse et à l'idéal, tâchez de trouver une compagne noble et dévouée — et oubliez Sabine qui n'a jamais existée!

STÉPHANIE WOHL.

À TRAVERS LES ROMANS

PIERRE LOTI, *Mon frère Yves* - 1883, Calmann Lévy. — ANDRÉ THEURIET, *Le Journal de Tristan* - 1883, Charpentier. — EDOUARD DELPIT, *Les théories de Tavernelle* - 1883, Calmann Lévy. — MATILDE SERAO, *Fantasia* - 1883, F. Casanova. — WILLIAM BLACK, *Yolande* - 1883, Asher's collection. — MISS THACKERAY, *A book of sibyls.* - 1883, Tauchnitz édition. — BRET HARTE, *In the Carquinez Woods* 1883, Asher's collection. — THEODOR STORM, *Zwei Novellen* - 1883, Gebrüder Paetel, Berlin. — MARIE VON EBNER ESCHENBACH, *Dorf und Schlossgeschichten* - 1883, Gebrüder Paetel, Berlin. — GOTTRIED KELLER, *Das Sinngedicht* - Wilhelm Hertz, Berlin.

Il ne s'agit point ici, disons-le tout d'abord, d'une de ces études de science littéraire, où la critique, maniant habilement l'analyse et la synthèse, dissèque en chirurgien impitoyable, tel auteur ou telle école, mais bien d'une simple promenade à travers les romans nouveaux. Ce genre de littérature, en élargissant son cadre, a pris dans ces dernières années un développement si considérable, qu'il entre maintenant dans les préoccupations de tous les ordres de lecteurs; c'est pourquoi la *Revue Internationale* se propose de donner, dans chacune de ses livraisons, un compte rendu, aussi détaillé que possible, des publications récentes des principaux romanciers contemporains de l'Europe.

Ce compte rendu sera parfaitement impartial, et si parfois tel auteur ou tel ouvrage semble être trop fréquemment ou trop longuement discuté, à détriment d'un autre de mérite égal, c'est que l'auteur ou l'ouvrage aura, sinon révélé une méthode

nouvelle, du moins traité une question d'actualité, répondant spécialement aux intérêts du moment. Les romans français, marchant à l'avant-garde des idées, et excitant une curiosité générale, puisque la langue dans laquelle ils sont écrits est connue de tout le public « lisant, » c'est d'eux que nous causerons en premier lieu.

Parmi les romanciers français, actuels, il en est un, dont la presse parisienne s'est largement occupée dans ces dernières années. Nous voulons parler de M. Pierre Loti qui sut, dès ses premiers ouvrages, exciter l'intérêt des lecteurs par le charme rêveur et troublant de ses récits d'amours étranges, et qui vient maintenant de le fixer d'une façon définitive par une œuvre sérieuse que la critique, a appelé avec raison, un événement littéraire, parceque, en effet, elle ouvre à cette partie de l'art une voie nouvelle.

Si, en lisant ce dernier roman, on pense involontairement à Flaubert et à Daudet, on ne peut dire cependant que M. Loti les ait imités, car *Mon frère Yves* porte l'empreinte d'une originalité personnelle, puissante et quelles qu'aient été les premières origines de ce talent, on comprend qu'il est aujourd'hui bien distinct dans son individualité. La manière en est essentiellement moderne, l'allure vivante. Elle donne aux descriptions de nature un relief saisissant, et cela sans arrangement de vocables prétentieux, au contraire par une heureuse combinaison de mots simples. La vérité de l'art est respectée ici, dans le fond et dans la forme, et l'on voit que l'auteur s'est placé sincèrement en face de la réalité, qu'il nous rend visible, moins par l'accumulation des détails que par la netteté du trait. On traverse à ses côtés les landes de la Bretagne, on frissonne avec lui sous les nuages d'eau, dont les grosses gouttes salées « fouettent la figure. » Il a des phrases lumineuses qui donnent la vie aux terres inconnues, aux espaces infinis de la mer.

L'école naturaliste expérimentale doit nécessairement réclamer pour l'un des siens ce jeune talent qui promet d'être l'une des ses gloires. Cependant l'idéal n'est pas entièrement sacrifié dans *Mon frère Yves*. Il y a telles pages délicates qui sont d'un artiste et d'un poète. Ces contrastes habiles font la force et l'originalité de l'œuvre remarquable, destinée à marquer une époque décisive dans la carrière littéraire de M. Loti. Nous ne

pouvons mieux faire juger le lecteur des différents caractères de ce style imagé que par la citation des deux passages suivants:

C'est à Brest, un jour de retour; les bâtiments sont entrés dans le port, les canots accostent sur les quais, les marins se répandent dans la ville:.... « Six heures du matin, le lendemain. Une masse noire ayant forme humaine, dans un ruisseau, au bord d'une espèce de rue déserte, surplombée par des remparts. Encore l'obscurité; encore la pluie, fine et froide; et toujours ce bruit de vent d'hiver, qui avait *veillé*, comme on dit en marine et passé la nuit à gémir.

« C'était en bas, un peu au dessous du pont de Brest, au pied des grands murs, à cet endroit où trainent d'habitude les marins sans gîte, ivres morts, qui ont eu une intention vague de retourner vers leurs navires et sont tombés en route.

« Déjà une demi lueur dans l'air; quelque chose de terne, de blafard, un jour d'hiver se levant sur du granit. L'eau ruisselait sur cette forme humaine qui était à terre, et tout à côté, tombait en cascade dans le trou d'un égoût.

« Il commençait à faire un peu plus clair; une sorte de lumière se décidait à descendre le long de ces hautes murailles de granit. La chose noire dans le ruisseau était bien un grand corps d'homme, un matelot, qui était couché, les bras étendus en croix.

« Un premier passant fit un bruit de sabots de bois sur les pavés durs, comme en titubant. Puis un autre, puis plusieurs. Ils suivaient tous la même direction, dans une rue plus basse qui aboutissait à la grille du port de guerre.

« Bientôt cela devint extraordinaire, ce tapotement de sabots; c'était un bruit fatigant, continu, martelant le silence comme une musique de cauchemar.

« Des centaines et des centaines de sabots, piétinant avant le jour, arrivant de partout, défilant dans cette mer basse; une espèce de procession matineuse de mauvais aloi. C'étaient des ouvriers qui rentraient dans l'arsenal, encore tout chancelants d'avoir tant bu la veille, la démarche mal assurée, et le regard abruti.

« Il y avait aussi des femmes laides, hâves, mouillées, qui allaient de droite et de gauche, comme cherchant quelqu'un; dans le demi jour, elles regardaient sous le nez les hommes à

grand chapeau breton, guettant là, pour voir si le mari ou le fils était enfin sorti des tavernes, et s'il irait faire sa journée de travail.

« L'homme, couché dans le ruisseau, fut aussi examiné par elles; deux ou trois se baissèrent pour mieux distinguer sa figure. Elles virent des traits jeunes, mais durcis, et comme figés dans une fixité cadavérique, des lèvres contractées, des dents serrées. Non, elles ne le connaissaient pas. Et puis, ce n'était pas un ouvrier, celui-là, il portait le grand col bleu des matelots.

« Cependant l'une, qui avait un fils marin, essaya, par bonté d'âme, de le retirer de l'eau. Il était trop lourd. Quel grand cadavre, dit-elle, en lui laissant retomber les bras....

« Ce corps, sur lequel étaient tombées toutes les pluies de la nuit, c'était Yves.

« Un peu plus tard, quand le jour fut tout à fait levé, ses camarades qui passaient le reconnurent et l'emportèrent. »

Après cette peinture d'un réalisme vigoureux, ce paisible paysage breton acquiert un charme plus doux.

« Le long des sentiers creux, dans la nuit verte, nous rencontrions des femmes qui allaient à Toulven entendre la première messe du matin. Du fond de ces longs couloirs de verdure, on les voyait venir avec leurs collerettes, avec leurs hautes coiffes blanches, dont les pans retombaient symétriques sur leurs oreilles, comme des bonnets d'Égyptiens. Leur taille était très-serrée dans des doubles corsages de drap bleu qui ressemblaient à des corselets d'insectes et sur lesquels étaient toujours brodées les mêmes bizarreries, les mêmes rangées d'yeux de papillon. Au passage, elles nous disaient bonjour en langue bretonne, et leurs figures tranquilles avaient des expressions primitives.

.... « Des fougères, des fougères, tout le long de ces chemins, les espèces les plus découpées, les plus fines, les plus rares, agrandies là dans l'ombre humide, formant des gerbes et des tapis; et puis des digitales pourprées, s'élançant comme des fusées roses, et plus roses encore que les digitales, les silènes de Bretagne, semant sur toute cette verdure fraîche leurs petites étoiles couleur carmin.

.... « À nous, peut-être, la verdure semble plus verte, les bois plus silencieux, les senteurs plus pénétrantes, à nous qui habitons les maisons de planches au milieu du bruit de la mer.

.... « Nous fûmes bientôt au milieu des bois ; plus de sentiers, ni de chaumières ; rien que des collines se succédant au loin, couvertes de hêtres, broussailles de chênes et de bruyères. Et des fleurs, une profusion de fleurs ; tout ce pays était fleuri comme un éden : des chèvre-feuilles, de grandes asphodèles en quenouilles blanches et des digitales en quenouilles roses.

« Dans le lointain, le chant des coucous dans les arbres et autour de nous des bruits d'abeilles

« Les *luzes* croissaient çà et là sur le sol pierreux, mêlées aux bruyères fleuries. Anne trouvait toujours les plus belles et m'en donnait à pleines mains. Et le grand Yves nous regardait faire avec un sourire très grave, ayant conscience de jouer pour la première fois, une espèce de rôle de Mentor, et s'en trouvant très surpris.

« Le lieu était sauvage. Ces collines boisées, ces tapis de lichen, cela ressemblait à des paysages des temps passés, tout en ne portant la marque d'aucune époque précise. Mais le costume de Anne était du plein moyen âge, et alors on avait l'impression de cette période là.

« Non pas le moyen âge sombre et crépusculaire, compris par Gustave Doré, mais le moyen âge au soleil et plein de fleurs, de ces mêmes fleurs des champs de la Gaule qui s'épanouissaient aussi pour nos ancêtres. »

Il serait impossible de raconter les péripéties de ce roman, car, à proprement parler, il n'y en a pas. C'est l'histoire d'un homme se débattant contre le vice héréditaire de sa race. Tous les Kermadec sont ivrognes, c'est comme une lèpre qui s'attache à eux. Elle poursuit Yves dans les hasards terribles de sa carrière, elle le suit dans la paisible chaumière bretonne. Rien ne l'en sauve, ni l'ami, ni la mère, ni la femme, ni l'enfant ! Il y a des accalmies, des jours de soleil ; puis, de nouveau, la tempête l'emporte, et le jette ivre mort dans les bouges infâmes.

Tout cela est d'une tristesse intense, simple, réelle, qui serre l'âme du lecteur, parce qu'elle ressemble trop à la vie.

Quant aux amateurs d'aventures érotiques, ils ne trouveront que peu de charme à ce récit, où la passion d'amour ne tient aucune place. Cependant la note de la tendresse profonde ne manque pas à l'auteur. C'est lorsque Marie, la femme d'Yves,

découragée des rechûtes perpétuelles de son mari, se résout à le quitter, puis sent vaciller sa résolution.

« Et pourtant, si! quelque chose lui disait qu'il en avait du cœur, mais qu'il était un grand enfant que la vie de mer avait perdu. Avec un attendrissement très doux, elle retrouvait sa figure noble et tranquille, sa voix, son sourire des bons moments où il était sage.....

« L'abandonner?... A cette idée qu'il s'en irait seul, tout à fait perdu alors, et jetant tout au diable, livré à ses vices et à ceux des autres, recommencer sa vie de débauches, avec d'autres femmes, naviguer au loin, puis vieillir seul, délaissé, épuisé par l'alcool.... Oh! à cette idée de le quitter, elle était prise d'une angoisse plus horrible que tout? elle sentait qu'elle était rivée à lui maintenant par un lien plus fort que toute raison, que toute volonté humaine. Elle l'aimait éperdument, sans avoir conscience de la grandeur de son amour.... Non, plutôt, si elle ne pouvait pas l'en retirer, elle se laisserait rouler avec lui dans la dernière fange, pour l'avoir encore dans ses bras jusqu'à l'heure de mourir. »

N'est-il pas véritablement humain, ce cri de femme, au cœur profond et fidèle? Nous sommes loin des exotiques et étranges amours des premiers ouvrages de M. Loti. Il a touché ici la note vraie des tendresses honnêtes et simples. Il y a là pour lui une mine à creuser qui peut être féconde, et qui satisfaira dans ses lecteurs ce besoin de développement moral que nous portons en nous, et que nous voulons retrouver dans les héros qu'on nous présente.

La critique a reproché à *Mon frère Yves* quelques longueurs et un peu de monotonie dans les descriptions. Toute œuvre humaine porte en soi des défaillances et des lacunes; l'ombre fait ressortir la lumière. D'ailleurs cette apparente monotonie ne serait-elle pas inhérente au genre que l'auteur a choisi, et qui ne s'adresse qu'à un public, relativement restreint, celui qui suit d'un œil, intelligemment intéressé toutes les manifestations de l'art moderne et tous les développements de la pensée littéraire de notre époque.

Après avoir suivi M. Loti dans « les solitudes grises de la mer, » revenons avec M. Theuriet aux forêts de France et

écoutons les impressions de nature et les souvenirs personnels que nous promet *Le Journal de Tristan.*

Tristan est employé dans un Ministère, mais le service de l'état ne l'occupe pas entièrement, et il fait de la botanique à ses moments perdus.

Il doit ce goût au conseil d'un vieux chef, qui, à son entrée dans les bureaux, lui a tenu à peu près ce langage: « Cher monsieur, si vous voulez supporter gaîment les déboires, les mécomptes, les passe droits de la carrière où vous débutez, la morgue de vos supérieurs, la jalousie de vos collègues, les ennuis d'une besogne moutonnière, - ayez un *dada.* Avoir un *dada,* c'est ouvrir les fenêtres de sa vie du côté de la poésie et de l'idéal. » Tristan a suivi cet avis et s'en est bien trouvé. Plusieurs, parmi ses lecteurs, feraient sagement de méditer à leur tour les paroles du vieux chef, car elles contiennent une philosophie profonde, et, peut être, tout l'art de vivre heureux.

Les dimanches et les jours de fête, Tristan va herboriser dans les bois de Meudon; durant les vacances d'été il fait un tour de France. Puis, chaque matin, Paris lui offre « la comédie de la rue. » Aussi collectionne-t-il ses impressions en même temps que des fleurs. C'est cet « herbier moral » que M. Theuriet nous présente dans sa langue colorée et harmonieuse. Profils perdus, récits délicats, paysages frais et odorants se succèdent dans une variété heureuse. On y retrouve le charme voilé et doux, le sentiment si profond de la nature, qui distingue l'auteur de *Sous Bois,* et, comme toujours, en le lisant, on se sent pénétré des senteurs vives de la forêt. La note humoristique et amère n'est cependant pas absente de ce volume. Les épreuves d'un homme timide sont racontées avec verve et tristesse dans les « *Souhaits du jour de l'an.* » Tristan sort pour acheter des étrennes au fils de son chef. Après mille hésitations, il fait emplette d'un théâtre de dimensions honnêtes. Se rappelant les joies que lui a procurées jadis un cadeau pareil, ces ressouvenirs le pénètrent d'admiration pour le joujou destiné à la progéniture de son supérieur. Puis, petit à petit, à mesure qu'il se rapproche de la maison, il sent son enthousiasme tomber comme une « omelette soufflée qu'on aurait laissé refroidir. » Des doutes l'assaillent; l'idée de se présenter, son théâtre sous le bras, dans un salon rempli de visiteurs, le trouble jusqu'à

l'épouvante. Il est presque tenté de rebrousser chemin. Enfin, avec un grand effort de courage, il s'enfile dans l'escalier. A chaque degré sa timidité naturelle augmente, il devient la proie de perplexités atroces; se présentera-t-il avec son cadeau, ou le déposera-t-il discrètement dans l'antichambre? Laissons-le parler:

« Je sonne, on m'ouvre, et dès l'entrée, en voulant me débarrasser de mon parapluie, je laisse choir mon paquet qui roule bruyamment sur le plancher. Justement, la femme de mon chef sortait pour reconduire une visiteuse. Elle m'aperçoit agenouillé sur le parquet et ramassant mes marionnettes qui s'étaient éparpillées dans la chûte; je lui explique en bredouillant l'objet de ma visite, et, avec un sourire, mal dissimulé au coin des lèvres, elle nous introduit, moi et mon théâtre, dans le salon plein de dames. — Je n'ai jamais su entrer dans un salon où il y a du monde. — Il me semble que tous les yeux sont fixées sur ma chétive personne. Mes jambes flageolent, je me heurte maladroitement aux meubles et je me dirige cahin-caha vers l'enfant de la maison que j'avise dans un coin, chevauchant un dada de carton presque grand que nature. »

Le gamin est déjà entouré de jouets luxueux de toutes sortes; le pauvre employé pressent que son joujou de bazar va faire triste figure.

« Paul Emile, dit la mère avec une nuance de dédain poli dans l'intonation, remercie Monsieur Tristan qui a la gracieuseté de t'apporter un théâtre. — Et moi, avec des doigts tremblants, je désemmaillotte mon *opèra* de son enveloppe de papier gris, et je mets mon offrande aux genoux de Paul Emile, qui demeure majestueusement perché sur son cheval. Puis, je me rassieds sur le bord de ma chaise; je ne sais trop que dire; d'ailleurs, on ne songe pas à m'adresser la parole. La conversation a repris son cours. »

Tristan voudrait bien s'en aller, mais il ne sait pas plus sortir qu'entrer, il envisage avec terreur la nécessité de saluer la maîtresse de maison, et de se retirer sans se heurter à un meuble. Il se décide enfin à se retourner vers Paul Emile, qui, du haut de son coursier, contemple avec mépris la mine piteuse du théâtre de carton. L'infortuné donateur se sent cruellement mortifié, mais c'est un philosophe, et au lieu de s'abaisser à

des rancunes de vanité froissée, il adresse, *in petto*, un bout de discours au jeune blasé qui fait fi de son cadeau.

« Puisque je n'ai pas réussi à te plaire, dit-il, je veux au moins t'offrir un souhait. Voici celui que je forme pour toi du fond du cœur : — Dans la vie, ne sois pas un timide. La timidité est un péché capital. Elle a sa racine, non seulement dans une sorte de faiblesse nerveuse, mais surtout dans une crainte exagérée du ridicule et dans une préoccupation maladive de l'opinion des autres. Au fond de tout homme timide, il y a un orgueilleux, tellement inquiet de savoir ce que le public pensera de sa propre personnalité, que cette inquiétude lui ôte toute sécurité d'esprit et toute initiative. »

Suit la triste nomenclature des malechances de toutes sortes qui poursuivent ceux qui n'osent pas.

« Je te souhaite donc, jeune Paul Emile, d'avoir, de bonne heure, l'aplomb et la crânerie nécessaires pour marcher dans la vie sans défaillance. Aie le verbe haut, la parole facile, le regard assuré.... Tu arrives à une époque terriblement pratique, où ceux qui ne sauront pas jouer du poing et des coudes dans la foule, risqueront fort d'être écrasés.... Ah ! si l'on pouvait recommencer sa vie et se douer soi-même à sa naissance, je me donnerais la vigueur d'un Hercule, la langue dorée de dix avocats, l'esprit positif d'un vieux commerçant et la crânerie de don Juan. Par contre, je me garderais bien de me gratifier d'une imagination rêveuse, ni d'une nervosité de sensitive, ni d'une modestie hors de saison. Mais on ne refait pas sa vie....

.... Toi, Paul Emile, tu commences tes premières chevauchées ; c'est pourquoi je te souhaite de te tenir bien en selle, et surtout de savoir oser. »

Après quoi, ayant dit, Tristan se leva, et, manœuvrant maladroitement à travers les jouets épars, les jupes à traines, les fauteuils et les poufs, s'en alla, suivant sa coutume, « Grosjean comme devant. »

Combien, dans ce monde, n'y a-t-il pas de Tristans, qui pourraient profiter avec avantage des conseils, tristement justes, que leur homonyme sincère donnait au jeune Paul Emile !

Mais il est temps d'arriver au roman d'amour, où la passion désordonnée domine et détruit tout. Les amateurs en ce genre

seront satisfaits par les *Théories de Tavernelle.* Tel est le titre du second ouvrage que M. Edouard Delpit offre à ses lecteurs. C'est, comme vous allez en juger, un débutant, qui commence par des coups d'une hardiesse si grande, qu'il faut toute l'élévation des doctrines qu'il fait triompher, pour enlever en partie au sujet ce qu'il a de pénible et de repoussant.

Le Baron de Jalnosse élevé par une mère veuve, énergique et pieuse, a appris d'elle le respect de sa race et de lui-même, sa foi de chrétienne ardente et ses délicatesses de grand esprit. Malgré les principes qui guident sa vie, il a cependant pour meilleur ami le philosophe Tavernelle, fort mangeur de prêtres et matérialiste enragé. Ce Tavernelle a une sœur, élevée au couvent, pour obéir à la volonté d'un mère morte. Berthe vient vivre avec son frère. Henry de Jalnosse la voit et s'en éprend. Naturellement, la Baronne douairière refuse son consentement. Ce serait une mésalliance! puis, surtout, jamais elle ne consentira à ce qu'une parente de ce destructeur de la foi entre dans sa maison! On lui assure que la jeune fille est d'une piété fervente: elle ne se laisse pas convaincre, et maudit d'avance les enfants qui pourraient naître de ce mariage. Henri, désespéré, part pour les Indes. Quoique follement amoureux, il n'admet pas plus la possibilité de désobéir à sa mère, que celle de détourner Berthe de ses devoirs. Il dit simplement: « Je ne me marierai jamais. » Or le mariage de son fils est le plus grand désir de M.me de Jalnosse. Après une série de péripéties, conquise par les vertus de M.lle Tavernelle, elle finit par consentir à cette union. Suivent des années de bonheur paisible.

Henri et Berthe ont deux fils. Tavernelle, lui aussi, s'est marié; mais sa femme meurt, en donnant naissance à une fille. Sans force devant la douleur, le philosophe remet son enfant à sa sœur. Il consent même, après quelques luttes, à ce qu'on élève Madeleine religieusement. « Ce n'est qu'une fille! pense t-il. Pourvu qu'on lui apprenne à être honnête! » Quelques années se passent. Tout à coup, le malheur s'abat sur la maison de Jalnosse. Le Baron Henri est tué par accident. Il voit le désespoir de sa mère, de sa femme, son cœur se brise; mais, cependant, à cette heure suprême, la pensée qui domine toutes les autres, est celle de l'avenir de ses fils. A qui les confier? Sa mère est âgée, sa femme trop faible... Puis, il faut un homme!

Il n'y a que Tavernelle. Il est sûr de son dévouement, mais il frémit à l'idée de ses doctrines. Si encore il pouvait parler, exprimer ses volontés....

« Il cherchait éperdument le regard de sa mère, de sa femme. Elles qui savaient si bien lire en lui, elles comprendraient ses douleurs, devineraient ses perplexités. Elles puiseraient, en ses larmes d'angoisse et de désespoir, les recommandations qu'il ne pouvait plus articuler. Mais toutes deux, brisées, vaincues, l'une par sa prostration, l'autre par sa révolte, sanglotaient près de lui, songeant à lui, il le sentait bien, son pauvre cœur en était tout gonflé, à lui, si aimé, regretté, non aux enfants. Les enfants, ces âmes de son âme.

« Tavernelle les mit à terre. Ils se tinrent debout, les boucles de leurs cheveux apparaissant à la hauteur des draps du grand lit. Le père posa sa main crispée sur leurs têtes inégales, les bénissant. Il cherchait encore, il cherchait toujours le regard de sa mère, le regard de sa femme. Il rencontra celui de Luc, affectueux et triste.

« Ses lèvres remuèrent.

« Il suppliait des yeux. Il était sûr que sa volonté serait respectée de Tavernelle, s'il parvenait à s'exprimer. Et dans une contraction de tout l'être, il bégaya:

— Mes... fils...

« Il tâcha de lever la main pour montrer le crucifix pendu au chevet. Ses forces le trahirent: sa main retomba. Deux grosses larmes coulèrent le long de ses joues.

« Luc avait suivi la direction. Il vit le Christ, il le décrocha. Pour lui, cette chose ne signifiait rien; mais il savait quel prix y attachait son frère, il la lui tendit. La prunelle du mourant se fixa, anxieuse, mendiante, tout à tour sur l'image sainte et sur la figure de Tavernelle. Ses lèvres continuaient à remuer péniblement . . . . . .

. . . . . .

« Luc tenait toujours entre ses doigts le corps du crucifié, que le Baron implorait de ses grands yeux désolés, brûlés de désespoir, assombris déjà par la mort où montaient les dernières larmes, celles du dernier soupir. Il l'appuya aux lèvres décolorées et l'inclina sur ce front. L'homme qui s'en allait là, c'était l'homme qu'il aimait le mieux.

« Henri fit encore une tentative.

— « Mes fils... Dieu... Mes fils...

— « Compte sur moi, je serai leur père.

« Les traits du Baron, convulses hagards, peignirent une souffrance atroce.

« — Embrasse-le, Berthe, dit Tavernelle, il a sa connaissance. La jeune femme se souleva, pâle, défaite :

« — Emmenez-moi, Henri, emmenez-moi. Je ne pourrai vivre sans vous.

« La figure bouleversée de Henri la fit tressaillir..... Elle refoula ses larmes, et, mettant dans ses paroles toute la douceur de son âme :

« — Je vous ai donné ma vie, je vous la rapporterai là-haut.

« Le Baron l'enveloppa d'une ineffable caresse des yeux. Une lueur sereine se faisait à travers les ténèbres de son désespoir : Berthe comprendrait...

— « Mes fils ! balbutia-t-il encore.

« Il embrassa du regard tout ce qu'il allait quitter, pour en faire l'holocauste, se soumettre, s'abandonner à la volonté de Dieu.

« ... Dans ce sacrifice, il puisa l'énergie d'un dernier effort. Sa main défaillante souleva la croix couchée sur ses lèvres et la posa sur la tête de ses enfants comme un bouclier. Puis, une secousse l'étreignit.

« Le Baron de Jalnosse était mort. »

Les craintes du malheureux père étaient justifiées. L'aîné de ses fils, Gaétan, devient le disciple de Tavernelle. Celui-ci, honnête d'instinct, nature bien équilibrée, n'a pas eu de luttes à soutenir contre lui-même ; il ignore le péril de ses doctrines, et croit faire œuvre méritoire en les inculquant à son neveu. Il n'y a pas de Dieu, pas d'âme, pas d'immortalité ! Le jeune homme se laisse convaincre ; Tavernelle est fier de son œuvre. Heureusement sa fille Madeleine, et Réné, le second des Jalnosse, échappent à son influence. Les deux jeunes gens s'aiment, se fiancent, et vont être heureux, lorsqu'un atroce attentat jette la famille entière dans la désolation. Gaétan, lui aussi, était amoureux de Madeleine, il ignorait ses fiançailles avec son frère ; d'une nature fougueuse, sans principes d'aucune sorte, gangrené par les théories matérialistes, il déshonore sa cousine. Madeleine

a reconnu le criminel; mais, par pitié pour le frère qui l'adore, pour la mère si douce, pour l'aïeule si rigide, elle ne le dénonce pas. Cependant la vérité se découvre. Toutes les vies sont brisées; Réné meurt de douleur, Madeleine est malheureuse à jamais. Tavernelle reconnait son œuvre, le résultat des doctrines qu'il a données à son élève. Désespéré, il se jette en sanglotant dans les bras d'un ami.

— « Il ne me reste plus rien! gémit-il.

— « Il y a Dieu! répondit l'aïeule. »

Ce mot consolant termine un récit, qui ne sera pas sympathique à la majorité du public, mais dans lequel, cependant, malgré l'exagération des situations et des caractères, on trouve des pages vraiment dramatiques et des sentiments toujours élevés.

Arrivons, maintenant, aux romans italiens. Ils ne sont pas très-connus à l'étranger, et l'on va se convaincre combien c'est regrettable, en lisant l'analyse que nous allons donner d'une des meilleures productions de l'année. L'auteur, Matilde Serao, n'en est pas à ses débuts littéraires; son nom même est depuis longtemps apprécié dans le monde des lettres. Mais, cette dernière œuvre tranche tellement sur ses précédents ouvrages qu'on ne la dirait pas sortie de la même plume, et qu'elle a été accueillie par les lecteurs, comme la révélation d'un talent nouveau. M.lle Serao a, pour ainsi dire, brisé la phrase italienne; elle lui a enlevé ce tour académique, qui la rendait impropre au dialogue rapide, et au style familier et descriptif d'aujourd'hui. Ce résultat est dû à l'étude consciencieuse et intelligente des naturalistes français. Evidemment, c'est d'eux qu'elle s'est inspirée, et ils sont devenus ses maîtres. Bien entendu, en disant qu'on retrouve dans *Fantasia*, l'empreinte de telle école, je ne crois rien enlever à l'individualité et à l'originalité de son auteur. Ne faut-il pas toujours, en effet, procéder de quelqu'un ou de quelque chose? C'est aussi bien une loi intellectuelle qu'une loi physique, et les plus grands génies de l'humanité se rattachent tous, par quelque côté, à un génie plus ancien qui les a précédés. Le bruit qui s'est fait autour de ce volume est d'ailleurs la meilleure preuve de sa force. Lorsqu'il y a unanimité dans l'impression produite, les jugements particuliers doivent s'incliner comme devant un fait absolu, et c'est hardiment qu'on peut déclarer: « le livre est bon! »

La première partie du roman se passe près de Naples, dans un grand institut de jeunes filles, une sorte de couvent laïque où commence à se dessiner le caractère des deux héroines, destinées à remplir l'ouvrage de leurs individualités opposées. Ce sont les pages les plus charmantes et les plus vraies du récit.

— « Le précepte de demain est celui-ci, dit le prédicateur en dépliant un feuillet de papier: Vous offrirez à la Vierge Marie les sentiments de rancune que vous pouvez avoir dans le cœur, et vous embrasserez la compagne d'école, la maîtresse, la servante que vous croyez haïr.

« Dans la pénombre de la chapelle, il y eut mouvement parmi les grandes élèves et les maîtresses; les petites ne bougèrent pas. Quelques-unes d'elles sommeillaient, d'autres baîllaient derrière leur menottes; sur ces visages ronds se lisaient la fatigue et l'ennui. Le sermon avait duré une heure, et les petites n'y comprenaient rien. Elles avaient envie de souper et de dormir. Maintenant le prédicateur était descendu de la chaire, et Cherubina Friscia, la maîtresse sacristine, allumait les cierges de l'autel. La chapelle s'éclaira peu à peu. A cette lueur les faces pâles et endormies des petites filles devinrent roses; derrière elles, les grandes demeuraient immobiles, les yeux alanguis, la physionomie effacée. Quelques-unes, la tête baissée, priaient. La lumière des cierges éclairait ces fronts inclinés; elle se jouait dans les grosses tresses de cheveux nouées sur la nuque, et parmi les boucles blondes que le peigne laissait échapper. Puis, lorsque toute la chapelle fut illuminée pour la récitation du rosaire, le groupe des élèves, avec leurs robes de mousseline blanches, leurs tabliers noirs et leurs ceintures de rubans, aux couleurs vives, variant selon les classes, prit un aspect gai, malgré l'ennui et la fatigue qui pesaient sur cette jeunesse.

« Un profond soupir souleva la poitrine de Lucie Altimare.

— « Qu'as-tu? lui demanda, à voix basse, Catherine Spaccapietra.

— « J'ai mal, je souffre, répondit l'autre vaguement.

— « Pourquoi?

— « Ce prédicateur m'attriste; il ne comprend pas la Vierge, il ne la sent pas.

« Et les prunelles, très-noires dans leur cornée azurée, eurent une dilatation de vision. Catherine ne répondit pas. La directrice entonnait le rosaire d'un ton grave, et avec un accent toscan très-prononcé. Elle seule disait le *Mistero*, puis toutes les élèves en chœur l'accompagnaient dans le *Gloria Patri* et le *Pater;* les sons aigus des voix stridentes se mêlaient aux ondulations des voix profondes. Elle disait l'*Ave Maria* jusqu'au *fruit de ton ventre, Jèsus;* après quoi, les maîtresses et les élèves la suivaient, reprenant la strophe après elle. La chapelle s'emplissait de rumeurs; à chaque reprise de la prière, les jeunes filles l'entonnaient, avec des éclats de voix qui semblaient être l'effusion de cœurs ardents. Les petites élèves, au contraire, se divertissaient à ce jeu; et, tandis que la directrice répétait seule sa partie, elles comptaient les mesures, afin d'être prêtes à commencer à chanter bruyamment, toutes ensemble. Elles riaient bas, se poussant. Quelques unes se penchaient sur le dossier de la chaise qui leur faisait face, feignant de se recueillir, mais, en réalité, tirant les cheveux des compagnes, assises devant elles. On entendait sous les tabliers le tintement des rosaires.. ..... Les grandes, plus en arrière, gardaient une attitude correcte, sous le regard de la directrice qui les surveillait..... Lucie Altimare priait, les yeux grands ouverts et fixés sur un cierge, la bouche tirée à droite; de temps en temps, un frisson nerveux la secouait: à côté d'elle, Catherine Spaccapietra priait tranquillement, l'œil sans regard, le visage immobile, et sans expression . . . . . .

. . . . . .

« Parmi les petites une agitation se répandait; elles se pliaient, se soulevaient légèrement sur leurs chaises, elles parlaient à voix basse, tourmentaient leurs rosaires. Virginia Friozzi avait dans sa poche un grillon vivant qu'un fil de soie, attaché à la patte, retenait prisonnier; d'abord elle le couvrit de sa main, puis elle le sortit à demi de sa poche; de là, il avait passé sous son tablier; enfin, n'y résistant plus, elle l'avait montré à ses voisines. Le bruit en avait couru: les petites filles étaient agitées, retenaient leurs rires, ne répondaient plus à temps. Tout à coup le grillon tira le fil, et s'envola en boîtant, au milieu de la ruelle qui séparait les deux rangs de chaises. Il y eut une explosion d'hilarité.

— « Friozzi, le parloir vous sera interdit demain, dit sévèrement la directrice.

« La petite fille pâlit à cette punition si dure qui l'empêchait de voir sa mère. Cherubina Friscia, la maîtresse sacristine, au visage blafard et décharné de vieille fille anémique, descendit de l'autel et confisqua le grillon. Il y eut un moment de silence et l'on entendit la voix étouffée de Lucie Altimare qui balbutiait.

— « Marie.... Marie.... Marie.... divine....

— « Priez plus bas Altimare, dit la Directrice avec une certaine douceur.

« Le rosaire recommença sans interruption. Au *Salve Regina*, toutes s'agenouillèrent, avec un grand bruit de chaises, et les paroles latines furent récitées en chœur, presque par acclamations. Catherine Spaccapietra avait appuyé sa tête aux bareaux de la chaise qui était devant elle. Lucie Altimare s'était prosternée, la face appuyée sur le placet de paille, les bras pendants, agitée de frissons. »

Il faudrait tout citer dans ce chapitre. Une des élèves, Giovanna Casacalenda, beauté superbe et provocante, chante d'une voix passionnée les litanies de la Vierge. Lucie Altimare sanglotte, pleure: « Les larmes coulaient sur ses joues maigres, aux pommettes saillantes, elles tombaient sur sa poitrine, sur ses mains, elles se *brisaient* sur son tablier, et elle ne les essuyait pas! Catherine, en cachette, lui tendit son mouchoir, mais l'autre ne s'en aperçut pas.

Les litanies finissent avec *l'Agnus Dei qui tollis peccata mundi*. Sur l'autel le prêtre prie; la Bénédiction va être donnée, les élèves s'agenouillent, la chanteuse fatiguée se tait.

« Après cinq minutes de prière silencieuse, l'orgue résonne lentement sur les fronts courbés, et une voix vibrante semble descendre du ciel, glorifiant le St. Sacrement dans le *Tantum ergo*. Giovanna n'était plus fatiguée; au contraire, son chant se fortifiait plein de vie, majestueux. Elle avait des accents passionnés, presque voluptueux. Un souffle d'amour passe sur ces jeunes têtes, et une impression mystique trouble ces cœurs. Le moment devenait solennel, dans l'agitation de la prière, dans l'approche de la Bénédiction. L'attente de cette minute suprême domptait ces jeunes filles, les jetait dans une prostration douloureuse et exquise. Puis, tout se tut; la clochette sonna trois

coups. Une seule élève osa lever les yeux; elle regarda hardiment l'autel, les corps prosternés sur les chaises.... alors, saisie tout à coup d'une terreur puérile, elle baissa rapidement les paupières. Dans sa sphère d'or luisant, le St. Sacrement, élevé dans les mains du prêtre, bénissait l'église en cercle.

— « Je meurs..... bégaya Lucie Altimare. »

Lucie Altimare est évidemment parente de Madame Bovary. Elle en a les extases religieuses, elle en aura les fautes. Son égoïsme féroce s'imposera comme celui de sa devancière: il immolera sans pitié toutes les vies qui l'entourent. Névrotique, hystérique, elle est dupe elle-même de ses ferveurs et de ses enthousiasmes. Déjà, à la pension, elle s'empare de l'âme de Catherine Spaccapietra, une bonne petite âme tranquille, elle en fait sa chose, son bien personnel. Catherine n'a d'individualité que parce qu'elle est l'amie de Lucie. Douce, dévouée, sans imagination d'aucune sorte, les élans, les fantaisies intellectuelles de sa compagne, la séduisent, l'emportent. Elle se courbe sous cette domination, sans penser à se révolter, sans même se rendre compte de la fascination qu'elle subit. Elle est là, toujours prête à se sacrifier, à se soumettre aux caprices de Lucie, à écouter religieusement ses doléances sur la vie, ses exagérations, ses projets insensés d'avenir.

Un jour, Lucie, exaspérée d'une réprimande que la Directrice vient de lui infliger, essaye de se tuer, en se jetant par la fenêtre, Catherine arrive à temps pour la retenir. Cet incident resserre leur amitié. Elles sont à la veille de quitter le couvent. La nuit qui précède leur départ, Lucie vient éveiller Catherine au milieu de la nuit.

— « Si tu m'aimes, Catherine, habille-toi et viens.

— « Où allons nous? osa demander l'autre en hésitant.

— « Si tu m'aimes....

« Catherine n'interrogea pas davantage. Sans bruit elle s'habilla, regardant de temps en temps Lucie qui attendait immobile comme une statue. Quand Catherine fut prête, elle lui prit la main pour la guider.

— « N'aie pas peur, murmura-t-elle, sentant dans les siens les doigts de son amie se glacer. »

Les deux jeunes filles traversent le dortoir, puis les couloirs sombres. Catherine tremble toujours.

— « Viens, continue à murmurer la voix séduisante de Lucie, viens. Et elle lui souffle au visage, comme pour lui donner la vitalité qui lui manque.

Enfin elles arrivent dans la chapelle et s'approchent de l'autel de la Vierge.

« Dans cette petite église blanchie à la chaux, avec deux grandes fenêtres ouvertes sur la campagne, une humidité agréable tempérait la chaleur de la nuit d'août. Il y avait encore dans l'air une légère odeur d'encens. L'église était toute paisible, toute recueillie, les candélabres à leur place, les cierges éteints, le St. Sacrement dans le ciboire, la nappe d'autel relevée pour qu'elle ne se salit pas. Mais un branchage d'argent ciselé, derrière lequel Lucie avait allumé un candélabre, projetait sur le mur un profil monstrueux d'animal pensif. Catherine restait là, comme étourdie, laissant sa main dans celle de Lucie..... Elle ne demandait pas quel rite étrange elles étaient venues accomplir, à cette heure insolite, dans la chapelle illuminée pour elles seules! Elle éprouvait une inquiétude vague, comme un besoin de sommeil, un poids à la tête.... Elle aurait été heureuse de rentrer au dortoir, d'appuyer son front sur les coussins et de se rendormir..... De temps en temps, un imperceptible baîllement lui tirait la bouche.

« Lucie croisa les mains sur sa poitrine et fixa les yeux sur l'image de la Madonne. Aucun son ne sortait de ses lèvres entr'ouvertes..... »

Enfin elle se tourne vers Catherine et lui demande de l'écouter attentivement.

— « Oui, dit l'autre, faisant un effort.

— « Tu sais si nous nous sommes aimées ici. Après Dieu, la Vierge des douleur, et mon père, je t'ai aimée, Catherine! Tu m'as sauvé la vie, je ne l'oublierai jamais. Sans toi je serais allée brûler à l'enfer, où brûlent éternellement les suicidés.... Crois-tu à ma reconnaissance?

— « Oui, dit Catherine, ouvrant ses yeux tout grands pour mieux comprendre.

— « Maintenant nous devons nous séparer.... Tu te marieras... je ne sais pas ce que je ferai... Nous reverrons-nous jamais? En sais-tu quelque chose?

— « Non, répondit Catherine, en se secouant.

— « Eh bien ! je te propose de vaincre le temps, la distance, les choses, les hommes qui pourraient s'opposer à notre affection. De loin, même séparées par tout, aimons-nous toujours, comme aujourd'hui, comme hier. Le promets-tu ?

— « Je le promets.

— « La Madonne nous écoute, Catherine ! Le promets-tu par un vœu, par un serment ?

— « Par un vœu, par un serment ? répéta Catherine, aussi monotonement qu'un écho.

— « Et moi aussi, je le promets. Que jamais personne ne pourra détruire, ni par des paroles, ni par des actions notre solide amitié. Le promets-tu ?

— « Je le promets.

— « Et moi aussi, je promets que jamais l'une ne cherchera à faire du mal à l'autre, que jamais volontairement elle ne lui causera un chagrin, que jamais, jamais, elle ne la trahira. Promets-le, la Madonne nous écoute

— « Je le promets.

— « Moi, je jure que toujours, en quelque occasion, de quelque manière que ce soit, l'une fera tout son possible pour aider l'autre. Dis-moi, le promets-tu ?

— « Je le promets.

— « Et moi aussi. Encore : que l'une sera toujours prête à sacrifier son bonheur à l'autre. Jure.

— « Je jure.

— « Moi aussi, je jure. Encore, encore : que l'une sera prête à mourir pour l'autre. Jure-le, jure-le !

« Catherine resta pensive un instant. Rêvait-elle ou bien vraiment s'engageait-elle pour toute la vie ?

— « Je le jure, dit-elle fermement.

— « Je le jure, répéta Lucie. La Madonne nous a entendues. Malheur à celle qui sera infidèle ! Dieu la punira.

Alors Lucie, tire un rosaire de sa poche, un rosaire de lapis-lazuli, elle le baise, puis dit à Catherine qu'elles doivent le séparer en deux parties égales : chacune en gardera une moitié en souvenir de l'autre. Elles tordent pour les briser les anneaux d'argent. Après quoi, elle s'embrassent, et, s'agenouillant sur les degrès de l'autel, croisent leurs mains sur leurs poitrines et récitent ensemble.

— « Notre père qui êtes aux cieux.... »

Cette promesse, échangée solennellement, va avoir une influence décisive sur la destinée des jeunes filles, mais ce n'est pas celle qui l'a provoquée, qui en portera le fardeau. Comme on le voit, la note mystique domine chez Lucie Altimare; elle ne la perdra jamais, même dans ses pires égarements, dans ses calculs les plus prémédités. Le jour où elle abandonne son mari mourant, pour s'enfuir avec le mari de son amie, elle ne songe qu'à emporter deux choses; les diamants qu'Albert lui a donnés, et la petite Madonne byzantine devant laquelle elle fait ses prières. Toute la femme est dans ce dernier fait. Elle cache la sécheresse d'une âme intéressée, sous les dehors d'une sensibilité maladive, d'une religiosité subtile. Le caractère est odieux d'un bout à l'autre; l'auteur emploie toutes les ressources de la méthode expérimentale pour fouiller cette nature, si multiple dans ses excentricités et ses ruses. Il nous semble même que, par excès d'analyse consciencieuse, M.lle Serao pousse jusqu'à l'exagération les manifestations extérieures de la névrose de son héroïne. Il y a telle page, où la femme devient ridicule avec le pathos de son langage et ses poses désespérées. Et cela, justement, au moment où trois hommes de caractères différents, deviennent amoureux d'elle. Cependant, ces divagations ultra-Werthériennes ne répondent guère aux goûts masculins de l'époque actuelle. Il eut été d'un art plus habile de n'attacher rien de grotesque à la personnalité de Lucie

Après cette première partie, ou pour mieux dire ce prologue, la scène se rouvre près de Caserte, dans une maison de campagne, où Catherine qui s'est marié au sortir du couvent, vit avec son mari, André Lieti, un beau garçon taillé en hercule, blond, jovial, aux yeux ingénus, au col de taureau, qui chasse toute la journée, adore sa petite femme, et ne comprend rien à la métaphysique. Leur mariage a été un mariage de raison, mais maintenant ils s'aiment infiniment, à leur manière. Catherine est une ménagère admirable; douce, tranquille, silencieuse, elle ne vit que pour André. Une seule personne occupe avec lui son cœur: Lucie Altimare! Dans son bonheur complet, elle souffre de l'antipathie que son mari professe pour cette amie de couvent, des railleries dont il flagelle son sentimentalisme, ses poses languissantes. Il trouve même des paroles

de blâme sévère pour la façon dont elle torture le malheureux professeur Galimberti, qui est amoureux d'elle depuis le couvent. Ce pauvre être disgracié, que Lucie exalte par l'expression de sentiments factices qu'elle n'éprouve pas, finit par devenir fou.

Ce Galimberti est un des meilleurs portraits du livre. Le cœur sec et faux de M.lle Altimare se revèle pleinement dans cet épisode douloureux. André, en la blâmant, parle comme la justice. Malheureusement, Catherine, avec son obstination douce, imagine de rapprocher son mari de son amie. Lucie est outrageusement coquette. André, nature sensuelle et faible, se laisse provoquer. Un soir que sa femme les laisse seuls ensemble, il embrasse brutalement le jeune fille sur la nuque. Colère de celle-ci, humiliation d'André, qui, le lendemain, pour échapper à la tentation, part subitement pour Rome avec Catherine. C'est là, que bientôt après, celle-ci reçoit une lettre de Lucie, qui, dans un style mystique, lui annonce son mariage: « Je voulais me faire nonne, mon père n'a pas consenti. Alors j'ai prié Dieu, et un jour, comme St. Paul sur la route de Damas, une grande lumière m'a éblouie. J'ai entendu la voix du Seigneur qui me disait: Il y a, près de toi, un sacrifice à consommer, une bonne œuvre à accomplir. Ton cousin, Alberto Sanna, t'aime; il est poitrinaire, à demi mort, épouse-le; tu seras sa sœur de charité. » Cet apostolat tente Lucie, elle se soumet à l'ordre divin, n'est-elle pas la servante du Seigneur? Albert l'adore; lui, au moins, sera heureux!

Le caractère d'Albert est admirablement tracé et soutenu. Ce malade, constamment préoccupé de lui-même, s'attachant désespérément à la vie, exigeant des soins continus, n'ayant dans son égoïsme monstrueux, qu'une adoration: sa femme! est d'une vérité saisissante. Lucie est parvenue à persuader à son mari qu'elle est un être supérieur, et en même temps la plus éprise des épouses! Aussi rabat-il les oreilles de son ami André de confidences amoureuses qui torturent celui-ci, car André n'a pas oublié la scène du baiser.

Quelques mois plus tard, nous retrouvons les Sanna, en séjour chez les Lieti, à l'occasion du comice agricole de Caserte.

Il y a, dans cette partie du livre, des scènes de premier ordre, mélangées à quelques longueurs regrettables. La visite à l'expo-

sition des bestiaux pourrait être signée par Zola. La promenade au jardin anglais, quoique Lucie s'y montre d'une exagération qui va jusqu'au ridicule, est également un morceau excellent. Le lecteur devine ce qui va suivre. Cette vie en commun, sous les yeux bienveillants de Catherine et les regards aveugles d'Albert, amène fatalement une explication entre Lucie et André. Tous deux sont mûrs pour la faute. C'est à peine si Lucie se défend; souvent même elle joue le rôle de tentatrice, sans jamais abandonner cependant son langage mystique. Parmi les meilleurs chapitres, citons le récit d'une journée malencontreuse, où les amoureux ne parviennent pas à être seuls un instant! Si peu intéressant que soit leur cas, le lecteur souffre avec eux, suffoque avec eux. L'impossibilité d'échanger un seul mot, exaspère leur désir, ils ont recours à mille ruses, aucune ne réussit. Ils ne demandent qu'une seconde, pour murmurer «Je t'aime.» Cette seconde, leur est refusée.

Malgré l'altération de l'humeur d'André et les bizzarreries croissantes de Lucie, Catherine ne se doute de rien. Sa confiance en eux est absolue. Ce trait est vrai et touchant, mais on voudrait que l'auteur développât davantage la personnalité de la jeune femme, tout en respectant l'intégrité de sa nature, qui est merveilleusement trouvée pour faire contraste à celle de Lucie. Dans cette œuvre remarquable, où aucun des personnages n'est sympathique, le lecteur, toujours dévoré du besoin de prendre parti pour quelqu'un, s'attache désespérément à Catherine. C'est pourquoi il regrette qu'on la lui dépeigne toujours uniquement occupée d'intérêts matériels, ne songeant qu'au bien-être de son mari, ne devinant pas que son âme lui échappe. La femme la plus pure, la plus paisible, la plus confiante, pour être une vraie femme, doit avoir plus d'intuition. Catherine en manque absolument. Aussi, quand la foudre éclate, quand Lucie a persuadé à André de s'enfuir avec elle, l'écroulement est absolu. Elle ne trouve en elle, dans toute sa vie, que deux noms, que deux êtres! Eux disparus, il ne lui reste rien, pas une raison de vivre! Sa douleur réservée, contenue, silencieuse, contraste étrangement avec les lamentations bruyantes et puériles d'Albert. La scène entre eux, après la catastrophe, est d'un effet saisissant. Lui, à demi mort, crachant le sang, geignant, larmoyant, ayant peur de mourir. Elle, calme, digne,

ordonnée sur toute sa petite personne, les yeux froids, les cheveux lisses, comme aux jours de bonheur.

Après avoir secouru le malheureux, Catherine rentre le soir dans sa maison vide. La nuit est atroce. Elle revit sa vie passée, elle revoit comme dans un songe l'autel de la Madonne, où toutes deux avaient juré de s'aimer toujours. Pour la première fois, dans cette veillée de larmes, la personnalité monstrueuse de Lucie lui apparait clairement, cette personnalité envahissante qui a tout absorbé, pour tout détruire ensuite.

« A ses yeux Lucie surgissait, triomphante, glorieuse, impu» dente, formidable, jetant sur la terre et le ciel, l'ombre de » son égoïsme inhumain. . . . . .

. . . . . .

« L'aurore arriva grise, livide, et glacée. Catherine était en» core engourdie sur sa chaise, serrant entre ses doigts raidis » l'anneau nuptial qu'André lui avait rendu. Quand, à la lueur » terne du matin, elle vit le lit blanc, rigide et froid, elle eut » un cri de terreur, un cri déchirant qui ne paraissait pas hu» main. Elle se jeta, à bras ouverts, là où André dormait d'ha» bitude, et elle pleura sur ce tombeau. »

Catherine est décidée à mourir. Fidèle à son nature, elle n'a pas une phrase, pas un reproche ; elle ne songe pas à écrire aux coupables; elle ne cherche aucune mise en scène. Tranquillement elle remet tout en ordre dans l'appartement, elle examine les papiers, paie les domestiques, fait l'inventaire exact des objets qu'elle va laisser dans la maison. Puis, sans éveiller les soupçons de personne, elle dit à sa femme de chambre qu'elle a des affaires à la campagne, qu'elle reviendra le lendemain... Elle veut mourir dans cette maison, où elle a été heureuse, et où Lucie est venue lui ravir son bonheur.

Ce dernier chapitre est admirable de simplicité, de vérité, d'émotion contenue. Si on nous l'avait révélée plus tôt, Catherine pouvait être le personnage sympathique du drame; elle aurait comblé la lacune dont les lecteurs ont souffert. Nous la voyons arriver à Caserte, causer d'une voix paisible avec le vieux gardien de la ville, qui lui demande avec insistance des nouvelles d'André et « *della signora Lucia* », puis, s'occuper discrètement des préparatifs de sa mort. Le charbon allumé, les interstices bouchés pour empêcher le passage de l'air, elle s'étend sur

son lit, souffle la bougie, baisse les rideaux, et ferme les yeux pour mourir.

« Le lendemain, en se levant, le beau soleil d'hiver éclaira une chambre où flottait une vapeur légère. Derrière les rideaux blancs, la petite morte était étendue. Vêtue de noir, les pieds rapprochés et allongés, la tête appuyée aux coussins, elle paraissait être devenue plus petite: on aurait dit une enfant. Le visage était terreux. Les cheveux ne s'étaient pas dérangés: elle avait la bouche doucement ouverte, comme si elle cherchait à respirer, les lèvres violacées, la poitrine légèrement soulevée, le reste du corps abandonné. Les yeux de cette petite morte étaient écarquillés, mais vitreux, comme stupéfaits d'un spectacle incroyable. Et, autour de ses mains terreuses, aux doigts violacés, on voyait les grains bleus d'une rosaire de lapis lazuli, à moitié rompu. »

Ce rosaire, dans les mains de la petite morte, nous fait mieux comprendre qu'aucune parole, sa vie simple, et sa mort plus simple encore. Il accentue l'odieux du caractère de Lucie et évoque puissamment le souvenir du serment échangé devant l'autel de la Vierge. Il nous semble entendre encore la voix séduisante et impérieuse de la voleuse d'âmes, disant: « L'une doit *toujours* être prête à mourir pour l'autre, jure-le. » Puis, comme un écho affaibli, nous arrive la voix douce de Catherine, répondant avec fermeté: « Je le jure », sans se douter, infortunée, qu'elle payerait cette promesse de sa vie!

Telle est l'œuvre remarquable que M.lle Serao vient de présenter aux lecteurs italiens. Tous lui ont fait cet accueil chaleureux et admiratif, qui est à la fois un encouragement et une consécration. L'analyse, que nous avons essayé d'en donner, est trop rapide pour la faire connaître d'une façon complète; nous renvoyons les curieux au livre lui-même. Ils y trouveront beaucoup de conscience et beaucoup d'art; peut-être se plaindront-ils de ne pas y rencontrer le souffle de la passion profonde? Cette lacune vient d'un trop sincère respect de la vérité, car, de notre temps, les grands sentiments n'existent qu'à l'état d'exception; et l'amour vrai est une de ces choses, dont tout le monde parle et que bien peu connaissent!

Comme toujours, la moisson des romans anglais et américains est abondante, mais l'espace nous manque aujourd'hui pour nous en occuper longuement. Nous nous bornerons à citer

Yolande de M. William Black, un des plus féconds auteurs de la nouvelle école anglaise. C'est l'histoire d'une jeune fille qui vit seule avec un père qu'elle adore. Celui-ci est membre du Parlement, l'ambition de Yolande serait de l'accompagner à Londres, de lui servir de secrétaire. Mais ce désir n'est jamais satisfait, M. Winterbourne s'y oppose; on devine qu'il a des raison secrètes pour craindre le séjour de Londres. Le mystère s'explique promptement; la mère qu'Yolande croit morte, vit encore. C'est une malheureuse femme dégradée par la boisson; une victime de la morphine, que rien n'a pu corriger! Le père craint toujours que sa fille ne découvre le secret; par excès de tendresse, il veut qu'elle l'ignore, que sa jeunesse n'en soit pas attristée. Mais, cependant, lorsqu'il s'agit de marier Yolande, un scrupule le prend; le secret est confié à son futur gendre. Celui-ci, qui déjà avait envie de rompre, prend assez mal la communication. Le père est désespéré. Comment expliquer à sa fille? Heureusement un ami se trouve là, un homme de caractère qui aime Yolande en secret et qui se charge de lui revéler l'existence de sa mère. Non seulement, dit-il au père, votre fille ne mourra pas de honte et de chagrin comme vous croyez, mais, si j'ai bien compris sa nature, elle demandera à aller rejoindre sa mère et essayera de la sauver. Melville a su deviner l'âme de Yolande. Celle-ci part immédiatement et va arracher sa mère au déplorable entourage qui la circonvient. C'est la meilleure partie du livre. Cette lutte de la fille contre le vice de la mère est d'un intérêt vrai. La morphine a tué toute volonté chez M.me Winterbourne; il y a des pages d'une tristesse amère, où la pauvre femme combat en désespérée contre le besoin qui la consume. Yolande recourt alors à un moyen suprême. Chaque fois que sa mère avalera du poison, elle en prendra aussi; si sa mère attente à ses jours, elle l'imitera également. Cette menace produit un effet foudroyant sur la malheureuse. Au prix d'efforts qui la tuent, elle dompte son vice. Yolande la croit sauvée. Elle l'est en effet, mais pas pour cette vie! Une fluxion de poitrine l'emporte, au moment où sa fille va l'emmener dans le midi. La passion ne joue dans ce roman qu'un rôle secondaire, le sentiment filial le domine tout entier et en fait le charme et la force. Cette tendance moderne d'introduire d'autres élements que l'amour dans le drame humain, a singu-

lièrement contribué à donner à ce genre de littérature un essor plus large. L'Angleterre et l'Amérique, surtout, suivent ce courant nouveau.

Cependant c'est bien l'amour, qui sert de fond à la dernière nouvelle de Bret Harte « *In the Carquinez Woods* » Aucun autre sentiment n'y est fortement développé. Tout l'intérêt se concentre sur la passion qui envahit peu à peu Teresa, et qui, réveillant cette âme dégradée et criminelle, l'amène lentement aux actions généreuses et au sacrifice d'elle-même. C'est le seul personnage sympathique du récit. Le caractère du héros ne manque pas d'une tranquille grandeur, mais il n'est pas assez nettement dessiné; le lecteur ne s'intéresse à lui qu'au moment suprême, alors, que, comprenant enfin l'amour de Teresa, il la prend dans ses bras et meurt avec elle, étouffé par les flammes de la forêt incendiée.

Ce sont là les pages où le talent descriptif de Bret Hart se révèle toujours admirable. Cet ouvrage, cependant, est très inférieur à ses devanciers. On n'y retrouve pas ces contrastes habiles de vices éhontés et de délicatesse raffinée, qui ont fait le charme et la saveur des *Récits Californiens*. Noux étions habituées de la part du romancier américain à des touches plus vigoureuses, et *In the Carquinez Woods* nous laisse une impression terne, décolorée... qu'augmente encore le souvenir de l'originalité profonde et de l'intensité d'émotion des sauvages héros des Montagnes Rouges.

Miss Thackeray nous ramène en Angleterre. Son *Book of Sibyls* n'est pas un roman, mais la biographie de quatre femmes de lettres, qui toutes ont cultivé la littérature avec succès; chacune d'elles a eu son heure de gloire, ou au moins de notoriété: *M.rs Barbauld — Miss Edgeworth — M.rs Opie — Miss Austen*. Ces douces et intelligentes figures, vues ainsi dans le lointain, semblent des pastels d'autrefois, légèrement effacés, qu'une main amie essayerait de restaurer et de remettre en lumière. Nous regrettons que la brièveté de l'espace qui nous reste aujourd'hui, ne nous permette pas de donner au lecteur une analyse de ce volume d'une lecture attachante, et qui fait revivre à nos yeux une époque disparue, moins bruyante, moins avancée que la nôtre, mais où les sentiments sains et doux, la poésie du cœur et la paix de la vie étaient plus en honneur, plus abordables

qu'ils ne le sont dans notre existence fiévreuse, dont l'on semble, à tout prix, vouloir bannir le repos.

En fait de romans allemands, rien de bien saillant cette fois-ci; nous citerons seulement; d'abord *Zwei novellen*, par Theodor Storm. La première d'entre elles: *Silence*, est l'histoire d'un jeune homme, qui a été fou, autrefois, par excès de travail, et qui n'ose pas l'avouer à sa fiancée. Il le lui dira après le mariage, mais jamais il ne trouve le courage de faire cet aveu. Ses luttes morales, sa tension d'esprit, amènent une seconde crise de folie. Ceux des lecteurs qui auront la curiosité de lire ce volume en entier, verront avec soulagement qu'après une série de péripéties, assez habilement amenées, le mari guérit et la femme pardonne.

Dans *Dorf und Schlossgeschichten*, dont la scène se passe dans une ville de Galicie, de 1840 à 1848, l'auteur nous fait assister aux luttes de conscience, à l'évolution psychologique d'un médecin juif, à l'âme sordide et dure. Jamais cet homme n'a songé une fois au malheur d'autrui. Un jour, le hasard lui fait rencontrer le grand socialiste galicien, Edouard Dembrowski. Les éloges immérités que celui-ci lui adresse, réveillent sa conscience. Mais bientôt ce sentiment l'importune, et pour se venger de l'exilé qui le lui a inspiré, il va le dénoncer à la police. Cependant, la destinée est plus forte que l'endurcissement volontaire de l'homme égoïste. Une seconde fois, il entend parler Dembrowski; de nouveau son âme est troublée, il comprend l'indignité de sa conduite, et obéissant au premier mouvement généreux, qu'il ait éprouvé dans sa vie, il sauve celui qu'il voulait perdre. Trois autres nouvelles de moindre valeur terminent le volume de Marie Von Ebner-Eschenbach.

Avant de finir, parlons encore d'un ouvrage de date assez récente, qui a eu beaucoup de vogue en Allemagne, et dont la *Revue Internationale* compte, dans une prochaine livraison, donner un résumé à ses lecteurs. Nous voulons parler de *Sinngedicht*, par Gottfried Keller. L'auteur qui a d'abord été peintre paysagiste, puis fonctionnaire de l'État, n'en est pas à son premier roman, mais cette dernière publication vient de lui ouvrir toutes grandes les portes du succès. Le style de *Sinngedicht* a son charme spécial; la note humoristique vient

égayer à temps la partie descriptive du récit, qui est d'ailleurs très-remarquable chez M. Keller, si remarquable même, en de certains chapitres, qu'on a été jusqu'à dire que Gœthe seul aurait pû le surpasser.

THOMAS EMERY.

BULLETIN DES LIVRES

Rémusat: *Correspondance de Madame de Rémusat* pendant les premières années de la Restauration, 2 vol. (Paris, Calmann Lévy). — À une époque durant laquelle les journaux ne disaient presque rien, la correspondance privée devait naturellement remplacer assez souvent la chronique. C'est ce qui donne un attrait singulier aux lettres que l'on écrivait autrefois. On avait alors appris à causer par lettre; maintenant, on ne cause presque plus ni dans les salons, ni en s'écrivant. On est pressé. On ne cherche plus des nouvelles politiques dans la correspondance actuelle; les journaux suffisent abondamment pour cela. La lettre va être remplacée par la carte postale, et celle-ci par le télégramme. Autrefois on faisait quelques frais d'élégance et de coquetterie dans les lettres; bien des dames écrivant se souvenaient du succès obtenu par les lettres de madame de Sévigné et avaient grand soin d'imiter leur modèle classique. Dans les salons il y avait des causeurs et des poseurs; et il y en a eu dans les lettres; monsieur et madame de Rémusat et leur fils Charles gardaient dans leurs lettres un maintien qui ressemblait souvent à une pose; élégante si l'on veut, mais pose tout de même. De nos jours, nous ne saurions plus nous imaginer une mère et un fils s'échangeant des lettres pareilles; mais si on y désire souvent du naturel, on est frappé par l'intelligence et la finesse de la mère et par la précocité vraiment extraordinaire du fils; et, en tout cas, on lit avec le plus grand profit une correspondance où tant d'histoire fidèle et authentique de la Restauration a passé.

Paul de Saint-Victor: *Les Deux Masques; Les Modernes; Shakespeare; Le Théâtre Français depuis ses origines jusqu'à Beaumarchais.* (Paris, Calmann Lévy). — Nous devons aux soins de monsieur Renan, du bibliophile Jacob, d'Alidor Delzant et de l'éditeur M.r Calmann Lévy la possibilité de jouir de ce livre posthume, composé des derniers fragments du grand ouvrage de l'histoire littéraire auquel Paul de Saint-Victor avait consacré les dernières années de sa vie. Tout fragmentaire qu'il soit dans son ensemble, ce livre contient cependant un grand nombre d'études achevées, d'analyses complètes et de divinations superbes du génie dramatique moderne. Personne n'avait, avant Saint-Vic-

tor, porté dans la critique une âme plus poétique; personne n'avait peut-être donné à sa critique un éclat plus brillant. Dans les analyses surtout des chefs d'œuvres de Shakespeare, le critique a été animé d'un souffle poétique qui nous transporte à ces hauteurs où le génie de Shakespeare devrait toujours être contemplé pour être compris. Le critique souvent ému communique son émotion au lecteur; et si les poètes eux-mêmes, dans un moment d'enthousiasme, avaient dû définir leur œuvre, ils n'auraient pu la représenter sous un jour plus sympathique et plus attrayant.

Eug. Forgues: *Mémoires et relations politiques du Baron de Vitrolles*, tome premier 1814. (Paris, Charpentier). — On commence maintenant à rendre justice à la Restauration, et à convenir qu'elle ne méritait ni tant d'honneur, ni tant d'indignité, en se rendant compte des circonstances dans lesquelles elle s'est produite et de la nécessité où elle s'est trouvée de suivre une ligne de conduite qui avait toute l'apparence d'être peu intelligente. Le duc d'Orléans n'était pas prêt en 1815; il l'était en 1830; la Restauration lui a été utile pour le faire désirer. Quelque chose de semblable se passe maintenant dans l'histoire de France; seulement on n'est pas fatigué des excès de l'empire; on craint plutôt les excès de la république. Le comte de Chambord aurait représenté la nouvelle Restauration; mais la France n'en a pas eu besoin, puisque elle possède des princes capables de lui garantir, sans intermédiaires, un régime franchement constitutionnel.

Monsieur Forgues, dans son Introduction aux *Mémoires* du Baron de Vitrolles, vient de nous retracer avec une impartialité remarquable les années de la Restauration, et la figure élégante et spirituelle de l'ancien courtisan de Charles X. Quant aux Mémoires eux-mêmes du Baron de Vitrolles, nous n'avons qu'à souscrire au jugement de leur éditeur autorisé: « Peu de livres feront mieux comprendre la période historique dont je viens de parler, et la présenteront sous un jour plus vrai. La Restauration est toute entière dans ces pages attachantes où la sincérité s'allie à une finesse remarquable, à un discernement que rien n'égare. »

Ed. About: *Le Roi des Montagnes*, nouvelle édition illustrée par Gustave Doré. (Paris, Hachette). — Ce livre, que Le Sage et l'auteur de *Candide* auraient peut-être signé, est trop connu pour qu'il soit encore nécessaire d'en recommander la lecture; mais un nouvel attrait, dans ces étrennes amusantes, est offert par les spirituelles illustrations de Doré. En accueillant le *Roi des Montagnes* dans sa *Bibliothèque des écoles et des familles*, la librairie Hachette a bien deviné l'espèce de charme qu'il ne manquerait point d'avoir pour notre jeunesse. L'histoire d'Hadgi-Stavros, le brigand, et du naturaliste allemand Hermann Schultz était assurément l'une des plus attrayantes et des plus originales

qui eussent été inventées et écrites de notre temps ; elle méritait donc bien l'honneur d'avoir un artiste aussi original que Doré comme interprète.

Prince J. Lubomirski : *Autour de Jérusalem.* (Calmann Lévy. Paris, 1884). — Voici un ouvrage de philosophie et en même temps de sociologie. Sous prétexte d'un voyage à Jérusalem, l'auteur étudie le christianisme dans ses effets sur la société actuelle. On peut accepter ou repousser les conclusions de l'auteur, mais on ne peut l'accuser ni de parti pris ni de légèreté. Le Prince J. Lubomirski, abandonnant la littérature légère, vient de se consacrer aux études des problèmes les plus ardus et mérite sous plus d'un titre d'être lu et discuté. Aussi nous n'hésitons point à signaler aux esprits éclairés et impartiaux l'apparition de cette étude attrayante et d'actualité.

J. D. Lewis : *Les Causes célèbres de l'Angleterre.* (Charavay Frères, Paris, 1884). — Sous ce titre plein de promesses, M.r J. D. Lewis, ancien membre de la Chambre des Communes, magistrat anglais, vient de publier une étude saisissante de plus de trente affaires qui ont passionné l'Angleterre.

La véracité et la haute situation de l'auteur, témoin en certains cas des débats et des exécutions qu'il raconte, donnent à son livre un intérêt aussi profond que tragique. On y trouvera aussi de curieux détails sur le fonctionnement de la justice criminelle dans la Grande Bretagne. Mais l'on sera surtout profondément ému par le récit d'événements, où la vérité passe toutes les fictions possibles.

Edmond Scherer, sénateur : *La Démocratie et la France.* (Paris, Librairie Nouvelle, 1888). — Avant tout, ceci est un écrit de bonne foi, une expression des sentiments d'un homme de conscience. M.r Scherer n'est ni découragé ni décourageant. Il ne porte point atteinte, dans son opuscule, à des principes démocratiques qui, d'ailleurs, sont les siens. Mais il croit qu'il n'est point de situation si grave où il ne reste quelque chose à essayer, et dans tous les cas, le devoir de faire son devoir. Et il dit son fait à ce parti soi-disant socialiste, s'accordant, pour argument principal, à retracer au public les effroyables malheurs qui vont fondre sur les bourgeois si le « nivellement » n'a pas lieu. Il croit la société bonne pour se défendre, surtout dans ce pauvre pays de France, qui a souvent, il est vrai, désolé le cœur de ceux qui l'aiment, mais qui a quelquefois aussi, par des retours subits de bon sens, de raison, de patriotisme, démenti les prévisions des anarchistes, ses ennemis.

Camille Selden : *Les derniers jours de Henry Heine.* (Calmann Lévy, Paris 1884). — Nom connu, écrivain de talent, sujet intéressant, poignant et pathétique, traité avec la délicatesse d'une femme de cœur et la supériorité d'un esprit distingué. Tout cela fait de ce petit livre, de cent vingt pages, une des œuvres les plus attachantes que nous ayons

vues depuis longtemps. C'est aussi un affectueux souvenir, un tribut pieux payé à la mémoire d'un ami ; c'est l'interprétation vraie, honnête, profonde de cette âme de poète, de cet esprit froissé qui s'appela Henry Heine. On connait l'agonie terrible de cette âme et de cet esprit, qui voulaient survivre au corps déjà mort. Ici, l'on assiste aux dernières lueurs, aux derniers combats, aux derniers tressaillements, vus et sentis par une femme qui est aussi une intelligence d'élite. Rien, nous le répétons, ne saurait être plus intéressant, plus attachant et plus poignant.

Paul Hervieux : *La Bêtise Parisienne.* (Charavay Frères. Paris, 1884). — Sous ce titre, M.r Paul Hervieux, dont l'esprit original et mordant est fort goûté du public, vient de publier une suite d'études sur les mœurs actuelles. Le monde de la politique, du théâtre et des salons y est passé en revue avec une force d'observation et surtout d'ironie qui met l'auteur au rang des satyriques. La forme, souvent paradoxale et toujours brillante, recouvre un fonds de vérités morales, exposées avec beancoup d'esprit.

E. Paul Guilly : *La Nature et la Morale.* (Charavay Frères, Paris, 1884). — En ce temps, où les questions philosophiques préoccupent les esprits et sont à l'ordre du jour chez les personnes cultivées, le public trouvera un vif intérêt dans la lecture d'un livre que M.r E. Paul Guilly, un pessimiste, presqu'un Schopenhaurien, a écrit en réponse aux théories de M.r Caro, l'illustre académicien. C'est un exposé lucide du pessimisme et une étude puissante sur l'idée de justice dans l'homme et dans la nature.

M.-A. Gromier : *Introduction à l'Histoire de la Musique,* Paris, Degorce-Cadot, 1883. — Nous empruntons à la préface de feu Marie Escudier, ex-directeur de la *France Musicale,* ces lignes qui suffiront à caractériser le mérite de cet excellent manuel, arrivé, dans une seule année, à sa cinquième édition : « Si l'on veut étudier la musique dans ses rapports avec toutes les grandes manifestations de l'art humain, avec les événements les plus importants de l'histoire, avec les phases diverses qui caractérisent le développement de la civilisation générale, voici un travail qui jette de vives lueurs sur ce magnifique sujet. Il prend la Musique à sa source, qui est la nature, et en suit la trace à travers tous les peuples de l'antiquité ; il la trouve partout la compagne naturelle et comme le porte-voix de cette mystique poèsie philosophique des premier âges, qui signifie, dans son acception élevée, création. La brochure de M. Gromier témoigne d'études approfondies, et d'un talent d'écrire que la méditation a mûri sans ôter rien à sa fraîcheur et à son éclat. »

Edouard Laboulaye : *Lettres au professeur Pietro Sbarbaro.* (Parma, Luigi Rossini, 1883). — Nous ne saurions trop féliciter le professeur Pietro Sbarbaro d'avoir réuni et publié, en les enrichissant de notes souverainement

curieuses et utiles, les déjà si intéressantes appréciations épistolaires dont l'honorèrent, à de nombreuses reprises, à propos de ses études juridiques, Cavour, Lafarina, Tullo Massarani, Henri Richard, Gladstone et surtout cet esprit d'élite, ce merveilleux logicien, cet homme de bon sens et d'extrême droiture qui fut Edouard Laboulaye, du Collège de France. Nous recommandons surtout la lecture de la reproduction du fameux article consacré par Laboulaye dans *Les Débats* au discours du Prof. Sbarbaro sur *La Notion Juridique de l'État*.

A. F. Mehren : *Les Rapports de la Philosophie d'Avicenne avec l'Islam.* (Louvain. Charles Peeters. 1883). — Une étude précédente de M.r Mehren nous avait fourni une esquisse des vues métaphysiques d'Avicenne sur les rapports de l'Absolu ou de Dieu avec le monde et l'âme, et sur la réunion de cette dernière au corps. Aujourd'hui, c'est le rapport établi entre la théorie de la connaissance de Dieu et la pratique de la vie humaine que l'on essaie de nous expliquer, en suivant quelques traités jusqu'ici inconnus du célèbre philosophe arabe.

L'on reconnait aisément, par l'examen de cette nouvelle importante étude du savant orientaliste, qu'Avicenne a voulu fonder avant tout une philosophie spéculative de l'Islam, en consultant, il est vrai, les écrits Aristotéliques, mais nullement en les paraphrasant ni en les traduisant. Et l'on s'aperçoit avec intérêt, grâce à M.r Mehren, que les aphorismes philosophiques laissés par le chevaleresque émir Abd-el-Kader (qui vient de mourir à Damas), ne sont autre chose que notre vieil Avicenne avec son fond Aristotélique.

Georges Wlastoff, auteur de la *Chronique sacrée etc.* - *Prométhée, Pandore et la légende des siècles.* essai d'analyse de quelques légendes d'Hésiode. (St.-Pétersbourg, Imprimerie de l'Académie impériale des sciences, 1883, un vol. de 242 pages in 8°. — On sait de quelle importance pour la mythologie comparée a été le livre du professeur Adalbert Kuhn sur l'origine du feu; ce livre avec celui de M. Schwartz: *Der Ursprung der Mythologie* et avec les *Essais d'Oxford* du professeur Max Müller, ont créé en Europe cette science nouvelle. Monsieur Wlastoff vient de reprendre l'analyse du mythe de Prométhée, dont il s'explique la formation sur le sol de la Grèce, en admettant deux immigrations d'Ariens en Grèce, à des époques assez éloignées l'une de l'autre. L'auteur se demande: « Si les Pélasges ne purent avoir d'éducation védique, qui est un moment chronologiquement postérieur à la migration des Pélasges, et n'est le développement que d'une partie des Aryas, comment se fait-il que la Grèce eut gardé des réminiscences védiques si vivaces. On ne saurait sortir de ce dilemme qu'en acceptant deux occupations du sol de la contrée, qui porte le nom de la Grèce et des colonies du litoral de l'Asie Mineure avec les îles qui formaient un pont entre la première et les secondes.

L'une de ces occupations est lente, pélasgique et ïonienne et semble avoir duré beaucoup de siècles, l'autre semble une secousse produite par des tribus Aryas (comme leurs frères Pélasges), mais qui étaient en possession d'un culte naturaliste très-pur, des hymnes védiques et d'un état de société et de famille bien supérieur à l'état demi-sauvage dans lequel se trouvaient les premiers occupants du sol de la Grèce. » Cette idée dominante régit tout l'ouvrage, et c'est sous ce point de vue que l'auteur a cru pouvoir envisager les seules légendes d'Hésiode, un poète compilateur, qui sont en désaccord avec tout le système religieux des Grecs.

Gœthes Werke *mit mehr als 800 Illustrationen erster deutscher Künstler herausgegeben* von Prof. Dr. Heinrich Düntzer. Stuttgart und Leipzig (Deutsche Verlags-Anstalt; erster und zweiter Band; élégante reliure 4°). — Les plus belles étrennes allemandes nous sont toujours offertes par des éditions de grands écrivains de l'Allemagne, qui se surpassent les unes les autres en élégance. La Maison éditrice Allemande de Stuttgart a voulu célébrer le cinquantième anniversaire de la mort de Gœthe, par une édition maîtresse, à laquelle une foule de grands artistes allemands ont prêté leur talent; ainsi l'œuvre de Gœthe devient toute vivante et animée dans ces deux premiers volumes qui nous semblent un chef-d'œuvre du goût allemand. Lire Gœthe dans une édition pareille, c'est aussi mieux comprendre la vie allemande. En France et en Italie, si on avait dû illustrer l'œuvre de Gœthe, on l'aurait interprétée d'une façon bien différente; les illustrations, dans la nouvelle édition de Stuttgart, sont une sorte de commentaire au point de vue allemand, fort instructif pour un public étranger.

Eduard Engel: *Geschichte der Litteratur Nordamerikas.* Leipzig, Wilhelm Friedrich (1884, une brochure de 66 pages). — Monsieur Engel, l'auteur de l'*Histoire de la Littérature française* et de l'*Histoire de la Littérature anglaise*, corrige dans sa préface le titre de son petit livre qu'il se contente d'appeler: *Eine kurze Skizze der amerikanischen Litteratur in den letzten 100 Jahren* (Une courte Esquisse sur la littérature américaine dans les derniers cent ans). Nous suivrons son exemple, tout en le félicitant d'avoir essayé d'esquisser le mouvement littéraire des États-Unis. Monsieur Engel consacre à son sujet quatre chapitres. Le premier nous fait connaître les poètes (Dana, Bryant, Longfellow, Whittier, Whitman, Stoddard, Taylor, Dorgan, Miller, Osgood); le second chapitre est occupé en entier par Edgar Poe; le troisième par les conteurs Cooper, Hawthorne, Beecher-Stowe, Cummins, Wetherell, Tourgee, Cable, James, Howells, Alcott; pas de proportion, évidemment, entre l'analyse de la vie et des œuvres de Poe et celle des autres conteurs américains; mais l'auteur qui, au fond, n'a fait ici que résumer les notices biographiques des Encyclopédies américaines, ajoute

encore à ce même chapitre deux pages (pas plus) sur *la prose scientifique (Wissenschaftliche prosa Nordamericas)*, où l'on cite M^r. Whitney pour son grand ouvrage : *Language and the study of language*, Will. H. Prescott. George Bancroft, George Ticknor et L. Motley pour leurs livres d'histoire, M^r. Emerson pour ses essais, M^r. Stanley pour ses voyages en Afrique ; et c'est tout. M^r. Marsh et tant d'autres savants américains ont été oubliés. Un quatrième chapitre est dédié aux humoristes (la plupart, des conteurs ; on ne devine pas pourquoi M^r. Engel en a fait une catégorie à part), c'est à dire, Irving, Halleck, Holmes, Lowell, Leland, Artemus Ward, Aldrich, Habberton, Bret Harte, Mark-Twain. L'auteur conclut, en nous assurant que la littérature américaine aura le dessus sur la littérature anglaise, tant que durera pour celle-ci *le génie de l'ère Victorienne avec son mélange de cant, de pruderie, et de respectabilité*. A tout prendre, la brochure de M^r. Engel n'est point une histoire, mais elle peut être utile pour l'histoire ; c'est à ce titre que nous devons la recommander.

Dr F. W. L. Schwartz : *Prähistorische-anthropologische Studien, Mythologisches und Kulturhistorisches*, (Berlin, Hertz, nn vol. 8° de 520 pages). — Une série nombreuse de dissertations, articles, critiques et notes savantes du célèbre mythologue est devenue un gros livre, c'est à dire une véritable mine d'érudition. Il suffira ici d'indiquer quelques titres: Les croyances populaires de nos jours et l'ancien paganisme dans l'Allemagne du Nord; Les Dieux Serpents de l'ancienne Grèce ; Les Syrènes e le Hraesvelgr du nord ; Homère et le vieux Fritz dans la tradition orale ; Au sujet de la légende de Prométhée ; Conception de la nature d'après Quintus Smyrnaeus et Lucrèce au point de vue mythologique ; Les Sépultures des anciens Grecs ; Kronos qui avale ses enfants et les rend de nouveau ; La légende des cloches polonaises, etc.

J. P. Oliveira Martins : *O Regime das Riquezas, Elementos de Chrematistica*. (Lisboa, livraria Bertrand, 1883). — La Bibliothèque Portugaise des Sciences Sociales s'est enrichie d'une œuvre nouvelle de l'auteur du *Systema dos mythos religiosos*, du *Quadro das instituições primitivas*, etc. Cette fois, c'est le triple phénomène de la production, de la consommation et de la distribution des richesses qui est l'objet des études toujours si approfondies de Mr Oliveira Martins. Il envisage d'abord la nature des éléments qui les constituent, le travail qu'elles exigent, leur circulation, leur répartition, puis les castes et les classes que leur concurrence nécessitent.

Mancini : *Riforma Giudiziaria in Egitto*. (Roma, tip. della Camera dei deputati, 1883). — Les événements qui se passent en Égypte ont, certes, retardé de beaucoup la mise à exécution du projet de réforme judiciaire exposé, le 22 décembre 1882, aux députés italiens par M.^r le ministre des Affaires Étrangères. Il nous a paru bon cependant, d'enregistrer avec soin

la publication de l'habile et si instructif Rapport de M.r Mancini et d'en proposer l'étude nouvelle à tous ceux que préoccupe l'avenir d'un pays où toutes les nations civilisées ont des intérêts si divers et si importants. La *Revue Internationale* elle-même s'occupera spécialement de cette grave question.

Mancini : *Le Scuole Italiane all'estero*, durante l'anno scolastico 1881-82. (Roma, Ministero degli Affari Esteri, 1883). — L'année dernière, M.r Mancini promit au Parlement Italien de lui fournir des documents officiels sur les progrès accomplis à l'étranger dans les Écoles des Colonies Italiennes. Ce sont ces documents que publie aujourd'hui le Ministère italien des Affaires Étrangères. Nous y trouvons des renseignements on ne peut mieux présentés, on ne peut plus intéressants sur les Établissements Italiens d'Éducation Nationale d'Alep, Alexandrie d'Égypte, Barcelonne, Beyrouth, Buenos-Aires, Caire, Constantinople, Galatz, Jannina, Jérusalem, Londres, Marseille, Montevideo, New-York, Salonique, Smyrne, Tripoli de Barbarie, Tunis, Zurich etc., et nous nous associons à M.r Mancini pour espérer avec lui l'amélioration et le développement de l'insuffisante École Italienne de Paris.

Ministero italiano di Agricoltura, Industria e commercio: *Saggio di Bibliografia statistica.* (Roma. Regia tipografia. 1883). — L'on a cru sagement à la Direction Générale de la statistique Italienne que l'on pouvait offrir aux amateurs des sciences économiques et sociales un ensemble d'indications bibliographiques. Nous avons sous les yeux cet intéressant recueil que nous sommes heureux de pouvoir parcourir et utiliser. Il contient la nomenclature des œuvres de 725 statisticiens et M.r L. Bodio, l'auteur de l'intelligente préface enrichissant et expliquant cet opportun travail, assure qu' il s'enrichira successivement et sera constamment mis à jour.

C. M. Curci: *Il Vaticano Regio, Tarlo superstite della chiesa cattolica*, studii dedicati al giovane clero ed al laicato credente, Firenze-Roma, Bencini, 1883.

Nous espérons revenir sur ce livre éloquent, qui se propose le sauvetage de la Papauté. L'abbé Curci parle haut et vrai. Fidèle à sa profession religieuse, il voudrait voir se détacher de l'Église tout ce qu'il y a de mondain en elle. Il comprend mieux que tout autre le danger que le pape court sous la protection de ses protecteurs, de ses tuteurs devenus ses geoliers. Les Corporations Religieuses ont été supprimées, mais l'ordre des Jésuites, ce grand fléau de l'Humanité, ce ver rongeur de la société civile, plus ou moins déguisé, est encore tout puissant au Vatican, et entraîne la Papauté à sa perdition. L'abbé Curci sorti de cet ordre, connait bien toutes ses intrigues ; il ne nomme personne, mais il dénonce et il frétrit tout un système de convoitises, d'hypocrisies, de faussetés, et il déplore surtout dans le Vatican autoritaire, infaillible, exerçant toujours sa royauté, le manque d'esprit reli-

gieux, de charité chrétienne. Cet argument essentiel fait la force de son livre, et lui donne une importance exceptionnelle. Nous venons d' apprendre par une grande dame anglaise, que le livre sera traduit en anglais et que, probablement, monsieur Gladstone écrira la préface de l'édition anglaise. Si en Italie on savait donner aux questions religieuses l'importance qu'elles ont dans les pays du nord, à l'heure qu'il est, le livre de l'abbé Curci aurait déjà dû soulever dans le clergé italien une telle agitation, que la royauté du pape en serait définitivement ébranlée.

Luigi Torelli: Senatore del Regno d' Italia: *Ricordi intorno alle Cinque Giornate di Milano, 18-22 Marzo 1848. 2e Edition* (Milano, fratelli Dumolard, 1883). — Sous le titre modeste de *Souvenirs*, M.r Torelli, sénateur du royaume d'Italie et patriote aux jours où il était dangereux d'aimer la patrie, nous donne un récit authentique, circonstancié et absolument véridique des cinq journées de Milan (18-22 Mars 1848) de glorieuse mémoire. C'est une véritable page d'histoire, où les faits sont établis et rétablis dans leur ordre naturel et dans toute leur vérité, par un témoin oculaire qui était en même temps un des principaux acteurs de ce grand drame historique. Quelques considérations générales sur les causes qui préparèrent et firent éclater la révolution, précèdent le récit d'événements aussi mémorables qu'importants; mémorables par leurs caractères, importants pour les conséquences qui en découlèrent. Une première édition ayant été déjà épuisée, l'auteur en présente une autre au public, en y ajoutant des détails inédits sur la retraite de l'armée piémontaise après la bataille de Custoza, 5 Juillet 1848, ainsi que sur les terribles événements dont la ville de Milan fut le théâtre pendant la journée du 5 Août de la même année. Ce que M.r Torelli raconte est absolument vrai, dit-il dans une courte préface; tout s'est passé sous ses yeux; il défie toute espèce de contradiction et garantit tout ce qu'il avance. Point n'est besoin d'insister sur la valeur d'un pareil livre qui est par lui-même une précieuse page d'histoire et qui fournira des documents et un matériel inestimables aux futurs historiens.

Carlo Del Balzo: *Cronaca del Tremuoto di Casamicciola.* (Naples, Carluccio, De Blasio e C. 1883). — Une catastrophe aussi épouvantablement épique que celle d'Ischia demandait un chroniqueur qui recueillît tout ce qui se rattache à cet événement. C'est ce qu'a fait M.r C. Del Balzo dans un volume publié à ses frais et vendu au profit des victimes de la catastrophe. Faire l'acquisition du livre, c'est donc avoir sous les yeux des pages émouvantes, et c'est en même temps une œuvre de charité.

G. Caruso: *Monografia dell' Olivo.* (Turin, Unione Tipografico-Editrice 1883). — Une savante et complète monographie de l'Olivier, de cet arbre classique et précieux, est une œuvre qui doit forcément intéresser le public des contrées

où l'on cultive avec succès ce riche produit de la terre. M.r Caruso, Professeur d'Agronomie à l'Université de Pise, était à même, par son savoir et ses études spéciales sur ce sujet, d'enrichir la science agricole d'un pareil ouvrage, bon à consulter par tous les cultivateurs d'Italie, de Provence, de Grèce et des autres régions où fleurit l'arbre cher à Minerve. Plus de cent gravures intercalées dans le texte et vingt-trois planches lithographiées illustrent ce beau livre composé avec une excellente méthode, et où l'olivier est étudié avec beaucoup de science dans ses origines, son histoire, sa culture et ses produits. C'est, en un mot, l'œuvre d'un savant agronome et d'un agriculteur pratique ; et l'on ne saurait désirer mieux dans un temps, où, fort heureusement, l'on demande à la science de fournir à l'homme d'utiles applications.

Alessandro D'Ancona : *Varietà storiche e letterarie*, prima serie ; (Milano, Fratelli Treves). — On signale en Italie depuis quelques années une dispersion de forces regrettable. Une foule de petits journaux littéraires, paraissant dans les différentes villes italiennes accueillent presque chaque semaine des articles fort intéressants, concernant l'histoire littéraire de l'Italie, qu'un petit nombre de personnes lit, et qu'on oublie bien vite. Le journal par ces contributions assure sa vente d'un jour ; mais les contributions elles-mêmes le plus souvent sont perdues pour la littérature, de manière que ce qui est imprimé reste comme inédit ; c'est ce qui arrive aussi pour ces publications que la mode a introduit en Italie à l'occasion des noces, destinées le plus souvent à être lues par une centaine de personnes et pas précisement par celles qui pourraient s'y intéresser davantage. C'est donc un véritable service que l'éditeur Treves nous rend en recueillant dans une série de volumes, les différents essais littéraires que le savant et judicieux professeur de Pise a publiés en différentes occasions dans les journaux. Le premier volume contient ces articles : « Fra Michele da Calci. - Un philosophe et un magicien. - Les *canterini* de l'ancienne commune de Pérouse. - Torquato Tasso et Antonio Costantini. A propos de certaines sources de la *Gerusalemme Liberata*. - La Cour de Rome au XVIIe siècle. - Un secrétaire d'Alfieri. - Alfr. De Musset et l'Italie. - À propos d'une nouvelle interprétation des *Promessi Sposi*. - Ugo Foscolo jugé par un aliéniste. - Piémontais illustres du XIXe siècle. - Giacinto di Collegno. - Charles Albert, d'après des nouveaux documents. - Daniel Manin et Georges Pallavicino. »

G. B. Giuliani : *La Vita Nuova di Dante Alighieri*, come principio e fondamento del poema sacro interpretata e migliorata nel testo. (Firenze, Le Monnier). — Les Étrangers qui ont adopté parmi leurs livres classiques la *Vita Nuova* de Dante, se réjouiront d'apprendre qu'il y a maintenant moyen de la lire dans un texte à peu près définitif, avec les commentaires les plus sûrs.

Le professeur Giuliani, dans tout ce qui se rapporte à Dante, véritable *maestro di color che sanno*, vient de nous procurer une nouvelle édition de l'histoire romanesque et philosophique des amours du Dante, qui n'en laisse point désirer d'autres. Après quelques mots d'introduction, suit un discours sur le style des poésies lyriques de Dante, le texte avec des notes complètement satisfaisantes, et quelques pages importantes « sur les relations intimes de la *Vita Nuova* avec le *Convito* et avec la *Divina Commedia* et sur le devoir d'exclure de la *Vita Nuova* toute interprétation allégorique et le moindre doute sur la réalité de Béatrix. »

Tullo Massarani : *Saggi critici.* (Firenze, Successori Le Monnier). — Sous le titre trop modeste d'*Essais critiques*, le sénateur Massarani, qui réunit à la fois, en lui-même, plusieurs âmes et a vécu par conséquent noblement plusieurs vies, après une étude magistrale sur Virgile, consacre un souvenir biographique à deux de ses amis littéraires, Eugène Camerini, l'éminent critique d'Ancône, et Bernardin Zendrini, le poète rêveur et le critique pénétrant de Bergame, traducteur de Heine. Ces deux miniatures sont parfaites ; le souvenir des deux amis est vivant et attachant ; la touche du portraitiste si délicate, qu'elle demande un œil exercé à l'admiration du ciseau de Cellini, pour nous permettre d'en saisir toutes les beautés de détail.

Giusto Grion : *Béowulf*, poema epico anglo-sassone del VIIe secolo; Lucca, Giusti. — Le poème de Béowulf est l'un des moins connus; il manque d'un véritable attrait; il appartient à une race dont les traditions sont un peu effacées; le contenu mythologique, le manque d'un véritable relief, d'une véritable chaleur artistique ont nui à sa popularité. Mais, si le poème n'est pas précisément bien amusant à lire, il est toujours important à étudier. Monsieur Grion, un érudit fort ingénieux, vient de donner une nouvelle preuve de patience admirable; il a traduit à la lettre, vers par vers, le poème anglo-saxon, en le faisant précéder d'une savante introduction, dans laquelle il examine le contenu mythologique et historique du poème, et il nous en fournit la bibliographie. Ce travail d'érudition est tout à fait nouveau pour l'Italie, et fournira même aux savants étrangers, quelques indications qui méritent leurs considération.

Alessandro Luzio : *Fabrizio Maramaldo;* Ancona, Morelli. — Les revendications historiques sont à la mode. Après la réhabilitation de Tibère, de Lucrèce Borgia, de l'Arétin, on tâche maintenant d'ennoblir la figure du capitaine Fabrice Maramaldo. Monsieur De Blasiis, monsieur Alvisi, monsieur Luzio, dans l'espace de ces derniers trois ans, ont jugé digne de leur attention le même sujet, si peu intéressant cependant. Maramaldo avait tué sa première femme, (une parente des Caraffa vraisemblablement); après ce meurtre, il avait dû quitter le royaume de Naples; il chercha un

protecteur auprès de la cour des Gonzaga à Mantoue; et le marquis Gonzaga le garda à son service, malgré les informations de Prospero Colonna, qui représentaient Maramaldo comme une « persona di mala sorte e che la natura sua è di saper fare cattivi offici et mal riporti. ». L'un de ses premiers exploits du temps de son séjour à Mantoue, fut sa rencontre avec le comte de Cerreto, de la maison Caraffa, qu'il tua en duel. La vie de ce gentilhomme aventurier napolitain n'a pas été édifiante; les historiens de la chute de la république de Florence ont cependant trop noirci son nom; on convient maintenant que Maramaldo n'était pas plus mauvais sujet que le plus grand nombre des capitaines de son temps. Le discours historique de monsieur Luzio est suivi d'une série fort curieuse de lettres de Fabrice Maramaldo.

A. Bertolotti : *La l'rigionia di Ascanio Colonna.* (Modena, Vincenzi, 1883). — Muratori a prétendu dans ses *Annali d' Italia,* années 1553-1557, à propos de la guerre de Sienne entre les Français et les Impériaux, qu'il était impossible de découvrir la cause de l'emprisonnement d'Ascanio Colonna et de sa mort mystérieuse dans les cachots du Castello de Naples. M.r Bertolotti, a relevé ce défi et semble avoir découvert la vérité dans les Archives du Governement Pontifical. Jeanne d'Aragon, épouse d'Ascanio Colonna, se serait, d'après divers documents peu discutables, associée avec son fils Marcantonio pour le faire emprisonner et mourir dans les fers comme coupable de trahison au profit des troupes françaises, mais en réalité pour le déposséder de ses biens et se débarrasser de lui, par esprit de vengeance pour ses infidélités conjugales. C'était assez dans les mœurs de ce temps-là.

Aurelio Gotti : *Vocabolario metodico della lingua italiana.* (Turin, G. B. Paravia e Comp. 1883). — Excellente publication que l'on ne saurait trop recommander à tous ceux qui éprouvent le besoin de parler correctement et surtout d'écrire efficacement la langue italienne. L'auteur procède par l'association des idées, qui appelle une association de vocables, et il donne, dans cet essai d'un dictionnaire méthodique, la signification en acte des mots et des locutions, avec force exemples à l'appui. Et tout cela puisé aux meilleures sources de la langue écrite et de la langue parlée.

Achille Neri : *Aneddoti Goldoniani.* (Ancone, A. G. Morelli 1883). — Est-ce bien des anecdotes sur le grand réformateur du théâtre italien que nous présente l'auteur? Dans tous les cas, cette élégante dissertation sur les conditions où certaines comédies de Goldoni ont vu le jour, et sur les amitiés et les rivalités littéraires et autres du célèbre vénitien, peut être lue avec plaisir par ceux qui s'intéressent à l'art dramatique et à l'histoire littéraire de l'Italie.

Luigi Sernagiotto : *Bonifacio Veneziano.* (Venezia, stab. Kirchmayr e Scorzi. 1883). — Le célèbre coloriste dont Sansovino,

Pietro Aretino et Vasari, eurent seuls, jadis, le soin d'enregistrer la glorieuse existence, mais que des études récentes ont décidément placé parmi les fondateurs les plus illustres de l'antique école de peinture vénitienne, *Bonifacio* a trouvé dans le Comte Louis Sernagiotto le plus convaincu et le plus laborieux des biographes. Ce n'est cependant point seulement à ce titre que cet écrivain de talent et ce critique d'art doit recevoir aujourd'hui nos éloges; nous avons à cœur, en effet, de le louer encore et beaucoup pour la conclusion éminemment artistique et en même temps patriotique de son Discours sur Boniface, lu le 27 juillet dernier à l'Académie des Beaux-Arts de Venise, devant une nombreuse réunion de jeunes gens d'élite que ses exhortations intelligentes auront, sans aucun doute, encouragé à devenir non seulement de braves artistes mais encore et surtout de bons citoyens.

Arrigoni: *Souvenir de Pétrarque*. (Firenze, S. Landi, 1888). — Voilà, vraiment, une merveille typographique et un joyau littéraire. Dire que cette publication sort des presses de l'*Arte della Stampa* et a pour auteur le rival d'Ongania de Venise, Louis Arrigoni, l'antiquaire milanais, c'est en dire assez, évidemment, pour inspirer à tous les amateurs de belles éditions et à tous les admirateurs de Pétrarque le désir de se procurer cette Notice Historique et cette Notice Bibliographique, écrites avec amour et science, illustrées avec goût et originalité. Avant de quitter Linterno en 1357, Pétrarque détacha de sa bibliothèque qu'il avait mis près d'un demi-siècle à former dans toutes les parties du monde, un certain nombre de livres religieux et les offrit comme souvenir d'amitié à ses voisins les bons moines de la Chartreuse de Garignano, près Milan. Les autres livres qu'il emporta dans sa nouvelle retraite d'Arquà furent malheureusement détruits dans un incendie, sauf un petit nombre, parmi lesquels le *Virgile* annoté de la Bibliothèque Ambrosienne. Dans la suite, la Chartreuse fut supprimée et tout ce qu'elle contenait devint la possession de la famille Ducale de Milan. En 1834, le Duc C. Visconti de Modrone fit présent des livres de Pétrarque à M.r Joseph Bruschetti, ingénieur. Ces précieux trésors font maintenant partie de la bibliothèque personnelle de M.r Louis Arrigoni et c'est en leur honneur qu'il en a rédigé et édité à ses frais l'histoire et la nomenclature.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER

Lettre de France.

I.

Paris, le 15 Décembre.

Nous voici bien loin déjà de la réception de M. Charles de Mazade, à l'Académie française. Ce qui, par ce temps d'actualité à outrance, nous impose le devoir de ne pas trop nous y arrêter. La solennité n'a d'ailleurs pas eu grand retentissement. D'une part, M. de Champagny, dont le récipiendaire avait à faire l'éloge obligé, n'était point de ces grandes figures pour lesquelles l'opinion aime à se passionner. Il avait passé au firmament littéraire comme un astre sans grand éclat et l'on s'explique que son successeur n'ait donné à son étude que des proportions modestes. D'autre part, M. de Mazade lui-même, n'avait pas à, son actif, grand bagage, académique s'entend. Aussi me contenterai-je de signaler à vos lecteurs italiens le passage de la réponse de M. Mézières, qui les touche directement. Il n'y est question que de conciliation, d'entente, et c'est, je pense, un symptôme que la *Revue internationale* accueillera avec satisfaction:

« Un jour vint, dit M. Mézières, où Cavour obtint pour son pays une alliance décisive. Cette histoire date d'hier, et cependant elle parait déjà vieille, tant a grandi le modeste client de la France de 1859. Qui reconnaîtrait, aujourd'hui, dans le robuste royaume d'Italie, la plante fragile qui s'appelait alors le royaume de Piémont? N'insistons pas. Les peuples ont leur fierté, comme les particuliers; ils n'aiment pas qu'on leur rappelle la modestie de leur origine, encore moins ce qu'on a pu faire pour eux. Vous l'avez compris, Monsieur, vous parlez d'amitié et non de reconnaissance. Nous n'avons pas besoin de nous vanter nous-mêmes, de réclamer en quelque sorte le prix de nos services. Magenta et Solférino parlent assez haut; voilà le souvenir qui reste impérissable entre la France et l'Italie, le gage d'une solidarité qui n'est pas à l'abri des vicissitudes humaines, qui peut être troublée par quelques orages comme toutes les amitiés,

mais qu'aucune des deux nations ne pourrait détruire, la première, sans éprouver un sentiment douloureux et comme l'impression d'un fratricide. Des ouvrages tels que le vôtre, Monsieur, d'un accent si cordial, d'une inspiration si élevée, ne peuvent que resserrer les liens de deux peuples amis. Vous venez ainsi au secours de notre diplomatie; vous faites plus qu'une belle œuvre, vous faites une bonne action, une action patriotique. Une Italienne distinguée répondait récemment à votre pensée. Après avoir visité le champ de bataille de Solférino, après s'être agenouillée, comme le font chaque année un si grand nombre de ses compatriotes, dans l'ossuaire où dorment les restes de nos soldats, après avoir tourné d'une main pieuse les pages de l'album où sont conservés les portraits et les biographies des officiers français morts pour l'Italie, elle éclatait en sanglots, en transports de sympathie pour la France, et, en m'envoyant le manuscrit de ses impressions, elle me priait de le remettre à l'historien de Cavour. Elle me pardonnera de vous offrir aujourd'hui publiquement cet hommage de l'Italie à la France. »

On a applaudi et les bravos trouveront certainement un écho au delà des Alpes.

Après la solennité, le deuil!

Le 14, l'Académie Française perdait deux de ses membres: MM.rs Victor de Laprade et Henri Martin. Lyonnais d'origine, caractère triste et morose, le premier avait, en 1845, visité l'Italie; mais il n'en avait point rapporté un goût bien vif de l'antiquité. Les merveilles artistiques entassées à Rome et à Florence ne lui avaient point parlé. La nature l'attirait davantage; il aimait les montagnes du Dauphiné où, chaque année, il allait, avec les siens, faire quelque excursion. Et cependant, quand il chanta les bois, il le fit avec une emphase, qui trahissait le vide de la pensée, comme quelqu'un qui n'a jamais connu l'éloquence de leur solitude et qui ne les a vus qu'à travers les livres. Successeur d'Alfred de Musset à l'Institut, il s'attira les critiques de Sainte-Beuve. Il se fâcha et engagea contre l'empire, à coups d'alexandrins, une campagne qui lui valut les honneurs du mandat de député à l'assemblée de Bordeaux. Il y fit de la politique, comme il faisait des vers. Ce qui explique qu'on en parla peu.

M. Henri Martin, qui s'est éteint le même jour, s'était tourné vers les études historiques, après avoir passé par la basoche. Il laisse une *Histoire de France*, qu'il a sans cesse remaniée, complétée, et à laquelle il avait mis la première main dès l'âge de vingt ans. Elle fait autorité, sans cependant que son succès ait surpassé celui des œuvres de Sismondi, d'Augustin Thierry, sans compter celles de Michelet. Maire du 16e arrondissement, député à l'Assemblée Nationale, puis sénateur de l'Aisne, M. Henri Martin avait été élu membre de l'Académie en remplacement de M. Thiers. Succession bien lourde et qu'il n'était point de taille à porter.

Ce double deuil va, au surplus, favoriser singulièrement les espérances des quatre candidats déjà sur les rangs: MM.rs Montégut, Droz, About et Coppée.

M. Emile Montégut est le traducteur apprécié de Shakespeare et de Macaulay. Comme M. de Mazade, il a longtemps collaboré à la *Revue des Deux Mondes*.

M. Edmond About est trop connu, même à Rome, où il a passé quelques années, pour que je m'y arrête outre mesure. Le directeur du *XIX*e *Siècle* est d'ailleurs un écrivain de race, et le public a toujours dû goûter l'esprit vraiment français que ce disciple littéraire de Voltaire a semé à pleines mains dans maints ouvrages qu'il serait superflu d'énumérer.

M. Gustave Droz, qui a atteint la cinquantaine, est l'auteur d'un livre charmant, d'une exquise délicatesse de sentiments, qui a obtenu un vif succès il y a tantôt vingt ans: *Monsieur, Madame et Bébé*. A ce livre il en a ajouté d'autres, tels que le *Cahier bleu de Mademoiselle Cibot, Babolain*, les *Lettres d'un dragon*, où l'on pouvait relever des passages fort scabreux. Il y a quinze jours, M. Droz nous a donné une étude: *Tristesses et sourires*, où il a changé complètement de ton. Elle est fort discutée, comme tout livre qui s'embarrasse de politique. La presse de gauche l'a critiquée. La presse de droite, y compris l'*Univers*, l'a applaudie. Il est vrai que le journal de feu Veuillot est revenu à récipiscence et a publié postérieurement la petite note que voici:

« Dans notre dernière *Revue Littéraire*, dit-il, nous avons signalé, avec les éloges qu'il mérite, le récent livre de M. Gustave Droz: *Tristesses et sourires*. L'annonce du livre a paru depuis dans la page d'annonces de l'*Univers;* mais c'est par erreur que nous avons laissé passer, avec cette annonce, celle d'autres livres du même auteur que son dernier ouvrage a pour but de faire oublier, et qui, à nos yeux, sont loin d'être également recommandables. »

De là grand tapage. Je n'apprécie pas. Je constate. Le livre est d'ailleurs semé de jolies choses, malgré le ton de prédicateur que l'écrivain affecte d'y prendre. J'en cite quelques-unes, à titre d'indication.

Voici d'abord une variation sur la vieillesse et l'enfance:

« Entre les vieillards et les petits enfants, il y a une intimité d'une espèce très particulière et beaucoup plus profonde qu'on ne croit. Séparés par toute une longue vie, ils se tendent instinctivement les bras, ainsi que deux amis qui se retrouvent....

Le petit enfant et le vieillard sont deux poètes enfermés dans leur impuissance: celui-ci ne peut plus, celui-là ne peut pas encore. Voilà, je crois, le lien secret qui les réunit l'un à l'autre. Ainsi que deux prisonniers, ils regardent la vie à travers les barreaux; non par la même fenêtre, assurément, mais ils se sentent voisins et se touchent, tout en se tournant le dos. »

Définition du puritanisme et des vertus austères:

« Ces vertus d'apparat ressemblent à ces gros billets de banque qui permettent à certains de ne pas payer leurs menues dettes, sous prétexte qu'ils n'ont pas de monnaie. A ces vertus officielles, je préfère les qualités modestes qui ne sont que des pièces blanches, il est vrai, mais ont un cours plus aisé. »

Que dire maintenant de cette recette pour gagner le paradis:

« L'hygiène et l'attention sont deux bonnes petites bêtes à atteler au carrosse. On ne court pas la poste, mais on ne verse pas non plus dans les fossés, et, tant bien que mal, on arrive au ciel.

— Quand on sait le chemin?

— Oh! mon Dieu, c'est en face, il suffit d'aller tout droit. »

Il ne faudrait pas croire, au surplus, que M. Droz ait toujours fait de la littérature. Sur les bancs du lycée Henri IV, il avait d'abord rêvé l'école polytechnique. En 1851, il entrait cependant à l'atelier de Nicot, exposait aux Salons et y remportait des succès. En 1864, il se réveillait écrivain et le voilà, aujourd'hui, qui s'érige en apologiste des choses du passé.

M. François Coppée, qui se met également sur les rangs, a dix ans de moins que M. Droz, étant né en 1842. Figure fatigué pourtant, qui rappelle certains profils romains. Point n'est besoin de rappeler son *Passant*. Ne vient-il pas de ramener sur lui l'attention avec un drame semi-romantique, semi-italien, représenté à l'Odéon et qui a nom *Severo Torelli?*

Ceci nous amène à parler des choses du théâtre. Et, de fait, le mois a été chargé.

Avec *Severo Torelli*, nous sommes transportés dans la Pise du XIe siècle. C'est un jeune homme de 18 ans, qui a juré, avec quelques-uns de ses amis, la perte du gouverneur Spinola, envoyé par la république de Florence. Spinola a cependant grâcié jadis le père de Severo. Mais ce père n'est qu'un père putatif. Son vrai père à lui n'est autre que Spinola lui-même et c'est sa mère qui révèle à son fils ce secret plein d'horreurs. Comment faire? C'est donna Pia Torelli qui tuera le gouverneur et se tuera après. Il y a là des situations, des caractères bien menés et observés et, comme forme, des vers supérieurement frappés. Toutes choses qui expliquent le succès de la pièce.

Celle que M. Delair a tirée, pour le Vaudeville, du roman de M. Alphonse Daudet, *Les rois en exil*, n'a pas eu moins de retentissement. Comme pour le livre de M. Droz, le public s'est divisé en deux camps, parce que la pièce lui a paru une œuvre de polémique. Elle a excité les colères du parti contre lequel elle semblait dirigée et, pendant une semaine, il a été de bon ton d'aller la siffler. On a sifflé, au moment où il est dit qu'un Bourbon, n'ayant pas de voiture, court après l'omnibus. Mais il parait que la leçon était mal faite, car on n'a pas sifflé aux endroits faibles. La pièce est, au sur-

plus, contestable, quoiqu'intéressante et l'on y trouve trop d'épisodes, d'observations fines, d'études de caractères, très bien faites pour le roman, mais déplacées sur la scène où doit paraître seule une action qui se noue et se dénoue.

A la Comédie française, on a donné un acte de M. Desvallierès: *Une soirée de contrat,* qui ne dépasse pas les limites d'une honnête bluette, sans situations comme sans caractères. Il est vrai que nous avons eu, comme compensation, les débuts, dans le *Menteur* de Corneille, de M. Samary, le frère de la gracieuse sociétaire, qui, de l'avis de tous, a l'étoffe d'un comédien.

A l'Ambigu, *Pot-Bouille* de M. Zola, adapté à la scène par M. Busnach, mais, assure-t-on, écrit en entier de la main du romancier, a eu les honneurs de la rampe. La donnée, je la résume pour ceux de vos lecteurs qui n'ont point parcouru le livre. M. Josserand est un honnête négociant qui gagne, avec beaucoup de mal, une dizaine de mille francs par an. Mais, comme il a deux filles, Berthe et Hortense, qu'il s'agit de marier, et une femme qui recherche des prétendants, on va dans le monde et on reçoit une fois au moins par semaine, dans un appartement dont le loyer dépasse trois mille francs. Après beaucoup de machinations, Berthe est mariée à un commercant, Auguste Vabre, qui est bête, brutal et nécessairement peu aimé Comme il est de plus très avare, sa femme est obligée de faire des dettes et, un beau jour, elle en est réduite à se livrer au commis de son mari. Vabre, averti par sa bonne, met sa femme à la porte et la renvoie à son père. Hortense, de son côté, épouvantée du sort de sa sœur, se fait enlever par un officier. Sur quoi, le père Josserand meurt d'apoplexie, en apprenant les deux terribles nouvelles.

Avec cette donnée, il était aisé de bâtir un drame dont l'action eut de l'unité. Mais les auteurs y ont soudé une série d'incidents plus au moins neufs, de situations plus ou moins originales, de caractères secondaires qui ont nui à l'intérêt. Joignez à cela les expressions les plus ordurières, une langue qui sent le hoquet et l'eau de vaisselle, et vous vous rendrez compte qu'il y aît eu quelques sifflets. Il y a eu cependant des passages très applaudis. On a surtout goûté la vérité de la mise eu scène, l'excellence de l'interprétation. Mais, tudieu, quel estomac cuirassé il faut pour, après diner, aller trois heures durant entendre sans sourciller tant de choses malpropres! Après tout, il parait qu'il y a encore à Paris, un public pour cela, comme il y en a pour le théâtre italien.

Car M. M. Maurel et Corti l'ont ressuscité, Place du Châtelet, en rachetant à M. Ballande le bail de l'ex-théâtre des nations. Vous connaissez M. Cesare Corti, associé à son frère Enrico. Il a été directeur de la Scala de Milan et y a donné de réelles preuves d'habilité. M. Victor Maurel est un des nôtres. Venu de Marseille au conservatoire de Paris, d'où il est sorti en 1867, avec les pre-

miers prix de chant et d'opéra, remportés ex æquo avec Gaillard, il débuta à l'Opéra dans le rôle de Nevers des Huguenots, en sortit pour aller se faire applaudir en Italie, en Angleterre, en Russie, mariant entre temps la peinture avec la tragédie, puis y revint, sur la demande de M. Vaucorbeil, pour remplacer Faure et le remplacer comme un tragédien lyrique des plus heureusement doués. Verdi le connut à l'Opéra, quand il vint à Paris diriger les premières représentation d'*Aïda*. Il le remarqua et, pour lui, il refit tout exprès son *Simon Boccanegra*, paroles de Piave, joué en 1856 à la Fenice de Venise. Profitant de ses quatre mois de congé, Maurel put créer le nouveau *Simon Boccanegra* sur la scène de la Scala de Milan où deux années de suite il tint l'affiche. Il y remporta d'éclatants triomphes et c'est à son désir de rejouer ce rôle à Paris, autant qu'à l'appui éclairé d'amis dévoués, de Mécènes tels que le prince de Sagan, que nous devons la résurrection actuelle du Théâtre Italien. La salle a été réparée, transformée, la décoration, refaite de fond en comble, pendant qu'on recrutait un orchestre, avec l'actif concours du maestro Faccio, un chef d'orchestre de grand talent, qu'on réunissait une masse chorale et qu'on trouvait des artistes comme Mme Fidès-Devriès, dont la réapparition dans *Hamlet* avait fait une si grande sensation. La représentation de gala, donnée le mardi 27 novembre, réunit tout ce que Paris compte de dilettanti, de notabilités du monde politique et artistique. Dans l'avant-scène de gauche, se trouvait le président de la république avec le général Pittié et Mme Wilson. Au dessous, Victor Hugo avec Mme Lockroy. Dans les loges, la princesse Mathilde, Mme de Lesseps, MM. Jules Ferry, Tirard, Alexandre Dumas... etc. etc. On fit le meilleur accueil à l'œuvre de Verdi et à ses interprètes, M. Maurel, dont la voix de baryton a de si grandes qualités de timbre, Mme Devriès, dont l'organe est des plus expressifs, la basse de Reské et le ténor Nouvelli, qui complétaient un quatuor digne des plus beaux chefs d'œuvre du répertoire.

Encouragés par ce succès, MM. Maurel et Corti ont donné ensuite *Marta* dont l'interprétation a été parfaite, avec M. de Reské, à qui on a redemandé la chanson à boire, avec M. Ravelli, qui chante très franchement de poitrine, avec Mmes Harris Zagury et Tremelli qui ont été très chaudement applaudies.

En même temps, l'*Eden Théâtre* faisait succéder à *Excelsior*, un ballet de M. Manzotti, *Sièba*, musique de M. M. Marenco et Venanzi. La partition sautille de valses et polkas, dont beaucoup sont jolies; elle nous donne un spécimen de tous les bruits possibles, depuis celui des grelots jusqu'à celui du vent qui siffle. Mais elle accompagne bien les pas et contre pas de Sièba, une Walkyrie qui protége Harold, à ce point que son père s'en émeut et la condamne à mille aventures fâcheuses. Il va même jusqu'à la plonger en enfer, où elle amuse les démons. Ce qui ne l'empêche pas de s'en

échapper et de devenir reine de Danemark, avec son cher Harold. Les manœuvres de ce ballet sont merveilleusement réglées. Les décors sont superbes; les danseuses, supérieurement habiles. Plus qu'il n'en faut pour asseoir un succès. Le public a fait une véritable ovation à Mademoiselle Zucchi, qui est originaire de Parme et a suivi les cours de l'école de Milan. Elle dansa successivement à Florence, Milan, Turin, Brescia, Rome, Naples, en ces derniers temps dans la *Source* de Léo Delibes. Son talent est absolument personnel et on s'accorde à reconnaître sa force, sa grâce et son charme irrésistible.

Si le ballet de Sièba est le triomphe de la manœuvre militaire appliquée à la danse, la *Farandole* transporte à l'Opéra le ballet presque féerique. Le scénario, de MM. Philippe Gille et Mortier, nous conduit aux environs d'Arles où un jeune béarnais, Olivier, vient demander la main d'une riche fermière, Vivette, qui partage son amour. Olivier n'ayant pas de fortune, le père de Vivette, Rémy, éconduit le jeune homme qu'un vieillard, Maurias, sauvé par lui, entraine aux arènes. « Bientôt, lui dit le mendiant, tu verras apparaître les âmes en peine des amantes infidèles qui voudront t'attirer à elles. Si tu résistes..... — Eh bien? — Regarde. » Un rayon de lune éclaire en ce moment une inscription qui se trouve sur l'une des pierres du monument:

Résiste aux âmes infidèles
Et ton amour triomphera.

Minuit sonne. De tous côtés surgissent des formes blanches: ce sont les âmes infidèles. Toutes emploient vainement leur séduction. Enfin l'une d'elles prend l'image de Vivette et Olivier lui donne l'anneau nuptial. Une fois en possession de la bague, elle reprend ses traits et le jeune homme affolé, demeure anéanti pendant que la farandole se déroule sous la clarté de la lune. Remis de sa stupeur, il veut se précipiter dans le torrent; Maurias l'en empêche. Vivette accourt, se jette dans ses bras et finit par vaincre les résistances de son père. On se prépare donc à partir pour l'église où doit célébrer les fiançailles. Mais le ciel se couvre. L'orage gronde. L'âme infidèle apparait et, l'aneau à la main, réclame son fiancé. Au moment où elle va l'entrainer, Maurias apparait! Saisissant un tambourin, il attaque les premières mesures de la *Farandole*. L'âme infidèle, charmée, oublie Olivier. Le mendiant l'enlace de ses bras et se précipite avec elle au fond de l'abîme. Vivette et Olivier, rendus l'un à l'autre, s'agenouillent et prient pour le vieillard qui s'est sacrifié pour leur bonheur.

Il ne faut pas trop s'arrêter aux invraisemblances dont ce scénario fourmille. Il a pour lui de se développer dans un milieu curieux, coloré et de donner prétexte à des scènes chorégraphiques heureuses. La musique en a été appréciée; on l'a trouvée cependant

un peu froide, semée d'ingéniosités qui décèlent plutôt un savant qu'un coloriste. M. Théodore Dubois, qui l'a écrite, avait déjà donné le *Pain-Bis* à l'Opéra Comique. Il est originaire de la Champagne et issu d'une famille de paysans. Son premier maître fut un tonnelier qui jouait de la contrebasse. Ses progrès s'étant affirmés, on lui permit de suivre les cours de M. Franard, qui habitait Reims. Il fallait, pour s'y rendre, faire sept lieues à pied. La distance n'effraya pas le jeune élève qui, à 17 ans, finissait par entrer au conservatoire, dans la classe de Marmontel, puis dans celle de Bazin. Pendant qu'il était en loge, il fut atteint de la variole. Il demanda un sursis de quinze jours. Il l'obtint et avec lui.... le premier prix. De retour de Rome, il s'adonna à la musique religieuse; voilà son passé. Au physique, grand, sec, le teint mat, le front découvert, l'œil doux, les cheveux bruns légèrement argentés. Ses interprètes: M. Mérante, Mesdames Mauri, Piron, Montchanin, Roumier, Biot, Ottolini, ont été très applaudis. On a fait un succès à Mademoiselle Invernizzi qui a mis à la mode les Corsets en caoutchouc. Enfin on a beaucoup goûté les expériences d'électricité dont on parlait depuis longtemps. C'est à la fin du premier acte. La lune disparait. Chaque danseuse presse un petit bouton dans sa ceinture, et un rayon électrique jaillit d'une étoile qu'elle porte dans sa chevelure. L'effet est très joli et a fait sensation.

Une chose qui a fait aussi sensation, cette fois dans le monde des peintres et des sculpteurs, c'est la décision prise par le conseil supérieur des beaux-arts de maintenir l'institution des expositions triennales faites par les soins de l'État et de fixer l'ouverture de la prochaine au 1er mai 1886, époque où s'ouvre d'ordinaire les expositions annuelles. On a vu, dans cette décision, une intention manifeste de l'admnistration des beaux-arts de reprendre en mains l'organisation des Salons, abandonnée par M. Turquet aux artistes eux-mêmes, groupés en Société. Et je ne pense pas qu'au fond l'on ait eu tort. L'exposition nationale faite, en septembre, avec une réserve bien entendue, dans des conditions de sévérité qui ont assuré son succès, n'avait été tentée que comme une expérience. Cette expérience ayant réussi, l'état veut reprendre ce qu'il a laissé à l'initiative privée. Mais il entend le reprendre par gradation, sans trop de brusquerie. en donnant au public des artistes, si enclin à la critique, le temps de se faire à cette idée. Le bureau de la *Société des artistes français* n'a pas manqué d'interpréter la décision du conseil des beaux-arts dans ce sens et il s'est rendu auprès du ministre pour obtenir quelques éclaircissements. Il en a été naturellement pour sa démarche, car M. Fallières s'est borné à lui répondre qu'on sauvegarderait les intérêts de la société, mais sans abdiquer rien des droits de l'État.

Et de fait, il faut avouer que l'administration des beaux-arts a quelque peu raison de se préparer à une prochaine reprise du Salon.

Depuis qu'ils ont été livrés à eux-mêmes, les artistes n'ont cessé de se diviser sur toutes les questions importantes. En regard de la Société qui a pris en mains l'organisation des expositions annuelles, il s'est fondé une Société libre où l'on met perpétuellement en discussion les décisions prises par la première. Le Café Hollandais où cette société nouvelle tient ses réunions, est transformé en un vaste Club où les orateurs abondent, mais où l'on compte en revanche les talents. On y décrète de temps en temps d'accusation les membres du comité de la société directrice et il n'est si mince détail qui ne fasse l'objet de quelque incident. Ce que voyant, des hommes comme Benjamin Constant, ont cru devoir donner leur démission, afin de ne pas être mêlés à ces incidents et de ne point perdre un temps qui serait mieux employé devant le chevalet.

Il est juste de dire, pour excuser ces écarts, que la presse en est quelque peu complice. Il y a vingt ans, c'est à peine si elle s'occupait du mouvement des arts. Aujourd'hui elle le suit et il n'est pas de feuille, si mince qu'elle soit, qui n'ait et son critique et son reporter. La science de l'un est bien souvent à la hauteur de la sagacité de l'autre. Si bien que, la camaraderie aidant, on arrive à faire des réputations surfaites, à encourager des tentatives mort-nées et à donner aux expositions particulières un redoublement d'intensité. A l'heure où je vous écris, il n'y en a à Paris pas moins de cinq. L'une faite par de jeunes artistes et sans intérêt; l'autre par le cercle artistique de la Seine et quelque peu mercantile; la troisième — intéressante celle-là, puisqu'elle ne comprend que des chefs d'œuvre du dix-huitième siècle, — dans la galerie Georges Petit; la quatrième, passage Vivienne, pour venir en aide à André Gill; la cinquième enfin à l'école des Beaux-arts et comprenant les œuvres de Sellier. A part l'exhibition de Georges Petit, c'est la seule qui soit vraiment intéressante. Et cependant, quel affaissement! Prix de Rome, rival heureux de Bonnat, Sellier n'a rien produit qui dépasse une honnête médiocrité. Ce qui n'a pas empêché certains de nos critiques de célébrer sa lumière dorée, sa science et son originalité.

L'art subit, au demeurant, une crise terrible. Les marchands américains, qui étaient restés les meilleurs clients de nos peintres à la mode, ont suspendu leurs commandes à la suite de l'élévation des droits de douane sur les objets d'art importés aux États-Unis. Les marchands français se sont trouvés amenés aux mêmes extrémités, et, qui pis est, à réaliser nombre de toiles achetées fermes. Enfin, ce qui s'était rarement vu, un marchand bavarois de l'avenue de l'Opéra est parti, mettant la clef sous la porte. Ajoutez à cela que l'histoire des faux Corot et des faux Daubigny a singulièrement rendu prudent l'amateur et fait baisser les prix. Aussi l'hôtel Drouot est-il quelque peu désert. La peinture s'y vend peu et mal. Témoin la seconde vacation Borniche qui n'a produit que

16,000 francs ! Il n'y a donc pas lieu de s'étonner que les mauvais prophètes nous annoncent depuis quelques mois un krack qui atteindrait l'avenue de Villiers, comme le krack de 1881 atteignit les banques interlopes. Ils citent même des noms et vous diront couramment que M. X... vend son hôtel, car, dans un certain monde d'artistes, il était de bon genre d'en avoir un.

Pour comble d'infortune, il n'est guère de mois que l'art français n'ait à enregistrer des pertes sensibles. C'est ainsi que cette fois j'ai à vous signaler la mort, à l'âge de 45 ans, du peintre Ulysse Butin, qui s'était fait le chantre des drames de la mer. Dessinateur de premier ordre, Butin, grand admirateur de Gavarni, n'avait commencé à peindre qu'en 1870. Ce n'est qu'en 1874 qu'il écrivait la préface de cette odyssée des gens de mer dans laquelle il devait rester sans rival. *L'attente*, les femmes *au cabestan*, l'*enterrement d'un marin* qui est au Luxembourg, la *godilleuse*, l'*ex-voto*, le *départ* et cette année, la *mise à l'eau*, montrèrent à quel point il comprenait et rendait le caractère des choses.

Butin occupait ailleurs l'une des premières places parmi les représentants autorisés de l'école moderne et nul doute qu'il n'ait touché à la maîtrise si la mort n'était venue si tôt. Il était de ceux qui savent et qui savent sans pédantisme, tout en ayant fait litière des traditions poncives de l'école. Il avait la réputation d'être l'un des meilleurs dessinateurs de notre temps, et cette réputation était légitime, car son dessin est toujours grand, large. C'est par leur caractère, leur mouvement qu'il voulait fixer les choses et c'est par là aussi qu'il s'est maintenu haut. Il maniait le fusain avec une sûreté exceptionelle, et il trouvait avec lui, sans compter les accents, un modelé gras, fier et une lumière singulièrement brillante. L'exposition de ses cartons mettra à nouveau en relief ces qualités diverses.

Comme peintre, Butin avait éprouvé au début de grandes difficultés. A force de ténacité, il les avait vaincues. Son long séjour à Villerville l'y aida. Il trouva là un clavier extrêmement sobre, où tout se mariait dans des délicatesses qui parlaient à sa palette un peu timide et qui faisaient avec un rare bonheur valoir l'âpre énergie des modèles que le dessinateur avait admirés. Il comprit la note argentine de cette plage où la mer est jaunie par le voisinage de la Seine, où les sables sont fins, où les roches sont clairettes, où le goudron des barques chante si bien dans la variété des gris. Mais s'il laissa à d'autres l'orchestration puissante de la couleur, il chercha toujours à mettre dans les toiles l'immensité et l'harmonie. Ce qui le préoccupa, après la forme, ce fut moins la vérité des tons locaux que les rapports de ceux-ci, leurs valeurs respectives, d'où nait la justesse de l'impression. Et il y a unanimité à constater qu'il a réussi.

Il n'est donc pas douteux que la postérité consacrera en Butin

un talent vrai, sincère, d'une saveur franchement moderne, d'une originalité qui, pour avoir été lente à s'affirmer, n'en est ni moins réelle ni moins tranchée.

A. HUSTIN.

16 Décembre.

P. S. Je rouvre mon courrier pour vous annoncer le succès du *Maître de Forges* de M. Georges Ohnet, au théâtre du Gymnase et l'attrait du concert organisé hier au dîner de la Polenta. Delle Sedie a chanté *Ninon* de Braga et la *cavatine* du Barbier. Braga a exécuté *Ma mère est malade*, avec son entrain habituel. Enfin on a beaucoup applaudi Mademoiselle Calderon et le maestro Gialdini.

A. H.

Lettre de l'Allemagne

Le théâtre Allemand à Berlin.

Berlin, 10 Décembre 1883.

Depuis la fondation de l'Empire d'Allemagne, la capitale de la Prusse a pris un puissant et brillant essor, en tout ce qui concerne le commerce, la science et les beaux arts. Sur tous les domaines de la vie publique, on emploie les meilleures forces à fortifier l'union, ce qui était impossible avec les petits états de l'Allemagne. La floraison est complète et porte partout des fruits. Partout? Non. Une des plus nobles branches de l'Art, d'année en année, devient de plus en plus stérile et triste. La scène, la grande comme la petite, trahit ici une véritable décadence. L'opérette de Vienne et de Paris l'a envahie; le théâtre Royal, jadis véritable foyer artistique de la capitale, est depuis une dizaine d'années, dirigé sans aucun goût. Le public qui a encore quelque sentiment de l'art, se venge en accourant fêter les célébrités étrangères, dès qu'elles nous arrivent. Lorsque Rossi ou Salvini, Pauline Lucca ou Adelina Patti arrivèrent, le public se pressait à la location,

pour profiter au moins de ces rares apparitions de l'art, mais d'un art réel.

Au commencement de la saison théâtrale de cette année, on a du moins songé à soustraire la scène dramatique à cette condition déplorable. Une nouvelle entreprise théâtrale, fondée sur des bases solides, essaye d'intéresser pour elle ce qu'il y a de mieux dans le monde berlinois. Le jour de la Saint Michel, dans le Friedrich-Willhel Stadt, aux bords de la Sprée, dans le gracieux temple de l'art où Jacques Offenbach et Johann Strauss faisaient autrefois promener leurs créatures légères et amusantes, on représenta le drame génial de la jeunesse de Fr. Schiller *Amour et intrigue* (*Kabala und Liebe*). Le parterre était rempli d'un public venu de près et de loin; dans le vestibule on remarquait les bustes de quatre grands poètes allemands: Lessing et Gœthe, Schiller et Kleist. Sur la scène jouaient, l'un à côté de l'autre, quatre des plus célèbres acteurs allemands de notre temps: Haas et Förster, Baray et Friedmann. Jusqu'ici, ils s'étaient toujours produits séparément, en se traînant avec leurs troupes de ville en ville, quelques-uns même au-delà de la mer. Maintenant les voilà réunis, pour fonder ensemble, avec l'écrivain dramatique Adolfe l'Arronge, une scène sur le modèle du théâtre classique parisien et du Burgtheater de Vienne.

La jeune entreprise compte presque trois mois de vie, et il y a des chances qu'elle vivra. Habitué aux misérables représentations de l'Hoftheater, Berlin a pu jouir deux fois déjà des merveilles de la tragédie classique, avec une mise en scène remplie d'esprit, de convenance, de vie et d'harmonie. L'*Iphigénie* de Gœthe, l'*Othello* de Shakespeare, mais surtout la pièce idéale des Allemands, le *Don Carlos* de Schiller, reparurent devant nos yeux, sur une scène libre, pour nous produire une impression profonde, et ineffaçable.

Le tout n'a pas été précisément aussi bien qu'on aurait pu le souhaiter. L'Othello de Barnay ne pouvait se mesurer ni avec l'Othello de Rossi, ni avec celui d'Edwin Booth, ni avec l'Othello de Salvini, ni avec celui de Sonnenthal; ces représentations bien connues laissaient un peu dans l'ombre notre artiste intelligent sans doute, mais un peu froid; heureusement Othello n'est pas un homme seul, mais tout un drame; l'ensemble, qui manquait jusqu'ici surtout à la scène allemande, a été admirable, par l'accord de toutes les forces artistiques qui devaient contribuer au succès.

Un nouveau *théâtre français* ne pourrait sortir en un jour comme par enchantement du sol de Berlin. Plusieurs artistes ont été appelés, un petit nombre d'entr'eux, à vrai dire, méritaient ce choix. À côté des quatre associés ci-dessus nommés, on peut cependant encore citer deux autres artistes remarquables, un comique, et un jeune premier. Monsieur Engels, comme bouffon, a excellé dans la farce locale et pendant bien des années fort amusé les joyeux Ber-

linois. Son progrès actuel vers un genre d'humour plus fin, a peut-être nui quelque peu au théâtre populaire, mais non pas, à ce qu'il paraît, à un perfectionnement de l'artiste même et à sa carrière. L'autre, monsieur Kainz, possède le feu de la jeunesse et un accent passionné et poétique. Son *Don Carlos* a gagné tout Berlin. Si, pour le couple d'amour de la tragédie classique, on met à ses côtés une compagne tout aussi poétique, on aura le droit de bien espérer pour l'avenir du théâtre allemand. Les actrices actuelles ne manquent ni de jeunesse, ni de beauté, mais leur talent laisse à désirer; et lorsqu'on a laissé échapper un talent comme celui de la jeune actrice roumaine Agathe Barsescou, l'on a eu vraiment trop de générosité ou trop de légèreté. Le génie hardi de madame Hedvige Niemann-Raabe produit cependant toujours de l'effet, et tout près d'elle, on remarque une aimable jeune fille, aux yeux noirs, une charmante soubrette de 20 ans, mademoiselle Agnès, un espoir de la comédie, comme monsieur Kainz est un espoir de la tragédie.

Quant aux nouveautées, jusqu'ici, une tragédie et une espèce de comédie n'ont pas eu de succès. La première « Le Minorite » est tombée à cause de ses invraisemblances et fut de suite retirée du répertoire, quoique l'auteur, Ernst von Wildenbruch, soit, depuis deux années, le bien aimé parmi les auteurs dramatiques allemands. L'autre pièce a eu une chûte encore plus bruyante; et le crédit artistique du *Deutsche Theater* a été gravement compromis par le fait que l'auteur de la pièce est le directeur lui même, M. l'Arronge. Il s'agit maintenant de mettre sur la scène un lourd remaniement dramatique du *Grillon du foyer* de Charles Dickens contraire à toute véritable poésie; je souhaite vivement que le théâtre puisse avoir bien vite l'occasion de chasser ces détestables plaisanteries, par la représentation de quelque nouveauté méritant de vieillir.

Dans les autres vieilles pièces non classiques que l'on a jouées, comme, par exemple, *Le Lieutenant du Roi* (Königslieutenant), l'*Uriel Acosta* de Gutznow, et la *Krisëis* de Banernfeld, on a mal distribué les rôles. On pourrait, à propos des excellentes personnes dont dépend l'avenir du Théâtre allemand répéter le mot de Gœthe: *L'homme se trompe tant qu'il s'agite vers un but* (*Es irrt der Mensch so lang er strebt*). Nous signalons les fautes, mais tout en prenant une part joyeuse aux efforts, tout en faisant des vœux sincères pour le succès de cette jeune scène, à laquelle se rattache peut être tout l'avenir de théâtre national. C'est pourquoi elle nous semble digne de l'appui des personnages les plus nobles; et dans une chronique littéraire et artistique de Berlin, on ne peut pas oublier que Son Altesse Impériale le Prince Héritier a su utiliser les quelques jours qu'il avait à sa disposition entre les manœuvres militaires de l'automne et son voyage actuel en Espagne, pour fréquenter régulièrement le *Deutsche Theater*. Nous serions heureux si son Altesse qui aime et comprend

l'art, pouvait seulement porter son regard réformateur sur les scènes impériales qui se trouvent sous la protection directe de son auguste Père.

PAUL SCHLENTE.

Lettre de Vienne.

Vienne, 5 Décembre 1883.

Je salue de grand cœur la création de la *Revue internationale*, espérant qu'elle contribuera largement à la bonne intelligence qui s'est établie entre l'Italie et ma patrie, devenue constitutionnelle. Aux bords du Danube, la vie intellectuelle a pris un essor remarquable, après avoir trop longtemps pataugé dans le bourbier des historiettes de boudoir d'actrice. La génération qui nous précédait s'occupait, par force majeure — le système gouvernemental d'alors résistant énergiquement au génie du siècle — presqu'exclusivement des affaires de théâtre, et revenait toujours... aux premières amours de ses soubrettes ou de ses tragédiennes. L'Autriche ne manqua certainement pas de quelques poètes de race : Franz Grillparzer, Ferdinand Raimund, Nicolaus Lenau, Anastasius Grüen. Mais quelques hirondelles ne font pas le printemps d'une nation. Grillparzer, le chef de la pléïade, demeura méconnu pendant une trentaine d'années jusqu'à son quatre-vingtième jour de naissance qui rappelait au souvenir des Viennois ce qu'ils possédaient dans ce noble dramaturge, doublé d'un poète lyrique de premier ordre. Grillparzer ne fut jamais si vivant que depuis sa mort. Son ombre s'agrandit de jour en jour et même l'Allemagne du Nord — longtemps assez récalcitrante contre le digne émule de Gœthe et de Schiller — commence peu à peu à lui rendre hommage. Je passerais les bornes de ce courrier, écrit au courant de la plume, en tâchant d'expliquer et d'énumérer les causes du changement survenu en Autriche. Aujourd'hui les beaux-arts et les arts industriels, jadis négligés et maltraités, sont réhabilités parmi nous. Au dire de nos grands-pères, un *artiste* ne pouvait être autre chose qu'un acteur. De nos jours les architectes et les statuaires tiennent le haut du pavé. L'antique Rome d'une ville de tuiles se transforma en une ville de marbre. C'est le cas de la bonne ville de Vienne. Dès la chûte des murailles de fortification, une autre Vienne commença à se développer. L'embellissement de Vienne une fois

commencé, les artistes nécessaires se donnèrent le rendez-vous dans la capitale autrichienne. Les arts industriels pressentaient et voyaient leur renouveau. En même temps que la liberté, le bon goût faisait son entrée à Vienne. Les musées d'industrie et d'art exerçaient bientôt leur influence . . . Maintenant, les grandes merveilles architectoniques de Vienne approchent de leur accomplissement et un coup d'œil de l'ensemble de ce que la *Renaissance Viennoise* a produit commence à devenir possible. L'Hôtel de Ville, œuvre ravissante de ce sublime maître gothique qui a nom Frédéric Schmidt et la nouvelle Université, en style renaissance demi-italienne, demi-française, legs de feu Henri Ferstel, ont été inaugurés il y a quelque temps. Le nouveau théâtre de la cour s'ouvrira l'année prochaine. Les deux vastes musées, destinés l'un aux arts, l'autre aux sciences naturelles, marchent vers leur achèvement. L'Église du Sauveur, fine fleur du style fleuri et le Palais de Justice sont déjà ouverts; le Parlement, œuvre de l'architecte Théophile Hansen, va être inauguré ces jours-ci. Le nouveau château impérial, dont les travaux souterrains sont terminés, figurera comme conclusion de notre épopée architectonique qui ajoute le plus grand éclat au règne de l'Empereur François Joseph dont le nom sera joint à jamais à l'histoire du Vienne moderne . . . Il va sans dire que les architectes donnent du travail aux sculpteurs qui, par la décoration, se réservent le mot de la fin. Quant aux peintres autrichiens, eux aussi se trouvent maintenant mieux qu'autrefois. Hans Makart, quoi qu'on dise de ses orgies de couleur, a sa note tout-à-fait personnelle, ce qui suffirait pour le mettre en vue pour longtemps; il attira à temps l'attention des Mécènes sur Vienne, et dès lors notre commerce de tableaux — sans atteindre celui de Munich — s'est élevé considérablement. Canon, Augeli, Defragger, l'hongrois Mumkàcsy, le polonais Matejko, répandent par leur œuvre la bonne réputation de la peinture autrichienne contemporaine. L'intérêt du public pour les beaux-arts s'est augmenté incontestablement depuis que le territoire de l'art à Vienne ne se borne plus aux représentations dramatiques.

Quant à la production littéraire, elle ne chôme pas. Autrichiens de naissance et d'adoption cultivent tous les champs. Mais le commerce des livres étant absorbé de tout temps par Leipsick et depuis peu par Berlin, il n'est pas très-brillant à Vienne. Nos libraires-éditeurs ne publient pour la plupart que des livres à l'usage des écoles et des ouvrages spéciaux sur les disciplines exactes. En Autriche, on écrit bien des livres mais, on les fait imprimer et paraître en Allemagne. Les romans, les poésies et les drames de nos auteurs — abstraction faite d'un petit nombre d'œuvres littéraires — voient le jour au-delà des p teaux noirs et jaunes. Robert Hamerling, par exemple, qui écrit à Graz, a publié son dernier poème « Amour et Psyché » chez Titze à Leipsick.

J'ai fait rapidement passer en revue les éléments les plus importants de notre mouvement littéraire et artistique. Je n'ai rien dit encore sur l'état actuel de nos théâtres. Je constate que, depuis le développement des autres arts, l'art dramatique se trouve dans un état de décadence. C'est une réaction assez naturelle contre la contrainte exercée autrefois sur les Viennois qui devaient s'occuper exclusivement du théâtre ou plutôt du commérage des coulisses. Actuellement, nous n'avons que deux théâtres dignes d'être mentionnés : l'Opéra et le Burg-Théâtre, tous les deux soutenus par la générosité de l'Empereur. J'aurai l'occasion de revenir sur ces deux établissements.

Qu'il suffise, pour le moment, de dire que le premier dispose d'un matériel brillant, et sur la scène et dans l'orchestre, et qu'il est sûr d'enlever son public avant tout par les exécutions du *drame musical* (Musikdramen) de Richard Wagner. Le Burgtheater marche encore à la tête des théâtres allemands, mais la compagnie a baissé un peu en comparaison avec celle qui jouait sous le régime du célèbre Laube. Le répertoire laissait de tout temps un peu à désirer au point de vue littéraire. Or, il n'y a pas à s'étonner si les habitués de notre première scène se montrent très soucieux de l'avenir de celle-ci.

Je ne vous parlerai que des événements qui intéresseront un public international. C'est pour cela qu'aujourd'hui je passerai sous silence l'Opéra et le Burg-Théâtre. En revanche, il me faut faire mention d'une représentation ayant eu lieu au Stadt-Théâtre, scène inférieure, fondée en 1872 par Laube — après sa retraite de la direction du Burg-Théâtre — et passée depuis en d'autres mains. A l'occasion d'une œuvre de bienfaisance, plusieurs des comédiens impériaux déménagaient pour la durée d'une seule soirée du Burg-Théâtre au Stadt-Théâtre afin d'y jouer une adaptation de *Maître Pathelin*, la farce immortelle qui, au bout de quatre siècles se montre encore dans l'éclat de la jeunesse et d'une fraîcheur immaculée. J'étais empêché d'assister à la *première* qui jusqu'à présent n'a pas eu de *seconde* ; mais je viens de lire la brochure. [1] Monsieur le Comte Albéric de Wickenburg, qui nous à donné plusieurs travaux sérieux — entre autres une traduction très réussie du *Prométhée délivré* du poëte anglais Shelley, — s'est imposé la tâche de *sauver* le vénérable *Maître Pathelin* pour la scène allemande. Mr. de Wickenburg a fait de son mieux, mais je doute de l'avenir théâtral de la pièce en Autriche et en Allemagne. Ce n'est pas une contradiction avec ma propre appréciation enthousiaste. Comme livre, *Maître Pathelin* fera toujours les délices des friands. Comme pièce dramatique, la farce qui fait retentir d'une

[1] Publiée chez L. Rosner, libraire-éditeur, Vienne.

manière si folâtre le franc rire gaulois ne se maintiendra qu'en France. Mr. de Wickenburg s'est servi du vers rimé et, autant que possible, il suit l'original. Les calembours contenus dans celui-ci et le bavardage folâtre de Maître Pathelin pendant sa maladie feinte ne sont pas traduisibles. Il ne faut pas demander l'impossible à un adaptateur. Mr. de Wickenburg s'est tiré de l'affaire très-convenablement. Avec ses interprètes d'une soirée, la pièce rentrera au Burg-Théâtre pour y être jouée de temps en temps, mais sans aucune chance d'être montée comme partie intégrale du répertoire. Dans une préface, l'adaptateur attaque l'opinion qui attribue à Pierre Blanchet la qualité d'auteur de la pièce.

Il ne met en avant aucun nom d'auteur, se contentant de fixer que Pierre Blanchet vit le jour en 1459, que la farce fut écrite entre 1467-1470 et qu'en conséquence Blanchet aurait dû faire sa pièce entre 8-11 ans, ce qui trahirait un talent un peu trop précoce.

Il n'y a presque pas d'auteur appartenant au XVme siècle auquel on n'ait pas attribué la paternité de *Maître Pathelin*. Le XVème siècle était riche de ces joyeux compères qui savaient improviser des farces et des sotties pleine d'une gaieté surabondante.

FERDINAND GROSS.

Lettre de Saint-Pétersbourg.

St.-Pétersbourg, 5 Décembre.

Presque toute la littérature russe se concentrant dans les volumineuses Revues, publiées à St. Pétersbourg et à Moscou, nous pensons que rien ne conviendra mieux aux lecteurs de la *Revue Internationale*, désireux de connaître la Russie actuelle et sa manière de penser, que de donner ici un aperçu des articles qui nous frapperont le plus dans: *Le Messager d'Europe*, *Les Annales de la Patrie*, *La Pensée Russe* et *Le Messager Russe*.

Nous nous bornerons, pour cette fois, à l'analyse des principaux articles, contenus dans les dernières livraisons (Octobre et Novembre), du *Messager d'Europe (Vestnik Evropy)*.

Un article de M. V. V. *L'Échange et l'Agronomie*, a pour but de combattre la théorie actuelle du progrès économique dans son application à la Russie. Cette théorie se base sur la conviction que le développement de la civilisation dans la vie industrielle exige le

partage croissant du travail. M. V. V. ne trouve pas que cette théorie puisse s'appliquer à la Russie ; car elle impliquerait la division de la population en deux classes distinctes : celle du laboureur et celle de l'ouvrier, comme nous voyons à l'occident. Il ne faut pas perdre de vue que la Russie diffère sous bien des rapports de tous les pays de l'occident. L'occident se trouve en ce moment en face d'un problème difficile à résoudre, celui du prolétariat. En Russie, ce problème n'existe pas encore, et certains économistes pensent que si elle suit le chemin que son histoire lui a tracé, elle réussira à se garer des conséquences d'un faux système. Il s'agirait seulement de ne pas entraver le développement naturel de la vie rurale. La vie des paysans russes est simple et patriarcale ; les exigences du paysan sont presque nulles ; il produit lui-même tout ce dont il a besoin pour sa consommation journalière, et il sait parfaitement se passer des produits qu'il ne trouve pas immédiatement sous sa main. En outre, l'absence des centres et des grandes fabriques a développé dans certains gouvernements de la Russie une industrie spéciale que tous les économistes s'accordent à maintenir. C'est l'industrie coopérative, *Koustarnaïa*, comme on l'appelle, qui permet aux paysans de s'occuper de différents métiers, sans abandonner la culture de la terre. Cette industrie embrasse tous les métiers. L'ouvrage se fait en famille, et chaque membre contribue pour sa part au travail général. Ce n'est pas le moment de donner ici une description détaillée de cette branche du commerce russe. Il suffit de dire que M. V. V., se basant sur les conditions géographiques et climatologiques de la Russie insiste sur le maintien du *statu quo* actuel et une moitié de son article est rremplie de chiffres qu'il cite à l'appui de son avis. M. V. V. voudrait seulement voir le paysan russe débarrassé d'une grande partie des charges et des impôts pesant sur lui et lui enlevant la possibilité d'entreprendre des réformes sérieuses dans l'économie rurale.

Dans un article remarquable intitulé *Recherches sur la poésie populaire russe*, M. Pypine nous présente deux auteurs bien connus en Russie pour leurs recherches mythologiques. Les professeurs Bouslaïeff et Affanassieff ont été les premiers à s'occuper sérieusement des traditions populaires russes. Avant de parler des travaux de ces deux auteurs, M. Pypine énumère les étrangers qui se sont occupés du sujet qu'il traite : MM. Rambaud, Wollner, Ralston et autres, et il nous montre les différentes directions, prises par l'étude des mythes à diverses époques, ainsi que les sources, où elle puisait ses connaissances. Il nous donne aussi un aperçu des principaux travaux de J. Grimm sur la mythologie populaire. Grimm fut le premier qui donna le nom de science à l'étude de la fable : grecque, romaine, germanique et autres. Il trouvait que la mythologie ne pouvait pas être le résultat d'une spéculation consciente, mais qu'elle était plutôt la création inconsciente de l'esprit poétique du peuple,

analogue en cela à la langue. Les continuateurs de Grimm perdirent de vue le but principal de ses études, et au lieu de chercher dans les contes populaires la trace des croyances, des coutumes et des mœurs d'autrefois, ils s'occupèrent exclusivement des faits et gestes des dieux eux-mêmes, laissant de côté la poésie véritable qui se dégageait de ces épopées. Ce fut Mannhardt qui remit la littérature populaire allemande dans son droit chemin.

En Russie, ce fut le professeur Bousslaïeff qui vit tout ce que l'on pouvait tirer des théories de Grimm. Il dédaigna la fausse sentimentalité qui commençait à règner dans la littérature russe, vers 1850, quand tous les auteurs se mirent à exalter la littérature populaire, imitant le peuple dans ses expressions les plus triviales et lui prêtant des sentiments et des idées qui ne lui appartenaient point. Il ne partagea pas non plus les théories excessives des slavophiles et se trouva souvent en désaccord avec eux. En homme de science, il ne niait pas la critique. Il rêvait pour la poèsie populaire une existence libre, guidée par une connaissance approfondie des anciennes traditions poètiques. Un des mérites de Bousslaïeff consiste en ce qu'il ne traite pas la poèsie populaire avec la condescendance que certains écrivains lui ont témoignée; il aime passionnément le sujet qu'il étudie et lui applique même ce vers italien: « *Quanto si mostra men, tanto è più bella.* » Bousslaïeff sut, en reconstruisant le poème épique, lui prêter un attrait particulier, en indiquant son côté moral et poétique.

Après lui, M. Pypine nous présente un autre travailleur infatigable M. Affanassieff.

Affanassieff était aussi un adepte de Grimm, mais le champ de ses recherches fut plus spécial; il se borna à la mythologie. Comme Max Müller et le professeur de Gubernatis, il pensait que les éléments et les phénomènes physiques peuvent servir de clef à l'explication des légendes populaires. Le mérite principal d'Affanassieff a été celui d'avoir rassemble une quantité énorme de matériaux; s'il pêche parfois par la témérité de ses conclusions, il rachète ce défaut par la passion avec laquelle il étudie son sujet. M. Pypine lui reproche pourtant de ne pas assez analyser les mythes qu'il aborde. Il ne prend pas en considération les formations antérieures d'un poème, ni les différents degrès de son développement, et si quelque fragment de mythe hindou, grec ou scandinave lui tombe sous la main, il le saisit avec empressement et lui prête aussitôt une origine slave. On comprend que tous les adeptes de Grimm aient trouvé un grand attrait dans des recherches qui leur permettaient de pénétrer les secrets des siècles les plus reculés, mais leur œuvre aurait peut-être été plus utile, s'il ne s'étaient pas laissé entraîner par le désir de donner une explication mythologique à chacune des légendes, car ceci les porta souvent au delà de la vraisemblance.

Vers l'année 1871 la découverte d'importants manuscrits anciens

donna un nouvel essor à l'étude de la littérature populaire et mit en vue plusieurs investigateurs de talent.

M. Beszonoff, entre autres, voudrait voir plus de système dans l'étude des mythologies de tous les pays. Il cite, comme exemple à prendre, la mythologie grecque qui se divise en trois périodes distinctes: *la période chronique*, où les éléments jouent un grand rôle, la *période zoomorphique*, ou celle des animaux, qui manque complètement chez nous, puis enfin, la période *antropomorphique*, où l'esprit humain se révèle dans toute son élèvation, où les hommes sont déifiés, et les dieux mis au rang des hommes.

M. Pypine nous raconte les différentes controverses sur l'origine des légendes. Les uns ne voulaient rien voir d'original dans les poèmes russes et les prenaient pour de grossières copies des poèmes orientaux. D'autres crurent découvrir de véritables types historiques dans les héros des légendes. Celui de tous les écrivans qui fit le plus pour la littérature épique fut M. Vesseloffsky. Il amassa un nombre colossal de matériaux, les compara entre eux et créa une méthode spéciale pour ses investigations. M. Vesseloffsky possède une grande érudition; il connait à fond les littératures de tous les pays, mais son époque de prédilection est le moyen âge. Il ne comprend pas le parti pris avec lequel on ne veut rien voir d'original dans la littérature de tous les peuples qui vinrent après les hindous. Il dit que, si l'on admet le travail de l'imagination pour les populations orientales, on n'a pas le droit de le nier à celles qui vinrent après elles. Son but est de bien comprendre l'ancienne civilisation européenne; il n'aborde pas un sujet, sans l'avoir étudié à fond et il n'affirme jamais rien, sans citer des faits à l'appui.

A mesure qu'il avançait dans ses recherches, il put prouver presqu'avec certitude que beaucoup de mythes et de légendes qui, jusqu'à lui, avaient été attribuées au peuple, avaient au contraire une origine beaucoup plus savante. M. Pypine cite plusieurs exemples à l'appui des recherches savantes et consciencieuses de M. Vesseloffsky qui a déjà formé toute une école de savants distingués.

Mais le plus important des articles qui ont paru dernièrement dans le *Messager d'Europe*, nous semble un essai complet de M. Stassoff sur *L'Art musical en Russie* depuis 25 ans. M. Stassoff est un ardent patriote et il considère souvent les œuvres de nos compositeurs à travers le prisme de l'amour passionné qu'il porte à la Russie. Il recherche principalement deux qualités dans l'art musical: le réalisme et l'élément national. Voilà pourquoi nous le voyons traiter avec beaucoup de sévérité des compositeurs, tels que Séroff, Rubinstein et Caïkoffsky qui, cependant, jouissent d'une grande réputation en Russie.

Jusqu'en 1883, la Russie ne possédait en fait de musique nationale que l'hymne russe, composé sur commande, et un mauvais opéra

de Verstoffsky: *Le tombeau d'Askold*, où l'auteur avait rassemblé un grand nombre de motifs trivials.

Vers l'époque dont nous parlons, Glinka voyagea en Italie et, chose étrange, il en rapporta la conviction arrêtée que le temps était venu de fonder une école de musique nationale. En effet, ses opéras révélèrent un côté de l'art musical, que personne n'avait exploité jusqu'à lui. Dès lors, l'école russe était fondée.

A partir de lui, on remarque plusieurs traits distinctifs dans la manière de comprendre la musique de tous nos compositeurs:

1.° Ils démontrèrent toujours une grande indépendance dans leurs conceptions; les coryphées, les réputations faites n'existaient pas pour eux; ils portaient partout un grand esprit d'analyse et de critique. Ils s'armaient aussi contre la routine des maîtres allemands; tout en comprenant la nécessité de l'étude du contre-point, ils ne voulaient en même temps pas se rendre les esclaves d'une méthode. Glinka employa seulement cinq mois à l'étude du contre-point.

2.° Un autre trait distinctif des compositeurs russes est l'élément national et oriental. Pendant que Beethoven cherche des thèmes russes, que Schubert improvise des romances slovaques et que Liszt s'inspire des rhapsodies hongroises, nous voyons que chez nos compositeurs l'élément national se présente de lui-même de tous côtés: le paysan, le maçon, l'ouvrier, la marchande, emportent de leur pays natal toutes les chansons qu'ils ont entendues dès le berceau, et chacun peut les entendre et se pénétrer de leur mélodie. L'Orient aussi a laissé une trace tellement ineffaçable sur la vie russe que nos compositeurs s'en inspirent tout naturellement.

3.° Enfin, voici un dernier trait distinctif de nos compositeurs, c'est leur tendance à la *musique à thèse (Programmusik)*. Toutes les symphonies russes ont été écrites sur des thèmes.

Vers l'année 1850, Dargomyrsky composa son premier opéra. Il erra longtemps avant de trouver sa véritable vocation. Le but qu'il poursuivait était difficile à atteindre; il cherchait avant tout la vérité d'expression. Et en effet, dans sa « Roussalka » il déploya une grande force dramatique et sut rendre par des sons musicaux tous les tons insaisissables et les nuances de la parole humaine. Stassoff le met au-dessus de Meyerbeer dans le « Prophète » et dans les « Huguenots » pour la force et le naturel de certaines scènes déclamatoires. Ces qualités furent perdues pour le public russe, qui accueillit l'opéra de Dargomyrsky avec beaucoup de froideur et ne l'apprécia que dix ans après sa première apparition.

Séroff ne trouve pas une grande faveur aux yeux de M. Stassoff. Il lui attribue peu de talent, comme compositeur, et dit qu'il était trop changeant dans ses opinions et trop peu convaincu, pour avoir jamais dû réussir un critique sérieux. En revanche, la nouvelle phase musicale, inaugurée vers 1855 par Balakireff a toutes les sympathies de M. Stassoff. Balakireff avait hérité de tout le sa-

voir de Glinka qui avait su appréeier son talent. Quatre hommes de mérite viennent se grouper autour de lui et l'aident à former une école; ces quatre hommes sont: Quüy, Moussorgsky, (mort en 1881), Rimsky-Korsakoff et Borodine. Balakireff, tout en étudiant lui même, dirigea aussi les études musicales de ses camarades. Il connaissait son art à fond, avait le jugement sûr et aucune production de choix n'échappa jamais à son analyse. Vers 1860, Balakireff fonda une « Société musicale russe, » qui donna des concerts. Ceci lui attira l'opposition des musiciens du conservatoire et la polémique de Séroff. La nouvelle école était tellement absorbée par l'idéal qu'elle avait en vue qu'elle déracinait les anciennes théories et insultait les préjugés avec une hardiesse inouie sans se préoccuper du public. Les romances di Balakireff sont pleines de poésie et de passion. On remarque surtout « Le chant du petit poisson doré » et « My soul is dark » qui est une pièce pleine de force et d'élan. Les ouvertures de Balakireff sont toutes très-remarquables; *Tamara*, surtout, est une des créations les plus parfaites de notre époque.

Quüy n'est pas fort dans la symphonie. Son talent nerveux et subtil se complait à décrire la passion dans toutes ses phases: la jalousie, le désespoir, le sacrifice. Il a fait deux opéras *Radclyff* et *Angelo*, dont le dernier est le meilleur. Il jouit longtemps d'une grande réputation comme critique musical; il était spirituel, indépendant, comprenait bien les exigences de son époque et savait défendre ses opinions. Mais, vers 1874, un changement se fit en lui; il devint moins exigeant, modifia ses opinions et finit par devenir un critique assez médiocre. Moussorgsky est un réaliste convaincu. A l'exemple de Dargomrsky, il cherchait surtout la vérité d'expression et tâchait d'effectuer un rapprochement entre la musique, le chant et la parole humaine. Il excelle dans la représentation des types les plus divers et des scènes de la vie du peuple. Son opéra *Boris Godounoff*, écrit sur le libretto de Pouchkine, est plein d'un réalisme tragique.

Le talent de Rimsky-Korsakoff se déploie dans tout sa force dans les compositions orchestrales et les symphonies. Le public, par exception, reçut avec enthousiasme les premières productions; mais cet enthousiasme ne fut pas de longue durée et, quand la sublime symphonie d'*Antar* parut, le public et la critique se détournèrent de lui. Personne ne comprit l'inspiration grandiose du *scherzo* qui représente la collision terrible des hordes barbares sur le champ de bataille. Son opéra « la Swiègouroyka » ne fut pas apprécié non plus; M. Stassoff le met cependant au rang des productions capitales de notre siècle.

Le cinquième membre de ce groupe, Borodine, est également fort dans tous les genres, la symphonie, l'opéra et la romance. Il réunit une force et une ampleur magistrales à l'élan, à la fougue et à la passion. Il est épique et national dans le sens le plus étendu du mot.

Son opéra « le prince Igor » n'est pas encore achevé; mais il y déploie un talent hors ligne. Ses romances sont toutes remarquables. Le public ne se montre pas favorable à Borodine. Quant aux critiques, ils lui furent toujours hostiles.

M. Stassoff voit dans Wa'koffsky un grand talent qui s'est trop laissé influencer par la routine du Conservatoire et par son maître Rubinstein. Il admire surtout ses ouvertures: *Roméo et Juliette*, *La Tempête* et *Francesca da Rimini*.

Quant à Rubinstein — M. Stassoff nie son talent comme compositeur et admire seulement quelques-unes de ses compositions dans le style oriental.

Nous passons outre, devant des talents comme Ladygensky, Scerbatceff et Liadoff, pour nous arrêter devant un talent remarquable qui a commencé à se révéler depuis peu. Nous parlons de Glasounoff, qui compose depuis l'âge de 13 ans. A 18 ans, il connaissait déjà à fond la musique de tous les pays. L'ampleur, la force, la vivacité, une exubérance d'imagination et un sentiment passionné, voilà les traits caractéristiques de ce compositeur, auquel on peut prédire un avenir brillant.

On aura remarqué l'indifférence démontrée par le public russe aux représentants de la nouvelle école. Ceux-ci sont mieux appréciés à l'étranger, où ils sont très connus. Plusieurs compositeurs en renom ont parlé d'eux. Liszt surtout ne cesse de répéter que l'avenir appartient à l'école française et russe. — En fait de romans, nous trouvons dans le *Messager d'Europe* une très-bonne traduction du roman espagnol de Perez Galdos: *El amigo Manso* et puis: *Une étrange histoire* par Zagouliaïeff. Le roman se passe du temps de la Révolution française. Nous le citons pour la curiosité du fait. Il y a certains sujets qu'il n'est pas permis d'aborder à moins de posséder un talent hors ligne. Quand Victor Hugo nous fait un poème sur les pieds roses de Georgette (dans quatre-vingt treize), ou nous donne son appréciation sur les « titans de la Révolution, » nous l'écoutons volontiers, parce qu'il est un grand homme et un grand poète; mais M. Zagouliaïeff!....

LECTOR.

Lettre de Belgrade.

I.

Il n'y a pas bien longtemps que la littérature serbe, s'émancipant des luttes élémentaires de son existence, a pris possession pleine et entière de son but et de ses destins. Il n'y a pas bien longtemps qu'elle a commencé à subvenir aux besoins intellectuels de la nation, en projetant sur elle les lumières de la pensée et de la science, en développant en elle le goût de la lecture et en cultivant le sentiment national.

Il serait impossible pour un étranger de bien saisir et comprendre le mouvement littéraire s'effectuant aujourd'hui en Serbie, sans connaître préalablement les traits généraux ayant marqué son passé, les luttes ayant précédé la période d'aujourd'hui, ainsi que les forces contraires, qui, par leurs actions et réactions continues et obstinées, ont fini par créer la situation caractérisant actuellement le mouvement littéraire en Serbie. C'est afin de combler cette lacune, qui forcément doit exister pour chaque lecteur étranger, qu'avant de commencer des correspondances sur la littérature serbe en l'état où elle est aujourd'hui, nous avons résolu de jeter un coup d'œil rapide en arrière. Cette étude n'en sera que plus claire, et il sera beaucoup plus facile de suivre la direction dans laquelle se trouve actuellement lancée la littérature serbe, quand on aura connaissance des raisons qui l'ont déterminée à la choisir.

Pendant tout le moyen-âge, les Serbes, les Russes et les Bulgares eurent la même littérature avec la même langue littéraire, le même alphabet et seulement de très-légères différences orthographiques. La langue littéraire commune était un dialecte slave, parlé avant l'invasion des Hongrois, dans l'actuel royaume de Hongrie, mais éteint depuis. Les trois nations slaves, très-proches d'ailleurs toutes les trois par leur langue du susdit dialecte, l'employèrent, à quelques divergences phonologiques près, comme leur langue littéraire commune à toutes. A l'occident de l'Europe qui avait exclusivement adopté la langue latine, correspondait dans l'Orient le monde slave comme un ensemble bien défini, concentré autour de l'église orthodoxe grecque de Constantinople, ayant sa propre langue littéraire slave. Il en était ainsi pendant tout le laps de temps

compris entre le Xme et le XVIIIme siècle. Les traductions de la lettre sainte, les chants, toute la littérature religieuse était transcrite en la même langue slave et transportée dans la vaste étendue comprise entre la mer Adriatique et Moscou, entre les confins de la Russie les plus reculés vers l'Orient et le mont Athos, sous les portes de Constantinople. Les recherches récentes des historiens de la littérature slave confirment de jour en jour, par des preuves nouvelles et irréfutables, l'identité presque sans restriction des littératures de ces trois nations. Les contes religieux, nommés apocryphes, qui dans la littérature du moyen âge suppléaient dans une certaine mesure aux belles lettres d'aujourd'hui, les œuvres historiques byzantines qui étaient seules à satisfaire le besoin des connaissances historiques de cette époque, les préjugés et les superstitions, ainsi que leur influence sur la littérature, tout cela se répandit par les mêmes traditions, par les mêmes procédés, d'un bout à l'autre, chez les Serbes, les Bulgares et les Russes. Le rêve des panslavistes des temps modernes fut alors entièrement réalisé. Il n'y avait que les Slaves catholiques pour faire exception à cet état des choses, mais c'était, comme on sait, la partie numériquement de beaucoup inférieure.

Vers la fin du siècle dernier, le flot des idées modernes avait fini par atteindre les Slaves. Par leur influence simultanée et spontanée, il se produisit un mouvement particulier chez les Serbes et les Russes. Les Bulgares, après quelques dizaines d'années, ne tardèrent pas à ressentir l'effet de la même influence. On commença à se préoccuper de la nécessité d'éclairer et d'instruire les masses, d'élever la langue nationale au rang d'une langue littéraire et de transformer en outre la littérature, jusqu'alors purement religieuse, en une littérature moderne. On chercha à la mettre en contact plus direct avec le peuple en se servant de sa langue propre, en rejetant la langue slave déjà morte, et en soufflant pour ainsi dire sur elle la chaleur et la vivacité d'une langue vivante. On s'efforça de descendre des hauteurs transcendantes sur lesquelles le cléricalisme aimait à s'élever, parmi les hommes vivant de l'actualité. Ce mouvement très rationel et très utile eût une influence véritablement salutaire, régénératrice, sur les forces vives des langues nationales, qui, jusque là, étaient constamment restées dans un état latent. Mais cette nouvelle tendance portait en elle la décadence commune et l'effondrement de l'unité littéraire chez les trois nations slaves. Elle s'écartait forcément de la direction unique des idées littéraires, et bien loin de conserver l'identité ou même la similitude, elle imprima au contraire une direction divergente au développement ultérieur des trois littératures des slaves orthodoxes. L'unité était rompue, et on vit se dessiner d'une manière tout à fait distincte trois individualités différentes. Une fois lancé dans cette voie, il devint impossible d'enrayer le mouvement im-

primé aux trois littératures respectives et d'en empêcher le développement tel que nous l'observons aujourd'hui, où il se produit d'une manière aussi naturelle qu'irrésistible.

Il n'est pas sans intérêt de mentionner ici que le premier qui proclama d'une façon hardie et solennelle les droits de la langue serbe et qui l'appropria pour pouvoir servir de base à la nouvelle littérature nationale, le premier qui rompit ouvertement non seulement avec la langue slave, en usage jusqu'alors, mais aussi avec la direction exclusivement religieuse, fut un moine serbe nommé Dosithé Obradovitch (1741-1811). Renonçant à la vie monastique et passant du cloître à l'université, il s'attaqua résolûment à l'instruction religieuse trop empirique et trop exclusive, et se mit tout entier du côté des idées nouvelles et de l'esprit de réforme et de progrès auquel le XVIIIe siècle venait de donner un si puissant essor. S'arracher du milieu de moines, vivant plongés dans les ténèbres des superstitions et des traditions vicieuses du moyen âge, et entrer sans hésitation dans les universités de Halle et de Leipzig, était à cette époque un acte d'une hardiesse véritablement surprenante. Puisant en Allemagne un nouvelle vie, s'infiltrant pour ainsi dire les idées auxquelles le XVIIIe siècle venait de donner naissance, se jetant courageusement dans leur courant puissant et irrésistible, plein d'admiration pour la philosophie nouvelle, pour l'esprit de critique, ainsi que pour le goût des sciences et des occupations intellectuelles de l'occident, méprisant les vues étroites et bornées par lesquelles se guidait le peuple serbe, brûlant d'un ardent désir de lui faire occuper, aussi rapidement que possible, le rang des autres nations européennes plus avancées que lui, cet homme fut le premier à entrer en lice contre la langue slave, à proclamer hautement et hardîment les droits de sa langue nationale, à revendiquer pour elle sa place parmi les langues littéraires de l'Europe. C'est lui qui le premier rompit les liens de tant de siècles et qui, en détachant les Serbes du tronc commun, les montra comme unité distincte et bien définie, capable de subvenir par ses propres forces à toutes les exigences de la concurrence universelle vers le progrès par les sciences et les lettres. Il apprit à ses compatriotes qu'il y a d'autres livres que les livres ecclésiastiques, qu'à côté de la religion il y a encore les sciences.

Les travaux de cette homme remarquable formèrent la première assise sur laquelle s'éleva plus tard l'édifice de la littérature serbe.

Les premières formations philologiques et les premières lois grammaticales de la langue serbe furent posées par Vouk Stéfanovitch Karadjitch (mort en 1864), connu dans l'Europe par ses collections des Chants Nationaux. C'est précisément sur ces chants nationaux, passant de générations en générations et formant en quelque sorte une littérature parlée, que l'on modela la langue littéraire serbe. Karadjitch en composa l'orthographe purement phonétique en lui

donnant aussi les modifications particulières dans l'alphabet qui le distinguèrent de l'alphabet russe et bulgare ainsi que de l'alphabet de langue slave dont on se servait naguère.

Les travaux de G. Danitchitch, d'une valeur scientifique tout à fait supérieure et marqués d'un talent philologique hors ligne et d'une profonde connaissance du génie même de la langue, emportèrent une victoire complète et entière et donnèrent gain de cause à la pensée de Dosithé ainsi qu'aux créations de Vouk Karadjitch. Aujourd'hui, le doute n'est plus permis sur l'existence et sur l'individualité bien tranchée de la langue littéraire serbe. La poésie, l'histoire, les sciences, la politique du nouvel état serbe, en un mot la littérature, sous toutes ses formes et de toutes les nuances, entra dans la voie droite et large et suivit l'impulsion si vigoureusement imprimée par l'autorité de Dosithé, de Karadjitch et de Danitchitch, dont les travaux remplirent tout un siècle (1783-1882).

Les étrangers confondent assez volontiers les nationalités slaves et font généralement peu de cas des différences existant entre diverses individualités littéraires. Quoique erronée, cette manière d'envisager la chose peut être justifiée jusqu'à un certain point, car nous voyons encore aujourd'hui des Slaves et particulièrement des Russes qui, par des raisons politiques ou autres, voudraient revenir en arrière, et reconstruire l'unité de langue littéraire en suppléant à la langue slave, (qui sert aujourd'hui encore de langue commune aux Russes, aux Bulgares et aux Serbes dans la littérature ecclésiastique), par la langue russe, quoique la limitant aux publications scientifiques. Mais cette unité, une fois rompue, devient de jour en jour plus irréalisable devant le conflit des intérêts individuels, qui sont devenus d'autant plus vifs et plus jaloux que les intérêts littéraires sont venus se compliquer singulièrement des intérêts politiques. Les vœux comme les raisonnements des penseurs russes qui soutiennent cette opinion, éveillent un soupçon très vif. Ne considérant les langues slaves que comme autant de dialectes analogues à ceux que l'on rencontre en Italie et en Allemagne, on se demande pourquoi les peuples et les populations slaves ne se serviraient-ils pas d'une même langue littéraire, comme le font les Italiens et les Allemands. Les Russes qui, dans le mouvement mentionné ci-dessus, ont subi la même influence et ont abandonné l'ancienne langue slave pour cultiver leur langue nationale, se contentent généralement de poser cette question, sans l'approfondir davantage. Il va sans dire que la langue russe comme instrument d'une communauté littéraire slave à créer, au lieu de faciliter la réalisation du rêve des panslavistes, ne ferait que la compliquer en éveillant toutes les susceptibilités et toutes les rivalités nationales et politiques. Il y aurait peut-être encore quelque apparence de plausibilité à choisir l'ancienne langue slave pour la littérature commune ; mais, quand on demande le sacrifice de

toutes les langues slaves à l'une d'entre elles, qui n'est ni plus ancienne, ni plus riche, ni plus solidement établie que les autres, on ne peut trouver de justification, ni devant la logique des choses, ni, et moins encore, devant la sensibilité des intérêts politiques.

Il faut remarquer, d'ailleurs, que les peuples slaves ne sont pas entre eux dans les mêmes rapports réciproques, que ceux dans lesquels se trouvent les populations italiennes et allemandes. La différence entre les peuples slaves est identique à celle existant entre les peuples de la race latine et ceux de la race germanique.

Ces idées et ces faits démontrent clairement que c'est à une influence d'ordre tout à fait supérieur qu'est due la rupture de l'unité littéraire. S'il pouvait y avoir nécessité de réintégrer cette unité en prenant pour base la langue russe, il aurait été d'abord bien plus rationnel de ne pas la détruire. Mais il n'est pas permis de perdre de vue que les raisons qui amenèrent, il y a un siècle, l'abandon de l'ancienne langue slave comme une langue commune pour les besoins littéraires des Russes, des Serbes et des Bulgares, existent toujours et sont beaucoup plus vives, aujourd'hui, qu'elles ne l'étaient à leur origine. La possibilité d'une langue commune est dans l'état actuel des choses irrévocablement exclue. La croyance à une possibilité pareille peut seulement être taxée de rêve absurde, témoignage d'une ignorance complète et entière des causes ayant provoqué l'évolution aussi logique et aussi évidente que celle qui servit de base aux littératures modernes des trois nations slaves dont nous nous occupons.

Pour résumer, nous dirons donc que la littérature serbe de nos jours, doit son origine à l'esprit d'indépendance et d'individualisme national, engendré par les idées et les tendances du XVIIIe siècle, qui se manifesta :

1er dans la littérature et la langue nationale littéraire ;

2me dans la création de l'État serbe.

Ce sont ces idées et ces tendances qui ont engendré la littérature et l'état serbe, et ce sont les mêmes idées et les mêmes tendances qui présideront à leur développement ultérieur. Toute la littérature serbe n'est qu'une lutte avec les attentats dirigés contre son individualisme ; toute la vie politique de la Serbie n'est qu'une lutte avec les attentats dirigés contre son indépendance. L'ancienne littérature cléricale et l'ancienne communauté de langue et de tendances littéraires portent encore des traces profondes et trop visibles du moyen âge, pour qu'un retour puisse s'espérer aussi facilement qu'on peut le supposer. De jour en jour, la littérature serbe prend davantage possession d'elle même, affirme de plus en plus son indépendance, et ayant acquis la conviction d'être la littérature d'une nation indépendante, elle a sérieusement pris en mains les intérêts de son peuple et ne manifeste point velléité de s'en dessaisir.

Après avoir rapidement esquissé le tableau des évolutions de la littérature serbe dans son passé, nous tâcherons dans notre pro-

chaine lettre, de commencer nos correspondances sur son état actuel et les hommes qui ont su lui donner ou qui lui donnent sa caractéristique ou son individualité.

STOJAN NOVAKOVIC.

Lettre de Lisbonne.

Lisbonne, 28 Novembre 1883.

Il se passe maintenant au Portugal un phénomène sociologique assez singulier; la décadence, la déconsidération, la stérilité de la pédantocratie publique offrent un contraste remarquable avec une certaine ferveur d'initiative individuelle, surtout pour ce qui concerne l'activité dans l'ordre de la spéculation. Il paraît que notre nationalité veut revivre à tout prix, malgré les fautes du gouvernement.

Dans le siècle passé, lorsque le Portugal était plongé dans l'obscurantisme, les efforts pour une transformation organique partaient de l'action énergique d'un ministre qui prend place dans l'histoire à côté des Choiseul et des Aranda; dans le XIXe, la nation elle même s'efforce pour reprendre son rang dans le concours de la civilisation européenne, et tous les embarras lui sont suscités par ses propres ministres, alliés des Jésuites. Ce contraste qui se reflète dans la science et dans la littérature, mérite notre considération.

Nous signalerons certains livres récents où cet esprit s'accentue. La philosophie positive, initiée par Auguste Comte, se propage au Portugal, d'une manière absorbante, pénétrant dans l'enseignement officiel, dans la Faculté Supérieure des Lettres, et dans l'École Médicale de Lisbonne, ainsi que dans l'Université de Coimbra.

M. Teixeira Bastos, vient de publier en deux volumes les *principes de philosophie positive extraits du cours de philosophie positive*,[1] précédé d'un prologue brillant sur l'introduction de cette doctrine au Portugal. La qualité essentielle qui distingue l'intelligence de

[1] *Principios de Philosophia positiva, extrahidos do Curso de Philosophia positiva de Augusto Comte* (Porto, Livraria universal).

Teixeira Bastos est une grande clarté, qui lui permet aussi de résumer facilement en quelques pages une doctrine très compliquée. M. Teixeira Bastos avait déjà publié d'autres livres d'une valeur scientifique réelle, tels que *Comte et le positivisme*, [1] et les *Essais sur une évolution de l'humanité*, [2] et aussi quelques livres de poésie philosophique sous le titre de: *Bruits volcaniques* [3] et *Vibrations du siècle*. [4]

Les études sur les traditions populaires du Portugal occupent surtout la jeunesse. Dans cette branche d'étude, on signale, entr'autres, M. Leite de Vasconcellos, auteur d'un traité sur la Dialectologie Portugaise, et Consiglieri Pedroso, auteur de plusieurs monographies sur les superstitions populaires.

Dernièrement, la Librairie internationale publiait en deux volumes les *Chants Populaires du Brésil* [5] recueillis par le Docteur Sylvius Romero, avec des notes comparatives de Th. Braga. Ce livre, avec les *Chants Populaires de l'Archipel des Açores*, [6] et le *Romancier de l'Archipel de Madère* [7] du docteur Alvaro de Azevedo, complète l'élément colonial de la tradition portugaise.

La Librairie Universelle de Porto vient de publier aussi un recueil en deux volumes de *Contes traditionnels du peuple portugais* [8] précédé d'une étude sur la littérature des nouvelles et des chants populaires au Portugal avec des notes comparatives.

Parmi les travaux scientifiques les plus récents, mérite une place d'honneur le livre du professeur de droit commercial dans l'Académie polytechnique de Porto, Rodrigues de Freitas, intitulé: *Principes d'Économie politique*. [9] Monsieur Rodrigues de Freitas compte vingt années d'enseignement et un long service dans le journalisme et dans la carrière politique; il est le premier républicain parvenu à la chambre des députés.

Dans nos créations littéraires, on signale aussi un grand mouvement; le réalisme de Zola a donné à la tête de nos écrivains qui s'efforcent de leur mieux à imiter leur maître. Monsieur Eça de Lueiroz, publie maintenant: *Os Maios;* le Docteur Teixeira de Queiroz, jeune médecin de l'université de Coimbra, publie un roman critique sous le titre: *Salustio Nogueira*, où il essaye de

---

[1] *Comte e o Positivismo.*
[2] *Ensaios sobre a evoluçao da Humanidade.*
[3] *Rumores volcanicos.*
[4] *Vibraçáis do seculo.*
[5] *Cantos populares do Brazil.*
[6] *Cantos populares do Archipelago açoriano.*
[7] *Romanceiro do Archipelago da Madeira.*
[8] *Contos Tradicionaes do Povo Portuguez.* L'auteur de ce précieux recueil et des savantes considérations qui le précèdent est monsieur Braga lui-même, le chef reconnu du jeune Portugal littéraire. N. D. L. R.
[9] *Principios de Economia politica.*

peindre au naturel les vices du système parlementaire, du manque de caractère et de l'inconséquence des opinions. À Porto, Monsieur Julio Pinto, achève son quatrième roman réaliste: *L'homme indispensable*; [1] son livre se ressent de l'entrée tardive de l'auteur dans la vie littéraire, mais il présente certains types de la ville de Porto assez frappant. Monsieur Annthero du Quenthal, un génie manqué, vient de publier un petit recueil de ses vers choisis, sous le titre de *Thesauro poetico*. Ramalho Ortigao, le styliste prodigieux des *Farpas*, publie ses impressions critiques sur la Hollande, à propos de sa visite à l'Exposition coloniale.

Nous pouvons conclure en disant que tout s'efforce ici pour reconduire notre pays dans le courant de la civilisation européenne.

THÉOPHILE BRAGA.

Lettre de Stockolm.

tockolm, 7 Décembre 1883.

En me faisant l'honneur de me demander une correspondance régulière sur des sujets littéraires en Suède, vous avez voulu oublier, sans doute, que la Suède, — quoique assez vaste, — est trop éloignée des grands centres de civilisation, que sa population est clairsemée et que son mouvement littéraire, par conséquent, ne peut guère être de nature à pouvoir intéresser particulièrement le public dans les grands pays des lumières. En autres termes, quelques rares vagues littéraires nous arrivent, sans doute, de temps à autre du continent et, alors se reproduit le spectacle déjà représenté dans le grand monde: à présent, un combat à outrance sévit chez nous entre les écoles naturalistes et idéales. Rendre compte, dans votre feuille périodique, des différents champs et de leurs tendances ne peut guère être à propos, vu que ce ne serait qu'une répétition de ce que l'on connait déjà des plus grands champs de bataille. Quelques-uns des ouvrages historiques ou littéraires qui viennent de paraître chez nous, sont, peut-être, cependant, de nature à attirer, sans un certain rapport, l'attention de vos lecteurs.

---

[1] *O homem indis_ensavel.*

J'aurai l'honneur de vous rendre compte, dans mes lettres prochaines de quelques événements littéraires de cette espèce. Cette fois, j'ai pensé qu'il conviendrait de vous faire un rapport d'une trouvaille que je fis l'été passé pendant un voyage à l'étranger, puisqu'il se rapporte, à certains égards, à l'histoire d'Italie, d'il y a 370 ans. C'est un tableau assez curieux de cette époque-là, contenant bien des traits caractéristiques, et mon vieux manuscrit en latin n'ayant pas servi jusqu'à ce jour aux recherches des savants, je m'imagine que vous ne serez pas mécontent d'en obtenir un compte rendu.

Dans un ouvrage par Feller, adjoint de Leibnitz, intitulé « Otium Hanoverarum, » il y a mention d'un récit de voyage non imprimé, que le docteur Pierre Cordier aurait fait d'une ambassade accomplie par lui dans le but d'inviter les rois du Nord à prendre part à un concile qu'on avait l'intention de convoquer à Pise.

Guidés par cette notice, nous avons eu la chance de trouver ledit manuscrit à la Bibliothèque de Besançon; en voici donc un résumé.

Lorsque le pape Jules II avait, conjointement avec l'Espagne et soutenu par Venise, l'Angleterre et la Suisse, institué la soi-disante ligue sacrée, dirigée surtout contre la France, Louis XII, roi de ce pays, fit équiper une expédition destinée à faire enrôler, dans le Nord, des ambassadeurs pour se rendre à un concile à Pise, où une protestation vigoureuse devait se faire contre le pape. Ces projets étaient bien connus par le pape, et en Octobre 1511, il avait destitué et excommunié quatre cardinaux (de Santa Croce, S. Malo, Cosenza et Bayeux), qu'il regardait comme les ourdisseurs principaux de ces plans. Les excommuniés, se réfugiant à Blois, excitaient Louis XII à faire expédier l'ambassade en question. Comme chef de cette ambassade, on nomma le docteur Pierre Cordier, qui fut l'auteur du récit du voyage, que nous avons copié.

À la tête d'une suite bien montée, le docteur Pierre Cordier partit, au mois de Décembre 1511, de Blois, où les susdits cardinaux rebelles tenaient compagnie au roi de France et souhaitèrent à Cordier un bon voyage. On s'embarqua, comme on le fait souvent aujourd'hui encore en se rendant de France en Angleterre ou en Écosse, au port normand de Dieppe; mais la sortie de cette place n'était pas alors si facile qu'elle l'est aujourd'hui. Les voyageurs devaient y attendre pendant quatre jours le vent favorable; aussi, faisaient-ils des vœux fréquents au Tout-puissant, qui ne se laissait pourtant fléchir par leurs ferventes prières qu'après ce temps écoulé, lorsqu'à une aurore radiante ils s'embarquèrent (« tandem supplicibus vocis divinitus implorato auxilio, aurora ferme tunc radiante mare conscendimus »). Ils mirent à la voile pour l'Écosse dont ils atteignirent la côte au sixième jour. Grâce à Dieu, ils abordèrent sains et saufs près d'Édimbourg, où ils

furent reçus de la meilleure manière par plusieurs Écossais de haut rang, et, dès le jour suivant, ils obtinrent audience du roi Jacques, qui à cette occasion avait près de lui l'archevêque de Glasgow, ainsi que plusieurs autres prélats et, en outre, une foule de barons, de comtes et de nobles. Le docteur Cordier ayant exposé son message, le roi lui fit répondre, par son vice-chancelier, qu'il voulait bien convoquer à l'instant tous les prélats de son royaume à une délibération. Vers le milieu de Janvier 1512, un congrès brillant se rassembla, en effet, à Édimbourg, dans le but de discuter la question délicate de savoir s'il faudrait considérer le concile comme élevé au dessus du pape ou le pape au dessus du concile.

Quelques orateurs s'étant montrés inclinés à embrasser la dernière opinion, ils furent bombardés par le docteur Cordier d'un nombre redoutable de projectiles hérétiques, puisés tant dans la loi civile que dans le droit canon.

Ce discours, incontestablement éloquent et vigoureux, divisé en non moins de 43 paragraphes spéciaux, se trouve annexé au récit du voyage. Aux lecteurs modernes, qui ont été les adversaires de la déclaration d'infaillibilité du pape, il est d'un intérêt singulier de voir comment le docteur Cordier, il y a 370 ans, a débrouillé l'absurdité de cette théorie. Il déclare avec un certain orgueil que son argumentation relativement à la position du pape, qui n'est rien moins qu'infaillible, est « plus claire que le soleil en plein midi » et toute personne impartiale doit convenir qu'il a bien raison en cela. Que l'infaillibilité du concile ne puisse être prouvée par les mêmes arguments comme le veut Cordier, c'est une chose à part. Nous laisserons à nos lecteurs de juger eux-mêmes, en leurs présentant puelques chaînons de la longue chaîne d'arguments. Les voici :

L'église — écrit le docteur Cordier dans le discours qu'il proféra audit congrès d'Edimbourg, l'an 1512 — l'église existe dans ses saints, c'est à dire dans les prélats et les évêques, qui sont des saints et sont appelés saints, puisqu'ils substituent les apôtres. Mais comme ni le pape, ni quelque autre personne ne peut être sauvé en dehors de l'église, il faut qu'un concile œcuménique, représentant l'église elle-même, occupe un rang bien plus haut que celui du pape ou de tout autre membre quelconque de l'église.

Que le concile est au-dessus du pape, cela découle en outre, du fait que lorsque deux personnes se disputent la papauté, il appartient au concile de décider la question. Et, que faut-il dire de l'infaillibilité du pape, lorsque le droit canon présuppose qu'il peut commettre des erreurs, qu'il peut même être accusé et puni par un concile œcuménique? En plus, le pape pourra même — s'il commet des actes trop scandaleux — être condanné comme le diable; mais comment cela se pourrait-il, si le concile, qui seul a

le droit de le condamner, n'était pas au-dessus de lui? Le pape peut commettre des fautes, mais un concile œcuménique ne peut le faire.

Et l'autorité du concile ne se borne pas seulement à donner des admonitions au pape et à lui infliger des punitions, il peut même, si cela se montre nécessaire, déposer le pape. Car le Christ et non pas le pape est le chef de l'église.

D'après l'évangile de St. Matthieu, notre seigneur le Christ, en parlant aux apôtres, rassemblés comme représentants de son église, leur dit: « voici: je veux être présent parmi vous jusqu'à ce que le temps soit accompli. » Ces paroles ne sont pas à l'adresse de Pierre tout seul, mais bien à celle de tous les apôtres.

L'église ne peut se tromper, ce qui ne se peut dire du pape, car un homme peut se tromper et pécher, — ce qu'ont fait, du reste, plusieurs papes, comme le pape Marcellin, qui était idolâtre et bien d'autres, qui, en conséquence d'hérésie ou d'une vie scandaleuse, ont été destitués de leur autorité apostolique. L'église elle-même, au contraire, a existé toujours, en vertu de la promesse de notre Seigneur Jésus-Christ de la sauver, comme une arche de Noé, des orages de ce monde.

À l'aide d'une infinité de citations, puisées dans le nouveau Testament, dans les pères de l'Église, etc., le docteur Cordier soutint, audit congrès, la justice de son opinion et celle de son souverain, et cela avec un tel succès que ses adversaires furent tout à fait réduits au silence et, tant le roi d'Écosse que ses prélats admirent que le docteur Cordier avait raison.

À la pensée de ce triomphe, l'auteur consacre, dans son récit du voyage, une mention honorable toute spéciale au roi Jacques et à ses vastes connaissances (lui donnant les épithètes de « multiscius et multarum litterarum plurima pollens prudentia »). Pour ce qui regardait spécialement le concile projeté à Pise, où Jules II, devait être fort morigéné, sa majesté écossaise trouva que ce concile était effectivement d'urgence, surtout en apprenant que Jules n'avait pas hésité, pour soumettre le roi de France très-chrétien, à se fournir du secours direct des infidèles eux-mêmes (troupes auxiliaires turques que le pape irrité avait appelées sous ses drapeaux). Le roi Jacques promit d'envoyer, pour sa part, des plénipotentiaires au synode de Pise, ce dont il fit part aussi, tout de suite, au roi de France par une lettre autographe.

Après avoir ainsi fait sa besogne, le docteur Cordier se préparait donc à quitter Edimbourg pour continuer son voyage jusqu'au Danemark. Cependant, la mer du Nord y apporta un obstacle inattendu, vu que des ondes glacées et des vents orageux le retinrent sur la côte hospitalière de l'Écosse jusqu'au milieu de Mars. Lorsqu'il partit enfin il apportait la lettre suivante du roi d'Écosse au roi de Danemark.

« Au prince puissant et sérénissime *Kaus* (Jean) par la grâce de Dieu, roi de Danemark, etc., Jacques, par la même grâce de Dieu, roi des Écossais, envoie son salut en lui souhaitant toute sorte de prospérités.

« Très-honoré seigneur, frère et oncle! Un homme excellent, envoyé de mon parent, sa majesté très-chrétienne, le roi de France, a fait quelque séjour à notre cour en nous apportant, dudit roi, une lettre et d'autres intelligences relativement à la ligue qu'ont formée le pape et le roi d'Espagne, conjointement avec Venise, contre l'empereur romain et sa majesté très chrétienne, Il nous a mentionné le danger menaçant toute société chrétienne en démontrant en même temps la nécessité de convoquer un concile œcuménique pour y obvier. Au reste, le dit docteur a fait ressortir tout cela devant nous et nos prélats d'une manière on ne peut plus convaincante; par beaucoup d'arguments judiciaires, il a démontré l'autorité qu'on pourrait attribuer audit concile. Dans cette position délicate, nous vous demandons aussi votre opinion. Qu'il vous soit maintenant à cœur d'écrire aux rois et aux princes, liés à vous d'amitié, pour qu'ils envoient aussi des représentants audit concile. Du reste, je recommande le savant docteur à votre altesse, afin qu'il se sente être arrivé dans un pays ami. Très-auguste seigneur, frère et oncle, je fais pour vous les meilleurs vœux en écrivant les présentes dans mon palais, etc. »

La lettre est datée de Février, mais, comme il a été dit plus haut, les voyageurs ne pouvaient partir qu'en Mars. Arrivés sur la grande mer, ils furent emportés par la tempête vers la côte de la Norwège et quand, après un trajet de dix jours, ils atteignirent enfin le Danemark, ils étaient prêts à tomber d'une défaillance causée par le froid et d'autres fatigues. La description de leur arrivée est on ne peut plus désolante.

Tout était couvert de glace et de neige jusqu'au point de ne laisser remarquer presque aucune trace d'hommes et de bestiaux. Le ciel était sombre, à peu près comme pendant la nuit, et il fallait se préparer à endurer des difficultés de toute espèce, « tout comme les soldats d'Alexandre au pied du mont Caucase. » « Manque de tout, » poursuit le pauvre docteur; « un froid horrible et une fatigue insupportable faisaient presque mourir quelques uns de nous, même moi. L'air nous faisait mal aux yeux, les mains et les pieds étaient engourdis par le *froid*. »

Cependant, ils arrivèrent à Copenhague, convenablement saufs, « quoique à peu près naufragés. » Là, ils reçurent la nouvelle fâcheuse que le roi se trouvait pour le moment à Flensbourg pour négocier un traité de paix avec des émissaires de Lubeck. Indécis sur ce qu'il fallait faire maintenant, écrire au roi ou bien aller le trouver, le docteur Cordier passait cependant en revue la population de ce pays inconnu, et prenait des notes, qui, d'abord,

n'étaient pas trop flatteuses. Des danois de qualité, accompagnés de quelques magistrats de la capitale, vinrent pour s'enquérir de ce que désiraient les étrangers; ils paraissaient au docteur « redoutables à regarder, » couverts comme ils l'étaient de fourrures de loup et d'ours (« luporum et ursorum pellibus indutis »); mais la conversation entamée, on voyait bientôt qu'il y avait, même ici, des hommes civilisés. Le dignitaire, investi pour le moment du commandement dans la capitale (« capitaneus portus illius Hafniae, ») ayant appris que le docteur Cordier désirait aller trouver le roi en Finlande, eut soin de faire transporter les voyageurs à Roskilde, où ils obtinrent un gîte hospitalier chez un nommé Thomas Scotus, qui se trouvait même en état de leur communiquer la nouvelle agréable que le roi s'était déjà remis en route pour retourner dans sa capitale. Il leur recommandait donc d'attendre, à Roskilde, le retour du roi, en leur promettant même de faire accélérer particulièrement ce retour par une lettre. Le docteur Cordier se ranimait évidemment par cette bonne chance et lui et ses compagnons s'occupaient à présent, pendant huit jours, principalement de dégeler au coin du feu leurs membres raidis par le froid. Enfin arriva le roi Jean, faisant son entrée à Roskilde avec une grande suite de soldats et de voitures. Il témoigna une bonne envie d'apprendre le but de l'ambassade, mais il ne voulait pourtant pas s'en occuper spécialement à Roskilde, à ce qu'il parait, faute d'occasion de développer dans cette ville-là une pompe royale convenable. Bref, il n'accorda une audience officielle qu'à son palais, à Copenhague, où il fit prier les voyageurs de retourner et où il fit aussi convoquer les grands seigneurs de son royaume.

Le docteur Cordier étant retourné à Copenhague, fut reçu en audience par le roi, entouré d'un cercle brillant de nobles et d'hommes d'église. S'étant informé de son affaire, le roi ne lui donna aucune réponse tout de suite; mais, en revanche, il invita les étrangers à faire une excursion à Malmoe, en leur montrant la perspective d'un climat un peu plus doux dans cette ville. Ils firent donc le trajet du Sund, à bord d'un vaisseau royal, accompagnés d'une foule de nobles et de militaires; dans la compagnie se trouvaient aussi les envoyés de Lubeck, qui avaient accompagné le roi Jean de Flensbourg.

Nous voilà, à présent, arrivés au jour solennel où le docteur Cordier put enfin s'acquitter à Malmoe, devant le roi Jean, de sa mission du roi de France. Dans la grande magnifique salle — dit le récit — dont les parois étaient ornés de tapis tissus en or (auratis tapetis), le roi était assis, la couronne près de lui et le chancelier à son côté, environné de prélats et d'évêques. Le discours que prononça Cordier et qu'il remit aussi par écrit à l'évêque de Roskilde, fut écouté avec la plus grande attention par l'assemblée brillante, et, le discours fini, le roi donna sa main à l'orateur et

Lettres de Hollande.

Leyde, Décembre 1883.

Ce que je donnerai ici, et il est toujours bon de s'entendre là-dessus dès le commencement, ce sont plutôt mes impressions qu'une chronique; un apport personnel à une conversation idéale sur les faits qui se passent dans le monde intellectuel. Combien de fois n'ai-je pas désiré trouver quelque compagnon d'humeur pas trop différente de la mienne, avec lequel je pusse m'entretenir des choses qui m'intéressaient et dont le jugement individuel mais délibéré eût servi de point de repère au mien, sans que les petits accidents de l'entretien oral intervinssent pour troubler la clarté de la pensée. Ce compagnon je voudrais l'être, je tâcherai de le devenir pour d'autres qui ont le même besoin de confronter leurs aperçus.

La vérité! qui donc se piquerait d'estimer à leur juste valeur les phénomènes mobiles de la vie ondoyante? qui oserait prédire les fruits d'après les incertitudes de la première floraison? qui donc se targuerait de la posséder, l'auguste vérité? Il faut se contenter, ce me semble, de deviner, chacun pour soi, la direction où elle se trouve, et c'est justement pour cela que j'écris non des *mémoires pour servir*, *etc.* mais des *notes à comparer*, notes individuelles mais sincères dans le sens original du mot, et qui, écartant autant que possible la masse inerte de la vie stationnaire, s'occuperont de préférence des forces vives de notre temps et de notre nation.

Ceci posé, parlons d'abord d'un mort.

M. *van Vloten*, qui mourut il y a deux mois à peine, appartenait à cette forte génération, que, faute d'une meilleure désignation, je nommerai celle de 1840, je veux dire ces nobles et puissants esprits qui ont renouvelé chez nous le domaine de l'art et de la science et émancipé le caractère national des entraves de la convention.

C'étaient alors les beaux temps du libéralisme naissant; *van Vloten*, un des jeunes, se mit bravement aux avant-postes du mouvement; caractère tranché, il aimait la lutte et le tapage de la lutte, esprit absolu, il ne reculait devant aucune des conséquences de la libre pensée. Rien de vague pourtant dans cette pensée; docteur en théologie, *van Vloten* rejetait les récits de la Bible comme des mythes et traitait le fondateur du Christianisme en personnage légendaire; mais il gardait le besoin intime d'une doctrine positive

sur laquelle il put s'appuyer. Le nom de Spinoza lui revint des forêts théologiques et philosophiques de l'Allemagne, et dorénavant il se voua au culte du panthéiste. Le dogmatique qui était caché au fond du radical et de l'irrégulier, se révélait par là. Il voyait tout en Spinoza, comme Malebranche voyait tout en Dieu. *Van Vloten* aurait pu tomber plus mal; cependant, quel curieux contraste entre le boute en train furieux, le chamailleur souvent hargneux, toujours quelque peu gamin, et le calme contemplateur de qui Gœthe avait appris la grande leçon de la résignation.

C'était surtout, croyons-nous, la hardiesse inébranlable avec laquelle le philosophe maniait sa logique serrée, en fouillant les abîmes de l'univers et de l'esprit humain, qui avait captivé *van Vloten*. Que ce disciple-ci fût fait pour comprendre l'âme même de Spinoza, j'en doute fort: *van Vloten* n'était pas l'homme pour s'absorber dans une individualité étrangère, pour entrer corps et âme dans une période du passé. Sa propre personnalité, trop anguleuse, faisait partout des accrocs. Aussi, lui manquait-il la patience qui est la moitié du génie, et le don suprême de l'art, la forme, qui en est bien plus que l'autre moitié.

Il est impossible d'emprisonner une nature moderne dans une description de deux lignes, surtout une nature nerveuse, nature de littérateur comme celle de *van Vloten*. Il faudrait le montrer dans sa marche progressive: le chercheur d'abord, à la chasse de la vérité, et criant ses vérités à tue-tête à des oreilles qui avaient besoin de quarante années encore avant qu'elles les pussent supporter; l'homme multiple, faisant sa trouée partout, dans la philosophie, la critique religieuse, l'histoire, la linguistique, la politique, etc. et ramenant tous ses efforts au but suprême de réveiller les intelligences endormies et d'inonder de flots de lumière le lourd esprit national; enfin le publiciste à la plume acérée, n'épargnant dans la mêlée ni amis ni ennemis, seul souvent contre tous, infatigable, opposant, comme dit la locution populaire, cœur contre cœur et colère contre colère.

Puis, on devrait reprendre en sous-œuvre le portrait et accentuer les contradictions de sa nature; observer comment son audace n'excluait pas une certaine habileté, comment sa générosité native était souvent obscurcie par une indépendance d'esprit qui allait jusqu'à l'indépendance du cœur; montrer quel alliage son profond amour de la vérité recevait du sentiment exagéré de sa propre valeur. Pourtant, la note dominante du caractère restera la terrible familiarité du moraliste, zélateur d'une cause sacrée.

Comme il y allait! Dans un petit pays comme le nôtre, où chaque mot résonne et reste, les gens comme il faut ont appris à se taire et les g ns d'esprit à se contenter d'une réflexion humoristique qu'ils ne communiquent qu'à voix basse à leurs amis: *van Vloten*, lui, ne respectait rien, ni personne. Son indignation, il man-

quait absolument d'humour, l'emportait contre toutes les hypocrisies sociales; il voyait partout des masques et les arrachait d'une main brutale. Il voyait juste souvent, il savait trouver le défaut des cuirasses et percer les prétentions gonflées. Dans notre petit monde qui, par habitude et par bonhomie, ne contredit pas les importants, il faisait contrepoids. Peut-être que sa parole pénétrait encore plus avant, lorsqu'on l'entendait s'élever contre le pessimisme énervé de nos jours, qu'il blessait d'un sarcasme dédaigneux, ou qu'il s'identifiait avec un de ses héros, apportant l'évangile de la vie et gaîment bravant les périls qui la menacent de toutes parts. Involontairement, alors, on levait la tête pour regarder de quelle chaire tombaient ces mots amers et si profondément humains; et ce diable d'homme, comme l'appelaient ses adversaires, prenait dans votre imagination la figure d'un ministre puritain d'un calviniste tel que le XVI.e et le XVII.e siècle les ont vus, fiers, indiscrets et indisciplinables, osant tout dans leur forte conviction, réunissant les extrêmes et gardant leur haine tout près de leur amour.

Van Vloten, fils de pasteur, s'était destiné lui-même pendant de longues années au ministère sacré, et on serait tenté de croire que le levain calviniste opérait encore en lui. Aussi son mérite ne consistait pas en ceci qu'il disait ce qu'il croyait, ou qu'il croyait à ce qu'il disait, — c'était peut-être affaire de tempérament; — mais qu'il ait persisté à y croire. Voilà sa vraie grandeur!

En effet, les temps avaient bien changé lorsque son esprit parvint à la maturité; le mouvement intellectuel à l'aurore duquel il avait assisté, achevait son cours régulier: dès que le but semblait près d'être atteint, après vingt-cinq années de travail et de luttes, le lien qui unissait les esprits se relâcha et le faisceau des forces qui dirigeaient le courant se rompit.

Il s'ensuivit une défaillance générale de l'esprit national, un éparpillement des forces vives du pays. Les sages, au lieu de tenter un effort suprême, se retiraient dans leur tour d'ivoire, se claquemuraient dans leur devoir professionnel, se réfugiaient dans un scepticisme absolu; *van Vloten restait sur la brèche.* Il criait courage aux uns, soufflait une devise aux autres, écrivait, parlait, agissait, en un mot aidait la pensée nationale à se retrouver dans ses longs tâtonnements d'où elle n'est pas encore sortie tout à fait.

Je n'ai eu l'honneur de le voir qu'en cette toute dernière période de sa vie. Le temps et les circonstances avaient beaucoup adouci les aspérités de son caractère; on avait de la peine à deviner la fougue du polémiste sous les dehors aimables du parfait gentleman; cependant l'ancienne ardeur de travailler, de lutter le possédait encore pleinement; son esprit n'avait rien perdu de sa fraicheur, la vie ne semblait pas avoir de prise sur lui. Sa mort

était inattendue. On s'est ressenti beaucoup de sa perte dans le pays; on s'en ressentira encore davantage.

Un mot de *Laube* me revient à la mémoire, qui clôturera ces réflexions: *vivre, c'est s'user (sich abmitzen); van Vloten* a accepté noblement et allègrement toutes les obligations qu'implique le don de la vie: il s'est *usé* au service d'une bonne cause.

Revenons aux vivants.

Je cherche des preuves pour étayer les vues développées dans ce qui précède, sur la crise morale et intellectuelle que nous traversons depuis plus d'une quinzaine d'années.

Voici un passage d'une brochure qu'on a lue avec beaucoup d'intérêt ces derniers jours et qui résume d'une manière concise la situation politique du pays.

« Abondance d'éléments utiles », ainsi dit *M. van Flouten* dans ses *Lettres Politiques*, « mais personne ne fonctionnant régulièrement à sa place, chacun combattant à part soi, — qui pour la réalisation de son idéal, qui pour l'accomplissement de ses vœux personnels, sans se soucier aucunement de la coopération ni de l'organisation des forces politiques; par conséquent, tous, un peu plus tôt l'un, un peu plus tard l'autre, inclinant à se retirer de la lutte, découragés par la disproportion existant entre la force dépensée et le résultat obtenu. »

M. van Flouten, comme on le sait du reste, député à la chambre des représentants, est le chef reconnu du parti radical; qu'on ne se l'imagine pas pour cela comme un révolutionnaire à tous crins; au contraire, c'est une figure éminemment sympathique, politique à la façon des Anglais, homme d'étude et homme d'action, ennemi de la phrase, tempérant son ardeur à réformer d'une bonne dose de modération, idéaliste et optimiste. « Soyons sincères envers nous-mêmes et envers les autres, » telle est, croyons-nous, l'expression de la pensée intime de *M. van Flouten*. Lui-même a commencé à pratiquer cette sincérité en attaquant les problèmes les plus délicats de la vie sociale, sans que la crainte de blesser les oreilles pudiques l'empêchât de dire tonte sa pensée. La preuve qu'il a vu juste et que la franchise est encore la meilleure politique, c'est qu'une nouvelle édition, populaire cette fois, a paru récemment de son recueil d'articles sur la morale sexuelle, le mariage, etc. car ce sont les graves questions qu'il traite, convaincu qu'une réforme des mœurs doit précéder les réformes politiques, ou plutôt que tous ces problèmes moraux, sociaux et politiques se tiennent étroitement.

M. Van Flouten n'abandonne pas pour cela l'arène politique proprement dite, quoique son influence n'y ait été jusqu'ici qu'indirecte. Nous avons cité plus haut un passage de ses *Lettres Politiques;* elle ont pour but d'orienter les électeurs sur la situation des partis, etc. Leur forme littéraire est un peu négligée, mais ce défaut,

si c'est un défaut, ajoute à l'impression d'entière bonne foi, l'absence de toute arrière pensée que ces petites brochures vous laissent. Là aussi, *M. van Flouten* prône son grand remède de la sincérité: soyons vrais, osons voir les faits, ne nous laissons pas aveugler par des noms de partis, et la confusion où le pays est plongé disparaîtra d'elle-même.

M. van Flouten a la ferme conviction, non pas du succès, mais de la possibilité du succès par ces moyens tout moraux d'une réforme sociale. Il est idéaliste. Ceci soit dit sans aucune intention ironique; nous avons trop besoin d'idéal, et ce n'est pas du clinquant que *M. van Flouten* nous offre à la place.

Ne nous exagérons pourtant pas la portée de ses idées; on ne juge pas un homme politique d'après un recueil de ses articles et notre appréciation de ces écrits est aussi peu définitive que le sont ces écrits eux-mêmes. Qu'il nous suffise d'avoir montré, comment un homme qui connait les signes du temps, décrit l'état du pays, et quelles forces sont à l'œuvre, qui tendent à modifier cet état.

On n'a qu'à changer quelques mots dans le tableau peint par *M. van Flouten*, pour avoir devant les yeux la condition présente de la littérature: éparpillement des forces, manque d'une direction vigoureuse imposée aux esprits. On produit énormément chez nous, mais ce ne sont que des nouvelles ou des romans qui gagneraient beaucoup à être réduits à des proportions plus discrètes, ce ne sont que contes, essais, de la farce locale, des tableautins d'intérieur, des esquisses rurales. Cependant, les œuvres de plus ample vol ne font pas entièrement défaut; dans le monde littéraire comme dans le domaine politique, si ce n'est pas encore la grande vie qui circule, on en voit partout les frissons, on observe des signes avant-coureurs.

Ma prochaine chronique sera consacrée à une étude de ces œuvres là.

BYRANCK.

Lettre du Brésil.

Rio de Janeiro, 1.er novembre 1883.

Je suis heureux de pouvoir, dans la première livraison de la *Revue Internationale*, vous apporter une nouvelle littéraire, qui est très-grande pour nous. On vient de fonder à Rio une Société des hommes de lettres dont la *Revista do Brezil* sera l'organe, et qui reprendra, pour l'élargir, le plan de la *Revista Brazileira* dont les publications cessèrent en l'année 1881.

Une soirée littéraire qui eut lieu le 30 août, posa les bases de la *Société* et de la *Nouvelle Revue*. L'occasion de cette fête littéraire avait été fournie par la nomination du docteur Vincent G. Quesada, envoyé extraordinaire et ministre plénipotentiaire de la République Argentine à Rio. Cet écrivain distingué avait plusieurs fois regretté publiquement l'isolement des écrivains de l'Amérique latine. Chaque état américain a ses propres écrivains, et la politique les sépare tous. Monsieur Quesada, en attendant l'union politique, faisait des vœux pour l'union littéraire des Américains du Sud.

Cet événement combine si bien avec la création de votre *Revue*, que je n'ai pas voulu manquer de vous en rendre compte, dans l'espoir que tous les amis de la paix, et surtout les amis de la paix dans la race latine, s'en réjouiront.

Aussitôt arrivé au Brésil, le docteur Quesada témoigna le plus vif désir de connaître personnellement nos écrivains les plus distingués, et de créer avec eux des relations sympathiques, en combinant une entente entre les littérateurs de la République Argentine et ceux du Brésil.

Sur ces entrefaites, arriva à Rio le fils du docteur Quesada, associé à son illustre père dans la direction de la *Nueva Revista de Buenos Aires*. La présence de ces deux hôtes distingués excita l'amour propre de nos écrivains et rendit possible la réalisation brillante de la soirée projetée, d'où devait sortir notre société littéraire qui va réunir autour d'elle toutes les grandes manifestations intellectuelles de l'Amérique du Sud.

S. M. l'Empereur Don Pedro, qui serait, sans doute, un homme de lettres et un homme de science distingué s'il n'était déjà un sage Souverain, protecteur de la littérature et de la science, a pris sous ses auspices augustes la nouvelle institution.

Les promoteurs de la fête et de la société ont été: J. M. Pereira da Silva, Franklin A. de Menezes Doria, le docteur Ladislas Netto, le docteur Jean Severin da Fonseca, et J. Franklin S. Tavora.

La fête en l'honneur des docteurs Quesada père et fils, a eu lieu le 30 août, en présence de S. M. l'Empereur. Les lecteurs ont été les deux Quesada, Jean Manuel Pereira da Silva, le Baron de Paranapiacaba, le docteur Sylvius Roméro, le docteur Manuel Jesuino Ferreira, le docteur Alph. Celso Junior, le docteur J. S. da Fonseca, le commandeur J. Norb. de Souza Silva, le docteur L. Netto, et le docteur Fr. Tavora. La soirée a parfaitement réussi.

Voici maintenant quelques articles de nos *Estatutos da Associação dos Homens de lettras:* La société a pour but d'encourager la culture des lettres en réunissant et en utilisant, dans un intérêt commun et dans l'intérêt des lettres, des activités intellectuelles que l'isolement a dispersées, en procurant des avantages aux associés, et en soutenant leurs droits. — Venir en aide à chaque membre de la société lorsqu'il se trouve dans le besoin, et, s'il meurt

dans la misère, secourir sa veuve et ses enfants. Pour obtenir ce résultat, elle employera tous les moyens de propagande, notamment: des conférences, des congrès provinciaux; la publication d'une *Revue*, la publication d'ouvrages littéraires ou didactiques, originaux ou traduits; elle s'adressera aussi à l'État et aux écrivains ainsi qu'aux sociétés littéraires nationales et étrangères.

Sa Majesté l'Empereur sera notre Président honoraire. Le secrétaire général de la société aura aussi la Direction de la *Revue;* tous les membres correspondants de la Société devront prendre un abonnement à la *Revue.*

On se récriera, sans doute, un peu dans les provinces, et vous trouverez peut-être que l'on ne crée aucune grande littérature par ces moyens artificiels; mais tant que l'on ne lira pas au Brésil par goût, il faudra bien nous résigner et faire lire un peu par force.

S. S.

Lettre des Indes Orientales.

Bombay, 23 Novembre 1883.

J'aurais voulu avoir à ma disposition plus de quatre heures de temps, entre l'arrivée à Bombay de l'annonce de la publication de la *Revue Internationale* et le départ de la malle postale pour l'Europe, afin de pouvoir toucher moins superficiellement aux différents intérêts indiens auxquels la *Revue* pourrait s'intéresser. Mais j'espère, dans mes prochaines lettres, pouvoir donner des détails sur les faits les plus importants de la vie indienne, et les événements les plus saillants du vaste empire indien; car nous traversons une période de crise, dans laquelle la vieille apathie orientale semble sur le point de se transformer par les mouvements plus actifs des peuples de l'occident. Cette fermentation de notre nature habituellement contemplative, avec le levain des sentiments occidentaux, va peut-être faciliter une entente entre l'Orient et l'Occident, entente qui sera, sans doute, d'un bénéfice réciproque.

L'Indien, avec son tempérament si doux, avec un cœur rempli de charité, dont il a hérité de plusieurs générations, même avant les enseignements du grand Gautama Bouddha, qui étendait la sympathie humaine jusqu'aux animaux, en faisant tous ses efforts pour se mettre, par la civilisation, au niveau même des peuples les plus cultivés de l'Occident, espère bien pouvoir rendre un jour à ses frères de l'Europe une partie des bénéfices qu'il en reçoit.

L'Indien du XIXe siècle est loin de ressembler au gymnosophiste qui étonnait les compagnons d'Alexandre le Macédonien, ni à l'anachorète des bois d'une époque plus récente. Il pense et se meut, ayant les mêmes idées et les mêmes sympathies que ses frères Aryens de l'Occident; il se rappelle de la grandeur passée de son pays; il souffre de son état actuel de servitude partiale, et il aspire au recouvrement de sa prospérité d'un jour.

Je suis persuadé que, dans l'Inde, bien de nobles cœurs seront émus en apprenant qu'en Europe, en Italie, à Florence, sous la direction d'un Indianiste, vient de paraître une *Revue Internationale*, où quelques pages seront, de temps en temps, consacrées à soutenir la cause et les intérêts du peuple indien. Je prends le premier ici la parole; mais j'espère bien que d'autres écrivains me suivront, et profiteront de l'hospitalité que la *Revue* nous accorde, pour faire connaître leurs idées et leurs sentiments avec toute cette grande liberté qu'on veut bien nous accorder; nous resserrerons véritablement ainsi des rapport suivis et sympathiques avec l'Europe.

Trois objets de grande importance se trouvent actuellement à l'ordre du jour, le *Self Government Bill*, le Code de procédure criminelle et la Commission pour l'éducation. Chacun de ces trois points mérite une lettre à part, le second particulièrement, à cause d'une rupture des bonnes intelligences qui existaient jusqu'ici entre les Anglo-Indiens et les indigènes de cette contrée. Depuis la grande rébellion de l'année 1857 et le massacre de Cawnpore, attribué à Nana Sahib (personnage sur lequel l'histoire n'a peut-être pas encore dit toute la vérité), il n'y avait pas eu de temps plus propice que l'actuel pour réaliser une réconciliation complète entre les deux grands partis, divisant la masse de la population de cette contrée. Pour le progrès du commerce et de l'industrie, pour l'amélioration sociale et morale du peuple, il n'y a pas d'élément plus favorable, de levain plus puissant que la sympathie et le désir d'un bien commun. Le Code de procédure criminelle a apporté au peuple indien une blessure profonde qui demandera un assez long temps avant de guérir. On doit laisser au bon sens et à l'esprit de modération des deux classes, et spécialement à l'influence bienfaisante des organes de la presse, le soin de ramener la réconciliation finale.

La Commission sur l'éducation fera, sans doute, avancer l'instruction du peuple. Les écoles un peu primitives des villages, où les enfants écrivent sur le sable avec leurs petits doigt, et aprennent toute chose par la routine, n'ont, pourtant, pas encore été abolies. Ces *Pata shalas*, comme on appelle ces écoles depuis un temps immémorial, procuraient tout de même le grand avantage qu'il n'existait point dans l'Inde un seul Brahmin, c'est à dire un noble de la première classe, ne sachant pas lire et écrire.

Les Parsis de Bombay sont maintenant engagés sur deux points importants de discussion sociale et religieuse. L'un s'inquiète de

savoir si la doctrine de Zoroastre leur permet d'avoir la tête découverte, et le second concerne les cadavres; peut-on les enfermer dans une caisse pour les porter à la Tour du silence, ou doit-on continuer à les faire porter sur les épaules des Parsis appelés *hessaldars*, qui se trouvent dans les mêmes rapports avec les autres classes de Parsis, que les Parias par rapport aux Brahmins? Voilà la question.

Leurs Altesses Royales le Duc et la Duchesse de Connaught se trouvent à Bombay. Hier au soir, ils ont fait une réception dans le palais du Gouverneur qui, trois siècles auparavant, était une église et un couvent des Pères Franciscains. Je suis parvenu cette nuit à retrouver les lignes primitives de la nef et de la crypte de de la vieille église. Dans cette même église, la nuit passée, on a dansé. Voilà comment les temps ont changé!

J. Gerson du Cunha.

Lettres de l'Océanie.

Honolulu, (Hawaiian Islands.) 1er Novembre 1883.

En vous envoyant mon sincère « *Aloha*, » je viens vous donner les nouvelles que vous me demandez, de notre petit royaume.

D'abord, je dois vous expliquer ce que veut dire: « *Aloha.* » C'est un gracieux mot indigène, très-employé par les résidents étrangers, à cause de son élasticité, car il signifie tout ce qu'on veut d'aimable, depuis la simple salutation banale de la route jusqu'à l'amour le plus tendre, selon l'inflexion de voix qu'on y met. Ici, les vieux résidents ne terminent pas autrement leurs lettres, ce qui économise les longues et banales formules épistolaires auxquelles nous sommes astreints dans le vieux monde.

Je vous écris de ce petit paradis qui, pour le climat, n'a pas d'égal. Il a tous les avantages des climats tropicaux sans en avoir les inconvénients, et sa constante égalité est sa qualité la plus enviable. Le thermomètre dont la moyenne pendant toute l'année oscille de 72 à 80° Fahrenheit, n'a jamais baissé au dessous de 65° et jamais monté au dessus de 90°. L'été n'est pas sensiblement plus chaud que l'hiver, à cause des brises constantes ou vents alisés qui tempèrent l'air. Sous ce rapport, le séjour des îles Hawaiiennes n'a pas son égal pour les êtres frileux. Aussi l'effet que ce climat produit sur les invalides est vraiment merveilleux; il en

vient beaucoup de Californie. Des gens qui, à St. Francisco, restent tout l'hiver enfermés dans leur chambre, à souffrir des rhumatismes ou des bronchites, et qui ne sauraient traverser un corridor sans attraper une pleurésie, commencent par coucher avec portes et fenêtres ouvertes, ici, et, le lendemain, vont faire des heures de promenade à cheval. J'ai vu des cas d'infirmes miraculeusement transformés et il semble qu'une fois acclimaté ici, on ne sait plus vivre ailleurs, car ceux qui commencent à venir une fois reviennent régulièrement ou se fixent ici.

Un des avantages de ces îles heureuses, véritable patrie du *dolce far niente* et des rêves dorés, est que le choléra, dont vous êtes menacés en Europe, n'y a jamais fait d'apparition et il est peu probable qu'il s'y montre jamais. A Hawaii on est trop éloigné du monde et la durée de la traversée des terres les plus rapprochées est telle qu'elle ne permettra jamais à un équipage d'importer le choléra subrepticement. Il ne pourrait être importé que dans les balles de marchandises et il faudrait pour cela que le choléra fût bien violent en Angleterre ou en Amérique. Si le climat est au dessus de tout ce que l'on peut s'imaginer, par contre, la vie est très-chère. Ici l'unité est le dollar comme en Italie la *lira*.

La terre est très-chère à Honolulu même, où une acre carrée pour bâtir une résidence se paye jusqu'à 2000 dollars; mais, loin de la ville, les concessions pour l'agriculture sont relativement très-bon marché; ainsi, des pâturages se sont vendus à raison d'un dollar l'acre. Le pays est éminemment propre à la culture du café et du thé, mais la main d'œuvre y est trop chère pour que cette culture soit lucrative. Ces îles sont le centre d'un commerce très-actif, mais bien diminué depuis la disparition des baleiniers. Autrefois le port de Honolulu armait un grand nombre de baleiniers et on a compté jusqu'à 600 navires l'an, mais il ne reste plus aujourd'hui que la culture de la canne à sucre, principal commerce, et l'élevage des bestiaux pour constituer le mouvement commercial. Cependant ces deux branches de commerce exigent un assez grand déboursement de capitaux. On envoie bien aussi des oranges et des bananes d'ici à St.Francisco, mais ceci n'est que pour mémoire. Quant au commerce local, on trouve de tout à Honolulu, tout comme à Paris ou à Londres; mais le seul *trading business* est celui qui fournit aux besoins matériels de la population et des plantations de sucre. La seule difficulté pour l'agriculture est la main d'œuvre. Les chinois travaillent bien, mais sont très-volontaires et difficiles à mener. On importe pour les grandes plantations des coolies des Indes ou des nègres de la Louisiane.

Les indigènes sont la race la plus douce et la plus inoffensive. Ils sont très-bien doués pour la musique et ont de fort jolis airs nationaux. Leurs chants et le timbre de leurs voix sont très-doux, langoureux et indolents. Le roi Kalakaua est amateur passionné

de musique, et sa sœur, héritière présomptive du trône, (le roi n'ayant pas d'enfants), a composé de très-jolis chœurs et romances. En général, la musique est cultivée avec amour dans ces îles et on serait presque tenté de croire qu'elle tient une part importante dans l'étonnante rapidité avec laquelle la civilisation a fait son chemin dans cet archipel.

Nous avons un excellent corps de musique militaire indigène, composé de 36 hommes, *the Royal Band*, qui exécute, plusieurs fois par semaine, les morceaux les plus nouveaux des répertoires européens.

L'armée compte.... soixante hommes, pourvus de fusils de dernier modèle; ils composent la garde royale, qui est organisée selon le système prussien. Eh bien! le croirait-on? bien que cette armée puisse paraître bien microscopique aux états d'Europe hérissés de légions armées ruinant les pays, cette petite armée a pourtant soulevé des plaintes, suscité des interpellations au sein du parlement à cause des frais énormes d'un effectif qu'on a qualifié tout bonnement d'*exagéré*. Ceci m'amène à parler du parlement et de la forme de gouvernement. Le roi Kalakaua I, régnant depuis 1874, de couleur olive tirant sur le noir et qui a traversé votre pays en 1881, est un souverain constitutionnel. Le parlement est convoqué tous les deux ans et se compose de la chambre des nobles de 20 membres, indiqués par la Couronne, et de la Chambre des députés de 24 membres pour le moins. Pour pouvoir être élu député, il faut avoir un revenu annuel d'au moins 250 dollars, et pour avoir le droit d'électeur, non moins de 75 dollars de rente annuelle. Les législateurs sont payés et les frais de la session sont d'environ 15,000 dollars. Le cabinet a trois ministres nommés par la Couronne : le ministre de l'intérieur, celui des finances et celui des affaires étrangères. On pourrait presque appeler ministre de la justice l'avocat général, parce que toutes les affaires juridiques, comme aussi la justice de toutes les îles formant le Royaume de Hawaii, dépendent de son dicastère. Si l'on pense qu'en l'année 1820, le roi Kamehameha II s'est converti au christianisme, exemple que ses tribus sauvages imitèrent, il paraît incroyable que depuis cette époque, relativement peu éloignée, ces îles aient pu parvenir à occuper une place honorable parmi les nations et se trouvent presque au niveau des anciens états civilisés, tant pour leurs institutions que pour leur progrès en général. Ce fait indique une grande aptitude des hawaiiens pour l'organisation politique. La capitale Honolulu, résidence du roi, compte 15,000 habitants et possède beaucoup d'institutions de bienfaisance, un hôpital érigé en 1860, six églises, un théâtre, divers clubs, un asile pour les aliénés, un bel édifice du parlement et le palais du roi. Le nouveau palais royal coûtera 100,000 dollars (500,000 fr.)

La liste civile annuelle du Roi est de 40,000 dollars, outre les rentes des terrains du domaine, etc. etc.

Puisque j'ai parlé de l'armée, il ne faut pas oublier la police, qui est très-bien organisée et pour laquelle suffisent quelques centaines de kanaques dans tout le royaume. Les employés de la police n'ont pour unique arme qu'un petit jonc; la loi et ses représentants sont excessivement respectés et par conséquent la sûreté publique est sans contredit supérieure à celle de l'Europe et de l'Amérique, malgré leurs gendarmes. Le vol est chose presque inconnue dans ces îles parmi les indigènes, non seulement en ville, mais même dans les campagnes les plus isolées. On vit et on dort portes et fenêtres ouvertes et la plupart des portes n'ont pas même de serrures, je crois. Les crimes sont rares et les coupables sont presque toujours des blancs ou des chinois, et, à peine commis, leurs auteurs sont arrêtés, car toute fuite dans ces îles est impossible.

Aussi la meilleure politique est d'être honnête.

Dans ma prochaine lettre, je compte vous parler de la Cour, de la politique, etc. enfin, de notre petit royaume si peu connu de la vieille Europe, à laquelle j'envoie de bien loin mon meilleur *Aloha*.

IRINICOS.

Dans la prochaine livraison, nous publierons, entr'autres, des lettres de Londres, de Moscou, de Genève, d'Athènes, de Bucarest, de Budapest, de Sophie, de Bruxelles, etc.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA QUINZAINE

Rome, 20 Décembre 1883.

La visite du Prince Impérial d'Allemagne à S. M. le Roi Humbert a assoupi momentanément en Italie la lutte des partis. Cet évènement saillant est considéré, par tout le pays, comme une nouvelle preuve de la considération dont l'Italie jouit à l'étranger et des sympathies qu'elle inspire. A la suite d'une malheureuse dépêche de Madrid, aussitôt démentie par les organes officieux de la Presse Allemande, les jugements les plus erronés avaient été portés sur le but de cette visite. — A l'heure qu'il est, toute crainte s'est évanouie, et le séjour du Prince dans la ville éternelle est apprécié à sa juste valeur. — S. A., en se rendant du Quirinal au Vatican, ne fait que servir les intérêts de son pays; la guerre entre la Prusse et le clergé catholique, inaugurée il y a bientôt dix ans, tend graduellement à s'apaiser. S. A. elle même y avait pris part dans un sens de conciliation en 1878; ses nobles phrases, à cette époque, signalaient déjà le profond désir qui l'anime de voir changer en lutte loyale et bienfaisante les haines malfaisantes des partis. Son œuvre, celle de la Cour Impériale n'a pas été inutile. Le Gouvernement Allemand en a ressenti les effets et, depuis 1880, un rapprochement sensible s'est manifesté entre l'État et l'Église. Une nouvelle démarche de la part du Prince au Vatican ne peut donc que constater ce rapprochement et l'affermir. Tous ceux qui aiment l'ordre et la paix, doivent applaudir à ce rapprochement qui n'est pas seulement avantageux à l'Allemagne et au

développement pacifique de ses institutions, mais peut, à l'avenir, être une source de bienfaits pour toute l'Europe catholique et pour l'Italie en particulier. Il ne s'agit évidemment pas d'une réconciliation entre le Vatican et le Quirinal, entre le Pape et la civilisation moderne; la question n'est pas là, et aucun Souverain d'Europe n'aurait autorité pour faire accepter à l'Eglise les faits accomplis. Il ne peut non plus s'agir de concessions de la part de l'Italie pour amener une entente; l'Italie n'a pas de concessions à faire; son devoir est de respecter la loi de garantie et en aucune occasion elle ne l'a violée. Ce qui est possible, ce qui est désirable, c'est que le Vatican entrevoie l'inutilité et les dangers de son attitude hostile contre les événements du siècle, et qu'il adopte un système de rapports bienveillants vis-à-vis de l'Allemagne Européenne que l'on voit menacée par les impatiences et les erremens du radicalisme dont les formes se multiplient. Si ce but est atteint, l'Italie, au même degré que les autres nations catholiques, pourra marcher d'un pas ferme au progrès et se dédier toute entière à son réveil économique. Nous ne nous faisons aucune illusion sur la probabilité d'une réussite; nous constatons seulement qu'une telle victoire serait le premier résultat de l'alliance de l'Italie avec les puissances centrales, qu'elle lui ouvrirait le chemin à une entente toujours plus cordiale avec ces mêmes puissances, qu'elle désarmerait en même temps le cléricalisme et rapprocherait du Gouvernement Italien le grand parti catholique, qui est souvent une gêne pour ses bonnes relations avec les autres pays. C'est ce que plusieurs libéraux ne comprennent pas suffisamment en Italie; enfermés dans leurs rêves de progrès, ils désirent cependant que leur pays soit respecté et aimé à l'étranger, mais ils ne se rendent pas toujours compte des conditions des autres états et des rapports tout particuliers de la politique intérieure Italienne avec la politique étrangère. La crainte les gagne que les engagements avec les puissances centrales ne soit un obstacle à la réalisation de leurs rêves, sans réfléchir que cette réalisation, sans être subordonnée, est cependant strictement liée au développement de la civilisation Européenne et par conséquent aux rapports entre l'Italie et les autres états. Si l'on veut courir, faut-il au moins ne pas s'étonner si l'on reste seul; c'est ce qui est arrivé à la France maintes fois; c'est ce qui arriverait à l'Italie, avec des conséquences bien graves, si le Gouvernement ne se préoccupait pas, dans une juste mesure, de coordonner l'assiette intérieure du pays à ses relations avec les

autres puissances civilisées et à leur situation respective. L'Europe n'est plus ce qu'elle était au siécle passée, une expression purement géographique; elle est aujourd'hui un corps politique, qui tend à s'équilibrer, à s'organiser et dans lequel toutes les nations doivent porter leur concours de lumières, de forces, de prudente activité.

Si la visite de S. A. Impériale a suspendu la lutte de la gauche historique contre le transformisme et le Ministère, cette lutte recommencera cependant sous peu. Il est inutile de discuter sur les mots dont nous voyons s'enrichir le dictionnaire Parlementaire Italien. Il suffit de constater que, depuis l'arrivée de la gauche au pouvoir, elle n'a jamais manifesté cet ensemble parfait de vues que l'on devait attendre d'un grand parti constitutionnel. Unie contre la droite triomphante, avant 1876, elle n'a cependant dû son avènement au pouvoir qu'à la défection du centre, et, aussitôt maîtresse du gouvernement, elle s'est fractionnée et ne s'est maintenue au Ministère qu'à la suite de nombreuses crises, qui indiquaient justement ses profondes divergences sur le programme qu'elle voulait appliquer. De plus en plus affaiblie, tâtonnant entre le centre et les radicaux, compromettant par ces tâtonnemens les relations avec les autres puissances, minée par ses propres partisans, elle allait échouer, sans achever son œuvre, faute d'organisation sérieuse et de programme bien défini. Elle n'aurait même pas gardé si longtemps le pouvoir si la Droite avait eu cette forte organisation qui manquait à la gauche; là encore, le même fractionnement, les mêmes erreurs, les mêmes déboires; le pays ne pouvant compter, ni sur la droite, ni sur la gauche, laissait le pouvoir à cette dernière, mais le malaise était général; cependant, à tout moment le centre aurait pu se rapprocher des conservateurs libéraux, et leur rendre le portefeuille qu'il leur avait enlevé en 1876. C'est ce que M.r Depretis a su empêcher en pilote habile, en se séparant nettement, résolument, des radicaux, et en se ralliant franchement au centre de qui la gauche tenait le pouvoir, sans trop se soucier si cette tactique aurait éloigné de lui quelques fractions de son parti. Il calculait avec beaucoup de sang-froid et de perspicacité, que la cause de la gauche était perdue, si le centre ne lui offrait un appui moins vacillant et plus sûr que le désaccord croissant de ses anciens amis. En un mot, il revenait tout simplement au point de départ, à l'année 1876, où le centre lui avait donné gain de cause contre la droite. Une partie de la gauche le suivit dans cette évolution

naturelle et judicieuse que l'agitation du parti radical rendait tous les jours plus nécessaire. Une autre partie, au contraire, sous la direction de cinq chefs, oubliant momentanément leurs griefs respectifs, se rallia au parti de gauche pure, ou historique, et déclara la guerre à M.r Depretis. Elle marque maintenant son opposition par une double accusation, la première que le Ministère aurait inauguré un système de répression contre les radicaux, tandis qu'il laisse aux cléricaux une liberté excessive; la seconde qu'il trahit les idées libérales de son ancien parti en marchant trop lentement, et au seul gré de la droite, dans la voie des réformes sociales et administratives. Ces accusations sont-elle justifiées? On lui demandait des profondes réformes politiques et il les a accordées; à la suite de ces réformes, le radicalisme s'est installé solidement à la Chambre. On lui demande maintenant des réformes administratives et sociales, et, tandis que le Ministère se montre tout disposé à étudier les dernières, on l'accuse de ne pas vouloir franchement appliquer le principe de la décentralisation et de l'autonomie dans les communes et les provinces. On ne comprend peut-être pas assez le rapport intime qui existe entre la question sociale et la question administrative; on ne prévoit pas le danger d'octroyer une large autonomie aux petits centres, où le socialisme peut avoir beau jeu et forcer petit à petit la main au Gouvernement, si tout d'abord, en introduisant dans les classes inférieures de la société ces réformes prudentes que la gauche suggère et que le Ministère est tout disposé à accorder, on ne lui enlève le caractère aigu qui en fait une source d'inévitables désordres. C'est une question de mesure, d'ordre, de jugement, d'opportunité dans le choix des réformes, qui fait la divergence d'opinion entre le Ministère et la gauche historique; ne faut-il cependant pas admettre que les hommes qui sont au pouvoir, sont les meilleurs juges de cette opportunité, de cette mesure, eux qui ont la responsabilité et en même temps les moyens de bien connaître les obstacles à vaincre? Ne faut-il pas enfin convenir que si la majorité soutient l'attitude de M.r Depretis, vis-à-vis des réformes, cela prouve que sa manière de voir est en harmonie avec la masse de l'opinion publique?

Quant au système de répression contre les radicaux et de condescendance envers les cléricaux, qui a fait donner au Ministère le titre de réactionnaire, est-ce d'abord un système? Nous ne saurions le reconnaître; la faiblesse dans les répressions que la droite reproche quelquefois au Ministère est une preuve

évidente qu'il n'y a pas de véritable système suivi ; on accourt, on réprime là où l'on voit, où l'on croit voir un danger ; on laisse une plus grande liberté là où l'on ne voit, où l'on ne croit voir aucun péril pour nos institutions. Le Gouvernement peut se tromper quelquefois dans ses appréciations, mais ces errements, s'il y en a, ne sont pas de nature à lui enlever la confiance publique. Il ne faut d'ailleurs pas oublier qu'entre les périls de la démagogie et ceux du cléricalisme, la différence est grande. Ce qui rend les cléricaux impuissants en Italie, c'est que toute œuvre collective de leur part viserait à la destruction immédiate de l'unité Italienne, ainsi qu'au retour à un état de choses qu'ils reconnaissent eux-mêmes impossible ; ils sont donc désarmés à l'avance par l'énormité de leurs prétentions, et par l'insuffisance des moyens que leur offre l'organisation actuelle du pays. Non, ce n'est pas la condescendance qui leur fournira des armes nouvelles, mais bien au contraire la sévérité. Leur véritable travail ne saurait être surveillé, ni empêché par le Gouvernement ; leur éloquence isolée s'exerce sur les consciences timorées, au confessional, au lit des mourants, au sein des familles pieuses ; persécutez-les, et leur éloquence grandira, et les sympathies augmenteront, et vous leur fournirez justement les armes que la liberté leur enlève. Il n'en est pas ainsi des radicaux auxquels se rattachent malheureusement tous les mécontents, tous les ambitieux déchus de leurs rêves impuissants et maladifs, toute la partie malsaine, toutes les superfétations de la société. Les armes leur manquent dans un Gouvernement libéralement mais fortement organisé ; ils cherchent ces armes dans une plus grande liberté et dans la licence. Le travail sourd se fait dans les masses, mais il ne peut rester caché : à tout moment les explosions le révèlent. Les agitations naturelles du progrès bienfaisant se mêlent aux agitations artificielles du vice et des ambitions inassouvies ; il faudrait réprimer ces dernières et laisser une prudente liberté aux autres ; qui en doute. Mais, tant que ces agitations se donnent la main et se confondent, et jusqu'au jour où l'instruction généralisée n'aura pas donnée au peuple une idée saine de la liberté et du progrès, n'est-ce pas rationnel et préférable de les réprimer en masse, au lieu de leur accorder à toutes une liberté dangereuse ? Tandis que les cléricaux rêvent l'impossible, les radicaux puisent leur force dans les rêves du possible ; et c'est là justement le danger. Leurs théories, le plus souvent saines dans le fond, sont subversives à cause de leur inopportunité.

Tout le monde veut le bien-être des masses, tout le monde souhaite une liberté progressivement plus large, une magistrature modèle, des impôts moins lourds, une instruction plus générale et plus solide, une plus large interprétation de la souveraineté nationale, mais tout cela ne peut être obtenu du jour au lendemain, en vertu d'une baguette magique, et si les radicaux impatients menacent par leurs agitations cette œuvre lente et bienfaisante du progrès, le Gouvernement a le devoir et le droit de réprimer malgré eux leur zèle excessif, et de combattre à outrance les moyens détournés et coupables par lesquels ils entravent la marche prudente et régulière des réformes. Ils ne s'aperçoivent pas, les malheureux, qu'ils sont le jeu des cléricaux ; pour ces derniers, l'ennemi est ce progrès modéré et calme auquel nous marchons d'un pas sûr ; le rendre impossible par les impatiences, c'est reculer, c'est combattre l'ennemi du cléricalisme, c'est rendre à ce dernier sa force, sa puissance, et se conjurer avec lui pour la destruction de l'unité Italienne et de la civilisation moderne. Voilà pourquoi l'on ne saurait blâmer le Ministère Depretis de ce qu'on appelle sa sévérité envers les radicaux et sa condescendance envers les cléricaux ; il a choisi le meilleur moyen pour rendre ces derniers inoffensifs ; en agissant autrement, il aurait donné gain de cause aux cléricaux et compromis le développement pacifique des libertés qui n'est pas seulement le vœu de la majorité, mais le désir intime de tous les Italiens.

Ce que la gauche historique appelle trahison de M. Depretis, n'est donc autre chose qu'un sentiment profond de la situation et de la nécessité d'affermir le prestige de l'autorité. Ce sentiment, il a tâché de le faire partager à tout son parti et, n'ayant pas réussi, il accepte l'appui que la droite et le centre lui offraient. La majorité qui le soutient, représente le juste milieu entre les partis extrêmes ; ce juste milieu est providentiel, en ce moment où la gauche et la droite sont en voie de réorganisation ; le Gouvernement suit, grâce à lui, sa marche régulière pendant que les grands partis se groupent, se constituent.

L'ancienne droite a fait son temps ; elle était excessivement conservatrice ; il en est de même de l'ancienne gauche qui était excessivement impatiente ; chacune a laissé sa noble trace dans l'histoire du Parlement Italien ; chacune a décrit sa parabole et a vécu sa vie laborieuse et patriotique. Le pays demande, maintenant, une nouvelle assiette parlementaire ; la droite n'a plus rien à craindre de l'avenir, la gauche historique n'a

plus rien à craindre du passé; aucun besoin de s'arrêter, aucune nécessité de courir. Mais les partis ne se transforment pas dans la même mesure que les institutions; les hommes qui les composent ne sont pas toujours disposés à renoncer à une attitude suivie pendant de longues années; fidèles à leurs souvenirs, à leurs aspirations, toute atteinte à l'ancien programme les révolte; aussi nous voyons la gauche historique réunie à Naples, protestant contre l'attitude de la gauche Ministérielle. C'est une phase nécessaire dans la transformation graduelle des anciens partis. Rien ne serait moins étonnant si la droite historique allait sous peu imiter l'exemple de la gauche; mais le résultat est nul, la victoire est à présent assurée au Ministère et à cette majorité complexe, qui sert de transition à la reconstitution prochaine des deux grands partis parlementaires et qui résume en elle la situation du moment. Son programme est: ni courir, ni s'arrêter; ni craindre, ni mépriser les partis extrêmes; les surveiller, les guider, les utiliser; assurer l'ordre à l'intérieur, la paix à l'extérieur, faciliter au pays l'œuvre prudente, réglée, progressive de son développement politique, économique et social.

Monsieur Depretis vient de baptiser la majorité actuelle du titre de parti de gouvernement; en effet, c'est le nom qui lui convient le mieux; on pourrait l'appeler parti d'affaires, parti de transition et le nom serait encore juste. Ce n'est ni droite, ni gauche; c'est un grand centre où les anciens partis se confondent pour en sortir transformés en partis nouveaux. Il est à regretter que plusieurs hommes marquants de l'ancienne gauche s'en soient séparés, car leur présence au milieu de ce remaniement, aurait pu fournir des éléments précieux et éprouvés à la nouvelle gauche qui s'en détachera. Leur sévère fidélité au passé est une pierre dans l'engrenage de cette transformation parlementaire, qui se présente comme une nécessité en Italie et dont le mérite principal appartient à M.r Depretis. Par leur protestation, ils retardent peut-être le travail de ce qu'ils appellent *transformisme;* ils ne l'empêchent pas. Le Président du Conseil peut passer à leurs yeux pour un traître; pour le pays, c'est un homme à idées larges, dont l'amour pour les libertés constitutionnelles a eu dans son œuvre la plus haute affirmation. Il ne s'est pas contenté de vivre enfermé dans son parti, il a lu dans l'avenir et lui a ouvert un nouveau champ d'action. Chef du gouvernement aujourd'hui, il continuera en tout temps à être le chef de cette gauche modérée que, par son abandon apparent, il vivifie et reconstitue.

Si l'œuvre de M.r Depretis est patriotique, elle n'est pas moins une œuvre compliquée, difficile, et entourée de dangers. Le pays se trouve, il ne faut pas le nier, devant une situation parlementaire exceptionnelle; au fond. c'est le centre qui gouverne en ce moment, ralliant à lui une fraction de droite et une fraction de gauche; c'est évidemment un fait anormal, qui ne saurait durer longtemps, et qui ne se serait même pas produit sans l'habileté extraordinaire du Président du Conseil. M.r Depretis ne doit pas se dissimuler le scabreux de sa position. Il serait injuste de lui attribuer l'intention mesquine de se maintenir coûte que coûte au pouvoir: il ne peut être accusé d'ambitions vulgaires; il lui serait facile de se retirer en disant: après moi le déluge; il ne le veut pas, il ne le doit pas. Le voilà donc forcé de gouverner malgré lui, et de subir cette politique à bascule, dont on lui fait un tort, tandis qu'elle est le seul moyen de sauvegarder la marche régulière du Gouvernement pendant la période de crise que la situation parlementaire traverse. Les concessions alternatives faites à la gauche et à la droite qui le soutiennent, donnent tout naturellement à ses réformes, à ses mesures administratives — aux yeux de l'opposition — un cachet d'incertitude, d'incohérence, d'insuffisance. Il en est ainsi, selon la gauche historique, de toutes les lois promises et à l'étude; une seule était franchement libérale, celle de M.r Baccelli sur l'enseignement supérieur, mais en voilà la discussion suspendue; l'ordre du jour, qui lui reconnait de hauts principes de liberté, d'autonomie, de décentralisation, voté à l'unanimité, les promesses formelles du Président du Conseil que la discussion des articles sera reprise après la discussion des bilans, n'ont pas dissipé la crainte du naufrage complet de la loi Baccelli par une suspension indéfinie. Cependant, il faudra bien s'avouer, une fois, que, la majorité actuelle étant un parti de transition, il ne faut pas trop lui demander; que sa désorganisation laisserait derrière elle le désordre; qu'aucun parti n'est tellement fort pour être sûr d'une nouvelle majorité; que la marche des affaires par conséquent serait bien autrement entravée si M.r Depretis se retirait, ou si la majorité actuelle l'abandonnait en se désagrégeant.

Encore faut-il examiner sérieusement si le mot de politique à bascule peut être attribué avec justice à l'action du Ministère actuel. De quels maux est donc affligé le pays depuis qu'il est au pouvoir pour condamner son œuvre toute entière? Les hommes qui collaborent avec M. Depretis, sont-il vraiment les esclave

obéissants et humiliés de son gouvernement personnel ? — Son programme de Stradella annonçait l'abolition du cours forcé qui est en ce moment un fait accompli, grâce à l'habilité et au patriotisme de M. Magliani. Il annonçait des réformes judiciaires et il a donné au pays un code de commerce informé aux nouveaux principes de la jurisprudence et de la situation commerciale du pays ; maintenant c'est le code pénal qui va entrer en discussion, également inspiré par le progrès des sciences légales. Une loi de réorganisation des communes et des provinces est présentée ; elle peut ne pas satisfaire les impatiences de quelques partis, mais la juger mauvaise avant qu'elle ne soit discutée par les Chambres, c'est prouver que les impatiences existent et qu'il faut les modérer. Est-il besoin de constater le réveil économique de l'Italie ? Sa marche régulière vers un développement progressif de toutes ses forces vitales ? Les étrangers lui rendent justice à cet égard ; leurs écrits sont la meilleure preuve que tout n'est pas si noir dans ce beau pays comme l'opposition, dans son désir du mieux, voudrait le faire croire.

Enfin ce qui réjouit le plus, au milieu des préoccupations de la gauche historique, c'est l'accord de tous les partis modérés à l'égard de la politique étrangère. Jamais l'Italie n'a joui de plus grande considération dans le concert Européen ; sa prudence lui a valu un véritable triomphe dont le mérite appartient à M. Mancini, qui, appliquant à nos relations avec les autres états les sereines doctrines du droit international, sachant plier au besoin, sans sacrifier la dignité du pays, se refusant à tout engagement aventureux, poursuivant un idéal pratique, a su relever le prestige de l'Italie et lui assurer en Europe une position digne et respectée.

Une note triste, cependant, se mêle à cette réjouissance ; c'est le jugement qu'une grande partie de la presse française continue à porter sur la triple allance. — L'Italie nourrit des sympathies sincères pour la France ; — ces sympathies sont aussi larges, aussi profondes que la conviction de la nécessité de s'allier à l'Allemagne et à l'Autriche. — Le court espace qu'une revue politique accorde à son rédacteur lui défend de multiplier les arguments pour prouver l'accord possible et naturel de ces sympathies avec l'attitude de l'Italie envers les puissances centrales ; — nous nous bornons à supplier les Français, au nom des Italiens, d'étudier sans passion la situation politique de l'Italie, ses institutions, son développement économique, ses rapports nécessaires avec toute l'Europe, et de tenir

compte en même temps de la situation politique de leur pays, du malaise qu'ils déplorent, de l'instabilité de leurs Ministères et de leurs institutions. — Les alliances se forment sur la communauté des intérêts politiques; elles s'imposent aux peuples selon les circonstances. Lorsque les intérêts d'un pays divergent, lorsque sa situation politique est sans assiette durable, on peut s'intéresser à son sort, partager ses craintes et ses angoisses, applaudir à ses généreuses aspirations, mais on ne peut s'allier à lui sans tomber dans les mêmes divagations, dans les mêmes dangers, sans compromettre son propre avenir. L'alliance de l'Italie avec les puissances centrales, à notre avis, sert mieux les véritables intérêts de la France que ne la servirait, dans les conditions actuelles des deux pays, une alliance de l'Italie avec la France elle-même.

Nous ne voulons ici, ni blâmer la politique de M. Gambetta qui travaillait à la revendication des provinces perdues, ni condamner la politique coloniale qui a poussé la France à Tunis et l'expose en ce moment à une guerre avec la Chine. — Ce qui est à condamner chez elle, c'est le décousu, l'incohérence, l'incertitude qui fait de sa politique un énigme et laisse les autres états dans le doute sur ses véritables intentions. Point de programme clair, précis, même dans cette politique coloniale que l'on croit à tort une création de la république; sans nécessité, cette politique a blessé l'Italie à Tunis, l'Angleterre à Madagascar; — en Egypte, au contraire, elle a renoncé volontairement à une action légitime, que personne ne lui contestait; — elle s'est désintéressé ensuite presque complètement et au détriment de la grande cause de la civilisation, dans les évènements de la péninsule Balcanique, où son rôle était fixée par les devoirs de sa politique traditionnelle. — Maintenant c'est le tour du Tonquin, et il suffit de lire la relation de M. Renault pour se rendre compte des atermoiemens, des inégalités, des soubresauts qui font depuis quelques années le fond de la politique française à l'intérieur comme à l'étranger. — M. Ferry en accuse l'instabilité des Ministères; c'est l'ensemble des institutions, c'est la situation des partis, c'est le peu de fixité de l'opinion publique qu'il faudrait accuser. — Au Tonquin, la France n'éveillait aucune susceptibilité; elle avait les mains libres; — elle s'est effacée, elle a repris son rôle sans contraste, lorsqu'elle l'a voulu. — Maintenant, les crédits sont votés, la guerre est à l'ordre du jour et les puissances Européennes ne lui font aucune opposition, se limitant à sauvegar-

der, par une démonstration navale collective, leurs intérêts commerciaux dans les mers de la Chine. — Pourquoi n'a-t-elle pas montré plus de suite dans son attitude?

Les dernières nouvelles de Hué imprimeront désormais à l'action de la France un caractère décisif; ce n'est plus le Tonquin qui est en jeu, c'est le protectorat sur l'Annam qui menace de s'écrouler sous les menées des fonctionnaires Chinois. M. Ferry trouvera des raisons sérieuses pour obtenir les nouveaux fonds qu'il a demandés et soutenir cette politique coloniale qu'il appelle conservatrice. Mais, n'a-t-il pas eu tort de confondre l'action de la France à Tunis avec son action en Cochinchine? ne laisse-t-il pas craindre que, même là-bas, la France marchera droit à ce qu'elle croit son but, sans se soucier des susceptibilités qu'elle peut y éveiller? Si elle a les mains libres au Tonquin et dans l'Annam, les a-t-elle également en Chine, où le développement successif des opérations militaire peut l'entraîner? Les conséquences de la guerre qu'elle entreprend devraient être préalablement examinées, avant de s'y aventurer à corps perdu; c'est maintenant qu'il faut envisager la situation toute entière avec ses corollaires, ses dangers, ses évolutions nécessaires; les complications futures ne sauraient être justifiées par la pente naturelle des évènements, lorsque ces évènements probables pouvaient être prévus. Si quelque chose peut nous faire espérer que la politique Française dans les mers de la Chine sera prudente, c'est que sa politique intérieure commence à l'être. M. Ferry y a inauguré un régime conservateur et a lutté victorieusement contre le radicalisme et l'anarchie. Les effets de cette vigueur se sont faits sentir dans les rapports de la France avec l'étranger; ces rapports sont évidemment meilleurs. Même dans cette question épineuse de Tunis, qui fournissait des armes à la presse de deux nations sœurs pour les irriter l'une contre l'autre, les deux Gouvernements de France et d'Italie ont su s'inspirer aux idées les plus hautes et les plus conciliantes et, grâce à des concessions réciproques, ils sont à la veille de régler tout différend sur l'argument délicat des capitulations. Si nous avons manifesté quelque crainte à l'égard de son action dans les mers de la Chine, c'est que nous mettons dans la balance des intérêts français, les secousses probables de l'organisme national; tant que la paix règne, le Gouvernement peut suivre imperturbablement sa tâche conciliante, mais une fois la guerre éclatée, le sang versé, il suffira d'un rien pour exciter les esprits, et déranger tous les plans de modération

du Ministère. Déjà la confiance qu'il inspire au pays a apparu douteuse, lors de la votation des premiers crédits ; qu'en sera-t-il si une petite défaite, ou une complication quelconque rendaient son œuvre plus difficile? Et, en cas de crise, quels hommes viendraient au pouvoir, au milieu d'une si grande agitation? Nous ne voulons pas être pessimistes, ni prophètes de malheurs, mais notre amour de la paix, de l'humanité, de la civilisation, nous fait tourner les regards vers la France, et craindre que la guerre actuelle ne l'éloigne de cette attitude modérée, de cette assiette sérieuse de ses institutions, dans lesquelles nous voyons un bienfait pour elle et pour l'Europe. Nous ne doutons pas un moment qu'elle demeurera victorieuse dans sa lutte avec le Céleste Empire ; nous voudrions être également sûrs que cette lutte sera pour la France une source d'avantages économiques, et de nouvelles forces pour son gouvernement.

Tandis que la république Française poursuit au Tonquin son but, l'Angleterre voit augmenter les embarras que son intervention forcée en Egypte lui a créés. Déclarons tout de suite que les embarras ne lui viennent pas de l'Europe ; les puissances centrales, l'Italie, la France elle-même, par leur abstention correcte, lui facilitent au contraire la tâche et Lord Granville vient de l'affirmer, dans un récent discours. La situation de l'Angleterre en Egypte n'en est pas moins difficile, et par moments, le cabinet paraît même être gêné par cette confiance absolue des autres puissances, et souhaiter d'elles mieux qu'un simple appui moral. Nous ne partageons pas les craintes de ceux qui voient déjà tout le monde Musulman en armes, fanatisé par les victoires du Mahdi. Toute agitation en Turquie renouvelle ces craintes, qui ne se réalisent jamais. — Les rapports entre les différents éléments dont se compose l'islamisme, ne sont pas si intimes, ni si suivis pour produire des commotions générales ; on oublie en outre le peu d'initiative et l'état d'apathie qui régne dans ces pays, où les agitateurs, s'il y en a, trouvent partout des masses indifférentes et paisibles. Le Mahdi a profité des rancunes et de l'agitation de populations à peine conquises et très-mal disposées en faveur de leur nouveau Gouvernement ; dans l'Égypte proprement dite, le flot de sa propagande s'arrêtera devant la fidélité des fellahs envers leurs souverains légitimes. On annonce, c'est vrai, des troubles en Arabie, mais ces troubles sont anciens, et s'adressent à la Turquie, c'est à dire à un pays Musulman ; on ne saurait donc y voir une relation quelconque avec les menées du Mahdi. Le

danger, c'est que les hordes indisciplinées du Prophète, grisées par leurs premier succès, n'envahissent matériellement l'Égypte, malgré la résistance passive des populations, et n'y sèment le carnage, le désordre, la ruine. Cette crainte qui n'est pas infondée, a fait suspendre l'embarquement des troupes Anglaises et a fait décider l'Angleterre à envoyer des renforts.

L'idée d'une offensive contre le Mahdi a été abandonnée; elle serait très-coûteuse, et d'un résultat douteux, sans offrir en échange des avantages proportionnés. Quant à la défensive, elle doit être énergique; il faut que le Mahdi, se heurtant aux troupes Anglaises, comprenne immédiatement qu'il fait fausse route et qu'il doit renoncer à toute offensive contre l'Egypte. La Turquie revient à la charge, demandant d'affirmer sa haute souveraineté par l'envoi d'un corps de troupes; nous pensons que sa demande sera repoussée comme inutile; personne ne conteste ses droits, l'Angleterre non exceptée; mais celle-ci ne peut renoncer à son action unique en Egypte, au moment où elle est à la veille d'en recueillir les avantages. L'on se demande si l'entreprise du Mahdi servira de prétexte au cabinet Anglais pour changer l'occupation provisoire en définitive. Nous ne le pensons pas; la ligne suivie par Mr Gladstone dans les affaires d'Égypte depuis la révolte d'Arabi et le caractère même de ce grand homme d'Etat n'autorise aucunement ce soupçon. Nous ne voyons pas, d'ailleurs, quel avantage matériel pourrait tirer l'Angleterre d'une occupation définitive; elle aurait pu le faire avant aujourd'hui; elle ne l'a pas fait; l'avantage moral politique qu'elle en espérait lui est acquis, et ne saurait être augmenté par une action plus marquée. Son but est de protéger ses communications avec l'Inde, et de créer en Egypte un état de choses qui soit une sauvegarde sérieuse pour ses intérêts et pour ceux de l'Europe; ce but nous parait pouvoir être atteint sans annexion, si nous avons bien jugé les intentions conciliantes et désintéressées du Gouvernement et le peu de profit qu'il tirerait d'un changement de conduite. Nous en avons d'ailleurs une preuve manifeste dans l'abandon même des provinces révoltées; si l'idée d'une annexion de l'Egypte avait pénétré dans les conseils du Gouvernement, l'offensive contre le Mahdi en aurait été la conséquence immédiate. Pourquoi perdre, en effet, une si grande partie de ce que l'on convoite? pourquoi abandonner des vastes régions qui seraient une source de richesses à la nouvelle acquisition? pourquoi laisser sur les frontières un germe de futurs désordres, qui éclateraient d'autant plus violents

le jour où l'Angleterre se substituerait au Khédive, en procurant au Mahdi les ressources du fanatisme?

En dehors des affaires du Tonquin et de l'Egypte, rien, en Europe, n'est l'objet de l'attention générale. — En Allemagne, on attend le résultat de la visite du Prince Impérial au Vatican, pour savoir si le Kulturkampf a fini son règne et si le Gouvernement est entré définitivement dans une voie de conciliation à l'égard du clergé catholique. — Nous nous réservons d'exposer nos réflexions sur la situation des partis allemands dans une prochaine revue, mais, dès maintenant, nous applaudissons de grand cœur à toute œuvre qui a pour but l'apaisement et qui fait d'un Gouvernement constitutionnel un modérateur des extrêmes.

Cette tendance conciliante se manifeste presqu'au même degré, quoique sous une forme différente, en Espagne et en Russie, et ce n'est certainement pas le moindre et le dernier fruit de la triple alliance, envisagée comme elle doit être, une œuvre d'ordre et de paix. — A Pétersbourg, le Gouvernement parait en train d'élaborer un projet de réformes politiques, qui, malgré ses limites restreintes, n'en est pas moins un progrès remarquable, si l'on tient compte des institutions actuelles. — Les mêmes vues pacifiques se manifestent dans la politique étrangère; non seulement la Russie n'alimente plus à son profit les passions dans la péninsule Balcanique, mais elle évite avec soin tout ce qui peut exciter la susceptibilité de l'Autriche dont le rôle en Orient a été officiellement reconnu par les signataires du traité de Berlin.

En Espagne, le parti libéral de Sagasta aurait promis son appui au Ministère, grâce à l'intervention prudente du Souverain, et il est à espérer que ce concours donnera au Gouvernement la force et la stabilité dont il a urgent besoin pour s'occuper sérieusement des rèformes politiques, administratives et sociales. Ce grand pays, boulversé depuis si longtemps par les révolutions, est resté en arrière au point de vue du progrès, après avoir été un des premiers à accueillir les idées libérales du siècle. — Tout y est encore à faire; l'intruction élémentaire, les institutions de crédit, les industries, le commerce, la navigation, l'armée, la marine de guerre, réclament un concours sérieux et actif du gouvernement; rien ne sera plus facile, si les partis oublient leur antagonisme pour se dévouer sérieusement au bien-être public. Aucun danger du dehors ne menace le pays: la visite du Prince Impérial d'Allemagne, sans avoir jeté les

bases d'une alliance avec les puissances centrales, prouve le désir de ces mêmes puissances de voir entrer l'Espagne dans cette coalition pacifique, qui a pour but de rassurer l'Europe et de permettre à chaque état de poursuivre sans craintes et sans faiblesse l'œuvre de régénération complète.

La Turquie vient de soulever une question délicate, à propos de la juridiction des communautés religieuses; nous croyons le moment mal choisi. Certainement, le Gouvernement Ottoman aura le droit de supprimer des anciens privilèges, lorsque les nouvelles réformes qu'il a l'intention d'octroyer au pays, rendront ces privilèges inutiles; mais encore faut-il que ses intentions louables deviennent un fait accompli et présentent les garanties voulues. L'Europe ne saurait abandonner à elles-mêmes les communautés religieuses, si tout d'abord les engagements que la Turquie a pris à Berlin à l'égard de l'administration de ses provinces n'ont pas été respectés. Nous sommes les premiers à déplorer l'espèce de tutelle sous laquelle se débat le Gouvernement Ottoman, mais nous voudrions que les Turcs se rendissent compte aussi des dangers que courrait leur Etat s'ils étaient abandonnées à eux mêmes. Disons tout de suite, du reste, que les privilèges que le Divan voudrait supprimer se réduisent à bien peu de chose; la juridiction des Évêques est limitée aujourd'hui aux statuts personnels et ne s'exerce même plus que dans les affaires d'état civil, et précisément de mariage. Le jeu n'en vaut donc pas la chandelle et nous avons la certitude que, sous peu, ce différend sera applani à la satisfaction des deux parties adverses, grâce à l'intervention de l'Europe.

Voilà donc encore une année qui s'écoule sans de grandes perturbations, malgré la panique qui nous gagne aux premiers symptômes d'un désordre. La question du Danube apparaissait comme une menace à l'horizon et un accord est intervenu qui a dissipé ce nuage; Gambetta triomphant paraissait imprimer à la France une attitude belliqueuse et un tombeau s'est ouvert ramenant graduellement ce grand pays à une politique prudente et pacifique; les animosités entre la France et l'Italie ont fait place à une entente plus conforme à leurs véritables intérêts; l'irrédentisme enfin, au commencement de l'année, menaçait de compromettre les relations de l'Italie avec l'Autriche, et nous voyons ces relations rétablies sous l'égide d'une franche amitié. Il est temps de mettre un frein à notre imagination peureuse qui nous fait entrevoir des dangers partout; l'Europe veut la

paix quoiqu'elle soit armée en guerre, et nous croyons que la paix ne sera pas facilement rompue.

Que l'on ne s'empresse pas de nous appeler optimistes. Nous sommes loin de déclarer que tout marche à souhait et que la paix, l'ordre, le bonheur régnent souverains dans le monde. Nous voyons une grande fermentation dans les masses, nous voyons l'agitation fiévreuse des partis, nous comprenons que beaucoup d'intérêts sont en lutte, malgré le calme apparent du moment. Mais cette fermentation, cette agitation, cette lutte d'intérêts sont la vie des nations; les supprimer, c'est tuer les nations elles-mêmes. L'activité humaine représente chez les peuples ce qu'est la circulation du sang chez les individus; il y a des épanchements, des étourdissements, des anémies, des maladies de toute espèce dans ce grand organisme des états; tantôt ces maladies sont dans le sang, tantôt dans les organes des Gouvernements, les partis, le peuple. Le grand médecin est l'instinct, la conscience, l'opinion publique. Si la circulation est gênée, si les organes ne fonctionnent pas régulièrement, n'allons pas croire à une catastrophe; l'équilibre se rétablit, aussitôt la crise passée. Voilà pourquoi, consultant le passé, nous regardons tranquilles et confiants dans l'avenir. Le progrès, la civilisation circulent et se développent; les impatiences, les regrets, les craintes, ne sauraient les arrêter dans leur cours. Les phénomènes auxquels nous assistons sont la preuve la plus éclatante que nous marchons en avant; nous voyons dans le socialisme, le cléricalisme, le nihilisme, l'irrédentisme, l'internationalisme, la conséquence inévitable de cette marche. S'ils l'entravent par moment, ils ne l'empêchent pas; ils sont la fièvre du progrès qui ne se guérit ni par l'optimisme, ni par le pessimisme, mais par la force des choses, par la nature puissante de l'organisme qui la subit. Ayons seulement des Gouvernements fortement et libéralement constitués, puisant dans l'esprit de notre siècle leurs inspirations, cherchant dans l'opinion publique leurs meilleurs appuis, évitant dans leurs relations extérieures des secousses inutiles ou dangereuses, et marchant droit à leur but sans regarder en arrière, sans se laisser arrêter par les fantômes de la révolution et de la réaction. La vraie liberté et le progrès qui en découle, feront le reste. Irritants aux premières doses, ces médicaments sont calmants et reconstituants aux doses successives.

***

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

Allemandes.

Certamente la impresa della *Rivista Internazionale* risveglia il più simpatico sentimento fra gli amici del vostro nobile paese, al quale incombe specialmente il dovere di coltivare il genio dell'internazionalità. Dopo i miracoli della nazionalità compiuti in Italia, speriamo che la *magna parens virûm, saturnia tellus* riprenderà il suo posto naturale fra i paesi chiamati dalla provvidenza ad insegnare la dottrina della giustizia internazionale.

Monaco di Baviera, 3 novembre.

FR. VON HOLTZENDORFF.

Der Plan Ihres neuen Unternehmens hat mich durch seine Grossartigkeit überrascht; und sicherlich, wenn es Ihnen gelingt, das Programm zur Ausführung zu bringen, dann wird die *Revue Internationale* in der periodischen Literatur der Gegenwart eine Epoche bezeichnen.

Berlin, 1 november.

JULIUS RODENBERG
Directeur de la *Deutsche Rundschau.*

I think your idea of *Revue Internationale* is zeitgemäss and I hope it may be successful.

Oxford, 4 novembre.

F. MAX MULLER.

Faccio voti che l'impresa trovi quella riuscita che, al parer mio, le assicura il nome De Gubernatis.

Monaco.

FERD. GREGOROVIUS.

Belge.

J'applaudis cordialement à votre projet et aux sentiments généreux qui vous l'ont suggéré.

Paris, 30 octobre.

G. DE MOLINARI.

Portugaises.

Comprehendo o valor sociologico de uma tal empreza, e aceitando o pensamento de Comte, de que a sociedade humana, a pezar dos seus altos progressos intellectuaes e industriaes, terà sempre como base preponderante do seu accordo e por tanto da sua ordem, uma synthese affectiva.

Lisboa, 6 novembre.

TEOFILO BRAGA
Prof. à l'Université de Lisbonne.

Comptez sur moi, Monsieur, dans ce pays; je ferai tout mon possible en faveur de votre journal, entreprise qui est d'un idéal très civilisateur. Je lui désire de tout mon cœur la réussite qu'elle mérite.

Lisbonne, 23 novembre.

REIS DAMASO.

Anglaise.

Ho veduto nell'*Athenaeum* la prossima pubblicazione di un nuovo giornale con la di lei direzione, e mi rallegro all' idea che, per compiere quest' opera di tanta necessità, ma di tanto lavoro, hanno chiamato il più degno ed il più veramente competente di tutti gli autori contemporanei. Permettete dunque di darvi la buona venuta e di manifestarvi tutta la sodisfazione che provo nel vedervi finalmente realizzare uno dei miei più vivi desiderii.

London, 29 novembre.

CHARLES SIMOND.

Boheme.

Vor allem wünsche ich Ihnen zu Ihrer neuen Unternehmung, der so viel versprechenden *Revue Internationale* alles Glück und Gedeihen! Es freut mich herzlich, dass Sie darin auch uns Böhmen Ihre freundliche Aufmerksamkeit widmen wollen.

Prague 21 novembre

V. VLCEK
Directeur de l' *Osveta.*

Hongroise.

Nous sommes enchantées de votre splendide idée, qui nous intéresse énormément.

Budapest, 22 novembre.

JANKA ET ST. WOHL.

Roumaines.

Je salue avec enthousiasme votre idée de publier une *Revue Internationale.* Elle est grande et mérite d'être accueillie favorablement par les personnes qui comprennent l'internationalisme de la même manière que vous.

Gara-Mircesti, 6 novembre.

V. ALECSANDRI.

Personne ne pouvait mieux que vous grouper et inspirer une phalange de littérateurs, dans le but de fonder une *Revue Internationale* dans la capitale intellectuelle de la Péninsule.

M. OBÉDÉNARE
Chargé d'affaires de la Roumanie à Rome.

Américaine.

Vous m'annoncez une nouvelle qui sera reçue avec enthousiasme par tous les amis des sciences, des lettres et des arts, la création d'une *Revue Internationale* dans laquelle seront insérés les ouvrages des penseurs latino-américains et où l'on fera des études critiques et biographiques sur les auteurs. Cette *Revue*, embrassant un Programme aussi vaste que celui que vous avez eu la bonté de me communiquer, sera d'un grand bien pour tous ses lecteurs, d'une grande utilité pour nos Républiques, que, Dieu merci, on considère déjà comme faisant partie du concert des Nations civilisées. Avec beaucoup de raison et rendant un tribut à la justice, Vous avez eu la pensée de vous occuper de la bibliographie latino-américaine et de faire connaître les ouvrages des savants et des littérateurs de cette partie du monde. Je suis sûr que vous serez soutenu, comme cela doit être, par les hommes patriotes et éminents d'au-delà des mers, qui savent apprécier les efforts de ceux qui s'occupent avec bienveillance de tout ce qui se rapporte à ces jeunes États.... Que Dieu nous préserve des guerres internationales!

Paris, le 9 novembre

J. M. TORRES CAICEDO
Ministre du Salvador à Paris.

Hollandaise.

La sua forza espansiva ed i numerosi aiuti le promettono quella prosperità dell' opera sua che cordialmente le augura, come ogni altro bene il suo

JAC. MOLESCHOTT.

Indienne.

I am deeply interested in your new undertaking, *The International Review.*

Calcutta.

RAJAH SURINDRO MOHUN TAGORE.

(À suivre).

Livraison du 25 Décembre 1883

SOMMAIRE:

UN MOT AVANT DE SE METTRE EN ROUTE. (**Angelo De Gubernatis**).

LA CRÉATION D'UNE CHAIRE D'ENSEIGNEMENT INTERNATIONAL À L'UNIVERSITÉ DE ROME. (**Fr. von Holtzendorff**, professeur à l'Université de Munich).

DANTE ET LE DOME DE FLORENCE. (**Giambattista Giuliani**, professeur à l'Institut des Hautes Études à Florence).

LA DIVISION DES PARTIS ET LE RÉGIME PARLEMENTAIRE EN BELGIQUE. (**Émile De Laveleye**, professeur à l'Université de Liège).

UN SAVANT INDIEN: RAMMOHUN ROY. (**Max Müller**, professeur à l'Université d'Oxford).

LES DIEUX S'EN VONT. (**Gaetano Trezza**, professeur à l'Institut des Hautes Études à Florence).

LES ÉPOPÉES RUSSES; LA LÉGENDE DE RURIK. (**Dora D'Istria**, princesse Hélène Koltzoff-Massalski, née Ghika).

L'ARBRE DE NOËL. (**Wil. Schwartz**, auteur du livre *Die Ursprung der Mithologie*).

LE THÉATRE CONTEMPORAIN EN ITALIE. – I. PAOLO FERRARI. (**F. Antony**).

UNE DOSE HOMÉOPATHIQUE, nouvelle hongroise. (**Stéphanie Wohl**).

À TRAVERS LES ROMANS. (**Thomas Emery**).

BULLETIN DES LIVRES.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER: Lettre de Paris (*A. Hustin*); Lettre de Berlin (D.r *Paul Schlente*); Lettre de Vienne (D.r *Ferd. Gross*); Lettre de Saint-Pétersbourg (*Lector*); Lettre de Belgrade (*St. Novakovic*, professeur à la faculté de Belgrade); Lettre de Lisbonne (*Théophile Braga*, professeur à la faculté de Lisbonne); Lettre de Stockholm (D.r *Arv. Ahnfelt*); Lettre de Leyde (D.r *Byranck*); Lettre du Brésil; Lettre de Bombay (D.r *Gerson da Cunha*); Lettre de Honolulu (*Irinicos*).

CHRONIQUE POLITIQUE ***

Florence, Imprimerie Pellas, Rue Jacopo da Diacceto, 10.

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année

TOME PREMIER — IIme LIVRAISON

10 Janvier 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 24bis*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	27 francs	50 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie*** ULRICO HOEPLI, Libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER, Libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, Libraire à Leyde.

Extraits de lettres privées, à propos de la *Revue Internationale.*

. . . . . il più schietto augurio che alla *Revue Internationale* da Lei vagheggiata, anzi ormai creata, arridano propizie le sorti. Non può fallire opera ispirata da nobile sentimento e affidata a forte animo, che in sè raccoglie viva fiamma d'ingegno, ampio tesoro di coltura e sopratutto la forza di una fede incrollabile.

Roma, 19 novembre.

P. S. MANCINI

Sempre più attonito io rimango della sua spettacolosa operosità. Certo niun altro che Lei poteva ideare questa collaborazione universale. Gliene auguro felice riuscita.

CESARE CANTÙ.

Ella intraprende un'opera altrettanto difficile quanto bella. Ed io sarei ben contento di collaborarvi....

MARCO MINGHETTI.

La sua *Revue* potrà contribuire poderosamente, non soltanto a fare conoscere un pò meglio all'Italia le condizioni di molti paesi stranieri, ma anche a togliere agli stranieri certe idee tradizionali che ancora conservano sul nostro conto.

ARISTIDE GABELLI.

Auguro alla Nuova Rivista buona fortuna. È una impresa ardua assai che può riuscire se fino dai primi numeri arriverete a darle un carattere determinato e serio. In quello che potrò, aiuterò la vostra impresa.

PASQUALE VILLARI.

Il vostro progetto mi par buono; e non metterei pegno che riuscirà, ma può riuscire.

RUGGIERO BONGHI.

Dal *Manifesto* giudico l'intento nobilissimo, nè dubito punto che questo, sotto la sua direzione, sarà degnamente raggiunto.

Firenze, 20 XII 83.

C. M. CURCI, Sac.

Ho ricevuto la sua *Rivista* e con Lei mi congratulo. Esce armata e potente dalla testa di Giove, come novella Minerva; bene ripromette per l'avvenire e terrà la sua promessa.

Roma, 26.

ONORATO CAETANI
Duca di Sermoneta.

L'impresa della *Revue Internationale* è grandiosa e degna della vostra mente e del vostro illuminato cosmopolitismo.

Torino, 30 Dicembre.

Barone ANTONIO MANNO.

Votre idée est excellente; je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Votre zèle, votre ardeur, votre foi transporteraient les montagnes. Vous avez la chaleur d'âme et la largeur de vues qui créent et animent ces grands organes de la vie européenne. Florence et l'Italie sont parfaitement placées pour être le point d'émission d'une telle action centrale de pacifique propagande.

Je ne peux qu'applaudir du rivage à ce hardi lancement d'une œuvre nouvelle; mais j'applaudis de bien bon cœur.

Paris, 4 novembre 1883.

ERNEST RENAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour l'œuvre nouvelle, pour l'œuvre excellente que vous entreprenez; soyez persuadé qu'elle a toutes mes sympathies et que je ferai effort pour que ces sympathies ne restent point platoniques. Si l'on peut apprendre aux nations à s'aimer les unes les autres, au lieu de se haïr, à s'estimer pour leurs bonnes qualités, au lieu de se dénigrer pour leurs défauts, si on désarme la guerre et si l'on fortifie la paix, on aura bien mérité de l'humanité; réussir, serait un triomphe; l'essayer, est déjà une grande action; j'espère devenir votre collaborateur; en attendant je suis déjà votre abonné.

Baden Baden, 20 novembre.

MAXIME DU CAMP.

. . . . . des vœux pour le succès d'une *Revue* où la France sera traitée avec justice, avec bienveillance, où l'on n'oubliera pas que nous sommes de votre race latine, et que le berceau de notre civilisation est à Rome.

J'attache un très grand prix au succès d'une *Revue*, qui associera des talents français aux talents italiens, et qui apprendra aux deux peuples à se mieux connaître, et, je l'espère bien, à s'appuyer l'un sur l'autre . . . . .

Paris, 21 Novembre.

JULES SIMON.

L'idée d'une *Revue Internationale* développée dans les termes éloquents de votre projet est excellente. Trouvera-t-elle à Paris l'écho qu'elle est en droit d'attendre? Je l'espère, je le crois, et il serait temps que nous eussions l'esprit tendu vers les manifestations de littérature et d'art du dehors. Sous ce rapport, du moins, comme sous bien d'autres, nous avons fait beaucoup de progrès, mais le particularisme littéraire, si je puis le dire, est encore un péché national. La *Revue* venant de Florence devra pourtant intéresser et séduire.

Paris, 30 octobre.

JULES CLARETIE.

Mes vœux les plus sincères pour le succès de votre *Revue.*

Paris.

OCTAVE FEUILLET.

Votre œuvre nous est absolûment sympathique et elle mérite à tous égards de réussir.

Paris.

EUGÈNE PLON.

Tout ce qui tend à rattacher les pays latins entre eux me plaît; tout ce qui tend à resserrer les liens de deux pays faits pour s'entendre, s'estimer et s'aimer, comme la France et l'Italie, m'est infiniment agréable. Je sympathise donc de tout mon cœur avec votre œuvre, et je voudrais voir centupler mes forces pour les mettre au service de votre idée qui est grande et noble, puisque c'est une œuvre de lumière, de paix et de fraternelle union.

Paris.

ARISTIDE MARRE.

Votre œuvre d'une *Revue Internationale* est bonne et de nulle contrée elle ne pouvait mieux prendre son essor que de la noble et charmante Florence, une des capitales idéales du royaume de l'esprit, entre Athènes et Paris. Votre programme est poétique, généreux et très élevé. Je ne m'en sépare qu'en un point; je ne vois pas dans la guerre un fait exclusivement horrible. — En ce qui me concerne, dès que mes travaux actuels me laisseront un peu de loisir, et que je trouverai un sujet approprié, je serai très empressé d'accepter l'hospitalité littéraire que Vous m'offrez. —

Saint Tropez, 19 X^bre 1883.

EMILE OLLIVIER.

. . . . j'en trouve l'idée heureuse et j'en crois le succès assuré. Je ne puis même qu'être charmé de voir que dans l'état précaire de nos relations entre Italiens et Français, Vous ayez choisi notre langue pour effectuer votre projet. C'est vous dire que, si je puis faire de la propagande, je m'y emploierai avec le plus grand plaisir.

Paris, 24 Décembre.

F. PERRENS.

Lei conosce i miei sentimenti. Amico dell'Italia, io sono amicissimo della *Revue Internationale.*

Paris, 24 Décembre 1883.

A. MÉZIÈRES.

Je reçois à l'instant vos 3 exemplaires. J'ai à peine parcouru et je suis enchanté. Ces correspondances paraissent *indispensables* à tout lettré. Je prévois un vif succès.

Angoulême, 31 décembre 83.

A. AULARD.

ENTRE LES CORDES D'UNE CONTRE-BASSE

NOUVELLE

I.

Connaissez-vous la Valsassina ? Dans cette verte vallée, les maladies sont presque inconnues, les hommes travaillent dans les fermes, les femmes, dans les champs, les enfants montent sur les montagnes pour y faire paître les troupeaux. Tous mènent une vie tranquille, sont contents de leur état et l'améliorent sans s'agiter. Ils boivent le lait chaud de leurs bêtes, et l'eau fraîche qui arrive de loin avec les cascades et les ruisseaux ; peu de vin, point de liqueurs. Ainsi, ils deviennent forts, vivent longuement et donnent peu de besogne au médecin du pays.

En raison de tous ces avantages, j'aimais vivre à Pasturo. Et, maintenant, je ne puis me rappeler ce temps, sans qu'apparaisse à mes yeux le tranquille horizon de la belle vallée, et sans que je ne sois saisi de la tentation d'y retourner finir mes jours. Pour échapper à cette tentation, je pense qu'alors j'étais jeune, qu'aujourd'hui je ne saurais plus gravir les montagnes pour aller admirer ma maisonnette, à huit cents pieds de haut ! Je pense encore qu'au retour, ma pauvre Marie ne pourrait venir à ma rencontre sur la grande route, tenant par la main nos petites filles, parce que nos petites filles sont maintenant des femmes ayant des fils, et que leur chère mère dort dans le petit cimetière de Pasturo.

Je n'y trouverais même plus mon jeune ami Orazio, avec ses fantaisies philosophico-musicales, ses étranges caprices et sa contre-basse. Il a très bien profité de la recette que je lui donnai un jour, il en a si bien profité que maintenant..... Mais si je dis ce qu'est devenu aujourd'hui l'ami Orazio, le lecteur ne se souciera pas de savoir ce qu'il faisait dans le temps jadis. — C'était un grand nigaud que l'ami Orazio. — Oui — voilà ce qu'il était alors. — Ce n'est pas moi qui le dis; — c'est lui même. — Il l'avoue en riant, mais les larmes aux yeux, lorsqu'on vient à parler de Pasturo, de la contre-basse, des arts et de l'harmonie universelle.

Dans ce temps-là, l'ami Orazio était un jeune homme de vingt-quatre ans, grand, bien fait, blond avec des moustaches cirées, tirées très bas comme deux virgules; avec une forêt de cheveux frisés, mais toujours en désordre. — Il était beau, mais stupide, ainsi qu'il le répétait souvent.

Né et grandi au milieu des montagnes, il avait été envoyé à Como et à Lecco pour y faire ses études de Gymnase et de Lycée; de là, il était revenu dans sa petite vallée avec une longue chevelure échevelée, avec beaucoup de connaissances également échevelées, et avec une contre-basse.

Dès les premiers jours, cet instrument fit l'étonnement de la famille Brighi, du village entier de Pasturo, et de beaucoup de localités montueuses environnantes. — Ce sentiment était des plus naturels, vu que les anciens du village se rappelaient très bien que leur commune avait déjà possédé un joueur de clarinette et un autre de violon, mais ils affirmaient que la contre-basse d'Orazio était, de mémoire d'homme, le premier instrument de cette dimension qui avait pénétré dans le pays. Dans la maison Brighi, où la tradition de père en fils imposait l'élevage des bêtes à cornes et la fabrication des fromages, c'était également la première fois, — on pouvait en faire le serment, — que la musique et la littérature faisaient leur apparition dans la personne d'Orazio. — Jean Brighi, le gros Jean Brighi qui depuis fut appelé: « le père de la contre-basse » assurait, — et, en regardant ses énormes mains, il était aisé de le croire, — qu'il n'avait jamais joué d'aucun instrument, et que depuis long-temps, même, il n'avait touché une plume. Pourtant, il croyait se rappeler que son aïeul, bonne âme s'il en fut jamais,

— celui-là même qui était le fondateur de la prospérité actuelle des *stracchini* de la Valsassina, — avait badiné avec les muses en jouant de l'harmonica, et en écrivant des sonnets, dont un avait même été imprimé à l'occasion de la visite de l'archiprêtre. Il n'y avait pas eu d'autres mauvais exemples dans la famille. Mais on sait bien que rien ne se perd de ce qui pénètre dans le sang d'une race. Après trois générations, l'harmonica avait enfanté la contre-basse; et le sonnet, pour l'heureuse venue de l'archiprêtre, était la cause lointaine de toutes les idées baroques qui hantaient le cerveau du petit fils Orazio.

Au fait, comment et de qui Orazio avait-il appris à jouer de la contre-basse? Du destin, — doit-on dire? — Dans un coin de la maison, où il était en pension à Côme, sommeillait une vieille contre-basse; dans la tête détraquée de notre jeune étudiant dormait une ancienne manie. — Une belle nuit, un rat, en rongeant les vieilles cordes de l'instrument, réveilla les endormis. Dès l'aube suivante, Orazio se mit à l'œuvre qui devait remplir d'admiration le peuple de Pasturo. Il est inutile d'ajouter que le jeune artiste jouait de son instrument comme un démon — car, généralement, les choses faites par hasard ou par dépit réussissent à merveille. Il maniait l'archet avec dextérité et, s'il manquait peut-être de méthode, il avait un jeu parfait. L'organiste de Castello, l'ayant entendu, un jour, après un dîner chez les Brighi, laissa échapper un jugement plein d'emphase qui éveilla l'admiration, même chez les plus incrédules des auditeurs; — selon lui, Orazio faisait *parler* la contre-basse. — Il ne lui manquait que cette appréciation pour que sa réputation fût faite.

Un autre se serait contenté de cette part de gloire. — Il n'en fut pas ainsi chez Orazio. A ses cheveux ébouriffés, à sa contre-basse, à toutes les idées qu'il jetait à pleines mains à la face du pauvre monde, au manque de respect qu'il professait pour les *stracchini* de son pays, — fromages mangés et déjà fort appréciés, à Londres, — il ajouta bientôt d'autres travers bizarres, plus que bizarres même... Par exemple, on le vit courir les montagnes, tenant d'une main un rouleau de papier et de l'autre un bâton. — Le bâton, on le comprenait, était pour tuer les vipères qu'il pouvait rencontrer sur son chemin, mais qui tuerait-il avec le rouleau de papier?

Tous les jours étaient bons pour ces excursions mystérieuses, mais ceux dans lesquels soufflait la tramontane devaient être excellents. Les montagnards qui le rencontraient, courant ainsi par les sentiers des chèvres, avec le vent en poupe, les pans de son habit s'agitant comme deux ailes, le bonnet enfoncé sur le front, la face endiablée, déclaraient, arrivés à Pasturo, que le jeune signor Brighi devenait fou ou s'était donné au démon. Un matin, on vint m'appeler en toute hâte, me disant que *la contre-basse* s'était rompu quelque chose: — deux côtes, sauf erreur, ou un bras ou une jambe. — Marchant toujours le nez au vent, sans regarder où il mettait les pieds, il était tombé dans un précipice. Des bûcherons l'en avaient tiré avec des cordes, et l'avaient amené à Pasturo, lié à un de ces grand fagots qu'on fait descendre de la montagne, à la façon des traîneaux. Les bûcherons pour épargner au pauvre blessé de trop fortes secousses, avaient fait passer le fagot par les prairies, et ils avaient été si attentifs qu'Orazio, tout le temps du trajet, n'avait pas laissé échapper une plainte. — Quand le jeune homme me vit à son chevet, — il me sourit et se laissa examiner minutieusement. — Il n'avait rien de rompu, et immédiatement, — après avoir entendu mon verdict, — quelqu'un sortit de la chambre pour faire savoir au pays que la contre-basse était intacte. Le mal se limitait à quelques contusions douloureuses, mais peu graves, et à la luxation d'un pied.

— *Signor Orazio,* lui dis-je joyeusement, cette fois-ci vous n'avez pas réussi à vous casser les os; dans deux semaines vous pourrez tenter la chose à nouveau. La Grigna est là qui vous attend.

Il sourit, tandis qu'aidé de son père, je lui bandais le pied; à côté, une personne que je ne pouvais voir, parce qu'elle était placée derrière moi, et avait en outre le visage tourné vers la muraille, pleura tout le temps que dura l'opération.

Quand j'eus terminé, je me retournai; la pleureuse en fit autant et je vis une belle jeune fille. — Concettina, la nièce de papa Brighi, venue de Milan dans la Valsassina pour faire une cure de petit lait et s'amouracher du cousin.

Concettina avait dix-huit ans; — petite, mais faite au tour; — pas maigre, mais pâle. — Pour une si belle personne, l'amour et le petit lait étaient les remèdes naturels: le petit lait devait

être bu à jeun, l'amour devait être partagé. La Providence, comme chacun le sait, ne laisse rien au hasard ; il me sembla donc que la dislocation du pied d'Orazio devait avoir une seconde fin, et je me dis : Concettina sera une excellente garde-malade, et elle le fut vraiment.

Venue pour respirer l'air vivifiant de la montagne, elle passait maintenant une grande partie de la journée dans la chambre du malade, prêtant une oreille attentive à toutes les bêtises qu'il se plaisait à débiter ; — puis après, elle y pensait longuement, comme si chacune des paroles étranges de ce jeune homme, pâle et blond, avait eu un sens mystérieux qu'il lui importait de déchiffrer.

Plus d'une fois, durant la cure, je m'amusai à tenir compagnie au malade. Ce n'était certes pas pour le plaisir de lui entendre dire quelque nouvelle extravagance, mais pour jouir du trouble secret que Concettina montrait à chaque phrase dont elle ne saisissait pas le sens. En voyant le charme qu'elle semblait trouver aux discours décousus d'Orazio, il fallait supposer, que, trompée par son désir on par son instinct, elle traduisait à sa manière le langage du jeune homme.

Un jour, il lui dit en ma présence :

— Concettina, dans deux semaines je serai guéri ; n'est-ce pas, docteur, dans deux semaines je pourrai commencer ma symphonie des Alpes ? Je l'ai toute entière ici, ajouta-t-il, en se frappant le front et le cœur.

Concettina devint rouge, comme si son cousin lui avait fait une déclaration d'amour.

Un autre jour, étant venu sur la pointe des pieds, jusqu'à la porte de sa chambre, parce qu'on m'avait dit que mon malade dormait, — je m'y arrêtai pour écouter. — La pièce était obscure, mais Orazio était éveillé ; il parlait à Concettina.

— Le vent et l'eau sont les deux grands instruments de la nature, disait-il. C'est incroyable comme l'échelle de leurs sons est riche et comme, selon la qualité des arbres et la pente du lit des eaux, ils varient à l'infini l'instrumentation de la symphonie. — As-tu jamais pris garde au son du vent, quand il passe à travers les branches d'un arbre ?

Concettina répondit timidement qu'elle croyait s'en être aperçue, mais qu'elle n'en était pas certaine.

— Eh bien! A quoi ressemble ce son ?

Concettina hasarda une comparaison; elle dit qu'il ressemblait à un murmure. — Orazio nia résolûment la chose. — Alors Concettina repentante le compara à un bourdonnement.

— Non, répondit Orazio triomphant, avec une nuance d'indulgence. — Quand le vent d'orage passe entre les branches du sapin, il siffle; — si c'est une brise légère, on entend un souffle qui paraît venir de l'autre monde. Le sapin ne murmure pas comme l'hêtre et l'orme; il ne se lamente pas comme le cyprès; il ne hurle pas comme le platane qui se met en colère à chaque mouvement d'air. — Dans quelques jours, poursuivit le jeune homme, je serai guéri, et si tu veux venir sur la montagne, — pas trop loin pour la première fois, — nous irons ensemble; avant de me mettre à écrire ma symphonie, j'ai besoin de te demander quelque chose.

— Dieu soit loué! — pensai-je. — Voilà Orazio qui succombe aussi. Il faut que j'aille donner cette bonne nouvelle à son père: il en sera content.

Mais, réfléchissant combien la jeune fille devait être gracieuse dans son trouble, et de quelles belles couleurs ces paroles avaient dû empourprer ses jolies joues, — je voulus jouir de ce spectacle, et rentrant brusquement dans la chambre, j'allai en droite ligne ouvrir les volets de la fenêtre. — Puis, me retournant, je cherchai Concettina du regard. — Elle s'était enfuie.

— La colombe a pris son vol, dis-je à mon jeune ami.

Il sourit stupidement, comme s'il ne me comprenait pas et je ne voulus pas insister pour obtenir une confidence qui, probablement, me serait faite spontanément plus tard. J'essayai, au contraire de l'amener sur son sujet favori, et je n'eus pas beaucoup d'efforts à faire pour arriver à ce résultat. Il me suffit de lui demander s'il ne s'ennuyait pas, et si, pour passer le temps, il ne lui était jamais venu à l'esprit de se faire apporter sa contre-basse.

Il me regarda bien en face, comme s'il craignait que je ne me moquasse de lui. — Puis, voyant que je parlais sérieusement, il m'expliqua gravement comment et pourquoi il ne lui était pas possible de jouer de la contre-basse au lit. — Mais à peine eut-il dit que ce n'était pas possible, qu'il voulut l'essayer.

— Docteur, me dit-il, ayez la bonté d'aller la chercher. Elle

est dans la chambre voisine, appuyée contre l'armoire. — Il faut la sortir de sa caisse. — Voulez-vous me faire ce plaisir?

— Mais si vous ne pouvez pas jouer. —

— Je ne ferai entendre qu'une note, une seule note!

J'allai dans la chambre indiquée, où Concettina s'était réfugiée. Elle tournait là comme un papillon éperdu, déplaçant une chaise, puis l'autre, pour me faire croire qu'elle était occupée de quelque arrangement.

— Il est comme un enfant, lui dis-je, pour expliquer ma présence. Il veut sa contre-basse. Nous pouvons la lui donner.

En parlant ainsi au pluriel, c'était une invitation à Concettina de rentrer avec moi dans la chambre comme elle en avait le désir. Je pris l'instrument et le portai sur le lit d'Orazio. La jeune fille me suivit. — Je remarquai que le visage de mon jeune ami se colora à la vue de la contre-basse; mais il n'eut rien, pas un sourire, pas un regard pour Concettina. Afin de satisfaire le caprice du malade, je tentai à plusieurs reprises de placer l'instrument sur le lit, pour qu'il pût en jouer: mais je n'y réussis guère. — Concettina eut une bonne idée. Approchant du lit un fauteuil, elle y appuya la contre-basse, de façon qu'Orazio n'eut qu'à s'asseoir, et à se courber un peu sur le bord du lit pour pouvoir prendre d'une main l'instrument, et de l'autre manier librement l'archet.

— Ecoutez, Docteur; écoute, Concettina. —

Placé ainsi, la tête basse, il s'efforçait de nous regarder en tournant le visage vers nous. — Ses cheveux qui le couvraient comme d'un voile, ne laissaient qu'un œil de libre.

Durant un moment, pas un son ne se fit entendre. — On voyait pourtant l'archet se mouvoir et s'approcher lentement du lit. Orazio était tombé en extase; il fermait le seul œil par lequel il pût voir. Mais, on n'entendait toujours rien. — A la fin, mon oreille parvint à saisir un bourdonnement, qui n'était guère plus fort que celui d'un moustique, mais qui paraissait plus agréable, en ce qu'il ne m'annonçait pas de piqûre. Cette unique note alla peu à peu *crescendo*, jusqu'à ce qu'elle devînt double, l'insecte n'étant plus seul. — Avec lui et autour de lui bourdonnait sourdement une grosse mouche; puis la mouche se tut, puis le moustique se tut également, mais l'artiste était toujours en extase. Je regardai attentivement l'ar-

chet, qui, arrivé au bord du lit, s'en détachait maintenant avec la même lenteur — Mais, c'est en vain que je tendis l'oreille, aucun son ne me parvint. La musique était déjà finie pour moi depuis un certain moment, lorsque mon jeune ami qui, peu à peu, était sorti du lit en jouant, se décida à y rentrer, et se laissa aller sur les coussins, tenant toujours l'archet en main.

— Très-beau ! — m'écriai-je.

— Mais, qu'est-ce que cela signifie? me demanda Orazio.

J'étais sur le point de lui parler du cousin et de la mouche, lorsqu'il me prévint, en m'apprenant que peu de jours avant son accident, il avait entendu cette musique dans un champ de blé mûr, un matin qu'il faisait du vent.

— Mais je ne réussis qu'à en faire la parodie, dit-il d'un ton découragé. Pour reproduire le singulier murmure que fait le vent passant à travers les épis mûrs, pour donner une idée de ce *crescendo* sonore, mais gracieux, pour faire deviner seulement ce *smorzando* qui n'est presque plus un son, tant il est fin, — il faudrait une centaine de ces instruments.

— Une centaine d'artistes comme vous, c'est chose difficile, — lui répondis-je.

— Mais figurez-vous, me dit-il, — figure toi, dit-il à Concettina, quel effet produiraient cent contre-basses dans une salle de concert !

Je lui fis observer qu'il faudrait aussi un public bien discipliné et attentif pour ne pas perdre cette note.

— Pourquoi? me demanda-t-il. Le son est net, même quand il est lent, près de s'éteindre.

Il était inutile de le contredire; je préférai croire que mon organe auditif n'avait pas toute la finesse voulue, chose du reste assez superflue chez un médecin de campagne, et je me tus. Concettina ne marchanda pas son approbation, et fut prompte à déclarer que le son lui avait paru net, du commencement à la fin.

— Tu l'entendras cette merveilleuse musique, lui dit Orazio avec reconnaissance. Je sais que tu aimes la montagne ; nous irons un jour ensemble sur le Resegone. Ce n'est pas comme sur la Grigna; là, il y a des sources à chaque pas; de tous les creux de rochers sort un filet d'eau, et chaque goutte, en tom-

bant, envoie un son différent. Les tons *mineurs* abondent dans la nature; les *majeurs* sont plus rares. Pourtant, à peu de distance d'Introbbio, il y a une cascade où tu pourras distinctement entendre un accord *de tierce en la majeur*. Il y a deux ans à Arenzano sur le rivage de la mer, je remarquai que l'onde courait sur la plage avec un gémissement sourd qui rappelait exactement trois notes de l'accord en *do majeur;* puis la mer, en se retirant, changea de ton; à un certain point, une musique diverse commença, celle de petites pierres roulant sur la grève. Accord parfait en *mi mineur* sur l'octave la plus aiguë.

Concettina ouvrait de grands yeux extasiés, et les fixait, non sans danger, me parut-il, sur le visage inspiré du jeune homme. Moi-même, en le regardant, je me demandai, — admettant que toute cette science musicale ne fût pas de l'extravagance ou du délire, — s'il n'y aurait pas là matière à écrire une belle symphonie.

— La montagne, poursuivit Orazio, en s'échauffant, a beaucoup de choses à apprendre aux professeurs du Conservatoire. Il faut avoir été là-haut, un jour d'orage, pour comprendre cette musique. Combien y a-t-il, pensez-vous, de maîtres d'harmonie et de contre-point qui s'en soient donné la peine?

— Très-peu, je n'en doute pas; avouez qu'il faut votre enthousiasme pour affronter les torrents de pluie qui tombent sur la cime de la Grigna?

— Et combien y en a-t-il, croyez-vous, qui soient allés, le crayon en main, hors d'une des portes de la ville pour entendre les voix de la campagne? — Savez-vous, Docteur, pourquoi la musique est restée le plus pauvre des arts?

— La musique est restée le plus pauvre des arts? répétai-je, sous forme d'interrogation.

Il m'assura que oui.

— Et savez-vous pourquoi, jusqu'à aujourd'hui, la musique a été impuissante à décrire la nature?

— Aujourd'hui n'est-elle plus impuissante? demandai-je.

Il m'annonça que, grâce aux efforts de quelques élus, la musique commençait à pouvoir être descriptive.

— Mais, pourquoi, insista-t-il, n'est-elle descriptive que depuis hier?

— Parce que, me risquai-je à répondre timidement, avant la journée d'hier, personne ne reconnaissait la nécessité que la musique fût descriptive. Les descriptions musicales, dans les grands maîtres italiens, sont sobres; ce sont des ébauches de paysages que l'âme de l'auditeur doit achever. Si je dis quelque bêtise, excusez-moi.

L'ami Orazio fut indulgent; non seulement il ne se fâcha point en voyant que, quoique ignare en musique, je me permettais d'avoir des opinions si opposées aux siennes, mais il me laissa les exprimer librement.

— J'ai toujours cru et je crois encore, repris-je d'un ton plus ferme, que la musique est un langage mystérieux de l'âme, qui commence lorsque les autres arts ont achevé leur œuvre. Je vois une échelle dans les arts : la sculpture dit moins que la peinture ; la peinture moins que la poésie, et la poésie moins que la musique ; mais dans sa sphère respective, chaque art est plus puissant que les autres. La sculpture dit moins que la peinture, mais ce qu'elle dit, elle le dit mieux; il en est de même de la peinture à l'égard de la poésie, de la poésie à l'égard de la musique. Pourquoi confondre leurs attributions? Nos ancêtres faisaient servir la musique à l'expression des sentiments vagues, des aspirations, des enthousiasmes, enfin de tout ce qui, germant dans l'âme humaine, ne trouve ni un pinceau, ni une plume pour l'exprimer sans l'appauvrir. Avaient-ils tort?

— Ils ont fait ce qu'ils ont pu, dit Orazio avec un accent de commisération.

— Rossini..., balbutiai-je.

Il m'interrompit brusquement.

— Rossini est resté en arrière. Depuis lui, la musique a fait du chemin. L'instrumentation s'est enrichie. On a trouvé des effets...

— Des effets? dis-je, en l'interrompant à mon tour, c'est à dire les figures rhétoriques de la musique, mais la mélodie. c'est-à-dire les idées ?

— La mélodie ! s'écria Orazio.

Il ne dit pas autre chose, mais il prononça cette parole avec un mépris si sincère que, pour un moment, moi-même j'en sentis le vide, et restai mortifié. Mais, je suis opiniâtre et ne

renonce pas facilement à mes opinions. Bientôt je fus en mesure de lui répondre.

— Il n'est pas mauvais que la musique s'enrichisse, pourvu qu'elle ne fasse pas comme l'avare et sache dépenser son argent; quant à la mélodie, cher Monsieur Orazio, je la crois éternelle, comme l'amour, comme la douleur. Devenez amoureux et vous sentirez la mélodie, et si votre amoureuse vous plante là pour un autre, vous la sentirez mieux encore.

Concettina qui jusqu'ici était restée tranquille et silencieuse, devint très rouge et se précipita dans la chambre voisine, sous prétexte qu'il lui semblait avoir entendu du bruit; puis nous l'entendîmes s'écrier:

— C'est toi? avance.

Tonietto entra.

II.

Tonietto était le frère cadet d'Orazio. Il avait dix-sept ans et un grand désir, me semblait-il, d'en avoir vingt, au moins. Dans ce but, il fronçait les sourcils et ne se permettait pas de rire en présence du prochain. Dans ce but aussi, il avait spontanément renoncé à tous les privilèges de son âge: il ne mangeait jamais en public, en dehors des heures des repas, ne jouait jamais avec ses camarades, et se donnait une peine extraordinaire pour marcher droit et grave comme un juge. Après la réussite de ses examens, il avait obtenu de son père un cheval brun, et une paire de grandes bottes à éperons. Depuis ce jour, à quelque heure de la journée que ce fût, il m'avait été impossible de le surprendre, même à l'improviste, sans ses bottes. Il croyait soutenir ainsi, en face de la population de Pasturo, sa dignité d'homme émancipé.

Mais hélas! les bottes, les éperons ne sont pas tout dans la vie de l'*homme* et Tonietto n'était pas heureux. Que manquait-il à Tonietto? Il lui manquait quatre poils de barbe; au moins quatre! Et son désir à cet égard était d'autant plus vif qu'il possédait un magnifique rasoir anglais, capable de faire la barbe à un capucin. Il lui manquait encore le cigare, et une *amoureuse*. Pour réussir à fumer impunément, Tonietto avait fait des pro-

diges d'héroïsme: il s'était procuré une boîte de tabac turc, et il avait appris à faire les cigarettes avec deux doigts. Il les préparait avec toute la gravité voulue, mais, malheureusent, c'étaient d'autres que lui qui les fumaient joyeusement; car si le pauvre garçon se hasardait à en mettre une entre ses dents, immédiatement il devenait blanc comme un linge, et sentait la terre lui manquer sous les pieds.

Le destin qui prenait plaisir à lui arracher de la bouche le cigare à peine commencé; le destin qui empêchait ses moustaches de croître, tandis qu'il avait octroyé même la mouche à ses compagnons d'école; l'adverse destin, dis-je, ne lui avait pas encore fait trouver la femme de ses rêves. Une fois, à Lecco, Tonietto avait cru la reconnaître dans une belle brunette sur les trente ans, grande et forte comme une matrone. Mais il n'avait pas tardé à apprendre que c'était la femme de son professeur de mathématiques. Pensant que le moins que puisse faire un professeur à un élève qui lui ravit le cœur de sa femme, est de lui donner de mauvais points aux examens, Tonietto renonça lâchement à la matrone. Et maintenant, étant en vacance à Pasturo, il sentait plus que jamais le grand vide de son cœur et l'impossibilité de le combler avant la nouvelle année scolaire.

J'avais deviné en partie ces choses; j'appris le reste de sa bouche. J'aimais la compagnie des jeunes gens, et comme Tonietto ne fréquentait que les gens d'âge, il ne m'avait pas été difficile, en flattant son faible, d'obtenir sa confiance.

Lorsque Tonietto, qui était entré sur la pointe des pieds dans l'appartement voisin, se vit trahi par ses éperons, il prit bravement son parti, c'est à dire, retomba sur ses talons et fit son entrée solennelle. Il fronçait plus que jamais le sourcil, serrait entre ses dents une cigarette éteinte, et nous salua virilement avec un signe de tête.

— Comment vas-tu aujourd'hui? dit-il à son frère d'un accent mâle. Bonjour, docteur, ajouta-t-il, sans attendre la réponse du malade; et il me serra la main avec une force qu'on rencontre rarement, même chez l'homme en pleine virilité.

Ce fut seulement après qu'il nous eut donné toutes ces preuves d'un développement précoce, qu'il daigna lever les yeux sur Concettina, occupée à regarder furtivement Orazio. Il me sembla

que Tonietto soupirait, mais je ne pourrais pas l'affirmer. Quelquefois, quand le cigare tire mal ou qu'il est éteint, le fumeur se livre à des aspirations inutiles qui ressemblent à des soupirs.

— Puis-je vous offrir une cigarette, Docteur? s'empressa de me dire le jeune homme, voyant que je le regardais.

J'acceptai, et lui, en tirant la boite de tabac de sa poche, en fit tomber par inadvertance la moitié d'un petit pain. Grande fut sa confusion; néammoins, il se mit bravement à faire ma cigarette avec deux doigts, tout en s'obstinant à aspirer la sienne, quoiqu'elle fût bien éteinte. Puis, il m'offrit une allumette. Le tout fut fait avec un grand sérieux, de part et d'autre.

— Concettina, tu permets, n'est-ce pas? demanda Tonietto.

Concettina permit. Orazio, auquel la fumée du cigare ne pouvait faire mal, permit aussi. Mais le cruel destin en décida autrement. Tonietto avait à peine rallumé sa cigarette à la mienne; il avait à peine envoyé en l'air deux bouffées de fumée, trois peut-être, quand il pâlit, et dut s'appuyer au lit de son frère pour ne pas tomber.

— C'est le cigare, dit tranquillement Concettina; l'autre soir, déjà, il t'a fait mal.

Ah! femme cruelle! pourquoi le dire? Pourquoi être si prompte à découvrir les dommages que fait une cigarette à demi éteinte, et demeurer si insensible à la lumière et à la chaleur du grand incendie allumé dans le cœur d'un *homme?* Un coup d'œil de Tonietto à sa cousine disait clairement toutes ces choses.

Le jour même, ayant rencontré, par hasard, papa Brighi qui rentrait à la ferme, la tête couverte d'un grand chapeau qui cachait en partie les yeux, je lui dis, tout en retirant ma main qu'il serrait dans la sienne d'une étreinte trop forte.

— Papa Brighi, si je ne suis pas le plus bête des docteurs, je vous annonce que la chose marche bien.

— Que voulez-vous dire? me demanda-t-il en se plantant comme un monument sur la route, et en donnant un coup de main à son chapeau, pour mettre à découvert son large front, orné de bouches de cheveux noirs encore.

Je lui dis l'espoir que j'avais qu'Orazio ne tarderait pas à devenir amoureux de sa cousine. Il m'écouta d'un air incrédule, et me demanda, en mordillant l'extrémité de sa canne, sur quels indices je croyais pouvoir baser cette conclusion. Il m'aurait été

difficile de le dire, je sentais trop leur inconsistance pour vouloir les discuter; mon désir leur donnait de la valeur. Papa Brighi qui ne comprenait pas grand chose aux nuances du sentiment, branla sa grosse tête, et d'un nouveau coup de main ramena sur les yeux son grand chapeau.

— Je ne puis dire ni oui, ni non, je n'entends rien à ces choses. Ce que je puis affirmer, c'est que je connais mon fils et que je ne le crois pas capable de rien faire de bon pour le moment; vous verrez, c'est comme si je le voyais déjà: à peine guéri, il se remettra à gratter plus que jamais son instrument du diable, et courra les montagnes, le nez en l'air, jusqu'à ce qu'il se soit disloqué encore quelque membre. C'est tout le portrait de feu mon grand père.....

Il paraissait vraiment affligé et moi, pour le consoler, je tachais de lui persuader que le temps...

— Les filles à marier sont comme nos fromages, il ne faut pas qu'elles mûrissent trop. Et puis Concettina est un oiseau de passage. Au premier froid, elle partira et bonjour..... Si nous ne pouvons pas la mettre en cage avant septembre, nous devrons en faire notre deuil. Croyez-vous, Docteur, qu'avant le mois de septembre, ces deux êtres-là puissent s'amouracher l'un de l'autre?

— Quant à Concettina, j'en suis certain, répondis-je.

— Ne parlez pas ainsi, cela me fait du chagrin de vous entendre. Voulez-vous que cette enfant fasse la cour à mon fils?

— Je ne veux rien, papa Brighi. Mais la destinée peut vouloir ce que nous ne voulons pas.

Il resta un moment pensif, puis me répondit avec force:

— Tant pis pour lui; Concettina a apporté de la lumière et de la chaleur à mon foyer solitaire, je ne pourrais plus vivre sans elle. Une femme jeune et belle est nécessaire dans ma maison; je ne l'ai jamais tant senti que maintenant que j'en ai refait l'expérience. Pour l'hiver surtout, elle sera une bénédiction. Que mon fils y pense, et qu'il ait du jugement. Sinon, son père en aura, c'est mon devoir d'en avoir pour tous. N'est-ce pas juste?

Il acheva ces paroles avec un gros rire qui ne me parut rien moins qu'innocent.

— Que voulez-vous dire? lui demandai-je.

— Cela signifie que si, lui, ne l'épouse pas, je l'épouse, moi!

Il croyait que j'allais rire bien fort, mais le sourire demi railleur, demi sceptique, que j'ébauchai en lui répondant, ne lui plut pas.

— N'avez-vous jamais parlé à Orazio de ce sujet?

— Oui, me répondit-il gravement, après avoir toussé deux fois pour se remettre. Une fois, j'ai essayé d'amener la conversation sur le mariage en général, et il m'a répondu qu'avant d'y songer il devait penser à l'art; que l'art était jaloux et n'admettait point de rivaux; que quiconque ne se faisait pas un nom avant de prendre femme, ne s'en ferait jamais un. Un nom! Comprenez-vous, Docteur? Il veut se faire un nom. Comme s'il n'en portait pas déjà trois qui remplissent la bouche: Orazio, Stanislao, Giovanni! Que veut-il donc faire d'un nom? Vous voyez, Docteur, qu'il y a peu d'espoir.

Comme je ne me hâtais pas de répondre, papa Brighi me présenta sa grosse main ouverte. Une vraie enseigne de gantier! Tandis que je risquais une de mes extrémités dans cet étau, la pliant pourtant de façon à ce qu'elle présentât le plus de résistance possible, je pensais à la bizarre menace de ce colosse et à la pauvre Concettina.

— Ah! pauvre Concettina, me disais-je, si petite! si petite!

III.

Qu'on explique ce désir, si l'on peut: moi je me contente de le confesser, en ajoutant que je l'ai retrouvé chez plusieurs pères de famille de ma connaissance. Mon désir, ce désir qui est partagé par presque tous les gens mariés, est d'aider les belles jeunes filles à trouver un beau mari.

M'étant mis en tête de collaborer au mariage de Concettina, et voyant qu'Orazio tardait à se déclarer, j'étais vraiment chagriné toutes les fois que j'allais dans la maison Brighi.

Maintenant, Orazio était rétabli et son père ne s'était pas trompé quand il affirmait que le premier usage qu'il ferait de sa santé, serait de gratter sa contre-basse et de courir la montagne. Le mal de Concettina empirait au contraire. Chaque fois que le jeune homme partait, elle l'accompagnait du regard et

se tenait de longues heures sur la galerie de la maison, les yeux fixés sur le bois de châtaigniers qui lui ravissait l'amoureux. En me mettant à la fenêtre ou en traversant la campagne pour porter mes conseils et mes médicaments dans les habitations environnantes, je voyais souvent la pauvre jeune fille apparaître sur la galerie, et d'ordinaire ne rentrer dans l'obscurité de la chambre que lorsque Tonietto venait se mettre à ses côtés.

D'habitude, peu de moments avant qu'Orazio ne revînt à la maison, c'est-à-dire vers l'heure du dîner, Concettina descendait au jardin, un livre à la main; elle s'abritait sous une treille, et marchait de long en large, mais il est certain qu'elle lisait plus dans sa propre âme que dans le livre, qui était l'œuvre d'un auteur contemporain que je ne nommerai pas, ne voulant pas lui causer de déplaisir.

Orazio revenait à la maison, animé d'un enthousiasme ingénu, qu'il communiquait aussitôt à sa petite cousine, en lui racontant ce que la nature disait, avec ses mille voix diverses, à ceux qui savent la comprendre. Puis il avouait éprouver un appétit.... un appétit!.... Et Concettina de rire, comme si son prodige de cousin avait dit un bon mot exquis. Celui-ci s'acheminait ensuite vers la maison; elle marchait à sa suite, oubliant jusqu'au livre, ouvert sur une chaise de bois; à peine avaient-ils disparu, l'un et l'autre, qu'apparaissait, à travers les branchages de la vigne, la tête ébouriffée d'un jeune garçon — non, je me trompe, *d'un homme* — qui prenait le livre, y jetait un regard à l'Hamlet, et rejoignait la jeune fille avec la tentation de lui dire: qu'elle était une femme ingrate, une femme aveugle et cruelle, mais, pourtant, la plus adorée des femmes! Il en avait la tentation; mais, arrivé en présence de sa cousine, et de cet être stupide qui était son frère, — et qui préoccupé seulement de son appétit à satisfaire, visitait tous les fourneaux, sans se soucier de Concettina, — le pauvre Tonietto murmurait:

— Tiens, Concettina, tu as encore oublié aujourd'hui ton livre dans le berceau.

Concettina rougissait en disant merci; cette rougeur la rendait plus belle encore, et Tonietto se sentait saisi d'un grand désir de l'embrasser et de la mordre. En attendant, Orazio sou-

levait, l'un après l'autre, les couverts des casseroles et des poêlons, d'où s'émanaient les parfums les plus appétissants du *stufato* et de la fricassée. Puis, le papa Brighi arrivait. Fort de ses privilèges d'oncle, il prenait sa nièce par les deux mains, la plaçait devant lui, la regardait dans les yeux, et, pour la faire rire, la menaçait de la révélation d'un gros mystère; puis, allongeant sa grande main, lui caressait le visage; en dernier lieu, croyant soupirer, il haletait comme un soufflet de forge.

Tout ceci se passait presque journellement, durant les deux semaines qui suivirent la guérison d'Orazio, et un jour que papa Brighi m'avait invité à dîner, je fus moi-même témoin de toutes ces petites péripéties.

— Papa Brighi, demandais-je secrètement à mon amphitryon avant de nous mettre à table. — Papa Brighi, à quand la noce ?

— De quelle noce parlez-vous? me demanda-t-il, la physionomie illuminée, et me posant familièrement la main sur l'épaule, comme s'il eût voulu s'assurer de ma complicité.

— De celle d'Orazio et de Concettina.

L'animation de son visage s'éteignit subitement, et me laissant aller, il dit, d'un ton morose, qu'il n'espérait plus rien.

Je lui répondis que moi, au contraire, j'espérais plus que jamais; qu'Orazio était distrait et fantasque, mais qu'il était amoureux sans le savoir; je conclus, en disant qu'il fallait le forcer à lire dans son propre cœur.

— C'est-à-dire ? me demanda papa Brighi.

— C'est-à-dire, répondis-je, qu'on doit le prendre à part, et lui parler clairement. C'est à vous, son père, que ce devoir incombe.

Il resta un moment pensif, puis, secouant ses larges épaules, il m'annonça qu'il entendait épouser lui-même sa nièce. A cette déclaration explicite, la respiration me manqua presque. J'essayai d'ébaucher un des mes sourires sceptiques et moqueurs, mais je vis qu'il était décidé.

Justement, à ce moment, Concettina s'approcha de son oncle et leva vers lui ses yeux sereins, que ne troublaient ni craintes, ni soupçons. Pauvre Concettina ! Elle le regardait comme si un secret pressentiment l'eût avertie qu'elle avait besoin de l'apaiser. Mais, elle ne l'apaisa pas; bien au contraire! Je vis avec une espèce de terreur les grosses mains de papa Brighi s'abattre

sur sa tête blonde, et la voix rauque du colosse murmurer à l'oreille de la frêle jeune fille, que bientôt il lui ferait un présent.

— Pourquoi pas immédiatement ? dit, avec insistance, l'imprudente enfant. Mais, papa Brighi n'était pas encore tout-à-fait prêt à révéler la grosse sottise qu'il méditait. Il se tira d'embarras par un éclat de rire.

Orazio entra alors, annonçant pour la troisième fois un appétit ! Mais un appétit !... Tonietto déclara au contraire qu'il n'avait pas faim ; à table, pourtant, lui aussi fit bien sa partie. Il est vrai qu'à chaque moment il déposait sa fourchette, comme s'il avait été à bout de courage ; puis, la reprenant, il enfourchait avec une indolence dédaigneuse de gros morceaux de bouilli et de rôti. Malheureux Tonietto ! personne ne se préoccupait de sa personne ; moi seul, pour lui donner la satisfaction de me répondre qu'il n'avait pas d'appétit, je me tournais constamment de son côté, l'encourageant à manger. Orazio, lui, triomphait ; les yeux de Concettina ne le quittaient pas, tandis qu'il décrivait la symphonie entendue le matin même dans la forêt, ou qu'il annonçait avec enthousiasme le prochain triomphe de la musique descriptive.

Son père, branlant sa grosse tête, et barbotant quelque invective, le regardait, comme le chêne regarde quelque maigre rejeton crû à ses pieds. J'étais assis à côté de lui à table, et il me sembla entendre plus d'une fois les mots d'*idiot* et d'*âne* murmurés à mon oreille. Je ne pourrais pourtant pas l'affirmer.

— Docteur, ne vous fâchez pas, me disait Orazio ; je sais que nous ne sommes pas d'accord, mais vous entendrez vous-même.....

— Comment ? Vous aussi, Docteur, vous vous occupez de ces questions ? me dit papa Brighi, prenant part, pour la première fois, à la conversation.

Je confessai ingénûment ma faiblesse. Puis, répondant à Orazio, je dis que je n'aimais pas voir la musique prétendre jouer le rôle de la poésie.

— Et pourquoi ?

— Parce que je n'aime pas plus les statues peintes des anciens que je n'aime la prose *d'inventaire* de la littérature moderne.

— Vous plairait-il donc, me demanda Orazio sans amertume, de voir la littérature vide d'autrefois revenir en honneur, alors

que, sous le prétexte de classicisme et d'idéalisme, on ne faisait que de la musique, et, avouons-le, de la mauvaise musique ?

— C'est-à-dire qu'on croyait en faire, dis-je, en corrigeant sa phrase, mais qu'on n'y réussissait pas ! Il me semble, ajoutai-je, que c'est un indice de décadence de ne pas savoir demander à chaque art tout ce qu'il peut donner, et rien de plus !

— Très-bien, grommela Tonietto ; mais, comme personne ne prit garde à lui, il ajouta, — en déposant dédaigneusement sa fourchette, — qu'il n'avait pas faim, mais qu'il partageait mon opinion.

Concettina continuait par ses regards et par son sourire à donner raison à Orazio. Pour moi, faisant abstraction de la littérature et de la musique, je pensais que le hasard, flattant mes goûts d'observateur, se plaisait à me mettre sous les yeux, réunies dans la même famille, les trois formes de la bêtise humaine, en face de l'amour. Je me disais : « Quand on a vingt-cinq ans, il n'y a qu'une chose à faire, c'est de devenir amoureux d'une belle fille de dix-huit, et de l'épouser ! » Que fait Orazio ? « Il court la montagne pour écouter le bruit des eaux, et la rumeur du vent dans les feuillages ; il se disloque les poignets, s'enfonce les côtes pour arriver.., il ne sait où lui-même. Il ne s'aperçoit pas que le but occulte de toutes ses courses est le cœur de sa petite cousine ; il ne se rend pas compte que la manie musicale dont il est possédé, porte un autre nom, et ainsi il risque de perdre, d'abord l'amour, et puis la jeunesse. Et pourquoi ? Uniquement parce qu'il a la jeunesse et l'amour à ses côtés. »

« Regardons, maintenant, papa Brighi. Depuis vingt ans, au moins, il a oublié l'amour pour ne s'occuper que de ses fromages. Aujourd'hui, il examine rétrospectivement sa vie passée, et s'aperçoit qu'il aurait pu y introduire des choses meilleures ; il voit dans le lointain la jeunesse, la beauté, la grâce et l'amour. Si on ne le retient pas, il se jettera dans les bras de la première jeune fille qui passe, et l'épousera. Pauvre, pauvre petite Concettina ! »

« Et cet autre ? Ce n'est encore qu'un enfant. La nature, ce matin, lui a révélé le grand secret, afin qu'il s'y prépare, et qu'il devienne fort et courageux ; elle lui a fait comprendre qu'à côté de l'amour, il y a la douleur. Et que fait-il cet enfant ? Il est amoureux à midi, et malheureux à l'heure du diner. »

Mais à ce moment, on apporta la dinde sur la table, et je dus la découper pour contenter papa Brighi.

— Attention, criai-je, en brandissant le couteau et la fourchette, tandis qu'avec un coup sur le sternum, je mettais à découvert les attaches des ailes.

On commença à rire, et l'on rit beaucoup, tant que dura l'opération. Tonietto profita du premier moment de silence pour annoncer qu'il manquait d'appétit.

IV.

Un matin, papa Brighi m'envoya appeler en toute hâte, me priant de venir à la ferme; il s'était mis à la fenêtre pour me voir arriver, et à peine m'aperçut-il qu'il me salua de la main et descendit à ma rencontre. Il n'y avait personne de malade chez lui; aussi, pour se faire pardonner le dérangement qu'il me causait, crut-il devoir me tendre la main, en disant:

— Tâtez-moi le pouls, — c'est comme si j'avais la fièvre! — Mais je n'ai rien, et tout le monde est bien à la maison; excusez-moi docteur, j'ai tant d'affaires! je n'ai pu passer chez vous — et il n'y a pas de temps à perdre. —

— Qu'est-il arrivé?

— Lisez.

— Et il me mit dans la main une lettre qui venait de Milan.

— C'est de mon frère, me dit papa Brighi, tandis que je cherchais la signature. Lisez. —

— Du père de Concettina?

— Oui, de lui.... lisez.

— Je devine, il veut reprendre l'enfant!....

— C'est bien pire.... Lisez.... lisez haut.

Je lus:

« Très cher frère. J'ai besoin d'un conseil, c'est pour cela » que j'ai recours à ton affection et à ton bon sens. »

Je m'interrompis un instant, ne pouvant laisser passer cette dernière assertion sans jeter à la dérobée un fugitif regard sur la grosse tête de papa Brighi; — mais il insista: « Allez en avant, — lisez.... »

« . . . . à ton bon sens, répétais-je, — pour un conseil. —

» Après la mort de notre père, — la bonne âme, — tu as été » pour moi plus qu'un frère aîné, tu as été un père et un ami. »

J'aurais voulu voir la mine que faisait à ce moment papa Brighi, mais je me contins et ne quittai pas le papier des yeux.

« Il s'agit de ma fille. Concettina est à l'âge de prendre un » mari, et il faut y penser sérieusement, car nous nous faisons » vieux, mon pauvre Giovanni, nous ne serons pas toujours là » pour la protéger.... »

Je repris haleine, et regardai bien en face papa Brighi. Il était complètement défait, et ce fut à peine s'il trouva la force de répéter: « lisez donc. » —

« Je ne sais pas si tu as jamais vu dans mon étude, un cer- » tain Ambrogio Nespoli, un courtier en soieries, avec lequel je » suis en relations de commerce. Il n'est plus de la première » fraîcheur, quoique jeune encore, trente quatre ans environ. - » Je ne sais pas comment le jugeront les jeunes filles de dix » ans. Pour moi il ne me déplait pas, et à Rita non plus. Il » m'a fait comprendre qu'il voudrait se marier. Il n'a jamais » vu notre Concettina, mais il en a entendu dire le plus grand » bien, et il est disposé à l'épouser les yeux fermés, si elle y » consent.

« Tu comprends que cette façon de marier ma fille ne me » convient pas. Aussi ai-je dit à Nespoli: Allez à Pasturo. — » Présentez-vous à mon frère, sous un prétexte quelconque; » voyez ma fille, et nous parlerons du reste plus tard.

« Il a accepté le conseil et se propose de partir prochainement. » — Maintenant, le reste te regarde, mon frère. Il faut lire dans » le cœur de Concettina, voir si ce mariage ne lui répugne » pas, et à l'occasion l'y préparer. Ambrogio Nespoli est un bon » parti, mais je n'ai aucune hâte de me débarrasser de mon » enfant; une jeune fille comme Concettina peut attendre, me » semble-t-il, à moins que l'amour propre paternel ne m'aveugle. » Ambrogio Nespoli ne m'a pas dit quand il viendra chez toi: » — il m'a seulement recommandé de ne pas te révéler ses » desseins; parce qu'il est un homme prudent et ne se fie pas » aux intermédiaires. — Je te répète ce qu'il m'a dit lui même. » Nous avons pensé, Rita et moi, qu'il était convenable que tu » fusses au courant de tout. Je te laisse juger s'il convient, oui

» ou non, d'avertir Concettina: je serais d'avis qu'on ne lui dise » rien.... »

— Moi aussi, m'écriai-je avec assurance.

— Moi aussi, répéta papa Brighi; mais son organe voilé n'était plus que l'écho affaibli de sa grosse voix catarrheuse.

Papa Brighi resta un moment silencieux, les yeux fixes, contemplant la destruction de l'étrange chimère qu'il avait eu l'imprudence de caresser pour son propre compte. — Moi aussi je regardai et je vis, gisant sur le sol, la chimère brisée. Ah; qu'était-elle devenue? Que pouvait en faire maintenant le bon sens du papa Brighi? Pas autre chose que de la fouler aux pieds, en riant, et d'en disperser au vent les fragments inutiles. — C'est ce qu'il fit. —

— C'en est fait! s'écria-t-il tout-à-coup joyeusement. Voilà ce que c'est d'avoir huit ans de plus ou de moins! Car vous devez savoir, Docteur, que je n'ai que huit ans de plus que mon frère Stanislao. Je crois qu'il a quarante ans; il est de l'année.... attendez.... mais peu importe! je disais.... que disais-je donc? Ah! que Stanislao me considérait comme un père, et moi, peu s'en est fallu....

Il riait très-fort.

— Et peu s'en est fallu que je n'épousasse sa fille!....

Il rit encore plus fort, puis, sans y penser, il lui échappa de dire: « Pauvre Concettina! » A quoi je fis ingénûment écho, en répétant: Pauvre Concettina!

— Nous sommes de grands niais, nous autres hommes, poursuivit-il en s'échauffant, et on parle et on écrit sur le bon sens de l'âge mûr! Une jeune fille de seize ans, quand elle le veut, nous fait faire plus de seize sottises....

Il continua ainsi, pendant un moment, à fouler aux pieds son joujou brisé, puis il redevint sérieux pour me dire qu'il avait voulu plaisanter, et que, comme je le savais très-bien, à un certain âge, certaines bêtises se disent et ne se font pas; mais, de temps en temps, retrouvant sur sa route quelque débris de son jouet, il lui lançait un coup de pied pour l'ôter de devant ses yeux.

— Vous avez compris? me demanda-t-il enfin, en redevenant le vrai roi des *stracchini* de la Valsassina.

J'avais très-bien compris: Antonio pouvait arriver d'un moment à l'autre, et prendre pour lui Concettina. Que deviendrait

la maison de papa Brighi, sans son rayon de soleil? Il fallait partir en guerre contre ce courtier, lui faire faire de mauvaises affaires, l'empêcher d'arriver jusqu'à Concettina.

Cette dernière idée était de papa Brighi.

— Quand M. Nespoli viendra, disait-il, je m'en empare et ne le lâche plus: je lui fais visiter la ferme, les près, les pâturages, les étables; je le confie à mon fils, pour qu'il l'entraîne sur la Grigna....

— Ce serait en vain, lui dis-je. Vous ne pouvez pas l'empêcher de voir la jeune fille; il est impossible que vous enjoigniez à Concettina de s'enfermer dans sa chambre, ou de feindre d'être malade pour que M. Antonio ne la voie pas, et ne s'amourache pas d'elle.

— C'est vrai, dit papa Brighi. Et alors?

— Alors il n'y a pas d'autre remède que de contraindre Orazio....

— Ordonner à mon fils d'épouser sa cousine? s'écria papa Brighi, dois-je le lui ordonner vraiment?

— Ce n'est pas cela, dis-je, il faut le contraindre à en devenir amoureux, et ce ne me semble pas difficile! Je parie, qu'à peine connaîtra-t-il les intentions du sieur Ambrogio Nespoli, il plantera là sa contre-basse pour courir à Concettina, qui ne dira pas non.

— Il ne la mérite certes pas, grommela papa Brighi, mais puisqu'il en est ainsi.... Docteur, vous devez me donner un coup de main dans cette affaire.

— Je vous en donnerai deux, et je lui présentai en riant mes deux mains.

Il les prit, et ne me punit pas de mon imprudence; ce fut à peine s'il me les serra.

V.

En quittant papa Brighi, je me dirigeai vers la maison blanche, avec l'intention de prendre Orazio à part pour essayer de le tenter. Je ne savais pas encore comment j'entrerais en matière, ni quel langage, quel ton et quelle attitude j'emploierais, et pourtant je marchais à la hâte, comme si j'avais dans une po-

che un remède qu'il fallait appliquer chaud, et que j'eusse peur qu'il ne se refroidît en chemin.

Je fis la route, de la ferme à l'habitation, en moins de dix minutes, mais j'arrivai trop tard. Depuis un quart d'heure déjà Orazio s'en était allé sur la montagne avec son bâton et son mystérieux rouleau de papier. Je ne trouvais à la maison que Concettina et son ombre, Tonietto.

J'appris qu'Orazio avait pris un sentier qui menait directement à la première *Baita* de la Grigna; cela me rendit un peu perplexe. Puis je regardai Concettina, qui lisait sur mon visage que quelque chose d'extraordinaire m'agitait; je vis aussi sortir de profondeurs menaçantes M. Ambrogio Nespoli, et je pris une détermination héroïque, dont il me sera certainement tenu compte dans une vie meilleure.

— Mademoiselle Concettina, dis-je; voulez-vous me faire le plaisir d'envoyer quelqu'un chez moi pour avertir ma femme et mes filles qu'elles ne doivent pas m'attendre à déjeuner, mais que je serai de retour pour le dîner?

— Où allez-vous? me demanda-t-elle.

— Je veux tâcher de rejoindre Orazio, j'ai besoin de lui parler.

Je prononçais ces paroles innocentes sans une ombre de malice, pourtant Concettina devint toute rouge. Tonietto, pour la punir, déclara qu'il avait envie de m'accompagner.

— Une promenade me fera du bien, affirmait-il avec un grand sérieux.

— Mais, Concettina l'ayant encouragé à sortir, il resta à la maison.

Je m'acheminai donc seul, marchant du pas lent et cadencé des montagnards, et chantant mentalement une fanfare pour tromper ma fatigue; au bout d'un quart d'heure, pourtant, je dus m'arrêter, je haletais comme un soufflet de forge.

— Cela me fera du bien, me disais-je pour m'encourager; depuis longtemps personne n'a été malade aux *baite*, j'engraisse et mes poumons ne fonctionnent plus aussi bien. Ce soir, à table, j'étonnerai Marie par l'appétit que j'apporterai de la montagne.

Je disais cela pour m'exciter; mais, sans l'espérance de voir apparaître Orazio à chaque tournant du sentier, je crois que je n'aurais pas fait beaucoup de chemin. Plusieurs fois je pris la résolution de m'arrêter et de retourner tranquillement à la

maison, si, au bout de dix minutes, d'un quart d'heure, d'une demi-heure, je n'avais pas vu Orazio; mais, les dix minutes, le quart d'heure, la demi-heure passaient et je ne pouvais me décider à renoncer à mon entreprise.

Courage et en avant! Je rencontrais à chaque moment des bergers qui couraient de haut en bas à la recherche de leurs veaux. Tous avaient vu Orazio un moment auparavant; il ne pourrait être loin, à quatre pas seulement, assuraient-ils; et moi, croyant ou ne croyant pas à leurs assertions, j'allais de l'avant.

Un bûcheron m'affirma que je trouverais Orazio à la première *baita*.

— À quelle distance sommes-nous de la première *baita* ?

— À quatre pas.

Courage et en avant. La première *baita* fut, comme Orazio, toujours à quatre pas devant moi. Je finis par perdre l'espérance d'y arriver jamais.

Au moment où je m'y attendais le moins, j'aperçus enfin la petite cabane. Je m'arrêtai alors pour m'essuyer le front et considérer le panorama environnant. Il était beau, et je le méritais bien.

Etant parvenu à un point assez élevé de la montagne, pour que cette espèce d'amour propre mystérieux qui pousse l'homme de la plaine à devenir alpiniste, fut flatté au dedans de moi, trompé aussi par l'optique, je finis par éprouver un mépris souverain pour toutes les hauteurs qui s'étendaient au dessous de celle où j'étais.

Je ne pardonnais pas aux collines, parce qu'elles se donnaient l'apparence de montagnes vis-à-vis de l'habitant de la vallée; j'étais plein d'indulgence, au contraire, pour la plaine, parce qu'elle était la plaine. Cette bouffée de vanité s'étant bientôt dissipée, l'admiration se fit jour. Du point où je me trouvais, je voyais à mes pieds une grande partie de la Valsassina, avec ses pâturages verts, sillonnés ça et là de rangées de peupliers et de platanes, et ses maisons blanches éparses sur les collines; puis Pasturo, avec sa petite église et son cimetière étroit; et plus bas la ferme de papa Brighi, qui, à cette distance, semblait être un jouet d'enfant.

Mes yeux, en remontant du côté opposé, ne s'arrêtèrent pas

sur les cimes de peu d'importance, qui, cependant, portent un nom dans la vallée; ils ne daignèrent se fixer que sur les pointes chauves du Resegone, encaissées obliquement dans mon horizon. En face s'élevait, superbe aussi dans sa beauté sauvage, le mont Campione, que j'appelais volontiers la *Grignetta*, pour le distinguer de la vraie Grigna, proprement dite. J'étais là, immobile, depuis cinq minutes, à peu près, répétant, quoique personne ne pût m'entendre, que le spectacle était beau, très beau, et cherchant, comme un idiot, quelque chose au fond de la vallée, quand une voix prolongée et forte se fit entendre au-dessus de moi:

— Docteur, Hé.... Hé.... Hé....!

— Orazio! m'écriai-je en me retournant.

Il était là, à cent pas au-dessus de moi, droit et superbe (me semblait-il) sur la cime d'un rocher, et je me sentis, aussitôt, humilié de me trouver tellement plus bas que lui.

— Je vous rejoins, lui annonçai-je, et je me mis à courir, comme un écolier, pour arriver plus vite.

— Comment êtes-vous là? me demanda-t-il, à peine fus-je à côté de lui.

L'oppression que j'éprouvais, en me coupant le souffle, me donna le temps de la réflexion et je ne lui révélai pas immédiatement la cause qui m'avait amené sur la montagne. Je préférai m'entourer d'une espèce de mystère, qu'il n'eut pas d'ailleurs la curiosité de vouloir percer. Il avait bien autre chose par la tête! sa musique, la nature harmonieuse, et que sais-je encore, moi? Il me menaça sans tarder de devoir l'écouter: « vous entendez? » me dit-il seulement. Mais cela suffisait, j'avais compris.

— Ayez patience, murmurai-je avec effort, laissez-moi au moins respirer, laissez-moi chercher quelque chose....

— Quoi?

— Là bas.... à Pasturo; je ne distingue pas ma maison, je voudrais la voir....

— Il faut monter plus haut, me dit-il, elle est cachée derrière ce bouquet d'arbres; pour la découvrir, il y a encore quelques pas à faire; venez, Docteur, venez entendre.

Il marchait en avant, la tête haute, sans jamais regarder autour de lui. A chaque moment il s'arrêtait pour écouter, puis de nouveau allait de l'avant, en me faisant signe de la main

de le suivre. Mais je ne m'occupais pas de lui, j'examinais un curieux spécimen de la flore des alpes ou les belles taches dont était semée la peau d'une jeune vache, qui, immobile, nous regardait, et quand nous avions passé, faisait résonner sa clochette; tantôt je jetais un regard dérobé en arrière, et au dessous de moi, du côté de Pasturo. Enfin, je m'arrêtai résolûment, parce que j'avais aperçu ce que je cherchais.

— Je la vois! m'écriai-je, et Orazio fut contraint de se retourner.

Il espérait qu'il me suffirait de donner un coup d'œil à ma petite maison; mais, de loin, les choses qui nous sont chères, doivent se voir aussi avec le cœur, et Orazio comprit que, si, durant quelques minutes, il ne se montrait pas complaisant, il n'aurait plus le droit de m'ennuyer avec sa musique. Il se rapprocha donc de moi.

— La voilà, me dit-il, en se faisant mon *cicerone*, voilà votre maison un peu à gauche.... on voit trois fenêtres; celle du milieu parait ouverte.... Si Mme Marie y était, on la verrait parfaitement. Voilà le cimetière et un peu plus bas notre ferme. Ces points blancs qui se meuvent sont les vaches qui vont au pâturage.... On n'aperçoit pas notre petite maison; elle est cachée; mais en descendant, à la sortie du bois de châtaigniers, nous la dominerons de manière à pouvoir compter les poules dans la cour.

Il croyait m'arracher plus tôt à ma contemplation, en m'énumérant ainsi, l'une après l'autre, toutes les choses qu'on apercevait de ces hauteurs, et en m'en facilitant la recherche. Mais, quand il se tut, je continuai à regarder.

— Il n'y a plus rien à voir, me dit-il alors, avec l'ingénuité d'un jeune crétin. — Que cherchez-vous encore, Docteur?

Je ne cherchais rien; j'avais trouvé ma maison, et je la contemplais.

J'essayai de lui dire tout que cette vue me faisait éprouver, sans avoir cependant l'espérance qu'il me comprît.

— Là, est tout mon avenir, lui dis-je; si j'efface de ce beau paysage la marque blanche de ma maisonnette, j'efface tout, ou du moins la vallée, les montagnes, l'univers me deviennent indifférents.

— C'est juste, répondit Orazio. Je le regardai bien en face.... Menteur! il ne sentait pas un mot de ce qu'il disait.

— Il est étrange de penser que, dans un si petit espace, puisse être renfermé un si grand bonheur! Voyez, ce n'est qu'un point blanc! mais il y a là trois cœurs qui m'aiment, trois pensées qui m'accompagnent, trois existences qui sont liées à ma vie!

Orazio attendait, résigné, branlant la tête à chacune de mes paroles. Mais, quoique je susse parfaitement que je perdrais mon temps en essayant de me faire comprendre, je n'en continuai pas moins:

— C'est singulier! en regardant à cette distance mon bonheur, il me semble chose nouvelle, et je l'apprécie davantage.

Orazio m'interrompit.

— Regardez, regardez, Docteur, c'est un milan qui fait la roue; peut-être a-t-il vu dans un précipice le cadavre de quelque chevreau.

Je continuai:

— Si ce milan qui fait la roue pouvait me prêter ses ailes pour une minute ou deux et si je savais m'en servir, que croyez-vous que je voudrais faire?

Orazio ne le savait pas.

— Je volerais directement jusque là-bas, comme un dard, et j'irais frapper aux vitres de la première fenêtre à gauche, où se tiennent mes petites filles, en leur disant: mes enfants, allez dire à votre mère que papa est heureux.

— Moi, au contraire, dit Orazio, si je pouvais voler, j'irais en haut, toujours plus haut, là où ne s'entendent plus les bruits de la terre; peut-être alors me serait-il donné de comprendre clairement, au moins une note de l'harmonie de l'univers!

Ce désir sublime me fit l'effet d'une chose vulgaire tombant au milieu de la plus pure poésie. Il était inutile d'ouvrir mon cœur à cet indigne, et pourtant je ne sus pas m'arrêter: seulement, pour l'humilier, je baissai la voix, comme si je me parlais à moi-même uniquement.

— D'ici, mon bonheur me semble plus parfait, plus riant: il a quelque chose de joyeux et de nouveau, de moins familier qui m'excite spécialement. Il me paraît même si complet que j'ai peur de le perdre. Il me parle, comme s'il me parlait du bonheur d'un autre.

Après cette tirade, je me tus.

— Docteur, me dit Orazio, quatre pas encore seulement, et vous entendrez....

— Que dois-je entendre? répondis-je, en me tournant brusquement.

— Venez, venez...

Il s'achemina, et je le suivis.

Nous marchâmes un quart d'heure environ, moi, admirant les beautés de la nature, et m'arrêtant à chaque instant pour aspirer, à pleins poumons, l'air piquant de la montagne. Orazio, la tête haute, insensible à tout, sauf aux rumeurs que son oreille percevait. Le sentier devenant de plus en plus pierreux, il se tourna pour me dire que l'un des talons de mes souliers faisait un bruit différent de l'autre.

— C'est le talon droit qui baisse d'un quart de ton, m'assura-t-il.

— Cela me chagrine, dis-je.

Il comprit la raillerie, et vint très sérieusement me donner des explications, en m'apprenant qu'il avait fait récemment une découverte curieuse sur les chaussures des femmes et des enfants de Pasturo. Chaque femme ou chaque enfant de la vallée, à son dire, faisait un bruit divers avec sa chaussure, et il me confessa qu'il avait pris l'idée de composer une musique étrange et de la faire exécuter, à coups de sabots, par la population féminine de Pasturo. Je le regardai en face; heureusement il riait encore.

— Quand il dira tout cela sans rire, pensai-je, le moment sera venu de lui administrer la douche froide.

— Nous y sommes, m'annonça-t-il.

Nous étions arrivés à l'entrée d'une grotte, dans un endroit très rocailleux, où ne croissaient que quelques maigres genêts, De la même main, avec laquelle il tenait le rouleau de papiers, Orazio me prit par un doigt et m'introduisit dans la caverne. Il ne disait rien, et je me mis à regarder la paroi du rocher, qui se recourbait, comme une sorte de niche énorme. Elle était si lisse, qu'elle semblait creusée par la main de l'homme, exprès pour y inscrire le nom des alpinistes les plus fameux, ainsi que les dates mémorables écrites au crayon sur la pierre. Il y avait des inscriptions vieilles de dix ans, aussi intactes que si elles avaient été tracées la veille. Je me mis à en lire une. « Giovanni

et Virginia... » Mais Orazio me recommanda solennellement de me tenir tranquille.

— L'heure ne fait rien, me dit-il. Je craignais qu'il ne variât selon les heures du jour, mais il ne change pas.

— De qui parlez-vous?

— Du silence; c'est-à-dire de ce que nous appelons le silence, et qui, au contraire, est un son. Quand toutes les voix de la nature se taisent, poursuivit-il, une oreille exercée en perçoit encore une dans l'infini: c'est la voix sublime du silence. Je vous ai amené ici parce que, dans ce lieu, le silence s'entend mieux qu'ailleurs. Sur le Resegone, par exemple, il y a trop d'eaux de source, il faudrait monter jusqu'à la cîme.

Je restai un moment attentif, puis je déclarai tranquillement que je n'entendais rien. Mais il ne se déconcerta point.

— A deux, c'est plus difficile; dit-il, essayez une fois encore, mais respirez le moins que vous pouvez, et la bouche ouverte; si on respire avec le nez, on n'entend plus rien.

— Oui, parce que l'air, en passant par les fosses nasales....

— Chut! Ne remuez pas, parce que votre jaquette fait du bruit au moindre mouvement. Soyez bien attentif, et vous entendrez.

Il ne m'était pas aisé de rester sans rire la bouche ouverte, comme me le conseillait Orazio. J'essayai deux fois, en riant de façon à faire résonner la grotte entière; la troisième fois, enfin, je parvins à garder mon sérieux, la bouche ouverte, immobile, retenant mon souffle. Plusieurs sons arrivaient encore à mon oreille. Une montagnarde appela de loin: « Oooh? Adelina...a...a! » Et Adelina répondit avec une voix de fausset plus éloignée encore: « Mammaaaaa! » Il me sembla aussi entendre le timbre d'une cloche, mais si vague que cela ne ressemblait plus à un son; c'était à peine un léger tremblement traversant l'air. Puis, durant un instant, je n'entendis plus rien... C'est-à-dire, non, je crus entendre quelque chose, et en voyant le visage rayonnant d'Orazio, je compris qu'il percevait le même son que moi.

— Eh bien, me demanda-t-il, au bout d'un moment, vous avez entendu cette espèce de murmure sourd?

— Je l'ai entendu.

— En exerçant son oreille, m'assura-t-il, on parvient à saisir même l'essence intime du son. Car, voyez vous, Docteur, tandis

que toutes les voix de la nature ont un rhythme sûr et une intonation mal déterminée, et à laquelle, pour que le son soit parfait, manque presque toujours un certain nombre de vibrations,— dans cette grande voix du silence, au contraire, le rhythme n'existe pas ou du moins on ne parvient pas à le saisir, mais l'intonation est parfaite. N'êtes-vous pas de cet avis?

— Je n'y comprends rien, déclarai-je humblement; mais d'où vient le son que nous avons entendu?

— Nous entrons dans le vaste champ des hypothèses, me répondit Orazio d'un ton solennel, et il faut procéder par voie d'exclusion. L'idée m'était venue que cela pouvait être le résultat des diverses rumeurs et sons de la nature; mais j'ai repoussé cette explication parce que le silence ne varie pas d'intensité durant la nuit, et ne croît, ni ne diminue en raison de la distance des centres bruyants. Sur la cime de la Grigna, par exemple, ce son, au lieu de s'affaiblir, devient plus distinct.

J'éprouvais pour ce grand enfant une pitié mêlée de colère! Je me disais que l'on ferait une belle et une bonne action, en le prenant par l'oreille, et le menant ainsi jusqu'à Pasturo, en présence de Concettina. Lui, se voyant écouté, crut devoir débiter toutes les absurdités qui lui avaient passé par la tête. Elles étaient nombreuses; j'en ai retenu quelques-unes; celle-ci, entre autres: Ce son pouvait très bien être la rumeur produite par les germes du monde spirituel qui sont des petits animaux errants dans l'air. Il pouvait être réellement l'écho de l'harmonie des sphères. Mais ni le concert planétaire, ni le chœur des êtres à naître, n'étaient parvenus à contenter Orazio. Il avait médité sur ce secret grandiose, et croyait avoir mis le doigt dessus.

— Écoutons!

— Ce son, me dit-il, en baissant la voix, ce son qui est indubitable, vous en convenez vous-même, Docteur? ce son qu'on entend à chaque heure et partout, cette voix mystérieuse du silence, ne peut être autre chose que la vibration de l'atmosphère dans les deux mouvements de rotation et de translation de la sphère terrestre.

J'eus la force de garder mon sérieux, ce qui me permit d'apprendre le reste, c'est-à-dire que notre sphère vibre à peu près comme la note *la*. Orazio n'était encore que dans le premier stade de sa découverte, il avait besoin d'encouragement, même

de la part des profanes, et me demanda mon avis. Je le lui donnai, sans préambule, sans hésitation, nettement, franchement, brutalement.

— Essayez, lui dis-je, de vous boucher les oreilles avec deux doigts.

Il me regarda avec étonnement.

— Essayez, insistai-je; et, il essaya.

— Qu'entendez-vous, maintenant? continuai-je à lui demander, comme s'il pouvait comprendre mes paroles.

Orazio pâlit, il enleva ses doigts de ses oreilles, puis les remit.

— C'est la circulation, ajoutai-je cruellement quand il put me comprendre; c'est le sang artériel qui, sous la pression du ventricule gauche du cœur, passe par la carotide et fait invasion dans les vases de la tête; si vous fermez l'entrée de l'air extérieur, la sonorité est presque opprimante.

— La circulation! balbutia Orazio, en remettant ses doigts dans ses oreilles.

— Certainement.... la circulation. Les sphères et les êtres à naître n'y sont pour rien, et je regrette de devoir vous dire que, ce n'est pas le globe terrestre qui vibre à peu près en *la,* c'est votre sang, cher monsieur; enfoncez les doigts au fond, poussez fortement.... ainsi.... bien! C'est le sang d'un imbécile!

A ce moment, il se débouchait les oreilles, et je me tus, mais pas assez tôt peut-être. Je crois qu'il avait entendu mon dernier mot, car il sortit de la grotte en silence, et se mit à considérer la petite vallée, comme s'il avait voulu l'imprimer dans son esprit. Mais, en réalité, c'était pour avoir le temps de décider s'il voulait, oui ou non, se fâcher contre moi.

— Un bien bel endroit! m'écriai-je pour l'apaiser.

Il me serra la main, et me dit sans rancune:

— Retournons à la maison.

C'était un très bon garçon, au fond, que l'ami Orazio!

VI.

Jusqu'à la *baita,* il ne me parla plus, et arrivé là, au lieu de suivre le sentier, il se mit à courir le long d'une descente rapide et herbeuse. D'en haut, je m'arrêtai pour protester. Il se

retourna et me cria: — Excusez-moi, Docteur, c'est par distraction; ne descendez pas de ce côté, prenez la bonne route, je vous attendrai.

Tout en parlant, il s'était assis sur une grosse pierre, et moi, après m'être assuré qu'aucune eau babillarde ne coulait près de là, et qu'il ne faisait pas de vent, je le laissai à ses méditations, qui ne pouvaient que lui être salutaires.

Précautions inutiles! Ayant fait le tour de ce sentier de montagne, j'arrivai derrière mon ami, et je le trouvai immobile, les doigts enfoncés dans les oreilles, et, si attentif au bruit de la circulation du sang, qu'il ne m'entendit pas approcher.

Ce ne fut que quand je criai: Orazio, qu'il se retourna, en me souriant sans embarras, avec cette bonté soumise qui accompagne les grandes chûtes; il m'avait souri ainsi, à peu près, le jour où il s'était disloqué le pied. Il dit ensuite: dans un instant, nous serons au bois de châtaigniers.

Il n'ajouta rien, s'abstenant cette fois-ci de parler, en langage emphatique, des voix que nous devions entendre. En entrant dans la forêt, où le soleil pénétrait à peine, il alla s'installer au pied d'un gros arbre, et me donnant à tenir la gibecière qu'il portait en bandoulière, enleva la double enveloppe d'une tranche d'excellent *stracchino*, et m'offrit un petit pain. Je ne me fis pas prier. Le *stracchino* était exquis, et je le dis à Orazio, qui daigna me donner pleinement raison, protestant toutefois que ce n'était pas à lui à le vanter, mais que la vérité devait passer avant tout.

— Bravo, *signor Orazio!* vous me plaisez ainsi!

Après son triomphe, le *stracchino* disparut rapidement et sa disparition fut suivie de l'apparition d'une paire de petits saucissons de ménage, pas très gras, mais savoureux et dignes de beaucoup de considération.

— Cela arrive à tout le monde, observai-je la bouche pleine; il y a un bon quart d'heure pour chacun, puis arrive le tour des autres.

Orazio me regarda, ne comprenant rien à mes paroles. Effectivement, elles ne devaient pas être claires pour lui: je faisais allusion à Concettina.

Après ce petit repas, nous nous remîmes en route. A travers l'épaisse futaie, des sons nous arrivaient distinctement. Le bruit

sourd et mesuré de la hache du bûcheron dominait les autres. On entendait aussi les coups secs et stridents de la serpe du vigneron; mais Orazio ne me dit point en quel ton mineur ou majeur étaient toutes ces voix, et je me gardai bien de le lui demander. Un petit ruisseau nous passa aussi entre les jambes, balbutiant inutilement je ne sais quoi. Bientôt nous arrivâmes à l'extrêmité de la forêt.

Comme me l'avait annoncé Orazio, nous étions bien près de chez nous. Tout à coup, à l'improviste, il me montra entre deux arbres tout le pays de Pasturo, l'église, le cimetière, l'auberge.... et ma maison....

— Et la mienne? s'écria Orazio.

— Oui, c'est vrai, la voilà!

Nous pouvions y regarder comme dans un livre ouvert; notre regard pénétrait jusque dans la cuisine et la dépense.

— Attention, dis-je, si quelqu'un passe devant la fenêtre, nous le verrons.

Mais Concettina ne parut pas, et je me voyais déjà arrivé au logis sans avoir trouvé le biais pour faire comprendre nettement à Orazio tout ce que je me proposais de lui dire. Il était là, à mes côtés, beaucoup plus docile que je ne l'espérais; il s'était appuyé contre un peuplier, et ne détachait pas les yeux de sa maison.

Afin qu'il ne perdît pas patience, je lui soumis divers problèmes. C'est-à-dire: compter combien de poussins suivaient la couveuse blanche dans la cour de la ferme; énumérer le nombre des tomates, coupées en quartiers et salées, que Concettina avait fait mettre au soleil sur le toit du poulailler....

Orazio, très-docile et doué d'une meilleure vue que la mienne, résolvait promptement le problème, et je me penchais avec précaution derrière lui pour le prendre en faute.

— Il y a neuf poussins, soixante tomates, disait-il.

— Voyons.... quatre.... sept.... neuf....

— Il y a soixante tomates, insistait-il.

— Oui, il y a neuf poussins. Et les tomates.... sept et sept font quatorze.... et sept?....

— Docteur, me dit tout-à-coup Orazio, regardez, je vous prie....

— Où?

— Dans l'allée du jardin, ces deux personnes....

— Concettina....

— Elle n'est pas seule; avec qui est-elle?

— Attendez, que je regarde bien.

Je ne voyais que trop. C'était *lui;* il n'y avait pas à en douter!

— Je vois, dis-je avec beaucoup de lenteur, et scandant mes paroles. C'est Ambrogio Nespoli! En effet, papa Brighi a été averti qu'il devait venir d'un jour à l'autre. Cela doit être un homme expéditif, un homme qui ne perd pas son temps.

— Qui est cet Ambrogio Nespoli? me demanda Orazio avec une curiosité insolite.

— C'est un négociant-courtier en soie, je ne sais pas autre chose. A cette distance, on dirait un homme petit, un peu lourd, mais de loin on se trompe!

— Il est petit, il est lourd, affirma Orazio. Et que vient-il faire chez-nous?

— Il vient, répondis-je d'un ton confidentiel, il vient voir Concettina, et l'épousera si elle lui plaît! C'est un bon parti, et le père de Concettina sera content de bien marier sa fille.

Le visage d'Orazio avait pâli. Mais cela ne me suffisait pas. Qui n'a éprouvé, entre vingt et vingt-cinq ans, un peu de jalousie inutile quand une belle jeune fille, cessant d'appartenir à la communauté des célibataires, se lie, par une promesse de mariage, à un jeune homme, et même à un vieux?

— Et Concettina? me demanda mon jeune ami.

— Concettina est en âge de se marier; elle ne peut pas rester fille; un jour ou l'autre il faut qu'elle se décide.

Ce n'était pas cela qu'il voulait savoir, mais seulement si Concettina....

— Concettina ne sait rien, elle n'a jamais vu M. Ambrogio Nespoli, mais elle l'épousera, et l'aimera.... après.

Instinctivement, il rapprocha ses mains de la bouche et avec tout son souffle commença à crier: « Concettina! Concettina! »

A ce moment, Concettina, arrivée à l'extrémité de l'allée, se tournait justement.

— Concettina... a!....

La jeune fille n'entendait rien, mais le monsieur qui l'accompagnait releva la tête, cherchant à droite et à gauche d'où pouvait venir la voix.

— Concettina....a!.... cria une dernière fois Orazio, et il se pencha, agitant son mouchoir, et se retenant d'une main au peuplier.

En bas, un autre mouchoir se déploya également, mais, hélas! c'était le mouchoir d'Ambrogio Nespoli! mauvais signe!

Nous descendîmes, Orazio en avant, moi en arrière, sans prononcer un mot. A un demi kilomètre de Pasturo, nous trouvâmes Tonietto qui nous attendait.

— Que fais-tu là? lui demanda Orazio.

— J'avais besoin de parler au Docteur, répondit cet *homme* malheureux.

— Vous sentez-vous malade? demandai-je.

— Je suis très-bien.

Il était pâle, et ses lèvres tremblantes avaient peine à retenir son cigare.

— Le cigare t'a fait mal, lui dit Orazio à la hâte, en le devançant.

Le coup d'œil que lui jetta Tonietto, en s'approchant de moi, disait clairement: « Frère ingrat! »

Il me conta son histoire d'une voix brisée, mais sans sanglots ni larmes. C'était un petit drame vieux comme le monde. Tonietto aimait; il aimait comme un enfant (il le disait lui-même, et on pouvait le croire); il aimait sa cousine; mais sa cousine était amoureuse d'Orazio, et Orazio ne se souciait pas de sa cousine, et Ambrogio Nespoli était venu de Milan pour épouser la cousine, et Tonietto voulait que Concettina fût heureuse, qu'Orazio fût heureux, que tous fussent heureux, — excepté lui....

— Eh bien?

— Docteur, conclut-il, il faut dire à Orazio de se presser de l'épouser, et ne pas la laisser partir avec cet autre!

— Cher enfant! pensai-je. Mais je ne lui communiquai pas cette appréciation. Il eut à la place une poignée de main, dont la signification pouvait être: *homme* généreux!

VII.

Papa Brighi marchait, de long en large, dans la cour de sa maison, comme une âme en peine.

— C'est trop tard, me dit-il en me voyant; je crains que ce ne soit trop tard! Où sont mes enfants? Où est cet âne?

Il parlait d'Orazio.

Ils arrivent à l'instant. Ils ont fait le tour pour aller directement au jardin.

— C'est trop tard, grommela-t-il. Il est arrivé... Le savez-vous?

— Je l'ai vu de la montagne. Orazio l'a vu aussi. Je crois que cela a été un spectacle salutaire.

— C'est trop tard! répétait-il, en se frappant le front. — Il est là depuis vingt minutes (et il regarda sa montre); oui, depuis vingt minutes, il est là, dans le jardin, seul avec Concettina! Il a une manière d'aller droit à son but; il est si sûr de lui, si résolu!

— Mais, comment l'avez-vous permis?

— Ah! justement! vous voulez le savoir? Voici ce qu'il a fait. Il est tombé ici à dix heures du matin. Vous veniez à peine de partir. Il s'est présenté avec une lettre de mon frère, sous le prétexte de visiter le pays pour l'établissement d'une filature. Il m'a demandé s'il y avait beaucoup d'eau, si les routes étaient bonnes? Combien on payait les ouvriers? Et, tandis que je lui répondais sur le même ton, il mangeait Concettina des yeux. Et j'ai dû l'inviter à déjeuner! Si vous l'aviez vu à table!... Et tandis qu'il assiégeait ainsi notre jeune fille, cet âne était sur la montagne. Tonietto et moi, l'avons défendue de tout notre pouvoir. On a fait le mieux possible. Tonietto est un garçon intelligent; il aime Concettina.... On a toujours parlé d'Orazio.... de cet idiot,... Mais M. Nespoli ne voulait pas écouter de cette oreille! Après le déjeuner, il m'a pris à part et m'a dit: « Je veux vous dire la vérité; je suis venu ici pour votre nièce. C'est chose entendue avec papa et maman; si elle y consent, je l'épouse. » Les bras me tombaient de l'entendre parler ainsi.

— Il fallait lui dire.... observai-je.

— J'ai dit, j'ai tout dit; soyez-en sûr, Docteur! « Je crois, ai-je répondu, que ma nièce a une inclination secrète.... » Mais il ne

m'a pas laissé finir. « Toutes les jeunes filles, m'a-t-il répliqué, ont, à dix-huit ans, une inclination plus ou moins secrète pour quelqu'un qui ne les épouse pas. L'important est d'arriver à temps. Si cet autre, quel qu'il soit, (il disait quel qu'il soit, parce qu'il ne voulait pas admettre que ce pût être mon fils) si cet autre n'a parlé que d'amour, la jeune fille est à moi, parce que, moi, je parlerai de mariage. Toutes les jeunes filles ont la passion du mariage. » Voilà ce qu'il m'a dit! Croyez-vous, Docteur, qu'Orazio ait parlé de mariage à Concettina ?

— Et puis? demandai-je, afin de ne point l'affliger par ma réponse.

— Puis, plus rien.... c'est-à-dire, je me trompe; il a ajouté : « La jeune fille lit dans le jardin; je vous demande la permission d'aller lui parler cinq minutes, seulement cinq minutes. » Voilà ses paroles exactes, sans une syllabe de plus ni de moins. Et, depuis vingt-deux minutes, (tirant sa montre), oui, depuis vingt-cinq minutes, il est là qui plaide sa cause. Je me suis retiré ici, pour ne rien voir... cela me faisait trop de mal!

— Au contraire, il faut y aller, dis-je.

Et je l'emmenai de force avec moi.

La scène du jardin était très-différente de ce que j'imaginais.

M. Nespoli, petit homme, un peu ventru, mais vigoureux et vif, regardait le ciel, à côté de Tonietto. Celui-ci allumait courageusement une cigarette propitiatoire, sans cesser de lui parler, les dents serrées.

Concettina était assise sur un banc, et avait le visage rouge comme une fraise; Orazio, debout devant elle, se penchait pour la regarder et lui parler...

Ce que voyant, je dis à haute voix à papa Brighi: « Le temps se met au beau ! »

M. Nespoli entendit mes paroles, et déclara qu'au contraire il ne tarderait pas à pleuvoir; même, il lui semblait avoir déjà reçu une grosse goutte sur le nez.

Alors, papa Brighi nous présenta l'un à l'autre.

— Ce Monsieur, dit-il, en me serrant cruellement le bras, (les forces lui étaient revenues), ce Monsieur est le docteur ; c'est aussi un ami, un ami vrai, qui ne nous fait pas de mal. Et cet autre, ajouta-t-il, est M. Ambrogio Nespoli, courtier en soie, ami de mon frère, venu de Milan pour...

— Pour étudier le pays, interrompit M. Nespoli. Une de mes connaissances voudrait établir une filature dans la Valsassina. Mais, j'ai déjà vu qu'on ne peut rien faire ici; j'irai ce soir à Introbbio....

— Vous allez ce soir à Introbbio?

— Je compte partir tout de suite; je vais donner l'ordre au cocher d'atteler et me mettre en route.... Je crains qu'il ne pleuve avant la nuit.

Il répéta l'histoire de la goutte qui lui était tombée sur le nez, et nous eûmes l'air d'y croire! Il partit une heure après, accompagné de nos vœux, c'est-à-dire des miens, de ceux de papa Brighi et de Tonietto; quant à Concettina, elle était restée à l'écart, et Orazio n'avait pas voulu la quitter.

VIII.

Le plus charmant parmi les spectacles que l'humanité puisse offrir à un observateur d'âge mûr, nous attendait au jardin, c'est-à-dire un joli visage rougissant, et, entre deux moustaches noires, le sourire heureux d'un triomphe obtenu.

Personne n'a besoin d'explication pour nous comprendre.

— Papa Brighi, lui dis-je, tentant auprès de lui l'entreprise impossible de le serrer dans mes bras, papa Brighi, nos vœux se réalisent...

Je n'ajoutai rien d'autre, car je vis, en face de moi, Tonietto, blanc comme un linge, et, me sembla-t-il, ayant une grande envie de pleurer.

Alors je m'approchai de lui: mais, à peine fus-je à ses côtés qu'il voulut me faire croire, jetant la cigarette loin de lui, que la fumée était entrée dans ses yeux. Il fallait respecter cette jeune pudeur d'un premier chagrin, et je lui conseillai gravement d'avoir recours à l'eau fraîche.

— Il n'y a rien de mieux, lui-dis-je; tenez vos yeux bien ouverts dans l'eau, et mouillez-les sans crainte.

Le pauvre enfant suivit mon conseil, et alla pleurer librement près du bassin de la fontaine.

Un quart d'heure après, nous nous promenions dans l'allée.

Concettina, appuyée au bras puissant de son futur beau-père ; moi, à côté d'Orazio, qui m'ouvrait ingénûment son cœur.

— Je l'ai toujours aimée, disait-il, (naturellement il parlait de Concettina). Je l'avais à peine aperçue que je l'adorais. Je la vois encore enfant, lorsqu'elle venait me réciter ses poésies. Elle tournait de droite et de gauche ses yeux fripons, soulevant tantôt un bras, tantôt l'autre ; puis, en disant le dernier vers, elle me faisait une gracieuse révérence. Alors, déjà, je sentais que cette petite créature m'appartiendrait, et qu'elle grandirait pour faire mon bonheur.

Il me raconta ces choses, et bien d'autres encore, qui, dites à moi seul, manquaient de saveur. Avec ce besoin d'expansion qui est la forme aiguë de la félicité, il déclarait être très-reconnaissant à Ambrogio Nespoli, qui, par la menace de lui ravir Concettina, l'avait forcé à sortir de sa torpeur amoureuse.

Pendant qu'il parlait, les sons moqueurs d'une contre-basse arrivèrent jusqu'à nous, c'était Tonietto, qui renonçait solennellement à l'amour, au mariage, à la paternité...

Ce soir là, après le souper, tandis que nous étions tous réunis dans la grande salle de la maison Brighi, Orazio prit bravement sa contre-basse, et joua comme il ne l'avait jamais fait encore. Il courbait la tête, effleurant les cordes de sa bouche, comme pour leur suggérer ce qu'elles devaient dire à Concettina.

La contre-basse parla longuement de sa voix la plus douce, défiant toute comparaison avec le violon et le violoncelle. Elle évoqua le temps prochain, où Orazio et Concettina échangeraient la promesse de vivre ensemble ; elle raconta la douceur secrète et la fête de leurs cœurs. Elle murmura l'adieu de Concettina à papa et à maman. Elle parla aussi d'un voyage à l'étranger, et en dernier lieu des enfants à naître. Elle en annonça neuf, sans paraître effrayer la frêle Concettina.

Ainsi prophétisa la contre-basse ; mais la plus grand partie de ce qu'elle dit alors, ne fut complètement compris que plus tard.

SALVATORE FARINA.

HUGO GROTIUS[1]

MESSIEURS,

L'aspect de cette salle, dans laquelle vous vous êtes réunis, a subi une modification légère, qui, pourtant, n'en est pas moins remarquable. Le buste de marbre de Grotius, couronné de lauriers par une main admiratrice, attire vos regards; vous contemplez avec respect cette autre image du grand homme, que la peinture nous a transmise et dont les traits fins expriment l'intelligence et la vertu. Dans la salle voisine, on réclame votre attention par l'exposition d'une série de gravures et de portraits ayant rapport à la vie et à l'histoire du savant. Sans doute, ceux d'entre vous qui ont demandé la parole pour aujourd'hui, n'ont eu qu'une seule et même pensée: celle de parler du grand compatriote qui naquit, il y a trois cents ans, le jour de Pâques 1583. Ainsi, même en voulant éviter tout appareil de fête et de pompe, vous n'avez pu empêcher que cette séance ne devînt une journée consacrée à la mémoire de Grotius.

---

[1] Discours d'ouverture, prononcé à l'Académie des Sciences, à Amsterdam, à l'occasion du troisième centenaire du grand penseur et bienfaiteur de l'humanité. La traduction du discours a été faite, pour la *Revue*, par le savant Président de l'Académie, d'après le texte hollandais. A notre avis, aucun nom n'est plus digne que celui de Grotius, de l'admiration des lecteurs d'une revue libérale et pacifique internationale. C'est autour du nom de Grotius que nous devons tous nous grouper pour marcher en avant et servir ensemble la vérité, la liberté et la justice!

LA RÉDACTION.

Ce n'est pas seulement dans cette salle, dans cette capitale, qu'on célèbre aujourd'hui l'anniversaire de Grotius. On se souviendra du jour de sa naissance en bien des endroits de notre patrie avec un sentiment de reconnaissance mêlé de fierté; surtout à Delft, si plein de souvenirs, où il vit le jour. Un pélerinage à son tombeau, une couronne de lauriers qu'on y dépose, ne sont que le prélude de l'hommage qu'un avenir peu éloigné prépare à ce grand Hollandais: un monument élevé par le peuple avec le concours d'un prince d'Orange. Au-delà même des frontières de notre patrie, des accents de respect et d'amour se feront entendre à la mémoire de l'homme dont un des plus grands fils de l'Allemagne a dit: « Hugo Grotius a souffert l'emprisonnement et l'exil pour la liberté de l'Europe et pour celle de l'esprit humain; lui, le génie des lumières libérales et modérés; lui, si rempli de l'esprit des Anciens. »

L'emprisonnement et l'exil! Quel drame se déroule devant notre imagination à ces mots! Expulsé de sa patrie, privé de ses biens; lui, l'ornement de son pays et qui l'avait doué du plus grand de tous les trésors: la gloire immortelle. Condamné à la prison perpétuelle, lui, qui ne rêvait que liberté et justice, qui n'avait d'autre but que celui de fonder et de maintenir la liberté par la justice. En effet, il m'en coûterait de dérober à vos yeux les horreurs de ce drame, si je ne savais que tout cela vous est connu, à vous et à tout notre peuple. Car le Grotius de Lœvnstein, avec tout ce qui précéda et suivit son incarcération, est devenu la propriété du peuple. Le nom de la merveille, de l'oracle de Delft est dans toutes les bouches. L'écolier même vous sait parler avec enthousiasme de l'ami et successeur présomptif, du compagnon d'infortune de Barneveldt. Il est pénétré d'admiration en se rappelant cet autre écolier d'il y a trois siècles, dont Heinsius a dit: « Enfant encore, il annonça déjà l'homme; de tous les autres, le temps fit des hommes; lui naquit homme. » Ses yeux brillent au souvenir de cet étudiant de douze ans, vanté par Scaliger comme une merveille; il le voit, présenté trois années plus tard à Henri IV, recevant de la main de ce grand roi une chaîne d'or avec son image, et le cœur lui bat d'un sentiment de fierté au souvenir des hommages rendus à son compatriote dans cette cour étrangère. Il le suit dans l'imagination, pendant toute sa carrière

glorieuse, — au milieu de la lutte des partis, au milieu de toutes ces dissensions déplorables qui déchiraient l'état et l'église ; — il l'accompagne pendant les souffrances de la prison, — dans sa fuite presque miraculeuse, — pendant ses travaux en France et en Suède, — pendant son dernier séjour dans la patrie, où nos deux grandes villes commerçantes tâchaient d'effacer les hontes du passé par des témoignages de vénération et d'amour ; — puis à la cour de Christine, — au milieu des tempêtes de la mer Baltique, — et enfin à Rostock, où Grotius alla chercher le repos, mais où la mort, en le surprenant, confirma pour lui la vérité de la devise d'Aldegonde : « Repose ailleurs ! » Voyez, c'est ce Grotius de l'histoire dont l'image nous est toujours présente à l'esprit. Nous avons grandi dans l'admiration de ces faits ; et, partout où il y a des cœurs dans lesquels le souvenir de la gloire de nos aïeux trouve quelque écho, on applaudit aux paroles qu'un de nous prononça il y a quinze ans : « J'ai toujours aimé Grotius ; j'ai un profond respect pour sa probité, et une admiration illimitée pour son érudition, qui embrasse tout. »

Ces expressions semblent fortes, et pourtant, celui qui les employa, sera le premier à reconnaître qu'elles sont trop faibles. Ce qu'il faut apprécier en Grotius, c'est moins l'érudition que la science pratique. Il y a des noms qu'on cite toujours quand il s'agit d'érudition universelle, et qui pourtant ne représentent pas la science vive et vivifiante : tel n'était pas le nom de Grotius. Chez lui, le manteau de l'érudition couvrit le corps robuste du savoir. Ses lectures conduisirent à la méditation, ses méditations à l'action. Ce qui était dispersé, il sut le relier par l'unité des principes. Il ouvrit de nouvelles voies dans lesquelles, pendant des siècles, l'humanité s'est avancée à pas sûrs. Il jeta les bases de nouvelles sciences, auxquelles la postérité reconnaissante attache toujours encore son nom. Sans doute, il était l'homme de son siècle ; les événements de son époque ne restèrent pas sans influence sur la tendance, la direction de ses recherches ; et l'élément temporel et périssable s'y montra aussi à côté de l'élément immortel ; toutefois, l'un n'a pas étouffé l'autre. A présent, après plus de deux siècles et demi, l'œil perçant de la critique se plaît à chercher dans son chef-d'œuvre les défauts plutôt que les beautés ; il y a bien peu de

temps qu'on s'arrêtait exclusivement aux mérites qu'on croyait posséder dans l'œuvre de 1625, le code du droit des gens, du droit en général, du droit de la nature ou de la raison. Nous sommes revenus de cette exagération; mais, pourtant, nous voyons en ce chef-d'œuvre, comme en d'autres ouvrages de sa main, quelque chose de plus que de simples monuments de ces vieux temps, propres tout au plus à nous montrer comme on pensait alors. Ils restent toujours encore des guides pour notre pensée, quelque affranchie qu'elle puisse se sentir. C'est pour cette raison que Grotius, tout comme Spinoza, vit encore parmi nous; il n'est pas une ombre du passé, il réfléchit avec nous sur les questions du temps. Une puissante tendance philosophique, fortement accusée à notre époque, prétend découvrir en ses principes les précurseurs de la philosophie de Kant et de Rousseau, de la révolution française même qui ébranla toute l'Europe. Elle n'hésite pas à comparer ses doctrines au flocon de neige, se détachant inaperçu du sommet des montagnes, mais qui, en roulant, devient l'avalanche qui se précipite dans l'abîme en écrasant tout. Avouons-le: une doctrine, qu'à tort ou à raison on met en rapport avec la grande révolution de la fin du siècle précédent, ce grand événement dont les conséquences en sont encore toujours à leur premier développement et à peine positives, dont les contours ne se dessinent pas encore toujours avec une égale précision, dont les idées n'ont pas encore atteint une pleine maturité, cette doctrine n'est pas une science morte; il lui reste assez de vitalité pour pouvoir compter sur l'avenir.

Si, à juste titre, on peut appeler illimité le domaine dont il s'est occupé, il faut chercher dans cette circonstance la raison pourquoi toute notre section de l'académie des sciences célèbre unanimement l'anniversaire de Grotius. Ce que Boerhave a été pour l'autre section, celle de la physique, Grotius l'est pour celle des sciences morales, la nôtre. On peut dire que lui seul valait une armée. Car, qui est-ce qui, au milieu du travail de plus en plus divisé et morcelé de nos jours, oserait entrer en lice contre ce héros du dix-septième siècle?

Si vous en doutez, vous n'avez qu'à examiner l'ensemble de son œuvre scientifique. On l'a très-bien divisé en cinq parties, en cinq époques. D'abord on a fixé l'attention sur ses travaux

de littérature classique et de poésie; ensuite sur ses ouvrages historiques, sur les créations de son génie en matière de droit civil, public et pénal, de droit ecclésiastique et international; enfin, sur les monuments de son érudition, en fait de l'exégèse de la Bible et de la controverse théologique.

Encouragé et conduit par Scaliger, le jeune homme publia en 1589 son Marcianus Capella. Peu de temps après, il fut appelé à d'importants emplois judiciaires et politiques; par conséquent, on n'osait guère s'attendre à ce que ses études classiques portassent encore des fruits si nombreux et d'une si parfaite maturité qu'elles l'ont fait en réalité. Pendant trente années, la littérature classique fut le domaine où il déploya toute son activité et il s'est conquis une place d'honneur parmi les philologues célèbres de la Hollande, par son édition d'Aratus, précédée de cette curieuse dédicace aux États de Hollande, dans laquelle il traite de la meilleure forme de gouvernement et fait le panégyrique du juste milieu. Il s'est distingué encore par son édition de l'épopée de Lucain, des ouvrages de Stobæus, par ses extraits de poëtes grecs et latins, par ses commentaires de Tacite, par ses Phœnissæ d'Euripide, par ses épigrammes grecques, publiées un siècle et demi après sa mort.

Sa vie de poëte se trouve intimément liée avec ses études de l'antiquité et des poëtes classiques. D'après la coutume qui caractérise son époque, il se servit très-rarement de la langue maternelle, excepté dans un poème didactique, que l'on considère comme le canevas d'un ouvrage en latin sur la vérité de la religion chrétienne. Il choisit donc la forme de la poésie latine, ce qui fait que, dans ses poésies, il montre plus d'intelligence que d'inspiration. Mais il excella dans la forme; faut-il donc s'étonner que ses contemporains, avec une exagération pardonnable, vissent dans ses poésies la renaissance des temps classiques? Grotius n'a jamais compté ni à ses propres yeux, ni pour nous, parmi ces grands poëtes, marqués du sceau divin.

N'oublions pas toutefois que son « Adam en exil » a montré la voie à l'inspiration de Milton (les Anglais se le rappellent avec reconnaissance); que Vondel a jugé son « Joseph » digne d'une traduction hollandaise; qu'en 1677, deux professeurs à l'université de Leipsick ont consacré leurs cours, l'un à l'expli-

cation, l'autre à l'examen esthétique de sa « Passion du Christ. » Oublions encore moins combien de consolations et de forces il a puisé dans ces études (car c'est là le nom qui convient à ses poésies) surtout pendant les souffrances de la prison.

Il en dit lui même: « Mon sort est adouci par les Muses, qui m'ont été toujours chères, quand j'étais accablé par le poids de la misère; qui me le sont d'autant plus maintenant que je sens que c'est là un bien dont on ne saurait me priver. »

Le domaine de l'histoire réclama de bonne heure les talents de Grotius. A dix-huit ans déjà, il obtint des États la charge d'historiographe et ses « Annales et Histoires » publiées par son fils, douze années après sa mort, nous apprennent de quelle manière il s'est acquitté de sa tâche. Si dans son « Antiquité de la république batave » et dans son « Siége de Grol » il resta sur le terrain de l'histoire de la patrie, il élargit souvent le cercle de ses recherches historiques, soit en étudiant les situations étrangères, soit en les comparant aux nôtres. En passant sous silence ses autres ouvrages historiques, je me borne à citer sa « Comparaison des républiques » écrite en 1602 et publiée deux siècles après par les soins de Meerman, et son « Histoire des Goths, Vandales et Lombards, » hommage payé à sa seconde patrie, la Suède.

Il aurait été impossible à Grotius de se tenir en dehors du domaine de la théologie, quand même il l'eût voulu. Les emplois au service de l'État le jetaient au milieu des dissidences de son époque; sa vaste intelligence le poussa à en examiner au point de vue scientifique les causes et le sujet. En partant de quelque point de controverse, il ne pouvait s'empêcher de jeter un coup d'œil sur l'ensemble de la doctrine, et il finissait par consacrer à l'examen de cette doctrine toute la vigueur de son génie. D'un naturel pacifique et tolérant, il tâcha, autant que possible, de réconcilier les partis, d'écarter de la controverse ces dénominations, ces termes qui devaient envenimer la dispute et aigrir les disputants. Tel il se montre en 1613, non seulement dans sa « Réconciliation des controverses concernant la prédestination et la grâce » mais aussi dans son « Examen si les doctrines, dites maintenant pélagiennes, le sont en effet. »

Partout il fait des vœux pour la pacification de l'église et indique la route qui peut y mener.

Il étendit cette tolérance aussi loin que possible; il proposa « un pacte de tous les protestants, qui mettrait fin à nos dissensions; » et, comme tant de grands et nobles esprits, il rêva même une union de toute la chrétienté, qui ferait tomber les barrières qui séparaient les catholiques et les protestants. En faveur de cette union, il était prêt à de nombreuses concessions quant à l'organisation de l'église, et, à propos de la réformation, il pose même la question: « Si, pour corriger les abus, on avait bien fait de recourir au divorce. » D'ailleurs il continua à attacher une grande importance à « la tradition de l'église, » ce qui n'est pas étonnant dans un homme qui, quand il s'agissait de prouver l'existence de Dieu, attachait tant de valeur à « l'unanimité des peuples. » Tout cela, sans compter encore son poëme à « la Sainte Vierge, » le fit soupçonner de tendances catholiques. (Opinion que partage Hallam). Quoi qu'il en soit, il resta étranger à tout esprit de secte; son idéal, c'était une religion au-dessus des partis; une unité religieuse dans l'acception la plus large du mot.

Par cette recherche de l'unité, il se fit l'égal d'Erasme; par son sentiment religieux, il s'éleva au-dessus de lui. C'est ce sentiment religieux qui caractérise surtout son ouvrage sur « la vérité de la religion chrétienne, » ouvrage dans lequel il a élevé l'apologétique à la hauteur d'une science, ouvrage que Voëtius a rejeté avec dédain, mais qui a été traduit dans toutes les langues, qui a accompagné le marin dans ses voyages, soutenu et consolé le missionnaire dans sa carrière pénible. L'auteur y déclare son intention de laisser de côté les points de controverse, tels que la Trinité et autres; il se propose de prouver la supériorité morale et religieuse du Christianisme. Un esprit tellement indépendant vis-à-vis du dogme, devait conduire à une exégèse aussi indépendante. En effet, les commentaires de l'Ancien et du Nouveau Testament en font preuve; ils sont pénétrés du grand principe de Scaliger, que la Bible, comme toute œuvre littéraire, doit être expliquée à la lumière de la grammaire, en dehors de tout parti pris dogmatique. Il va sans dire, que ce livre ne put trouver un accueil favorable que dans le cercle restreint des Arminiens. Il fut condamné comme per-

nicieux; on mit le public en garde contre cette méthode libre. Ce n'est qu'au dix-huitième siècle qu'on osa le recommander aux théologiens, pour la pureté de son caractère philologique et historique, et qu'on proclama Grotius le précurseur d'Ernesti. Pendant sa vie et longtemps après, les critiques s'exprimaient bien autrement.

En 1757 encore, Carpzovius lui fit un crime d'avoir eu la hardiesse de comparer des passages de Catulle, d'Horace, de Théocrite, de Virgile, d'Ovide même, et d'autres poëtes de cette « trempe, » avec le Cantique des Cantiques et d'avoir profané ainsi le plus beau des poèmes sacrés en le représentant comme un chant d'amour de Salomon, adressé à la fille du roi d'Égypte, et mêlé de chœurs de jeunes gens et de jeunes filles.

Il me reste encore à jeter un coup d'œil sur Grotius comme jurisconsulte et politique; comme auteur de « La mer libre, » de l' « Apologie, » du « Pouvoir temporel dans l'église, » du « Droit du butin, » de l' « Introduction à la Jurisprudence hollandaise » et surtout du « Droit de guerre et de paix. »

En 1661, on fonda à Heidelberg une chaire pour l'explication de cet ouvrage, dont le plan avait été conçu et développé par un jeune homme de 21 ans, dans un livre qui date de 1604, mais qui ne fut publié que 264 années plus tard.

En 1625 parut la première édition du « Droit de guerre et de paix, » sans contredit le chef-d'œuvre de Grotius. Grâce à d'innombrables éditions et traductions, auxquelles se rattachent des noms célèbres, tels que celui de Whewell, ce livre a fait comme une marche triomphale dans le monde civilisé.

On peut être divisé sur la question de savoir si cet ouvrage a jeté les bases d'un système particulier de la philosophie du droit de nature ou bien de la philosophie du droit en général; personne ne saurait nier qu'on y trouve les bases d'une science nouvelle et grandiose, appelée à porter les fruits les plus admirables dans le domaine de la civilisation et de l'humanité. Jamais, peut-être, le monde n'a fait un tel pas de géant dans aucune science à la suite d'un seul homme de génie et de savoir. Quels que soient les changements qui se sont opérés plus tard dans la manière de considérer et de traiter la science, ce premier pas a atteint un but, et c'est à la main qui posa la première pierre qu'on doit le couronnement d'un édifice. Quoique

Kaltenborn, Hartenstein, et Ernest Nys aient écrit sur les précurseurs de Grotius, je dis avec Robert Mohl qu'on ne peut les reconnaître comme tels qu'avec une extrême réserve. Avec lui, je continue à honorer Grotius comme le père de la nouvelle philosophie du droit. Je m'empresse de citer à ce propos les paroles qu'un de nous prononça il y a quelques jours.

« Quoi que ces précurseurs aient fait, quelque précieux que soient les matériaux qu'ils ont fourni, ce n'était que la préparation de cette création grandiose dont notre compatriote a enrichi le monde ».

Nous ne pouvons pas maintenant approfondir ce livre, si curieux aussi par rapport à la forme. Qu'on me permette une seule observation, qui le caractérise et lui assigne la place qu'il doit occuper dans l'histoire de la civilisation.

Comme tout ce que nous devons à Grotius, j'appelle ce livre un acte d'affranchissement de l'esprit humain de l'autorité du dogme, à laquelle la longue époque du moyen âge l'avait soumis.

Ce moyen-âge touchait à sa fin; ses jours étaient comptés à l'apparition de la philosophie de l'expérience, à la renaissance des lettres classiques, à la chute de la suprématie de l'église. Il fallait une nouvelle doctrine à l'état et au droit; une nouvelle doctrine pour les relations mutuelles des hommes et des états. Elle devait trouver ses bases dans la nature de l'homme, dans la raison libre. Ces bases ont été posées, cette doctrine a été prêchée par notre Grotius; quoi qu'il restât encore à faire, quoi qu'on ait fait depuis, la grande tâche avait été accomplie; on l'a accomplie en Hollande; elle a été appréciée et admirée en Europe et en Amérique, et nous répétons avec enthousiasme les paroles du poëte, qui a chanté « la nation hollandaise »:

« L'humanité avait perdu ses droits et ses titres.

« Grotius paraît; ces droits, ces titres renaissent.

« L'Europe se prosterna devant les oracles de sa bouche, et « bénit l'astre radieux, qui brillait sur le sol hollandais. »

Ma tâche est finie; vous me l'aviez imposée avec des instances si flatteuses que je n'ai pu m'y refuser. Je n'ai pas fait inscrire mon nom sur le billet de convocation; c'est que je ne devais pas vous adresser la parole comme membre de cette société; comme son président, je vous devais quelques paroles d'introduc-

tion et de préparation. Voilà ce que vous m'avez demandé; voilà ce que j'ai tâché de vous donner.

J'ai fixé votre attention sur le grand compatriote de 1583, mais surtout sur ses œuvres, par lesquels il vit encore parmi nous. En effet, il vit par ses livres. « Mon fils prétend qu'il y a quelque chose de vivant dans ce coffre; » dit le batelier à Eloge van Houweningen. « Mais, oui ! » dit la servante soigneuse et spirituelle; « les livres des Arminiens vivent en effet, ils sont pleins d'esprit et de mouvement. Rien de plus vrai à l'égard des livres de cet Arminien-ci. Il sont remplis, non pas d'une érudition morte, mais d'esprit et de vie. »

Des hommes tels que Hugo Grotius ne meurent pas.

D.r C. H. Opzoomer.

DIEU RESTE

Venit hora et nunc est, quando veri adoratores adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent Eum. Spiritus est Deus, et eos qui adorant Eum, in spiritu et veritate oportet adorare.

ÉVANGILE DE ST.-JEAN, IV, 23, 24.

Pourquoi, est-on venu nous demander, pourquoi un tel empressement, dès la première livraison, à affirmer, par votre *Revue*, ce qu'on appelle les droits de la science contre la religion? Comment n'avez-vous pas prévu qu'il y aurait, au nombre de vos lecteurs, des âmes assez délicates que l'article de Monsieur Trezza froisserait? et des lecteurs assez malins pour faire tout de suite un grand bruit autour de ces deux pages, deux sur deux cent vingt-quatre, afin que l'on crie par dessus les toits que la *Revue* sera athée, et qu'on lui ferme toutes les maisons chrétiennes?

Nous tenons à déclarer que, si nous avions appris que M. Conti ou Monsieur Naville avaient eu un nouveau livre sous presse, nous nous serions hâtés de leur demander la permission d'en faire d'avance un extrait.

Lorsqu'on porte un nom illustre, on a le droit d'être annoncé avant de paraître, et d'être remarqué lorsque l'on se montre. On peut avoir des opinions autres que celles professées par Monsieur Conti ou par Monsieur Trezza; mais il n'est pas permis de les supprimer ou de les ignorer. Dans la même livraison de la *Revue Internationale*, nous avons inséré deux articles de

deux collègues illustres, dont l'un écrit dans un esprit entièrement religieux, l'autre dans un esprit entièrement sceptique. Nous espérions avoir donné preuve de nos intentions conciliantes, sans nous douter que les uns seraient venus nous accuser de vouloir prêcher le catholicisme, et les autres de vouloir prêcher l'athéisme. Nous ne voulons ici qu'une chose. Offrir la plus large hospitalité aux différentes manifestations de l'esprit humain. Mais, nous tenir responsables de chaque opinion exprimée dans chaque page de la *Revue*, c'est hors de notre possibilité.

Nos sympathies sont pour les grands idéalistes; mais, lorsque les réalistes viendront défendre leur cause dans la *Revue Internationale*, non seulement nous accueillerons leurs raisons, mais nous en ferons notre profit, dans le désir sincère de nous instruire davantage, de nous intéresser à tout ce qui est humain, de comprendre possiblement l'homme dans sa totalité.

Nous ne méprisons aucune doctrine sincèrement et honnêtement professée.

Notre religion, notre philosophie nous commandent le respect de l'homme; de l'homme qui doute, aussi bien que de l'homme qui croit. Au dessus des Dieux qui s'en vont et des Dieux qui arrivent, nous sentons la présence d'un Dieu unique qui reste et qui plane sur nous, qui nous agite et nous inspire. Il nous parle secrètement; il est tout vivant et flamboyant dans le feu sacré de notre travail; il nous commande d'espérer. Dans nos heures de défaillance, il nous soutient; il apaise nos haines; il élargit nos horizons; il nous verse la véritable ambroisie. Nous ne le voyons point, nous ne le nommons point, nous ne lui donnons aucune forme, nous n'essayons même pas de nous l'imaginer! Mais il nous domine de toutes les hauteurs et de tous les espaces, il nous pénètre de son esprit universel et il nous commande l'amour! Nous pouvons nous réunir tous en Lui, et terminer nos différends, nos discussions, rien qu'en écoutant sa voix douce et solennelle qui parle au fond de notre conscience.

Que son temple soit une église ou une pagode, que son autel soit une pierre ou une montagne sublime, nous répétons avec l'auteur des *Psaumes* que la nature (*cœli*), dans sa grandeur et dans sa magnificence, chante la gloire de Dieu.

Cette âme secrète du monde pénètre notre conscience et y donne lieu à la conception de l'idéal, l'unificateur suprême de l'œuvre humaine. On l'écoute, même lorsqu'on ne s'en doute point, et on lui adresse des prières sublimes, même en silence. Nous sentons quelque chose de mystérieux qui traverse notre esprit. Nous avons beau élever la voix; ce murmure intime est plus puissant que toutes les voix!

Les Grecs avaient imaginé un démon bienveillant, les Chrétiens un ange gardien qui veillait sur eux; nous croyons aussi à cet ange, mais il nous semble que chacun le porte dans son âme. Il nous protège lorsque nous l'écoutons; il s'envole lorsque nous nous querellons et lorsque nous traînons nos aîles dans la fange.

Gardons cet hôte divin.

ANGELO DE GUBERNATIS.

VICTOR HUGO

Il est probable que l'année qui commence, verra l'apparition du nouveau volume de Victor Hugo *Les Justes Colères.* Le livre est écrit depuis douze ou treize ans et forme, dans la pensée de l'auteur, comme une suite à son *Année terrible.* A l'heure où Victor Hugo, toujours debout, donne à nos générations nouvelles l'exemple d'une robustesse admirable, qui fait songer à celle d'un Vinci, il est intéressant peut-être de jeter un coup d'œil sur les débuts de notre grand poëte et les quelques pages qui suivent font partie d'un volume bientôt achevé dont le titre est: *Victor Hugo et ses contemporains.*

Paul de Saint-Victor, dans un volume posthume qui va paraître incessamment et qui, tout entier, est consacré à l'auteur de *Ruy-Blas,* avait écrit tout simplement ce nom retentissant et fier: *Victor Hugo.*

LES DÉBUTS.

Au mois de février prochain, Victor Hugo aura quatre-vingt-deux ans. Ce solide vieillard, ce chêne humain, est venu au monde, comme Chateaubriand, chétif, presque moribond. On le soigna désespérément; il est, a-t-il dit, *deux fois fils de sa mère.* Chose bizarre, jusqu'à l'âge de trois ans, il fut élevé dans une île, l'île d'Elbe, parlant l'italien avant le français, essayant de courir les rochers, regardant la mer. Son existence pourrait s'appeler, jusqu'en 1870, *De l'île d'Elbe à l'île de Guernesey.* En 1805, il logeait rue de Clichy avec sa mère; il allait à l'école rue du Mont-Blanc. Il partait, deux ans après, pour l'Italie, avec madame Hugo, qui suivait son mari dans la province d'Avellino. En 1811, après bien des événements, bien des traverses, la mère, cette voltairienne royaliste, faisait, pour ainsi dire, son nid dans le faubourg Saint-Jacques et y blotissait ses trois enfants.

C'est dans cette vieille demeure des *Feuillantines*, non loin de la maison habitée un moment par George Sand, que se passa l'enfance de Victor Hugo. Il y a pour lui de gais souvenirs enfouis dans ce coin de terre, il y a aussi de terribles histoires. Le général La Horie, compromis avec Moreau, errant depuis des années, traqué d'asile en asile, s'était réfugié chez madame Hugo. Il servait de professeur aux enfants, il expliquait Polybe au futur poëte, il lui faisait traduire Tacite.

C'était le grand ami, ce soldat. En 1811, on vint arrêter La Horie; il embrassa Victor sur le front et partit. Et quand l'enfant parlait du général, on lui répondait qu'il avait été fusillé, un matin, tout près de là, le long d'un mur, avec le général Mallet.

Je lis dans la *Biographie des Contemporains* de Rabbe et Boisjôlin, que La Horie « fut découvert par suite d'une machination odieuse, dont l'auteur, alors puissant, vit encore (1838), et que M. Victor Hugo se propose de révéler un jour. » Madame Victor Hugo a conté la machination; mais l'histoire attend toujours le nom de son auteur. [1]

Ah! ce jardin des *Feuillantines*, — « grand, profond, mystérieux, » — il est à nous autant qu'à Victor Hugo, — et grâce à Victor Hugo. Le poëte est ainsi, qu'il prend à jamais possession des lieux où par hasard il passe, et qu'il nous donne à respirer les fleurs qu'il a cueillies. Vous avez beau faire, ô vous qui possédez aujourd'hui les Charmettes, elles ne sont pas à vous, elles sont à Rousseau, et Jean-Jacques nous les a léguées. Vous avez beau faire, vous qui effacez sur la muraille le nom des Jardies, les Jardies appartiendront demain à Balzac comme elles lui appartenaient hier. [2] Le génie est un accapareur sublime et ne prend rien en viager.

Les Feuillantines, les arbres, le soleil, les insectes courant sur les pierres, les papillons voltigeant dans l'air bleu, tout ce qui fut au poëte, tout cela est encore à lui et à nous, et à

---

[1] Elle l'attendra longtemps. M. Ernest Hamel, l'historien de Robespierre et de Saint-Just, qui voulait conter l'histoire de la conspiration du général Mallet, s'est vu, contre toute justice, refuser aux Archives la communication des pièces du procès (mai 1868). Depuis, des recherches nouvelles n'ont pas été faites.

[2] On sait que Gambetta ne possédait pas les *Jardies*, mais seulement les *communs* de la maison de Balzac à Ville d'Avray.

nous aussi ce doux vieillard que Victor Hugo ne nomme pas, ce prêtre *tout nourri de Tacite et d'Homère*, M. de La Rivière, et à nous aussi sa mère, la Vendéenne.

Ainsi je grandissais sous ce triple rayon.

Parfois dans plus d'une page, le génie se laisse aller au courant des confidences; il se souvient et se livre. On le surprend, tout attendri, sur la pente des souvenirs. Et non seulement dans ses vers, Victor Hugo nous a parlé de lui-même et de son enfance, mais dans tel volume où nous n'aurions pas soupçonné qu'il pût se glisser une de ses propres émotions. Je sais par exemple une page du *Dernier jour d'un condamné* que Victor Hugo a écrite, plein de trouble, les yeux fixés sur son passé. Pour lui-même, enchanteur pris à sa propre magie, il évoque les allées du jardin, *le grand puisard, l'escarpolette, la petite Pepa*, lorsqu'il fait dire à son personnage imaginaire: « Je me revois enfant, écolier, rieur et frais, jouant, courant, criant avec mes frères dans la grande allée verte de ce jardin sauvage où ont coulé mes premières années, ancien enclos de religieuses que domine de sa tête de plomb le sombre dôme du Val-de-Grâce. Et puis, quatre ans plus tard, m'y voilà encore, toujours enfant, mais déjà rêveur et passionné. Il y a une jeune fille dans le solitaire jardin, la petite Espagnole, avec ses grands yeux et ses grands cheveux, sa peau brune et dorée, ses lèvres rouges et ses joues roses, l'Andalouse de quatorze ans, *Pepa*. »

Pepa, et demain *Pepita!* premier amour, amour enfantin, indécis et charmant, comme le bouton qui n'est pas éclos, comme la fleur qui n'est pas ouverte. Cette *Pepa*, nous la retrouverons dans les *Chansons des rues et des bois*, plus tard, sous le pseudonyme charmant de *Rosita Rosa*. Dans le *Dernier jour d'un condamné*, nous la voyons assise à côté de *son camarade* sur un banc de gazon, lui sérieux, elle lisant, « des prunelles noires à travers des cils noirs », le tome second des *Voyages* de Spallanzani. « Avant de tourner le feuillet, elle était toujours obligée de m'attendre, mon esprit allait moins vite que le sien. — Avez-vous fini? me disait-elle, que j'avais à peine commencé. »

Bientôt, et dès l'enfance encore, cet autre amour qui a été le grand amour de sa vie, allait naître dans le cœur de Victor

Hugo. Il a connu petite fille celle qui devait être sa femme. Il l'a, peut-on dire, aimée toujours, et c'est bien là la compagne rêvée, mieux que cela, *le témoin* de sa vie. C'est à elle qu'il faut demander le secret de cette existence si bien remplie, de cette âme de poëte et de ce puissant esprit. Elle nous l'a en partie livré, dans deux aimables volumes de *Souvenirs* qui nous ont donné la soif de tout savoir, l'appétit de tout connaître... Ces volumes demanderaient une suite aujourd'hui. Pourquoi M. Vacquerie et M. Meurice, les amis dévoués du maître, ne les complèteraient-il pas?

Victor Hugo, en 1814, habitait rue du Cherche-Midi, en face de cette antichambre de la bataille où les engagés volontaires entrent en chantant dans la salle d'enrôlement, et d'où sortent des conseils de guerre les condamnés militaires, bons pour la prison ou pour la fusillade. Il était humilié alors de voir Paris envahi, les Prussiens traîner leurs sabres sur nos pavés, et les Cosaques donner leurs bottes à cirer aux décrotteurs du Pont-Neuf. Pour oublier le présent, il lisait. Il lisait tout, même « *Les Contemporaines,* de Rétif de la Bretonne. » Il apprenait seul la géographie, *la science anti-française, dit Goethe,* et qui, depuis treize ans, est devenue pour nous une science nationale. Les mieux informés de ses biographes, après madame Hugo, bien entendu, Alphonse Rabbe et Boisjôlin, nous le montrent, à cette époque, accompagnant chaque soir sa mère dans la maison Foucher, où grandissait sa fiancée.

On sait que Victor Hugo fut destiné à l'École Polytechnique. Il y a en lui, en effet, sous le poëte, un mathématicien remarquable. Il calcule comme il pense, nettement, rigoureusement. Quelques-unes des théories des courants émises par lui dans certain chapitre des *Travailleurs de la mer* ont été, l'an dernier, reconnues exactes après observation. Il est assez fier du résultat. La géométrie, d'ailleurs, ne l'empêchait point d'écrire et de rimer. *Bug-Jargal* était, je crois, achevé déjà, et *Le Conservateur littéraire* allait paraître. [1]

---

[1] *Bug-Jargal* fut inséré dans le *Conservateur* avec ce sous-titre; *Extrait d'un ouvrage inédit* intitulé: *Les Contes sous la tente.* C'était une nouvelle assez courte, et qui finissait par: *Le sergent se tut.* Dans cette première version, le capitaine s'appelait *Delmar.*

J'ai là, sous la main, des précieux volumes du *Conservateur littéraire*, où Victor Hugo fit bravement ses premières armes. A côté de ses vers de débutant, signés parfois de pseudonymes (Victor d'Auverney, Aristide, etc.) son frère, Eugène Hugo, insère des traductions d'Horace ou des pièces originales. La plupart des travaux de Victor Hugo, publiés dans le *Conservateur* et bientôt après dans la *Muse française*, n'ont pas été réunis. J'y vois un mélange intéressant de tous les genres, des fables et des traductions de l'*Enéide*, des imitations de Lucain et des satires politiques de la critique littéraire et jusqu'à des comptes rendus dramatiques. Quelle bizarrerie! le futur auteur d'*Hernani* analysant les pièces de Merville, de M. M. Dupin et Carmouche! Celui qui écrira *Marion Delorme*, critiquant le *Cadet-Roussel-Procida* de la Porte Saint-Martin, on encore les vaudevilles de M. Pain ou de Bouilly, qu'on appelait aussi *Pain-Bouilly !*

Victor Hugo avait alors dix-huit ou dix-neuf ans.

Bien avant ce temps, au surplus, à treize ans, en 1815, au retour d'Espagne et pendant que grondait le canon de l'invasion, Victor Hugo avait déjà signé des vers. Il s'agissait « de Roland et de la chevalerie. » En 1816, il composait une « tragédie classique de circonstance, » ce qu'on appellerait aujourd'hui une *actualité*, sur le retour de Louis XVIII. Les personnages avaient des noms égyptiens, et la pièce portait ce titre: *Irtamène*. Un an après, autre tragédie; mais Victor Hugo, apaisé cette fois, s'arrêta au troisième acte et laissa là, pour n'y plus revenir, *Athélie* ou *Les Scandinaves*.

Est-on curieux de savoir comment le grand poëte préludait aux *Voix Intérieures* et aux *Feuilles d'automne?* Telle élégie que je puis citer, *Le Jeune Banni*, n'a jamais été réimprimée depuis ce temps, et voici comment Raymond d'Ascoli, disciple de Pétrarque, écrit à Stravaggi, dont on le sépare:

> Adieu bords de l'Arno, Toulouse, et toi, Florence,
> Adieu frères, parents, amis;
> Ma jeune épouse, adieu! l'instant fatal s'avance.
> Adieu, surtout, hélas! la trop douce espérance
> Des baisers que tu m'as promis.

Je préfère de beaucoup à cette pièce les strophes des *Derniers Bardes*, poëme ossianique, réédité seulement en partie

dans *Victor Hugo raconté par un témoin de sa vie.* Le souffle est plus puissant, la langue plus mâle, l'accent plus fier.

> Vous ne reviendrez plus, beaux jours, siècles prospères.
> Le pâtre heureux de vivre où vécurent ses pères,
> Ne traînait pas encore des jours voués au deuil;
> Fringal léguait son sceptre à sa race guerrière,
> Et l'on voyait un sceptre où l'on voit un cercueil.
> Écossais, tes rochers te servaient de barrière,
> L'étranger méprisait, sans en franchir le seuil,
> Ton indigence héréditaire;
> Mais la liberté, pauvre et fière,
> Sur ces rocs dédaignés siégeait avec orgueil.

Le 3 mai 1820, l'Académie des Jeux Floraux célébrait la fête des fleurs. *Le Siècle de Louis XIV*, ode par M. Dieulafoi, obtenait une amaranthe d'or réservée; on accordait un souci d'argent à M. Ch. de Saint-Maurice, madame Tastu remportait le prix de sonnet (un lys d'argent), et une amaranthe d'or réservée était adjugée à l'ode de V. M. Hugo, intitulée: *Moïse sur le Nil.* Victor Hugo, ou plutôt, comme il signait alors, *Victor-Marie Hugo*, était déjà Maître-ès-Jeux Floraux. C'est le moment des Odes royalistes, si différentes des pensées démocratiques de ses dernières années, et que Victor Hugo, devenu tribun, n'a pas répudiées.

Pourquoi l'eut-il fait? Le fils de la Vendéenne — assombri et aussi révolté par le spectacle des journées suprêmes de l'Empire, par l'exécution du pauvre général La Horie, ce vieil ami qui le faisait sauter sur les genoux, et par les atrocités de l'invasion, inévitables fruits des injustes guerres de conquête, — s'était jeté du côté du royalisme par haine du despotisme, comptant bien, il faut le dire, trouver la liberté dans la légitimité. Là était son erreur, et il le comprit vite. Dès son troisième recueil, dès la préface de *Cromwell*, il secouait le joug de ses jeunes, ou plutôt de ses vieilles idées, et il marchait fermement dans sa voie nouvelle.

Je me souviens qu'en 1850, le *Journal des Débats*, par la plume de M. Cuvillier-Fleury, reprocha à M. Victor Hugo, qu'il regardait alors comme le principal orateur du parti démocratique (il y a même, je crois, dans l'article, *Ultra-démocratique*), d'avoir toujours été tel dans ses poèmes et son théâtre. C'était,

sous la forme d'un reproche, faire aussi complètement que possible l'éloge de Victor Hugo. On pourrait, en effet, trouver en germe, dans les œuvres du poëte, antérieures à 1848, les idées qui animent ses derniers romans et ses poëmes nouveaux.

Lucrèce Borgia, Marion, La Tisbé, ces filles perdues et *ces femmes qui tombent,* ne sont-elles pas, en vérité, les sœurs de Fantine? Ruys Blas, le laquais, Triboulet, le bouffon, ne donnent-ils pas la main à Valjean, le forçat? Le bossu Quasimodo, vivant emprisonné dans sa laideur et les yeux fixés sur Esméralda, qu'il protége et qu'il sauve, n'est-ce pas déjà Gilliat, si humble, si gauche et sublime, qui se dévoue et meurt pour Déruchette? Le même sentiment de révolte contre toutes les fatalités, la même protestation contre l'injustice en faveur du droit, anime et vivifie ces œuvres, pourtant si différentes. Elles sont filles de la même idée, et je vois déjà, j'aperçois distinctement dans *Claude Gueux,* qui a vingt pages, les dix volumes des *Misérables.*

Au théâtre encore, Victor Hugo affirme l'héroïsme et plaide pour les souffrants, les faibles et les méprisés. Peut-être le grand poëte, brisant d'un coup, comme un autre Samson, les lanières qui le garrottent, y apparait-il, en sa personnalité superbe, avant le dramaturge; et pourtant non, *Les Burgraves,* cette écrasante tragédie, ce drame taillé dans le roc, est en même temps, regardez-y bien, une œuvre absolument *scénique,* comme disent les gens du métier; *Ruy-Blas* est aussi bien *charpenté* (c'est encore le mot consacré) qu'un mélodrame du boulevard, et je ne crois pas qu'il y aît, au théâtre, beaucoup de morceaux aussi saisissants que l'acte des « portraits » dans *Hernani.* C'est la fameuse scène de Sheridan de *The school of scandal,* devenue épique. Et, du reste, nous les applaudissons aujourd'hui, comme il convient, ces œuvres d'un autre temps. Elles se réveillent et se raniment. Et l'on songe alors au vieux Barberousse de la légende qui, secouant sa tête chenue, sort parfois, dit-on, de la grotte où depuis des siècles il sommeille, pour venir, en redressant sa taille haute, montrer à ses descendants ce que valaient les ancêtres.

Victor Hugo est le grand aïeul de la poésie française.

JULES CLARETIE.

POÉSIES D'ALEXANDRE PETÖFI

I. — *L'ENFANT PLEURE.....*

L'enfant pleure éveillé dans son petit berceau,
La nourrice fredonne
Quelque douce chanson, et l'enfant aussitôt
Aux rêves s'abandonne.

La douleur, cet enfant de mon âme souffrante,
Pleure aussi dans mon cœur ;
Je chante aussi ; souvent une chanson touchante
Apaise ma douleur.

II. — *SUR LE DANUBE.*

Fleuve immense, le vent trouble ton eau limpide
Et la barque te fend dans sa course rapide.

Ta plaie est bien plus large, elle est bien plus profonde
Que celle de mon cœur, cachée aux yeux du monde.

Mais, si le temps s'apaise et si ce bateau passe,
Tu redeviens limpide et le sillon s'efface.

Le cœur humain, hélas ! trop facile à briser,
Saigne, et souffre toujours, sans se cicatriser.

III. — *JEUNESSE.....*

Jeunesse ! ô tourbillon rapide !
Sur ton chemin jonché de fleurs,
Nous croyons marcher au bonheur.
Mais, tu passes, le front se ride
Et, sur le chemin trop aride,
L'œil s'arrête noyé de pleurs ;
Puis, en perdant nos guirlandes fanées,
Nous te suivons dans ta course effrénée
Et nous doutons du bonheur achevé,
Car nous croyons que nous avons rêvé !

Traduit du hongrois par
ÀRPÀD DE DESSEWFFY.

LE

THÉÂTRE DRAMATIQUE CONTEMPORAIN

EN ITALIE

I.

Paolo Ferrari.

II.

N'en déplaise à Monsieur Zola, qui est un écrivain d'un très-grand talent, nous ne sommes point de son avis, en matière d'art dramatique. L'auteur de l'*Assommoir* prétend quelque part, dans ses études sur le théâtre, que, pour faire de bonnes pièces, point n'est besoin d'avoir des aptitudes spéciales. A ses yeux, être, comme on dit, doué pour le théâtre est une phrase de convention; pour lui l'optique théâtrale est un contre-sens et l'artifice nécessaire à toute œuvre d'art, une perversion du goût, une substitution des moyens à la place de l'essence même.

En proclamant tout cela, Monsieur Zola ne fait qu'appliquer, en les poussant aux dernières limites, des théories spéciales, bonnes pour le roman d'analyse, pour le roman naturaliste tel qu'il le conçoit et le pratique.

Quant à nous, tout en admirant les hautes capacités du célèbre romancier, nous nous rangeons volontiers du côté de la critique en masse, et surtout avec le public de tous les temps et de tous les pays.

Avec la critique, nous reconnaissons qu'il faut posséder des dons innés et tout à fait spéciaux pour produire des œuvres dramatiques qui aient de la valeur, du succès et longue vie; avec le public, nous goûtons et nous applaudissons le plus celles de ces œuvres, où l'examen attentif reconnait ensuite une plus parfaite manifestation de ces dons tout particuliers.

Nous sommes donc complètement de l'avis de Monsieur Auguste Vitu, qui écrivait, il y à quelques jours, à propos de l'heureux auteur de *Severo Torelli*, les paroles que voici:

« M. Coppée possède la plus précieuse et la plus rare peut-être des facultés; c'est à dire l'invention dramatique, sans laquelle l'art, se répétant et se recopiant sans cesse, finirait par tomber dans l'impuissance et le mépris. »

Nous venons de citer expressément ces mots, frappés au bon coin, d'une autorité en matière théâtrale, car ils peuvent, on ne peut mieux, s'appliquer à Monsieur Ferrari, qui possède, lui aussi, à un haut degré, cette rare et précieuse qualité de l'invention dramatique. Peut-être même est-ce là sa qualité maîtresse, ainsi que le prouve son théâtre tout entier. Mais toute précieuse qu'elle soit, elle demeurerait insuffisante si elle n'était accompagnée de l'habileté dans le développement, du coup d'œil dans le choix des moyens, de la mesure dans le relief des caractères, de la souplesse et de la lucidité si nécessaires à l'intrigue, de tout ce qui fait, enfin, d'une œuvre dramatique, — cette œuvre du démon, comme l'appelle Voltaire, — la plus difficile des compositions littéraires.

Monsieur Ferrari possède, à différentes doses, toutes ces qualités indispensables pour être ce qu'il est, c'est à dire un maître. Quelquefois même la critique lui a reproché de pousser trop loin la mise en œuvre de quelques-unes de ces qualités. Ainsi, par exemple, on a observé que le scénario de quelques-unes de ses pièces paraissait surchargé, et que l'action et surtout l'intrigue étaient souvent fort compliqués. En effet, l'on ne saurait nier que Monsieur Ferrari ne se plaise au milieu des difficultés scéniques; mais il n'en est pas moins clair et logique, pour cela, et c'est plaisir de voir comment il jongle avec les complications pour en tirer des effets superbes, comment il enchevêtre les fils de ses canevas, pour les démêler ensuite, sans avoir l'air d'y toucher.

D'ailleurs, nous nous rappelons, à ce propos, d'avoir entendu dire par un Maître illustre, le plus habile peut-être parmi ses contemporains, ces paroles textuelles, que nous avons notées séance tenante, tant elles nous semblèrent l'expression d'une haute vérité:

« Quand un artiste se trouve aux prises avec une difficulté, qu'il l'accepte avec reconnaissance; car il peut être sûr d'en tirer le meilleur de son œuvre. »

C'était au sujet d'un paysage de Corot que Monsieur Sardou nous disait ces paroles ; et, pendant qu'il parlait, nous pensions qu'il était le premier à faire l'application de son axiome.

Ici, vient se placer naturellement la question de savoir si Monsieur Ferrari a toujours été, dans toute son œuvre, aussi original qu'il l'est incontestablement dans son *Goldoni* et son *Parini ;* ou bien, si ce que nous avons appelé sa seconde manière, c'est à dire ses comédies et ses drames de mœurs contemporaines, ne se ressent d'aucune façon des influences du théâtre français et de maîtres tels que les Augier, les Dumas, les Sardou, les Pailleron et *tutti quanti.* La question est importante et délicate ; néanmoins, nous n'hésitons pas à y répondre, en affirmant que le talent de M. Ferrari est trop puissant pour qu'il aît besoin de chercher ailleurs qu'en lui-même les inspirations de ses œuvres. On pourrait tout au plus reconnaître des analogies de tendances, de composition, ou de moyens dans quelques-unes de ses pièces. Mais cela même est un mérite de plus, à notre avis ; car les mœurs changent, ici comme là-bas, les milieux se modifient partout, les caractères tendent malheureusement à l'uniformité, et, heureusement, les idées vont vite de nos jours, bien plus vite que les morts d'autrefois. Si le mot de M. de Barante, que la littérature est l'expression de la société, est vrai, il est surtout vrai pour certaines formes de la littérature dramatique. D'ailleurs le lecteur va juger lui-même de ce que nous avançons, par ce que nous allons mettre sous ses yeux. Nous choisirons dans l'œuvre de M. Ferrari ce qui nous paraît le plus apte à donner un aperçu de son talent et de sa manière, ainsi qu'à prouver la vérité de nos assertions.

Prenons pour commencer *Il Duello,* Le Duel, comédie en cinq actes, en prose. Voici une pièce qui a eu un succès retentissant, lors de son apparition, voici une pièce qui se joue encore souvant depuis tantôt seize ans et qui est passée dans le répertoire de chacune des vingt-cinq ou trente troupes, qui constituent le personnel roulant de l'art dramatique en Italie.

Le Duel ? On dirait le clairon d'une thèse ! Peut-être bien. Dans tout les cas, la proposition à soutenir est si bien dissimulée sous l'intérêt et la vivacité de l'action, et par le dessin des caractères qu'elle n'y paraît pas. C'est tout ce qu'il faut.

L'action se déroule à Livourne, - le Trouville ou le Brighton de la Toscane, - dans un hôtel fashionable, pendant la saison des bains. L'unité italienne vient de sortir merveilleusement du Limbe; par conséquent, traces de conspirations, de persécutions politiques et de guerres patriotiques dans le passé des personages, dont voici les plus saillants:

Le Comte Sirchi, ancienne noblesse napolitaine, ex-délateur, maintenant libéral; jadis riche, à présent ruiné. Dans le fait, un drôle de la pire espèce, mélange d'astuce et d'audace, de lâcheté et de courage, de dépravation et d'un reste de conscience de gentilhomme. Intelligence de premier ordre, nécessairement, et homme du monde réduit aux expédients, il joue, maintenant, avec une désinvolture incomparable, sa dernière partie. Nous regrettons vivement de ne pouvoir qu'esquisser une vague silhouette de ce type si vigoureux, de ce caractère si vrai, merveilleusement rendu par l'auteur.

La *Comtesse Laure Monteferro,* femme du Comte Sirchi, que celui-ci a épousée, par surprise, en circonvenant ses vieux parents. Elle vit séparée depuis des années de son mari, qu'elle connaît à fond et qu'elle méprise. Passant pour veuve, après avoir changé de nom, la Comtesse a toujours auprès d'elle une jeune fille, *Emilie,* qui traite sa bienfaitrice en mère devant le monde, tout en sachant que sa vraie mère, la Duchesse Gianogi, est morte dans de terribles circonstances, aux-quelles Sirchi n'est pas étranger.

Martus Amari, avocat, ancien conspirateur sous les Bourbons de Naples, et premier amour de la Comtesse, quand elle était jeune fille. Jadis, à Naples, Sirchi a eu besoin, pour des motifs d'intérêt personnel et de haute police, de se débarasser du Duc Gianogi, un libéral sincère et par conséquent suspect. Un jour, dans un rassemblement, où se trouvait le Duc, est né un tumulte suivi d'une rixe. Sirchi a été blessée dans la mêlée, par Gianogi, disait-on. Le fait est que le Duc a été arrêté, jugé et condamné pour tentative d'homicide volontaire. Sa femme en est morte de douleur, et la petite Emilie a été recueillie par la Comtesse Laure, femme de Sirchi. La vérité est que Sirchi s'est blessé expressément lui-même, au bon endroit, et a fait envoyer Gianogi aux galères par la justice bourbonienne, qui a confisqué toute la fortune du Duc. Depuis, Gianogi s'est enfui

du bagne et a reparu, longtemps après, sous le nom de Marius Amari. Il a fait toutes les guerres de l'indépendance italienne et a été décoré de la plus haute récompense pour la valeur militaire. Maintenant, il attend à Livourne, où il est établi, sa fille Emilie qu'il n'a plus revue, et que la Comtesse Laure doit lui amener.

Il y a encore *Le Capitaine Denordi*, officier d'état major ; charmant type de gentleman et de soldat bon enfant, à cheval sur l'honneur et le cœur sur la main. Il aime Emilie, qu'il croit fille de la Comtesse, et qui l'adore.

Enfin le *Marquis Serravezza*, gentilhomme bon teint et conservateur légèrement clérical, ami de la Comtesse et surtout de Marius Amari. Il ne connaît d'ailleurs ces deux personnages que sous leurs noms d'emprunt.

Nous omettons par brièveté quantité d'autres personnages secondaires; car il y a par moments de vingt à vingt-cinq personnes en scène.

Tout ce monde se rencontre dans l'Hôtel des Bains, à Livourne ; Sirchi, Amari et la Comtesse, se revoyant pour la première fois depuis nombre d'années, depuis Naples sous les Bourbons. Sirchi vient poser sa candidature comme champion du parti libéral. Amari serait porté par les démocrates, le Marquis Serravezza par les conservateurs. Ces deux derniers, adversaires politiques et amis intimes, ont refusé la candidature; mais, sur la prière de la Comtesse qui croit faire peur à Sirchi, Amari accepte, ainsi que le Marquis, à l'insu l'un de l'autre. Il va sans dire que Sirchi, en arrivant à Livourne, a vu la Comtesse sa femme : il a même longuement causé avec elle. La scène entre ces deux personnages est de toute beauté. Nous réservant d'insérer en entier d'autres scènes plus dramatiques encore, et plus importantes pour l'action, nous devons nous borner à établir la situation. La Comtesse, digne, courageuse et femme vraiment supérieure, accepte l'entrevue demandée, dans l'espoir de faire partir son mari. Celui-ci, tantôt hautain, tantôt repentant, toujours audacieux, flatte ou menace, suivant l'opportunité ou l'inspiration, et finit par accepter le défi que lui lance sa femme: « A nous deux ! Car Amari a en main de quoi vous réduire au silence ! » Il sait, en attendant, par la Comtesse même, qu'Amari et Gianogi ne font qu'une seule personne; ce dont il se doutait d'ailleurs,

ne fut-ce que par les rapports de deux de ses agents, deux maquettes enlevées de main de maître. Il sait aussi qu'Emilie est la fille d'Amari, et apprend que le capitaine aime Emilie.

Dans une scène où tout le monde, sauf Emilie, se trouve réuni au salon de lecture de l'hôtel, Sirchi affirme sa candidature devant quelques électeurs délégués. Sachant qu'il a tout à craindre de la Comtesse et d'Amari, par un trait d'audace inouïe, il va au devant des accusations. Il raconte son passé, toute son histoire; s'accusant habilement quand il peut s'excuser ensuite, présentant les faits de façon à aller au devant de toute insinuation dangereuse, à avoir même le beau rôle lorsqu'il peut s'en affubler. Il parle donc de sa femme devant la Comtesse, de Gianogi devant Amari. Mais citons plutôt la partie la plus saillante de son *speech:*

« J'étais seul, caché, je souffrais beaucoup. Je pensai que je trouverais de douces consolations dans la famille. J'épousai la fille d'un vénérable gentilhomme qui s'intéressait à mon sort malheureux. Cette jeune fille était un ange; toutes les puretés, et un grand caractère. mais elle ne m'aimait pas... elle ne m'accordait même pas son estime!.. Et je ne m'en plains pas, pauvre créature! J'avais brisé son rêve doré de vierge. Avant de m'épouser, elle avait rencontré un jeune et déjà fameux poëte!.. *(Léger murmure dans l'auditoire)*. Que personne n'ose concevoir un doute! J'affirme que, devenue ma femme, elle n'a jamais revu son rêve. *(Calotti, un des agents, tousse avec malice et provoque des sourires que Sirchi fait semblant de ne pas apercevoir)*. Ceci ne m'empêcha point de concevoir une haine justifié contre ce rival insaisissable. J'ignorais son nom; mais je cherchai, j'observai... je le découvris. C'était le Duc Gianogi. J'eus vite fait de trouver un prétexte de querelle, et je provoquai ce rival... Je le provoquai brutalement! Mon rival ne releva point l'affront!... *(Oh! oh! dans l'auditoire)*. C'est à dire il me répondit, en me citant à comparaître devant la justice. *(Murmures de désapprobation)*. Je dois pourtant déclarer que le Duc n'était point un lâche, je le pense du moins. Il avait des idées à lui, des idées d'apôtre. Il prêchait ses principes, et les pratiquait tout le premier; parmi ces principes il y avait l'abolition du duel!.. *(Oh! oh!)* C'était un principe; voilà pourquoi il dut avoir le courage de ne pas se battre! *(On rit)*. Enfin, c'est un courage peu commun!... *(On rit plus fort)*. Mais moi je me sentais devenir féroce! et, depuis ce jour, je n'eus d'autre but que la revanche!.. Un soir, je parvins à faire voir rouge au Duc... Une rixe s'ensuivit!.. Après, je ne sais plus rien; si ce n'est que je me trouvai le lendemain dans un lit d'auberge, entouré de médecins. Était-ce Gianogi qui m'avait

blessé? Je ne sais. Les témoins l'affirmèrent, le tribunal le crut, la justice l'admit... mais moi, en conscience, je ne saurais le dire! »

Et il va ainsi, sabrant tout, affrontant tout, mêlant un grain de vérité au mensonge, parant d'avance tous les coups et subjuguant, conquérant l'auditoire. Le Marquis Serravezza, lui-même, se sent ébranlé dans ses convictions, car il commence à soupçonner bien des choses sur la Comtesse, sur Amari, sur l'innocence de Sirchi. Il persiste néanmoins dans sa candidature, ainsi qu'Amari.

Comme de raison, les choses s'embrouillent de plus en plus avec un si redoutable adversaire. Délicieuses scènes d'amour entre le Capitaine et Émilie, angoisses de la Comtesse, troubles d'Amari; puis médisances, articles de journaux, pamphlets; un entre autres, d'Amari, contre son adversaire politique et compétiteur en candidature, le Comte Sirchi. Celui-ci ne demandait, n'espérait que cela. Un duel arrangera tout. Un duel à mort, bien entendu. La Comtesse enjoint à Amari de ne pas accepter le cartel de Sirchi. Il ne peut pas se battre; il ne le doit pas, pour sa fille, pour lui-même.

On est toujours dans le grand salon de l'hôtel; Amari a refusé de se battre, il vient de le dire aux témoins de Sirchi, qui s'empressent de le publier. Cela coulera tout aussi bien l'ennemi. Survient la Comtesse. Amari lui dit ces mots:

« Applaudissez-moi, Madame, car ces messieurs, là-bas, ont une envie folle de siffler! Voici Sirchi, emmenez ma fille! »

Dans le dialogue qui suit et que nous traduisons à la lettre, il y a en scène *Marius Amari, Serravezza, le Capitaine, Sirchi, un Officier, trois Messieurs, Calotti* et *Lorioni*. Ces deux derniers sont les agents et les témoins de Sirchi.

(*Calotti et Lorioni suivent Sirchi, qui entre froidement, fier, fumant une cigarette et venant se poser en face d'Amari. Curiosité générale. Une pause*).

SIRCHI. — Monsieur Amari, dois-je croire ce qu'on vient de me dire?

MARIUS. — (*Assis et sardonique*) Que vous a-t-on dit, Monsieur?

SIRCHI. — Que vous avouez d'être l'auteur de l'article inséré dans le journal *Il Pensiero*.

MARIUS. — En effet, l'article est de moi.

SIRCHI. — Et que vous refusez de m'en donner réparation par les armes.

MARIUS. — En effet, je refuse.

SIRCHI. — Pour quelle raison?

MARIUS. — Pour la raison que je ne vous dois aucune réparation.

SIRCHI. — Vous m'attaquez pourtant violemment, dans cet article.

MARIUS. — Comme personnage politique.

SIRCHI. — Alors, vous aurez l'obligeance de déclarer que, comme citoyen, vous me respectez et m'honorez.

MARIUS. — Je n'aurai certainement pas cette obligeance.

SIRCHI. — Prenez garde, cher Monsieur! Déjà, à deux reprises, je me suis trouvé vis-à-vis de l'utopie, fort commode, qui n'admet pas le duel. Chaque fois c'était la même personne: un Duc Gianogi, qui est maintenant un libéré du bagne. Cette fois-ci, c'est Monsieur Marius Amari, qui caresse, ce me semble, pareille utopie. Mais comme cette utopie-là m'a toujours porté malheur, je vous donne ma parole, Monsieur, qu'aujourd'hui je romprai le charme. Et vous devez savoir que quand un homme fait aussi grand cas de sa vie... que de la cigarette qu'il fume, (*il jette la cigarette*), il peut aisément se passer certaines fantaisies.

MARIUS. — Je suis curieux de voir comment vous vous y prendrez; parce que, vraiment, je ne me battrai point avec vous, je vous l'assure. (*Murmures; Marius se lève*) Eh, quoi, Messieurs?!... Votre désapprobation ne me touche, ni m'intimide... Vraiment, il est temps d'en finir avec le système de ceux qui, estimant la vie moins que le cigare qu'ils fument parce qu'ils n'ont ni passé ni avenir, s'arrogent le droit de recourir au facile héroïsme des duels; soit pour se débarrasser d'une existence qu'ils sont obligés de cacher, soit pour suffoquer des discussions dangereuses... (*Sirchi veut parler*) Cher Monsieur, si la vie vous est à charge, munissez-vous d'un revolver ou d'une solution d'arsenic. Mais, si c'est la mienne qui vous gêne, il faudra que vous ayez la bonté de m'attendre, la nuit, au coin d'une rue...

SIRCHI. — Avant de m'abaisser à vous dire que vous êtes un lâche déclamateur, voyons, si après m'avoir refusé une réparation comme provocateur, vous ne me demanderez pas raison d'une offense. (*Il ôte son gant.*)

MARIUS. — (*Froidement*). Je vous préviens que j'ai aussi un sermon sur les gants.

SIRCHI. — (*Méprisant*) Ah! vraiment? voyons! voyons encore.... n'est-ce pas, Messieurs?... Cela sera peut-être drôle!

MARIUS. — Pas mal! Car si une bête affollée perd un de ses fers, en ruant contre moi, je me garde bien de ramasser sa chaussure.

(*Sirchi furieux va pour s'élancer sur Marius; Calotti, Lorioni et l'Officier le retiennent. Mouvement général. Le Capitaine vient se placer auprès de Marius impassible*).

CALOTTI. — (*Avec feu à Marius*) Monsieur nous sommes ici bon nombre d'honnêtes gens, et tous nous disons que vous ne pouvez plus refuser une réparation d'honneur. Beaucoup de personnes sont une souveraineté, Monsieur!

MARIUS. — Pour parler de réparation, il faut d'abord avoir un honneur. Je nie l'honneur du Comte Sirchi et je me déclare prêt à fournir les preuves de ma négation.

CALOTTI. — Le Comte n'a plus à vous adresser un seul mot; il doit exiger une réparation. D'ailleurs il n'y a pas que le Comte d'offensé, ici; il y a tout un parti, dont il est le représentant.

MARIUS. — Prenez garde! Je puis mesurer le représenté par le représentant! (*Avec force*) Que le parti dont vous parlez trouve, s'il le peut, un représentant honorable, et je me mettrai à ses ordres!

SERRAVEZZA. — (*Indigné d'abord, puis solennel*) Le voici!

TOUT LE MONDE. — (*A mi-voix*) Bien, Bravo!

MARIUS. — (*A Serravezza*) Me voilà!

TOUS. — (*Dans un murmure*) Très-bien!

SERRAVEZZA. — (*En face de Marius*) Entre nous, il ne s'agit point de questions personnelles, il n'y a que les représentants des deux partis opposés. Suis-je digne de servir de champion au mien?

MARIUS. — Oui!

SERRAVEZZA. — Reste à savoir si l'on peut en dire autant de vous.

MARIUS. — Marquis... Marquis!... Depuis un an vous me serrez la main!

SERRAVEZZA. — Mais, aujourd'hui, je ne sais plus si l'homme dont je serrais la main s'appelle Marius Amari ou... autrement. Sur votre honneur êtes-vous, Marius Amari?

MARIUS. — Marquis... Marquis!...

SERRAVEZZA. — Vous hésitez? Marius Amari!... Je ne connais plus ce nom.

LE CAPITAINE. — (*Avec feu*) Marius Amari est un nom que j'honore depuis huit ans: c'est un nom salué par les braves de cinquante-neuf et de soixante-six; c'est un nom que le Roi a fait graver sur une médaille en or! (*Pause. Sensation*).

SERRAVEZZA. — Messieurs, nous devons accepter le témoignage d'un Roi; et nous devons croiser le fer avec les braves.

(*Il s'incline devant Marius. Celui-ci répond au salut et s'approche du Capitaine, les mains tendues. Sirchi, frémissant, traverse la scène, et en passant près du Capitaine, il le repousse de la main, comme pour l'écarter.*)

LE CAPITAINE. — (*Indigné*) Holà, Monsieur!

SIRCHI. — (*Froidement*) Vous dites?

LE CAPITAINE. — Je dis que, nous autres militaires, nous nous arrangeons de tout ce qui nous tombe sous la main.

SIRCHI. — Tant mieux! Ça ne traînera pas alors?

LE CAPITAINE. — Oh! pas du tout!

(*Il s'approche de l'Officier, pendant que Sirchi parle à ses accolytes. Mouvement général et agitation. La toile tombe*).

Nous nous abstenons de tout commentaire à cette belle scène, car elle parle d'elle même. Nous nous hâterons plutôt d'arriver

au dénoument qui est digne du reste de la pièce. Les duels auront lieu, comme de raison, malgré l'intromission de la Comtesse auprès de Serravezza, auprès de Marius, auprès de son mari. Ceci donne lieu à des complications et à de superbes scènes. Une, entre autres, de la Comtesse avec Sirchi, où celui-ci finit par se relever un peu et par devenir presque sympathique. D'un autre côté, voilà Émilie angoissée pour son fiancé, car elle est fiancée avec le Capitaine Denordi, pour son père Marius Amari qu'elle envoie se battre après mille supplications pour l'en dissuader. Enfin tout un acte mouvementé et émouvant.

On est à l'aube, les combattants sont sur le terrain, les femmes sur pied dans la salle de l'hôtel. L'anxiété est au comble, on attend les nouvelles!...

En voici: Ce sont d'abord les curieux et les badauds, apportant des nouvelles contradictoires, qui sont autant de coups de poignard pour Émilie, ou pour la Comtesse, — qui aime Amari, on s'en doute, bien certainement, — ou pour toutes les deux ensemble. Jusqu'au domestique qu'on envoie aux renseignements et qui revient en criant: « Bonnes nouvelles! Votre mari vous fait dire, Madame la Comtesse, que le Capitaine et le Marquis Serravezza sont saufs. — Et alors, l'autre, le quatrième? — Blessé... grièvement. » — C'est donc Amari qui est la victime!

Enfin arrive Seravezza avec le Capitaine pour rétablir les faits. Le premier a échangé des balles avec Amari sans qu'il y ait eu du sang versé; après quoi on s'est serré la main. Amari est monté dans la voiture de Sirchi, par désir de celui-ci, et revient avec le blessé. Beau courage, raconte le Capitaine, et beau tireur! Je ne comprends pas comment diable il a pu faire pour s'enferrer sur mon épée. Mais voici Sirchi, lui même, soutenu par Amari et suivi de ses fidèles. Tout le monde est en scène.

(*La Comtesse va au-devant de Sirchi, qui entre le cigare aux lèvres, marchant avec désinvolture, l'air souriant; mais s'appuyant sur le bras d'Amari. La Comtesse prend la place de ce dernier, sans parler; et Marius va au-devant d'Emilie, qui se jette à son cou. Dans le fond, Lorioni, Calotti etc.*)

SIRCHI. — Comtesse, que faites-vous? (*Il dépose son cigare sur une table*).

LA COMTESSE. — Mon devoir, Rodolphe!

SIRCHI. — Mais ce n'est rien, savez-vous! Mon médecin, Lorioni, est le docteur tant pis! Il veut absolument que ma blessure soit des plus graves!... Que vous en semble-t-il, Messieurs, ai-je l'air d'un mourant?

LA COMTESSE. — Non, mon ami.... mais asseyez-vous... Il vous faut du repos.

SIRCHI. — Oui, un instant... J'ai perdu un peu de sang... (*Bas à la Comtesse*) Vous êtes une sainte femme, Laure; pardonnez-moi, vous!... J'ai fait ce que j'ai pu, voyez-vous, tout ce que j'ai pu pour ne pas toucher le Capitaine, et pour... vous délivrer de moi. (*Il a un commencement de syncope*).

LA COMTESSE. — Rodolphe!... Mon ami!

SIRCHI. — (*Se redressant*) Non, non! ce n'est rien; soyez sûre que ce n'est rien. Regardez! (*Il se lève par un suprême effort de volonté, et reprend son cigare*) Pardonnez-moi si je fume.... c'est pour vous tranquilliser... Je n'ai jamais entendu dire que quelqu'un soit mort avec le cigare aux lèvres.

CALOTTI. — En effet, dans ce cas, le cigare...

SIRCHI. — Maintenant, j'avoue que j'irais volontiers chez moi, parce que ce tableau final de vieille tragédie me porte sur les nerfs... D'autant plus qu'il y a là... (*Il désigne les groupes du fond*) un public qui attend avec anxiété de me voir rouler par terre... Je le regrette vivement, mais je ne me sens point disposé à satisfaire ce bon public!... Ah! mais, non! Et je fume... je fume! (*Il rit; mais en riant sa figure se contracte comme par une douleur aiguë qu'il dissimule par un sourire*) Non, non! Ce n'est rien... Un moment de repos, (*il s'assied*) et ça n'y paraîtra plus. (*Appelant*) Monsieur Lorioni.... Monsieur Calotti... un de mes féaux chevaliers... Un cigare s'il vous plaît? celui-ci ne fume pas! (*Le cigare lui tombe des mains*) Pardon de vous déranger... (*Il laisse tomber sa tête et prend la main de la Comtesse. Puis, moment d'immobilité et de silence*).

CALOTTI. — (*Observant Sirchi*) Voici.... voici le cigare! Comte Sirchi... Comte...

LA COMTESSE. — Rodolphe, Rodolphe! (*Elle place une main sur le front de Sirchi, dont la tête tombe en arrière. On entoure la chaise du moribond et on le transporte vers le fond. Mouvement et agitation de tous, dans le plus profond silence*).

Sirchi a vécu! Le coupable a expié ses crimes comme il a pu. Il en est mort. *Parce sepulto!*

Ici, il nous faut à notre grand regret demander la parole pour un fait personnel, qui nous touche de près.

Il se peut fort bien que, parmi les lecteurs de ces pages, il s'en trouve plus d'un à objecter que, dans notre travail, soit pour les analyses, soit pour les citations, tout indique un parti pris d'éloge, ou du moins une tendance à mettre en lumière les meil-

leures pièces, les plus belles scènes, les traits les plus saillants du talent de l'auteur.

Nous l'avouons volontiers. Notre tâche, nous l'avons dit, — tâche agréable s'il en fut, — est d'offrir aux lecteurs cosmopolites de la *Revue Internationale,* le dessus du panier des auteurs dramatiques italiens, et, pour chaque auteur, le meilleur de son œuvre. La critique, dira-t-on, ne peut jamais perdre ses droits; cela est vrai. Aussi, nous ferons remarquer qu'il nous arrive parfois de pousser une pointe de ce côté; et cela nous arrivera encore souvent. D'ailleurs, les écrivains dont nous parlons seraient les premiers à s'insurger si nous encensions, à tort et à travers, tout ce qu'ils ont produit dans leur carrière d'auteurs. Et nous respectons trop le public, les écrivains, et notre plume pour tomber dans ce sous-sol de la littérature.

Il y a, en Toscane, une ancienne Académie de philologues, appelée *Accademia della Crusca,* qui a la mission de veiller sur la langue italienne, sur sa pureté et sa richesse; et qui choisit sans cesse la fine fleur des vocables et des locutions, en repoussant les impuretés, le son, *la crusca.* [1] Cette Académie porte gravé en exergue dans son écusson cette devise aussi élégante qu'expressive: « *Il più bel flor ne coglie.* » Ce qui veut dire: Elle en choisit la fine fleur. Cette devise est la nôtre, et c'est aussi notre but.

Ceci dit, revenons à Monsieur Ferrari et à son œuvre. Il est impossible que nous donnions un aperçu, même seulement des sujets de toutes ses vingt-sept pièces. Nous voudrions pourtant parler de sa belle comédie *Il Ridicolo,* Le Ridicule; [2] œuvre très vivante, pleine d'intérêt et de mouvement; où la société moderne est étudiée sur le vif dans ses travers, qui causent parfois des catastrophes; où l'on voit un mari qui, pensant pouvoir mépriser cette force sociale, appelée le ridicule, en arrive à croire sa digne et charmante femme coupable; à faire du bruit, de l'esclandre, plus qu'il n'en faut pour se faire achever par le ridicule, jusqu'à ce que tout s'arrange, et que le jeune mari soit obligé de se dire qu'il faut compter avec la puissance jadis méprisée.

---

[1] *Son* se traduit par *crusca* en italien.

[2] Adjectif pris substantivement.

Pas de thèse ici; mais une vraie comédie de mœurs contemporaines, dans le meilleur sens de l'expression.

Nous voudrions aussi pouvoir analyser *Il Suicidio*, Le Suicide, une pièce à thèse, celle-ci; qu'on n'en doute pas. Une pièce où le premier acte est un drame puissant et complet, à lui tout seul.

Après quoi, par des moyens aussi ingénieux que vraisemblables, l'auteur nous montre ce spectacle émouvant et nouveau d'un pseudo-suicidé qui, après avoir disparu de la scène du monde, revient assister incognito aux suites de son crime.

Et quel enseignement contient ce spectacle; et que de scènes dramatiques pendant l'action!

Si la thèse ne montrait le bout de son oreille, ça et là, par quelques tirades *ad usum delphini* et par certaines coïncidences d'événements, la critique n'aurait qu'à laisser là sa plume d'acier pour prendre sa plume d'or. Quoiqu'il en soit, la pièce est d'un maître, doublé d'un penseur.

Mais, il nous faut nous arrêter, même dans cette simple énumération, pour arriver vite à quelque chose de plus concret et de plus complet.

Avant de donner l'analyse de la dernière pièce de M. Ferrari, nous voulons présenter au lecteur une autre scène, on ne peut mieux faite pour donner la mesure de ce beau talent. C'est une des scènes finales de la pièce intitulée *Le Due Dame*, Les Deux Dames. La pièce a été un des derniers triomphes de M. Ferrari, et comme la scène en question résume, pour ainsi dire, toute la comédie, nous allons la donner dans son intégrité.

Les deux Dames sont deux fort grandes dames napolitaines. Une d'elles est aussi grande dame de naissance que par son mariage; mais, comme elle ne sert que de repoussoir à l'autre, nous nous abstiendrons d'en parler. La seconde est la femme du Marquis Permanso Dariberto, mais elle est née dans les plus bas-fonds de la société. A l'âge de quinze ans, belle comme le jour, elle était mise à prix par ses parents, lorsqu'elle rencontra le Marquis Permanso qui l'acheta, qui la respecta, qui en devint amoureux et qui en fit sa femme. Nature d'élite, intelligence de premier ordre, toute la vie de cette femme s'est écoulée dans l'accomplissement de ses devoirs. L'instruction d'abord, le dévouement à son mari ensuite, puis l'adoration intelligente pour ses deux enfants, qui sont la vraie, la grande bénédiction de toute

cette vie. Sa conduite, d'une dignité admirable, la fait respecter; ses amis la vénèrent, mais le monde n'oublie pas son origine. Elle non plus, la pauvre femme; aussi, toutes ses actions, toutes ses pensées tendent à un seul but: à préserver ses enfants d'avoir à rougir de leur mère, à empêcher qu'ils apprennent le fatal secret. Marguerite, la fille, doit se marier selon les vœux de son cœur et ceux de sa mère. Victor, le fils, est officier de marine; il navigue sur sa frégate, en route pour les Indes. Pendant le voyage, les passagers d'un *steamer* en détresse sont recueillis sur la frégate. Parmi ces passagers, il y a une jeune anglaise, Emma Stewart; délicieuse et charmante aventurière, dont le jeune et ardent sauveur devient éperdûment amoureux. Il trouve moyen de débarquer à Port Saïd, et revient avec la jeune Miss à Naples, pour obtenir de ses parents la permission de l'épouser.

Tout ceci amène des complications fort graves; tout est sens dessus dessous. Le mariage de Marguerite est près d'avorter; le Marquis Permanso, père de Victor, poussé dans ses derniers retranchements, est sur le point de donner son consentement à ce dont il a donné l'exemple. La Marquise voit le moment où l'édifice si péniblement élevé de toute sa vie, va crouler tout-à-coup. Toutefois, elle ne cède pas, la vaillante femme; elle luttera jusqu'à en mourir, jusqu'à.... Mais n'anticipons pas. Disons seulement que Miss Emma, la fine mouche, instruite du passé de la Marquise, demande à celle-ci une entrevue qui lui est accordée. Elle se fait humble tout d'abord, elle prie, elle se prosterne; mais la mère ne fléchit pas. Honnêtement, dignement, elle refuse tout consentement. Alors l'aventurière, qui tient à son mariage, démasque les grosses pièces. Elle devient arrogante, hautaine et fait allusion au passé de la Marquise:

EMMA. — Je parle de sentiments, d'angoisses, de douleurs que personne au monde ne pourrait comprendre... si ce n'est vous, Marquise.

LA MARQUISE. — (*Avec une terrible fermeté*) Je n'ai qu'à me rappeler, pour le comprendre. Est-ce cela que vous vouliez dire?... Fort bien! C'est justement parce que je me rappelle... (*avec résolution*) qui je suis et je demeure inflexible!.... Après cela... (*Elle ébauche une légère révérence de congé.*)

EMMA. — Après cela, un dernier mot!... Dois-je m'adresser à votre fils, et lui faire juger si vos souvenirs justifient votre décision implacable?

LA MARQUISE. — Ah!... Un moment, s'il en est ainsi! (*Elle sonne pour le domestique, qui entre*). Dites à mon fils que je le prie de venir me trouver ici... à l'instant.

(*Le domestique sort, et introduit Victor un moment après.*)

VICTOR. — (*Entrant vivement, et s'arrêtant en voyant Emma.*) Emma ici?

LA MARQUISE. — Bonjour Victor!

VICTOR. — Oh! Pardon.... Bonjour, maman! (*Il va vers elle, l'embrasse et lui baise la main.*)

LA MARQUISE. — Miss Stewart, que tu trouves ici, est venue me demander mon consentement à votre mariage...

VICTOR. — Tu sais peut-être que mon père...

LA MARQUISE. — Ton père est le maître, et il fera ce qu'il juge convenable. Mais te contenterais-tu du consentement de ton père, sans avoir le mien?

VICTOR. — Non, mais...

LA MARQUISE. — Alors, je dois te prévenir que le mien tu ne l'auras jamais.

VICTOR. — Oh! ma mère!

LA MARQUISE. — Non, jamais! C'est ce que j'ai dû déclarer à Mademoiselle. Mademoiselle a désiré de t'avoir pour juge de mon refus; et je t'ai appelé pour que tu juges.

VICTOR. — Je ne comprends pas.

LA MARQUISE. — Tu ne peux pas comprendre. Pour comprendre il te faut d'abord connaître le secret de la première jeunesse de ta mère!... Miss Stewart voulait se charger de te l'apprendre; j'ai cru mieux faire en te le disant moi-même.

VICTOR. — Un secret?!

LA MARQUISE. — Un secret qui me coûte dix-neuf années de sacrifices, pour réussir à te le cacher jusqu'au jour où j'aurais cru devoir te l'apprendre. Mademoiselle vient de hâter ce jour: C'est aujourd'hui! Voici donc ce secret. (*L'effort pour vaincre sa douleur et sa répugnance est au comble.*) A quinze ans... ta mère était... ce qu'est Mademoiselle.

VICTOR. — (*Foudroyé*) Ah!... Non, non!

LA MARQUISE. — Oui! J'ai été... Et, maintenant, prends garde, tâche de peser chacune de mes paroles... parce que je ne pourrai dire... mais je devrai te faire comprendre! Me voici, moi, une mère, réduite à ceci: Je dois soulever, en présence de mon fils, les voiles de la sainte pudeur, sans que la pureté de nos deux âmes en soit troublée. Donc, pèse bien les paroles! — A quinze ans, j'étais une pauvre fleur de virginité. On m'avait élevée dans la boue..., mais j'étais une fleur... et on me réservait pour le prix des fleurs plus recherchées. Un homme découvrit cette fleur, il en aurait eu pitié, mais le prix que les gardiens attribuaient à cette fleur de pureté réduisit sa pitié à un regret. Cet homme fut le Comte Sernegri. Il en parla... à un ami... à ton père... qui me tira de cette fange avec une solli-

citude toute paternelle, d'abord. Dès que sa sollicitude se changea en un autre sentiment, il fit de moi sa femme. — Il n'avait plus de parents à qui demander un consentement! Devenue Marquise Permanso-Dariberto, ton père voulut me présenter dans le monde. Le monde savait d'où je venais... et ne voulut pas! Et je baissai la tête! Je compris qu'il avait raison. — Je me recueillis dans la solitude; heureusement tu étais arrivé, et peu après arriva Marguerite pour peupler cette solitude... Une solitude qui aurait été le bonheur!... Mais elle était empoisonnée par la pensée terrible, constante, inexorable que le jour viendrait où mes enfants découvriraient une impureté d'origine, que la décence du langage ne sait point nommer. — Alors toute une série infinie de soins quotidiens, fiévreux, dans ce but d'une difficulté épouvantable: cacher à mes enfants mon origine... préparer le jour où moi-même je pourrais vous la dévoiler, avec la certitude de ne pas attiédir votre affection, de ne pas amoindrir votre respect, de n'avoir pas à rougir... de pouvoir lever mon front... comme je le fais... regarde... dans ce moment!

VICTOR. — (*Se jetant à se pieds et lui baisant la main*) Oh! ma sainte! ma mère adorée!

LA MARQUISE. — (*Après un moment d'émotion suffocante, et se dominant*) Ces baisers ardents sur ma main arrivent jusqu'au plus profond de mon cœur! Mais comprends-tu l'angoisse ineffable de ce cœur de mère, obligée à une pareille confession devant son fils?.,. Comprends-tu les dix-neuf années dépensées pour conquérir... quoi?... le droit de cette heure de confession dans un déchirement indicible?... Comprends-tu cela?

VICTOR. — Oh! ma sainte... ma pauvre martyre!

LA MARQUISE. — Bien!... Je te demande alors: Est-ce ces dix-neuf années et cette heure que tu veux préparer à la femme que tu aimes?... (*Une pause*) Dis-moi, quand je t'ai fait comprendre ce que fut ta mère, n'as-tu pas senti comme du plomb bouillant te couler dans le cerveau et dans le cœur?... Est-ce cela que tu prépares à tes enfants? (*Un silence*).

EMMA. — (*Nerveuse et agitée*) Et si un préjugé inique refuse de rendre justice à un héroïque repentir, faut-il donc que votre fils se fasse le complice d'une semblable iniquité? Est-ce cela que vous voulez?

LA MARQUISE. — Ah! les préjugés!.... (*Ironique*) Je m'y attendais!... Quelle preuve avez-vous, Mademoiselle, de mon héroïsme?

EMMA. — Dix-neuf années de martyre!

LA MARQUISE. — Quelle preuve as-tu, mon fils, de l'héroïque repentir de Mademoiselle?... (*Un silence*) Peut-être mon exemple te paraît facile à imiter... Fort bien; mais il ne semble pas facile au monde. Et moi qui en sais quelque chose, je te dis que le monde a raison.

VICTOR. — Mais toi, tu es une sainte!

EMMA. — Pourtant pas de réhabilitation.

LA MARQUISE. — Oh ! Oui ! Immense ! La voici : la tendresse, le respect de mes enfants ! Voulez-vous vous contenter de cela, attendre pendant dix-neuf ans le jour où vous la mériterez, en vous séquestrant du monde ?... Ou bien voulez-vous vous exposer à des scandales, à des duels... à une série de douleurs et de hontes ? Le monde ne vous en empêche pas ! Mais vous encourager, vous le permettre ? Ah ! non ! Je vous le défends, moi !... Car je suis avec le monde, moi ! Car la règle est de dix-mille cas pour une exception heureuse. Et les lois ne se font point pour l'exception. On les fait pour les dix-mille cas, où le vice déguisé pénètre dans les familles honnêtes... On les fait pour empêcher les ruines morales et économiques, le déshonneur ; pour les enfants qui naissent malsains de corps et d'âme ! D'âme surtout..., comme Mademoiselle, oui ; car elle a commencé par s'agenouiller hypocritement devant moi, et elle a fini par me menacer de te dire, elle.... ce qu'avait été ta mère.

(*Victor indigné, se tourne menaçant vers Emma, comme pour lui enjoindre de sortir. Emma baisse la tête, salue à peine, et fait un mouvement vers la porte*).

VICTOR. — Ah ! non ! D'abord il faut demander pardon.

EMMA. — (*A voix basse*) Pardon ! (*Elle sort*).

VICTOR. — Maintenant c'est à moi ! (*Il plie un genou*), Pardon, ma mère !

(*La Marquise le relève et le serre dans ses bras*).

Et Marguerite épouse son fiancé, et Victor est guéri de son amour. Quant à nous, il nous semble, avec le public de tous les théâtres d'Italie, que la scène est superbe et merveilleusement conduite, vu les difficultés d'une pareille situation.

Dans cette trop rapide étude sur le théâtre de M. Ferrari, nous avons commencé par l'analyse de la première en date de ses comédies, qui est en même temps une œuvre de grande valeur. Nous allons terminer par la dernière éclose de ses pièces, une comédie dramatique d'un intérêt exceptionnel, où toutes les brillantes et fortes qualités de l'auteur ont trouvé leur placement. On verra par l'analyse de cette pièce, qui date d'hier, que M. Ferrari conserve toute la vigueur de son talent, malgré une carrière si longue et si fournie ; on verra que le théâtre dramatique italien peut encore compter sur la fécondité d'un maître, et le public sur son favori des grands jours.

Alberto Pregalli est le titre de cette pièce, que nous n'hésitons pas à ranger parmi les meilleures de M. Ferrari, et qui occuperait, à notre avis, une des premières places dans son théâtre, si les

deux derniers actes répondaient à la valeur des trois premiers. Ce n'est pas que l'intérêt diminue après le troisième acte d'une façon absolue; mais on ne saurait nier qu'à partir du quatrième, il n'y ait déplacement dans cet intérêt. Cela ne pouvait manquer d'ailleurs, attendu que, pour les besoins de sa cause, l'auteur a dû greffer une action nouvelle sur celle qui vient de s'écouler. C'est, en d'autres termes, un nouveau drame qui commence, dès que le premier est arrivé à son point culminant. Mais, gardons-nous de déflorer le récit d'émouvantes péripéties.

Albert Pregalli est le fils d'un commerçant, parti pour l'Amérique après des désastres financiers, suivis de banqueroute. Il a été recueilli, nourri, élevé par un ex-associé et ami de son père, un Monsieur Bastieri, type de sceptique, voire de cynique matérialiste, aussi fortement conçu qu'habilement mis en relief. Albert, pauvre, intelligent et dont la nature, ardente dès l'enfance, a produit un tempérament d'ambitieux effréné et de jouisseur à tout prix. Albert, cherchant sa voie, s'est fait soldat, après avoir voulu entrer dans les ordres. Il est maintenant un officier du Génie fort distingué et très apprécié; et c'est à Bastieri qu'il doit d'être ce qu'il est.

De son côté, le sceptique bienfaiteur, abreuvé de toutes les amertumes d'une existence manquée, n'a recueilli Pregalli, le fils du banqueroutier, que dans l'espoir avoué de tirer un jour parti des facultés intellectuelles de son obligé, de son *ténor*, comme il l'appelle, en se posant lui même en *Barnum*. Or, Jacques Bastieri a une fille, Laure Bastieri, enfant crédule et douce, qu'il aime à sa manière, et qui, ayant perdu sa mère, s'est élevée d'elle même, comme elle a pu, entre un père fanfaron de théories sceptiques et un ardent jeune homme, absolument cynique dans la pratique de la vie.

Les jeune gens s'aiment, comme de raison. Laure avec son cœur de jeune fille, Albert avec ses sens de vingtcinq ans. Ceci est plus que suffisant pour une séduction, mais pas assez pour un mariage. Cela est d'autant moins suffisant que Laure n'a pas de dot, et qu'il en faut une, au moins réglementaire, pour pouvoir devenir la femme d'un officier italien.

Mais Albert n'est pas homme à se décourager pour si peu. Profitant d'une absence du père Bastieri, parti pour l'Amérique où se meurt son ami Pregalli, le père d'Albert, saisissant une

si favorable occasion, le jeune homme qui n'aime guère que ses désirs fassent antichambre, imagine une ingénieuse petite combinaison. Il commence par jurer à Laure qu'il quittera le service afin de pouvoir l'épouser par devant Monsieur le Maire, dès qu'il verra un aboutissant aux vastes projets qui lui trottent par la tête; en attendant, il amène la jeune fille devant un prêtre de sa connaissance, qui consent à bénir leur union, dans la crainte que les jeunes gens ne se passent aussi de son ministère, et dans l'espoir que ce lien sacré entretiendra Albert dans d'honnêtes résolutions.

Ces sortes de mariages à la *Gretna-green* sont malheureusement assez fréquents en Italie, surtout dans les classes inférieures; et ils aboutissent souvent au même résultat: au concubinage pendant la fièvre, à l'abandon de la femme dès que l'apaisement commence, à la bâtardise des enfants, s'il y en a, comme couronnement de l'édifice.

Ainsi fut fait par Albert Pregalli, qui s'empressa, il est vrai, de quitter le service, mais qui ne s'empressa pas le moins du monde de légitimer son union avec Laure, la mère de son enfant. Loin de là; car son but était d'être libre, libre de toute entrave, libre de se lancer, tête baissée, dans les entreprises financières et industrielles, avec l'espoir de trouver le placement de ses grandioses projets d'ingénieur, avec l'ambitieuse visée de devenir le Baron Haussman de la ville de Rome.

C'est au moment où Albert commence à percer à force d'audace, à se faire connaître à force de talent, qu'il rencontre sur son chemin une riche et belle anglaise, la Comtesse Ludlow. La très noble Lady, fort à la mode et très-entourée à Rome, démêle dès le début un homme d'avenir dans Albert; elle le reçoit aimablement dans ses aristocratiques salons, l'encourage dans ses vastes projets, voire même dans la cour qu'il lui fait; tant et si bien qu'apres avoir convoité la femme, l'ambitieux Albert aspire à la main et aux millions de la belle anglaise.

C'est dans un grand bal donné par Lady Ludlow, à l'instigation d'Albert, que l'on voit celui-ci à l'apogée de sa gloire. Tout lui réussit, donc tout le monde est à ses pieds. Tous s'inclinent devant l'astre naissant. Les plus gros banquiers offrent leurs capitaux pour les entreprises d'édilité qu'il projette. Les correspondants des grands journaux étrangers, les reporters

en steeple-chase de nouvelles demandent l'honneur d'un entretien. Il est entouré par les hommes, courtisé par les femmes, choyé par les envieux. Bref, ce serait une véritable apothéose s'il n'y avait, comme dit Mürger, un cheveu dans son Eden.

Ce cheveu, on le devine, c'est Laure. Laure, la femme abandonnée, Laure, la mère de son enfant. Elle s'est résignée, la pauvre créature, elle a attendu pendant longtemps, cachant ses angoisses et sa honte. Mais, à présent qu'Albert est arrivé, à présent qu'il triomphe, elle parlera, ne fut-ce que pour assurer l'avenir de son enfant. Et elle parle en effet, elle parle en femme et en mère. Mais, à toutes ces sommations puissantes, Albert répond froidement: « Je veux bien vous épouser, chère Laure, aujourd'hui si vous le désirez; mais, demain, vous n'aurez plus d'époux et votre enfant sera orphelin. » Et Laure qui ignore les projets de mariage de son mari devant l'église, et qui le croit capable d'effectuer son petit programme de la fête, si elle insiste, Laure se tait, pleure, souffre et se résigne à attendre encore.

Néanmoins, Albert, sur le point d'épouser son rêve anglais, appétissant et cossu, sent parler en lui quelques légers scrupules, vraiment indignes d'une si riche nature. Il s'en ouvre à son confident naturel, à son maître, au père Bastieri. Et celui-ci, ne se doutant de rien, traite son filleul de grand enfant, de ganache, de troubadour. Il lui dit qu'une amourette ne doit pas entraver la carrière d'un homme intelligent et que dans sa situation, à lui, Prégalli, il n'a qu'une chose à faire: épouser les millions de Lady Ludlow.

La scène est hardie, comme l'on voit, elle est neuve et puissante. Pourtant, que l'on note bien ce point, elle n'est que l'indication d'un motif que l'auteur, en véritable artiste, en vrai maître dans son art, reprendra plus tard, en le développant à grand orchestre.

La résignation de Laure, l'éloquence persuasive du père Bastieri suffisent pour décider Albert, qui n'avait peut-être pas besoin d'encouragements, et qui part pour l'Angleterre, où il épouse la Comtesse, par devant le *Clergyman*, selon les dispositions de la loi anglaise. Il en revient bientôt avec sa femme, riche à millions, heureux en apparence et vraisemblablement au comble de ses vœux. Car, de sa stalle à la Chambre, où il

siège en qualité de député, on l'appelle au banc ministériel, avec les fonctions de Sous-Secrétaire d'État aux Travaux Publics.

Comme tout cela est bien le type, le caractère, l'histoire et la chance de coquins heureux, de grandes allures; et, que de noms, peut-être, pourrait-on mettre dans bien des pays à la place de celui de Prégalli!

Mais quoi! Tout a un terme en ce monde. Même la chance des coquins quelquefois. Aussi, du sommet de la fortune et des honneurs, Albert Prégalli redescend petit à petit tous les échelons qu'il a gravis, on sait au prix de quels compromis avec la conscience et avec l'honneur.

Ce sont d'abord les électeurs de sa circonscription qui donnent le signal du branle-bas, en nommant un autre député à la place d'Albert. Ceci ne fait point le compte de Madame Prégalli, ex-Ludlow, qui a épousé Albert surtout par ambition, et qui se croit volée, du moment où son mari commence à baisser.

Notons aussi qu'il y a déjà huit ans qu'elle a commis la bévue de se remarier, que le mariage ne lui a réussi à aucun point de vue et qu'elle est souvent souffrante, toujours aigrie et de plus en plus désillusionnée. Etant donnés les caractères et les circonstances, tout cela suffit pour que le ménage devienne un enfer, où les époux se haïssent d'une haine de sauvages civilisés.

Mme Prégalli, qui est froide, a la haine passive et patiente; en attendant, elle abuse du chloroforme pour calmer ses névralgies. Albert, qui est homme d'action, ronge son frein avec impatience et épie toutes les occasions de s'en délivrer. Il se rappelle fort à propos d'avoir été marié en Angleterre; il se souvient aussi des joies paisibles goûtées auprès de Laure. Il voudrait donc recourir au divorce pour sortir de cet enfer; au divorce qui lui permettrait d'offrir un père à son enfant et un époux à Laure.

Mais Madame Prégalli, poursuivant son terrible système de résistance passive, peut-être aussi parce qu'elle ignore les honnêtes résolutions de son mari, refuse son consentement avec une obstination bien excusable. Et voilà ce pauvre Prégalli qui sent des bouffées de revenez-y pour ces premières amours, des velléités de paix domestique, d'honnêteté obscure et de bonheur bourgeois. Il maudit son sort et son passé, il s'attendrit même et finit par verser le trop plein de son cœur dans le sein de son fidèle confident Bastieri.

Tout cela est bien profondément fouillé par le bistouri du vivisecteur psychologique, tout cela est bien vrai, bien humain. Et c'est justement ici que trouve sa place naturelle une scène capitale, une maîtresse scène d'un effet saisissant.

Albert se plaint, parle de ses remords, révèle ses aspirations. Bastieri ennuyé, le rembarre de main de maître; il se moque de ses aspirations, et le raille sur ses remords: « Les femmes? Allons donc! C'est bon pour le petit quart d'heure, tant que ça dure... et puis, voilà! Les enfants? Eh! bien quoi! A qui la faute?... Si une femme n'en veut pas, elle n'a qu'à rester honnête. Le mariage religieux?... Ah! la bonne farce! Mes compliments, mon cher, bien joué! Et cette gourgandine n'a que ce qu'elle mérite!... » Et il va, il va, le malheureux; il va ainsi, débitant sa morale des dimanches, sans s'arrêter, sans rien comprendre, sans rien voir.

Car Laure est là, pendant tout ce temps. Elle est là, frémissante, devant son père qui parle, devant Prégalli qui écoute, obligée d'écouter, elle aussi, d'entendre ces abominations, dans un déchirement de tout son être.

Aussi, le moment arrive où elle n'en peut plus, où elle est à bout de force, de souffrance et de honte. Elle éclate, à la fin, elle parle, elle avoue par pudeur et par dignité... Un enfant arrive à ce moment. C'est celui que Bastieri voit souvent dans la maison, depuis longtemps, et qu'il a toujours soupçonné être le fils naturel d'Albert, le bâtard de l'autre, de la gourgandine délaissée. Sous l'impression du coup de foudre qui l'écrase, Bastieri ne fait pas attention à l'enfant; il le reçoit avec son « Tu m'ennuies, » habituel, et l'envoie promener. Mais il n'a pas fini de parler, que la lumière se fait d'un trait dans son esprit; il comprend tout, même ce qu'on ne lui a pas encore avoué. Et le cynique terrassé, l'être humain remué dans ses entrailles de père, arrête d'un sanglot l'enfant, et attire dans ses bras la chair de sa chair, le sang de son sang.

Cette scène habilement ménagée, savamment conduite et exploitée à fond, produit dans le public un de ces effets puissants, qui se manifestent par deux expressions contraires. C'est d'abord les silences de l'angoisse et du pathétique qui étreignent à la gorge les spectateurs; puis, le saisissement passé, c'est l'explosion de la foule qui salue l'auteur.

Et quel châtiment, quelle haute leçon de morale se dégage en un instant de ce groupement de faits et de ce choc de caractères! Il nous semble aussi d'avoir démontré à l'évidence, par le simple et fidèle récit de l'action, que ces trois actes sont le fait d'un artiste passé maître dans son art.

Le quatrième acte commence, alors que Madame Prégalli ayant consenti à une séparation, pas au divorce, et étant soudainement morte à Livourne, dans un hôtel, Albert, libre enfin, se prépare à légitimer son union avec Laure. On est heureux et tranquille chez les Bastieri, on parle foyer et avenir, lorsque survient un ami d'Albert et des Bastieri qui met de nouveau le feu aux poudres. Cet ami, bienveillant et indiscret, a raconté et raconte que, se trouvant à Livourne dans le même hôtel que Madame Prégalli, il vit, en rentrant certain soir, un homme qui sortait des appartements de cette dame; et que l'ayant pris, vu ses allures suspectes, pour un voleur, il poursuivit cet homme, et se colleta avec lui. Une courte lutte s'ensuivit; lutte où le prétendu voleur, voyant qu'il avait le dessous finit par souffler à l'oreille du voyageur: « Laissez-moi fuir, et ne compromettez pas l'honneur d'une femme. »

Le voyageur lâcha prise; mais il garda pendu à un bouton de son habit un lorgnon qui s'y était accroché pendant la lutte, et qu'il conserva religieusement pendant une absence d'Italie de quinze mois.

Ce lorgnon, recherché activement et tombé dans les mains de la justice, est le pivot de la catastrophe. Car, Madame Prégalli n'est pas morte par accident, mais bien de mort violente. Le Procureur du Roi s'en est toujours douté et de par le lorgnon il finit par découvrir l'assassin.

L'assassin c'est le mari, c'est Albert lui-même qui, un jour, s'est rendu subrepticement à Livourne, qui a chloroformisé sa femme jusqu'à ce que mort s'en suive, qui s'est enfui des mains du voyageur et qui a quitté Livourne sans laisser de traces nulle part.

On instruit le procès. Le Député Prégalli, car Albert siège de nouveau à la Chambre, passe en jugement. Son avocat plaide la force semi-irrésistible et le Jury l'admet. Albert Prégalli est condamné à dix ans de travaux forcés.

Au moment où on le conduit en prison, devant Laure, sa

femme, devant son beau-père Bastieri, devant son fils et devant un juré accompagné de deux médecins, le coupable récite un terrible *mea culpa*. Et s'adressant à la morale dans la personne de son fils, à la loi dans celle du Président du Jury, à la science représentée par les médecins, il finit par déclarer qu'il n'est ni fou ni à moitié fou, mais un coupable qui mérite sa peine.

Voilà toute la pièce. Elle est forte, émouvante et logique; elle est d'une rare habilité de facture, dans les trois premiers actes, et d'une haute portée morale dans son ensemble.

Nous espérons avoir présenté sous toutes ses faces cette belle intelligence d'auteur dramatique, robuste et souple à la fois, ingénieuse et profonde. Il nous en a coûté souvent de devoir nous astreindre à de courtes citations, à de trop rapides analyses. Si, toutefois, nous étions parvenus à faire apprécier, nous n'osons pas dire l'œuvre, mais le talent de M. Ferrari, dans les pays où l'art dramatique italien est lettre close, nous pourrions nous dire d'avoir atteint en partie notre but, et nous accomplirions avec une haute satisfaction le travail que nous venons d'entreprendre,

F. ANTONY.

À TRAVERS LES ROMANS

HENRY RABUSSON, *Madame de Givré* - 1884, Calmann Lévy. — GEORGE PRADEL, *La faute de Madame Bucières* - 1884, Paul Ollendorf. — GEORGE JAPY, *Amoroso* - 1883, Calmann Lévy. — L. DE RONCHAUD, *Contes d'Automne* - 1883, Calmann Lévy. — HECTOR FRANCE, *Les va-nu-pieds de Londres* - 1883, Charpentier. — ANTON GIULIO BARRILI, *Fior di Mughetto* - 1884, Fratelli Treves. CAMILLO BOITO, *Senso* - 1883, Fratelli Treves. — CARLO DEL BALZO, *Parigi e i Parigini* - 1884, Fratelli Treves.

Après les débuts bruyants de M. Rabusson, les lecteurs de *Dans le Monde* attendaient avec impatience l'œuvre nouvelle, destinée à déterminer et à classer le talent littéraire qui venait de se révéler plein d'audace et d'imprévu. Les blasés eux-mêmes sentaient leur curiosité excitée, au souvenir des pages brillantes, où l'auteur racontait, avec une saveur de haut goût, les amoureuses équipées d'un jeune dragon, dont le cœur s'égarait trop facilement entre Versailles et Paris. Pour cette classe spéciale d'amateurs, *Madame de Givré* a nécessairement dû être un désappointement. Mais, il est une autre partie du public « lisant » qui, au contraire, a été rassurée par cette hardiesse moins grande dans les images et le tour du récit. Le cadre est d'ailleurs, cette fois-ci, beaucoup plus restreint; les personnages appartiennent presque tous au même cercle et au même monde. Il n'y a pas de princesse étrangère, ni de demoiselle à la mode. La scène se passe dans un château des Ardennes, où le dernier des Vercillac, après une existence de viveur, est venu goûter une paix réparatrice, entre sa femme,

une douce victime, qui sous d'épais bandeaux châtains un peu décolorés, « montre un beau visage, souriant et tranquille, de femme mûre qui sait vieillir » et sa fille Alice, une beauté froide « d'un blond lavé, avec des yeux vert de mer, des traits de marbre et un teint pâle. » Pour dérouter l'ennui qui aurait pu l'atteindre dans cette vie trop patriarcale, le marquis a fondé des verreries qui fonctionnent sous sa direction. Mais l'industrie n'est cependant pas l'unique ressource de ce gentilhomme; il a des parents dans le pays, et des relations dans le voisinage; quelques-unes, même, d'allures assez vives.

Commençons par la famille. D'abord sa sœur, Mlle Herminie de Vercillac, « un peu dévote, comme toutes les vieilles filles qui ne sont pas pétroleuses. » Laide, de mine austère, mais de physionomie enjouée, elle était au demeurant la meilleure personne du monde, et loin de souhaiter la mort du pécheur, ne demandait que sa conversion. Célibataire par vocation, elle prenait plaisir à dauber le mariage, et voyait « en toute femme mariée un adversaire de ses doctrines, une victime volontaire, » aussi les enveloppait-elle d'une compassion railleuse. Elle ne faisait qu'une exception à cette règle, et cela à l'égard de sa belle-sœur! Chérissant son frère d'une tendresse passionnée, exclusive, Mlle Herminie en avait toujours sourdement voulu à madame de Vercillac d'être venue lui ravir une partie de son affection. Et par suite de « cette petite vilenie cachée en son âme, » l'inflexible vieille fille jugeait avec indulgence les écarts du marquis.

A côté de ce portrait vivement enlevé, nous voyons se dessiner dans le cadre de la famille, la silhouette élégante du comte Raymond de Givré, un neveu du marquis à la mode de Bretagne, jeune homme, « dont la tournure ne péchait que par excès de correction, » et dont le cœur, fatigué par diverses expéditions galantes, hésitait entre les charmes enivrants de la comédienne Clara Frémont, et les grâces virginales de sa cousine Alice. Les terres du neveu touchent à celles de l'oncle. Pour obéir à la tradition, le marquis de Vercillac désire que sa fille devienne comtesse de Givré. La marquise voit de moins bon œil l'union projetée, le passé du beau Raymond ne lui offre aucune garantie. Elle rêvait pour Alice les joies d'un ménage de « braves gens. » Celle-ci, très-intelligente et instruite, sau-

rait trop vite juger et condamner un mari indigne d'elle; pour être heureuse, elle doit épouser un homme supérieur. Cet homme, distingué de caractère et d'esprit, est là, au château, sous la main des parents de Mlle de Vercillac. C'est une sorte d'enfant d'adoption du marquis, le fils d'un garde, tué, en défendant, contre les braconniers, la propriété de son maître, mais les préjugés de race du gentilhomme libéral, l'empêchent de songer à lui, et même d'admettre la possibilité que le jeune ingénieur puisse être épris de sa fille, ni de croire qu'il aît jadis quitté la France, et refusé la direction des verreries, pour échapper à la tentation de cet amour.

Au moment où le récit s'ouvre, Pierre Lefort, après uue absence de quelques années, vient de rentrer à Bourville; nous le trouvons installé chez le marquis. Sa personnalité se détache avec un relief vigoureux du cadre qui l'entoure. Le cœur droit, l'intelligence haute, animé d'un généreux enthousiasme pour les doctrines humanitaires, Pierre représente le cas rare et étrange d'un libre penseur, qui, après avoir renié les doctrines chrétiennes, se conduit absolument comme si elles dirigeaient encore sa vie. Très-respectueux des croyances des autres, il s'attendrit même devant les accès de dévotion d'Alice. Cependant, il y a du stoïque chez cet homme, qui écoute avec tant de fermeté les confidences de Raymond. Tout ce chapitre serait á citer. M. Rabusson, d'ailleurs, excelle dans le dialogue, qui est chez lui d'un tour vif, et rempli de mots heureux. C'est du vrai dialogue de bonne comédie. Une des plus spirituelles *diseuses* est Octavie de Moncoutant, une beuuté mûre, déjà veuve du baron de Viarmes, puis du comte de Cancé, et enfin du vieux vicomte de Rivemont.

Voici en quels termes M. de Givré en fait les honneurs à son ami Pierre.

— « Trente-cinq ans pour les étrangers, trente-sept pour les « intimes, et trente-neuf pour le maire de sa commune. Songe « à se remarier encore. Elle avait jeté pour cela son dévolu « sur le vieux Grebs, le banquier Israèlite, trente ou quarante « fois millionnaire, lequel, bien que parvenu à un état très- « avancé, ne paraissait pas insensible aux charmes éternels, « ou du moins attardés, de cette veuve intermittente. Elle « comptait sur l'affaissement intellectuel du bonhomme pour le

« convertir, car elle est trop bonne catholique pour se con-
« tenter d'un mariage à la synagogue et gagner une âme au
« ciel, en même temps qu'une trentaine de millions pour soi-
« même; c'est une œuvre à tenter plus d'une chrétienne. Mal-
« heureusement, Grebs a mieux aimé mourir infidèle que d'avoir
« à compter sur la fidélité de la vicomtesse, et toutes ces om-
« bres de millions se sont évanouies, comme on voit en un
« vain songe se dissiper des spectres.

— « Mais, elle est riche? dit Pierre.

— « Oui, ce brave M. de Rivemont lui a laissé tout ce qu'il
« pouvait lui laisser, au détriment d'un enfant d'un premier lit,
« et comme ses deux prédécesseurs s'étaient montrés également
« très-larges pour ce conjoint toujours survivant, le magot doit
« être rond. Ce n'est plus la chasse aux maris, c'est la cueillette
« aux douaires. Mais c'est encore sa dernière affaire qui a été la
« meilleure: un douaire d'un million, après trois années de ma-
« riage.

— « Trois années heureuses? demanda Pierre.

— « Heureuses? fit Givré. Certainement... pour elle. Quant à
« lui, il n'a jamais été très-sûr de son bonheur; on prétend même
« que c'est l'incertitude qui l'a tué.

— « Et, pieuse avec cela, d'après ce que tu me disais tout à
« l'heure?

— « Oh! la piété, tu sais, c'est le pavillon neutre que déploient
« toutes les femmes pour couvrir leur marchandise de contre-
« bande. D'ailleurs ces femmes à plusieurs maris, vois-tu....

— « Le fait est... dit Pierre.

— « Oui, reprit sentencieusement Raymond, l'abus des maris
« ressemble fort à l'usage des amants. Sans compter, ajouta-t-il,
« que les uns n'empêchent pas les autres, surtout pendant les
« entr'actes. Et tiens, le marquis....

— « Hé bien? demanda Pierre.

— « Eh bien? mon bon, le marquis est un intermède.

« Pierre ne sourit même pas, tandis que Raymond riait avec
« la sincérité tranquille d'un homme qui vient d'avoir la bonne
« fortune de se trouver nez à nez avec une situation drôle. »

Ce trait suffit pour marquer les deux caractères. C'est pourtant Raymond qu'Alice épousera, par convenance, par sympathie aussi, surtout par ignorance de son propre cœur. La mère cède

à la force des choses. Le marquis est enchanté, et très-certain du bonheur de sa fille, malgré les avertissements que lui glisse la vicomtesse de Rivemont.

« — Sérieusement, dit-elle, mariez bien Alice. C'est une petite « fille qui a l'étoffe d'une femme *pour de bon*. Et vous n'ignorez « pas ce que c'est qu'une femme *pour de bon*. Vous l'avez élevée « dans des idées larges; elle a chanté des romances sans se croire « obligée de substituer *tambour* à *amour*, pour respecter la dé- « cence en même temps que la rime; elle a lu des livres « qu'aucune estampille épiscopale n'avait consacrés; fort bien: « elle est armée pour la lutte; mais, gare au mari qui ne sera « pas un archange!

« — Soyez tranquille, répond le marquis. »

Il a tort de l'éprouver, pour son propre compte, cette tranquillité qu'il recommande aux autres, car un incident se prépare sous son toit, destiné à bouleverser plus tard tous ses plans de bonheur.

Le mariage de Raymond et d'Alice est décidé, Pierre Lefort va partir pour le Japon, où on lui fait des offres magnifiques. Pour la seconde fois, le marquis lui propose la direction des verreries de Bourville; Lefort refuse de nouveau. Alice, qui a entendu la demande et la réponse, le prend à part.

« — Pourquoi, lui dit-elle d'un ton presque impérieux, n'avez- « vous pas accepté, jadis, et refusez-vous encore, aujourd'hui, « ce que vous offre mon père?

« — Mais, fit Pierre, surpris, M. de Vercillac ne manquera « jamais d'ingénieurs pour diriger ses verreries, et, pour moi, « l'avenir est là-bas.

« — L'avenir, soit, dit Alice durement. Mais... le passé?

« — Le passé?... En vérité mademoiselle, je ne vous com- « prends pas.

« — Je veux dire, reprit la jeune fille, en se troublant « un peu, et changeant de ton, que d'ordinaire, on est plus « fidèle aux souvenirs d'enfance et....

« Elle hésita.

« — Moins ingrat, n'est-ce, pas? demanda Pierre avec « amertume.

« — Je ne l'ai pas dit, répliqua simplement la jeune fille.

« — Non, vous me l'avez laissé dire. »

Cette accusation blesse Pierre au cœur. Pour expliquer sa conduite passée, et se laver de ce soupçon d'ingratitude, il avouera son secret. Il commence par dire à Alice ce qu'elle est pour lui.

« — Vous êtes la fille de ceux à qui je dois plus que la vie « du corps: la vie de l'esprit. Vos parents, qui m'ont recueilli « et d'abord élevé près d'eux, m'ont ensuite fait donner, ce qui, « de nos jours, est l'unique clef de toutes les carrières et de « toutes les jouissances élevées, une instruction complète. De plus, « vous avez grandi sous mes yeux, un peu sous ma protection. Il « y a donc entre nous un double lien d'une nature spéciale, un « double lien que peut-être vous ne sentez pas, mais dont je « sens, moi, le poids en même temps que la douceur: vous m'êtes « doublement sacrée.... Je vous dis cela pour vous rassurer, s'il « est besoin que je recoure à des précautions oratoires pour « vous parler de mon affection.... »

Il lui raconte ensuite comment cette affection a grandi et est devenue de l'amour.

« — Vous grandissiez, vous étiez une jeune fille, vous alliez « être une femme... Je m'éloignai... »

Il s'arrêta comme essoufflé, cherchant ses mots; puis brusquement, il ajouta, pour en finir en deux paroles:

« — Voilà pourquoi je suis parti; voilà pourquoi je vais « repartir. »

C'est à peine si Alice montre à cet aveu quelque émotion et quelque trouble. Elle remercie le jeune homme de son courage et de sa franchise. C'était pour elle une peine de ne pas connaître le motif de son éloignement.

« — Oui, dit-elle, je vais épouser Raymond que j'aime très- « sincèrement, non pour l'esprit, l'élégance, et toutes les qualités « brillantes qu'on lui connait, mais pour l'excellent cœur que je « devine en lui..... Après mon départ le château sera bien « vide.... J'aurais été heureuse que ce vide fût comblé par « vous.... »

Bref elle arrache à Pierre la promesse de rester à Bourville.

« — Eh bien! dit-il, si M. de Vercillac revient à la charge, « je céderai, je vous le promets... Mariée, — ajouta-t-il avec « un triste sourire, — vous serez morte pour moi, et, dès lors, « recommencera sans doute la somnolente poésie du souvenir, le « charme dolent des chagrins apaisés... »

Dans la seconde partie du roman, nous retrouvons Alice mariée depuis quelques mois, et établie à Givré avec son mari. Leur lune de miel n'avait été, ni « un doux printemps d'amour » ni « un prélude d'orage » mais plutôt « une introduction à la « vie correcte, un préambule, un peu froid, un peu contraint, un « peu maniéré, qui n'annonçait, ni félicité paradisiaque, ni sini- « stres catastrophes. »

L'auteur essaye de nous expliquer cette situation anormale dans un mariage d'amour. Certes, Raymond aime sa femme, mais sa supériorité l'embarrasse.

« La beauté merveilleuse et froide de la jeune comtesse « l'intimidait; il ne voulait pas parler en maître, il ne sut pas « parler en amant, et se contenta d'être un mari discret. »

Cependant, très-consciencieusement, il essaye de se rendre digne d'elle:

« Il travaillait à ne parler que le moins possible de chasse, « de chevaux, de club; et ces efforts lui faisaient perdre une « partie de ses avantages, en lui enlevant le plus clair de son « aplomb. Alice lui savait gré de son application; mais, plus elle « avait lieu d'être satisfaite, plus elle s'apercevait que son mari « n'arriverait pas sans peine à son niveau; de sorte que, toutes « les fois que l'infortuné gravissait un échelon, il se trouvait bais- « ser un peu dans l'estime de sa femme, et la distance restait la « même, — du moins dans l'opinion de celle-ci. »

On ne peut s'empêcher de plaindre ce pauvre jeune mari. Si médiocre qu'il soit, les sympathies du lecteur, dans cette désunion du ménage, se rangent plutôt de son côté que de celui de la femme hautaine, énigmatique, féroce dans ses volontés et ses dédains, qui, sans remords, sans hésitation d'aucune sorte, va détruire l'existence de tous ceux qui l'entourent, pour les punir de l'erreur, qu'elle même a commise volontairement. On l'a déjà deviné. Alice aimera Pierre. — Givré est situé à une courte distance de Bourville. Les rapports sont fréquents. La comtesse se laisse peu à peu conquérir aux doctrines du jeune ingénieur. Cette transformation morale est amenée avec beaucoup d'art, quoique peut-être trop promptement; on voudrait qu'elle fût plus lente.

Un beau jour enfin, Mme de Givré arrive seule au château; elle raconte tranquillement que son mari est parti pour Paris,

et sans s'expliquer davantage, demande à ses parents de lui accorder une hospitalité provisoire. Tous deux, naturellement, attribuent ce départ à la lassitude ou à l'infidélité de Raymond; ils s'attristent, ils essayent d'interroger leur fille; mais, celle-ci se refuse à toute expansion, et conserve sa sérénité inaltérable de sphinx. La vie d'autrefois recommence à Bourville. Alice et Pierre ont de longs entretiens. Le jeune homme essaye de se rendre compte de « certaines bizarreries d'allures, de certaines anomalies de conduite qui témoignent chez la comtesse de Givrè d'une métamorphose intérieure. » Il s'interroge lui-même, et est heureux de constater que le mariage d'Alice a balayé les dernières cendres de son triste amour. Un jour qu'ils se promènent ensemble, elle le questionne sur ses croyances; il répond sincèrement, simplement.

— « C'est tout? fit Alice avec une moue de désappointe-
« ment. Et c'est là dessus, sur cette base idéale, flottante, vapo-
« reuse, impalpable, que vous essayez d'asseoir la vertu, le devoir,
« l'honneur?... Eh bien! moi, toute femme que je suis, je me
« pique de plus de logique, et si j'en venais à rejeter la foi
« religieuse, toutes ces sornettes philosophiques auraient peu de
« prix à mes yeux... Et tenez — ajouta-t- elle, en mettant dans
« sa voix, si facilement railleuse, quelque chose de sardonique, —
« vous tous, messieurs les philosophes, qui vous prètendez libres
« de tous les jougs, mais qui avez gardé, par habitude ou par
« oubli, quelques croyances au fond du cœur, vous n'êtes que
« d'imparfaits affranchis, portant encore rivés aux chevilles et
« aux poignets les tronçons de vos chaînes d'enfance; votre mo-
« rale n'a pas plus d'indépendance vraie à l'égard de la religion
« que n'en a le reflet par rapport à la lumière; et le jour où,
« brusquement jetés à l'étreinte d'une passion violente, qui
« essaye de vous arracher au devoir, vous cherchez dans les
« débris de votre foi un point d'appui pour votre résistance,
« tout cela fuit et se dérobe sous votre main, le devoir est
« vaincu, la passion vous emporte, et il ne reste plus dans votre
« âme que la croyance au néant. »

Cette foi, dont Alice parle, elle est bien près de la perdre, parce qu'elle est décidée à s'en débarrasser. Il y a là chez elle un parti pris visible. Le jour va venir, où elle annoncera triomphalement son incrédulité. En attendant un mois s'écoule.

Pierre troublé par le voisinage et la situation particulière de la jeune femme, ne se sent plus aussi sûr de lui-même. Un soir, Alice, quitte sa mère et sa tante qui travaillent pour les pauvres, autour de la lampe, et va rejoindre Pierre dans le second salon, « séparé du premier par une glace sans tain et deux portes toujours ouvertes. » Les jeunes gens effleurent des sujets brûlants. Tout à coup, un domestique entre et remet une lettre à Mme de Givré. Lorsque ses yeux s'abaissent sur l'enveloppe, elle devient blême. Néanmoins, elle se domine, ouvre la lettre, et la parcourt avec une fiévreuse anxiété.

« Après quoi elle froissa le papier dans une de ses mains, « tandis qu'elle portait l'autre à son cœur, comme font tous ceux « qu'étouffe une brusque palpitation; son regard s'attacha sur « Pierre, un regard fixe, vitreux, désespéré, navrant, et elle « chancela, paraissant implorer un appui. Pierre, alors, lui prit la « main, et, entourant d'un bras la taille de la jeune femme, la « soutenant doucement, il lui indiqua des yeux le fauteuil qu'elle « avait quitté, et vers lequel il voulait la conduire.

« Quand la comtesse sentit le bras du jeune homme autour « d'elle, ses traits se rassénérèrent brusquement, et son corps « qui s'était raidi contre l'alanguissement du malaise, s'assouplit « tout à coup, paraissant se complaire en sa captivité, s'attardant « à l'étreinte timide de ce bras robuste et discret qui la soutenait « si bien. Les yeux de la jeune femme s'humectèrent, son regard « prit une expression de douceur extatique, et ses lèvres encore « exsangues eurent un tendre balbutiement. Pierre grisé, atteint « de vertige, affolé, se pencha vers Alice, la déposa lentement « sur le fauteuil, et, oubliant tout, tout, jusqu'à cette lettre dont « il ignorait le contenu et la provenance, et qui était pourtant « la cause occasionnelle de la scène, il mit un long baiser sur « les cheveux blonds qui s'offraient à ses lèvres. Puis, il se laissa « glisser à genoux, en murmurant :

« — Pardon !

« Autour des jeunes gens, tout était calme; le silence des deux « salons faisait écho à leur silence; les bûches de hêtres des « deux foyers, presqu'en entier consumées, n'avaient plus ni pé- « tillements, ni chansons; les lampes, coiffées d'énormes abats- « jours, jetaient sur le tapis des lueurs circulaires, laissant dans « la pénombre les coins et les murailles; à travers la glace sans

« tain on voyait le grand paravent qui abritait la veillée labo-
« rieuse des ouvrières des pauvres. Rien ne bougeait. »

Il y a infiniment d'art dans cette scène d'un grand effet; des contrastes habiles y sont ménagés. La force d'âme de Pierre l'a trahi un instant, mais rapidement sa conscience se réveille.

« — Je partirai, je vous le jure! s'écria-t-il.

« — Vous, Pierre, partir! fit Alice avec un sursaut. Jamais! »

Ce *jamais* ouvre les cœurs silencieux trop longtemps. Pierre parle le premier; Alice l'écoute avec ravissement.

« — Ah! dit-elle, en voilant d'un pli de sa paupière l'éclat
« inaccoutumé de son calme regard subitement avivé, vous m'ai-
« mez toujours de même?... Moi aussi, allez! je vous aime bien,
« maintenant!

« Et sa main longue, svelte et diaphane, aux ongles pâles
« mais polis et lustrés, main de patricienne du XVIme siècle, se
« posa sur l'épaule de Pierre. »

C'est une prise de possession, mais la conscience du jeune homme se révolte de nouveau.

« — Vous avez, vous, une excuse peut-être, dit Pierre avec
« tristesse, abandonnée, trahie....

« — Moi, trahie? Moi, abandonnée? interrompit Alice, avec
« un sourire plein d'une amère fierté.... Venez, lisez! »

Et, elle lui montre la lettre reçue. Pierre reconnait l'écriture de M. de Givré, et la lit avec stupeur. Tout le monde s'est trompé au château, ce n'est pas Raymond qui a abandonné sa femme, c'est elle qui l'a rebuté par sa froideur. L'anniversaire de leur mariage est proche, il choisit cette date pour revenir à Givré, et laisse percer l'espoir qui l'y ramène. Sa lettre ne le précède que de peu d'instants. Alice est encore occupée à persuader à Pierre que son devoir est de rester près d'elle pour la soutenir et la conseiller dans cette crise terrible de sa vie, lorsqu'on entend un bruit de pas, et de portes qui s'ouvrent. Le comte de Givré entre et embrasse sa femme au front.

— « Bonjour Pierre, dit-il. »

Comme on le voit, la situation est hardie, et habilement agencée pour le développement du caractère de la femme. Entre cet amoureux qui se dérobe par honnêteté, et ce mari qui revient armé de ses droits, que va faire Alice? Elle écoute sans émotion, sans pitié, le plaidoyer de Raymond. Il s'exprime pourtant comme

un homme de cœur, il lui demande humblement de ne pas creuser entre eux un abîme infranchissable, il promet de se rendre digne d'elle. Rien ne la touche; au contraire, elle s'irrite de ne pas trouver dans son mari le fat parfumé, qui aurait été l'excuse et l'explication de ses écarts. Ce qu'elle veut, c'est la séparation définitive, complète. Aucun appel n'a de prise sur elle. En présence de cette mauvaise volonté persistante, Raymond, torturé, exaspéré, cherche un motif, et n'en trouve qu'un seul.

— « Vous aimez quelqu'un ! s'écrie-t-il. »

Elle, calme, froide, dominatrice, répond avec tranquillité.

— « Eh bien ! c'est vrai ! »

Un incident banal, suivi d'une phrase maladroite et venimeuse d'un ancien prétendant d'Alice, fait soupçonner à M. de Givré le nom de son rival. Il veut arriver à une certitude, et y parvient promptement. Alice a donné rendez-vous à Pierre dans les bois voisins. C'est l'entrevue décisive. Dalila tentatrice, elle ne veut pas permettre au jeune homme de partir; elle trouve pour endormir sa conscience des attitudes passionnées, des paroles d'une tendresse pénétrante. D'ailleurs, sa vie est perdue, son mari sait la vérité, elle-même la lui a dite...

« — Ah ! tenez, dit Pierre bouleversé, je ne veux pas appro-
« fondir vos paroles, ni descendre dans votre conscience... Voyons,
« avez-vous songé que ce criminel aveu, qu'un criminel mouve-
« ment d'orgueil, ou mieux une crise de folie, a seule pu vous
« arracher, allait mettre promptement votre mari sur la vérita-
« ble trace de votre amour ?... Y avez-vous songé ?

« — Et vous, songez-vous que mon silence eût autorisé tou-
« tes les tentatives ?... Ah ! reprit-elle, tenant le jeune homme
« sous son regard, où elle savait mettre tout ce que sa voix se
« refusait à traduire, vous ignorez ce qu'est, ce que peut de-
« venir la vie d'une femme qui n'aime pas son mari, et qui en
« est aimée... Mieux vaut la révolte, mieux vaut l'outrage,
« mieux vaut le crime.... »

Cette éloquence ardente a, dans cette bouche froide, une séduction étrange. Appuyée à l'épaule de Pierre, Alice lui raconte son amour, comment il est devenu son dieu, son maître... Maintenant, elle a perdu la foi, plus rien ne peut la retenir, l'œuvre de démoralisation est complète.

« — Je suis païenne » dit-elle fièrement, reniant avec ce mot

tout son passé. Elle n'admet pas les demi mesures, elle veut déserter son foyer, s'en aller bien loin avec Pierre! Elle n'a compassion de personne. Père, mère, mari, elle a tout oublié! On attend vainement chez cette femme, si jeune, un cri de la conscience, un regret, une hésitation, un mouvement de pitié pour le malheureux qu'elle tente, et dont l'existence, — elle le sait, — ne sera plus qu'un long remords. C'est en vain qu'il essaie de se soustraire à l'entraînement, de rappeler sa raison qui le fuit. Lorsqu'Alice lui demande « Voulez-vous ma vie? Me donnez-vous la vôtre? », cet homme, si fortement trempé, ne sait répondre que par un lâche baiser d'acquiescement qu'interrompt le galop d'un cheval. C'est M. de Givré qui traverse un carrefour voisin. Les deux coupables croient ne pas avoir été vus, et reprennent leur entretien. Pierre a cessé de lutter, il accepte le déshonneur. Il dit à Alice de rentrer à Givré, et d'y attendre une lettre de lui. » — Quoiqu'il arrive, ajoute-t-il, vous serez à moi.... »

Mais leurs plans de fuite vont être déjoués; les événements se précipitent, le drame devient inévitable. En traversant le bois, Raymond a aperçu sa femme dans les bras de Pierre Lefort! Il se rend directement chez son beau-père, et lui apprend, du même coup, la véritable histoire de son triste ménage, l'indignité de sa fille et l'ingratitude de son enfant d'adoption. Le marquis de Vercillac, profondément atteint, chancelle, étourdi de douleur, et écoute, comme dans un rêve, les volontés de son gendre.

« — Je ne veux pas de bruit, pas de scandale.... L'homme « que votre fille aime est un employé, quelque chose comme un « valet: chassez-le.... Il est trop bas pour ma haine.... Lui, parti, « je m'éloignerai, et remettrai ma femme entre vos mains. »

L'entrevue qui a lieu, quelques instants après, entre M. de Vercillac et Pierre Lefort, est émouvante dans sa simplicité tragique. Durant le trajet qu'il avait fait seul, à la nuit tombée, de Givré à Bourville, les capiteuses fumées qui avaient un instant enveloppé le jeune homme, s'étaient dissipées. Il se retrouvait en face des exigences de sa conscience droite. Les paroles douloureusement sévères du marquis achèvent de l'accabler. Lorsque celui-ci s'éloigne, après lui avoir demandé de quitter Bourville dans les vingt-quatre heures, Pierre essaye un timide appel, il voudrait parler, se défendre, exprimer ses remords, ses

regrets, dire qu'il n'est pas coupable encore. Mais l'engagement qu'il a pris vis-à-vis d'Alice arrête ses paroles. Peut-on se dire honnête « quand on a promis le déshonneur à la fille de ses bienfaiteurs, à la femme de son ami? »

« M. de Vercillac s'était retourné à l'appel de Pierre, semblant « attendre au moins un essai de justification; on eût dit que « malgré sa hâte d'en finir, il ne s'en allait qu'à regret. Néan- « moins aucune parole n'ayant suivi la timide interpellation « qui l'avait arrêté, le marquis ouvrit la porte et sortit. Pierre « le laissa partir. Resté seul, il se mit à pleurer en silence, « auprès de son feu mourant. »

Il est là encore, abîmé dans des méditations désolées, quand il entend frapper à la porte. C'est Alice! Elle a tout appris! Elle sait qu'on veut chasser Pierre, elle a eu peur que, saisi de remords et de scrupules, il ne parte sans l'emmener, elle est venue étouffer, une fois encore, la conscience du jeune homme. La scène entr'eux est pénible; elle dégrade la femme, sans relever l'homme, puisque, finalement, il succombe et consent à un enlèvement immédiat. Dans tout cet entretien, madame de Givré est d'une impudeur farouche; sa beauté, son amour ne parviennent pas à mitiger l'indignation qu'elle inspire. Son égoïsme est monstrueux; dans cette âme si jeune, les sources de vie morale semblent subitement taries, elle n'a plus ni douceur, ni tendresse. On dirait un cœur fermé, ravagé par les amertumes et les déboires de la vie, qui, se rouvrant tout à coup à une passion violente, cesse de connaître toute autre chose au monde, et renie un passé de douleur. Alice, elle, n'a pas une seule de ces excuses. Elle a vécu toujours dans une atmosphère heureuse, adorée de ses parents, aimée du mari qu'elle a choisi, ne connaissant aucune des luttes âpres qui dévoient la conscience. On ne peut même dire qu'elle aît été tentée par Pierre Lefort! C'est elle, volontairement, froidement qui se jette en plein drame, et qui l'entraine à sa suite. Lorsque le comte de Givré les surprend à cette heure suprême, c'est elle encore qui demande à Pierre — « Êtes-vous armé? » C'est elle, de nouveau, qui, voyant la vie de son amant menacée par son mari, saisit un revolver, et fait feu, visant Raymond. Mais Lefort, voulant la sauver d'un meurtre impie, se jette au devant du coup. La balle lui troue le front, il tombe, Alice crie: « Dieu juste! » et se précipite sur son cadavre.

Quelques années après, nous retrouvous madame de Givré à Paris, redevenue dévote. Ce nouveau revirement ne nous la rend pas plus sympathique, et l'on ferme le livre avec une impression de tristesse écrasante, comme après le récit d'une histoire vécue. Si nous ne nous trompons pas, Alice de Vercillac a existé; elle est trop en dehors du vrai conventionnel et littéraire, pour être un simple produit de l'imagination d'un auteur, aussi soucieux que l'est M. Rabusson de respecter la réalité des caractères. Pierre Lefort, lui aussi, a vécu; on rencontre parfois ces natures nobles, généreuses, droites, inflexibles comme une lame d'acier, dont on attend des miracles de conséquence, et qui succombent avec une facilité étonnante aux tentations contre lesquelles elles se sont les plus raidies. Triste fragilité, inconstance et néant des sentiments humains, tout en nous est incomplet, incertain, capable de chûte; les mieux armés sout vaincus comme les autres. Certes, Pierre Lefort n'est pas logique; il a ses heures de lâcheté, sa position spéciale rend ses défaillances inexcusables; mais, que celui qui est toujours demeuré invariablement fidèle à ses principes lui jette la première pierre. Nous nous bornerons à répéter avec l'auteur que seule, peut-être, la morale religieuse permet de résister à de pareilles secousses, et encore dit-il: — « Il y a des heures où les plus dévots cessent de croire au diable, où les plus enfants cessent de croire à Croquemitaine. » — Et c'est justement en ces heures-là que la tentation nous guette, pour nous provoquer à l'injustice, à l'ingratitude, à l'ambition démesurée ou à l'amour coupable.

C'est encore un drame psychologique que M. Georges Pradel nous raconte dans: *La faute de Madame Bucières.* Une jeune fille riche, jolie, intelligente, trompée par les odieuses machinations de sa tutrice, est séparée de l'homme qu'elle aime et mariée au neveu de celle-ci, un pauvre être maladif et sauvage. Le mariage accompli, Lucienne s'aperçoit que Léon Bucières, outre ses disgrâces physiques, est encore un maniaque de la pire espéce, sujet à des crises de folie, et à des convulsions nerveuses effrayantes. Le désespoir de la malheureuse femme s'accroît, quand elle constate qu'elle va être mère! Son indignation est sans bornes contre Madame Trévois qui l'a trompée; contre Stéphanie, la sœur de son mari, qui a endormi la con-

science de son frère, et l'a poussé à cette union criminelle. Mais, lorsque Léon meurt, en invoquant le pardon de sa femme, en lui recommandant Stéphanie, Lucienne oublie les torts subis. Par bonté d'âme, elle garde auprès d'elle cette belle-sœur, nature méchante, caractère atroce, qui va devenir son tyran et son bourreau journalier.

Madame Bucières est veuve depuis quelques années, lorsque Hubert de Breuil, le capitaine de vaisseau qu'elle a aimé autrefois, reparaît sur la scène. Tout s'explique entre eux; jamais il n'a songé à se marier avec une autre, ce sont des inventions mensongères de Madame Trévois; il adore toujours Lucienne et lui demande de l'épouser! Elle aussi l'aime encore! La tentation est grande, mais la passion maternelle l'emporte dans son cœur dévoué, ou pour mieux dire le sentiment du devoir vis-à-vis de l'enfant maladif, qui a besoin de tous ses soins pour être sauvé de l'héritage fatal qui le menace. Elle repousse Hubert, et consacre sa vie au fils, dont chacun des traits lui rappelle une union détestée, et le souvenir du malheureux fou qui a détruit sa vie. Elle réussit, par des prodiges d'amour maternel, à lui donner une apparence de santé. Eugène devient un homme robuste. Nous le voyons marié à une femme frivole qui le domine entièrement, et qui jalouse sa belle-mère. En effet, Lucienne est toujours jolie, et toujours aimée par Hubert de Breuil qui est revenu de ses voyages, et qui l'entoure d'une amitié dévouée. Madame de Bucières jouit d'une certaine paix, elle croit son fils sauvé! Jamais elle ne lui a parlé de son père; il ignore la maladie à laquelle il a succombé; les médecins ont dit que cette connaissance pourrait lui être fatale, développer en lui les germes d'une nervosité latente. Mais le hasard déjoue les précautions les plus habiles. Un jour qu'Eugène Bucières s'amuse à examiner dans la bibliothèque l'intérieur d'un vieux bahut, il appuye le doigt sur un ressort secret; la planchette glisse dans les rainures, et découvre une cachette. Dans cette cachette, il aperçoit un petit registre relié. Il s'en empare, et le lit avidement. C'est le journal de son père. Il apprend ainsi, subitement, brutalement, la plaie qu'on lui a cachée, le mal hideux qui le menace. Il devient la proie d'une panique insensée. La lecture terminée, il jette sur la glace un regard égaré, son visage est le visage d'un fou; il court vers sa mère. Elle le voit, les traits

heurtés, les yeux hagards, ressemblant épouvantablement à son père; le cahier qu'il tient en main lui révèle tout. Il lui semble entendre de nouveau l'arrêt des médecins: — « Une émotion violente; une terreur! et la maladie peut reprendre tous ses droits! »

« Il la regardait toujours, la bouche béante, les yeux grandis « par une fixité affolée.

« — Je suis le fils de ce... de...? Je suis son fils!... Je serai... « Je vais être... Je le sens comme lui!... fou! fou! ah! c'est « horrible! fou furieux! C'est vrai? c'est possible?

« Elle chercha un appui autour d'elle, la malheureuse! Elle « était seule, abandonnée à elle-même, et devant elle, cet en- « fant qui appelait à l'aide, avec un désespoir de noyé.

« Toute sa vie! toute sa tâche! tout cet édifice de tendresse « et d'amour, tout croulait! tout sombrait! Encore une seconde, « et c'en était fait; elle allait le voir peut-être, se tordre à ses « pieds dans les convulsions d'une crise.

« Et il était toujours là, répétant:

« — C'est vrai!... C'est vrai!... Je suis son fils? Dis...? Mais, « dis donc?...

« Il y eut un silence mortel.

« Et alors, fermant les yeux, accablée, honteuse, la tête basse, « comme si réellement elle avait été coupable:

« — Non!.. Non!... fit-elle, d'une voix lourde, froide, qui tomba « sur cette fureur comme une douche d'eau glacée... tu n'es « pas le fils de cet homme!... »

C'est de beaucoup la meilleure scène du livre. Cette abnégation qui va jusqu'à la honte, est le dernier mot de l'amour maternel. Mais Eugène n'en est pas digne! Insensible à la torture que subit sa mère, ne songeant qu'à se rassurer plus complétement encore, impitoyable égoïste il veut connaitre le nom de son père véritable. Le dialogue est poignant. Lucienne au début, le supplie de ne pas l'interroger. Tout à coup, il lui semble voir luire un soupçon dans le regard de son fils...

« Il fallait qu'il ignorât toujours la supercherie sublime, le « mensonge sacré qu'elle venait de proférer. Oui, le supplice « continuait. Il lui fallait un nom. Et qui lui désigner, qui? La « pauvre créature!...

« Alors, instinctivement, sans y réfléchir, elle voulut faire

« partager le poids de sa peine, — de sa faute ! — à celui qu'elle « avait toujours aimé d'une passion chaste, celui dont elle avait « sacrifié le bonheur à cet être cruel qui la torturait sans « pitié.

« Et, comme il répétait une fois encore sa question, revenant « sans trêve à la charge.

« — Oui... oui... mon enfant !... tu le connais !... C'est !... c'est !... « Hubert ! c'est M. de Breuil. »

Le sujet est trop pénible, la plupart des personnages sont trop odieux pour que le roman de M. Pradel soit d'une lecture attachante et sympatique. Cependant on ne saurait méconnaître sans injustice les qualités dramatiques du récit, et l'originalité des caractères et des situations. D'ailleurs, le volume ne se termine pas sur l'épisode douloureux de cette navrante et volontaire humiliation maternelle. La vérité se découvre. Eugène repentant, connaît enfin le sublime amour dont il a été aimé, lui-même force sa mère à épouser M. de Breuil, et Lucienne peut être heureuse, sans que son bouheur coûte ni la vie, ni la raison au fils pour lequel elle a sacrifié jusqu'à son honneur de femme, et qui retrouve le calme moral, en abjurant l'égoïsme monstrueux qui faisait de lui un déséquilibré.

Voici, maintenant, une poignée de nouvelles d'une allure rapide : *Amoroso*, par, M. Georges Japy. La première, celle qui donne son nom au volume, a pour sujet un carnet, en peau de requin, avec des coins d'argent, trouvé un jour de neige au bord d'un lac. Le promeneur est curieux, il ouvre le calepin, et, sur la page blanche, voit tracé à l'encre bleue, d'une main de femme, le mot : « Amoroso. » Il tourne les feuillets : ils sont bigarrés d'encres de couleurs diverses, suivant la portée des réflexions qu'ils contiennent. Toutes traitent de l'amour, mais c'est un roulis continuel de sensations opposées, dans une gradation de nuances — *Bleu d'azur :* Il me semble que les prêtres ne devraient bénir que des mariages d'inclination — *Pourpre :* La pudeur ? Une question de couturière — *Du brun foncé :* Il y a trois sciences bien difficiles : le savoir vivre, le savoir plaire, et le savoir mourir.

Citons encore dans ce volume : *Les noces d'or*, où l'on trouve un sentiment vrai et des touches délicates. Deux vieux époux, sains, robustes, beaux encore sous leurs cheveux blancs après

cinquante ans de mariage, fêtent cet anniversaire, entourés de leur famille heureuse et prospère. L'honnêteté de leur vie a conservé aux vieillards la chaleur du cœur; la monotonie de la province n'a pas alourdi leur intelligence. Le soir, en se retirant, après cette journée de fatigue, au lieu de prendre le repos qui leur serait nécessaire, ils s'oublient près du feu, dans une longue songerie. Puis, leurs yeux se rencontrent avec une attendrissement rempli de douceur et de larmes. Alors, ils se rapprochent l'un de l'autre, et commencent à évoquer le passé. L'aïeule ouvre un coffret de laque, et en sort des feuillets jaunis. Ce sont leurs billets d'amour! Ils les relisent, laissant fuir les heures de la nuit. Le matin les surprend, à demi assoupis, des tas de lettres éparpillées sur les genoux. Leurs enfants, inquiets de ne pas les voir paraître, viennent frapper à la porte; un des gendres tend le premier la tête. Il s'exclame de les voir ainsi, les yeux gonflés, le visage troublé.

« — Bah! taisez-vous, Sylvestre! s'écrie l'aïeul, avec un bon sourire, étirant ses membres ankylosés par le frisson du matin. Une nuit de noces, un petit excès est bien permis! »

Encore un volume de nouvelles: *Les contes d'Automne*, par N. L. J. Ronchaud. Le premier de ces contes nous conduit dans une villa du Pausilippe, en face du cap Misène, en l'an de Rome 712, et nous y voyons Virgile jeune, s'énamourant de la comédienne Cythéris. Il y a beaucoup d'art dans les descriptions de la vie antique, ce qui n'est pas surprenant de la part de l'éminent archéologue. Sa science l'a sauvé du péril de moderniser les allures, le langage et les sentiments de ses personnages. Il a su leur donner l'empreinte de la civilisation de l'époque, afin que dans le *triclinium*, mollement étendus sur *les acubitas*, disposés autour d'une table *tripède*, ils ne nous fissent pas l'effet de contemporains soupant chez Véfour, et discutant la hausse des Suez entre un américain du sud et une demoiselle fardée. Dans ce temps-là l'Amérique n'était pas inventée et Aspasie ne mettait pas de rouge. On buvait du Falerne dans des coupes d'or, et l'églogue était fort en honneur.

Après cette excursion de saveur mythologique, M. de Ronchaud nous ramène en pleine ère chrétienne sur un plateau du Jura, un jour de jubilé, dans lequel tous les ennemis se réconcilient. Il aime ce pays montagneux, et se complaît volontiers dans sa description.

Une des nouvelles suivantes: « *le Voile,* » se passe à Colmar et ne manque pas d'un certain cachet tragique. C'est l'histoire étrange d'une jeune femme, d'ailleurs sage et vertueuse, qui a empoisonné son mari, parce que, l'ayant épousé sans plaisir, elle l'avait prévenu d'avance que, si l'amour ne venait pas, elle se débarrasserait de lui. Aveuglé par la passion, Jean Gisler accepte cette condition cruelle. Malgré son dévouement, il ne réussit pas à se faire aimer de sa femme, et bientôt celle-ci ne parvient plus à maîtriser son aversion. Après des luttes morales atroces, Berthe succombe au crime qui la tente, et donne de l'arsenic à son mari. Le pauvre homme devine quelle est la main qui le tue, mais meurt, sans la dénoncer. L'empoisonneuse, repentante et désespérée, va se constituer prisonnière.

Tels sont les contes d'automne! Aurons-nous des contes d'hiver?

Décidément, la mode est à l'Angleterre. Nous avons eu *John Bull et son île* par M. Max O'Rell. Voici M. Hector France, qui dans *Les Va-nu-pieds de Londres,* nous présente à son tour une étude sur la capitale du Royaume Britannique. Ses lecteurs doivent espérer qu'elle est poussée au noir et à l'atroce, car l'impression ressentie est effrayante et lugubre. Dans un langage, d'une crudité énergique, l'auteur nous promène à travers lés faubourgs et les bouges de la grande Cité; il nous fait pénétrer dans des abîmes de misère et de corruption telles, qu'aucun travail précédent de ce genre ne nous avait préparés à de si douloureuses révélations. Il semble traverser un des cycles de l'enfer. Dante n'a rien inventé de plus horrible; et, en vérité, les portes de l'espérance se ferment, devant les malheureux criminels qui s'agitent dans cette fange.

Quel que soit le mérite de cette étude de pathologie sociale, la lecture en est pénible. A l'étonnement succède l'épouvante. Comment, en pleine civilisation, dans cette Angleterre, gardienne des traditions austères du protestantisme, de pareilles misères et de pareils vices peuvent-ils s'étaler à la lueur du soleil? La conscience révoltée demande le remède à tant de maux? Il n'y en a pas, répondent les sincères. — Mais la société est en péril, il faut la défendre! On réplique, en augmentant le nombre des *policemen,* et l'on ne guérit rien. M. Hector France lui-même n'indique pas la manière de réparer le mal. Après

l'énumération de ces « œuvres sans nom, » on attendait un mot consolant d'espérance. Il se contente de citer un discours de John Bright, où le célèbre socialiste, après avoir étalé les misères de l'Angleterre, demandait au Parlement d'y apporter remède en diminuant les taxes, ouvrant des écoles, etc., etc. Le Parlement s'émut et mit à l'ordre du jour la question du paupérisme; il y eut une exposition de statistiques effrayantes, et, après bien des paroles et des « appels, » il en résulta pour le pauvre.... des mots.

« *Verba, verba, prætereaque nihil.* »

Mais, quittons ces peintures hideuses de misères et de vices sans remède, pour rentrer dans une atmosphère plus respirable. Voici une nouvelle de M. Barrili. où tout s'arrange le mieux du monde. Là du moins la tragédie est absente; les personnages jouent à l'amour, s'approchent du drame, mais ils ont garde d'y tomber sérieusement: Ce sont des opportunistes qui se meuvent à l'aise dans leur milieu social, des équilibristes, qui, à force de tenue, savent se maintenir debout sur la corde raide. Toute l'histoire naît d'une équivoque. Clelia Donati, l'héroïne du livre, en se promenant en voiture avec sa mère, voit chaque jour, posté à l'angle de la rue qu'elle traverse, un jeune homme, bien tourné, qui la suit longuement du regard. Elle consulte une amie sur le cas étrange. Evidemment, l'inconnu est un amoureux! La tête de Clelia se monte, sa curiosité s'excite, mais impossible de découvrir le nom et la situation du soupirant! Les deux jeunes filles le surnomment: *Fior di Mughetto*, et c'est ce surnom qui sert de titre au roman.

Le temps passe, *Fior di Mughetto* gardant son incognito et ne révélant pas son secret, Clelia, découragée de l'attente vaine, épouse le baron Rinaldo degli Agrimonti, un bellâtre insipide qui ne tarde pas à renouer une ancienne liaison, avec la princesse de Rocca Severa, grande dame fort avisée, dont on ne secoue pas aisément le joug. Désespoir de la jeune femme. A ce moment *Fior di Mughetto* rentre en scène! on le présente à Clelia sous le nom d'Egisto Signorini. Elle croit s'apercevoir qu'il l'aime toujours, et se sent touchée de cette constance. Quelle différence entre lui et Rinaldo! Ce qui ne l'empêche pas de se servir du jeune homme pour essayer d'exciter la jalousie de son mari; elle ne réussit qu'à froisser son amour propre.

Scènes conjugales, violences, menaces. Clelia se réfugie chez, sa mère. Toutes ces péripéties se seraient terminées d'une façon désastreuse pour l'honneur des Agrimonti, si la baronne n'avait providentiellement appris que l'amour poétique et timide de *Fior di Mughetto* n'était que le produit de son imagination de jeune fille. Le malheureux n'avait jamais songé à elle! C'était tout simplement par oisiveté et régularité d'habitudes, qu'il venait chaque jour, à l'angle de la même rue, attendre l'heure de son diner.

Malheureusement pour la morale du récit, la Providence choisit mal son intermédiaire. Tullio Frangipani, le célibataire d'âge mûr qui empêche l'esclandre, qui engage la jeune femme à rentrer sous le toit conjugal, qui lui enlève ses illusions sur *Fior di Mughetto*, est tout bonnement un séducteur adroit, qui travaille pour son propre compte et pose des jalons en vue de l'avenir. Ces jalons sont même si bien plantés, que le lecteur ne peut conserver aucun doute sur l'espèce d'influence qu'il est destiné à exercer dans le ménage Agrimonti.

Le talent de M. Barrili, qui nous parait, dans ce dernier ouvrage, d'un réalisme un peu terne, est cependant très connu et apprécié en Italie ; ses romans y ont beaucoup de vogue. M. Boito, au contraire, est un débutant dans la *nouvelle*, bien que sa réputation d'écrivain brillant ne soit plus à faire. Mais, jusqu'ici, il s'était borné à la critique. Dernièrement seulement, il a publié « *le Storielle vane,* » qui l'ont mis en lumière comme romancier. Aujourd'hui, il vient de faire paraître un nouveau volume, sous le titre de: *Senso, Nuove storielle vane.* Le style et la manière sont d'un *impressioniste* et d'un naturaliste. Il emploie le mot exact et ne recule pas devant la crudité de l'expression, lorsque cette crudité doit marquer un effet, mais il est trop artiste pour en faire un abus inutile.

Dans la première histoire: *Vade retro Satana,* le triste fait de ce prêtre, qui se voit condamné par son évêque, pour avoir trop bien résisté à la tentation, et combattu le scandale, rappelle *Autour d'une Source* de Gustave Droz. Mais les couleurs de M. Boito sont plus fortes et son talent est plus âpre. La seconde nouvelle, qui a pour titre « *Macchia Grigia* » laisse une impression pénible de terreur.

Il y a en effet quelque chose d'atroce dans la sort de ce

malheureux, qui voit toujours devant lui la tache grise et informe d'un cadavre de noyé. Ce cadavre, il l'a aperçu une nuit, roulant dans les flots de la rivière. C'est celui du père de la jeune fille qu'il a séduite et abandonnée! Le remords, sous cette forme spéciale, le poursuit sans cesse. La tache grise s'étend partout à ses yeux: sur la joue d'une jolie femme, sur l'orgue de l'église, sur la muraille de sa chambre.... Il ne peut y échapper. Elle n'a pas de forme déterminée, elle s'élargit, elle diminue... On dirait un monceau de boue, « un tas de haillons purulents qui seraient animés de vie. »

Après cette excursion dans le lugubre, passons à de moins sinistres impressions. *Parigi e i parigini* de M. del Balzo, nous apporte justement la note joyeuse dont nous avons besoin. Contrairement à la mode du jour, l'auteur laisse de côté le vice effrayant et sordide, il s'occupe surtout de décrire les plaisirs et les merveilles de la grande ville. Il nous promène a travers ses restaurants et ses théâtres, tantôt faisant le portrait d'un contemporain, tantôt racontant une anecdote du passé. Comme la plume de M. del Balzo est alerte et gaie, la course ne manque pas d'agrément. Il termine par la définition de Paris. Les uns disent: c'est, Athènes! d'autres répondent: c'est Babylone! Chacun, à la fois, a tort et raison. Il faut l'examiner dans son ensemble et répéter avec Charles Quint: « Paris est le monde, » à moins qu'on ne préfère l'appeler plaisamment comme le peuple: « Le paradis des femmes, le purgatoire des hommes, l'enfer des chevaux. »

L'auteur propose encore une autre définition. « *Paris est l'éponge du monde, elle absorbe et transforme tout.* » Il ajoute que les Italiens doivent aimer Paris, parce que leurs artistes et leurs littérateurs y ont été toujours fêtés et appréciés. Ils n'ont pas besoin de l'envier, puisqu'ils possèdent Rome. « Paris com-« plète Rome, et Rome complète Paris. Le plus grand poëte vi-« vant, Victor Hugo, n'a-t-il pas dit que Rome et Paris réunis « sont le cœur et le cerveau du monde. »

THOMAS EMERY.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER

Lettres de France.

Paris, le 25 Décembre.

Les gens de théâtre ont, ces jours derniers, plus occupé le Paris mondain que la prise de Sontay et le voyage du Kronprinz. On ne s'abordait plus qu'en se demandant des nouvelles de l'incident Taillade ou de l'incident Sarah Bernhardt-Colombier.

M. Taillade, attaché à la porte Saint Martin, avait, de par traité, stipulé que son nom serait le premier sur les affiches. Sur celles qui annonçaient la prochaine représentation de *Nana Sahib*, dont nous allons parler tout à l'heure, M. Taillade figurait bien en tête ; mais, c'est l'acteur qui écrit, « cet avantage se trouvait annulé par la façon dont les noms de deux artistes étaient exceptionnellement placés en vedette et en dernier sur la même affiche » Taillade rendit donc son rôle, malgré les instances de la direction, et c'est Larrey qui a dû le jouer.

Pendant ce temps, Madame Sarah Bernhardt, cause première de ces susceptibilités, s'en prenait à une ancienne amie, Madame Marie Colombier, qui avait écrit un livre à scandale, intitulé *Sarah Barnum* et plein d'allusions que le titre rendait encore plus transparentes. Armée d'une cravache, escortée d'un parent et de M. Jean Richepin, l'auteur de la pièce qu'elle répétait, elle se rendait chez la pamphlétaire, la poursuivait partout et, satisfaite de s'être fait justice à elle-même, déposait l'instrument de supplice chez le concierge en lui criant: « Dites à Mademoiselle Colombier que je tiens cette cravache du maréchal Canrobert et que je la lui laisse à titre de souvenir! »

Cependant, les deux amis étaient intervenus, en présence de l'entrée en scène de personnes étrangères qui se trouvaient chez Madame Marie Colombier et notamment de M. Jehan Soudan. Il en est résulté des envois de témoins, des procès-verbaux et finalement beaucoup de tapage.

Mais l'histoire est par elle-même assez piquante pour qu'on désire en entendre le récit de la bouche d'un des acteurs. Il est vrai qu'il émane de la principale intéressée, ce qui préviendra le lecteur de la somme de crédit qu'il peut accorder à toutes ses parties :

« Je m'étais réfugiée dans le salon, refermant sur moi la porte, écrit Mme Marie Colombier. M. Richepin, la repoussant, me fournit un abri; les plis de la portière, réunis à ceux des rideaux d'une croisée, me cachèrent, et j'assistai à la scène sans être vue, — sauf de M. Kerbernhardt qui, m'ayant découverte, a bien voulu garder le silence.

« M. Richepin, qui accompagnait, — on ne sait pourquoi, — Mme Sarah Bernhardt, ne s'est pas borné à l'assister. Il a atteint avec son couteau un de mes amis qui cherchait à l'arrêter. Quant à la légendaire cravache dont vous parlez, je voudrais bien la voir, tout le monde en parle et, seule, je ne la connais pas.

« Vous parlez de réparer le mal. Mais est-ce moi qui l'ai commis?

« J'écris un roman d'imagination, et, avant qu'il aît paru, on m'accuse de peindre Mme Sarah Bernhardt. J'envoie une lettre de rectification; le livre voit le jour: ma prétendue victime ne dit rien. Je la rencontre à la répétition générale de *Pot-Bouille*. J'y croise son fils dans les couloirs. Ni l'un ni l'autre ne réclament.

« Mais, voici que M. Mirbeau imprime que j'ai conté la vie de Mme Sarah Bernhardt, que mes victimes doivent se venger. Mme Sarah Bernhardt tombe dans le piège et vient ridiculiser ses amis chez moi. L'opinion publique a déjà fait la part des choses. Personne ne se serait reconnu dans *Sarah Barnum*, sans de maladroits amis.

« Si je regrette d'avoir écrit un livre mal interprété, Mme Sarah Bernhardt doit regretter le viol de mon domicile.

« Heureuse du hasard et de la discrétion de M. Kerbernhardt, qui ont terminé la tragédie en opérette, la prétendue persécutrice de Mme Sarah Bernhardt ne sera pas la dernière à applaudir au triomphe de la grande artiste si éloquemment prophétisé par vous. »

Et, de fait, le succès de Sarah-Bernhardt a été très-grand dans *Nana-Sahib*, non seulement comme actrice, mais comme directrice. Elle a rempli à merveille le seul rôle de femme de la pièce qui aît quelque importance. Sa voix avait des délicatesses infinies. Son jeu est resté sobre, comme il convenait au sujet. Elle a monté, d'autre part, la pièce avec un luxe inouï, avec un sens admirable de la magnificence et, si l'œuvre de M. Richepin tient quelque temps la rampe, c'est bien à la fugitive du Théâtre Français qu'elle le devra. Car *Nana-Sahib* est quelque chose de bâtard, sans caractère, qui tient à la fois de la féerie et du mélodrame, impuissant à provoquer les émotions fortes. C'est l'histoire, mise en alexandrins très-honnêtes, de l'instigateur de la révolte des Cipayes, en 1857, contre la domination anglaise. Asservi par les anglais, menacé par le peuple, il prend, quand la révolte éclate, le commandement des rebelles. L'état-major anglais, fait prisonnier, est livré aux tigres.

Seuls, lord Whisley et sa fille sont gardés comme otages. Cependant, le rajah est obligé de battre en retraite ; sa seule ressource consiste dans ces otages. Mais Djamma, qui l'aime, qui veut l'épouser, et qui est jalouse, fait fuir la fille de lord Whisley. Quand Nana-Sahib s'en aperçoit, il entre eu fureur. Cependant, il lui reste le père. Voici quelles conditions de salut il lui impose:

Du haut de ce talus où domine la porte,
Vous allez y monter ; et là, d'une voix forte,
Parlant à vos soldats, mylord, vous leur direz
Que je veux du pays les voir tous retirés,
Que je veux pour mes gens, pour moi, libre sortie,
Les honneurs de la guerre avec pleine amnistie,
Et que, si votre Edwards y met trop de lenteurs,
Je vous livre à l'instant aux bras des tourmenteurs.

Lord Whisley accepte. Mais voici ce qu'il dit:

Soldats de l'Angleterre,
C'est toujours moi qui suis votre chef militaire,
Et sir Edwards, ici, n'est que mon lieutenant.
Donc vous m'obéirez. Écoutez, maintenant.
Je vais être soumis aux plus affreux supplices.
C'est l'ordre du rajah. Serez-vous ses complices,
Soldats ? Souffrirez-vous qu'un de vos généraux
Meure en esclave, au lieu de mourir en héros ?
Non ! Choisissez pour lui le trépas qu'il préfère,
Et faites hardiment ce qu'il vous dit de faire.
Ecoutez bien ! Soldats, pour la reine et pour Dieux !
(*Découvrant sa poitrine*)
Et visez droit au cœur, voici la cible : feu !

Il tombe, la poitrine trouée de balles. Nana-Sahib se jette à la mer. Mais on le retrouve au cinquième acte, poignardant un rival, dans une caverne où il a entraîné Djamma à la recherche d'un trésor. Les deux amants réunis ne connaissent pas les paroles qu'il faut prononcer pour faire ouvrir les portes de ce palais. Djamma refuse même de les apprendre de Cimrou, au prix d'un baiser. Ils montent donc sur un bûcher, préparé là par la Providence indienne et auquel ledit Cimrou met le feu.

Et c'est tout !

Il ne faut pas quitter le théâtre sans signaler la mort d'un chanteur populaire qut eut son heure de célébrité. Darcier — c'est de lui qu'il s'agit, — avait débuté au Conservatoire.... en qualité de groom ou de factotum, daus la classe de Delsarte. Il y rangeait les pupitres, en passant à travers les jambes des élèves. Plus tard, il s'essaya à jouer la comédie, puis abandonna celle-ci pour des chansons, qu'il disait à ravir. Il y avait dans sa nature un mélange bizarre de délicatesses et d'allures foraines qui sentaient le faubourg. On le voyait souvent s'attarder devant les lutteurs s'exerçant sur nos boulevard extérieurs, engager avec eux, sur le ton le plus trivial, une conversation suivie. Dans la maison qu'il habi-

tait à Montmartre, on ne voyait que poids et haltères trainant dans les coins. Comme les athlètes, il se huilait, et, sur les derniers temps, roulait ses membres dans le camphre. Arrivait-on le matin chez lui, j'entends le matin des noctambules, qui point vers midi, Darcier nu, armé d'une éponge, imbibée d'alcool camphré, vous ouvrait lui-même sa porte et vous priait sans plus de façon de lui frictionner le dos. Mais, sous cette grossière enveloppe, il y avait une âme de poëte et d'un poëte bien français qui toujours a chanté clair.

Des goûts, il serait d'ailleurs superflu de discuter. Est-ce que nos élégantes ne se sont pas avisées de prendre des leçons d'escrime? On cite déjà les noms des belles mondaines qui tirent l'épée et tiennent tête aux meilleures lames. Aussi, faut-il s'attendre à voir accueilli, par un double succès de curiosité, le bataillon d'escrimeuses qui va nous arriver de Vienne. On ne dit pas, pourtant, si elles sont plus jolies et plus élégantes que celles qui composaient le fameux orchestre, exhibé il y a quelques années.

Après tout, la chose n'a lieu d'étonner qu'à moitié. Est-ce que, sous Louis XV, nous n'avons pas eu deux marquises rivales se battant au pistolet dans une allée du bois de Boulogne? Il est vrai que les temps étaient autres et qu'on pouvait trouver, chez le duc de Richelieu, de véritables trophées d'anneaux, de bagues, de portraits, de mèches de cheveux, de billets parfumés, sans compter cinq demandes de rendez-vous arrivées le jour de sa mort et auxquels il eut le regret de manquer.

Et, cependant, le vent est à la conciliation. Les scandales provoqués par le livre, comme celui de *Sarah Barnum*, tendent à disparaître. La presse francaise qui, un moment et pour partie, ne recherchait que les personnalités, semble amenée insensiblement à des mœurs meilleures. Le règne de l'aménité et de la courtoisie n'est pas encore inauguré. Mais, on sent qu'on reconnaît avoir fait fausse route et discrédité la profession en se jetant mille injures à la tête. Et c'est à un parti-pris qui tient de l'isolement réciproque, qu'on est tenté d'attribuer ce résultat. Aussi, a-t-on applaudi à l'idée qui a présidé au banquet du Grand Hôtel, banquet dans lequel se trouvaient réunis les représentants des opinions et des politiques les plus opposées. Après M. Jourde, président du syndicat, M. Edmond About a insisté sur les avantages de ces réunions confraternelles, au point de vue du frottement intellectuel. « Nous écrivons, a dit en substance le directeur du *XIXe Siècle*, pis que pendre les uns des autres. Le public, qui nous croit quelquefois, pense alors que les uns et les autres ont raison. De là, une certaine déconsidération qui s'attache à la plus noble des professions. Quand on se connaît mieux, on donne à ses polémiques un caractère moins personnel et moins passionné. » M. About a terminé en insistant sur la nécessité d'une association. Le siége est fait depuis longtemps sur

cette question. L'idée est de celles à laquelle tout écrivain sérieux a déjà souscrit. Mais, jusqu'ici, elle n'a pu être réalisée, par l'indifférence des uns, par le fait du mauvais vouloir de quelques autres que cette mise en corporation pouvait atteindre.

Je terminerai en vous signalant, puisque je parle de presse, la petite révolution de palais qui vient de s'accomplir dans l'un des organes les plus anciens et les mieux accrédités de la capitale: le *Journal des Débats.* C'est la grave feuille de la rue des Prêtres-Saint-Germain-l'Auxerrois, elle-mème, qui a tenu à nous en avertir par une note de quatre lignes, publiée en tête de l'un de ses derniers numèros. Dans cette note, il était dit que la société avait été prorogée pour trente ans, sans que la constitution fût modifiée.

Ce n'est pas sans peine que ce résultat a été atteint. Il y avait parmi les actionnaires, un riche député des alpes Maritimes, M. Récipon, qui s'était introduit dans la place dans l'unique pensée de prendre un jour en main la direction du journal. La nouvelle de son entrée aux *Débats* comme actionnaire, fit même à l'époque un certain tapage. Comme M. Récipon était connu surtout pour ses relations avec M. Gambetta, on ne manqua pas de dire que le journal allait passer entre les mains de ce dernier. Ce que les *Débats* contredirent aussitôt, en publiant une note démentant le fait et expliquant que M. Récipon n'avait que quinze actions sur 84.

Quand la question de prorogation de la société se posa, M. Récipon demanda, si non la direction entière, du moins le partage de cette direction avec M. Léon Say. Mais lui, homme de l'union républicaine, trouva dans les autres propriétaires, tous gens du centre gauche, de vives résistances. Et, pour ne pas prolonger une lutte inutile et d'ailleurs aujourd'hui sans objet, il vendit ses parts.

Le nouveau directeur du *Journal des Débats,* qui vient d'absorber le *Parlement,* autre organe du centre gauche dirigé par M. Ribot, n'est autre que M. Patinot, un homme de quarante ans, qui a passé à la préfecture de police sous le règne de M. Léon Renault, et qui a été successivement préfet de l'Indre et de Seine et Marne. Il est le gendre de M. Bapst, le directeur précédent. C'est un homme de talent, très-digne de la grande situation qui lui est faite et il n'y a pas à douter qu'avec lui on pourra encore appliquer á la feuille académique par excellence le mot de M. Hatin: « Déchirez tout ce qui a été écrit sur les événements accomplis dans ces trente dernières années et vous pourrez refaire cette histoire avec la collection des *Débats.* »

Paris, 1er Janvier 1884.

Paris a enterré assez joyeusement l'année qui vient de finir. Après le réveillon, les fêtes de Noël, les excentricités de la nuit de la Saint-Sylvestre, il a salué avec quelque espérance, 1884, qui vient

de commencer. Il s'est porté en masse sur les boulevards, et, malgré le marasme des affaires, il nous revient que confiseurs et camelots ont fait de superbes recettes. C'est qu'au seuil de l'année nouvelle, on a quelque peu oublié les suites des kracks de 1882, qui pèsent encore lourdement sur nous, la guerre du Tonkin qui se terminera on ne sait quand et la guerre du printemps, à laquelle on ne veut plus croire, comme aux grandes choses vaticinées un peu trop à l'avance.

Foin du passé ! D'autant qu'il n'est point gai et qu'on pense sans trop de découragement à demain qui est l'avenir. Les politiciens mettent le cap sur les élections municipales de mai et la révision ; la jeunesse des écoles se met en tête, (à la suite d'articles impérieux du *Cri du peuple*, qui ont provoqué des incidents rapportés au jour le jour par la presse et sur lesquels il est inutile d'insister ici), de s'organiser en une vaste corporation.

L'idée n'est point neuve, d'ailleurs, et, en parcourant l'histoire du quartier latin, nous la trouvons appliquée à différentes époques. Sans remonter au déluge, ni même au commencement du siècle dernier, nous voyons nos étudiants en corps, à l'heure de la révolution, voler aux frontières menacées. Et quand, en 1814, l'ennemi a envahi le territoire, les élèves en droit ou en médecine, les polytechniciens, composèrent douze batteries de l'artillerie de la garde nationale, pour former, au 28 mars, une réserve mobile de 28 bouches à feu. Quand tout le monde manque à son devoir, ils font le leur et c'est ce qu'apparemment le *Cri du peuple* semble avoir oublié quand il traite de « *fils pourris de la bourgeoisie*, » les descendants de ces volontaires.

Dans la restauration, l'opposition de la jeunesse à la réaction s'accentue. Elle proteste, non seulement à Paris, mais même à Montpellier, à Rennes, à Lyon. La justice se voit contrainte d'intervenir. Le Parlement lui-même est saisi, et, quand Lallemand est frappé à mort, des souscriptions s'ouvrent pour lui élever un monument. Le jour anniversaire de sa mort, une manifestation imposante des étudiants a lieu au Père-Lachaise, et l'histoire, qui répudie les mensonges des partis, ne manque pas de l'enregistrer.

Faut-il encore rappeler que le 2 février 1823, le jour de l'exécution des quatre sergents de la Rochelle, les écoles se massent sur la Place de Grève, *genoux en terre?*

Faut-il rappeler qu'en 1827, les étudiants veulent porter à bras le cercueil de Manuel et que, sur défense de la police, ils dételent les chevaux, pour traîner le char funèbre?

Trois ans plus tard se formait une vaste association républicaine d'étudiants, sous le nom d'association de Janvier, et, en peu de temps, elle réunissait 15,000 adhérents. Elle organisait même une campagne de banquets et, à l'un d'eux, paraissait un étudiant qui portait un toast à la Convention: Félix Pyat.

On connaît la part prise par les écoles à la révolution de 1830. Sous le gouvernement de juillet, la jeunesse continue sa campagne contre la réaction. Il se fonde diverses sociétés puissantes qui donnent quelque souci au pouvoir. La presse fait même chorus avec elle et la conduit à la chambre des députés, pour déposer une pétition réclamant justice, au nom de la liberté de pensée violée dans les personnes de Quinet et de Michelet.

Sous l'empire, le même esprit libéral anime les écoles. C'est lui qui inspire les manifestations contre Nisard, contre Sainte-Beuve, contre Tardieu, qu'elle taxe de complaisance dans sa déposition au cours du procès Pierre Bonaparte.

Et c'est cette jeunesse, qui a de pareilles traditions, qu'on attaque dans la presse socialiste ! Inutile d'ajouter que le public lui a donné raison, estimant que son passé la mettait suffisamment assez haut pour dédaigner les épithètes qu'ou lui adressait.

Cependant à quelque chose l'incident sera bon. Puisqu'il a fait revivre l'idée d'une association qui, en Allemagne surtout, a donné les meilleurs résultats.

Le jeunesse aime, au surplus, toutes les tentatives. Témoin encore l'intervention de M. Jean Richepin, l'auteur de *Nana-Sahib*, dont je vous parle plus haut. On lui dit que l'acteur Marais est malade. Pour sauver sa pièce, il n'hésite pas à monter sur les planches et à jouer au débotté, sans préparation, un rôle écrasant. Ce rôle, il le remplit du reste à merveille, ce qui n'a pas peu contribué à accréditer le bruit qu'il devait acompagner Sarah-Bernhardt dans sa prochaine tournée artistique.

L'exemple de M. Richepin a d'ailleurs eu des imitateurs. Paul Burani — de son vrai nom Urbain — n'a pas hésité à remplacer également dans sa *Fanfreluche*, un acteur indisposé. D'où est née aussi la nouvelle qu'il accompagnerait Mademoiselle Jeanne Granier dans sa prochaine tournée exotique.

Je n'ai pas besoin de vous présenter Burani. C'est l'auteur d'une chanson qui a fait le tour de France, les *Pompiers de Nanterre*, et d'une satyre chantée qui a égayé les parisiens du siége, le *Sire de Fich-ton-camp*.

L'année n'a pas vu, au surplus, dans sa dernière semaine, éclore de nouveautés théâtrales. Nous n'avons lu, avec une revue d'Henri Buguet, *Fich-ton-kin*, titre à sensation par un public français, qu'une opérette de MM. Chivot et Duru, musique d'Audran, jouée aux Bouffes Parisiens.

De sujet, point !

L'ensemble constitue un conte à dormir debout. Jugez-en.

La villageoise Suzette, après quelques libations trop abondantes, a émis devant un marquis, le vœu, quelque peu curieux, d'être homme. Une goutte de ce narcotique que vous savez, et voilà Suzette endormie, transporté au château, habillée par le marquis, qui,

lui, a endossé la livrée. Le réveil, vous le devinez. Suzette, qui ne se trompe point sur elle-même, met la situation à profit. Elle promet une diminution de loyer à son parrain, fermier du marquis, une place de garde forestier à son bon ami, et enfin, à la filleule de son parrain, une dot bien rondelette. Le marquis trouve la substitution onéreuse et veut servir à Suzette une nouveau narcotique, en vertu duquel il la rendra à sa situation première. Mais la fillette a vent de la chose, substitue les boissons et fait avaler au marquis la coupe à elle destinée. Pris à son propre piége, le marquis réveillé, consent à tout ce qu'on demande et ainsi finit la comédie.

Livret peu attrayant en somme, que ne rachète point une musique spirituelle.

Serait-ce qu'en France, l'opérette qui, jadis, nous a valu des bijoux, aurait, elle aussi, fini son temps?

ARTHUR HUSTIN.

Lettre de Londres.

Londres, 28 Décembre 1883.

Ce moment de l'hiver est la saison productive de la littérature anglaise; les œuvres nouvelles naissent et se répandent, essayant de profiter des dispositions libérales qui animent le public britannique à cette époque de bonne chère et de cordialité. Il en résulte, que la plus grande partie des publications du jour appartiennent à la classe des livres destinés aux présents de Noël, et que les ouvrages sérieux, auxquels leur valeur intrinsèque assure un large débit, anticipent le courant, ou attendent qu'il soit passé. Par conséquent, quoique les semaines de décembre ne manquent pas de publications intéressantes, il arrive souvent que cette saison est plutôt remarquable par les incidents littéraires qui s'y produisent que par les productions littéraires proprement dites. C'est le cas cette année-ci. Parmi les évènements qui ont amené des discussions dans les cercles intellectuels, on doit citer en premier lieu l'honneur sans precédent qui a été, ou qui va être rendu à la littérature, par l'élévation à la pairie du principal poëte lyrique de l'Angleterre, ainsi que les controverses qui se sont élevées à ce propos pour savoir si c'est, oui ou non, un honneur qu'il reçoit. D'un côté, on éprouve une certaine satisfaction, en voyant reconnaître publiquement le fait que les talents littéraires peuvent être mis au rang

des exploits militaires, navals, et politiques; de l'autre, on est désappointé qu'un poëte comme M. Tennyson, si complètement sympathique à l'esprit de son époque, soutienne une institution, aussi peu en harmonie avec cet esprit, que l'est le rang héréditaire. Cette innovation, pouvant facilement avoir une influence importante sur la constitution anglaise elle-même, c'est pour cela qu'on discute à un point de vue général les goûts et les préférences d'un individu. Plusieurs personnes voient dans ce fait le premier pas vers une modification de la chambre des lords, et sa conversion en un *sénat à vie*, recruté parmi les notabilités du pays, sur le modèle du sénat italien. Plusieurs pairies, conférées sur de pareilles bases, changeraient probablement la constitution de la chambre des lords, et amèneraient l'admission du principe *des pairies à vie* que les lords ont jusqu'ici repoussé avec succès. Quant à savoir si M. Gladstone a réellement de tels plans d'avenir, ou si l'élévation de M. Tennyson est destinée à rester un événement isolé, le temps seul pourra nous l'apprendre. Ce qui est parfaitement certain, c'est que, même en attribuant à une erreur de jugement son acceptation d'un titre héréditaire, la plus grande partie des critiques — auxquelles il a été soumis parce qu'il se croit capable de faire usage de son jugement personnel — sont injustifiables et impertinentes. Il n'a pris en somme, que ce qu'il a pleinement gagné, et il a eu raison s'il en appréciait la valeur. Il n'a rompu aucun serment, manqué à aucune promesse; il n'a pas vendu son vote. Si « un seigneur parmi les esprits » condescend à devenir « un esprit parmi les seigneurs » les seigneurs y gagnent, et les esprits n'y perdent pas.

Il viendra même peut-être un temps, où les romanciers, les journalistes, et les hommes littéraires en général seront reconnaissants du précédent qui a eu lieu dans la personne de M. Tennyson. On peut douter que la reconnaissance du mérite poétique, comme passeport à la chambre haute, amène l'Angleterre à une culture plus générale de la poésie, mais ce fait a inspiré déjà à la génération actuelle quelques gerbes poétiques remarquables. Un journal important de Londres, considérant cet événement à un point de vue différent de celui adopté généralement par ses confrères, a énoncé l'idée que l'élévation de M. Tennyson à la pairie n'était pas pour lui, personnellement, un moindre honneur que la composition de *In Memoriam*. Ce blasphème contre la Muse apporté par la poste dans la paisible retraite du lauréat républicain, le fougueux et abondant Swinburne, le rossignol de Wordsworth, « un être au coeur bouillant, » fit naître, dans un incroyablement court espace de temps, trois sonnets, remplis d'une déférence ironique pour la chambre des lords, mais imprégnés d'un mépris contenu et d'un venin vitriolique, qui, aussi bien que leur beauté de forme, les feraient apprécier par M. Carducci, à l'attention duquel je les recommande. Il est cependant dommage que M. Swinburne

éprouve une aversion aussi insurmontable pour la législation héréditaire: car il n'est pas probable qu'il réunisse les suffrages d'une élection, et je ne vois aucun autre moyen pour permettre à son républicanisme de siéger dans les conseils de la nation, que de faire de lui un pair d'Angleterre. Si cela arrivait, il serait forcé de surpasser son prototype français, Victor Hugo, dans l'éloquence parlementaire, autant que celui-ci, — avoue-t-il, selon moi, un peu trop modestement peut-être — le surpasse dans la poésie. M. Tennyson n'ouvrira pas la bouche dans la chambre haute; mais les graves et solides apophthègmes dans lesquels il a, à l'occasion, réuni les fruits de ses méditations, et résumé dans une phrase le sentiment de la nation, convaincra la postérité, qu'à son époque, les capacités politiques n'étaient pas entièrement circonscrites aux lords et aux communes.

Pendant que la poésie est ainsi discutée dans la personne de son principal représentant vivant en Angleterre, un monument, dont personne ne conteste le droit, a été élevé à la mémoire d'un mort. Pour la première fois les œuvres de John Keats ont été complétement réunies, et grâce à la pieuse activité de M. Forman, déjà renommé comme éditeur de Shelley, elles viennent de paraître avec un luxe extrême, destiné à leur assurer sur les rayons des bibliothèques la place qu'elles occupent déjà dans les cœurs des lecteurs de la poésie. Il est probable que le sort de Keats est mieux connu sur le continent que ses écrits. De tous les poëtes anglais de son époque, c'est celui qui dépend le plus exclusivement des qualités essentiellement poétiques de ses œuvres. Il ne manque cependant pas d'indications dans sa correspondance prouvant, que s'il avait vécu, il aurait mûri, et serait devenu un grand poëte philosophique, jouissant d'une place presque semblable à celle qu'occupe aujourd'hui M. Tennyson. Mais il fut prématurement enlevé, alors que son cri était comme il l'exprime lui-même « Oh! plutôt une vie de sensations qu'une vie de force. » Différant en cela de ses contemporains, Shelley et Wordsworth, il ne parle pas le langage universel de l'humanité, mais celui des artistes et des poëtes, et son charme consiste si complètement dans le choix exquis de ses mots, qu'il est très difficile à un étranger de le comprendre dans l'original, ou de le rendre dans une traduction. D'un autre côté, son histoire est généralement connue, et il est devenu le type du génie malheureux, déchiré par des détracteurs brutaux et malveillants. Tout le monde connaît le désolé *Lama Sabacthami* avec le quel il prit congé de la vie, désirant (ce qui a été fait) qu'on gravât sur sa tombe: « Ici repose un poëte dont le nom a été écrit sur l'eau. »

En 1830 encore, un homme, doué cependant d'un vrai génie, Disraëli, ne trouva rien de mieux que de ridiculiser Keats; et dans la même année, *the Quaterly Review* parla dérisoirement de la

splendide édition illustrée de ses œuvres, qu'elle affectait croire être en préparation. Jusqu'à cette époque celles ci n'avaient pas été réimprimées, et ce ne fut qu'en 1841 qu'une petite et modeste édition sortit de la boutique d'un obscur éditeur. Enfin, en 1848, lord Haughton raconta l'histoire de sa vie, avec une habilité littéraire consommée, et réunit ses œuvres inédites. Depuis lors, Keats est devenu une des gloires poétiques de la nation, et l'on retrouve son influence chez presque tous les véritables poëtes. Et, maintenant enfin, il reçoit des mains de M. Forman, les marques visibles et extérieures de l'apothéose, dans une largeur de format, un luxe de papier et d'impression, une richesse d'illustrations, des soins et une recherche que, jusqu'ici, les éditeurs n'avaient accordés, en de grandes occasions, qu'à Milton et Shakespeare.

On dirait presque que la littérature anglaise du moment traverse une phase rétrospective. Parmi la masse des publications nouvelles, les seules qui aient éveillé l'attention générale, et se soient mêlées aux sujets de conversation courante, sont dédiées au souvenir des morts illustres; nous voulons parler des mémoires de lord Lytton et de lord Lyndhurst. Sous-son premier nom de Bulwer, lord Lytton a acquis, il n'est pas besoin de le dire, une réputation européenne. Peu d'ouvrages anglais de ce temps ont joui à l'étranger d'une plus grande célébrité que les romans brillants qu'il a écrits, pendant longtemps, avec la fécondité et l'animation d'un Byron, et qui, comme les poèmes de Byron, doivent en grande partie leur popularité à l'absence de traits caractéristiques, trop exclusivement nationaux, aussi bien qu'à celle de tout raffinement philosophique, en général mal compris par la majorité des lecteurs. Byron, lui, cependant, s'est élevé dans une sphère plus haute, où les enthousiastes de ses premières vers ne purent toujours le suivre; Bulwer, au contraire, demeura toujours constamment au même niveau intellectuel, quoiqu'il ait, avec une facilité étonnante, changé souvent de style et de thème, essayant de la fiction et de la poésie, de l'éloquence et du drame, pour revenir à chacun d'eux tour à tour, travaillant sans cesse, avec une infatigable énergie, à se montrer aussi multiple que son époque dans ses manifestations. Si la génération précédente a été surprise de l'abondance de ses œuvres, la nôtre l'est de la durée de leur succès, ses romans comptant encore des milliers de lecteurs; ses discours, inefficaces quand il les a prononcés, sont lus maintenant comme des modèles d'éloquence parlementaire; et si seulement trois de ses drames sont encore joués au théâtre, les dramatistes, ses contemporains, n'en ont pas, entre eux tous, produit un plus grand nombre qu'on puisse aujourd'hui représenter sur la scène.

Il doit être intéressant d'être admis dans l'intimité sociale et littéraire d'un tel homme, et c'est ce que son fils, l'actuel comte de Lytton, ex-vice-roi des Indes, accomplit pour nous avec un tact

et une bonne grâce admirable. Son œuvre est à la fois celle d'un éditeur et d'un biographe. Le rôle de ce dernier est facilité pendant quelque temps par l'autobiographie de feu lord Lytton, mais cette partie même a besoin de détails additionnels, et est précédée d'une préface sur la descendance héréditaire, élément important pour définir le caractère d'un homme. Depuis sa vingt-troisième année, cette ressource manque, et son fils est obligé de raconter l'histoire de son malheureux mariage, et de ses premières années de luttes littéraires, tâche délicate qu'il a accomplie avec une grande habileté et un sentiment parfait de le situation. La réputation de Bulwer date de *Pelham* (1825), livre que Carlyle a appelé, non sans raison, l'évangile des dandys, mais qui, justement à cause de cela, durera autant que les dandys eux-mêmes, tout comme l'utilitarisme, cette autre bête noire de Carlyle, prend rang parmi les évangiles du temps. C'est un roman qui représente, avec une vivacité merveilleuse, le ton de la plus frivole, mais non de la moins intéressante société de l'époque. Les autres ouvrages de Bulwer, publiés durant la période de ses travaux, qui se termine par son élection au parlement, peuvent être d'un art plus fin, mais sont très-inférieures comme intérêt réel. Parmi les passages les plus curieux de sa biographie, il faut citer: — les traits de caractère des parents de Bulwer; — les réminiscences de ses années de collège; — son premier et malheureux attachement; — les aventures de son voyage aux lacs de Cumberland et d'Ecosse; — sa *flirtation* avec lady Caroline Lamb, la volage *chère amie* de Byron qui a été, il semble, moins folle et plus coquette que nous ne l'avions cru; — et enfin sa correspondance avec Disraeli. On trouve, mêlés à la narration, et parfois l'interrompant, plusieurs longs fragments de romans inachevés, dont l'introduction dans le corps de l'ouvrage peut être critiqué, mais qu'on excuse à cause de leur caractère biographique. Les plus importants retracent, avec une vivacité singulière, quelques-uns des incidents de sa vie d'écolier; un autre raconte son amour pour lady Caroline Lamb; un troisième, *Greville*, écrit dans le même esprit que *Pelham* fait la satire des folies sociales. Deux volumes de cette biographie sont déjà publiés et trois autres doivent paraître encore et compléter l'ouvrage.

La vie de lord Lyndhurst écrite par sir Rawdon Martin, est très inférieure comme intérêt à celle de lord Lytton, et cependant la carrière de lord Lyndhurst, a été l'une des plus remarquables de l'époque. Américain de naissance, fils d'un artiste poussé en Angleterre par la guerre de l'indépendance, il s'éléva peu à peu, et devint lord chancelier durant cinq administrations, chef du parti conservateur dans la chambre des lords, sous le duc de Wellington, et la terreur du parti opposé par son éloquence et ses sarcasmes. Il était reconnu comme la plus puissante intelligence légale de son temps, et longtemps après sa retraite de la politique

active, sa vieillesse honorée était considerée, ainsi que celle de Wellington, comme une *possession nationale*. Cependant on en veut à Lyndhurst de ce que, s'étant élevé si haut, il n'ait pas fait plus encore. Il n'a laissé aucune preuve convaincante de son talent que le témoignage de ses contemporains. On ne peut en appeler de ce jugement; et le temps s'est chargé de solidifier la réputation des grands discours politiques auxquels les opposants de Lyndhurst n'osaient répondre. La vérité est, je crois, qu'il a été trop exclusivement un homme d'intelligence. Il avait perdu sa foi primitive dans le libéralisme, sans acquérir la foi des conservateurs, et la politique était devenne pour lui un jeu, auquel il apportait son esprit, sans être capable d'y mettre son cœur. De là, la défiance instinctive qu'il inspirait à tous les partis, et que sir Rawdon Martin n'explique, ni ne dissipe. Un homme de cette trempe n'est pas un bon sujet de biographie. Dans le cas de Lyndhurst, la difficulté est aggravée par l'absence presque totale de correspondances familières, et par la polémique continuelle que sir Rawdon Martin entame contre un biographe précédent, lord Campbell. Les fausses interprétations de Campbell sont si aisément reconnues, et ses qualités d'exactitude estimées si bas, qu'il était parfaitement superflu de commencer à chaque page une controverse avec lui. On a envie de répéter avec Franklin que, puisque il n'y a incontestablement aucune saveur dans le bœuf salé, il suffirait, une fois pour toutes, de dire le bénédicité sur le baril entier.

La saison de Noël s'est aussi distinguée par des productions légéres de deux hommes d'un génie véritable, I. H. Shorthouse et Richard Jeffreys; des noms probablement encore inconnus sur le continent, mais destinés à briller d'un vif éclat quand la postérité jetera un regard en arrière sur les derniers astres de la constellation littéraire du règne de Victoria. Je parlerai d'eux une autre fois, car les auteurs, sinon les livres, méritent une plus longue mention que celle qu'on peut leur accorder à la fin d'une lettre. Un autre livre récent est digne d'être cité, car c'est la première tentative sérieuse qui aît été faite pour remplir une lacune historique. S'il y a dans l'histoire moderne un chapitre d'une grandeur épique, fertile en éléments tragiques de pitié et de terreur, c'est celui de la révolte des Indes et de sa répression, en 1857. Des épisodes de ce récit glorieux ont été racontés dans un véritable esprit héroïque, mais une juste et complète histoire n'en existe pas encore. Celles que nous possédons, quoique non sans mérites, sont surchargées de détails inutiles, en général d'une nature personnelle, et manquent de cette concision *animée* qui doit distinguer la véritable histoire. M. Holmes a fait de louables efforts pour combler cette lacune. Il n'a pas réussi entièrement, car il n'a aucune prétention au génie, et l'historien de la révolte des Indes devrait posséder l'énergie concentrée de Tacite, et la splendeur de couleur de Macaulay. Mais il a été le premier

à montrer comment les guerres et les séries compliquées des transactions pouvaient être condensées dans des limites admissibles; il a accumulé des faits avec diligence, les a examinés avec impartialité et a facilité la route au maître styliste et narrateur qui, un jour, on l'espère, traitera un des plus nobles sujets qui aient jamais été offerts à un historien.

Un grand vide vient de se faire dans l'administration hiérarchique de la science anglaise par la démission du professeur Owen, qui a quitté la direction du *British Museum* d'histoire naturelle. Heureusement, cela n'implique point la retraite du vétéran naturaliste, au point de vue des recherches scientifiques; au contraire, en le délivrant du fardeau des devoirs officiels, on lui fournit l'occasion d'étendre sa réputation, et de la placer sur des bases plus vastes et plus durables encore. Pour la plupart des hommes de soixante-dix-neuf ans, une telle espérance semblerait vaine. Mais elle ne le paraîtra pas à ceux qui connaissent l'inépuisable fraîcheur de corps et d'esprit du professeur Owen, ou qui ont remarqué la vigueur avec laquelle il s'applique à élucider chacun des nouveaux problèmes scientifiques, et l'activité tranquille, avec laquelle, — ne se hâtant et ne s'arrêtant jamais, — il profite de chacune des minutes de son temps. Jusqu'à ce moment, la renommée de notre Cuvier anglais a été comme celle de Cuvier, une renommée purement scientifique. Adonné à la physiologie et à l'anatomie, il s'est exercé presqu'exclusivement sur des sujets scientifiques, et sa voix n'a été que peu entendue sur les grandes questions, dont la science doit fournir la solution. Voilà pourquoi ses ouvrages n'ont guère pénétré en dehors des cercles scientifiques, et qu'il n'a pas formé l'opinion ou impressionné l'imagination comme Darwin et Wallace. Aucun de ceux cependant qui connaissent le professeur Owen, ne penseront un instant, que sa réserve provienne de ce qu'il n'a rien à dire. Sans doute, il s'est formé des opinions sur chacun des problèmes à la solution desquels la science peut contribuer; et des paroles de sa part, sanctionnées par sa puissante intelligence, et son immense expérience, seraient d'une valeur sans prix, pour guider, pour stimuler et peut être aussi pour réprimer l'examen. Aucun homme de science anglais, vivant, ne pourrait parler avec l'autorité du professeur Owen, et la révélation des leçons que lui a apprises l'étude patiente de la nature, doublerait son influence et sa réputation, mais serait encore le meilleur héritage qu'il pourrait laisser au monde.

Un autre précieux héritage nous a été actuellement légué par un homme remarquablement doué, dans un ordre d'idées totalement opposé. La réputation de Samuel Palmer n'est pas européenne, comme celle du professeur Owen, et ne le sera probablement jamais. L'Angleterre est peut-être le seul pays au monde, où une grande renommée puisse être acquise par un aquarelliste; ailleurs

cette partie de l'art est laissée aux écolières et aux amateurs. Cependant, plusieurs artistes anglais ont montré et aucun plus décisivement que Palmer, que le sentiment poétique peut aussi bien être exprimé par l'aquarelle que par la peinture à l'huile. Les œuvres de Palmer sont excessivement poétiques. Elles sont imprégnées de sentiment, elles contiennent des choses qui ne peuvent être exprimées par la parole. Il trouvait un charme spécial à révéler ainsi le caractère le plus intime du paysage italien, tel qu'il le retrouvait (car le simple et naïf artiste était aussi un homme de lettres) dans les pages de son bien-aimé Virgile. Le don posthume qu'il a fait à ses compatriotes, est une traduction très méritoire des Eglogues qui occupa toutes ses dernières années; elle est accompagnée de gravures d'après des dessins qui prouvent à quel point il était dominé par le souvenir des paysages qu'il aimait et imbu de l'esprit du poëte (qui après Milton) était son favori. Chacun de ces dessins est comme une fenêtre s'ouvrant sur un pays idéal, rempli d'un charme infini; un bois et une rivière, un hameau et un pic dans le lointain, groupés comme le Lorrain les aimait groupés, visibles à l'œil, tels que Virgile les a vus, et empreints de cette paix qui dépasse toute intelligence.

R. GARNETT.

P. S. La Maison Trübner a maintenant sous presse une traduction excellente du *Li-yn-ki*, c'est à dire: les voyages de Hwen Thsang dans l'Inde, au huitième siècle, traduits du texte chinois par Samuel Beal, dont le nom est si favorablement connu parmi les sinologues. Le livre aura un commentaire du Docteur Burgess, l'éminent archéologue du gouvernement anglais dans l'Inde méridionale. On prétend que la traduction est encore plus soignée que celle du célèbre et toujours regretté Stanislas Julien, qui d'ailleurs est presqu'épuisée, extrêmement rare et fort chère. La même maison va publier un livre d'une grande importance pour l'histoire de l'Amérique méridionale. Le premier volume est tout prêt, le second est sous presse. M. R. G. Vatson en est l'auteur. Le livre portera ce titre: *Spanish and Portuguese South America during the Colonial period.* Nous avons sous les yeux le premier volume. Voici le titre des chapitres: Introductory, the discovery of the Pacific Ocean; The Colony of Darien, fate of Vasco Nunez; Las Casas, his Colony on the Pearl Coast; Discovery of Brazil, La Plata and Paraguay; Discovery of Peru; Conquest of Peru; Conquest of Chili; Exploration of Brazil; Peru, rebellion of Gonzalo Pizarro; Peru, the President Gasca; The Araucanian War; The Araucanians; Brazil, growth of the Colony; Paraguay, arrival of the Jesuits; English Navigators in South America, Hawkins and Drake and Raleigh.

Lettre de Belgique.

Bruxelles, 30 Décembre 1883.

Ceux qui refusent à la Belgique une vie intellectuelle propre, prouvent qu'ils ignorent l'histoire de ce pays. Il n'est pas permis, en effet, de méconnaître la trace que le petit peuple belge a laissée au milieu de l'évolution successive du monde civilisé, et cette trace est surtout sensible dans le développement progressif des sciences, des lettres et des arts.

Pendant longtemps, on a mesuré l'importance d'une nation à l'étendue de ses frontières ; mais, aujourd'hui, il n'en est plus de même : les petits pays, en matière de progrès intellectuel, sont écoutés à l'égal des grands peuples. La création de la *Revue Internationale* est un hommage rendu à ce grand principe de la solidarité de l'esprit humain. Une publication d'un but aussi noble et aussi élevé, ne pouvait mieux voir le jour que sur cette généreuse terre d'Italie, vers laquelle se reporte à chaque instant le regard respectueux du penseur. Au moment d'inaugurer ces *Lettres de Belgique*, qu'il me soit donc permis d'adresser à la *Revue Internationale* mes félicitations sur son heureuse naissance, et mes vœux pour son rapide succès et sa vie longue et prospère.

On ne saurait apprécier sainement l'état actuel des connaissances scientifiques, littéraires et artistiques du peuple belge, sans se préoccuper de son histoire. Nulle nation au monde n'a subi plus de vicissitudes, et il n'en est point chez qui l'esprit national soit resté plus vivace et plus ferme. Pourtant, chose étonnante, d'une part, à raison des divers régimes contre lesquels la Belgique eut à lutter tour à tour, beaucoup d'écrivains n'ont voulu voir, dans ses productions intellectuelles, que l'expression plus ou moins dégénérée des nombreux dominateurs sous l'empire desquels le peuple belge a vécu ; d'autre part, la diversité des langues parlées en Belgique, a fait supposer qu'il ne pouvait y avoir aucune originalité nationale dans la littérature belge. Il importe de faire justice une bonne fois de ces erreurs. La *Revue Internationale* se prête à merveille au développement d'une semblable thèse, et, bien que les *Lettres de Belgique* soient principalement destinées à faire connaître aux lecteurs de la *Revue* le mouvement scientifique, littéraire et artistique moderne de ma patrie, ils ne m'en voudront pas de remonter jusqu'aux origines intellectuelles de la nation belge. C'est

l'unique moyen de mettre en pleine lumière l'antique éclat dont jouirent sur notre sol les sciences, les lettres et les arts, et de démontrer, en même temps, la persistante et puissante originalité que, sous ce rapport, on conteste encore de nos jours à la Belgique. Dans bien des circonstances, les productions contemporaines témoigneront de cet ancien esprit national. Il serait, en conséquence, fâcheux de ne le point signaler à ses débuts et de ne point le suivre jusqu'au jour où le peuple belge a conquis, au prix de longs siècles d'efforts, son autonomie et son indépendance.

Depuis l'époque où Jules César, qui était non moins un esprit profond qu'un illustre général, écrivait : *Horum omnium fortissimi sunt Belgæ*, jusqu'à ces jours derniers, où un compatriote, établi à Berlin, s'appliquait, à la suite de plusieurs historiens allemands, à établir dans un livre intitulé : *Rénovation de l'Histoire des Franks*, que la Belgique n'a pas été soumise, au Ve siècle, par les Franks d'Outre-Rhin, mais que, bien au contraire, les Saliens, conquérants de la Gaule, étaient les Belges eux-mêmes, l'histoire de ces derniers offre à chacune de ses pages l'indiscutable témoignage de leur aptitude pour les travaux intellectuels et de leur goût tout spécial pour la culture des lettres et des arts. A l'aurore de cette histoire, quand le monde romain fut bouleversé par l'apparition du christianisme, c'est sur le territoire de l'ancienne Belgique que la religion nouvelle trouva son champ le plus fécond. Ce fait historique mérite d'être relevé et étudié. En effet, le christianisme, si simple dans sa forme primitive, si grand dans son principe et dans ses tendances, devait être facilement accueilli ; mais la rapidité étonnante avec laquelle ce culte nouveau renversa chez les anciens Belges l'état de choses et l'ordre d'idées de longtemps établis, tient du prodige.

Les quatre premiers siècles de l'ère chrétienne n'ont sur le sol belge qu'une histoire incertaine ; néanmoins, dès le milieu du Ve siècle, on voit Pharamond, Clodion-le-Chevelu, Mérovée, qui a donné son nom à la dynastie, et Clovis-le-Grand, tous descendants de ces fortes races, venues d'au-delà du Rhin et depuis longtemps fixées dans l'ancienne Belgique, se placer successivement sur le trône de France. Cette première dynastie fut détrônée par les Carlovingiens, qui eurent également leur origine sur notre sol, au milieu de ces plaines connues sous le nom de Campine, et formèrent la seconde race des rois francs avec Pépin de Landen, Pépin d'Héristal, Charles Martel et Pépin-le-Bref.

Après eux, apparut une des plus imposantes figures du moyen-âge, l'empereur Charlemagne. Ce puissant guerrier, aussi illustre par sa vaillance que glorieux par ses travaux législatifs et par la protection qu'il accorda aux lettres, marque une époque pleine de grandeur dans l'histoire ancienne de la Belgique. Sa personnalité fut poétisée par l'Arioste, un des plus éloquents chantres de l'Italie, dans son *Orlando furioso*.

Jusqu'au règne de Charlemagne, il n'est guère possible de citer que quelques rares et peu authentiques monuments de l'intelligence chez les différentes tribus qui occupèrent le sol belge; mais, à partir de ce règne, on peut suivre d'étape en étape les étonnants progrès des sciences et des lettres. Antérieurement, on avait cependant pu discerner la formation sur ce sol d'uu double idiome, né dans le nord de l'élément germanique on tudesque, et dans le midi de l'élément roman. Ces idiomes remplacèrent peu à peu la langue latine et devinrent progressivement le flamand et le wallon. L'origine germanique du flamand n'a jamais été contestée. Le wallon, moins connu, est la langue romane ou française, directement issue du latin dégénéré, lequel avait acquis la prédominance dans toute la Gaule. On constate, en effet, qu'au VIIe siècle, le latin corrompu, rudiment de la langue romane, était d'un usage général dans le midi des anciennes provinces belges. Au VIIIe siècle, le latin n'avait plus que le caractère d'une langue savante, à la culture et à l'emploi de laquelle Charlemagne dut inciter par son exemple et par ses ordonnances. Les trois langues, latine, romane et tudesque, étaient en honneur à la cour; un parent de l'empereur, l'abbé de Corbie, se faisait gloire de les posséder toutes trois. Vers le milieu du IXe siècle se révèle l'existence de langues parfaitement formées et soumises à la discipline des principes et des règles. A cette époque appartiennent les serments solennels prononcés en présence de leurs troupes par Louis-le-Germanique et Charles-le-Chauve; ces serments constituent les plus anciens monuments de la langue française et de la langue allemande.

À compter du Xe siècle, l'amour et le culte des lettres s'affirme et prend de l'extension. L'antique abbaye de Lobbes, qui avait été donnée à l'évêque Francon et à ses successeurs par l'empereur Arnoul en 888, renfermait au Xe siècle Otbert, un des hommes les plus érudits de son temps, lequel, appelé plus tard à diriger l'abbaye de Gembloux, y fonda une bibliothèque d'une richesse inouie, que les savants d'Allemagne et de France n'hésitaient pas à venir visiter. L'établissement monastique de Gembloux avait été créé par le comte Wibert (saint Guibert), et sa fondation fut confirmée par le roi de Germanie Othon, suivant diplôme de 849. Ce monastère devint un véritable foyer de science, dont la renommée s'étendit au loin, à cause de l'éclat de l'enseignement qu'on y donnait. Sigebert de Gembloux en fut un des représentants les plus fameux. Outre une chronique très intéressante, il nous a laissé des corrections du texte hébreu de la Vulgate et une épître *Ad Leodienses* qui est un chef d'œuvre de style et de dialectique pour son époque. Un autre moine de Gembloux, Hucbalde, tout à la fois poëte et hagiographe, est encore particulièrement connu et estimé à cause de ses remarquables travaux sur la musique.

Lobbes et Gembloux n'étaient pas, néanmoins, les seuls établis-

sements de nos contrées où l'amour des lettres était en si grand honneur. Liége aussi possédait une école célèbre, où les peuples voisins envoyaient leurs savants les plus distingués pour s'y perfectionner, et dans laquelle, plus d'une fois, la France et l'Allemagne allèrent chercher d'habiles professeurs. Mais alors survint cette époque belliqueuse des croisades, qui vit de nouveau la Belgique se placer au premier rang comme au temps de César; elle prit à ce mouvement européen une part prépondérante. Godefroid de Bouillon, vainqueur et premier roi de Jérusalem, était le type le plus accompli du héros chrétien. De même que Charlemagne avait été glorifié par l'Arioste, Godefroid mérita d'être chanté par le Tasse, un des maîtres de l'art poétique, dans sa *Gerusalemme liberata.*

Malgré les troubles qu'amena naturellement cette expédition lointaine, à laquelle participèrent plus de cent mille Belges, choisis parmi les plus nobles et les plus vaillants, la culture des lettres ne fut point oubliée et conserva de fidèles adeptes. La preuve découle clairement de la relation du voyage que fit en Belgique, en l'an 1147, saint Bernard, le prédicateur de la seconde croisade. Cet illustre abbé de Clairvaux fit entendre sa voix inspirée sur les bords du Rhin, à Fontaine l'Evêque, à Binche, à Mons, et, dans le récit de ses pérégrinations d'apôtre, on constate, non sans surprise, que la division des langues romane et teutone était déjà alors la même en Belgique qu'aujourd'hui. Les sciences, d'ailleurs, pas plus que les lettres, n'étaient à cette époque perdues de vue. L'histoire rapporte, entre autres, que, sous le comte de Flandre Philippe d'Alsace, vivait à Bruges un savant de grande réputation, nommé Raoul, célèbre par ses travaux astronomiques, et qui connaissait la langue des Arabes, presque totalement ignorée alors en Europe.

Un grand nombre de héros belges prirent part à la seconde croisade, et parmi eux un prince qui aimait les lettres, Baudouin, comte de Flandre et de Hainaut. Ce glorieux Flamand devait être le premier empereur latin de Byzance, sous, le nom de Baudouin de Constantinople, comme Godefroid de Bouillon avait été le premier roi de Jérusalem.

Jamais un peuple ne place impunément les vertus militaires avant les vertus civiques. L'influence des croisades, où les plus vaillants avaient obtenu la suprématie, se fit bientôt sentir. Il y succéda, en Belgique, une période d'agitation, qui dura deux siècles, siècles de gloire et de luttes constantes, mais, pendant les premières années desquels le culte des sciences, des lettres et des arts subit un temps d'arrêt. Ce fut l'époque où les communes belges brillèrent de leur plus vif éclat. Peu à peu, cependant, la liberté et la prospérité communales rejaillirent sur les lettres et les arts: la littérature flamande d'abord, puis la littérature française acquirent une importance et un lustre sans précédent.

Henri III, duc de Brabant, cultivait la poésie ; il se plaisait beaucoup aussi à protéger les lettres. Il fut le Mécène du plus grand poëte de son temps, Adam ou Adenés le Roi. Ce dernier était né en Brabant vers l'an 1240. Dans le principe, ce n'était qu'un simple trouvère, mais dont les qualités littéraires surpassent infiniment celles des autres écrivains de son époque. Lorsque Marie de Brabant, fille de Henri III, fut appelée au trône de France, en 1274, elle se fit accompagner par Adenès le Roi pour l'attacher à sa cour. Le poëte y fut comblé de faveurs. Son œuvre la plus connue et la plus remarquable est *li Romans de Berte aux grans piés*. La Cour de France ne dut pas s'étonner beaucoup de voir un poëte belge occuper la première place au milieu de ses écrivains et de ses lettrés, car, déjà avant cette époque, un flamand, Eudes de Douai, se trouvait au nombre des premiers professeurs du célèbre collége fondé à Paris par Robert Sorbon; de plus, en 1260, le doyen de la Sorbonne, Sohier de Courtrai, était aussi un flamand. Et ce n'était pas seulement en France que la Belgique voyait ses enfants marcher à la tête des hommes de science, l'Italie leur rendait un hommage analogue, puisque la Flandre formait alors déjà une des dix-huit nations transalpines représentées à l'Université de Bologne.

Le duc Jean Ier de Brabant fut également un poëte et un ardent protecteur des lettres. Il rima de nombreuses poésies, dont quelques-unes figurent avec honneur au milieu des chants célèbres des poëtes allemands du moyen-âge, si connus sous le nom de *minnesingers*. Son successeur, Jean II, eut pour précepteur un religieux, Jean van Heelu ou van Leeum, connu surtout dans l'histoire pour son chaud patriotisme. Ce savant composa un poème remarquable sur la bataille de Woeringen, afin de fournir au jeune prince le moyen « d'étudier la langue du Brabant dans le récit des exploits des Brabançons. » Le duc Jean III consacra par deux chartes importantes, l'une flamande, l'autre wallonne, la prépondérance du pouvoir des communes dans le duché de Brabant. Enfin, à la même époque, la Belgique eut un chroniqueur qui mérite d'être placé à côté des plus grands noms littéraires contemporains de la France. Ce fut Jean le Bel, né à Liége dans les dernières années du XIIIe siècle et qui mourut le 15 février 1370. Sa chronique est d'une précision et d'une clarté étonnantes; elle commence à l'événement du roi d'Angleterre, Edouard III, et s'étend jusqu'au mois d'avril 1361. L'œuvre de Jean le Bel embrasse donc un espace de trente-cinq années, et se rapporte aux événements les plus considérables du XIVe siècle. L'incessante préoccupation de la vérité historique que l'on rencontre chez le chroniqueur liégeois et son talent d'exposition ont fait de ses écrits un modèle du genre. Froissard y a constamment eu recours, et les plus beaux récits de ce dernier sont textuellement empruntés à Jean le Bel.

Pendant le règne de la maison de Bourgogne, qui compte tant de

pages glorieuses pour l'histoire de la Belgique, les sciences, les lettres et les arts prirent un essor nouveau. Leur développement sous ce règne célèbre et sous les autres gouvernements qui se sont succédé dans mon pays avant son émancipation, fera l'objet de ma prochaine correspondance.

ANATOLE BAMPS.

Lettre de Berlin.

Wilhelm Scherer et les Etudes littéraires historiques.

Berlin, 30 Décembre 1883.

Parmi les nombreuses nouveautés déposées cette année par la librairie allemande sur la table de Noël de notre pays, se trouve un de ces ouvrages rares, dont la signification et l'influence sont destinées à s'étendre des plus hauts sommets des études scientifiques jusqu'aux couches inférieures composées des amateurs cultivés. Le savant s'arrêtera avec admiration devant le savoir incomparable, les grandes et vastes connaissances que ce livre renferme et devant le génie de combinaisons avec lequel l'auteur pénètre jusqu'au cœur de son sujet. L'amateur, en lisant l'exposition à la fois agréable et élevée, verra se dérouler une partie de la vie intellectuelle de sa nation.

Il s'agit ici d'une histoire de la littérature allemande, depuis les origines de la Germanie jusqu'à l'année 1832, où l'Allemagne perdit dans Wolfang de Gœthe, son plus grand poëte, et son esprit le plus universel.

Les histoires de la littérature allemande ne sont, certes pas, en petit nombre; mais on ne peut dire de chacune, qu'elle reflète la vie intellectuelle du pays. Dans ces dernières années, surtout, les histoires de littérature populaire sont sortis de terre comme des champignons. Mais, elles venaient de seconde et de troisième mains, et l'on pouvait démontrer avec facilité à leurs auteurs, qu'ils parlaient de poëtes dont ils n'avaient jamais rien lu, d'œuvres dont ils n'appréciaient pas la valeur esthétique et dont ils ne pouvaient pas mesurer l'importance littéraire. Pour en citer un dans le nombre, mentionnons le livre de Robert Kœnig, qu'on pourrait, tout au plus, louer à cause de ses excellentes illustrations, mais cet avantage est annulé par le fait que l'auteur, rédacteur d'un jour-

nal hebdomadaire, piétiste et réactionnaire, se place avec son ignorance d'amateur et son manque de science, à un point de vue partial et préconçu, qui rend ses appréciations suspectes.

L'immense succès de librairie que M. Kœnig obtint malgré cela, excita l'émulation d'autres journalistes et d'autres maîtres d'école. A la suite du sien, plusieurs livres parurent, — traitant surtout de la littérature de ce siècle-ci, — dans lesquels les mauvaises illustrations sont ce qu'il y a de mieux.

De telles œuvres jouissent de la faveur du public, jusqu'au jour où s'élève contre elles un esprit supérieur, qui d'un coup de main les renverse.

On ne peut assez se féliciter de l'apparition de cet esprit supérieur; aucun autre plus élevé ne pouvait surgir de notre temps. Derrière l'ouvrage qui, sous le titre de « *Geschichte der deutschen Literatur.* » vient de paraître chez Weidemann à Berlin, il y a une personnalité scientifique et littéraire, très marquante; et c'est pour cela que nous devons d'abord considérer l'homme, puis ensuite le livre.

Wilhelm Scherer, viennois de naissance, mais prussien dans sa manière de penser, est âgé actuellement de 43 ans. Il est l'élève le plus distingué de Karl Mullenhoff, comme ce dernier est l'élève le plus distingué de Lachmann. Le fait que dans l'université, où Lachmann enseignait, Mullenhoff et Scherer enseignent aujourd'hui, est motivé par la nature de leurs rapports intellectuels, et l'honneur doit en être rendu à l'université de Berlin.

L'étude méthodique de la philologie allemande n'est pas née, il est vrai, à Berlin, mais c'est là qu'elle s'est développée; car c'est là que les frères Grimm trouvèrent un asile à l'époque de leur vie où ils étaient sans patrie et lourdement opprimés; c'est là qu'une promenade de peu d'heures les conduisait au sanctuaire de Guillaume de Humboldt, chez le philosophe de la philologie; c'est là qu'ils trouvèrent leur vrai compagnon de combat dans le philologue Lachmann, le fondateur de l'école germanique si répandue aujourd'hui, qui compte, maintenant, des hommes d'une réputation scientifique universelle, et qui a ses représentants, plus ou moins brillants, dans des universités comme Vienne, Strasbourg, Prague, Tubinge, Breslau, Erlangen, Göttingen; depuis le froid Copenhague jusqu'à Czernowitz et Lemberg. Plusieurs d'entr'eux, comme Schmidt, le biographe de Lessing, comme Rodolph Henning, l'historien de la vieille habitation allemande, comme Edouard Schrœder, l'éditeur de « *Kaiserchronik,* » comme Max Kœdiger, le directeur du journal de critique hebdomadaire, « *Deutsche Literaturzeitung,* » comme Elias Steinmeyer, l'un des éditeurs de « *Althochdeutschen Glossen* » et le rédacteur du véritable organe du métier: « *Zeitschrift für deutschen Alterthum und deutsche Literatur* » sont les élèves directs, non seulement de Mullenhoff, mais aussi de Scherer :

Ils continuent, pour ainsi dire, l'école de Lachmann dans sa quatrième génération, et travaillent vigoureusement, chacun à son poste et dans son domaine, à former une cinquième génération. Ils ont bien des combats à soutenir contre les adversaires de leurs principes. Des savants remarquables, comme Frédéric Zarnike de Leipzig, et Charles Bartsch de Steidelberg, se montrent défavorables à leurs tendances, mais ils sont vainqueurs pourtant sur le champ de bataille scientifique, tout autant par leur nombre, que par l'importance de leur intelligence. Dans ce combat, on ne se sert pas toujours d'armes modérées; la grossièreté de Lachmann, devenue proverbiale, et surtout la remarquable ironie de Maurice Faupt, sont encore tenues en honneur aujourd'hui, comme de vénérables sabres de guerre. Eux tous considèrent la philologie, au point de vue de Stumboldt, comme la science des nationalités. Ceux qui ont entendu les conférences par lesquelles, il y a dix ans, Wilhelm Scherer inaugura son enseignement à Berlin, et qu'il a appelées : « *Einleitung in die deutsche Philologie*, » savent de quelle manière il envisage ce principe.

Il construit sa science sur les grands fondements qu'avaient posés Jaques Grimm avec sa « *deutsche Grammatik und deutsche Mythologie;* » les deux frères Grimm avec leur dictionnaire allemand — malheureusement encore inachevé aujourd'hui ; — Guillaume Grimm avec ses « *Deutsche Helden Sagen;* » Lachmann et Haupt avec leurs éditions des vieux monuments de la langue; Auguste Kobenstein avec son histoire da la littérature.

Ce culte de la poésie que Scherer admire tant chez les frères Grimm, lui aussi, disons-le à son honneur, le possède au plus haut point.

Tandis que son vieux maître Nullenhoff s'enfonce, d'année en année, toujours plus avant dans le domaine de l'antiquité allemande, et refait, pour ainsi dire, historiquement, la conquête de la Germanie, Scherer pénètre et fouille l'époque qui se rapproche du présent. C'est lui qui a employé avec succès, la méthode philologique pour les poëtes et les chefs-d'œuvre modernes. Il a créé l'idée de la philologie de Gœthe. Les ouvrages sur des poëtes de ce siècle, comme Henri de Kleist et Franz Grillparzer, sont nés dans son école. Il a hésité un instant, avant de savoir s'il ne voulait pas continuer jusqu'à nos jours son histoire de la littérature. Il a eu d'excellentes raisons pour renoncer à ce projet, et pour poser le Faust de Gœthe comme la dernière et la plus noble pierre de son œuvre.

L'année 1848, dans laquelle le peuple allemand combattit pour sa constitution politique, aurait peut-être été une conclusion appropriée, puisque les tendances de « *la Jeune Allemagne* » et la « *Poésie de l'Indépendance* » sont devenues déjà des faits historiques. Mais, d'un autre côté, il aurait eu tort de laucer une œuvre

d'histoire objective dans le chaos des différents courants du goût actuel; et, ceux qui reprochent à Scherer de s'être arrêté à Gœthe, ont tort.

Nous nous réjouissons de voir l'ouvrage dans sa perfection présente. Il sera pour la nation allemande, ce que, jusqu'à présent, tout au plus l'histoire de la littérature nationale allemande de G. G. Gervinus aurait pu être. Mais ce livre avait été écrit par un historien, et à un point de vue poétique très-partial. Gervinus, un des plus nobles patriotes allemands, n'était rien moins qu'un philologue et qu'un esthétique. Le fait, de s'être tenu éloigné de l'esthéthique d'alors, qui bâtissait des châteaux en Espagne sur la métaphysique, est aussi avantageux pour son livre, que le manque de méthode philologique est désavantageux. Mais l'absence de jugement esthétique ne permet pas de comprendre les chefs-d'œuvre littéraires, et c'est l'inappréciable mérite de Scherer de considérer, dans son livre, la poésie comme une esthétique pratique, et d'écrire son histoire en philologue. Le goût de l'époque et la valeur artistique de ses produits littéraires, est pour lui, au premier plan, et ainsi il a tenu ce qu'il avait promis. Il n'a pas seulement enseigné, mais il a convaincu. Il a éveillé en nous la conviction que le salut du culte allemand ne peut être trouvé que là où nos grands classiques le cherchaient.

Scherer voit se dérouler la littérature allemande, depuis ses origines, comme des vagues en mouvement. Il aperçoit trois grandes vagues qui se suivent l'une l'autre, s'élevant et s'abaissant régulièrement. Entre chacune, il s'écoule environ six cents ans.

Dans l'an 600, après J.. C., il croit pouvoir placer la première floraison de la poésie allemande, d'après les restes des vieilles légendes héroïques germaniques.

En 1200, le siècle béni des Hohenstaufen voit naître, à côté de l'artistique renaissance des anciennes légendes oubliées, des poëtes du rang de Wolfrand von Eschenbach, Walther von der Vogelweider, Gottfried von Strassburg.

En 1800, Goethe, Schiller, Lessing, Klopstock, Wieland, Kleist, vivent en Allemagne.

Entre deux, se trouve la plus mauvaise période de la littérature allemande; ce fut en 900 et en 1500 que notre culture poétique fut le plus bas, que la poésie disparut de l'ordre du jour, cessa d'être l'intérêt général du peuple; elle devint un moyen d'agitation, l'instrument de tendances pratiques, et un grossier passe temps. Même à cette époque, la poésie n'est pas sans quelque puissance productive, en ce qui concerne l'invention; elle gaspille une masse de matériaux, et crée quelques types moraux, le plus souvent, résultat de la haine et de la plaisanterie, quelquefois, cependant, d'un jet grandiose. Mais, il lui manque le charme de la forme; elle est négligée et indifférente à la beauté intérieure: elle ne sait pas se

recueillir pour perfectionner et polir comme une matière sans forme, elle transmet ce qu'elle a de meilleur à une génération plus heureuse.

A ce propos, Scherer fait deux remarques d'une grande finesse. Il voit monter et descendre avec la poésie, la tolérance et le culte de la femme. Le culte de la femme et la tolérance, voilà les deux points de vue auxquels il se place d'un bout à l'autre du livre.

Scherer lui même s'étonne, honnêtement, de la régularité de ce mouvement des vagues. Ce n'est pas pour lui, suivant la méthode de Hegel, le résultat d'une nécessité métaphysique, mais la conséquence de recherches historiques. Il ne fait pas, comme, par exemple, Kuno Tischer, dériver de causes existantes un effet nécessaire, mais, au contraire, il démontre, fréquemment, que les causes se trouvaient réunies, et que l'effet attendu manquait.

Ainsi, Scherer prouve de la manière la plus brillante qu'au siècle de Shakespeare, l'Allemagne possédait aussi toutes les conditions nécessaires dont un Shakespeare allemand aurait eu besoin pour le développement de son génie dramatique. Ce Shakespeare-là fut étouffé par la guerre de Trente ans, la guerre de l'intolérance.

L'ouvrage entier se lit comme un essai de Ralph Emerson, d'après le style duquel Scherer a formé le sien. Les phrases courtes embrassent étroitement les faits et les opinions et donnent à cette exposition quelque chose de monumental et l'aspect d'un formulaire. Il a fait fièrement l'abandon d'une bonne partie des règles de la syntaxe, afin que, sous le poids des propositions principales, le contenu essentiel ressorte d'une manière nette et précise. Tous n'auraient pas osé faire ainsi l'opération chirurgicale des propositions principales. Ce style fatiguerait, s'il n'était pas toujours vivifié, comme chez Scherer, par le souffle d'un esprit rafraichissant.

Si, comme nous l'espérons, son livre devient un des trésors du foyer du peuple allemand, il ne le devra certainement pas à la forme, uniquement scientifique, sous laquelle il présente son œuvre.

Scherer ne s'est pas donné la peine, comme d'autres, d'aider l'instruction incomplète du lecteur par de simples comptes rendus et par des extraits, mais il a eu le rare talent d'intéresser le public et de le préparer à la jouissance des chefs-d'œuvre littéraires. Et, comme, jadis, Julien Schmidt l'enflamma pour l'étude de la littérature allemande, son propre livre, dans un degrés beaucoup plus élevé, lui procurera, des disciples, et gagnera des adeptes à sa science.

L'idée est venue, peu à peu, d'établir des chaires d'histoire de la littérature allemande dans les universités; la nomination de Scherer à Berlin est un grand progrès dans cette route.

Espérons que bientôt la poésie aura enfin dans les écoles allemandes la place qui lui est due; le livre de Scherer, mieux que tout le reste, poussera dans cette voie.

PAUL SCHLENTHER.

P. S. Voici l'adresse de la Société des Sciences de Berlin à la Société Asiatique du Bengale qui fêtera, le 15 janvier prochain, son premier centenaire.

MESSIEURS,

Votre honorable Société, fondée le 15 Janvier 1784, fêtera, au commencement de l'année prochaine, son premier centenaire.

Comme la plus ancienne des sociétés Orientales qui existent à présent, elle se trouve à la tête de ce glorieux développement des études Orientales dont nous sommes redevables à la connaissance du Sanscrit.

Si la civilisation Européenne, sous la protection de la domination anglaise, a apporté de grands bénéfices à l'Inde dans le courant de ce siècle, l'Inde aussi, de son côté, a exercé, durant cet espace de temps, une influence profonde sur l'Europe, par sa langue et sa littérature. Il y a peu de branches des sciences historique et linguistique qui soient restées étrangères à l'influence des études du sanscrit. Le sanscrit nous a révélé une ancienne ère Indo-Germanique, il a fait surgir de nouveau une philologie comparée, il nous a fait connaître l'ancien Persan, il nous a montré les monuments intellectuels de Zarathuska, aussi bien que les monuments en pierre des Acheménides, et finalement il a réveillé les anciennes terres de la civilisation, la Babylonie et l'Assyrie, du sommeil de mort de leurs caractères cunéiformes, et a attiré sur elles l'attention générale.

Des hommes tels que Jones, Wilkins, Colebrooke, Wilson, qui sont comme les pionniers de ces études, n'ont pu pressentir qu'une partie des conséquences incalculables de la connaissance du sanscrit. Leurs efforts étaient consacrés spécialement à l'Inde, mais leurs travaux n'en ont pas moins eu une influence fructueuse et créatrice, bien au delà des limites de l'Inde.

Vous avez, derrière vous, Messieurs, un passé imposant. Nous avons des témoignages d'une grande valeur pour affirmer que, dignes fils de vos pères, vous considérez les études sur l'Inde, sur sa langue et sa littérature, comme un héritage précieux, et que vous tâchez de l'augmenter pour en être considérés les dignes possesseurs. Ces témoignages sont votre journal qui offre aussi un aide important aux sciences naturelles, et surtout la *Bibliotheca Indica*, cette grande publication de textes qui paraît depuis 35 ans, sous votre égide et qui est destinée à populariser les œuvres littéraires les plus importantes de l'esprit scientifique Indien.

L'Académie Royale Prussienne des Sciences a compté parmi ses membres Wilhelm von Humboldt et Franz Bopp, qui reconnurent d'une manière parfaite la haute importance du sanscrit, et s'efforcèrent de le rendre universellement répandu. Bopp, surtout, peut être

considéré comme le fondateur de l'étymologie comparée, et comme le père de l'étude du sanscrit en Allemagne, étude qui, depuis lors, y a pris beaucoup de consistance.

C'est en considération de ces deux membres insignes de votre Société que l'Académie Royale se fait un devoir spécial de vous présenter, Messieurs, l'hommage de sa déférence et de son attachement. Puisse l'esprit dans lequel elle fut fondée, continuer à l'animer avec la même énergie dans le siècle prochain.

Lettre de Saint-Pétersbourg.

St.-Pétersbourg, 20 Décembre.

Nous continuons notre parcours à travers les Revues, qui nous offrent, cette fois, des articles fort intéressants. Dans le *Rousskaïa Mysl (Pensée Russe)*, nous trouvons d'abord un essai d'Ivaniukoff sur *l'Histoire de l'économie politique.*

C'est un résumé net et concis de toutes les théories économiques et sociales qui ont été propagées, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. Les tendances de l'auteur sont parfaitement libérales et humanitaires.

M. Ivaniukoff commence par nous expliquer pourquoi l'étude de l'économie politique ne devient une science qu'à partir du XVIIIe siècle. Du temps des grecs et des romains, la répartition du travail dépendait entièrement du bon plaisir des riches et des puissants. Les esclaves travaillaient pour leurs maîtres et recevaient en récompense les moyens nécessaires à leur existence. Le petit commerce n'existait presque pas. On connaît le mépris avec lequel les anciens traitaient tout ce qui n'était pas politique, guerre, arts ou sciences. Au moyen âge, les conditions économiques étaient à peu près identiques à celles de l'antiquité. Un propriétaire féodal avait droit de vie et de mort sur ses serfs, et pourvoyait en même temps à tous leurs besoins matériels. L'échange et le commerce étaient encore moins développés alors qu'ils ne l'étaient du temps des romains. Quand les savants voulaient s'occuper de sciences, leurs discussions s'appliquaient généralement aux questions de théologie.

Les nombreuses découvertes du XVIe siècle amenèrent de grandes réformes dans la vie politique et sociale des peuples. Le commerce s'accrut, grâce aux colonies, que tous les européens s'accordèrent à exploiter. La monarchie de tous les pays commença à s'appuyer sur les couches démocratiques de la société. Afin d'affermir son

pouvoir, elle mit en avant les classes marchandes et, de concert avec elles, s'arma contre l'ennemi commun, c'est à dire l'aristocratie. Le gouvernement commença à se persuader aussi, à peu près à cette époque, qu'il pouvait retirer un grand profit du bien-être de ses sujets et encouragea le commerce par des tarifs spéciaux, basés sur l'idée que le pays profitait du commerce, quand *l'exportation* surpassait *l'importation*. Toutes les lois tendaient à protéger les métropoles contre l'envahissement des colonies, témoin, le fameux acte de navigation de Cromwell. A la fin du XVIe siècle et au commencement du XVIIe, on limita partout l'autonomie des corporations de métiers. Colbert fut le premier financier qui élabora certaines lois d'économie politique. Tant qu'il vécut, son système eut des résultats brillants; mais, après lui, tout s'effondra de nouveau. Cependant, son exemple prouva au gouvernement à quel point l'état des finances était une condition capitale de bien-être pour un pays.

Dudley North (vers 1691), fut le premier économiste sérieux. Il peut être considéré comme le précurseur d'Adam Smith. Il n'admet pas le contrôle du commerce par le gouvernement. « Aucun peuple » dit-il « ne dut jamais sa richesse à des mesures de gouvernement. La paix, le travail et la liberté sont les meilleures bases du commerce et de la prospérité, » Au XVIIIe siècle, les idées de Rousseau trouvèrent un écho parmi les économistes mêmes qui fondèrent l'école, dite des *physiocrates*, et établirent le principe du « laissez faire, laissez passer. » Ils disaient que la vie sociale et économique des peuples « devait se baser sur les mêmes conditions *naturelles*, indépendantes du temps et de l'espace, qui règlent *la nature physique*. (De là leur nom). Le professeur de l'Université de Glasgow avait un grand culte pour les physiocrates et désirait ardemment les connaître. Enfin, en 1765, il put mettre son projet à exécution et passer treize mois dans le cercle d'Helvétius, de Quesnoy et de Turgot. Cette intimité eut pour résultat son travail sur *la Richesse des Nations*. On voit, d'aprés ce qui a été dit plus haut, qu'Adam Smith n'est pas l'inventeur d'une nouvelle théorie, mais bien plutôt un travailleur consciencieux, qui sut élaborer et systématiser les idées économiques des financiers français.

Après avoir exposé les théories de Smith, de Malthus et de Ricardo, Ivaniukoff nous dit que, si ces trois philosophes vivaient à l'heure qu'il est et assistaient aux luttes incessantes entre le travail et le capital, ils trouveraient eux-mêmes que, malgré que leurs idées aient constitué un notable pas en avant de leur temps, elles ne peuvent plus convenir au nôtre. Au commencement, cette théorie contribua puissamment au progrès de la démocratie, mais les inconvénients qu'elle apportait à sa suite ne furent pas assez calculés alors. Elle est d'autant plus difficile à combattre qu'elle semble avoir la liberté pour devise.

L'étude des luttes provoquées par les opinions de Ricardo, nous

amène tout droit au socialisme et aux réformes économiques et sociales que M. Ivaniukoff prévoit dans un avenir prochain. Il énumère les réformateurs anglais: Cobden, Molesworth, Carlyle, Owen, et Kingeley et dit que les théories socialistes sont le résultat logique des idées juridiques du XIXe siècle. Elles ont l'association et l'harmonie des intérêts pour but, et elles devraient par conséquent convenir à une société, dont le principe fondamental devrait être *l'attraction*, et non la répulsion. L'auteur nous cite aussi les paroles de Mill qui trouve que l'on devrait laisser les socialistes faire l'expérience de leurs théories sur un terrein restreint. On pourrait s'arranger de façon à ce que personne n'en souffrit, hormis les expérimentateurs eux-mêmes, qui s'y hasarderaient de leur propre gré. — L'article n'est pas fini.

Vient ensuite un remarquable travail: *Les femmes-professeurs de l'Université de Bologne*, par Mlle Nikitenlko. On voit que l'auteur a étudié son sujet avec amour et le connait à fond. Chacun suivra avec intérêt les sympathiques images de *Novella d'Andrea* et de *Dorotea Bucchi* au XVIe siècle, et, plus tard, celle du savant docteur *Laura Bassi*. On est content de voir que son immense érudition ne l'empêcha pas de réunir toutes les qualités à la fois et qu'elle sut être dans son intérieur une mère de famille modèle: aimante, simple et bonne et, sur la tribune, le professeur érudit et énergique, respecté de tout le monde. On ne saurait s'empêcher aussi de considérer avec étonnement la contemporaine de Laura Bassi, *Gaetana Agnesi*, « ce phénomène, plus étrange que la cathédrale de Milan, » qui, à l'âge de neuf ans, défend en latin le droit de son sexe à l'éducation supérieure; enfin, on est attendri par le dévouement qui porte une autre des contemporaines de Laura, *Anna Morandi*, à l'étude de l'anatomie et des sciences naturelles pour complaire à son mari et lui alléger son travail.

Suit une étude sur *Les sectaires russes* par *Prougavine*. Il existe en Russie une nombreuse classe d'individus, composée de 12 à 14 milions d'êtres humains, qui a passé toute son existence à être considérée hors la loi. Ceci dure depuis deux siècles. La loi du mois de mai 1883 vient d'alléger le sort de ces malheureux, qui sont probes, honnêtes, laborieux, et dont tout le crime consiste dans leurs croyances religieuses. On les traquait comme des bêtes fauves et ils étaient obligés de se réfugier dans les contrées les plus sauvages, pour se mettre à l'abri des persécutions; les mariages, consacrés par les prêtres de leur culte, étaient considérés comme non avenus, et quand un des représentants de la loi parvenait à découvrir leur refuge, il le démolissait et renvoyait les femmes, les enfants, les vieillards et les infirmes mendier dans la rue, sans autre forme de procès. Ces représentants de la loi trouvaient quelquefois leur compte à laisser les sectaires là où ils s'étaient établis, mais ils leur faissaient payer cher de pareilles concession. C'est ce qui

fait dire à l'un des héros de Stchèdrine qu'il est très-satisfait de son poste « car il comptait les *rasskolniki* (vieux croyants) parmi les « richesses naturelles du pays; » cela nous fait comprendre qu'il les poursuivait toutes les fois qu'il avait besoin d'argent. Les vieux croyants ont toujours été plus mal partagés dans leur pays que les protestants ne l'étaient à l'étranger du temps des guerres de religion. M. Prougavine nous présente toute une série de persécutions horribles, pratiquées durant ces dernières 50 années. Aussi, pouvons-nous nous imaginer facilement avec quelle joie les sectaires apprirent le répit qui vient de leur être accordé par la loi du 3 mai. Cette loi leur donne le droit, contesté depuis deux siècles, de prier dans leurs églises, de les restaurer quand elles tombent en ruine (au lieu de les démolir comme cela se faisait jusqu'à présent,) et d'accomplir ouvertement tous leurs offices, c'est-à dire les baptêmes, les mariages et les enterrements. Le gouvernement a sans doute soulagé le sort des sectaires, mais il reste encore bien des questions civiles et sociales, dont il faudrait s'occuper et auxquelles M. Prougavine compte revenir prochainement.

Le manque d'espace nous oblige à passer sous silence plusieurs articles intéressants, tels que: *Derjavine à Petrozavodsk* de Lonsky. Un article sur Mably du professeur Guerrier et un autre sur M. Caro et le positivisme. En fait de romans, la Pensée Russe contient une traduction de *Gian et Hans* de M. Marc Monnier et une courte nouvelle, intitulée *Jean et Marie* par Bobyleff.

Il y a bon nombre d'années que la littérature russe s'occupe de la vie des paysans, de leurs mœurs et de leurs croyances, mais, jusqu'à présent, toutes les nouvelles et romans, écrits sur ce thème, présentaient, comme le disait avec raison Tourguénieff, un amas informe de matériaux qui pourront servir avec le temps peut-être à quelque écrivain de talent, mais qui ne présentent rien d'intéressant pour le lecteur habituel. Cependant depuis quelque temps, on commence à rencontrer par-ci par-là dans les Revues des récits plus travaillés et plus harmonieux dans leur ensemble. Tel est l'histoire de *Jean et Marie*. Elle n'est certes pas gaie : la vie actuelle des paysans russes ne saurait l'être ; mais elle est touchante et pleine d'une poésie mélancolique. Une pauvre mère confie en mourant ses deux enfants à la vieille paysanne Mavra, qui l'avait recueillie dans le temps. Mavra promet de garder Jean et Marie et de travailler pour eux. Mais le petit orphelin de neuf ans comprend qu'il gêne « la grand'mère » et s'en va travailler de son côté. Au moment où il rentre au logis, tout fier de pouvoir rapporter sa part de gain, — une catastrophe survient: la grand'mère meurt. On l'avait cherchée partout la veille, et on ne l'avait pas trouvée. Enfin, Jean, obligé d'aller de bonne heure à son pâturage, aperçoit quelque chose d'étrange au milieu des champs. Il s'approche de cette masse blanche et s'arrête tout épouvanté:

« Oui, c'était bien elle. C'était bien la grand'mère Mavra, dans toute la simplicité touchante et grandiose de la paysanne, endormie sur son travail. La vieille femme était couchée sur son dos et un sourire béat errait sur ses lèvres entr'ouvertes; une faucille brillait dans l'une de ses mains; l'autre serrait avec force une gerbe d'épis... Il semblait que la moissonneuse ne pouvait se décider à se séparer de cet épi — qui faisait sa joie et sa douleur. Elle paraissait vouloir l'emporter avec elle au jugement dernier!.. Était-elle contente de mourir ainsi, en faisant son devoir sur les champs, où toute sa vie s'était écoulée... Qui sait?.. Ni le soleil couchant, ni les pâles étoiles ne pourront jamais nous le dire!.. »

Le sort continue à persécuter les deux enfants abandonnés. La fin de l'histoire est aussi navrante que son commencement. Jean et Marie meurent, étroitement enlaçés tous deux, ensevelis par le chasse-neige dans les bois.

Il y a, dans la même Revue de Novembre, des détails intéressants sur la vie de Tourguénieff à Paris. Il parait que Tourguénieff était très-occupé à rassembler les matériaux pour un roman où il se proposait d'exposer la différence des caractères russe et français. Tourguénieff était un observateur profond et embarrassait souvent les personnes qui le connaissaient depuis peu par l'attention avec laquelle il les examinait. Sa bonté. son affabilité pour tous les russes, établis à Paris, étaient phénoménales.

Dans les *Otiétchesstwennyïa Zapiski* — (Les Annales de la Patrie), nons nous occupons, avant tout, d'une œuvre capitale: *Les récits de Pochèhonnïé* par Stchèdrine. Nous commençons par le plus populaire et le plus hardi des écrivains russes, — celui, qui sait tout dire et tout faire comprendre sans alarmer la censure. Nous parlons de Stchèdrine (Saltykoff). Sa collaboration, unie à celle de Dostoieffsky et de Nèkrassoff rendait les Annales de la Patrie chères à toute la jeunesse russe. Il est difficile de rendre la satire mordante des « Récits de Pochèhonnïé. » Il faut bien comprendre toutes les circonstances de la vie bureaucratique russe pour apprécier les allusions dont ils sont parsemés. Quant au style — il est inimitable. M. Stchédrine nous présente dans ces derniers récits les différents représentants de la culture russe, à table dans un restaurant. Il déroule trois scènes différentes devant nos yeux.

Nous voyons d'abord trois « chefs de département ; » le libéral Pougatcheff, le rétrograde Vojdièleusky et M. Juste-Milieu qui est toujours du côté du plus fort. Le temps n'est plus aux réformes, ni aux idées libérales et Vojdièleusky tonne contre Pougatcheff et lui annonce que son département va être supprimé bientôt. Juste-Milieu saisit sur le champ la position désagréable où Pougatcheff a été mis par son rival et ne veut plus retourner au restaurant, où il pourrait compromettre sa réputation en rencontrant Pougatcheff. Il pressent que Vojdièleusky fera comme lui. En effet il ne

sè trompe pas. Pendant qu'il arpente avec inquiétude la Perspective de Newsky, il voit apparaître la figure de Vojdièleushy. Il comprend alors et se précipite dans le Maloïaroslawsky, restaurant. Une minute après, Vojdièleusky le trouve devant la table d'étalage, piquant une fourchette dans une assiette de poisson. Tous deux sont naturellement très-étonnés de se rencontrer. Juste-Milieu profite de l'occasion pour offrir un dîner à Vojdièleushy et pour tâter le terrain au sujet des changements que Vojdièleusky avait pronostiqués vaguement. Mais celui-ci reste impénétrable et Juste-Milieu se trouble, car il voit qu'il a manœuvré en pure perte.

La seconde scène nous présente un financier libéral qui, à son retour de l'étranger, raconte à ses compagnons tous les avantages dont il a joui, les bons dîners qu'il a mangés chez Véfour, Brébant et autres et la liberté qu'il a respirée partout!... Mais un fâcheux, Scorpionoff, assis à une autre table avec son ami, coupe court à ses extases en entamant un discours sur les libéraux et sur les soi-disant « représentants de l'intelligence » qui font tant de mal au pays.

Le financier et ses commensaux se troublent, en pensant qu'ils ont trop dit et qu'ils ont été écoutés par des espions. Craignant que Scorpionoff et son acolyte n'aillent les dénoncer, ils lui offrent à boire et la querelle se termine à l'amiable.

Dans son troisième tableau du même restaurant, M. Stchèdrine atteint au lyrisme dans ses plaintes contre l'état actuel des choses.

Il dépeint la position d'un défenseur du progrès, Kramoluikoff, qui avait réduit au *minimum* ses exigences libérales. Il se contentait d'une fente, à travers laquelle il s'efforçait de voir le monde. Mais un beau matin il se réveilla et ne trouva plus aucune trace de la fente qui lui avait servi pendant tant d'années. Indigné, il court chez ses camarades qui avaient été des libéraux comme lui; mais, ceux-ci, effrayés par les nouveaux réglements, font semblant de ne pas le comprendre. Alors Kramoluikoff se déchaîne en invectives contre la faiblesse et le manque de bonne foi de tout le monde. « Autrefois, » dit-il, « quand quelqu'un se laissait aller à défendre la rigueur, il se croyait obligé d'ajouter aussitôt: — je sais bien que la sévérité n'est pas le dernier mot de la science, — qu'y faire cependant? il viendra un temps, où l'on pourra se passer de tout cela, mais pour le moment ces mesures sont indispensables. — Voilà quelles préambules on était obligé d'employer, quand on voulait défendre les mesures répressives, — et maintenant, elles sont devenues le moyen et le but; — on ne voit rien au delà!. Pourquoi?.. Beaucoup d'entre vous croient qu'on peut à tel point s'effacer, se rapetisser, s'annuler, qu'on parviendra à se faire oublier!.. Illusions que tout cela!.. On n'échappe pas à la réalité!.. Toutes vos réticences vous seront comptées un jour!.. Ce n'est pas pour rien que l'un de vous parlait de la force de la ca-

lomnie ; — elle est grande en effet, et tous les efforts pour lui échapper sont nuls ! Vous vous effacez devant ces archi-tartufes de la presse qui couvrent toute la Russie du réseau de leurs chicanes et qui se vantent de leurs œuvres. Vous leur attribuez une force qui peut d'un moment à l'autre vous dévorer et vous engloutir. Rougissez, messieurs ! Souvenez-vous que vous êtes des hommes, et que la tradition ne distingue pas en vain les hommes des bêtes ! Souvenez-vous que dans certaines occasions le manque de courage équivaut à la trahison ! Souvenez-vous enfin »...

Mais lorsqu'il se retourna tout le monde avait quitté la chambre et il vit que les deux espions de la scène précédente avaient été les seuls témoins de son monologue.

Un mot, à présent, à propos de *Vsèvolod Gurchine*, dont les récits sont déjà connus des lecteurs français. Il nous donne deux récits dans les livraisons d'octobre et de novembre : *La fleur rouge* et *Les Ours*.

Le premier nous déroule les souffrances d'un pauvre fou, qui se croit appelé à délivrer le monde d'un ennemi terrible, caché sous l'apparence d'une fleur de pavots. Tous les jours, il réussit à en arracher une, en se dérobant à la vigilance de ses gardes, mais tous les jours une autre fleur renaît à la même place fatale. Enfin, il ne lui reste plus qu'une fleur à emporter, et l'humanité sera délivrée... Il emploie des efforts inouïs pour briser les liens qui l'attachent à son lit, sans réveiller l'homme qui dort à ses côtés, et pour arriver au jardin... Il y parvient... Il arrache la fleur et la cache dans son sein... Mais elle lui coûte la vie... On le trouve le lendemain étendu mort auprès de la fenêtre, dont il avait forçé les barreaux en fer...

Les Ours : En septembre 1875, la ville de Belsk était en émoi. Ses habitants se préparaient à assister à un spectacle étrange. Le trafic des ours ayant été défendu, *l'ispravnick* (chef de police), avait ordonné qu'on rassemblât les ours de tout le gouvernement et qu'on les mît à mort. Toute la ville se préparait à assister à ce spectacle... Mais les *tziganes* étaient dans la douleur et la consternation. On leur enlevait leur gagne-pain, leurs compagnons fidèles et dévoués. Ils s'étaient campés dans leurs tentes aux portes de la ville et demandaient au ciel d'envoyer quelque miracle intercéder en leur faveur.

« En attendant, ils allaient de village en village pour y donner leur dernière représentation. Oui, c'était bien la dernière fois que les ours montraient leurs talents ; qu'ils dansaient, luttaient entre eux, montraient comment les gamins volaient les petits pois, et comment les vieilles et les jeunes femmes marchaient... C'était la dernière fois que les vieillards recouraient au remède infaillible des *tziganes* contre la débilité, et qu'ils se couchaient par terre, pendant que l'ours se mettait à plat ventre sur eux... ; c'était la der-

nière fois aussi que les ours étaient invités à entrer dans les *izbas* des paysans pour leur pronostiquer l'avenir. S'ils allaient s'asseoir immédiatement dans le coin d'honneur, sous les images, on était content, mais s'ils s'arrêtaient, les paysans s'attristaient et s'attendaient à quelque catastrophe...; en récompense de leurs services, ils recevaient leur dernier petit verre d'eau de vie !... »

Vainement les *tsiganes* essayèrent-ils d'apitoyer *l'ispravnik*, en lui faisant des promesses brillantes. Celui-ci resta inflexible et 150 ours furent exécutés sur la prairie, devant toute la ville de Belsk assemblée... La douleur des malheureux *tsiganes* est rendue avec beaucoup de vérité... Cependant ils ne se bornèrent pas à pleurer et se vengèrent des riches citadins qui avaient assisté avec tant d'insouciance au spectacle de leur ruine, en leur dérobant leurs plus beaux chevaux.

LECTOR.

Lettre de Grèce.

Athènes, 3-15 Décembre 1883.

Quel que soit le caractère assimilateur distinguant la nation grecque, quel que soit l'uniforme phénomène de son histoire, la montrant tantôt absorbant ses ennemis et tantôt conquérant ses conquérants eux-mêmes, — cette nation n'a jamais cessé d'être essentiellement pacifique.

Ceux de ses trophées militaires admirés par tout le monde civilisé, comme ceux dont l'essence réelle n'a pu encore être comprise à cause des rivalités religieuses de leur époque, et comme aussi ceux de l'époque moderne dont les secrets détails sont toujours voilés au vulgaire, — tous les trophées grecs, en un mot, portent la même empreinte. Ils représentent toujours la défense de la patrie et le combat pour la liberté.

Depuis le passage des Thermopyles, 480 ans avant J.-C., jusqu'à l'explosion du monastère Arcadion, à Candie, — explosion dont nous venons de célébrer le 17e anniversaire, — notre lutte n'a jamais changé de face.

S'il y a eu quelques exceptions, si, par exemple, sous Alexandre, nous voyons les armées grecques traverser les immenses régions du continent voisin, ce n'est point la nation hellénique que nous rencontrons soudainement inspirée de l'amour de la conquête ;

c'est un homme seul qui, d'une main forte, l'oblige à servir ses desseins civilisateurs.

En revanche, aux temps anciens comme aux temps modernes, la nation hellénique est exclusivement représentée partout, en Orient, dans son admirable politique de colonisation, par l'établissement d'autant de centres intellectuels et commerciaux qu'il y a de villes et même de villages dans les pays où elle joue le premier rôle.

Il est vrai, d'autre part, que la Grèce moderne est souvent accusée pour son esprit perturbateur; mais, il faut avouer aussi que la plupart du temps on méconnaît les motifs occasionnant les révolutions grecques et, surtout, que l'on oublie trop de tenir compte du joug insupportable pesant sur les Hellènes. C'est pourquoi, j'ose le dire hautement, le noble appel de la *Revue Internationale* en faveur d'une universelle communion littéraire pacificatrice, ne sera nulle part entendue plus favorablement que dans mon pays. La Grèce, en effet, n'a jamais eu la guerre pour son idéal; jamais elle n'a cherché à soumettre sous son pouvoir des nations ayant conscience de leur nationalité. Elle a aidé, au contraire, les peuples à se séparer d'elle, après leur avoir conservé l'existence durant plusieurs siècles, au moyen de ce qui lui restait de sa civilisation antique, après les avoir réchauffés maternellement dans son sein, jusqu'au moment où l'éclosion du XIXe siècle vint leur donner l'occasion et le signal de leur résurrection politique et de leur nouvelle autonomie nationale.

Un illustre publiciste anglais qui aima la Grèce tout en la méconnaissant, disait, en désespérant de son avenir: *sa puissance ne se fonde que sur sa grammaire et sa religion orthodoxe.* Il était dans l'erreur. Quand la cloison d'ignorance, séparant la Grèce de tout l'autre monde civilisé, sera rompue, — quand on connaîtra les secrètes raisons qui sauvèrent la Grèce de l'inondation de la conquête turque ou anglaise, — l'Europe alors s'étonnera d'apprendre que les Hellènes n'ont pas eu seulement une barrière dans leur littérature et leur religion, mais encore un talent de politique diplomatique et une force merveilleuse de cohésion nationale. Peu d'Européens savent que les Grecs s'étaient fait un système complet de *self-government* que le fléau du conquérant ne put ni détruire ni rompre. Instinctivement et insensiblement, le peuple trouva ses magistrats, s'organisa et vécut comme un corps politique, comme un état dans l'état.

La langue et la littérature, d'ailleurs, ne sont pas des sentiers méprisables. Certes, dans l'arène glorieuse ouverte par la *Revue* au monde civilisé, il est impossible à la Grèce de rivaliser de littérature avec les nations fortes et grandes, politiquement parlant, qui n'ont pas interrompu leur marche progressive et se trouvent en conséquence à la tête de la civilisation. Néanmoins, nulle part

mieux que chez la nation grecque la littérature n'apparaîtra comme une force cohérente manifeste. Dans le temps de la décadence, il est vrai aussi qu'à cet appui de la langue vint s'ajouter l'appui de la religion orthodoxe, et l'on sait généralement que, lorsque la religion sert de facteur au maintien d'une existence, c'est une preuve d'affaiblissement de la conscience nationale qui cherche alors à se maintenir par des éléments hétérogènes. Mais, en Grèce, l'orthodoxie n'a pas puisé sa force dans le fanatisme religieux: elle l'a trouvée spécialement dans le lien étroit l'unissant elle-même avec la langue et la littérature du peuple.

Si dans l'Église hellénique ne s'était fait entendre la douce voix de Chrysostome, — si cette Église n'avait identifié son existence avec la destinée du peuple, — si, dans les critiques moments de la vie nationale, ses prélats n'avaient pas eu le courage de se mettre à la tête de la nation et de se retirer modestement, une fois le danger loin, — certainement, sans tout cela, la force de l'Église grecque ne serait pas ce qu'elle est aujourd'hui. Sans tout cela, elle ne serait jamais confondue dans l'esprit des Hellènes avec l'idée de la nationalité hellénique. Les étrangers, bien au courant de la vie du peuple grec, l'ont compris en rendant justice à la tolérance religieuse des orthodoxes, bien qu'ils n'aient pas toujours compris où se trouve le charme réel de l'orthodoxie. Du reste, la coexistence étroite de l'école et de l'église, dans toutes les communautés de la Grèce asservie, fait suffisamment voir quel est le sentiment du peuple grec à l'égard de son église. Aussi les missionnaires anglais et américains ont-ils tort d'accuser de fanatisme les Grecs de l'Asie Mineure restés fidèles à une religion si étroitement liée à la langue divine de Platon et à l'héroïque histoire nationale. Les Hellènes aiment leur patrie et la paix: ils doivent naturellement aimer une religion qui les a toujours aidés à défendre l'une et l'autre, tout en les aidant encore à conserver leur langue qu'ils n'aiment pas d'un moindre amour.

Il ne s'agit pas ici de voir la Grèce contemporaine et d'en parler à travers le prisme vertigineux de la Grèce ancienne; tantôt lui pardonnant tout en souvenir de ses gloires passées, tantôt lui refusant même une ombre de place au banquet actuel du progrès, parce qu'Athènes n'a plus l'*Académie* et que l'on ne rencontre plus Socrate ou Démosthènes dans l'*Agora*. Déchirer ainsi toute l'histoire d'une nation pour n'envisager, arbitrairement, que deux époques de son existence, celle de sa splendeur et celle de son obscur recueillement, c'est, naturellement, s'obliger à des jugements aussi partiaux qu'erronés. Mais quand il s'agit, précisément, de la nation grecque dont l'état actuel est le résultat d'une longue série de phases si diverses et d'épreuves si extraordinairement pénibles, il faut que des protestations se manifestent, il faut que des éclaircissements se produisent, il faut que des témoignages expli-

catifs et probants soient mis au jour. Ce sera le devoir que votre correspondant s'efforcera de remplir.

Dr. N. G. Moscovakis.

Nous devons signaler aux lecteurs de la *Revue Internationale* deux nouveaux journaux grecs, dont l'un, mensuel, est maintenant à son cinquième numéro ; de l'autre, hebdomadaire, nous recevons maintenant le numéro huitième. Le premier écrit en grec et en italien, porte le titre de *Rassegna ellenica*. Il est rédigé pour la plus grande partie par le professeur Antonio Frabasile, un intelligent italien parfaitement acclimaté en Grèce, où il rend des services réels à la cause de l'union intellectuelle gréco-latine. L'autre, intéressant et important à plusieurs égards et écrit exclusivement en grec, porte le titre d'*Anatolikê Epitheôrêsis*, c'est à dire: *Revue Orientale*.

Lettre de Shangaï.

Shangaï, 20 Novembre 1883.

La première impression que j'ai reçue, dans ces deux mois de sèjour en Chine, est celle-ci: Le peuple chinois est exceptionnellement sale, patient et laborieux. Les hommes de lettres, tout aussi malpropres que les autres, sont très-ignorants: à l'exception de leurs anciens livres, ils ne connaissent rien, pas même ce qui concerne leur pays.

Vous pouvez vous imaginer s'ils comprennent quelque chose à ce qui n'est pas chinois. Mon homme de lettres me demanda, un jour, si l'Italie se trouvait en Europe, et il était persuadé que, nous autres, étrangers, étudions les livres de Confucius ou quelque chose de semblable. Il resta tout ébahi devant ma rèponse négative, et il avait l'air de me dire; qu'étudiez-vous donc ?

Les hommes de lettres connaissent aussi très-imparfaitement les différentes écoles philosophques chinoises, qui, même en restant orthodoxes, diffèrent considérablement des principes de Confucius; le philosophe Mih est, par exemple, de ce nombre. Je demandai un jour à mon homme de lettres, si les chinois croient en la vie future? Il me cita un passage du Loun-you qui soutient la non-existence des forces surnaturelles, et ajouta: l'idée d'une vie future date d'une époque récente, et elle fut adoptée pour diriger le peuple vers le bien. Voilà une bonne rèponse pour ceux qui se

tourmentent à chercher l'idée de Dieu dans les anciens livres chinois.

L'esprit religieux n'est d'ailleurs pas le fort des Chinois. Nous nous rendîmes un jour à une Pagode célèbre, près de Shangaï. Aussitôt entrés dans l'église, un prêtre s'avança pour nous présenter ses respects, et en même temps, bien entendu, pour nous demander un pourboire. Nous étions entourés d'une foule de gamins, qui nous trouvaient très-drôles, quoiqu'habitués à voir beaucoup d'étrangers. Le prêtre, après nous avoir fait tous ses compliments, harangua la foule, en lui exposant les principes de la religion chrétienne pour les réfuter à l'aide des principes de Bouddha.

Les gamins le regardaient et riaient. Dès qu'ils s'aperçurent que nous nous en allions, ils quittèrent le prêtre et coururent derrière nous en sifflant. Le sifflement est une importation européenne, et il n'est pas improbable qu'ils aient cru nous faire honneur par cette étrange démonstration.

Quelques instants après, nous vîmes arriver tous les prêtres de la pagode, dans leur accoutrement pontifical, pour les fonctions du matin. Ils font le tour de l'église, l'un après l'autre, en répétant, toujours les mots sacrès : *Amida Bouddha !* L'un d'eux tient une clochette à la main, qu'il agite sans cesse ; un autre frappe l'un contre l'autre deux bâtons de bois. Après une longue tournée, ils s'approchent de l'autel; il s'agenouillent et le premier prêtre, si je ne me trompe point, fait résonner une grande cloche qui se trouve près de l'autel ; tout le monde est ainsi congédié. Les habits pontificaux ont la même forme que la chape des prêtres catholiques. Dans cette église, on remarque un bas-relief que l'on croirait, s'il ne se trouvait dans une pagode, représenter une Assomption de la Vierge ou une Ascension du Christ. A côté de l'église principale, il y a des chapelles, où les croyants se rendent à part pour prier chacun pour son propre compte. Mais, en général, toutes ces églises sont vides ; et dans ce pays-ci les prêtres sont fort négligés, même par les femmes.

L. NOCENTINI.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA QUINZAINE

Rome, 8 Janvier 1884.

La triple alliance et la visite du Prince Impérial au Vatican ont encore fait les frais de la presse Européenne, pendant la période de temps qui s'est écoulée depuis notre dernière revue, et nous imposent par conséquent le devoir de nous y arrêter. Nous demandons grâce à nos lecteurs, si dans l'étude succinte qui va suivre, nous prenons les choses *ab ovo*. L'Allemagne étant le point de départ de ces deux événements qui ont si fortement préoccupé le monde politique, c'est sur elle que nous allons porter notre attention, c'est chez elle que nous allons chercher les causes et les effets de l'alliance et de la visite. Nous ne croyons pas manquer à notre devoir de chroniste en nous arrêtant sur des faits qui ont intéressé et continuent à intéresser toute l'Europe.

L'unité allemande, dit-on, est un fait accompli. Nous le croyons, si l'on entend par unité Allemande la proclamation de l'Empire en 1871; nous ne le croyons pas, si l'on fait sa part à l'enthousiasme naturel d'un peuple après des grandes victoires, ainsi qu'à la reconnaissance qui a uni tous les Allemands aux noms de l'Empereur et du Grand Chancelier; nous ne le croyons pas, si nous réfléchissons que le mot Empire n'a pas altéré sensiblement le sens de l'union qui a été et demeure encore une confédération. L'orgueil national, flatté par le triomphe des armées réunies, ne s'est pas tellement refroidi en quatorze ans, pour ralentir les liens qu'il a formés. La France, d'ailleurs, a travaillé à le tenir éveillé par la menace d'une nouvelle guerre et a ainsi fourni à l'Empire des armes dont il se sert souvent dans la presse pour empêcher toute dissolution de l'œuvre accomplie à Sadowa et à Sédan. Il en est de même de la reconnaissance; elle paraît par moment faiblir, mais il suffit d'une menace quelconque de l'étranger, d'un danger même imaginaire pour la faire revivre plus chaude que jamais. Ces deux facteurs de la puissance

de M. de Bismarck et de l'Empire n'en sont pas moins des bases mal sûres et changeantes, sur lesquelles le Grand Chancelier ne saurait compter à la longue et qu'il lui faut remplacer par des fondements plus solides. Il suffirait que tout péril du dehors fût définitivement écarté pour voir surgir et grandir les dangers du dedans. Nous ne voulons pas dire par là que les Allemands sont contraires à l'union; ce serait méconnaître l'histoire de leur agitation séculaire; mais il en est beaucoup auxquels la reconnaissance pèse, lorsque les bienfaiteurs l'imposent; il en est beaucoup qui préfèreraient l'union sur d'autres bases, de manière à donner un plus libre essor aux libertés politiques et à faire disparaître toute trace du passé. L'œuvre de 1871, en outre, se ressentit aussitôt de la hâte avec laquelle elle avait été accomplie et des causes qui l'avaient créée. Minée à l'étranger par l'Autriche et la France, l'une revendiquant la suprématie perdue, l'autre une portion de son ancien territoire, elle l'était également à l'intérieur par le grand parti catholique qui ne cachait pas sa répugnance à subir la domination d'un Prince protestant.

Monsieur de Bismarck ne se préoccupa point alors des dangers du dehors; il avait à son service les deux facteurs que nous avons cités, et une armée pleine d'ardeur et aguerrie; il savait la France et l'Autriche impuissantes à recommencer de sitôt la lutte; avec un peu d'habileté, il lui aurait été facile, d'ailleurs, de déjouer leurs efforts, si jamais ces efforts avaient pu s'accorder. Il porta donc toute son attention au dedans et, devinant l'attitude hostile des catholiques, il espéra pouvoir les désarmer par une guerre à outrance. C'était une erreur, c'était une confiance excessive dans ses forces; protestant, sa persécution du clergé Romain, il faut l'avouer, était impolitique. Sans aucun doute, le parti qu'il combattait était à sa merci, car il ne pouvait espérer aucune aide matérielle de l'étranger; mais, sans gagner du terrain auprès des libéraux, il se créait de nombreux ennemis qui, à la première circonstance, auraient pu se rendre redoutables avec l'appui du Vatican et des puissances catholiques.

Le parti libéral, malgré ses antipathies pour les cléricaux, ne s'est pas laissé entraîner aveuglement à la suite de M. de Bismarck; pendant la croisade même, il lui a souvent refusé son appui, désapprouvant la rigueur excessive de certaines mesures. En effet, le régime autoritaire du Chancelier devait lui inspirer des méfiances; non seulement il craignait pour l'union Allemande des dangers futurs, mais il ne se souciait guère de prêter son concours à un système qui, à un moment donné, aurait pu se retourner contre lui. Après quelques années de lutte imprudente, M. de Bismarck s'aperçut que, bien loin d'avoir dompté l'ennemi, celui-ci affluait plus nombreux au Reichstag; c'était la conscience publique qui se révoltait et lui faisait la contre-

partie. En attendant, la France avait réussi à se refaire une armée puissante et laissait percer à jour ses intentions belliqueuses. L'Autriche, elle-même, débarassée des soucis de l'occupation de la Bosnie, se trouvait fortement organisée et prête à toute nouvelle éventualité. La Russie, mécontente du rôle qu'on lui avait fait jouer au congrès de Berlin, indiquait assez clairement ses sympathies pour la France et, sans s'engager formellement, ne paraissait pas contraire à une intervention possible en cas de lutte. Le Vatican, puissance morale méconnue, attendait le moment d'agir et de prêter son concours au parti catholique persécuté. Pouvait-il, le Chancelier, trouver dans une alliance avec l'Italie, un contrepoids correspondant à tant d'influences contraires?

Evidemment non, et il ne s'avisa pas de le chercher. Tel était l'état des choses, lorsque M. de Bismarck, se ravisant, travailla d'un seul coup à écarter tous les dangers soit de l'intérieur, soit de l'étranger. Nous le voyons, alors, prêt à faire des concessions graduelles au clergé, en même temps qu'il fait des ouvertures à la Cour d'Autriche-Hongrie pour amener une entente entre les deux puissances. La Cour de Berlin, nous le pensons, a le plus grand mérite dans cette œuvre d'apaisement. Le cabinet de Vienne avait sincèrement abandonné sa politique traditionnelle vis-à-vis de l'Allemagne, et tenait la conduite la plus correcte; il était donc facile de s'entendre; en satisfaisant le parti catholique, on enlevait en tout cas à l'Autriche un prétexte plausible d'intervention.

Une fois l'alliance conclue avec l'Empire Austro-Hongrois, il fallait délivrer cette puissance de toute préoccupation à l'égard de l'Italie, où les menées des irrédentistes signalaient un danger de guerre permanent. En effet, une lutte entre l'Italie et l'Autriche aurait tout remis en cause. Si l'Allemagne refusait son concours à l'Italie, elle l'aurait probablement trouvé en Russie et en France et, dès lors, l'Allemagne se trouvait engagée dans une guerre périlleuse qu'elle voulait, coûte que coûte, éviter. Non: une rupture entre l'Italie et l'Autriche ne pouvait pas convenir à l'Allemagne. Convenait-elle mieux à l'Italie? C'était une grosse aventure à courir dont les résultats demeuraient bien douteux. Le Gouvernement Italien le comprît. Ne l'aurait-il pas compris, l'occupation de Tunis par la France avait soulevé en Italie de telles rancunes à rendre impopulaire, impossible une alliance Franco-Italienne. M. de Bismarck sut profiter de la situation dans l'intérêt de l'Allemagne, et l'Italie se trouva tout naturellement rapprochée de l'Allemagne et de l'Autriche qui visaient par leur alliance au maintien de la paix Européenne.

Désormais l'équilibre était rétabli. Il ne restait qu'une possibilité de danger dans un accord Franco-Russe; mais la triple

alliance était déjà assez forte dans un but défensif, pour demeurer sans crainte. Cet accord était-il probable? Recherché par M. Gambetta, il n'avait pas abouti, lorsque la triple alliance était encore dans le cerveau de Jupiter; il ne pouvait aboutir au moment où la France se lançait dans la politique coloniale, et l'Italie s'était ralliée à l'Allemagne. Aussi nous voyons la Russie, s'étudiant à améliorer ses rapports avec les puissances centrales et évitant avec soin tout ce qui pourrait être une cause de conflit.

La France évidemment s'est trouvée seule, mais aussi est-elle seule à revendiquer des provinces perdues; il suffirait qu'elle renonçât résolûment à l'idée d'une guerre de revanche pour faire cesser son isolement. — Nous avons dit dans notre revue précédente que, *dans les conditions actuelles des deux pays*, l'alliance de l'Italie avec l'Allemagne sert mieux, à notre avis, les *véritables intérêts* de la France que ne les servirait une alliance entre l'Italie et la France elle-même. Cela est évident, car cette dernière alliance ne pourrait avoir qu'un but offensif; elle ne signifierait autre chose que l'union de deux états avides de guerre, désireux d'obtenir par la guerre la réalisation d'un rêve sanglant, quelque patriotique qu'il soit. — L'alliance de l'Italie avec la France ne pourrait s'entendre sans une compensation pour l'Italie en cas de victoire; c'est donc une guerre avec l'Autriche que cette alliance aurait provoquée, en même temps qu'avec l'Allemagne. — Que seraient devenues les chances et les avantages si la Russie ne se mettait pas de la partie contre les puissances du centre! — Quelle horrible responsabilité auraient assumé les alliés, devant l'Europe et la postérité, en faisant répandre tant de sang précieux pour gagner, oui et non, quelques lambeaux de territoires!

Comment la France ne comprend-elle pas que les alliances offensives sont plus difficiles à combiner que les défensives? — Comment ne comprend-elle pas que les autres états ne peuvent partager avec elle l'impatience, d'ailleurs naturelle et généreuse, qui la gagne et qui paralyse ses meilleures forces? — Comment ne comprend-elle pas que servir cette impatience n'est pas servir ses véritables intérêts? A-t-elle donc été décapitée par la perte de l'Alsace et de la Lorraine? A-t-elle cessé d'être une grande et noble puissance? — Est-elle perdue moralement, politiquement, économiquement, parce que Metz et Strasbourg ne sont plus à elle? Lui est-il réellement impossible d'être l'ancienne et grande France, ce foyer de civilisation et de lumière, ce laboratoire d'idées humanitaires qu'elle était, parce que le Rhin ne coule plus sur son territoire? Pourquoi s'amoindrir à tel point? pourquoi faire de deux provinces, devenues françaises par la conquête, le pivot de toute la politique, de toute la vie, de tout l'avenir du pays?

Nous voyons dans cette impatience une immense illusion nationale; le cœur saigne et tout le sang de la France accourt au cœur, et abandonne le cerveau. Voilà pourquoi la presse Française répand son fiel sur la triple alliance; cette coalition pacifique désarme ses rêves guerriers. Mais, le sang refluera tôt ou tard au cerveau et, alors, le pays se ravisera et comprendra que l'avenir de la France n'a pas été compromis, mais sauvé par les autres puissances et les prétendus ennemis d'aujourd'hui seront les amis de demain. Certes, il en coûte de renoncer à une guerre qui relèverait le prestige de l'armée et l'honneur national; mais, dans les œuvres grandioses de la paix, la France peut cueillir des lauriers bien plus purs et durables et laisser à un avenir lointain dont les mystères nous sont inconnus, le soin de cette résurrection militaire qui forme aujourdhui la base de ses aspirations.

Revenons, maintenant, à M. de Bismarck. La triple alliance, nous l'avons dit, est son œuvre; elle a été conçue dans l'intérêt principal de l'Allemagne. — Le Grand Chancelier a voulu fortifier l'union Germanique, en éloignant de ce corps, jeune et incomplètement développé, les secousses du dehors. Le moment est venu de donner ses soins au corps lui-même, et ce n'est pas là le côté moins difficile de sa tâche. Les secousses intérieures ont des liens intimes avec les secousses extérieures, à cause du parti catholique, du tiers de la population de l'Empire, dont le chef inspirateur échappe à son autorité, et dont les ramifications s'étendent sur toute l'Europe. Il a bien fallu le comprendre, quoiqu'un peu tard.

Il a fallu comprendre que la toute puissance matérielle n'est pas toujours la toute puissance morale. Il a fallu comprendre que la perte du pouvoir temporel n'a rien enlevé à la Papauté de sa force, qu'au contraire cette force est d'autant plus grande qu'elle est uniquement idéale et insaisissable. Loin de la persécuter par une action matérielle, le seul moyen de la tempérer, c'est de la matérialiser, c'est de la faire vivre de notre vie, de lui communiquer nos passions, nos défauts, nos aspirations. M. de Bismarck a en Allemagne un avantage marqué sur l'Italie à cet égard; le parti catholique y est en même temps un parti politique dont les manifestations ne demeurent point cachées; jadis contraire à l'union, sous l'Empire des Hohenzollern, il y a fait adhésion, aujourd'hui, et prend une part active et patriotique aux luttes électorales et aux discussions du Reichstag et du Landtag. Après l'avoir combattu, le Chancelier a dû se convaincre que c'est par lui et non par les libéraux qu'il peut fortifier l'Allemagne. En effet, il ne faut pas perdre de vue que la Constitution Prussienne est bien loin d'être aussi libérale que la Constitution Allemande. Il y a là un con-

flit d'institutions qui doit amener sous peu, soit une modification des libertés politiques en Prusse et dans les autres états, dans un sens plus libéral, soit une modification des lois constitutionnelles de l'Empire, dans un sens restrictif. M. de Bismark ne paraît aucunement disposé à octroyer des libertés politiques plus larges à la Prusse. Nous avons vu, tout récemment, M. de Putkammer repousser violemment la proposition du scrutin secret; on prétend même que le Grand Chancelier aurait déjà laissé entrevoir son intention de supprimer le scrutin secret dans les élections du Reichstag. Cela va de soi. M. de Bismarck pense que l'union allemande, personnifiée dans la Prusse, a besoin d'un Gouvernement fort et à l'abri des passions. Il voit l'effet souvent délétère des passions politiques dans les pays dont l'unité est séculaire et parfaite; il prévoit l'effet possible et désorganisateur de ces mêmes passions dans un amalgame d'éléments disparates, tel que l'empire allemand. Accorder de grandes libertés politiques à la Prusse, y amoindrir le prestige et la puissance de la Royauté, équivaudrait à désarmer la tête de l'Empire et abandonner ses membres épars au gré du flot des idées nouvelles. Il veut par conséquent maintenir le vieux régime autoritaire en Prusse comme un moyen sûr de fondre en un seul corps les éléments que les victoires de l'armée lui ont mis à la main. Un des plus grands obstacles à son but, ce sont les principes libéraux qui régissent les élections au Reichstag; adoptés à une époque où M. de Bismarck marchait à la tête du mouvement libéral de l'Allemagne en opposition à l'Autriche, ces principes sont en ce moment une gêne à son travail autoritaire. Pour éviter cette dissonnance, sans toucher au régime prussien, une révision des lois de l'ancienne confédération est nécessaire, et cette révision ne saurait s'accomplir selon ses vœux, sans le concours du parti catholique. Nous croyons voir, dans ces intentions du Grand Chancelier, l'explication de son attitude envers le Vatican et de la visite du Prince Impérial. La Papauté est une puissance que l'Allemagne ne saurait méconnaître; elle est, de plus, une puissance conservatrice; ennemie, elle aurait pu couvrir de gros nuages l'Allemagne; amie, elle peut faciliter à l'Empire sa tâche, et lui épargner bien des soucis. Point de Canossa dans cette visite du Prince Frédéric Guillaume; point d'humiliations; la lutte existait, une trêve arrive, on se serre la main, et la paix est faite. M. de Bismarck poursuit un but et se sert de tous les moyens pour l'atteindre: la triple alliance, la paix avec le Vatican. L'unité de l'Allemagne par la Prusse a été son rêve; il l'a caressé pendant des années; il l'a réalisé par les armes; il veut le perfectionner, le solidifier par les alliances et par les réformes. Si ses réformes ne sont pas du goût des libéraux, le parti libéral attendra;

d'abord faut-il, selon lui, que cette unité, qui lui est si chère, soit mise à l'abri de tout danger, de toute dissolution possible; il sera toujours temps de lui donner des institutions libérales, lorsqu'elle marchera seule et sans crainte. Peut-être traite-t-il trop l'Allemagne en enfant; peut-être est-il un tuteur trop rigide; mais l'amour de son œuvre perce toujours dans ses intentions et s'il ne fera pas lui-même l'Allemagne de l'avenir, il lui donnera du moins des bases si solides, que l'avenir lui appartiendra et qu'elle pourra y développer toute sa puissance civilisatrice.

Nous avons dit que la triple alliance est une œuvre de M. de Bismarck au profit essentiel de l'Allemagne; faut-il en déduire, selon la gauche historique italienne, que l'Italie y joue un rôle tout à fait secondaire et humiliant, en servant les intérêts des autres sans aucun avantage pour elle? Faut-il en déduire qu'en s'associant à l'Empire d'Allemagne dont nous venons de signaler les tendances toutes particulières, l'Italie renonce au développement libéral de ses propres institutions? — Ces préoccupations de la Pentarchie ne nous paraissent aucunement justifiées. L'Italie, en s'alliant à l'Autriche et à l'Allemagne, nous semble au contraire avoir fait de l'excellente besogne pour son usage exclusif. Cette alliance, ainsi que la visite du Prince Impérial, qui en est la conséquence, sont la plus haute confirmation des faits accomplis, la consécration de l'ordre de choses qui règne en Italie. La gauche anti-ministérielle a grande peur du cléricalisme dans lequel elle voit l'ennemi déclaré de l'Unité Italienne; quel meilleur moyen de réduire au néant ses efforts, en alliant au Quirinal les seules monarchies qui auraient pu, à un moment donné, devenir les alliées du Vatican? Était-ce la République Française qu'il fallait craindre, cette république qui garde encore l'écho des paroles de M. Gambetta: *Le clèricalisme, voilà l'ennemi?* N'était-ce pas plutôt l'Autriche qui, menacée par l'irrédentisme, pouvait saisir la première occasion pour reprendre d'un seul coup les provinces perdues et rétablir à Rome le pouvoir temporel? Les Italiens ne devraient jamais oublier que le catholicisme a de profondes racines ailleurs qu'en Italie et que, dans les autres pays, il y joue, mêlé à d'autres graves questions, un rôle politique redoutable. Le pouvoir temporel ne saurait être rétabli que par une intervention étrangère; c'était donc à l'étranger qu'il fallait chercher les ennemis possibles de l'Italie actuelle et s'en faire des amis.

Tel étant pour l'Italie le résultat pratique et immédiat de la triple alliance, il nous parait absurde de craindre que le Gouvernement Italien aît contracté des engagements anti-libéraux avec ces mêmes puissances qui apposent leur signature à l'événement le plus libéral du siècle. L'Italie s'est moralement

engagée à maintenir l'ordre à l'intérieur toutes les fois que le désordre serait en opposition avec l'entente intervenue ; aucun doute à cet égard, mais aucun besoin en même temps d'un engagement spécial de sa part, car il découle tout seul des bons rapports qu'elle veut entretenir. Que les alliances existent, ou non, ce devoir s'impose à tout Italien qui désire le bien-être de son pays et qui le respecte chez les autres. Nous ne savons pas que les agitations mystérieuses des partis extrêmes, leurs assemblées bruyantes, leurs discours à sensation, leurs démonstrations tumultueuses dans les rues aient rendu quelque service au pays dans lequel elles se manifestent; nous savons au contraire qu'elles lui font bien certainement du tort à l'étranger, où l'on tire facilement de quelques faits partiels et isolés des conséquences générales; nous savons qu'elles embarrassent les Gouvernements, qui voient leur œuvre entravée et sont obligés de se défendre, vis-à-vis des autres puissances, de ce qui tombe en dernier lieu sous leur responsabilité, malgré leur conviction de n'y avoir pris aucune part.

Avouons, du reste, que ces agitations en Italie ne sont pas plus fréquentes qu'ailleurs, et qu'elles sont même insignifiantes à côté des agitations anarchiques en France, nihilistes en Russie, républicaines en Espagne, et des *home-rulers* dans le Royaume-Uni. Le Gouvernement actuel, nous l'avons dit, nous le répétons, jouit de la confiance du pays, malgré l'opposition et les craintes de la gauche historique. La majorité qui, dans les dernières discussions à la Chambre, à propos du bilan du Ministère de l'instruction, laissait entrevoir quelques tendances séparatistes, s'est ralliée subitement et unanimement au Président du Conseil, aussitôt que ce dernier sollicita un vote de confiance; l'abstention complète de la Pentarchie dans ce vote n'a pas réussi à ébranler la position du Gouvernement. L'opinion publique vient, tout récemment, de lui donner une nouvelle marque de faveur dans les élections de Rome, Trévise, Vicence et Bologne; quatre noms de candidats ministériels sont sortis victorieux des urnes électorales. Si l'on peut, à l'heure qu'il est, former un vœu, c'est que la majorité parlementaire actuelle se consolide, se fonde en un corps homogène et permette au Cabinet Italien de marcher sans expédients, sans contradictions apparentes, sans tergiversations, à l'accomplissement de sa tâche. Un avenir très-prochain dira si ce vœu est réalisable, lorsque les lois sur les études supérieures, sur les grèves, sur l'exercice privé des chemins de fer, sur la réforme administrative des communes et des provinces, seront discutées par le Parlement.

La France est bien loin d'avoir un Ministère aussi fortement appuyé par le pays. Monsieur Ferry, malgré ses intentions conciliantes et peut-être à cause de ces intentions, est obligé de

tâtonner entre la droite et la gauche et de chercher souvent des soutiens dangereux dans les rangs des extrêmes. Dans une des dernières séances orageuses de la Chambre des députés, il vient de promettre une révision de la Constitution; mais, à peine a-t-il annoncé son projet, voilà les partis s'agiter, les uns soutenant qu'aucune révision n'est indispensable, les autres demandant que la réforme soit complète, radicale et profondément démocratique. Telle est la surexcitation soulevée par le projet de révision, que le Ministère, à ce qu'on assure, aurait décidé de le renvoyer aux calendes grecques, ainsi qu'il en a été en 1882.

D'où nous tirons un dilemme. Ou la révision n'est pas réclamée par l'opinion publique et elle devient une concession à un parti auquel le Ministère fait sa soumission pour en gagner les bonnes grâces; dans ce cas, elle prouve que le Gouvernement n'est pas avec le pays, mais avec une de ses fractions politiques. Ou la révision est une nécessité que le pays entier signale au Gouvernement, et les titubations de M. Ferry prouvent que la majorité des Députés est en désaccord avec l'opinion publique. Il serait temps, cependant, que la France retrouvât son assiette intérieure et fixât d'une manière précise et définie son programme. Le commerce languit, les industries nationales sont paralysées par la concurrence étrangère, la situation financière est loin d'être florissante, le malaise règne un peu partout. La cause de tout cela est à chercher dans le fonctionnement des institutions politiques; le pays manque d'une direction ferme: il est tiraillé dans tous les sens par des partis qui font du patriotisme un jeu de mots, au lieu d'en faire un guide noble, sûr et constant de leurs actions. Il serait injuste à notre avis, de faire remonter la responsabilité de ce grand malaise au seul Gouvernement. Ce dernier tourne autour d'un cercle vicieux, duquel il ne sortira qu'à la suite d'une réorganisation radicale des partis; or, c'est cette réorganisation qui paraît impossible à causes des haines profondes existantes et des abîmes qui séparent les extrêmes, depuis l'anarchie jusqu'à l'absolutisme. Doit-on s'étonner si beaucoup de Français éclairés et sincèrement républicains, viennent à se demander si la république est bien le gouvernement qui convient le mieux à la France? Après une expérience de quatorze années, où toutes les crises possibles se sont succédées, où les meilleures intelligences ont porté au pouvoir le concours de leur activité, de leurs lumières, de leur patriotisme incontestable, on en est encore à souhaiter un gouvernement fort et s'appuyant solidement sur l'opinion publique! Est-il admissible de jeter un blâme sévère sur tous les hommes d'état qui ont été appelés par la confiance du pays à la tête des affaires? N'est-il pas plus naturel

de conclure que toutes ces notabilités ont fait naufrage dans cette mer agitée de la république, parce que le pays, au fond, n'est pas républicain, parce que l'opinion publique s'efface devant la marée montante de la démocratie, parce que l'apathie a gagné la masse des modérés et les rend indifférents au présent, quoique soucieux de l'avenir?

Cette inquiétude à l'intérieur se traduit, naturellement, dans les relations avec l'étranger et elle y inspire des méfiances et des craintes; on sait bien que le Gouvernement a les meilleures intentions, mais, si aujourd'hui le soleil luit, ce n'est pas sûr qu'il luira demain, car le gouvernement n'est pas maître de la situation. Même cette politique coloniale qui cependant est légitime et traditionnelle, toutes les fois qu'elle ouvre de nouveaux horizons de gloire et d'activité à la France, sans troubler les intérêts légitimes et traditionnels des autres pays, même cette politique coloniale, disons-nous, se ressent de la position précaire du Gouvernement, et du désarroi des partis. Au Tonkin, l'honneur militaire a été sauvé par l'attaque sanglante et victorieuse de Son Tay; l'occupation de Bac Ninh est-elle maintenant absolûment nécessaire? Ne serait-il pas temps de s'arrêter, si la Chine consent, comme on le dit, à l'abandon des provinces en question? Ne serait-il pas utile de concentrer des forces à Hué, où la position de M. Champeaux devient de plus en plus périlleuse? Rien de cela; l'objectif n'est plus dans l'Annam, ni dans cette partie du delta du Fleuve Rouge où les premiers désordres ont éclaté; c'est Bac Ninh, c'est la rive gauche du Song Koy, qui doit appartenir à la France; les territoires réclamés appartiennent à la Chine, mais qu'importe? Une grande partie de la presse va même plus loin et donne au Gouvernement la mesure de ses prétentions.

La Chine, à son avis, doit payer les pots cassés; elle a voulu éviter la guerre; qu'elle supporte donc les frais de l'expédition. C'est une forte indemnité qu'il faut à la France; c'est la Chine qui la payera et pour l'y obliger on occupera au besoin l'île d'Haïnan. Nous pensons que le Ministère, malgré sa faiblesse, ne se laissera pas entraîner si loin; il est probable qu'il se limitera à l'occupation de Bac Ninh que les Chinois, à ce qu'on espère, auraient évacué pour éviter une rupture, et nous souhaitons de grand cœur que l'occupation de cette place forte permette à la France d'arrêter le cours de ses victoires, et de répandre sur ces provinces éloignées autant de bienfaits qu'elles ont subi de désastres.

Les évènements du Soudan ne donnent pas moins de soucis à l'Angleterre que les évènements du Tonkin à la France. Le Mahdi, après un sursis dont nous ignorons les causes, accentue, en ce moment, sa marche au Nord et paraît menacer sérieusement

la Haute Égypte. De son côté, l'Abyssinie profite de la circonstance pour arrondir ses états, en s'avançant vers Massaouah. Le Gouvernement Égyptien est tombé dans un effarement que la gravité du danger ne justifie pas à notre avis. On parle avec insistance d'une abdication possible du Kédivé. Dans les conseils ministériels, les uns réclament une intervention turque que le Sultan ne saurait accepter aux conditions posées par l'Angleterre ; les autres demandent au gouvernement anglais de se substituer définitivement aux pouvoirs indigènes et d'administrer le pays comme son propre bien. M. Gladstone se trouve très embarrassé devant des courants d'opinions si contradictoires et ne voudra peut-être pas profiter, sans le consentement de l'Europe, d'un affolement passager pour changer son attitude en Egypte. Les dernières nouvelles annoncent un appel désespéré adressé à M. Gladstone par le Gouvernement Égyptien. La note met le cabinet Anglais en demeure de prendre une résolution définitive à l'égard du Soudan, sous la menace, en cas de tergiversation ou de refus, de s'adresser à la Turquie et de lui abandonner tout le Soudan Oriental ; elle déclare en même temps que les Égyptiens limitant à l'Égypte proprement dite leurs possessions, suffiront à eux mêmes avec les troupes indigènes et n'auront plus besoin du contingent anglais. L'Angleterre ne se laissera certainement pas intimider par ces menaces, mais en même temps elle aurait tort de ne pas se préoccuper davantage de la grave situation de l'Egypte. L'état des choses est tel que des mesures énergiques et immédiates sont nécessaires. En dehors de l'orage qui gronde au Sud, il y a des désordres intérieurs qui réclament une main forte et habile. Les finances sont dans un tel délabrement que le Kédivé a dû renoncer à une partie de sa liste civile pour suppléer au paiement des employés.

Le mal est que si Messène pleure, Sparte ne rit pas ; si l'Égypte a ses soucis, M. Gladstone ne repose pas à l'intérieur sur un lit de plumes. Au moment de réaliser ses vues pacifiques sur l'Irlande, ainsi que ses vues libérales sur la constitution du pays, il voit l'agitation augmenter et grandir autour de lui. Même dans l'Inde, ces lois judiciaires qui étaient destinées à satisfaire de vieilles réclamations, soulèvent au moment de les appliquer des plaintes sérieuses dont le contre-coup se fait sentir à Londres et mine la solidité du Cabinet. Des bruits courent, en attendant, que la dynamite est à l'œuvre, s'attachant, entre autres, à la personne de M. Gladstone qui est gardé à vue par la police. — En Irlande, une bataille rangée a éclaté entre orangistes et nationalistes, laissant des morts et des blessés sur le terrain. On parle enfin de scissions au sein du parti libéral lui-même et du réveil du parti conservateur qui profiterait de la discorde de ses adversaires pour retourner au pouvoir. Il est

possible qu'il y ait beaucoup d'exagérations dans toutes ces nouvelles ; mais il n'en est pas moins vrai que le Ministère Gladstone traverse une grave crise dont il est douteux qu'il puisse sortir victorieux.

L'horizon politique n'est pas plus clair en Espagne, où l'on est à la veille de donner un démenti à nos prévisions optimistes. L'entente qui paraissait établie entre le parti Sagasta et le parti ministériel vient d'échouer à l'occasion de la discussion de la réponse au message royal. On se demande, maintenant, si le Roi accordera à M. Posada Errera la dissolution des Cortès, où s'il acceptera les démissions, inévitables en cas contraire, du Ministère. Nous doutons fort que le Roi Alphonse puisse s'arrêter au premier parti ; s'il l'avait voulu, si M. Posada Errera avait eu l'assurance de cet expédient radical, le message de la couronne aurait été plus explicite à l'égard du suffrage universel et de la révision de la constitution, et le Ministère n'aurait pas senti la nécessité de faire des concessions humiliantes au parti Sagasta. Il est donc probable que M. Posada Errera, privé de l'appui qu'il a sollicité, et qui lui fait défaut, donnera sa démission et laissera la place libre à ses adversaires. Nous disons que cela est probable, car personne ne saurait être le prophète des affaires d'Espagne ; ce pays, en fait de politique interieure est une boîte à surprises qui, d'un instant à l'autre, nous fait voir le beau et le mauvais temps. On fonde cependant des espérances sérieuses sur la loyauté, l'habileté et la fermeté du jeune Roi et nous désirons sincèrement que ces espérances se réalisent et donnent sous peu à l'Espagne ce gouvernement libéral et durable dont elle a si grand besoin.

A Lisbonne, le roi don Louis a été au devant des désirs du parti progressiste en annonçant, dans son discours d'ouverture des Cortès, que ses ministres allaient proposer aux représentants du pays une révision de la Charte de 1826 et une réforme électorale. Ce besoin était senti et le souverain, en le secondant, détruit les accusations qu'on lui portait, d'avoir montré en maintes occasions des préférences marquées pour le parti conservateur, contre le strict devoir d'un roi constitutionnel. Il est impossible, maintenant, de prévoir dans quelle mesure se fera la révision et quelle étendue l'on donnera à la réforme électorale ; quel que puisse être cependant le résultat des discussions parlementaires, il est à peu près sûr qu'elles conduiront à un triomphe sensible des idées libérales.

La question des privilèges attachés aux communautés Grecques s'est envenimée tout dernièrement et a provoqué la démission du Patriarche ainsi que des agitations à Constantinople et dans quelques provinces. Nous sommes heureux de constater que le Gouvernement Ottoman fait ce qu'il peut en ce moment pour

calmer ces agitations et décider le Patriarche Œcuménique à retirer sa démission. Des pourparlers sont entamés entre la Porte et le Patriarchat, qui, nous l'espérons, donneront lieu sous peu de jours à une entente.

Le Gouvernement Grec s'est tenu dans une prudente réserve pendant ce conflit, malgré les pressions qui lui venaient du dehors. C'est encore un mérite de M. Tricoupis qui a apporté au pouvoir des sentiments de modération qui lui font honneur et dont la Grèce ressentira les heureux effets. Le Parlement vient de voter l'emprunt des 170 millions destinés à l'abolition du cours forcé; dans cette occasion le Président du Conseil a donné des assurances satisfaisantes sur la situation financière du pays. Soutenu par une forte majorité, il est à croire que le Ministère jouira longtemps de la confiance publique et inaugurera par sa stabilité une ère de bien-être pour cette jeune et sympathique nation. Nous constatons avec plaisir, en Grèce, un réveil économique remarquable; les chemins de fer, les desséchements des lacs, les mines, les autres industries, l'agriculture y prennent petit à petit un essor qui ne pourra être que bienfaisant. Ce sont les soins de la vie économique, nous le répétons, qui nous gagnent l'estime des étrangers; nous applaudirons donc toujours de grand cœur aux peuples qui, tout en parant aux douloureuses éventualités d'une guerre possible, mettent en tête de leur programme national les grandes œuvres de la paix.

***

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale.*

FRANCE: — CHARTON, *Le Tour du monde*; premier et second semestre (1883) Paris, Hachette. — D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Essai d'un catalogue de la littérature de l'Irlande*; un vol. in 8.° Paris, Thorin. — VALENTINE DE SELLON, *Un condamné à vie*, feuilles éparses, nouvelle édition, Paris, Dentu. — GASTON PARIS, *Lancelot du Lac* (extrait de la *Romania*).

ALLEMAGNE: — WEBER, Indische Studien XVI Band. Ueber Bhuvanapâla's Commentar zu Hâla's Saptaçatakam. — PIPIN et SPASOVIC, Geschichte der Slavischen Literaturen, aus dem russischen uebertragen von T. Pech; due vol. Leipzig, Brokhaus. — SCHLIEMANN, *Troja* Ergebnisse meiner neuesten Ausgrabungen etc. jahre 1882, mit vorrede von prof. A. H. Sayce; Leipzig, Brokhaus. — MARCUS LANDAU, *Die Quellen des Dekameron*, zweite sehr vermehrte und verbesserte Auflage, Stuttgart, Scheible. — FOGLAR, *Gedichte*, Neue Sammlung, Leipzig, Rühle u. Rüttinger. — GLASER, Ueber Bân·a's Pârvatîparin·ayanât·aka, Vienne, 1883.

ANGLETERRE: — R. N. CUST, *A sketch of the Modern Languages of Africa*; deux vol. reliés, London, Anderson.

INDE: — FURREL, *The Tagore family, a memoir*, London, Kegan

ÉTATS UNIS: — GILDERSLEEVE, *The American Journal of Philology*, Baltimore.

GRÈCE: — ΑΤΘΙΔΕΣ ΑΤΡΑΙ ΣΤΑΛΟΓΗ ΠΟΙΗΜΑΤΩΝ ΓΕΩΡΓΙΟΥ Μ. ΒΙΣΗΝΟΥ (Londres, Trübner; édition splendide, imitation des anciens codes).

NORVÈGE: — ASBJÖRNSEN OG JORGEN MOE, Eventyrbog for Bôrn, Nosrke Folkeeventyr (publiées avec illustrations à Copenhague).

RUSSIE: — O. MILLER, Materiale dlya zîsneopissaniya Th. M. Dostoevskago (S. Pétersbourg, extrait de *Russkaïa Starina*).

POLOGNE: — J. I. KRASZEWSKI, Wilczek i Wilczkova, opowiadanie z konc'a XVIII° wieku, Varsovie, Gebethner et Wolff. — KRASZEWSKI, *Szalona*, roman, Varsovie, Paproki. — KRASZEWSKI, *Klasztor*, opowiadanie, Varsovie, Gebethner et Wolff.

PORTUGAL: — TH. BRAGA, *Contos tradicionaes do Povo Portuguez*, com um estudo sobre a novellistica geral e notas comparativas; deux vol. Porto, Livraria Universal.

ESPAGNE: — PEDRO DE ALARCON, *El Escándalo*, octava edicion, Madrid, Perez Dubrull. — MANUEL DE LA REVILLA, *Obras*, avec

préface de M. Antonio Canovas del Castillo et un discour préliminaire de D. Urbano Gonzàlez Serrano) Madrid, Victor Saiz.

ITALIE : — DAVID LEVI, *La Mente di Michelangelo*, Milano, Brigola. — ADEMOLLO, *Il Matrimonio di Suor Maria Pulcheria*, al secolo Livia Cesarini, Roma, Sommaruga. — FANTONI, *Il Conte Soulza*, dramma in quattro atti in prosa, Milano, Libreria Editrice. — FANTONI, *I Valdora*, commedia in quattro atti in prosa, Milano, Libreria Editrice. — GRAZIA-PIERANTONI-MANCINI, *L'ultima recita*, commedia in un atto, Caserta. — NOBILE V. O. *Tragedie*, Palermo, Tip. del *Giornale di Sicilia*. — CARLO CARAFA DI NOIA, *Ischia*, Visione. — MARIANO SEMMOLA e GAETANO RUMMO, *La Medicina Contemporanea*, Giornale periodico mensile di scienza e pratica medico-chirurgica, con corrispondenze delle principali università d'Italia, Austria, Francia, Germania, Inghilterra, Russia ; (prix de l'abonnement, 8 francs pour l'Italie, dix francs pour l'étranger). — BERTOLOTTI, *Spedizioni militari in Piemonte, sconosciute o poco note, di Galeazzo Maria Sforza, Duca di Milano*, Milano, Bortolotti. — *Rassegna di scienze sociali e politiche ;* anno I, Vol. II, Fasc. 21, 1° gennaio 1884 (Florence, Ricci ; prix de l'abonnement pour l'Italie 20 fr., pour l'étranger les frais de poste en plus). — *Il nipote del Vesta-Verde*, Strenna popolare per l'anno bisestile 1884 (auteurs C. Correnti, I. Gentile, T. Massarani, T. Vignoli, C. Reale, E. Fano, A. Arnaboldi, C. Baravalle, P. Porro, P. Rotondi, G. Carcano, L. Corio, G. Weiss, G. Sacchi, G. Negri, C. Pozzolini-Siciliani, L. Chirtani, A. Barbiera. — CLARETTA, *I signori di Montafia, Tigliole, Roatto, Varisella e Maretto*, Pisa. - *Memorie Storico-critiche sull'ordine cavalleresco del Collare di Savoia al primo secolo della sua fondazione*, Torino, Lœscher. — VAYRA, *Inventari dei castelli di Ciamberì, di Torino e di Pente d'Ain* 1497-98, pubblicati sugli originali inediti Torino, Bocca. — EGISTO ROSSI, *Gli Stati Uniti e la concorrenza americana*, studi di agricoltura, industria e commercio, da un recente viaggio, Firenze, Barbèra. — DE NINO, *Usi e costumi abruzzesi, fiabe*, Firenze, Barbèra. — DANEO, *Drammi e commedie*, Genova, tip. de'Sordo-Muti. — MANNI, *Rime*, Firenze, Chiesi. — NEGRI, *Bismarck*, saggio storico, Milano, fratelli Treves. — DUCA DI MADDALONI, *Pilato*. — CARUTTI, *Breve Storia dell'Accademia dei Lincei*, Roma, tip. Salviucci. — PAULO FAMBRI, *Critiche parallele*, Padova, Salmin. — TOSCANI, *Primo peccato*, Castrovillari, 1883. — PEZZI, *La grecità non ionica nelle iscrizioni più antiche*, Torino, Lœscher. — GIUSEPPE ROSSI, *Il Canzoniere di Mirza-Saffi* di Bodenstedt, traduzione, Berlino, Stuhr. — MAINERI, *Fra Galdino*, terza edizione. — VITTORIO LANZA, *Appunti e profili*, Palermo. — MACRÌ-CORREALE, *Echi dell'anima*, Roma, Befani. — *Strenna del Frou-Frou*, sport e letteratura, Genova, lit. Armanina. — PERINI, *Saggio di una storia d'Italia*, Verona, Noris. — BERTACCHI, *Meteore luminose, l'arcobaleno, il miraggio*, memorie di fisica matematica, Torino, Candeletti. — LUIGI TORELLI, *Carta della Malaria dell'Italia*, illustrata, Firenze, Pellas.

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

S.

Le bi
polite
dans le
cation
L'idé
une ent
lancem
courage
tistes d
l'annon
lettre, c
La re
dont la
cette p
suffit de
convain
Voilà
au mon
tantes s
plication
genre, s
Quels
rien enc
fres et le
cisco à F
Ce m
Nous
genre e
Revue I
Nous
Revue I
certitude

URA

4 —
4 —
4 —
4 —
4 —
4 —

l ordinare
ora senza
e era da

Les A
primées
contiend

Prix
pour u
fois

LI

ANDES
E DI
LLA
Fo

A
24.
FEI

t que se propose la ***Revue Internationale*** est de tenir le public cosmo-
au courant du mouvement intellectuel de tous les pays, dans les sciences,
s lettres et dans les arts; il est donc dans l'essence même de cette publi-
de pénétrer dans tous les centres civilisés, dans toutes les villes du monde.
lumineuse et nouvelle, mise en œuvre avec tous les soins que réclamait
reprise aussi considérable et appuyée sur des capitaux qui permettent le
nt de l'affaire dans les plus favorables conditions, a reçu, en foule, les en-
ments les plus efficaces de personnages haut placés, de savants, de lettrés, d'ar-
toutes les nationalités. Le public ayant accueilli avec la plus grande faveur
e de cette publication, a prouvé par de nombreux abonnements, avant la
ju'il goûte et sait apprecier pareille innovation dans le domaine des idées.
daction la plus choisie, les plus hautes célébrités scientifiques et littéraires,
Direction de la *Revue Internationale* s'est assuré le concours, donneront à
blication une importance sans égale et lui assurent un avenir splendide. Il
jeter un coup d'œil sur le sommaire de cette seconde livraison pour se
re de l'absolue vérité de ce que nous avançons.
donc un véhicule des plus favorables, des plus puissants, certainement unique
de pour répandre dans toutes les contrées de la terre les nouvelles impor-
ur le commerce, sur l'industrie, sur les découvertes scientifiques, sur les ap-
s de l'art et de la science à l'industrie, sur les affaires financières de tout
ur tout ce qui peut intéresser, enfin, la vie matérielle et morale de l'humanité.
que grands que soient les moyens dont la publicité dispose de nos jours,
ore n'avait été trouvé pour annoncer simultanément et à époques fixes les of-
s demandes de la vie économique dans toutes les parties du globe, de San Fran-
étersbourg, de Stockholm à Madrid, de Melbourne à Londres, de Paris à Yeddo.
oyen est trouvé, ce moyen va fonctionner, ce moyen fonctionne déjà !
croyons qu'il est superflu d'insister sur les avantages, uniques dans leur
par leur importance, que les **ANNONCES COSMOPOLITES** de la
nternationale peuvent offrir aux industriels et aux commerçants de tous les pays.
livrons donc, dans des conditions exceptionnelles, la grande publicité de la
nternationale au public dont l'intérêt est la diffusion des annonces, avec la
de mettre à sa portée un moyen sans précédents et sans concurrence possible.

ANNONCES COSMOPOLITES

Conditions.

nnonces, à moins de fermage et de conditions spéciales, seront im-
dans chaque livraison, selon le système anglais. Chaque colonne
ra quatorze annonces de cinq lignes.

Pour chaque annonce de cinq lignes. . . .	5 Fr.	Pour les abonnements aux textes les formes, prix à convenir.
Pour un quart de colonne.	15 »	
Pour un tiers de colonne	20 »	
Pour une demi-colonne	25 »	
Pour une colonne.	35 »	
Pour une page	50 »	

Payements anticipés.

Pour les demandes et les renseignements, s'adresser

à M. LUIGI BIANCHI

ndé de Pouvoirs de la Société des Annonces Cosmopolites

ADMINISTRATION DE LA REVUE INTERNATIONALE

Via della Mattonaia. - FLORENCE, Italie.

Pour la Société des Annonces Cosmopolites
LE FONDÉ DE POUVOIRS : LUIGI BIANCHI.

ULRICO HOEPLI

EDITORE-LIBRAIO

NAPOLI ···· PISA ···· MILANO

STORIA UNIVERSALE DELLA LETTERATURA

DI

ANGELO DE GUBERNATIS

in-16, ogni volume **Lire 4**, o Sezione di Volume

Sono pubblicati:

Vol. I..... **Storia del Teatro drammatico**, pagine 598 . . . . . L. 4 —

» II.... **Florilegio drammatico:**
PARTE PRIMA: Teatro orientale antico e cristiano, pagine 401 . . . . . 4 —
PARTE SECONDA: Teatro moderno, pagine 403-775 . . . . 4 —

» III... **Storia della lirica popolare**, pagine 500 . . . . . 4 —

» IV... **Florilegio lirico:**
PARTE PRIMA: Lirica popolare, poeti orientali, latini e greci, pagine 316 . . . . . 4 —
PARTE SECONDA: Poeti moderni, pagine 316-720 . . . . . 4 —

» V..... **Storia della poesia epica**, pagine 344 . . . . . 4 —

» VI... **Florilegio epico:**
PARTE PRIMA: Epopee nazionali. PARTE SECONDA: Poemi individuali, pagine 504 . . . 4 —

» VII. **Storia delle novelline popolari**, pagine 320 . . . . . 4 —

» VIII **Florilegio delle novelline popolari**, pagine 464 . . . . 4 —

» IX.... **Storia del Romanzo**, pagine 460 . . . . . 4 —

» X .... **Florilegio romantico:**
SEZIONE PRIMA: Il romanzo orientale, greco romano e medioevale, pagine 288. . . . 4 —
SEZIONE SECONDA: La novella e il romanzo moderno, pagine 289-750. . . . . 4 —

Sono in preparazione i volumi XI e XII, cioè:

Storia della Storia - Florilegio Storico.

Questa grandiosa intrapresa che subì qualche ritardo nel suo principio per la difficoltà di ordinare il vastissimo materiale e per quell'altra più grande di fare un'accurata scelta, progredisce ora senza gravi ostacoli, e può già la parte pubblicata essere caparra dell'eccellenza del lavoro che era da aspettarsi dal programma.

Per Giovanette e Signore.

COLLEZIONCINA DIAMANTE HOEPLI

in 64° elegantemente rilegata. — Lire 3 ciascun volumetto.

GARGANO

DOLINDA di Montorfano — ELVEZIA — I Fanciulli di Valsugana — In Riva del Verbano

LONGFELLOW

EVANGELINA — TRADUZIONE DI G. ZANELLA — MILES STANDES — TRADUZIONE DI G. ZANELLA

BYRON — MAZZEPPA — TRADUZIONE DI ANDREA MAFFEI

MAFFEI — LIRICHE VARIE

BYRON — LARA — TRADUZIONE DI ANDREA MAFFEI

Trübner's Oriental Series

THE FOLLOWING WORKS ARE IN PREPARATION:

Post 8vo.

Upasakadasásútra.

A Jain Story Book. Translated from the Sanskrit. By A. F. RUDOLF HOERNLE.

In Two Volumes, post 8vo, cloth. ***Buddhist Records of the Western World,*** BEING THE SI-YU-KI OF HIUEN THSANG. Translated from the Original Chinese, with Introduction, Index, etc., BY SAMUEL BEAL, Trinity College, Cambridge; Professor of Chinese, University College, London.

JOSEPH PELLAS — FLORENCE. ETABLISSEMENT ÉLECTRO-MÉTALLIQUE et fusion de bronze pour la reproduction de tous les chefs-d'œuvre de l'art. Médailles aux Expositions de Vienne, Philadelphie, Turin, Padoue et Milan. Usine, ateliers et salons d'exposition, rue Jacopo da Diacceto, 10. Magasin de détail, rue Tornabuoni, 20, palazzo Corsi.

TRUBNER & CO.'S.—The Light of Asia; or, the Great Renunciation Being the Life and Teaching of Gautama, Prince of India and Founder of Buddhism. Told in Verse by an Indian Buddhist. By EDWIN ARNOLD, C. S. I., & Crown 8vo, limp parchment wrapper, 2s 6d. Also now ready in post 8vo cloth, 7s 6d. « The most sympathetic account ever published in Europe of the life and teaching of the Sakya Saint. » — *Times.*

French and German Socialism in Modern Times. By Richard T. Ely, Ph. D., Crown 8vo. cloth, 3s. 6d.

Ethic. By Benedict de Spinoza. Translated from the Latin by William Hale White. Post 8vo. cloth 10s. 6d

The World as Will and Idea. By Arthur SCHOPENHAUER. Translated from the German by R. B. Haldane, M. A., and John Kemp, M. A. Vol. I, containing Four Books. Post 8° cloth 18s. The above forms Vol. XXII. of « The English and Foreign Philosophical Library. »

LIBRAIRIE HACHETTE et Cie, boulevard Saint-Germain, 79, Paris. — VOYAGE DE LA VEGA. Autour de l'Asie et de l'Europe. Par *A.-E. Nordenskiöld*. Ouvrage traduit du suédois avec l'autorisation de l'auteur, par *Rabot* et *Lallemand*. — Tome premier, un magnifique volume in-8 jésus contenant 18 cartes, 293 gravures sur bois et 3 gravures sur bois et 3 gravures sur acier, broché, 15 fr. — Relié richement, tranche dorée, 20 fr. — L'ouvrage complet formera 2 volumes.

E. PLON, NOURRIT et C., impr.-édit. 8 et 10, rue Garancière, Paris. Beaux livres d'étrennes pour 1884. La Russie et les Russes. Kiew et Moscou: impressions de voyages par Victor Tissot. Un beau vol. in-8 colombier, ouvrage enrichi de plus de 240 gravures, dont 27 dessins de P^l^ de Haenen et 115 de Pranischnikoff. Prix: Broché, 20 fr.; cartonné, 24 fr.; relié, 25 fr.

CORSO DI LINGUA LATINA con metodo analitico, per giovani e adulti d'ambo i sessi. Anno 1883-84. — Si daranno due lezioni per settimana, di due ore ciascuna, in casa del docente. Coloro che desiderassero di seguire il corso sono pregati a darne avviso al sottoscritto sollecitamente, onde possa fissare il giorno della sua apertura. La tassa mensile è di L. 20. Per i signori Maestri e signore Maestre è limitata a L. 5. La stessa facilitazione è accordata a giovani di famiglie meno agiate. — Dr ALBERTO D'ALTEMPS, Firenze, Via Maggio N. 24 p.^o^

J. HETZEL & Cie — PARIS 18 rue JACOB: Bibliothèque illustrée, éducation et récréation. 300 Livres et Album. Étrennes 1883. — Sciences: Ampère, J. Bertrand, Cahours et Riche, Charles Clément, Egger, Rey, Faraday-Deville, Flammarion, Gratiolet, Grimard, etc. Littérature: Bénédict, Bertin, Boissonnas, Lucien Biart, Cauvain, De Chennevières, Al. Dumas, Erckmann-Chatrian, Grandville, Victor Hugo, Alphonse Karr, E. Legouvé, C. Lemaître, Mayne-Reid, Nodier, Perrault, L. Ratisbonne, G. Sand, Stahl, Jules Verne, etc.

NORTH BRITISH & MERCANTILE INSURANCE COMPANY. — Chief Offices: London, 64 Threadneedle St. Cunningham, 64 Princes St.

THE STANDARD. LIFE ASSURANCE COMPANY, Established 1825. — Family Provision and Investment. Self-Endowment for Old Age. Protection to Partners or Creditors.

Accumulated funds	L. 6,[illegible]
Annual revenue	» 520,[illegible]

EDINBURGH: 8 & 5 George Street (Head Office). LONDON: 83 King William Street, E.C., & 3 Pall Mall East, S.W. DUBLIN: 66 Upper Sackville Street. Agencies in India and the british colonies.

EAGLE INSURANCE COMPANY. For lives only Established 1807. 79 Pall, Mall, London.

Sums assured	L. 5,100,[illegible]
Accumulated funds	» 3,118,576
Subscribed Capital	» 1,000,000
Annual Income	» 387,[illegible]
During the past 35 years the Company has paid in Claims	» 7,[illegible]
And divided Bonuses amongst the Assured, exclusive of those taken in Reduction of Premium amounting to	» [illegible]

GEORGE HUMPHREYS, Actuary & Secretary.

LIBRAIRIE DE FIRMIN-DIDOT & Cie Imprimeurs de l'Institut, Rue Jacob, 56, à Paris. Directoire, Consulat, Empire. Mœurs et usages, lettres, sciences et arts. — France (1795-1815). Par Paul Lacroix, (Bibliophile Jacob). Un volume in-4° illustré de 10 chromolithographies et de 350 gravures sur bois, dont 24 hors texte d'après les monuments de l'art de l'époque.

BERZEICHNIGZ DER MINIATUR AUSGABEN aus dem Berlage von Gebrüder Pastel in Berlin. In eleganten original-pikanten mit Boldichnitt, à 3 mark, welche sich vorzüglich zu Hof- und Belegenheits-Beschenken eignen und durch alle Buchhandlungen des In- und Auslandes, sowie von der Verlagsbuchhandlung Gebrudel Pastel in Berlin W., Lükowstrake 2, direkt zu beziehen sind.

BROCKHAUS' Conversations-Lexikon. Ein neuer vollständig umgearbeiteter dreizehnter Auflage. Mit zahlreichen Abbildungen und Karten in Holzschnitt, Phototypie, Lithographie und Oeldruck auf ungefähr 400 Tafeln und im Texte. In 16 Bänden von je 60 Bogen mit Abbildungen. Jeder Band geh. 7 M. 50 Pf. geb. in Leinwand 9 M., in Halbfranz 9 M 50 Pf. Auch in 240 Heften zu beziehen. Preis des Hefts 50 Pf. Ausgabe auf Velinpapier: jeder Band geb. in Halbleder 15 M. Jährlich erscheinen 3 bis 4 Bände, monatlich 3 bis 4 Hefte. F. A. BROCKHAUS Leipzig.

TO PROPRIETORS of NEWSPAPERS and periodicals. — WYMAN & SONS, Printers of the *Builder*, the *Printing Times*, *Health*, *Knowledge*, *Truth*, *British Mail*, the *Furniture Gazette*, the *Review*, and other high-class Publications, call attention to the facilities they possess for the economic and punctual production of periodical literature, whether Illustrated or Plain. Estimates furnished to Projectors of New Periodicals for either Printing or Printing and Publishing. — 74 to 76, Great Queen-street, London, W. C.

J'ai été fort satisfait du premier numéro qui me paraît solide et varié.

PAUL JANET.

Certamente la impresa della *Rivista Internazionale* risveglia il più simpatico sentimento fra gli amici del vostro nobile paese, al quale incombe specialmente il dovere di coltivare il genio dell'internazionalità. Dopo i miracoli della nazionalità compiuti in Italia, speriamo che la *magna parens virûm, saturnia tellus* riprenderà il suo posto naturale fra i paesi chiamati dalla provvidenza ad insegnare la dottrina della giustizia internazionale.

Monaco di Baviera, 3 novembre.

FR. VON HOLTZENDORFF.

Der Plan Ihres neuen Unternehmens hat mich durch seine Grossartigkeit überrascht; und sicherlich, wenn es Ihnen gelingt, das Programm zur Ausführung zu bringen, dann wird die *Revue Internationale* in der periodischen Literatur der Gegenwart eine Epoche bezeichnen.

Berlin, 1 november.

JULIUS RODENBERG
Directeur de la *Deutsche Rundschau*.

I think your idea of *Revue Internationale* is zeitgemäss and I hope it may be successful.

Oxford, 4 novembre.

F. MAX MULLER.

Faccio voti che l'impresa trovi quella riuscita che, al parer mio, le assicura il nome De Gubernatis.

Monaco.

FERD. GREGOROVIUS.

Glückauf zu Ihren neuen grossen Unternehmen!

München, 22 XII 83.

PAUL HEYSE.

J'ai reçu le 1.er numéro de la *Revue* et je vous envoie, avec mes remerciements, mes félicitations sincères et chaleureuses. Il me semble très rempli et il contient des articles d'un haut intérêt.

Leyde, 26.

C. P. TIELE.

J'ai vu avec joie que Vous entreprenez la publication de la *Revue Internationale*. Elle excite mon plus grand intérêt, et je suis convaincu qu'elle sera accueillie avec bonheur par tous les hommes intelligents.

Berlin, le 25 Décembre.

A. R. RANGABÉ.

Ihre *Revue Inter ·ationale* ist in meinen Händen, und mit ausserordentlicher Genugthuung habe ich Ihre Einleitung gelesen. Ich beeile mich, Ihnen meine ganze Bewunderung für die Grösse Ihres Geistes und die Wärme Ihres echt menschlichen Herzschlages auszudrücken, und wünsche an diesem letzen Tage des Jahres Ihnen und Ihrem neuen Unternehmen viel Glück und Segen für das neue Jahr.

Potsdam 31 décembre.

GERHARD VON AMYNTOR.

J'applaudis cordialement à votre projet et aux sentiments généreux qui vous l'ont suggéré.

Paris, 30 octobre.

G. DE MOLINARI.

Comprehendo o valor sociologico de uma tal empreza, e aceitando o pensamento de Comte, de que a sociedade humana, a pezar dos seus altos progressos intellectuaes e industriaes, terá sempre como base preponderante do seu accordo e por tanto da sua ordem, uma synthese affectiva.

Lisboa, 6 novembre.

TEOFILO BRAGA
Prof. à l'Université de Lisbonne.

Comptez sur moi, Monsieur, dans ce pays; je ferai tout mon possible en faveur de votre journal, entreprise qui est d'un idéal très civilisateur. Je lui désire de tout mon cœur la réussite qu'elle mérite.

Lisbonne, 23 novembre.

REIS DAMASO.

Pour ce qui regarde votre journal, mon humble avis est qu'il réalise on ne peut mieux tout ce qu'on avait le droit d'attendre de l'illustration de son savant directeur.

Lisbonne, le 30 décembre 83.

FRANCISCO GOMES DE AMORIN.

Ho veduto nell'*Athenaeum* la prossima pubblicazione di un nuovo giornale con la di lei direzione, e mi rallegro all'idea che, per compiere quest'opera di tanta necessità, ma di tanto lavoro, hanno chiamato il più degno ed il più veramente competente di tutti gli autori contemporanei. Permettete dunque di darvi la buona venuta e di manifestarvi tutta la sodisfazione che provo nel vedervi finalmente realizzare uno dei miei più vivi desiderii.

London, 29 novembre.

CHARLES SIMOND.

Vor allem wünsche ich Ihnen zu Ihrer neuen Unternehmung, der so viel versprechenden *Revue Internationale* alles Glück und Gedeihen! Es freut mich herzlich, dass Sie darin auch uns Böhmen Ihre freundliche Aufmerksamkeit widmen wollen.

Prague 21 novembre

V. VLCEK
Directeur de l'*Osveta*.

Nous sommes enchantées de votre splendide idée, qui nous intéresse énormément.

Budapest, 22 novembre.

JANKA ET ST. WOHL.

Je salue avec enthousiasme votre idée de publier une *Revue Internationale*. Elle est grande et mérite d'être accueillie favorablement par les personnes qui comprennent l'internationalisme de la même manière que vous.

Gara-Mircesti, 6 novembre.

V. ALECSANDRI.

Personne ne pouvait mieux que vous grouper et inspirer une phalange de littérateurs, dans le but de fonder une *Revue Internationale* dans la capitale intellectuelle de la Péninsule.

M. OBÉDÉNARE
Chargé d'affaires de la Roumanie à Rome.

Vous m'annoncez une nouvelle qui sera reçue avec enthousiasme par tous les amis des sciences, des lettres et des arts, la création d'une *Revue Internationale* dans laquelle seront insérés les ouvrages des penseurs latino-américains et où l'on fera des études critiques et biographiques sur les auteurs. Cette *Revue*, embrassant un Programme aussi vaste que celui que vous avez eu la bonté de me communiquer, sera d'un grand bien pour tous ses lecteurs, d'une grande utilité pour nos Républiques, que, Dieu merci, on considère déjà comme faisant partie du concert des Nations civilisées. Avec beaucoup de raison et rendant un tribut à la justice, Vous avez eu la pensée de vous occuper de la bibliographie latino-américaine et de faire connaître les ouvrages des savants et des littérateurs de cette partie du monde. Je suis sûr que vous serez soutenu, comme cela doit être, par les hommes patriotes et éminents d'au-delà des mers, qui savent apprécier les efforts de ceux qui s'occupent avec bienveillance de tout ce qui se rapporte à ces jeunes États.... Que Dieu nous préserve des guerres internationales!

Paris, le 9 novembre

J. M. TORRES CAICEDO
Ministre du Salvador à Paris.

La sua forza espansiva ed i numerosi aiuti le promettono quella prosperità dell'opera sua che cordialmente le augura, come ogni altro bene il suo

JAC. MOLESCHOTT.

I am deeply interested in your new undertaking, *The International Review*.

Calcutta.

RAJAH SURINDRO MOHUN TAGORE.

(À suivre).

Livraison du 10 Janvier 1884

SOMMAIRE:

ENTRE LES CORDES D'UNE CONTRE-BASSE. (**Salvatore Farina**).

HUGO GROTIUS. (**Opzoomer,** président de l'Académie des sciences d'Amsterdam).

DIEU RESTE. (**Angelo De Gubernatis**).

VICTOR HUGO. (**Jules Claretie**).

POÉSIES DE PETÖFI. (**Arpád de Dessewffy**).

LE THÉATRE CONTEMPORAIN EN ITALIE. – II. PAOLO FERRARI. (**F. Antony**).

À TRAVERS LES ROMANS. (**Thomas Emery**).

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER: Lettres de Paris (*A. Hustin*); Lettre de Londres (*R. Garnett,* du British Museum); Lettre de Bruxelles (*A. Bamps,* secrétaire général du Congrès des Américanistes); Lettre de Berlin (D.r *Paul Schlenther*); Lettre de Saint-Pétersbourg (*Lector*); Lettre d'Athènes (D.r *N. G. Moscovakis,* professeur agrégé de droit à l'Université d'Athènes); Lettre de Shangaï *(L. Nocentini).*

CHRONIQUE POLITIQUE ***

NOUVELLES PUBLICATIONS.

Dans les prochaines livraisons, entr'autres articles, nous donnerons une très-importante *Étude* de M. Karl Blind sur les nouvelles découvertes de Schliemann à Troie — la suite et la fin des *Épopées Russes* de Dora d'Istria, — un *Essai* du prof. Severini sur l'étude du chinois et du japonais en Europe et sur le sentiment du devoir chez les Chinois et les Japonais, — une *Nouvelle* inédite de Paul Heyse, le célèbre romancier allemand, — les *Impressions d'un voyage en Grèce* d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — une *Étude* de M. Aulard sur *La Méthode oratoire du Girondin Vergniaud,* — des articles de G. Saintsbury sur *Le Roman contemporain anglais,* — de M.elle Zimmern sur *Le Romancier américain Hawthorne,* — de M. P. Schandorph sur *La littérature contemporaine danoise,* — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne,* l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXe siècle,* — un *Choix de traductions des poètes lyriques de la Bohème,* etc. — M. Pierre Boborykine nous fournira aussi une série d'articles intéressants sur la Russie.

Nous publierons les noms des autres auteurs français, anglais, allemands, hongrois, hollandais, norvégiens, grecs qui nous ont promis leur précieuse collaboration, seulement lorsque nous pourrons annoncer les titres de leurs articles.

Florence, Imprimerie Pellas, Rue Jacopo da Diacceto, 10.

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année

TOME PREMIER — IIIme LIVRAISON

25 Janvier 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 24bis*

		Trois mois	Six mois	Un an
Prix des Abonnements	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	27 francs	50 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie*** ULRICO HOEPLI, Libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER, Libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, Libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici, à Montevideo.

Extraits de lettres privées, à propos de la *Revue Internationale.*

. . . . . il più schietto augurio che alla *Revue Internationale* da Lei vagheggiata, anzi ormai creata, arridano propizie le sorti. Non può fallire opera ispirata da nobile sentimento e affidata a forte animo, che in sè raccoglie viva fiamma d'ingegno, ampio tesoro di coltura e sopratutto la forza di una fede incrollabile.

Roma, 19 novembre.

P. S. MANCINI

Sempre più attonito io rimango della sua spettacolosa operosità. Certo niun altro che Lei poteva ideare questa collaborazione universale. Gliene auguro felice riuscita.

CESARE CANTÙ.

Ella intraprende un'opera altrettanto difficile quanto bella. Ed io sarei ben contento di collaborarvi....

MARCO MINGHETTI.

È veramente eroica l'impresa del vostro nuovo periodico *Revue Internationale* e voglio sperare che la vostra salute corrisponda al vigore dell'animo e dell'ingegno, sempre risoluto e pronto all'ardue e nobili fatiche.

Firenze, 23 dicembre 1883.

GIAMBATTISTA GIULIANI.

La sua *Revue* potrà contribuire poderosamente, non soltanto a fare conoscere un pò meglio all'Italia le condizioni di molti paesi stranieri, ma anche a togliere agli stranieri certe idee tradizionali che ancora conservano sul nostro conto.

ARISTIDE GABELLI.

Auguro alla Nuova Rivista buona fortuna. È una impresa ardua assai che può riuscire se fino dai primi numeri arriverete a darle un carattere determinato e serio. In quello che potrò aiuterò la vostra impresa.

PASQUALE VILLARI.

Il vostro progetto mi par buono; e non metterei pegno che riuscirà, ma può riuscire.

RUGGIERO BONGHI.

Dal *Manifesto* giudico l'intento nobilissimo, nè dubito punto che questo, sotto la sua direzione, sarà degnamente raggiunto.

Firenze, 20 XII 83. C. M. CURCI, Sac.

Ho ricevuto la sua *Rivista* e con Lei mi congratulo. Esce armata e potente dalla testa di Giove, come novella Minerva; bene ripromette per l'avvenire e terrà la sua promessa.

Roma, 26. ONORATO CAETANI
Duca di Sermoneta.

L'impresa della *Revue Internationale* è grandiosa e degna della vostra mente e del vostro illuminato cosmopolitismo.

Torino, 30 Dicembre.

Barone ANTONIO MANNO.

Votre idée est excellente; je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Votre zèle, votre ardeur, votre foi transporteraient les montagnes. Vous avez la chaleur d'âme et la largeur de vues qui créent et animent ces grands organes de la vie européenne. Florence et Italie sont parfaitement placées pour être le point d'émission d'une telle action centrale de pacifique propagande.

Je ne peux qu'applaudir du rivage à ce hardi lancement d'une œuvre nouvelle; mais j'applaudis de bien bon cœur.

Paris, 4 novembre 1883.

ERNEST RENAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour l'œuvre nouvelle, pour l'œuvre excellente que vous entreprenez; soyez persuadé qu'elle a toutes mes sympathies et que je ferai effort pour que ces sympathies ne restent point platoniques. Si l'on peut apprendre aux nations à s'aimer les unes les autres, au lieu de se haïr, à s'estimer pour leurs bonnes qualités, au lieu de se dénigrer pour leurs défauts, si on désarme la guerre et si l'on fortifie la paix, on aura bien mérité de l'humanité; réussir, serait un triomphe; l'essayer, est déjà une grande action; j'espère devenir votre collaborateur; en attendant je suis déjà votre abonné.

Baden Baden, 20 novembre.

MAXIME DU CAMP.

. . . . . des vœux pour le succès d'une *Revue* où la France sera traitée avec justice, avec bienveillance, où l'on n'oubliera pas que nous sommes de votre race latine, set que le berceau de notre civilisation est à Rome.

J'attache un très grand prix au succès d'une *Revue*, sui associera des talents français aux talents italiens, et qui apprendra aux deux peuples à se mieux connaître et je l'espère bien, à s'appuyer l'un sur l'autre . . . . .

Paris, 21 Novembre.

JULES SIMON.

L'idée d'une *Revue Internationale* développée dans [illegible] termes éloquents de votre projet est excellente. Trouvera-t-elle à Paris l'écho qu'elle est en droit d'attendre? J'espère, je le crois, et il serait temps que nous eussions l'esprit tendu vers les manifestations de littérature et [illegible] du dehors. Sous ce rapport, du moins, comme sous [illegible] d'autres, nous avons fait beaucoup de progrès, mais le particularisme littéraire, si je puis le dire, est encore un [illegible] chè national. La *Revue* venant de Florence devra [illegible] tant intéresser et séduire.

Paris, 30 octobre.

JULES CLARETI

Mes vœux les plus sincères pour le succès de [illegible] *Revue*.

Paris. OCTAVE FEUILLET

Votre œuvre nous est absolûment sympathique et [illegible] mérite à tous égards de réussir.

Paris. EUGÈNE PI[illegible]

Tout ce qui tend à rattacher les pays latins entre [illegible] me plaît; tout ce qui tend à resserrer les liens de [illegible] pays faits pour s'entendre, s'estimer et s'aimer, com[illegible] France et l'Italie, m'est infiniment agréable. Je sym[illegible] donc de tout mon cœur avec votre œuvre, et je vo[illegible] voir centupler mes forces pour les mettre au serv[illegible] votre idée qui est grande et noble, puisque c'est œuvre de lumière, de paix et de fraternelle union.

Paris. ARISTIDE MA[illegible]

Votre œuvre d'une *Revue Internationale* est [illegible] et de nulle contrée elle ne pouvait mieux prendre son [illegible] que de la noble et charmante Florence, une des ca[illegible] idéales du royaume de l'esprit, entre Athènes et [illegible] Votre programme est poétique, généreux et très [illegible] ne m'en sépare qu'en un point; je ne vois pas de guerre un fait exclusivement horrible. — En ce qui concerne, dès que mes travaux actuels me laisser[illegible] peu de loisir, et que je trouverai un sujet appro[illegible] serai très empressé d'accepter l'hospitalité littéra[illegible] Vous m'offrez. —

Saint Tropez, 19 X[illegible] 1883.

EMILE OLLIV[illegible]

. . . . j'en trouve l'idée heureuse et j'en crois le[illegible] assuré. Je ne puis même qu'être charmé de voir [illegible] l'état précaire de nos relations entre Italiens et Fr[illegible] Vous ayez choisi notre langue pour effectuer votre [illegible] C'est vous dire que, si je puis faire de la propagan[illegible] m'y emploierai avec le plus grand plaisir.

Paris, 24 Décembre.

F. PERIE[illegible]

Lei conosce i miei sentimenti. Amico dell'Ital[illegible] sono amicissimo della *Revue Internationale*.

Paris, 24 Décembre 1883.

A. MÉZIÈ[illegible]

Je reçois à l'instant vos 3 exemplaires. J'ai à [illegible] parcouru et je suis enchanté. Ces correspondances [illegible] sent *indispensables* à tout lettré. Je prévois un v[illegible] s[illegible]

Angoulême, 31 décembre 83.

A. AULA[illegible]

Ce magnifique Oratorio qui sert de prélude à grande improvisation que je nommerai la confé[illegible] intellectuelle des nations, appelées à leur rédemp[illegible] la pacification seulement, cette introduction charm[illegible] convertis et en fera d'autres. Plusieurs se sentiront [illegible] ébranlés, sinon encore enrolés dans l'armée de la J'ai particulièrement joui, en respirant une à une [illegible] ces brillantes fleurs empruntées à des sols diver[illegible] trouver dans cette gerbe d'épis d'or et d'argent une d'honneur réservée à la chère France par sa [illegible] race latine. Malgré les troubles du moment et les [illegible] à l'horizon, je me plais à y voir un heureux prés[illegible]

Rome. Comtesse VALENTINE DE SELI[illegible]

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis [illegible] cœur avec vous et que je fais des vœux fervents [illegible] succès de l'œuvre utile et généreuse que vous entr[illegible] Dès que mes occupations me permettront d'écrire [illegible] pages dignes de la *Revue Internationale*, je me [illegible] plaisir de vous les envoyer.

Paris, 10 janvier.

ANDRÉ THEU[illegible]

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES

DU

DOCTEUR SCHLIEMANN

À TROIE

I.

Tous ceux qui ont palpité d'émotion aux récits héroïques de Troie, chantés par Homère et Virgile, racontés par maint poëte et écrivain de Grèce et de Rome, tous ceux-là ont certainement suivi avec un intérêt profond le progrès des célèbres fouilles, exécutées dans les flancs du mont Hissarlik, dans l'Asie Mineure, sous la direction du Docteur Schliemann.

Il y a tantôt treize ans que le savant Docteur commença son propre siége de Troie. Insoucieux des sourires des incrédules, il empoigna courageusement le pic, traçant à sa vraie place la première parallèle stratégique, afin d'atteindre la ville enchantée, ensevelie sous la montagne, et dont l'emplacement avait donné lieu à tant de doctes controverses. Et, chose merveilleuse à constater, tout ce que soutenaient sans hésiter les Mac-Laren, les George Grote, les Julius Braun — (notre ami et cher compagnon d'étude, dont la mort prématurée a été une si grande perte pour la science), — tout ce qu'ils affirmaient a été victorieusement prouvé par le Docteur Schliemann en rendant à la lumière ce qui restait de la cité incendiée.

Il a dû combattre plus d'une bataille contre les sceptiques et les antagonistes de toute sorte; mais, à présent, il peut se vanter de les avoir traînés triomphalement, par trois fois, autour des murailles de Troie. Aujourd'hui, toute une pléïade d'hommes célèbres dans l'archéologie, la philologie et autres sciences, s'est rangée de son côté; à l'heure qu'il est il se trouve

appuyé par des autorités telles qu'un Rudolf Virchow, un Max Müller, un Sayce, un Burnouf, un Brugsch, un Mahaffy, et une série d'autres esprits éminents. Cela était déjà lorsqu'il publia son remarquable ouvrage, *Ilios*. Maintenant qu'il vient de couronner son œuvre mémorable de découverte par un nouveau et magnifique livre, *Troja*, [1] publié simultanément en Allemagne, en Angleterre et en Amérique, ses mérites scientifiques ont acquis un autre splendide titre de gloire.

Quatre faits importants découlent de cet ouvrage. En premier lieu, on peut dire que, dans le cours de ses fouilles les plus récentes, le Docteur Schliemann a exhumé, autour de la colline de Hissarlik, une ville beaucoup plus grande que celle découverte par lui auparavant. Deuxièmement: qu'il a établi comme quoi la ville brûlée était la seconde en date édifiée sur cet emplacement. Troisièmement: qu'il a prouvé irréfutablement que Hissarlik seulement pouvait être l'emplacement de l'Ilios d'Homère. Quatrièmement: que par ses excavations du Tumulus de Protesilaos, dans le Chersonèse de la Thrace, — la péninsule de Gallipoli, en face des côtes de la Troade, — il a prouvé jusqu'à l'évidence l'affinité d'origine des premiers habitants d'Ilios avec la race Thracienne si largement répandue en Europe.

Ces résultats constituent une véritable conquête scientifique de premier ordre, qui fait époque dans les progrès de l'archéologie.

II.

Nous rappellerons maintenant à la mémoire des lecteurs ce que le Docteur Schliemann écrivait de Hissarlik dans la première année de ses travaux, à la date du 3 Novembre 1871.

« Mes espérances, » disait-il, « sont on ne peut plus modestes. Je ne m'attends point à découvrir des restes d'art

---

[1] *Troja:* The Results of the latest Researches and Discoveries on the site of Homer's Troy and in the Heroic Tumuli and other sites, made in the year 1882; and a Narrative of a Journey in the Troad in 1881. By Dr. *Henry Schliemann*, Hon. D. C. L. Oxon, and Hon. Fellow of Queen's College, Oxford; F. S. A., F. R. J., B. A., author of *Troy and its Remains*, *Mycenae and Tiryns*, and *Ilios*. Preface by Prof. *A. H. Sayce*. With Essays from Prof. *Rudolf Virchow*, *Karl Blind*, and Prof. *J. P. Mahaffy*. With 150 wood-cuts and 4 maps and plans. London: Murray, 1884.

plastique. Le seul but de mes fouilles a été, dès le commencement, de *trouver Troie*, dont l'emplacement a servi comme sujet de discussion à des centaines de savants et à la publication de centaines d'ouvrages, mais que personne ne s'était encore avisé de mettre à la lumière du jour par des fouilles. Si je n'atteins pas mon but principal, je me déclarerai du moins satisfait si par mes travaux je réussis à sonder les ténèbres des temps préhistoriques et à enrichir l'archéologie par la découverte de quelques traits intéressants sur l'histoire la plus reculée de la grande race hellène. »

Il a réussi dans la poursuite de chacun de ces buts : il les a atteints tous les deux : Il a trouvé Troie, et il a largement enrichi l'archéologie préhistorique en général.

Il est vrai que sa première découverte de la ville incendiée, ou plutôt de la citadelle, sur la cime du mont Hissarlik, ne répondit pas aux espérances formées dans sa jeunesse et poursuivies dans la virilité, comme un idéal qui se serait vérifié par les découvertes actuelles. La ville qu'il trouva tout d'abord, était de bien petites proportions : une simple forteresse avec quelques temples et des édifices publics, capable tout au plus d'héberger trois mille habitants, même en admettant que les maisons fussent hautes de six étages. Ceci fut un déboire pour lui ; mais non pas pour ceux qui, comme nous, n'avaient jamais songé, même dès les débuts, à regarder la réalité à travers les vers grossissants et chatoyants de la poésie. De son côté, le Docteur Schliemann, dans le feu de sa foi enthousiaste, dans la certitude d'arriver à découvrir une ville s'approchant des descriptions homériques, éprouvait naturellement une sorte de douleur mentale lorsque la réalité semblait ne pas répondre entièrement aux espérances.

Néanmoins, en véritable chercheur, il eut vite fait d'abandonner ses premières opinions favorites, qui pourtant avaient constamment soutenu son énergie et son courage à l'œuvre. Car, on se tromperait étrangement, si l'on s'imaginait que cet illustre pionnier de l'archéologie préhistorique et hellène est de la race de ces pédants obstinés qui maintiennent, contre des faits probants, une théorie déconfite. Soit dit à sa plus grande gloire : le contraire de ce travers est un des traits les plus saillants du Docteur Schliemann.

Aussi, dans son précédent ouvrage, *Ilios*, il se montra satisfait d'être arrivé à ce qu'il pensait être la vérité. Il croyait avoir « à tout jamais défini la question troyenne, » quoique la solution ne répondit pas entièrement à l'idéal de ses rêves. Heureusement, sa nature enthousiaste et son ardent désir de nouvelles recherches le poussèrent encore une fois à l'action. C'est à cette circonstance que l'on doit les découvertes récentes. Après la publication d'*Ilios*, en 1880, son esprit — nous raconte-t-il — fut de nouveau tourmenté par le doute; non pas certainement pour ce qui regardait l'emplacement de l'ancienne Troie, sur cela il était définitivement fixé, mais par rapport à la périphérie de la ville. « J'en arrivai bientôt, » écrit-il, « à trouver impossible que le divin poëte qui, avec la fidélité d'un témoin oculaire et un si grand respect pour la nature, avait peint le tableau non seulement des plaines de Troie, de ses promontoires, de ses rivières et de ses tombeaux héroïques, mais de toute la Troade avec ses nombreuses nations et ses villes diverses, avec l'Hellespont, le Cap Lectum, Ida, Samothrace, Imbros, Lesbos et Ténédos, sans omettre aucun des puissants phénomènes de la nature dans toute cette contrée: je ne pouvais croire que ce même poëte pût avoir représenté Ilium comme une cité considérable, élégante, florissante, bien construite, avec de larges rues peuplées d'habitants, si en réalité il ne se fût agi que d'une mesquine petite ville. »

Mais les espérances du Docteur Schliemann trouvèrent à se baser sur d'autres arguments solides. N'était-ce pas surprenant, en vérité, que, dans quelques-unes des plus anciennes inscriptions, les tribus appelées Akaiusha, Leku, Turisha, Tekkri, Danau, fussent mentionnées? Ces mêmes tribus que le Prof. Brugsch, un des plus éminents égyptologues de l'Allemagne, identifie avec les Achaïens, les Lykiens, les Troyens ou Teukriens, et avec moins de certitude avec les Danaïens? Et puis encore, dans le poème égyptien de Penta-ur, du papyrus hiératique de Sallier, conservé dans le *British Museum*, on voit mentionnés les Dardani ou Dandani (Dardaniens) et les habitants d'Iluna. Ce dernier nom s'approche étrangement d'Ilion. [1]

[1] Je puis rappeler ici que De Rougé aussi a reconnu, dans les noms ci-dessus mentionnés, les Lykiens, les Mysiens, les Darda-

Il est vrai que le Prof. Brugsch est en doute sur ce dernier point spécial. Il pense que Iluna doit être rectifié et changé en Mauna, Mauon, ce qui pourrait nous donner les Méoniens, c'est à dire les anciens Lydiens. Toutefois, dans ce même papyrus, les gens de Pedasa (Pedasus), les Kerkesh ou Gergesh (Gergithiens), les Masu (Mysiens) et les Akerit (Kariens) sont mentionnés parmi les confédérés venus en aide aux Hittites dans la cinquième année du gouvernement de Ramsès II, à peu près 1300 ans avant notre ère.

Quelle richesse de noms homériques de l'Asie mineure n'y a-t-il pas dans ces inscriptions de l'ancienne Egypte!

Encouragé par ces lueurs extraordinaires, le Docteur Schliemann se mit encore une fois à l'œuvre; et cette fois ses nouveaux travaux furent abondamment récompensés. Ce fut alors qu'il trouva les vestiges d'une cité plus vaste, qui s'étendait jadis de long en large autour de la colline d'Hissarlik. Grâce à ces dernières et précieuses découvertes, on sait maintenant avec certitude qu'Ilios n'était pas seulement une citadelle perchée sur le haut d'une éminence de la Troade, mais que c'était une ville considérable. Et voilà aussi que, sous ce rapport, les notices et les détails fournis par l'Iliade reçoivent une confirmation étonnante.

Ici viennent se placer fort à propos ces paroles du savant Orientaliste anglais, le Prof. A. H. Sayce, qui écrit:

« Hissarlik était seulement le Pergamos, ou la citadelle, couronnée de six édifices publics, dont les proportions devaient sembler vastes et l'assiette solide aux hommes de cette époque.

---

niens de la littérature classique, et dans Pedasa et Iluna le Pedasos et l'Ilion d'Homère. Dans l'ouvrage posthume du Docteur Edwin Guest, publié en 1883, (*Origines Celticæ. A Fragment*; pp. 247-248), ces noms et les aperçus de De Rougé sont mentionnés avec l'observation suivante: — « La similitude entre les deux listes de noms est sans contredit très-remarquable et rend probable l'identité de ces mêmes noms. » Malheureusement, les recherches du Docteur Guest sont compromises par une tendance à vouloir rapprocher les plus clairs témoignages classiques d'une impossible interprétation Celtique ou Biblique. Bien que ce livre contienne des matériaux fort appréciables, l'argumentation m'en semble absolument fautive, par ses théories celtiques et sémitiques.

Au-dessous s'étendait une vaste cité, dont les fondements sont aujourd'hui mis à découvert. Comme le Pergamos, la ville était entourée par une muraille, dont les pierres, ainsi que le fait observer perspicacement le Docteur Schliemann, devaient être celles-là mêmes que, d'après Strabon, Arkhaianax le Mytilénien fit emporter pour bâtir les murs d'enceinte de Sigéion. Pour tous ceux qui ont connaissance des proportions et du caractère de tous les premiers établissements en Orient, la ville qui vient d'être livrée à nos regards doit donner l'impression de l'importance et de la puissance. Il n'y plus aucune difficulté à comprendre, maintenant, comment on a pu découvrir des trésors en or dans ses ruines, ni comment il se pouvait faire qu'on pratiquât dans cette ville l'importation d'objets provenant d'industries étrangères, tels que la porcelaine d'Egypte ou les ivoires de l'Asie. Le Prince dont le palais s'élevait au milieu de la citadelle, devait être un puissant souverain, avec la possession de la riche plaine de Troie et l'entrée de l'Hellespont sous son commandement. »

Et ailleurs il ajoute:

« Mais, il y a plus encore, car on peut retrouver les traces de deux périodes distinctes dans la vie et dans l'histoire de cette seconde ville. Une première période plus ancienne, datant de l'époque où l'on construisit les murailles et les édifices; une période plus récente, pendant laquelle ces constructions furent amplifiées et en partie rebâties à neuf. Il est évident que la seconde ville a dû exister pendant un long espace de temps. De nos jours, il est impossible d'arrêter l'esprit sur ces faits sans observer combien ils se rapprochent de la légende sur la ville de Priam. La cité découverte par le Docteur Schliemann eut une longue durée; ses murailles et ses édifices furent soumis, à une certaine époque, à des restaurations partielles; cette ville était vaste et riche; son acropole commandait la vue de toute la plaine et possédait une couronne de temples et d'autres édifices considérables; ses murailles étaient massives et gardées par des tours; son chef était un prince puissant qui devait avoir à sa disposition les mines d'or d'Astyra, et qui se trouvait en communication avec des nations éloignées par les voies de terre et de mer; par dessus tout, la ville fut détruite par le feu.... Quand, à tout cela, l'on ajoute

qu'il est irréfutablement prouvé que Hissarlik est la seule ville de la Troade pouvant correspondre à l'Ilion d'Homère, il est difficile de ne pas accepter comme conclusion *que le Docteur Schliemann a réellement découvert Ilion.* »

Selon le Prof. Sayce, un des faits les plus curieux que les fouilles du Docteur Schliemann aient mis en lumière a été d'acquérir la certitude que même la destruction de la seconde ville n'amena point une solution de continuité dans la religion et les arts des anciens colonisateurs de Hissarlik. Il est hors de doute que les habitants, faisant partie de la troisième, quatrième et cinquième colonisation, continuèrent de fabriquer les idoles et les vases à têtes de hibou, et à s'en servir. De ceci il ressort évidemment que la cité n'a pas dû rester longuement inhabitée. Les vieilles traditions étaient toujours vivantes dans ses alentours; et, malgré la superposition de nouvelles peuplades, on retrouve dans ces dernières les traces des premières couches d'habitants.

IV.

Les vases à têtes de hibou et les idoles en forme de vache que le Docteur Schliemann a trouvés en si grande quantité, ont donné lieu à bien des controverses, dont on doit se souvenir. Pour ce qui nous regarde, nous avouons n'avoir jamais pu comprendre l'opposition faite à ses interprétations qui nous paraissent aussi érudites que fondées sur les bases d'une solide argumentation. Un court aperçu sur ce point important nous semble ici fort à propos.

Sans aucun doute, nous concevons aisément que pour les esprits artistiques, mais peu doctes, qui se cabrent volontiers devant la contemplation des premières manifestations de la Mythologie et devant la crudité de ses symboles plastiques, la pensée d'une Athénê à figure de hibou et d'une Hérê à tête de vache puisse avoir produit un étonnement soudain. Mais pourquoi des érudits s'en étonneraient-ils? Nous voulons dire, des érudits qui sont, ou du moins qui devraient être capables de retrouver l'analogie et la filiation de certains faits du symbolisme hindou et égyptien, représentant les Dieux sous forme d'animaux et de personnages à têtes d'animaux, d'un côté,

et les formes primitives des divinités Grecques et Troyennes de l'autre. A quoi servirait alors le savoir acquis dans une branche spéciale, si ses adeptes se renferment dans un cercle étroit et refusent de regarder au-delà de certaine ligne, tracée par eux au charbon, devant leurs propres yeux?

Parmi ceux qui montrèrent les premiers de l'empressement à accepter, ou tout au moins à ne point repousser l'interprétation que le docteur Schliemann donnait au nom de *Glaukopis Athènê*, fut le professeur Max Müller. Toutefois, il fit des réserves, émettant l'opinion qu'il fallait d'abord prouver que *Hèrê Boöpis* était représentée par un monstre à tête de vache.

La proposition d'un aussi grand maître de la science des religions, d'une autorité si éminente en matière d'archéologie et de philologie comparée, eut pour effet d'agir comme un aiguillon sur le zèle toujours en éveil du docteur Schliemann. Il accepta avec empressement le cartel. Il commença ses fouilles à Tiryns et à Mykénê avec la certitude de pouvoir résoudre ce problème spécial, à tout jamais; sachant bien que ces deux villes se trouvaient aux environs de l'ancien Héraion, ou temple d'Hérê. En outre, le nom de Mykénê paraissait au docteur Schliemann une dérivation onomatopéique du beuglement ou *mugissement* de la vache. Aussi, dans le langage commun des Grecs, des Latins, des Allemands, des Anglais, le beuglement du bétail se traduit par un verbe dérivé de la racine: *mu.*

Cette fois encore la chance merveilleuse de cet heureux investigateur de trésors préhistoriques ne l'abandonna point dans une aussi importante conjoncture. Le résultat de ses recherches surpassa son attente même. Aux endroits mentionnés plus haut, il trouva par milliers des symboles en terre cuite représentant des vaches; il mit aussi la main sur cinquante-six têtes de vache en or; sur une en argent avec des cornes en or; sur des gemmes, où se trouvaient gravées des têtes de vache; sur plusieurs centaines d'idoles de sexe féminin avec deux projections ressemblant à des cornes de vache, qui sortaient des seins, sous forme de croissant; il trouva même des têtes de vache à corps de femme. Quant aux vases à figures de hibou que le docteur Schliemann déterra à Hissarlik, d'après notre inspection personnelle, nous ne doutons pas un instant de la justesse de l'interprétation

qu'il en fournit et qui correspond exactement au nom exclusivement donné par Homère à la déesse tutélaire de Troie.

Et, maintenant, nous demandons quel motif d'étonnement il y a dans ces découvertes? Ne savons-nous pas que Io fut changée en vache non seulement, mais que, comme Isis, elle est représentée sous la forme d'une femme aux cornes de vache? Hérodote constate cela et d'autres faits semblables, avec la simplicité de quelqu'un qui est habitué à voir constamment pareilles choses.[1]

Dans un essai sur « Hera Boöpis » le professeur H. Brugsch, ayant recherché les liens qui existent entre les mythes Grecs et Égyptiens, affirme que, dans les plus anciennes manifestations de la fable se rapportant à la création du monde, la vache qui émerge des eaux primordiales fait son apparition sur le territoire d'Hermopolis, dans la haute Egypte, en qualité de mère du jeune « Dieu-Soleil. »[2] Selon nous, ceci est conséquent à ce qui devrait être. Car, l'ancien culte grec de Gaia aussi, — le nom (Gaia=Vache) le prouve, — était une adoration de l'*Alma Mater*, de la Terre, sous les formes d'une vache. Et d'ailleurs, est-il bien nécessaire de nous transporter en Grèce, en Egypte, ou dans l'Inde pour trouver la trace de cette même idée?

L'intéressante exposition du professeur Brugsch nous remet tout aussi promptement dans l'esprit le souvenir de la vache Audhumla de la Mythologie scandinave; c'est-à-dire, du principe nourricier de l'existence primordiale, sorti des glaçons en dégel et que Buri « au beau visage » reconnait comme l'auteur de ses jours. Dans les mythes teutoniques, la vache joue un grand rôle; ainsi que cela arrive pour d'autres systèmes religieux, où elle est symbolisée comme si elle représentait la Terre, ou bien comme le Nuage nourricier de la Terre.

Dans les croyances germaniques, on retrouve le taureau, et on le voit jouer le rôle attribué à Zeus dans le mythe d'Europe. Les Cimbres, dans les excursions guerrières qu'ils entreprenaient en compagnie de leurs frères teutons, portaient comme emblème sacré un taureau en cuivre. Des vaches sacrées accompagnaient les chefs norvégiens dans leurs batailles. La vache Sibilja, du roi Eistein Beli, est particulièrement

[1] II, 41.

[2] *Ilios*, p. 740.

mentionnée. Des sacrifices et l'adoration divine étaient offerts jadis aux vaches dans le Nord. C'était encore des vaches qui traînaient le char de la Déesse germanique, Nerthus, (que nous avons lieu d'envisager comme la contrepartie féminine, même dans le nom, du Dieu marin, Niörd, des Scandinaves); et Nerthus,[1] ainsi que nous l'apprend Tacite,[2] était adorée dans une île de l'Océan, comme la Terre, symbolisant une Mère Universelle. Dans l'Edda, nous trouvons des vaches à cornes d'or, tout comme dans le sol de la Grèce préhistorique, fouillé par le Docteur Schliemann; et ces vaches à cornes d'or des étables royales sont mentionnées dans l'Écriture islandaise en relation avec des sanctuaires. La descendance mythique des Rois Mérovingiens venus de Germanie, procréés par un taureau; leur char traîné par des bœufs; et autres histoires de ce genre, encore vivantes parmi les peuples germaniques, concourent dans leur ensemble à désigner un même point de départ.

Est-ce donc bien surprenant que des races payennes répandues dans plusieurs parties du monde barbare, semi-barbare et même civilisé, aient mêlé à leurs idées spirituelles ces vaches et ces taureaux?

« Et il éleva les pilliers dans le porche du Temple..... Et il fit une mer d'airain..... Elle reposait sur douze bœufs; trois regardant vers le nord, et trois regardant vers le couchant, et trois regardant vers le midi, et trois regardant vers le levant: et la mer fut posée sur eux; et leurs parties postérieures furent en dedans. »

Voilà ce que nous lisons, à propos des œuvres de Salomon, dans le *Livre des Rois*, I, VII, 21, 23 et 26.

Nos premiers ancêtres adoraient généralement leurs Dieux, sans leur élever des temples; les rites du culte s'accomplissaient dans les bois, sur les bornes et sur les hauteurs des montagnes. « Emprisonner les Dieux entre des murailles, ou les assimiler à des formes humaines ne correspond point à leurs idées sur la majesté et la grandeur des êtres divins », nous dit Tacite en parlant des Germains de son temps.[3] Néanmoins, des images grossièrement ébauchées peuvent avoir existé par-ci par-là. Tacite

---

[1] Autrefois par erreur: Hertha.
[2] *Germania*, (40).
[3] *Germania*, 9.

parle encore de « *ferarum imagines* » parmi les Germains. (*Hist. IV*, 22.) Il serait facile de donner des preuves de la conception de certains Dieux avec des attributs d'animaux, parmi les nations teutoniques. En général, cela va sans dire, ils furent conçus sous forme humaine. Nous trouvons plus spécialement des images de Dieux, à des époques subséquentes, dans le Nord de la Scandinavie, alors que la croyance d'Odin fut développée dans le système anthropomorphique de la poésie eddique. Il y avait aussi de ces images parmi les Allemands payens du temps de Columban et de Gallus.

La mythologie teutonique n'est pas d'une nature aussi simple qu'elle peut le paraître à première vue. Nous savons par l'Edda que dans le Nord elle sortit, comme une sorte de système mixte, d'une lutte et d'un compromis entre les croyances Asa et Vana, représentant une cosmogonie plutonienne d'un côté, et neptunienne de l'autre; donc, des religions opposées, dont le principe constitutif serait l'Eau et le Feu.

Mais nous pensons, en outre, que l'on peut retrouver des traces de l'adoration des animaux, mêlées avec les croyances germaniques plus élevées des systèmes Asiques et Vaniques; ou du moins nous voyons pendu à ces mêmes croyances un certain culte d'animaux, en guise d'appendice, comme une frange fort curieuse. Nous croyons qu'Odin-Wodan a été antérieurement adoré sous la forme d'un cheval; Thor-Donar comme un bouc; Freyja-Holda, sous ses différents aspects, comme une vache, une chienne, un cygne, un canard, un chat.

Dans le chant eddique de Hyndla (*Canicula*), celle-ci relate elle-même que les murs du temple de Freyja furent souvent peints avec du sang de bœuf, par son époux Ottar, et qu'ils reluisaient comme du cristal:

« *Avec des pierres il édifia pour moi un autel d'offrandes.*
« *Comme du cristal les murailles reluisent maintenant.*
« *Il les a si souvent enduites avec le sang des bœufs.*
« *Pour les Déesses Asa Ottar fut toujours un ami.* »

Nous pensons que ce passage, aussi, concourt comme preuve à l'appui de l'existence d'un culte inférieur à ceux généralement pratiqués par les races teutoniques.

Mais les Grecs eux-mêmes n'avaient-ils pas, dans leur état le plus avancé de culture, un Temple du Serpent, où des serpents

étaient religieusement conservés et adorés comme des divinités tutélaires? Et les Athéniens ne quittèrent-ils pas la ville à l'approche des Perses, seulement lorsque le Serpent sacré l'abandonna lui-même?[1] Et puis encore, ne savons-nous pas, que jusqu'au règne du Roi Hiskia, c'est-à-dire pendant près de 500 ans, le serpent de bronze, sorti des mains de Moïse, avait été adoré dans le Temple? Devons-nous parler de la forme de Pan et des Satyres?

Après tout cela, il n'y a plus lieu de s'étonner si parmi les Troiens il se trouvait une Athénê à figure de hibou, et si l'on rencontre une Hérê à tête de vache dans la Grèce préhistorique.

IV.

Mais pour en revenir à la ville incendiée de la colline de Hissarlik, il est maintenant prouvé, par d'ingénieuses comparaisons d'architecture, qu'elle fut la seconde dans la succession des colonies, et non pas la troisième, ainsi qu'on l'a cru jusqu'à présent. Il faut dire ici un mot d'éloge mérité sur l'aide efficace apportée au Docteur Schliemann par deux architectes, qu'il avait engagés dans un but déterminé d'investigation. L'un d'eux était le Docteur Wilhelm Dörpfeld, de Berlin, qui avait eu autrefois la direction technique des excavations d'Olympia; l'autre, M. Joseph Höfler, de Vienne.

Pendant cette même période, si fructueuse et si remplie, le Docteur Schliemann pratiquait des fouilles dans non moins de six autres localités de la Troade, où l'on rencontrait des ruines et des indications d'anciennes colonisations. Son but était de prouver que, seulement sur la colline de Hissarlik, on retrouverait l'emplacement et les restes de la ville de Troie. Aussi creusa-t-il le sol de la vieille cité sur le Bali Dagh; parmi les ruines de Eski Hissarlik; sur le Fala Dagh, ou Mont Dedeh; sur le Kurschunlu Tepeh; et à Kebrene, sur le Chali Dagh. Le résultat de toutes ses laborieuses investigations fut une preuve

---

[1] Voir le remarquable ouvrage de M. James Fergusson: *Tree and Serpent Worship.*

triomphale de la justesse de toutes ses premières assertions, alors que, d'accord avec quelques-uns des savants les plus éclairés, il fixait les yeux sur la colline en question, comme sur l'emplacement réel de la ville de Troie. En vérité, le génie de l'intuition a été chez le Docteur Schliemann tout aussi digne de remarque que son rare bonheur dans les fouilles. Partout où il s'est mis à l'œuvre, il a presqu'invariablement tiré, dans les occasions importantes, un merveilleux trésor des profondeurs de la terre.

Non content d'avoir découvert la Grande Ville, d'avoir constaté que la cité brûlée datait de la seconde colonisation ; d'être arrivé à détruire définitement toutes les théories insoutenables, en cours jusque-là : le Docteur Schliemann a aussi pratiqué des fouilles récentes dans les emplacements des six colonisations successives sur la colline de Hissarlik. Son ouvrage « *Troja* » contient plus d'un détail intéressant sur les résultats de ces fouilles. Illustré de planches et de dessins à profusion, ce livre nous donne un nouvel et minutieux aperçu de la vie du monde ancien, depuis les temps préhistoriques jusqu'à l'époque romaine. Les yeux et l'esprit sont comme fascinés par ces reliques d'un passé jusqu'à présent voilé de ténèbres, et placé maintenant sous nos yeux dans toute sa merveilleuse réalité.

Il est impossible d'insister plus que par une rapide énumération sur les vases d'une couleur noir brillante, sur les bols et les coupes, sur les haches de guerre, les dagues, les couteaux, les marteaux ; sur les broches, les pendants d'oreilles, et autres ornements de la personne ; sur les curieux vases à figures de hibou, sur les étranges objets en ivoire et autres ustensiles d'un usage inexplicable. Tout cela doit être vu et lu dans le livre même.

Parmi les objets les plus remarquables, il faut encore noter de très-curieuses boules en terre cuite, trouvées dans un temple. Ces boules, comme celles décrites dans *Ilios*, feraient supposer que les Troiens possédaient une certaine somme de connaissances astronomiques ; car il s'y trouve des dessins qu'il serait malaisé d'expliquer autrement.

C'est justement sur ce point et pour cette raison, que le Docteur Schliemann a été acerbement et injustement attaqué par le Docteur Brentano, celui-là même qui, dans un accès de folie, s'est récemment donné la mort de ses propres mains. La cause de

cette mort est trop affligeante pour qu'il soit convenable d'insister sur ce sujet. Nous nous bornerons donc à dire que le Docteur Brentano a essayé de prouver comme quoi la colonisation préhistorique, découverte par le Docteur Schliemann, n'est pas préhistorique du tout, mais au contraire d'une date relativement récente. L'argument est supérieurement réfuté, dans l'édition allemande de *Troia*, par le Docteur Philip Smith, un érudit anglais de premier ordre.

Quant à nous, tout en supposant que les inscriptions des boules en question soient réellement des dessins astronomiques et non pas des simples ornements de fantaisie, nous ne serions point surpris si des objets apportés d'un pays plus civilisé eussent été conservés, à titre de curiosités, dans un temple troien; ou même machinalement imités par le peuple moins raffiné, chez qui ces objets étaient parvenus. Car, il est hors de doute que, plus nous étudions les vestiges des civilisations et des littératures anciennes de la Chine, de l'Inde, de Babylone, de l'Égypte, du Pérou, du Mexique et même de l'Amérique du Nord, plus nous sommes forcés de nous rendre à l'évidence toujours croissante de ce qui a été appelé « La Science Disparue. »

En d'autres termes, on ne peut plus douter aujourd'hui qu'il existait un faisceau de sciences diverses, parmi certaines races anciennes que notre orgueil moderne ne jugeait point capables d'autant de culture. Douter encore serait avouer que les Dutens, les Bailly et tant d'autres ont étudié et écrit en pure perte.

Quoiqu'il en soit, dans l'opinion du Professeur Sayce, dont l'autorité scientifique est bien distinguée, les objets trouvés dans la cité incendiée fournissent le témoignage le plus décisif de l'ancienneté de cette ville. Déjà, il y a de cela cinq ans, il avait fait observer que dans ces objets aucun indice ne permet de supposer l'existence d'un commerce Phénicien dans la mer Egée.

« On rencontre, il est vrai » dit-il « des objets en porcelaine d'Égypte et des ivoires d'Orient, mais ils ont dû être importés par d'autres peuples que les Phéniciens. Aucun de ces objets ne porte l'empreinte de la main d'œuvre phénicienne, cette marque de fabrique ajourd'hui bien connue. Sous ce rapport, Hissarlik diffère étonnamment de Mycène. Dans ce dernier endroit, il est aisé de mettre la main sur de nombreux objets et même sur des ustensils en terre cuite, qui témoignent de

l'art et du commerce phénicien. Ilion à dû être détruite avant que les actifs commerçants de Canaan aient poussé leurs excursions du côté des rives de la Troade, apportant avec eux des objets de luxe, et les influences d'un style tout spécial dans les arts. Ceci nous ramène jusqu'au douzième siècle avant notre ère; peut-être même à une époque antérieure. »

Et voici encore une autre lumière précieuse pour éclairer ces ténèbres de l'ordre chronologique:

« Mais il y a plus; car non seulement l'art phénicien n'a laissé aucune trace à Hissarlik, mais on n'y rencontre pas, non plus, la moindre influence de l'art assyrien qui commença à se propager dans l'Asie Occidentale vers l'an 1200 avant Jésus-Christ. Dans aucun des innombrables objets trouvés par le Docteur Schliemann on ne saurait découvrir la moindre donnée indiquant l'origine assyrienne. Toutefois, parmi les antiquités d'Ilion il existe nombre de morceaux qui ne sauraient être attribués à la production indigène, ni à l'importation européenne. Porcelaines et ivoires à part, on se trouve en présence de plus d'un objet portant l'empreinte de l'archaïsme babylonien, modifié d'une façon toute spéciale. »

Cela étant, la question de savoir dans quelle direction il faut regarder pour avoir la clef de l'énigme vient s'imposer forcément à notre esprit.

Aussi est-ce à cette question que le savant orientaliste d'Oxford répond, en disant:

« Nous savons à présent ce que cela signifie. Des tribus d'un peuple, appelé Hittite par ses voisins, descendirent jadis des régions élevées de la Cappadoce et vinrent s'établir dans le Nord de la Syrie, où elles fondèrent un vaste et puissant empire. De leur capitale Carchemish, maintenant Jérablûs, sur l'Euphrate, leurs armées nombreuses partaient pour combattre à conditions égales contre les soldats de l'égyptien Sésostris, ou pour étendre la puissance Hittite jusqu'aux rivages de la mer Egée. Les figures taillées à même dans le roc, au passage de Karabel près de Smyrne, figures guerrières où Hérodote crut apercevoir des trophées de Sésostris, étaient en réalité des mémoires glorieuses d'une conquête Hittite; de même que les hiéroglyphes qui les accompagnaient, étaient les signes graphiques usités à Carchemish, et non pas ceux de Thèbes. L'image sur le ro-

cher de Sipylos, que les Grecs du temps d'Homère se plaisaient à croire une touchante représentation de la Niobé en pleurs, n'est autre chose que la grande Déesse de Carchemish; et les cartouches gravées à côté d'elle, en caractères tantôt égyptiens, tantôt hittites, démontrent que le ciseau mordit le rocher au temps de Ramsès-Sésostris lui-même. Il est aisé de comprendre, maintenant, comment il se fit qu'au temps où les Hittites guerroyaient contre les Pharaons d'Égypte, c'est-à-dire dans le XIVe siècle avant J.-C., ils purent appeler à leur aide, entre autres peuplades soumises, les Dardaniens, les Mysiens et les Méoniens, tandis qu'un siècle plus tard, les Dardaniens étaient remplacés par les Tekkri ou Teukriens. Ainsi, la domination et par conséquent l'art et la culture des Hittites s'étendaient déjà jusqu'à l'Hellespont. »

Quelle trouée lumineuse dans la vie préhistorique des Troiens résulte de tout ceci! Et quel argument décisif contre les douteurs, quelle preuve écrasante vis-à-vis de tous ceux qui auraient volontiers diminué l'importance des découvertes du Docteur Schliemann, même après que la terre avait desserré pour lui ses lèvres closes, afin de nous livrer le secret fatidique de la ville détruite sur un lit de flammes!

Un pareil témoignage, émanant du Professeur Sayce, l'interprète des inscriptions cunéiformes de Van, qui connaît à fond la Troade et l'Orient pour les avoir explorés de long en large, qui a retrouvé les traces de la civilisation et de la domination des Hittites, et dont l'esprit foncièrement critique est une garantie contre toute théorie sans bases solides, — ce témoignage, nous le croyons, est de force à convaincre les esprits les plus sceptiques, pour peu qu'ils soient encore pourvus d'un restant d'honnêteté et d'impartialité dans le jugement.

VI.

Quant aux Hittites, le Docteur Schliemann cite et embrasse l'opinion de Monsieur R. P. Greg. Celui-ci est d'avis que l'usage du symbole *suastika* dénote chez ce peuple une origine et un culte ariens.

« Pendant plus de six ans, dit le Docteur Schliemann, M. Greg

s'est efforcé de découvrir la vraie signification du et du ; et, le 23 mars 1882, il a lu, devant la *Society of Antiquaries* de Londres, un mémoire très-élaboré sur ce sujet. Il estime que les deux symboles étaient identiques, et, dans tous les cas, d'origine et d'application Ariennes. Il pense, en outre, que, jusqu'à près de 600 ans avant Jésus-Christ et quelle qu'ait pu être l'adaptation subséquente de ces symboles, ils étaient l'emblème de la divinité Arienne, Dyaus ou Zeus; qu'ils représentaient Indra, le Dieu des pluies de l'Inde; Thor, ou Donnar, parmi les premiers Scandinaves et Allemands; enfin Perrun, ou Perkun, des Slaves... Il n'est pas improbable que cet emblème, ressemblant à deux Z croisés, ait pu représenter quelque croix mystérieuse ou sainte, qui aurait aussi symbolisé le sillon à cassures de l'éclair, par l'adjonction de plusieurs pieds, ou de plusieurs éperons. »

Après quoi le Docteur Schliemann ajoute:

« Le Professeur A. H. Sayce a eu l'obligeance de nous informer qu'il a vu dans le musée de Carthage quatre mosaïques avec le signe en question, et que, dans le musée de Castelvetrano, il existe aussi un vase portant le même emblème. Il ajoute, en outre, que M. W. M. Ramsay a copié les vêtements du roi hittite, dont l'image est gravée dans les roches d'Ibreez en Lycaonie, et que la bordure du vêtement est ornée du *swastika* troien. « J'ai pensé » conclut-il « que nous découvririons que le *swastika* troien est dérivé des Hittites. »

Ce mystérieux symbole se rencontre partout, de l'Inde à l'Islande, et même aussi loin qu'au Yucatan et au Paraguay. Notre opinion personnelle est qu'il représente le feu sacré produit par friction, et en même temps qu'il est un symbole phallique. Le sujet étant d'une importance extrême au point de vue archéologique, nous pensons pouvoir nous permettre de citer quelques passages de ce que nous avons écrit à ce propos dans un article du *Nineteenth Century*, en juin 1879, sous le titre de « Découvertes de Chants Odiniques dans le Shetland. » Là nous disions:

« Les croix pré-chrétiennes — est-il nécessaire de le dire? — existaient dans le monde entier, depuis la Chine et l'Égypte jusqu'au Mexique et au Pérou. Lors de l'arrivée de Cortez au Mexi-

que, les prêtres indigènes appelaient le symbole de la croix: « Arbre de notre vie; » « Arbre de notre chair. » Chez un grand nombre d'anciennes nations dont l'existence remonte à des milliers d'années avant notre ère, les idées dérivées soit de l'arbre en végétation, soit de la constellation des Pléïades, qui se présente sous la forme d'une croix ou d'un Tau, soit enfin des formes humaines — toutes ces idées, paraissent se trouver en relation étroite avec ce symbole religieux si universellement répandu. Le marteau de Thor, tel qu'il est généralement représenté, , affectait une des nombreuses formes de la croix chrétienne. Sur les pierres runiques des terres scandinaves, l'existence du symbole de la croix est antérieure à la conversion des habitants de la Norvège. De nos jours encore, dans quelques villages allemands, on peut observer sur les greniers, et au-dessus des portes de certaines étables, un dessin représentant le marteau du Dieu de la foudre. Il est aussi prouvé que dans les Comtés du centre, au Nord et à l'Est de l'Angleterre, c'est-a-dire là où l'élément teutonique a laissé l'empreinte la plus durable, quelques vieilles cloches d'église se trouvent encore marquées de ce signe symbolique, comme un charme contre les tempêtes.

Et encore:

« On voyait Thor, Thunaer, ou Donar, toujours représenté avec son emblème en forme de croix, pour sa double qualité de Divinité qui brise les Géants de Glace, et de Dieu tutélaire du mariage. Son marteau était employé comme signe de consacration dans l'union de l'époux et de l'épouse, soudés par le lien nuptial. Un de nos amis d'Islande, M. Jòn A. Hjaltalin, dont la science est considérable en matière de mythologie norse, nous informe que, dans son pays, on se servait encore, il y a peu d'années, d'un autre signe du marteau de Thor, sous cette forme ; et que l'emblême était employé dans un sens de magie, bien que sa signification première fut obscurcie et dénaturée. En réalité cela n'est autre chose que le symbole du feu sacré produit par la friction, datant de l'époque où les races ariennes vivaient réunies comme une seule grande famille: symbole mentionné dans un des plus anciens poëmes épiques

de l'Inde; symbole dont la fable raconte qu'il fut fabriqué par le divin charpentier Agni, ce Dieu du feu que l'on rencontre dans la mythologie germanique sous un nom semblable; symbole enfin que le Docteur Schliemann a aussi retrouvé dans des objets qui provenaient des fouilles de Hissarlik et de Mycènê. Appliqué à Thor, ce symbole de la croix, en branches d'arbre, répond à la double qualité du Dieu; à savoir, de terrible déchireur des nuages, (allusion, même sous cette forme, au principe de la fertilité), et de sanctificateur de l'union prolifique des cœurs.

Les symboles du feu et du phallos se confondent aisément.

On peut encore retrouver quelques traces des anciennes croyances payennes dans un poëme d'un troubadour allemand du moyen-âge. Les attributs appartenant jadis aux Dieux teutoniques étaient indubitablement passés dans l'usage de la langue commune et appliqués au cercle des idées chrétiennes. C'est ainsi que Frauenlob fait dire à la Vierge Marie, parlant de Dieu le Père:

« Le forgeron des terres d'en haut (le Ciel) jeta son marteau dans mon giron. » — *Der smit uz oberlande warf sînen hamer in mînen schôz.*

Ici, nous avons évidemment une notion de Thor et de la *suastika* combinés; un Dieu du feu mêlé à un symbole érotique, suivant une certaine méthode légendaire de l'église du moyen âge.

Et voici encore ce que le professeur Sayce écrit dans la préface déjà mentionnée, à propos de la *suastika*, en faisant allusion à la grande Déesse hittite dont le type lascif fait sa première apparition sur le cylindre de la Chaldée primitive:

« Elle était nue; à figure large; avec ses bras croisés sur les seins, et le pelvis figuré par un triangle, ainsi que par une protubérance ronde placée au-dessous de deux autres qui représentaient les seins. Le Docteur Schliemann a trouvé dans les ruines d'Ilion, c'est à dire dans la seconde des cités préhistoriques de Hissarlik, une image en plomb de cette Déesse ornée du signe *suastika* (卐) et modelée exactement d'après les formes de l'art archaïque des Babyloniens et des Hittites....[1] Até, ainsi

[1] Voir *Ilios*, planche 226.

que le Docteur Schliemann l'observe dans *Ilios*, était le nom indigène de la Déesse troienne, que les Grecs identifiaient avec leur Athêna; de même que le nom de la grande Déesse à Carchemish était 'Athi.... Le même symbole (卐) ainsi qu'on le sait, se retrouve sur les fayences archaïques de Chypre, où l'on croit qu'à l'origine il représentait un oiseau s'enfuyant à tire d'ailes; on le rencontre encore sur bien des morceaux préhistoriques, provenant d'Athènes et de Mycène. Mais il était absolument inconnu chez les Babyloniens, les Assyriens, les Phéniciens et les Égyptiens. Il en résulte donc que ce symbole a dû prendre naissance en Europe pour se répandre ensuite dans l'Orient, à travers l'Asie Mineure; ou bien qu'il a été disséminé en Occident par les Hittites, chez qui se trouvait son premier berceau. La dernière alternative est vraisemblablement plus probable; mais qu'il en ait été ainsi, ou non, la présence du symbole sur les terres baignées par la Mer Égée, indique clairement une époque particulière et des influences antérieures à la civilisation phénicienne. »

Nous croyons que tout ceci parle en faveur de l'origine arienne des Hittites; et cela étant, on ne peut moins faire que de trouver fort remarquable que le symbole de la *suastika* puisse se rencontrer auprès d'un peuple germanique, dans des parages aussi lointains que l'Islande.

Quant au nom de Atê ou Ati de la Déesse troienne, il a déjà été identifié avec celui de la Déesse phrygienne Ate, par le professeur Otto Keller, qui conclut avec certitude que cette divinité était adorée aussi bien sur la colline de Hissarlik que sur les rives du fleuve Rhyndakos, dont le cours se développe à travers la Mysie et la Phrygie, c'est à dire dans le territoire de la Thrace Asiatique.

Or, ainsi que nous l'avons démontré dans *Troja*, les Thraciens étaient d'origine Gétique, Gothique, Germanique. [1] Nous croyons que le nom du fleuve Rhyndakos, ainsi que d'autres appartenant à des rivières de la Thrace d'Europe et d'Asie, comme par exem-

---

[1] *Old Trojan Tombs and Skulls*; and *The Teutonic Kinship of Trojans and Thrakians.*

ple, Strymon (*Strom*) peuvent s'expliquer facilement, non seulement par des racines de langue arienne en général, mais plus particulièrement encore d'idiome teutonique.

Nous ferons remarquer, en outre, que le Dieu phrygien Atis, (Attys ou Atys), dont parle aussi le professeur Keller, nous paraît représenter l'élément générateur mâle, de même que Até répond à l'élément générateur femelle.

Dans la traduction gothique d'Ulfilas du Patenôtre, Dieu le père se nomme Atta. (En Latin aussi, nous trouvons « Atta » pour le père.) Dans le dialecte germanique, le père est appelé « Aetti » jusqu'à ce jour.

Cette déesse Até des Phrygiens, et par conséquent des Troiens, attendu que les écrivains classiques sont d'accord pour donner aux premiers Troiens une origine phrygienne, cette même Até se retrouve postérieurement auprès des Hellènes, sous le nom d'Athénê. Les Grecs étaient d'habiles adaptateurs, et fort entendus pour remanier avec une grande délicatesse de touche ce qui leur arrivait sous des formes grossières.

Grote[1] a déclaré que les deux branches de race thracienne, les Phrygiens et les Lydiens, avaient modifié les manifestations religieuses des Grecs d'Asie, et, par cela, celles du monde en général. Il observe en même temps que « la musique primitive des Grecs dérivait, en grande partie, de l'art musical phrygien et lydien. » Si l'on considère l'importance de la musique, toujours combinée avec la poésie aux époques primitives, ce fait est probant dans le sens de l'influence des Thraciens d'Asie sur le développement du monde grec.

Ce qu'avance Grote est très-clairement appuyé par les témoignages de Strabon, (X, 3, 17), et autres autorités du monde ancien; non seulement par rapport aux Thraciens d'Asie, mais aussi pour ceux d'Europe.

Dans une autre circonstance, nous nous étendrons davantage sur le sujet de cette grande race, dont les Phrygiens, les Mysiens, les Lydiens, les Thyniens, les Bithyniens, ne sont que des subdivisions de tribus, ainsi que sur l'affinité étroite qui lie les Thraciens aux races germaniques et norses. Maintenant

---

[1] *Histoire de la Grèce;* III, 89.

il importe surtout de faire ressortir que, dans ce qui a été appelé le monument de Protesilaos, le Docteur Schliemann a rencontré les preuves les plus évidentes de l'origine thracienne des Troiens aborigènes, passés d'Europe en Asie.

VII.

Nous croyons aussi que, non seulement le Docteur Schliemann se trouve indiscutablement dans le vrai par son interprétation de l'*Athênê Glaukopis* et de la *Hêrê Boöpis*, mais qu'il est véritablement fidèle à la cause de la science dans sa persistance à fournir incessamment preuves sur preuves à l'appui de son assertion.

Nous ne pouvons comprendre la vie ancienne des Grecs, ou, à plus propement parler, la vie préhistorique des Troiens, si nous ne pensons qu'aux temps de Pheidias. Plusieurs centaines ou plusieurs milliers d'années font, après tout, une différence dans le développement religieux, intellectuel et artistique d'un peuple.

Nous croyons aussi que le docteur Schliemann sert encore la science en revenant, dans son ouvrage, sur la question de l'interprétation qu'il faut donner au « *depas amphikupellon.* »

Il a déjà donné une explication de l'objet, qu'il ne croit pas être un gobelet, avec une coupe à chacun de ses bouts, comme certains verres à vin du Rhin, mais bien une coupe à deux poignées. Ici encore il nous paraît être parfaitement correct dans son interprétation. Des coupes de ce genre, en plusieurs spécimen, ont été trouvées par le docteur Schliemann dans ses fouilles à la ville incendiée et en d'autres établissements successifs de la colline de Hissarlik. Le gobelet en trompette, en guise de verre à champagne, avec deux forts manches pour le saisir, était évidemment un type persistant et favori de vase à libations dans la localité de l'ancienne Troie.

Sur l'éthymologie de « *kupellon* » le professeur Wolfgang Helbig, de Rome, a donné des lumières fort appréciables. Mais nous ne croyons pas qu'une minutieuse dissertation philologique sur ce sujet serait ici à sa place. Toutefois, nous pouvons dire que des mots tels que κύπ-ελλον; κύπ-η (caverne); cup-a (barril); σ-κάπ-τω (creuser, ou tirer dehors); *to scoop; schöpfen; schapf* (un ustensil pour puiser de l'eau, pour emporter

du blé, etc.); et d'autres encore où il y a une grande différence de voyelles, sont, d'après notre opinion, étroitement liés les uns aux autres. L'idée de quelque chose que l'on creuse *(to scoop)*, ou que l'on tire dehors, nous paraît les souligner tous. La lettre *s*, si souvent ajoutée ou laissée en grec, me semble être une légère modification de la racine originale.

Je ne saurais considérer comme un obstacle, pour les mots dérivés de cette racine, ni la grande variété de voyelles, ni même leur différence dans la quantité ou dans l'accentuation. Dans les dialectes en général, et c'est là qu'il nous faut rechercher la règle et notre guide, nous trouvons toujours les plus grandes différences dans les voyelles d'un même mot, ainsi que par rapport à la quantité et à l'accent. Beaucoup d'Allemands du Nord disent: *Grâs*, *Tâg*, etc., tandis que dans l'Allemagne du Sud on prononce *Grās* et *Tāg*. Pourtant ces mêmes Allemands du Nord forment les déclinaisons en disant: *das Grâs*, *des Grāses;* et *der Tâg*, *des Tāges*. Et dans le dialecte, n'a-t-on pas *Vāter*, ou *Vōter*, ainsi que *Vàtter*, *Vòtter*, *Vòater*, (en anglais: *Fāther* et *Feyther*, *Mütter*, et *Mūoster*, et ainsi de suite?

Maintenant « *depas amphikupellon* » peut vouloir dire un gobelet avec deux manches, ou deux poignées largement tirés en dehors. Mais nous pouvons aussi concevoir que le *amphi*, par lui-même, puisse exprimer elliptiquement la forme du vase à deux poignées, tandis que *kupellon* signifierait un modèle spécial de vase à boire. Dans ce cas, *depas* serait ajouté comme terme général. Quelle que soit la façon dont on puisse expliquer étymologiquement le mot, il n'y a aucune difficulté à le mettre d'accord avec ce que le Docteur Schliemann vient de trouver dernièrement à Troie.

Pour ce qui regarde les restes d'un art très-archaïque, exhumés à Troie, il va sans dire qu'on ne peut point y rechercher la contre-partie exacte des descriptions données par la poésie grecque. Ce que nous appelons les poëmes homériques est venu jusqu'à nous sous une forme de beaucoup postérieure à cette époque. Les chants épiques que Lycurgue rapporta de l'Asie Mineure; les autres rassemblés par Pisistrate, trois siècles plus tard; et ceux édités par Aristote pour Alexandre-le-Grand, étaient certainement différents dans le texte de ceux que nous possédons. Le texte actuel est celui

que les savants de l'École d'Alexandrie colligèrent et fixèrent définitivement. Il n'est point rare dans l'histoire des chants épiques nationaux de rencontrer une pareille série de glossaires pour des complaintes héroïques, passées dans le domaine populaire, sous forme de ballades détachées.

Le Lied des Nibelungen est un exemple de cette règle assez commune; pourtant, nous avons perdu aussi les anciennes ballades qui le précédaient. Probablement, elles faisaient partie des *Vieux-Chants* que Charlemagne avait fait collectionner, d'après ce que nous en raconte Eginhard. Sans doute ce fut le bigotisme monacal qui les fit détruire. Néanmoins l'Edda islandaise nous a heureusement conservé la plus ancienne forme de ballade épique, faisant partie de l'histoire des Nibelungen. Les Scandinaves avaient appris cette histoire en Allemagne, d'où ils l'apportèrent au Nord; là, les *skaldes* l'arrangèrent à leur manière, tout en conservant dans leur intégrité et les caractères des héros et les descriptions des paysages rhénans où ils avaient joué leurs rôles, et où ils étaient morts. Si l'on réfléchit à cette croissance graduelle d'un poëme épique, il n'y a plus lieu de s'étonner si dans les poëmes homériques, tels qu'ils nous sont parvenus, il peut se rencontrer des passages qui ne sont pas tout-à-fait d'accord, surtout en matière d'art, avec ce qui a été trouvé à Troie.

Homère, ou ceux qui rassemblèrent et soudèrent les différentes ballades en un poëme épique, introduisirent naturellemant, par ci par là, des descriptions, s'appliquant bien mieux à leur époque qu'aux temps préhistoriques. Néanmoins, le fond substantiel de l'Iliade se trouve aujourd'hui prouvé comme une réalité historique.

Oui, il y a eu, aux temps de jadis, une colline fortifiée dans la Troade; il y a eu un terrible assaut et une conflagration épouvantable, dont les flammes ont tenu en éveil la fantaisie des hommes à travers la succession des âges. Démontrer et montrer cela à tous ceux qui peuvent et veulent voir, voilà l'œuvre à jamais mémorable du Docteur Schliemann!

Dans les ruines et par les objets qu'il a exhumés nous voyons une ville préhistorique, fondée et bâtie d'une façon qui s'approche considérablement de celle décrite dans le poëme épique grec. Une ville qui a souffert un siége et qui a péri par les flammes, dont les habitants cherchèrent à enfouir de riches trésors, en or, pendant qu'ils fuyaient, et dont les restes, armes, ornements

personnels, lyres brisées, vases et coupes, ont une éloquence muette tout à fait particulière, en nous retraçant sous les plus vives couleurs le tableau de Troie, jadis fière, puissante, joyeuse, et le lendemain détruite. Athénè elle-même, l' « Athénè à face de hibou » et le « *depas amphikupellon* » sont sortis des profondeurs de la terre; et le « Conte de la divine Troie » n'est plus un conte, mais un fait. Le mérite immortel du Docteur Schliemann est d'avoir prouvé cela.

Avant de terminer, nous croyons utile de citer encore quelques passages de la préface du Professeur Sayce, formant un véritable joyau, serti avec amour par ce docte interprète de l'archéologie :

« Le problème » observe-t-il « dont les savants d'Europe découragés s'étaient détournés, en désespoir de cause, a été résolu par l'habileté, l'énergie, la persévérance du Docteur Schliemann. À Troie, à Mycène, à Orkhomenos, il a retrouvé les traces d'un passé qui n'était plus qu'un vague souvenir des temps de Pisistrate. Nous pouvons maintenant nous faire une idée exacte de la civilisation et du savoir des peuples qui habitaient ces anciennes villes; nous pouvons manier les ustensiles dont ils se servaient et les armes qu'ils portaient avec eux ; nous pouvons dresser le plan des maisons où ils vivaient; admirer les soins pieux dont ils entouraient leur chers trépassés; retracer même les limites de leurs relations avec d'autres pays et d'autres nations, ainsi que les degrés successifs par où a passé leur culture. Les héros de l'Iliade et de l'Odyssée sont devenus pour nous des hommes de chair et de sang ; nous pouvons les suivre, eux et d'autres héros plus anciens encore, dans presque tous les actes de leur vie quotidienne, et même déterminer la nature et les dimensions de leurs crânes. Ce n'est vraiment pas surprenant si cette merveilleuse reconstitution d'un passé, auquel nous avons cessé de croire, a soulevé bien des controverses et amené une révolution silencieuse dans nos conceptions de l'histoire grecque. »

Et plus loin il ajoute :

« La récompense du Docteur Schliemann est enfin venue. Les rêves de son jeune âge se sont réalisés; il a prouvé, clair comme le jour, que, si la ville de Troie de l'histoire grecque a jamais eu un emplacement sur cette terre, *ce ne pouvait être que sur le mont Hissarlik.* Mais, en y arrivant, il a enrichi le

monde de la science, de découvertes que bien des personnes sont portées à regarder comme des trésors presque plus considérables. Il a introduit une ère nouvelle dans l'étude de l'antiquité classique; il a révolutionné nos conceptions du passé; il a donné une puissante impulsion à cette recherche par les fouilles qui fournirent de si merveilleux résultats dans tout l'Orient, mais nulle part aussi splendides que dans la Grèce elle-même. La lumière a soudainement éclairé les cimes du mont Ida; et les âges oubliés de l'Hellas et de l'Asie Mineure préhistoriques s'y déroulent maintenant devant nos yeux. Nous pouvons pénétrer dans les profondeurs d'un passé dont la tradition grecque, elle-même, ne gardait plus de souvenir vivant. De par une des haches, en jade, découvertes à Hissarlik par le Docteur Schliemann, l'Iliade n'est plus qu'une chose d'hier. Nous sommes transportés en arrière, à une époque, où les empires assyriens et hittites n'existaient pas encore, aux temps où les ancêtres Ariens des Grecs n'avaient peut-être pas encore envahi les territoires de leurs nouvelles demeures dans le sud, mais aux temps, où les rudes tribus de l'âge néolithique avaient déjà commencé à exercer leurs trafics et leur commerce d'échange, et où les caravanes voyageuses transportaient la précieuse pierre de Kuèn-Lún d'un bout de l'Asie à l'autre. L'archéologie préhistorique en général doit aux découvertes du Docteur Schliemann autant que les études pour l'histoire et l'art de la Grèce. »

Oui, les pierres elles-mêmes ont parlé, — *saxa loquuntur*, — pour dire qu'Ilion fut jadis: *Fuit Ilium et ingens gloria Teucrorum.* Le pic du Docteur Schliemann a évoqué la fameuse cité, ruinée, dévastée, noircie, de son ancien emplacement, autrefois hypothétique. Même dans les restes d'ossements d'animaux, qui forment le sujet d'un des essais du Docteur Virchow, le chef des physiologues allemands dont l'autorité en matière archéologique est universellement reconnue, on découvre « d'admirables coincidences avec les descriptions d'Homère. »

Les recherches du Docteur Schliemann, qui ont duré pendant plus de dix ans, au prix de sacrifices personnels dont peu d'hommes seraient capables, sont un triomphe qui inscrit son nom sur le parchemin des grands « *découvreurs* » et des grands promoteurs de la science.

KARL BLIND.

LA MÉTHODE ORATOIRE

DU

GIRONDIN VERGNIAUD

Parmi les monuments de la littérature française, il n'en est peut-être pas de moins connus à l'étranger et même en France que les discours parlementaires de la Révolution. Les historiens, les politiques ont apprécié cent fois les orateurs de cette grande époque: la critique littéraire, si complaisante pour les moindres rhéteurs grecs et romains, s'est jusqu'ici écartée avec effroi ou dédain de ceux qui, chez nous, ont fondé et illustré la tribune. Cependant ces harangues appartiennent autant à la littérature qu'à l'histoire, comme nous avons essayé de le démontrer pour les orateurs de l'Assemblée constituante. [1] Aujourd'hui, nous voudrions esquisser brièvement, au point de vue de la forme, une critique de l'œuvre oratoire d'un conventionnel illustre, du girondin Vergniaud.

I.

Je suppose qu'on connaît la vie et la politique de Vergniaud. Que faut-il penser de sa méthode oratoire et de son style?

On peut se demander, d'abord, s'il improvisait.

---

[1] Cf. *Les Orateurs de l'Assemblée constituante*, par F.-A. Aulard, Paris, Hachette, 1882, in-8.°

Avocat, il écrivait et lisait ses plaidoiries: on le voit, on le sait. Il ne fit d'ailleurs que suivre en cela les usages du barreau de Bordeaux. [1] A la tribune, il ne lisait pas. Mais, récitait-il? Madame Roland, dans le portrait qu'elle a tracé de lui, parle de *ses discours préparés* et dit qu'*il n'improvisait pas, comme Guadet.* Cependant, il parla sans préparation, le 16 mai 1792, sur les prêtres insermentés, et dit lui-même de la motion qu'il fit dans cette occasion: « Au reste, je la livre à votre réflexion; n'ayant pu prévoir que cette matière serait mise inopinément à l'ordre du jour, je n'ai pu moi-même la méditer ni en préparer les développements. » Son grand discours du 31 décembre 1792, sur l'appel au peuple, donna aux contemporains l'impression d'une éloquence improvisée. [2] Le 13 mars 1793, il avait parlé assez vivement contre la Montagne, et la Convention avait voté l'impression de son opinion. Craignant qu'il n'en atténuât les phrases les plus compromettantes pour la Gironde, Thuriot et Tallien demandèrent qu'il déposât son manuscrit sur le bureau de l'Assemblée. Mais Vergniaud s'y refusa, disant qu'il avait improvisé. Enfin, sa longue réponse à Robespierre (10 avril 1793), qu'il prononça à l'improviste, est généralement considérée comme une improvisation.

On hésite cependant à appeler Vergniaud un improvisateur dans le sens propre du terme. Sans doute, il imagina brusquement, pour le fond et pour la forme, nombre de petites harangues dont il ne pouvait avoir prévu ni l'occasion ni le sujet, comme celles que lui inspirèrent sur-le-champ les événements du 31 mai. Mais, est-il possible d'admettre qu'il imagina de même les développements si méthodiques, si combinés, si proportionnés entre eux, qui forment le fond des discours sur l'appel au peuple, sur la journée du 10 mars, sur les accusations de Robespierre? Sans doute, il n'est pas en état, le 13 mars 1793, de déposer son manuscrit sur le bureau de la Convention; mais Louvet nous apprend qu'il avait été chargé

---

[1] « Les Guadet, les Vergniaud écrivaient leurs discours et cet exemple eut les Laîné, les de Saget, les Martignac pour imitateurs. » Chauvot, *Le barreau de Bordeaux*, p. 498, 592.

[2] Cf. l'opinion de Girey-Dupré et de Tissot, ap. Vatel, *Vergniaud*. I, XXXIX.

par le comité Valazé, quarante-huit heures auparavant, de prendre la parole dans cette circonstance, au nom des Girondins. Il avait donc eu le temps de se préparer. Le discours sur l'appel au peuple fut peut-être débité sans le secours d'un manuscrit: mais, s'il est un sujet que Vergniaud ait eu le temps de méditer, c'est le procès de Louis XVI. L'occasion de sa réponse à Robespierre ne pouvait être prévue: mais l'accusation même flottait, pour ainsi dire, dans l'air. Vergniaud avait pu la saisir dans toutes les feuilles montagnardes. Son apologie s'était préparée d'elle-même dans sa tête; son discours était fait; il ne restait plus qu'à l'adopter à la circonstance: ce qu'il fit d'ailleurs avec une prestesse heureuse.

Il n'improvisait donc qu'à moitié ses grands discours. Il les avait préparés fortement et parlait d'ordinaire sur des notes.

II.

Nous savons déjà, grâce au manuscrit de sa défense, publié par M. Vatel, quel était le caractère de ces notes. [1] La charpente du discours s'y trouvait marqué avec beaucoup de relief, dans un plan solide, clair, classique. Tout s'y ramenait à cinq ou six idées maîtresses, comme dans la rhétorique de la chaire. On voit que la première préoccupation de l'orateur était de répartir en des compartiments rigoureusement isolés les principaux chefs de son argumentation. Ainsi, pour sa défense, voici cinq points numérotés, comme dans un sermon de Bourdaloue: 1.° *Royalisme;* 2.° *Fédéralisme;* 3.° *Guerre civile;* 4.° *Guerre étrangère;* 5.° *Faction.* Et chacun de ces développements sera subdivisé en un certain nombre de paragraphes. Ainsi le premier point, *Royalisme,* comprend seize paragraphes, soit neuf arguments et sept réponses aux objections. Peu de phrases complètes: des indications sommaires faciles à distinguer d'un coup d'œil, qui guideront la mémoire de l'orateur, ou dont la présence le rassurera sans qu'il ait presque besoin de baisser les yeux vers son papier.

---

[1] Le projet de défense de Ducos existe aussi: je me propose de le publier prochainement.

Vergniaud montait donc à la tribune avec un plan écrit, dont les divisions et les subdivisions se détachaient nettement et où les arguments étaient rangés selon une gradation rigoureuse: d'abord, le dessein général du discours, puis les groupes d'idées, puis les idées isolées, enfin les faits complexes et les faits simples sur lesquels s'appuient les arguments. On dirait d'un ouvrage de menuiserie compliqué, dans lequel cinq ou six grands tiroirs, ouverts l'un après l'autre, laisseraient voir des cases qui contiendraient d'autres boîtes plus petites, lesquelles, ouvertes à leur tour, en renfermeraient de minuscules. C'est dans ces dernières seulement que l'orateur a placé les faits, ces faits qui, dans notre éloquence contemporaine, viennent en première ligne, et auxquels, à cette époque, Danton fut le seul à donner une place d'honneur.

Avec cette machine savante, mais dont il a le secret, Vergniaud n'a pas crainte de s'égarer; il n'a qu'à toucher, dans un ordre déterminé, les différents ressorts: les compartiments s'ouvrent et se ferment tour-à-tour et toute l'argumentation en sort sans encombre et sans erreur possible. L'orateur est sûr de ne rien oublier, de ne rien intervertir, de donner à chaque idée toute sa valeur. Son esprit se tranquillise sur la conduite même de son discours: son imagination peut jouer, sans inquiétude, le rôle qu'il lui a assigné.

Ce rôle, c'est le soin de l'élocution proprement dite, et c'est ici que Vergniaud improvise; c'est ici qu'il dépend des circonstances, du hasard, de son humeur. Il s'agit d'habiller sur l'heure même ces arguments encore nus. Ou, plutôt, les idées sont présentées, dans le manuscrit, sous forme implicite: il faut les dérouler et leur donner tout leur lustre. C'est alors que Vergniaud écoute son démon intérieur et qu'il met en jeu ses plus hautes facultés. Si le plan est fait d'avance, le style est improvisé, l'action est improvisée, et, comme Vergniaud n'est pleinement lui-même qu'à la tribune, ce second effort se trouve être plus heureux que le premier: l'exécution vaut mieux que la matière, et il y a plus d'art inspiré dans la draperie que dans le corps même du discours.

Mais cette part laissée à l'imprévu, Vergniaud la restreint encore, en joueur habile qui prend ses précautions contre la fortune. Ainsi, tout le style n'est pas toujours improvisé. Par-

fois, les ornements en sont esquissés d'avance: il ne reste plus qu'à en finir le détail. Par exemple, ces comparaisons antiques, qui semblent suggérées à Vergniaud dans la chaleur même de la parole et de l'action, ne lui échappent jamais: il les a prévues, il en a calculé le nombre et fixé la place. Sa défense devait renfermer quatre allusions à l'antiquité: 1.° Première partie, paragraphe septième: « Sur le reproche de Billaut-Varennes d'avoir voté pour l'appel et pour la mort, voyez l'histoire de la sœur de Caligula. » Il veut dire: Vous m'avez fait voter la mort du roi et vous me reprochez ce vote. Vous faites comme Caligula qui, après avoir débauché ses sœurs, les exila comme adultères. 2.° Troisième partie. Il dit qu'il saura souffrir pour ses opinions et il ajoute cette indication à développer: « Présentez-moi le réchaud de Scévola. [1] » 3.° Un peu plus loin, il écrit les noms de Rutilius et d'Aristide, qui furent exilés pour leur vertu comme Vergniaud va être guillotiné pour son amour de la justice. Mais, il s'aperçoit que l'exil à Smyrne de P. Rutilius Rufus n'est pas assez connu du public, et, en marge de ses notes, il remplace le nom de Rutilius par celui de Thémistocle. 4.° Enfin, dans la cinquième partie, voulant dire qu'il ne faut pas préférer sa popularité à la vérité, il se proposait d'alléguer les grands hommes de l'antiquité, victimes de leur droiture.

III.

Le même nombre d'allusions, comme on l'a justement remarqué, se retrouve dans les quatre grands discours de Vergniaud: elles y sont espacées à peu près de la même manière que dans le projet de défense, amenées avec art et sobrement développées.

Ainsi, dans le discours du 3 juillet 1792, il représente les

---

[1] Le même trait se trouvait déjà dans un discours de Français (de Nantes) (5 mai 1792): « Qu'on apporte ici le réchaud de Scévola, et, les mains tendues sur le brasier, nous prouverons qu'il n'est sorte de supplice qui puisse faire froncer le sourcil de celui que l'amour de la patrie élève au-dessus de l'humanité. » *Moniteur*, Réimpr., XII, 306.

députés comme « placés sur les bouches de l'Etna pour conjurer la foudre. » Il compare Louis XVI au tyran Lysandre. Il se demande si le jour n'est pas venu de « réunir ceux qui sont dans Rome et ceux qui sont sur le mont Aventin. » Il offre à ses collègues un moyen de vivre dans la mémoire des hommes: « Ce sera d'imiter les braves Spartiates qui s'immolèrent aux Thermopyles; ces vieillards vénérables qui, sortant du sénat romain, allèrent attendre, sur le seuil de leurs portes, la mort que des vainqueurs farouches faisaient marcher devant eux. » Ainsi, chaque développement reçoit un ornement antique.

Dans le discours sur l'appel au peuple, il est question de Catilina et de la minorité insolente qui le suivait. Les Montagnards sont appelés « des Catilinas, » et ironiquement « ces vaillants Brutus. » Si les Girondins sont dénoncés au peuple, ils savent « que Tibérius Gracchus périt par les mains d'un peuple égaré qu'il avait constamment défendu. » Il n'y a pas grand courage à frapper Louis vaincu: « Un soldat Cimbre entre dans la prison de Marius pour l'égorger. Effrayé à l'aspect de sa victime, il s'enfuit sans oser le frapper. Si ce soldat eût été membre d'un sénat, doutez-vous qu'il eût hésité à voter la mort du tyran ? » Même nombre, même distribution d'allusions classiques que dans le projet de défense.

Le 13 mars 1793, alors que « les émissaires de Catilina ne se présentent pas seulement aux portes de Rome, mais qu'ils ont l'insolente audace de venir jusque dans cette enceinte déployer les signes de la contre-révolution, » il ne peut garder un silence qui deviendrait une véritable trahison. Il montre la Révolution, « comme Saturne, dévorant successivement tous ses enfants. [1] » Si la Convention a échappé au péril, c'est que « plus d'un Brutus veillait à sa sûreté et que, si parmi ses membres elle avait trouvé des décemvirs, ils n'auraient pas vécu plus d'un jour. » « Un tyran de l'antiquité, dit-il au peuple, avait un lit de fer sur lequel il faisait étendre ses victi-

---

[1] Ici encore, Vergniaud a été devancé par Français (de Nantes) qui avait dit, *loc. cit.*, en s'adressant à la Rome papale : « Es-tu donc comme Saturne, à qui il faut tous les soirs des holocaustes nouveaux ? »

mes, mutilant celles qui étaient plus grandes que le lit, disloquant douloureusement celles qui l'étaient moins pour leur faire atteindre le niveau. Ce tyran aimait l'égalité et voilà celle des scélérats qui le déchirent par leur fureur. »

Enfin, dans sa réplique à Robespierre (10 avril 1793), il s'élève contre ceux « qui s'efforcent de nous faire entr'égorger comme les soldats de Cadmus. » Repoussant l'accusation de haïr Paris, il rappelle qu'il a dit dans la commission des Vingt-et-un: « Si l'Assemblée Législative sortait de Paris, ce ne pourrait être que comme Thémistocle sortit d'Athènes, c'est-à-dire avec tous les citoyens. » A propos de Fournier, l'Américain mandé au tribunal révolutionnaire comme témoin et non comme accusé: « C'est à peu près comme si, à Rome, le sénat eût décrété que Lentulus pourrait servir de témoin dans la conjuration de Catilina. »

Il est à remarquer que, dans ces quatre exemples, les allusions antiques offrent comme un résumé de toute l'argumentation: c'est que Vergniaud, à dessein, en a décoré de préférence les points les plus saillants de son discours. Il veut laisser dans la mémoire de l'auditeur une formule qu'il ne puisse oublier et qui fasse vivre l'idée qu'elle contient. Il y a réussi dans la comparaison de la Révolution avec Saturne, qui est restée populaire: les autres ne sont que de froides et laborieuses élégances.

S'il allégue aussi les modernes Cromwell, quelques orateurs anglais contemporains et Mirabeau qu'il cite ou imite à plusieurs reprises, [1] c'est aux orateurs anciens, c'est à Démosthènes qu'il fait allusion le plus volontiers. Le 16 septembre 1792, il dit aux Athéniens de Paris: « N'avez-vous pas d'autre manière de prouver votre zèle qu'en demandant sans cesse, comme les Athéniens: *Qu'y a-t-il de nouveau aujourdhui?* » Le 18 janvier de la même année, à propos de la guerre, il avait récité un des passages les plus célèbres des *Philippiques:* « Je puis appliquer à vos mesures le langage que tenait en pareille circonstance Démosthènes aux Athéniens: Vous vous conduisez à l'égard des Macédoniens, leur disait-il, comme ces barbares,

[1] Ainsi, le 27 décembre 1791, il parle de l'*horrible banqueroute*, et, le 10 mars 1792, il cite le célèbre mouvement de Mirabeau: « De cette tribune où je vous parle, on aperçoit la fenêtre, etc. »

qui paraissent dans nos jeux, à l'égard de leurs adversaires. Quand on les frappe au bras, ils portent la main au bras..... »

Et après avoir cité tout le passage, il reprenait:[1] « Et moi aussi, s'il était possible que vous vous livrassiez à une dangereuse sécurité, parce qu'on vous annonce que les émigrés s'éloignent de l'électorat de Trêves, si vous vous laissiez séduire par des nouvelles insidieuses ou des faits qui ne prouvent rien ou des promesses insignifiantes, je vous dirais: Vous apprend-on qu'il se rassemble des émigrés à Worms et à Coblentz? vous envoyez une armée sur les bords du Rhin. — Vous dit-on qu'ils se rassemblent dans les Pays-Bas? vous envoyez une armée en Flandre. — Vous dit-on qu'ils s'enfoncent dans le sein de l'Allemagne? vous posez les armes. — Publie-t-on des lettres, des offices dans lesquels on vous insulte? alors votre indignation s'excite et vous voulez combattre. — Vous adoucit-on par des paroles flatteuses, vous flatte-t-on de fausses espérances? alors vous songez à la paix. Ainsi, messieurs, ce sont vos émigrés et Léopold qui sont vos chefs. Ce sont eux qui disposent de vos armées. Ce sont eux qui en règlent tous les mouvements. Ce sont eux qui disposent de vos citoyens, de vos trésors: ils sont les arbitres de votre destinée. »

IV.

Quoique Vergniaud soit, à tout prendre, parmi ceux qui, à la tribune de la Convention, ont le moins abusé de la Grèce et de Rome, il est loin, sous ce rapport, de la discrétion de Danton. Celui-ci mêle des noms antiques à quelques passages de ses discours, parce que c'est la langue courante de ses contemporains, parce que ce pédantisme est une manière d'être plus clair: Vergniaud ajoute après coup une parure gréco-romaine savamment choisie. C'est un peu le procédé laborieux d'André Chénier dans ses œuvres en prose: ce n'est pas la spontanéité et l'exubérance heureuse de Camille Desmoulins qui a su, par son génie, raviver ces fleurs fanées. Non, la prose de Vergniaud n'a pas

---

[1] Nous citons ici, au lieu du texte du *Moniteur*, celui du *Logographe*, qui se trouve beaucoup plus complet.

cette verve et ce naturel. Tout y est calculé pour émouvoir dans les règles et plaire de la bonne façon, c'est-à-dire avec la méthode des orateurs antiques et des sermonnaires français. La noblesse et la majesté sont les deux qualités que recherche Vergniaud et qu'il rencontre le plus souvent. Il excelle à élever le débat au-dessus des misères et des laideurs de la réalité. Il emporte les esprits dans les régions sereines où sa propre rêverie le fait vivre d'ordinaire. Ce ne sont qu'idées sublimes ou délicates, que périodes harmonieuses comme celles d'un Massillon, que beaux mots et beaux sens dont jouissent l'oreille et l'esprit tout à l'heure blessés per les cris brutaux des tribunes ou les balbutiements diffus des orateurs sans génie. L'orateur écarte avec adresse tout ce qui, dans les choses dont il parle, peut donner des impressions chagrines ou triviales, ou écœurantes. Son art n'admet aucune idée qui ne soit belle ou haute, aucune forme qui ne soit élégante ou splendide, et ici son art est d'accord avec son âme.

Mais trop souvent, si ses idées paraissent élevées, elles sont vagues et abstraites ; si ses mots sont souvent nobles, ils ne sont pas toujours précis et justes. Lui aussi, dans la tourmente révolutionnaire, il veut sacrifier aux grâces académiques. Il nomme les objets par les termes les plus généraux : il désigne par des périphrases décentes les hommes et les choses qui lui semblent indignes d'entrer sans parure dans sa trop belle prose oratoire. A-t-il à préciser un détail technique ? Sa délicatesse s'effarouche, et, dans un discours sur les subsistances (17 avril 1793), il prend des précautions presque pudiques pour parler de la nécessité de resteindre la consommation des bœufs : « Une autre mesure, dit-il, que je vais vous soumettre, vous paraîtra peut-être ridicule au premier aspect..... » Il fallait que le bon goût classique exerçât encore une tyrannie bien puissante, pour qu'un homme si grand, en de si grandes circonstances, en avril 93, eût encore peur du ridicule littéraire !

Certes, Marat fut injuste, quoique fin connaisseur en exercices de style, quand, à la tribune, le 13 mars 1793, il traitait l'éloquence de Vergniaud de *vain batelage*. Mais avait-il complétement tort quand il souriait des « discours fleuris » et des « phrases parasites » de son adversaire ? N'y a-t-il pas trop de fleurs et trop de fard dans les discours du 3 juillet 1792 ? Partout,

n'y a-t-il pas trop d'épithètes, trop de synonymes, trop de mots placés là pour compléter plutôt le son que l'idée ? Sauf dans les passages où l'indignation lui fait oublier l'art, rarement Vergniaud rencontre du premier coup le mot juste. C'est par une accumulation de termes qu'il approche de la clarté, qu'il en donne l'illusion et qu'il séduit son auditeur plus encore qu'il ne l'éclaire et le convainc.

C'est la faute de sa méthode. Ses notes sont si complètes, à en juger par celles du projet de défense, que la part laissée à l'improvisation se trouve vraiment trop réduite. Par la multiplicité et la précision des traits qu'il a fixés sur le papier, l'écrivain n'a laissé à l'improvisateur qu'une besogne d'arrangeur de mots. Parfois, cette besogne est capitale, tant la forme importe dans l'art de l'éloquence. Parfois, nous l'avons vu, Vergniaud s'y montre artiste de génie. Mais trop souvent, empêché par la rigueur de son plan, il ne peut satisfaire son imagination que par un stérile exercice de paraphrase. Alors il tourne sans fin et à vide sa période démesurement chargée de mots inutiles, quelquefois impropres, souvent emphatiques, sans que l'idée progresse d'un pas. Alors, avec toute sa sincérité, il est rhéteur, et Marat a raison de sourire.

Il est rare, toutefois, qu'il paraisse franchement déclamateur. À le lire, on hésite souvent sur le sentiment qu'on éprouve. Plus d'un passage de Vergniaud, même parmi les plus connus, semble à égale distance du bon et du mauvais goût, de l'éloquence et de la rhétorique. Ainsi, on ne sait trop que dire de la célèbre apostrophe aux émigrés (25 octobre 1791). Il abuse aussi des expressions qu'on ne peut ni proscrire ni louer, et il dira volontiers : « Ouvrez les annales du monde.... » (19 mars 1792). Il aime ces métaphores trop communes et trop vagues. À vrai dire, ses comparaisons un peu prolongées sont rarement justes dans toutes leurs parties. S'il a heureusement comparé les inquiétudes causées par les émigrés à la nation *au bourdonnement continuel d'insectes avides de son sang*, cette justesse familière n'est qu'une exception dans son style : d'ordinaire, il est inexact et faussement noble, comme lorsqu'il dit, dans son discours sur l'appel au peuple : « Craignez qu'au milieu de ses triomphes la France ne ressemble à ces monuments fameux qui, dans l'Égypte, ont vaincu le temps. L'étranger qui passe, s'étonne de leur gran-

deur: s'il veut y pénétrer, qu'y trouve-t-il? Des cendres inanimées et le silence des tombeaux. »

C'est là un mauvais goût raffiné et propre à Vergniaud. Il ne donne guère dans le genre d'emphase qui est à la mode autour de lui, excepté dans ce passage du même discours: « Irez-vous trouver ces faux amis (les inspirateurs de Septembre), ces perfides flatteurs qui vous auraient précipités dans l'abîme? Ah! fuyez-les plutôt; redoutez leur réponse: je vais vous l'apprendre. Vous leur demanderez du pain, ils vous diraient: Allez dans les carrières disputer à la terre quelques lambeaux sanglants des victimes que vous avez égorgées. Ou voulez-vous du sang? Prenez, en voici. Du sang et des cadavres, nous n'avons pas d'autre nourriture à vous offrir....[1] Vous frémissez, citoyens! ô ma patrie! je demande acte à mon tour des efforts que je fais pour la sauver de cette crise déplorable. »

Mais, il ne faudrait pas croire que les figures de rhétorique aimées de Vergniaud soient toujours déplaisantes. Il en est une qu'il ramène avec insistance toutes les fois qu'il veut frapper un grand coup et qui ne laisse pas, si visible que soit l'artifice, de produire, même sur nous autres lecteurs, la plus grande impression. Je veux parler de la répétition, qu'il avait employée déjà avec prédilection dans ses plaidoyers et qui devait jouer un grand rôle dans sa défense devant le tribunal révolutionnaire. Rien de plus brillant et de plus fort que ce procédé tel qu'il le renouvelle par son talent. Rien de plus calculé et rien qui sente moins le calcul que ce refrain répété en tête ou à la fin d'une dizaine de développements tantôt ironiques, tantôt indignés, comme lorsque, le 10 avril 1793, il répète chaque grief de Robespierre, en s'élevant à chaque reprise d'un degré plus haut dans la colère et dans le dédain. *Nous modérés!*..... s'écrie-t-il, et cette exclamation retombe chaque fois plus lourdement, chaque fois de plus haut, sur la calomnie qu'elle écrase. La même figure souleva un vif enthousiasme quand, le 17 septembre 1792, Vergniaud répéta trois fois: *Périsse l'Assemblée Nationale et sa mémoire*, et posa trois hypothèses, dans les-

[1] Le *Journal des Débats et Décrets* note ici un *mouvement d'horreur*. Les contemporains furent-ils dupes de cette rhétorique ou le rédacteur du journal, Louvet, voulut-il flatter Vergniaud?

quelles ce sacrifice sauvait la patrie: tous les députés se levèrent et répétèrent le cri de Vergniaud. Dans le discours du 3 juillet 1792, l'orateur, par la répétition, atteignit vraiment au sublime. Qu'on se souvienne de ce trait: *C'est au nom du roi,* lancé à tant de reprises sur le masque de Louis XVI, qu'il brise et fait tomber. Et que dire de cette ironie redoutable qui revient quatre fois de suite et quatre fois couvre Louis XVI de confusion? *Il n'est pas permis de croire sans lui faire injure....* qu'il agisse comme il agit. De tels artifices portaient l'effroi dans les Tuileries et la colère dans l'âme des patriotes; il y faut voir autre chose qu'un calcul de rhétorique: c'était aussi une inspiration du cœur.

Il est probable que les idées s'offraient d'abord, intérieurement, à Vergniaud sous forme de figures compliquées et que, parmi ces figures, la répétition s'adaptait davantage à la nature de son esprit. Nul orateur, dans la Révolution, n'a fait un tel usage de ce procédé. Il plaisait à Vergniaud parce qu'il facilitait la gradation ascendante des sentiments et des mots: il pouvait ainsi s'élever, par bonds successifs, toujours plus haut, et planer enfin, sans paraître avoir perdu pied. À ces exclamations répétées succédait un développement large, brillant, harmonieux, où il mettait ses plus nobles abstractions et sa plus suave musique.

V.

Enfin, si l'on considère la suite des discours de Vergniaud, depuis le 5 octobre 1791 jusqu'au 31 mai 1793, c'est toujours la même méthode, mais ce n'est pas toujours le même succès. Tandis que d'autres, comme Jonard, vont en déclinant, et ne peuvent se maintenir au niveau d'un trop heureux début, Vergniaud, au contraire, ne cesse de se perfectionner et de grandir. Il est meilleur le 3 juillet 1792 qu'il ne l'a été huit mois auparavant à propos des émigrés; et son dernier grand discours, sa réponse à Robespierre (10 avril 1793), surpasse tous les autres. La lecture de ses notes nous donne à croire qu'au tribunal révolutionnaire il se serait encore élevé au-dessus de lui-même. C'est que les circonstances l'avaient dépouillé de plus en plus de son caractère d'avocat. Au début, il plaidait

une cause qu'il croyait gagnée, et il la plaidait avec tout l'artifice qui lui avait valu ses succès de barreau. Bientôt il désespère de gagner cette cause noble et chimérique de la Gironde: ce sont alors, dans des plaidoiries prononcées sans confiance et sans espoir, des élans plus spontanés, une vraie douleur, de beaux cris de fierté. Enfin, il ne plaide même plus: il renonce à un simulacre de lutte pour la victoire: du haut de la tribune, il s'adresse à la postérité: il arrache le masque à ses adversaires et il montre toute son âme. Alors on voit à plein son dévouement stoïque à la patrie, sa grande et sereine bonté, la pureté de son cœur, la force de son génie qui s'exerce sans les entraves d'une discipline de parti. Alors Vergniaud n'est plus un Girondin: aucune haine ne l'agite; il n'est plus un Conventionnel: aucun vote ne peut sanctionner son éloquence. Tourné vers le siècle à venir, c'est nous qu'il fait jouir de la poésie de son âme, en chantant ses illusions mortes et son désir ardent de mourir pour la Révolution, Or, c'est dans ces passages qu'il est le plus orateur, parce qu'il n'y parle que de lui, et, comme il arrivait à Mirabeau, comme il arrive à beaucoup d'autres, il n'y a que son *moi* qui ait inspiré à Vergniaud des accents vraiment sublimes.

Si donc il est de moins en moins rhéteur, c'est que les circonstances l'amenèrent à être de plus en plus lui-même, à se dégager de son parti et même de son temps. Mais, je le répète, sa méthode ne change pas avec son inspiration. Jusque dans ces lettres si vivantes qu'il écrivait à la Convention du fond de sa captivité, on retrouve le même ordre dans les idées, le même choix dans les ornements, les mêmes procédés dans le style. Cette rhétorique lui venait sans doute moins de l'école que de son caractère, et c'est le trait qui le distingue de ses rivaux en éloquence: ses émotions les plus sincères, il les exprimait dans des formules aussi savantes que ses idées d'homme de parti ou d'avocat. Mais ces formules nous plaisent quand elles revêtent un sentiment vrai: elles nous fatiguent et nous excèdent quand Vergniaud plaide sans passion.

Il y avait probablement autant d'art dans son action que dans son style. Ses portraits lui prêtent un physique assez ingrat. Mais un de ses collègues, Baudin (des Ardennes), panégyriste officiel des Girondins, dit qu'il était *ravissant* à entendre, et il

ajoute: « Son geste, sa déclamation, tout le rendait entraînant. » Nous ne savons rien de plus sur ce point si important (car, hélas! les orateurs périssent à moitié), et si nous disons que son action était à la fois savante et naturelle, c'est par conjecture. Il est sûr qu'elle transportait l'auditoire et devait être en parfait accord avec le style et la pensée pour produire les effets qu'enregistrent les journaux. Ainsi, au milieu du discours sur l'appel au peuple, Vergniaud s'étant arrêté un instant, il y eut alors, dit le *Journal des Débats et Décrets*, un *moment d'admiration silencieuse.* A un passage de son discours sur la guerre (18 janvier 1792), le *Logographe* signale cette interruption naïve d'un collègue: *Voilà la vraie éloquence!* Plusieurs fois l'Assemblée, ravie d'une éloquence si harmonieuse et si complète, se leva dans un accès d'admiration enthousiaste. Presque toujours, on était suspendu aux lèvres de Vergniaud. On eut dit que sa parole magique reposait les âmes des inquiétudes de la lutte et leur offrait de nobles intermèdes aux difficultés de la Révolution. Et les moins sensibles à ses chants de Sirène ne furent pas ceux qui se bouchèrent les oreilles pour ne pas l'entendre et lui fermèrent la bouche pour le condamner: à ce point de vue, n'est-ce pas au tribunal révolutionnaire que l'éloquence de Vergniaud reçut le plus précieux hommage?

F. A. AULARD.

EMILE ZOLA

Tout homme qui arrive à la célébrité, même à la réputation, a une légende; il suffit d'être connu, pour être à la fois transfiguré et défiguré. Ce que nous connaissons le moins, c'est encore les hommes et les choses autour desquels on fait le plus de bruit. La vie privée de M. Zola ne nous regarde pas; elle ne regarde personne, mais nous pouvons bien dire que cet écrivain qu'aucun sujet, quelque bas qu'il soit, n'arrête et qui semble ignorer la pudeur, a des habitudes bourgeoises et mène une vie retirée.

Pour peindre le vice, il est inutile d'être vicieux, il suffit de le connaître. Pour exprimer une émotion, la sentir n'est pas suffisant; il faut en triompher. Nous croyons, au contraire, qu'une peinture scrupuleuse de la misère humaine, du vice dans toute sa laideur, indique chez l'auteur une véritable valeur morale.

Comme Balzac, M. Zola possède une faculté descriptive hors ligne ; comme lui, il est doué d'une très-grande puissance d'observation. Balzac pénètre tout au fond du cœur de l'homme, et la profondeur de sa pensée lui fait parfois un style pénible. M. Zola ne va pas si avant ; l'extérieur l'arrête: il a pour le peindre des touches d'une largeur magistrale, des couleurs vives, souvent trop crues; la sensation, il ne va guère au-delà.

Ce qui nous attache surtout dans Balzac, c'est la vie, c'est l'action. Quelque importantes que soient les deux facultés descriptives et observatives, elles ne sont que secondaires,

elles doivent être au service de l'action qui relève immédiatement de la faculté créatrice de l'artiste. Et, ici, l'infériorité de M. Emile Zola est manifeste. Dans ses romans, l'action souvent languit et la description tient toujours une trop grande place. Il croit qu'en nous présentant les choses dans tous leurs détails, nous finirons par les mieux voir; et c'est tout le contraire qui a lieu. Cela rappelle l'histoire du papillon préparé par le naturaliste; un tas de petits points noirs fichés sur du papier avec des épingles. Ce qu'on doit présenter au public, c'est le résultat de l'analyse et non pas l'analyse elle-même. M. Emile Zola a beaucoup étudié et c'est un grand mérite à une époque où l'on se croit généralement apte à faire toutes les choses que l'on n'a pas apprises; mais, s'il sait la botanique, ce n'est pas une raison pour changer la description d'un jardin en un véritable cours de botanique, (voir *La Faute de l'Abbé Mouret*); s'il nous mène dans une boutique de charcuterie, ce n'est pas non plus une raison pour nous enseigner la confection du boudin, (voir *Le Ventre de Paris*).

M. Emile Zola n'écrit pas d'inspiration; je veux dire par là qu'il n'a pas cette surexcitation des nerfs, cette tension de la volonté, cette fièvre, que chez l'artiste, on nomme l'inspiration. Il se met à son bureau, consulte les notes qu'il a prises sur de petits bouts de papier, notes qui contiennent les mots d'argot, les expressions particulières qu'il a recueillies, prend trois feuilles de grand format, les remplit lentement, avec mesure et s'arrête. Tous les jours, trois pages de roman, ni plus ni moins. Cette méthode est hygiénique, mais peut-être donne-t-elle au style une certaine teinte de monotonie et d'uniformité.

Avant de parler des romans de M. Emile Zola, nous allons dire quelques mots du critique.

M. E. Zola a publié en Russie une série d'articles sur les principaux écrivains de notre temps. Il y a parfois la main lourde, mais s'il s'y trouvent nombre coups de boutoir, on y rencontre aussi beaucoup de vérités difficiles à dire et pénibles à entendre.

Voici une page dans laquelle, à propos d'un drame patriotique de M. Paul Deroulède, il critique très-vertement ces pièces sans talent qui sont comme une sorte de spéculation sur les sentiments généreux de la foule. Par cette citation nous n'avons

nullement l'intention d'atteindre M. Paul Deroulède, nous approuvons le jugement de M. Zola dans sa généralité; quant à l'appréciation particulière qu'il fait du talent de M. Deroulède, nous lui en laissons toute la responsabilité.

« Certes, M. Paul Deroulède fait bien mal les vers, mais il a de si beaux sentiments. Ah! les beaux sentiments! on ne se doute pas de ce qu'on peut en tirer quand on sait les employer avec adresse. Ils sont une réponse à tout; ils sont « la tarte à la crème » de notre grand comique. — La pièce nous paraît faible — Mais l'honneur! Monsieur! — Il n'y a pas d'action du tout — Mais la patrie, Monsieur! — L'intrigue recommence à chaque acte — Mais le dévouement, Monsieur! — Enfin, je m'ennuie — Mais Dieu! Monsieur! Vous osez dire que Dieu vous ennuie!

Cette façon d'arguments est sans réplique. Il est certain que l'honneur, la patrie, le dévouement et Dieu, sont des preuves écrasantes du génie de M. Paul Deroulède.

Et il faut voir le bonheur de la salle. Il y a bien quelques gredins parmi les spectateurs. Ceux-là applaudissent plus fort.

C'est si bon de se croire honnête, de passer une soirée à manger de la vertu en tirades, quitte à reprendre le lendemain son petit négoce plus ou moins louche. Qu'importe l'œuvre? Il suffit que l'auteur jette des gâteaux de miel au public. Le public se donne une indigestion de flatterie. Il est grand, il est noble, il est honnête! C'est un attendrissement général. Pas de vices, à peine un coquin en carton pour servir de repoussoir. Bravo, bravo! que tout le monde s'embrasse et que le mensonge dure jusqu'à minuit!

Pauvres écrivains que nous sommes, quelle leçon! Je sais des poëtes qui depuis vingt ans étudient l'art délicat de forger le vers français. Ceux-là ont à peine des succès d'estime. Je sais des auteurs dramatiques qui se mangent le cerveau pour trouver une nouvelle formule, pour élargir la scène française. Ceux-là sont bafoués et on les jette au ruisseau. Les maladroits! Pourquoi ne battent-ils pas du tambour et ne jouent-ils pas du clairon? C'est si facile!

La recette est connue. On sait à l'avance que tel beau sentiment doit provoquer telle quantité de bravos. On peut même

doser le succès qu'on désire. Les modestes mettent le mot *patrie* cinq ou six fois; cela fait cinq ou six salves de bravos. Les vaniteux, ceux qui rêvent l'écroulement de la salle, prodiguent le mot *patrie* à la fin de toutes les tirades; alors c'est un feu roulant, on est obligé de payer double. Vraiment, la méthode est trop commode! Dans ces conditions, on se commande un succès, comme on se commande un habit. Cela rappelle les ténors qui n'ont pas de voix et qui laissent aux cuivres de l'orchestre le soin d'enlever les hautes notes. »

Quand M. Emile Zola sort de la critique littéraire, il n'apporte plus la même sûreté de jugement. Il a des prétentions de savant et de philosophe qui ne sont malheureusement que des prétentions.

« Notre seule curiosité de savant, dit-il, en parlant de Gambetta, serait de le démonter et de le remonter, afin de voir comment il fonctionne. Simple problème de mécanique humaine, à résoudre, sans passion, *pour l'unique plaisir du document.* »

Autant de mots, autant d'expressions malheureuses. On ne démonte pas, et on ne remonte pas un homme, si facilement que cela, et surtout *pour l'unique plaisir du document.* Quant à juger *sans passion*, M. Zola sait bien que cela n'est pas. Il l'a dit lui-même, il est fort, parce qu'il est passionné; mais comment ne sait-il pas, lui qui parle si haut de la science, que le propre de l'esprit scientifique est d'être sans passion? Suivant la belle expression de Bacon, l'homme de science doit poursuivre la vérité, sans jamais avoir l'œil humecté par les passions humaines. M. Zola est un homme de lutte, par conséquent de passion. Au milieu du tapage de la politique, il crie fort pour qu'on l'entende. Il dépasse souvent le but et il le sait bien. Le goût lui manque, (on doit le lui avoir souvent répété), il croit qu'une chose sale doit être exprimée par une expression sale. Il croit que pour peindre le peuple des faubourgs, il faut parler la langue des faubourgs. A force de chercher le vrai, il le manque. Sainte-Beuve le lui disait dans cette lettre qu'il lui écrivit à l'apparition de *Thérèse Raquin.*

À M. Emile Zola.

Le 10 juin 1868.

Cher Monsieur,

Je ne sais, si je vous enverrai cette lettre, car je ne me sens aucun droit de critique privée sur *Thérèse Raquin*, et il me faudra bien une troisième sommation pour que je vous obéisse.

Selon moi, elle dépasse les limites, elle sort des conditions de l'art, à quelque point de vue qu'on l'envisage, et en réduisant l'art à n'être que la seule et simple vérité, elle me paraît hors de cette vérité.

Et tout d'abord, vous prenez une épigraphe que rien ne justifie dans le roman. Si le vice et la vertu ne sont que des produits comme le sucre et le vitriol, il s'ensuivrait qu'un crime expliqué et motivé comme celui que vous exposez, n'est pas chose si miraculeuse, ni si monstrueuse.

Dès les premières pages, vous décrivez le Passage du Pont-Neuf; je connais ce Passage autant que personne et par toutes les raisons qu'un jeune homme a pu avoir d'y rôder. Eh! bien, ce n'est pas vrai, c'est fantastique de description, c'est comme la rue Soli de Balzac. Le Passage est plat, banal, laid, surtout étroit, mais il n'a pas toute cette noirceur profonde et ces teintes à la Rembrandt que vous lui prêtez. C'est là une manière aussi d'être infidèle.

Vos personnages, d'ailleurs, si vous les avez faits exprès plats et vulgaires, sont ressemblants, bien présentés, analysés en conscience, copiés avec probité.

Vous voyez mes objections, cher Monsieur. Ce qui ne m'aveugle pas sur le mérite technique et d'exécution de bien des pages. Je désirerais seulement que le mot « vautrer » se rencontrât moins souvent, et que cet autre « brutal » qui reparaît sans cesse, ne vînt pas accuser la note dominante qui n'a nullement besoin de ce rappel pour ne pas se laisser oublier.

Vous avez fait un acte hardi; vous avez bravé dans cette œuvre le public et aussi la critique. Ne vous étonnez pas de certaines colères. Le combat est engagé. Votre nom est signalé. De tels conflits se terminent quand un auteur de talent le veut bien, par un autre ouvrage également hardi, mais un peu détendu, où le public et la critique croient voir une concession

à leur gré, et tout finit par un de ces traités de paix qui consacrent une réputation de plus.

Tout à vous.

SAINTE-BEUVE.

Balzac s'était tracé un plan qui avait de gigantesques proportions. Dans une œuvre unique formée de parties différentes, séparées, offrant chacune un intérêt spécial, mais convergeant toutes vers le même but, il se proposait de peindre la société de son temps. Cela devait être « la Comédie humaine. » Et l'œuvre, telle qu'elle est, inachevée, n'en est pas moins un des grands monuments littéraires de ce siècle.

M. E. Zola a conçu un dessein, en quelque sorte, semblable. Il veut nous représenter la société de l'Empire et notre société contemporaine. Ses admirateurs, qui ne sont pas chargés d'être modestes pour lui, ont déjà donné un titre à l'œuvre entière: ils l'ont appelée la nouvelle comédie humaine.

M. Zola a donc entrepris une série de romans, qu'il classe sous le titre de: *Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le second Empire.* Cette histoire comprend: La Fortune des Rougon — la Faute de l'abbé Mouret — la Conquête de Plassans — Son Excellence Eugène Rougon — la Curée — le Ventre de Paris — l'Assommoir — Nana — Pot Bouille — le Bonheur des dames. Un nouveau volume: *La Joie de vivre,* se publie en feuilleton.

Les premières œuvres nous semblent les meilleures. « La fortune des Rougon » révèle de puissantes qualités de style. Il y a des pages qui sont d'un grand écrivain. La description bien qu'abondante n'envahit pas tout. Le roman n'est pas formé de scènes détachées et soudées les unes aux autres. Les caractères sont fortement dessinés. Par endroits, un parfum de chaude poésie s'exhale. Il y a même une idylle; les amours de Miette et de Sylvère.

Miette et Sylvère sont deux enfants qui « s'aiment sans le savoir. » Ils ont leur rendez-vous dans un cimetière. Ce rendez-vous nous paraît bien romantique; mais la description l'est encore plus. M. Zola décrit ce cimetière amoureusement; il s'y attendrit, remue les vieux ossements et les place entre les mains des amoureux.

Miette et Sylvère se promènent chaque soir, Miette couvrant,

suivant la charmante coutume provençale, la tête de son amoureux, de sa jupe relevée.

Cependant, la campagne libre, les longues marches en plein air les lassaient parfois. Ils revenaient toujours à l'aire St.-Mittee, à l'allée étroite d'où les avaient chassés les soirées d'été bruyantes, les odeurs trop fortes des herbes foulées, les souffles chauds et troublants. Mais, certains soirs, l'allée se faisait plus douce, les vents la rafraîchissaient; ils pouvaient demeurer là sans éprouver de vertige. Ils goûtèrent alors des repos délicieux. Assis sur la pierre tombale, l'oreille fermée au tapage des enfants et des bohémiens, ils se retrouvaient chez eux. Sylvère avait ramassé à plusieurs reprises des fragments d'os, des débris de crâne, et ils aimaient à parler de l'ancien cimetière. Vaguement, avec leur imagination vive, ils se disaient que leur amour avait poussé comme une belle plante robuste et grasse, dans ce terrain, dans ce coin de terre fertilisé par la mort. Il y avait grandi ainsi que ces herbes folles, il y avait fleuri comme ces coquelicots que la moindre brise faisait battre sur leurs tiges, pareils à des cœurs ouverts et saignants. Et ils s'expliquaient, les haleines tièdes passant sur leurs fronts, les chuchotements entendus dans l'ombre. Ce long frisson, qui secouait l'allée, étaient les morts qui leur soufflaient leurs passions disparues au visage, les morts qui leur contaient leur nuit de noces, les morts qui se retournaient dans la terre, pris du furieux désir d'aimer, de recommencer l'amour. Ces ossements, ils le sentaient bien, étaient pleines de tendresse pour eux; les crânes brisés se réchauffaient aux flammes de leur jeunesse; les moindres débris les entouraient d'un murmure ravi, d'une sollicitude inquiète, d'une jalousie frémissante. Et, quand ils s'éloignaient, le vieux cimetière pleurait. Ces herbes qui leur liaient les pieds durant les nuits de feu, et qui les faisaient vaciller, c'étaient des doigts minces, effilés par la tombe, sortis de terre pour les jeter aux bras l'un de l'autre. Cette odeur âcre et pénétrante qu'exhalaient les tiges brisées, c'était la senteur fécondante, le suc puissant de la vie qu'élaborent les cercueils et qui grisent de désir les amants égarés dans la solitude des sentiers. Les morts, les vieux morts voulaient les noces de Miette et de Sylvère!

Voilà une très-belle page, mais nous ne pouvons nous empêcher de la trouver bien peu naturaliste.

C'est près des vieux morts que Sylvère va mourir, tué par le gendarme à qui il a crevé l'œil. Et nous avons une seconde description du cimetière. M. Zola a l'habitude de présenter les objets dans l'ordre de l'association des idées.

Ainsi — « Avant d'atteindre l'allée, Sylvère regarda. Il se souvint d'un dimanche lointain où . . . . . »

L'auteur nous raconte ce qui s'était passé ce dimanche-là.

Plus loin — « L'allée s'allongeait triste et vide, elle lui parut longue . . . . etc. » Mais comment était l'allée autrefois? « Il dut fermer les yeux, et il revit l'allée verte . . . . » Alors une longue description du bonheur passé qui fait contraste avec le bonheur présent.

Rien de mieux raconté que les intrigues des Rougon, ces petits bourgeois dévorés d'ambition et d'envie ; rien de mieux décrit que le passage des insurgés par Plassans, la peur des habitants, le guet-apens sanglant tendu par Rougon. Ici, l'observateur égale l'écrivain. La phraséologie amphigourique des petits journaux, les discours prudhommiques, les proclamations qui peuvent servir à la fois aux deux partis contraires, tout y est. Les faits contiennent en eux-mêmes, sans que l'auteur abandonne son impersonnalité voulue, une ironie mordante, une énergique réprobation.

Parmi ces Rougon il en est un qui est honnête. C'est un savant. Il a l'air, parfois, de représenter la méthode, tant il reste impassible au milieu des scènes les plus émouvantes. La grand'mère, tante Dide, a une attaque de nerfs qui la rend folle. Que fait-il? Il observe.

« Pascal fixait un regard pénétrant sur la folle, sur son père, sur son oncle ; l'égoïsme du savant l'emportait; il étudiait cette mère et ses fils, avec l'attention d'un naturaliste surprenant les métamorphoses d'un insecte. »

Il faut de l'impassibilité, mais point trop n'en faut.

Dans un second roman nous passons à l'édification de la fortune personnelle d'Eugène Rougon.

Son excellence, *Eugène Rougon* est une peinture des mœurs politiques du second empire. Continuant (nous citons la préface) « à résoudre la double question des tempéraments et des mi-

lieux et à suivre le fil qui conduit mathématiquement d'un homme à un autre homme, » M. Zola nous montre le personnage qu'il a choisi, agissant « dans la complexité de ses efforts. »

Rougon, nom duquel on a vite fait Rouher, est un petit avocat de province, d'instruction médiocre, d'élocution facile, dévoré d'ambition et sans scrupules sur les moyens de parvenir. À la fin de 1851, il flaire le coup d'État, il accourt à Paris et devient agent secret. Il travaille au coup d'État. Récompensé, il trône au pouvoir, où il représente l'Empire à poigne. C'est de tout le roman, le seul personnage qui ne soit pas ridicule ou odieux. Il a au moins pour lui la sympathie de la force. Il est bon prince pour la meute des familiers qui viennent lui manger dans la main. Il les méprise, mais a besoin d'eux. D'ailleurs, la meute lui lèche les pieds et aboie contre lui, dans la rue.

Le personnage féminin du roman est Clorinde, aventurière, d'une beauté de déesse, suivant l'expression favorite du romancier, venue on ne sait d'où; créature singulière qui a pour spécialité d'étaler sa nudité devant tous les hommes qu'elle rencontre, capricieuse, mystique, versant des larmes parce qu'on a brisé la croix de son chapelet, intrigante, femme politique, tenant entre ses doigts les fils embrouillés de la diplomatie, dédaignée de Rougon à qui la nature a donné, on ne sait pourquoi, la chasteté, épouse d'un imbécile, que par vengeance elle élève au pouvoir; toujours prête à se prostituer, s'il en est besoin, et, parvenant de dégradation en dégradation et de lit en lit jusqu'à la couche impériale.

Auprès de ces deux figures, les autres sont pâles et effacées. Députés qui boivent des grogs au buffet pendant les séances, fonctionnaires rampants, compromis dans des affaires véreuses, vieux beaux souillés de toutes les saletés, défendant la morale et la religion, bonnes gens de province, ridicules et bêtes, agents provocateurs devenant commissaires de police; puis, sur tout cela, les deux silhouettes du favori et du maître, Marsy (encore un nom transparent) souriant sous un parfum d'élégance et de distinction, correct et calme; l'empereur passant lentement, la paupière baissée sur son œil éteint, insouciant au milieu de la cohue, roulant son éternelle cigarette, l'air absent.

Le livre s'ouvre par une séance de la chambre, une séance calme, endormie, éteinte. L'Empire triomphe, le corps législatif

bégaie timidement et murmure ses applaudissements. C'est l'apogée de la seconde gloire Napoléonienne. Le livre se ferme par une séance tumultueuse et solennelle. L'Empire se sent menacé; de personnel, il devient libéral. L'Empereur rend une à une les libertés qu'il s'est réservées. Ce commencement et cette fin se font pendants; ces deux tableaux ouvrent et ferment la Galerie. Il y a peut-être trop de régularité dans tout le procédé.

M. E. Zola se sert de sa plume comme d'un pinceau. Il présente le même objet sous des teintes différentes. Dans *La fortune des Rougon*, il décrit le cimetière tout luisant de soleil, témoin des fraîches amours de Miette et de Sylvère; puis le cimetière, sombre témoin de la mort de Silvère. De même ici, nous avons une double peinture de la chambre.

Pour produire ses effets, il tire des mots plus qu'ils ne peuvent donner. La métaphore est présomptueuse. Nous rencontrons des phrases comme celle-ci:

« La froideur des marbres, le développement pompeux des colonnes de l'hémicycle se chauffait de la parole ardente des orateurs. » Une froideur et un développement qui se chauffent; pourquoi tant d'abstractions? M. Zola a, quand il le veut bien, un style plus simple et qui en dit plus long que toutes ces recherches d'expression.

Sainte-Beuve reprochait à M. Zola, dès le commencement, l'usage trop fréquent de certains mots. Dans ses derniers romans, il a mis en honneur le mot « buée » qui joue, dans ses œuvre, à peu près le même rôle que le mot « ombre » dans celles de Victor Hugo.

« Les bras de déesse, sa beauté de déesse, son allure de femme faite, son sourire de femme grasse. » Voilà des expressions qu'il affectionne. Nous avons même trouvé parmi la collection « un rire de gendarme. » Jusqu'ici, la renommée des gendarmes dépendait de tout autre chose. Et encore, mais celles-ci sont piquantes. « Il goûtait des voluptés profondes, des voluptés de prêtre curieux, s'apprêtant à savourer les aveux de ses pénitentes. Il auscultait les enveloppes, comme les petits abbés fouillent l'âme des vierges. »

Pour faire connaître plus complètement M. Zola, citerons-nous une page de ce fameux livre qui causa un si joli scandale à son

apparition: *L'Assommoir?* Voici le portrait de Coupeau, qui, écrit dans l'argot des faubourgs, peut passer, en son genre, pour un chef-d'œuvre:

« Les lendemains de culotte, le zinqueur avait mal aux cheveux, un mal aux cheveux terrible, qui le tenait, tout le jour, les crins défrisés, le bec empesté, la margoulette enflée et de travers. Il se levait tard, secouait ses puces, sur les huit heures, seulement; et il crachait, traînaillant dans la boutique, ne se décidant pas à partir pour le chantier. La journée était encore perdue. Le matin, il se plaignait d'avoir des guiboles de coton; il s'appelait trop bête de gueuletonner comme cela, puisque ça vous démantibulait le tempérament, Aussi, on rencontrait un tas de gouapes qui ne voulaient pas vous lâcher le coude; on gobelottait malgré soi; on se trouvait dans toutes sortes de fourbis, on finissait par se laisser pincer et raide! Ah! fichtre, non! ça ne lui arriverait plus; il n'entendait pas laisser ses bottes chez le mastroquet, à la fleur de l'âge. Mais, après le déjeuner, il se requinquait, poussait des hum! hum! pour se prouver qu'il avait un bon creux. Il commençait à nier la noce de la veille. On n'en faisait plus de comme lui solide au poste, une poigne du diable, buvant tout ce qu'il voulait sans cligner un œil. Alors, l'après-midi entière, il flânochait dans le quartier. Quand il avait bien embêté les ouvrières, sa femme lui donnait vingt sous pour qu'il débarassât le plancher. Il filait; il allait acheter son tabac « à la petite civette », rue des Poissonniers, où il prenait généralement une prune, lorsqu'il rencontrait un ami. Puis, il achevait de casser la pièce de vingt sous, chez François, au coin de la rue de la Goutte d'or, où il y avait un joli vin tout jeune, chatouillant le gosier. C'était un mannezingue de l'ancien jeu, une boutique noire, sous un plafond bas, avec une salle enfumée, à côté, dans laquelle on vendait de la soupe. Et il restait là, jusqu'au soir, à jouer des canons au tourniquet; il avait l'œil chez François qui promettait formellement de ne jamais présenter la note à la bourgeoise. N'est-ce pas, il fallait bien se rincer un peu la dalle, pour la débarrasser des crasses de la veille. Un verre de vin en pousse un autre. Lui, d'ailleurs, toujours bon zigue, ne donnant pas une chiquenaude au sexe, aimant la rigolade bien sûr, et se piquant le nez à son tour, mais gentîment, plein de mépris pour ces saloperies d'hommes

tombés dans l'alcool, qu'on ne voit pas dessoûler. Il rentrait gai et galant comme un pinson. »

M. Zola a voulu introduire la méthode expérimentale dans le roman. Nous croyons qu'il n'a pas réussi dans sa tentative, mais il n'en a pas moins fait une œuvre de grand talent. Il a trop présumé de ses forces et trop cru dans la méthode. La méthode n'est rien sans l'idée qui la dirige; elle peut être un instrument dangereux entre les mains d'un écrivain dépourvu d'éducation scientifique. Rien autant que l'éducation scientifique n'enseigne la vraie modestie et n'éloigne la présomption. L'ignorance n'a pas de limites; c'est peut être ce qui fait sa fierté; mais la science sait que son empire est borné, que tout ce qu'elle connaît est relativement peu, que l'intelligence humaine est bien faible en face de l'inconnaissable qui l'enveloppe. L'avenir nous présentera une révélation toujours plus complète de notre nature. La science transformera nos esprits; car savoir, c'est comprendre et la compréhension des choses ne laisse point de place à la haine et à l'intolérance. Elle transformera la littérature comme elle a transformé la philosophie. L'esprit critique fera pénétrer en nous cette large sympathie qui s'attache aux œuvres les plus diverses, qui sait trouver le beau dans les domaines les plus différents, capable à la fois d'admirer Shakespeare et de goûter Racine, réunissant dans un même amour de l'art éternellement vrai, les manifestations du génie à travers toutes les époques. Et nous l'espérons, alors, il y aura de grands écrivains, mais il n'y aura plus d'école.

Le rôle de l'esprit français, en ce monde, est de mettre à la portée de tous les idées que bien peu iraient chercher dans les hauteurs de la pensée allemande, dans l'amoncellement des faits édifié par l'esprit anglais. C'est le vulgarisateur par excellence. Voilà pourquoi notre langue doit être claire avant tout. « Ce qui n'est pas clair, n'est pas français, » disait autrefois Rivarol. Que d'auteurs, de nos jours, devraient tenir compte de cet aphorisme ! Il est bien temps de revenir à cette simplicité de langage, à cette clarté d'expression, à cette limpidité de pensée, qui a été, pendant longtemps, le principal caractère de la langue française, que le Romantisme nous a malheureusement fait perdre et que le naturalisme n'a pas retrouvée.

EMILE SIGOGNE.

LES ÉPOPÉES RUSSES

(Suite et fin).

II.

Oleg le Sorcier.

Quoique Mérowig (le Mérovée des Latins) ait donné son nom à la première dynastie des rois de France, [1] quoique la tradition affirme que Pharamond a été le fondateur de cette dynastie, [2] Clodowig (Clovis) a eu le privilége de laisser dans les imaginations une trace bien plus profonde que les prédécesseurs qu'on lui attribue. Il en est de même d'Oleg. « C'est à proprement parler, dit Karamsin, Oleg qu'il faut regarder comme le fondateur de la grandeur de l'empire de Russie. » De même que le vainqueur de Tolbiac devina l'avenir de Paris et comprit quel centre il fallait choisir pour la Gaule des Celtes, des Ibères et des Germains, le régent du nouvel Etat vit parfaitement qu'il devait quitter les rives de la Baltique, qui étaient alors en dehors du mouvement de la civilisation, pour se porter vers les régions du Midi, vers ces contrées où les communications avec la Grèce, avec un monde riche et cultivé, étaient constantes et faciles. Comme tous les chefs normands, esprits

[1] M. Darmesteter croit qu'il a existé un cycle mérovingien qui n'a pas été sans influence sur le cycle carlovingien. — V. *De Ploovant et de Merovingo cyclo.*

[2] V. Augustin Thierry, *Récits des temps mérovingiens.*

remplis de grandes ambitions, il ne réalisa qu'une partie de ses vues. Ceux que les rois francs méprisaient comme des pirates, songeaient à s'emparer de Paris et à substituer une famille scandinave à ces Carlovingiens dont la chute devait sembler prochaine aux soldats audacieux dont ils achetaient si souvent l'éloignement avec l'or de la France. La capacité politique qu'ils montrèrent, à Rouen et à Londres, prouve que les rudes adorateurs d'Odin ne se faisaient pas une idée exagérée de leurs ressources.

Oleg, qui voulait soumettre au tribut les clans slaves des bords du Dniéper, du Boug et du Dniester, après avoir conquis Smolensk et Loubetch, se dirigea vers Kief. L'origine de cette ville se perdrait dans la nuit des temps, si l'on en croit certaines traditions. Nestor pense qu'elle fut bâtie par trois frères, dont l'aîné s'appelait Kii et a laissé son nom à la ville. Après la mort de ces frères, leurs descendants régnèrent sur la plaine. [1] Lorsque Rurik et ses frères s'étaient établis dans le nord, deux chefs normands, « qui n'étaient pas de sa famille, mais pourtant boyards, » [2] descendirent le Dniéper afin de gagner Tzaragrad (la ville du tsar, Constantinople). Ils découvrirent sur la montagne la cité de Kief, qui payait tribut à une nation turque, les Khazares. Ils s'y établirent, appelèrent un grand nombre de compatriotes et gouvernèrent les Polianes.

Mais le Dniéper descend à la mer Noire, à Constantinople. Avec deux cents vaisseaux, Askold [3] et Dir entrèrent dans le Bosphore. Les Varègues avaient à peine mis le pied en Russie qu'ils voulaient s'emparer de la couronne de saint Constantin. Si l'on en croit les chroniqueurs grecs, le célèbre patriarche Photius sauva la ville en plongeant dans les flots la robe de la Vierge de Blachernes. Une tempête miraculeuse détruisit alors la flotte des Russes.

Quand Oleg, dans sa marche victorieuse, arriva aux montagnes de Kief, et qu'il apprit que les deux frères étaient maîtres du pays, il attira Askold et Dir dans un piège et leur dit: « Vous n'êtes point princes, ni même fils de princes; tenez,

---

[1] Poli, de là le nom de Polianes, dont dérive Polonais.

[2] Nestor, *Rurik*.

[3] On m'a montré, a Kief, la tombe d'Askold.

ajouta-t-il, en leur montrant Igor, fils de Rurik, voici votre maître. » Puis il les fit mettre à mort.[1] Après avoir pris possession de la cité, il s'écria: « Cette ville sera désormais la mère de toutes les villes russes, » et la contrée prit le nom de « pays des Russes. » La domination d'Oleg s'étendit rapidement sur les Slaves de la contrée, les Polianes, Drévlianes, Sévérianes, Radimitches, qu'il traita avec douceur. Mais il se déclara l'ennemi des Khazares: « Je suis leur persécuteur, disait-il aux Sévérianes, mais non le vôtre. »

L'arrivée d'un autre peuple touranien, les Magyars (les Ougres de Nestor), pouvait empêcher l'établissement d'Oleg à Kief. Ils eurent l'avantage sur les Russes dans une bataille, si l'on en croit leurs chroniqueurs. Mais ces redoutables guerriers, encore nomades, pensaient à conquérir d'autres contrées; car ils passèrent le Dniéper pour envahir cette Pannonie qui devait devenir le royaume de saint Etienne. Une fois solidement établi dans le pays qu'on nomme maintenant Petite-Russie,[2] Oleg voulait exécuter un plan pareil à celui dont Guillaume-le-Conquérant, mort au moment où il marchait sur Paris, ne réalisa qu'une partie. Constantinople l'attirait, comme elle attirait en Italie les Normands de Robert Guiscard,[3] comme la capitale des Franks attirait les ambitieux ducs de Normandie. Les Scandinaves, qui dans l'éternité donnaient pour séjour aux gens paisibles un « enfer de glace, » n'étaient pas moins entraînés vers les riantes contrée du Midi que les Germains, sans que le Nord échappât à leur turbulence avide de gain, de périls et d'aventures. Navigateurs, tels que la mer n'en avait pas encore vus, ils souriaient à la tempête, de même qu'ils bravaient la mort sous les murs des cités épouvantées de l'audace « diabolique » et des ruses « infernales » de ces adorateurs d'Odin et de Thor. L'historien byzantin, Léon-le-Diacre, témoin de leur ardeur guerrière, atteste qu'ils n'avaient pas dégénéré en Russie. Dans une défaite, ils ne se rendaient jamais, et quand ils voyaient perdue toute chance de vaincre, ils se déchiraient les entrailles.

---

[1] NESTOR, *Oleg.*

[2] Le peuple russe se divise en trois branches: Les Petits-Russes (12 millions); les Russes blancs (4 m.) et les Grands-Russes (4 m.)

[3] V. VILLEMAIN, *Histoire de Grégoire VII.*

Le courroux des flots ne les effrayait pas plus que la valeur des hommes. Leurs frêles barques, s'élançant dans des mers inconnues comme, elles remontaient les fleuves, semblaient avoir quelques-uns des dons du légendaire « vaisseau fantôme. » Les Grecs, menacés par eux, aussi bien que les Occidentaux, voyaient déjà dans cet Oleg, chef impitoyable de nouveaux Argonautes, acharnés à la conquête de la toison d'or, non pas « Oleg, mais saint Dimitri. [1] L'étrange confiance que ces conquérants avaient dans le prestige de leur nom, se communiqua promptement aux populations de la vieille Scythie. Le récit de l'expédition d'Oleg, dans Nestor, a tout l'accent d'un fragment d'épopée. Il commence par une de ces énumérations de peuples telles que les aime Homère. Il nous montre accourant sous les drapeaux du « roi de la mer » les Scandinaves, les Slaves et les Finnois, tous ces peuples « dont les Grecs désignaient le pays sous le nom de Grande-Scythie. » Les cavaliers de cette contrée des nomades arrivent avec ardeur, et une flotte de « deux mille navires » attend les vents favorables comme celle qui jadis dans Aulis obéissait au puissant Agamemnon, « pasteur des peuples. » Ce n'est pas sans raison que M. Carlyle compare les Normands de cette époque aux héros de la Grèce primitive, bien plus heureux que les compagnons de Rurik et d'Oleg, puisqu'ils ont trouvé des chantres dignes de leurs exploits.

Mais, Constantinople n'avait pas d'Hector pour arrêter l'Achille barbare. Les Varègues n'étaient point des nomades mal armés, comme les Magyars ou les Bulgares, qui suppléaient par leur impétuosité à l'absence de toute science militaire. Les anciennes miniatures nous montrent les princes russes couverts de solides armes défensives, comme les chefs normands de la tapisserie de Bayeux. Dans une tombe du Xe siècle, découverte près de Tchernigof par M. Sakmokvassof, l'auteur des *Anciennes villes de la Russie*, on a trouvé le casque pointu et la cotte de mailles que l'œuvre attribuée à la reine Mathilde a fait connaître partout. Aussi, Rurik et Guillaume trouvent des frères d'armes sur les monuments de Novgorod et de Falaise. Les bataillons, couverts d'un immense bouclier, formaient des mas-

[1] NESTOR, *Oleg.*

ses compactes hérissées de lances, d'où sortait un mugissement terrible. Sous les ordres de pareils capitaines, Slaves et Finnois, jusqu'alors peu dangereux pour leurs voisins, devenaient des troupes redoutables et prenaient le goût des expéditions guerrières et du pillage. Les chrétiens épouvantés cherchent un abri derrière les vastes murs de Tzaragrad. Les campagnes et la mer, abandonnées aux farouches conquérants, deviennent le théâtre d'horribles massacres. Les captifs sont livrés à la torture « sans parler d'une infinité d'autres supplices » que les Russes leur font subir. La flotte russe devient aussi redoutable sur terre que sur mer: « Oleg ordonne à ses gens de construire des roues et de les adapter aux vaisseaux, et, dès que le vent est favorable, il fait tendre les voiles, et les vaisseaux arrivent à travers champs jusqu'aux portes de la ville. [1] » Epouvanté, le Tzar grec, Léon, [2] qui composait des sermons, au lieu de combattre les ennemis de l'empire, se hâte d'envoyer des ambassadeurs au régent: « Consens à ne pas détruire notre ville, disent-ils, et nous te paierons un tribut tel que tu l'exigeras. » Le défiant Oleg, tout en se montrant disposé à traiter, refuse prudemment le vin et les vivres empoisonnés. La perfidie n'ayant pas mieux réussi que la guerre, l'autocrate se décida à devenir tributaire de la Russie. Il fit le serment d'observer le traité et baisa la croix. Oleg et ses soldats jurèrent à la manière des Russes, en élevant leurs armes, en invoquant Péroun, le dieu du tonnerre, le Thor des Slaves, et Voloss, l'Apollon protecteur des poëtes et des bergers, vénéré de ce peuple adonné à la vie pastorale. [3] Puis Oleg et ses troupes revinrent à Kief, rapportant les richesses du pays le plus civilisé de l'Europe orientale, [4] les étoffes d'or, d'argent, de soie, tous ces « objets précieux » que se disputèrent plus tard les croisés d'Innocent III. « Dès ce moment Oleg fut appelé le sorcier. » [5]

---

[1] On voit ici la transformation épique de l'habitude que les Normands avaient de transporter sur les épaules leurs légers esquifs. Constantin Porphyrogénète en fait mention.

[2] Léon VI, le sage.

[3] L'Apollon des Grecs garde aussi les troupeaux chez Admète.

[4] V. RAMBAUD, *L'empire grec au Xe siècle* (Paris, 1870).

[5] Tel est le récit de Nestor.

Le prince qui transporta à Kief un État réservé à de si grandes destinées, rappelle, lorsqu'il est transformé en magicien par la légende épique, le fondateur des monarchies scandinaves. Frigge qui prit le nom d'Odin, était venu à la tête des Ases pour jeter sur une terre étrangère les bases de royaumes qui devaient substituer un gouvernement stable et vigoureux au régime anarchique des clans. Pour atteindre ce but, des lumières surnaturelles semblaient absolument nécessaires aux hommes de cette époque. Aussi Odin et Oleg sont-ils doués de ce pouvoir magique dont parle avec tant d'admiration la vieille poésie scandinave: « Que vous êtes puissantes, ô Runes! » s'écrie l'auteur d'un très vieux chant. Les caractères runiques guérissaient les maladies, détournaient la flèche des guerriers, brisaient les fers des captifs, éteignaient les flammes, ils pouvaient même dissiper un orage et rendre inutile dans ses mains la terrible massue de Thor, le dieu de la foudre. Grâce à la puissance redoutable des Runes, Odin commandait aux tempêtes, il connaissait l'avenir, il rendait la vie aux morts, et les armes les mieux trempées se brisaient sur son corps. Les Slaves de ce temps qui regardaient les Finnois comme de redoutables sorciers, étaient parfaitement disposés à croire tout ce que les conquérants racontaient de la puissance des Odin, des Gylf, des Raude, aussi redoutables comme magiciens que terribles sur les champs de bataille.

Les Chrétiens qui pensaient déjà à convertir les fondateurs du nouvel empire, ne négligeaient aucune occasion pour montrer à Oleg la supériorité de leur culte sur les prodiges des magiciens. En l'an 6420 de la création du monde (912), Oleg envoya ses gens pour renouveler le traité [1] avec les Grecs et « fixer les limites entre la Grèce et la Russie. » Le tzar Léon les combla de présents, leur montra les merveilleuses églises, les édifices dorés, les instruments de la passion et les reliques des saints. Les Grecs louaient beaucoup leur religion et voulurent enseigner aux Russes « la véritable croyance. » Après quoi, on les reconduisit chez eux avec de grands témoignages d'estime et de considération.

---

[1] On le trouve dans Nestor.

Le silence des historiens grecs et occidentaux porterait à croire que cette guerre, et le traité qui en a été la conséquence, appartiennent plutôt à l'épopée qu'à l'histoire. Le ton du récit confirme cette hypothèse. D'un autre côté, la précision des détails donnés par Nestor, les lacunes de la chronique byzantine, à cette époque, feraient croire qu'il s'agit bien de faits réels dans leur substance. Que les barques russes aient descendu le Dniéper pour tenter, à l'exemple d'Askold et de Dir, quelque expédition dans ces riches provinces de l'empire grec, que les croisés n'avaient pas encore pillées, [1] rien de plus vraisemblable assurément. Le type d'Oleg, conservé par la poésie populaire, permet aussi de supposer que ce « magicien » aura été favorisé par la fortune dans ses expéditions les plus aventureuses. Mais, si ces traditions ne nous permettent point de reconstituer très exactement l'histoire de ces époques lointaines et troublées, elles nous donnent, ce qui est bien plus important, la physionomie du temps et l'idée des passions qui animaient des hommes si différents de nos contemporains.

La mort d'Oleg devait avoir quelque chose du caractère étrange de son existence. Elle fait penser à une *saga* scandinave, qui nous a été conservée par Torfeus. [2] Un sorcier avait annoncé à Orvar Odda que son cheval favori causerait sa fin. Le cheval mort, le danger n'est passé qu'en apparence, car le destin réclame sa proie. Orvar ayant voulu visiter la fosse où reposait le compagnon de ses combats et de ses fatigues, un lézard sortit de son crâne et le mordit au talon. Dans l'épopée russe le lézard est remplacé par un serpent, et le prince qu'on qualifiait de « sorcier », ne dissimule pas son mépris pour les oracles des magiciens. [3] Les chefs normands apparaissent dans l'histoire comme plus disposés à exploiter les croyances des peuples qu'à les partager. Guillaume-le-Conquérant reçoit du pape « un cheveu de Saint Pierre, » quand il va combattre les Saxons ; mais vainqueur, il n'agit nullement en instrument du

---

[1] V. VILLEHARDOUIN, *Histoire de la conquête de Constantinople.* — Edition du Paulin, Paris.

[2] *Histoire de Norvége*, T. I, Liv. VI, Art. 6.

[3] NESTOR, *Oleg.*

puissant Grégoire VII. [1] Si les Normands d'Italie consentent à devenir les vassaux de la papauté, ils s'occupent de leurs intérêts bien plus que de ceux des suzerains. [2] En Russie, quand il s'agira de choisir entre les patriarcats qui se partageaient alors le monde chrétien, ils auront bien soin de se prononcer pour celui de Constantinople, très disposé à reconnaître, depuis le règne de Saint Constantin, les droits de « l'évêque du dehors, » protecteur de la foi orthodoxe. Ils appartiennent tous à une race de politiques. Cet instinct qui est dans le sang, leur a valu, comme au puissant patriciat de Rome, une réputation d'astuce et d'avidité. Mais la politique des temps païens avouait loyalement, comme l'atteste Virgile, qu'elle se servait aussi volontiers de la ruse *(dolus)* que de la bravoure *(virtus)*, et le christianisme, jusqu'à présent, n'a guère modifié de pareilles tendances. Il peut se trouver sans doute quelque prince qui essaie de prendre pour règle des maximes de la foi nouvelle, comme Saint Vladimir qui craint de manquer à la mansuétude évangélique en envoyant des coupables au supplice, [3] ou le Saint Louis des Français restituant par amour de la justice, « qui est le Christ, » [4] les provinces usurpées par ses prédécesseurs ; mais ce sont là des faits aussi extraordinaires que les vertus d'un Marc Aurèle et d'un Antonin sur le trône des Néron et des Domitien.

Les *bylines*, relatives à Volga Vseslavitch, donnent à Oleg les mêmes traits essentiels que les fragments épiques insérés par Nestor dans sa chronique. Seulement, l'imagination populaire n'a pas les scrupules du saint moine. Les traits les plus fantastiques, empruntés aux croyances païennes, ne l'inquiètent nullement. Elle admet sans hésitation le prodige comme le milieu naturel où naissent et se développent les fondateurs d'empire ainsi que les héros populaires. Tite-Live lui-même, malgré le scepticisme d'un lettré de l'époque d'Auguste, ne parvient pas à oublier tous les récits merveilleux que lui enseigne la légende des rois de Rome. Les poètes albanais ne trouvent nullement

---

[1] V. VILLEMIN, *Histoire de Grégoire VII.*
[2] VILLEMIN, *ibid.*
[3] NESTOR, *Vladimir.*
[4] Beau mot de Saint Anselme.

étrange que Scander-beg soit né d'un serpent, et son glorieux modèle[1] n'était, pas plus que lui, pour l'imagination populaire, le fils d'un mortel. Mérowig, qui a donné son nom aux Mérovingiens de France, a aussi une naissance surnaturelle.[2] Fils du « plus rusé des animaux »,[3] Volga use de son astuce contre l'animal et contre son ennemi. Cette astuce est secondée par la faculté qu'il a de prendre toutes les formes. Comme Salomon, un des plus puissants parmi les premiers monarques hébreux, il comprend les langues de tous les êtres créés, hommes et bêtes. La poésie, au lieu de se borner, ainsi que Nestor, à dire qu'on le regardait comme un magicien, fait de ce trait, comme chez les Scandinaves, quand il s'agit d'Odin, le fond même de son caractère. Quant à ses métamorphoses, elles semblaient aussi naturelles aux Normands, adorateurs de Loki, qu'aux Finnois et aux Slaves. Les *Métamorphoses* d'Ovide attestent combien cette idée était facilement acceptée de la poésie romaine, même au siècle d'Auguste.[4] Les Grecs n'avaient été nullement surpris de voir Homère montrant Circé changeant en pourceaux les compagnons d'Ulysse, et, bien des siècles après le poëte de l'*Odyssée*, Lucien atteste combien cette idée répugnait peu à des intelligences disposées au doute par la philosophie grecque. Les chrétiens l'acceptaient aussi facilement que les païens. La croyance au loup-garou, combattue par Pline,[5] a subsisté longtemps dans les classes les plus élevées. Nous voyons un lettré, un historien, un ambassadeur, un évêque, tel que Luitprand, né au commencement de ce Xe siècle qui vit mourir Oleg, raconter que, grâce à la sorcellerie, le fils du *Kral* des Bulgares, Siméon, pouvait prendre la forme d'un loup ou de tout autre animal. Ajoutons que l'évêque de Crémone ne parle pas d'un pays inconnu, mais de cet empire d'Orient où l'empereur Othon l'avait envoyé en ambassade. Même après la Renaissance, le Parlement de Dôle condamnait au feu Giles Garnier qui avait par arti-

[1] SCANDER-BEG, surnom de Castriote, veut dire le prince Alexandre.

[2] Il naît d'un monstre marin. — V. la chronique de FRÉDÉGAIRE.

[3] *Genèse* III, 1.

[4] Au siècle de Socrate, on voyait sur le théâtre d'Athènes deux Hélènes dont une était un pur fantôme (Euripide, *Hélène*), idée plus merveilleuse encore que les métamorphoses.

[5] *Histoire naturelle*, Liv. VII.

fices diaboliques, pris la forme d'un loup-garou (15 janvier, 1594). Karamsin, en rapportant ce que dit Hérodote d'un peuple scythe qui, tout entier, se transformait en loups une partie de l'année, pense qu'il faut considérer cette métamorphose comme une pure illusion produite par les fourrures de l'hiver. Cette explication, conforme au goût du XVIIIe siècle, ne peut nullement s'appliquer à un magicien tel que Volga qui se changeait en loup pour conduire aux piéges les animaux dont la riche dépouille tentait son avidité, comme Oleg attirait par de doucereuses paroles, dans un guet-apens, les Normands maîtres de Kief. La poésie populaire, en nous montrant les hermines et les oiseaux de l'air dupes de la puissance de séduction dont disposait le conquérant, exprime un sentiment analogue à l'inquiétude que cause à Gervinus « la perfidie albanaise. » En Albanie, où l'on croit que « la parole renverse les montagnes », il n'est pas rare de trouver chez les vaillants chefs des clans l'éloquence naturelle et la diplomatie instinctive d'un Ali-pacha, capable de tenir tête aux Talleyrands de la diplomatie. Les époques les plus turbulentes ont de ces types. Oleg est un Ulysse plus qu'un Achille. Le célèbre *Roman du Renard* atteste qu'au temps des violences féodales, le lion et l'ours avaient à redouter d'autres adversaires que ceux qui disposaient de la force brutale. Les exagérations de la légende épique, loin de donner une idée inexacte du rôle d'Oleg, font mieux comprendre l'impression que ce caractère complexe produisait sur ses contemporains.

Les métamorphoses, quelque contraires qu'elles soient à nos habitudes littéraires, expriment de la façon la plus énergique la vie d'un prince russe de ce temps-là. La poésie populaire des petits cantons forestiers de la Suisse donne la plus sombre idée de la lutte terrible des conquérants contre une nature inclémente et contre une terre aride ou inculte. Mais combien le ciel de l'Europe centrale est plus clément que celui de la Russie! Il fallait être né dans la Scandinavie glacée pour aller chercher une nouvelle patrie dans cette Scythie dont le climat épouvantait Virgile, et où des clans farouches songeaient plus à s'exterminer qu'à tirer parti des ressources de cet immense territoire, fort grandes dans quelques parties.[1] Il fallait se résigner à engager

[1] La « terre noire » *(tchernoziom)*, grande comme la France, doit son nom à la couleur du sol d'une fertilité inépuisable.

un combat de tous les jours contre une nature aussi hostile que les hommes, être à la fois soldat, chasseur et pêcheur. Pierre-le-Grand, au XVIIe siècle, dut se faire charpentier en Hollande pour donner une flotte à son peuple. Oleg et les fondateurs de l'empire pouvaient former des soldats, apprendre à leurs sujets l'usage d'armes offensives et défensives fort supérieures à celles dont se servaient leurs pères, leur enseigner la tactique militaire. Comme gens de guerre, les Normands n'avaient point alors d'égaux. Mais comme agriculteurs, comme ouvriers, comme artistes, ils n'étaient pas beaucoup plus avancés qu'un peuple qui se contentait de morceaux de fourrures pour monnaie et qui s'arrangeait trop facilement — malgré un certain développement déjà existant de la vie agricole — de la nourriture fournie par le hasard d'une vie aventureuse. Cet Oleg, obligé de charmer les hôtes des forêts, des eaux et de l'air, est bien le même qui fait de Kief une des capitales de l'Europe et dont les triomphes épouvantent dans leurs palais splendides les autocrates de Byzance. Le vivant portrait, digne d'Homère, que Nestor fait d'un grand-prince, « le belliqueux » Sviatoslav, donne une idée du caractère et des habitudes des premiers souverains de l'empire des tsars. Il était léger comme la panthère et ne se plaisait qu'au bruit des armes. Toutefois, dans ses marches il allait désarmé, sans train ni bagage. A ses repas, il dédaignait l'usage des viandes cuites, dépeçant lui-même la chair des chevaux,[1] des buffles et d'autres animaux sauvages. Il la tranchait en menus morceaux, la mettait un instant sur les charbons, et la mangeait ainsi à peine grillée.[2] Dans ses expéditions, il ne se faisait dresser ni tente ni pavillon; la housse de son cheval lui servait de lit, et la selle d'oreiller. Les soldats, habitués aux mêmes privations, l'imitaient en tout.[3] Quand nous entendons Vladimir Monomak raconter lui-même ses périlleuses chasses,

---

[1] Les prêtres eurent beaucoup de peine à faire perdre aux Magyars l'habitude de manger du cheval.

[2] Un amoureux, appartenant à un pays latin, voit avec une vraie stupéfaction une *miss*, née dans une contrée gouvernée par les Normands, enfoncer ses dents blanches dans un biftek saignant. (V. TÖPFER, *Le col du Trient.*)

[3] NESTOR, *Sviatoslav.*

vraiment dignes d'un héros de l'*Iliade*, nous constatons que le christianisme n'avait pas transformé les Rurikovitch en « rois fainéants », pareils aux derniers Mérovingiens de France. « A la chasse, à la guerre, le jour, la nuit, dit Monomak dans son testament adressé à ses enfants, j'étais dans une perpétuelle activité.... Nous nous livrions souvent au plaisir de la chasse: quelquefois, au milieu des plus épaisses forêts, j'attrapais moi-même quelques chevaux sauvages, et je les attachais ensemble de mes propres mains. Que de fois je fus renversé par les buffles, frappé du bois des cerfs, foulé aux pieds des élans! Un sanglier furieux m'arracha mon épée de ma ceinture: ma fille fut déchirée par un ours. Que de chûtes de cheval n'ai-je pas faites dans ma jeunesse, où, sans songer aux dangers auxquels je m'exposais, je me brisais la tête, je me blessais aux pieds et aux mains! »

Les guerres rapides et les conquêtes foudroyantes que Nestor met au temps d'Oleg, ont dû être dirigées par un chef doué au plus haut degré des qualités militaires des premiers souverains de la Russie. Mais le « fils du serpent » des poètes avait, au besoin, d'autres allures que celles d'un Ajax.

Il est vrai que Constantinople se présentait à la poèsie populaire qui a peint Volga. sous un aspect bien différent qu'au temps où Nestor recueillait les premières traditions épiques. Un pieux moine comme Nestor ne se rappelait pas avec satisfaction les luttes des Russes païens contre l'empire orthodoxe. Cet empire en passant des chrétiens aux infidèles était devenu aussi redoutable qu'il était faible autrefois. Une expédition pareille à celle dont les vieux poëtes avaient conservé le souvenir n'était plus possible. Le sultan des Turcs, qui devient parfois le roi des Indes, songe lui-même à conquérir la Russie. Sans doute Oleg triomphe de l'infidèle, comme dans le récit de Nestor il avait vaincu les tsars orthodoxes. Mais il semble que le conquérant aurait réussi difficilement sans les prodiges du sorcier. La magie, qui, dans la *Gerusalemme liberata*, rend tant de services aux mécréants, devient ici la cause principale de leur perte. Les métamorphoses jouent encore ici un grand rôle.

Dans ces métamorphoses, il faut voir un sentiment instinctif de l'unité fondamentale des êtres, si chère aux poëtes de l'Inde, qu'un poëte latin, pourtant médiocrement porté aux théories philosophiques, exprime d'une manière admirable: « Tout change,

rien ne périt; le souffle vital erre d'un lieu dans un autre, anime tous les corps, l'animal après l'homme, l'homme après l'animal, et il ne meurt jamais; comme la cire docile qui reçoit toutes les empreintes et, sous des formes variées, demeure toujours la même, l'âme aussi reste toujours la même sous les diverses apparences des corps où elle émigre. Toute forme est éphémère. [1] » Il semble qu'on entende un vieux poëte asiatique. On éprouve souvent la même impression en étudiant les *bylines*. Plus la poésie épique des Russes, surtout celle qui nous a transmis le souvenir des premiers âges de l'empire, nous semble étrange, plus nous devons nous rappeler que, pour les poëtes épiques de l'Asie, notre globe est un monde enchanté, et que pour les Européens du temps des Rurik, des Oleg, et des Vladimir l'idée de « sage » et de « sorcier » sont identiques. Volga ou Oleg est un *viéchtchii*, c'est à dire un sage ou un magicien, comme en Normandie le père du Conquérant est l'avisé Robert, Robert-le-Magicien devient Robert-le-Diable.

Cette prudence qui, aux yeux des multitudes de cette époque, où la réflexion était si peu développée, se confondait si facilement avec un pouvoir surnaturel, manquait rarement à ces « rois de la mer », à ces pirates redoutés de l'Europe chrétienne, qui bravaient à la fois les peuples et les éléments. Comme Clovis, ils ont grand soin de faire oublier leur origine étrangère en adoptant la religion de leur peuple. Roll devient sans hésitation catholique dès qu'il s'établit à Rouen. Oleg jure par Péroun et Voloss, et il est probable que Rurik lui avait donné l'exemple sans aucune répugnance, tant il trouvait Péroun semblable à Thor. « Où est la force est la croyance », disent les Albanais, qui croient que le glaive tranche tout nœud gordien. Les Normands semblaient penser que l'intérêt politique devait aussi être consulté dans ces sérieuses questions, tradition que l'Angleterre de Guillaume a soigneusement conservée. L'Etat n'est pas pour les peuples germaniques une puissance secondaire; il représente la Raison et le Droit. Les chefs les plus habiles ménageaient avec autant de soin les coutumes des peuples que leur religion. Rurik et ses frères, en arrivant chez les Slaves, habitués comme

[1] OVIDE, *Métamorphoses*.

les Finnois au régime du clan, ne tentent nullement d'établir un royaume fortement centralisé. Ils se gardent bien d'imiter l'autocratie byzantine, et ils laissent à des races turbulentes une grande part dans leurs affaires. En lisant la *Chronique* de Nestor, on est surpris de voir à chaque instant le peuple se mêler du gouvernement dans cette Russie où l'on croit à tort que le pouvoir absolu est essentiellement une institution nationale. Dès le commencement de la monarchie, il semble que les princes aient bien su qu'ils devaient traiter certaines populations avec une douceur relative, tandis qu'ils n'avaient rien à attendre de celles qui, par leur origine, auraient toujours plus de sympathie pour l'Asie que pour l'Europe. Nestor remarque lui-même que les Sévérianes, nation slave, trouvèrent Oleg aussi bienveillant que les Khazars, peuple turc, le trouvèrent hostile.

En même temps les *bylines*, chose remarquable, nous montrent cet Oleg, si mal disposé pour les Turcs et si rude avec les autocrates byzantins, éminemment bienveillant pour le laboureur slave qui devait rendre tant de services à la Russie. Quoique nous connaissions fort peu l'ancienne Scythie, nous savons que si les nomades, « les Scythes royaux » d'Hérodote, par exemple, les Argippéens au nez épaté, les Mélanchlénes anthropophages, [1] n'avaient d'autre pensée que de « harceler vivement leurs ennemis et de les éviter avec adresse », plusieurs clans cultivaient le blé et en faisaient même, comme les Russes de notre temps, un objet de commerce. Tels étaient les Callipides à l'Occident de la ville d'Olbia, située à 40 verstes de l'embouchure du Borysthènes (Dniéper); les Alazons, aux environs de l'Hypanis (Boug); et, bien plus avant dans les terres, du côté du nord, sur les deux rives du Dniéper, vivaient les Scythes surnommés laboureurs. [2] Mikoula est le représentant vraiment épique de cette vaillante race de travailleurs, luttant contre un climat terrible, supportant tous les excès des gens de guerre et des gouvernements, survivant à toutes les invasions. Il nous annonce le Roland du cycle de Vladimir, Ilia, fils du paysan de Mourom. M. Oreste Miller, qui a étudié ce cycle avec tant de soin, a raison

[1] HÉRODOTE. Les premiers seraient selon M. Rittick, les Esthoniens, les seconds, les Erzas ou Zyrianes.

[2] HÉRODOTE.

de faire remarquer que le cultivateur prend dans l'épopée russe des proportions exceptionnelles. Le début de la *Mare au Diable*, un chef-d'œuvre de George Sand, nous fait admirablement comprendre l'épopée du laboureur. Mais, cette épopée, les vieux poëtes russes l'ont devinée. Par des traits semblables, dans lesquels on trouve ce génie instinctif que Cousin nomme la spontanéité,[1] la poésie populaire semble mériter la place hors ligne que lui assigne M. Mommsen. Sans doute le récit de la rencontre de Volga et de Mikoula nous tranporte dans un monde surnaturel; on croit voir, à côté du *Kniaz* magicien, un être d'une nature supérieure, une sorte de Triptolème, chargé, en fertilisant le sol, d'accomplir la mission supérieure que les anciens Perses, luttant contre le Touran nomade, attribuent à l'agriculture. Mais, le surnaturel reste ici épique, sans prendre le caractère excessif, parfois grotesque, qu'on trouve trop souvent en Russie comme dans l'Inde.

Même lorsqu'il est entré dans la *droujina* du *Kniaz*, le paysan Mikoula, loin d'être inférieur en rien aux compagnons du chef normand, les dépasse de la tête. Ce mot de compagnons peut sembler singulier, quand il est question d'un pays comme la Russie. Mais le soldat de Clovis que Grégoire de Tours nous montre disputant au prince une portion du butin, ressemble-t-il beaucoup aux courtisans de Louis XIV dont le Tacite français, Saint-Simon, nous a laissé d'admirables portraits?

La *droujina*, dont il est si souvent question à cette époque, qui accompagne Volga, quand il rencontre Mikoula dans les champs, pour lever le tribut sur les Slaves, est une simple association de braves, où, conformément au principe germanique, le chef n'est qu'un « frère aîné » parmi des « frères cadets. » Il mange avec ses *droujiunikis;* il écoute avec eux les bardes aveugles, qui accompagnent leurs chants sur la *gouzzla*. Il est comme eux chasseur et pêcheur, et il oblige le *mougik*[2] récalcitrant à lui payer tribut, il le protége contre la rapacité des nomades et lui rend autant de services qu'il en reçoit. Il semble que d'une pareille situation le régime féodal aurait

---

[1] *Introduction à l'histoire de la philosophie.*

[2] Diminutif dédaigneux de *mouge*, homme.

dû naître comme en Occident. Mais, outre que la vaste plaine russe, où la pierre manque, ne se prêtait guère à la construction des forteresses dont les Germains couvrirent les hauteurs de l'Europe occidentale, les tendances des Slaves étaient bien moins favorables à la formation d'une aristocratie. Aussi, dans la poésie populaire russe, ne trouve-t-on rien de pareil à ce penchant qu'ont en France les *Chansons de geste* à prendre parti pour le vassal contre le souverain centralisateur. [1] Mais quand on croit, comme un célèbre philosophe démocrate et positiviste, que cette « sélection artificielle » appelée aristocratie était nécessaire au développement des peuples libres, [2] on doit regretter vivement que la Russie n'ait pas eu cette chevalerie dont les exploits et les luttes contre les musulmans ont été chantés par les poëtes occidentaux.

III.

Igor devant Constantinople.

Oleg avait gouverné trente trois ans l'empire naissant et il laissa un État déjà solide à Igor, fils de Rurik. La vie d'Igor, telle qu'on la trouve dans Nestor, n'est pas comme celle de sa femme, sainte Olga, empruntée à la vieille épopée russe. Ce n'est pas qu'elle manque d'éléments épiques. L'apparition des Petchenègues, [3] l'expédition contre l'empire d'Orient, les combats contre les Drévlianes et la mort tragique du grand prince étaient de nature à frapper les imaginations.

On sait quel parti Firdousi a tiré dans le *Schah-nameh* de la lutte de l'Iran contre les nomades du Touran. Ces nomades n'ont pas fait courir moins de périls à la Russie qu'aux sujets du « roi des rois. » Pour les anciens, la Scythie était un pays à la fois européen et asiatique où des hordes hostiles à

---

[1] DEMOGEOT, *Histoire de la littérature française*, ch. VIII, Ier cycle épique.

[2] LITTRÉ, *Les Barbares*.

[3] V. RAMBAUD, *L'Empire grec au Xe siècle*, IVe partie. - Les voisins de l'empire.

l'Europe civilisée [1] erraient avec leurs troupeaux dans des espaces sans bornes. La chaîne de l'Oural, qu'ils connaissaient assez mal, ne leur semblait point être, pas plus qu'elle ne l'a été en effet, un obstacle capable d'arrêter les Asiatiques venant chercher de nouveaux pâturages dans ces plaines immenses. En Occident, la configuration du sol avait permis aux conquérants de race germanique de se cantonner dans des positions solides, où il leur devint habituellement facile d'arrêter de nouvelles invasions, soit qu'elles vinssent du Nord comme les Normands, soit qu'elles sortissent de la région des steppes comme les Magyars. La situation des Rurikovitch était bien différente. Ils avaient à peine réussi à faire accepter leur autorité par un certain nombre de clans slaves et finnois, qu'une invasion de nomades, pareils à ces sauterelles dont Nestor raconte les ravages, vint les exposer à de formidables périls. Avec ces nomades commencent les grandes batailles dont le récit passionne les poëtes.

Les Petchenègues, que les Grecs de Constantinople appelaient Patzinagues ou Patzinaces, erraient dans les steppes, à la fin du IXe siècle, entre l'Iaïk et le Volga. Il semble que l'antipathie qu'ils inspiraient aux Russes n'ait été que trop justifiée. Les Arabes les traitent de « bêtes féroces », et Matthieu d'Edesse les nomme « un peuple avide de dévorer des cadavres, scélérat et immonde, bêtes cruelles et sanguinaires. » Poussés en avant par d'autres hordes, ils franchirent le Don, pénétrèrent en Europe, culbutèrent les Magyars, qui s'opposaient à leur marche, et s'arrêtèrent sur la Mer Noire, entre le Don et le Danube. Ils commencèrent leurs attaques contre la Russie sous le règne d'Igor. Pour les auteurs des *bylines*, qui voyaient avec raison dans les peuples qui perpétuèrent si longtemps l'invasion touranienne, les fils d'une même race, ces nations deviennent des Tatars. La mémoire des chantres populaires, dédaignant de distinguer les diverses phases de la lutte, nous montrera Saint Vladimir aux prises avec les Tartares comme il le fut en réalité avec les Petchenègues. L'imagination du peuple, simplifiant

---

[1] L'*Iphigénie en Tauride* d'Euripide montre quelle idée le monde civilisé se faisait de leur hospitalité.

tout, rattache à la vie du personnage qui conquiert son admiration les événements qui ont précédé ou suivi son existence. C'est ainsi que Charlemagne a pu devenir pour le moyen-âge le héros chrétien par excellence, la force au service de la foi, le défenseur de la société catholique. [1]

Dans l'épopée russe les préoccupations nationales laissent plus facilement dans l'ombre les sentiments religieux. Aussi, quand il s'agit des princes qui sont pour la Russie une Hélène et un Constantin, les poëtes oublient volontiers leur rôle d'apôtres pour s'occuper de leurs luttes contre les ennemis du pays.

Après avoir bataillé contre les Petchenègues, Igor dirigea une troisième expédition contre Tsaragrad (Constantinople). Sa flotte était de 10,000 vaisseaux, selon Nestor; mais il est plus probable qu'il en avait seulement mille, comme l'affirme Luitprand. Au lieu d'essayer d'obtenir le pardon de la fille de Constantin, il se mit à piller les provinces. Kédrenos fait le plus sombre tableau des provinces grecques ravagées par les troupes d'Igor et Nestor ne dissimule nullement leurs cruautés. [2] Le feu grégeois épouvanta l'armée russe et l'autocrate Romain Ier l'anéantit. Les prisonniers eurent tous la tête coupée. Igor, et ceux qui échappèrent avec lui, attribuèrent la victoire des généraux et des amiraux de l'empire au « feu magique » — « Les Grecs, disaient ils, ont un feu qui parcourt l'air aussi promptement que l'éclair; ils l'ont lancé sur nous et ont brûlé nos vaisseaux: voilà pourquoi nous n'avons pu vaincre. [3] » Mais, à peine rentré à Kief, Igor envoya, au delà des mers, chez les Varègues, chercher des auxiliaires. Il se décida même à s'entendre avec les Petchenègues, que Constantinople attirait autant que les Russes. [4] Le silence des Grecs et des Occidentaux sur cette expédition (924) ne nous permet pas de savoir si l'autocrate fut aussi effrayé que le prétend Nestor. Il affirme que, dans l'épouvante que lui causa cette coalition de Varègues, des Russes et de Petchenègues, dès que l'armée d'Igor eut atteint le Danube, il proposa de payer au

---

[1] V. Gaston Paris, *Histoire poétique de Charlemagne.*
[2] Nestor, *Igor.*
[3] Nestor, *Igor.*
[4] Rambaud, *L'empire grec,* IVe partie.

Kniaze le tribut imposé par Oleg. Igor ayant consulté ses principaux lieutenants, ceux-ci lui dirent: « Si telles sont les intention du tsar, que pourrions-nous désirer de plus, puisque, sans tirer le sabre, nous pouvons recevoir de l'or, de l'argent, des étoffes précieuses et autres objets semblables? Qui peut savoir de quel côté se déclarera la victoire? Notre retour ne doit pas se faire par terre, mais sur le gouffre des ondes, où tous nous pouvons rencontrer la mort. » Igor se laissa persuader, [1] il lança les Petchenègues contre les Bulgares, puis chargé des présents des Grecs, il reprit le chemin de Kief. L'avidité qui se trahit dans ce naïf récit devait être funeste au *Kniaze*. Les Drevlianes avaient pris l'engagement de payer à Oleg une martre par feu. Or, cette population slave était une de celles que Nestor compte parmi les plus pauvres et les plus sauvages. Ils s'égorgeaient entre eux, n'étaient guère plus difficiles que les nègres de nos jours dans le choix des aliments et ne connaissaient même pas le mariage. La protection que le prince accordait à ses sujets dégénérait facilement en oppression dans ce « siècle de fer. [2] » Igor songeait à augmenter le tribut des Drevlianes, quand les *boïars* [3] et les *mogues* [4] de la *droujina* lui dirent: « Les hommes de Sventeld sont richement pourvus d'armes et d'habits, tandis que nous, nous allons tous nus. Viens avec nous, prince, exiger de nouveaux impôts, afin que toi et nous soyons dans l'abondance. » Igor marcha donc contre les Drevlianes, et usant de violence pour augmenter leurs charges, il revient, lui et sa *droujina*, les mains pleines de butin. En outre, Igor dit à ses hommes: « Retournez au pays avec ces dépouilles, quant à moi, je vais, avec un petit nombre d'entre vous, retrouver nos gens, et chercher à augmenter nos richesses. » Mais les Drevlianes, sachant qu'il revenait, tinrent conseil avec leur chef Mala: « Quand, disaient-ils, on lâche le loup

---

[1] V. dans NESTOR, *Igor*, le traité de commerce conclu avec l'empire grec.

[2] On nomme ainsi en Occident le Xe siècle.

[3] Principaux personnages de la *droujina*.

[4] *Mouge*, homme dans le sens du latin *Vir*. — Les simples gardes étaient les *gridi*.

[5] V. GRÉGOIRE DE TOURS.

contre les brebis, il égorge le troupeau; il en est de même d'Igor, si nous ne le tuons pas, il nous dépouillera entièrement. » Ils lui envoyèrent cependant des députés: « Pourquoi reviens-tu parmi nous? dirent-ils. Tu as levé déjà sur nous de lourds impôts. » Igor ayant refusé de les écouter, ils sortirent furieux de leur ville de Korosthène et le massacrèrent avec sa suite. Son fils Sviatoslaf lui succéda; mais, comme il était trop jeune pour gouverner, sa femme, depuis sainte Olga, devint régente.

IV.

Sainte Olga.

L'histoire d'Olga, telle que nous l'a conservée Nestor, est composée de fragments évidemment épiques, dont le caractère a été jusqu'à nos jours une source de perplexités pour les historiens. Les écrivains orthodoxes ne pouvaient se faire à l'idée que la sainte Clotilde de la Russie eût une humeur aussi vindicative. Ce scrupule est d'autant plus singulier que la régente était encore païenne lorsque Nestor suppose qu'elle vengea sur les Drevlianes la mort d'Igor, son époux. D'ailleurs, le Christianisme ne transformait point autant qu'on aime à le croire les mœurs barbares, et Clotilde, même au lit de mort, se montre bien éloignée de pardonner à ses ennemis.[1] Quant à ceux qui ne soupçonnaient pas l'origine éminemment poétique de ces récits, ils ont fait de vains efforts d'imagination pour en comprendre le véritable caractère. Karamsin s'efforce de dégager le récit de la prise de Korosthène « des ténèbres fabuleuses qni couvrent cet événement. » Jelagin, fort irrité contre Nestor, veut venger la mémoire de sainte Olga de ses calomnies, et, pour le convaincre de mensonge, il a essayé lui-même inutilement sur des corneilles le stratagème dont la régente aurait usé, selon le chroniqueur, contre la ville des Drevlianes au moyen de pigeons et de moineaux.[2] Levesque

---

[1] V. GRÉGOIRE DE TOURS.

[2] *Opyt poviesto vanija a Rossii*, Gœttingue, 1805.

est plus avisé lorsqu'il soupçonne « qu'on a voulu faire d'une femme forte un nouveau Samson. » Les renards lancés contre les Philistins ont bien pu, en effet, donner l'idée des oiseaux qui auraient brûlé Korosthène, car les souvenirs bibliques semblent se mêler parfois aux traditions païennes dans la vieille épopée des Russes. Sviatogor, une sorte de Titan russe, se confond si bien avec Samson, « le héros de la sainte Russie, » qu'il est appelé dans quelques bylines Sviatogor-Samson. [1] L'épopée magyare, conservée par les chroniqueurs, a subi bien plus profondément encore l'influence de l'Ancien Testament.

La conversion d'Olga n'a pas au même degré que les ruses dignes de l'Odyssée et les vengeances exercées sur les Drevlianes, le caractère épique. Cependant, on y retrouve les mêmes tendances et le même empressement à montrer dans la nouvelle Hélène (on lui donna au baptême le nom de la mère de Constantin) « la plus sage des mortelles; » [2] mais la ruse dont la belle veuve se sert pour repousser, sans le blesser, les prétentions de l'empereur d'Orient qui voulait l'épouser, n'a pu paraître vraisemblable qu'aux auteurs des vieilles poésies. Nestor semble aussi être un écho de traditions épiques, quand il nous montre Olga, qui devait avoir plus de soixante ans, charmant l'empereur Constantin VII Porphyrogénète, non seulement par « son esprit, » mais par « la beauté de sa figure et la finesse de ses traits. » [3] Ces assertions semblent pourtant mieux fondées que celles que les chroniqueurs grecs du XIe et du XIIe siècles [4] mettent sous un autre règne. Du reste, on doit moins s'étonner de la naïveté du pieux historien que du soin avec lequel il évite les récits fantastiques des hagiographes. Les chroniqueurs grecs n'expliquent pas d'une manière si simple l'introduction du Christianisme en Russie. Selon eux, Askold et Dir, effrayés de leur défaite miraculeuse, auraient fait partir pour Constantinople des ambassadeurs, pour demander le baptême, et l'archevêque envoyé par l'autocrate Basile Ier-le-Macédonien aurait jeté au feu un Évangile que la flamme au-

---

[1] V. RAMBAUD, *La Russie épique*, Sviatogor et Samson.

[2] C'est ainsi que les boyards de saint-Vladimir nomment Olga.

[3] NESTOR, *Olga*.

[4] V. RAMBAUD, *L'empire grec au Xe siècle*.

rait respecté. Il est certain qu'il y avait des chrétiens en Russie avant Olga, mais Nestor a eu raison de voir la première conquête éclatante du Christianisme dans la veuve d'Oleg. Le sujet prêtait pourtant à l'imagination. Cette spirituelle Normande, dont la beauté avait charmé le grand-prince, tandis qu'il faisait une partie de chasse, rappelle par certains côtés la jeune fille du pelletier de Falaise dont la grâce eut tant d'empire sur le terrible duc Robert et qui devint la mère de Guillaume-le-Conquérant. Mais Harlette ne fait qu'apparaître dans une scène d'idylle, tandis que sainte Olga prend place sur le trône des grands-princes, et, chose remarquable, à une époque où toute la Russie pensait que les femmes ont le jugement aussi court que leurs cheveux sont longs, elle oblige les boyards à reconnaître en elle une intelligence hors ligne et elle justifie ces appréciations en comprenant mieux que son époux, mieux que son fils le vaillant Sviatoslaf[1] et son petit-fils Iaropolk,[2] l'immense avenir réservé au Christianisme dans ce pays.

En racontant la mort d'Olga, Nestor prend naturellement l'accent épique; on voit qu'il parle d'un personnage qui n'appartient pas à notre condition imparfaite : « Olga, dit-il, fut en Russie comme l'étoile du matin, qui devance le soleil, comme l'aurore qui présage la lumière. Elle répandit le même éclat que l'astre des nuits et brilla au milieu de ses compatriotes incrédules comme une perle brillerait dans un monceau d'ordures. »[3]

Quand il parle d'un « monceau d'ordures, » le bon moine a surtout en vue la religion nationale à laquelle Olga, « pleine de zèle pour la foi orthodoxe, »[4] porta la première un coup terrible en se faisant baptiser à Constantinople. De toutes les religions âryennes de notre Europe, le polythéisme slave est peut-être la moins connue. Nous n'avons aucun ouvrage pareil aux *Eddas* qui jettent un jour si vif sur les croyances des Scandinaves, fondateurs de l'empire russe. Mais la découverte des bylines per-

---

[1] NESTOR, *Sviatoslaf*. Ce prince est le premier qui ait porté un nom slave.

[2] NESTOR, *Iaropolk*.

[3] NESTOR, *Sviatoslaf*.

[4] V. les chroniqueurs grecs Zonaras, Skylitsis, Kédrenos.

met aux savants qui se sont occupés particulièrement du mythe slave de compléter et d'éclaircir les renseignements, malheureusement trop vagues, que l'on trouve dans les historiens.

Mais si la jeune fille de Vǫutchigorod, « bénie entre toutes les femmes »[1] s'était montrée de bonne heure — « dès son enfance, » dit Nestor — disposée à se tourner vers les nations européennes, en adoptant leurs croyances, sa famille et son peuple étaient bien loin de penser comme elle. Sviatoslaf, vrai type d'un prince scandinave, qui ne « se plaisait qu'au bruit des camps, » qui ne s'occupait que d'exercices militaires, qui n'avait pas même de tente dans ses expéditions, et qui dormait en plein air sur la housse de son cheval, la tête appuyée sur la selle; qui, dans un règne de vingt-huit ans, ne songea qu'à étendre ses États par le glaive; qui devait, comme son père, mourir sur un champ de bataille, n'était guère disposé à accepter les pacifiques doctrines de l'Évangile. Olga, qui « désirait ardemment la conversion » de ce fils, possédé « de la fureur des combats, »[2] le pressait en vain de suivre son exemple. « Il méprisait le baptême. » Souvent sa mère l'engageait à « chercher la vérité, » mais ce prince répondait qu'il ne pouvait embrasser une religion étrangère et que ses gens « se moqueraient » de lui. Il n'est pas probable, en effet, que la *Droujina* de Sviatoslaf fût mieux disposée pour l'Eglise que les Normands ne l'étaient en France, où, avant leur conversion, ils parodiaient les rites chrétiens, tout en égorgeant des prêtres et des moines. En effet, si tout conseillait à Clovis d'adopter la religion des gallo-romains et de devenir ainsi le protégé des évêques, il ne semblait pas facile à une dynastie, à peine établie dans un pays tout plein de forces hostiles, où les chrétiens étaient encore si rares, d'abandonner les autels des dieux nationaux. Mais Olga, dont la sagacité supérieure avait deviné le rôle immense que la docilité des Russes devait jouer dans l'histoire, répondait toujours: « Si tu voulais te faire baptiser, tous tes sujets feraient bientôt de même. »[3] Le règne de saint

---

[1] NESTOR, *Olga*.
[2] NESTOR, *Olga*.
[3] LECLERC, *Histoire de Russie*, I, 148.

Vladimir est l'accomplissement littéral de cette étrange prophétie.

Sviatoslaf, avant de repartir pour la Bulgarie, avait établi ses trois fils dans diverses parties de ses Etats, Iaropolk à Kief, Oleg chez les Drevlianes, Vladimir à Novgorod. Le prince de Kief lui succéda dans la dignité de Grand-prince. Aussi brave que son père, le Grand-prince ne sut pas comme lui contenir l'esprit d'anarchie, toujours prêt à éclater à cette époque, même au sein de la famille régnante. On peut pressentir déjà ces luttes des Rurikovitchs qui devaient être si funestes à la Russie et à leur propre grandeur. Nous voyons deux frères se disputer la fille d'un chef normand.[1] Cette histoire de Rognéda est considérée avec raison comme ayant un caractère épique et à ce titre elle mérite une attention particulière.

Dans la politique étrangère, Olga montra parfois une perspicacité qui manquait à Sviatoslaf. On ne croit pas qu'elle ait vu de mauvais œil la défaite des Khozares et la prise de leur capitale, quoique la ruine d'une nation assez civilisée fût de nature à rendre plus faciles les attaques des terribles Petchenègues. Mais la mère de Sviatoslaf était loin d'approuver le penchant qu'il avait à transporter au-delà du Danube le centre de l'État russe.[2]

L'autocrate grec, Nicéphore II, menacé par Pierre, *Kral* des Bulgares, envoya vers le grand-prince un certain Kalokyr, pour lui porter de l'argent et le décider à faire une campagne contre ses ennemis. Rien n'était plus facile que de lancer dans une pareille expédition un prince « impatient de combats[3] » et qui avait commencé son règne en déclarant la guerre à ses voisins: « Je vais vous attaquer, » avait-il dit loyalement aux peuples qui l'entouraient. Malgré le courage des Bulgares, ils ne résistèrent pas mieux que les Khazares à l'impétuosité de Sviatoslaf et de ses soldats. La capitale Périeslaf et les places fortes tombèrent aux mains du vaillant *Kniaze*. Mais, tandis qu'il ne rêvait que conquêtes, les Petchenègues cernaient Kief avec leur

---

[1] NESTOR, *Iaropolk*.
[2] NESTOR, *Sviatoslaf*.
[3] NESTOR, *Sviatoslaf*.

innombrable cavalerie. Olga et les fils de Sviatoslaf étaient exposés à tomber aux mains des nomades, et, sans la ruse d'un voïvode, qui fit croire au prince des Petchenègues que Sviatoslaf marchait au secours de sa capitale, le peuple russe pouvait disparaître comme tant de nations dont le souvenir même ne subsiste pas dans la vieille Scythie. On aurait dit des Russes ce qu'on dit des Avares : « Il n'en resta pas un seul. » De là vient en Russie ce proverbe encore en usage de nos jours : Ils périrent comme des Obres, dont il n'est pas resté trace.[1] Aussitôt que les Petchenègues se furent éloignés, les Kiéviens envoyèrent des députés à Sviatoslaf : « Prince, dirent-ils, tu préfères les pays étrangers à ton propre pays que tu abandonnes ; et, cependant il s'en est peu fallu que ta mère et tes enfants ne tombassent au pouvoir des Petchenègues. Si tu ne hâtes ton retour, nous serons bientôt attaqués de nouveau. Qui nous protégera ? N'auras-tu pitié ni de ta patrie, ni de ta vieille mère, ni de tes enfants ? » Sviatoslaf se montra ému, il se hâta de revenir et d'attaquer les Petchenègues. Mais son cœur était resté dans la péninsule des Balkans. Après avoir vécu « quelque temps en paix, » il dit à sa mère et à ses boyars : Le séjour de Kief m'ennuie, je préfère vivre à Périaslaf, près du Danube. Cet endroit est le point central de mes états et tous les biens y abondent. De la Grèce, viennent les étoffes précieuses, l'or, le vin et les fruits de toute espèce ; du pays des Tchèques[2] et des Ougrés,[3] des chevaux et de l'argent ; de la Russie, des fourrures, de la cire, du miel et des esclaves.[4] » Ce langage « chagrinait » sainte Olga, quoiqu'il fût conforme à la politique suivie jusqu'alors par les Rurikovitchs. Le moment n'était pas encore venu où la politique d'Olga, plus prévoyante, plus conforme aux véritables intérêts de la Russie, allait devenir celle des descendants de Rurik. Dès que sa mère fut morte, l'impétueux Sviatoslaf s'empressa de réaliser ses plans. Mais à son retour en Bulgarie, il trouva le peuple si mal disposé pour

---

[1] Nestor, Introduction.
[2] Bohémiens.
[3] Hongrois.
[4] Nestor, *Sviatoslaf*.

les Russes, qu'il dut faire de nouveau la conquête du pays. Il venait d'entrer à Philippopolis et d'en exterminer les habitants, quand l'intervention de l'autocrate de Byzance dérangea tous ses plans.

Jean Ier Zimiscès, qui devait à un assassinat le trône de l'empire d'Orient, était un adversaire digne du grand-prince par sa bravoure et ses talents militaires. Le récit de Nestor, qui raconte bien moins exactement que le grec Léon-le-Diacre cette expédition mémorable, ferait croire que Sviatoslaf aurait provoqué Jean, en l'avertissant, selon sa coutume, qu'il allait marcher contre lui pour s'emparer de sa ville. Tout fait croire, au contraire, que l'autocrate le somma d'exécuter le traité conclu avec Igor et d'évacuer la Bulgarie. Grecs et Russes peignent le début de la guerre comme annonçant une lutte acharnée. Mais Nestor, fidèle à son goût pour les récits épiques, après avoir supposé que ces premières rencontres tournèrent finalement, ce qui est loin d'être vrai, à l'avantage des Russes, nous montre Sviatoslaf arrivant, victorieux et menaçant, sous les murs de Constantinople.

Le tzar grec fait alors venir ses conseillers et leur dit : « Que ferons-nous? Nous ne pouvons plus résister. » — « Envoyez-lui des présents » dirent-ils ; « voyez s'il a du goût pour l'or et pour les étoffes précieuses. » Le tzar, adoptant cet avis, chargea des hommes habiles de porter au grand-prince de l'or et des étoffes précieuses, en leur recommandant d'observer attentivement son regard, son visage, et de démêler l'impression que feraient sur lui ses présents. Ces agents viennent donc trouver Sviatoslaf, lequel, étant informé de l'arrivée des envoyés grecs, chargés de lui faire des soumissions, ordonna qu'on les lui amenât. Ceux-ci, après s'être inclinés devant lui, déroulèrent leurs tissus et offrirent leur or. Sviatoslaf regarda le tout de côté, d'un air de mépris, et dit à ses gens : « Prenez cela ! »

Quand le tzar et ses conseillers entendirent ce récit, l'un d'eux dit : « Essayons alors de lui envoyer des armes. » Cet avis fut goûté, et les députés présentèrent au prince russe de nouveaux présents. Sviatoslaf aussitôt s'en saisit, les admire et témoigne la joie que lui causent ces armes, en les baisant. Nestor croit que l'autocrate, éclairé par les préférences de cet « homme farouche, » décida, à force de concessions, le grand-prince à retourner en Bulgarie.

Le récit de la bataille de Dorostal (Silistrie) n'est guère moins épique que ce tableau et il a l'avantage d'être bien plus conforme au caractère du vaillant Jean I.er Les Grecs combattirent comme aux grands jours de Marathon et de Platée, et les Russes opposèrent à une tactique plus savante une intrépidité sans égale. La science militaire finit par l'emporter, et Sviatoslaf dut se retirer dans les murs de Dorostal, où il se défendit avec énergie. Les femmes des Russes prouvèrent dans ce siége que les héroïnes chantées par les *bylines* ne sont pas des types créés par l'imagination. Une seconde et meurtrière bataille obligea le grand-prince à céder et à quitter la Bulgarie. Nestor rapporte la convention qui justifie la version hellénique sur les résultats de cette expédition : « Je jure, » disait Sviatoslaf, « tant pour moi que pour les *boyars* et le peuple russe, d'observer fidèlement cette nouvelle convention. Puisse, si nous y manquons, la malédiction divine tomber sur nous ! Odieux à Péroun, à Voloss, puissions, nous devenir jaunes comme de l'or et périr de nos propres mains ! [1] »

Les Petchenègues, qui pouvaient croire que les Russes revenaient de Bulgarie chargés de trésors, attendirent Sviatoslaf aux cataractes du Dnieper. Ils le tuèrent, et leur chef, Kouria, fit une coupe avec son crâne. Au siècle précédent, Kroum, *Kral* des Bulgares, avait de même transformé en coupe le crâne de Nicéphore I.er, autocrate de Constantinople. Si Sviatoslaf n'avait eu à combattre que de pareils barbares, nous n'aurions pas sur sa personne et sur son expédition les renseignements intéressants que nous devons à la Grèce. Il semble que le grand-prince avait plus d'un trait de ressemblance avec le conquérant normand de l'Angleterre. Comme il avait eu une entrevue avec l'autocrate Jean I.er après la reddition de Dorostal, les Grecs ont pu l'examiner à leur aise. Il était de taille moyenne, mais fort robuste, il avait le cou gros, la poitrine large, les yeux bleus, un nez épaté, des longues moustaches et une barbe légère. Sa tête rasée, était surmontée d'une touffe de cheveux, et à une de ses oreilles pendait un anneau d'or, orné d'un rubis et de deux perles. Ces détails complètent le portrait si vivant que fait Nestor du « brave et belliqueux Sviatoslaf. »

DORA D'ISTRIA.

[1] NESTOR, *Sviatoslaf.*

LA CRITIQUE D'ART DEPUIS DIDEROT [1]

Charles Blanc était né en 1813 à Castries, petite ville illustrée jadis par le *gai sçavoir* de ces vaillants Albigeois, si tôt écrasés, extirpés, détruits par le fer et le feu. Son père était originaire de la Gironde, sa mère était corse. Il appartenait à cette grande génération, trop près, hélas! de s'éteindre, qui fut jeune en 1830, et se trouva mêlée dans la vie publique, aussi bien que dans les lettres et dans les arts, à toutes les vicissitudes d'un grand mouvement rénovateur. Frère de l'illustre auteur de l'*Histoire de Dix Ans,* il ne tarda pas, sous ses auspices, à prendre rang dans la jeunesse la plus avancée: mais, tout en se pénétrant jusqu'au fond de l'âme des opinions libérales, il se sentit porté à les servir plutôt par la pensée que par l'action. Adonné, dès l'adolescence, à la profession de graveur, il quitta bientôt le burin pour la plume. Cet apprentissage technique, néanmoins, venant en aide à son penchant naturel pour les choses de l'art, il fut amené, peu à peu, à faire de celles-ci l'objectif de toute son activité intellectuelle; et, en même temps que l'habitude précieuse du travail le plus patient et le plus minutieux, il y apporta un certain fond d'habileté et

[1] Ce morceau de critique d'art dû à la plume élégante d'un poëte et d'un artiste italien, que l'Institut de France a accueilli dans sa docte compagnie, forme le deuxième chapitre d'un livre qui verra le jour, dans une quinzaine, à Paris, sous le titre *Charles Blanc et son œuvre,* avec une étude de M. Guillaume, par les soins de l'éditeur M. J. Rothschild. Nous sommes heureux de pouvoir offrir ces prémices aux lecteurs de la *Revue Internationale.*

LA RÉDACTION.

de correction manuelle, qui n'est guère à dédaigner lorsqu'on prend à tâche de juger des œuvres où la main a pour le moins autant de part que l'esprit. Il eut par là la véritable institution qu'il faut au critique: et personne, en effet, n'entra mieux que lui dans l'esprit, dans les devoirs, et dans la pratique de son métier. Mais, avant de retracer la part considérable qui revient à cette intelligence si calme, si sûre et si droite dans l'impulsion et dans la direction imprimées à la critique et aux arts de son temps, il faut tâcher de se rendre compte du milieu où les arts mêmes et la critique se mouvaient, lorsque son influence commença à s'y faire jour.

Plus d'un demi-siècle s'était écoulé, une éclosion immense d'idées et d'événements s'était accomplie depuis que Diderot, sillonnant d'une traînée d'étincelles le domaine tout entier de la pensée, répandant à pleines mains de nouvelles semences dans la politique, dans la philosophie et dans les lettres, avait rajeuni la critique d'art comme le reste. Lorsqu'on en revient à ce vaillant esprit, on est tout étonné de se heurter à tant de hardiesse, à tant de vérités saugrenues, qu'on dirait germées d'hier. Il avait, l'impitoyable, gaiement mené le fouet sur les plus célèbres: il ne s'était pas fait faute de fustiger Boucher lui-même, l'idole des beaux diseurs, des courtisans et des petits-maîtres; il avait osé lui contester le sentiment de la beauté véritable, il avait ri de ses bergers mignons et de ses bergères attifées et coquettes, minaudant « dans une couche de persil. » Van Loo avait eu beau faire son portrait, un portrait flatté; il n'en avait pas moins dit avec franchise: « Moi, j'aime Michel; mais j'aime encore mieux la vérité. » Il condamnait surtout la manière, ce « vice de société policée, qui corrompt quelquefois toute une nation; » et il affirmait « qu'elle est plus insupportable à l'homme de goût que la laideur, car la laideur est naturelle. » Sans trop se douter qu'il rééditait une sentence de Léonard, [1] il avait devancé l'une des critiques qu'on adresse le

[1] « Grand'errore è di quei pittori li quali ritraggono una cosa di rilievo a un lume particolare nelle loro case, e poi mettono in opera tal ritratto a un lume universale dell'aria in campagna..., e così costui fa ombre oscure dove non può essere ombra. » LIONARDO DA VINCI, *Trattato della Pittura*, Chap. XLVI. »

plus souvent aujourd'hui aux peintres de la première moitié de ce siècle, en blâmant » l'affectation des artistes qui rassemblent la lumière sur un seul objet, et jettent le reste de la composition dans l'ombre, comme s'ils n'avaient jamais rien vu que par un trou. » Il sentait hautement la dignité de la sculpture, et ne la souffrait ni mignarde ni frivole ; mais il saisissait déjà l'exagération de l'école classique dans les hyperboles louangeuses de Winkelmann, tout en le trouvant un enthousiaste charmant ; il s'était enfin résumé par un mot aussi simple que sage, digne d'être gravé au seuil de toutes les écoles : « Il me semble qu'il faudrait étudier l'antique pour apprendre à voir la nature. »

C'étaient là, à n'en point douter, des doctrines excellentes, qui auraient anticipé d'une soixantaine d'années les progrès les plus récents, si, entre l'époque à laquelle elles remontent et la nôtre, la Révolution n'eût déchaîné toutes ses tempêtes. Le froid, on le sait, succède d'ordinaire aux orages ; et l'on ne s'en est que trop aperçu du temps de David, lorsque ses compositions à poses statuaires, ses rigorismes spartiates, ses ostracismes inexorables infligés à toutes les grâces et à toutes les magies de la couleur, installèrent dans les ateliers une tyrannie nouvelle, à titre d'holocauste à la liberté.

Encore ne pouvait-on refuser à ce maître et aux meilleurs d'entre ses élèves, le mérite d'avoir redressé, à l'aide, il est vrai, d'une orthopédie tant soit peu féroce, les contorsions et les afféteries du dernier siècle. Il y avait, après tout, chez eux une fierté, une tenacité, une vigueur de convictions et de conduite, qui s'expliquaient comme une réaction nécessaire contre les fausses grâces, la minauderie, le précieux, le libertinage de leurs devanciers. Mais le précepte, ainsi qu'il arrive trop souvent, en vint à renchérir sur l'exemple. Les critiques, élèves manqués, la plus part, du fameux *atelier des Horaces*, se roidirent contre toute originalité, prêchant la discipline la plus rigide, érigeant l'intolérance en principe, lançant l'anathème à tout rebelle assez audacieux pour penser avec son cerveau et en agir à sa tête. Les échos de cette croisade résonnent encore, quoique de bien loin et bien atténués, à nos oreilles. Qu'il nous suffise de rappeler le nom d'un écrivain qui a été, nous le laisserons dire à Sainte-Beuve, « le contraire de Diderot, de ce cri-

tique cordial et réchauffant, et qui s'en vante: E. J. Délécluze; excellent homme, type honnête, modèle de probité, très-instruit, très-sage, mais, à côté de cela, glacial et répulsif aux talents nouveaux » sorte de dictateur du goût, « qui a tenu pendant quarante ans et promené d'une main lente sur les têtes — empruntons encore un mot de son spirituel portraitiste — un sceptre de plomb. »

Dès 1820, il pressentait, il flairait la révolte, ce qu'il appelait la *bourrasque* romantique; quatre ans plus tard, il s'en prenait à M. Thiers, jeune alors, et annonçant déjà dans ses *Salons* l'écrivain et le penseur libéral, il lui reprochait d'encourager par la vivacité de son imagination et de sa parole spirituelle l'audace des novateurs. Et, cependant, le flot montait toujours. Lorsque, peu d'années après, Louis et Charles Blanc débarquaient pleins de jeunesse et d'ardeur, du fond de leur province, sur le pavé brûlant de la capitale, le Cénacle romantique venait déjà d'acclamer son maître et son symbole, Victor Hugo et *Notre Dame de Paris*.

La rénovation entrait d'emblée dans les arts comme dans les lettres; un courant impétueux entraînait les esprits; une âpre mêlée, un combat de tous les jours, turbulent, ardent, chaotique en apparence, s'engageait, s'agitait, frémissait, se rallumait à tout instant entre la jeunesse et les adeptes immuables de l'antique, ou, pour mieux dire, les séides de cette antiquité factice, que les écoles s'étaient pétrie à leur guise et de seconde main. Les cris, les apostrophes, les invectives montaient aux nues. Et cependant, sous ce tumulte, un travail sérieux, concentré, continuel, une recherche subtile, intelligente, infatigable, allaient leur train dans la critique de l'art. On reconstruisait l'histoire sur des documents nouveaux, on en remettait en pleine lumière, avec un soin et une tendresse qui tenaient du culte, toute la face longtemps enfouie dans les ténèbres du moyen-âge, longtemps oubliée, foulée aux pieds, traitée de barbare; l'ogive se redressait triomphale sur le plein-cintre, tout clocheton recouvrait son auréole, tout triptyque racontait son poème.

On ne saurait se rendre compte de la vigueur d'esprit et de la trempe de caractère qu'il a fallu à Charles Blanc pour sortir de la foule et pour se frayer son chemin au milieu de la

bagarre, sans avoir d'abord rappelé les aspects et les linéaments divers que la critique d'art affecta à l'issue de cette période, confuse autant que féconde, d'effervescence générale. Certes, en aucun temps les franches coudées, les libres allures de l'artiste et de l'écrivain ne furent plus hautement revendiquées, les préceptes, les catégories, les systèmes plus rudement secoués, tout lien et toute nomenclature d'école bafoués avec une ironie plus cruelle. Si on lança des mots ou des signes de ralliement dans la bataille, on eut soin de les choisir exprès aussi bizarres et aussi hétéroclites que possible, à titre d'épouvantails contre ces pauvres bourgeois, ces philistins stupides, qu'on se plaisait à effarer. Et pourtant, si l'on se prend à considérer un peu de loin et de haut cette période si pleine d'agitation et de vie, on ne tarde pas à démêler sur le terrain de la critique d'art trois groupes, trois bataillons en train de s'y former séparément; on ne tarde pas à voir trois courants bien distincts s'y dessiner, s'y ébranler et en descendre le plus souvent parallèles, s'entre-heurtant ou coulant quelquefois côte à côte, s'écartant toujours davantage du petit noyau obstiné des vieux dogmatiques, qu'on abandonne tous seuls à se lamenter sur le rivage. Peu importe que ces trois groupes, ces trois courants, — Dieu nous garde de les appeler trois écoles! — ne se soient pas baptisés d'eux-mêmes; nous les nommerons ici, pour les désigner et pour nous entendre, la critique savante, la critique pittoresque, la critique philosophique; et nous allons tâcher aussitôt de les résumer, de les individualiser chacun par un type. Nous verrons par la suite de quelle façon Charles Blanc s'y prit pour les concilier, quels avantages il sut tirer de leur alliance mutuelle, et quel fut son apport à la communauté.

Il y a je ne sais quel oiseau à qui il arrive, dit-on, de couver dans son propre nid des oisillons d'une toute autre espèce. Quelque chose de pareil arriva, ou à peu près, à M. Délécluze: car c'est bien de chez lui que sortit certain neveu, appelé à mettre l'alarme au camp, et à brouiller les cartes en main non pas seulement à son oncle, mais à tous les critiques de la même façon: Eugène Viollet-Le-Duc. Brouiller les cartes, c'est trop dire. Il suffit à Viollet-Le-Duc de montrer combien le jeu que ces messieurs se contentaient de tourner et de retourner

sans cesse, était borné, vis-à-vis du nombre et de la variété infinie des éléments avec lesquels la critique moderne est en devoir de compter. L'impulsion avait été donnée par le renouveau littéraire. En même temps que les fabliaux et les chansons de geste, on avait appris à fouiller les châteaux, les églises, les couvents, à les étudier, à les décrire. Victor Hugo avait arboré le signal avec *Notre Dame;* Vitet, Mérimée, Ampère et tous les membres du Comité historique de la langue et des arts organisèrent le mouvement; le Comité des Monuments historiques, bientôt fondé près le Ministère de l'intérieur, y aida de toute la force d'une institution publique et officielle. Il fallait cependant qu'un artiste parût, doué du pouvoir de faire vibrer les ruines sous le compas et sous le crayon, sachant les interroger, les deviner, les rappeler à la vie. Or, personne n'était mieux fait pour ce rôle que le jeune et vaillant architecte, pouvant mettre une rare habileté de main au service d'un esprit net et vif, d'une large érudition, d'une grande faculté compréhensive et assimilatrice.

Ce fut là le principal titre d'honneur de Viollet-Le-Duc, que d'avoir compris toutes les époques et tous les styles, sans cesser pour cela de consacrer de préférence ses études aux traditions du moyen-âge français; et d'avoir été jusqu'au cœur de ces traditions, les retournant, les creusant, les sondant dans leurs détails les plus intimes, les maîtrisant dans leur esprit aussi bien que dans la forme. Il ne s'était pas borné du reste, à la France; il avait vu et étudié l'Allemagne, l'Espagne, l'Italie: en Sicile, il avait deviné la Grèce; et, tandis que monsieur Beulé s'appliquait exclusivement à celle-ci et à l'antiquité romaine, il poursuivit les développements et les variations de l'architecture sous tous les climats, chez toutes les races, cherchant du doigt ses joints avec les arts qui en dépendent, descendant jusqu'aux moindres fibrilles, par où ce grand arbre millénaire prend racine dans le sous-sol de l'histoire, dans les opinions, dans les institutions, dans les mœurs, et ce ne serait pas trop dire, dans les entrailles de chaque peuple. Il ne resta pas seul, bien s'en faut; et pas besoin n'est de rappeler ici les travaux de MM. Rio, Viardot, Delaborde, Michiel, Fortoul, Müntz, Yriarte, de tous les écrivains, enfin, qui appliquèrent aux arts du dessin la même méthode et le même zèle, pour

avoir le droit d'affirmer qu'à l'activité intellectuelle, représentée par ce groupe, revient sans contredit l'appellation que nous lui avons attribuée, de critique savante.

Il est rare, cependant, que les auteurs qui s'adonnent à ces études, et s'en occupent avec tout l'appareil de doctrine qu'elles réclament, puissent parvenir, quelques efforts qu'ils fassent pour en alléger le poids, jusqu'à y intéresser les gens du monde. Aussi, il se peut bien qu'engagés par la vivacité et la désinvolture de la plume, quelques lecteurs non spéciaux soient arrivés jusqu'aux *Lettres sur la Sicile* et aux *Lettres écrites d'Allemagne;* il n'est même pas impossible que plus d'un, pour peu qu'il ait su vaincre l'effroi des ouvrages volumineux, se soit plu aux *Entretiens d'architecture;* mais, pour ce qui est des œuvres les plus considérables de monsieur Viollet-Le-Duc, de ses grands Dictionnaires raisonnés du *Mobilier français* et de l'*Architecture française*, depuis l'époque carlovingienne jusqu'à la Renaissance, il n'est ni n'était guère à espérer que les profanes, que les laïques, pour nous servir d'un mot allemand, fissent jamais plus que de les consulter. La science demandait un vulgarisateur, la critique savante avait besoin de se faire remorquer par la critique pittoresque.

Or, je ne sache pas de prose à laquelle ce titre ait jamais mieux convenu, que la prose étincelante, colorée, plastique par excellence, dont Théophile Gautier a été le maître. En dehors d'une réceptivité rare, rare surtout chez les races latines, qui le rendait parfaitement sensible à tout rayon de beauté, d'où qu'il vînt, en quelque milieu qu'il eût trempé, Gautier posséda, en effet, à un plus haut degré que tous les écrivains de son temps, ce don que je ne saurais appeler autrement que la plasticité du style, une évidence, une richesse, un éclat, une splendeur tranquille, qu'on ne se serait jamais douté de voir sortir du fond d'un encrier; qu'à peine aurait-on pu attendre de la mieux chargée et de la plus brillante des palettes. Toute une pleïade y alluma ses feux: je n'en nommerai qu'une étoile, celle qui vient, hélas! de disparaître, Paul de St.-Victor. Théophile Gautier eut aussi, je ne dirai pas la résignation, mais la patience de suivre, jour par jour, le mouvement de l'art dans tous ses méandres; et il parvint par là à en instiller le sentiment même aux natures les plus rétives; il le leur infiltra

par la voie des sens, qui, quelque obtus qu'ils fussent, ne pouvaient manquer d'être frappés par le reflet magique des images, se jouant toutes vivantes dans le miroir de sa prose. A l'entendre, il avait été, parmi les jeunes, l'un des démolisseurs les plus acharnés de ce qu'ils appelaient les fétiches académiques; mais, nul ne fut plus prompt à discerner d'entre les exemplaires hybrides et déformés de l'école, et les types divins de l'antique, nul ne voua un culte plus fervent aux véritables chefs-d'œuvre. De toutes parts il chercha le beau, il l'aima avec transport, le dévoila, le prêcha aux foules, sans demander s'il sortait des montagnes de marbre de Paros ou des dunes de sable de la Hollande, s'il resplendissait aux soleils de Venise et de Grenade, ou s'il ne faisait que percer à travers les brouillards d'Helsinor ou de Londres. On peut dire qu'avec lui, la France de Ducis et de Lebrun apprit à lire Shakespeare et à comprendre — suprême effort — Goya, Millais et William Hunt.

Il était cependant de ces natures voluptueusement ravies dans la contemplation de la forme, que le sentiment des harmonies naturelles absorbe presque entières, ne laissant presque rien de leur esprit en partage aux passions ardentes, aux opinions orageuses, aux philosophies guerroyantes et farouches, qui remplissent de leurs clameurs l'histoire du monde. Il était le magicien évoquant le calme, dissipant les nuages, créant le milieu transparent et limpide, à travers lequel l'art n'a plus qu'à verser toutes ses clartés: il n'était pas le penseur rigide, en quête des influences secrètes, des causes éloignées, des conditions morales et politiques qui ont contribué à faire de l'art ce qu'il a été, ce qu'il est, ce qu'il devient, par une suite d'évolutions et de transformations incessantes. Il abandonnait ces recherches à d'autres: c'était là le rôle d'esprits d'une autre façon et d'une autre taille; et, cependant, la même génération, l'une des plus heureuses et des plus fécondes que la France ait connues, a tout produit; à côté des vulgarisateurs elle a engendré les chercheurs, à côté des stylistes elle a nourri les philosophes. Avant même que les noms n'aient coulé de notre plume, la pensée du lecteur s'est lancée, j'en suis sûr, à la rencontre des deux voyants, des deux *vates* de la critique: Michelet et Quinet.

Dans l'esprit de ces penseurs, l'histoire reprit toute la valeur scientifique que Vico avait le premier revendiquée pour elle. Elle ne fut plus une simple succession d'événements plus ou moins fortuits, mais une série logique d'idées, un enchaînement de causes et d'effets, une suite non interrompue de syllogismes. Dans le milieu historique tel que ces écrivains le comprirent, tous les éléments de la vie sociale se touchent, s'entremêlent, se combinent, chacun y garde quelque trace de l'action et de l'empreinte des autres; chaque époque résume en elle-même les époques précédentes, toute grande figure de l'histoire est l'abrégé et le symbole d'une époque. D'où il s'ensuit que dans les œuvres du génie humain, on ne saurait se borner à lire la pensée du poëte ou de l'artiste, mais qu'il faut surtout y démêler l'esprit du temps, dont il est l'interprète en quelque sorte involontaire et souvent même inconscient. On voit d'ici les vastes applications dont cette doctrine est susceptible à l'endroit de la critique d'art. Michelet et Quinet n'y touchèrent que par incidence; et cependant, que de nobles pensées, que de rapprochements ingénieux, que d'aperçus hardis et nouveaux ne doit-on pas à la vigueur et à la largeur de leurs exégèses! L'art, étudié à leur point de vue, ne fut plus seulement la plus pure des gloires de l'Italie, elle fut le pressentiment de son unité même, qui était déjà faite dans les sphères les plus élevées de la pensée, dans l'azur de l'idéal, avant de descendre sur terre, au milieu des orages, des écueils et des ronces de la politique; Michel-Ange fut plus qu'un maître, il apparut presque comme l'un des prophètes méditant du haut des voûtes de la Sixtine sur la Passion douloureuse et sanglante que le génie de tout un peuple allait traverser, avant de reprendre ses ailes. D'après le même système, Charles VIII, François Ier et tous les coureurs d'aventures, se jetant au-delà des Alpes à la dernière rescousse du monde féodal, ne furent que les instruments aveugles de sa transformation, on pourrait dire de sa chûte et du triomphe d'une civilisation nouvelle, grâce à l'esprit moderne qu'ils s'inoculèrent à leur insu, avec le goût des arts et des lettres.

Certes, ces grandes, rapides et audacieuses synthèses ne sont pas sans quelque danger de précipitation et d'erreur: mais c'est bien à elles, on ne saurait le méconnaître, que la critique

d'art a dû de voir s'ouvrir sur ses pas de nouveaux horizons aussi vastes et lumineux qu'imprévus.

Les germes étaient jetés, la moisson ne tarda pas à venir. Des esprits, tout aussi portés vers les fortes études de l'histoire, mais autrement préparés à les comprendre, s'y engagèrent avec la même ardeur, mais avec d'autres instruments ; on les vit substituer l'analyse à la synthèse, l'observation à la divination, la physiologie à l'hyperbole ; et des recherches telles que celles de MM. Taine, Boutmy, Lenthérie, sur l'art en Italie, en Grèce, en Provence, ne permettent guère d'hésiter à qualifier de philosophique ce dernier groupe d'écrivains, étudiant l'art surtout dans ses rapports avec l'ensemble de la civilisation. Si une confirmation leur avait manqué, ils l'auraient puisée dans la contradiction même, qui est le principe vivifiant de toute philosophie ; car, tandis qu'ils prenaient à tâche de fouiller les archives de l'histoire, impatients de revendiquer au patrimoine de l'art tous ses titres de légitimité, d'hérédité, de noblesse, quelqu'un vint, ce fut J. J. Proudhon, bien décidé à les lui contester tous ; à l'arracher, bon ou malgré qu'il en eût, aux vieilles aristocraties du ciel et de la terre, à lui imposer, sous peine de la vie, de ne se préoccuper plus que de l'actualité, et de l'actualité plébéienne seulement, quelque triste, pénible et misérable qu'elle pût être ; sans se douter, il est vrai, qu'il avouait par là, à son corps défendant, tout ce que l'art a d'intime, d'implicite, d'inséparable, avec le cœur même et la vie des nations.

Telles furent, — à l'exception des derniers systèmes que je viens de rappeler et dont la date est trop récente pour qu'ils aient de beaucoup influé sur l'esprit de Charles Blanc, — telles furent les doctrines au milieu desquelles son intelligence fut appelée à se former. Nous allons le voir se nourrissant de leur sève, cherchant toutefois son point d'appui dans sa propre raison, s'équilibrant, s'orientant avec prudence, et prenant à son tour sa volée.

TULLO MASSARANI.

L'ÂNE

Il s'en allait au pas, portant son lourd fardeau,
Et son œil, demi-clos sous sa paupière grise,
Était méditatif... Sur son dos, un lambeau
De quelque vieille étoffe au hasard était mise.

Il vivait au moulin qui bruit près de l'eau,
Et le meunier, souvent, quand sa tête était prise,
Le battait sans merci, l'appelait chien, lourdaud!...
Mais, lui, ne bougeait pas, pauvre bête soumise.

Il était déjà vieux ; cependant, grand et fort ;
Dans ses yeux, on lisait, contre les traits du sort,
Une philosophique et froide indifférence.

Sur la route, parfois, je le trouvais, le soir ;
Il attendait son maître et semblait ne rien voir.
Pensait-il ? Rêvait-il un terme à sa souffrance ?...

S. HUDRY-MENOS.

LA DETTE D'ANNE BEDE

(Nouvelle traduite du Hongrois.)

M. Mikszáth appartient à la jeune génération littéraire de son pays, pléïade d'écrivains ayant peu de choses en commun avec leurs collègues de la nouvelle ère, si réaliste à l'étranger. Ils ne sont réalistes, eux, qu'en ce qu'ils dépeignent fidèlement l'homme et la nature; peut-être tout aussi fidèlement que les réalistes les plus acharnés, mais ils voient les choses d'un œil différent. Chez eux, la force robuste, la véracité intransigeante, même le pessimisme outré qui caractérisent partout la jeunesse, sont tempérés par la poésie, la tendresse, l'enthousiasme, enfin, par toutes les prérogatives de cette même jeunesse, auxquelles le cœur sensible et ardent du Hongrois n'a pas encore su renoncer.

Il n'y a que quelques ans qu'on parle de M. Mikszáth. La vie en avait usé assez mal avec lui. Né dans un village du comté de Nógrád, il y était revenu après avoir achevé ses études en droit et y avait été nommé sous-notaire. Ses parents morts, il se retirait sur son petit patrimoine et y vivait entièrement en cultivateur jusqu'à ce que son goût pour les lettres et la nécessité d'augmenter ses moyens matériels, le poussèrent à aller à Budapest. Il s'y fit bientôt journaliste. On sait ce que c'est que la vie de journaliste; activité continuelle, harassante, forcée, paralysant l'esprit et la fantaisie par sa monotonie triviale et stérile. Heureusement, le génie de Mikszáth n'y périt pas, comme tant d'autres. Puisant dans la vie vigoureuse du peuple, il en créait ces vives images que son intimité avec les mœurs champêtres le rendait éminemment capable de tracer. Si peu remarqués qu'étaient ses premiers ouvrages, les « Bons Palóc » électrisèrent cependant le public. Mikszáth se vit soudain populaire, fameux, élu membre de deux sociétés litté-

raires de la capitale, des sociétés Kisfaludy et Petöfi, en un mot, le héros du jour.

Et tout cela à bon droit! Ces quinze historiettes tirées de la vie du bon peuple Paloc [1] sont des petits joyaux dans leur genre. Elles sont simples, vraies et naturelles, d'un style frais et absolument original, d'une délicatesse poétique aussi saine que touchante. [1]

Les juges siégeaient.

Dehors, le brouillard s'appesantissait sur l'informe édifice et semblait en étreindre les murs; il se collait contre les fenêtres, cachant leurs fleurs de neige, ces fleurs bien mal placées en ces lieux, je l'avoue.

Dans la salle, l'air était épais et étouffant. Il sentait les fourrures des paysans et l'eau de vie. D'ailleurs, le ventilateur de plomb ne tournait que lentement, lâchement, dans la vitre supérieure de la fenêtre.

Les juges s'appuyaient d'un air fatigué contre le dos de leurs chaises. L'un d'eux fermait les yeux et laissait tomber sa main inerte, en écoutant les cris aigus de la plume du greffier. L'autre bâillait et battait la table verte avec son crayon. Le président poussait ses lunettes jusqu'au bout de son nez et essuyait son front humide. Ses yeux gris, au regard glacial, étaient attentivement attachés sur la porte d'où sortaient les personnes impliquées dans les procès en cours de jugement et sur lesquels on venait de prononcer.

« Y a-t-il encore quelqu'un? demanda-t-il, d'une voix lente et peu affable, à l'huissier.

— « Une fille, » répondit celui-ci.

— « Eh bien, faites entrer cette fille ».

La porte s'ouvrit et la fille entra....

Un courant d'air frais se glissa dans la salle avec elle et vint doucement éventer les figures et chatouiller les paupières des assistants. En même temps, un rayon de soleil sembla percer le brouillard épais et danser entre les fleurs de neige de la fenêtre, se multipliant sur les murs et les meubles de la salle d'audience.

Une jolie personne! Sa petite jaquette fourrée, brodée en

[1] Les Paloc sont d'ancienne origine magyare pûr sang et ne se distinguent de leurs compatriotes que par leur dialecte, leurs mœurs et leurs caractères particuliers.

fleurs, allait si bien à sa taille élégante et proportionnée, qu'elle semblait collée sur une statue. Elle baissait doucement ses yeux noirs; son beau grand front se plissait. Son aspect était charmant, ses mouvements pleins de grâce; le bruit léger de ses jupes empesées enchantait tout le monde!

« Qu'y a-t-il, enfant? » demanda le président avec indifférence.... Ces magistrats froids et sévères sont vraiment dépourvus de tout sentiment.

La fille arrangea le mouchoir noir couvrant sa tête et répondit avec un profond soupir:

« Mon affaire est triste, bien triste. »

Sa voix tendre et douloureuse touchait aux cœurs comme de la bonne musique qui, quand on ne l'entend déjà plus, semble encore vibrer en l'air et changer tout homme et toute chose par son influence mystérieuse.

Les figures des juges n'étaient plus si moroses. Le portrait du Roi et celui plus éloigné du *Judex Curiae* paraissaient lui faire, du haut du mur silencieux, des signes bénins l'invitant à raconter cette affaire bien triste.

— « Voici l'écrit, dit-elle; il la racontera bien mieux que moi.... »

Seulement, il lui faut d'abord le chercher dans son sein; il faut défaire le crochet supérieur de son corsage et l'en tirer.

Oh! crochet malin! Il s'est détaché.... Il est tombé à terre. Quel tableau ravissant, quand elle se penche modestement pour le ramasser et qu'elle laisse tomber l'écrit aussi....

Le président détourne sa tête grise impitoyable et tend sa grosse main vers l'écrit.

« Un jugement, » murmure-t-il, comme ses yeux perçants parcourent le document. « Anne Bede est assignée, pour aujourd'hui, afin de subir sa peine de six mois d'emprisonnement. »

La fille incline tristement la tête, et comme elle la penche très-bas, le mouchoir de deuil glisse en arrière. Alors, une tresse épaisse de sa riche chevelure noire lui tombe toute dénattée sur la figure. Ah! il vaut mieux la couvrir, car, si elle était blanche comme le lis tout-à-l'heure, elle est presque pourpre de honte à présent.

— « Nous avons reçu cet écrit il y a huit jours, » balbutie-t-elle d'une voix brisée. « Monsieur l'huissier l'a apporté lui-même

et nous a aussi expliqué ce que cela veut dire. Et ma pauvre mère m'a dit: « Va, ma fille, la loi c'est la loi; on ne doit pas oser la prendre en plaisanterie. Je suis donc venue, pour subir les six mois. »

Le président essuie ses lunettes deux fois; son regard froid et mécontent cherche les figures de ses collègues, la fenêtre, le plancher, le grand poêle de fer, dans la porte trouée duquel des yeux de feu étincelants le regardent fixement, et il murmure involontairement:

— « La loi, c'est la loi. »

Puis, il lit et relit de nouveau la citation, ces griffonnages confus sur la page blanche; mais ils sont certainement conséquents en déclarant qu'Anne Bede a été condamnée à un emprisonnement de six mois pour avoir recélé des objets volés.

Le ventilateur de plomb se met à tourner avec une rapidité frénétique. Certainement, le vent s'élève au dehors; il secoue les fenêtres et siffle à travers les crevasses comme quelque spectre faisant frissonner les gens: « La loi, c'est la loi. »

La tête impitoyable s'incline affirmativement devant cette voix surnaturelle; la grosse main sonne l'huissier.

— « Accompagnez Anne Bede chez l'inspecteur des prisons. »

L'homme prend l'écrit, la fille se tourne en silence, mais sa petite lèvre rose tremble convulsivement, comme si elle cherchait des paroles.

— « Peut-être, as-tu encore quelque chose à dire? »

— « Rien.... Rien.... Seulement, je suis Lisette, Lisette Bede; car... savez-vous... s'il vous plaît...? Anne, c'est ma sœur. Nous l'avons enterrée, il y a huit jours, pauvre fille. »

— « Alors, tu n'es donc pas condamnée, toi? »

— « Ah! bon Dieu! Pourquoi donc me condamnerait-on? Je ne fais jamais de mal à une mouche. »

— « Mais, alors, pourquoi viens-tu ici, folle que tu es? »

« Eh bien!... s'il vous plaît?... C'est qu'elle est morte pendant que *cette affaire* était devant la table royale.[1] Quand elle a été couchée dans la Chambre aux fleurs, cet ordre au sujet des six mois est arrivé, certifiant qu'il faudrait pourtant les subir. Oh,

---

[1] Tribunal de second appel.

comme elle l'a attendu! C'est bien qu'elle n'a pu vivre assez longtemps pour le recevoir. Elle ne s'était pas imaginé cela.... »

Les larmes lui viennent aux yeux à ce souvenir; elle peut à peine continuer:

— « Quand elle y a été couchée, sans mouvement, les yeux fermés, muette et sourde à jamais, ma mère et moi nous lui avons promis de réparer tout le mal qu'elle a fait pour son amant. (Car elle a beaucoup aimé ce Gabriel Kártony; c'est pour lui qu'elle a péché.) Donc, nous avons pensé.... »

— « Quoi, mon enfant?

— « Qu'il faut qu'elle reste parfaitement tranquille dans ses cendres mortelles.... Que personne ne puisse dire qu'elle lui doit quelque chose.... Ma mère payera la perte, et moi je subirai à sa place ces six mois dans la prison du comté. »

Les juges se regardent l'un l'autre en souriant: « Quelle simplicité! quelle naïveté! » La mine du président lui-même ne paraît plus si cérémonieusement glaciale. Et, ce n'est pas exactement son front qu'il essuie de son mouchoir jaune; quelque chose au-dessous, peut-être....

— « C'est bien, ma fille » dit-il doucement. « Mais, voyons; maintenant, je me rappelle.... »

Il appuie son front sur sa main et fait semblant de penser profondément.

« Si, si, il y a une grande erreur dans cette affaire. Nous vous avons envoyé un document faux.... »

La fille lève ses grand yeux mélancoliques vers le vieillard et l'interrompt avec emportement:

— « Voyez-vous, voyez-vous! »

Il y a un reproche si douloureux dans sa voix, que le vieux président prend encore son mouchoir. Cet homme impitoyable est tout ému. Il s'approche de la fille; il passe tendrement la main sur ses cheveux noirs.

« Là-haut, la justice a porté un autre jugement. Va chez toi, ma fille; salue ta mère de ma part et dis-lui que ta sœur Anne a été innocente. »

— « Nous l'avions bien pensé! » murmura-t-elle tout bas, en serrant sa petite main sur son cœur.

COLOMAN MIKSZATH.

L'ÉPIGRAMME

Le nom de Gottfried Keller, l'auteur de « *Sinngedicht* » (l'Épigramme) éveille chez ses lecteurs un sentiment de plaisir tout païen. C'est le mélange le plus curieux et le plus harmonieux de réalisme et d'imagination fantastique. Keller n'appartient à aucune école, mais il fera école : il est optimiste, sans naïveté ; il est religieux dans une certaine mesure, sans savoir très précisément ce qu'il croit. Né à Zurich, en 1819, il passa plusieurs années en Allemagne, où il se voua d'abord à la peinture. Voyant ensuite que ses connaissances techniques n'étaient pas suffisantes, il s'adonna aux lettres, et revint plus tard à Zurich, où il remplit durant quinze ans un poste de secrétaire d'état.

On retrouve le peintre dans ses ouvrages ; souvent même ils ont été comparés à ses tableaux. Une certaine tendance à voir partout des symboles, des intentions existe également chez Keller peintre et chez Keller poète. C'est un curieux mélange du Suisse et de l'Allemand ; mais en lui l'empreinte la plus forte est celle de son pays d'origine. Il est éminemment sobre, positif, même lorsqu'il est profondément poétique ; jamais vague, jamais rêveur, incapable de sentimentalisme, son âme de poète et d'artiste est avant tout une âme saine. Il donne à chaque chose son nom propre, et ses sujets comme ses descriptions ont la crudité et la nudité de la vie, souvent même à un point choquant ; cependant là où c'est nécessaire, il sait être d'une délicatesse et d'une pudeur exquises. Tous les genres et tous les styles lui sont familiers. Il raconte comme un italien ou un espagnol du moyen-âge, d'une manière courte, concise, ne disant que l'essentiel, laissant un travail à faire à l'imagination, mais la forçant à ce travail. D'autres fois, au contraire, il adopte le style familier, aisé, bourgeois, n'épargnant aucun détail, dépeignant la vie réelle de tous les jours, la ridiculisant avec tant

de grâce, de finesse et de bonhomie qu'il excite notre hilarité. On rit en le lisant, mais lorsque la dernière page est tournée, le masque d'Aristophane a rempli son œuvre, et cette lecture laisse derrière elle une impression douloureuse, celle de l'horrible médiocrité du genre humain. Parfois encore il peint en peu de mots, en peu de traits, d'une façon irrésistiblement émouvante, toute la poésie dont Dieu a rempli l'univers, toute la noblesse dont l'âme humaine est capable, toute la beauté qui rayonne sur la terre et le ciel. Cependant c'est un naturaliste pur, et il quitte toujours promptement les hauteurs idéales, comme s'il regrettait de les avoir escaladées.

Keller aime la forme cyclique, elle se retrouve dans presque toutes ses œuvres. Son premier ouvrage : *der grüne Heinrich* appartient à la première de ses deux grandes phases littéraires, celle qu'on peut appeler sa phase subjective : son point de départ est sa propre individualité, ce qui s'est passé en lui et autour de lui. On trouve dans ce roman l'histoire de son développement intérieur ; les circonstances extérieures ressemblent également, en plusieurs cas, à celles qu'il a traversées. Comme lui, Henri est orphelin de père, et grandit libre et indépendant ; comme lui, il se fait peintre et abandonne cette carrière pour se vouer au service de l'état ; comme lui, il aime souvent et beaucoup, parfois même deux femmes à la fois, répondant à des types opposés : la femme douce et la femme vive ; comme lui enfin, il reste célibataire. On peut encore rapporter à cette première phase un petit recueil de poésies d'une forme charmante — qui a été agrandi et complété depuis — et la première nouvelle de la série cyclique : *Die Leute von Seldwyla*. La seconde des histoires de ce volume : *Romeo und Juliet auf dem Lande*, ouvre par contre une ère nouvelle dans le talent de Keller. Il sort entièrement ici de son individualité : les sentiments qu'il exprime sont si universellement humains, la forme qu'il adopte est si remarquable, qu'on peut presque dire que cette nouvelle est la plus parfaite de ses œuvres. *Die Sieben Sagen* parurent ensuite ; quelques-unes de ces légendes sont d'une grâce indescriptible.

En dernier lieu, le Keller actuel, devenu plus positif, plus pratique, plus humoristique encore, nous a donné *Zuricher Novellen*, et enfin le *Sinngedicht*, — qui mieux que tous ses autres ouvrages a contribué à la célébrité de son nom, — et que nous allons reproduire ici en substance pour les lecteurs de la *Revue Internationale*. C'est, sous une forme originale, le cantique des cantiques de l'optimisme, de celui qui a connu la douleur et l'a vaincue. C'est encore un cycle : le début sert de cadre aux nouvelles du milieu, mais il n'y a, pour ainsi dire, pas de lien entre elles. Comme structure, l'influence du *Decamerone* de Boccace est visible. Le problème du *Sinngedicht* c'est l'émancipation des femmes. Cha-

cun des personnages envisage la question à son point de vue ; l'auteur démontre que le fond du problème n'est pas la position de la femme vis-à-vis de la vie en général, mais vis-à-vis de l'homme. Il relie ce problème à celui de la diversité des conditions sociales et prouve, qu'entre les sexes et les classes, l'éducation reçue est la seule différence morale, profonde et véritable.

***

I.

Il y a environ quinze ans, lorsque la physiologie était déjà en honneur, quoique la loi de sélection naturelle ne fût pas encore découverte, M. Reinhard ouvrit un jour ses volets, et laissa pénétrer dans son cabinet de travail le soleil levant, qui venait d'apparaître derrière les montagnes. Une fraîche brise matinale entra avec l'aurore, agitant doucement les lourds rideaux de la fenêtre et l'épaisse chevelure du jeune homme.

La chambre qu'éclairait le jour naissant, était le cabinet d'étude d'un docteur Faust, arrangé cependant avec le confort et les agréments modernes. Au lieu de la cheminée monumentale, des massues effrayantes, des coffres énormes d'autrefois, on ne voyait ici que de fines lampes à esprit de vin, des coupes de porcelaine, de minces tubes de cristal, de petites bouteilles avec leurs fermoirs polis, remplies de matières de toutes sortes, sèches ou liquides, telles que des sels, des acides, des cristaux. Les tables étaient convertes de cartes géodésiques, de minéraux, de modèles de feldspath; des piles de revues scientifiques chargeaient les chaises et les divans; sur de petits guéridons, brillaient les instrument de physique en laiton. Aucun monstre rembourré ne pendait à la voûte enfumée. Seule, une grenouille vivante, se blottissait modestement dans un verre, attendant sa dernière heure. Même le squelette traditionnel manquait dans l'angle abscur. Par contre, l'on apercevait une rangée de crânes d'hommes et d'animaux, qui avaient l'air si propres et si appétissants, qu'on se serait cru plutôt dans le cabinet de toilette d'un muscadin, que dans le lugubre laboratoire d'un vieux savant. Au lieu d'herbiers poudreux, c'étaient de fines feuilles, couvertes de dessins de plantes, et au lieu de sales in-folio de cuir, des ouvrages anglais de luxe, imprimés sur toile.

On pouvait ouvrir n'importe quel volume on quel cahier, on ne voyait que du latin, des colonnes de chiffres et des logarithmes. Aucun de ces livres ne traitait de choses humaines et morales, ou — comme on l'aurait dit il y a cent ans — de choses du cœur et du goût.

Reinhard voulut immédiatement se remettre au travail subtil et silencieux dont il s'occupait depuis des semaines. Au milieu de la chambre se trouvait un appareil ingénieux, dans lequel un rayon de soleil était emprisonné, amené là par un tuyau de cristal pour éclairer, si possible, le mystère intérieur de cette machine transparente. Depuis plusieurs jours, Reinhard se tenait devant elle, le crayon à la main, regardant dans le tube et écrivant chiffres sur chiffres.

Ce jour là, quand le soleil fut un peu plus haut à l'horizon, il ferma de nouveau la fenêtre, se privant ainsi de la vue de cette belle nature, et de tout ce qui y vivait et s'y agitait. Il ne laissa passer dans la pièce assombrie qu'un seul rayon de lumière, par un petit trou percé dans le volet. Quand ce rayon fut soigneusement dirigé sur l'instrument, Reinhard, sans tarder, voulut reprendre son travail où il l'avait laissé la veille.

Tout-à-coup il ressentit une légère douleur à l'un de ses yeux, il le frotta avec le bout du doigt; le mal persistant, il essaya de se servir de son autre œil, mais celui-ci aussi le faisait souffrir. C'est donc que ce travail assujetissant lui avait gâté les yeux! Surtout, sans doute, le passage rapide du cristal rayonnant à l'obscurité, dans laquelle il devait écrire ses chiffres.

Il s'en rendait compte à cette heure, et recula pensif. Si sa vue s'affaiblissait, c'en était fait à jamais de toutes ses recherches scientifiques! Découragé, il se jeta dans un fauteuil moëlleux, et dans le silence, la solitude et l'obscurité qui l'entouraient, de singulières pensées lui montèrent au cerveau.

Il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse dans un tourbillon joyeux, où il avait suffisamment observé les hommes pour arriver à la conviction de la connexion du monde moral avec le monde physique, et comme, en général, pas un mot n'est prononcé, fut-il aussi insignifiant que le bruissement d'un brin d'herbe dans une prairie, qui ne soit en même temps cause et effet, il s'était adonné uniquement à l'étude de la matière.

Depuis des années, il oubliait la vie humaine, et ne se sou-

venait pas que lui aussi avait été autrefois sage et fou, gai et triste. Maintenant, il riait seulement lorsqu'il découvrait des complications et des développements inattendus dans ses combinaisons chimiques; il n'était de mauvaise humeur que quand il apercevait quelque erreur dans ses calculs, ou qu'il observait mal ou cassait un verre; il n'était joyeux et satisfait que lorsqu'il croyait voir les phénomènes innombrables de la nature, ramenés à une simple unité.

C'est pourquoi aujourd'hui il se sentait mal à l'aise; il s'attristait de la perspective de perdre ses yeux, qui lui procuraient la vue de tant de choses intéressantes et bonnes. Insensiblement, la silhouette de l'homme se mêla à ses visions, non dans ses éléments décomposés, mais dans son ensemble. Comme elle lui apparaissait maintenant belle et séduisante! quelles paroles harmonieuses elle laissait échapper! Soudain, il lui prit un ardent désir de parcourir la mer transparente de la vie et de faire aborder çà et là, en liberté, son petit navire à la côte, où l'attiraient tant de choses gracieuses et charmantes. Mais pour l'aider dans cette étude de mœurs humaines, il n'avait pas le plus petit appui, pas la moindre relation. Il s'était isolé et immobilisé; tout était silencieux et sombre autour de lui. Un sentiment accablant et intolérable le saisit, il s'élança et ouvrit largement les persiennes, afin que la lumière entrât de nouveau dans l'appartement obscurci. Puis il courut au grenier, où il avait entassé dans une vieille armoire un tas de livres négligés qui traitaient de ces choses humaines qu'il avait à moitié oubliées.

Il prit un livre, le secoua suffisamment pour enlever la poussière de la couverture, et s'écria:

— Viens, brave Lessing! Ton nom, il est vrai, est dans la bouche de toutes les blanchisseuses, mais elles ne se doutent pas de ta vraie nature, qui est le talent universel uni à l'éternelle jeunesse, à une bonne fois absolue, sans fausseté et passée au creuset.

C'était un volume de Lessing, de l'édition Lachmann, où se trouvaient les poésies de Fréderic de Logau. En l'ouvrant, le passage suivant tomba sous les yeux de Reinhard:

> **Comment changeras-tu les lis blancs en roses rouges?**
> **Embrasse une blanche Galatée, et elle rougira en riant.**

Aussitôt il rejeta le livre et s'écria:

Merci de l'excellent conseil que me donne la bouche d'un mort, disparu déjà depuis longtemps! Oh! je savais bien qu'on n'avait qu'à t'interroger, pour obtenir immédiatement une réponse spirituelle.

Et Reinhard, reprenant le livre, lut une seconde fois l'épigramme à haute voix. Puis il s'écria: Quelle charmante expérience à faire! Elle est si simple, si claire, si juste, si engageante! Rougissant en riant!... Embrasse une blanche Galatée et elle rougira en riant.

Il répéta plusieurs fois ces paroles, tout en revêtant ses habits de voyage. Puis il appela son vieux domestique, pour lui aider à faire rapidement son portemanteau. Il l'envoya ensuite lui commander, pour plusieurs jours, le meilleur cheval de louage qu'on pût trouver. Il confia au vieillard la surveillance de sa maison, et une heure après il passait sous la porte de la ville, décidé à ne pas revenir, avant d'avoir mis en pratique l'épigramme de Logau.

Il l'avait transcrite sur un feuillet de papier, comme un précepte, et l'avait mise dans son portefeuille.

II.

Après que Reinhard se fut promené quelque temps dans la campagne, encore humide de rosée, où l'on voyait des faux étinceler au soleil et de fraîches moissonneuses étendant des bottes de foin sur les prairies, il arriva à un grand et beau pont qui, vu l'heure matinale, était silencieux et désert. A l'entrée se trouvait la maisonnette en bois du péager, bâtie élégamment et couverte de volubilis en fleurs. Près de là coulait une petite fontaine, où la fille du péager venait de se laver, et devant laquelle elle se coiffait. Quand elle s'approcha du cavalier pour lui demander la contribution, celui-ci vit qu'elle était une belle fille pâle, élancée, avec un visage fin et gai et de grands yeux hardis. Sa chevelure brune dénouée couvrait ses épaules et ses bras, qui ainsi que sa figure et ses mains étaient encore humides de la fraîche eau de la source.

— Vraiment, mon enfant, lui dit Reinhard, vous êtes la plus

belle péagère que j'aie jamais vue, et je ne vous donnerai pas d'argent avant d'avoir causé avec vous.

Elle répondit : — Vous êtes bien matinal, monsieur, et de bonne humeur dès l'aube. Mais si vous voulez me répéter que je suis belle, je parlerai avec vous aussi longtemps, que vous en aurez envie, vous redisant chaque fois que je n'ai jamais rencontré de plus fringant cavalier que vous.

— Eh bien ! je le répète ; celui qui a construit ce pont et cette artistique maisonnette, doit être satisfait d'y voir une si belle fille !

— Il ne l'est pas, car il me déteste.

— Comment, il vous déteste ?

— Oui, car lorsqu'il passe la nuit avec ses chevaux, je le fais attendre avant de sortir pour tirer la barrière. Cela le fâche, surtout quand il fait froid et qu'il pleut.

— Et pourquoi n'ouvrez vous pas la barrière ?

— Parce que je ne peux pas le souffrir !

— Qu'a-t-il fait pour vous déplaire ?

— Il est amoureux de moi, et ne me regarde pourtant jamais, bien que nous ayons grandi ensemble. C'était le fils d'un pêcheur du voisinage. Plus tard, il est devenu un grand architecte et ne veut plus me connaître ; il a honte, devant moi qui suis jolie, d'avoir toujours à ses côtés une femme bossue et borgne.

— Comment, celui qui a conçu de si belles choses, a-t-il choisi une femme si laide ?

— Elle était le fille d'un rentier, qui seul pouvait lui faire obtenir la construction du pont ; ce qui l'a rendu riche et célèbre.

— Est-il vraiment amoureux de toi ?

— Certes, il passe toujours par ici, même quand il doit faire un détour, et malgré cela il ne me regarde pas.

— N'avez-vous pas pitié de lui, ou bien plutôt en seriez-vous éprise ?

— Si cela était, je ne vous en parlerais pas. Selon moi, celui qui épouse une femme et qui voudrait bien en regarder d'autres, mais n'a pas le courage nécessaire, est un triste sire, dont il ne vaut pas la peine de s'occuper.

— Vous avez raison ! C'est donc uniquement pour bâtir ce pont qu'il a épousé la bossue ?

— Oui, mais il aurait pu renoncer au pont, et me prendre pour femme !

— Il a préféré l'utile et vous avez gardé votre beauté ! Vous êtes bien à votre place ici, car plusieurs paires de yeux peuvent vous voir et vous admirer.

— C'est mon plus grand plaisir. J'aimerais à rester cent ans devant cette maisonnette, et être toujours jeune et jolie. Les bateliers me saluent quand ils passent sous le pont et tous les piétons me regardent ! Je le sens, même quand j'ai le dos tourné, et je ne demande rien de plus. Monsieur l'architecte est le seul qui ne lève jamais les yeux sur moi. Mais à présent, payez la contribution et passez, je vous ai suffisamment parlé.

— Je ne te payerai pas, mignonne, avant que tu ne m'aies donné un baiser !

— Un baiser ? Voyons, payez et passez !

— Ce que je te demande est très-flatteur, car je n'embrasse pas n'importe quelle jeune fille. Si tu te laisses faire bien gentiment, je répandrai, partout où j'irai, la réputation de ta beauté et je compte aller loin.

— C'est inutile, chaque belle chose se loue par elle même.

— J'en parlerai, même si tu ne m'embrasses pas, chère belle. Tu es trop charmante pour qu'on ne le dise pas. Voilà l'argent !

Il le lui mit dans la main. Alors elle posa son pied sur l'étrier, et s'élançant vers lui, l'entoura de ses bras et l'embrassa en riant. Mais elle ne rougit pas. Cependant son blanc visage aurait gagné à se colorer. Elle riait toujours, lorsqu'ayant passé le pont, il se retourna pour la regarder une fois encore.

— L'essai n'a pas réussi, se disait-il. Les éléments indispensables n'étaient pas réunis. Mais le problème est délicieux, et le succès me récompensera !

III.

Il chemina jusqu'à midi, sans qu'aucune autre occasion favorable se présentât. A ce moment la faim lui rappela qu'il était temps de songer à se restaurer. Il allait arrêter son cheval devant l'auberge, lorsqu'il se souvint que le pasteur de l'endroit était une vieille connaisance. Il se dirigea vers le presbytère, où son arrivée excita un grand étonnement et une joie non

dissimulée. L'on se mit immédiatement à préparer les terrines, les pots, les assiettes, les verres, les confitures, les pâtisseries nécessaires pour compléter le dîner journalier. En dernier lieu apparut une jeune fille florissante, dont Reinhard avait oublié l'existence. Ses joues étaient légèrement colorées de rose et son long nez, pareil à l'aiguille d'une horloge, se dirigeait toujours pensivement vers la terre, le regard modeste suivait la même direction. Elle salua l'hôte sans lever les yeux, et disparut incontinent dans la cuisine.

Le père et la mère entretinrent alors Reinhard exclusivement des destinée de leur foyer. Leurs discours trahissaient un grand amour de l'exactitude. Ils avaient classé les plus petites circonstances et expériences de leur vie quotidienne, et mis chaque évènement sous son vrai jour. Le pasteur ajouta pieusement, pour donner une haute portée à ses récits que sa confiance professionnelle dans la bonté de Dieu était la vraie direction d'une existence terrestre, aussi merveilleuse que la leur. Sa femme confirma ses paroles avec empressement. Puis elle termina ses plaintes et ses actions de grâce par l'éloge de son mari et par les remerciements dûs à Dieu, qui considérant cette petite famille—si paisible et si mouvementée—comme un chef-d'œuvre de sa Providence, la gardait pure et sans tâche, ne permettant pas au moindre sentiment mauvais de troubler sa transparence de cristal.

Tout ce verbiage s'accordait parfaitement avec les nombreuses cloches de verre, destinées à préserver de la poussière les souvenirs de famille, ainsi qu'avec les innombrables petits cadres pendus symétriquement à la muraille, et contenant des silhouettes, des souhaits de bonheur, des cantiques, des épitaphes, des versets de l'Ecriture, ainsi que des couronnes et des paysages en cheveux. Dans une armoire vitrée brillaient des tasses de porcelaine, ornées d'initiales, des verres polis, couverts d'inscriptions, des fleurs de cire, et des livres d'église aux fermoirs dorés.

Quand la fille du pasteur revint, soigneusement habillée, elle avait l'air, elle aussi, de sortir d'une armoire vitrée, remplie d'épiceries. Elle portait une robe de soie bleu clair, qui enserrait trop étroitement la poitrine ronde que son joli nez pensif semblait toujours désigner aux regards. Elle avait mis

aussi deux petites boucles d'oreille, et s'était attaché autour du corps, un grand tablier de cuisine, complétement blanc. Elle posa un pouding sur la table, avec autant de solennité que si elle avait tenu dans ses mains le globe du monde. Sa personne répandait l'odeur agréable des gâteaux parfumés qu'elle venait de pétrir.

Ses parents la traitaient très-cérémonieusement. Elle rougit plusieurs fois sans motif apparent et finit par disparaître. Elle alla dans la cour où le cheval de Reinhard était attaché et lui donna à manger avec des soins infinis. Elle lui mit sous le nez une table de jardin, et plaça à sa portée, dans sa corbeille à ouvrage, quelques débris de pain et de biscuits. Elle posa aussi, à côté, un petit arrosoir vert rempli d'eau, caressa le cheval d'une main craintive, et fit un tas d'autres choses. Puis elle se rendit dans sa petite chambre pour transcrire vite dans son journal cet événement si inespéré. Ensuite elle écrivit une lettre.

Pendant ce temps, Reinhard descendit dans la cour pour seller son cheval. Celui-ci s'était fourré le nez dans l'arrosoir et ne pouvait plus l'en sortir. Le panier à ouvrage pendait à l'arrosoir, et le pauvre animal essayait vainement de se débarrasser de ces deux objets. Reinhard rit si fort que la fille de la maison l'entendit et se pencha à la fenêtre. Quand elle eut compris de quoi il s'agissait, elle descendit précipitamment, prit le tout très à cœur, et supplia Reinhard, presque en tremblant, de n'en parler ni à ses parents, ni à personne, car elle deviendrait pour longtemps le point de mire des moqueries de la famille. Il la rassura poliment et elle se sauva comme une biche effarouchée avec le panier et l'arrosoir. Pourtant elle se montra de nouveau quelques moments plus tard, derrière un buisson de sureau, ayant l'air d'avoir une grave demande à faire. Reinhard se glissa derrière le bosquet; elle sortit alors de sa poche une lettre soigneusement cachetée avec une magnifique adresse qu'elle tendit au jeune homme, en le priant tout bas de la faire parvenir, sans faute, à une amie, habitant non loin de la route qu'il devait parcourir; ce billet contenait une importante commission.

D'une voix tout aussi basse et significative, Reinhard lui raconta que par suite d'un vœu sacré, il devait l'embrasser,

et cela sans résistance de sa part. Elle voulut se sauver immédiatement, mais il la retint — chuchotant à son oreille — que, si elle lui faisait de l'opposition, il révélerait le mystère de l'arrosoir. Alors, toute tremblante, elle demeura devant lui, et lorsqu'il l'entoura de ses bras, elle se leva sur la pointe des pieds et lui rendit ses baisers, avec les yeus fermés et le visage entièrement couvert de rougeur. Mais elle ne rit pas, elle était sérieuse et recueillie comme si elle accomplissait un acte religieux. Reinhard, pensant qu'elle était effrayée, la retint un moment contre lui, puis l'embrassa de nouveau. Tout aussi solennellement que de prime abord, elle lui rendit ses baisers, devenant encore plus rouge, mais toujours sans sourire. Après quoi elle disparut comme un éclair.

Quand il rentra dans la maison, le pasteur vint gaiement à sa rencontre et lui montra son journal, où le fait de sa visite était consigné en paroles édifiantes.

Sa femme ajouta : — Moi aussi, j'ai écrit quelques lignes dans mon livre de souvenirs, cher Reinhard, afin que l'agréable surprise que vous nous avez faite, reste bien gravée dans notre mémoire.

Il se sépara tres-amicalement d'eux, sans que la jeune fille eut reparu.

— De nouveau je n'ai pas réussi ! s'écria-t-il en quittant la cure, mais cette *poursuite artistique* devient de plus en plus charmante, à mesure que les difficultés augmentent.

IV.

Comme son cheval devait encore avoir besoin de nourriture, il descendit non loin du village, devant une auberge isolée, placée au bord d'un grand bois et portant, comme enseigne, un cor de chasse doré. Au dessus de la forêt s'élevait une belle montagne, couverte de verdure. La grande route se déroulait en larges contours sous le feuillage épais des arbres.

Une belle femme causait sous le porche ombragé de l'hôtellerie. Elle n'était pas moins jolie que la fille du pasteur et que celle du péager, mais elle semblait plus robuste. Elle portait une robe noire, finement plissée, avec des bandes rouges et le large volant brodé de ses manches de chemise, d'une blancheur

éclatante, retombait jusque sur son coude. Au milieu de ses tresses de cheveux brillait un ornement d'argent, dont la forme flottait entre celle d'une cuillère et d'un sifflet.

Elle salua en souriant le voyageur et lui demanda ce qu'il désirait.

— Un peu d'avoine pour le cheval? dit-il. Et, comme il fait ici frais et agréable, un verre de vin pour moi, s'il vous plaît?

— Vous avez raison, l'endroit est joli et tranquille, l'air y est bon. Prenez place, je vous prie.

Elle se leva pour aller chercher du vin et revint avec la carafe transparente. Tandis qu'elle tamisait alertement l'avoine et l'égrenait devant le cheval, sans rien perdre de sa grâce, Reinhard admirait sa belle taille et sa démarche assurée et se disait en lui-même: Comme le monde est plein de belles créatures, toutes différentes les unes des autres!

La femme se rassit près de la table, et reprit son ouvrage.

— Vous êtes seule à la maison? demanda le jeune homme.

— Toute seule, répondit-elle aimablement, montrant une rangée de dents blanches; nos gens sont aux champs qui ramassent le foin.

— Le foin est-il bon cette année?

— Assez. Si le printemps n'avait été trop sec, il aurait été meilleur. Mais tout ne peut pas réussir.

— C'est vrai. D'ailleurs ce beau temps doit avoir été favorable aux arbres fruitiers, ils ont dû fleurir parfaitement. Il y aura, sans doute, beaucoup de fruits cette année?

— Nous l'espérons; à moins que le temps ne devienne tout-à-coup trop mauvais.

— Et, quant au foin, combien coûte-t-il à présent?

— La dernière année a été mauvaise; aussi, tant que le nouveau ne sera pas rentré, il sera toujours cher. La semaine dernière, on le payait un thaler, je crois.

— Le quintal de foin coûte encore un thaler?

— Ne vous tourmentez pas davantage à ce sujet, dit la belle fille en souriant. Dites-moi, sans tant de façons, les drôleries qui sont au bout de votre langue. Je puis supporter la plaisanterie, et je sais me défendre.

— Que voulez-vous dire par cela?

— J'ai bien vu dans vos yeux tout le temps que vous auriez mieux aimé parler d'autre chose que du foin, et préféré me faire la cour pendant que votre cheval mangeait. Comme je représente la fille d'auberge qui garde seule la maison, et vous le brillant cavalier qui passe sur la route, dites-moi ce qui se débite en pareilles circonstances. Commencez, monsieur, soyez spirituel et galant, et je minauderai et ferai la prude.

— Je veux bien... mais vous m'avez tellement stupéfié, que je ne trouve rien à dire.

— Rien? ce n'est pas grand chose! Devons-nous intervertir les rôles? dois-je vous débiter des galanteries, pendant que vous baisserez les yeux? Bien, je commence. Vous êtes vraiment le plus bel homme que j'aie vu depuis longtemps passer sur la route!

— Croyez-vous, par hasard, que cela ne me flatte pas?

— Je suis sûre du contraire. Quand je vous ai vu venir, je me suis dit: Dieu soit loué! voilà un jeune homme qui chevauche hardiment à travers le monde. Mais quand vous m'avez parlé de foin, et que vous m'avez fait des yeux de chat tournant autour du rôti, mon opinion a changé.

— Vous vous départissez de votre rôle, et me dites des impertinences!

— J'y reviens immédiatement. Vous avez de si bonnes manières qu'on est heureux de vous prendre comme vous êtes, puisque nous, pauvres femmes, nous devons toujours nous contenter de l'apparence, sans pouvoir jamais arriver à la réalité. Je vous considère comme une belle apparition qui va se dissiper, et je profite de cette plaisanterie pour vous dire que vous me plaisez beaucoup.

— Quand, tout à l'heure, vous avez tamisé l'avoine, j'ai vu que vous étiez à la fois forte et gracieuse. Mais votre manière de parler ne s'accorde guère avec votre costume campagnard. Ce n'est pas qu'il ne vous aille à merveille.

— Peut-être n'ai-je pas toujours porté ce costume, peut-être l'ai-je toujours porté. Chacun a son histoire, et je ne profiterai, certes pas, de cette occasion, pour vous raconter la mienne. Je préfère vous dire que vous me plaisez, sans que vous sachiez qui je suis. Continuez votre chemin en restant un inconnu pour moi, comme je demeure pour vous une inconnue.

La jeune femme prononça ces paroles avec tant de charme, et avec un sourire si persistant sur ses lèvres rouges, que Reinhard ne put s'empêcher de lui dire:

— Comme je voudrais que vous confirmiez cette flatteuse sympathie par un baiser.

— Qui sait! répondit-elle. Cette idée pourrait peut-être me venir, à condition que ce soit moi qui vous embrasse, et non pas vous.

Elle fit un mouvement, comme si elle voulait se rapprocher de lui. A cet instant une ombre froide passa sur son visage, ses yeux brillèrent incertains entre la colère et le désir, un sourire à demi moqueur flotta sur ses lèvres, et avec un embarras imperceptible elle se rejeta en arrière, et se retourna pour abreuver le cheval. Reinhard voulut l'en empêcher, mais elle le pria froidement de la laisser faire.

Elle était assez perplexe. Vu l'état des choses, elle devait attendre que Reinhard lui offrit de nouveau l'occasion de l'embrasser, et elle comprenait, que s'il l'oubliait, elle se sentirait offensée. Lui, en avait la plus grande envie. Mais, en la voyant si complaisante, il craignit de la voir sourire sans rougir. Et comme il avait déjà passé par cette expérience, en observateur consciencieux il ne voulut pas la répéter. Son but lui semblait si désirable et si charmant que pour l'atteindre, il se croyait obligé d'éviter tout essai inutile.

Pour sortir de cette situation avec honneur, il affecta la crainte de lui déplaire par des plaisanteries trop vives. Il paya sa chopine et partit en faisant un salut poli, qu'elle lui rendit, sans que rien d'autre ne se passât entr'eux.

— Nous ne soufflerons pas dans ce cor de chasse, se dit il en regardant une dernière fois l'enseigne. Peut-être la commission de la fille du pastenr me conduira-t-elle sur la vraie voie, comme le bien conduit au mieux. Cherchons en attendant le sentier de traverse qui mène au château habité par l'amie.

V.

Il trouva bientôt le chemin de traverse, c'était un vrai labyrinthe. Il se perdit immédiatement dans un réseau de petits sentiers et de ruisseaux desséchés, tantôt montant, descendant,

s'égarant dans de sombres bois de sapins ou dans d'épais buissons. Il grimpa ainsi toujours plus haut sans s'en rendre compte et s'aperçut enfin qu'il se trouvait sur la partie septentrionale de la montagne. Pendant des heures, il erra de tous côtés et se vit souvent obligé de conduire son cheval par la bride.

— Ce qui germera pour moi dans ce lieu inculte s'écria-t-il irrité, sera plutôt sans doute un chardon épineux qu'une blanche Galatée.

Mais, insensiblement, cet enchevêtrement se transforma en un parc artistement planté qui s'étendait sur le versant occidental de la colline. Le chemin il est vrai courait toujours, sous les bois, parfois plus ou moins large ou étroit; ici s'ouvrant sur la plaine, là traversant d'obscurs buissons. Seulement les traces de culture devenaient de plus en plus distinctes, et trahissaient même une direction habile et intelligente.

Ne sachant absolument pas où il se trouvait, il avait peur de passer pour un intrus et un dévastateur. Les fers de son cheval déchiraient sans miséricorde le sol finement râtelé, piétinaient l'herbe et les fleurs des bois soigneusement cultivées, et détruisaient les marches de gazon qui conduisaient à de petits monticules. Tout en désirant ardemment échapper à sa situation présente, il le craignait en même temps, et maudissait le sort qui l'avait conduit en une semblable impasse.

Tout-à-coup les bois et les taillis s'éclaircirent. Il se trouva sur un étroit sentier, menant directement dans un jardin ouvert qui n'avait pour toute clôture qu'une mince grille de fer doré. Il aurait volontiers sauté d'un bond, par dessus la grille et le jardin, mais comme cela n'était guère possible, il continua fièrement son chemin — sans descendre de cheval et avec le courage du désespoir — au milieu des parterres et à travers le sentier ondulé, dont l'animal soulevait joyeusement le sable blanc.

Il arriva enfin devant la petite grille qui fermait le jardin, et retenant sa monture, observa d'abord l'endroit, indifférent à la pensée d'être surpris dans cette situation critique, car se cacher était désormais impossible.

Il était sur une grande terrasse, située au penchant de la montagne, et sur laquelle une belle maison s'élevait. Devant elle s'étendait un terrain spacieux, planté de platanes puissants et séparé par des balustrades de pierre, de la pente roide de la

colline. Par dessus le parapet, l'on apercevait un large fleuve, se déroulant au loin en de vastes circuits. Le soleil couchant à l'horizon, illuminait le tout de sa splendeur et donnait au paysage quelque chose d'oriental. Le reste de la terrasse était couvert de corbeilles de fleurs, et c'était là que se tenait Reinhard, très-embarrassé. Il vit, à son grand dépit, que deux courtes avenues conduisaient de la balustrade à la cour de la maison.

Sous les platanes une fontaine de marbre blanc s'élevait, semblable à un monument carré, au milieu de l'esplanade. Des quatre côtés une eau limpide coulait dans des coquilles plates, supportées par des dauphins. Des paquets de roses flottaient sur la surface limpide; l'eau n'avait qu'une main de profondeur et laissait apercevoir le marbre immaculé de la coquille. Une jeune fille élancée, habillée de blanc et le visage ombragé par un large chapeau de paille, était tranquillement occupée à enlever aux fleurs leurs feuilles flétries, et à les arranger en bouquets.

Le soleil couchant éclairait cette fontaine blanche et cette calme silhouette de femme sur lesquelles le feuillage pâle des platanes jetait son ombre verte et transparente.

Le tableau enchanteur, formé par la fontaine de marbre et la jeune fille blanche, ressemblait plutôt à une création idéale de l'imagination qu'à la réalité; cette vue augmenta la terreur du pauvre Reinhard: droit sur son cheval, il semblait changé en statue. Mais l'animal flairant un bon gîte, se mit à hennir malencontreusement. A ce bruit l'apparition se retourna; surprise elle regarda de tous côtés, et finit par apercevoir, derrière le léger treillage doré, le cavalier déconcerté qui la contemplait; il restait immobile. Après l'avoir examiné un instant, elle se rapprocha de lui, pour voir si elle ne rêvait pas. Puis se rendant compte de la réalité de ce personnage, elle ouvrit avec un mouvement d'humeur la petite porte et regarda le jeune homme avec des yeux interrogateurs qui l'invitaient à sortir au plus vite de son jardin. Ensuite elle se retourna du côté de la fontaine, et saisissant une poignée de roses, attendit ce qui allait se passer.

Enfin Reinhard descendit de cheval, et conduisant humblement sa monture derrière lui, il arriva devant la ravissante créature; sans mot dire, il lui tendit, en s'inclinant profondément, la lettre de la fille du pasteur.

Ou pour mieux dire, ce ne fut pas la lettre qu'il donna, mais le feuillet sur lequel il avait écrit l'épigramme.

> Comment changeras-tu les lis blancs en roses rouges?
> Embrasse une blanche Galatée, et elle rougira en riant.

Il ne découvrit sa bévue, que lorsque la jeune fille eut lu le papier.

Elle le tenait entre ses doigts et regardait, avec ses grands yeux, le pauvre Reinhard rouge et confus. Puis en silence, elle rendit l'épigramme. Alors le jeune homme bégayant des excuses, lui remit la lettre. Quand elle vit le grand cachet, une gaîté de bon augure, se répandit sur son visage. Ses yeux sombres brillèrent, et après avoir lu elle dit malicieusement:

— Tout ceci est très-extraordinaire. Un inconnu tombe du ciel avec son cheval et s'accroche comme une grive au faible treillage de mon jardin, après avoir dévasté parterres et sentiers. Il m'apporte une lettre marquée du cachet professionnel d'un vénérable ecclésiastique, avec la Bible, le calice, la croix, dans laquelle mon amie, la fille du pasteur de la vallée, me supplie, dans les termes les plus touchants, de lui envoyer des semences de raifort. Si vous êtes en état de vous défendre et d'expliquer votre singulière arrivée, soyez le bienvenu dans cette demeure haut perchée, et comme en l'absence de mon oncle paralytique qui doit garder la chambre, c'est moi qui en fais les honneurs, je tiens à être éclairée sur les motifs de votre singulière manière d'agir.

La jeune fille était si vivement éclairée, non seulement par la lumière du soleil couchant, mais aussi par une lueur intérieure, que ce pur rayonnement encouragea Reinhard et lui redonna son assurance. Pour la première fois, il comprenait la profonde signification de l'épigramme du vieux Logau, et tout en se disant, qu'ici surtout il aimerait à la mettre en pratique, il réfléchissait aussi aux énormes difficultés qu'il rencontrerait, sans doute, dans cette entreprise téméraire.

GOTTFRIED KELLER.

(À suivre dans la prochaine livraison).

A TRAVERS LES ROMANS

OCTAVE FEUILLET, *La Veuve* (*Revue des deux mondes*). — RHODA BROUGHTON, *Belinda;* Tauchnitz edition. — WILHELMINE VON HILLERN, *Friedhofblum;* Gebrüder Praetel. — D. PEDRO DE ALARCON, *La Prodiga;* Perez Dubrull.

Ce mois de l'année en général n'est pas favorable aux romans ; les livres d'étrennes absorbant le temps et les soins des éditeurs, aussi n'y a-t-il presque aucune nouveauté littéraire à citer, si on en excepte celles que fournissent les revues. Nous voyons là au premier rang le nom célèbre du plus délicat des romanciers français, M. Octave Feuillet, qui depuis plus de deux ans n'avait rien offert à ses lecteurs. Il vient aujourd'hui leur faire — sous la forme concise et brève qu'il adopte toujours davantage — le triste et émouvant récit d'un douloureux cas de conscience.

C'est l'histoire de deux amis, qui dès l'enfance se sont jurés une éternelle amitié. L'un, Robert de la Pave, lieutenant de vaisseau, figure de forban, nature fougueuse, caractère énergique et enthousiaste. L'autre, Maurice de Frémeuse, capitaine d'artillerie, cachant sous une apparence frêle un cœur bien trempé. « Élégant et doux d'aspect, l'œil bleu, la moustache « fine et fauve, il ne s'animait qu'au milieu du fracas de ses « canons, et son charmant visage prenait alors des airs terri- « bles d'archange combattant. Du reste il n'était pas d'un tem- « pérament démonstratif ; sa sensibilité, quoique très-vive, avait « toujours été timide et réservée. »

Les hasards de leur carrière séparent souvent les deux amis, mais ils se retrouvent à l'époque des congés, car à la campagne leurs propriétés se touchent. Un jour Maurice qui était en Afrique avec sa batterie, reçoit de Robert la lettre suivante :

« As-tu quelquefois rencontré dans le monde Mlle Marianne « d'Epinoy, fille de feu le général d'Epinoy ? Réponds-moi par « dépêche. Très-urgent. »

Stupéfaction de Frémeuse qui ne comprend rien à cette question et qui rédige en ces termes le télégramme qu'on lui demande :

« Jamais de la vie ! »

L'explication ne tarde pas à arriver. Robert est amoureux fou de Marianne d'Epinoy. Mais au moment de la demander en mariage un scrupule l'a saisi :

« Je me suis dit — tu connais mes chimères ! — que tu avais « pu rencontrer cette jeune fille à Paris, que si tu l'avais ren- « contrée tu devais nécessairement l'adorer !... Sur ce point si « capital, j'ai voulu m'éclairer tout de suite,... car, plutôt que « de compromettre dans une rivalité d'amour notre amitié sainte, « je me serais sauvé au bout du monde. »

Suit le récit de sa rencontre avec Marianne et la description de sa personne :

« Elle est belle sans doute.... mais ce n'est qu'un détail qui « lui est commun avec d'autres femmes. Ce qui n'est qu'à elle, « c'est son air, sa tournure, sa démarche, ce je ne sais quoi « qui ne peut se peindre et qui faisait dire à Villedieu, le plus « prosaïque des hommes : — C'est une déesse ! »

Voici les personnages posés. Le mariage a lieu. Robert de la Pave, avec trois cent mille livres de rente, n'est pas un parti qu'on refuse ; son bonheur serait complet si Maurice avait pu assister à la cérémonie, mais les exigences du service ne permettent pas à celui-ci de revenir en France.

Parmi les conséquences de cette union il s'en produisit une assez rare. L'amour de Robert pour sa femme, au lieu de diminuer, s'exalte par la possession. Lorsque, son congé expiré, il est appelé à reprendre la mer, le courage lui manque, il préfère renoncer à sa carrière et donne sa dimission. Cette défaillance morale afflige profondément le capitaine de Frémeuse et lui fait concevoir une sorte d'antipathie contre Mme de la Pave.

Sa correspondance avec Robert continue cependant assidue et affectueuse, seulement peut-être laisse-t-il trop percer sous des formes doucement ironiques, l'hostilité sourde qu'il nourrit contre la femme de son ami.

Les deux jeunes gens se retrouvent l'année d'après. C'est en 1870; M. de Frémeuse sert sous le général Chanzy, M. de la Pave commande un bataillon de mobiles. Celui-ci avant de quitter sa femme a voulu lui donner un témoignage suprême de son amour et lui a laissé la totalité de sa fortune. La reconnaisance d'une telle libéralité, les émotions de la séparation, semblent donner à l'affection tranquille de Mme de la Pave pour son mari quelque chose de plus vif et de plus passionné, dont les lettres qu'elle lui adresse portent l'empreinte. Robert montre ces lettres à Maurice.

« — Elle m'aime, lui disait-il, elle m'aime comme elle ne m'a « jamais aimé, je le sens, et je sens aussi, ajoutait-il avec un « sourire amer, que je ne la reverrai jamais.

« C'étaient là d'étranges paroles dans la bouche d'un homme « d'un naturel si viril et si ferme. Maurice ne les entendit pas « sans surprise et sans inquiétude.

« Un soir comme ils se promenaient tous deux aux avant-« postes en fumant, Robert de la Pave, le front plus sombre « encore que de coutume, s'arrêta brusquement devant Maurice « et lui dit :

« — As-tu remarqué que je me ménage au feu?

« — Ça, dit Frémeuse en riant, tu en es incapable, quand « tu le voudrais!

« — Si fait... pardon! je me ménage; je m'en aperçois, et « je crois que mes hommes s'en aperçoivent aussi. — Et après « un moment: — Avoue que tu me trouves lâche!

« — Allons donc! tu es héroïque du matin au soir; je « l'entends dire à tout le monde.

« — Non, je sens que je me ménage. »

Cette crainte d'être lâche pousse Robert à exposer sa vie avec une témérité folle. Il reçoit un éclat d'obus en pleine poitrine. Maurice appelé en toute hâte vient recevoir les adieux de son ami. Toute cette scène entre les deux hommes est d'une beauté tragique. Elle emprunte encore aux circonstances extérieures un cachet plus funèbre.

« Ils étaient arrivés devant une de ces grandes huttes que « les charbonniers dressent pour une saison à la lisière des « bois. On voyait à travers les fascines de la cloison une lu- « mière dont les reflets tremblaient au dehors, sur la neige. « Des groupes de mobiles étaient couchés sous les arbres. « Deux ou trois hommes causaient à voix basse devant la « porte.

M. de Frémeuse entra.

« Robert de la Pave était étendu au milieu de la hutte, « sur un amas de couvertures et de sacs de soldat, son uni- « forme largement ouvert, sa chemise plaquée de taches rou- « ges . . . . . Ses grands yeux, grandis encore par la fièvre, « eurent un éclair de joie en apercevant M. de Frémeuse.

« — Ah! dit-il d'une voix forte et brève, heureux de te voir! « bien heureux!

Lorsqu'on les eut laissés seuls, M. de la Pave saisit la main de Maurice et la presse avec force.

« — Mon ami, lui dit-il, tu prendras tout ce que j'ai sur « moi, ma croix, mes bagues, tous mes bibelots, et tu les « remettras à ma femme... Embrasse-moi!

« Deux larmes glissèrent brusquement sur ses joues creuses, « Frémeuse l'embrassa violemment à deux reprises et détourna « un peu la tête.

« — Maurice, reprit le blessé, dont les traits s'altéraient « rapidement, il faut que je te dise... je ne veux pas qu'elle « se remarie, tu entends, je ne le veux pas... Si tu m'aimes, « si tu veux que je meure tranquille.... si tu ne veux pas que « je meure avec la rage au cœur...

« — Mon ami! interrompit Maurice d'un ton suppliant.

« — Eh bien! promets-moi . . .

« — Mais quoi, mon ami?

« — Promets-moi, poursuivit-il en accentuant ses paroles « avec une énergie sauvage, promets-moi que si jamais elle se « remariait.... si jamais elle avait cette indignité.... avant « qu'un autre ne l'ait possédée, tu la tuerais!

« — Robert! dit Frémeuse en le regardant dans les yeux.

« — Jure-moi que tu le feras.

« — Tu sais bien que je ne peux pas te promettre cela.

« Il y eut un silence.

« — Je lui ai donné, reprit le mourant, dont la voix deve-
« nait rauque, je lui ai donné toute ma fortune.... Qu'a-t-elle
« besoin de se remarier?... Vois-tu, Maurice, je ne peux pas
« supporter la pensée qu'elle soit jamais à un autre!... C'est
« impossible! Cela me rend fou. — Aie pitié de moi, mon ami...
« tu vois que je vais mourir, aie pitié de moi!

« — Mon ami, je t'en prie! dit Maurice en s'agenouillant
« doucement près de lui.

« — Mais du moins, dit le malheureux homme, promets-moi
« de lui dire que je lui défends.... que c'est ma volonté su-
« prême, que je la prie, que je la supplie.... que si elle se
« remariait jamais, si elle se donnait à un autre, je me sou-
« lèverais dans ma tombe, qu'elle verrait mon spectre, qu'elle
« m'entendrait la maudire.... Dis-le lui, tu me le promets?

« — Oui, cela, je te le promets.

« Il sentit une légère pression de la main de son ami, et,
« après une courte pause:

« — Ah! Maurice, reprit le mourant d'une voix épuisée,
« n'aime jamais une femme comme j'ai aimé celle-là..... Tu
« vois ce qui arrive.... Mais tu promets bien de lui dire.... ce
« que je t'ai dit?

« — Oui.

« — Sur ton honneur?

« — Sur mon honneur.

« — Merci. »

M. de la Pave meurt, le commandant de Frémeuse est fait prisonnier, envoyé en Allemagne. Un an se passe, avant qu'il ne puisse accomplir sa mission auprès de la veuve de son ami. Cette mission l'embarrasse singulièrement. Il confie ses tourments à sa mère, une vieille dame fort spirituelle et avisée que la communication de son fils contrarie infiniment, car depuis la mort de M. de la Pave elle avait fait le rêve agréable de voir Maurice épouser son héritière. Les domaines se touchent, cela aurait été parfait! Elle essaye de persuader à son fils qu'il serait absurde de troubler l'esprit et la conscience de la jeune femme, pour obéir au caprice d'un homme en délire....

« — Ma chère mère, dit Maurice en lui prenant affectueu-
« sement les mains et en lui parlant dans les yeux, qu'est-ce

« qui m'a appris, quand j'étais tout petit, qu'une parole d'hon-
« neur ne se discute pas, et que quand on l'a donnée il faut la
« tenir ou mourir? »

Bien décidé par conséquent à obéir à la promesse qu'il a faite, Maurice demande une entrevue à Mme de la Pave. S'il nourrit contre elle des préjugés, elle de son côté — en lisant les lettres qu'il écrivait à son mari — a deviné son hostilité sourde; elle sait qu'il l'accuse d'avoir exercé sur Robert une influence fâcheuse. C'est donc, le cœur anxieux et prévenu, qu'elle lui accorde l'entretien qu'il sollicite. Du premier regard tous deux sentent leur antipathie s'évanouir. M. de Frémeuse raconte à la jeune femme le trépas héroïque de son mari, il lui remet les tristes reliques du mort. A cette vue elle éclate en sanglots. Devant cette explosion de douleur Maurice s'arrête. Comment dire à cette veuve en pleurs ce qui il avait encore à lui dire? « Comment lui signifier tout à coup une injonction, qui sous « sa forme la plus adoucie lui paraîtrait encore la plus immé-
« ritée des injures? N'était-ce pas risquer de refroidir, sinon « d'éteindre à jamais les sentiments même que son mari avait « eu tant à cœur d'éterniser? »

De ces réflexions Maurice conclut qu'il est sage d'ajourner à une autre entrevue la partie la plus délicate de sa mission. Il se lève et prend congé d'elle.

« — Merci, monsieur, dit-elle brièvement en lui serrant la main. Revenez, n'est-ce pas? »

Mais lorsqu'il s'agit de revenir, Maurice est saisi d'une telle répugnance à l'idée de remplir le message de Robert, qu'il s'avise tout à coup d'aller consulter le curé de sa mère et de lui proposer de se charger, en qualité de confesseur, de cette communication pénible. L'abbé Desmortreux est un aimable philosophe clérical, d'excellent conseil. Il écoute Maurice, et après avoir médité un instant, refuse le rôle qu'on lui propose.

Mais, ajoute-t-il, y a un autre moyen de vous tirer d'embarras. C'est celui d'attendre pour lui communiquer les désirs de son mari, que Mme de la Pave ait manifesté l'intention de se remarier. « Si elle doit se conformer spontanément à sa « volonté, il est bien inutile et plus qu'inutile de la lui signifier. » — Cette casuistique effarouche un peu Maurice, mais elle le soulage en même temps. Sans prendre de parti définitif, il

se décide à attendre, à gagner d'abord la confiance amicale de Mme de la Pave.

Cette résolution amène entre eux des entrevues fréquentes. Marianne est un peu coquette, elle désire dissiper toutes les préventions du commandant de Frémeuse, elle y réussit. Ce triomphe apporte une émotion dans sa vie monotone. Mais Mme de la Pave ne vit pas seule. Elle a auprès d'elle une tante, Mme de Combaleu qui convoite les richesses de sa nièce pour son fils Gérard, un viveur vulgaire. Inquiète des assiduités de Maurice, elle le calomnie de la façon qui doit le plus blesser la jeune femme. La mère et le fils sont d'une cupidité révoltante, ils ne pensent qu'à s'emparer de la fortune de Mme de la Pave, tout le pays connaît leur projets! Elle mélange si habilement la vérité et le mensonge que sa nièce est blessée au cœur. Quoi, ces hommages, dans lesquels elle croyait voir une réparation délicate, ne s'adressaient qu'à sa fortune! — Tous ses anciens griefs lui reviennent à la mémoire, elle se décide à administrer à Maurice une correction sévère. Mais aux premiers mots il l'arrête.

« — Madame, lui dit-il, si j'ai l'honneur de bien vous entendre, vous m'accusez de prétendre, sous un faux semblant d'amitié, à votre main.... ou plutôt à votre dot.... Ma réponse est facile: S'il y a un homme au monde, auquel la pensée de vous épouser soit à jamais interdite, c'est moi. Vous allez à l'instant même savoir pourquoi.... »

Et il lui transmet la dernière prière de Robert.

A l'ouïe de ce récit, la jenne femme verse des larmes et demande pardon à Maurice. Au bout d'un instant de silence elle lui dit :

« — Je ne sais vraiment pas pourquoi j'ai pleuré.... car il y a longtemps que je n'avais été si heureuse.

« — Heureuse? dit Maurice surpris.

« — Oui, heureuse de pouvoir désormais croire à quelqu'un, me fier à quelqu'un,... compter sur une affection sincère,... absolument pure de tout alliage, de tout intérêt suspect,... de pouvoir enfin m'appuyer avec confiance sur le bras d'un ami,... car, vous êtes un ami, n'est-ce pas? »

On devine le reste. Marianne de la Pave va fatalement aimer Maurice de Frémeuse, si elle ne l'aime déjà! Lui, pressentant

le danger qui les menace, part sans la revoir, sous le prétexte d'un ordre subit qui le rappelle au régiment. Une année se passe. La jeune veuve allège son deuil, bientôt même M. de Frémeuse apprend qu'elle épouse son cousin Gérard de Combaleu. A cette nouvelle il se décide à revenir, non pour « troubler tragiquement les noces de sa voisine » mais pour protester par sa présence contre ce mariage hâtif. Il explique à sa mère ses raisons :

« — Robert lui a dit par ma bouche, que, si jamais cela ar-
« rivait, elle verrait son spectre. Eh, bien ! ce spectre, ce sera
« moi ! C'est un dernier devoir que j'ai à remplir vis à vis de
« mon ami. »

Voilà les raisons qu'il se donne à lui-même, mais il est aisé de comprendre qu'un sentiment de douleur personnelle se mêle à son indignation. Quand pour la première fois il se trouve seul avec Mme de la Pave, elle lui demande soudainement :

« — Vous m'en voulez beaucoup ?

« — Oui, madame, dit-il gravement, beaucoup !

Alors elle lui reproche de l'avoir abandonnée. Condamnée à vivre sans amour, elle ne peut vivre sans amitié. La présence de Maurice l'aurait consolée de sa destinée manquée. Elle ne peut lui pardonner son départ, son silence . . .

— « Mon Dieu ! monsieur, vous allez me trouver bien
« franche . . . mais si je me marie, c'est pour me venger de
« vous, de votre abandon, de votre mépris, de votre dureté . . .
« c'est pour vous blesser et vous affliger à mon tour, si je
« puis ! »

Elle aurait mieux fait de dire « pour vous ramener ! » car c'est là son vrai but. Au fond elle n'a jamais songé sérieusement à épouser Gérard de Combaleu. Maintenant que Maurice est revenu, elle trouve même, pour se débarrasser d'un fiancé qui la gêne, un moyen prompt et assez peu délicat. Toute cette scène où elle pousse son cousin à se griser, afin de l'amener à lui manquer de respect, détonne avec le ton du roman et nous fait voir cette exquise Marianne de la Pave sous un jour assez déplaisant. Son mariage une fois rompu, libre de toute entrave elle demande à M. de Frémeuse de devenir son soutien, son appui moral ; sans lui, elle ne peut répondre d'elle-même ! Les ordres de Robert ont détruit dans son âme l'amour qu'elle

aurait pu lui garder. Si elle obéit à l'injonction de son mari, c'est à cause de Maurice !

« — Après ce que vous venez de me dire, répond le jeune « homme, je ne puis que me consacrer à vous absolument. »

Maurice est de bonne foi, il essaie vaillamment de résister à l'amour qui l'envahit, de demeurer pour Mme de la Pave un ami désintéressé. Mais la nature est plus forte que sa volonté. Bientôt il ne peut plus se dissimuler la nature de ses sentiments. Il sent aussi que Marianne l'aime ! Il va derechef consulter l'abbé Desmortreux et lui confie son cas. Celui-ci l'écoute en silence, tristement. Enfin il répond.

« — ... Tout cela est un grand malheur, mais si vous « partez, autant que je puis connaître Mme de la Pave, c'est une « femme perdue ! Pour se venger de vous, de moi, de nous « tous, du bon Dieu même, elle se jettera dans le désordre.... « elle deviendra une désespérée et une affolée... vous en « aurez fait une courtisane.... Si au contraire vous ne partez « pas, si vous continuez avec elle ces relations de prétendue « amitié, dans un mois, dans six mois, cette amie, la veuve de « votre ami, sera votre maîtresse.... — Eh bien ! il vaut mieux « qu'elle soit votre femme ! »

Manquer à la parole donnée ou perdre une femme ! voilà le dilemme que pose habilement au commandant ce curé d'une casuistique subtile. Il veut sauver l'âme de sa pénitente et réussir à dévoyer la conscience de Maurice. A la suite de cette conversation, M. de Frémeuse a une explication avec Mme de la Pave, il lui dit que leur existence actuelle ne peut durer. Doit-il partir ou rester ?

« — Si je reste, il faut que vous me fassiez la grâce d'ac- « cepter mon nom, de m'épouser enfin.... Je sais ce que je « fais, croyez-le bien.... Je sais ce que je vous propose. C'est « un crime !... Mais nous en sommes là.... Il faut choisir.... Moi, « je suis à vos ordres : décidez.

« Elle eut un éclat de douleur sans larmes et appuya for- « tement ses deux mains sur son visage, puis après quelques « secondes :

« — Moi, dit-elle, je vous aime assez pour cela !... Mais « vous.... comme je vous connais, vous serez horriblement « malheureux !

« — Horriblement! dit Maurice.

« Elle se leva tout à coup.

« — Eh bien! s'écria-t-elle d'une voix brève, résolue, impérieuse, plus une phrase.... plus un mot.... plus rien! Partez!... partez! je le veux! je vous jure que je le veux!... Je vous l'ordonne! — Adieu!

« Elle lui prit les deux mains et lui tendit son front.

« Maurice lui baisa froidement les cheveux.

« Elle se laissa glisser avec un bruit de soie froissée, et tombant à ses pieds, le corps brisé, la tête touchant presque le sable de l'allée, elle murmura encore une fois: — Adieu!

« Il la saisit violemment, la releva, et la pressa longtemps sur son cœur et sur ses lèvres. — Tout était dit. Ils étaient fiancés. »

Mais dans l'âme droite de M. de Frémeuse, ce bonheur acheté au prix d'un parjure, ne peut être goûté librement. Le jeune homme traverse des heures d'ivresse qui sont suivies de remords poignants — Depuis le baiser des fiançailles, il évite toute tendresse du même genre. Par un reste de scrupule il semble retarder autant que possible le moment « où la veuve « de Robert serait pour lui quelque chose de plus qu'une amie. « Mme de la Pave, tout en l'adorant, souriait secrétement de sa « faiblesse, et elle attendait curieusement la fin de tout cela « avec un mélange d'impatience, de malice féminine et de « vague inquiétude. »

Enfin le jour du mariage arrive. Le château est rempli de parents et d'invités. Un grand dîner de quarante couverts les réunit. Tout le monde admire la tenue remplie de réserve des nouveaux mariés, ils ne cherchent nullement à l'isoler; des regards fréquemment échangés témoignent cependant de leur tendre et parfaite intelligence. Après le repas Maurice disparaît. Au bout de quelques instants, à travers les fenêtres entr'ouvertes, on entend le bruit d'un coup de feu. C'est M. de Frémeuse qui vient de se tuer. Ou trouve son cadavre dans un carrefour écarté, sous une croix de pierre, près de laquelle Robert et lui, étant enfants, s'étaient jurés une éternelle amitié. Qu'est-ce qui l'avait amené là? Que s'était-il passé dans le cerveau et la conscience de ce malheureux?

« Suivant toute vraisemblance, au moment fatal où il était

« arrivé, à l'heure où son crime allait devenir formel et irré-
« parable, il se rappela avec une lucidité soudaine et terrible,
« comme un homme qui s'éveille, tout ce qui pouvait en ag-
« graver l'horreur. Il revit dans le passé, au pied de cette croix
« deux enfants embrassés qui se juraient une foi et une fidélité
« éternelles. Il revit aussi au milieu d'une cabane ensevelie sous
« la neige, l'ami de son enfance et de sa jeunesse mourant d'une
« mort héroïque et sanglante. Il entendit sa voix suppliante, sa
« voix désespérée et déchirante et toutes les paroles suprêmes
« de sa confiante amitié: — Tu me le promets Maurice? — Oui!
« — Sur l'honneur? — Sur l'honneur! » . . . . . .
. . . . . « En ce moment sans doute le jeune officier
« rejeta loin de lui avec mépris tous les sophismes, tous les vains
« arguments dont il avait essayé de pallier sa faute, il ne vit
« plus que l'honneur.... la parole donnée qu'on respecte quand
« on est honnête homme, et qu'on viole quand on est un mi-
« sérable: — Et il ne voulut pas décidément être un misé-
« rable. » . . . . . .

Cette fin, si tragique et désolante qu'elle soit, soulage cependant le lecteur et lui permet de rendre son estime à Maurice de Frémeuse. Il souffrait de voir cette figure d'homme virile et charmante, ce cœur fier de soldat s'abaisser à des compromis douteux pour l'amour d'une femme qui certes ne valait pas un pareil sacrifice. D'ailleurs, dès le début, il était aisé de pressentir qu'aucune conclusion heureuse n'était possible; la situation était posée de telle sorte qu'elle ne pouvait avoir qu'une triste issue. Il y a dans la vie des fatalités inévitables, et l'amour de Maurice et Marianne semble être de celles-là, cependant l'on ne peut s'empêcher de penser que si M. de Frémeuse avait eu une mère plus droite, s'il n'avait pas consulté un curé si casuiste, bien des malheurs auraient été évités.... Mais alors aussi le roman n'aurait pas été écrit, et ce serait grand dommage!

Quittons maintenant ces impressions pénibles et passons le détroit. Parmi les nombreuses *authoress* anglaises, il en est une dont les ouvrages, grâce à une excellente traduction française, sont généralement connus et goûtés sur le continent; les adversaires déclarés de la littérature romanesque d'outre-Manche, trouvent eux mêmes un certain charme au mélange d'*humour* et de passion qui distingue les fantasques héroïnes de Miss Rhoda Broughton.

Elles sortent du type conventionnel dont on était quelque peu las. Ce ne sont ni des *sportwomen* ni des jeunes *misses* timides, mais bien plutôt de franches et hardies coquettes qui considèrent le cœur des hommes, comme une cible que la nature a fourni aux femmes, pour leur permettre d'exercer leur adresse. Mais si elles veulent être aimées, elles aiment aussi à leur tour avec ardeur et tendresse; quelques-unes mêmes meurent de cet amour, comme Leonor dans *Good-bye sweet heart.* La coquetterie extérieure et la passion profonde, toutes souffrent du même mal; la diversité des caractères et des milieux amène seule quelque variété dans le récit. Mais le procédé est partout le même; l'auteur ayant trouvé un filon productif l'a exploité à satiété, sentant sans doute que sa force était là.

Et l'instinct qui guidait Miss Broughton était juste, car lorsqu'elle change son type de jeune fille, sa plume est moins heureuse. Dans *Belinda,* son dernier roman, l'héroïne n'est plus la coquette traditionnelle, au charme provoquant, à l'esprit enjoué, aux fossettes mignonnes, mais une beauté correcte d'aspect glacial, cachant un cœur tendre et affectueux sous un aspect imposant et sévère. Malgré la perfection de ses traits, la blancheur de sa peau, la forme admirable de ses yeux, personne ne l'a jamais aimée, on ne lui a même pas fait la cour! Elle effraye tout les hommes, tandisque sa sœur Sarah, une figurine de Saxe légère et frivole, a au contraire le don de les attirer. Cette faculté la jette en de graves embarras; elle est constammment fiancée à des personnes qu'elle n'a nullement l'intention d'épouser. C'est Belinda qui, en général, se charge de les congédier. Au début du récit nous la voyons cependant se révolter, elle commence à être fatiguée de ce rôle, et refuse carrément à sa sœur de la débarasser du professeur Forth, un savant maussade, maladif, que Sarah a imprudemment accepté dans une heure d'ennui. Les deux jeunes filles passent l'hiver à Dresde avec leur grand mère, une vieille femme égoïste et insouciante qui les laisse libres d'agir à leur guise, pourvu qu'on ne la dérange pas dans ses habitudes. Elles reçoivent des jeune gens, se promènent en leur compagnie. L'un d'entr'eux, M. Rivers, est amoureux de Belinda, mais il n'ose se déclarer. Elle aussi l'aime, et fait tous les efforts imaginables pour se départir de sa froideur qui, — elle le sent, —

empêche seule David de se déclarer. Malheureusement lorsqu'elle croit encourager, elle décourage! Il y a là quelques scènes charmantes. Enfin l'explication a lieu, ils vont s'entendre quand un importun les interrompt... Rapidement ils prennent rendez-vous pour le lendemain; mais lorsque le lendemain Belinda arrive au jardin où ils doivent se rencontrer, Rivers ne s'y trouve pas! Désappointement amer de la jeune fille. Elle se croit délaissée, trompée, il paraît donc qu'elle est incapable d'inspirer de l'amour!.. Une lettre, où David lui explique en quelques mots incohérents qu'un malheur inattendu l'a rappelé en Angleterre, ne dissipe qu'à moitié cette impression. Son père qu'il adore s'est suicidé pour échapper au déshonneur d'une faillite! Belinda émue de pitié voudrait écrire au jeune homme, mais sa défiance et sa timidité la retiennent. Ils ne sont fiancés que d'intention, ce serait hardi à elle d'assumer les droits d'une future femme. Il vaut mieux se taire et attendre.

Au bout d'une année, nous la retrouvons établie en Angleterre avec sa famille. Belinda est triste et sombre; Rivers a disparu entièrement, mais elle l'aime toujours, et l'attend encore! Les rapports de la jeune fille et de sa grand mère Mrs Churchill sont désagréables et tendus; pour échapper à cet intérieur maussade elle se jette dans la lecture et l'étude, et choisit comme guide intellectuel le professeur Forth, le fiancé éconduit de Sarah. Les choses en sont là, lors qu'une méchante langue de la connaissance des deux sœurs, vient leur raconter que Rivers est à Londres, qu'on l'a vu au théâtre, paraissant très-gai, et accompagnant une charmante jeune femme! Cette personne ajoute que lui ayant demandé s'il n'irait pas voir les *Misses* Churchill, il a répondu négativement et changé de sujet. Consternation de Belinda. Elle le croyait triste, malheureux, luttant contre l'adversité... Au lieu de cela il est prospère, et sans doute heureux avec une autre femme! Par dépit, par orgueil blessé, ne pouvant plus supporter les railleries de sa grand mère, dont toute la tendresse est pour Sarah, Belinda se décide à épouser le maussade et vieux professeur Forth. C'est en vain que sa sœur la supplie d'attendre, lui représente la folie de cette union précipitée avec un homme qu'elle ne pourra jamais aimer, lui demande. « Que feriez-vous si Rivers revenait, et vous trouvait mariée? » Belinda ne veut rien écouter. Elle

persiste dans sa résolution, le mariage a lieu. Mais Sarah a été bon prophète, un mois ne s'est pas écoulé depuis la cérémonie que la jeune Mme Forth reçoit une lettre de Rivers, qui n'a jamais cessé de l'aimer, qui a travaillé comme un ouvrier pour soutenir sa famille et qui voyant enfin son indépendance assurée par un petit héritage, vient conjurer Belinda de devenir sa femme. Il ne doute pas un instant de son affection, et exprime sa confiance dans des termes qui percent le cœur de la jeune femme. Son agonie morale est inexprimable. Pour toute réponse elle envoie à David l'annonce de son mariage.

Le second volume se passe presqu'en entier dans la ville universitaire d'Oxbridge. Le professeur Forth, plus désagréable que jamais, plus maladif et égoïste fait à sa femme une existence triste. Toute la journée elle doit travailler pour lui, l'aider dans ses labeurs scientifiques. Belinda est atrocement malheureuse. Sa sœur vient la voir, et apporte quelque mouvement dans cet intérieur morne et décoloré. Au même moment le hasard amène Rivers à Oxbridge. Il y a là quelques pages heureuses sur les luttes de la jeune femme, sur ses compromis de conscience, sur la difficulté qu'elle éprouve à échapper aux auteurs grecs, et à jouir de quelques heures de liberté. Enfin ce qui était à prévoir arrive; malgré sa pureté de cœur et sa droiture de caractère, une entente tacite s'établit entre elle et son ancien amoureux. Elle fait cependant un dernier effort pour rester fidèle à son mari. Celui-ci va partir pour la Suisse et la laisser seule à Oxbridge. Elle comprend le danger, et demande au professeur de l'emmener avec lui. Il refuse, elle supplie. Quoique riche, il répond qu'il ne veut pas doubler les dépenses de voyage, et enfin lui ordonne brutalement de ne plus l'importuner. Repoussée, blessée dans tous ses instincts délicats, Belinda voit partir M. Forth avec soulagement, et recommence son idylle avec Rivers, au point interrompu autrefois. Mais en ce monde les idylles n'ont pas longue vie, il arrive un moment où elles tournent au drame. Le professeur revient, et comme les vacances ne sont pas terminées, il va passer quelque temps avec sa jeune femme dans une station d'été quelconque. Rivers les rejoint, et persuade à Mme Forth, de quitter son mari, et de fuir avec lui. Leur passion est arrivée au point psychologique culminant; après

quelques instants de lutte Belinda consent. Mais, à peine, a t-elle prenoncé les mots qui la lient, une honte la saisit. Cette femme si orgueilleuse, si hautaine devient tout à coup humble, suppliante. Elle conjure David de ne pas la mépriser... La transition, entre un état moral et l'autre, est habilement ménagée.

Leurs plans sont arrêtés. Le lendemain, à l'aube, une voiture viendra chercher Belinda à l'hôtel pour l'amener à la gare. Il ne lui reste donc que quelques heures pour ses préparatifs.... Elle prend congé de son mari comme de coutume; c'est une souffrance atroce pour sa nature droite de ne pas lui avouer la vérité! Elle passe la nuit à écrire; vingt fois elle recommence! Le matin la surprend encore à la tâche. L'âme bouleversée, elle s'habille pour partir. Elle voudrait que la voiture ne vînt pas!... Mais non, elle est là, à la porte, qui attend... Il faut se décider. Belinda monte dans le fiacre qui l'emmène rapidement. Mais durant la route, un travail se fait dans la conscience de la jeune femme, des pensées religieuses lui reviennent, des préceptes connus et respectés semblent tinter à ses oreilles. « La souffrance n'est rien, le devoir est tout! » Bientôt elle ne peut plus résister à la voix impérieuse qui parle au dedans d'elle, elle ordonne à la voiture de retourner en arrière. Pourvu que la lettre n'ait pas été remise à M. Forth... Non, elle est encore là, sur la table de la chambre d'hôtel. Belinda veut faire son aveu elle même, elle dira en même temps a son mari ses intentions de fuite, et son repentir!... Rapidement elle ouvre la porte de la pièce habitée par le professeur. Il est assis devant sa table de travail, mais pourquoi ne bouge-t-il pas? Pourquoi cette tête renversée? Elle s'approche, le touche, pousse un cri, et tombe évauouie. M. Forth est mort.

Cette solution soulage le lecteur, et lui fait espérer pour la pauvre Belinda un avenir honnête et heureux. Cependant si son sort a réussi à intéresser, l'ouvrage en lui-même est très-inférieur aux précédents romans de Miss Broughton. Il manque de vie, d'*humour*. La passion elle-même n'a pas la note vibrante. Le cœur n'est pas ému, l'esprit est moins amusé! On sent la fatigue, l'effort... Sans doute cette défaillance n'est que passagère, et bientôt la plume alerte de l'auteur de tant d'œuvres charmantes, nous redonnera le pendant de *Joan*, ou mieux encore de *Red as a Rose is She*.

Mme Wilhelmine von Hillern, dont la critique allemande s'est beaucoup occupée dans ces dernières années, vient de publier un nouveau volume : *Friedhofblum*, qui, comme son titre l'indique n'est pas une histoire gaie. Deux enfants, passent leur vie sous les cyprès du cimetière. Ils appartiennent aux familles du gardien et du jardinier. Pour tout jouet, ils n'ont que les tombes ; chacune d'elles acquiert à leurs yeux une signification spéciale, une surtout, dont l'inscription est cachée par le lierre qui la couvre, exerce sur la petite fille une attraction mystérieuse ; un désir maladif croît et grandit avec elle, celui d'être enterrée à cette place, sous cette pierre ! Dès le début on comprend que les enfants sont voués à une mort prématurée, que l'ombre du cimetière s'étendra sur eux, flétrira leur jeunesse, détruira leur bonheur. En effet, la tombe mystérieuse joue un rôle fatal dans l'histoire de leur amour. C'est à cause d'elle que tous deux meurent. L'idée du livre en elle même ne manque pas d'une poésie sombre, dont le charme mélancolique a dû être très-apprécié par les amateurs en ce genre, malgré l'exagération du style et l'invraisemblance de la fin tragique.

Autre langue, autre race, autres mœurs, autre manière d'envisager la vie ! *La Prodiga* de D. Pedro de Alarcon nous ramène dans les pays latins, à Madrid, en pleine agitation politique... L'espace nous manque pour donner de ce livre l'analyse complète qu'il mériterait, mais nous le recommandons à nos lecteurs, comme une œuvre originale et une étude consciencieuse de caractères. Celui du héros, Miguel y Guillermo, un ambitieux qu'aucun déboire ne corrige, est fortement tracé et bien soutenu. Les luttes parlementaires, les intrigues souterraines, les trahisons politiques, l'affollement des partis assoiffés de pouvoir, tout cela est rendu avec art et vérité. Abreuvé de dégoûts, Guillermo quitte Madrid, va rejoindre une femme qu'il a aimée, et qui l'aime depuis longtemps, mais dont l'ambition l'a séparé. Cette femme, c'est *la Prodiga*, l'héroïne du livre ; passionnée, violente, en possession d'un passé orageux, et ayant gaspillé des fortunes, la Marquise Julia est cependant digne d'affection et de respect par la noblesse de son caractère et la générosité de sa nature. Elle aime Guillermo d'un amour ardent, mais refuse de l'épouser par un scrupule de délicatesse. Tous deux vivent quelque temps à peu près heureux, dans une solitude complète au milieu d'un pays perdu.

Miguel se dit corrigé, il en a fini avec l'ambition et la politique. Il refuse même d'ouvrir un journal. Un jour, un incident le force à lire la *Epoca* de Madrid. Il y voit son nom, on parle de lui comme d'un homme mort.... subitement, il se sent ressaisi du désir de se mêler de nouveau à cette existence fiévreuse. Julia s'en aperçoit. — Vous voulez me quitter? dit elle — Guillermo répond — Je ne ferai pas cette infamie!

Mais ce mot « infamie » a frappé au cœur la Marquise — Il ne m'aime plus!... pense-t-elle. Il ne reste près de moi que par devoir!... — Cette idée est atroce. Prodigue en tout, Julia se résout à donner sa vie pour rendre la liberté à Guillermo. Elle se suicide et meurt! Miguel, désespéré, rempli de remords, jure de la pleurer toujours! Mais la nature est plus forte que la douleur, il retourne à Madrid, revient à ses anciennes visées. L'épilogue nous le montre, ministre puissant, heureux époux, et heureux père! Il a oublié dona Julia. La tombe abandonnée de la pauvre *Prodiga* n'est visitée que par les passereaux et les alouettes; les seules plantes qui y croissent sont les plantes sauvages, qui n'ont pas besoin de la main inconstante de l'homme pour vivre et prospérer.

THOMAS EMERY.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER

Lettres de France.

Paris, le 11 Janvier.

J'aurais été bien aise de faire part aux lecteurs de la *Revue* des appréciations provoqués par le discours que M. Edouard Pailleron va prononcer à l'académie française, jeudi, jour de sa réception. Mais, les exigences de son tirage ne me permettent pas de tarder, et force m'est de reculer à quinzaine ce résumé.

En attendant, et pour ne pas tenir en échec l'actualité, qu'ils me permettent de leur présenter le nouvel immortel. C'est un homme à la physionomie vive, à l'air dispos et qui vient tout juste d'atteindre la cinquantaine. Il entra d'abord comme clerc dans une étude de notaire. Mais, au bout de quelques années, il laissa là le papier timbré pour écrire un volume de Satires en vers d'où il tira, pendant un hiver passé à Cannes, une pièce, le *Parasite*, applaudie à l'Odéon. Après quatre-vingt dix représentations, elle fut retirée sur la plainte d'un sénateur, M. Amédée Thager, qui n'a guère trouvé que ce moyen de faire un peu parler de lui. Une fois qu'il eut conquis droit de cité au théâtre, M. Pailleron travailla tour à tour pour l'Odéon, où il donna le *Mur mitoyen*, le *Second mouvement*; pour la Comédie française, qui représenta le *Dernier quartier*, ingénieuse mise en scène d'une fin de lune de miel; pour le Gymnase, où il fit jouer une petite comédie en un acte, *Le monde où l'on s'amuse*, qui marqua comme l'exhibition de beautés féminines, dans un cadre bien ciselé. Tout à coup, le goût des armes prend notre auteur, et le voilà engagé volontaire au 1er régiment de dragons, en garnison à Beauvais? Puis, il se fait remplacer, prend part, néanmoins, à la guerre de 1870 et le voilà derechef auteur dramatique avec *Hélène*, *L'autre motif*, *Petite Pluie*, *l'Étincelle*, et tout dernièrement *Le monde où l'on s'ennuie*, que l'Académie a eu le bon esprit de lui pardonner. Est-ce parce que M. Pailleron était le gendre de M. Buloz, directeur de la *Revue des Deux-Mondes?* Le pourquoi est peut-être de trop et il faut l'écarter, puisqu'en fin de compte, le choix était bon.

L'Académie n'est plus occupée d'ailleurs qu'à scrutiner. C'est le 24 qu'elle doit choisir le successeur de M. Jules Sandeau et j'ai dit déjà quels étaient les candidats en présence. Sur quatre, il n'en est plus que deux qui aient des chances: MM. Coppée et Edmond About. Lequel l'emportera? Les paris sont ouverts et je dois à la vérité de déclarer que les pointages les plus sérieux donnent la corde au poëte. Il n'y a plus que 36 votants, par suite du séjour prolongé de M. J. B. Dumas dans le midi. M. François Coppée au-

rait 19 voix, M. About 17. Mais, tous ces petits calculs pourraient bien être dérangés au dernier moment et, en ce cas, l'élection serait renvoyée à la même date que celle des scrutins pour les fauteuils Laprade et Henri Martin.

Pour ces deux successions académiques, il est trois candidats : MM. Oscar de Vallée, Wallon et Victor Duruy.

M. Oscar de Vallée, issu d'une famille noble du Poitou, et nommé sénateur inamovible, il y a quelques cinq ans, est un magistrat de l'empire qui a pris la parole dans un grand nombre d'affaires retentissantes et qui est lié d'intimité avec nombre d'académiciens. Dans *Les conclusions et réquisitoires*, dans *Les manieurs d'argent*, il s'est affirmé un écrivain aux vues élevées mais sacrifiant à une forme un peu pompeuse, un peu solennelle, forme bien faite, il est vrai, pour lui ouvrir les portes de cette académie où figura Séguier. Son *André Chénier*, qu'il apprit à connaître dans un procès qu'il plaidait pour l'éditeur Charpentier, est un livre plus coloré, plus vivant, presque passionné et il restera, à coup sûr, comme l'un de ses meilleurs titres.

M. Wallon, deuxième candidat, appartient au monde universitaire et a écrit une histoire de Jeanne d'Arc, sans grande portée, une histoire du Tribunal révolutionnaire de Paris qui abonde en révélations curieuses, mais qui ne procède pas d'un bien grand souffle. Comme politicien, M. Wallon n'a guère fait parler de lui que comme le père.... putatif de la constitution qui nous régit actuellement et pour quelques nominations qui furent légitimement critiquées lorsqu'il passa au ministère de l'instruction publique.

M. Victor Duruy, qui fut aussi ministre de ce département, n'entend point se porter. Mais, on veut le porter et, en somme, ce ne sont pas les titres qui lui manquent. Il a appris l'histoire à notre génération et il a su donner à celle-ci, avec l'attrait, sa couleur réelle. Ai-je besoin de vous parler de ce monument auquel il met en ce moment la dernière main et qui s'appelle l'*Histoire des Romains*? C'est une œuvre qui, à elle seule, en vaut plusieurs et l'on y sent bien ce qu'est au fond l'écrivain : un caractère.

Je ne crois pas m'écarter trop de l'Académie en vous disant deux mots de la petite querelle faite dernièrement à l'historien du *41e fauteuil*, à propos du centenaire de Diderot. Donc, on avait reproché à M. Arsène Houssaye d'avoir, durant son passage à la direction de la Comédie Française, refusé de mettre à la scène une pièce du philosophe intitulée: *Est-il bon, est-il méchant?* M. Arsène Houssaye a répliqué en faisant à la fois le procès à Voltaire. Sa longue lettre est curieuse. J'en détache le fragment suivant :

« Pourquoi ne joue-t-on plus le *Père de famille*? Pourquoi ne joue-t-on plus le grand Voltaire, qui, selon l'expression du temps, se piquait d'être philosophe dans ses tragédies?

« C'est qu'il y a des choses, même de belles choses, qui ont fait leur temps. C'est que les spectateurs, même les spectateurs du Théâtre Français, ne sont pas des docteurs-ès-lettres, à quelques-uns près. C'est le cœur humain qu'il faut mettre en scène au théâtre. Voyez ceux qui ont survécu : Corneille avec le *Cid*, Racine avec *Andromaque*, Molière avec les *Jeux de l'Amour et du Hasard*, Beaumarchais avec le *Mariage de Figaro*, Alfred de Musset avec le *Chandelier*, Alexandre Dumas avec *Mlle de Belle-Isle*. Ont-ils soutenu des thèses philosophiques, tous ces illustres? Ils ont mis en scène l'humanité dans ses passions. Le théâtre, l'école des mœurs, est l'école des passions ; la moralité y éclate, même quand l'auteur n'y songe pas.

« Mme de Sévigné, disait de La Rochefoucauld, c'est un sublime

ignorant », et Mme de Maintenon disait : « Beaucoup d'esprit et peu de savoir. » Celui-là n'avait pas, comme Diderot, traduit les sages de l'antiquité, mais il avait traduit le moi humain. J'aimerais mieux faire représenter les *Maximes* de La Rochefoucauld que les comédies de Diderot, qui manquent absolument du *vis comica*, tandis que les *Maximes* amuseraient tout le monde. »

L'assertion tient du paradoxe. Je la livre à vos lecteurs pour ce qu'elle vaut.

D'autant que Paris a, en ces jours-ci, l'occasion de manifester son penchant pour les nouveautés en allant applaudir, à l'hôpital Saint-Louis, un opéra qualifié de polymorphe écrit par des étudiants, avec musique par d'autres étudiants. Polymorphe ! le mot sonne bien mal. Mais il s'adaptait assez à un sujet changeant à chaque instant d'aspect.

En deux mots, voici la donnée de cet opéra qui a nom *Louis IX*.

Les statues de Louis IX et de Montyon, s'enrhumant dans la cour de l'hôpital, décident de se réchauffer en parcourant les salles. Ils y rencontrent une étudiante, Jeanne, qui est la maîtresse d'un étudiant du nom de Francesco et qui est sur le point de devenir celle d'un autre étudiant nommé Baryton. Après une rasade et quelques couplets fort vifs, parmi lesquels la *ceinture de chasteté* et l'*amour blessé*, les deux rivaux se battent en duel, à la suite de la mort de Jeanne, attribuée par Francesco à Baryton. Au premier échange de balles, les témoins tombent foudroyés. Francesco a épuisé ses munitions. Baryton a gardé une balle. Il s'approche, vise son adversaire et tombe pendant que Francesco s'enfuit. Les morts se relèvent et dansent un joyeux « cancan », pendant que, dans l'amphithéâtre, les « Machabées, » sortant de leurs cercueils, esquissent un pas des plus entraînants.

Francesco arrive pour faire l'autopsie de Jeanne. Il s'aperçoit qu'elle est morte d'une désopilation de la rate. Baryton était donc innocent ! Francesco se tue.

Au dernier acte, malades et médecins se retrouvent au ciel et se donnent l'accolade.

Le sujet n'a rien de franchement gai. Et, pourtant, il y avait des situations si drôles qu'on a bien ri. Les étudiants ont joué avec entrain, aidés d'ailleurs par quelques-uns des premiers artistes de Paris et on a applaudi plus d'un passage de la partition. A coup sûr, elle ne mènera pas ses auteurs à la Villa Médicis ; mais elle compte des perles. Et puis, la recette a été bonne, ce qui est assurément quelque chose, puisque le but de la représentation était de grossir la caisse de l'hôpital.

En fait, la tentative n'est pas neuve et compte des précédents à la Salpétrière. Ayant réussi, les étudiants ont donné rendez-vous au public pour l'année prochaine avec une revue intitulée P. L. M. *Pour les malades*.

M. Clovis Hugues, le sympathique député poète de Marseille, a tenu lui aussi à nous donner un échantillon de muse « polymorphe ». A la Salle des Capucines, il a obtenu un vrai succès en mettant en pratique les procédés des différentes écoles, sur un sujet qui lui était donné séance tenante. On a tout naturellement choisi l'*expulsion* et l'expulsé d'hier a exécuté sur ce thème une série d'improvisations dont voici quelques amusants spécimens :

Genre romantique :

Donc, le règlement l'a voulu !
Me voilà chassé de ma place,
Moi, le poète chevelu,
Ivre de soleil et d'espace.

Mais, sur le gazon mal fleuri,
Au penchant creux des verts abîmes,
J'irai, sans songer à Ferry,
Cueillir la floraison des rimes.

Je m'en irai par les sentiers,
Dans le sommeil vague des sèves,
Guettant pendant des jours entiers
L'éclosion rose des rêves.

Genre parnassien :

On m'expulse. Eh bien ! sous les branches,
Un de ces jours je m'en irai
Guetter au bord du flot sacré
Diane aux vagues formes blanches.

Loin des bruits confus de la ville,
Dans les champs où sourd messidor,
Je lirai Théo de Banville.
Qui jongle avec les strophes d'or.

Genre réaliste.

Pour avoir un jour donné l'*Ut*
Dans la Chambre où la phrase beugle,
On m'a dit : Décampe, allons, zut !
Eh ben ! quoi ! je suis pas aveugle.

Parce qu'on est républicain,
Parce que l'on est un bon zigue,
Faudra-t-il pas que le Tonkin
Cesse à nos yeux d'être une intrigue ?

J'en passe, et des plus drôles, pour vous signaler la célébration des noces d'or du *Caveau*, fondé par Collé et rajeuni en 1834. On a redoublé de rimes au Palais-Royal. Jeunes et vieux s'en sont donné à cœur joie. Ce qui prouve que la gaieté française n'est pas encore absolument morte.

Je ne quitterai point l'ordre des idées littéraires sans appeler votre attention sur une lettre de Silvio Pellico qui vient d'être exhumée. Elle a été écrite en 1835, à M. Liger Noll, auteur d'un livre *amertumes et consolations*, qui rappelle assez la dernière œuvre de M. Droz. La voici :

Monsieur,

Votre livre des *Amertumes et Consolations* est trop riche d'énergie, de sentiment et de poésie, pour que j'aie pu le lire sans beaucoup d'estime pour votre talent. Je vous remercie de l'exemplaire dont vous m'avez fait don. — J'avoue que j'aurais voulu qu'il y eût plus de consolations et moins d'amertumes.

Dans vos ouvrages à venir, employez moins votre énergie à vous plaindre, à blâmer, à désespérer des hommes. — Hélas ! il est vrai, le monde est mauvais. — Mais la vertu, l'innocence, le repentir, la religion s'y trouvent; vous le sentez mieux que personne, vous le dites si bien.

Ne désespérons point, ne maudissons point le mal passager de la terre où nous sommes éprouvés. — Ne stimulons pas dans les âmes jeunes, par nos brûlants écrits, les funestes levains de l'indignation et du mépris. — Votre France abonde en éloquence courroucée,

décourageante ! Cette force bilieuse a besoin d'être modérée, même quand elle parle pour la justice.

Que j'aime vos consolations, vos effusions d'amour saint ! Chantez Dieu, ses autels, les charmes célestes de la vertu ! Poussez de nobles gémissements, mais que l'élément prédominant ne soit pas la colère!

Plaignons les hommes, ne les méprisons pas ! *La société actuelle a un immense besoin de Foi, d'Espérance et de Charité! elle a tout le reste.*

Agréez mes conseils, mes remerciements, mon admiration, ainsi que les sentiments distingués d'estime avec lesquels je suis, monsieur,

Votre très-humble serviteur,
SILVIO PELLICO.

Turin, 25 avril 1839.

Dans le monde artistique, l'Exposition à l'Ecole des Beaux-art de l'œuvre de Manet a tenu le premier rang dans les préoccupations de cette dernière quinzaine. M. Gérôme de l'Institut, et après lui M. Edmond About, membre du conseil supérieur des Beaux-arts, ont protesté contre « la profanation » de l'école, choisie par les amis de Manet pour mener à bien son apothéose posthume. En revanche, les éloges n'ont pas manqué. M. Zola s'est mis de la partie et a revendiqué très nettement un des premiers rangs parmi les maîtres de l'école moderne, pour le peintre « de la réalité. » Quoi qu'il en soit, le public s'est porté en foule au palais du Quai Malaquais et les recettes ont dû être excellentes. Dire que tout le monde en est sorti converti, ce serait aller beaucoup trop loin et avancer une chose impossible. On a goûté maintes toiles comme le *bon bock* de légendaire mémoire, *l'homme au pichero*, le *guitariste*, qui, par inadvertance sans doute, pince son instrument de la main gauche, quelques pastels et diverses natures mortes. Mais on a fait de sérieuses réserves pour le reste et on a eu raison. Manet n'a jamais été, en effet, qu'un artiste incomplet. qui n'avait point l'envergure et la science nécessaires pour faire un maître. S'il a parfois l'œil juste, l'intuition du ton vrai, à sa valeur, il n'a pas la main disciplinée, sûre et presque toujours, pour ne pas dire toujours, elle le mène à la caricature. Ne nous attardons donc pas trop à cette exposition, que le vent des enchères va disperser demain, et passons au monument que l'on doit élever à Paris à Gambetta.

Ce n'est pas qu'il y ait lieu de l'apprécier, puisqu'il n'est pas encore réalisé et qu'il doit même faire l'objet d'un concours. Mais, les conditions même de ce concours ont donné naissance entre M. Garnier, l'architecte de l'opéra et M. Antonin Proust, à une polémique qui ne manque pas d'intérêt.

M. Garnier prétend que l'on a eu tort d'imposer aux candidats la réunion des deux choses qui formeront le monument: la partie architecture et la partie sculpture. Il estime que mieux eut valu faire un concours spécial pour l'architecture et régler ensuite, d'après le projet adopté, le concours de la partie sculpturale à exécuter. Les raisons qu'il donne sont très concluantes et les meilleurs esprits n'ont pas eu de peine à s'y rallier; mais M. Proust y a contredit et voilà la polémique entamée.

Cette polémique reste au surplus courtoise et ne saurait dégénérer, comme celle qui a mis dernièrement en présence sur le terrain M. le comte de Dion et M. Aurélien Scholl, notre très-spirituel chroniqueur. Vous vous rappelez sans doute les voies de fait com-

mises par le premier contre le second, il y a deux ans, en plein café de l'avenue de l'Opéra, à la suite d'un article paru dans l'*Événement* et visant la comtesse de Chaulnes, morte il y a quelques mois. Cette vieille querelle fut réveillée, il y a peu de jours, et une rencontre fut décidée. Il s'en fallut de peu que M. Scholl ne reçut en pleine poitrine deux pouces de fer. L'épée de son adversaire s'est cassée, heureusement, après avoir pénétré entre deux côtes. Scholl a pu retirer lui-même la pointe meurtrière et, le soir, on le voyait à Tortoni. Cette rencontre a mis fin, au surplus, à toutes les rancunes passées et c'est vraiment un dénouement relativement satisfaisant, car, depuis le fameux duel qui eut lieu en 1859 entre M. de Lauriston et M. de Galiffet, on n'avait point vu peut-être semblable acharnement.

Paris, 17 Janvier 1884.

C'est aujourd'hui qu'a eu lieu à l'Institut la réception solennelle de M. Ed. Pailleron, élu par l'Académie française à la place vacante par la mort de M. Charles Blanc. Il y avait foule. Dès dix heures, les abords du palais Mazarin étaient envahis. On faisait queue aux diverses portes qui ne devaient s'ouvrir qu'à midi aux multiples catégories d'invités. Je n'ai pas besoin de vous faire l'énumération des notabilités qu'on remarquait dans l'assistance. Je me borne à remarquer que l'Académie était au grand complet.

M. Pailleron, debout entre ses deux parrains, a lu d'une voix nette et bien vibrante son discours auquel nous empruntons cette belle page, par laquelle il terminait l'éloge de son illustre prédécesseur :

« Malgré les rigueurs de son dogme et les emportements de sa foi, je l'aime, moi, ce vieux prêtre qui célèbre la messe du grand art dans ce temple où il n'y a plus guère de fidèles; je l'admire, cet autoritaire opiniâtre et convaincu, qui veut courber, sous la règle, jusqu'au génie qui fait la règle, parce qu'il voit, au-dessus de tout et de tous, le Beau qui est le seul maître. Et plût à Dieu, Messieurs, que nous en eussions beaucoup comme lui, — surtout à cette heure, — pour rappeler le talent qui s'égare, l'individualisme qui se révolte, au respect de ces lois éternelles comme la vérité, simples comme le bon sens, et dont le seul tort, je le crains, est de s'appeler depuis trop longtemps justes; pour dire à ces violents qui se croient forts, à ces audacieux par calcul, à ces innovateurs par ignorance, à tous nos révolutionnaires de l'art enfin : que l'art ne peut pas plus se passer de science que de goût, et qu'étant l'arrangement du vrai, il doit en être aussi la consolation, sinon l'oubli.

« Au surplus, tout laisser au hasard de ce qu'on appelle le tempérament, décréter que l'incontinence aura nom puissance, et la brutalité hardiesse; réduire, dans la peinture, le tableau à l'esquisse, sous prétexte d'impression, et à la caricature, sous couleur de réalité; rapetisser, dans la littérature, cette grande étude de l'âme humaine aux observations médicales d'une pathologie fantaisiste; imaginer dans l'odieux, solenniser l'obscène, marivauder avec l'immonde, aller dans cette voie plus loin que le dégoût; atrophier ainsi, par la fréquentation de toutes les grossièretés, par l'habitude de toutes les laideurs, cette délicatesse qui est, en nous, une forme de la fierté; changer la vieille devise : « Toujours plus haut ! » pour cette autre : « Toujours plus bas !...! » à faire ces choses, en vérité, on n'est pas le révolutionnaire de l'art, on n'en est que l'insurgé !

« Mais tout cela passera, Messieurs, déjà cela passe, ces défaillances malsaines auront, j'en suis sûr, d'éclatantes revanches. Il ne faut désespérer ni du bon sens ni du bon goût dans un pays où les volontés ne manquent que de guides, et les talents, plus nombreux que jamais, que de but; dans un pays, a dit l'immortel poète,

Qui donne pour mesure, en ses ardentes luttes,
A la hauteur des bonds la profondeur des chutes

« Tout cela passera, nous cesserons de regarder la terre, et nous reverrons cette étoile dont parle Charles Blanc, « qui doit guider le genre humain, » et qui, pour être vue, force l'homme à regarder les cieux.

« Et lui aussi, le croyant sincère, l'apôtre militant, il avait eu ses heures de trouble, et, à mesure qu'il avançait dans la vie, elles devenaient plus fréquentes encore; mais, pour sa foi radieuse, ce n'était pas même l'éclipse, pas même le nuage: s'il était troublé, c'est parce qu'il ne se trouvait jamais assez près du Beau. Il en était arrivé à réclamer contre la Renaissance, l'accusant d'avoir, en quelque sorte, sensualisé dans l'art l'idée religieuse. Il en voulait au génie classique et païen d'avoir recouvert des formes de sa plastique superbe, assoupli de ses grâces savantes, cette nudité hiératique, cette rigidité émaciée et ardente, expression naïve du spiritualisme chrétien. Raphaël même ne suffisait plus à son admiration, de jour en jour plus mystique; il l'avait reportée sur les vieux maîtres des XIIIe et XIVe siècles, il étudiait les Précurseurs, il était devenu un véritable trécentiste. Il était tourmenté par ce besoin de simplicité, d'unité qui nous obsède tous aux approches de l'absorbante Unité. Il s'efforçait à suivre son idéal qui montait ou plutôt remontait à la source de tout idéal.

« Mais élever si haut son esprit, c'est aussi épurer son âme, et, quand la Mort vint à lui, elle le trouva prêt. Les deux êtres qu'il chérissait, sa femme et son frère, étaient auprès de lui tous les deux, et l'assistaient dans sa dernière épreuve. Il eut donc ce bonheur suprême que demandent au ciel tous ceux qui aiment, de mourir le premier. Son amour, plus fort que la mort, lui survécut. Dans son testament, il léguait à son frère Louis « le plus noble cœur que je connaisse, » écrivait-il, un souvenir à prendre dans ce qu'il laissait. C'était, en effet, tout ce qu'il y avait à prendre dans ce que laissait cet honnête homme, qui, parti d'une pauvreté honorable, n'était arrivé, en passant deux fois par le pouvoir, qu'à une médiocrité glorieuse. Est-il une plus belle existence? Il a eu cette incomparable joie de trouver l'Immuable en quelque chose: il a vu l'éternelle Beauté et s'est isolé en elle; il a habité ce monde lumineux de la Forme et de la Pensée, dans la sérénité de sa certitude; il a eu la foi, il a eu l'enthousiasme, il a eu l'amour: il a eu de la vie tout ce qui vaut que l'on vive! »

On a applaudi beaucoup. Surtout, quand Pailleron a fait, en termes pleins de verve et de mesure, le procès au naturalisme. On a goûté son fin parallèle entre Vitet, Fromentin et Charles Blanc. Bref, il n'y a eu qu'une voix pour reconnaître l'excellence du discours du nouveau récipiendaire, sa diction spirituelle et mordante, ses traits heureux et un bon sens qui l'a préservé des banalités et des conventions auxquelles on sacrifie trop souvent, dans ces sortes de solennité.

M. Camille Rousset, directeur de l'académie française, a répondu à M. Pailleron. Je passe la partie de son discours qui a trait à Charles Blanc et l'analyse de l'œuvre littéraire du récipiendaire, pour me borner à la conclusion :

« Qu'est-ce, au fond, que le *Monde où l'on s'ennuie*, le dernier et, selon l'opinion générale, le plus grand, le plus mérité de vos triomphes? C'est une comédie satirique comme les *Femmes savantes*, ou plutôt, pour être tout à fait exact, c'est l'idée même des *Femmes savantes* ajustée à notre temps, avec toutes les différences qui distinguent le XVIIe siècle du XIXe et l'Hôtel de Rambouillet des Lycées de filles. La science est utile, elle est digne d'estime et de respect, elle est admirable, à la condition toutefois qu'elle n'envahisse pas tout, surtout les cerveaux féminins. Précieuses pour précieuses, les scientifiques me semblent plus ridicules encore que les littéraires. Il n'est déjà pas si beau pour l'homme d'être pédant; mais, pour la femme, il serait tout à fait laid d'être pédante, et si c'est pour la dissuader de la devenir que vous avez pris la plume, si tel est le but que votre comédie vise, rien n'est plus à propos, Monsieur; vous rendez à la société un véritable service. Je sais bien qu'il y a de plus grands dangers qui la menacent; mais celui que je signale n'en est pas moins réel et imminent; on doit vous savoir gré d'avoir sonné l'alerte.

« Par une exception bien rare à votre galanterie, vous n'avez pas ménagé les femmes; il est vrai qu'en revanche, pour sauver du ridicule l'honneur de notre sexe, je ne vois que votre sous-préfet sceptique et railleur; vous lui avez donné assez d'esprit pour faire équilibre à la sottise de tous les autres; car je n'excepte pas le fils de la maison, le neveu de la duchesse, une sorte de chrysalide d'où le papillon a bien de la peine à sortir. Les femmes du moins nous offrent trois champions qui relèvent bravement leur cause; la duchesse de Réville, un type incomparable de bon sens, de verve salée, de clairvoyance; Suzanne, la franchise même; enfin la petite sous-préfète, digne élève de son mari et capable de lui en remontrer à l'occasion. Mais qu'ai-je besoin de parler longuement d'une pièce qui a renouvelé deux cents fois son public et que tout le monde sait par cœur? J'entends bien des épilogueurs qui disent: « Cette pièce n'en est pas une, au vrai sens du mot; ce n'est qu'une suite de scènes; l'action est nulle; l'intrigue se réduit uniquement à l'incident d'une lettre sans signature et sans adresse, imputée tantôt à celui-ci et à celle-ci, tantôt à celui-là et à celle-là. » Il est vrai, mais qu'est-ce que le *Misanthrope*, sinon une suite de scènes? et n'est-ce pas une lettre aussi qui amène le dénouement de ce chef-d'œuvre?

« Monsieur, tout vous réussit. Vous avez une qualité rare, un don qui est remarqué et apprécié dans le monde presque à l'égal du mérite personnel: vous êtes heureux. Il y a un de vos personnages dont vous dites quelque part: « Lui, le filleul des fées! » Souffrez que je m'empare du mot et que je vous l'applique; à qui pourrait-il être adressé plus justement qu'à vous? Mais si vous devez beaucoup à vos marraines, vous devez davantage encore à vous-même. Vous nous avez montré M. Charles Blanc, à ses débuts, aux prises avec la gêne. C'est aussi une fée, rude, sévère, disgracieuse, non point malfaisante à tous ni de mauvais conseil; elle retient ceux-là seulement qui ne veulent pas faire effort pour échapper à son étreinte. Vous, Monsieur, vous n'avez pas eu affaire avec elle, mais vous avez fait comme si elle vous avait pressé dans ses bras maigres. Vous avez peiné volontairement avec ceux pour qui la peine était inévitable. Vous avez montré que la fortune n'est pas fatalement amollissante, et c'est un bon exemple que vous avez donné. Poursuivez, Monsieur, une carrière si vaillamment abordée, déjà parcourue avec tant d'éclat; c'est le vœu et l'attente du public; il est impatient de vous applaudir encore. »

Je n'ai pas besoin d'ajouter qu'on a applaudi. Et ces applaudissements allaient autant à l'adresse des orateurs qu'à l'Académie elle-même dont le choix cette fois a été des plus heureux.

A. HUSTIN.

Lettre de Vienne.

10 Janvier 1884.

Un événement remarquable vient de s'accomplir. Le prix Grillparzer a été décerné à M. Ernest de Wildenbruch, à Berlin. Pour commencer par le commencement, je donnerai quelques renseignement sur le prix Grillparzer. Le grand dramaturge qui portait ce nom peu mélodieux, dont lord Byron prédisait que le monde cultivé s'accoûtumerait à le prononcer, Franz Grillparzer, après avoir été méconnu assez longtemps, non seulement en Allemagne, mais en Autriche même, se voyait porté aux nues tout d'un coup. Son quatre-vingtième anniversaire rappelait à ses contemporains qu'un illustre poète, un vrai maître vivait parmi eux presque oublié. On lui faisait des ovations turbulentes et entre autres une élite de dames viennoises mettait à la disposition du maître la somme de 10,000 florins.

Grillparzer en faisait un usage digne de la haute position qu'il s'était acquise dans les lettres. Il créait un prix, portant son nom, décernable tous les trois ans et de 1500 florins chaque fois. Selon le statut rédigé par Grillparzer lui-même, le prix devra échoir aux auteurs dramatiques. Mais, n'aura pas le prix qui le voudra. Il faut passer par un long purgatoire avant de l'obtenir. Grillparzer y mit des conditions draconiennes. Je citerai la plus essentielle. Le poëte à couronner doit avoir produit une œuvre digne du prix, pendant les trois ans écoulés d'une distribution à l'autre. Cette œuvre doit avoir obtenu à la fois les applaudissements du public et les louanges de la critique théâtrale. Non content de ces clauses, Grillparzer demandait encore que l'œuvre dont il s'agit su tenir l'affiche pendant les fameux trois ans.

La première fois, le prix en question fut décerné à M. Adolphe Wilbrandt, écrivain de race, poëte attendri et sensuel à la fois, et qui tient un peu de Makart, autant qu'il est permis de comparer la peinture avec la littérature dramatique. M. A. Wilbrandt, dont j'aurai à causer assez souvent, car il dirige le théâtre impérial, le Burg théâtre, fut couronné pour sa tragédie *Les Gracques*, précédé sur ce terrain par Vincenzo Monti. Dès lors, le prix fut à décerner deux fois. Deux fois, on l'a retenu, faute de sujet digne de cet honneur. Pendant six ans, on ne trouva point de dramaturges répondant aux exigences du concours. Soit dit entre parenthèses, grâce à ces exigences, Grillparzer lui-même n'aurait jamais de sa vie obtenu le prix Grillparzer. La critique et le public le négligeaient. Il y a des

histoires fort célèbres de la littérature allemande, celle de Gervinus, par exemple, où l'on chercherait vainement le nom de Grillparzer. Honneur à Rodolphe de Gottschall qui parmi les grands historiens littéraires de l'Allemagne septentrionale, fut le premier à reconnaître la valeur de ce poëte.... Le public préférait des artisans dramatiques à Grillparzer. Après tout, celui-ci ne sut jamais tenir l'affiche.... Mais les conditions du couronnement existent, il faut les observer. Il y a un dramaturge digne de tous les prix dans la personne de M. Louis Anzengruber, à Vienne. Ce poëte a fourni au théâtre moderne une douzaine de drames, la plupart écrits en dialecte de la Basse-Autriche, mais malgré cela intelligible partout où l'on se sert de la langue allemande et, malgré le dialecte, appartenant à la haute et grande littérature. Après le premier *triennium*, le jury avait négligé de couronner M. Anzengruber; il se disait: quod differtur non aufertur. Il s'était trompé. Les drames de M. Anzengruber, après son *Curé de Kirchfeld*, enchantaient et la critique et les connaisseurs, mais ils ne se maintenaient pas au répertoire. Le jury se trouvait dans l'impossibilité de couronner le poëte qui, sans doute, lui paraissait le plus digne d'une telle distinction.

A l'exception de M. Anzengruber, il n'y avait pas des candidats sérieux. Nos théâtres vivent d'un côté de nos *classiques*, de l'autre de la production française. Paul Heyse, le plus fin de nos conteurs, et Emmanuel Geibel, le plus délicat des nos poètes lyriques allemands, ne sont que des dramaturges de second ordre. Frédéric Bodenstedt, l'auteur des célèbres chansons de Mirza-Schaffy, n'a pas réussi sur les planches. Les pièces en vogue de M. M. Paul Lindau, Hugo Lubliner, Gustave de Moser, etc. ne comptent pas si l'on parle des œuvres destinées à durer. Les contemporains les comblent de faveurs; la postérité ne connaîtra peut-être pas leurs noms. Il n'y a donc pas lieu de s'étonner si le jury disposant du prix Grillparzer, ne pouvait pas les prendre en considération.

A l'heure qu'il est, ce jury s'écrie : *Habemus pontificem;* les deux prix échéants en 1878 et 1881 resteront réservés pour des poëtes à venir. Le prix de 1884 ira à Berlin.... L'Autriche-Hongrie, complètement réconciliée avec les changements politiques survenus depuis 1866, et l'Empire allemand sont politiquement parlant des grands amis. Entre Vienne et Berlin, cependant, après comme avant, il y a certaines rivalités. Pour ne citer qu'un seul fait : chacune des deux métropoles veut être regardée comme marchant à la tête du mouvement théâtral. La fondation du *Deutschen Theater*, à Berlin, mentionnée dans la première livraison de la *Revue Internationale*, fut envisagée aux bords du Danube comme un essai sacrilège de détrôner notre vénérable *Burg-Théâtre*. Les Viennois auraient certainement préféré voir décerné le prix Grillparzer à un de leur compatriotes; mais ils feront bonne contenance vis-à-vis du poëte Berlinois. — M. Ernest Adam de Wildenbruch, âgé de 38 ans, employé au ministère des affaires étrangères, s'est fait une belle réputation dans l'espace de quelques années. Je ne nierai pas son talent. Je ne veux que constater qu'une part du succès théâtral, remporté par lui en Alemagne, est à attribuer non seulement aux qualités esthétiques de ses œuvres, mais, en grande partie aussi, à leurs éléments patriotiques. M. de Wildenbruch fait retentir la note nationale autant que possible, et celle-ci ne manque pas d'écho en Allemagne. Parfois, on y prend le patriotisme pour du génie. Il y a des gens qui parlent d'une seule haleine de Henri de Kleist et de M. de Wildenbruch. On a de lui plusieurs volumes de contes et de poésies, et les tragédies *Le Mennonite*, *Les Carlovingiens*, *Harold* et les drames *Sacrifice pour sacrifice* et *Pères et fils*. Dans toutes ces

œuvres, on retrouve un dramaturge habile et expérimenté, mais rarement un grand artiste, rarement un poëte inspiré.

Le comparer avec Grillparzer serait un blasphème. Il connaît la scène; il sait arranger des sujets historiques et il n'oublie jamais sa haute mission comme héraut dramatique de la nation allemande. Le jury n'avait pas le choix. En lui décernant le prix Grillparzer, il l'a proclamé le premier des dramaturges allemands contemporains. Ceci est d'autant plus étrange que M. Wildenbruch n'a remporté à Vienne que des succès d'estime et la pièce pour laquelle le prix lui est échu n'a pas même été représentée à Vienne et, probablement, ne le sera jamais. La tragédie couronnée est l'histoire de ce fameux duc Harold, qui, après la mort d'Édouard le confesseur, Roi d'Angleterre, s'empara du trône et tâcha de se maintenir contre Guillaume de Normandie, le prétendant. La bataille de Hastings, victorieuse pour Guillaume, coûta à Harold le trône et la vie. M. de Wildenbruch a su broder sur ce canevas une fable très-curieuse. Il est vrai qu'il use largement de la licence poétique en *corrigeant l'histoire* autant qu'il le juge nécessaire pour parvenir à des effets qui n'accompagneraient jamais une reproduction des faits tels qu'ils se sont passés en réalité. Il y a de beaux épisodes; parmi ceux-ci, il faut citer l'amour de Harold pour Adèle, fille du Duc Guillaume. La mort de Harold est l'expiation de sa grande faute tragique: de s'être fait séduire par son amour à prêter un serment dont il ne reconnaît que trop tard la tendance anti-anglo-saxonne. La reconnaissance de la faute commise par lui est le point culminant de la pièce. Là, il y avait, pour me servir de l'expression habituelle de Francisque Sarcey, *la scène à faire.* M. de Wildenbruch l'a faite. Je me garderai bien de détailler les péripéties de *Harold.* Je craindrais de fatiguer mes lecteurs. Il ne faut pas, après tout, oublier que M. de Wildenbruch a reçu le prix pour l'ensemble de son œuvre et que le jury n'a signalé une de ses pièces que pour se conformer aux conditions du concours.

FERDINAND GROSS.

Lettre de Christiania.

Christiania, le 10 Janvier 1884.

Dans les grands centres de la civilisation européenne, on se figure la Norvège, si encore on se donne la peine d'y penser, comme un paisible coin de la terre, dont les habitants innocents et naïfs s'adonnent au travail de la vie, sans se soucier des idées modernes et des orages politiques agitant le reste du monde.

Eh bien, « Il en était autrefois ainsi, mais nous avons changé tout cela, » comme dit l'immortel *Médecin* de Molière. Nous sommes devenus très-européens. Pour un petit pays, la Norvège fait beaucoup de bruit et fera certainement parler d'elle.

Extérieurement, rien n'est changé. La Norvège est toujours le

beau pays aux montagnes splendides, aux golfes étroits, aux glaciers brillants, aux cascades tonnantes, aux vallées vertes et riantes. Les touristes étrangers viennent ici, tous les ans, par milliers, admirer les merveilles de la nature. Dans le peuple norvégien, on trouve encore, surtout à l'intérieur du pays, un reste de l'ancienne simplicité de mœurs, l'accueil cordial et hospitalier des anciens Norses. Avec le nombre croissant des voyageurs, cela tend à disparaître. Au lieu de l'hospitalité, les hôtels.

Autrement, le pays n'est plus le même. Les idées modernes dans quelques-unes de ses formes les plus extrêmes et les plus exagérées ont envahi le pays. Tout est maintenant englouti par la politique. Il sévit ici une lutte acharnée entre les partis. Quoique je ne sois pas politicien, je dois donc, avant tout, tâcher de donner un résumé de notre situation politique, puisque cet intérêt absorbe tout autre, et que la question norvégienne, de locale qu'elle est, pourrait bientôt devenir européenne.

Depuis la constitution de 1814, la Norvège est unie à la Suède sous un roi, union indépendante et coordonnée. D'après cette constitution, le roi a le pouvoir exécutif et choisit lui-même ses ministres. Le pouvoir législatif est chez le Parlement, appelé le *Storthing*. Le Storthing ne siégeait autrefois que tous les trois ans; depuis 1870, il siége tous les ans, mais les législatures sont toujours de trois ans. Les élections sont indirectes ou de seconde main. Ont droit de voter comme électeurs primaires: ceux qui ont atteint l'âge de 25 ans et qui sont ou fonctionnaires de l'état ou propriétaires d'immeubles ou bourgeois d'une ville. Ceux-ci nomment les électeurs secondaires qui, à leur tour, nomment les députés. La campagne a les deux tiers des places, partant une très-grande influence. Les paysans sont ou devraient être les vrais gardiens de la constitution.

Il n'y a pas de sénat ou chambre haute proprement dite, mais le Storthing nomme une délégation qui s'appelle le *Lagthing* et comprend un quart des députés. Le reste des députés forment l'*Odelsthing*. Le Lagthing accepte ou discute les lois qui lui viennent de l'Odelsthing, et peut les lui renvoyer à nouvel examen. Si ce renvoi se répète, la question est décidée par le Storthing *in pleno*, qui vote aussi le budget et les pensions. Pour les lois ordinaires, le roi a le Veto suspensif. Quand une résolution a été réitérée par trois législatures successives, elle prend force de loi.

Le principe de notre constitution est de partager également le pouvoir souverain entre le roi et le Storthing, et ainsi d'empêcher tout abus, qu'il vienne d'en haut ou d'en bas. Notre constitution est ainsi une des plus libres de l'Europe. Aussi, sous ce régime, tout a prospéré. Le pays a fait des progrès énormes. En 1814, le pays avait à peine un million d'habitants qui mouraient de faim; l'état était sans ressourses, presque sans écoles et sans chemins. Cinquante ans après, la population avait presque doublé. Quoique pauvre, le pays, par l'exploitation de ses ressources naturelles, des forêts, des pêches, des pâturages, des mines, avait atteint une prospérité relative. Le commerce florissait. Il y avait des écoles partout; l'instruction était devenue obligatoire et gratuite; tout le peuple savait lire, et beucoup savaient aussi écrire. Il y avait des chemins excellents presque partout. Depuis 1853, on a commencé à couvrir le pays d'un réseau de chemins de fer; cela n'allait d'abord que lentement, vu l'étendue du pays, mais sûrement. L'état avait très-peu de dettes, les finances étaient dans un état florissant, et notre crédit était excellent. Nous avons toutes les libertés raisonnables. Chacun peut dire et écrire ce qu'il pense du gouvernement, pourvu qu'il ne contrevienne pas au Code criminel par des insultes ou des

écrits révolutionnaires ; les crimes de lèse-majesté sont punis plus légèrement que partout ailleurs. Nous avons un état de fonctionnaires où la corruption est inconnue, des juges d'une intégrité qui n'est pas même mise en doute.

Comme l'Angleterre a toujours eu une opposition loyale, « *Her Majesty's Opposition*, » la Norvège aussi a eu la sienne, qui jusqu'aux dernières années, a été relativement modérée, représentée par les paysans. Cette ancienne opposition n'a jamais contesté les prérogatives du roi.

Mais, dernièrement, il s'est élevé une opposition d'une toute autre espèce. À la place des paysans sont venus les avocats. C'était d'abord un petit groupe impatient qui trouvait que nous ne faisions pas des progrès assez rapides ; il nous fallait réaliser les idées du progrès moderne ; il fallait que le peuple se gouvernât lui-même ; il nous fallait le système parlementaire avec des ministres siégeant à l'assemblée nationale ; il nous fallait le suffrage universel et les élections directes. Ce parti veut donc réaliser d'un saut, sans transition, sans respecter les traditions historiques, toutes les théories extrêmes du libéralisme. Beaucoup d'entre eux avouent qu'il faut la république pour les satisfaire. Ce parti qui s'appelle lui-même libéral, mais que les conservateurs appellent radical, a pour chef l'avocat Sverdrup, homme fougueux, d'une vivacité toute méridionale, qui s'est inspiré des idées de l'extrême gauche européenne. Le parti libéral a su en peu de temps gagner la majorité du pays, surtout depuis que le Storthing siège tous les ans. Il faut avouer que les chefs ont eu beaucoup de talent, surtout pour semer le mécontentement parmi le petit peuple et lui rendre suspect le gouvernement et les conservateurs. Ils y travaillent toujours, sans relâche, dans les débats du Storthing, par des meetings et surtout par une presse intransigeante, implacable, qui présente tous les actes du gouvernement sous les couleurs les plus odieuses. À en croire ces journaux, le ministère serait une camarilla, une clique de tyrans, et les conservateurs un petit parti absolutiste, qui s'enrichit aux frais des pauvres et voudrait abolir les libertés constitutionnelles. Tous les pauvres, tous les mécontents, y compris la majorité des paysans, se sont rangés de ce côté. Cela n'a rien d'étonnant. Ils entendent tous les jours ces avocats de la liberté plaider leur cause, la cause des pauvres, des opprimés, contre la tyrannie et l'oppression qui les tient dans la misère, et ils disent naturellement : Ceux-là sont nos amis.

Du parti conservateur sont presque toutes les classes supérieures, les fonctionnaires, les marchands et les autres gens aisés, bref les habitants des villes, à l'exception d'un petit parti très-actif d'exprits forts qui se sont enthousiasmés pour le libéralisme extrême ou qui y trouvent leur compte : enfin le vrai foyer de l'agitation libérale. Ce sont eux qui font croire aux campagnards que leurs intérêts sont opposés à ceux des villes.

Or, cette division est très-peu naturelle, vu qu'il n'est guère de pays où il y ait plus d'égalité réelle que la Norvège. Ici, il n'y a ni noblesse, ni grandes richesses, ni cette misère extrême à côté des palais qu'on trouve dans les pays plus riches. La Norvège est de sa nature un pays très-démocratique. La gauche ne voudrait se contenter que d'une égalité absolue : c'est la nature même qui s'y oppose, puisqu'elle donne aux hommes des talents différents. Mais, en Norvège, le fils d'un ouvrier, s'il se distingue, peut devenir ministre ; chacun est « fils de ses œuvres : » voilà la vraie égalité.

En vain les journaux radicaux prétendent que les deux partis représentent deux races différentes, dont l'une opprime l'autre ; ils

disent et répètent que les fonctionnaires et les bourgeois descendent des Danois et des Allemands immigrés sous la domination danoise (1397-1814). Ils peuvent bien, pour un temps, voiler les yeux du peuple, mais un jour les faits parleront plus haut que les journaux. Or, on peut constater qu'une très-grande partie des classes supérieures porte des noms norvégiens, et que notamment une large part du clergé (qui reçoit une instruction solide, passant par tous les examens de l'Université) sont même des fils de paysans. En attendant que leurs yeux soient dessillés, le paysans ont appris à soupçonner et à haïr leurs magistrats, leurs pasteurs, tous leurs supérieurs, comme étant des étrangers et des usurpateurs. Si les années sont maigres, si les prix des vivres sont élevés et les impôts lourds, c'est la faute du gouvernement et de ses créatures.

On a donc ici le spectacle inusité de voir les villes conservatrices et la campagne libérale ou radicale. En général, c'est le contraire qui a lieu. C'est ce qui montre combien tout ce mouvement a de creux et de factice. Le parti dit conservateur veut en réalité le progrès modéré, la continuation du développement suivi depuis 1814. Quant au paysan, il est naturellement conservateur ici comme partout. Seulement, on lui fait croire qui c'est la gauche qui veut conserver la constitution, et que c'est la droite qui veut l'abolir.

Un mouvement qui a pris de telles dimensions doit nécessairement avoir un fond de vérité. Tout un peuple ne saurait être mécontent sans raison. Or le vrai germe du mécontentement, selon moi, c'est la pauvreté du sol et l'inclémence du climat. Il est vrai que personne ne meurt de faim chez nous; il n'en est pas moins vrai que la vie du paysan est extrêmement dure. De la Norvège, qui couvre un espace aussi grand que l'Italie, seulement une petite partie est cultivable, et donne une récolte maigre et incertaine, excepté dans quelques endroits plus bénis de la nature.

La Norvège n'a que 1,900,000 habitants, dont 20,000 environ émigrent tous les ans pour chercher dans l'Amérique du Nord les conditions d'une vie meilleure.

Dans une prochaine lettre, je viendrai aux faits qui ont abouti à la mise en accusation du ministère norvégien devant la Haute Cour.

SPECTATOR.

CHRONIQUE POLITIQUE DE LA QUINZAINE

Rome, 22 Janvier 1884.

Nous avons laissé les affaires d'Égypte dans des conditions bien tristes; nous les retrouvons dans les mêmes conditions après quinze jours. Le Gouvernement Anglais, sous l'inspiration de M. Gladstone, ne veut pas sortir de la ligne de conduite qu'il s'est tracée, il y a quelques mois, à l'égard de ce malheureux pays. M. Chamberlain, vient de déclarer, dans un meeting à Newcastle sur Tyne, que le Cabinet est plus que jamais décidé à suivre son programme, résumé dans les mots: « *l'Égypte aux Égyptiens.* » Si l'œuvre de l'Angleterre a été retardée, a-t-il dit, par des événements imprévus, elle ne continue pas moins de marcher à la solution du problème selon les vues de M. Gladstone et selon les engagements pris avec les puissances Européennes. On se demande, cependant, avec une certaine inquiétude, si cette abstention de l'Angleterre dans les affaires du Soudan n'ira pas jusqu'à compromettre irréparablement le sort de l'Égypte. Le fait est que la plus grande indécision règne au Caire. Les ordres et les contre-ordres sur l'abandon et la conservation de Khartoum révèlent des tendances contradictoires au sein du nouveau Cabinet Égyptien, et au milieu même des influences anglaises auxquelles le Cabinet obéit. Baring et Baka ne paraissent pas être tombés d'accord sur les conseils à donner et, aux dernières nouvelles, nous voyons le général Gordon se diriger sur Khartoum et Souakim, avec une mission spéciale auprès du Mahdi. Ce qui résulte de l'ensemble des informations qui nous parviennent de l'Égypte, c'est que l'abandon définitif du Soudan n'est plus à l'ordre du jour. Sont-ce les difficultés matérielles et financières de l'évacuation qui l'ont arrêtée? Est-ce le refus de la Turquie d'intervenir aux conditions qu'on lui a posées et que l'Angleterre n'est pas disposée à modifier? Est-ce la conviction que l'évacuation ne

sauverait pas l'Égypte de l'invasion qui la menace? Le fait est que, tandis que le Ministère Anglais ne signale aucun changement d'attitude à l'égard du Soudan, le Cabinet Égyptien, malgré sa soumission apparente aux conseils qui lui viennent de Londres, révèle l'intention de conserver Khartoum et de pousser de plus en plus au Sud la ligne de son action militaire contre le Mahdi. Des pourparlers seraient entamés avec l'Abyssinie pour l'amener à une entente avec l'Égypte, moyennant des concessions opportunes; le Négus deviendrait alors un allié utile, qui, en tombant sur les flancs de l'ennemi commun, lui porterait un coup décisif, et permettrait aux Égyptiens de prendre à leur tour l'offensive. Nous craignons fort que le Ministre de la guerre, Abd-el-Kader Pacha, ne se fasse des illusions sur les résultats probables de cette nouvelle campagne; rien n'est moins sûr qu'une victoire au milieu de la démoralisation qui a gagné l'armée Égyptienne, et il est malheureusement certain qu'une nouvelle défaite, essuyée par cette pauvre armée, ouvrirait à deux battants au Mahdi les portes du Caire. Une telle éventualité ne doit-elle pas préoccuper l'Angleterre? C'est à elle, sans aucun doute, que l'on ferait remonter la responsabilité d'un désastre, et elle n'aura pas assez de troupes à sa disposition pour résister en même temps au Mahdi triomphant et à l'esprit d'hostilité qui l'entourera de tous les côtés en Égypte. Ne sera-ce pas alors une nouvelle campagne à faire avec des forces imposantes, dont les frais péseront lourdement sur le pauvre pays qu'elle a pris à tâche de régénérer et qu'elle aura, au contraire, écrasé sous le poids des impôts? L'inquiétude qui règne en Égypte commence à gagner petit à petit les puissances Européennes; aucune démarche officielle n'a encore été faite que nous sachions, auprès du Cabinet Anglais à propos des affaires Égyptiennes, mais l'attention publique est forcément ramenée aux événements du Soudan où, aux intérêts publiques, se mèlent des intérêts commerciaux très-considérables. Le moment n'est peut-être pas éloigné où l'Europe rompra le silence, et prendra une part plus active à la protection de ses intérêts menacés par l'irrésolution ou la confiance par trop absolue de l'Angleterre.

En Espagne, la situation s'est nettement dessinée. La Chambre a adopté, par 221 voix contre 126, le contre-projet d'adresse en réponse au discours du Trône. La coalition des républicains, des conservateurs et de la gauche dynastique n'a pas réussi à sauver le Ministère, qui a présenté ses démissions au Roi. M. Canovas del Castillo a été chargé du nouveau Cabinet, qui se trouve tout formé à l'heure où nous écrivons. N'ayant pas de majorité à la Chambre, le nouveau Ministère a demandé et obtenu la dissolution des Cortés, et, pour s'assurer des élections favorables, il a nommé à la hâte 49 préfets qui doivent se rendre

sans retard dans leurs provinces respectives et y travailler à son triomphe. M. Posada Errera n'avait peut-être pas tort en inscrivant dans son programme la révision de la Constitution et le suffrage universel; son but était d'en finir avec ces dissolutions de la Chambre, qui tenaient en éveil perpétuel les passions politiques, et enlevaient aux Ministères le moyen de poursuivre un programme sérieux de réformes administratives et économiques. L'arrivée de M. Canovas au pouvoir permet-elle d'espérer qu'il aura plus de chance que ses prédécesseurs, et qu'il n'en a eues autrefois lui-même? Son programme est d'assurer la liberté par l'ordre et de consolider la monarchie; voilà, au moins, le résumé que nous transmet le télégraphe. Il n'en est pas moins vrai qu'il aura à lutter, en même temps, contre la gauche dynastique, contre le Maréchal Serrano, contre les amis du Ministère Errera, contre les républicains sous la conduite de Ruiz Zorilla.

Le Parlement Prussien a encore été saisi d'une nouvelle motion par le rétablissement des trois articles de la Constitution, de la part de M. Reichensperger, mais tous ces efforts demeurent inutiles. Le Ministre des Cultes a repoussé la motion qui a fait naufrage, malgré l'union du Centre avec les Polonais. Le Gouvernement a renouvelé ses assurances sur l'esprit de conciliation qui le guide dans les relations de l'État avec l'Église; mais, s'il veut bien faire quelque concession, il n'aime pas les voir imposer. Ainsi, on vient de gracier l'évêque de Munster, mais on se hâte de dire qu'on ne se laissera pas entraîner par des motions et des agitations qui ne pourraient qu'entraver l'œuvre gouvernementale. Cependant, l'appui du centre est bien désiré par le Gouvernement, qui ne saurait faire accepter ces nouvelles lois socialistes et financières sans son concours. La loi sur les assurances ouvrières, qui est en ce moment en discussion au Reichstag, trouve une forte opposition chez le parti libéral qui ne veut pas de socialisme d'état; cette loi marquera une nouvelle défaite du Chancelier, si le centre ne vient pas à son aide, attirant à lui les nationaux libéraux, comme il est arrivé tout dernièrement à l'occasion du rejet du scrutin secret. Il en sera de même du projet de loi sur les nouveaux impôts qui a été renvoyé par le Landtag à une commission de 28 membres; le dernier mot appartiendra aux ultramontains, dont l'attitude dépendra probablement de la politique ecclésiastique du Gouvernement. Cet état de choses ne laisse pas d'être embarrassant pour le Grand Chancelier lequel ferait peut-être mieux d'aller au-devant des désirs du centre, en rétablissant les fameux articles qui ont, par leur suppression, inauguré la guerre au clergé: ne pouvant suivre les aspirations des libéraux, mieux lui vaudrait de s'allier franchement aux modérés et aux conservateurs, s'il tient à faire adopter ses réformes sociales et financières.

En Autriche-Hongrie, les embarras du Gouvernement sont de toute autre nature. Le courant libéral part d'en haut et c'est en bas qu'il rencontre les plus sérieux obstacles. Le Ministère Taaffe a pour ennemis les féodaux et les ultramontains, qui l'accusent de manque de principes; il a pour ennemis les Allemands qui voient dans son programme de décentralisation l'écroulement de leur ancienne suprématie et la dislocation de la monarchie Austro-Hongroise. Il en coûte en effet aux Allemands, dont la prépondérance était incontestable et absolue, de se voir réduits à un rôle secondaire dans les conseils de l'Empire; mais le temps marche et il faut savoir marcher avec lui. Toutes les populations de la Cisleithanie ont les mêmes droits et le libéralisme Allemand devrait les reconnaître le premier. Ce rôle restreint qu'il dédaigne, nous paraît noble et digne de lui, car il peut toujours marcher à la tête du progrès, et rallier à son œuvre civilisatrice les provinces inexpérimentées, les vivifier de sa lumière, les diriger par ses conseils, mettre à leur service sa supériorité réelle. La position de M. Tisza en Transleithanie est cependant bien plus difficile que celle du Comte Taaffe. La Chambre des Magnats vient encore de repousser pour la deuxième fois le projet de loi sur les mariages mixtes, malgré tout l'art employé par le Ministère Hongrois pour obtenir la victoire. M. Tisza ne s'est pas laissé abattre par l'échec qu'il a subi; décidé de faire triompher les idées libérales, convaincu que la constitution actuelle de la Chambre des Magnats serait un obstacle permanent à ses projets, il saisira probablement le taureau par les cornes, si la Cour est disposée à le soutenir dans la lutte, et provoquera la réforme d'une Chambre dont les tendances réactionnaires entraveraient à tout moment l'œuvre civilisatrice du Gouvernement. Malheureusement, la Croatie offre à la réaction hongroise des armes pour persister dans son système de résistance au progrès. La vie parlementaire dans la diète d'Agram n'a pas donné les résultats que l'on en espérait; l'opposition ne garde aucune mesure, et se sert d'un langage si violent qu'aucune sérieuse discussion n'est plus possible. Ce qui prête à l'opposition ses meilleures forces, c'est l'antagonisme séculaire qui aigrit les rapports entre la Croatie et la Hongrie, antagonisme qui a gagné toutes les classes et dont l'opposition se fait l'écho. Les tendances séparatistes augmentent tous les jours et préparent dans l'avenir de graves embarras au Gouvernement. Aucun lien, en effet, entre la Croatie et la Hongrie; la langue, les caractères, les aspirations, les traditions du passé, tout creuse un abîme de plus en plus profond entre les deux pays. Cet antagonisme a déjà valu à la diète d'Agram des concessions execptionnelles, mais elle vise à une indépendance complète, que les institutions arriérées de la Hongrie rendent possible et légitime.

Il est bien certain que la Hongrie ne renoncera pas sans

lutte à son autorité sur la Croatie; elle considère Fiume comme un débouché naturel et nécessaire à ses productions, dont la Croatie est l'entrepôt, et elle appelle encore Hongrie les rives de l'Adriatique qui séparent la Dalmatie de l'Istrie. Si elle veut cependant garder son ancien pouvoir, le meilleur moyen est de faire sa paix avec la Croatie, au lieu de fournir des armes à l'opposition par son esprit réactionnaire. À Pesth, on recule; à Agram, on est trop pressé d'avancer. L'immense majorité hongroise de la Chambre des représentants de la Transleithanie, donne son cachet aux lois qui sont soumises à son examen; fût-elle même tentée d'être libérale, la Chambre des Magnats s'opposerait à ses velléités de libéralisme. Aussi, nous voyons un rapport intime entre ce projet de loi sur les mariages mixtes repoussé par les Magnats, et les désordres déplorables qui troublent les séances de la Diète d'Agram; la réaction engendre la révolution. M. Tisza aura bien des difficultés à vaincre pour résister à ces deux manifestations opposées ; fort heureusement, son intelligence et sa fermeté sont à la hauteur de sa tâche, et, en définitif, la victoire pourrait bien lui sourire; c'est ce que nous lui souhaitons dans l'intérêt même de la Hongrie, où le triomphe du vrai libéralisme serait une source d'innombrables bienfaits, grâce aux qualités sérieuses de ce noble et fier peuple.

Une crise partielle a eu lieu en Bulgarie. Deux ministres qui avaient prêté leur concours au Cabinet Sankof, lorsqu'il jugea nécessaire de résister à la Russie, à la suite des résultats obtenus, ont donné leur démission et ont été remplacés par messieurs Romanoff et Saratoff. Ce serait une erreur de voir dans cette démission une nouvelle tendance russophile du Cabinet. Le parti libéral, en Bulgarie, est essentiellement bulgare, rien que bulgare. L'opinion accréditée qu'il soit soumis à l'influence russe n'a plus de valeur aujourd'hui. Au moment où les rêves des libéraux allaient se réaliser, grâce aux baïonnettes russes, des milliers de jeunes Bulgares, élevés en Russie, ont pris part à la lutte sous les drapeaux du Czar, et ne cachaient pas leur profonde reconnaissance envers l'Empereur: cette reconnaissance, ainsi que leur soumission complète au général Doundakoff, a fait croire qu'ils auraient été enclins à passer du joug turc au joug russe, renonçant à toute idée d'émancipation complète. Leur reconnaissance s'est encore augmentée lorsqu'ils virent leur indépendance assurée et la nouvelle principauté établie. L'abandon de la Roumélie commença, cependant, à refroidir leur enthousiasme; ensuite, l'ingérence excessive de la Russie dans leurs affaires intérieures leur rendit lourd le poids de la reconnaissance. Aujourd'hui, ils sont tout disposés à écouter avec déférence les conseils qui leur viennent de Pétersbourg, mais ils sont tout également décidés à ne subir aucune pression du de-

hors, même de leurs sauveurs. M. Sankoff, gêné par la dictature militaire, a dû s'allier aux conservateurs pour la renverser; il a laissé comprendre par son attitude que le parti libéral n'a pas l'intention de transiger sur des questions de dignité et d'indépendance ; il désire des rapports bienveillants avec la Russie, mais point de soumission aveugle, et nous croyons que sa manière de voir est partagée à cet égard par tous les partis. Où les divergences commencent, c'est dans les questions intérieures et purement bulgares; voilà pourquoi, aussitôt éliminé le danger qui avait rapproché les conservateurs de M. Sankoff, l'entente a cessé, et la démission des deux ministres Natchovitch et Stöiloff en a été la conséquence. Toute autre interprétation donnée à cette crise partielle serait, à notre avis, dénuée de fondement.

Les paroles pacifiques, prononcées dernièrement par le Czar sur la politique extérieure, ainsi que la visite de M. de Giers à Vienne, ont été accueillies avec la plus vive satisfaction par toute l'Europe ; désormais, la conviction est acquise que la triple alliance n'a aucun but agressif, et que la paix n'est pas seulement un rêve, mais une consolante réalité. L'Empereur de Russie ne s'est pas montré aussi confiant dans l'avenir en ce qui touche la paix intérieure de l'Empire ; le réveil du nihilisme ne laisse pas de le préoccuper sérieusement et il est partagé entre les conseils qui l'entourent et ses propres inspirations, désireux d'un côté d'être indulgent et conciliant, poussé de l'autre à exercer des mesures extraordinaires de rigueur. C'est en effet un phénomène nouveau dans l'histoire des peuples cette forme étrange de révolution mystérieuse et insaisissable, qui menace le trône en Russie ! Que lui veut-on? Quelles sont les aspirations nationales dont les nihilistes se font les sanglants défenseurs ? L'agitation est partout, sans se révéler sous la forme d'un programme libéral quelconque. Veut-on l'anarchie ? Veut-on tout détruire sans aucun plan de réédification ? Le plus curieux c'est que le Czar continue à être aimé et vénéré par les masses, tandis que la dynamite s'acharne autour de lui pour l'enlever à l'amour et à la vénération de son peuple. Quoiqu'il en soit, les mesures de rigueur, la politique de réaction et de résistance, nous paraissent impuissantes à détourner le fléau de cette sourde menace qui plane sur la Russie. L'histoire de notre siècle est pleine de leçons utiles sur la valeur de ces moyens ; par eux, la révolution grandit au lieu de demeurer vaincue. Le seul moyen de l'abattre, c'est de la devancer; il faut suivre le peuple dans son développement et l'émanciper dans une juste mesure, avant qu'il ne prenne le mors aux dents. Malheureusement, ces conseils n'ont pas de chance de se faire jour dans les Conseils de l'Empire du Czar ; le projet limité de réforme qui était à l'étude, paraît avoir été abandonné à la suite des

derniers assassinats, et aux menaces révolutionnaires on répondra peut-être par l'état de siège.

Aucune nouvelle intéressante du Tonkin. Les difficultés à Hué paraissent aplanies. L'attaque de Bac Ninh que l'on avait annoncée imminente, n'a pas eu lieu encore et n'aura lieu probablement qu'à l'arrivée des renforts. La Chine, en attendant, se prépare à la guerre, mais il est difficile de démêler si elle prendra l'offensive, ou restera sur la défensive. Dernièrement, elle avait décidé de fermer l'entrée du fleuve de Canton, mais elle en a abandonné le projet sur la représentation de l'Angleterre et sur la déclaration de la France qu'elle n'aurait pas dirigé ses armes sur Canton. Ce qui paraît certain, c'est que les français trouveront les Chinois à Bac Ninh. Au surplus, cette guerre lontaine ne parait pas en France même préoccuper les esprits; les affaires suivent leur cours et les questions intérieures ont pris décidément le dessus sur les extérieures. L'argument le plus discuté est encore cette révision que M. Ferry a promise et qui ne paraît satisfaire personne. Si le Président du Conseil a jeté son dévolu sur la constitution pour compter ses amis et ses ennemis, il faut s'avouer qu'il n'a pas choisi le meilleur moyen, car il ne voit que des adversaires. Et il lui est impossible de trouver, au milieu de cette immense agitation, les forces dont il a besoin pour se maintenir au pouvoir. Heureusement pour lui, la discussion est renvoyée à Paques ; pendant ce temps, les esprits se calmeront, et l'imprévu pourra peut-être lui venir en aide pour sortir de l'impasse. Une question plus grave, plus imminente vient déjà de lui préparer une diversion utile; nous voulons parler de la question sociale. Des délégués des chambres syndicales ouvrières se sont présentés dans une des salles du palais Bourbon, pour appeler l'attention des députés sur la crise ouvrière qui sévit à Paris. Ils ont exposé que, sur vingt ouvriers, un seul avait du travail; que les ouvriers étrangers étaient employés de préférence; que l'importation étrangère exerçait une influence pernicieuse; qu'une des causes de la crise était l'antagonisme entre le capital et le travail ; que plus de 150 mille ouvriers chômaient à la suite de ces causes différentes. Sur l'invitation de M. Clémenceau de formuler la solution qu'ils croyaient plus utile aux intérêts de leurs mandants, les délégués déclarèrent être venus demander une consultation et non la lui donner, et que c'était aux députés de trouver la solution nécessaire. Là-dessus, les délégués se sont retirés menaçant d'aviser eux-mêmes aux moyens de se tirer d'embarras. La presse française cherche en ce moment à atténuer l'importance de cette démarche des délégués, mais si les faits qu'ils ont exposés sont vrais, si réellement 150 mille ouvriers sont sans travail, et accusent des intentions révolutionnaires, le fait qui s'est passé à la Chambre des Députés nous paraît très grave

et digne de préoccuper sérieusement le pays, non seulement à cause du désordre économique qu'il révèle, mais à cause des violences extrêmes auxquelles le désespoir et la faim peuvent entraîner d'un moment à l'autre un si grand nombre d'individus. Ce fait n'est pas isolé ni nouveau ; des plaintes d'une nature égale se sont déjà fait entendre à plusieurs reprises ; on a constaté une diminution considérable dans l'exportation des productions manufacturières ; plusieurs fabriques se sont fermées ; d'autres luttent à grand'peine contre la faillite qui menace de les déborder. Le Gouvernement ne peut demeurer sourd à ces plaintes unanimes ; le mal, nous voulons le croire, est moins sérieux qu'on ne le signale, mais il existe tout de même et il peut grandir. Lorsque l'on se voit sur une pente périlleuse, n'est-il pas prudent d'enrayer sans retard ?

Cette question ouvrière, grosse d'orages en France, commence à se faire jour dans quelques provinces de l'Italie, sous une forme particulière. À Forli, à Imola, à Fano, à Pesaro, on siffle les pélerins, qui vont rendre hommage à la mémoire du Grand Roi. Dans la province de Parme, des cris de *mort aux riches, vive la république,* accueillaient le triomphe électoral du républicain socialiste Musini. Nous approuvons les mesures prises par l'autorité pour empêcher le retour de ces faits déplorables, mais ce n'est pas tout que de réprimer, il faut encore prévenir. Les questions ouvrière et agraire réclament en Italie les soins consciencieux et prévoyants du Gouvernement. Le mal est encore à sa naissance, mais c'est là qu'il faut le surprendre et le guérir. Pas de sévérité sans amour ; pas de punitions sans étudier les causes qui ont poussé le coupable à l'affronter. Le problème social de la condition des classes ouvrières s'impose à tous les pays civilisés, et se développe avec la même rapidité que le progrès ; à mesure que les industries florissent, les ouvriers deviennent plus exigeants. La raison est que, producteurs de la richesse, ils en subissent insensiblement le charme ; c'est la poudre d'or qui reste attachée aux doigts des mineurs ; c'est la chemise de Nessus qui rend fou celui qui la porte. Vous avez beau leur crier le *Sic vos non vobis ;* ils n'en veulent pas ; ils se révoltent contre l'injustice ; ils comprennent, ils voient, ils touchent de la main le comfortable de la vie et leur raisonnement leur dit que, puisqu'ils le créent, ils ont le droit d'en goûter. Nous croyons donc inutile et imprudent de dire à l'ouvrier : ton sort est fixé ; ce que tu gagnes doit suffire à tes dépenses ; ne prétends rien au-delà, car ta vie est faite de privation. Les besoins n'augmentent pas uniquement dans les classes aisées ; le désir du bien-être pénètre partout, et, dans les plus pauvres masures, la lampe à pétrole a supplanté la vieille lampe à huile ; les nouvelles façons de s'habiller ont remplacé les anciens vêtements que la grand'

mère laissait en héritage à ses petits-neveux. L'attention des Gouvernements doit donc se porter sur les classes ouvrières et agricoles, en tenant compte des influences qu'elles subissent fatalement. Ce qui importe, c'est de leur fournir du travail et des salaires proportionnés à leurs besoins; ce qui importe, c'est de les instruire, de leur inspirer des principes d'ordre et d'économie; ce qui importe enfin, c'est de veiller à leur avenir par la création de sociétés d'assurances qui mettent leur vieillesse à l'abri des privations, et qui leur viennent en aide, si un malheur les frappe et les condamne à l'oisiveté.

Tout ceci nous paraît plus intéressant, plus utile, plus immédiatement nécessaire que les lois sur l'enseignement supérieur, sur la réforme communale et provinciale, et sur la *Direttissima*. Que l'on ne voie pas dans nos phrases indifférence ou blâme à l'égard de ces projets de loi; nous faisons une simple question d'opportunité et d'ordre dans les mesures que le Gouvernement est appelé à prendre dans l'intérêt du pays. Il vaut mieux, à notre avis, avoir moins de liberté politique, moins de décentralisation et plus de bien-être, — plus de tranquillité. La Monarchie en Italie a ses meilleures racines dans l'amour du peuple; il faut aimer ce peuple qui aime, il faut s'intéresser à lui, il faut veiller paternellement sur son sort. Le progrès des industries a fait que ce peuple est aujourd'hui presque uniquement composé d'agriculteurs et d'ouvriers; c'est donc sur les ouvriers et sur les agriculteurs que les soins du Gouvernement doivent se porter. Le Parlement vient de s'ouvrir; nous serions heureux si, préoccupée de la question sociale, l'opposition, au lieu de combattre le Ministère sur le terrain politique, apportait son concours loyal dans la discussion des problèmes qui intéressent le bien-être des classes ouvrières et agricoles, et trouvait sur ce terrain le moyen de s'associer à l'œuvre du gouvernement et de contribuer avec lui à l'apaisement des sourdes agitations qui grondent autour de nous et qui annoncent des orages prochains.

Le pélerinage au tombeau du Roi Victor Emmanuel a pris fin avant-hier. Cet immense hommage rendu à la mémoire du grand Roi ne nous a aucunement étonné; il nous a, tout de même, profondément émus. Quoique partagée *en pillules*, selon l'expression des journaux de l'opposition, cette manifestation a été à trois reprises imposante, et la dernière a dépassé toute attente. Que de réflexions ont traversé notre esprit, lorsque nous avons vus défiler dans la ville de Rome toutes ces bannières municipales, souvenirs historiques d'un temps, où l'Italie n'était qu'un rêve de poëtes! Nous arrêtons notre plume sur cette pente qui nous entraînerait bien au delà des limites d'une chronique politique, et nous nous bornons, dans ce siècle positif, à nous demander quels seront pour l'Italie les résultats du pélerinage. Le discours du Roi Humbert aux Délégués des Colonies et des

Provinces reçus au Quirinal, nous paraît donner le ton juste à la valeur de cette démonstration nationale. « Le pélerinage au tombeau de mon Père, a-t-il dit, auquel toute l'Italie vient de prendre part et qui procède avec tant d'ordre et de calme, au milieu d'un si grand enthousiasme, n'est pas seulement une grande réjouissance pour mon cœur de fils, et une nouvelle affirmation des sentimens affectueux du peuple Italien envers ma Maison, mais il sera un enseignement utile aux étrangers qui verront dans cette manifestation les liens intimes et indissolubles de toutes les provinces avec la nation et de la nation avec la Dynastie, et l'impuissance des éléments révolutionnaires contre cette muraille de poitrines qui défend nos institutions. ».

L'attitude antipatriotique de quelques malintentionnés dans les Romagnes a fourni en outre au Roi Humbert l'occasion de s'intéresser au sort de cette contrée dans un sens conciliant et paternel.

Les délégués de la Province de Forli ont signalé au Roi la triste condition de leurs classes agricoles, et ont attribué à cette condition la cause des désordres dont ces pays sont souvent le théâtre. S. M., dans le dernier Conseil des Ministres, recommanda vivement à MM. Genala et Berti le sort des agriculteurs des Romagnes, les invitant à chercher sans retard les moyens d'améliorer leur situation.

Un journal italien cite à cette occasion les vers de Parini:

O male, o persuasore
Terribile di mali!

Aucune citation n'aurait pu être faite plus à propos; sous l'empire d'un malaise matériel, rien n'est plus facile que de se laisser entraîner à la révolte. La réjouissance d'autrui nous agace, quand nous y demeurons étrangers. Nous voyons noir, nous rongeons le frein des lois, nous renions l'Autorité, le souverain, la patrie, et Dieu-lui-même.

Nous ne prenons conseil que de notre souffrance et nous en accusons tout ce qui nous entoure; tout comme les Titans vaincus, nous menaçons le ciel de nos poings impuissants.

Que ce grand pélerinage soit béni, s'il contribue à donner le bonheur aux malheureux Italiens, qui ne rêvent que vengeance et anarchie, et les ramène à des sentiments de calme, d'ordre et de paix! Nous croirons alors que l'esprit du Grand Roi plane toujours sur sa péninsule chérie, comme les bons génies du vieux temps, et ranime chez son digne successeur cet amour intelligent et prévoyant du peuple déjà si vif chez celui qui doit préparer à la Maison de Savoie le plus noble des triomphes, la résurrection morale, économique et intellectuelle del'Italie

Nous allons clore notro revue rétrospective des événemens de la quinzaine par quelques mots sur les rapports entre la France et l'Italie. Nous avons cru lire dans la presse des deux

pays l'expression d'un désir commun de s'entendre, de se rapprocher, ainsi que le souhait de les voir marcher ensemble à la réalisation de leurs vœux. M.r Le Roy Beaulieu, dans la *Revue des deux mondes*, a ouvert cette campagne sympathique en s'occupant de l'Italie et de ses rapports avec le Vatican, avec un art, une mesure, une bienveillance qui lui font honneur. M.r Gabriel Charmes, dans le *Journal des débats*, choisit le thème du pélerinage national au tombeau du Roi Victor Emmanuel, pour adresser à l'Italie des paroles d'amitié bien senties. Monsieur Magnier, de l'*Evénement*, à son tour a fait à un journal italien un chaleureux appel à la concorde. Nous applaudissons de grand cœur à ces souhaits de cordiale entente entre l'Italie et la France et nous y unissons les nôtres. Le rêve est beau et nous l'avons souvent caressé dans nos méditations sur l'avenir politique de l'Europe. Seulement, il ne suffit pas de rêver et de former des souhaits; il faut encore s'appliquer sérieusement à leur réalisation. Pourquoi ces rêves, ces souhaits ne se sont-ils pas encore réalisés?. Evidemment, les causes existent. Quelques-unes d'entre elles sortent du cercle d'action des deux pays qui les subissent malgré eux. D'autres sont le résultat de notre propre œuvre et bien plus difficiles à admettre, car par elles nous sommes amenés à nous avouer des torts.

Les causes non imputables aux deux peuples, en dehors de ce qui se réfère à la situation de l'Europe, remontent essentiellement à la différence de forme des Gouvernements; en Italie, la Monarchie a des bases solides; en France, c'est la république qui triomphe pour le moment. Les deux pays ont cependant à peu près le même objectif au point de vue de la liberté et du progrès; ils ne diffèrent que par la forme. Malheureusement, la forme, c'est tout; on s'attache à elle, beaucoup plus qu'à la substance. Là, on voit dans les Monarchies la bête noire de la civilisation moderne; ici, l'on voit dans la république l'ennemie de l'ordre et des saines libertés; là, domine la peur de l'absolutisme et de l'obscurantisme; ici, la peur de l'anarchie et de la révolution. La France républicaine ne réussit pas à voir une amie dans l'Italie monarchique; l'Italie ne sait trop ce qu'elle voudrait en France, car la république ne lui inspire pas une confiance absolue; comme en 1840, dit-on, elle pourrait bien un de ces jours, tiraillée comme elle est dans tous les sens, se ranger parmi les alliés du Vatican! Pour sortir de cette situation, il faudrait que la noble nation française trouvât finalement son assiette définitive et devint un élément d'ordre; n'ayant plus rien à craindre des partis extrêmes, les Monarchies constitutionnelles ne lui inspireraient plus aucune méfiance, comme elles n'en inspirent aucune aux États-Unis. En Italie, de même, on ne ferait plus attention à la forme du Gouvernement, car

derrière la République ou la Monarchie on sentirait battre régulièrement le cœur de la France.

Il faudrait en même temps que la presse française, sans distinction, reconnût ouvertement les faits accomplis en Italie et comprît que la France n'a pas émancipé ce pays pour le retenir sous sa tutelle, mais pour l'associer, d'égal à égal à son œuvre humanitaire, en lui laissant ce libre essor, ce développement naturel de ses forces, ce trésor d'aspirations légitimes, sans quoi elle serait toujours une triste et pauvre nation. Ce n'est rien que de faire l'Italie une; le meilleur de la tâche reste encore à accomplir. L'Italie est une nation jeune; elle est naturellement vive et impatiente; elle est heureuse de son indépendance, et ne le cache pas; les beaux rêves de la jeunesse l'assiègent et, parmi ses rêves, il peut bien y en avoir d'imprudents et d'irréalisables. Elle doit donc être entourée de soins bienveillants, d'amitiés sérieuses, sûres et fécondes. Il faut calmer chez elle les passions trop vives, au lieu de les exciter, soit en lui insinuant le poison de la démagogie, soit en enviant sa résurrection économique.

Nous sommes venus insensiblement à parler des causes imputables aux deux nations. Nous dirons ce que nous pensons à cet égard, que cela soit goûté ou non par les oreilles Françaises ou Italiennes.

L'Italie doit s'avouer qu'elle a poursuivi pendant quelques années une politique de revendications et d'expansions contraire à ses véritables intérêts. L'irrédentisme d'un côté, de l'autre l'accentuation d'une action hostile à la France à Tunis, lui ont causé de graves soucis et un isolement mérité. Cette politique a fait son temps et le pays s'est ravisé. Nous l'avons vu, en Egypte, refuser l'occasion qui lui était offerte de se créer des influences exceptionnelles dans le Nord de l'Afrique; aucun appas n'a pu tirer le Gouvernement de sa réserve et le faire profiter de la circonstance pour regagner dans la vallée du Nil ce qu'il avait perdu sur les côtes de Carthage. Nous le voyons maintenant resserrer d'un côté ses liens d'amitié avec l'Autriche en coupant court aux rêves imprudents des irrédentistes et donner la main de l'autre côté à la France dans cette question délicate des capitulations Tunisiennes où la moindre animosité, le moindre sentiment de rancune pouvait soulever des conflits dangereux.

Si donc l'Italie a commis quelques fautes dans son impatience de vivre au grand jour, elle les a dignement réparées, et son attitude actuelle ne peut plus inspirer la plus petite méfiance. Mais la France n'a-t-elle pas eu ses torts, elle aussi? Les gallophobes (il y a malheureusement des extrêmes partout) lui reprochent encore le sang italien qu'elle a fait répandre inutilement à Rome en 1849, à Mentana en 1867, combattant en faveur du Pape et contre l'unité italienne. Le parti libéral

a rêvé la suprématie de l'influence italienne à Tunis; évidemment, c'était trop prétendre; nous dirons même que c'était mal payer la dette de reconnaissance de l'Italie à la France en voulant lui enlever une prépondérance acquise et légitime qui n'empêchait nullement à notre influence d'exercer dans ce pays un rôle utile à nos intérêts commerciaux. Mais la France ne s'est-elle pas trop préoccupée d'une menace qui ne pouvait l'atteindre? Ne jalousait-elle pas excessivement le développement de nos relations commerciales avec la Tunisie? Ne voyons-nous pas, en ce moment même, quelque journal jeter les hauts cris parce que l'Italie fait ses premières armes dans les échanges commerciaux de l'Abyssinie et du Choah? N'a-t-elle pas laissé croire alors qu'elle n'attendait qu'un prétexte pour établir sur la Tunisie un protectorat rêvé depuis longtemps, et qu'elle a spéculé sur les impatiences italiennes pour satisfaire ses propres impatiences? Lorsqu'elle annonce à tout le monde que la Méditerranée est un lac francaîs, croit-elle sérieusement donner une preuve d'amitié à l'Italie?

Nous exposons ces causes de désaccord dans un but de paix et d'entente. Loin de nous toute idée de récrimination. Nous voyons des effets regrettables et nous remontons à leur source dans l'espoir d'y trouver le remède. Lorsque deux amis sont brouillés, le meilleur moyen de les réconcilier c'est de leur faire comprendre et avouer leurs torts.

Il est encore d'autres causes de griefs, d'ordre économique. Les ouvriers en France ont des exigences qui ont déterminé les patrons à recourir à des ouvriers étrangers; l'Italie a fourni la meilleure part de ce dernier contingent. Les raisons de cette émigration italienne sont multiples. Dans ce pays, d'abord, il y a une émigration normale dont les causes véritables ont jusqu'ici échappé à l'étude; le nombre ensuite des ouvriers en Italie dépasse les besoins actuels des industries locales; l'ouvrier italien enfin est sobre et son salaire est inférieur à celui des ouvriers français. C'est à cause de ces conditions de la classe ouvrière en Italie que la France a été inondée d'ouvriers italiens. Cette inondation a donné lieu à des rancunes, et à des violences qui ont été souvent suivies de sanglantes représailles. Cela est déplorable car les deux pays ne demeurent pas entièrement étrangers à ces luttes et les haines montent des ouvriers à la masse du peuple. Il est incroyable comme les petites causes engendrent souvent de redoutables effets; aussi, les deux nations désirant vivre en amitié, nous ne saurions assez leur recommander l'indulgence pour des faits partiels et insignifiants et la plus grande réserve en les rendant publics. En même temps, l'Italie et la France devraient s'appliquer à étudier les origines d'un mal dont les faits signalés ne sont qu'une des manifestations. Ne vaudrait-il pas mieux pour l'Italie retenir chez elle et uti-

liser cette masse d'ouvriers habiles et jalousés qui sont en France une cause de désordres. Ne voudrait-il pas mieux pour la France, au lieu de regretter cette invasion étrangère, aviser au moyen de la rendre inutile ?

Il y a sans doute des gallophobes en Italie, comme il y a des italopbobes en France, mais ces extrêmes, grâce à Dieu, sont en grande minorité. Chez les deux peuples, les masses nourrissent des sympathies profondes, qu'aucun événement ne saurait altérer. Il suffit donc d'ôter aux extrêmes tout prétexte de plaintes et de rancunes pour que ces sympathies grandissent et exercent leur influence bienfaisante sur les relations politiques. Le désaccord n'est pas si grand, ni si général qu'on voudrait le faire croire; il n'existe qu'à la surface; au fond, les deux nations se donnent depuis longtemps la main et travaillent dans le même but. Les industries françaises pénétrent dans les coins les plus reculés de la péninsule; les Français y sont respectés, choyés, tout comme s'ils étaient chez eux; il en est de même en général des Italiens qui vont à Paris. Les produits littéraires et artistiques des deux pays n'ont presque plus de patrie; on joue le *Simon Boccanegra* et les *Puritani* à Paris, la *Mignon* et la *Carmen* à Rome. Les plus récentes productions du théâtre français sont aussitôt reçues et fêtées sur tous les théâtres italiens, malgré les protestations des esprits bornés qui redoutent cette invasion étrangère.

Les congrès scientifiques contribuent de leur côté à consolider cette alliance des intelligences, qui est la meilleure, la plus durable expression d'une entente cordiale entre les deux nations. À l'occasion de l'Exposition de Nice, l'accueil amical fait au comte Borromeo nous paraît aussi d'un excellent augure pour l'avenir. Cette même *Revue Internationale* enfin, où nous avons l'honneur d'écrire, a puisé son inspiration dans le profond désir de son propriétaire et directeur de dissiper les nuages politiques qui couvrent nos Alpes occidentales par le souffle universel et fécond des sympathies littéraires et scientifiques. La langue française est dans nos mains un instrument difficile à manier, nous l'adoptons cependant dans un but de paix et de fraternisation. Nous adressons un chaleureux appel à toutes les forces vives et intelligentes de la France ; elles ont sur nous le grand avantage de manier cet instrument de la langue avec aisance et avec plus de vigueur ; nous les prions de s'en servir pour calmer les passions, pour ramener l'accord entre les deux pays, pour concourir vaillamment au triomphe de nos communs désirs. Sans leur concours, nous devons, l'avouer, notre œuvre demeurera stérile; par leur concours, elle sera sans aucun doute victorieuse.

***

BULLETIN DES LIVRES

Valentine De Sellon : *Un condamné à vie, Feuilles éparses* (nouvelle édition, Paris, Dentu, 1884). — La comtesse De Sellon réunit dans son grand cœur plusieurs amours à la fois, poussée par son génie de poëte et de femme aimante. Née dans la Suisse française, fille d'un père éminent, grand philanthrope, qui a eu la gloire de compter au nombre de ses neveux et de ses admirateurs le comte de Cavour, elle travailla toute sa vie, avec inspiration et dévouement à resserrer des liens sympathiques entre la France et l'Italie, à la propagande pour l'abolition de la peine de mort, et, par conséquence logique, à la cessation des guerres meurtrières. Pour la seconde fois, on vient de réunir en un seul volume les *feuilles éparses* de cette sybille pacifique qui a vécu toute sa vie pour une grande idée, pour une conviction profonde et l'a noblement et vaillamment servie. Vivre ainsi c'est vivre mille fois, parce que l'on vit pour tous ceux à qui l'on fait du bien. L'utopie d'il y a dix ans commence maintenant à donner l'espoir d'une réalisation possible. Nous n'en sommes plus bien éloignés.

« On est ému, dit l'éditeur, si l'on n'est pas encore convaincu, et l'émotion est une chose sainte. De même l'on est prêt à reconnaître, comme le proclame Victor Hugo, que l'auteur a, par ses efforts, élevé la femme de plusieurs degrés dans l'échelle sociale. » Et M. Canonico ajoute : « L'histoire nous apprend que, lorsqu'ils s'agit d'une idée vraie, les utopies de la veille deviennent souvent les réalités du lendemain, et que c'est dans l'effort à faire pour atteindre ce but, que réside la véritable grandeur. En Italie, l'on peut dire que, pour l'abolition de la peine de mort et pour l'arbitrage international, ce passage à la réalité s'opère déjà. Ce n'est plus de l'utopie ; c'est une minorité qui lutte pour devenir une majorité ! Il nous reste à souhaiter que cela s'accomplisse. » Une armée pacifique composée par des femmes de grand cœur et organisée par une femme inspirée serait le meilleur moyen de résister à l'œuvre de destruction représentée par la guerre. Nous n'avons pas ici à féliciter l'auteur de sa fidélité à sa cause ; la cause de la paix est la sienne ; nous nous réjouissons plutôt de voir que cette cause, initiée par son père, continuée par elle, marche et trouve partout des encouragements éclatants ; nous nous félicitons en outre nous-mêmes de pouvoir, dès notre propre entrée en campagne, compter sur une alliée aussi active et aussi puissante. En recommandant vivement ces *feuilles éparses* à tous les amis de la paix, nous y signalons surtout une nouvelle émouvante intitulée : *Un condamné à vie,* une série de notes et d'études importantes sur les deux grandes questions qui ont rempli la vie de la comtesse de Sellon : l'abolition de la peine de mort et la paix universelle, un essai fort intéressant sur la Suisse romande contemporaine, à propos des œuvres de la Comtesse de Gasparin, et quatre nobles poésies dédiées à Victor Hugo.

F. Techmer : *Internationale Zeitschrift fur allgemeine Sprachwissenschaft ;* Leipzig, Barth (I vol. 4° de 256 pages avec des tables). — Il y a seulement quelques années que l'on commence à affirmer que la science n'a point de nationalité, mais depuis le XVII° siècle l'échange des idées et de leurs produits intellectuels entre les savants des différents pays était dans l'usage. Le commerce et la science ont fait le plus pour la cause internationale, qui est

en somme le résultat de cette philosophie humaine représentée dans l'antiquité grecque et latine par l'école de Socrate, par Ménandre, par les Stoïciens, par Marc Aurèle, dans l'antiquité orientale par la philosophie et la religion du Bouddha, et dans les nouveaux temps sous la forme la plus splendide, par la philosophie et la religion du Christ. Nous devons surtout aux grands savants qui ont paru après la réforme en Allemagne, en Hollande, en France et en Italie, le commencement de cette œuvre de conciliation. Autrefois, pour ces communications internationales, on se servait de la langue latine; mais depuis deux siècles la langue française a remplacé avec avantage l'ancienne langue érudite. Dans le domaine linguistique, cependant, les Allemands ayant acquis une suprématie que l'on pourrait difficilement leur contester, il n'y a presque plus de philologue sérieux qui n'apprenne la langue allemande pour se mettre au courant de la production linguistique de l'Allemagne. Cette circonstance justifie l'emploi de la langue allemande dans la revue linguistique internationale que le docteur F. Techmer de l'université de Leipsick vient de fonder avec la coopération de philologues éminents appartenant à des nationalités différentes. Ainsi, par exemple, l'Italie est représentée par monsieur Ascoli, la France par M. Lucien Adam, par monsieur De Rosny et par monsieur Winson; l'Angleterre par Sayce, l'Amérique par Whitney, Gatschet, Mallery, le Portugal par Coelho, la Finlande par Donner, la Russie par Radloff, la Norvège par Storm, les Slaves du Sud par Miklosich, l'Allemagne par Max Müller, Gabelentz, Fleischer, Leskien, Frederich Müller, Pott, Steinthal, Scherer, Wundt, Brugmann et autres célébrités. — La première livraison s'ouvre avec un portrait et deux lettres inédites de Guillaume de Humboldt, le véritable père de la philosophie du langage. Nous y signalons surtout une introduction magistrale de Pott à la science universelle du langage, importante surtout au point de vue bibliographique; et un grand ouvrage du docteur Techmer, intitulé: « *Naturwissenschaftliche analyse und synthese der hörbaren sprache.* »

Robert Needham Cust: *A sketch of the modern languages of Africa.* (2 vol. élégamment reliés; London, Trübner). — Tous les orientalistes savent que M. Cust est un homme précieux; il se multiplie à l'infini pour rendre service à la science et à ses collègues. Mais il fait plus. Dans ses propres ouvrages il n'a qu'un but, celui de se rendre utile, en facilitant aux travailleurs la tâche des recherches, en réunissant pour eux tous les matériaux possibles, si bien qu'il pourrait dire à chacun d'eux, avec Dante:

Messo t'ho innanzi; ormai per te ti ciba.

Pour les indianistes, il y a à peine cinq ans, il avait compilé un précieux: *Sketch of the modern languages of the east Indies;* maintenant il nous offre une classification et description laborieuse des langues de l'Afrique; et nous apprenons avec plaisir qu'il va bientôt se mettre avec le même zèle à la recherche des langues américaines et australiennes. Le nouvel ouvrage de l'infatigable orientaliste est dédié à S. M. le roi Léopold II, roi de la Belgique, en sa qualité de patron et promoteur des découvertes africaines. Le livre lui-même est d'une utilité inappréciable pour tous ceux qui s'occupent de l'Afrique. Les matériaux linguistiques, ethnographiques et géographiques, qui s'y trouvent réunis et disposés dans un ordre très-logique feront avancer considérablement notre connaissance de l'Afrique. Notre attention s'est aussi fixée avec le plus grand intérêt sur le portrait de Samuel Crowther et sur les notices relatives à ce personnage re-

marquable, un nègre, un esclave, devenu, par l'éducation, par la culture et par une bonne nature exceptionnelle un évêque, un apôtre du christianisme au milieu des nègres, et un collaborateur intelligent des Européens qui, depuis l'année 1840, parcourent le centre de l'Afrique. La théorie de Hegel qui niait la possibilité de civiliser la race nègre est détruite par l'exemple de cet homme vénérable, qui pouvait rester à peu près une brute et, au contraire, s'est élevé à la plus haute dignité humaine, celle de ministre de Dieu.

Nuova Antologia, *revue bimensuelle italienne.* (Rome 1884). — Cette revue, publiée à Rome sous la direction de monsieur Protonotari, professeur d'économie politique à l'université et membre du Conseil Supérieur au Ministère de l'Instruction publique, vient d'entrer dans sa dix-neuvième année. Les premiers écrivains italiens y ont passé. Les étrangers qui désirent se renseigner sérieusement sur le mouvement politique et littéraire italien contemporain, ne pourraient trouver une revue mieux informée que la *Nuova Antologia;* des écrivains comme Bonghi, Minghetti, Berti, Luzzatti, Villari, Magliani, Mamiani, Massarani, Ferri, Fiorentino, Marselli, Barzellotti, Carducci, Zumbini, Gnoli, Boito, D'Ancona, De Amicis, Farina, Bersezio, Barrili, Serao, Saredo, Albini, Pierantoni-Mancini, Pigorini-Beri, et une foule d'autres ont tour à tour fait leur apparition dans les pages de la *Revue* en lui donnant beaucoup d'éclat. Une chronique politique fort judicieuse, et une revue des littératures étrangères (cette dernière faite à Florence par le Directeur de la *Revue Internationale*) complètent cette publication, qui, à l'heure qu'il est, mérite d'être considérée comme le plus noble organe de la presse italienne.

Achille Angelini, Tenente Generale: *Codice Cavalleresco Italiano* (Firenze, tip. Barbèra, 1883). — C'est Bayard écrivant sur l'honneur. C'est le soldat, le chevalier de l'épée, le chevalier sans peur et sans reproche qui a compilé un code de chevalerie moderne sur les questions d'honneur. Personne ne pouvait mieux que le Général Angelini rassembler les matériaux pour une œuvre de ce genre. Et ce livre ne peut manquer de figurer dans toutes les bibliothèques des cercles et sur toutes les tables des gens d'honneur, qui sont les seuls, les vrais gentilshommes de notre époque. Et, sans parler de l'utilité pratique de cet ouvrage, nous voulons mettre en lumière un fait qui peut en découler: se sera d'empêcher peut-être des duels souvent ridicules pour les causes qui les produisent, les circonstances qui les accompagnent et les résultats qui les achèvent. Les raffinés d'honneur de tous les pays liront avec intérêt cette œuvre d'une autorité qui fait loi aussi bien dans les questions de chevalerie que dans la noble science de l'escrime.

Giovanni Daneo: *Drammi e Commedie.* (Genova, tipografia del R. Istituto Sordo-Muti, 1883). — Monsieur Daneo était bien connu jusqu'ici parmi les poëtes lyriques les plus élégants de l'Italie contemporaine; maintenant, il vient d'ajouter une nouvelle feuille de laurier à sa couronne de poëte. Ses comédies en prose rappellent celles de monsieur Nota et de monsieur Genoino; les comédies en vers, au lieu de l'insupportable alexandrin reprennent le vers blanc des poëtes comiques italiens du XVIe siècle. On juge mal de l'effet dramatique de ses pièces d'après une simple lecture; mais il nous semble que pour un théâtre de famille où l'on vise surtout à l'effet moral, elles offrent tout l'intérêt que l'on a le droit d'en attendre.

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

J'y gagne cependant de pouvoir applaudir, en connaissance de cause, à l'idée qui vous a inspiré cette intéressante publication. Je comprends toute l'utilité dont elle peut être pour mettre en communication intellectuelle le plus éclairé des divers pays d'Europe, et faire cesser les malentendus qui règnent encore et troublent souvent la bonne harmonie des relations internationales, malgré la fréquence et la rapidité des communications maintenant. Veuillez croire à tout mon désir de vous servir.

Paris. DUC DE BROGLIE.

Cette revue, unique dans son genre, va être couronnée, je n'en doute pas, d'un succès immense.

Stockholm, 5 janvier.

EMELYE FLYGARE CARLÉN.

J'ai été fort satisfait du premier numéro qui me parvient. Il est varié.

PAUL JANET.

Certamente la impresa della *Rivista Internazionale* è il più simpatico sentimento fra gli amici del vostro bel paese, al quale incombe specialmente il dovere di servire il genio dell'internazionalità. Dopo i miracoli della scienza compiuti in Italia, speriamo che la *magna parens, saturnia tellus* riprenderà il suo posto naturale fra i paesi chiamati dalla provvidenza ad insegnare l'amore e la giustizia internazionale.

Monaco di Baviera, 3 novembre.

FR. VON HOLTZENDORFF.

Der Plan Ihres neuen Unternehmens hat mich durch seine Grossartigkeit überrascht; undsicherlich, wenn es gelingt, das Programm zur Ausführung zu bringen, wird die *Revue Internationale* in der periodischen Literatur der Gegenwart eine Epoche bezeichnen.

Berlin, 1 november.

JULIUS RODENBERG
Directeur de la *Deutsche Rundschau.*

I think your idea of *Revue Internationale* is zeitgemäss. I hope it may be successful.

Oxford, 4 novembre. F. MAX MULLER.

Faccio voti che l'impresa trovi quella riuscita che, per mio, le assicura il nome De Gubernatis.

Monaco. FERD. GREGOROVIUS.

Glückauf zu Ihren neuen grossen Unternehmen!

München, 22 XII 83.

PAUL HEYSE.

J'ai reçu le 1.er numéro de la *Revue* et je vous envoie, mes remerciements, mes félicitations sincères et chaleureuses. Il me semble très rempli et il contient des articles d'un haut intérêt.

Leyde, 26. C. P. TIELE.

J'ai vu avec joie que Vous entreprenez la publication de la *Revue Internationale*. Elle excite mon plus grand intérêt, et je suis convaincu qu'elle sera accueillie avec bonheur par tous les hommes intelligents.

Berlin, le 25 Décembre. A. R. RANGABÉ.

Ihre *Revue Internationale* ist in meinen Händen, und ausserordentlicher Genugthuung habe ich Ihre Einleitung gelesen. Ich beeile mich, Ihnen meine ganze Bewunderung für die Grösse Ihres Geistes und die Wärme Ihres menschlichen Herzschlages auszudrücken, und wünsche an diesem letzen Tage des Jahres Ihnen und Ihrem neuen Unternehmen viel Glück und Segen für das neue Jahr.

Potsdam, 31 décembre.

GERHARD VON AMYNTOR.

J'applaudis cordialement à votre projet et aux sentiments généreux qui vous l'ont suggéré.

Paris, 30 octobre. G. DE MOLINARI.

Comprehendo o valor sociologico de uma tal empreza, tendo o pensamento de Comte, de que a sociedade humana, a pezar dos seus altos progressos intellectuaes e moraes, terá sempre como base preponderante do seu fundo e portanto da sua ordem, uma synthese activa.

Lisboa, 6 novembre. TEOFILO BRAGA
Prof. à l'Université de Lisbonne.

Comptez sur moi, Monsieur, dans ce pays; je ferai tout ce qu'il me sera possible en faveur de votre journal, entreprise digne d'un idéal très civilisateur. Je lui désire de tout cœur la reussite qu'elle mérite.

Lisbonne, 25 novembre. REIS DAMASO.

Je félicite M. De Gubernatis à qui nous ne pouvons assez savoir gré d'avoir choisi notre langue pour se faire entendre non seulement de l'Italie, mais de l'Europe et du monde entier.

E. POUJADE.

Pour ce qui regarde votre journal, mon humble avis est qu'il réalise on ne peut mieux tout ce qu'on avait le droit d'attendre de l'illustration de son savant directeur.

Lisbonne, le 30 décembre 83.

FRANCISCO GOMES DE AMORIN.

Ho veduto nell'*Athenaeum* la prossima pubblicazione di un nuovo giornale con la di lei direzione, e mi rallegro all'idea che, per compiere quest'opera di tanta necessità, ma di tanto lavoro, hanno chiamato il più degno ed il più veramente competente di tutti gli autori contemporanei. Permettete dunque di darvi la buona venuta e di manifestarvi tutta la sodisfazione che provo nel vedervi finalmente realizzare uno dei miei più vivi desiderii.

London, 29 novembre. CHARLES SIMOND.

Vor allem wünsche ich Ihnen zu Ihrer neuen Unternehmung, der so viel versprechenden *Revue Internationale* alles Glück und Gedeihen! Es freut mich herzlich, dass Sie darin auch uns Böhmen Ihre freundliche Aufmerksamkeit widmen wollen.

Prague 21 novembre V. VLCEK
Directeur de l' *Osveta.*

Nous sommes enchantées de votre splendide idée, qui nous intéresse énormément.

Budapest, 22 novembre.

JANKA ET ST. WOHL

Je salue avec enthousiasme votre idée de publier la *Revue Internationale*. Elle est grande et mérite d'être accueillie favorablement par les personnes qui comprennent l'internationalisme de la même manière que vous.

Gara-Mircesti, 6 novembre.

V. ALECSANDRI.

Personne ne pouvait mieux que vous grouper et inspirer une phalange de littérateurs, dans le but de fonder une *Revue Internationale* dans la capitale intellectuelle de la Péninsule. M. OBÉDÉNARE
Chargé d'affaires de la Roumanie à Rome.

Je tiens à vous complimenter pour l'idée et la forme de ce Recueil qui me paraît composé d'une façon très-intelligente et très-pratique; un bon point aussi pour la couverture bleu-perle, nuance exquise. Espérons que vous aurez la gloire de réussir à secouer l'indifférence de mes chers compatriotes pour tout ce qui dépasse la Bastille et les Batignolles. Ce serait un beau succès, et méritoire?

Paris. DANIEL DARC.

Vous m'annoncez une nouvelle qui sera reçue avec enthousiasme par tous les amis des sciences, des lettres et des arts, la création d'une *Revue Internationale* dans laquelle seront insérés les ouvrages des penseurs latino-américains et où l'on fera des études critiques et biographiques sur les auteurs. Cette *Revue*, embrassant un Programme aussi vaste que celui que vous avez eu la bonté de me communiquer, sera d'un grand bien pour tous ses lecteurs, d'une grande utilité pour nos Républiques, que, Dieu merci, on considère déjà comme faisant partie du concert des Nations civilisées. Avec beaucoup de raison et rendant un tribut à la justice, Vous avez eu la pensée de vous occuper de la bibliographie latino-américaine et de faire connaître les ouvrages des savants et des littérateurs de cette partie du monde. Je suis sûr que vous serez soutenu, comme cela doit être, par les hommes patriotes et éminents d'au-delà des mers, qui savent apprécier les efforts de ceux qui s'occupent avec bienveillance de tout ce qui se rapporte à ces jeunes Etats.... Que Dieu nous préserve des guerres internationales!

Paris, le 9 novembre

J. M. TORRES CAICEDO
Ministre du Salvador à Paris.

La sua forza espansiva ed i numerosi aiuti le promettono quella prosperità dell'opera sua che cordialmente le augura, come ogni altro bene il suo

JAC. MOLESCHOTT.

I am deeply interested in your new under taking, *The International Review.*

Calcutta. RAJAH SURINDRO MOHUN TAGORE.

Stupii in givventù al comparire della *Storia Universale* del Cantù, e, vecchio, mi è nuova ragione di stupore la *Revue Internationale* iniziata dalla S. V., la quale, a giudicarne dalla sua prima dispensa, certo non cadrà. Quanti sono fra noi che posseggono la lingua francese, e chi mai la ignora oggidì? Debbono acquistarla.

Genova. GIUSEPPE GAZZINO.

Ich habe zwei Nummern Ihrer neuen *Revue Internationale* empfangen und bewundere die Energie und die Geschicklichkeit mit der Sie ausgezeichnete Schrifsteller aller Nationen um sich zu vereinigen wissen. Ich wünsche Ihnen den besten Erfolg. AD. HOLM.

Livraison du 25 Janvier 1884

SOMMAIRE:

LES DERNIÈRES DÉCOUVERTES DE M. SCHLIEMANN À TROIE. (**Karl Blind**).

LA MÉTHODE ORATOIRE DU GIRONDIN VERGNIAUD. (**F. A. Aulard**, professeur à la faculté des lettres de Poitiers).

EMILE ZOLA. (**Emile Sigogne**).

LES ÉPOPÉES RUSSES, suite et fin: *Oleg le Sorcier; Igor devant Constantinople; Sainte Olga.* (**Dora D'Istria**, princesse Hélène Koltzoff-Massalski, née Ghika).

LA CRITIQUE D'ART DEPUIS DIDEROT. (**Tullo Massarani**, Sénateur du Royaume d'Italie, membre de l'Institut de France).

L'ÂNE. (**S. Hudry-Menos**).

LA DÉTTE D'ANNE BÈDE. (**Coloman Mikszath**, nouvelle traduite du hongrois).

L'ÉPIGRAMME. (**Gottfried Keller**, roman traduit de l'allemand).

À TRAVERS LES ROMANS. (**Thomas Emery**).

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER: Lettres de Paris (*A. Hustin*); Lettre de Vienne (D.r *Ferd. Gross*); Lettre de Christiania (*Spectator*).

CHRONIQUE POLITIQUE ***

BULLETIN DES LIVRES.

Dans les prochaines livraisons, entr'autres articles, nous donnerons un *Essai* du prof. Severini sur l'étude du chinois et du japonais en Europe et sur le sentiment du devoir chez les Japonais, — une *Nouvelle* inédite de Paul Heyse, le célèbre romancier allemand, — les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — des articles de G. Saintsbury sur *Le Roman contemporain anglais*, — de M.lle Zimmern sur *Le Romancier américain W. D. Howells*, — de M. P. Schandorph sur *La Littérature contemporaine danoise*, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXe siècle*, — un *Choix de traductions des poëtes lyriques de la Bohème*, — *La question d'Orient*, par M. H. de Saint-Martin, — *L'Avenir de l'Égypte*, par M. Ewald Paul, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasis, — un *Essai historique sur l'Epée italienne*, par M. Paulo Fambri, — *Léon XIII*, par M. Bonghi. — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par M.me la baronne De Gerando Teleki, — un roman inédit de M. Ch. Buet, l'auteur du *Prêtre*, intitulé: *Augusta Saphyr*, et une étude historique sur *Le Procès Fésigny*, — une étude sur *Madame Ackermann*, par Camille Selden, l'auteur du charmant livre: *Les Derniers jours de Henri Heine*, — un conte du spirituel écrivain caché sous le pseudonyme de Daniel Darc, — une étude historique de M. le docteur Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt*, l'Alcibiade de la Suède. — *Une nouvelle école de critique littéraire: Georges Brandes*, par Charles Simond. — *Michelotto*, tiré du journal d'un maître d'école, par H. Sienkiewicz, traduit du polonais, — *Qui gladio ferit.....* comédie en un acte, en vers, de M. F. Antony, — *Le spiritualisme et la science*, par M. le Prof. F. Delpino. — *Le Culte du Dante*, par Angelo de Gubernatis, etc. etc.

Nous publierons les noms des autres auteurs français, anglais, allemands, hongrois, hollandais, norvégiens, grecs qui nous ont promis leur précieuse collaboration, seulement lorsque nous pourrons annoncer les titres de leurs articles.

Florence, Imprimerie Pellas, Rue Jacopo da Diacceto, 10.

REVUE
INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année
TOME PREMIER — IVme LIVRAISON
10 Février 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*
BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 24bis*

		Trois mois	Six mois	Un an
Prix des Abonnements	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	27 francs	50 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie*** ULRICO HOEPLI, Libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER, Libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, Libraire à **Leyde.**

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici, à Montevideo.

Extraits de lettres privées, à propos de la *Revue Internationale*.

. . . . . il più schietto augurio che alla *Revue Internationale* da Lei vagheggiata, anzi ormai creata, arridano propizie le sorti. Non può fallire opera ispirata da nobile sentimento e affidata a forte animo, che in sè raccoglie viva fiamma d'ingegno, ampio tesoro di coltura e sopratutto la forza di una fede incrollabile.

Roma, 19 novembre.

P. S. MANCINI

Sempre più attonito io rimango della sua spettacolosa operosità. Certo niun altro che Lei poteva ideare questa collaborazione universale. Gliene auguro felice riuscita.

CESARE CANTÙ.

Ella intraprende un'opera altrettanto difficile quanto bella. Ed io sarei ben contento di collaborarvi....

MARCO MINGHETTI.

È veramente eroica l'impresa del vostro nuovo periodico *Revue Internationale* e voglio sperare che la vostra salute corrisponda al vigore dell'animo e dell'ingegno, sempre risoluto e pronto all'ardue e nobili fatiche.

Firenze, 23 dicembre 1883.

GIAMBATTISTA GIULIANI.

La sua *Revue* potrà contribuire poderosamente, non soltanto a fare conoscere un pò meglio all'Italia le condizioni di molti paesi stranieri, ma anche a togliere agli stranieri certe idee tradizionali che ancora conservano sul nostro conto.

ARISTIDE GABELLI.

Auguro alla Nuova Rivista buona fortuna. È una impresa ardua assai che può riuscire se fino dai primi numeri arriverete a darle un carattere determinato e serio. In quello che potrò aiuterò la vostra impresa.

PASQUALE VILLARI.

Il vostro progetto mi par buono; e non metterei pegno che riuscirà, ma può riuscire.

RUGGIERO BONGHI.

Dal *Manifesto* giudico l'intento nobilissimo, nè dubito punto che questo, sotto la sua direzione, sarà degnamente raggiunto.

Firenze, 20 XII 83. C. M. CURCI, Sac.

Ho ricevuto la sua *Rivista* e con Lei mi congratulo. Esce armata e potente dalla testa di Giove, come novella Minerva; bene ripromette per l'avvenire e terrà la sua promessa.

Roma, 26. ONORATO CAETANI
Duca di Sermoneta.

L'impresa della *Revue Internationale* è grandiosa e degna della vostra mente e del vostro illuminato cosmopolitismo.

Torino, 30 Dicembre.

Barone ANTONIO MANNO.

Votre idée est excellente; je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Votre zèle, votre ardeur, votre foi transporteraient les montagnes. Vous avez la chaleur d'âme et la largeur de vues qui créent et animent ces grands organes de la vie européenne. Florence et Italie sont parfaitement placées pour être le point d'émission d'une telle action centrale de pacifique propagande.

Je ne peux qu'applaudir du rivage à ce hardi lancement d'une œuvre nouvelle; mais j'applaudis de bien bon cœur.

Paris, 4 novembre 1883.

ERNEST RENAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour l'œuvre nouvelle, pour l'œuvre excellente que vous entreprenez; soyez persuadé qu'elle a toutes mes sympathies et que je ferai effort pour que ces sympathies ne restent point platoniques. Si l'on peut apprendre aux nations à s'aimer les unes les autres, au lieu de se haïr, à s'estimer pour leurs bonnes qualités, au lieu de se dénigrer pour leurs défauts, si on désarme la guerre et si l'on fortifie la paix, on aura bien mérité de l'humanité; réussir, serait un triomphe; l'essayer, est déjà une grande action; j'espère devenir votre collaborateur; en attendant je suis déjà votre abonné.

Baden Baden, 20 novembre.

MAXIME DU CAMP.

. . . . . des vœux pour le succès d'une *Revue* où la France sera traitée avec justice, avec bienveillance, où l'on n'oubliera pas que nous sommes de votre race latine, set que le berceau de notre civilisation est à Rome.

J'attache un très grand prix au succès d'une *Revue*, sui associera des talents français aux talents italiens, et qui apprendra aux deux peuples à se mieux connaître et, je l'espère bien, à s'appuyer l'un sur l'autre . . . . .

Paris, 21 Novembre.

JULES SIMON.

L'idée d'une *Revue Internationale* développée dans les termes éloquents de votre projet est excellente. Trouvera-t-elle à Paris l'écho qu'elle est en droit d'attendre? Je l'espère, je le crois, et il serait temps que nous eussions l'esprit tendu vers les manifestations de littérature et d'art du dehors. Sous ce rapport, du moins, comme sous bien d'autres, nous avons fait beaucoup de progrès, mais le particularisme littéraire, si je puis le dire, est encore un péché national. La *Revue* venant de Florence devra puissamment intéresser et séduire.

Paris, 30 octobre.

JULES CLARETIE.

Mes vœux les plus sincères pour le succès de votre *Revue*.

Paris. OCTAVE FEUILLET.

Votre œuvre nous est absolûment sympathique et elle mérite à tous égards de réussir.

Paris. EUGÈNE PLON.

Tout ce qui tend à rattacher les pays latins entre eux me plaît; tout ce qui tend à resserrer les liens de ces pays faits pour s'entendre, s'estimer et s'aimer, comme France et l'Italie, m'est infiniment agréable. Je sympathise donc de tout mon cœur avec votre œuvre, et je voudrais voir centupler mes forces pour les mettre au service de votre idée qui est grande et noble, puisque c'est une œuvre de lumière, de paix et de fraternelle union.

Paris. ARISTIDE MARRE.

Votre œuvre d'une *Revue Internationale* est bonne et de nulle contrée elle ne pouvait mieux prendre son essor que de la noble et charmante Florence, une des capitales idéales du royaume de l'esprit, entre Athènes et Paris. Votre programme est poétique, généreux et très élevé. Je ne m'en sépare qu'en un point; je ne vois pas dans la guerre un fait exclusivement horrible. — En ce qui me concerne, dès que mes travaux actuels me laisseront un peu de loisir, et que je trouverai un sujet approprié, je serai très empressé d'accepter l'hospitalité littéraire que Vous m'offrez. —

Saint Tropez, 19 X^bre 1883.

EMILE OLLIVIER.

. . . . j'en trouve l'idée heureuse et j'en crois le succès assuré. Je ne puis même qu'être charmé de voir que, dans l'état précaire de nos relations entre Italiens et Français, Vous ayez choisi notre langue pour effectuer votre essai. C'est vous dire que, si je puis faire de la propagande, je m'y emploierai avec le plus grand plaisir.

Paris, 24 Décembre.

F. PERRIN.

Lei conosce i miei sentimenti. Amico dell'Italia sono amicissimo della *Revue Internationale*.

Paris, 24 Décembre 1883.

A. MÉZIÈRES.

Je reçois à l'instant vos 3 exemplaires. J'ai à peine parcouru et je suis enchanté. Ces correspondances présentent *indispensables* à tout lettré. Je prévois un vif succès.

Angoulême, 31 décembre 83.

A. AULARD.

Ce magnifique Oratorio qui sert de prélude à la grande improvisation que je nommerai la confédération intellectuelle des nations, appelées à leur rédemption par la pacification seulement, cette introduction charmante a convertis et en fera d'autres. Plusieurs se sentiront ébranlés, sinon encore enrolés dans l'armée de la Paix. J'ai particulièrement joui, en respirant une à une toutes ces brillantes fleurs empruntées à des sols divers, de trouver dans cette gerbe d'épis d'or et d'argent une couronne d'honneur réservée à la chère France par sa sœur race latine. Malgré les troubles du moment et les nuages à l'horizon, je me plais à y voir un heureux présage.

Rome. Comtesse VALENTINE DE SALIS.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis de cœur avec vous et que je fais des vœux fervents pour le succès de l'œuvre utile et généreuse que vous entreprenez. Dès que mes occupations me permettront d'écrire quelques pages dignes de la *Revue Internationale*, je me ferai plaisir de vous les envoyer.

Paris, 10 janvier.

ANDRÉ THEURIET.

ROME

Fragments inédits d'Adam Miçkiewicz

Adam Miçkiewiçz resta toute sa vie tendrement attaché à Rome et à l'antiquité. En décembre 1851, il écrivait à sa fille, qui se trouvait alors dans la Ville Éternelle:

« Je suis content que Rome t'ait un peu émue. Chaque âme doit être remuée par quelque chose; si ce ne sont pas de grandes choses qui la remuent, alors elle s'agite dans la bassesse et l'infamie; Rome est jusqu'à présent ce qu'il y a de plus grand sur la terre. Bien peu réussissent à aller à Rome. De mon temps, c'était aussi difficile de Nowogrodex [1] qu'aujourd'hui de la terre à la lune. Tu ne saurais croire combien nous soupirions après cela en lisant Tite-Live, Suétone et Tacite ! À cette époque, on enseignait encore chez nous selon les prescriptions de l'ancienne République de Pologne: nous vivions en elle et dans Rome. Tu es venue déjà, en d'autres temps ; mais Rome est restée la même, et rien jusqu'à présent ne l'a remplacée sur la terre. Considère que cette petite ville, qui du temps des Rois était moindre que Posen, car tu ne connais pas Nowogrodex, a conquis le monde. Une petite ville et non pas une nation, car il n'y eut jamais de nation romaine dans le sens actuel de ce mot. Que d'effort, de sang et de sueurs sur cha-

[1] Petite ville de Lithuanie aux environs de laquelle est né Miçkiewicz.

que pierre de cette cité ! Et ses lois et ses idées pèsent encore sur le monde. Je te prie de lire Tite-Live et de le méditer sur place... Je t'écrirai plus tard au sujet de la Rome chrétienne. Pour l'instant, réfléchis à ce qu'étaient ce Pierre et ce Paul, qui, émigrés d'une petite ville juive, ont renversé le plus grand empire du monde, plus grand que celui de l'Empereur Nicolas, et ont planté la croix sur ses ruines. La France imite la Rome païenne, mais ne peut l'égaler. Tu connais Paris et tu vois combien il est petit en comparaison de Rome. »

Au Collège de France, Adam Mickiewicz expliqua magistralement ce qu'était la propriété chez les Romains. Il fut amené incidemment plus d'une fois sur ce terrain de l'antiquité qui lui était si familier. Voici, par exemple, en quels termes il établissait la supériorité de Rome sur la Grèce :

« Les héros et les demi-dieux de la mythologie : Hercule, Persée, Jason, n'avaient pas de nationalité ; ils n'étaient ni Ioniens ni Doriens. On ne connaissait pas clairement leurs origines. Après cette ère de demi-dieux arriva l'époque des héros nationaux. C'est à Rome que l'héroïsme religieux et national des païens s'est complètement développé. Il y apparaît déjà comme maître de la terre.

« Lorsque la Grèce, convertie en une multitude d'écoles, consumait ses loisirs à inventer des formes de gouvernement et à discuter l'excellence de tel ou tel raisonnement que l'on ne cherchait même pas à appliquer, alors le prêteur et le consul romain arrivèrent pour maintenir l'ordre au milieu des cités bavardes.

« Toutes les forces matérielles de l'industrie ont toujours obéi à celui qui a résolu la question principale de l'humanité. Aussi le poëte romain disait-il à ses compatriotes qu'ils devaient laisser aux Grecs les arts et les métiers ; et que leur métier à eux était de gouverner : *Imperio regere, Romane, memento.*

« Un centurion romain, ignorant et grossier, mais fier parce qu'il représentait la solution de la plus haute question politique de l'antiquité, ce centurion appelait à lui les disciples des plus grands géomètres, d'Archimède et d'Euclide, et, à coups de canne, il les forçait de lui tracer les routes militaires, de lui construire des machines. Il arrachait de ces villes prodigieuses, dont on admire encore les ruines, les architectes étrusques, et, à

coups de bâton, il les forçait de bâtir les temples et les arcs de triomphe de Rome; car il avait acquis le droit de commander et de gouverner, le droit le plus haut, qui n'est donné que comme récompense à celui qui a tout sacrifié pour s'élever à la hauteur d'où l'on peut résoudre la question du temps.

« Dans l'antiquité, la Grèce a formulé et produit des doctrines; Rome en a accepté quelques-unes et a établi de véritables écoles pratiques. Les Romains étaient plus sincèrement et plus fièrement stoïciens que Zénon lui-même; parmi les proconsuls et les poëtes romains, il y avait des épicuriens mieux développés que ne le fut Epicure.

« Les Grecs se sont laissés bien vite gâter par leur civilisation matérialiste et tout extérieure; ils ont à leur tour corrompu bien vite les Romains. Il y eut un temps où les grandes villes de la Grèce et de l'Italie n'étaient plus que des arènes où s'ébattaient des sophistes et des histrions. Les populations s'assemblaient pour entendre discourir les Épicuriens et les Cyniques, pour écouter un savant lisant une dissertation académique sur la beauté d'Hélène, prononçant un éloge éloquent de qui? d'une mouche.

« Les Grecs qui, déjà du temps de la République de Rome, avaient, après de longues révolutions, détruit leur constitution primitive, aplanirent le chemin au despotisme. N'ayant plus de foi en eux-mêmes, ils devinrent les esclaves les plus soumis de l'Empire romain. Ils raisonnaient cet empire, ils cherchaient à l'établir sur la logique et à l'appuyer par leurs théories. Déjà, du temps de Scipion, Polybe, le premier des Grecs, découvrit l'unité future des Romains; plus tard, les légistes grecs trouvèrent le moyen de justifier toutes les mesures des Empereurs. »

Ces citations me semblent utiles pour montrer la haute compétence de l'auteur, dont les hypothèses les plus hardies s'appuyaient toujours sur l'histoire. C'est l'histoire en main qu'il s'efforçait de démontrer que l'humanité ne progresse qu'à coups de grands hommes et que chaque grande période se résume dans une individualité extraordinaire. Il disait au Collège de France: « Dieu, par l'organe des hommes saints et sages, communique à l'humanité le sentiment de la vérité, et envoie des hommes forts pour la réaliser. Après les sages et les voyants de l'ancienne Grèce, est venu Alexandre-le-Grand, l'homme le plus

complet de la Grèce. La mythologie, sans Alexandre-le-Grand, serait une fable ; il lui donna la réalité ; il était beau comme Apollon, errant et vagabond comme Bacchus, fort comme Hercule et victorieux comme Mars. Il réunissait en lui toutes les qualités des dieux païens. Il a dépassé la limite de la Grèce antique ; il se croyait lui-même être réellement quelque chose de plus que l'homme, il se croyait Dieu. Ce n'est pas par politique qu'il se faisait appeler le fils de Jupiter ; il s'étonnait lui-même de voir son sang couler de ses blessures. Jules-César réalisa le paganisme romain, qui était plus noble et plus élevé que celui des Grecs. L'Olympe romain aristocratique était composé de dieux sénateurs et de dieux plébéiens : *Dii consentes et Dii minores,* dieux forts, sages, puissants, conquérants, législateurs. Jules-César possédait toutes ces qualites. Il a dépassé aussi la limite du paganisme. Il y avait aussi quelque chose en lui qu'il ne comprenait pas lui-même. « Les Romains, disait il, est-ce qu'ils me croient de bonne foi un homme comme eux? » « César pleurait son ennemi mort, ce que les dieux Romains ne faisaient pas ; César pleurait sur la mort de Pompée. »

L'auteur dicta à deux de ses amis les fragments que nous réunissons ici. Mon père, qui se lassait vite d'écrire, au moins dans les dernières années de sa vie, aimait beaucoup à dicter. Apprenant par hasard qu'un de ses amis français sténographiait, il s'écria ; « que ne l'ai-je su plus tôt ! » séduit qu'il était par la perspective que la plume d'un secrétaire pût aller aussi vite que sa parole.

Il dicta en polonais à M. Alexandre Chodzko *L'Élection de Nerva,* le 2 juin 1853, et en français à M. Armand Lévy, vers la même époque : *Des peuples d'Italie avant la fondation de Rome.* Ce dernier travail est entièrement inédit. L'*Élection de Nerva* paraît ici traduite pour la première fois.

Le lecteur remarquera que ces essais n'ont de commun que de se rattacher l'un et l'autre à l'histoire de Rome. Au milieu d'entretiens où il développait des aperçus d'une originalité frappante, l'auteur questionné sur un point spécial, se plaisait souvent à inviter tels de ses amis à prendre la plume. Il leur dictait, en se promenant à travers sa chambre, les éclaircissements désirés par eux, relisait et corrigeait ensuite la mise au net de ces premiers jets.

Il eut vraisemblablement consigné, dans une œuvre méthodique et complète, le résultat de ses longues méditations sur l'antiquité, si les circonstances lui eussent créé des loisirs. Elles ne lui en laissèrent aucun, et l'espoir de servir activement sa patrie le conduisit à Constantinople où il succomba à une attaque de choléra.

Les pages que nous publions témoignent combien Adam Mickiewicz revenait volontiers à cette antiquité qu'il avait étudiée avec prédilection et professée avec éclat. De son enseignement de la littérature latine à Lausanne, il n'est resté que quelques leçons qui font davantage regretter la perte des autres. La pensée qu'il avait de présenter sous un jour nouveau ces grands faits de l'histoire romaine qui, commentés au cours des siècles par les plus sublimes esprits, n'ont jamais livré leur dernier mot, n'a reçu, hélas! que de faibles commencements d'exécution. Elle s'est manifestée dans de simples ébauches que, cependant, nous avons jugées dignes d'intérêt. La tâche de les mettre en lumière nous est imposée par un sentiment analogue à celui qui pousse un archéologue à recueillir pieusement les morceaux d'une mosaïque antique brisée, ou inachevée.

LADISLAS MICKIEWICZ.

I.

Du peuple de l'Italie avant la fondation de Rome

Si l'on détermine l'âge d'un peuple, en le comparant à celui de l'humanité entière dont il n'est qu'un rejeton, l'histoire du peuple Romain nous apparaît alors comme moderne; on peut même dire que cette histoire ouvre l'époque que nous appelons moderne. Un Européen (car le mot moderne est inventé par les Européens et caractérise leur existence humanitaire), se sent, en lisant l'histoire de Rome, initié aux événements qui s'y produisent et parfaitement en état d'en saisir les causes et d'en calculer les effets. Tous les

Européens sont plus ou moins Romains. On est donc autorisé à regarder l'histoire du peuple Romain comme un premier chapitre de l'histoire de l'Europe: nous insistons sur ce mot l'Europe, car nous verrons qu'en effet le peuple Romain n'a exercé une influence réelle que sur les races qui continuent jusqu'à présent d'habiter l'Europe.

L'Asie et l'Afrique, avant la naissance de Rome, avaient déjà produit des sociétés humaines qui comptaient des siècles d'existence religieuse et politique. Il y a déjà existé des États. Les individus qui les créèrent ont plus ou moins résolu la question des rapports qui existent entre l'individu humain et l'universalité des choses: ils saisirent ce point par lequel l'esprit de l'homme communique avec tout son passé et son avenir; en donnant à leurs compagnons des solutions nouvelles sur le but de leur activité, ils réussirent à former des sociétés nouvelles, des sociétés qui se crurent de véritables centres de l'humanité. Les Indiens et les Égyptiens, chacun de leur côté, formèrent ainsi des individualités religieuses et politiques. Dans ce temps, l'Europe ne nous offre qu'un chaos de vastes territoires traversés par des migrations venues du fond de l'Asie et des côtes de l'Afrique: elle n'était à vrai dire point encore habitée. Des établissements que l'on ne peut pas appeler des villages et bien moins des villes, changeaient de place: leur existence dépendait moralement des passions des peuples qui les fondaient et qui les abandonnaient au gré de leurs inspirations momentanées et des conditions physiques, nécessaires à l'entretien des tribus pour la plupart nomades. À l'époque à laquelle l'histoire fixe la naissance de Rome, trois grandes races, sans parler de leurs subdivisions, remplissaient l'Europe centrale et l'Europe méridionale; c'était l'espace qui commençait à surgir du chaos des premières migrations. Ces trois races se trouvèrent en présence dans la péninsule que l'on a plus tard appelée Italie. On peut regarder les peuples qui s'y sont fixés comme des colonies de ces vastes races dont les centres existaient ailleurs. L'Italie, à cette époque, comprenait en elle presque tous les éléments nationaux des peuples Européens. Les Aborigènes, qui probablement avaient des rapports d'origine avec les Sicaniens ou Sicules et par là avec les peuplades de l'Afrique, représentaient le passé anti-historique des peuples, une race qui s'effaçait. Les bords méridionaux et une partie de la côte qui regarde la mer Égée étaient depuis longtemps habités par les Grecs de tribus éolienne et dorique; la partie supérieure de la péninsule se trouvait en la possession d'un peuple qui, bien qu'il fût regardé comme ancien, était cependant étranger au sol: d'après la tradition, il était descendu des Alpes. Ce peuple qui s'appelait lui-même Raséna et à qui les Romains donnèrent le titre d'Étrusque, a laissé peu de monuments écrits. Il est impossible de constater avec précision la race à laquelle il appartenait. Quel-

ques savants ont voulu la rattacher aux peuples de l'Afrique; et il y en a qui le croyaient issu de la race Indo-germanique et même plus rapproché de la race Gothique. De nouvelles recherches, tentées par les Slaves, revendiquent ce peuple comme une de leurs tribus. Jusqu'à présent la science historique n'a pas de documents suffisants pour se prononcer sur cette question. Les Rasénas formaient une vaste confédération politique de tribus gouvernées chacune par un chef ou roi: nous parlerons plus tard de leur état social, de leur puissance militaire et de leur développement artistique. La race Gauloise, qui très-probablement avant l'arrivée des Étrusques avait déjà des établissements en Italie, chassée du pays qui s'étend entre le Tibre et le Pô, conservait encore quelques parties du pays dans l'Ombrie et le Picenum avoisinant le futur territoire du Latium; d'un autre côté, elle arrivait des Alpes en suivant les Étrusques et s'établissait dans la Haute-Italie, enfermant ainsi les Rasénas entre ses possessions. Il existait vers l'Adriatique une autre race, celle des Lydiens ou des Vendes. D'anciennes traditions, conservées par Pline et Strabon, assignent l'Asie mineure comme patrie de ce peuple. Polybe dit expressément que ce peuple était le plus ancien de tous ceux qui avaient habité l'Italie; ce qui établit du moins l'époque reculée de son arrivée dans ce pays. Des noms de lieux, de fleuves et de montagnes, conservés dans les auteurs anciens Grecs et Romains, paraissent être slaves. Les recherches de Szatarzych, de Kollar et d'autres Slaves prouvent jusqu'à l'évidence l'origine slave de tous les peuples connus en Italie sous le nom de Hénètes ou Vénètes. Il n'en est pas de même pour les Lydiens; leur existence en Italie est parfaitement constatée; mais on n'a pas jusqu'ici assez pris en considération leur histoire; on n'a même aucune donnée sur les causes de leur disparition. Il y a de fortes présomptions que ces Lydiens n'étaient qu'une partie des Vénètes; ou, pour mieux dire, le *Lyd* n'était qu'un des noms des Vénètes. On connaît encore moins le peuple qui occupait les montagnes de la Ligurie; et quoique le nom de Litgur soit assez connu chez les Slaves, on n'y a pourtant trouvé plus tard aucune trace de cette race. Et les Liguriens paraissent plutôt avoir eu des rapports de nationalité avec les Gaulois. — Nous voyons ainsi en Italie les éléments de la grande race Gauloise, ceux des Slaves Lydes ou Vendes et les colonies Grecques. C'est au milieu de ces trois races différentes et dans un lieu qui forme pour ainsi dire le point d'intersection de leur action que nous verrons surgir l'association Romaine, la ville de Rome. Un historien a noté un syncronisme remarquable, la coincidence de la fondation de Rome avec la destruction du temple de Jérusalem.

II.

L'élection de Nerva

La mort de Domitien clôt en réalité le règne des premiers Césars qui, tour-à-tour, avaient dû aux armées leur élévation au pouvoir: le premier César, à celles de la République entière; ses successeurs, depuis la chute de Néron, aux garnisons des diverses provinces. Un temps d'arrêt se produisit dans ces mouvements militaires à la disparition du dernier des Flaviens qui avait succombé inopinément sous les coups de meurtriers de palais. Nulle part alors il n'y avait de révolte parmi les légions, aucun chef n'avait affiché de prétentions à l'autorité suprême. La stupéfaction causée par la mort de cet Empereur si redouté laissa chacun dans l'expectative. L'armée prétorienne, la plus voisine de Rome, mais encore sans sollicitation de la part d'aucun parti, maintenue dans l'obéissance passive du soldat, dénuée de toute sympathie pour l'Empereur défunt qui n'était pas guerrier, se renferma dans son camp en attendant les événements qui allaient surgir. Les autres armées plus éloignées et leurs chefs se tenaient prêts à suivre l'exemple de la capitale qui, pour la première fois depuis la mort de Jules-César, se trouva, par un singulier concours de circonstances, un moment maîtresse des destinées de l'Empire. Au sein des classes supérieures de la capitale vivaient et circulaient les souvenirs historiques de Rome et fermentait je ne sais quelle envie vague de ranimer ces souvenirs et d'en faire à nouveau une réalité. Jamais auparavant la haute société romaine n'avait même eu une conception tellement nette des lois, des mœurs et des tendances de l'ancienne Rome qu'à l'époque où précisément tout cet ensemble avait subi de si profondes perturbations. Les anciens Romains que, jusqu'à l'avénement du premier des Césars, l'action avait entièrement absorbés, s'étaient plus tard adonnés aux méditations, aux réminiscences et à la reconstruction idéale du régime évanoui. A l'heure décisive de cet interrègne, un nombre imposant de Romains se présenta en arborant le passé idéal évoqué par eux. Il semblait à chacun que le Sénat et le peuple Romain, (*Senatus Populusque Romanus*), allaient rentrer dans tous leurs droits et renouer les chaînons de la vie historique rompus par les usurpations éphémères de l'Empire ou du Principat, car l'autorité des Empereurs ne s'appela, jusqu'au temps de l'historien Tacite, ni tyrannie, ni royauté, mais *Principatum*. Le Sénat et le peuple s'assemblaient donc sur les places publiques. Le Sénat subsistait composé, non plus, il est vrai, des anciens patriciens, mais d'hommes marquant par leur fonctions, leurs richesses et leur influence, et imbus encore des tradictions de l'an-

cien Sénat. Il n'y avait point de peuple. Des anciennes curies, les unes avaient entièrement disparu et le souvenir des autres ne se perpétuait qu'au moyen de vaines formalités, quand parfois on convoquait de soi-disant représentants officiels des curies, des tribus et des centuries (*tribus et centuriæ*). Enfin l'ordre équestre était figuré par une classe de gens qui avaient quelque analogie avec les anciens chevaliers et qui joignaient à l'opulence et aux lumières une expérience des affaires publiques acquise grâce aux emplois remplis dans la trésorerie et l'administration. Cette réunion de sénateurs, revêtus de la dignité qui leur était officiellement dévolue et de membres de l'ordre équestre, ou chevaliers, formait alors à Rome la classe la plus influente. Elle attirait autour d'elle un peu de cette tourbe que les sénateurs et les chevaliers qualifiaient volontiers de peuple romain.

Cependant, malgré tout ce désir de ressusciter l'ancien ordre de choses, on se convainquit bientôt, presque dans l'espace de vingt-quatre heures, qu'ainsi que jadis, au lendemain de la mort de Caligula, de même maintenant, au lendemain de celle de Domitien, il n'était plus possible de songer à ranimer l'autorité consulaire: les consuls la fuyaient les premiers. Précédemment encore, quand Vitellius, menacé par l'insurrection et voulant déposer le pouvoir, remit son glaive impérial au consul, ce dernier s'épouvanta de ce don.

On vit la répétition du même phénomène. La capitale ne gagna à récupérer un moment la liberté que le droit, qu'elle exerça pour la première fois, de se choisir un Empereur. On procéda à cette nomination avec pompe et on s'en acquitta en conscience. Le choix tomba sur Nerva, digne vieillard universellement estimé. Il y eut une grande joie, une grande affluence de gens offrant de toutes parts leurs services, une grande attente. Personne ne prévoyait les difficultés qui allaient prochainement surgir et Nerva moins que personne. À son avénement, il voulait d'abord borner son pouvoir au principat proprement dit, c'est-à-dire se contenter de la primauté au sein du Sénat; il voulait partager l'omnipotence, qui lui était échue en héritage après les Césars, avec les anciens pouvoirs légaux, tels que les consuls, les préteurs et même les tribuns. Mais Claude se rebuta vite de l'insolence d'individus habitués à l'esclavage et qu'il élevait si brusquement jusqu'à être ses égaux. Et s'il toléra lui-même qu'on le tirât par la barbe, l'armée qui connaissait mieux que lui la bassesse des citoyens, s'indigna et poussa, quasi de force, Claude à la cime d'une autorité dont déjà il avait de quelque pas descendu la pente.

Ce fut autre chose avec Nerva. À Rome, on ne l'étouffa que de violents et continuels témoignages d'amour, de sympathie et d'obéissance. C'étaient là les dispositions de la capitale. Si Rome eût été renfermée dans les limites d'une ville, Nerva eût renouvelé les temps de Numa Pompilius, mais, à cette époque, Rome embrassait

le monde entier. Bientôt, les besoins de l'Empire, les affaires compliquées des provinces et des gouverneurs, les rapports avec les voisins, tout cela fondit à la fois sur Nerva. Une foule de chefs délégués par les provinces et d'ambassadeurs des États étrangers affluèrent à Rome. L'armée des prétoriens et les autres armées, déroutées par la soudaine élection de Nerva, commencèrent à reconnaître leurs forces, à réfléchir et aussi à stimuler leurs supérieurs et leurs chefs. Le vieil Empereur ne trouva pas un moment où il put se placer de nouveau devant les yeux son idéal de l'ancienne Rome. On ne tarda pas à écarter de lui tous ses amis et connaissances d'autrefois. Il n'avait pas le loisir de communiquer avec ce Sénat au sein duquel il avait vieilli et auquel il était redevable de son élévation au trône. Au lieu de délibérer avec le peuple romain au Forum, il lui fallait quotidiennement expédier d'innombrables affaires avec les procureurs, les gouverneurs de province, les chefs de légions: tous gens qui, accourus auprès de l'Empereur, s'apercevaient de son impuissance, de la facilité qu'ils auraient à exploiter sa bonté et rivalisaient à qui l'accaparerait le premier.

Dans une situation si imprévue et si douloureuse pour lui, Nerva, avec l'antique simplicité romaine, reconnut en lui l'absence de l'énergie exigée par les circonstances, et, heureusement inspiré, reconnut un seul moyen de sortir de ces difficultés en se choisissant un remplaçant. Ce fut, non parmi ses parents ou ses amis, mais parmi les anciens serviteurs de l'Empire qu'il s'appliqua à le chercher. Il jeta alors les yeux sur Ulpius Trajan, déjà réputé dans l'armée. Ce chef, espagnol de nation, était arrivé de grade en grade à la dignité de chef de légion, *legatus*. Il ne semble pas avoir été antérieurement connu de Nerva, ou du moins avoir été de ses intimes, et c'est inopinément qu'il reçut une nouvelle qui étonna Rome également.

Nerva, le jour d'une cérémonie, s'étant rendu avec le Sénat au Capitole, quand il y eut accompli les sacrifices, déclara solennellement, en employant la formule usitée par le droit romain, qu'il désignait Trajan comme son successeur, et, aussitôt après, obsédé derechef par les futurs partisans du César déjà nouvellement attendu, il le pressait de hâter son arrivée à Rome, non seulement pour y prendre le pouvoir, mais pour faire sentir son autorité aux persécuteurs du vieil Empereur. Il lui écrivait, en se servant des mots d'Homère: « Que tes flèches fassent expier mes larmes aux Grecs. »[1]

ADAM MIÇKIEWICZ.

[1] Vers d'Homère cité dans une lettre à Trajan.

Qui Gladio Ferit....

A mon illustre et bien cher ami Edouard Pailleron.

Personnages :

L'Abbé..... *18 ans* | La Duchesse.... *25 ans*
Lisette.

Élégant salon Louis XV, chez la Duchesse. Un clavecin, tables, siéges, guéridons et bibelots de l'époque. Quand le rideau se lève, la Duchesse et l'Abbé, assis près d'une table à gauche, jouent au trictrac. La Duchesse est poudrée et décolletée selon la mode du temps; son interlocuteur est en abbé galant du XVIIIe siècle.

SCÈNE Ière

L'ABBÉ, LA DUCHESSE

L'Abbé (*jetant les dés*)

Trois, six!

(*Marquant les points*)

Je fais donc trois....

La Duchesse (*l'arrêtant*)

Non pas, vous voyez bien
Que le trois est couvert, qu'au neuf vous n'avez rien,
Et que, marquant ainsi, le coup vous avantage!

L'Abbé

C'est juste.

La Duchesse

Et vous gagnez encore, je le gage!
Et c'est moi qui vous mets les armes à la main,
(*Avec une nuance de coquetterie*)
Pour me vaincre.

L'ABBÉ

Encor juste!
(*A part et avec malice*)
Et ce sera demain;
Si ce n'est aujourd'hui!

LA DUCHESSE (*jouant*)

Quine!.... Ce qui me passe
Est de voir un garçon, dont l'esprit est sagace,
Ne pas comprendre un jeu si simple.

L'ABBÉ (*l'air ingénu, et soupirant*)

Hélas! vraiment!

LA DUCHESSE (*riant*)

Que vous prend-il, du coup, quel est votre tourment?

L'ABBÉ (*baissant les yeux*)

Rien!

LA DUCHESSE (*brusque*)

A vous de jouer, l'Abbé, faites donc vite!
Ce qui traîne m'ennuie, et votre ton m'irrite.

L'ABBÉ (*jouant*)

Oh! Duchesse!

LA DUCHESSE

Quoi donc?

L'ABBÉ

Vous me jugez bien sot!

LA DUCHESSE

Pourquoi?.... Je n'ai point dit, que je sache, ce mot.
Il est à souhaiter, néanmoins, je l'avoue,
Que votre esprit s'aiguise, et surtout qu'il secoue
Ce vernis de terroir dont il est imbibé.
Je vous veux plus alerte et plus vif.... plus abbé,
En un mot. Il le faut; croyez-moi sur parole!
Et Paris et la cour sont une bonne école.

L'ABBÉ

Dont je fais mon profit.... et de vos soins aussi,
Madame.

LA DUCHESSE

De mes soins?

L'ABBÉ

Je n'ai d'autre souci
Que d'être digne un jour....

LA DUCHESSE (*l'interrompant en riant*)

De célébrer la messe!

L'ABBÉ

Oh! quel sarcasme amer vous me lancez, Duchesse!

LA DUCHESSE

Vraiment?.... Soit, laissons là votre petit collet,
Puisque cet argument vous froisse et vous déplaît.
Toutefois, écoutez un sage avis.

L'ABBÉ

J'écoute;
Et je vous en sais gré.... d'avance. N'ayant doute
Ni de votre savoir, ni de votre bonté.

(*A part*)

Va, coquette, ma mie! On sera plus futé!

LA DUCHESSE

Vous avez oublié, dans votre zèle aimable,
Ce qui plus que le reste est pour vous désirable
Et ce qui dans mon cœur se trouve toujours prêt.

L'ABBÉ (*vivement*)

Dans votre cœur?....

LA DUCHESSE

Sans doute! Un très-vif intérêt.

L'ABBÉ (*avec feu*)

Pour moi?....

LA DUCHESSE

Petit gourmand.... je pense à votre père.

L'ABBÉ

Aussi, je vous respecte à l'égal d'une mère.

(*A part*)

Je marque un point.

LA DUCHESSE (*à part aussi et avec dépit*)

Quel sot!.... mais serait-ce à dessein
Qu'il se plaît à jouer le jeune Eliacin?
Nous allons bien le voir!

(*Haut*)

Si votre confiance
Se trouve à la hauteur de mon expérience,
Un bon conseil, je crois, peut être précieux
Même à vous, dont le but est le chemin des cieux.
Car vos parents en ont un autre, non moins sage;
Et vous êtes ici pour faire votre stage,
Pour rompre votre esprit aux intrigues de cour,
Pour conquérir du ton, de l'entregent, du tour,
Quelques protections, de galantes manières;
Bref, ce qui peut tirer un abbé des ornières.
Et pour vous en sortir, pour gagner les gros lots
Il est un moyen sûr qui se dit en trois mots:
C'est de faire une cour incessante, importune
A qui tient le pouvoir, à la dame Fortune,
Aux femmes de tout rang.

L'ABBÉ

Mais aimables, du moins?

LA DUCHESSE

A toutes! car jamais vous ne perdrez vos soins.

L'ABBÉ

On peut perdre autre chose.

LA DUCHESSE

Ah! ceci vous regarde!
Moi, je n'ai d'autre but que de vous mettre en garde.
(*Elle se lève*)
Ce jeu n'en finit plus; il vaut mieux le cesser!

L'ABBÉ (*tout de suite*)

Que perdre.

LA DUCHESSE (*sèvèrement*)

Eh bien, monsieur!

L'ABBÉ

Pourquoi vous offenser?
Je voulais ajouter, qu'un dicton véridique
Sur la dame de cœur et la dame de pique
M'aurait fait souhaiter....

LA DUCHESSE

Souhaiter quoi?

L'ABBÉ

Non vrai!

Je n'ose pas!

LA DUCHESSE

Osez, je vous pardonnerai.

L'ABBÉ

Même s'il vous semblait.... que j'ai perdu la tête?

LA DUCHESSE (*coquetant*)

Cela ne serait point nouveau, ni.... malhonnête!

L'ABBÉ (*avec feu*)

Vraiment?

LA DUCHESSE (*riant, et ironique*)

Tout beau, jeune homme! Et calmez vos ardeurs!
Un rien, chez un enfant, peut les changer en pleurs;
Et je les goûte peu.

L'ABBÉ (*à part et s'éloignant*)

Décidément j'enrage!
Mais dussé-je y laisser ma renommée en gage,
Je veux, avant demain, l'avoir à ma merci!

LA DUCHESSE

Eh bien, l'Abbé?

L'ABBÉ

Voilà!

LA DUCHESSE

Chassez votre souci!
Il vaudrait mieux chercher, plutôt, à nous distraire;
Car je ne sais vraiment ce que nous pouvons faire.
Il est tôt pour souper et trop tard pour sortir;
Voyez donc de trouver de quoi me divertir!

L'ABBÉ

Je n'ai point de soucis!.... Et quant à vous, Madame,
Peut-être attendez-vous....

LA DUCHESSE

Qui donc?

L'ABBÉ

Mais le Vidame,
Ou bien le Chevalier, ou.... le Marquis d'Embrun;
Enfin, ce bienheureux qui pour vous est quelqu'un.

LA DUCHESSE (*riant*)

Enfant!.... Oui, grand enfant! Car je vois sans surprise
Que vous n'êtes pas digne encor de la prêtrise
Dans le rite où l'on prie un Dieu nommé l'Amour.
Venez ici!
(*Elle le fait asseoir à côté d'elle*)
Je veux commencer dès ce jour
Votre initiation.... En amie!

L'ABBÉ (*ingénûment*)

Une école
D'amour?

LA DUCHESSE

Oui, mon système.

L'ABBÉ (*à part*)

Avec le monopole!
(*Haut*)
C'est-à-dire la règle et puis l'exemple aussi.

LA DUCHESSE (*sévèrement*)

Ah! ça, mon beau Monsieur, que veut dire ceci?
Jouez-vous l'ingénu par une feinte habile,
Ou seriez-vous vraiment digne.... d'un vaudeville?
(*L'Abbé paraissant confus et ne répondant pas*)
Eh bien?

L'ABBÉ

Vos questions m'embarrassent bien fort,
Madame!.... Et sur ma foi.... je ne sais voir mon tort!
N'aviez-vous pas offert.... me jugeant incapable,
D'éclairer mon esprit?.... En quoi suis-je coupable?

LA DUCHESSE (*à part*)

Est-il sincère ou non avec cet air confit?
Il me faut y voir clair, ou j'en meurs de dépit!

L'ABBÉ (*insinuant*)

Vous m'en voulez?

LA DUCHESSE

Pourquoi?

L'ABBÉ

Mais.... vous voilà muette!

LA DUCHESSE

Que vous faut-il encore?

L'ABBÉ

Il me faut la recette.

LA DUCHESSE

La recette?.... Ah! j'y suis! Mais, de toute façon,
On perdrait son temps à vous faire la leçon.
Vous sécherez, l'Abbé! vous sécherez sous l'orme,
Si vous n'introduisez en vous quelque réforme.

L'ABBÉ

Sous l'orme?.... En vérité je ne saisis pas bien!

LA DUCHESSE (*caustique*)

Mais oui, tout ce pathos, tout l'attirail ancien
De soupirs, de tourments, d'angoisses et de larmes,
Tout ce bagage creux, insipide, sans charmes,
N'est plus guère de mode, et l'on s'en moque autant
Que d'une vieille lune ou des neiges d'antan.
Amadis fut couché, vaincu, dans son armure
Par certain chevalier de la triste figure;
Grâce à Lauzun, Clélie, ayant plus de savoir,
Se sert moins de ses pleurs et plus de son miroir;
Et ces héros plaintifs, dont l'unique fortune
Etait de soupirer en bâillant à la lune,
Tout cela, n'ayant plus où gémir en lieu sûr,
S'en fut droit se noyer dans le grand fleuve azur.
Maintenant, grâce au ciel, ce qui plaît, ce qui compte
C'est le propos galant et la riposte prompte!
C'est le sel qui relève, et non pas la fadeur,
Qui triomphe aujourd'hui, sans trouver de rigueur.
Et si l'on veut goûter d'un mets avec délice,
Il faut l'assaisonner de quelque fine épice.

L'ABBÉ

Et quand le goût se blase?

LA DUCHESSE

On change d'entremets.
Il paraît que c'est même un plaisir de gourmets.

L'ABBÉ

De sorte que l'Amour est un tavernier leste
Qui donne un bon souper, un bon gîte.... et le reste?
Je le plains fort, ma foi, de ce métier de gueux!

LA DUCHESSE

L'Amour est le moins chiche et le plus gai des Dieux;
Il ne veut à l'autel que fleurs et que sourires!
Avouez qu'entre tous on en trouve de pires.

L'ABBÉ

Soit!....
(*Se touchant la place du cœur*)
Mais, alors, ceci tient le rôle bâtard
D'un meuble superflu qu'on peut mettre à l'écart.

LA DUCHESSE

Le cœur? Peuh! En hors-d'œuvre on sert ce mets bien fade.
Mais on risque de faire....

L'ABBÉ (*tout de suite*)

Un repas de malade.

LA DUCHESSE

Ou pis.... de réchauffé. Et vous savez fort bien....

L'ABBÉ (*l'interrompant*)

Qu'un dîner réchauffé ne valut jamais rien.
Je le sais.

LA DUCHESSE

Hé! l'Abbé, vous savez bien des choses,
Vous qui preniez tantôt de si naïves poses!

L'ABBÉ

Oh! non, Duchesse, non! Comme c'est mon devoir,
J'écoute vos leçons, et j'y prends le savoir.

LA DUCHESSE

Oui, da!

L'ABBÉ

Certe!.... Et tenez, si j'osais tout vous dire,
Peut-être que.... Mais, non, vous allez encor rire!

LA DUCHESSE

Dites toujours.

L'ABBÉ

Au fait, c'est bien l'occasion
De dissiper tout songe et toute illusion.
Car, enfant du midi, j'avais fait un beau rêve
Tout baigné de lumière et tout bouillant de sève.

(S'animant au fur et à mesure qu'il parle)
Un songe de poète et de jeune rêveur,
Amoureux de l'amour qui chantait dans son cœur,
Et qui, sentant son âme et ses sens, tout son être
Tressaillir doucement et doucement renaître,
Croyait que cette aurore aux rayons éclatants,
Venait épanouir la fleur de son printemps.
Et tout ce qui sourit au sein de la nature,
Tout astre, toute plante et toute créature,
Tout ce qui vit sur terre, ou resplendit au ciel,
Tout disait au rêveur en un chant immortel:
« Oui! le divin mystère et l'extase divine,
« A qui tout obéit, devant qui tout s'incline,
« Doivent être accueillis, par l'élu bienheureux,
« Avec de saints transports, avec un soin pieux.
« Et dès lors, chez l'élu, les sens, l'esprit et l'âme,
« Fondus en un seul jet de lumière et de flamme,
« Devront envelopper l'ineffable trésor
« D'un nimbe radieux, tissé de pourpre et d'or.
« Ainsi s'accomplira ce miracle d'ivresse
« Fait d'amour surhumain et d'humaine tendresse. »
Voilà ce qu'au rêveur chantait dans l'univers
Une puissante voix aux mille sons divers;
Majestueux concert d'un hymne d'allégresse
Que répétait en lui l'écho de la jeunesse.
La jeunesse! La fée au sourire vermeil,
La charmeuse aux yeux d'or, aux cheveux de soleil;
La puissante, l'aimable et douce enchanteresse
Qui sème les amours, le baiser, la caresse,
Qui teint les horizons d'éclatantes couleurs,
Qui verdit la prairie et parfume les fleurs,
Qui vous donne la foi, l'espoir et le courage
Pour conquérir l'amour et pour braver l'orage,
Qui.... qui....
(Changeant d'intonation, et avec un fin sourire)
Qui bien souvent vous égare en chemin,
Quand on suit l'oiseau bleu qu'on veut saisir en vain;
Vous montrant, après coup, que cette baliverne
Fait confondre aisément.... vessie avec lanterne.

(La Duchesse qui avait écouté, attentive et émue, les paroles enfiévrées de son interlocuteur, paraît saisie de la chute imprévue).

LA DUCHESSE

Que dites-vous?

L'ABBÉ

Je dis que de toutes façons
Ja suis votre obligé, pour de sages leçons
Qui, montrant le néant de ma sotte ignorance,
Ont dessillé mes yeux sur certaine.... occurence.
Je dis que de mon rêve il m'en importe autant
Que d'une vieille lune, ou des neiges d'antan,
Et que je suis entré dans mon plan de réforme
N'éprouvant aucun goût à dessécher sous l'orme.
Ai-je pas bien saisi votre argument subtil,
Duchesse, dites-moi, que vous en semble-t-il?

LA DUCHESSE (*souptrant*)

Fort bien!

L'ABBÉ

Et vous verrez en œuvre la recette.
(*On entend gratter à la porte du fond*)
Je crois qu'on vient.

LA DUCHESSE (*heureuse d'une diversion*)

Vraiment!... Ce doit être Lisette.
Entrez!

(*Lisette entre par la porte du fond, tenant à la main un billet et un petit rouleau de musique, attaché par une faveur couleur de rose*).

L'ABBÉ (*à part*)

Jusqu'à présent je ne suis point battu!

SCÈNE IIme

Les Mêmes, LISETTE.

LISETTE (*descendant*)

Madame!

LA DUCHESSE

Avance donc, Lisette! Que veux-tu?

LISETTE

Monseigneur fait savoir que le Duc de Noailles
Est venu le quérir pour aller à Versailles.

LA DUCHESSE

Bon voyage !... Il revient ?

LISETTE

Dans deux jours.

L'ABBÉ (*à part*)

Bon cela !

LISETTE

Puis le Marquis d'Embrun, dont le valet est là,
Doit venir vous trouver dans une heure, il me semble.

LA DUCHESSE

En effet, nous devons aller souper ensemble.

LISETTE (*s'approchant*)

Et voici son billet, Madame, et son envoi.

LA DUCHESSE

On ne peut plus galant, ce Marquis !... Donne-moi !
(*Elle prend le billet et le papier de musique*)
Et va dire à mes gens d'apprêter mon carrosse !

LISETTE (*s'éloignant*)

J'y cours.

L'ABBÉ (*à part*)

Et moi j'enrage, à m'en sentir féroce !

LA DUCHESSE (*à Lisette*)

Ah ! Que l'on fasse entrer au boudoir le Marquis.

LISETTE

Bien Madame.

(*Elle sort par le fond*)

SCÈNE IIIme

LA DUCHESSE, L'ABBÉ

LA DUCHESSE (*retournant le billet sans l'ouvrir*)

Un billet !

L'ABBÉ

Un madrigal exquis,
Sans doute.

LA DUCHESSE (*haussant les épaules*)

Bah! Peut-être à peine supportable.
(*Tendant le billet à l'Abbé*)
Tenez... posez-le donc là bas, sur cette table!

L'ABBÉ (*prenant le billet*)

Sans lire.

LA DUCHESSE (*riant*)

Certes non! Je sais ce qu'il contient;
Mais vous pouvez l'ouvrir, si cela vous convient.

L'ABBÉ

L'ouvrir, moi?

LA DUCHESSE

Certe! Et même en prendre connaissance

L'ABBÉ

Et si vous regrettiez, après, votre imprudence?

LA DUCHESSE (*avec ironie*)

Vraiment?... Alors, l'Abbé, je vous enjoins d'ouvrir.

L'ABBÉ

Soit!... Mais veuillez noter que c'est pour obéir.

(*La Duchesse acquiesce de la tête en souriant; puis elle déploie le rouleau de musique qu'elle affecte d'examiner fort attentivement. En même temps, l'Abbé ouvre et parcourt le billet, qui, tout d'abord, paraît lui causer un profond étonnement. Mais au fur et à mesure qu'il avance dans la lecture, la surprise fait place à une folle envie de rire, qu'il réprime aussitôt, tout en ne cessant de jeter furtivement des regards ironiques sur la Duchesse*).

LA DUCHESSE (*les yeux toujours sur la musique*)

Si j'avais comme vous un talent de musique,
J'aimerais bien chanter cet air si mélodique,
D'un divertissement qui charma l'autre jour,
Au Petit Trianon, l'élite de la cour.

L'ABBÉ (*toujours occupé du billet, et distraitement*)

Essayons!

LA DUCHESSE

Moi chanter?... L'Abbé, vous voulez rire!

(*S'apercevant de l'air narquois de l'Abbé*)

Ah ! ça...

L'ABBÉ

Qu'est-ce?

LA DUCHESSE

Je vois certain air de satire,
Dans vos yeux !... Le billet, peut-être, n'est-ce pas?

L'ABBÉ

Fort galant en effet.

LA DUCHESSE

Lisez-le dans ce cas.

L'ABBÉ (*avec intention*)

Et vraiment au Marquis je dois cette justice
Qu'il ne saurait manquer ni de sel, ni d'épice.

LA DUCHESSE

Voyons?

L'ABBÉ

Rappelez-vous que j'ai votre serment,
Et que si, par hasard, vous regrettez...

LA DUCHESSE (*l'interrompant impatientée*)

Vraiment,
Si vous lisiez !

L'ABBÉ (*sans se hâter*)

Je lis !....

(*Montrant à la Duchesse l'adresse du billet*)

Mais, d'abord, je m'empresse
De faire constater qu'il porte votre adresse.

LA DUCHESSE (*à bout de patience*)

Ah ! grand Dieu, quel ennui !

L'ABBÉ

J'accomplis un devoir.
Vous vous amuserez, bientôt; vous allez voir.
(*Lisant tout d'une haleine:*)
« A la Marquise de Foulanges pour la remercier de son portrait »

LA DUCHESSE (*se dressant brusquement, et jetant au loin le papier de musique*)

Vous plaisantez !...

(*Se ravisant, et souriante*)
Mais certe!... Et moi qui vous écoute.

L'ABBÉ
Ce qui suit chassera toute espèce de doute.
(*Lisant:*)
« Non vraiment, il n'est point ici-bas de Marquise
« Qui sache, comme vous, poudrer de grâce exquise
« Un don plus précieux!
« Peut-être que l'Olympe en compte de semblables;
« Mais c'est loin pour juger de leurs charmes aimables,
« Et j'attends d'être vieux.
« Car en parlant au cœur, votre divine image
« Lui dit de vous offrir son plus ardent hommage,
« Sans chercher le trépas. »

(*La Duchesse, d'abord surprise, puis maîtrisant à grand'peine sa colère, se lève et s'approche de l'Abbé, qui continue d'un air dégagé et galant:*)
« Il répond qu'il saurait mourir pour cette belle,
« S'il fallait de ce prix rançonner la cruelle
« Du prix de ses appas. »

LA DUCHESSE (*arrachant le billet des mains de l'Abbé*)
Insolent!.... Et signé?...

L'ABBÉ
De la main du Marquis.
Et dans ce madrigal il est d'un goût exquis!
(*A part*)
Je suis en bon chemin!

LA DUCHESSE (*à part et agitée*)
Il faudra qu'il confesse
Et qu'il paye l'affront.

L'ABBÉ (*à part et riant*)
Elle enrage.
(*Haut*)
Duchesse,
Permettez...

LA DUCHESSE (*se promenant fièvreuse*)
Taisez-vous!... Il me faut maintenant
Aviser au moyen de punir ce manant..

L'ABBÉ (*insinuant*)
Madame, en vérité, je ne vois point d'offense
Dans le fait d'une erreur ou d'une inconséquence.

LA DUCHESSE

Vous dites?

L'ABBÉ

Une erreur.

LE DUCHESSE

Une erreur ce billet?
Mais le Marquis...

L'ABBÉ (*l'interrompant doucement*)

Pardon, observez le feuillet!
Vous verrez qu'au dedans l'aspect de l'écriture
N'est point, morbleu, le fait d'un homme de roture;
C'est gauche, c'est bâtard, et sent son grand seigneur
Autant que l'ambre gris et le ton tapageur.

LA DUCHESSE (*avec impatience*)

Mais, l'Abbé, que m'importe...

L'ABBÉ

Attendez donc, Duchesse!
Regardez maintenant le côté de l'adresse.

LA DUCHESSE (*retournant le billet*)

En effet, on dirait qu'elle est d'une autre main.

L'ABBÉ

Celle d'un intendant, ou d'un rusé scapin;
Ou mieux de quelqu'escroc, familier de la muse,
Ami d'un grand seigneur que l'on sert, qu'on amuse,
Et qu'on fournit de vers comme ceux de tantôt,
Sur beaux deniers comptants, ou pour payer l'écot.
Maintenant, dans un jour... de besogne... excessive,
Et vous ayant écrit aussi quelque missive,
Le Marquis, affairé, se trouvant aux abois,
A dû se faire aider dans ses nombreux envois;
On s'est trompé de nom en écrivant l'adresse,
Et vous avez reçu...

LA DUCHESSE (*de plus en plus troublée*)

Celui?...

L'ABBÉ (*souriant*)

Mais oui, Duchesse!

LA DUCHESSE (*suffoquée*)

Alors... vous supposez... que mon billet, à moi,
Serait...

L'ABBÉ (*simplement*)

Chez la Marquise!... Oui, mon Dieu, je le crois.
Et cela me paraît fort excusable, en somme;
La Marquise est aimable, et le Marquis.... est homme.

LA DUCHESSE

Et vous ne jugez pas que l'affront est sanglant?
Ah! mais, il verra bien qui je suis, l'insolent!
Il verra si l'on peut me manquer de la sorte,
Et comme je sais mettre un manant à la porte!

L'ABBÉ

A votre place, moi, je rirais de ceci.
(*soulignant finement*)
Car, ce que vous sentez, elle l'éprouve aussi.

LA DUCHESSE (*furieuse*)

Taisez-vous, taisez-vous! ou je meurs de colère!
(*Elle s'approche d'une table et se met à écrire*)
Soyez prêt à sortir!

L'ABBÉ

A tout, pour vous complaire.
Mais, Madame, j'observe, avec étonnement,
Chez vous un air étrange... où perce un sentiment.

LA DUCHESSE (*écrivant toujours*)

Lequel?

L'ABBÉ

On m'a donné pour vérité certaine
Que rien n'est plus voisin de l'amour que la haine!

LA DUCHESSE (*se retournant, et avec éclat*)

Moi l'aimer?... Vous verrez!...

L'ABBÉ (*avec malice*)

Oui, peut-être... des pleurs
Sur l'autel de ce Dieu qui ne veut que des fleurs.

LA DUCHESSE (*avec sarcasme*)

Point du tout, je m'apprête à tresser la couronne.
Que je dois au Marquis

L'ABBÉ

Eh bien, ceci m'étonne!
Car je croyais venu le moment, où jamais,
De nettoyer la table et changer d'entremets

LA DUCHESSE (*irritée*)

La paix, enfin, voyons! Et laissez que j'écrive.

L'ABBÉ (*à part*)

Aïe, aïe! Il faut du vent pour vaincre la dérive.

(*Il s'éloigne et heurte du pied le papier de musique, jeté à terre par la Duchesse. Il le ramasse, l'observe, puis ajoute, toujours à part, et en souriant:*)

Ce langage divin est fait pour émouvoir,
Et la plainte d'Orphée atteste son pouvoir.
Essayons en l'effet.

(*Il s'assied devant le clavecin et prélude par quelques accords en sourdine.*)

Suis-je importun, Madame?

LA DUCHESSE (*sans cesser d'écrire*)

Non pas! Votre musique inspirera mon âme.

L'ABBÉ (*chantant à mi-voix, et s'accompagnant toujours en sourdine*)

« Pourquoi tant de rigueur,
« Ma charmante Silvie?
« Ou donne-moi ton cœur,
« Ou prends vite ma vie. »

(*Après les premières mesures, la Duchesse cesse d'écrire et écoute, malgré elle, la musique qui paraît la bercer doucement. Quand l'Abbé s'arrête, elle se tourne vers lui, l'air souriant*).

LA DUCHESSE (*sentimentale*)

Qu'il est tendre, cet air, que ces mots sont galants!

(*Aimable*)

Et vous, Monsieur l'Abbé, vous cachez vos talents.

L'ABBÉ

Ma voix?.... Elle est si faible!

LA DUCHESSE

Oh! mais pleine de charme.
Poursuivez, je vous prie, et plus fort.

L'ABBÉ (*à part, et souriant*)

Ou désarme!

(*Il recommence tout l'air, en chantant à pleine voix et en s'accompagnant:*)

« Pourquoi tant de rigueur,
« Ma charmante Silvie?
« Ou donne-moi ton cœur,
« Ou prends vite ma vie.

« Vois-tu ce frais bosquet
« Où la lune se joue?
« Eros y fait le guet,
« Pour te baiser la joue.

« Viens, mignonne, là-bas
« Et ne sois point peureuse!
« L'Amour y tend des lacs,
« Qui te feront heureuse! »

(*Pendant que l'Abbé chante, la Duchesse, transportée par la musique, se lève et s'approche petit à petit du clavecin, sur lequel elle s'accoude, faisant face à l'Abbé, qu'elle regarde tendrement et qui paraît adresser à la Duchesse les paroles de la dernière strophe. Quand la musique a cessé, l'Abbé et la Duchesse continuent pendant un moment à se regarder en silence*).

LA DUCHESSE (*soupirant, et comme se parlant à elle même*)

Heureuse!....

L'ABBÉ (*même intonation*)

Heureuse, oui! Car c'est là le bonheur!
(*s'animant*)
Car alors on espère, on sent battre son cœur,
On aime, on vit, on croit!...
(*Se levant brusquement, et changeant de ton*)
Mais non! tout est mensonge!
Le plaisir seul est vrai, le reste n'est que songe.

LA DUCHESSE (*avec sincérité*)

Fi, l'Abbé! Quelle honte!... être si perverti,
A dix-huit ans, à l'âge où l'on n'a point pâti!

L'ABBÉ (*avec chaleur*)

Mais je ne l'étais pas, alors que mon beau rêve,
En remplissant mon cœur de la foi qui soulève,
Me disait doucement d'aimer, d'aimer toujours.
Et j'espérais alors, j'aimais... en ces beaux jours!

LA DUCHESSE (*avec intérêt*)

Et maintenant?

L'ABBÉ

Qui sait!

(*Comme pour changer de sujet*)

Mais pardon, votre lettre?

LA DUCHESSE (*d'un air détaché*)

Il me faut l'achever.

L'ABBÉ

Et je dois la remettre?

LA DUCHESSE

Tout à l'heure!...

(*Engageante*)

Mais vous, plutôt, avouez-moi,
En véritable ami...

L'ABBÉ (*vivement*)

Si j'approuve l'envoi
Du billet?

LA DUCHESSE

Laissez donc! Qui parle de l'écrire?

L'ABBÉ

C'est agir sagement, car il vaut mieux en rire.
Et vous pouvez jouer à ce pauvre Marquis,
En restant bien tranquille, un tour vraiment exquis.
Présentez-lui ses vers, chez vous, et face à face;
Vous lui verrez changer son bel air en grimace.

LA DUCHESSE

Le Marquis n'est qu'un sot.

L'ABBÉ (*avec ironie*)

Quoi, ce parfait galant,
Si vif, si bien tourné, voire un brin insolent?
Cet exquis conquérant d'alcôve et de ruelles,
Qui sait comment fléchir les rigueurs plus cruelles?
Duchesse, en vérité, je n'en puis convenir;
Et vous-même, tantôt...

LA DUCHESSE (*avec douceur*)

Vous voulez me punir.

L'ABBÉ (*se récriant*)

Oh! Madame!

LA DUCHESSE (*aimable*)

En ce cas, reprenez votre place;
(*Elle lui désigne l'endroit qu'il occupait près d'elle, au début*)
Près de moi!

L'ABBÉ (*s'asseyant*)

Volontiers.

LA DUCHESSE

Et dites-moi, de grâce!....
(*Elle s'arrête*)

L'ABBÉ

Tout à votre service.

LA DUCHESSE (*toujours avec hésitation*)

Oui, je voudrais savoir.....

L'ABBÉ (*à part*)

Du trouble?... Maintenant elle est en mon pouvoir!

LA DUCHESSE

Enfin, si ce n'est pas être trop indiscrète,
Confiez-moi....

L'ABBE

Quoi donc?

LA DUCHESSE

Votre peine secrète.

L'ABBÉ

Ma peine?

LA DUCHESSE (*timidement*)

Oui, vos amours!.... Je puis vous écouter.

L'ABBÉ (*avec sentiment*)

Madame, ce qu'on sent ne se peut raconter.

LA DUCHESSE

Pourrai-je au moins savoir le nom de cette femme?

L'ABBÉ

C'est un de ces secrets qu'on garde au fond de l'âme.

LA DUCHESSE (*à part*)

Qu'il est gentil et tendre!

(*Haut, gracieuse et coquette*)

Et ses charmes?

L'ABBÉ (*avec feu*)

Divins!
Le corps d'une déesse et les traits les plus fins,

LA DUCHESSE (*toujours plus engageante*)

Vous suivez tous ses pas?

L'ABBÉ

Si j'étais... hirondelle,
Si je pouvais voler!....

LA DUCHESSE (*brusquement*)

Quoi!.... Vous êtes loin d'elle?

L'ABBÉ

Hélas!....

(*A part*)

Et de ce coup, le papillon est pris.

LA DUCHESSE (*à part, et dépitée*)

Quel enfant!

L'ABBÉ (*à part aussi*)

C'est touché!.... Mais gare à son mépris!

LA DUCHESSE (*dédaigneuse et ironique*)

Etait-ce à l'antichambre ou bien dans la ruelle
Que l'on vous recevait chez cette péronnelle?

L'ABBÉ

Madame, si j'osais vous apprendre son nom
Vous n'en médiriez pas.

LA DUCHESSE

Vraiment?

L'ABBÉ

Je crois que non.
Car je puis avouer qu'elle est fort grande dame
Et qu'elle ne sait rien du secret de mon âme!

LA DUCHESSE

Que dites-vous?

L'ABBÉ

Je dis qu'un profond sentiment,

Eprouvé par le cœur et placé noblement,
Inspire le respect, la crainte, un culte même;
Et que c'est là vraiment l'indice que l'on aime.

LA DUCHESSE (*souptrant et à part*)

Quel dommage!

L'ABBÉ

Et tenez, si vous le vouliez bien,
Vous pourriez me sauver, Madame; avec un rien.

LA DUCHESSE (*ironique*)

Vous sauver?

L'ABBÉ

Oui, Duchesse, en me venant en aide.

LA DUCHESSE (*de plus en plus pointue*)

Voyez-vous ça?.... Monsieur désire que je plaide,
Que je le serve même auprès de ses amours!
N'est-ce pas?.... Si c'est là que tendent vos discours,
Vous pouvez adresser ailleurs votre demande.

L'ABBÉ

Vraiment, je suis confus de votre réprimande,
Qu'il me faut repousser de toutes les façons.
Car je me souviens, moi, de vos sages leçons,
Car j'ai confiance en vous....

LA DUCHESSE (*l'interrompant*)

Vous êtes trop aimable!
Méfiez-vous, pourtant, mon humeur est variable.

L'ABBÉ

Mais ce n'est qu'un conseil que je veux, rien qu'un mot.
Ne me refusez pas, Duchesse!

LA DUCHESSE (*à part*)

Il est trop sot!

L'ABBÉ

Alors, vous consentez?

LA DUCHESSE (*brusque*)

Voyons.

L'ABBÉ (*avec chaleur*)

Merci d'avance.

LA DUCHESSE (*hautaine*)

Mais n'abusez pas trop de ma condescendance.

L'ABBÉ (*s'inclinant*)

Oh! non.

(*A part, et tirant un papier de la poche de sa veste*)

Car il est temps de sortir du guêpier.

(*Haut, et, tendant le papier:*)

Veuillez lire....

(*Il s'arrête et, changeant d'idée:*)

Ou plutôt.... Voyez-vous ce papier?

Ce pauvre écrit contient mon âme toute entière,
Mon âme qui s'attache, ou meurt comme le lierre.
Ce ne sont que des vers; hélas! des vers de moi,
Pour elle.... et dont je n'ose encor faire l'envoi.
Si vous le permettez, je veux vous les soumettre;
Et d'après votre avis j'arrangerai ma lettre.

LA DUCHESSE (*toujours brusque*)

Dépend-il donc de moi que vous soyez vainqueur?

L'ABBÉ (*avec intention*)

De vous.... et de ces vers où j'ai mis tout mon cœur.

LA DUCHESSE (*avec assurance*)

C'est comme qui dirait, alors, un cœur.... en rime.

L'ABBÉ

C'est une fable.

LA DUCHESSE

Ah! bon! Vous avez mon estime.
Puisque vous aurez mis, je suppose, à la fin,
La morale qu'il faut à ce genre enfantin.

L'ABBÉ

Sans doute! Et la morale est toute parfumée
D'essences d'orient.

LA DUCHESSE

Et vous l'avez nommée?

L'ABBÉ

Philomèle et la Rose.

LA DUCHESSE (*riant*)

Oh! c'est exquis, divin!

L'ABBÉ

Je vous prie, écoutez!.... Vous rirez à la fin.

Vous rirez si vraiment vous trouvez de quoi rire
Dans le touchant récit d'amour que je vais lire.

(*Il s'éloigne de quelques pas, et pendant que la Duchesse affecte, au début, de l'écouter d'un air distrait et ennuyé, il commence à réciter les vers suivants:*)

Il était une fois, dit un conteur persan,
Une admirable fleur dans les jardins d'Hassan.
Voluptueuse, altière et toute fraîche éclose,
Elle parfumait l'air, cette splendide rose;
Cette fleur qu'à Cythère on vouait à l'amour,
En effeuillant le soir les guirlandes du jour.
Et, se dressant superbe au milieu de la plaine,
Par sa tige élevée et sa pourpre de reine,
Par son port tout royal et ses riches couleurs
Elle semblait régner sur un peuple de fleurs.
Tout près, sous des lauriers à l'odorant ombrage,
Gémissait, prisonnier dans un coquet treillage,
Un petit oiselet, fort habile chanteur,
Dont s'amusait parfois son oisif détenteur.
En vrai fils de l'espace et de la mélodie,
Par son chant doux et triste, de sa note hardie
Il racontait aux nuits, aux astres sa douleur,
Sa soif de liberté, d'amour et de bonheur.
Mais l'enivrante nuit, cruellement secrète,
Demeurait impassible en sa splendeur muette.
Un soir, c'était alors le radieux printemps,
Quand la nature, aux seins gonflés et palpitants,
S'apprête à revêtir sa robe d'épousée,
Le chanteur vit éclore, humide de rosée,
Cette fleur merveilleuse au capiteux parfum.

(*Il se rapproche de la Duchesse, à qui il paraît vouloir faire allusion*).

La respirer, la voir et l'aimer fut tout un,
Pour ce gentil chanteur à l'âme de poète,
Qui de suite entonna comme un hymne de fête.
Un cantique divin fait de joie et d'amour
Qui monta par l'Ether au céleste séjour.
Toute la nuit durant il raconta sa flamme
A l'enivrante fleur dont il respirait l'âme;
L'âme qui s'exhalait dans l'air tiède, alentour,
Comme pour appeler près d'elle quelqu'amour.
Dès que l'aube parut, le chanteur, ô miracle!
Vit qu'il pouvait franchir sa prison sans obstacle.

Et prenant son essor en cercles rétrécis,
(*Il se rapproche encore et fait de ses mains la mimique du récit*).
Jetant son allégresse aux cieux par mille cris,
Il plana sur la fleur!.... Puis, de son aile close,
Il effleura, léger, le doux sein de la rose.
(*Il frôle d'une main l'épaule de la Duchesse*).
C'était l'heure ineffable et fraîche du réveil,
Où tout se teint de pourpre et de l'or du soleil,
Où Vénus semble, au ciel, une gerbe d'opales,
Où l'homme ouvre les yeux et la fleur ses pétales.
Et la rose s'ouvrit!... Et l'effluve embaumant,
Ainsi qu'une caresse enveloppa l'amant;
Qui, dans la volupté d'une extase divine,
Se posa, frémissant, sur la fleur purpurine.
Et, Vénus l'inspirant, l'enfant de la forêt
Murmura doucement son amoureux secret.
(*Il continue la mimique; et s'agenouillant près de la Duchesse, qui palpite, il appuie sa tête sur l'épaule de la jeune femme*).
Ce fut là cet instant de délire suprême,
Où tout mortel aimant s'abîme en ce qu'il aime.
Pour le gentil chanteur ce fut le dernier jour;
(*Il se laisse aller comme pâmé, tout en souriant finement de l'agitation de la Duchesse*).
Car il rendit son âme en un baiser d'amour.
(*On entend frapper à la porte du fond; mais la Duchesse et l'abbé, trop émus pour entendre, ne bougent point. On frappe de nouveau et plus fort*).

L'ABBÉ (*se levant*)

Il me semble...

LA DUCHESSE (*comme sortant d'un rêve*)

Ah!... mon Dieu!

L'ABBÉ (*écoutant*)

Mais l'on frappe à la porte.

LA DUCHESSE

Maintenant... je ne puis.

L'ABBÉ (*à part*)

Que le diable l'emporte,
Ce gêneur!
(*Haut*)
Mais faut-il voir ce que c'est?

LA DUCHESSE (*langoureuse et lendre*)

Merci !

Et faites qu'on s'en aille au plus vite d'ici.

L'ABBÉ (*à part et avec joie*)

Pays conquis !

(*Il marche vers le fond, et à haute voix*)

Entrez !

(*Lisette entre par le fond*)

SCÈNE IVme

Les Mêmes, Lisette.

LISETTE (*dévisageant les personnages en scène, et à part*)

Tiens, tiens !

LA DUCHESSE (*à Lisette*)

Quoi ?... Qu'est-ce encore ?

LISETTE

Le Marquis vous attend, Madame,

(*Elle s'approche de la Duchesse, et bas:*)

Et vous adore,

M'a-t-il chargé, tantôt, de vous dire.

LA DUCHESSE

Ah ! Vraiment ?

LISETTE (*qui s'est relevée*)

Dois-je faire avancer le carrosse ?

LA DUCHESSE (*l'interrompant*)

Un moment !

(*A l'Abbé*)

Prenez donc son billet, l'Abbé... sur cette table !

(*L'Abbé exécute les ordres*)

LISETTE (*à part*)

Tout ceci m'a fort l'air d'un congé véritable.

LA DUCHESSE (*appelant*)

Lisette !

LISETTE (*s'approchant*)

Me voici.

LA DUCHESSE (*prenant le billet qu'elle passe à Lisette*)

Va remettre au plus tôt
Ce billet au Marquis... sans ajouter un mot!
Tu m'entends?

LISETTE

Oui, Madame.

LA DUCHESSE (*lui faisant signe d'approcher*)

Et maintenant écoute!
(*Elle lui parle d'abord à l'oreille; puis elle ajoute à haute voix:*)
Personne! As-tu compris?

LISETTE

Certes oui!
(*A part*)
Plus de doute.

LA DUCHESSE

A présent va!

LISETTE

J'y cours!
(*Regardant l'Abbé en s'éloignant:*)
Et quant à moi j'y perds.

LA DUCHESSE

Ah! j'oubliais! Plus tard, un souper... deux couverts,
Ici, dans ce salon!... Tu serviras toi-même.

LISETTE (*finement*)

J'ai tout compris, Madame.
(*Elle sort*)

L'ABBÉ (*d'un ton plein de sous-entendus*)

Et moi!...

LA DUCHESSE (*le regardant tendrement*)

Vous?

L'ABBÉ (*avec passion*)

Je vous aime!
(*Il tombe à genoux devant la Duchesse, dont il baise les mains*).

F. ANTONY.

L'ÉPIGRAMME

VI.

Il s'inclina une fois encore et dit avec respect :

— Je suis aussi étonné que vous, mademoiselle, de ce qui m'est arrivé ; seulement j'ai l'avantage d'avoir été surpris de la manière la plus agréable, tandis que pour vous, il n'en a pas été de même, car je n'ai causé que des dommages et des dégâts sur votre propriété. En route depuis ce matin, à la recherche d'une découverte scientifique plastique, ma journée a été employée à porter la lettre d'une jeune fille à une autre, dans laquelle, paraît-il, on demande des semences de raifort. Après m'être égaré dans cette montagne, j'ai ravagé des jardins, et me suis enfin trouvé pris au piège dans l'endroit où je voulais aller de mon plein gré. Mais quelle est la main habile qui a planté ce beau parc ?

— Moi-même, je l'ai dessiné et arrangé. C'est une fantaisie de jeune fille.

— Tous mes compliments, mademoiselle. Votre goût est exquis. Mais, comme c'est vous qui avez tendu ces filets si compliqués, vous ne devez accuser que vous-même, s'ils prennent, par hasard, un vulgaire oiseau sur lequel vous ne comptiez pas.

— On attrappe ce qui vient. Je me réjouis de voir que mon parc sert à quelque chose. Si vous ne vous y étiez pas égaré, vous seriez arrivé beaucoup plus tôt et sans doute reparti depuis longtemps. Mais puisqu'il se fait tard, et que l'auberge la plus proche est très-éloignée, j'ai le plaisir de pouvoir vous

proposer un gîte pour la nuit. Vous m'êtes chaudement recommandé par mon amie ; elle m'écrit que vous êtes un respectable voyageur, qui a eu avec ses parents les discours les plus édifiants.

— Cela m'étonne ! J'ai à peine pris deux ou trois fois la parole pendant quelques minutes.

— Il faut alors que ce peu de paroles aient été bien remarquables, et j'espère, moi aussi, jouir de votre conversation.

— Oh mademoiselle : Si vous saviez les bêtises que j'ai dites en dernier lieu à votre jeune amie ! Certes après les avoir entendues, elle aurait pu difficilement écrire cette élogieuse lettre de recommandation. Heureusement que celle-ci était déjà composée.

— Il paraît donc que rien ne se passe naturellement chez vous. Si je tiens à vous garder chez moi, il faut peut-être vous chasser de ma maison, pour que vous y reveniez d'un autre côté d'autant plus sûrement.

— Non, mademoiselle, au contraire, avec votre aide j'espère me diriger plus adroitement. Indiquez-moi où je dois aller et je m'efforcerai d'y parvenir directement, sans détours, et d'y demeurer sans bouger.

— C'est ce que je vais vous dire. Comportez-vous sagement sans vous égarer ni à droite ni à gauche. Et si vous n'avez pas assez de confiance en vous-même, asseyez-vous sur une chaise, jusqu'à ce que je vous fasse appeler. Sous aucun prétexte, ne vous éloignez de la maison, et si quelque chose d'extraordinaire vous arrivait, appelez-moi à votre secours. Mais si tout se passe normalement, nous nous reverrons bientôt. Je vais en attendant vous envoyer mes gens.

En disant ces mots, elle salua son hôte et disparut dans la maison en emportant ses roses. Bientôt apparut un vieux serviteur à cheveux blancs, qui ayant vu le cheval, alla chercher dans les dépendances un garçon d'écurie. Deux jolies filles dans le costume campagnard pittoresque qu'il avait déjà admiré à l'auberge du : « Cor de chasse » le conduisirent dans la maison. Quand Reinhard eut réparé le désordre de sa toilette dans la pièce qu'on lui avait assignée, une des servantes se montra de nouveau avec une large coupe remplie de roses, envoyée par la jeune maîtresse de maison pour égayer la

chambre. Elle fut suivie de près par l'autre soubrette qui apportait sur un plateau d'étain, de forme antique, un verre, des biscuits et une belle carafe de cristal, remplie à demi, d'un vin du midi aux riches couleurs.

Enchanté du groupe charmant qu'elles formaient, et devenu un peu présomptueux par tous les incidents agréables de cette première journée de voyage, il empêcha les jeunes filles de poser les objets sur la table et les conduisit d'un air grave devant une grande glace qui occupait, de haut en bas, le trumeau des fenêtres. Il les plaça, le dos tourné contre le miroir; elles se laissèrent faire pendant quelques instants, ne sachant pas de quoi il s'agissait. Il regardait le tableau avec complaisance, il voyait quatre figures, au lieu de deux. Pour les retenir il leur demanda le nom de leur jeune maîtresse qu'il connaissait déjà; « Elle s'appelle Lucie, » dirent-elles. Mais à ce moment, s'apercevant de la plaisanterie, elles posèrent la coupe et le plateau sur la table, et s'enfuirent en rougissant. Bientôt on entendit résonner gaiement sous les corridors voûtés un petit rire mutin et bref. Un moment après leurs deux visages se montrèrent de nouveau à une autre porte, et l'une d'elles dit d'un ton sérieux qui ne laissait pas soupçonner qu'elle venait de rire, au moment même, de si bon cœur:

— J'ai oublié de prévenir, monsieur, que si le temps lui semblait trop long, il pouvait se promener dans les chambres voisines, et qu'il y trouverait des livres.

Après quoi elles disparurent, laissant la porte légèrement entre-bâillée.

Reinhard l'ouvrit tout à fait et se trouva dans une pièce très-simplement meublée; il ouvrit la seconde porte et entra dans une salle spacieuse, qui paraissait être le cabinet de travail de Lucie. Une armoire, avec des portes vitrées derrière lesquelles s'apercevaient des rangées de livres, dénotait par son aspect extérieur, une bibliothèque d'antique provenance. Dans une autre partie de la chambre, des tableaux pendaient aux murs ou étaient posés sur le parquet. C'était pour la plupart des paysages bien composés et bien peints. Il y avait aussi quelques beaux portraits. Mais aucun n'était signé d'un nom célèbre. Ils étaient l'œuvre de ceux qui n'ont jamais brillé au loin, ou qui sont retombés dans l'obscurité. Souvent on rencontre dans les vieilles demeures

de ces collections des temps passés, léguées par des ancêtres aimant les arts, qui ont protégé les talents de leur province ou qui ont rapporté de leurs voyages quelques bons tableaux soigneusement exécutés par des auteurs, dont plus jamais personne n'a entendu parler. Beaucoup meurent jeunes, beaucoup demeurent inconnus toute leur vie, malgré leur activité et leur talent. La culture de la jeune fille devait être d'autant plus admirable que, sans être influencée par des moms célèbres, elle savait apprécier ces œuvres obscures et les rassemblait soigneusement autour d'elle. « Elle s'y connaît, » pensa-t-il, quand il eut remarqué que toutes ces vieilles peintures, soit par le sujet, soit par l'exécution, étaient faites pour plaire à un noble esprit. Quelques gravures d'après le Poussin et Claude Lorrain, dans de simples cadres de bois, étaient suspendues au-dessus de la table à écrire. Sur celle-ci, une rangée d'eaux-fortes, d'excellents artistes hollandais, étaient disposées à côté d'une pile de livres que Reinhard n'hésita pas à parcourir rapidement. Aucun ne traitait de choses inutiles et superficielles; il n'y avait pas non plus, un seul de ces livres qu'affectionnent les jeunes filles. Par contre, on voyait une quantité d'excellents ouvrages de tous les temps qui ne s'adressaient guère au gros public; de nobles chefs-d'œuvre, à côté d'honnêtes bêtises, auxquelles cette intelligence de femme s'intéressait, parce qu'elle croyait y découvrir la marque d'une âme généreuse et naïve.

Ce qui frappa le plus particulièrement Reinhard, fut une petite collection de livres qui reposait sur une tablette à portée de la main. Ils avaient été rassemblés par Lucie elle-même, ainsi que le prouvait son nom inscrit sur la première page, à côté de la date de l'acquisition. Ces volumes renfermaient les autobiographies personnelles ou les lettres de personnes célèbres par leur génie ou par leurs malheurs. Quoique la rangée de livres ne dépassât pas la largeur de la table, elle embrassait tous les siècles et contenait le mot de la vie des maîtres de l'intelligence et de la douleur, entrés dans leur repos. Aucune confession essentielle de l'humanité ne manquait, depuis St Augustin jusqu'à Rousseau et Goëthe. Près du rude et présomptueux Benvenuto Cellini, se cachait le modeste livre de la jeunesse de Jung Stilling. Côte à côte gazouillaient et pétillaient Mme de Sévigné et Pline le Jeune. Les deux pauvres paysans suisses,

Thomas Platter et Ulrick Braecker, marchaient l'un derrière l'autre. De son pas de fantôme, Dante s'avançait, le livre de la *Vita Nuova* à la main. Dans les pages de son journal quotidien, toutes vibrantes des passions du temps, le théologien luthérien Jean Valentin Andrea consignait les évènements de la guerre de trente ans.

De nombreuses bandes de papier, sortant de ces livres, démontraient qu'ils étaient souvent lus et attentivement étudiés.

Sur une autre table se trouvaient les plans du parc dans lequel Reinhard s'était égaré, ainsi que d'autres à peine commencés.

Ces plans n'étaient pas griffonnés craintivement sur des bouts de papier, mais dessinés d'une main ferme sur de larges feuilles.

Tout ce qu'il voyait, remplissait Reinhard d'une admiration involontaire. Il fut encore plus étonné quand il découvrit dans l'embrasure de la fenêtre, une petite table couverte de grammaires, de dictionnaires, de cahiers remplis de verbes, de traductions laborieuses. Elle n'étudiait pas seulement le vieil allemand et le vieux français, mais le hollandais, le portugais, l'espagnol, langues que Reinhard comprenait peu et mal.

Pendant qu'il se tenait pensif au milieu de la chambre, presque jaloux de ces études si diverses et cependant dépourvues de toute prétention, Lucie entra, et s'excusa de l'avoir laissé seul si longtemps. Elle lui dit qu'elle avait annoncé son arrivée à son oncle, qui regrettait de ne pouvoir le voir maintenant, mais espérait s'en dédommager plus tard et rattraper le temps perdu. Quand Reinhard vit devant lui la belle et fraîche jeune fille, la question qui agitait curieusement son cœur, lui vint sur les lèvres, et il s'écria d'une façon irréfléchie, en regardant autour de lui:

— Pourquoi vous occupez-vous de ces choses-là?

Cette question n'était certainement pas posée sans motif, mais elle ne reçut point de réponse. Lucie, scandalisée, le regarda de haut en bas et rougit visiblement. Puis avec une politesse un peu froide, elle l'engagea à la suivre. Reinhard, embarrassé, se mit en devoir de lui obéir.

VII.

Tout en la conduisant à son bras, il se rendait compte de la portée de la question intempestive qu'il avait faite. Elle signifiait : « Jeune fille, n'as-tu rien de mieux à faire » ou plus clairement encore : « N'as-tu rien éprouvé jusqu'ici ? » Évidemment Lucie devait être offensée ; cette pensée troublait Reinhard. C'est pourquoi les deux jeunes gens, inconnus l'un à l'autre, également embarrassés l'un et l'autre, se dirigeaient en silence vers la salle à manger, désirant du fond du cœur être séparés par des lieues et des lieues. Ils comprenaient tous deux qu'ils s'étaient mis imprudemment dans une situation critique.

Mais cet embarras se dissipa en entrant dans la salle à manger, brillamment éclairée, où les jolies servantes étaient occupées des apprêts du souper. On prit place à table, les deux jeunes filles s'y assirent aussi, après avoir fini leur service. Leur tenue fut excellente.

— Vous voyez, dit Lucie à son hôte, nous vivons ici tout à fait patriarcalement, la présence de mes bonnes filles ne vous scandalisera pas, j'espère.

— Au contraire, répondit Reinhard, elles contribueront à hâter ma guérison.

— Quelle guérison ? demanda-t-elle.

— La guérison de mes yeux. Je me suis affaibli la vue par un travail excessif. J'ai lu dans un vieux livre de médecine populaire : « Les yeux malades se fortifient et se guérissent par la contemplation attentive de belles femmes, ou par celle de bourses remplies d'or. »

— Ce dernier remède ne peut avoir aucune efficacité pour moi. Quant au premier, au contraire, je le crois excellent, car les souffrances que j'éprouvais ce matin ont déjà presque complétement cessé.

Reinhard prononça ces mots d'un ton grave, et avec la même bonne foi qui avait fait inscrire ce remède dans le vieux livre de médecine. Il ne pensait pas du tout à faire un compliment, aussi la flatterie contenue dans ses paroles fut-elle d'autant plus grande. Les jeunes filles oublièrent d'en rire, et Mlle Lucie fut de nouveau embarrassée, ne sachant que penser d'un hôte si

étrange. Les petites servantes le regardaient du coin de l'œil, comme une diversion passagère, il est vrai, mais bien agréable dans leur vie claustrale.

Le jeune homme regrettait déjà ses paroles, et pour en atténuer la portée, il ajouta qu'il avait passé une bonne journée et vu une quantité de belles choses. Il parla de la jolie fille du « Cor de chasse » et demanda des détails sur cette étrange personne. Mais en même temps, avec l'imprudente sincérité qui le possédait depuis son arrivée, il leur révéla le vrai but de son voyage, la découverte de l'épigramme au sens profond, ses conversations avec la fille du péager, la fille du pasteur et la séduisante fille de l'aubergiste. Sa jeune hôtesse exerçait sur lui un charme magique qui le poussait à la franchise. Eût-il commis les plus audacieuses farces qu'il s'en serait confessé quand même.

Quoique cette influence fut toute à l'honneur de Lucie elle n'en paraissait pas flattée. En pensant au papier que Reinhard lui avait remis, au lieu de la lettre de son amie, son visage rougit sous l'impression d'une colère subite. Elle se leva vivement et dit avec un sourire dédaigneux:

— Vous pensez, sans doute, poursuivre vos aventures galantes dans cette maison, et vous n'y êtes entré que dans cette flatteuse intention.

Elle se mit à se promener avec agitation de long en large, suivie par les deux servantes qui lançaient des regards provoquants du côte du jeune homme. Celui-ci ne tarda pas à se lever aussi, et après avoir regardé son interlocutrice avec consternation, dit:

— Mademoiselle, si vous me l'ordonnez je quitterai sans délai cette maison, et continuerai mon chemin, après vous avoir remerciée de votre inoubliable hospitalité.

La jeune fille répondit:

— Il est vrai qu'il fait nuit et qu'il n'y a aucun gîte pour vous dans le voisinage, mais cependant, vu ces circonstances, il n'est pas convenable que vous restiez ici. Ne m'en veuillez pas, je vous prie. D'ailleurs une course nocturne ne peut que plaire à votre esprit aventureux. En tous cas je vous donnerai un guide avec une lanterne.

Après ces paroles, il ne restait plus à Reinhard qu'à s'éloigner.

Il s'avançait déjà timidement vers Lucie pour prendre congé d'elle, lorsqu'au moment de s'incliner, une idée lui vint; aussitôt il se redressa et dit poliment:

— Je réfléchis, qu'aussi bien pour vous que pour moi, il vaut mieux que je ne me laisse pas chasser ignominieusement. En restant, je conserve ma dignité personnelle, et vous donne l'occasion d'affirmer de la manière la plus brillante votre supériorité féminine. En supposant même, chez moi, le projet caché d'une mauvaise, quoique innocente plaisanterie, je serai bien plus puni de cette coupable intention en restant ici quelque temps, et en devant m'éloigner comme un enfant de chœur, sans avoir rien osé tenter, que si je m'en allais ce soir même! Je puis vous assurer que toute pensée peu convenable est éloignée de mon esprit, mais vous aussi, mon aimable hôtesse, devez vous garder soigneusement de toute apparence de crainte, comme si vous aviez besoin de vous défendre par la rigueur et le renvoi immédiat d'un aventurier, aussi peu dangereux que je le suis!

En disant ces mots il lui offrit son bras pour la reconduire à sa place, elle le suivit tranquille et silencieuse. Ils s'assirent de nouveau en face l'un de l'autre, puis elle dit, en lui tendant la main par dessus la table:

— Vous avez raison, faisons la paix, et comme gage de réconciliation je vous raconterai l'histoire de la fille du « Waldhorn. » Mais auparavant donnez-moi la preuve de la pureté de vos intentions, en me remettant l'épigramme malencontreuse que vous avez sur vous. Quant à vous, mes filles, apportez vos rouets et filez votre tâche du soir.

Les servantes apportèrent deux légers rouets, et s'assirent auprès. Reinhard prit dans sa poche les vers et les tendit à Lucie. Celle-ci, montrant le papier aux deux jeunes filles, leur dit, tout en le brûlant à la flamme d'une bougie et en dispersant les cendres:

— Voici ce qui reste des sottises qu'un savant sérieux portait dans sa poche! Puis elle commença son récit, pendant que le paisible bourdonnement des rouets formait pour Reinhard un accompagnement aussi doux qu'agréable.

— Salomé, la jolie aubergiste de la forêt est une singulière créature. Dès son enfance elle se distinguait aussi bien par sa

grande beauté que par son esprit naturel, ou — si l'on préfère, — par sa langue aiguisée. Plus elle grandissait, plus sa beauté augmentait, car quelque jolie qu'elle soit à présent, ce n'est que le reflet de ce qu'elle était jadis. Mais son intelligence se développait d'une manière défavorable. Jamais elle ne voulut rien apprendre, on prétend même qu'elle savait à peine lire. Elle possédait toujours, il est vrai, cet esprit de réplique, cette langue acérée qui lui valait la réputation d'être très-spirituelle. Mais se trouvait-elle par hasard avec des personnes un peu sérieuses, elle ne savait plus que dire.

Pourtant elle avait une haute idée d'elle-même, et se regardait comme une exception. Elle aspirait à de grandes choses, parmi lesquelles la capture d'un mari riche et élégant se plaçait au premier rang.

Le «Waldhorn» était à cette époque le rendez-vous de chasse de tous les gentilshommes de la contrée. Sous ce prétexte, ils passaient toutes leurs journées à l'auberge, à causer et à rire avec la belle fille de l'hôtelier. Elle savait si bien leur riposter et se trémoussait au milieu d'eux avec tant d'aisance, que ses parents se pâmaient d'admiration.

Parmi eux se trouvait un jeune citadin du nom de Drogo, joli garçon, riche, orgueilleux, ignorant; il avait, sauf l'éducation, la tête aussi vide que la séduisante Salomé. Il était toujours le premier arrivé et le dernier parti au «Waldhorn,» il faisait une cour acharnée à la jeune fille, et déclarait en plaisantant qu'il songeait peut-être à l'épouser. C'était entr'eux un échange continuel de railleries et de mots piquants. Un soir qu'ils s'étaient disputés et que le jeune homme croyait qu'elle s'était retirée dans sa chambre, il voulut faire rire ses amis à ses dépens. A cet effet il prit des airs importants et mystérieux et leur fit croire qu'il avait un rendez-vous avec Salomé, derrière la maison, dans un bosquet épais. Il s'y rendit, et après s'être assuré que, selon ses désirs, les moqueurs s'étaient postés à l'entour, il commença à imiter le murmure confidentiel de deux amoureux, les mots les plus doux retentirent, des soupirs, et enfin un baiser suivi de plusieurs autres.

Mais Drogo n'était pas seul dans le bosquet. Salomé y était également. Assise à l'écart dans un angle obscur, elle réfléchissait aux évènements de la soirée. Quand le jeune homme

pénétra dans sa retraite, elle le reconnut immédiatement, et afin de voir ce qui allait se passer, se blottit dans un coin. Elle devina bientôt le sens de cette comédie, et, furieuse, résolut de prendre Drogo dans ses propres filets. Au moment où il envoyait avec ferveur des baisers dans le vide, sa bouche rencontra des lèvres vivantes, et il se sentit entouré de deux bras. Effrayé, il voulut s'enfuir, mais la jeune fille le retint.

A ce moment les autres jeunes gens firent irruption dans le bosquet, et le couple se trouva entouré, au milieu des rires et des plaisanteries.

A ce bruit les aubergistes, les valets de ferme, et les hôtes campagnards accoururent. Les parents stupéfaits demandèrent à Drogo raison de sa conduite ; ses amis, au lieu de l'aider à sortir d'embarras, prirent un malin plaisir à le voir dans cette situation critique, et le pressèrent gravement de se déclarer. Il se vit alors obligé de promettre solennellement, devant tous, le mariage à Salomé.

Pour initier sa fiancée aux usages du monde, et à la tenue d'une maison, il pria une famille de ses amis, qui habitait la ville voisine, de la recevoir, et de l'aider de leurs conseils à devenir digne de la position qu'elle devait occuper. Au commencement, elle se donna beaucoup de peine, mais ses efforts ne lui réussirent guère. Elle avait trop haute opinion d'elle-même et de ses talents pour pouvoir jamais s'améliorer. Ses gestes qui paraissaient aisés et gracieux quand on la voyait au milieu de son entourage, et vêtue de son costume campagnard, devenaient, dans un centre plus civilisé, vulgaires et maladroits ; ses plaisanteries semblaient lourdes et inconvenantes. Elle était vue de mauvais œil par la famille distinguée chez laquelle elle se trouvait. Toute la société de la ville la regardait avec malveillance, car Drogo était un des meilleurs partis, et on ne pouvait pas pardonner à cette robuste paysanne de l'avoir accaparé. On l'avait surnommée le « chameau. » Les hommes, qui, au « Waldhorn » passaient leur temps à lui faire la cour, ne la regardaient même plus. Devant son fiancé même, les amis et les connaissances de celui-ci la tournaient en ridicule, et Drogo au lieu de prendre fermement sa défense, jouait à la victime qui a follement compromis le bonheur de sa vie. Mais

quand la jeune fille était là, sa beauté chassait toute autre pensée et il ne vivait plus que dans le moment présent.

Salomé se sentant abandonnée et reniée de tous côtés, s'attachait d'autant plus fortement à l'essentiel: le fiancé! et tâchait de le retenir par des démonstrations d'amour, car elle n'avait aucune autre monnaie à lui offrir. Dès qu'ils cessaient de s'embrasser, ils ne savaient plus que se dire, eux qui autrefois passaient leur temps à plaisanter et à rire ensemble. La fiancée, était tellement contente d'elle-même, qu'elle n'accusait de ses déboires que la malveillance des citadins et son origine campagnarde; elle ne se rendait pas compte que leur vraie cause était son manque d'intelligence et de jugement.

Un jour ils étaient assis l'un près de l'autre; jeunes et beaux tous deux, ils représentaient, extérieurement du moins, l'image du bonheur terrestre. Salomé portait une robe de soie rouge; d'épais bracelets d'or, cadeaux de son fiancé, étincelaient à ses bras; de vraies dentelles ornaient son cou. Après les caresses habituelles, un long silence suivit. Drogo étouffa un bâillement. La jeune fille blessée de le voir bâiller, l'imita immédiatement et ouvrit sa bouche aussi grande qu'elle put, sans chercher même à dissimuler ce signe d'ennui. Irrité de ce manque d'usage, Drogo lui demanda:

— C'est donc là tout ce que tu as à me dire? Elle rougit et voulut l'embrasser.

— Laisse-moi, et raconte plutôt quelque chose d'amusant.

— Commence toi-même, et je te répondrai.

— Les chameaux ne parlent pas, dit dédaigneusement Drogo.

Elle pâlit: — Qui m'appelle chameau?

— Toute la ville; moi aussi, je trouve que tu es le plus joli chameau que j'aie jamais vu.

A ces mots elle se leva, arracha violemment ses bracelets et ses dentelles, et les jetant à la tête de son fiancé, quitta sur l'heure la maison, sans se donner le temps de mettre ni chapeau ni gants. Quand elle eut passé la porte de la ville et se trouva en pleine campagne, alors seulement elle éclata en sanglots. Elle marcha tout le jour sans s'arrêter, et arriva au milieu de la nuit dans la maison paternelle. Elle ne donna à ses parents consternés aucune explication, et s'enferma pendant trois jours dans sa chambre, sans voir âme qui vive. Quand

elle reparut aux yeux de son entourage, elle avait remis son costume campagnard, et depuis elle ne l'a plus quitté. Ce qu'est devenue la robe de soie rouge, personne ne l'a jamais su! Les uns disent qu'elle l'a brûlée ou enterrée, les autres qu'elle l'a vendue à un juif.

La famille voulut demander raison à Drogo de sa conduite, elle s'y refusa formellement. Ce fut ainsi que se rompirent les fiançailles de la belle Salomé. Depuis lors elle n'a pas changé. Son occupation favorite est de se moquer des hommes, mais elle préfère pourtant leur société à toute autre.

VIII.

Quand Lucie se tut, Reinhard, absorbé dans de profondes réflexions, ne trouva d'abord rien à répondre. Le récit détaillé et un peu sardonique de la jeune fille sur les faiblesses d'une autre femme l'avait surpris, il crut y apercevoir un esprit de critique très-développé. Mais en se souvenant des livres qu'il venait de voir, il reconnut plutôt dans cette manière de parler l'habitude de vivre dans la vérité des choses, de comprendre les destinées, et de tout appeler par son nom. En pensant, en outre, à la solitude de son interlocutrice, il se sentait de nouveau, saisi par cette pitié chaude et compatissante qui l'avait poussé à poser une question prématurée. Mais quand Lucie se mit à parler des baisers de Salomé d'un ton si méprisant, il crut deviner une allusion à lui et à l'épigramme. Pour se mettre à couvert de telles attaques, il se jeta dans la contradiction et prenant le parti de la jeune fille abandonnée, dit:

— La résignation fière, avec laquelle elle accepte son sort, m'a tout l'air de prouver que les dons fictifs qui n'existent que dans l'imagination peuvent produire, quand on les blesse, ou qu'on les met en doute, le même résultat que de vraies vertus. Ainsi, par exemple, une personne folle, voyant qu'on attaque son jugement, peut devenir vraiment sensée par la douleur qu'elle en ressent. C'est dommage que cette pauvre fille n'ait pas trouvé de mari.

— Elle est tombée entre deux chaises, les messieurs n'en veulent pas, et elle ne veut plus des paysans! Elle aurait

pourtant pu faire le bonheur d'un homme de sa condition, qui ne se serait pas aperçu de son manque d'intelligence et qui aurait peut-être trouvé en elle un trésor précieux.

— Certainement, répliqua Reinhard, il doit exister un homme qui l'apprécierait avec ses défauts. Mais l'égalité de la naissance et de l'esprit, ne me paraît pas indispensable. Je crois, au contraire, qu'une créature de ce genre se trouverait plus à sa place dans la compagnie d'un homme intelligent et sérieux que dans celle d'un mari de sa classe. Je dis même que cet homme pourrait trouver son bonheur à cultiver, avec patience et adresse, ce beau sarment.

— Noble jardinier, s'écria ironiquement Lucie, vous ne renoncez pas à la beauté aussi facilement qu'à l'esprit !

— La beauté n'est pas le mot juste, dit-il. Dans ces circonstances là, ce que je considère comme l'essentiel, c'est que le visage de l'un plaise à l'autre d'une manière exceptionnelle. Ce phénomène a-t-il lieu, on peut transporter des montagnes, et toutes les situations deviennent possibles.

— Cette découverte n'a pas l'air sotte, répliqua Lucie, mais elle n'est pas tout à fait neuve. Il est connu qu'un peu d'enchantement réciproque ne gâte rien dans le mariage.

— Cette raillerie poussa de nouveau Reinhard à un langage inconsidéré. Il continua :

Vos paroles sont plus vraies que vous ne l'imaginez, mais elles ne rendent pas complètement la profondeur de ma pensée. L'influence isolée de l'imagination suffit souvent en amour. Il y a eu fréquemment des gens amoureux qui n'avaient jamais vu l'objet de leur flamme. Pour le sentiment, dont je parle, il faut avoir vu la personne qui l'inspire, elle ne peut pas être embellie par l'imagination, mais elle doit être chaque fois surpassée par la réalité! On peut avoir contemplé ses traits journellement pendant des années, mais, malgré cela, à chaque regard ils doivent paraître nouveaux. En un mot, il faut que le visage soit l'enseigne de l'homme physique comme de l'homme moral. Ce genre de sentiment ne trompe pas, et il suffit, malgré tous les orages et toutes les douleurs, à retenir éternellement deux êtres ensemble.

— Je ne puis m'empêcher de penser, dit la jeune fille, que nous tournons toujours sur le même point.

— Sortons-en alors et présentons la chose à un autre point de vue. N'y a-t-il pas eu de tout temps des femmes jolies, intelligentes, bien élevées, qui, de libre choix, se sont unies à des hommes qui ne possédaient que le contraire de ces avantages? Et ces femmes n'ont-elles pas vécu paisiblement et tendrement avec ces hommes, et n'en ont-elles pas tiré gloire devant le monde? Je ne puis admettre que les hommes soient moins généreux que les femmes. Je suis sûr même qu'un homme sensé et bien élevé peut épouser une femme, et être parfaitement heureux avec elle, sans se soucier qui elle est, et d'où elle vient. La sphère de son choix s'étend à toutes les conditions sociales et manières de vivre, à tous les tempéraments, à tous les caractères. Sur un seul point, il ne peut transiger sans faillir: le visage doit lui plaire et lui plaire davantage plus il le regarde! Alors il est maître de la situation, et peut faire de la femme ce qu'il veut.

— Vous n'avez encore rien dit de bien extraordinaire, objecta Lucie en souriant, je commence pourtant à comprendre qu'il s'agit de certaines réalités bien connues. Le visage qui plaît est le signe auquel, au marché des esclaves, l'acheteur reconnaît les facultés nécessaires au perfectionnement de la race.

— Cette remarque maligne se rapproche de loin de la vérité. Si le bonheur espéré promet, à cause de cela, une durée plus longue, en quoi cela peut-il nuire à l'uu ou à l'autre des contractants?

— Vous voulez dire la durée du visage, sans ride, que monsieur le connaisseur a choisi avec tant de prévoyance?

— Ne retournez pas ainsi le problème. Il n'est jamais question de prévoyance dans ces choses-là.

— J'en suis persuadée; surtout, si, comme tout porte à le croire, vous allez enlever une cuisinière à ses fourneaux pour en faire votre femme.

— J'ignore ce qui m'est réservé. J'attends patiemment mon sort. Mais j'ai connu un homme, intelligent, bien élevé, haut placé, qui comme vous dites, a enlevé une cuisinière à ses fourneaux, et a goûté avec cette pauvre fille le plus parfait bonheur, jusqu'au moment où il est arrivé à faire d'elle une vraie dame.

— Mais il me semble que cet exemple est plutôt contraire à vos théories orientales.

— On le dirait, mais il n'en est pourtant pas ainsi, abstraction faite de l'affreux nom dont vous qualifiez ma pauvre philosophie!

— Votre histoire est-elle un mystère, ou pouvez-vous la révéler?

— Certainement, et je tâcherai de le faire aussi bien que possible.

J'ai connu il y a environ douze ans dans ma ville natale, un jeune homme nommé Erwin Altenauer. Il était américain; sa famille, d'origine allemande, avait émigré dans l'Amérique du Nord, et comptait parmi les plus riches et les plus considérées de Boston. Cependant le souvenir de la mère patrie n'était pas éteint parmi ses membres; le cadet de tous Erwin, professait en particulier un culte pour l'Allemagne. Il ne résista pas au désir de la visiter, et demanda un poste de secrétaire de légation, près de la confédération germanique. Les femmes allemandes l'enthousiasmaient spécialement par la profondeur de leur cœur et la culture de leur intelligence. La première impression reçue ne répondit pas tout à fait à son attente. Dans le monde il fut frappé de la frivolité des femmes et du vide de leur conversation. Voulant changer de milieu, il se rendit dans une ville d'université. Les femmes qu'il y rencontra le charmèrent au début par la simplicité de leurs manières et l'élévation de leur esprit; mais en les voyant de plus près, il fut choqué du petit esprit de médisance qui régnait dans ce cercle, en apparence si distingué. Aussi, bientôt, cessa-t-il de le fréquenter.

Dans la maison qu'il habitait, il rencontrait parfois sur l'escalier, une jeune servante d'un port et d'une démarche majestueuses qui avait l'air, sous ses pauvres vêtements, d'une fille de roi, et dont les beaux traits réguliers étaient ennoblis par une expression de tristesse mélancolique. Bientôt Erwin ne put plus chasser son image de sa mémoire. Un dimanche soir, en rentrant chez lui, il vit devant sa porte un rassemblement d'étudiants, et au milieu d'eux une femme se débattant. C'était Régine, qui, ayant été passer la journée chez ses parents à la campagne, avait trouvé au retour ses maîtres sortis et la porte fermée, et qui ne possédant pas de clef, attendait devant la maison l'arrivée des autres locataires. Quelques vauriens qui passaient

à ce moment là dans la rue, frappés de son apparence remarquable, l'avaient cernée et l'accablaient de propos galants. Ce que voyant, le jeune américain se précipita à son secours, bouscula les hommes qui la molestaient, ouvrit la porte et la fit entrer dans la maison.

Quelques jours après il la trouva sur l'escalier qui considérait piteusement une feuille de papier qu'elle venait de tacher, en laissant égoutter l'huile de sa lampe. « Comment faire maintenant, s'écria-t-elle, pour écrire à mes parents? » Erwin lui dit: « Venez dans une chambre et je vous donnerai ce qu'il vous faut. » Il la fit entrer chez lui et l'engagea à s'asseoir; elle y consentit, après avoir hésité modestement. Lorsqu'elle eut terminé, le jeune homme ne voulut pas la laisser partir et la retint, en lui posant des questions sur ses parents qui étaient de pauvres paysans qu'elle soutenait en partie de son travail. Il fut doucement ému en l'entendant, pour la première fois, parler un peu longuement, de sa voix tendre et expressive. Comme elle allait se retirer, ils entendirent sur l'escalier les pas des autres servantes qui montaient dans leurs chambres; ce n'était pas pour Régine le moment de sortir de l'appartement du jeune étranger! Elle referma la porte et regarda Erwin en pâlissant légèrement. Ils comprirent alors qu'ils étaient seuls, et qu'ils avaient un secret en commun! Quand tout fut de nouveau silencieux autour d'eux, M. Altenauer ouvrit la porte, et la jeune fille s'éloigna.

Depuis lors, chaque soir, Erwin tâcha d'attirer Régine dans sa chambre. A l'admiration que lui inspirait sa personne, s'était jointe une tendre pitié pour son triste sort. Ces entrevues qui devaient naturellement être entourées de mystère, ressemblaient à des rendez-vous d'amour. La jeune servante avait pleine confiance dans cet étranger; elle lui était profondément reconnaissante du respect et de l'affection dont il l'entourait; elle était touchée surtout de ce qu'il ne lui parlait jamais de sa beauté. Quelque temps se passèrent ainsi; elle jouissait du présent, Erwin, au contraire, pensait à l'avenir avec une douce émotion, car il avait pris la résolution de choisir pour compagne de sa vie cette fille pauvre et de naissance obscure. Un soir qu'ils étaient assis l'un près de l'autre il lui demanda tout-à-coup: « Régine, voulez-vous être ma femme? » Elle pâlit et s'écria:

« C'est la fin de mon bonheur ! » Il essaya de l'entourer de ses bras, mais elle le repoussa et se mit à pleurer.

Crut-elle qu'il voulait railler, ou pensa-t-elle qu'il était de son devoir de refuser la demande qu'il lui faisait, se trouvant indigne d'être la femme d'un homme tel que lui ? Le fait est qu'elle sortit précipitamment de la chambre, et qu'Erwin apprit le lendemain qu'elle avait quitté la maison et était retournée chez ses parents. Cette disparition ne fit qu'augmenter l'amour du jeune homme. Il alla la chercher dans sa misérable chaumière, la demanda solennellement à sa famille, l'épousa sans tarder, et l'emmena dans sa résidence diplomatique. C'est là que je le rencontrai quelque temps plus tard, et qu'il me présenta à sa jeune femme. J'eus peine à reconnaître dans cette dame élégamment vêtue, qui parlait couramment l'anglais et le français, la pauvre petite servante. Personne que moi ne connaissait son passé et nul, d'après les apparences, ne l'aurait deviné.

Depuis leur mariage son mari n'avait eu qu'un but ; l'instruire, la former aux bonnes manières, la rendre digne, en un mot, de la position qu'elle occupait. Il l'avait conduite à Londres et à Paris pour étudier les langues, lui faisait la lecture, la menait aux conférences, aux concerts, cultivait ses dispositions musicales. Il se proposait, lorsque son éducation serait achevée, de l'emmener en Amérique, et de la présenter à ses amis et à sa famille comme la personnification idéale de la femme allemande.

La partie la plus difficile de cette initiation aux usages du monde, avait été de lui ôter l'habitude de traiter les domestiques comme ses égaux.

Malheureusement il fut rappelé subitement en Amérique et ne voulant pas produire une œuvre incomplète, il laissa Régine derrière lui, en la confiant à trois femmes de sa connaissance, aptes, croyait-il, à achever ce qu'il avait commencé. Mais il se trompait entièrement sur leur compte. C'étaient des intrigantes de la pire espèce qui ne rêvaient que de mettre les gens dans l'embarras ! L'une d'elle, qui s'occupait de peinture, vantait à tout propos la beauté de Régine, et profitant de son inexpérience, lui persuada de se faire peindre dans différentes poses et sous différents costumes. Ce seraient, disait-elle, de charmants présents pour son mari ! Ces trois dames avaient accaparé Mme Altenauer, on les voyait partout ensemble, et toujours suivies

d'un secrétaire de la légation du Brésil qui ne quittait pas Régine des yeux, ce qui la compromettait beaucoup. Cependant la jeune femme avait un air profondément triste. Une seule fois je la vis s'animer durant l'absence de son mari ; ce fut un jour que, seuls ensemble, nous parlâmes de lui.

Enfin, un beau matin, Erwin revint inopinément de son voyage et se précipita chez lui, le cœur inondé de joie. Quelle ne fut pas sa surprise, en entrant dans la chambre de sa femme, de trouver celle-ci, debout devant la glace, vêtue d'un costume mythologique fort léger, et drapant autour d'elle une étoffe de damas jaune. Etait-ce bien sa modeste Régine qu'il voyait ainsi? Après les premières effusions du retour, il lui demanda, fort étonné, ce que signifiait cet étrange accoutrement? Elle répondit qu'elle attendait une de ses amies qui faisait son portrait. — « Où est ce portrait? » s'écria Erwin irrité. — « Je crois qu'il est dans l'atelier de mon amie » balbutia-t-elle. Le ton de son mari l'effrayait, lui faisait vaguement pressentir qu'elle avait agi inconsidérément. Celui-ci, comprit d'après ses explications, qu'on avait abusé de l'innocence de sa femme, et qu'on avait faussé son esprit, en vantant outre mesure sa beauté. Il résolut de réclamer immédiatement, à l'amie artiste, le portrait de Régine. Mais le lendemain des affaires l'occupèrent. Il dut aller à la légation du Brésil. Le Ministre était absent, il se rendit chez le secrétaire qu'il ne connaissait pas, celui-ci étant arrivé pendant son absence. Les deux hommes causèrent poliment entre eux. Au moment de partir Erwin aperçut une toile pendue à la muraille, qui représentait une femme en costume mythologique. Le visage était tourné de façon à ce qu'on ne discernât pas ses traits, mais l'attitude du corps, la forme des membres, l'étoffe jaune qui les drapait, ne lui laissèrent aucun doute. C'était le portrait de Régine! Son premier mouvement fut de demander raison à celui qui lui avait ravi son honneur, mais il se retint; il voulait d'abord juger et anéantir la vraie coupable. Non, par un esclandre, au contraire, il ne lui demanderait même pas d'explications, mais il lui ferait comprendre qu'il savait tout, et que tout était à jamais fini entre eux.

Pendant ce temps la pauvre femme avait couru partout pour ravoir son portrait. Il n'était plus dans l'atelier de l'artiste, il n'était chez aucune des trois amies. A ses questions suppliantes

celles-ci répondirent par des rires équivoques qui remplirent Régine de sinistres pressentiments. A son retour chez elle, son mari lui dit froidement qu'ils allaient partir le soir même pour l'Amérique. A peine arrivés dans ce pays, il la confina dans une aile isolée de la maison paternelle, où elle vécut comme une prisonnière. Lui, repartit immédiatement pour ne pas habiter la même ville qu'elle. La pauvre Régine qui ignorait l'histoire de son portrait découvert chez le brésilien, ne pouvait comprendre la cause du changement absolu de son mari vis-à-vis d'elle. Mais douce et patiente elle se résignait à son sort, sans se plaindre.

Erwin n'était pas moins malheureux qu'elle. Il regrettait amèrement les jours du bonheur passé, il souffrait de l'ingratitude dont elle avait recompensé tant d'amour ! Cependant, au bout de dix-huit jours d'absence, son désir de la revoir fut si grand qu'il revint chez lui. Il arriva de grand matin et alla frapper à la porte de la chambre de sa femme. Ne recevant point de réponse il entra, et vit à sa stupeur que le lit était vide ! Il regarda en vain tout autour de la chambre, elle n'y était pas ! Mais en passant près de la fenêtre, il sentit derrière les draperies la résistance d'un corps dur. Il les écarta violemment et découvrit le cadavre de Régine qui s'était pendue au lourd cordon des rideaux. Tous ses efforts pour la ranimer furent inutiles. Il remarqua alors qu'elle était vêtue de la dernière robe qu'elle avait portée comme pauvre servante. Dans son sein, sous la chemise de grosse toile, était cachée une lettre qu'Erwin ouvrit en tremblant. Elle commençait par parler de l'immense amour qu'elle lui avait porté. Où avait-elle trouvé de telles expressions de tendresse, elle, la pauvre fille du peuple ? — C'est là le secret de l'éternelle nature.

Après avoir épanché son cœur, Régine avouait ses torts. Elle considérait comme un grand péché le fait de s'être laissée enlever son portrait. Elle concluait de là qu'elle ne possédait ni assez d'expérience, ni assez de connaissance de la vie pour conserver la confiance de son mari et garder son honneur. Son innocence ressortait clairement de cette confession. Elle terminait sa lettre par la prière de l'ensevelir avec les vêtements dans lesquels, pauvre servante, elle avait vu Erwin pour la première fois.

Quand Reinhard se tut, Lucie dit pensivement :

— Laissez-moi vous faire remarquer que votre histoire est plutôt le résultat de la fatalité que de l'éducation. Le choix de l'homme cette fois-ci était tombé sur une personne de bonne race. Mais il est temps de terminer cette singulière conversation, je vous demande la permission de me retirer.

Elle souhaita le bonsoir à son hôte. Le vieux serviteur que le jeune homme avait vu à son arrivée le conduisit dans sa chambre à coucher. Il lui raconta que son maître avait l'intention de déjeuner le lendemain avec M. Reinhard, car d'après certains symptômes favorables, la crise actuelle commençait à céder.

Ce fut avec un esprit singulièrement excité que le jeune homme se disposa au repos, dans la maison étrangère, sous le même toit que la femme la plus charmante qu'il eût jamais rencontrée. Comme il y a des gens, dont le symple attouchement éveille en nous une émotion sympatique, il en est d'autres, dont le son de voix invite dès l'abord à la confiance et s'adresse fraternellement à nous. Une vraie amitié n'est pas loin, quand le sentiment est réciproque. C'est pourquoi ce jour là, Reinhard parla davantage de ces pauvres choses humaines, qu'il ne l'avait fait depuis bien des années.

GOTTFRIED KELLER.

(*A suivre dans la prochaine livraison*).

L'ÉTAT ACTUEL DU ROMAN ANGLAIS

Il y a maintenant en Angleterre, et fort probablement dans d'autres pays aussi, une certaine tendance à railler tous ceux qui ne peuvent s'empêcher de faire des comparaisons entre la décadence actuelle et les beaux jours d'autrefois. Pourtant, il est difficile de nier que le roman anglais ne soit en baisse aujourd'hui, pour peu que l'on pense à ce qu'il fut jadis ; et personne, croyons-nous, ne se lévera pour affirmer que son état présent marque une période de haute marée dans la littérature.

Il est vrai que la production ne fut jamais plus abondante qu'à notre époque, et qu'il y a eu des jours où la qualité de ce genre de littérature a été, en moyenne, inférieure à celle d'aujourd'hui. Mais, pendant plus de trois quarts de siècle, il ne s'est jamais donné de moment où l'Angleterre n'ait possédé un et même plusieurs romanciers, indiscutablement de premier ordre, ou du moins d'une valeur telle qu'ils pouvaient raisonnablement prétendre au premier rang. Scott, Miss Austen, Dickens, Thackeray, Charlotte Brönte, George Eliot, pour ne pas en nommer d'autres, forment une chaine dont les anneaux se suivent sans interruption. Et, laissant de côté toute opinion personnelle sur la classification des écrivains par ordre de mérite, nous pouvons affirmer que le plus faible d'entre eux était non seulement remarquablement doué, mais qu'il avait conquis une situation assez haute pour faire reconnaître son génie par un corps formidable de lecteurs et de critiques ; de sorte que personne ne se serait avisé de contester son droit à la primauté

littéraire, et encore moins de sourire de pitié pour ses prétentions à cette primauté.

Depuis la publication de *Waverley*, cet état de choses eut pour la première fois un terme avec la mort récente d'Anthony Trollope. Par cela, nous ne voulons pas insinuer que cet écrivains pût prétendre de frayer avec ceux que nous avons nommés tantôt; ni même émettre l'opinion qu'il marchât de pair avec le plus faible d'entre eux.

Mais si ce n'eut point été raisonnable de la part de Trollope d'exiger la royauté littéraire, même quand il était à son apogée, il aurait pu prétendre, sans trop de présomption, à une place en vedette.

En tous cas, il se serait trouvé nombre de partisans tout disposés à soutenir ses droits.

Dans le moment présent, — quelques citoyens du Royaume Uni diraient volontiers que cela date de la mort de George Eliot, — il n'y a, en Angleterre, aucun romancier qui puisse faire valoir des droits justifiés à la haute situation, occupée pendant plus de soixante-dix-sept ans, tantôt par un écrivain de choix, souvent par plusieurs. Nous possédons quelque chose comme une demie douzaine de romanciers d'un talent très-remarquable; une douzaine peut-être d'un talent pour le moins digne de respect; et un très-grand nombre d'auteurs pouvant écrire des livres plus ou moins dignes d'être lus, en tenant compte du goût, point trop difficile, du public lisant de la Grande Bretagne.

Dans ces dernières années il y a même eu, chez quelques-uns de ces écrivains, un progrès très-sensible dans la charpente et la composition de leurs œuvres; terrain où les romanciers français nous ont toujours battus. Mais aucun ne peut aujourd'hui se vanter de réunir simultanément les suffrages du public et de la critique, ainsi que cela arrivait pour tous ceux mentionnés plus haut, et pour d'autres encore, dont nous omettons les noms.

Un ami partial et peu sensé; un lecteur impétueux, remué par des passages qui le frappent; un critique dépourvu de cette largeur de vues que l'on acquiert seulement par l'étude approfondie des différentes littératures, peuvent à la rigueur s'opposer à nos assertions. Mais la grande majorité des juges compétents de l'Angleterre, et même la *vox populi* du gros public n'ac-

corderont certainement à aucun des romanciers anglais vivants un droit bien accentué de suprématie sur ses confrères, pas plus que celui d'être compté parmi les romanciers de premier ordre.

Nous sentons fort bien qu'il y a comme une apparence de présomption dans le fait de vouloir passer en revue, dans quelques pages, l'abondante production des romanciers anglais des derniers temps.

Nous pouvons toutefois plaider, en guise de circonstances atténuantes, d'abord que pendant les dix dernières années nous avons lu, dès leur éclosion et dans un but professionel de critique, autant de romans que n'importe quel homme de lettres anglais; ensuite que nous avons toujours essayé de juger chacun des romans, lus de cette façon par centaines, non pas seulement au simple point de vue professionel, mais suivant la corrélation de l'œuvre avec le mouvement intellectuel indigène et étranger. Les jugements qui suivent pourront être défectueux sous certains rapports; ils ne seront en tous cas point formulés sans connaissance de cause.

Si le verdict des experts et de la foule doit être accepté tel qu'on le prononce, nous avons une douzaine de romanciers qui marchent, bannières déployées, en tête de la phalange de leurs confrères. M. Charles Reade et M. Wilkie Collins, bien qu'ils écrivent encore de temps à autre, appartiennent de fait au passé, et ne peuvent entrer en ligne de compte avec ceux dont nous entendons parler. En mettant ces deux écrivains hors concours, nous placerions volontiers au premier rang M. George Meredith, Mrs Oliphant, M. Black, M. Blackmore, M. Besant, et M. James Payn. Toute œuvre, n'importe laquelle, de ces auteurs est assurée d'avoir un trés-grand nombre de lecteurs en Angleterre; et bien que la critique puisse ne pas se trouver toujours d'accord sur les mérites de certains ouvrages de ces écrivains, elle trouve néanmoins bon que la multitude s'arrache ces œuvres et les admire.

A coté de ceux-ci et au dessous, il faut enregistrer une série peut-être plus nombreuse, où nous plaçons cet écrivain agréablement comique, à qui il a plu de s'appeler « Ouida », Miss Broughton, Mrs Lynn Linton, M. Justin Macarthy, le Docteur George Mac-Donnal, M. Thomas Parelly, M. Francillon, M. Mal-

lock, M. R. L. Stevenson, l'auteur de *Mehallah*, Mrs Wood, M. Clark Russel, et peut-être quelques autres encore.

Parmi ceux de la seconde série il y en a qui sont de vrais favoris pour le public, sans l'être auprès de la critique; d'autres qui jouissent de la faveur de la critique sans posséder celle du public, et quelques-uns enfin qui bénéficient, dans une certaine mesure, de deux avantages à la fois. Mais aucun d'eux n'atteindra jamais, dans l'esprit d'un juge éclairé, le rang occupé par les six premiers.

Enfin il y a l'armée innombrable des romanciers d'ordre inférieur, dont quelques-uns se révèlent par une œuvre pleine de promesses et qui ensuite ne font plus rien qui vaille; tandis que les autres paraissent remarquablement doués pour entasser livres sur livres, dont le principal mérite est de pouvoir être lus sans trop de fatigue.

Les écrivains appartenant à la première de ces trois classes méritent d'être examinés séparément, à tour de rôle; ceux de la seconde donneront lieu à quelques observations détachées; les derniers fourniront matière à une esquisse sur les conditions générales du roman anglais.

M. George Meredith est probablement l'exemple le plus remarquable en Angleterre d'un écrivain apprécié par la critique, sans pouvoir parvenir, pendant une assez longue carrière, à s'imposer de la même façon au public.

Mais il y a plus que cela; car d'après les autorités les plus compétentes, cet auteur nous montre aussi le plus frappant exemple d'un auteur n'ayant jamais fait tout ce qui était en son pouvoir de faire, n'ayant jamais donné tout ce qu'il aurait pu donner, et ayant toujours voulu montrer, dans ses œuvres, des choses qu'il n'avait point vues. Ses deux premiers romans de quelque importance, *The Ordeal of Richard Peverel* et *Emilia in England*, dont l'un fut publié il y a près d'un quart de siècle, et l'autre cinq ans après, sont, sous plus d'un rapport, les romans les plus remarquables que des écrivains anglais vivants aient livrés au public. Il faut aussi noter que M. Meredith, tout en ayant beaucoup écrit en prose et en vers, et bien que n'ayant jamais produit aucune œuvre de la valeur de ses deux premiers romans, n'a jamais rien écrit, non plus, qui ne montrât chez l'auteur les mêmes excellentes qualités, ou mieux les mêmes possibilités de faire

tout aussi bien. Il n'est jamais monté en graine, si l'on veut nous permettre cette image expressive ; jamais il n'a donné aucun signe pouvant faire croire que la période de la floraison, si floraison il pouvait y avoir, était définitivement passée. M. Méredith, qui a manqué de produire des chefs d'œuvres, ne surprendrait personne en Angleterre s'il en produisait un, demain.

Toutefois, malgré qu'il n'ait jamais été abandonné par ses grandes qualités de pensée, de fermeté dans le dessin des caractères, de mépris pour tout ce qui est conventionnel et bourgeois, d'habileté dans le maniement de l'expression littéraire, M. Meredith s'est laissé aller, de façon vraiment alarmante, à certaines faiblesses, bien faites pour amoindrir un écrivain, surtout un écrivain et un penseur original. Il s'abandonne volontier au maniéré dans l'expression, et à une déplorable obscurité de pensée, préméditée, voulue, et absolument inutile. Il n'y a pas longtemps de cela, il se mit à écrire et réussit à produire, par son *Beauchamp's Career*, le roman le plus terne qui soit sorti de la plume d'un écrivain, dont le talent est si grand qu'il approche du génie.

L'autre jour encore il nous a donné un volume de poèmes, animés ça et là par quelques bouffées d'un véritable souffle poètique, bien rare à rencontrer ; mais où l'on est choqué en même temps par la puérilité grotesque de la forme, ainsi que par une obscurité d'expression absolument gratuite. Aussi l'ingénuité de quelques critiques, amis de l'auteur, s'est en vain efforcée d'atténuer ces graves défauts. En un mot, M. Méredith est un très grand romancier qui n'a pas voulu écrire des romans de très grande valeur.

Mme Oliphant partage avec quelque rares romanciers vivants le privilège distingué de s'être assurée une place dans l'histoire du roman. Son ouvrage *The Chronicles of Carlingford* avec son inimitable peinture d'une des formes les plus anglaises, quoique des moins avantageuses de la société, est un livre qui restera. Seule, parmi ses contemporains vivants, Mme Oliphant semble avoir réalisé, par cette œuvre, le genre de travail pour lequel elle avait été créée. Mais elle occuperait une place infiniment plus élevée, si elle n'avait jamais produit autre chose que cela. En mettant de côté ses excursions infortunées dans le champ de la critique, excursions qui ont servi seulement à

montrer son ignorance des règles les plus élémentaires de cet art; en oubliant ses tentatives encore plus malheureuses de biographie littéraire, où la faiblesse de son sens critique et les inexactitudes d'un travail fait à la hâte ne sont point rachetées par son talent incontestable à raconter une histoire; ne tenant aucune compte de tout ceci, il faut avouer que tout son travail des dernières années a été plus que suffisant pour la couler. Elle possède, à vrai dire, les facultés du véritable artiste, sans en avoir toutefois la volonté indomptable, et il ne parait guère d'ouvrages, signés de son nom, où l'on ne puisse remarquer cette habileté de facture, plutôt virile que féminine, dont elle ne tire malheureusement pas tout le parti qu'elle pourrait. Toute son œuvre, pendant nombre d'années, consiste dans ce qu'en Angleterre nous appelons « Pot-Boilers ».

Dans le courant des douze mois on est assuré de voir paraître un roman d'elle, quelquefois deux et même trois; tous délayés dans les trois volumes obligatoires, cette forme qui est la malédiction du roman anglais. Si la chose n'était lamentable en elle même, rien ne saurait être plus désirable pour le critique éclairé que l'habileté de cet auteur à mettre dans chaque paquet de feuillets juste autant d'intérêt, juste autant de soin littéraire et juste autant de talent qu'il en faut pour frayer à l'œuvre son chemin dans les cabinets de lecture. Mais depuis longtemps Mme Oliphant a cessé de produire des ouvrages qui puissent recueillir les suffrages de tout critique sensé, si ce n'est à ce point de vue bien spécial.

Il y a de cela neuf ou dix ans, il était permis de penser que dans M. William Black il y avait la graine d'un futur très grand romancier. Il avait écrit dans le genre pathétique ce remarquable roman, appelé *A Daughter of Heth*, deux splendides études de mœurs et de genre descriptif, *The Strange Adventures of Phaeton*, et l'autre, *A Princess of Thule*, sans compter d'autres ouvrages moins importants, mais non moins pleins de promesses brillantes. Malheureusement, depuis cette époque, c'est à peine s'il a su se maintenir à la hauteur de sa réputation. Pourtant, il y a de cela cinq ans, il a manqué, par son *Macleod of Dare*, de passer à la postérité avec une œuvre de premier ordre. Mais le succès ne fut pas complet; et tout ce qu'il a fait depuis est inférieur à ses premiers ouvrages.

Dans les descriptions, particulièrement de paysages, il est encore un maître, presque sans égal. Mais ce même talent spécial est devenu tant soit peu fatigant pour les lecteurs, en raison de l'abus qu'il en fait; tandisque la monotonie excessive de ses canevas, de ses caractères et de ses tableaux descriptifs, surtout quand il croit les réussir, n'a pas manqué d'évoquer la Némésis vengeresse pour en punir l'auteur.

Malheureusement ce n'est pas tout, et l'on doit enregistrer autre chose au passif de ce romancier. M. Black parait être poursuivi par de fortes antipathies littéraires et sociales, qu'il étale constamment et à tout propos dans ses œuvres. Et son œuvre, bien qu'originale sous certains rapports, est aussi légèrement défectueuse au point de vue de cette discipline de la forme, dont on acquiert généralement le sens par une profonde connaissance de la littérature. Sa satire sociale est souvent faible et conventionnelle; de même que, lorsqu'il se mêle de quitter la simplicité de ton qui convient aux récits et à l'humour du Highland, pour élever la voix et forcer la note, il obtient des résultats désastreux. Mais surtout, Mme Oliphant exceptée, c'est sur lui, plus que sur tout autre, que pèse le crime d'une production surabondante.

M. Richard Blackmore se trouve dans une situation semblable sous un point de vue, différente sous d'autres. Bien que possédant des avantages de culture littéraire sur M. Black, il a été un plus grand pécheur que ce dernier, pour ce qui est du maniéré et de l'affectation. Son *Lorna Doone*, qui est le meilleur roman historique écrit en Angleterre dans l'espace d'une génération, exception faite de *Westward Ho!*, partagera avec *Les Chroniques de Carlingford* et peut-être avec *Richard Peverel*, l'honneur d'attirer l'attention de la postérité, dans la mesure méritée par les œuvres dont il est question dans cette étude. Mais malgré les qualités constantes et agréables de humour et d'élégance littéraire qui sont un attrait à la lecture, il n'atteindra peut-être jamais le premier rang, à cause de son affectation des formes dialectiques, du recherché de son style, de sa négligence à éveiller la sympathie du lecteur par des caractères et des récits marqués au coin de la passion, de l'invraisemblance des situations, et de son oubli constant à mettre un intérêt quelconque dans les épisodes, dans les personnages secondaires et dans les digressions occasionnelles.

Lorna Doone est pourtant un livre admirable, plein de couleur, adroit dans les moyens, et vivant par des caractères, esquissés plutôt que dessinés de main de maître. Mais il est unique dans tout le bagage littéraire de son auteur. Car pour le reste de son œuvre, et particulièrement pour *La jeune fille de Sker*, le lecteur est en droit de se poser la même question que pour M. George Méredith, et de se demander si par hasard l'auteur n'a point d'abord écrit la chose en anglais usuel et intelligible, pour le traduire ensuite, de propos délibéré, en un jargon déplorable.

La position de M. Besant est tout à fait spéciale. Il commença et continua pendant des années à travailler en collaboration avec James Rice, un écrivain aujourd'hui mort. Il était donc impossible, pendant un certain temps, de lui attribuer la part qui lui revenait des mérites et des défauts de ses livres. Mais, depuis la mort de Rice, les œuvres publiées par M. Besant au lieu de baisser n'ont fait qu'augmenter de valeur et de mérite. On serait donc fondé de retenir que l'associé survivant doit être accrédité du meilleur de la collaboration. Et la somme est loin d'être mince.

« L'Aumônier de la flotte » (*The Chaplain of the Fleet*), et son très remarquable ouvrage : « Toutes sortes et toutes conditions d'hommes » (*All sorts and conditions of men*), — ouvrage qui parait devoir donner un résultat pratique par l'érection d'une sorte de maison de récréation pour les Londoniens du East-End, — témoignent, parmi les plus récents romans de M. Besant, d'une grande fertilité d'invention, d'une véritable puissance dans l'art d'écrire et d'une certaine originalité d'esprit, d'autant plus appréciable qu'elle se rencontre on ne peut plus rarement parmi le *servum pecus* des écrivains anglais de nos jours.

Un jeune critique de notre connaissance, féroce comme tous les critiques jeunes, émettait devant nous l'opinion que M. Besant lui paraissait trop préoccupé de certains côtés rabelaisiens de l'existence, « *He thinks too much of beer and skittles.* » Ce qui veut dire qu'il ne se lasse pas de mettre en relief combien il est désirable de posséder une saine et franche jovialité de caractère, ainsi que le goût des biens de la terre les plus communs. Points de vue de l'existence fort démodés parmi les écri-

vains anglais, depuis les beaux jours de Dickens, et sur lesquels Dickens lui-même appuyait beaucoup trop, ne se souciant guère de l'art littéraire et d'autres choses encore, que M. Besant n'oublie jamais.

Mais on peut dire de cet auteur comme de tous ses contemporains, qu'il a été inférieur à son talent et à la faculté qui caractérise les grands maîtres, en ne nous donnant pas tout ce qui était en son pouvoir de nous donner. Il a fait de nombreuses et fort appréciables tentatives pour arriver au but ; il s'en est souvent approché ; mais il ne l'a jamais atteint complètement.

Du dernier de notre liste de romanciers choisis, il n'y a pas grand chose à dire. M. James Payn débuta par des ouvrages à intrigue compliquée et à péripéties enchevêtrées. Dernièrement il s'est élevé ou abaissé au rang *d'amuseur ;* et dans ce genre, qu'il ne cesse d'exploiter à fond, il a cueilli plus de succès que tout autre romancier anglais. Il n'a pas totalement délaissé l'intrigue corsée, où il est fort habile, ni son péché mignon des aventures saisissantes ; mais il a subordonné tout cela à un jet continu de dialogue amusant, d'interpellations au lecteur, de situations comiques, de railleries agréables sur la société, la littérature, l'art et autres choses de même genre.

Peut-être n'est-ce point là un idéal littéraire très élevé : mais il est juste de constater que l'auteur atteint toujours son but, et que par cela même il se trouve occuper une place très en vue, au premier rang.

Rien d'ailleurs ne peut être plus loin de ses aspirations que l'ambition de produire une œuvre littéraire de grandes allures. Il a même mis le public dans le secret de sa foi sur ce sujet, en l'informant que, d'après lui, l'admiration pour les œuvres qu'on appelle puissantes n'est que de l'admiration suspecte et de commande.

Dernièrement encore il put exécuter cette prouesse de réduire à une simple suite de feuilletons les pages d'un des premiers *Magazines* de l'Angleterre.

Néanmoins il est impossible à tout homme de goût et sensé de tenir rigueur à M. James Payn, ou à ses livres. Il y a en lui une espèce de dépravation littéraire si agréable, une sorte de sournoiserie intellectuelle si piquante, qu'il en est irrésistible.

« Le sergent du guet qui le conduisit en prison se prit à

l'aimer », nous dit Thackeray, en parlant du capitaine Costigan. Le critique, ce sergent de ville de la littérature, tout en sachant qu'il devrait conduire M. Payn en prison pour quelques crimes littéraires, ne peut s'empêcher de l'aimer beaucoup.

Nous avons séparé ces six romanciers de la foule innombrable de leurs confrères pour des raisons qu'il est superflu de répéter.

Toutefois, ainsi que nous l'avons dit aussi, il y a dans cette foule des écrivains que tel lecteur, et même tel critique trouveront dignes de figurer à côté des premiers, si ce n'est au dessus.

M. Thomas Hardy, l'auteur de *Under the greenwood tree* et de *Far from the madding crowd*, est considéré par nombre de personnes comme le romancier le plus original parmi les jeunes. Dans le fait, personne ne peut, en conscience, ne pas reconnaître chez cet écrivain des qualités très remarquables d'intérêt, de verve et d'esprit. Mais, dans une certaine mesure, il est de l'école et même un suivant de M. Blackmore, dont il a exagéré la manie de donner de l'importance à tout ce qui est grotesque, ou simplement en dehors des usages, dans les mœurs, les manières, la pensée et le langage rustiques. On doit aussi reprocher à M. Hardy, sa très singulière façon de construire les périodes ; cette construction est si étrange que dans quelques-uns de ses livres, et surtout dans « La Main de Hethelberta », la forme, dépourvue de toute espèce de symétrie, en devient inintelligible.

Dans le *Phantastes* du Docteur Mac-Donnald, une histoire d'imagination écrite il y a près de trente ans, on trouve de très-grandes qualités ; entre autres cette parfaite fidélité à la nature, que l'on goûte dans certains romans écossais parus depuis. Malheureusement, tout ce qu'il a fait après — et il a beaucoup produit, — a été absolument inférieur à sa renommée.

« Ouida », dont la réputation, ou à plus proprement parler, dont le semblant de réputation à l'étranger ne sert qu'à déconcerter tous les Anglais doués de quelque sens critique, n'a su écrire pendant des années qu'une seule histoire, toujours la même, en la déguisant sous des sauces différentes. Le motif principal sur lequel cet auteur n'a cessé de broder des variations, est d'ailleurs assez original ; seulement ce motif appartient tout simplement à un autre écrivain, dont les mérites sont

autrement solides que ceux de « Ouida », et qui de son vivant s'appellait George Lawrence.

Mrs Lynn Linton, qui est douée d'un assez joli talent, paraît s'être attribuée la tâche facile de faire le procès satyrique aux femmes et au clergé, ou du moins de représenter les uns et les autres sous des couleurs peu favorables.

Mrs Broughton, envisagée comme romancier pur et simple, est beaucoup plus puissant que les deux précédents écrivains. C'est grand dommage que son œuvre soit diminuée par des afféteries de style qui la rendent monotone à la lecture; c'est dommage qu'elle se soit renfermée dans un cercle étroit de sujets, et qu'elle commette parfois certaines fautes de goût, inutiles à énumérer ici.

M. Frangillon est un écrivain qui a failli produire deux œuvres de rare mérite par *Olympia* et par *Pearl and Emerald*. A ce compte il doit être mentionné ici avec les autres ; de même que M. Justin Maccarthy, membre du parlement, journaliste, écrivain habile sur tout genre de sujets et dont les romans assez nombreux ne manquent point d'un certain mérite. Mais dans tout ce groupe, dont les membres ne peuvent être analysés ici, un à un, ainsi que nous l'avons fait pour ceux de la première série, les mêmes observations doivent venir forcément à l'esprit de tout lecteur pourvu de quelque sens critique. Pour tous on éprouve la très-singulière impression que, d'une façon ou d'une autre, l'auteur doit être capable de faire mieux qu'il n'a jamais fait. Dans la plupart de ces lectures, le livre peut intéresser plus ou moins, plus ou moins émouvoir, paraître plus ou moins appréciable comme spécimen d'industrie littéraire, mais on ne se souciera guère de le recommencer. Et dans toutes ces œuvres, à quelques très-rares exceptions près, ce sera toujours la même incapacité absolue de fixer par des traits durables un caractère ou une situation quelconques, de façon à donner l'impression d'une véritable création, de quelque chose qui reste, et qui n'est pas seulement façonné par une habileté de métier, capable de faire durer ce quelque chose pendant à peine trois volumes.

Tout ce que nous venons de dire pour le corps d'élite de nos romanciers peut être répété avec infiniment plus de force pour l'infanterie de ligne. L'impression que l'auteur a été de

beaucoup inférieur à ses capacités se complique ici d'un sentiment tout aussi indéfinissable, mais s'approchant de la certitude, que cet auteur ne fera jamais mieux. Le sentiment de l'improbabilité d'une seconde lecture se transforme en une vigoureuse détermination de ne plus feuilleter le livre. L'impossibilité de reconnaitre les traits d'une création durable fait place à l'oubli des personnages, des caractéres et de l'action; et, si ce n'est l'oubli, c'est quelque chose qui s'y approche de trés-prés.

Or tout ceci est précisément ce que personne ne pourra jamais dire des grands romanciers, même des plus récents. Nous ne sommes certainement pas poursuivis par la pénible impression que Thackeray aurait pu et aurait dû faire mieux que son *Esmond*, quel que soit le jugement que l'on puisse abstraitement porter sur son œuvre. En lisant *Pickwick* et *Great Expectations*, pour ne prendre que les échantillons les plus parfaits des deux manières de Dickens, personne ne s'avisera de murmurer contre l'auteur. Supposer que Charlotte Bronte aurait pu se surpasser dans ce qu'elle a fait de mieux pour *Shirley* et pour *Jane Eyre*, est une question purement académique. La possibilité de voir Jane Austen faire mieux que dans *Miss Bates* et dans *Catharine Morland* peut servir seulement de thème à une déclamation dans le vide. Dans les ouvrages les plus diffus et les moins soignés de Scott, on trouvera certainement matière à critiquer, mais il faut être bien difficile pour demander à ce romancier quelque chose de mieux que *Dundie Dinnont* ou que l'*Antiquaire*, quelque chose de plus parfait que le récit de *Wandering Willie* et le siége dans *Ivanhoe*. Mais il y a plus; car tous ces livres nous les lisons et les relisons sans en éprouver la moindre lassitude, sans que notre plaisir en soit émoussé. Et les personnalités saillantes, les incidents les plus remarquables de chacune de ces œuvres restent gravés dans la mémoire avec une parfaite lucidité. Or, ceci ne se vérifie pour aucun des romanciers anglais vivants, sauf dans quelque bien rare exception; et vraiment les termes de la devise *Pereunt et imputantur* devraient être invertis dans leur cas.

Cette décadence du roman, que l'on a attribuée à des causes multiples et variées, est reconnue, à huis-clos du moins, par la

presque totalité des juges compétents de l'Angleterre. Il y a d'abord, cela va sans dire, l'explication pure et simple du phénomène, qui parait à premiére vue la moins philosophique entre toutes, quoiqu'en fin de compte, elle en vaille une autre, même philosophiquement parlant. Les grands romanciers sont morts, dit-on, et il parait que les grands romanciers qui doivent leur succéder ne sont, au sens littéraire de l'expression, pas encore nés. Les critiques fatalistes, et tout critique qui n'a pas épousé un système quelconque a ses quarts d'heure de fatalisme, tous ceux lâ se contentent de cette explication. Mais il y en a d'autres à qui elle ne suffit pas. On entend les gens se plaindre que « tout a été fait, que tout a été dit, que tout a été raconté. » Mais, si l'on veut bien nous permettre d'être plus efficaces qu'aimables, nous dirons volontiers que cette phrase, rabachée à satiété, n'est qu'une pure sottise. Point n'est besoin de posséder une vaste somme de connaissances mathématiques pour comprendre que les perturbations des éléments nécessaires à la constitution de choses bien plus simples que la vie humaine et le caractére des hommes sont infinies; il ne faut point non plus des études bien profondes en fait d'art pour savoir que, l'habileté d'un artiste étant donnée, même les plus simples éléments de cette habileté sont susceptibles d'une varieté infinie d'applications. On peut trouver un peu plus raisonnable, pas beaucoup cependant, le cri assez général qui demande une nouvelle manière pour les œuvres d'imagination. Dans la pratique il n'y a que deux manières de les traiter : celle qui s'appuie presqu'entièrement sur l'action, et celle qui prend à partie les caractères. Dernièrement, en Angleterre, on s'est tourné vers cette seconde direction; et bien qu'aucun de nos écrivains ne se soit encore livré à toutes ces minuties du marivaudage analytique, où excelle certaine école américaine, quelques personnes sont d'avis qu'il faudrait prendre l'autre chemin. Nous ne saurions dire si les faibles résultats des récentes tentatives dans ces sens ont découragé ou non les partisans du genre romantique, et si la foi dans leur spécifique s'en trouve ébranlée.

Pour ce qui nous regarde, nous serions assez disposés à accepter, en partie, l'explication fataliste mentionnée plus haut; bien que nous croyons à l'existence d'une cause plus spéciale encore, dont il faut tenir compte au point de vue du résultat.

Il est hors de doute que jamais il n'y a eu, du moins en Angleterre, une aussi abondante production de romans comme de nos jours; nous ne savons pas, non plus, qu'à aucune époque les romanciers se soient trouvés poussés par la tentation d'écrire avec une vitesse de machine, ainsi que cela arrive maintenant. Si l'on met de côté Walter Scott, qui n'est qu'une exception à l'appui de la règle, parmi tous les grands romanciers du passé, Lord Lytton et M. Trollope seulement peuvent être comparés, sous ce rapport, avec tous les écrivains que nous avons nommés tantôt, exception faite de M. Méredith. Aussi ne se rencontre-t-il pas de critique qui ait mis ou qui mette en doute l'influence de la quantité sur la qualité, dans l'œuvre de ces deux écrivains. A présent, presque chaque romancier en renom se trouve avoir un roman, parfois deux, en cours de publication dans tel ou tel autre recueil périodique, où l'œuvre est achevée dans l'année. Souvent l'auteur ou l'*authoress* donnent le jour à quelqu'autre ouvrage qui n'a pas couru ce *steeple-chase* au même moment. Et grâce au pernicieux système des trois volumes, ces ouvrages ne sont ni des esquisses, ni des nouvelles, mais de gros livres bien épais, divisés en plusieurs volumes, dont chacun contient parfois autant de matière qu'un roman français de moyenne longueur. Or ceci ne se vérifie pour aucun des grands romanciers de l'Angleterre, si ce n'est peut-être pour Walter Scott. Dickens était un écrivain rapide et véhément. Excessivément bien doué et n'ayant qu'à écouter son esprit, il écrivait de verve, sans études préparatoires. Sauf les soins qu'il donnait à quelque travail d'éditeur, c'était là toute sa besogne. Pourtant dans l'espace de trente cinq ans, son œuvre ne forme pas un total bien considérable de romans; et il y en a de très-courts dans le nombre. En dix sept ans, Thackeray en écrivit sept et en commença un huitième. Miss Austen a mis plus de vingt ans pour atteindre la demi-douzaine; et les trois de Charlotte Bronte représentent un espace de temps tout aussi long pour la période d'incubation, si ce n'est pour celle du travail la plume à la main. Les meilleurs romanciers du siècle dernier, entre autres Fielding, qui est le plus grand de tous, écrivirent seulement quatre romans. Mais point n'est besoin de multiplier les exemples.

Le roman est un genre de littérature fort difficile. Si l'on

tient compte de la nature de trois sur quatre des éléments dont il se compose, l'intrigue, les caractères et le dialogue, il faut admettre que ce genre demande les plus grands soins dans la forme et la plus grande somme de travail de la pensée. Dans l'Angleterre, de nos jours, c'est certainement le contraire qui arrive.

Maintenant nous pouvons tirer facilement une conclusion de ce qui précède. Le roman anglais s'est trop facilement adapté aux exigences et à la nature du journalisme. Journalistes de profession nous-mêmes, il serait aussi absurde qu'ingrat de notre part de médire du journalisme. Cela n'empêche pas que, sous certains points de vue très-évidents, le journalisme et la littérature soient deux choses bien différentes et qui ne coincident qu'accidentellement.

On connait la réponse d'Emile de Girardin à Théophile Gautier : « Mon ami, l'abonné ne s'amuse pas franchement ; il est gêné par le style ». Sans recourir aux profondes méditations que peut suggérer cette réplique, il suffit de constater que l'abonné ne demande pas et que le journaliste ne peut pas donner le travail de condensation, le labeur de la pensée, les patientes retouches de la forme, le choix des matériaux qui sont les marques de fabrique de la bonne littérature, si ce n'est dans les très-rares occasions où le génie réussit à improviser quelque morceau de choix. Non seulement le lecteur ne demande pas et l'écrivain ne peut pas donner toutes ces excellentes choses, mais il est fort-douteux si leur mise en œuvre produirait du bon journalisme. Non seulement l'à propos serait déjà loin, pendant que le journaliste serait occupé à ciseler avec amour son article, mais il est probable que son œuvre de ciselage gênerait l'abonné à un autre point de vue que celui du style.

Quoiqu'il en puisse être de cela, une chose est absolument certaine : c'est qu'il faut posséder un pouvoir surhumain, ou accordé à bien peu d'êtres humains, pour produire une page de littérature acceptable, chaque jour ; un nouveau caractère né viable, chaque mois ; un canevas d'histoire dont le tissu soit assez fort pour résister à l'usage et au frottement, chaque année. Il serait tout aussi raisonnable de prétendre que la terre nous donnât sa moisson tous les mois. Mais, étant données les circonstances actuelles de production en Angleterre, il est même as-

sez surprenant que cette production soit aussi bonne qu'elle l'est. Après tout, nous sommes d'avis qu'en moyenne le mérite de ces œuvres est tout à fait distingué. Le roman absolument sans valeur est plus rare qu'il n'a été jusqu'à présent; et chez beaucoup de romanciers il y a progrès dans la façon et dans la partie technique du métier. La coutume barbare et absurde qui prescrit une certaine longueur à tous les récits destinés aux cabinets de lecture (circulating library), bien que battue en bréche, subsiste encore et gêne considérablement le romancier anglais. Malgré cette gêne il a fait des pas de géants dans l'art de la construction des récits, où récemment encore il était de beaucoup inférieur à ses confrères de France. Pourtant il lui arrive toujours trop souvent de se délayer en trois volumes; il n'a pas encore su se guérir de ce vice capital qui consiste à introduire des personnages et des événements n'ayant rien à faire avec l'évolution du récit, rien de commun avec les agissements des héros et des héroines, et totalement incompatibles les uns avec les autres, pour peu qu'on les observe au point de vue humain. Il est toujours coupable de fatigantes digressions adressées au lecteur, et du plus abominable des crimes littéraires, le roman à thèse. Si sa « pruderie bête, » comme l'a appelée un Français de grand mérite, est préférable à l'indécence terne du naturalisme français, de qualité moyenne, elle le gêne sans contredit beaucoup trop lorsqu'il doit présenter le miroir à la nature. Mais, même sous ce rapport, il a fait des progrès considérables dans ces dernières années; se gardant d'ailleurs bien d'oublier qu'il avait, sur quelques uns de ses confrères du continent, des avantages précieux, dans un plus vaste choix de sujets, dans la plus grande liberté d'allures de l'action, dans la facilité de placement des épisodes, dont les traditions littéraires de l'Angleterre lui accordent l'usage.

Le résultat de tout ceci est que la presse anglaise met en circulation une quantité plus grande que jamais d'ouvrages, qui se laissent lire, mais dont on ne peut dire que cela. Il se peut qu'ils ne contiennent pas une ligne bonne à citer, ainsi que cela fut injustement dit pour les ouvrages de Walter Scott. Il se peut encore plus facilement qu'ils ne contiennent rien qui s'impose à la mémoire. Ils peuvent avoir la vie éphémère d'un article de journal, d'un *leading article*, avec cette circons-

tance aggravante que l'article n'a ni les prétentions ni les formes d'un livre qui reste. Il se peut encore que, dans la longue et toujours croissante liste de ces ouvrages, on rencontre difficilement quelque chose que même un amateur de romans ait envie de relire. Tout cela est vrai; mais il est tout aussi vrai que ces œuvres n'affichent point de hautes prétentions. Elles sont écrites dans le but d'amuser une génération qui lit beaucoup mais qui étudie peu, qui est avide de nouveauté et qui tolère la médiocrité, qui est peu endurante pour tout ce qui est décidément mauvais, mais qui se trouve toujours disposée à se délecter, pour peu qu'elle puisse mettre la main sur quelque chose de bon, d'original ou de brillant, même dans de fort modestes proportions.

Bref, si l'on réfléchit que la production du roman anglais moderne obéit, comme toute production, aux lois de l'offre et de la demande, il faut louer ces producteurs qui savent, comme la plus part de ceux mentionnés naguère, se maintenir à un niveau littéraire assez élevé. Néanmoins, laissant de côté l'apparition possible de quelque génie tombé des cieux, tant que le public anglais s'obstinera à demander à ses meilleurs romanciers une quantité de production compatible avec seulement une qualité moyenne, tant que ce fait déplorable se vérifiera, on ne verra certainement pas éclore de chefs d'œuvre. On pourra, tout au plus, éprouver la curieuse impression, à laquelle nous avons fait plus d'une fois allusion dans ces pages, et se dire qu'il y a des écrivains dont on peut attendre des chefs d'œuvre, et qui pourtant ne nous les donnent point.

G. SAINTSBURY.

DE L'ÉTUDE

DU

CHINOIS ET DU JAPONAIS DANS L'OCCIDENT

Tout homme de lettres ou de science qui a un sentiment un peu élevé de sa profession, sera étonné, scandalisé même peut-être, de voir un professeur, qui depuis vingt ans enseigne le chinois et le japonais, venir aujourd'hui demander à quoi peut servir l'étude de ces langues, et répondre lui-même à cette interrogation. Ma question, sans doute, paraîtra injuste et presque injurieuse à ceux qui, aimant avec largeur de vue la science et ses conquêtes, ne se soucient pas de savoir si elle coûte ou rapporte de l'argent. J'avouerai même que, mettant à part pour un moment toute considération d'utilité matérielle, ma question doit blesser, non seulement les sentiments élevés du philosophe, mais encore le sens commun général. En effet, il suffit de se rendre compte, — qu'outre l'étude des sciences qui donnent accès aux carrières libérales, — il y a encore bien d'autres branches d'enseignement: les langues, la théologie, l'anthropologie, la sociologie, l'ethnographie, l'ethnologie, etc., pour comprendre qu'il n'est pas possible, et même qu'il serait absurde, de négliger l'étude de la langue, de la foi religieuse, de la constitution physique, morale, sociale et politique des peuples qui forment un tiers au moins du genre humain.

Mais si tout cela est vrai d'un côté, de l'autre, ce que m'a répété cent fois mon vénérable maître Stanislas Julien, — le fameux sinologue dont la réputation est universelle — n'est pas moins vrai. Le bon vieillard, que j'accompagnais d'ordinaire à sa sortie du collège de France jusque près du Panthéon où il demeurait, me disait, en s'appuyant amicalement à mon bras, et après s'être plaint de ce que j'étais souvent le seul auditeur de ses leçons: — « Mais que voulez-vous, mon cher, le chinois ne mène à rien. »

A cette phrase très-significative et peu encourageante de mon illustre professeur: « le chinois ne mène à rien » on peut en ajouter une autre qu'on retrouve souvent dans le langage des publicistes modernes, « le chinois ne sert qu'à former des déclassés. »

Du moment qu'ils se font inscrire aux cours de langue chinoise et japonaise, on peut déjà qualifier de demi déclassés les quelques étudiants qui suivent cet enseignement. Pourtant ce sont, en grande partie, des jeunes gens intelligents, assidus, désireux de s'instruire, mais qui malheureusement n'ont pas fait un cours régulier d'études classiques d'après les programmes officiels, ou, qui, par d'autres raisons, ne sont point en possession des diplômes nécessaires pour entrer dans les universités ou pour être admis aux concours des emplois publics.

Les autorités scolaires ne les voient pas de bon œil, car, disent-elles, ce seront autant de déclassés. C'est par désespoir qu'ils se font inscrire à ces cours infructueux, et par désespoir ils les abandonneront bientôt. Et si, par hasard, ils persistent jusqu'à la fin, et démontrent dans leurs examens, — ou par des écrits traitant de ces matières, — qu'ils ont profité de l'enseignement reçu, ils exigeront dans l'avenir une compensation plus substantielle de leur travail que des éloges et de l'approbation, et afin qu'ils ne tombent pas dans l'armée des déclassés, les gouvernements seront forcés de créer pour eux de nouvelles chaires et de nouveaux emplois.

Telles étant actuellement les conditions de ces études, et en général de toutes les études orientales, il ne me paraît ni inopportun ni déraisonnable de répondre à la demande : A quoi peuvent-elles servir ?

En premier lieu nous ferons une rapide petite revue rétrospective, nécessaire pour éclairer le but que nous poursuivons. Ce ne sont point des raisonnements *a priori*, ni de simples conjectures que je vais exposer, mais bien des opinions justifiées par des faits.

J'hésiterais peut-être à formuler ma demande et ma réponse si mon intention était de parler seulement ici des avantages matériels passés ou futurs qui peuvent se rattacher à ces études, mais mon but, visant principalement les intérêts de la science, je crois pouvoir m'exprimer franchement à ces divers points de vue.

Il y a, à peu près vingt ans, qu'une chaire des langues de l'extrême Orient fut instituée à Florence, et ces cours furent fréquentés par un nombre à peu près égal d'élèves. Si tous avaient appris ce que je me suis efforcé de leur enseigner, si mince que ce résultat puisse paraître à d'autres, je m'en contenterais. Et sérieusement l'on pourrait se réjouir s'il y avait aujourd'hui en Italie une vingtaine d'hommes, aptes à apprécier ou à enseigner cette branche des études orientales. Mais le fait est que si quelques-uns peut-être ont conservé quelques notions de ces cours, ceux qui sont à même de comprendre avec plus ou moins de facilité un texte chinois, japonais ou mandchou, ne sont qu'au nombre de trois. Et *honoris erga* je veux immédiatement les nommer : le professeur Charles Puini, M. Ludovic Nocentini et M. Jean Hoffman.

Seulement trois élèves en vingt ans ! C'est un bien mince résultat, n'est-ce pas ? Mais si la nature et les conditions de ces études faisaient la solitude, même autour de la chaire d'un Julien, si sa renommée mondiale n'y put attirer que l'allemand Steinthal, l'avocat Andreozzi et moi, si durant quarante ans que l'illustre sinologue enseigna au Collège de France, il ne parvint à former que quatre élèves, il me semble qu'on n'a plus le droit de se scandaliser du résultat obtenu en Italie.

Et quel fut le profit que les trois hommes, ci-dessus nommés, retirèrent de l'étude de ces langues ? M. Hoffman, le plus jeune des trois, n'en a jusqu'ici obtenu aucun, mais cela tient plutôt à ses circonstances personnelles, qu'au manque d'un emploi, qui puisse lui convenir. M. Puini est professeur à Florence, et mon collègue. L'étude approfondie qu'il a fait du chinois et des autres langues orientales, sert beaucoup à son enseignement, et c'est la cause première de sa nomination à la chaire d'histoire et de géographie de l'Asie orientale. M. Nocentini a été, pendant bien des années, conservateur de la typographie orientale à l'Institut des études supérieures. Il vient d'être appelé comme élève interprète à Shangaï, avec de superbes appointements.

Il me semble que ces trois exemples suffisent pour conclure que la principale raison pour laquelle l'étude de ces langues reste d'ordinaire sans compensation pécuniaire, est que dans la plupart des cas cette étude est incomplète.

Du reste si jusqu'à hier on pouvait dire : le chinois ne mène

à rien, aujourd'hui il n'est plus ainsi. Le gouvernement italien s'est décidé à augmenter le nombre de ses consuls, vice-consuls et interprètes dans les ports de la Chine et du Japon, ouverts au commerce européen. Le premier jeune homme intelligent et de bonne volonté qui s'est présenté comme prêt à se rendre dans ces pays lointains, a été accueilli avec faveur et empressement. Il est à désirer que d'autres suivent cet exemple. Et il me semble que si quelques-uns des jeunes gens qui fréquentent l'école des sciences sociales ajoutaient à leur programme l'étude de l'une ou de l'autre des langues de l'extrême Orient, ils n'entendraient pas trop mal leurs intérêts.

Mais il est temps que — laissant à part toute considération d'utilité matérielle, — je parle de l'utilité scientifique.

Je commencerai par dire que l'institution d'une chaire des langues de l'extrême Orient n'a pas été tout à fait stérile, et qu'elle a produit de bons fruits littéraires et philosophiques. En premier lieu viennent les écrits que j'appellerai subsidiaires parce qu'ils sont publiés dans le but d'encourager et d'aider l'étude de ces langues. Tels sont: une grammaire mongolique, de M. Puini, une mandchoue, publiée par les soins de M. Hoffman, des dialogues chinois et japonais avec une version italienne, et plusieurs traductions de divers genres, faites par le professeur Puini et par M. Nocentini.

Mais comme mon intention n'est pas de dresser ici le catalogue des livres, opuscules, monographies, et encore moins celui des manuscrits, destinés en grand partie à demeurer tels durant des années encore, je me contenterai de signaler à l'attention des mes lecteurs deux ouvrages, dûs presqu'en entier à la plume infatigable de mon savant collègue Puini.

Le premier de ces ouvrages est: *Il Repertorio sinico giapponese,* dont la première partie, — à la collaboration de laquelle j'ai travaillé ainsi que M. Nocentini — est seule imprimée. La seconde, due entièrement à la plume de M. Puini, est encore en munuscrit. Je dois ajouter que mes collègues et moi n'avons été en réalité que les patients compilateurs de cet ouvrage, dont le mérite de composition appartient à un littérateur japonais. Je vais dire brièvement en quoi il consiste.

La littérature chinoise, ayant son principe dans des documents et des traditions orales antérieures de plus de vingt siècles à

notre ère, et se manifestant encore dans une langue assez semblable à celle de ces documents anciens, est, sans contredit, de toutes les littératures, celle qui compte la plus longue existence. Nous dirons si on veut que les littératures modernes d'Europe ne sont pas autre chose que la résurrection et l'accroissement de la littérature arienne, et spécialement de la grecque et de la latine, et qu'avec la disparition de ces langues, la tradition littéraire du patrimoine intellectuel gréco-romain, dont nous sommes les héritiers, ne cessa pas. Mais il faut avouer cependant que parmi nous la tradition littéraire a souffert de longues interruptions, ou qu'au moins cette hérédité est demeurée stérile de longs siècles, durant lesquels notre patrimoine intellectuel ne s'est pas accru. De même, si nous comptons vingt siècles et plus de tradition littéraire, les Chinois en comptent quarante.

Chacun peut apprécier par là, combien est considérable le nombre de connaissances — simplement sur les faits, les noms et les erreurs — que doit acquérir un littérateur, non seulement en Chine, mais dans cette vaste région qui va des confins occidentaux du Thibet jusqu'aux limites orientales de l'archipel japonais. Tous les peuples de ces contrées basent leurs études sur la littérature chinoise, comme nous sur la gréco-latine.

Ce fut donc une pensée prévoyante et charitable que celle qui poussa un écrivain japonais à dresser l'inventaire de ce riche patrimoine intellectuel. Je dis l'*inventaire*, car je crois que c'est l'expression propre pour qualifier cette œuvre. Ce n'est ni un index, ni une encyclopédie, ni un simple registre ou catalogue de mots et de locutions, ni même un vocabulaire ou dictionnaire, parce que souvent les mots et les locutions qu'on suppose connues de tout le monde n'y sont pas mentionnées. L'inventaire, au contraire, nous donne de chaque objet la description nécessaire pour ne pas le confondre avec un autre ; il nous enseigne également où ces objets se trouvent. Ainsi, ce livre nous fournit, lorsque c'est nécessaire, des notions sur la chose, le fait, la personne ou l'idée que renferme la dénomination citée. Et, ce qui est plus important encore, l'auteur ne manque jamais d'indiquer les sources et les livres, auxquels doivent avoir recours — pour trouver telle parole ou tel sujet dont il a été traité ex-professo — ceux qui ont le désir d'avoir à ce sujet des notions plus étendues et complètes.

Par conséquent, si le mot inventaire paraît juste, celui de *répertoire* que nous avons placé en tête de notre frontispice, et qui n'est qu'un synonyme du premier, doit l'être également.

Cet ouvrage, très-utile aux natifs — initiés dès leur enfance aux diverses littératures de l'Asie orientale — est précieux aussi pour les européens qui se dédient à l'étude de l'une ou de l'autre de ces littératures. Chaque exemplaire des diverses éditions de ce livre qui depuis l'an 1700 jusqu'à aujourd'hui se sont faites au Japon, se vend là-bas à un prix qui représente à peu près dix francs de notre monnaie. Dans l'édition hollandaise, c'est-à-dire dans la reproduction lithographique qu'en a faite Siebold, l'ouvrage coûte cent francs; dans notre compilation il en coûte cinquante.

J'indique ces prix pour donner une preuve du progrès qu'ont fait dans l'art, l'industrie typographique, et le commerce de librairie, ces peuples, dont la civilisation passe en Europe pour stationnaire. On me demandera peut-être quelle nécessité il y avait, — puisque ce livre était fait, imprimé et réimprimé depuis deux siècles, et vendu au Japon à si bas prix — de le reproduire en Hollande, et de le compiler de nouveau à Florence, pour le vendre dix ou cinq fois plus cher que là-bas? Voici la réponse.

Lorsque Siebold publia sa reproduction, les relations commerciales de l'Europe avec les contrées les plus éloignées du levant, étaient si difficiles et si lentes que le prix élevé de ce gros in-folio ne parut pas disproportionné avec les difficultés vaincues, et avec l'utilité qu'en retirait l'orientaliste.

Dans notre cas le but était différent. Nous n'entendions pas reproduire l'ouvrage déjà fait, mais le faire à nouveau. L'auteur japonais avait dressé un véritable inventaire distribuant en dix catégories ses trente mille mots, et subdivisant les catégories en sections dont chacune comprenait quelques centaines d'articles. On peut facilment s'imaginer combien devait être longue et difficile la recherche du mot désiré, et cela d'autant plus que la plupart du temps, on le cherchait dans une catégorie où il aurait dû être, mais où il n'était pas, parce que la division par genres, espèces et individus, est toujours arbitraire et subjective. Il nous parut que l'utilité d'un livre subsidiaire destiné à être souvent consulté, était bien diminuée, lorsqu'on

devait perdre des heures à la recherche de chaque mot, restant encore dans le doute, lorsqu'on ne l'avait pas trouvé, si on l'avait véritablement bien cherché. Nous nous décidâmes donc à compiler cet inventaire, de façon à ce que les mots se trouvassent avec la même facilité que dans les vocabulaires : c'est-à-dire que nous les plaçâmes par ordre alphabétique.

Mais, jusqu'ici, la première partie de l'ouvrage a été seule publiée. Les mots disposés par ordre alphabétique sont des locutions japonaises, tandis que les idées qu'elles représentent sont pour la plupart chinoises. De là, naît la difficulté pour le sinologue — qui ne connaît pas le japonais ou qui du moins ne sait pas le chinois à la japonaise — de pouvoir s'en servir utilement. Pour remédier à cet inconvénient, la seconde partie du *répertoire* sera arrangée par chapitres et classifications idéographiques à la chinoise, et pourra, lorsqu'elle sera imprimée, servir efficacement à l'interprétation des livres chinois.

Le second ouvrage que je veux signaler à l'attention de mes lecteurs, est également l'œuvre du professeur Puini, et porte le titre de *Saggi di storia della Religione.* Quoique la matière traitée ne puisse se rattacher qu'indirectement à l'orientalisme, et moins encore à la sinologie ou à la yamatologie, cependant, en le lisant, on se rend compte de quel secours a dû être à l'auteur sa connaissance approfondie de la langue chinoise. Si l'histoire de la religion ou des religions occupe tant aujourd'hui la science et la poésie, comment ne pas y ajouter la contribution de la foi religieuse ou de l'incrédulité chinoise, de l'athéisme, louable ou blâmable de ce peuple? Mais qui, sinon le sinologue, peut apporter cette contribution? Donc, l'étude du chinois est utile à la science des religions.

Je n'insisterai pas davantage sur les services que la connaissance de ces idiomes, si différents des nôtres, peut rendre à la linguistique et aux autres sciences en général, et me bornerai à affirmer que cette étude porte en elle-même, d'une certaine façon, sa récompense, en ouvrant aux investigations du savant et du moraliste ses richesses littéraires, et en particulier celles des Chinois, si remplies d'enseignements précieux.

ANTELMO SEVERINI.

LA QUESTION D'ORIENT[1]

Il y a dix-sept ans, un homme d'état Anglais proclamait, du haut de la Tribune, que l'Empire Ottoman était un grand malade. Le mot a depuis lors couru l'Europe et tout le monde demeure convaincu de sa vérité. Cependant les crises se sont succédées et compliquées plus d'une fois, depuis que le mot a été lancé et le grand malade n'est pas encore mort. A chaque nouvelle révolution, à chaque nouvelle guerre on s'attend à le voir expirer par l'anémie qui le ronge, et chaque fois au contraire nous le voyons se redresser et annoncer à l'Europe étonnée qu'il est encore en vie, que sa succession n'est pas encore ouverte. On prétend que si l'Europe l'abandonnait complètement, il aurait depuis longtemps succombé; point de doute à cet égard, si l'on fait de son existence une question purement militaire. Il n'en serait pas ainsi si l'Europe entière avait adopté à l'égard de l'Empire Ottoman, les principes sévères de la non intervention dans ses affaires intérieures; peut-être alors ni la Roumanie, ni la Serbie, ni la Grèce ne se seraient constituées en Royaumes: la Bulgarie et le Monténégro ne seraient point indépendants; la Bosnie et l'Erzégovine continueraient à subir l'autorité du Sultan. Sans l'intervention de l'Europe, un seul grand fait se serait produit: l'agrandissement de la puissance de Méhémet-Ali, la substitution des Arabes aux Turcs dans le Gouvernement de l'Asie Mineure. L'Empire aurait reçu par ce fait une secousse bien plus grave, c'est vrai, mais il en aurait été moins amoindri qu'il ne l'est par les pertes successives subies en Roumanie, en Serbie, en Bulgarie, en Grèce, en Bosnie; l'Europe l'a sauvé

---

[1] Nous allons commencer ici une étude approfondie sur la question d'Orient, fruit des observations faites pendant vingt-cinq ans de séjour au milieu des Grecs, des Albanais, des Bulgares et des Turcs. Après cet aperçu général, suivront des considérations spéciales sur les différentes populations de l'Orient, dont chacune prouvera, nous l'espérons, que l'auteur a bien rélevé la part de concours à l'œuvre de la civilisation qui lui est spécialement réservée.

LA RÉDACTION.

dans l'Asie mineure, pour le précipiter dans la péninsule Balcanique. C'est donc à tort qu'on le dit mourant par sa propre nature; il subit par l'intervention Européenne des amputations continuelles qui le rapetissent, mais tel qu'il est, il vit toujours et le titre de grand malade lui est mal appliqué. Aucun doute qu'aujourd'hui, à la suite des remaniemens qui ont eu lieu, son œuvre de résistance soit devenue plus difficile et dangereuse: mais si l'Europe, même à l'heure qu'il est, se désintéressait complètement, si elle laissait faire à la Turquie, et à son Saïd Pacha, nous sommes d'avis que le grand malade avec ses vingt deux millions de Musulmans aurait assez de force et de vie pour terroriser quatorze millions de Chrétiens et ramener sous son joug despotique toutes les provinces qui en ont été délivrées depuis un siècle. Nous sommes bien loin de désirer des faits semblables; nous sommes loin de condamner l'œuvre civilisatrice de l'Europe en Orient; nous constatons seulement que la maladie de l'Empire Ottoman est une création fantastique, un mot spirituel, qui a pu faire impression et suivre sa fortune dans l'opinion publique, mais qui ne saurait être accepté sans bénéfice d'inventaire par ceux qui puisent la conscience des choses dans la réalité des faits.

Il n'en est pas moins vrai que tout ce qui arrive en Turquie a fatalement son contrecoup en Europe: là est la maladie de l'Empire Ottoman; là est la raison de cette intervention européenne qui, pressée d'en finir avec un élément perpétuel de conflagrations, en fait remonter au Sultan et à ses Ministres toute la responsabilité. Tandis que l'Europe demeure indifférente, et ne se soucie guère de prendre en ses mains la cause des Polonais, devant l'absolutisme des Czars et leur toute puissance religieuse et politique, elle pèse de tout son poids sur la Turquie pour arracher à sa domination quelque nouvelle nationalité. Est-ce que les Polonais ont fait à l'Europe de *moins* chaleureux appels? est-ce que la liberté religieuse est plus grande en Russie que sous l'Empire des Sultans? est-ce que les populations de la péninsule Balcanique sont plus dignes d'intérêt que les populations de la Vistule? Personne n'oserait l'affirmer; il faut donc chercher ailleurs les causes de cette différente attitude. Pour le moment nous nous en tenons aux faits. Tous les pays d'Orient, depuis la Save et le Danube jusqu'à Bassora et Khartoum, depuis Erzeroum jusqu'à Dulcigno, nous apparaissent comme un immense creuset où les gaz se dégageant menacent des explosions terribles. La situation actuelle de ces pays est-elle réellement une cause perpétuelle de désordres? ces désordres sont-ils toujours de nature à intéresser l'Europe et à produire la panique qui nous gagne à chaque instant? Est-ce bien à l'Empire Ottoman seul qu'il faut en faire remonter la responsabilité? Est-ce dans sa chute définitive qu'il faut chercher la paix? Lorsque nous avons vu tout dernièrement la question du Danube soulever de si gros nuages malgré que le Divan soit désormais hors de cause en ce qui touche la navigation de ce grand fleuve, lorsque nous voyons l'Europe si attentive à ce qui se passe dans les pays émancipés de la péninsule Balca-

nique, malgré l'action insignifiante du Sultan, lorsque nous la voyons se préoccuper de leurs évolutions politiques à un si haut degré, ne devons-nous pas conclure que l'Empire Ottoman joue un rôle effacé dans cette grande question d'Orient et qu'elle lui survivra, comme une question attachée à la localité, beaucoup plus qu'aux institutions ottomanes?

Ne devons-nous pas conclure que l'Orient est le grand malade plutôt que la Turquie et que cette dernière ne l'est que par suite des liens fatals qui la soudent à une région où les orages grondent et gronderont même plus violents sur les ruines de l'ancienne puissance qui les avait endormis ou suffoqués? Il ne faut pas se faire des illusions sur les résultats de la substitution des anciennes nationalités à l'Empire des Turcs; la paix de l'Europe n'y gagnera pas grand'chose; les influences qui s'exercent en Orient visent beaucoup moins à la Turquie qu'elles ne visent à la prépondérance de tel ou tel autre peuple; il y a des courants contraires d'opinions qui résisteront à la chute de l'Empire, et qui par cette chute prendront un essor nouveau et plus dangereux; l'Autriche et la Russie d'un côté, les Yugo-Slaves, les Roumains, les Bulgares, les Grecs, les Albanais de l'autre côté, continueront à faire de la péninsule Balcanique un champ de bataille, dont l'écho des canons retentira jusqu'au fond de l'Europe Occidentale. Déjà la grande lutte se dessine quoiqu'elle couve sous les cendres; l'Empire Ottoman en est le modérateur bien mieux que le provocateur, c'est l'empire Byzantin qui revit, avec ses invasions Bulgares et Albanaises, avec ses immenses discordes, ses guerres, ses persécutions, ses luttes religieuses inconscientes, ses influences étrangères, qui, quoique passées en d'autres mains, ne sont pas une moindre cause de déplacement d'équilibre, et de profondes dissensions. La question d'Orient en se développant au détriment de la Turquie ne se simplifie pas; elle s'aigrit au contraire tous les jours davantage; de purement religieuse qu'elle était, elle vient d'assumer des formes politiques qui se croisent avec sa première forme et compliquent le problème. Cet épouvantail qui depuis un demi siècle tient en émoi l'Europe entière, et fournit si ample matière de brochures aux publicistes, de discours parlementaires aux hommes politiques, d'articles de fond aux journaux, de révélations posthumes aux livres jaunes, verts, bleus et rouges, cet épouvantail, disons-nous, en est à ses premières phases, et menace de troubler bien davantage, à l'avenir, la paix du monde civilisé. Les hommes d'état Européens le sentent peut-être, mais n'osent pas aborder franchement la question; ils vivent au jour le jour, laissant suivre leur cours aux événemens, croyant ou semblant croire que la Turquie n'a que peu de temps à vivre et qu'à son enterrement tout sera définitivement réglé. On pense que toute la question d'Orient se résume dans l'impossibilité de concilier l'existence de l'Empire Ottoman avec les justes aspirations des peuples qui lui sont soumis; ainsi quelques amis de la Turquie cherchent la paix dans sa régénération, et les autres, qui sont le plus grand nombre, ne voient aucune éclaircie possible dans l'obscur horizon

de l'Orient si d'abord le Croissant n'a pas quitté les rivages du Bosphore et regagné les steppes d'où, source de malheurs à l'Europe, il est parti pour couvrir de ruines ses conquêtes. Derrière l'Empire Ottoman il y a le calme: il représente les masses imposantes des glaciers qui nous empêchent d'arriver à cette mer libre rêvée par les hardis navigateurs du pôle; il représente l'ouragan et l'hiver, qui nous refusent la jouissance du soleil et du printemps; sus donc aux Turcs, sus à ces millions de populations laborieuses et paisibles qui ont le tort d'être Musulmanes et d'appuyer par leurs sacrifices, par leur abnégation, un Gouvernement fatal à la paix Européenne.

En réalité, s'est-on jamais demandé ce que ce grand mot de question d'Orient signifie? Est-ce bien une question? Est-elle parfaitement assise? sait-on où elle commence? où elle finit? Que lui demande-t-on? Est-ce bien la chute de l'Empire Ottoman? Est-ce sa régénération? Sont-ce les ambitions russes et panslavistes que l'on veut modérer? Y veut-on le triomphe de l'Autriche? Y caresse-t-on les rêves de l'Hellénisme? Que fera-t-on des Musulmans fidèles à la Turquie, quoiqu'appartenant aux anciennes races de la péninsule? Personne ne le sait; personne ne s'en occupe: personne ne sait au juste la solution à donner au problème. C'est, qu'au fond, rien n'est en question ou tout peut l'être, si l'Europe transporte dans ces pays les immenses divergences d'opinions qui l'agitent. Les Turcs sont lents au progrès, l'Europe est pressée d'y arriver. Les différentes nationalités signalent toutes un admirable réveil; l'Europe y applaudit, mais ne sympathise pas avec toutes dans la même mesure. Les religions jouent encore un rôle exceptionnel en Orient, d'où une action européenne multiforme et des contrastes sans fin. La Turquie enfin est un marché important où les intérêts économiques de nombreuses puissances se heurtent et chacune d'elles tâche d'en tirer le plus grand profit pour ses propres ressources en y créant des influences prépondérantes. En un mot, la question d'Orient est un non sens, ou elle est à proprement dire une question Européenne; rien que cela, pas plus que cela. La croyance s'est répandue, à tort ou à raison, que l'Empire Ottoman est gravement malade, que sa succession va s'ouvrir, et l'Europe entière y accourt pour y avoir, le cas échéant, sa part soit en terres, soit en avantages moraux, économiques et politiques; elle y accourt en même temps à cause des secousses profondes que ce grand trépas est destiné à produire dans l'équilibre Européen. On a du temps à attendre; le malade est loin d'être mourant. On devrait d'ailleurs se dire qu'il y a dans le pays des héritiers naturels qui réclament, à juste titre, leur part d'héritage; qu'il suffirait d'intervenir le jour où les prétendants légitimes se disputeraient par les armes leur lot respectif: que l'on pourrait même, à stricte rigueur, s'abstenir dans cette lutte probable, puis qu'il n'y aurait aucun danger pour l'Europe si l'héritage en dernier lieu tombait dans les mains d'un seul héritier: qu'il serait temps alors de se créer une position de faveur auprès du nouvel état qui surgirait sur les ruines de l'Empire. L'Europe n'est pas si patiente; elle a ses préférences toutes faites, à

ce qu'il paraît et chaque politiqueur commence à partager la peau de l'ours à sa guise. Puis les religions seraient en danger en cas de guerre, le commerce serait paralysé, les anciennes influences se trouveraient tout à coup amoindries et déplacées. Il faut donc suivre avec attention les phases de la crise qui tourmente le grand malade, lui donner des conseils qui aident sa guérison ou précipitent sa mort, calmer les convoitises des héritiers légitimes ou les caresser et les encourager, se méfier en attendant les uns des autres et par cette méfiance réciproque créer des craintes imaginaires et tenir en émoi tout le monde civilisé. Voilà comment la question d'Orient a surgi, comment elle a grandi. comment elle est devenue un épouvantail, sans être cependant une véritable question, sans être bien assise, sans avoir des limites, des exigences bien déterminées. On ne s'est pas encore consulté sur les moyens de la résoudre; on a peur même d'y toucher lorsque la paix règne. On attribue en attendant à l'Empire Ottoman toutes les chances depuis la possibilité de vivre et de se régénérer complètement jusqu'à la possibilité de s'écrouler dans quelques mois; on attribue aux races indigènes tous les rêves possibles, depuis la reconstitution de l'Empire Byzantin sous les Grecs, jusqu'à l'annexion de la péninsule au royaume de Roumanie; on attribue enfin à chaque puissance un rôle précis, quoiqu'imaginaire, depuis le maintien du *statu quo*, que l'on suppose être le *credo* invariable de la politique anglaise, jusqu'au transfert de la capitale russe à Constantinople, *credo* supposé et invariable des Czars. Ce chaos d'intentions, de vues, de projets, d'hypothèses, est parfaitement compréhensible tant que l'Empire Ottoman est debout et l'avenir probable de l'Orient demeure dans l'obscurité malgré les tendances qui s'y manifestent. Point de véritable politique traditionnelle à l'égard d'un pays, qui, nouveau Protée, nous apparaît tous les jours sous un nouvel aspect. Tantôt c'est l'état financier de la Turquie qui prend le dessus, tantôt l'intérêt se transporte au milieu des luttes religieuses de la Syrie, tantôt les anciens privilèges sont en discussion, tantôt ce sont les populations Musulmanes qui se redressent contre le flot montant des chrétiens, tantôt ce sont les ambitions, les impatiences d'un des peuples émancipés, qui attirent l'attention de l'Europe, tantôt enfin c'est l'influence excessive d'un des grands états limitrophes et directement intéressés. Dans ces cas multiples et si différents que fait-elle la politique traditionnelle de chaque puissance? Soutiendra-t-elle la Turquie? ou les visées de la Russie et de l'Autriche? ou les rêves des Grecs, des Bulgares, des Serbes? ou le réveil des Albanais? Sera-t-elle pour les Maronites contre les Druses? Se limitera-t-elle à la protection de ses propres intérêts? L'on conviendra facilement que devant une question si complexe ou et pour mieux dire, devantdes questions si nombreuses et souvent contradictoires, toute politique à cachet uniforme, défini, invariable semble impossible; d'autant moins paraît-il possible que l'Europe entière tombe d'accord sur une ligne d'action uniforme et simultanée.

Le seul moyen d'arriver à une entente, le seul moyen de donner

à la politique orientale de chaque état une direction ferme et constante nous paraît résider dans l'étude approfondie de cet Orient où tout fermente, où la civilisation pénètre un peu partout malgré les résistances qu'elle rencontre, où les passions se déchaînent avec une violence inconnue, où les plus grands extrêmes se touchent et vivent à côté l'un de l'autre, le despotisme barbare des siècles passés et le libéralisme le plus avancé de notre siècle. Lorsque la question d'Orient sommeille, l'Europe s'en désintéresse et porte ailleurs son attention; tout travail latent lui échappe; elle jette les hauts cris au contraire, lorsque ce travail latent prend une forme visible, et alors, pressés, préoccupés, l'on accourt, moins pour donner une solution légitime aux problèmes soulevés, que pour éloigner toute complication dangereuse. Nous pensons que les publicistes devraient moins s'occuper des phénomènes extérieurs et chercher plutôt les causes qui peuvent les produire à un moment donné. L'apparition soudaine d'un fait imprévu ne permet plus un jugement calme sur ses origines; la crainte, la passion, la hâte nous aveuglent. Ce jugement ne sera calme et profond que lorsque nous aurons vu se dessiner une à une les causes latentes qui doivent tôt ou tard donner le jour à tel ou tel autre événement. Nous serons préparés alors à sa naissance; le remède, si remède est nécessaire, sera alors facile; il sera même facile de détourner les événements ou de les empêcher.

Les conséquences d'une telle politique ne peuvent qu'être avantageuses; non seulement elle ne sera pas le produit de la hâte et de la passion, mais il y a tout lieu d'espérer qu'elle facilitera l'entente des divers états, et leur fournira l'autorité légitime d'intervenir, d'exercer des pressions morales, de se servir au besoin des armes. En effet, tandis que les phénomènes varient, en Orient, tandis qu'au moment de leur apparition ils assument souvent des formes trompeuses qui nous égarent sur leur véritable nature, les causes par contre sont claires et immuables et peuvent être saisies et considérées du même point de vue par toutes les puissances Européennes. Ces causes signalées au Gouvernement Turc et aux populations indigènes, qui malheureusement ne se soucient guère de les étudier à un point de vue élevé et général, leur ouvriraient une source intarissable d'avantages sérieux, amélioreraient progressivement et sensiblement leur condition, calmeraient leurs haines et leurs impatiences, ou leurs regrets, les achemineraient prudemment à la solution des problèmes par leur propre œuvre et presque sans secousse. Le rôle de l'Europe serait alors infiniment plus simple car tout événement serait prévu et trouverait les puissances d'accord à y apporter le remède, qu'il s'agisse de palliatifs, d'émollients, de résolutifs, ou d'amputations.

Il découle de ce que nous venons de dire que nous ne sommes nullement contraires à l'intervention Européenne en Orient, cette intervention nous paraît sous tous les rapports nécessaire; il serait impossible de rêver une abstention absolue, lorsque les relations entre toutes les parties de l'Europe se font tous les jours plus intimes, lorsque toute vie isolée des peuples a cessé, lorsque cette

grande région prend la forme d'un corps politique dont les différents états sont des membres indispensables, et doivent tous concourir avec leurs forces à la vie et à la santé de l'ensemble. Non, l'Orient, la péninsule Balcanique en particulier, ne saurait se soustraire à l'influence de l'Europe; et cette tutelle qui s'impose au Gouvernement Ottoman, ne saurait être une cause de dissolution pour lui si elle s'exerçait sous une seule forme, et avait pour guide l'esprit civilisateur du siècle. Ce qui est essentiel, c'est de créer cette forme unique d'intervention, et pour y arriver nous croyons qu'il faut tout d'abord classifier les interventions précédentes et examiner, si elles s'inspiraient réellement à un seul foyer d'influences. Les unes ont été pacifiques, les autres belliqueuses; nous allons les analyser séparément.

L'intervention belliqueuse a toujours été exercée par un état et empêchée par les autres; les derniers événements seulement ont signalé un accord des puissances, lors de la démonstration navale à Dulcigno. Mais ce fait qui a eu des résultats si négatifs, prouve que l'intervention par les armes ne saurait se produire, si elle n'y a pas été préparée par une intervention pacifique. Nous concluons que l'intervention matérielle lorsqu'elle est seule, quoique générale, manque d'une direction sûre, et de base; ses vues, ses règles, son but, tout demeure incertain; surgie à la hâte, sous la menace d'un danger, elle n'a pas eu le temps de fondre les éléments qui la composent; elle les a pris tels qu'ils sont, avec leurs tendances dissolvantes, et le danger seul tient ces éléments réunis.

Le danger cependant n'est pas senti au même degré par les états qui prêtent leur concours, d'où il s'ensuit, que même le prétexte de l'intervention est précaire et crée au milieu des intervenus des divergences qai exercent sur cette intervention une action délétère. C'est donc sur l'intervention pacifique qu'il nous faut porter toute notre attention car elle sert de mesure et de phare à l'intervention militaire. Tandis que cette dernière est provisoire, et s'attache à réprimer; l'autre est continuelle et a pour but de prévenir. Or avouons-nous que cette intervention pacifique en Turquie n'a pas existée jusqu'aujourd'hui, ou qu'elle s'y est exercée à bâtons rompus et sans esprit de suite. En analysant bien la nature des influences étrangères qui travaillent dans le pays, nous concluons même que l'intervention pacifique a un double caractère, et assume deux formes distinctes, l'une essentiellement morale et civilisatrice, l'autre purement politique. Cette dernière est plus active et nous la voyons souvent à l'œuvre, mais elle n'a aucun cachet européen; chaque état l'entend à sa manière, et poursuit par elle un but déterminé. L'autre est à créer encore, car elle ne saurait résulter que d'une entente parfaite des états de l'Europe sur les limites de son action.

Nous voyons dans la première la source des désordres que l'Europe redoute; elle prépare le terrain à l'intervention militaire qui n'est en somme que l'intervention d'une puissance dans le but d'obtenir par les armes les résultats pratiques d'une action isolée, poursuivie pacifiquement pendant une longue série d'années,

et l'intervention des autres puissances pour empêcher que les résultats rêvés en paix et obtenus en guerre demeurent à l'avantage de l'état qui les a provoqués. De sorte que l'intervention politique travaille à un but que l'intervention armée se refuse de reconnaître et d'admettre. Elle est donc inutile et nuisible à tout point de vue et devrait être abandonnée par les puissances qui s'en servent; de cet abandon découleraient les plus heureuses conséquences. D'abord on mettrait fin à une grande injustice qui fait de l'intervention politique une croisade contre les Turcs. En effet, c'est dans l'élément Chrétien que cette intervention s'exerce et elle oublie complètement les millions de Musulmans qui ont au même degré que les Chrétiens le droit de vivre et d'être bien gouvernés. Veut-elle la Turquie étendre à toutes ses populations le service militaire? L'intervention politique l'empêche et oblige le sultan à limiter ce service à ses coreligionnaires. Veut-elle pour subvenir aux nécessités impérieuses du budget introduire un nouvel impôt ou augmenter les anciens? L'intervention politique lui défend de modifier les impôts qui pèsent sur les Chrétiens. Toujours et partout c'est le Chrétien qu'il faut protéger; l'opprimé c'est lui; le Musulman, courbé sous le même joug, et même sous un joug plus dur, n'intéresse pas l'Europe; tant pis pour lui, si, appartenant à une nationalité digne de la sympathie des puissances, il a embrassé une religion qui le relègue à l'état de paria; l'Albanais Musulman a cessé d'être Albanais pour l'Europe; le Bosniaque, le Bulgare n'ont plus de nationalité, s'ils suivent la loi de Mahomet. C'est une nouvelle forme de croisade que l'intervention politique a organisée; sus au Musulman. Déjà les Chrétiens de la péninsule Balcanique, profondément éprouvés par des souffrances séculaires, sont tout disposés à confondre dans leur haine le Gouvernement et les populations paisibles de l'Islam; il faut encore qu'ils trouvent dans l'Europe Chrétienne un appui qui autorise leurs représailles sur les innocents, et qui maintient dans l'abrutissement et dans l'esclavage des millions d'habitans. A notre point de vue, nous ne voyons ni Chrétiens, ni Musulmans en Orient; nous n'y voyons qu'un Gouvernement et des peuples. Or les peuples appartenant à des races différentes devraient tous inspirer les mêmes sympathies, le même désir en Europe de les voir régénérés; notre appui ne peut varier que selon les circonstances et seconder d'un côté les efforts des races qui ont été les premières à se réveiller, à tendre spontanément les bras à la civilisation, secouer de l'autre côté les races qui dorment, chercher la cause de leur sommeil, et faire pénétrer chez elles le sentiment perdu de leur dignité nationale, — cette œuvre bienfaisante constitue une intervention toute particulière, qui est politique au fond mais que nous appellons morale et civilisatrice, car elle néglige les tendances divergentes des États Européens et cherche dans la masse de l'opinion publique, dans l'esprit du siècle, dans les hautes régions du droit international, une lumière unique, un seul point de départ, une action générale uniforme, juste, féconde. Seconder les efforts des peuples qui demandent de

marcher avec nous au progrès, c'est bien; mais cela ne signifie pas se laisser entraîner par leurs ambitions démesurées, et par leurs haines religieuses; c'est dans la mesure des influences à exercer qu'il faut faire ressortir la supériorité de l'Europe et la hauteur de ses vues. En quelques mots nous ne voudrions voir épouser aucune cause particulière en Orient, aucune passion locale; nous ne voudrions voir exploiter le désordre qui règne, au bénéfice des uns et au détriment des autres. Il doit suffire aux puissances européennes de poursuivre dans ces contrées leur propre but, qui est le triomphe de la civilisation et de la liberté appliquée dans les proportions voulues à chaque peuple et à chaque gouvernement; c'est sur ce terrain que tous les états de l'Europe peuvent se rencontrer et tomber d'accord; c'est sur ce terrain que leur œuvre peut devenir utile à l'Orient et dissiper petit à petit les nuages amoncelés sur ce malheureux pays.

Cette intervention morale que nous souhaitons voir se dessiner en Turquie était un rêve irréalisable, il y a cinquante ans. L'Europe était loin d'avoir alors un ensemble de vues sur la civilisation et sur le progrès; des barrières infranchissables séparaient les unes des autres les puissances; ici la réaction trônait, là éclatait la révolution; point de communications faciles; le commerce entravé par des droits différentiels ou prohibitifs; partout des obstacles à des relations suivies et intimes entre peuple et peuple. Chaque état vivant à sa manière, sans puiser le secret de sa vie à la même source, l'on voyait exercer en Orient autant d'influences qu'il y avait d'états; influences mesquines, intéressées, dont les effets ne pouvaient être que tristes. Aujourd'hui, d'année en année, un nivellement se produit; les barrières qui nous séparaient des autres nations ont été franchies par les chemins de fer et le télégraphe; les traités de commerce ont contribué à déblayer les routes; Wagner est joué à Milan, Verdi à Paris, Gounod à Londres; la littérature de tous les pays civilisés circule, et ne connaît plus de limites; nous trouvons Musset dans les mains d'une jeune dame Turque, Tourguenieff, chassant les ennuis d'une Parisienne, les romans du jour traduits dans toutes les langues de l'Europe. Il y a comme une fièvre de se connaître, de s'embrasser, de marcher ensemble après avoir vécu des siècles en se regardant à travers les grilles d'une prison. Plus d'abîmes à franchir pour s'entendre; l'esprit du siècle comme un soleil vivifiant a pénétré partout, nous réchauffe tous, nous a transportés dans un nouvel ambiant, où le même bien-être nous enveloppe: ce soleil a gagné les sphères gouvernementales et imprimé à l'Europe une chaleur à peu près uniforme. Ici l'on est bien un peu plus pressés que là-bas; les uns avancent d'un pas sûr; les autres timidement; quelques-uns, même, à dire le vrai n'avancent qu'à regret et se cramponnent encore au passé, mais le mouvement en avant est donné partout et aucun recul n'est plus possible.

Dans ces conditions il n'est plus difficile que les hauts principes libéraux qui gouvernent l'Europe s'étendent à l'Orient par un accord de toutes les puissances; il suffit pour cela qu'on

éloigne de cet accord toutes les impatiences de l'avenir, tous les regrets du passé qui troublent encore notre propre développement et que l'on puise dans le calme milieu de l'opinion publique les théories appliquables aux peuples et au Gouvernement de la Turquie.

Voilà pourquoi nous croyons le moment propice pour étudier cette question Orientale qui paraît menacer la paix de l'Europe, et qui cependant ne devrait, à l'heure qu'il est, être cause d'aucun émoi. On nous objectera que la question dort et qu'il est imprudent de la réveiller; notre avis au contraire est que la question d'Orient ne dort jamais, ni ne sommeille; elle vit, elle marche, elle suit ses phases fatales et inévitables; elle a ses périodes de crises aiguës et ses accalmies, mais elle poursuit à toute heure son œuvre latente, ou manifeste et il nous semble plus prudent, plus convenable et surtout plus utile de l'analyser dans ses accalmies que dans ses crises. Aucune passion violente n'étant en jeu dans ce moment, la vérité peut se faire jour, tandis qu'elle demeure paralysée, ou altérée au bruit du canon.

Avant d'entrer en matière, nous allons dire encore un mot pour expliquer dans quel ordre cette étude sera faite. La question que l'on appelle Orientale, nous l'avons dit, n'est pas, à notre avis, un problème touchant le seul Empire Ottoman; il s'agit d'une question complexe, d'un groupement de cent questions différentes. La question d'Orient est le produit de tendances contradictoires qui se croisent et se heurtent. Pour faciliter notre tâche nous allons classifier tout d'abord ses tendances et les réduire à leur plus simple expression, le Gouvernement Turc, les peuples de la Turquie, les puissances européennes. Afin de ne pas donner une trop grande étendue à ce travail et d'abuser ainsi de la patience de nos lecteurs, nous limiterons même le cercle de nos observations à la péninsule Balcanique, la seule qui intéresse directement l'Europe, la seule qui peut par ses désordres compromettre la paix du monde civilisé. Nous tâcherons de deviner la nature et la valeur véritable des intérêts que le Gouvernement Turc, ses peuples, et les puissances tendent à faire prévaloir; nous chercherons ensuite le moyen de mettre ces intérêts d'accord ou de signaler au moins la possibilité d'une meilleure entente, de façon à conduire le problème Oriental à une solution pacifique. Notre tâche est rude, nous l'avouons; on pourra même dire qu'elle est orgueilleuse; mais elle est inspirée par un tel amour de la paix, de la civilisation, du progrès, que nous subirons sans peine le jugement que l'on pourra porter sur nos prétentions. Nous déclarons tout de même qu'aucune fatuité ne nous guide; nous traitons un argument qui nous est familier. Non seulement nous avons suivi avec attention, depuis la guerre de Crimée jusqu'à nos jours, toutes les phases de l'intervention Européenne, mais nous avons parcouru l'Orient dans tous les sens et vu de nos yeux ce que nous confions à la plume. Les hommes d'états de la Turquie ne nous sont point inconnus; nous les avons abordés presque tous, nous avons causé longuement avec eux, nous les avons

étudiés dans leur vie privée comme dans leur vie publique. Nous avons vu les moindres rouages du Gouvernement Turc dans la capitale ainsi que dans les provinces, suivant avec soin les causes qui l'empêchaient de fonctionner avec une plus grande régularité. Quant aux populations, nous avons eu occasion de les examiner en tout temps, depuis l'époque où le Chrétien était en butte aux plus cruelles persécutions, jusqu'au jour où, émancipées, elles se sont donné un gouvernement national. De ville en ville, de village en village,nous avons écouté leurs plaintes, pris note de leurs aspirations; au grand foyer de la chambre hospitalière, un cercle se faisait tous les soirs autour de nous, où le jeune homme ardent à côté du vieillard aux cheveux blancs versaient, à tour de rôle, les rancunes et les impatiences qui débordaient de leur cœur, et nous demandaient anxieux une parole d'espérance. Ce que nous allons dire est donc tout simplement ce que nous avons vu pendant une longue série de voyages en Orient, et l'amour du bien, qui nous guidait alors nous guidera encore au moment de rendre publiques nos impressions. Le souhait que notre étude puisse être utile à l'Orient et à la paix de l'Europe, est la conséquence naturelle de cet amour du bien, de cet esprit de conciliation qui nous anime. N'est-il pas d'ailleurs raisonnable de croire que l'analyse des causes d'un mal peut aider à amoindrir la gravité des effets?

H. DE SAINT-MARTIN.

(A suivre)

A TRAVERS LES ROMANS

F. MARION CRAWFORD, *M. Isaacs*, 1883; *Doctor Claudius*, 1883; *To Leeward*, 1884, Tauchnitz edition. — FORTUNÉ DU BOISGOBEY, *Margot la Balafrée*, 1884, Plon et Cie.

M. Crawford est un écrivain nouveau qui a eu le rare bonheur d'être mis en lumière par son premier ouvrage, sans avoir à gagner par un long stage la faveur des lecteurs. Américain de naissance, et habitant Rome depuis plusieurs années, il ne s'occupait pas de littérature et n'avait jamais songé que ce pût être là sa vocation, lorsqu'un de ses compatriotes, sorte de philanthrope bienveillant, à la fois homme du monde et homme de lettres — dont il a fait depuis le portrait dans un de ses romans sous le nom de M. Horace Bellingham, — lui demanda un jour pourquoi il n'écrirait pas un livre? M. Crawford répondit modestement qu'il ne saurait comment s'y prendre.

— C'est bien simple pourtant! riposta son interlocuteur. Voyons, n'avez-vous jamais rencontré quelqu'un, d'une personnalité assez originale pour que la description de son caractère offrît de l'intérêt, en dehors même des incidents de sa vie?

— Oui, certes, j'ai connu, aux Indes, un homme remarquable à tous les points de vue, représentant le type le plus noble de la race arienne.

— Eh bien; écrivez l'histoire de cet homme et vous aurez fait un bon livre!

De cette conversation naquit *M. Isaacs* que nous allons essayer d'analyser en quelques pages pour les lecteurs de la *Revue Internationale.*

C'est en 1879 à Simla, résidence d'été fort recherchée aux

Indes, que l'auteur, éditeur d'un journal anglo-indien, rencontre pour la première fois, à table d'hôte, Abdul Hafiz-ben Isâk, riche marchand de pierreries, connu dans le monde commercial sous le nom de M. Isaacs, dont l'extérieur le frappe tout d'abord.

— « D'une taille, au dessus de la moyenne, on ne pouvait « cependant le considérer comme grand. Une grâce aisée mar- « quait tous ses mouvements, qu'ils fussent véhéments ou tran- « quilles. L'harmonie des membres, la symétrie des muscles, « l'égale distribution des forces, la courtoisie naturelle du geste, « tout annonçait un corps, dont les proportions parfaites étaient « le trait caractéristique. Cette taille souple n'était pour ainsi « dire que le piédestal d'une noble figure, et d'un plus noble « esprit, auquel il devait sa vie et la majesté de son attitude. « Un long visage ovale, d'une teinte olivâtre singulièrement « transparente, et d'un type oriental très-marqué, avec un « front proéminent, des sourcils arqués et délicats, un nez « légèrement aquilin, aux narines larges, — signes d'un courage « actif, — et une bouche qui souriait souvent et ne riait jamais, « et dont les lèvres pleines et bien marquées semblaient prêtes « toujours à exprimer le dédain ou la sympathie. »

Les yeux surtout sont remarquables. L'auteur les compare à un joyau, composé de six pierres précieuses de valeur égale, et montées de façon à ce qu'elles ne parussent former qu'un seul morceau doué d'un rayonnement étrange qui changeait de couleur à chaque instant, et multipliait à l'infini les rayons du soleil. « Il y avait en eux une profondeur de vie et « de lumière, qui annonçait la force concentrée de cent géné- « rations de mages persans. »

Ce personnage remarquable mange à peine, ne touche ni aux liqueurs, ni au vin; il boit de l'eau pure que deux serviteurs, richement vêtus, la tête couverte de turbans blancs et or, lui versent dans un gobelet précieux. Bientôt la conversation s'engage entre lui et le journaliste; après le dîner il invite celui-ci à venir fumer dans son appartement. M. Griggs s'arrête stupéfait sur le seuil; les chambres d'hôtel ont été transformées en une habitation somptueuse, où les magnificences s'accumulent. Tout en fumant, M. Isaacs raconte son histoire à son visiteur. Fils d'un riche négociant persan, très-versé dans la littérature

de son pays, il a été volé à l'âge de douze ans par une bande de marchands d'esclaves qui l'emmenèrent en Turquie. Là il fut acheté par un savant qui, au lieu d'en faire son serviteur, en fit son élève et l'initia à toutes les sciences. Abdul Hafiz avait vingt et un ans lorsque le vieillard mourut; ne voulant plus rester en Turquie et subir l'esclavage, il se sauva, et à travers mille peines et mille fatigues, travaillant sur la route pour gagner son pain, finit par arriver à Bombay, où il tomba dans un état de misère absolue.

Il ne parlait ni l'anglais, ni aucun des dialectes indiens, ni possédait pas un ami auquel s'adresser.... Un soir de désespérance complète, qu'il était étendu sur les degrés d'un temple, contemplant Sirius, — l'étoile qu'il avait choisie comme protectrice et guide de sa destinée, — il lui sembla qu'elle descendait dans les branches d'un palmier, et prenait la figure du prophète. Tout à coup il entendit une voix, semblable à celle d'un millier de luths, qui disait: « Abdul Hafiz, je suis avec « toi et je ne t'abandonnerai pas. Tu toucheras le diamant des « rivières et la perle des mers, et ta richesse sera grande. Et « le rayon de soleil qui habite dans le diamant te réchauffera « et ranimera ton cœur; et le clair de lune qui est dans la « perle, te donnera la paix durant la nuit, et tes enfants seront « pour toi comme une guirlande de roses dans le pays des in- « fidèles. »

Depuis cette vision son courage ne faiblit plus et le sort le favorisa. Un anglais lui fit don d'une roupie, et cette aumône l'empêcha de mourir de faim; après quoi il trouva du travail, et bientôt, par son économie et son intelligence parvint à mettre de côté quelque argent. Se souvenant alors des paroles du prophète, il acheta un diamant. Ce fut le commencement de sa fortune; il devint marchand de pierreries et acquit des richesses considérables. Grâce à ses rapports fréquents avec les anglais, il apprit leur langue et s'assimila leur civilisation, tout en restant cependant musulman fervent.

Ce récit si sincère de sa vie attache l'américain sceptique au persan croyant. Une intimité sérieuse s'établit entre les deux hommes. Ils discutent ensemble toutes les questions, parlent de religion et d'amour. Abdul Hafiz, fidèle aux principes de sa race, est polygame, et possède trois femmes qui lui donnent

plus de tracas que de bonheur, et auxquelles il ne reconnaît aucun droit à l'éternité. L'américain, au contraire, quoiqu'il soit un célibataire endurci et n'ait jamais été amoureux, a cependant des notions élevées sur l'amour, tel qu'il devrait exister entre un homme et une femme, doués tout deux d'une âme immortelle; Isaacs n'a jamais connu que la passion matérielle, les paroles de M. Griggs le frappent, il a le cœur assez haut pour comprendre ce que doit être le sentiment parfait, dont il entend parler pour la première fois. Il le comprend si bien que nous le voyons s'éprendre d'un amour profond pour une blonde et charmante anglaise, Miss Westonhaugh. Il est prêt à répudier ses femmes et à l'épouser, suivant la loi et le rite anglicans, tout en conservant sa religion personnelle. La jeune fille, qui passe l'été à Simla avec son oncle, M. Ghyrkins, séduite par la personnalité remarquable du persan, l'aime à son tour. Une chasse au tigre dans les jungles sert de cadre à l'aveu de leurs sentiments réciproques.

Cette expédition dangereuse a lieu malgré les avertissements que donne à Isaacs un personnage mystérieux, appelé Ram Lal, dont le portrait est un des plus curieux de l'ouvrage de M. Crawford. C'est un Brahame de naissance, et un converti au Bouddhisme qui apparaît et disparaît avec une merveilleuse rapidité. Il semble commander aux forces de la nature, et être doué d'une double vue qui lui permet de donner à ses amis des conseils que ceux-ci ne suivent pas. Tout en professant pour Ram Lal un respect presque superstitieux, Isaacs a peur de l'ascendant que paraît vouloir prendre sur sa volonté cet homme, d'une science si profonde, d'une sagesse si rare. « Cependant, « dit-il, si jamais par la volonté d'Allah quelque chose arrivait « qui pût me rendre malheureux d'une façon permanente, je ne « chercherai de consolation que dans l'étude des doctrines pures « du Bouddhisme le plus élevé. » Sans qu'Isaacs lui ait rien confié, Ram Lal connaît son amour pour Miss Westonhaugh, et l'en félicite, parce qu'ainsi du moins on ne l'entendra plus énoncer des doutes sur les femmes! C'est un pas qu'il a fait vers une compréhension plus haute du monde dans lequel il vit.

Après avoir conseillé à Abdul Hafiz d'empêcher la chasse au tigre projetée, le bouddhiste disparaît de la façon mystérieuse

qui est dans ses habitudes. Malheureusement ses avis ne sont pas suivis. L'expédition a lieu. Isaacs s'y distingue d'une façon remarquable sous les yeux de Miss Westonhaugh, tous deux s'avouent leur amour. Ils vont être heureux. Il n'y aura pas de difficultés à leur mariage, les parents de la jeuue fille sont sans préjugés, il se trouve même que son frère est cet anglais qui a donné à Mr. Isaacs la roupie, origine de sa fortune. Mais le malheur les guette. — Miss Westonhaugh a attrappé la fièvre pernicieuse dans les jungles, il n'y a pas de remède, elle meurt au bout de quelques jours de souffrance. Les deux jeunes gens ont une derrière entrevue, Isaacs revient désespéré auprès de Griggs qui l'attend.

— « Tout est fini, mon ami, dit-il.

— « Au contraire, cela n'a que commencé! répondit de la porte « la voix solennelle de Ram Lal, le bouddhiste, qui venait d'en- « trer inaperçu.

— « Ami, Isaacs, continua-t-il, je ne suis pas ici pour exas- « pérer votre chagrin par des condoléances inutiles, mais je « vous aime, mon frère, et j'ai quelque chose à vous dire dans « votre malheur, j'ai un conseil à vous donner dans votre dé- « tresse.... Je vais vous montrer trois portraits qui représen- « tent ce que vous avez été autrefois, ce que vous étiez hier, « ce que vous serez dans l'avenir. »

Dans le premier tableau, tracé par Ram Lal, nous voyons un Isaacs, jeune, beau, riche, rempli de vigueur, jouissant de toutes les joies de la terre. Mais ses pensées n'étaient que des pensées charnelles, et son bonheur procédait du dehors et pas du dedans. C'est ainsi que s'accomplit sa première destinée. Puis son corps, ayant goûté à tous les plaisirs, il arriva à la satiété, et alors son cœur s'éveilla, et nous assistons au deuxième tableau, celui de son amour élevé et tendre pour Miss Westonhaugh. La mort de la jeune fille a clos cette seconde période.

— « Mais, reprit Ram Lal, il y a devant vous une troisième « destinée, grande et effrayante, si grande que la parole ne « saurait l'exprimer. Le corps et le cœur, en vous, ont joui de « tout le bonheur qu'ils pouvaient éprouver. Vous avez connu « pleinement la richesse, le succès, le raffinement sensuel du « luxe artistique. Vous avez également connu l'amour le plus « pur et le plus élevé que la terre puisse donner. Ne pensez

« pas que tout finisse là. La plus grande de vos destinées ne « vient que de commencer, et c'est la destinée de l'âme. Il y a « deux jours, si je vous avais dit qu'il y avait en vous quelque « chose de plus élevé que votre cœur aimant, vous ne m'auriez « pas cru, maintenant vous le faites. C'est la partie éthérée du « cœur, qui aspire à être délivrée du corps, et à flotter vers le « ciel pour rejoindre son autre moitié.... Prenez ma main dans « la vôtre, frère et cherchez avec moi le chemin qui conduit à « ces hauteurs.

« Ram Lal toucha doucement les cheveux noirs d'Isaac.

— « Frère, continua-t-il, venez avec moi. Vous avez trop « souffert pour vous mêler de nouveau au monde. Venez, et votre « âme vivra. »

Le bouddhiste parle longtemps sur ce ton au malheureux que la douleur écrase, enfin Isaacs relève la tête:

— « Frère, je viendrai, dit-il, montrez-moi le chemin. »

Sa résolution est prise irrévocablement, il donne sa fortune au frère de Miss Westonhaugh, et, accompagné de Ram Lal, prend congé de Griggs.

« Isaacs posa ses deux mains sur mes épaules, et une fois « encore je rencontrai l'éclat étonnant de ses yeux, voilé mais « non assombri par son dernier regard d'amitié.

— « Adieu, mon cher Griggs. Vous avez été l'instructeur et « le génie de mon amour. Apprenez les leçons que vous enseignez « si bien aux autres. Soyez vous-même ce que vous auriez voulu « faire de moi.

« Un dernier regard, une dernière pression des doigts qui ne « voulaient pas se séparer, et ces deux hommes s'éloignèrent, « la main dans la main, à la lueur des étoiles brillantes, et je « ne les revis plus. »

Tels sont les derniers mots d'un livre, dont le mérite consiste plus dans l'originalité des personnages et des théories qu'ils professent que dans la composition générale et la partie romanesque. Le développement de la passion dans le cœur d'Isaacs nous intéresse davantage que les incidents qui s'y rapportent, et Miss Westonhaugh reste pour nous une figure voilée, touchante par sa mort, mais sans vie personnelle. Pour accomplir sa destinée il fallait qu'Isaacs aimât, mais pourvu qu'il aime, peu nous importe à qui il donne son amour! C'est bien là véri-

tablement et uniquement l'histoire d'un homme; son individualité domine tout le récit, la sympathie et l'admiration ne s'égarent pas sur les personnages secondaires. On oublie même de penser à la beauté de l'héroïne pour ne songer qu'aux yeux étonnants, à la grâce majestueuse d'Abdul Hafiz; quant à la figure de Ram Lal, elle représente plutôt une abstraction qu'une réalité. C'est la philosophie bouddhiste dans ce qu'elle a de plus élevé et de plus mystérieux. Sa conception de la vie et des destinées de l'âme humaine a une solennelle grandeur qui effraye et attire, comme le pays étrange et merveilleux où elle a pris naissance.

Le second ouvrage de M. Crawford: *Doctor Claudius*, nous ramène en Europe, dans un milieu plus connu et moins bizarre. Le héros, cependant, sorte de savant scandinave, vivant isolé comme un ermite dans sa chambre d'étudiant, ne manque pas d'originalité; au début surtout, où nous le voyons apprendre avec une indifférence stoïque qu'il vient d'hériter d'une fortune de plusieurs millions. La richesse subite ne le grise pas, il continue sa vie pauvre qu'aucun désir et qu'aucune ambition n'agite. Et nous ne savons même pas s'il aurait jamais changé son train d'existence, sans l'apparition à Heidelberg de M. Silas Barker, représentant parfait du dandysme américain, et fils de l'associé de M. Linstrand, l'oncle dont le docteur Claudius vient d'hériter. Le jeune homme, qui est au courant des affaires de la maison et qui se trouve en Allemagne au moment de la mort du banquier suédois, établi à New York, est curieux de connaître le neveu, auquel celui-ci a laissé sa fortune. Il se présente donc chez Claudius, et l'intimité se fait rapidement entre les deux hommes, quoiqu'ils soient l'antipode l'un de l'autre. Le savant éprouve un certain plaisir à observer le Yankee actif et remuant, et celui-ci de son côté, qui possède tous les instincts d'un cornac émérite, sait découvrir, sous l'apparence négligée et sauvage du docteur, les éléments d'un succès mondain pour la saison prochaine. Après l'avoir remis dans les mains d'un bon tailleur, il compte l'emmener à New York, et le produire dans les salons élégants, en s'attribuant l'honneur d'avoir déterré dans un grenier d'Heidelberg, le beau, le riche, l'intelligent docteur Claudius.

Il commence par le présenter au duc de ***, gentilhomme anglais, qui est devenu son ami, en faisant de l'industrie en Amérique, afin de réparer les brèches de sa fortune. Ensuite il le

conduit chez une de ses compatriotes, la comtesse Marguerite, veuve très-consolée d'un russe, tué à Plevna. L'américaine, intelligente, curieuse, un peu coquette, produit une vive impression sur le cœur naïf du suédois, qui n'a jamais aimé encore d'un amour réel. Claudius a pour les femmes un respect très-grand, un culte profond. Selon lui elles méritent tous les hommages et les sacrifices. Ces théories donnent lieu à des discussions animées, durant lesquelles il se révèle sous son meilleur jour aux yeux de la jeune veuve. Bientôt leurs rapports deviennent plus fréquents, ils font des lectures ensemble, Claudius explique à Marguerite les passages difficiles des ouvrages qu'ils lisent. Cette idylle intellectuelle aurait pu se prolonger longtemps, sans le besoin de locomotion qui dévore M. Barker. Il persuade au duc de partir pour l'Amérique avec lui, et d'emmener à bord de son yacht, le docteur Claudius et la comtesse Marguerite. Ce projet enchante l'anglais! sa sœur lady Victoria servira de chaperon à la jeune veuve, il ne doute pas du succès de sa proposition: en effet la comtesse accepte avec plaisir, mais lorsqu'elle apprend que Claudius sera du voyage, elle hésite, celui-ci s'aperçoit de ce mouvemement de contrariété, et se décide à refuser. Leurs rapports restent tendus quelques jours, chacun d'eux consulte son cœur. Le docteur est très-malheureux, Marguerite un peu perplexe. Enfin, elle-même lui demande d'accepter l'invitation du duc.

C'est à bord du yacht que les caractères se dessinent. Claudius révèle sa distinction véritable, son courage à toute épreuve, sa tendresse profonde. M. Barker devient envieux, jaloux.... Il trouve que son protégé prend trop de place, que la comtesse Marguerite s'occupe de lui trop visiblement! Il est saisi d'un désir mauvais de contrarier cet amour naissant, de se substituer au suédois dans les faveurs de la jeune veuve. Le duc, au contraire, se montre à son avantage durant cette excursion nautique, il démêle les sentiments mesquins de M. Barker, et sait reconnaître les hautes qualités de Claudius. La comtesse Marguerite, elle aussi, ne demeure pas aveugle. Le modeste professeur d'Heidelberg est un homme de l'amour duquel toute femme peut être fière! Aussi, lorsqu'il lui avoue sa passion, elle ne le repousse pas, elle se borne à le supplier de se taire. Elle ne voit pas encore clair dans son cœur, et

ne veut pas s'avouer qu'elle l'aime. Cette lutte morale se prolonge quelque temps; enfin le jeune homme promet de rester son ami et de ne plus parler de son amour. Mais arrivés à New-York, les événements se précipitent. M. Barker crée mille difficultés à Claudius. Poussé par lui, le notaire, dépositaire du testament et de la fortune de M. Lindstrand, émet des doutes sur l'identité de son héritier. Le suédois est sommé de présenter ses papiers; il refuse de le faire, et confie au duc les raisons qui l'en empêchent. Nous tombons ici en pleine invraisemblance. Il est fils d'un grand personnage — de maison souveraine, nous donne-t-on à entendre, — mais comme le mariage de ses parents était demeuré secret, il s'abstient de réclamer ses droits pour ne pas contrarier un oncle qui a hérité à sa place des domaines paternels. Émotion du duc à ce récit étonnant. Sur ces entrefaites, autre événement inutile et imprévu, Marguerite apprend qu'un de ses beaux-frères a conspiré en Russie, et que ses propriétés vont être confisquées! Ici intervient M. Horace Bellingham, le philanthrope, homme du monde et conteur charmant, dont nous avons parlé déjà à propos de la carrière littéraire de M. Crawford. Il conseille à Claudius de partir pour St.-Pétersbourg, afin de sauver la fortune de la comtesse. L'amoureux n'hésite pas, mais avant de s'éloigner il a une entrevue décisive avec la jeune femme sur les rochers de Newport. Tout malentendu se dissipe entre eux, ils se séparent tendrement pour se retrouver plus tendrement encore, lorsque le héros revient de son voyage. Il a triomphé de toutes les difficultés: les affaires de Russie sont arrangées, l'oncle qui détenait son héritage légitime se décide à mourir à propos. Claudius pourra faire valoir ses droits! En Amérique nul ne conteste plus son identité, Barker est hors d'état de lui nuire, ses vilenies ont été découvertes, la comtesse l'a refusé carrément, le duc le désavoue. Le petit professeur d'Heidelberg est victorieux sur toute la ligne, il épouse Marguerite et va régner avec elle sur les domaines paternels.

Ce second ouvrage, inférieur au premier comme originalité, a les mêmes défauts de composition. Les événements n'ont pas de cohésion entre eux, l'élément dramatique manque entièrement; les personnages seuls vivent, les incidents ne nous intéressent pas et seront vite oubliés. Ce n'est point un tableau

que l'auteur nous présente, mais une galerie de portraits qu'il fait défiler devant nous. Plusieurs sont tracés d'une main ferme, quelques-uns même ont un relief vigoureux. Celui de l'oncle Horace est un des meilleurs ; le duc et M. Barker sont excellents aussi. Quant à l'héroïne, ses traits demeurent voilés et indécis ; on dirait une esquisse mollement dessinée, à laquelle on aurait essayé de donner une apparence de vie par des touches de couleurs brillantes. Les femmes, en général, sont sacrifiées dans les œuvres de M. Crawford. Leur développement moral n'est jamais complet; elles manquent de l'individualité qu'il octroie si largement à ses héros; on voit qu'elles ne l'intéressent que secondairement, uniquement au point de vue de l'influence qu'elles exercent sur les hommes.

Cependant dans son dernier roman : *To Leeward*, il a essayé de leur faire une part plus large. La scène se passe en Italie, à Rome. Nous n'y trouvons plus d'adepte de Bouddha, ni de prince déguisé, mais des gens du monde corrects, bien élevés, élégants. Deux femmes remplissent le livre de leurs personnalités opposées. L'une, Diana Carantoni, comtesse de Charleroi, est le type de la grande dame, digne, majestueuse, au cœur droit et fier, incapable d'une action suspecte, d'une pensée équivoque. L'autre, Miss Carnethy qui épouse le marquis Marcantonio Carantoni, frère de Mme de Charleroi, est une nature infiniment plus compliquée et dangereuse. Fille d'un anglais et d'une russe, née et élevée en Italie, les trois nationalités se combattent en elle, la jettent d'un extrême à l'autre. Elle passe de la négation hégélienne à des attendrissements religieux qui la bercent doucement. Malgré ses études philosophiques et le vague à l'âme qui la dévore, elle ne manque pas d'esprit pratique, et lorsque le marquis Carantoni demande sa main, elle l'accepte, tout en sachant au fond du cœur qu'il ne remplit pas du tout l'idéal qu'elle s'était fait d'un mari. Cependant, durant les première semaines de leur mariage, elle essaye honnêtement de l'aimer, et ne s'aperçoit pas sans chagrin qu'elle n'y a pas réussi. Toute cette période d'incertitude est bien décrite, et le caractère de Léonore est consciencieusement fouillé. Evidemment elle va rencontrer celui qui l'initiera à la vie de passion qu'elle désire, et où la poussent ses longues rêveries de femme oisive. Le séducteur ne tarde pas à paraître, le type n'est pas

nouveau, nous avons tous plus ou moins connu M. Julien Basticombe, et la chûte rapide de la marquise Carantoni nous étonne quelque peu. Sa belle-sœur Diana essaye en vain de la sauver, elle ne parvient qu'à précipiter les événements. Le mari désespéré devient fou; il poursuit les fugitifs, il veut tuer Julien, mais c'est Léonore qu'il frappe, au moment où la jeune femme affolée se jette sur la poitrine de son amant pour le préserver du coup qui le menace.

Le sujet est banal, les personnages le sont également, cependant il y a progrès chez M. Crawford; il a senti lui-même le besoin de dramatiser ses romans, d'y introduire des éléments de vie. On peut écrire une fois un livre curieux et remarquable, en se bornant à la description d'un caractère, à la création d'un type, mais le procédé ne saurait se renouveler indéfiniment. Pour être un écrivain véritable, il faut prendre des âmes humaines, et les mettre aux prises avec un problème social et moral; de ce conflit seul, naissent les tragédies émouvantes et les œuvres durables.

La part considérable que nous venons de donner aux ouvrages anglais, nous empêche cette fois-ci de nous occuper des autres littératures. D'ailleurs la disette est générale partout. En fait de publications françaises nouvelles, il n'y a guère à citer que *Margot la Balafrée*, par M. Fortuné du Boisgosbey, l'auteur à succès des romans à crime. Dans ses ouvrages le point capital du récit est presque toujours la découverte des assassins par des gens du monde, s'improvisant agents de police. Ce dernier volume nous fait passer par toutes les épouvantes et par toutes les péripéties de la chasse à l'homme, et les amateurs de sensations violentes y trouveront amplement la pâture qu'ils désirent.

THOMAS EMERY.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET STATISTIQUE

SOMMAIRE.

Chronique économique. — Considérations préliminaires. — FRANCE. Le prochain emprunt français. — Paiement des coupons. — Statistique comparée de l'exploitation des chemins de fer. — ITALIE. L'exploitation des chemins de fer en Italie. — La commission parlementaire et l'opinion publique. — Enquête agricole. — Produit des olives. — Bonification de la campagne romaine. — Caisses d'épargne postales. — Colis postaux (1882-83). — Démarches des Chambres de commerce pour l'expédition des colis. — GRANDE BRETAGNE. Tableau des recettes et des dépenses de la Grande Bretagne (1883-84). — *Finances belges.* — *Finances russes.* — *Finances grecques.* — *Finances du Portugal.* — Post-scriptum.

Le mois de février 1884 a débuté par un important événement: l'emprunt français qui n'intéresse pas seulement la France et qui peut avoir les plus grandes conséquences économiques. L'emprunt français est voté et le ministre des finances doit procéder à son émission. Les établissements de crédit seront admis à souscrire pour l'emprunt de 350 millions une somme totale, mais ils ne pourront présenter une liste nominative de souscripteurs. Cette mesure a pour but de prévenir les souscriptions fictives et d'assurer la sincérité des souscriptions.

Par décision du ministre des finances en date du 8 janvier 1884, l'intérêt attaché aux bons du Trésor dont l'échéance ne dépasse pas une année, a été fixé, à partir du 9 janvier, à 3 % l'an.

La même décision a autorisé l'émission au pair, soit à 100 fr. pour 4 fr. d'intérêt, des obligations à court terme 4 % à créer en 1884, à titre de renouvellement, pour une somme de 29,719,500 fr., conformément aux dispositions de l'article 12 de la loi du 29 décembre 1882.

La question de l'exploitation du chemin de fer par l'État ou par des compagnies privées qu'on agite dans plusieurs pays, peut être éclaircie par la statistique des recettes de l'exploitation des chemins de fer français pendant le premier semestre des années 1883-82.

Sur l'ancien réseau, la recette totale par kilomètre s'élève à:

47,586	francs sur	le Nord
34,948	»	l'Est
44,233	»	l'Ouest
28,842	»	l'Orléans
31,071	»	le Lyon
40,886	»	le Midi

Sur le nouveau réseau, la recette totale par kilomètre est de :

12,184	francs sur	le Nord
15,998	»	l'Est
9,810	»	l'Ouest
10,940	»	l'Orléans
7,462	»	le Lyon
9,059	»	le Midi

Quant au réseau de l'État, la recette totale par kilomètre pendant le premier semestre de 1883 s'élève à 4,939 fr.

La longeur totale exploitée au 30 juin était de 2,214 kilomètres : les recettes se sont élevées à 10,692,026 fr.

Le résultat donné par les compagnies privées est meilleur que celui de l'exploitation des chemins de fer par l'État.

En Italie le problème doit être bien étudié, et plusieurs députés au Parlement ont posé la question : *L'État peut-il aussi se charger de l'exploitation des chemins de fer ?*

Un écrivain distingué avait déjà répondu, en considérant les arguments qu'on peut adopter, que le *politique* devrait s'opposer à l'exploitation des chemins de fer par l'État, et l'*économiste* être favorable à ce système. On pourrait peut-être les satisfaire tous les deux, en concentrant tout réseau entre les mains de l'État, sauf à confier son exploitation à une compagnie agissant sous le contrôle du gouvernement. [1]

En Italie l'exploitation du sol et la meilleure répartition de la propriété au point de vue économique, est étudiée par l'enquête agricole qui s'occupe de la grande et de la petite propriété, et en général de l'industrie agricole produisant des aliments et des matières premières.

On a publié les 1er et 2e fascicules du dixième volume des actes de la Commission d'enquête sur l'agriculture et sur les conditions des agriculteurs en Italie.

Ces fascicules contiennent les rapports du commissaire Agostino Bertani sur la 8e circonscription (provinces de Port-Maurice, Gênes et Massa-Carrara).

D'après les nouvelles reçues par le ministère de l'agriculture, le produit des olives en Italie pour l'année 1883 s'élevait à 1,361,000 hectolitres d'huile, correspondant à 41 pour cent de la récolte moyenne.

La qualité serait : Pour $^3/_{13}$ excellente, $^7/_{13}$ bonne, $^2/_{13}$ médiocre, $^1/_{13}$ mauvaise.

On mande de Messine que le gouvernement a renoncé à la méthode destructive pour combattre le phylloxéra en Sicile, en conséquence, on ne brûlera plus les vignes attaquées par le fléau.

---

[1] Émile de Laveleye.

Les délégués spéciaux, qui se trouvent déjà sur les lieux, seront agrégés au service forestier.

La question de la bonification de la campagne romaine entre dans la phase de l'exécution.

Le 20 courant, à 10 heures du matin, au ministère des travaux publics, on procédera aux enchères pour l'adjudication des travaux d'assainissement des marais d'Ostie et des terrains de l'île Sacrée.

Les enchères s'ouvriront sur la base de la somme prévue, qui est de 1,070,000 fr. Ces travaux devront être complètement achevés dans l'espace de 4 ans.

Les propriétaires des terrains compris dans la zone à bonifier qui, par hasard, n'auraient pas reçu le règlement pour l'exécution de la loi du 8 juillet 1883 sur la bonification, pourront en demander une copie au secrétariat de la municipalité ou au bureau de la Commission agricole dont le siége sera bientôt installé dans les locaux du Musée agraire, rue Santa Susanna.

Conformément à l'article 6, le 21 février expire le délai pour la présentation de la description et des propositions d'améliorations que les propriétaires ont l'intention d'exécuter dans leurs biens.

L'administration des postes a publié le tableau des opérations exécutées par les caisses d'épargne postales pendant le mois de novembre dernier.

Voici les chiffres principaux de ce tableau :

Les livrets, à la fin du mois d'octobre, s'élevaient au nombre de 768,353 et représentaient une somme totale de 105,663,291 fr., 87.

20,876 nouveaux livrets ont été émis en novembre pour une somme de 8,708,558 fr. 89.

Livrets annullés dans le même mois 4,037 et remboursements effectués 7,193,358 fr. 81.

Situation au 1er décembre :

Livrets ouverts 785,192 représentant une somme de 107,178,491 fr. 95.

L'administration des postes a publié aussi une statistique sur le mouvement des colis postaux à l'intérieur et pour l'étranger pendant l'année 1883, avec un tableau de comparaison du mouvement de ces mêmes colis en 1882. En voici les résultats généraux :

Colis postaux expédiés en 1883.	3,747,189
id. en 1882.	2,605,922
Augmentation en 1883.	1,141,267
Colis postaux arrivés en 1883	4,261,930
id. en 1882	2,801,108
Augmentation en 1883	1,460,822
Colis postaux exportés à l'étranger en 1883	180,828
id. en 1882	131,360
Augmentation en 1883	49,468

Colis postaux importés de l'étranger	en 1883	415,301
id	en 1882	258,581
Augmentation	en 1883	156,720
Colis postaux en transit par l'Italie	en 1883	10,446
id.	en 1882	9,605
Augmentation	en 1883	841

Les Chambres de Commerce de Mantoue, de Crémone et d'autres villes ont fait des démarches auprès du gouvernement pour obtenir que l'expédition des colis postaux pour l'Angleterre soit réduite au même prix qui est déjà fixé pour les colis destinés aux autres États de l'Europe.

Nous publierons dans un autre numéro les détails sur la finance italienne. Par suite d'une innovation comptable, la nouvelle année budgétaire commençant au 1er juillet au lieu du 1er janvier 1884, le ministre des finances a présenté le budget intermédiaire, savoir du premier semestre de cette année.

Il y a quelques jours que la Commission parlementaire du budget vient de se réunir. Elle a résolu de s'occuper sans retard de l'examen des budgets et, par conséquent, les sous-commissions vont commencer prochainement leurs travaux.

La statistique financière de la Grande Bretagne que nous publions regarde les recettes et les dépenses. L'année commence au 1er avril.

Le tableau sommaire des recettes et des dépenses définitivement votées pour l'exercice 1883-1884, comparées aux recettes et dépenses réalisées pendant l'exercice précédent, est le suivant:

Recettes	Chiffres votées pour 1883-1884	Résultats en 1882-83	Différences en 1883-84
	Liv. st.	Liv. st.	Liv. st.
Douanes	19,749,000	19,657,000	+ 92,000
Accise	26,765,000	26,930,000	— 165,000
Timbre	11,510,000	11,841,000	— 331,000
Terres et maisons .	2,825,000	2,800,000	+ 25,000
Income-tax	10,265,000	11,900,000	— 1,635,000
Postes	7,740,000	7,300,000	+ 440,000
Télégraphes . . .	1,750,000	1,710,000	+ 40,000
Domaines	380,000	380,000	»
Intérêts sur avances.	1,185,000	1,218,845	— 33,845
Divers.	4,380,000	5,267,611	— 887,611
Totaux. . .	86,549,000	89,004,456	2,455,456

DÉPENSES

Dette permanente	28,973,531	29,003,373 —	29,842
Dette non permanente . . .	725,000	675,425 +	49,575
Autres charges du fonds consolidé.	1,640,000	1,541,998 +	98,002
Dépenses des services publics de frais de perception. . .	55,097,698	57,685,482 —	2,587,784
Totaux. . .	86,436,229	88,906,278	2,470,049

Par comparaison au projet de budget primitif du gouvernement, les recettes se trouvent diminuées de 1,931,100 liv. st. et les dépenses augmentées de 647,229.

D'autre part, les recettes prévues de 1883-1884 sont inférieures de 2,455,456 liv. st. aux résultats de 1882-1883, et les dépenses présentent, de leur côté, une réduction de 2,470,042 liv. st.

Les finances belges sont très importantes à étudier.

Diverses modifications ont été apportées aux évaluations du budget belge de 1884, par suite du vote de nouveaux impôts. Il résulte de ces modifications que le chiffre des dépenses ordinaires qui avait été arrêté à 328,859,259 fr. se trouve ramené à 528,295,259 fr. Les recettes ordinaires que l'on avait évaluées à 303,745,927 fr. sont estimées, maintenant, devoir atteindre la somme de 211,313,727 fr., ce qui représente une augmentation de 8,567,800 fr. Les premières prévisions portaient à 26,113,332 fr. l'excédant des dépenses sur les recettes, cet excédant se trouve ramené à 16,981,532 francs.

Si l'on affecte aux dépenses ordinaires la dotation d'amortissement qui demeurera sans emploi et qui monte à 4,312,000 fr., le déficit prévu pour 1884 est réduit à 12,669,539 francs.

Le chiffre des dépenses sur ressources extraordinaires n'a pas été modifié. Les dépenses sur ressources spéciales ont été accrues de 300,000 fr. tandis que les recettes pour ordre ont été réduites de 417,800 fr.

Le budget de la Dette publique s'élève à 100,485,272 fr. au lieu de 99,003,492 fr. La raison donnée à l'appui de cette augmentation de 1,481,480 fr. est la suivante :

« Le gouvernement ayant résolu, peu de temps après le dépôt du budget général de l'État pour 1884, de réaliser, par voie d'emprunt, un capital de 170,955,000 fr., à l'effet de pourvoir aux dépenses sur ressources extraordinaires des années 1883 et 1884, il a été émis à cette fin, en vertu de l'arrêté royal du 28 avril 1883, un capital nominal de 164,796,000 fr.

Le budget de la Russie pour l'exercice 1884, s'établit de la manière suivante :

Les recettes ordinaires sont évaluées à	R.	709,778,153
Les dépenses à	»	721,382,006
de sorte que le budget ordinaire se solde par un excédant de dépenses de	R.	11,603,853
Les ressources de	R.	76,531,640
Il reste ainsi un découvert de	»	9,733 339
auquel il sera pourvu par de nouvelles opérations de crédit.		
Total égal aux dépenses extraordinaires et au déficit du budget ordinaire	R.	86,264,979

Comparativement au budget de 1883, lee dépenses ordinaires de l'exercice courant présentent une augmentation de 12,510,514 R.

Les considérations que M. le Ministre des finances a fait valoir dans son rapport à l'Empereur, à l'appui du budget de 1884 sont des plus intéressantes.

Il extime que la proposition soumise au conseil de l'empire d'introduire en Pologne le prélèvement des droits de timbre et le projet de frapper d'un impôt les entreprises commerciales et industrielles les plus importantes fourniront les ressources nécessaires pour établir l'équilibre du budget.

Une autre circonstance contribuera à ce rétablissement, c'est la fin de la liquidation assurée dès maintenant, des dépenses occasionnées par la guerre d'Orient.

D'un autre côté les crédits supplémentaires diminuent chaque année. Avec les nouvelles taxes on obtiendra un excédant de 42 millions. D'ailleurs les conséquences des changements apportés dans les tarifs douaniers se sont fait ressentir dès 1882, les exportations ont dépassé de 27 millions de roubles les importations.

Le ministre des finances grecques vient de déposer sur le bureau de la Chambre le projet de budget de l'exercice 1884.

Les recettes s'élèvent à.	Dr.	84,650,450. »
Et les dépenses à	»	84,352,469. 90
d'où un léger excédant de recettes de	Dr.	297,980. 10

La Chambre des députés portugais est saisie du projet de budget pour l'exercice 1884-1885. Ce projet de budget présente certaines différences, si on le compare aux chiffres du budget précédent.

Le ministre a pris pour base de l'évaluation des recettes le produit réel que ces recettes ont donné dans les mois déjà écoulés de l'exercice actuel et qui est inférieur aux prévisions calculées au budget précédent.

En résumé le projet de budget présenté par le ministre des finances indique un total de dépenses de . . . . . Reis 31,967,164,351
contre une recette totale de . . . . . » 31,195,037,000

l'excédant de dépense est donc de . . . . . Reis 772,127,351

soit environ 4 millions de francs.

P.S. En vous écrivant de Naples, je viens démentir officiellement la dépêche envoyée par l'*Agence Stefani* à propos de la *question* des prix du pain à Naples. La question est urgente, parce qu'il s'agit d'une des plus grandes villes de l'Italie. Il est déplorable que l'*Agence Stefani* répande des nouvelles qui ne sont pas exactes. Elle a fait croire aux journaux italiens et étrangers que: *à la suite d'accords intervenus entre la municipalité et les boulangers, ceux-ci baissent de 2 centimes le kilo le prix du pain de troisième qualité et de 1 centime celui de seconde qualité.*

Aucun accord n'est intervenu et, malheureusement, le prix du pain est resté le même, malgré les protestations de tout le monde.

ALBERTO ERRERA.

À UNE ENFANT SIMPLE

I.

Tu n'as pas toujours été sage
Toi dont le cœur bat sur mon bras.
Pour plus d'un amant de passage,
Tu souris et tu soupiras.

D'une voix honteuse et farouche,
Tu me l'as dit, par un soir bleu;
Mais ma bouche a fermé ta bouche,
Que purifiait ton aveu.

J'avais prévu ta confidence
J'avais deviné ton roman,
Fille du peuple sans prudence,
Et qui n'avais plus de maman.

En mai, sous le maigre feuillage,
Chantaient les moineaux de faubourgs,
N'est-ce pas? Le vague ennui, l'âge?....
Je connais ces tristes amours.

Mais le cœur sur qui tu te serres,
Ayant souffert, sait excuser,
Et je vois dans tes yeux sincères
Que j'ai ton vrai premier baiser.

De nous deux, c'est toi la meilleure,
Puisque tu sais aimer le mieux.
Regarde, mon enfant, je pleure,
Moi si blasé, moi déjà vieux !

Pour la tendre et simple manière
Dont tu m'avouas ton passé,
Je te dois ma larme dernière
Et par elle il est effacé.

II.

Sur ta peau si tendre et si lisse
Dont ma bouche sait la douceur,
Le soleil d'été par malice
À mis des taches de rousseur.

C'est tous les ans la même chose,
Et l'on dirait qu'il veut laisser,
Sur ton radieux teint de rose,
Une trace de son baiser.

Mais j'aime tout de ce que j'aime,
Et ton front si frais et si doux
M'attire davantage même,
Constellé de quelques points roux.

Quand à mes lèvres tu le portes
D'un geste amoureux, je crois avoir
La neige d'or des feuilles mortes
Sur le ciel vermeil d'un beau soir.

III.

Amour plus que beauté me touche,
O ma mignonne, et j'aime mieux,
Bien mieux ton regard que tes yeux,
Et ton sourire que ta bouche.

Pour tout le monde, c'est certain,
Ta bouche est enfantine et ronde,
Et tes yeux sont pour tout le monde
Bleus comme le ciel du matin.

Mais pour moi seul, tu me le jures,
Brilla ce regard attendri;
Pour moi, pour moi seul ont souri
Si doucement ces lèvres pures!

Avant de m'avoir pour amant,
À d'autres tu semblais jolie;
Mais par moi tu fus embellie
De la beauté d'un sentiment!

FRANÇOIS COPPÉE.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER

Lettre de France.

Paris, 31 Janvier.

Je ne reviendrai pas sur le vote de l'académie française d'où est sortie l'élection de M. Edmond About. J'ai rappelé précédemment les titres du nouvel élu et la presse, comme le public en général, a applaudi à ce choix. Je passe donc au théâtre, cette quinzaine ayant été particulièrement chargée.

Aux Français, nous avons eu d'abord la *Smilis* de M. Jean Aicard, le jeune poëte provençal. L'accueil qui lui a été fait a été singulièrement froid. Et cependant pièce et auteur se présentaient sous le plus recommandable des patronages: celui d'Émile Augier. Chargé de rimer quelques à propos commémoratifs, auteur de ce *Davenant* que Mme Sarah Bernhardt avait délaissé à Londres, traducteur d'*Othello*, Jean Aicard faisait depuis des années, et sans succès aucun, le siége en règle du comité de la rue Richelieu. Une lecture qu'il fit, chez madame Edmond Adam, de son poëme de *Miette et Noré*, lui gagna un allié avec lequel il finit par triompher. Paul Deroulède, qui assistait à cette lecture, trouva tant de sentiment et de couleur dans le poëme, qu'il en parla à son oncle. Emile Augier fit venir Aicard, le complimenta sur son succès et lui demanda s'il avait dans ses cartons quelque pièce de théâtre. Le poëte lui apporta *Smilis*. Augier lut, s'éprit de l'œuvre et quelques mois après Aicard était convoqué pour une lecture qui se termina par une réception à l'unanimité.

Qu'est-ce que *Smilis*?

Un drame en quatre actes et en prose, où l'on ne voit guère en scène que des marins. Ce qui explique la présence de nombreux officiers de la flotte à la première représentation. L'amiral Kergueu, qui y tient le premier rôle, a élevé une petite fille qu'il a recueillie à l'âge de deux ans, sur les ruines fumantes d'un village grec, que venait de dévorer un incendie. Sans trop se l'avouer à lui-même, il

s'est mis à l'aimer et quand une de ses amies vient la demander en mariage pour son fils, il l'amène naïvement à répondre : « Je ne veux d'autre mari que vous. » Au début du second acte, le mariage vient d'être célébré. Les invités une fois retirés, l'amiral essaye de faire partager son ivresse à *Smilis*. Mais celle-ci ne comprend rien à sa situation nouvelle et même à la préfecture de Toulon, où son mari est appelé, elle persiste à rester la petite fille du premier acte. Accablé de ces déceptions, Kergueu sent le remords envahir son âme et cherche à sortir de cette situation aussi ridicule qu'embarrassante.

Il a pris pour aide de camp le lieutenant Georges Richard, le neveu d'un de ses amis. Richard aime Smilis, qui partage son amour, car cette fois son cœur a parlé. Georges veut partir. Il avoue à son chef qu'il aime sa femme et que ce départ s'impose. Mais l'amiral trouve dans cet amour même une solution à ses perplexités. Il s'empoisonne en suçant le contenu d'une bague et Smilis peut ainsi devenir madame Georges Richard.

Si l'on s'est accordé à reconnaître dans le dialogue des mots heureux, des préciosités, des sentiments, on a, en fin de compte, reproché à la pièce des situations risquées, des longueurs et d'inutiles répétitions. Kergueu est un vrai père qui a eu le tort de ne pas réfléchir à la situation que pouvait lui créer ce mariage incestueux et il meurt en bourgeois, non en officier général qui se doit à son pays et dont la mort volontaire peut être qualifiée de désertion.

De l'interprétation, je n'ai rien à dire. Elle est ce qu'elle peut être à la Comédie Française, c'est à dire supérieure.

Ce n'est pas non plus, d'ailleurs, par l'interprétation, qu'a péché la première représentation de la *Dame aux Camélias*, que reprenait le théâtre de la Porte Saint-Martin. Mme Sarah Bernhardt s'y est montrée égale à elle-même dans le rôle de Marguerite Gautier. Malheureusement, cette reprise a coincidé avec la tempête qui s'est déchaînée sur Paris et a fait rage ce soir-là. Le vent s'engouffrait dans le théâtre, brisait les croisées et projetait même sur la scène des morceaux de verre qui blessèrent les acteurs. Mme Sarah Bernhardt fut atteinte au pied; mais elle n'en laissa rien voir.

A l'Opéra comique, nous avons eu *Manon*, opéra comique en cinq actes et six tableaux, de MM. Henri Meilhac et Philippe Gille, musique de M. Massenet. Les auteurs du livret ont adapté avec habileté à la scène le roman de l'abbé Prévost, comme Scribe l'avait fait déjà, du reste, il y a quelques quarante ans. Au premier acte, nous sommes dans la cour du coche. Manon descend de voiture et tombe amoureuse de Desgrieux avant même d'avoir débouclé sa valise. Au second acte, les deux amoureux sont en ménage. Mais le ménage ne tarde pas à être compromis par le fermier général dont la fortune a fasciné Manon. Au troisième acte, nous voici d'abord au Cours de la Reine où le fermier a installé une fête, puis

à Saint-Sulpice où Manon revient à Desgrieux, au moment où celui-ci, l'âme désolée, se dispose à prononcer des vœux éternels. Au quatrième acte, scène de jeu. Desgrieux gagne l'argent du fermier qui furieux fait arrêter Manon qu'il accuse de l'avoir volé. Au cinquième, mort de Manon, brisée par l'émotion et la honte, sur la route de l'exil.

On s'est partagé sur les mérites de la partition. Les uns lui ont reproché d'avoir banni le rythme, après en avoir effacé la tonalité et à peu près aussi la modalité. Les autres ont trouvé au contraire qu'elle se distinguait « par une élégance exquise de la forme et une nouveauté très-curieuse dans la conception générale. Le dialogue parlé est soutenu par l'orchestre en sourdine, de sorte que le chant intervient sans transition, lorsque la situation devient lyrique, d'une façon tout à fait originale, et sans précédent au théâtre. » Voilà, résumées, les deux opinions en présence sur la nouvelle œuvre de Massenet. Je suis trop incompétent pour essayer de les mettre d'accord et je passe à l'*Oiseau bleu* du théâtre des Nouveautés.

C'est un opéra-comique, en trois actes, de MM. Chivot et Duru, musique de M. Charles Lecoq, qui a obtenu un succès relatif. Le héros de la pièce est ce dernier des Strozzi qui allait entrer dans les ordres, lorsque la mort de son frère aîné l'amena à demander la main d'Arabella, la nièce d'un mécontent des Médicis, l'ambitieux Bricoli. Le chevalier César Cavalcanti, beau seigneur de la cour de Toscane, neveu du grand duc régnant, a jeté lui aussi son dévolu sur Arabella. Pour l'obtenir, il décide son oncle à affubler le père Bricoli d'un titre de comte et à le nommer premier ministre. A ce prix-là, Bricoli préfère Médicis à Strozzi et rompt avec celui-ci. Assisté de son frère, Stenio, sous le couvert de l'oiseau bleu des Strozzi — un souvenir d'une vieille légende — se métamorphose en cavalier élégant, séduisant, redoutable, et, finalement, c'est Rosa, qui lui a fourni de l'argent et des armes contre ses adversaires, qu'il épouse, dédaignant Arabella, après l'avoir réduite à sa merci.

La partition comporte de très-jolies choses et on l'a tellement bissée qu'à la première on l'a presque entendue deux fois.

Le Théâtre Italien a donné une magnifique représentation des *Puritains*. Cette poétique et chaude musique a eu un plein succès, grâce au talent de MM. Brogi, de Reszké et de Mme Dalti.

De son côté, et pour faire honneur à sa subvention municipale, l'Opéra Populaire a monté à neuf la *Traviata*. Les rôles ont été tenus cette fois par des artistes de valeur : Mme Devriès, M. Bosquin et le baryton Quirot.

J'aurai terminé avec le théâtre, quand je vous aurai signalé la représentation, au cercle des Mirlitons, d'une pièce inédite de M. Paul Ferrier et celle des *Noces Corinthiennes*, de M. Anatole France,

jouée dans un cercle de comédiens amateurs, le cercle des *Arts intimes*, sous le patronage de MM. Vitu, Sarcey, H. Fouquier et Auguste Vacquerie, avec le concours de deux comédiennes de talent: Mlle Leron de la Comédie Française, et Mlle Elise Petit, de l'Odéon.

Il ne s'est pas fait moins de bruit autour d'un livre intitulé: *La Société à Berlin*, signé comte Vasili, saisi en Allemagne et auquel le nom des Maupassant s'est trouvé mêlé. Je n'ai pas besoin de vous énumérer les allégations qu'il contenait à l'adresse de la Cour d'Allemagne et du prince chancelier. Vos lecteurs le connaissent sans doute, du moins dans ses grandes lignes.[1] Ce qui les intéresserait, ce serait de savoir quel en est l'auteur. Eh bien, impossible de le leur dire au juste. On a d'abord nommé M. Gérard, l'ancien lecteur de l'impératrice d'Allemagne, qui fut chef du cabinet de M. Gambetta et qui, actuellement, est premier secrétaire de la légation française à Berne. On a cité ensuite M. de Maupassant, non pas l'ami de Flaubert, mais un membre d'une famille portant le même nom et dont le chef était, en 1856, principal du collège de Châlons-sur-Marne. Il avait deux filles et deux fils. L'un a été ingénieur des chemins de fer en Espagne. L'autre a une haute situation dans le chemin de fer de l'Est. Les deux filles ont été à la tête d'une institution à Châlons. L'une s'appelait Esther, l'autre Mélanie. Celle-ci est partie pour la Russie, puis est revenue en Allemagne et c'est à elle qu'on impute le volume. Mais rien n'est venu confirmer la chose. Ce qu'on sait, c'est que le livre a paru par fragments dans la *Nouvelle Revue* de Mme Adam, que celle-ci a dicté à son secrétaire ce qui devait être remis à l'imprimerie et a brûlé le manuscrit original.

Une autre curiosité littéraire, c'est la publication prochaine des mémoires de Henri Heine, par l'éditeur Vieweg. « Le contrat a été libellé entre MM. Henri Julia, au nom des héritiers Heine, F. Wieweg, mandataire de la maison Hoffmann et Campe de Hambourg (seuls éditeurs des œuvres de Heine), et M. Paul Kroener, de la maison Kroener frères, de Stuttgart, éditeurs de la *Gartenlaube*, journal dans lequel vont être publiés incessamment lesdits *Mémoires*. Le manuscrit original a été cédé au prix de 16,000 francs; le manuscrit se compose de 128 feuillets numérotés de 1 à 147; les numéros 6 à 31 manquent, ces pages traitant de l'origine de la famille de Heine ont été brûlées par le frère de Heine. » C'est du moins ce que les éditeurs racontent dans une note adressée par eux à la presse.

Je vous ai dit quelques mots, dans le temps, du journal parlé. Le directeur de cette singulière opération a trouvé le moyen, grâce à la police, de ramener l'attention égarée d'un public indifférent

---

[1] Ce livre nous a paru d'un mauvais goût achevé, partial, injuste, et tout à fait indiscret et malfaisant; en un mot, déplorable.

LA RÉDACTION.

sur sa singulière entreprise. On a voulu empêcher les journalistes de parler et leur chef d'orchestre s'est empressé de saisir cette occasion pour élever l'affaire à la hauteur d'un incident en résistant et en traitant le lendemain le chapitre du nez du ministre. Il n'y a pas eu grand monde pour écouter sa diatribe contre M. Jules Ferry et l'incident s'est trouvé ainsi ramené à sa juste valeur, c'est-à-dire à zéro !

J'aborde maintenant la nécrologie du mois, car la mort s'est complu à nous enlever pas mal de notabilités. Nous avons eu d'abord à déplorer la mort du doyen du Sénat : M. Gauthier de Rumilly qui, au début de l'institution, avait été élu inamovible. Nous avons aussi perdu Frédéric Thomas, qui avait débuté en 1868, dans un procès qui rendit populaire le nom de l'avocat-journaliste, le procès intenté par M. Pastoureau, à M. Jules Claretie, pour avoir raconté l'histoire de la double exécution dans le Var de Martin Bidauré. C'est ce procès qui engendra le procès Baudin, qui marqua les débuts de Gambetta.

Richard Cortambert, lui, a succombé à 48 ans, à une maladie du foie. Secrétaire de la société de géographie, il laisse un certain nombre de livres de voyages.

A son tour, le directeur du Théâtre de la Gaité, M. Larochelle, est descendu dans la tombe. Petit-fils par sa mère de l'artiste qui eut tant de succès à la comédie française, il avait débuté à 16 ans au théâtre. En 1866, il fit construire le théâtre de Cluny, où l'on joua entre autres choses le *Juif Polonais* et la *Closerie des genêts*. Après la guerre, il devint directeur de la Porte St. Martin, puis de la Gaité, où fut monté *93* ! Il est mort à Meudon, du diabète, dans une maison que des artistes comme Villain et Yvon avaient décorée.

Le monde des arts a fait aussi deux pertes sensibles : A. Dumont, et Louis Leloir. Dumont était de l'Institut. C'était le dernier représentant de la dynastie des Dumont qui a fourni quatre générations de sculpteurs et de celle des Coypel dont il descendait par sa mère. Quant à Louis Leloir, c'était un artiste prodigieusement doué, dont on s'est arraché les aquarelles, mais qui n'avait aucun tempérament. Peintre d'histoire d'abord, puis peintre de genre, il ne voyait dans le tableau qu'un motif à esprit et à étalage de costumes. Sa brosse n'eut jamais d'accents et l'on peut dire qu'il manqua d'idéal bien défini et d'un ordre élevé.

Aujourd'hui même s'ouvre l'exposition des aquarellistes où Leloir est représenté par diverses œuvres où l'esprit prime le reste. Cette exposition vient après celle du cercle Saint-Armand où les toiles abondent et où la moyenne est plus élevée qu'elle ne l'a jamais été. Il faudrait des pages pour la passer en revue. Je me borne à quelques traits les plus marquants.

C'est d'abord, en entrant, une superbe composition orientale de

Benjamin Constant, qui a pour titre l'*ennui* et où figurent, au milieu des étoffes les plus riches, sous un jour discrètement ménagé, trois femmes du harem. Plus loin, nous retrouvons Henner avec son modelé magistral, ses carnations éclatantes et ses chevelures vénitiennes ; Pasini avec ses merveilleux cuirs de Venise ; Wencker avec une superbe étude de l'intérieur de l'église Saint-Marc ; Carolus Duran avec deux esquisses ; Baudry avec le portrait du Sénateur Peyrat ; Bouguereau avec des anges en porcelaine ; Bergeret avec ses crevettes et ses huitres si habilement mouillées ; Van Marcke avec des animaux supérieurement construits ; Gautherin avec un buste, *candeur*, d'une superbe expression ; Lauson avec deux bustes de femmes, élégants au possible. Mais je m'arrête ; je vois que je sors de mon.... cadre.

J'y rentre pour vous signaler une courte lettre de Victor Hugo.

M. Paul Viguier, président de la société française contre la vivisection, avait écrit au maître, qui en est le président d'honneur, pour lui rappeler que la société tiendrait sa deuxième assemblée générale. Au cas où la santé du poëte l'empêcherait d'y assister, M. Viguier lui demandait d'envoyer à la société quelques lignes d'encouragement « qui feraient à elles seules pour sa cause, plus que tous les efforts quotidiens. »

Victor Hugo a répondu :

A monsieur Viguier, 17, *quai Voltaire.*

Monsieur,

Votre lettre est excellente, car elle est éloquente. Dites votre pensée dans ce grave sujet ; ce sera la mienne.

VICTOR HUGO.

25 Janvier 1884.

Je termine en signalant ce fait que l'émotion produite par l'arrêté de M. Poubelle dans le monde des chiffonniers parisiens, commence à se calmer. Il y a eu cependant pas mal d'agitation au début. Démarches auprès des chambres, auprès du préfet de la Seine, auprès des journaux ; clubs, réunions, rien n'a manqué à l'incident. Dans l'intervalle, l'un des types les plus curieux de la corporation, « le père Laplace » est mort et ses obsèques ont été le prétexte de manifestations, sans caractère tumultueux, il est vrai. On vendait sur le parcours du cortège des placards intitulés le *Héros du Crochet*, où on lisait :

Le chiffonnier, l'homme à la hotte vide,
Parlait ainsi :
Quelqu'un a fait cet arrêt homicide,
Quelqu'un d'ici.
Mangez, buvez le produit de nos hottes,
Tas de hiboux !
Le vent qui souffle à travers vos ribottes
Nous rendra fous.

On vendait aussi une amusante parodie de Musset sous ce titre les *Dernières volontés* de *M. Poubelle*. J'en détache le couplet suivant.

Mes bons amis, quand je mourrai,
Plantez une hotte ordurière
Au cimetière où je serai;
Que sa forme soit régulière,
La rondeur m'en est douce et chère
Et son odeur sera légère
A mon nez quand je dormirai.

Tout cela commence un peu à s'oublier aujourd'hui et il semble qu'il y ait trêve jusqu'à ce que les tribunaux, saisis de l'arrêté, réveillent à nouveau la question en la tranchant.

A. HUSTIN.

Nouvelles lettres d'Italie.

Nous recevons les épreuves des *Nouvelles lettres d'Italie*, par Émile de Laveleye. Nous lui empruntons l'intéressant récit d'une visite faite par l'illustre publiciste belge à la villa Mezzarata:

Bologne, Villa Mezzarata.

J'arrive à Bologne à minuit. Le vieux serviteur de Minghetti, qui m'avait vu souvent à Rome, me reconnaît et me met en voiture; mais, au pied de la colline de Mezzarata, où se trouve la villa de Minghetti, il m'installe dans une petite calessine attelée de deux ânes; la montée est trop raide et le pavé de cailloux trop glissant pour les chevaux. Je suis heureux de retrouver l'éminent homme d'État, toujours jeune et actif, avec son teint rose clair sous ses cheveux blancs. Il vient de passer quelques jours avec le prince impérial d'Allemagne, aux bords du lac de Côme. Il me parle avec admiration des sentiments humanitaires du prince et de l'esprit élevé, indépendant et étonnamment cultivé de la princesse. « Un pareil souverain, dit-il, ayant à ses côtés une compagne aussi pleinement acquise aux idées modernes, sera un bonheur pour l'Allemagne et, par conséquent, pour l'Europe tout entière. »

A mon grand regret, Mme Minghetti n'est pas encore revenue de la cure qu'elle fait en Suisse. Elle manque bien dans cette ravissante demeure, où tout la rappelle. Mais il est une heure du matin et il est temps de se retirer.

Mon appartement est d'un goût exquis: tendu de soie de Chine vert brisé, encadré de bambous et de nattes du Japon. La porte du cabinet de toilette donne accès à une autre série de chambres: je

m'y engage, pour voir jusqu'où s'étend mon domaine. J'arrive ainsi à une salle énorme, si haute et si vaste, que ma bougie ne peut pas en éclairer les profondeurs, qui se perdent dans l'ombre. Où suis-je? Ce n'est pas l'ancien réfectoire du couvent, aujourd'hui transformé en salon, avec sa ravissante cretonne semée de fleurs à couleurs vives sur fond crème. Tout ici est sombre. Quand mes yeux sont un peu habitués à l'obscurité, j'aperçois sur les murs des fragments de fresques, puis des autels avec des tableaux anciens, des meubles d'église, dont les dorures passées accrochent encore quelques reflets de lumière sur leurs arêtes et leurs reliefs. La faible clarté des étoiles dessine en noir les détails d'une rosace et d'une fenêtre gothiques. Je suis dans l'ancienne chapelle du couvent, qui a son histoire, ainsi que je l'ai appris le lendemain. Elle a été peinte par deux générations successives d'élèves de Giotto. En enlevant le badigeon, on a mis au jour quelques parties assez bien conservées et du plus beau style archaïque; mais comme elle a été transformée en écurie, puis en magasin de fourrage, plus de la moitié de ces précieuses peintures ont disparu.

Dans ce merveilleux pays, on ne peut faire un pas sans rencontrer des monuments et des traces admirables de l'art des différentes époques. Mme Minghetti réunit des meubles anciens, des bois sculptés, des objets d'église de toute espèce, pour faire de sa chapelle un musée, où son mari pourrait travailler à l'aise, séparé des petitesses de la vie quotidienne par cette atmosphère des anciens jours, et ainsi transporté, par la magie de l'art, à l'époque héroïque des grandes communes italiennes.

Le lendemain matin, je trouve, pour me rafraîchir, le *Tub* anglais. Dans toutes les maisons anglaises, le domestique vient, le matin, arranger dans un coin de la chambre, sur un tapis imperméable, un grand bassin rempli d'eau. Autour sont disposés un peignoir et des serviettes turques. Puis il vous demande: *Cold or warm, sir?* Si vous dites *cold*, il laisse l'eau froide; si vous préférez *warm*, il y ajoute de l'eau chaude pour l'attiédir. Le *Tub* est une admirable institution. C'est le retour aux bains froids que les Germains prenaient dans les rivières, et où les mères plongeaient même les petits enfants. Rien n'est plus salutaire: endurcissement, propreté, rajeunissement; le sang, attiré vivement à la peau, circule plus généreusement et donne un sentiment de jeunesse et de bien-être indescriptibles.

Les Anglais aisés, hommes et femmes, prennent le bain du *Tub* complètement froid, et ils ont raison. La réaction est ainsi plus complète. Elle préserve des refroidissements, des rhumes et des rhumatismes, à condition qu'on se frictionne fortement avec une serviette très rude et qu'on fasse immédiatement quelque exercice violent: une promenade rapide ou de la gymnastique de chambre. Il faudrait faire du *Tub* un rite obligatoire du culte d'Hygée, ainsi

que le sont les ablutions pour les Musulmans. Imitons en ceci, comme en bien d'autres choses, nos bons voisins d'outre-Manche, qui sont à coup sûr la race la plus vigoureuse et la moins amollie par les raffinements de la civilisation moderne. Prêchons le culte du *Tub*. Si l'on me permet ce détail intime, j'ajouterai que je m'administre tous les matins une douche qui, en hiver, est à zéro, car elle vient d'un réservoir qui a la température extérieure, et, depuis que je le fais, je n'ai plus de lourdeurs ou de maux de tête, ou bien je les chasse. Plus l'eau est froide, plus le résultat est infaillible.

Matinée splendide. Le grand salon se termine par une logia toute en glaces, d'où l'on voit à ses pieds Bologne, avec ses tours penchées et ses nombreuses églises. Après le déjeuner, promenade au jardin, qui descend en pente rapide la colline de Mezzarata. Il est planté d'arbres verts, pins, lauriers et déodoras pleins de sève, dont les branches retombent les unes sur les autres, comme les nappes d'eau des fontaines jaillissantes, sur la place devant Saint-Pierre de Rome. Nous causons de la situation financière de l'Italie et de l'abolition du cours forcé. Minghetti félicite, et de tout cœur, le ministre des finances, M. Magliani. Seulement, il craint que les spéculateurs en métaux précieux n'enlèvent l'or à l'Italie pour y substituer l'argent.

Cela n'est pas à redouter, lui dis-je, tant que la frappe de l'argent est suspendue. Un écu de cinq francs en argent a même valeur à Paris qu'une pièce d'or de cinq francs. Le spéculateur devrait donc acheter de l'argent avec de l'or, valeur contre valeur, et il perdrait exactement les frais de transport de Paris à Rome ou à Turin, et le retour de l'or. Ce serait différent si l'on pouvait frapper des écus avec l'argent, actuellement déprécié.

L'inconvénient dont peut souffrir l'Italie est celui qui menace l'Europe entière: c'est le *struggle for gold*. Si l'or continue à se raréfier et à partir pour l'Amérique, nos pays auront à se le disputer à coups-de hausse d'escompte, ce qui produira des baïsses de prix d'abord intermittentes, puis permanentes. Voici la question monétaire en deux mots: *In a nutshell*, dans une « coquille de noisette, » comme disent les Anglais. On peut opérer les échanges avec peu de monnaie aussi bien, sinon mieux, qu'avec beaucoup de monnaie. L'emploi d'un seul métal comme instrument de la circulation paraît aussi plus simple. Mais l'emploi simultané de l'or et de l'argent donne aux prix une base plus stable, — chose essentielle; — de même que les balanciers compensés, formés de verges de deux métaux, sont moins sujets à variation. En outre, et ceci est le côté pratique du problème, en proscrivant l'argent, vous diminuez de moitié environ les moyens d'achat et vous amenez ainsi, avec le temps, une grande baisse de tous les prix: ce qui accablera tous les débiteurs à long terme, les propriétaires grevés d'hypothè-

ques, et surtout les nations, qui, toutes ensemble, ont plus de cent milliards de dettes. Vous ajoutez donc une nouvelle cause de souffrances et de mécontentement à toutes celles qui engendrent déjà partout un ferment si inquiétant de révolution et de « nihilisme. » Ceci est particulièrement grave pour l'Italie, où vos populations sont plus qu'ailleurs écrasées par la rente et par l'impôt. La situation monétaire est grave, en Europe. Voyez nos hôtels des monnaies, si actifs autrefois: ils chôment partout, sauf chez vous momentanément, grâce à votre emprunt. L'Amérique et l'Australie gardent leur or. Si la Russie en fait autant, d'où l'Europe occidentale obtiendra-t-elle de quoi entretenir l'instrument métallique de la circulation, diminué chaque année par les 250 à 300 millions de francs que l'industrie lui enlève? L'or fait prime: il y a donc perte à en faire frapper. Si cela continue, une baisse notable des prix s'ensuivra. Vous avez lu, sans doute, les travaux de Goschen, de Giffen et de Gibbs à ce sujet: ils montrent que la baisse a déjà atteint des proportions inquiétantes. Du reste, ce qui le prouve, ce sont les faillites qu'on signale de tous côtés, non par suite de spéculations hasardeuses, mais comme conséquence de la baisse lente et continue de toutes les marchandises et de toutes les valeurs. Je n'hésite pas à dire que ceux qui préconisent le monométallisme-or sont, qu'ils le sachent ou non, les ennemis du peuple.

Minghetti est très préoccupé du résultat des élections, qui vont avoir lieu avec le droit de vote obtenu à la condition de deux années d'école primaire ou sur la réclamation par écrit, devant notaire, de celui qui veut devenir électeur. Cela renforcera, dit-il, certainement la gauche radicale et, comme nous n'avons pas, dans la Chambre italienne, de véritable droite, de torys, tous ceux qui veulent la conservation des institutions actuelles devront s'unir, sous peine d'être emportés par le torrent républicain ou socialiste.

A propos de son livre *I partiti politici*, nous causons longuement de la crise que traverse le régime parlementaire en ce moment. Minghetti rappelle que le prince Albert disait souvent, vers la fin de sa vie: *How the parliamentary system is on its trial*, et les faits actuels, ajoute-t-il, lui donnent bien raison. « Voyez chez nous et autour de nous, en Espagne, en Grèce, en France, en Hollande et même en Angleterre: chacun se plaint de ce que ce régime si désiré ne donne pas les résultats qu'on en attendait. L'instabilité des ministères et des ministres, les rivalités personnelles ôtent tout esprit de suite et conduisent à l'impuissance. Il n'y a guère que chez vous, en Belgique, que le système marche tout à fait correctement.

— « C'est vrai, lui dis-je; mais cela tient à ce qu'il y a dans mon pays deux partis très distincts, très disciplinés et qui imposent chacun leur programme à tous leurs adhérents. Il s'ensuit que le ministère au pouvoir jouit d'une très grande autorité, mais on

la lui reproche en criant au despotisme. Cette accusation n'est pas fondée; car c'est seulement à cette condition que le régime parlementaire peut fonctionner régulièrement. D'après moi, le véritable inconvénient de cette discipline est que cela diminue l'originalité individuelle, l'ouverture aux choses nouvelles et la largeur des vues. Tout se ramène à la lutte du libéral et du clérical, et, en fin de compte, aux moyens d'obtenir et de conserver une majorité dans les Chambres, c'est-à-dire aux procédés à mettre en œuvre pour triompher dans les élections. Ce n'est pas moi qui songerai à rabaisser l'importance de la lutte politique engagée chez nous. C'est le grand combat, qui date du moyen âge, entre le spirituel et le temporel, entre l'Empire et la Papauté. Cette lutte, loin de s'apaiser, se généralise et devient chaque jour plus ardente dans tous les pays catholiques; et chez vous, en Italie, elle n'en est qu'à son début. Mais il est très fâcheux qu'elle absorbe absolument, en Belgique, toutes les forces vives de la nation et qu'elle empêche ainsi d'aborder pratiquement d'autres problèmes.

— « Ne vous plaignez pas, reprend Minghetti, vous êtes parmi les plus heureux. Tout en ce monde est un mélange de bien et de mal. Dans un État constitutionnel, il faut des partis. Tous les maîtres de la science politique, Burke, Tocqueville, Bluntschli, Balbo, l'ont constaté. Mais, d'un autre côté, par leur ingérence dans l'administration, les partis en faussent tous les rouages. Que ne fait pas un ministre pour conquérir un collège électoral! Que ne peut obtenir un député qui menace de faire scission! L'emploi des deniers publics, la distribution des places, la direction des chemins de fer, les travaux publics surtout, et même, chose plus déplorable, la justice, tout, absolument tout est soumis aux influences des hommes de parti et de l'esprit de parti. Pour avoir constaté ce fait évident, — qu'on voit, d'ailleurs, dans tous les pays constitutionnels, — on a proposé, au sein de la Chambre, de me mettre en accusation pour avoir manqué de respect à la dignité du Parlement. J'ai eu beau citer vos *Lettres d'Italie*, où vous rapportiez ce que vous aviez entendu dire d'un bout à l'autre de la Péninsule et par des personnes de toutes les opinions: j'étais un calomniateur de mon pays; je méritais, sinon la corde, au moins un blâme solennel. Je plaidai *non guilty*, et la Chambre passa à l'ordre du jour.

« Un autre mal est celui-ci. Les difficultés et les complications du gouvernement augmentent sans cesse, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur. Il faudrait donc, pour occuper les différents ministères, des hommes spécialement capables, et en même temps, par suite de la nécessité de donner des portefeuilles aux représentants des différents groupes et des différentes régions géographiques, il est impossible de choisir ceux qui sont désignés par la spécialité de leurs études, de leurs aptitudes ou de leur carrière antérieure. La Constitution des États-Unis, en apparence si démocratique, donne, en

réalité, plus de forces au pouvoir exécutif et de plus grandes chances d'avoir des ministres coupables, qui gardent au moins leurs portefeuilles pendant quatre ans.

— « La conclusion de tout cela, dis-je, est que dans les États à régime parlementaire, il faut considérablement réduire les attributions du pouvoir central et surtout s'abstenir de faire de la politique étrangère. Permettez-moi, sur ce point, de vous présenter les mêmes observations que j'ai soumise à Luzzatti. Vous aussi, vous désirez que l'Italie s'occupe des affaires de l'Europe ; qu'elle prenne part aux combinaisons diplomatiques et aux alliances. Mais ne voyez-vous pas que tout cela est en opposition avec l'opinion que vous avez de la façon dont fonctionne le mécanisme constitutionnel ? Comment voulez-vous que ces ministres, choisis presque au hasard, imposés par l'une ou l'autre coterie, arrivant au pouvoir sans aucune préparation, puissent tenir tête aux ministres permanents des États autocratiques ? Toutes les chances sont contre eux, car ils ne connaissent pas les cartes du jeu européen. M'opposerez-vous l'exemple de l'Angleterre ? Mais vous savez mieux que moi combien la situation y est différente ; car, en définitive, jusqu'à présent, le gouvernement a été, comme autrefois à Venise, aux mains d'une aristocratie éclairée, voyageuse, et admirablement préparée au maniement des affaires étrangères. Mais attendez-y l'avènement des nouvelles couches sociales ! Les démocraties modernes n'ont qu'une chose à faire : imiter les États-Unis, qui ne s'occupent que de leurs affaires intérieures. C'est déjà très-suffisant. Dans cette sphère, des hommes même médiocres peuvent suffire, et leurs fautes ne mettent pas l'État en péril.

— « Mais, me répond Minghetti, un grand pays ne peut pas concentrer ainsi son activité en lui-même. Le besoin d'expansion de la jeunesse, si on ne lui ouvre pas quelques grandes perspectives, s'aigrira, tournera en corruption et en mécontentement. Un membre distingué du Parlement anglais, Courtney, disait dernièrement qu'il fallait laisser les Égyptiens « cuire dans leur jus. » J'avoue qu'un avenir semblable ne me sourit pas pour mon pays. Le ragoût pourrait sentir le brûlé.

— « Mais, repris-je, il y a pour la jeunesse italienne deux tâches admirables à remplir dans l'ordre économique, dont l'une est le complément de l'autre : cultiver et embellir les parties de la Péninsule où manquent le capital, les routes, les bonnes habitations, les parcs et les bois, et améliorer le sort du plus grand nombre. La seule raison que je conçoive de faire de la politique extérieure dans un régime démocratique, est qu'il faut occuper ou satisfaire l'armée quand celle-ci est malheureusement très-nombreuse et qu'elle tient en main le sort du pays. Gambetta me semble avoir compris que c'est de ce côté que la République peut être mise en danger, et c'est pourquoi il a toujours cherché à se concilier l'ar-

mée. Mais ceci nous mène dans un cercle vicieux bien périlleux et tout exposé à de cruelles aventures.

— « Je ne crois pas, dit Minghetti, que pour l'Italie l'ère des pronunciamientos soit arrivée, pas plus que celle des coups d'État. »

ÉMILE DE LAVELEYE.

Lettre de Londres.

Londres, 16 Janvier 1884.

Depuis que j'ai eu l'honneur de vous écrire, l'évènement intellectuel le plus important de Londres a été l'arrivée du conférencier américain M. Henry George, l'auteur de « *Progrès et pauvreté* » qui est venu prêcher sa croisade contre la propriété foncière.

« Le succès d'une plaisanterie, » dit Shakspeare « réside dans l'oreille de celui qui l'écoute. » Il en est ainsi de l'importance de M. George qui ne dépend ni de son mérite d'écrivain, ni de son talent d'orateur, mais de ce que des écrits et des discours qui, il y a quelques années, n'auraient excité aucune attention, sont aujourd'hui à l'ordre du jour. Ce fait doit être considéré comme l'indication de l'intérêt grandissant qui s'attache aux problèmes sociaux, problèmes qui, on peut le prévoir, occuperont le vingtième siècle, comme la liberté civile et religieuse et la question des nationalités ont occupé le dix-neuvième. Leur solution d'ailleurs ne recevra aucune aide de M. George qui prêche tout bonnement la spoliation sous sa forme la plus simple. Point n'est besoin d'une grande habileté pour prouver que si toutes les rentes étaient payées à l'état, les autres impôts pourraient être abolis; et il est également vrai que les dépôts à la banque d'Angleterre suffiraient en partie à éteindre la dette nationale, et que si on permettait à M. George de s'emparer des tiroirs remplis d'argent des marchands de Regent Sreet, il pourrait aisément payer la location de St. James Hall.

Il serait absurde de discuter la question sérieusement avec lui, car elle ne consiste pas à connaître les sophismes qui peuvent être employés pour la défense du vol, mais bien à savoir jusqu'à quel point ces sophismes sont acceptés comme l'évangile par des masses d'hommes, capables d'être instigués par l'envie et la cupidité, et qui souffrent souvent d'un sentiment réel de torts subis. Il est évident que les matériaux sont prêts pour une conflagration sociale et que

beaucoup de mal peut être fait si les classes aisées, commerciales et autres, ne reconnaissent pas que leurs intérêts sont identiques à ceux des propriétaires fonciers ; et si des mesures ne sont pas prises pour accroître le genre de propriété qui est inattaqué, en augmentant le nombre des personnes intéressées directement à sa conservation. La petite quantité des propriétaires fonciers en Angleterre constitue un réel danger social : et une des considérations qui tend à réconcilier les hommes réfléchis à la pensée d'une législation plus démocratique, c'est qu'un des nombreux résultats de cette législation serait probablement de détruire les restrictions sur le transfert de la propriété qui, jusqu'ici, l'ont forcément retenue dans les mains du petit nombre. Je dois ajouter que quelques hommes, d'une réelle valeur intellectuelle et morale, ont, dans une certaine mesure, prêté leur appui à M. George, poussés par des motifs que je trouverai plus tard l'occasion de développer. La réelle force de sa position consiste cependant dans une idée chimérique et dans un fait. L'idée chimérique, qui a cours parmi les classes laborieuses, c'est que la propriété doit appartenir à l'état. Le fait, c'est que l'acquérir honnêtement serait une grande perte : car en Angleterre la terre ne donne pas plus du deux et demi pour cent, et l'intérêt à payer de l'argent emprunté pour l'achat serait au trois pour cent ! Par conséquent, il résulte nécessairement de tout cela que pour que la propriété appartienne à l'état il doit la voler.

Depuis ma dernière lettre deux livres importants ont été publiés. L'un d'eux est le legs d'un homme distingué que nous venons de perdre, l'autre est le premier ouvrage considérable d'un écrivain d'avenir.

Feu John Richard Green sera toujours compté parmi les plus brillants historiens de l'Angleterre, mais on peut douter qu'il soit cité parmi les plus dignes de confiance. Sa : *Short History of the English People,* ne résisterait pas à une critique minutieuse. On peut dire pour sa défense, que telle n'a pas été la prétention du livre : que le but de l'auteur était de faire une vivante et grandiose peinture du peuple anglais, durant les différentes phases de sa transformation sociale. Quelques erreurs de détail peuvent certainement être pardonnées au succès que M. Green a indubitablement obtenu dans une entreprise aussi considérable. Ses ouvrage subséquents : *The making of England*, et : *The conquest of England,* tendent à décrire, avec plus de précision, la formation graduelle de la nation anglaise, qui, sortie d'éléments divers, émergea, bientôt après la conquête des Normands, à peu près telle qu'elle est restée depuis. Le mérite scientifique de ces livres ne peut être déterminé que par des spécialistes et leur verdict final ne sera pas prononcé de longtemps. En attendant le simple lecteur n'hésite pas à les proclamer fascinants ; ils vivifient les passages les plus secs de l'histoire avec la touche du génie, et renouent la chaîne brisée entre les anglais d'aujourd'hui et leurs ancêtres. Si la : *Conquest of England,* récemment publiée, n'est pas

de toutes façons digne de ses prédécesseurs, la cause en a été la santé défaillante de l'auteur. Aucune page dans tous ses ouvrages n'égale les lignes touchantes placées par sa veuve en tête de son dernier livre, et qui, rappellant ses efforts héroïques contre une maladie affaiblissante, nous le montrent méditant, écrivant, et récrivant son livre, et n'épargnant aucune peine pour le perfectionner jusqu'au moment où, littéralement, la plume tomba de ses mains.

M. H. D. Traill est connu comme un de nos plus brillants journalistes, et il n'est que trop probable que le journaliste en lui tuera l'auteur. Si cela arrive, la littérature anglaise sera privée d'un de ses meilleurs ornements. Son : *New Lucian* n'est pas exactement un petit livre, mais le choix de la forme dialoguée, réunissant dans son ensemble un certain nombre de compositions détachées, complètes en elles-mêmes, nous montre combien l'auteur, esclave d'une profession fatigante, est sérieusement obligé de compter avec le temps. La hardiesse du titre est justifié dans une certaine mesure par le succès de l'œuvre; Lucien lui-même ne désavouerait pas l'esprit, l'*humour*, la satire, l'imagination, les réflexions qui s'y trouvent. En même temps, la comparaison entre ces longues conversations, roulant sur des matières d'une valeur purement temporaire, et l'intérêt éternellement humain des sujets que Lucien traite avec sa concision attique nous montre suffisamment combien est difficile à notre époque l'imitation d'un chef d'œuvre réellement classique. Les intérêts du monde moderne sont si nombreux et variés qu'ils doivent nécessairemente être transitoires, mais le monde ne prête son oreille qu'à ceux qui la satisfont, et Lucien aujourd'hui serait considéré comme insipide ! C'est une critique que personne, parmi ceux qui sont capables de le comprendre, ne fera à M. Traill. Son chef d'œuvre est peut-être le dialogue entre Platon et Landor, avec sa satire délicate des points faibles de tous deux, et le ridicule dont il couvre le pseudo-héllenisme moderne. Le dialogue entre lord Westbury et l'évêque Wilberforce est même encore plus courtoisement sarcastique, mais ses allusions ne seront guère intelligibles que pour les lecteurs anglais. Pierre le Grand y inflige à Alexandre II un châtiment redoutable, et à notre point de vue immérité ; et les principes moteurs de l'agitation irlandaise sont révélés au massacreur Butt par le maître O'Connell. Un dialogue entre Horsman et Burke contient une critique, niant les qualités littéraires des discours de M. Gladstone, et un panégyrique splendide de ses qualités physiques comme orateur. Dans la conversation entre Lucien lui-même et Pascal, la divergence entre les conceptions classiques et celles du moyen-âge sur l'attitude qu'il convient à l'homme de prendre vis à vis des puissances invisibles, est ingénieusement relevée, et le monde ancien y joue de beaucoup le meilleur rôle.

Un des traits les plus intéressants de la vie artistique anglaise a été dans ces dernières années l'institution d'une exposition de ta-

bleaux pendant la saison d'hiver. Durant l'été, le public est invité à approuver ou à désapprouver les talents contemporains: dans l'hiver, il retourne en arrière avec les morts illustres. Les richesses que l'Angleterre possède, en fait d'œuvres de grands maîtres, ont étonné ceux qui en connaissaient l'existence, et ont permis à l'Académie royale des arts de remplir ses salles, année après année, avec des exemplaires magnifiques de toutes les grandes écoles, l'anglaise inclue. La *Grosvenor gallery*, une entreprise privée, due à l'initiative de Sir Coutts Lindsay, suit son exemple. Actuellement cette dernière expose une magnifique collection des œuvres de Sir Joshua Reynolds, le premier président de l'Académie royale, et le peintre au lot duquel tomba la tâche d'immortaliser les beautés patriciennes anglaises du dix-huitième siècle. La collection, consistant presque exclusivement en portraits, a par conséquent un aussi grand intérêt historique qu'artistique; et je vous demanderai la permission d'y revenir. Pour le moment je parlerai d'une collection beaucoup moins considérable, mais très intéressante parce qu'elle représente une tendance presque complétement ignorée de l'art contemporain anglais; c'est un choix des œuvres de feu Paul Falconer Poole à l'Académie royale. La peinture en Angleterre est à présent presque entièrement réaliste, et dans la plupart des cas, plus le talent du peintre est grand, plus son réalisme est intense. M. Millais ne se soucie pas d'exercer le don d'invention poétique qu'il possèda indubitablement, et l'imagination n'est pas le point fort de ces maîtres consommés en technique, M. M. Alma Tadema et Herlcomer. M. Poole était un idéaliste dans un monde positiviste. Il ne possédait qu'une qualité technique, la couleur magique dont il connaissait seul le secret. Le dessin et la composition étaient très-inférieurs chez lui, et en fait d'expression, il ne savait bien rendre que l'exaltation d'une affection passionnée et l'oubli de soi-même dans l'inconscience du rêve. Mais il était un vrai poète, et ses œuvres en appelaient toujours puissamment à l'imagination. Des vingt-huit tableaux qui ornent les murs de l'Académie, il n'y en a pas un seul qui ne soit admirable comme conception, quelles que puissent être les lacunes de l'exécution. Dans l'un d'eux, qui est d'un intérêt spécial pour les italiens, les conquérants Goths sont représentés, jouissant des fruits de leur conquête, dans les beaux jardins de l'Italie impériale. Leurs membres gigantesques sont insouciamment étendus au bord d'une fontaine, à l'ombre d'arbres puissants, pendant que des jeunes filles timides leur versent du vin, en chantant. Dans une autre toile, un fanatique, nu, la tête couverte de charbons ardents, s'avance fièrement, prophétisant des malheurs au peuple d'une grande ville, déjà atteinte de la peste. Dans un autre encore, un messager, traversant rapidement une solitude sauvage, dont les collines brunes, les rochers nus, les troncs d'arbre foudroyés, rappellent les créations de Salvator Rosa, s'arrête soudainement à la vue d'un lion qui se

dresse devant lui. Ici, le fils prodigue cache sa tête dan le sable brûlant, sous un soleil d'Orient, pendant que des boucs, emblêmes de la désobéissance, broutent à l'entour: là un groupe de paysans enchaînent une sorcière, avant de la précipiter dans un étang, pendant que le convoi funèbre de sa victime supposée s'avance sur les derrières, et que l'on voit dans le lointain des cavaliers qui accourent pour la sauver. Ses clairs de lune sont spécialement remarquables comme invention poétique; un charme merveilleux et magique les enveloppe, il brillent d'un doux éclat. Bertrand de Born, absorbé en lui-même et oublieux de ses compagnons, captive une audience de chevaliers et de dames dans son château au bord de la mer. Constance, son enfant couché sur son sein, est emportée par le courant de la rivière jusqu'à l'océan, à l'ombre de rochers noirs, surmontés d'un château sinistre. Glaucus et Jone, échappés à la destruction de Pompéi, et encore éblouis d'horreur et de joie, flottent, presque inconscients, sur la mer éclairée par la lune, tandis que l'aveugle Nydia, pour laquelle ces terreurs ont été invisibles, touche de la harpe, en chantant son malheureux amour. Rien ne pourrait être d'une beauté plus exquise, et il ne nous reste qu'à regretter que le peintre n'ait pas profité de l'opportunité pour nous montrer le Vésuve:

« Mêlant ses flammes aux rayons de la lune sur les limites de l'horizon lointain. »

Pendant que M. Irving est absent, recueillant des lauriers en Amérique, les sensations dramatiques du jour ont pour objet deux pièces de M. Gilbert; l'une est un ressuscitement, l'autre une nouveauté. On doit se féliciter de ce que l'honneur et le profit d'amuser la ville, soit tombé dans les mains de l'à peu près unique écrivain du jour, dont les œuvres sont à la fois bien agencés pour la scène, et possèdent, en même temps, une réelle valeur littéraire. Il est cependant curieux de constater que les pièces que le public trouve si attrayants ont toutes deux des affinités avec les comédies grecques « moyennes » dont Athènes s'amusait il y a plus de deux mille ans. La fable du sculpteur Pygmalion et de sa statue animée, admirablement jouée par la jeune et belle actrice, Miss Mary Andersen, que l'Amérique nous a prêtée en échange de notre Irving et de notre Terry, est dans le goût de celles dont un poète grec de comédie « moyenne » se serait délecté. M. Gilbert l'a rendue, sinon au même degré, du moins avec le même genre de *vis comica* qu'Aristophane aurait employé. L'étonnement de la belle statue animée, lorsque ses yeux s'ouvrent au monde inconnu d'hommes et de femmes qui l'entourent, ainsi que les complications qu'y cause son apparition inattendue, auraient pu donner lieu à un plus grand développement humoristique que celui auquel est arrivé M. Gilbert, mais il n'a pas épuisé la situation, il l'a bien saisie et a produit une œuvre capable de charmer sur la scène et dans le cabinet. La

Princess Ida qui occupe maintenant le Savoy theater, appartient à une nuance différente de la comédie « moyenne. » Ce n'est pas la parodie de la vie, mais de la littérature.

De la même façon que le parodiste grec choisissait un chef d'œuvre d'Eschyle ou d'Euripide, M. Gilbert a emprunté sa Princesse à Alfred Tennyson, et a écrit un poème, dans lequel, — malgré son intérêt toujours émouvant et philosophique, — les élements comique ne manquent pas, et sont rendus plus comiques encore par la façon humoristique dont ils sont traités. Le sujet de ce collège de dames, rempli de charmantes jeunes filles qui ont pris leur degrés, et dans lequel le prince et ses camarades entrent déguisés, est évidemment très-adapté à la parodie ; celle-ci se renforce encore des plaisanteries auxquelles donne lieu la science féminine. En même temps le sujet n'est pas vulgarisé du tout, et les admirateurs de Tennyson peuvent voir le travestissement de M. Gilbert sans craindre que pour l'avenir leur plaisir ne soit gâté par des appréciations, tendant à le dégrader ou à le ridiculiser. La pièce qui est, en réalité, une adaptation d'une première œuvre du même auteur, prend sous sa forme actuelle le caractère d'un opéra, et doit beaucoup de son succès à la musique de Sir Arthur Sullivan, le plus populaire des compositeurs anglais vivants, et beaucoup aussi à la manière de jouer de M. Grossimth. qui n'a pas encore aspiré aux grands rôle de la comédie, mais qui possède, plus que tout autre acteur anglais, le pouvoir d'exciter l'hilarité.

R. GARNETT.

Dans la précédente lettre de Londres une erreur de nom s'est glissée. C'est Sir Theodor Martin, et non pas Sir Raudon qui est l'auteur de la vie de Lord Lyndhurst. Il y a eu également erreur dans la citation de Keats, il faut lire : « Oh ! plutôt une vie de sensations qu'une vie de pensées ! »

(NOTE DE LA RÉDACTION).

Lettre de Budapesth.

Budapesth, le 31 Janvier 1884.

Phénomène atmosphérique. — Liszt. — Le comte Géza Zichy, pianiste. — Théâtre: La Tragédie de l'Homme.

On danse, c'est tout ce que je puis vous dire en ce moment de notre vie sociale. On danse sur plusieurs volcans à la fois en dépit des secousses toujours plus rapprochés de ces volcans : l'antisémi-

tisme et l'agitation en Croatie, qui à tout moment nous envoient une odeur de lave et de soufre. Mais dans « le monde où l'on s'amuse » on ne songe guère aux dangers de la politique. On danse avec une verve infatigable, malgré les avertissements du ciel, qui depuis des mois ne cesse d'attirer nos regards curieux et inquiets. Des lueurs étranges, d'une intensité phénoménale, précédent le lever et suivent le coucher du soleil et enveloppent l'horizon de teintes rouges et violacées surpassant de beaucoup les splendeurs connues du feu boréal. Quel beau prélude à la prochaine fin du monde ! Car au dire des bonnes gens, notre planète usée touche évidemment à quelque catastrophe et ira se perdre dans l'infini aux sons d'un bon « csárdás » exécuté avec tout l'élan de nos « tziganes » endiablés, dont l'originalité commence par être goûtée à l'étranger tant autant que chez nous.

Mais en attendant cette « fin de toute chose » nous nous amusons à qui peut mieux tout en nous préparant à des jouissances plus sérieuses. Dans quelques jours François Liszt doit nous arriver de Weimar. Quelle fête pour l'Académie de musique dont il est le directeur bien-aimé et surtout, quelle fête pour ses amis si friands de ses causeries si finement spirituelles et de ses aperçus mordants, qui valent des épigrammes. Le « Maître » (comme nous appelons Liszt) passe régulièrement quelques mois de l'hiver à Budapesth où il est le centre d'une société d'élite, n'attendant que lui pour se rassembler. Cette fois-ci le cercle d'amis qui l'entourent habituellement sera incomplet. Le départ de notre célèbre pianiste, compositeur et poëte, le comte Géza Zichy, laissera un vide difficile à remplir auprès du Maître, qui le chérit comme son élève et son ami. Le comte se prépare à une tournée artistique en France, en Italie et en Allemagne ; il se promet aussi de visiter l'Athènes fleurie des bords de l'Arno dont les roses attirent son front fatigué des lauriers du Nord.

Le comte Zichy perdit le bras droit par suite d'un accident de chasse, il ne joue donc que de la main gauche, mais d'une manière tout à fait extraordinaire. Son génie fougueux ne connait point d'entraves physiques et s'empare de cette main puissante pour la rendre l'interprète d'une inspiration qui entraîne et ravit son auditoire. Victorien Sardou a le mieux caractérisé ce jeu incomparable en s'écriant: « Mais écoutez-donc ! Il n'a qu'un bras et il joue à quatre main ! » Quant à Sarah Bernhardt, elle le félicita sérieusement de ne pas avoir vécu au moyen âge, où on l'aurait brûlé vif en compagnie d'autre sorciers moins artistes, mais tout aussi innocents.

Quelle volonté de fer, quelle patience inouie dans cette organisation d'artiste pour vaincre les obstacles ! Le comte Zichy a dû se créer non seulement un mécanisme, un doigté tout spécial, mais en même temps une littérature musicale à lui. Transcriptions et compositions, tout ce qu'il joue est son œuvre. C'est un composi-

teur original et fécond, un improvisateur de premier ordre et un des meilleurs poètes de la jeune Hongrie. Issus d'une illustre famille de magnats hongrois, le comte ne joue uniquement que pour œuvres de bienfaisances. Il récolte dans ses tournées non seulement des lauriers et des fleurs, mais aussi la bénédiction des pauvres. En trois ans il a gagné plus de cent cinquante mille francs pour des œuvres patriotiques et étrangères. Aussi nous disait-il un jour en souriant: « Évidemment c'est ma vocation de gagner à la sueur de mon front le pain d'autrui.... »

En continuant ma lettre, je dois vous parler du grand événement du théâtre national « *La Tragédie de l'Homme*, » nouveauté datant de l'automne dernier, mais conservant néanmoins tout l'attrait d'une première représentation. Chaque fois qu'on annonce ce chef-d'œuvre de notre grand poète *Émeric de Madách*, le théâtre est bloqué. Le public ne peut se rassasier d'entendre ces vers admirables, ces grandes pensées qui le transportent dans un monde idéal. M. Paulay, régisseur du théâtre national, a adapté à la scène le drame philosophique de Madách et en a fait une pièce des plus saisissantes.

« *La Tragédie de l'Homme* » est pour nous autres Hongrois ce que *Faust* est pour les Allemands, le « *Paradis perdu* » pour les Anglais, la « *Légende des Siècles* » pour les Français. C'est une sorte d'histoire de l'humanité résumé dans le sort d'un seul homme, l'Adam de la Genèse. Nous voyons toujours le même homme, Adam, prendre la forme de Pharaon et de Miltiade, de Sergiolus et de Danton. de Tancrède et de Keppler; nous le voyons semer l'espérance et récolter la déception, commencer par l'enthousiasme et finir par la conviction amère de la vanité de toute chose humaine. Alors le désespoir le saisit, il succomberait sans Dieu et la femme, sans la charité divine et le saint amour de l'épouse, de la mère.

Le prologue de la pièce se divise en trois tableaux. Le premier représente les anges assemblés autour du trône du Seigneur invisible, *Lucifer* exprime son mépris du grand ouvrage de la création, mais en même temps il demande sa part de l'œuvre achevée. *Dieu* lui donne deux arbres du Paradis. Lucifer les accepte.

« Tu donnes en grand seigneur d'une main avare, dit-il, mais la « moindre parcelle de terre me suffit pour y semer le doute qui « détruira ton œuvre. »

Des nuages nous dérobent la vision céleste et *Adam* et *Ève* nous apparaissent, couchés dans un bosquet en fleurs, entre l'arbre de la science du bien et du mal et l'arbre de la vie.

ÈVE. — Oh qu'il est beau, qu'il est doux de vivre!

ADAM. — Et d'être le maître de tout ce qui existe.

Lucifer paraît et le chœur des anges qu'on entendait jusqu'alors se perd dans le lointain.

ÈVE. — Je tremble; les voix célestes se taisent.

ADAM. — Pressé sur ton cœur je crois les entendre encore.

ÉVE. — Quand le ciel s'obscurcit je revois ses splendeurs dans tes yeux, oh Adam!

C'est la première déclaration d'amour que la jeune terre entend. Lucifer l'a bien entendu aussi, et il en rit sous cape. Il commence par tenter la vanité d'Éve et l'ambition de l'homme et leur fait goûter des fruits de l'arbre de la science du bien et du mal. Le paradis disparaît et nous retrouvons Adam et Éve occupés à construire leur première habitation.

Lucifer continue son œuvre de séduction. Il fait apparaître le génie de la terre, qui l'aide à exciter les désirs d'Adam, qui veut tout savoir et tout connaître. Enfin Adam conjure Lucifer de lui montrer l'avenir. Lucifer n'attendait que cela. Il endort Adam et Éve et leur fait rêver toute l'histoire de l'humanité, afin de détruire leur foi et leur croyance avant même que leur race soit propagée.

Les cinq actes suivants représentent chacun une époque marquante de l'histoire. Adam et Éve y jouent les rôles principaux. Éve ne se rend compte de son rêve qu'une seule fois, mais Adam en a conscience après chaque bataille perdue de la vie et après chacune de ses déceptions terribles, il force Lucifer à le conduire dans un monde nouveau, vivifié par quelque grande idée libératrice, dont il espère la régénération et le bonheur de l'humanité.

Le premier acte nous montre l'Égypte, puis Athènes. Une foule nombreuse geignant sous le fouet, est occupée à élever des pyramides. Pharaon assis sur le trône les regarde faire, tandis que son ministre (Lucifer) l'amuse en dénigrant l'ambition humaine. Un esclave suivi de sa jeune femme accourt et tombe mourant aux pieds du monarque, en poussant ce cri navrant: « Des milliers pour un seul! » Pharaon voit la belle éplorée, Éve, toujours victorieuse; il l'aime et l'assied sur le trône. C'est le règne de l'absolutisme, la femme aime par commande, mais elle fait comprendre à son maître ce qu'il voit, ce qu'il entend, le sens de la terrible devise de l'époque: Des milliers pour un seul! — Le dégoût de lui-même saisit Pharaon-Adam. Le tyran sent battre son cœur; l'idée du respect de la vie humaine vient éclairer son âme; il veut un gouvernement libre, un peuple fier et indépendant.

Lucifer le raille, le traite d'idéaliste incorrigible, mais pourtant obéit et l'emmène à la recherche de ce monde nouveau, entrevu dans l'esprit d'Adam.

Des nuages dérobent l'Egypte à nos yeux et nous nous trouvons au milieu de la grande place d'Athènes. Lucie, la femme de Miltiade arrive pour offrir ses sacrifices à Aphrodite. Elle prie pour son époux, qui loin d'elle, commande les troupes Athéniennes. Elle ne pense pas à sa gloire seulement, mais bien au bonheur qu'elle va lui donner à son retour. Cependant le peuple souverain commence à s'ennuyer; des démagogues, ennemis de Miltiade l'excitent

contre le héros, qu'ils dénoncent comme traître. Survient Miltiade à la tête de ses soldats victorieux. Ce même peuple le reçoit prosterné à ses pieds; il renvoit ses soldats et va se reposer au sein de sa famille. Pendant ce temps ses ennemis recommencent leur œuvre infernale et le peuple souverain, toujours fidèle à son instinct de fouler aux pieds ce qu'hier il adorait encore, prononce l'arrêt de mort de son libérateur. Lucie-Ève, l'idéale de toutes les vertus féminines, est seule à adoucir cette sombre peinture de l'abus de la liberté.

Le second acte nous présente Rome, la reine du monde, dans toute la splendeur de sa décadence. L'orgie va son train. Les hommes sont couronnés de roses, les femmes échevelées et ivres; gladiateurs, danseurs, chanteurs amusent les convives tour à tour. Mais le dégoût des jouissances surprend ces blasés au sein même du plaisir. Sergiolus a soif de douleur, d'amertume. En ce moment on entend des psaumes, chantés par un cortège funèbre qu'on voit passer. Quel entremet capiteux pour leur fête! Lucifer, un des convives, fait entrer le cortège et offre à boire à un mort, couché dans un cercueil ouvert. Puis, agaçant Hippia la courtisane, il lui dit de lui dérober l'obole.

« Si je t'embrasse, toi, pourquoi n'embrasserais-je pas ce brave homme? » — S'écrie-t-elle en riant et elle embrasse le mort.

Alors l'apôtre Pierre quitte le cortège et s'avance; « Malheureuse, c'est la peste que tu viens d'inhaler. »

Les assistants reculent épouvantés. Hippia se tord dans de terribles convulsions, demandant le coup de grâce à ceux qui avaient partagé ses joies. Mais tous la fuient — seul l'apôtre Pierre soutient la mourante, la baptise et la console. Hippia meurt radieuse dans l'espérance de la résurrection. Tout ce monde, subitement dégrisé a pris la fuite, Sergiolus-Adam excepté, que la nouvelle foi attire, et Julie-Ève son amante, qui refuse de le quitter.

« Ma place est là où tu es, Sergiolus, — dit-elle. Hélas, que de sentiments nobles et élevés dans ce sein où tu n'as voulu chercher qu'un plaisir passager! »

Adam s'agenouille et demande à Dieu une nouvelle ère, une grande idée régénératrice.

À cette invocation suprême une croix resplendissante apparaît à l'horizon. Lucifer frissonne; mais bientôt il se dit:

« La splendeur s'effacera et rien ne restera que la croix tachée de sang. »

Ces paroles servent de transition au tableau suivant, qui nous conduit à Byzance.

Adam-Tancrède revient des croisades et demande les secours du patriarche de Byzance contre le peuple qui ne veut pas recevoir les chevaliers de la croix. Le patriarche est trop occupé pour l'écouter. Un schisme affreux s'est déclaré au sein même de l'Église.

Les hérétiques professent le « homoiusion » (la *ressemblance* du Fils au Père), tandis que l'Église proclame le « homousion » (l'*unité* du Fils et du Père). Menaces, persécutions, anathèmes rien n'effraie les hérétiques; ils vont à la mort plutôt que d'abjurer leur - i - fatal. Adam-Tancrède se demande: « Où donc est la vraie grandeur si l'on meurt si héroiquement pour un - i - ? »

Survient Isaure-Ève et sa compagne Hélène, poursuivies par des chevaliers de la croix. Elles se réfugient aux pieds de Tancrède. Celui-ci s'éprend de la jeune fille qu'il vient de sauver et veut la reconduire à sa demeure. Isaure, qui partage son amour, lui apprend qu'un vœu de son père la condamne à prendre le voile dans le couvent même, aux portes duquel ils se trouvent. Plus tard Tancrède veut escalader le mur du couvent pour revoir Isaure. Lucifer, son compagnon d'armes, le raille de ses efforts que la superstition de l'époque fait échouer. Car au même moment les bûchers des hérétiques s'allument au dehors, des sorcières ailées traversent l'air, un squelette hideux et un hibou aux yeux ardents barrent le chemin à Tancrède, qui recule épouvanté. Brisé par ces déceptions Adam s'écrie:

« Allons, Lucifer, cherchons une ère nouvelle! Quittons ce monde où les saintes idées pour lesquelles je viens de combattre, ne servent que de prétexte pour sacrifier des hommes « à la gloire de Dieu, » où les joies que j'ai tâché d'ennoblir et de sanctifier, sont marquées du stigmate du péché! Qu'il marche ce monde, j'ai soif de repos! »

Au troisième acte nous retrouvons Adam dans la personne de Keppler à la cour de l'empereur Rodolphe. L'alchimie et l'astrologie sont les sciences à la mode. Tout progrès a cessé, c'est une époque de stagnation complète. L'empereur exhorte Keppler à la prudence.

« On le soupçonne de professer des doctrines dangereuses, — dit-il — de critiquer les thèses de l'Église.... Tout est bien dans le meilleur des mondes, garde-toi de vouloir le corriger. »

Pendant ce temps la femme de Keppler, entourées d'admirateurs, donne un rendez-vous à l'un des courtisans. Puis elle s'approche du savant, le flatte et lui demande de l'argent. Sur sa réponse négative elle pleure et lui reproche sa pauvreté qui la gêne. Elle finit par se faire promettre par Keppler, qu'il gagnera pour elle la somme demandée, à l'aide de sa science déshonorante, l'astrologie.

Ève nous apparaît ici en qualité de coquette consommée et de femme vaniteuse. Keppler l'excuse:

« Quel mélange merveilleux de miel et de poison, que la femme, — s'écrie-t-il. — Mais la bonté en elle est innée, tandis que ses travers sont ceux de son entourage. »

Adam-Keppler se révolte contre l'ignorance et l'inertie du siècle.

« J'ai fui la lutte et désiré le repos; mais cette âme enfièvrée a besoin d'action. »

Puis il continue en rêvant :

« Le temps viendra où des aspirations nobles briseront les liens de cette indifférence glaciale ; le temps des luttes courageuses et triomphales ! »

À ces mots on entend au loin les sons de la Marseillaise.

« Ah ! J'entends le chant de l'avenir. J'ai trouvé le mot magique qui va régénérer le monde. Liberté ! Égalité ! Fraternité ! »

Des nuages nous dérobent Keppler et la scène se transforme en une place de Paris, avec la guillotine au fond et une tribune improvisée sur le devant, d'où Adam-Danton harangue le peuple en haillons, furieux et altéré de sang.

Liberté ! Égalité ! Fraternité ! est le refrain. Une troupe hurlante traîne un couple aristocrate au devant de Danton ; frère et sœur, jeunes toux deux et prêts à mourir pour leur roi. À l'aspect d'Ève l'aristocrate Danton sent l'ardeur d'un premier amour envahir son âme. Pour lui plaire il veut faire grâce à son frère, mais le jeune marquis ne veut pas de son pardon. Néanmoins il le fait mettre en sûreté et déclare son amour à Ève. La jeune femme frissonne d'épouvante.

« Tu oses penser à l'amour, toi, Danton ? Et la conscience ? »

Danton. — La conscience n'est bonne que pour le commun des mortels. Quant à toi, jeune fille ton idéal est perdu. Quelle folie que de sacrifier aux Dieux en exil !

Ève marquise. — Oh Danton, il est plus noble de veiller pieusement sur les ruines du passé, que d'acclamer le pouvoir vainqueur. Laisse-moi ce rôle si cher au cœur des femmes ? »

Le peuple retourne, hurlant, vociférant, brandissant des couteaux ensanglantés. Un sans-culotte poignarde Ève.

La populace furieuse veut forcer Danton à la conduire à l'assemblée nationale. A ce moment apparaîssent les deux membres de l'assemblée que le peuple veut faire condamner. Robespierre et Saint-Just accusent Danton de trahison. Ils lui reprochent de détourner les biens de l'Etat, de sympathiser avec les aristocrates et de vouloir s'emparer du pouvoir absolu. Aussitôt le peuple demande à hauts cris la sentence de mort de Danton. Adam-Danton, heureux de laver ses souillures dans son propre sang, marche vers la guillotine et le rideau tombe aux sons de la Marseillaise chantée par tout le peuple et continuée par l'orchestre durant l'entre-acte.

Le quatriéme acte nous transporte dans le présent. Une foule endimanchée, affairée et curieuse se presse sur une grande place de Londres au moment de la foire, entourant les charlatans a grandes voix, qui offrent leurs remèdes merveilleux. Adam paraît en homme mûr, accompagné de son valet de chambre Lucifer. La scène pleine de vie le charme. Il est content de ce qu'il voit. Mais bientôt ses yeux se désillent. Toute cette foule n'est animée que de sentiments vils, de cupidité, d'égoisme, d'ambition de bas aloi. Soldats, fabri-

cants, ouvriers; femmes et jeunes filles, ne poursuivent que leurs propres intérêts, qu'ils veulent atteindre surtout aux dépens d'autrui; la jeune fille est à vendre et la mère rapace fait l'affaire, Adam se détourne avec dégoût.

« Quelle déception ! J'ai chassé les fantômes du passé, j'ai ouvert l'arène du développement moral. Mais hélas! quelle émulation que celle, où l'homme, l'épée à la main confronte son adversaire désarmé. Quelle indépendance que celle, où des centaines de familles meurent de faim, parce qu'elles refusent de se soumettre aux prétentions injustes d'un seul homme millionnaire ! »

Adam encore découragé conjure Lucifer de le conduire à une société parfaite, basée sur la science.

Lucifer consent et le cinquième acte nous révèle les siècle à venir. La terre a vieillie de plusieurs milliers d'années, le soleil qui s'est refroidit de plus en plus, est remplacé par une chaleur artificielle. L'homme n'a épargné que les animaux et les plantes utiles. Plus de chant d'oiseau, plus de roses! En revanche on ne connaît pas la guerre et on a mis canons, fusils et épées au musée. Les hommes sont tous égaux, il n'ont ni patrie, ni famille; l'individu n'est qu'une partie passive de la grande machine humaine dirigée par la science. Les enfants, dès l'âge de six ans, n'appartiennent plus à leur mère et des savants les font élever pour la carrière à laquelle la formation de leur crâne les destine. Les mariages se font par la procuration des mêmes savants, le cœur n'y compte pour rien; les hommes n'ont plus de nom, ils sont désignés par des nombres.

Adam témoin de toutes ces folies de la science, sent tressaillir son cœur en voyant les enfants qu'on arrache de bras de leur mère. Dans une de ces malheureuses il reconnaît Ève et veut à tout prix lui faire rendre son enfant. Déjà il brandit l'épée dont il s'est emparé, quand Lucifer lui paralyse le bras, le change en vieillard et le transporte dans les régions polaires. Dans ce désert de glace rien ne vit que le phoque et l'esquimau. À l'aspect de ce dernier Adam s'émeut; la décadence de la race humaine le terrifie.

« Voilà donc l'héritier de ma grandeur rêvée! » s'écrie-t-il avec amertume.

L'exquimau, croyant voir un Dieu, se prosterne aux pieds d'Adam, tandis qu'Ève, sa femme, veut embrasser ce dernier.

« Ne reconnais-tu pas une vieille connaissance, lui demande Lucifer en le voyant reculer d'horreur. » Les esquimaux attirent Adam dans leur cabane et on entend sa voix affaiblie s'écrier :

« Au secours, Lucifer ! Je ne veux plus voir l'avenir, ni la lutte éternelle et inutile à laquelle je suis condamné! »

À ce moment la région polaire disparaît et nous revoyons les premiers hommes dans le même bosquet fleuri où ils s'étaient endormis. Lucifer les réveille et quand Adam dans son désespoir s'apprête à se tuer, le triomphe de l'Esprit du mal ne connaît plus de bornes.

Alors Éve, souriante et transfigurée, sort du bosquet. Elle s'approche d'Adam et tremblante de bonheur lui confie le doux secret qu'elle se sent mère. Cette missive céleste bouleverse le cœur de l'homme ; il se sent le maître de l'univers ; sa confiance, son énergie retournent et tombant à genoux il s'écrie :

« Seigneur, tu m'as vaincu ! »

Lucifer furieux se retourne vers Éve :

« Femme stupide, dit-il, tu oses te glorifier de ton enfant conçu dans le péché, de cet enfant qui va remplir le monde de deuil et de misère ? »

Mais Éve radieuse lai répond :

« Que la volonté de Dieu soit faite. Un autre enfant naîtra un jour qui nous donnera la paix et la fraternité. »

Alors le fond du paysage disparaît, le ciel s'entr'ouvre, nous revoyons les anges groupés autour de l'auréole céleste et la voix du Seigneur se fait entendre :

« Relève-toi Adam, je te pardonne ! »

Les archanges exhortent Adam à la patience et lui font entrevoir la vie éternelle. La pièce se termine par ces mots du Seigneur :

« Homme, lutte et espère dans l'infini ! »

On reproche à Madách la tendance pessimiste de cette œuvre. Je crois qu'on a tort. Les luttes de l'humanité ne sont pas un sujet qui se prête au pinceau d'un Boucher ou d'un Watteau. C'est comme si l'on reprochait à Michel-Ange de s'être servi de couleurs trop sombres pour peindre son Dernier Jugement. Une œuvre d'ailleurs, où l'amour et la Foi triomphent, ne peut être traité d'œuvre pessimiste.

JANKA WOHL.

Lettre d'Odessa.

25 janvier 1884.

À l'occasion du sixième Congrès archéologique, autorisé par S. M. l'Empereur, Odessa s'empressera d'offrir cet été l'hospitalité à ses savants hôtes.

La première réunion du Congrès aura lieu le 15-27 août 1884, la dernière le 1-13 septembre. Le Comité administratif, dont les présidents sont le comte A. Ouvaroff, T. Leontowitch, N. Kondakoff, a commencé à envoyer les invitations pour assister au Congrès et

prendre part à ses travaux. Les adhésions doivent être adressées au Comité administratif, à l'Université Impériale d'Odessa, ou bien à la Société Impériale Archéologique de Moscou, à la Société Archéologique Impériale russe de St.-Pétersbourg, ou aux membres correspondants du Congrès.

Le Comité administratif est en négociations avec la direction des chemins de fer pour obtenir des facilitations aux personnes qui présenteraient des billets, constatant leur qualité de membres du sixième Congrès archéologique.

Les savants et les personnes ayant droit d'assister au dit Congrès sont informés que le Comité administratif se propose d'ajouter au programme une excursion archéologique d'Odessa à Sévastopol, pour visiter les antiquités découvertes dans la Chersonnèse, les fouilles qui s'y pratiquent et quelques villes souterraines dans l'intérieur de la Crimée. En outre, on a l'intention d'organiser une exposition d'antiquités de la Russie Méridionale.

Le Conseil du Congrès, composé des membres du Comité administratif et des députés envoyés par les institutions supérieures ainsi que par les sociétés archéologiques, commencera ses séances le 8 août prochain. Sont reconnus membres du Congrès ceux qui déclarent vouloir prendre part aux travaux, en payant le droit de 3 roubles 60 copeks. Il leur sera alors délivré un billet et un signe particulier, leur conférant le titre de membre du Congrès, le droit d'assister à ses séances et de participer à ses travaux. Ce ne sont que ceux auxquels le Comité administratif adresse une invitation spéciale, qui pourront prendre part aux excursions archéologiques.

Les questions débattues au Congrès seront divisées en huit catégories :

1) Les monuments préhistoriques;
2) les monuments païens;
3) les monuments classiques;
4) les monuments se rapportant à la vie sociale et domestique;
5) les monuments de justice;
6) les monuments artistiques;
7) les monuments littéraires;
8) les monuments ayant rapport à la géographie historique et à l'ethnographe.

Le Conseil du Congrès a le droit, s'il le juge nécessaire, d'en modifier le nombre. Des questions d'intérêt général pour l'archéologie vont aussi être traitées au sein du Congrès, dont les séances seront publiques.

Les correspondants des journaux ont à s'adresser au Comité administratif à Odessa pour obtenir des places spéciales.

Le président du Congrès sera tenu d'empêcher qu'un membre s'éloigne, dans son discours, du sujet ou du but scientifique indiqué.

On acceptera aux séances du Congrès des informations verbales ou écrites, mais aucun membre n'aura le droit de parler ou de lire plus d'une demi-heure, sans se rapporter préalablement à la décision du Comité scientifique.

Toutes les questions seront débattues en langue russe, mais le Comité scientifique peut indiquer une séance spéciale pour entendre les opinions des savants étrangers qui auraient de l'importance pour la science archéologique, et pendant ces séances spéciales les langues française et allemande peuvent être employées.

Je vous cite quelques-unes des questions qu'on va soumettre au jugement du Congrès :

M. *E. Barsof.* — Quelle influence ont eu les sectaires en Russie dans l'histoire de l'archéologie russe?

M. *T. Florinski.* — Quelques inductions selon les recherches archéologiques en Bulgarie.

M. *D. Anoutchin.* — Peut-on, se basant sur les recherches faites jusqu'à présent, préciser les types de l'ouvrage de l'ère de la pierre en Russie, suivre ses variations dans les différentes époques et en tirer un parallèle entre ces ouvrages et ceux des autres pays, notamment de l'Europe occidentale et de l'Asie septentrionale?

M. *W. Antonowitch.* — L'investigation des cavernes rocheuses sur les rivières du Dniester et de ses affluents et leur signification dans l'époque préhistorique.

M. le Comte *A. Ouvaroff.* — Quand a fini la période de bronze, quand a commencé le règne du fer? En quel rapport chronologique se trouve la période de bronze en Asie avec celle de l'Europe?

M. *Eghiazaroff.* — Quelques traits de féodalité au Caucase.

M. *Leontowitch.* — De l'organisation primitive des montagnards du Caucase septentrional.

M. *Th. Ouspenski.* — Les vestiges du droit slave dans la juridiction byzantine au XVe siècle, et l'influence de Byzance sur le slavisme.

M. *Th. Ouspenski.* — L'organisation des anciennes communes slaves selon les informations byzantines. Des besoins scientifiques dans l'étude contemporaine de Byzance.

M. *T. Metchnikoff.* — Des données anthropologiques des Kalmouks.

M. *L. Vojevodski.* — De la dénomination de la « Mer Noire. »

M. *A. Matvejeff.* — Des monuments artistiques du moyen-âge de la Pologne.

M. *J. Tchepourin.* — Des églises dans les catacombes de la Crimée.

M. *A. Markevitch.* — Quelles œuvres des historiens polonais ou étrangers ont servi de source ou même de modèle pour les œuvres historiques de la Russie méridionale de l'Occident au XVIe et XVIIe siècle?

M. *M. Chpilevski.* — Des mesures à prendre pour la conservation des monuments de l'antiquité.

M. *V. Pirogoff.* — Des rapports du culte de Rome antique avec la célébration des saints Cosme et Damien et des églises de ces saints sur le *Forum* romain, etc. etc.

Le Comité administratif a compilé une longue liste de questions, sur lesquelles il serait désirable de pouvoir obtenir des informations précises.

On espère ainsi que les dernières fouilles et les recherches des savants porteront la lumière sur beaucoup de questions, sur lesquelles les ténèbres régnaient jusqu'à présent, et qui sont du plus haut intérêt pour la science.

Chez les Tcherkesses se conserve encore le souvenir des Gênois; et il serait intéressant de savoir si au Caucase on pourrait trouver des preuves palpables du passage des Gênois, par exemple des armures, des monnaies, etc., etc. L'espace me manque pour vous citer toutes les questions.

M. D'ORMOSY.

Lettre de Lisbonne

Les romanciers naturalistes du Portugal.

Lisbonne, 23 Janvier 1884.

Nous nous occuperons, pour cette fois, des seuls romanciers, en nous réservant de signaler plus tard, dans les autres branches de la littérature contemporaine portugaise, les représentants les plus remarquables de la nouvelle école.

Ces romanciers, par ordre de temps, sont Eça de Gueiroz, Teixeira de Gueiroz, Julio Lourenço Pinto, et Jose Augusto Vieira; tandisque le romantisme est spécialement représenté par Camillo Castello Branco, Pinheiro Chagas et Alberto Pimentel.

Lorsqu'Eça de Gueiroz publia le roman *O crime do Padre Amaro*, ce fut un grand succès littéraire. Son style dégagé et correct, la couleur locale de ses tableaux, la thèse qu'il présentait, tout ce qui, en un mot, constitue une œuvre d'art accomplie, donnaient un charme nouveau aux œuvres de l'imagination portugaise. Eça de Gueiroz se montrait un disciple de talent de monsieur Zola.

Dans les romans *O crime de padre Amaro* et *O primo Bazilio*, prédomine l'élement érotique, qui contribua sans doute, en partie, au grand succès qu'ils ont obtenu non seulement dans le Portugal, mais au Brésil. Le succès obtenu par Eça de Gueiroz encouragea d'autres écrivains portugais de talent à suivre le même chemin. La *Comedia do Campo* et la *Comedia Burgueza*, signés du pseudonyme littéraire, Bento Moreno (Teixeira de Gueiroz) entrèrent dans ce courant, et apparurent comme une protestation contre le romanticisme faux et stérile ; mais cet écrivain semble spécialement se rattacher au naturalisme de Balzac, surtout dans certaines descriptions de la *Comedia do Campo*, et attester une certaine tendance critique. On lui reproche cependant une certaine exagération, lorsqu'il se propose de ridiculiser les travers de la société, un parti de démolition, une forme éteinte et monotone.

Julio Lourenço Pinto, en publiant, en l'année 1879, sa *Margarida*, par le grand soin qu'il mit dans la forme de son roman, montra son éducation romantique ; dans ce livre se trouvent cependant des tableaux admirables, des caractères bien dessinés, des situations bien tranchées, des types patiemment observés. Sous certains rapports, *Margarida* est le roman contemporain approchant le plus du *Primo Bazilio*, ce qui prouve l'influence que E. de Gueiroz a déjà exercé sur nos auteurs contemporains.

Les ouvrages suivant de Laurent Pinto, tels que : *Vida attribulada*, *O senhor deputado* e *Homem indispensavel*, récemment publiés, ne se ressentent point de la saveur romanesque de son premier livre et cependant accusent l'incertitude d'un écrivain qui n'a pas encore bien saisi le véritable idéal moderne. Cet écrivain étudie pourtant et possède des aptitudes critiques remarquables, qui nous rassurent sur sa supériorité future.

José Augusto Vieira est le plus original de tous les romanciers contemporains. Son point lumineux fut ce beau livre de contes naturalistes intitulé : *Phototypias do Minho*. Rien d'excessif ni dans le coloris ni dans la fiction essentiellement portugaise. Ses contes et ses nouvelles sont des tableaux admirables des mœurs du Minho ; ils gardent la couleur locale et un sentiment très vif de la beauté. Rien de mieux senti, rien de plus touchant. Dans ces brillantes descriptions, on respire véritablement la vie des champs. Cet écrivain, tout en marchant sur les traces de ses devanciers, et en cultivant le roman naturaliste est le seul qui nous rappelle l'écrivain portugais si regretté Julio Diniz, qui, tout en suivant l'école de Dickens et en procédant de Foe et de Fieldèng, est devenu le romancier le plus sympathique de notre temps. José Augusto Vieira se distingue surtout par l'élévation de la forme et par son point de vue philosophique. Tempérament à la fois de philosophe et d'artiste, il choisit des grandes thèses sociales et il les développe avec une force et un charme incomparables. Son dernier roman *Adivorciada* est venu

renforcer le jugement que nous avions fait de ce charmant écrivain dès l'apparition de ses *Phototypias*. Jamais la réalité n'avait été mieux saisie. La thèse ne s'impose pas; l'auteur semble même l'éviter; mais le lecteur, profondément ému, la devine a travers la vérité triste que l'auteur avec des traits de grand maître a su mettre en évidence. J. Augusto Vieira a encore écrit plusieurs nouvelles qui se trouvent dispersées dans les différents journaux de notre pays. La même élévation et le même point de vue les distinguent. Outre les romanciers ci-dessus nommés, il y a encore des romanciers échevelés, dépourvus de tout idéal, les uns s'imaginant imiter Eça de Gueiroz, seulement par leur goût des descriptions, d'autres jugeant que le naturalisme dans le roman est seulement la recherche de ce qu'il y a de plus révoltant dans la société, incapables de comprendre Zola et partant le mouvement qui en dérive. Ils sont poussés dans un courant dont ils n'ont point la conscience; et nous sommes persuadé que, si la révolution littéraire contemporaine était mieux comprise, il en serait déjà sorti des romanciers plus grands.

REIS DAMASO.

Lettre de Copenhague

Sur la littérature contemporaine danoise.

Copenhague, 30 Janvier 1884.

La première moitié de notre siècle a produit dans notre pays une littérature poétique très riche dont aucune autre nation d'une si petite étendue que la nôtre ne peut se vanter. C'est notre période romantique. La secousse venait d'Allemagne, mais le naturel danois, sobre et doué d'un profond instinct ironique, déduisait ce que le romanticisme allemand avait de vague, de nuageux, de nocturne, dans des formes plus claires, plus artistiques. Comme natures originales, comme penseurs spontanés, comme individus intéressants, les poëtes romantiques d'Allemagne surpassaient beaucoup les nôtres, qui à leur tour sont plus clairs, et produisaient des ouvrages mieux proportionnés, avec des contours plus distincts. Qu'on compare Freck, Novalis, les Schlegel, Werner, Hoffmann, etc. à Oehlens-

chlàger, Hecberg, Hertz, Hauch, Paludan, Mûller, etc. et l'on verra que je n'ai pas trop dit.

Mais je ne compte pas donner une kyrielle de noms inconnus pour des lecteurs étrangers. Pour donner une idée de toute cette floraison romantique il faudrait des volumes.

Dans toute cette époque, des intérêts politiques dormaient. Le Danemark était gouverné par un roi absolu; mais l'absolutisme était assez tolérant, assez bienveillant, et la corde nationale vibrait dans le cœur du roi comme dans celui du peuple. Néanmoins c'était un gouvernement en décadence, avec une administration pédantesque, avec des vues étroites. « Nous seuls savons » disait le vieux Frédéric six, un brave bourgeois couronné, bon de cœur, étroit d'esprit. Les idées libérales qui commençaient à poindre, après 1830, étaient tout à fait hors de sa portée. Les poëtes étaient des sujets, hyperloyaux; c'était à qui pouvait faire un poème ou un drame pour célèbrer les fêtes de famille de la cour. Après s'être acquittés de cet hommage, ils pouvaient chanter, comme ils voulaient, le roi ne s'y connaissait pas. Il faisait la revue de ses soldats et se faisait porter chaque soir les clefs des portes de la Capitale dans son palais. Depuis longtemps on lui avait pardonné sa mauvaise politique qui, en 1814, amena la perte de la Norvège. Les poëtes le célébraient aussi en chœur quand il mourut en 1839. Son cousin et successeur Christian VIII (1839-48) avait eu un esprit vif, était amateur esthétique et scientifique, mais faible et timide comme caractère, depuis longtemps énervé par toute espèce de jouissances, il ne pouvait ou ne voulait voir le danger qui menaçait le royaume par l'opposition toujours croissante de la nationalité allemande en Holstein et dans le Sud du Slesvig. C'était sous son règne que se formait le parti national-libéral auquel appartenait toute la jeunesse intelligente, aussi exclusif dans ses exigeances que le parti slesvig-holsteinois, et le conflit devint insurrection immédiatement après la mort du roi. Survint donc la guerre de 1848-50 qui finit par notre victoire provisoire. Frédéric VII, fils de Christian VIII, avait donné une constitution libre au pays par la Charte de 1849, et le parti libéral jouissait de son triomphe. Il est vrai que le parti n'était pas toujours à la tête du gouvernement, mais il donnait l'université, la presse, les arts, la littérature. Malheur à qui s'y opposait. Ayant pour appui non seulement les classes intelligentes, et les jeunes fonctionnaires, mais aussi la riche bourgeoisie de Copenhague, il s'arrangeait à son aise. Presque tout le règne de Frédéric VII se passait à des combats parlementaires dans le Parlement entre les éléments danois et allemands, sous des efforts de la part des nationaux-libéraux pour réinstaller la langue danoise dans les districts germanisés de Slesvig. On a reproché au parti des procédés tyranniques contre la langue allemande, je crois qu'on a tort. En tout cas, le temps n'est pas venu pour résoudre cette question difficile,

quant à la littérature. Toute cette période était stérile. Les vieux poëtes vivaient en partie encore et le cor romantique résonnait toujours. Mais aucune nouvelle génération ne succéda aux vétérans. Il y avait des poëtes d'un grand talent, Hostrup, Kaalund, Goldschmidt, nés en 1818-20, mais entre 1848 et 1864, la poésie était suffoquée par des débats parlementaires et avait complètement perdu sa place prépondérante. M. C. Ploûg, vraie incarnatiou du parti régnant, orateur plus que poëte, sonore plus qu'harmonieux, dans ses vers nous rappelle dans toute son œuvre littéraire qu'il était rédacteur en chef d'un journal politique. Il a écrit de bonnes chansons de fête, des hymnes politiques, il a chanté scn idéal politique, son rêve de prédilection, l'union dynastique des trois royaumes scandinaves ; son parti le considère toujours comme un poëte du premier rang. Pendant plus de trente ans il rédigeait son journal *Fædrelandet* (La Patrie) avec grand talent, grand despotisme, grande étroitesse d'esprit. Sans études approfondies, complètement dépourvu de tout entendement philosophique et critique, irréprochable et noble dans sa vie, ami de ses amis, irréconciliable comme ennemi, il a été alternativement adoré comme Dieu et détesté comme le diable. Nous qui avons eu des combats acharnés avec lui, nous reconnaissons en lui un type robuste de la bourgeoisie quasi libérale.

Le terrible désastre de 1864 modifia la situation intérieure dans ce sens que l'aristocratie qui, sous Frédéric VII, s'était retirée de toute activité publique, se montra sur le devant de la scène. De cette classe est sorti le ministère actuel. Depuis la révolution de 1660 qui donna le pouvoir absolu au roi Frédéric III, l'ancienne noblesse nationale languissant, jusqu'à ce qu'elle s'éteignît à peu d'exceptions près, les rois absolus ont créé une autre noblesse : des Allemands, et des bourgeois qui avaient gagné une grande fortune. Cette noblesse factice a montré, à tout prendre, très-peu d'intelligence, et s'est fait une gloire de se tenir hors des mouvements intellectuels du temps. De là la guerre acharnée qui se fait depuis sept ans entre la majorité démocratique de la chambre des députés et le ministère, qui, il faut l'avouer, contient des habilités relatives. Le parti national-libéral a fait alliance avec la réaction, qui a son siége dans la capitale, tandis que la démocratie se recrute essentiellement de la population de la campagne. Phénomène étrange, qu'on ne voit pas ailleurs, mais qui se montre dans les royaumes scandinaves ! Le parti national-libéral de 48 domine encore l'administration supérieure.

Tel était déjà l'état des choses en 1870. L'opposition de Copenhague éparse et timide se taisait. La littérature dormait, dans les beaux-arts se montrait plus de vie, mais un esprit borné à demi-chauvinisme fermait depuis longtemps notre civilisation à tous les courants rafraîchissants de l'étranger. On était content de soi-même, on espérait toujours qu'une guerre entre la France et la Prusse nous rendrait le Slesvig, pays de nos douleurs. On sait comment la réalité impi-

toyable a maltraité ce beau rêve. Au milieu de cette société instruite, mais sachant peu, patriotique mais naïvement confondant le bien public avec celui de la bourgeoisie aisée, bien disposée, généralement parlé, envers les arts et les lettres, mais à la condition que rien de nouveau ne troublait leurs dîners splendides, où l'on s'admirait mutuellement, l'apparition de George Brandes (né en 1840) sur la chaire de l'Université en 1872 tomba comme une bombe.

Ce jeune homme, reçu docteur es-lettres, une année auparavant, était de retour d'un voyage dans l'étranger. Il avait connu M. Taine et était plein d'enthousiasme pour son système esthétique. Avant son départ le parti régnant l'avait caressé, il avait toutes les chances pour réussir ; la chaire esthétique l'attendait après la mort du poète Haùch qui dans son temps avait succédé à Oehlenschlâger comme professeur à l'Université. S'il avait été un peu « diplomate » il aurait pu facilement glisser dans la faculté des lettres. Mais sa nature ardente, enthousiaste et loyale ne pouvait se résigner à une telle prudence politique.

Entouré d'un auditoire nombreux il commença ses cours par des leçons sur la littérature française, sous la révolution et sous le premier empire, représentée par les émigrés : Châteaubéand, Sénancour, Madame de Staël et leurs contemporains. Mais le jeune professeur ne laissait échapper aucune occasion de démontrer combien nous étions arriérés, comment nous avions négligé pendant le dernier âge d'homme de nous mettre en rapport avec les problèmes qui étaient discutés dans l'Europe civilisée, comment nous ruminions nos gloires du passé, comment nous étions plongés jusqu'aux oreilles dans l'ignorance, dans un patriotisme exclusif, dans une orthodoxie stérile. Les paroles brûlantes allumaient l'étincelle secrète dans le cœur de la jeunesse.

Une fureur fanatique éclata contre lui dans la presse toute puissante. Il est vrai qu'il était jeune et imprudent, qu'il ne pensait pas qu'il y eut des préjugés respectables et dignes d'indulgence. Il est possible qu'il aurait dû s'adresser un peu à la bonhomie danoise, qu'il aurait dû ménager un peu notre lenteur naturelle et parler aux instincts bienveillants et aimables de la caste dominatrice, car les libéraux-nationaux avaient un grand fonds de bonhomie. Il s'agissait seulement de les caresser un petit peu. Mais s'attaquer si violemment à leurs instincts bourgeois! Jusqu'alors les libéraux s'étaient peu souciés de la religion, plusieurs d'entre eux professaient dans des cercles particuliers leur Voltairianisme ou leur indifférence religieuse. Mais tout d'un coup ils devinrent orthodoxes; en d'autres mots, ils revinrent à leur médiocrité et honnêteté bourgeoises. On ne doit pas leur en vouloir, ils savaient si peu, ils étaient bons pères de famille, ils étaient liés avec la plutocratie; leurs beaux rêves de jeunesse avaient été brutalement violés pas notre défaite en 1864. rêves produits par les chansons enthousiastes sur notre passé glo-

rieux. Les mélodies de nos nobles poëtes du commencement du siècle retentissaient encore dans leurs oreilles. Comme les Stuarts, comme les Bourbons, ils n'avaient rien oublié, rien appris.

M. George Brandes nous enseignait comment toute la vie intellectuelle dépendait de notre naturel primitif, modifié par l'histoire, par le climat, par tout notre milieu, qui nous avait donné nos qualités prédominantes. Je n'ai pas besoin de montrer à un public européen le détail de sa philosophie, l'Europe la connaît depuis plus de trente ans.

Son originalité était dans l'analyse psychologique de poëtes dont il peignait la vie et les œuvres, dans le feu de ses paroles, dans sa verve personnelle qui se communiqua à son auditoire et qui mit du feu à la pondre.

Et l'étincelle alluma bientôt les esprit poëtiques de la jeunesse, ce que nous verrons dans une lettre suivante.

S. SCHANDORPH.

Lettre de Christiania.

Christiania, le 10 Janvier 1884.

Dans la livraison du 25 janvier nous donnions une idée au lecteur de l'état d'agitation où se trouve actuellement notre pays. Il nous faut maintenant détailler les causes qui ont abouti à la mise en accusation du ministère norvégien devant la Haute Cour.

Quelques années après 1870 la majorité libérale décida que les ministres devraient désormais avoir accès au Storthing et répondre directement aux interpellations qui leur seraient adressées. Le gouvernement accepta cette idée et émit en 1874 une proposition de loi à cet effet, tout en demandant les garanties constitutionnelles suivantes :

1. Droit de dissoudre le Storthing et de faire appel à la nation par de nouvelles élections. 2. Fixation à quatre mois des sessions annuelles du Storthing, avec rétributions fixes aux députés. 3· Pensions fixes aux ministres démissionnaires. Il faut savoir qu'en Norvège il n'y a pas de loi pour fixer les pensions. Discuter les mérites de chaque fonctionnaire qui demande la retraite, et régler sa pension en conséquence, a été un des plus chers privilèges de la ma-

jorité, qui a ainsi le pouvoir de récompenser des fidèles et de punir des adversaires.

Comme on voit, le Storthing ne demanda pas même la création d'un sénat. Or le Storthing n'accepta point cette proposition, mais répéta dans trois législatures successives sa résolution. Le roi, secondé par son ministère, refusa de donner sanction à cette loi. Ici s'élève la question du Veto absolu. Nous avons vu que le roi n'a qu'un veto suspensif pour les lois ordinaires. Le litige porte sur la question de savoir si cette disposition se borne aux mesures législatives ou si elle s'étend aux lois constitutionnelles. Il s'agit de savoir si le Storthing a le droit, sans l'aveu du souverain, de modifier ou d'abroger la constitution. Or jusqu'à ces derniers temps il a toujours été reconnu que le Roi a le Veto absolu dans les questions constitutionnelles.

Le Veto absolu n'est pas mentionné expressément dans la Constitution, mais toutes les autorités juridiques sont d'accord qu'il y est reconnu indirectement. Pour écarter tout doute et tout malentendu, déjà le Storthing de 1824 a reconnu en propres mots que le roi avait le Veto absolu dans les matières constitutionnelles.

Après le refus de la sanction royale, le Storthing déclara le 9 juin 1880 que sa résolution prendrait force de loi, le roi n'ayant pas de Veto absolu. Le président du Storthing notifia, en conséquence, et publia cette décision dans la forme accoutumée comme une loi régulièrement votée. Le gouvernement, de son côté, en refusa l'insertion au Bulletin des lois, et le roi demanda à la faculté de droit de Christiania une consultation en règle sur la question en litige. Cette consultation, délivrée en mars 1881, traite la question *ex professo* et conclut que le roi a droit de Veto, aux termes de la constitution, contre toutes les propositions du Storthing qui ne sont pas expressément exceptées de la règle générale ; — que ce Veto est absolu, sauf dans les cas où la constitution décide formellement que les résolutions réitérées du Storthing auront force de loi; — que les dispositions constitutionnelles ne sont pas comprises dans l'exception; — que d'ailleurs la souveraineté étant partagée entre deux pouvoirs, il va de soi que l'un des deux pouvoirs ne peut pas, de sa seule autorité, accroître ses attributions aux dépens de l'autre; — que cette règle a été présupposée par les rédacteurs de la constitution; — et qu'enfin elle a toujours été appliquée et reconnue en pratique.

La majorité a répondu au Veto royal, d'abord en refusant d'augmenter la liste civile du prince royal après son mariage, comme c'est l'usage, ensuite en intentant un procès à tout le ministère. Mais le Storthing, au lieu de faire cet acte d'accusation aussitôt après le prétendu crime, comme c'était son devoir, a attendu pour cela les nouvelles élections de 1882, qui lui fournit une majorité radicale encore plus écrasante (82 sièges contre 32), et l'occasion

de donner à la Haute Cour la composition la plus favorable. Or la Haute Cour est composée du Lagthing comprenant 29 membres du Storthing, et de la Cour Suprême comprenant 9 membres. Jusqu'ici le Lagthing avait été composé des hommes les plus marquants, sans distinction de partis: cette fois il fut composé exclusivement de membres de la gauche. Jusqu'ici la Cour suprême était de 11 conseillers: maintenant le Storthing en réduisit le nombre à 9 en refusant de remplir deux places vacantes. La Cour a représenté l'encombrement des affaires, qui l'obligeait à ne point prendre de vacances; ses plaintes n'ont pas été entendues. Par conséquent, la majorité, dans la Haute Cour, appartient à l'élément politique et aux accusateurs mêmes des ministres.

Il est vrai que cette majorité a pu être sensiblement réduite par l'exercice du droit dévolu aux accusés de récuser le tiers de leurs juges; et les ministres en ont naturellement usé pour éliminer du tribunal leurs adversaires politiques les plus prononcés. Toutefois, la majorité gauche est toujours absolue, soit 17 sur 9.

C'est au mois de mars 1883 que la mise en accusation du ministère a été votée. Le Conseil d'État est inculpé :

1° D'avoir conseillé le refus de sanction à la décision relative à la participation des ministres aux délibérations du Storthing, et d'avoir ainsi provoqué une résistance nuisible à l'intérêt public, et conduit le gouvernement à prétendre un droit de Veto que la constitution lui refuse ;

2° D'avoir conseillé le refus d'autorisation et d'armement des milices volontaires, fondées par le parti gauche;

3° D'avoir conseillé le refus de sanction à la décision par laquelle le Storthing s'attribue la nomination de deux des administrateurs des chemins de fer de l'État.

Les deux derniers chefs d'accusation sont secondaires, mais non sans intérêts. Par le 2e la majorité demande en réalité au gouvernement de solder une « armée parlementaire, » destinée, de l'aveu des chefs mêmes du parti gauche, à défendre les droits du Storthing contre quiconque veut les entraver. La majorité prétend même que le gouvernement est obligé d'employer les sommes votées selon la volonté du Storthing, quel qu'en soit le but. Le 3e chef montre la tendance toujours croissante de la majorité à s'ingérer dans le domaine de l'administration.

Le procès s'est ouvert au mois d'août 1883 et dure encore au mois de janvier 1884. Nous avons parlé du droit de récusation. Le nombre des accusés étant de onze, il est évident que, s'ils avaient voulu s'entendre pour porter leur récusation sur des noms différents, ils auraient pu frapper le tribunal entier d'incapacité. C'est pourquoi on a cru devoir diviser l'action et intenter onze actions séparées aux onze membres du ministère. En vain les accusés ont-ils déclaré qu'ils ne se serviraient pas d'une telle manœuvre, et qu'ils récuseraient

tous les mêmes membres de la Haute Cour; le comité d'action a persisté, trouvant la division plus convenable. Il va sans dire que les avocats des deux côtés déploient toute leur habileté.

Le procès du premier accusé, M. Selmes, président du conseil, dure encore; il sera probablement terminé à la fin de janvier; les autres procès ne finiront qu'au mois de mars. On prévoit que les ministres seront destitués et déclarés incapables de remplir aucune fonction de l'État. La plupart d'entre eux n'ayant pas de fortune, c'est les condamner à la misère, et cela parce qu'ils ont suivi leur conviction comme le leur enjoint la constitution. En effet, le grand chef du parti, M. Sverdrap, a dit déjà ouvertement: « ils sont déjà condamnés. » Et le poète Björnson, qui exhorte le parti radical par ses chansons guerrières — il a déjà écrit une espèce de Marseillaise pour les milices nationales — et par ses fulminants articles de journaux, maintient que la haute Cour est « un tribunal du peuple, » dont c'est l'obligation irrécusable de formuler le jugement prononcé déjà par les élections.

Ne pouvant, atteindre la personne royale, dont l'inviolabilité est proclamée par la constitution, la mejorité s'en prend aux conseillers de la couronne. En les condamnant du premier des chefs cités, le Storthing proclame son omnipotence constitutionnelle et réduit le pouvoir royal au rôle d'exécuteur des décisions du corps législatif.

Ce n'est pas la première fois qu'un procès politique est intenté par la représentation nationale à un cabinet norvégien; le fait s'est présenté six fois depuis la mise en vigueur de la constitution de 1814; mais les actions précédentes ont abouti à des acquittements. Cette fois, le Storthing paraît décidé à faire un exemple. Le seul espoir des conservateurs est dans le roi, qui comme on sait, est un des plus éclairés de l'Europe.

Le conflit s'accentue donc de plus en plus gravement. La politique envahit tout et gâte tout, jusqu'au bonheur des familles. Les meetings orageux se multiplient; les démagogues crient à la tyrannie, et dénoncent les conservateurs et les fonctionnaires. D'autre part le gouvernement aussi a des avocats zélés qui dernièrement ont commencé une compagne contre les démagogues, se présentant à chaque meeting pour réfuter leurs arguments. On dit que le peuple commence à les écouter et quelques-uns croient même qu'il se prépare un changement dans l'opinion publique. Le fait est que presque un tiers des votes de la campagne sont pour le gouvernement, et que des adresses loyales, souscrites par des milliers de gens, viennent chaque jour assurer le gouvernement de la sympathie des campagnards.

Au dire de quelques-uns nous ne sommes pas loin d'une révolution. D'autres opinent que l'affaire s'apaisera sans trop de bruit. On a toujours cru que les gens du nord avaient un caractère paisible, sensé, même un peu phlegmatique. Pendant ces années-ci, c'est

tout le contraire. Tout le pays est dans une agitation fébrile. En ce moment, les Italiens se montrent plus sensés, plus tranquilles que les Norvégiens, et nous pouvons ajouter les danois. La Norvège et le Danemark sont deux guêpiers où fourmillent et s'agitent tous les excès, toutes les exagérations d'un radicalisme extrême. Mais je crois aussi que toute cette agitation n'est point naturelle, en Norvège du moins. C'est une fièvre aigue, qui passera un jour.

En attendant « la fin, » le Storthing aura repris ses séances au commencement de février, ce qui ne contribuera guère à débrouiller les choses. Et comme si cela ne suffisait pas, toutes les unions libérales de tout le pays enverront des représentants à un congrès convoqué à la fin de Janvier à Christiania, apparemment pour surveiller de plus près la marche des affaires. Tout cela ressemble beaucoup trop à un « comité du salut public » pour être tout à fait rassurant.

En attendant l'issue de cette lutte, je constate que le pays n'a point fait les grands progrès qu'on s'était promis depuis que la gauche est au pouvoir. Les libéraux ont commencé par lésiner sur les appointements et les pensions; ils ont fini par tripler les dettes de l'État, qui de 33 millions de couronads sont devenues de 100 millions, surtout par la construction précipitée de nouvelles lignes de chemins de fer, en partie peu nécessaires, et certainement au-dessus des ressources du pays. Les affaires languissent; notre crédit souffre. Espérons que cet état de choses va finir un jour sans trop grands orages, et que le pays pourra reprendre enfin le paisible travail de l'industrie, du commerce et de la science.

SPECTATOR.

LETTRE DE ROME

Notre éminent rédacteur de la *Chronique politique* nous adresse la lettre suivante, que nous publions avec le plus vif regret.

Rome, le 30 janvier 1884.

Mon cher Comte,

Lorsque vous avez eu la grande et heureuse idée d'une *Revue Internationale*, il vous a paru que votre publication ne pouvait demeurer étrangère à la politique, et vous êtes venu me chercher dans ma solitude pour solliciter mon concours et m'engager à être ce chroniqueur impartial que vos vœux souhaitaient. Malgré l'oubli dans lequel j'aimais d'être laissé, réchauffé par votre parole éloquente, rajeuni par des rêves que j'ai longtemps caressés moi-même, j'ai cru avec vous que je pourrais être utile à votre œuvre. Je n'ai pas honte de vous dire, qu'entraîné par le désir de vous aider à abattre les barrières qui séparent les peuples, je n'ai pas suffisamment calculé la gravité de la tâche que vous vouliez bien me confier. « Au delà des confins, on voit toujours l'ennemi et on lui soupçonne des intentions hostiles. Ce grand malentendu, créé par la politique, a aussi exercé son influence funeste sur la littérature. » Je cite vos propres phrases, car elles sont justes. Ce qui est un obstacle à vos rêves humanitaires, ce ne sont ni les races, ni les langues, ni les religions. Le progrès nivelle tout cela de jour en jour et facilite l'entente. L'obstacle sérieux, véritable est dans la politique et c'est justement ce formidable obstacle que nous avons présumé à tort de pouvoir aplanir. Vous avez eu de moi une opinion trop haute et je m'y suis laissé prendre à cause de la confiance en soi-même que l'amour du bien inspire à ceux qui ne sont pas encore entièrement revenus de leur optimisme. Je reconnais, maintenant, l'inanité de mes efforts. La politique n'est pas un adversaire commun ; de nos jours, elle est malheureusement pénétrée dans toutes les couches de la société et tient à son service toutes les passions depuis les plus généreuses jusqu'aux plus ignobles, depuis les plus silencieuses jusqu'aux plus bruyantes : pouvais-je espérer que ma voix serait écoutée au milieu d'un si grand tapage ? que mon appel à la paix désarmerait les haines que nous déplorons ? Remarquez, mon cher Comte, que les meilleurs éléments sociaux, ceux qui n'ont plus besoin d'être

convaincus, après avoir couru la bague dans la lice politique, se sont retirés désabusés, craignant d'y laisser leurs traditions d'humanitarisme et d'honnêteté. Eux, comme moi, ont cherché en vain d'endiguer et de diriger le courant fougueux qui les enveloppait et n'ont trouvé de salut que sur la berge. Si notre but n'était autre que mettre d'accord sur la politique les Italiens, il serait encore bien au dessus de nos forces; que n'est-il pas plus difficile d'amener à une entente les peuples de l'Europe, que tant de rancunes et de jalousies dressent les uns contre les autres!

Décidément la tâche nous déborde et il vous faut chercher ailleurs le chemin qui doit vous conduire à la victoire. Laissez la politique suivre sa parabole ascendante sans trop vous en préoccuper; demeurez fidèle à votre programme, aux nobles paroles que vous avez placées en tête de la première livraison de votre *Revue*. Dans le monde littéraire, vous n'avez pas d'ennemis à combattre; les meilleurs viendront vous offrir leur concours désintéressé; pas d'orages, pas de dangers, pas d'abîmes dans le champ clos des lettres, des beaux-arts, des sciences; la paix y règne souveraine. Soyez le port ouvert aux intelligences que la mer bouillonnante de la politique a jetées à la côte et à toute la légion des travailleurs paisibles et honnêtes qui préfèrent le terrain solide à la houle inconstante et trompeuse; soyez le soleil vivifiant, qui comme votre Indra, lutte contre les démons des ténèbres et apaise les éléments sans autre resource que la douce chaleur de ses rayons bienfaisants. Supprimez la chronique politique; elle ne vous rend pas en résultats réels les embarras qu'elle peut vous causer et le tort qu'elle fait au caractère internationale et indépendant de votre *Revue*. Vous avez dû vous défendre à la suite d'un article de M. Trezza, qui cependant, signé de lui, mettait à couvert la responsabilité du Directeur; vous devriez vous défendre un de ces jours contre l'interprétation que l'on donnerait aux phrases de votre chroniqueur anonyme. Car, réfléchissez-y, la chronique politique, signée ou non, demeure sous votre responsabilité et doit être considérée comme un développement logique de votre programme. La valeur du concours qu'elle vous prête, a été jugée sévèrement, mais justement, au delà de la Manche, dans cette vieille Angleterre où le sentiment pratique des choses domine et règle les mouvements de la fantaisie. Suivez les conseils que la *Saturday-Review* et l'*Athenæum* vous donnent.

Quant à moi, je rentrerai volontiers dans le silence que je n'ai rompu que pour vous être agréable. Je pèse vos paroles d'un jour et le jugement que l'on porte sur ma collaboration; votre idéal demeure beau et noble à mes yeux, mais le jugement des Revues anglaises a quelque chose de plus convaincant pour moi,

car il est dans le vrai; je me rattache donc à ce dernier dans la persuasion de servir mieux votre idéal par mon silence que par ma collaboration.

Agréez, mon cher Comte, les souhaits sincères que je forme pour le triomphe de vos idées généreuses.

***

Nous remercions notre collaborateur des vœux qu'il fait pour le succès de notre œuvre. Neus étions sincérement persuadés d'avoir trouvé en lui notre aide le plus puissant et le plus sympatique, en ce qui concerne l'application des principes pacifiques à la politique internationale. Sa longue expérience des hommes et des choses et l'équité de ses jugements nous rassuraient entiérement. Nous savions bien que nous aurions dû répondre seuls de la chronique politique; mais cette responsabilité ne nous pesait aucunement.

L'Italie est une nation jeune, cela est vrai; mais puisqu'à l'étranger, malgré notre jeunesse, on nous a fait la réputation d'être tout un peuple de Machiavels, nous tenions à prouver que Machiavel même a du bon lorsqu'il se passionne pour une idée humanitaire. C'est la politique qui nous sépare; nous aurions donc désiré de faire œuvre de conciliation sur le terrain politique. — Puisque notre chroniqueur croit notre rêve irréalisable nous ne désirons point le remplacer; il était selon notre cœur; nous lui réserverons sa place chaque fois qu'il jugera convenable de la reprendre.

Pour le moment les trois étoiles vont disparaître de notre *Revue;* mais nous ne renonçons point à l'intention de publier, de temps en temps, des études approfondies sur des questions politiques spéciales, au point de vue international. Les chroniques politiques qui ont paru dans les trois premiéres livraisons de la *Revue Internationale,* ont servi en attendant à développer une partie de notre programme conciliant et pacifique. — C'est à ce point de vue que nous leur attachons toujours du prix, même si les événements dans leurs évolutions imprévues semblaient exiger des appréciations différentes.

Dans les moments de confusion on sera toujours obligé de revenir aux principes. C'est pour servir un grand principe que notre *Revue* a pris naissance; elle lui sera donc fidèle jusqu'au bout et trouvera par lui un écho dans tous les cœurs qui comme le nôtre placent l'humanité au dessus des haines politiques et des jalousies nationales.

LE DIRECTEUR.

BULLETIN DES LIVRES

I. Pizzi : *Manuale della lingua persiana* (8° p. 490, Leipzig, Gerhard). — C'est pour mettre tout le monde à même de comprendre et goûter les beautés de la grande épopée persane que M. le professeur Pizzi de l'Institut Royal de Florence a conçu l'heureux projet de consacrer un Manuel spécial à l'étude de la langue du *Livre des Rois*. Nul n'était plus compétent que lui comme le prouvent ses travaux antérieurs publiés soit séparément soit dans le *Museum* et autres *Revues*. Le nouvel ouvrage qu'il vient de donner au public dans le but indiqué répond parfaitement à son but. Une grammaire courte (45 pages) mais substantielle et très-suffisante met en très-peu de temps le lecteur au courant de tout ce qu'il doit savoir pour aborder utilement la lecture du grand poème. L'anthologie nous donne après une introduction générale un nombre considérable d'extraits et de plus une analyse générale du poème dans laquelle les morceaux choisis sont enchassés chacun à sa place dans l'ensemble. Le lecteur en acquiert ainsi une idée complète. Des traductions très bien faites habituent progressivement le lecteur à la manière d'écrire du poëte. Enfin un excellent dictionnaire et des notes grammaticales répandues dans l'anthologie résoudront toutes les difficultés que le texte pourrait présenter. L'utilité du lexique s'étend même au déla ; il pourra rendre de grands services aux études de linguistique et de grammaire comparée. Notons encore qu'en apprenant l'idiome du Firduti on n'aura point perdu son temps car il ne diffère, pour ainsi dire, en rien de la partie éranienne du Persan moderne.

Le savant auteur aura rendu par cette importante publication un service signalé aux études de langue et de littérature et nous l'en félicitons de tout cœur. Puisse-t-il atteindre son but et répandre la connaissance d'un chef d'œuvre méconnu du génie humain.

Yorick. (Avv. P. Ferrigni) : *La Storia dei Burattini*. (Firenze, tipografia editrice del *Fieramosca*). — C'est le premier volume d'une série qui aura pour titre *Vingt années au Théâtre*. Voici un merveilleux début d'une œuvre considérable, que personne en Italie ne peut se vanter de produire, si ce n'est ce critique de premier ordre, ce charmant et profond esprit devenu à la fois populaire et célèbre dans toutes les classes sociales de la péninsule, sous le nom de Yorick. On s'est plu à appeler ce critique illustre le Gauthier du feuilleton italien. Comme coloriste l'analogie existe et on peut l'accorder ; mais elle s'arrête là. Car Yorick ne procède de personne, il est lui, il est Yorick, et cela peut lui suffire. Il a un autre point de ressemblance non pas seulement avec Gauthier, mais avec les critiques de grandes allures ; seulement ceci ne regarde ni la manière, ni le style, cela se rapporte à l'œuvre toute entière, à l'œuvre qui restera par le talent de l'auteur. Rare mérite pour tous ceux qui se sont dépensés en petite monnaie dans le jour-

nalisme, dans cette production hâtive et forcée qui consume aussi vite qu'elle est vite consommée. Voici donc le premier volume de cette œuvre, et on ne pouvait mieux débuter. Toutes les qualités de style et d'érudition, de humour et de bon sens, d'élégance et de couleur qui distinguent l'auteur y ont trouvé leur placement. Et que de choses bonnes à savoir, ou agréables à connaitre, on apprend dans ces quatre cents pages! On y voit la genèse des premières marionnettes dans l'antiquité et le développement progressif de ce théâtre si humain, hélas! jusqu'au dernier mot de l'art dans les *Pupazzi* de M. Mercier de Neuville.

A. Ademollo : *Il Matrimonio di Suor Maria Pulcheria, al secolo Livia Cesarini.* (Roma, A. Sommaruga & C.ᵉ 1883). — Ce récit du mariage d'une oblate n'est point une œuvre d'imagination, ainsi que pourrait le faire supposer son titre; c'est au contraire une curieuse étude historique d'événements et de mœurs bien faits pour tenter la plume d'un fin lettré et d'un érudit comme M. Ademollo. S'appuyant sur des documents authentiques et inédits, ainsi que sur des mémoires des temps, l'auteur exhume la société romaine au dix-septième siècle et nous la montre en action, à propos d'un fait de chronique, qui aurait pu allumer une guerre civile et même compromettre des relations diplomatiques. Le tableau de cette société corrompue, perfide et âpre à toutes sortes de curées est on ne peut plus intéressant, soit par les personnages que l'on y voit représentés, soit par le sentiment que l'on éprouve de la véracité de ce qu'on lit, soit parce que les documents, cités dans le langage cru et sans fard de l'époque, nous montrent le dessous des cartes. Il y a de tout dans ce petit livre de cent cinquante pages, et l'on y voit défiler tout ce que Rome renfermait de marquant dans ses murs, sous le Pontificat de Clément X. Rapacités de grands seigneurs et de Cardinaux, abus de pouvoir et vengeances de toute sorte, fourberies d'abbés débauchés, dignes des plus retors scapins, et ruses de nonnes fatiguées du cloître, coups d'arquebuse et mariage en coup de foudre, amours et haines, procès, lune de miel, rien n'y manque. Et tout cela a fort grand air; car tout cela porte les noms des Colonna, des Orsini, des Altieri, des Cesarini; et à tout cela se mêlent le Pape, les Cardinaux, les Ambassadeurs du Roi très Chrétien et du Roi très-Catholique, et jusqu'au Grand Roi; jusqu'à Louis XIV lui-même, qui écrit du camp de Besançon, le 23.ᵉ jour de Mai 1675, une lettre fort aimable à la nonne mariée, dans laquelle il lui dit d'avoir pour agréable la prière de vouloir tenir « *sur les fontes de baptime* » le fils qu'elle espère de son mariage. Si tout n'était pas authentiquement prouvé par des documents irrécusables, tout cela sonnerait comme un beau roman de cape et d'epée; et ce serait à se dire que le grand amuseur Alexandre Dumas n'aurait pas trouvé mieux.

David Levi : *La mente di Michelangiolo.* (Milan, G. Brigola 1883). — La « *mente* » en italien, ne veut pas dire seulement l'esprit; la « *mente* » c'est l'homme moral et l'homme intellectuel, c'est l'esprit, l'âme et le génie, c'est la synthèse d'une personnalité humaine. Aborder un colosse tel que Michel-Ange n'est pas le fait de tout le monde, l'aborder en posant nettement le problème par un pareil titre, c'est déjà le comprendre. Aussi le nouveau livre que vient de publier M. Levi est une remarquable étude critique d'art et d'histoire, ainsi qu'une reconstruction savante de la grande et lumineuse personnalité de Michel-Ange.

Dans la première partie de cette étude intitulée *La Chapelle Sixtine*, l'auteur se fait l'interprète

de ce poème grandiose du pinceau, de cette vaste épopée qui n'a son pendant que dans l'épopée Dantesque, dont elle est pour ainsi dire le complément.

C'est pour en saisir les sens les plus cachés que M. Levi examine l'état politique, social et intellectuel de l'époque qui a vu naître et où s'est développé le génie de Michel-Ange. Dans la seconde partie, c'est l'homme que l'on étudie, l'homme dans le fils et dans le citoyen. « Car, pour bien comprendre ce géant, il ne suffit pas d'examiner l'artiste et son œuvre, il faut mettre en lumière l'homme. L'homme dans la vie privée et publique explique l'artiste; celui-ci éclaire l'homme. Victoire Colonna, avec cette intuition merveilleuse des femmes de grand cœur et de grand esprit, proclamait bien haut qu'elle ne savait pas s'il fallait admirer davantage l'homme ou l'artiste, l'œuvre ou le caractère. » Et voilà, dans une troisième partie, intitulée « Victoire Colonna » voilà paraitre la femme et les amours; une noble figure de femme, de nobles amours dignes d'un pareil génie. Et voilà aussi le poète, épanchant en ondes rhythmiques le trop plein de son âme vraiment immortelle, voilà le penseur fouillant les problèmes ardus de l'esprit, pendant que l'artiste spiritualise la matière. Ces deux dernières parties, où trouve sa place l'anecdote authentique, sont aussi attachantes que le meilleur des romans; seulement, ici, le roman est vrai, et le héros s'appelle Michel-Ange.

Il fallait d'ailleurs cette préparation savante et bien entendue pour aborder l'artiste et son œuvre, que M. Levi analyse, au point de vue philosophique, historique et artistique, avec une rare élévation et une non moins grande compétence. C'est à cette étude de haute critique que sont réservées les trois dernières parties de l'ouvrage en question, qui forme ainsi un ensemble parfait, et d'un intérêt véritablement exceptionnel.

Paulo Fambri: *Critiche Parallele, L'Amore di tre Barbari. (Otello - Orosmane - Maometto II) Blody Mary. (Marie Tudor - Queen Mary).* — (Padova, Fratelli Salmin, Editori, 1884). — Soldat et législateur, littérateur et savant, homme de pensée et homme d'action, M. Fambri est un de ces talents à la fois variés et profonds, à qui tout réussit. Nature richement douée, à tous les points de vue, il vient de livrer au public un nouveau livre dont il s'excuse avec une bonne grâce parfaite et dont le lecteur lui sait un gré infini. C'est une étude de haute et fine critique, marquée au cachet tout spécial de l'auteur, où les amours puissantes de ces trois célèbres barbares sont étudiées au point de vue humain, historique et littéraire. Rien de plus attachant que cette lecture, et rien de plus instructif aussi. On se retrouve là en fort bonne compagnie. Shakespeare, Voltaire et Vittorio Salmini font les honneurs de la première partie du volume; V. Hugo avec *Marie Tudor*, Tennyson avec *Queen Mary* vous entretiennent en suite. Tout cela est enrichi de notes fort intéressantes, souvent inédites et toujours utiles, qui font de ce volume une bonne fortune pour les érudits, ainsi que pour les simples amateurs.

Dott. Domenico Gaspari: *Memorie storiche di Serrasanquirico.* (Roma, tip. editrice C. Corradetti, 1883). — Les gloires du plus petit hameau comme celles de la plus grande cité sont des gloires précieuses et doivent augmenter le patrimoine de l'honneur national. C'est ce qu'a bien compris et mis en pratique l'auteur de ce curieux recueil de documents, extraits des archives de Serrasanquirico, gentille et pittoresque petite ville de la Marche d'Ancône. M. le docteur Domenico Gaspari n'a certes pas donné

une Histoire réelle et complète, une Description minutieuse et parfaite des faits et gestes des habitants de cette localité, et moins encore une Critique artistique ou scientifique de ses édifices publics et privés; mais, tel qu'il est, son livre rend un bon service aux érudits et même aux simples amateurs, désireux de connaître les phases de l'existence d'une antique commune italienne.

D.r° C.° Luigi Falconi: *Pietro Metastasio. Discorso.* (Vienne, Guglielmo Frick. libraire de la Cour Impériale et Royale, 1883). — On à célébré, naguère, le Centenaire de la mort de Métastase, à la fois à Rome et à Vienne; un discours d'un lettré aussi distingué que M. Falconi est donc venu augmenter fort à propos les feuilles de laurier dont on a de nouveau couronné le charmant poëte. Nous avons lu quelques publications de même genre, écloses pour cette même circonstance et nous n'hésitons point à placer celle-ci parmi les meilleures. D'ailleurs, habitant Vienne, M. Falconi se trouvait sur le théâtre même des plus grandes gloires du poëte, et, par conséquent, comme inspiré par sa mémoire.

Percy Bysshe Shelley von **H. Druskovitz.** (Berlin, R. Oppenhein, 1884). — La gloire du poëte de *Prometheus unbound* et de *The Cenci* croît toujours. Quoique un peu tard, c'est d'abord sa patrie même qui rend justice à l'homme comme au poëte; et des hommes de mérite comme W. M. Rossetti et J. A. Symonds honorent en lui leur maître. Chez nous ce sont MM. Chiarini et Nencioni qui depuis des années ont reconnu son mérite littéraire et les aspirations nobles de son âme. Et pendant qu'en France, il y a quelques mois, la *Revue Britannique* publia un essai rémarquable par son objectivité, nous recevons de l'Allemagne une étude étendue sur la vie et sur les œuvres de ce grand idéaliste. En général nous ne pouvons qu'approuver l'exposition de l'auteur; mais admirateurs du poëte, nous aurions néanmoins désiré une critique plus objective des premiers poèmes, surtout de *Queen Mab* et de *Laon and Cythna*, créations beaucoup trop abstraites. Quant aux données biographiques et à la caractéristique morale. nous nous trouvons parfaitement d'accord avec l'auteur, sauf la cause prétendue de la fin du poëte dans la Méditerranée, sur laquelle le directeur de cette *Revue* s'est prononcé il y a quelques années dans l'ancienne *Rivista Europea*.

Garibaldi: *Mittheilungen aus seinem Leben* von ELPIS MELENA. (Nebst Briefen des Generals an die Verfasserin. 2 vol. in 8° Hannover, 1884). — Il y a là quelques renseignements nouveaux sur les événements d'Aspromonte et de Mentana, sur le but du voyage de Garibaldi en Angleterre, sur son aversion pour Mazzini, qu'il n'a jamais compris; de plus quelques détails sur Hugo Bassi, sur le cardinal Bedini, sur la complicité secrète du gouvernement italien avec le révolutionnaire et quelques autres particularités: tout le reste regarde la vie privée du solitaire de Caprera et ses rapports intimes avec l'auteur. Vraiment, nous aurions préféré plus d'ampleur et de connexité; mais peut-être un si noble amour — que nous avons déjà admiré dans les autres livres de cet auteur relatifs à la vie de Garibaldi — a-t-il été blessé pendant les dernières années du général. Cependant ce que l'auteur nous donne est intéressant; c'est une œuvre qui sera même indispensable au biographe futur du héros, en lui révélant pourquoi les quelques faiblesses qu'il avait n'ont jamais pu obscurcir la noblesse de l'âme de ce grand patriote.

Ing. GIOVANNI BOMBASSEI, *Gerente responsabile.*

Revue des Revues[1]

La Revue des Deux Mondes.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 50 fr. - Département: 56 - Étranger, dans l'Union postale: 62.

15 JANVIER.

Études Diplomatiques. - La première lutte de Frédéric et Marie-Thérèse, d'après des documents nouveaux. - La retraite de Prague (le duc de BROGLIE). - Mademoiselle Blaisot, deuxième partie (MARIO UCHARD). - Victor Cousin et son œuvre philosophique. - II. Le cours de 1818: Le vrai, le beau et le bien. - Le cours de 1820: Leçons orales (PAUL JANET). - Les nouveaux romanciers américains. - III. George W. Calle (CH. BENTZON). - Études et souvenirs: La légende d'un théâtre et d'un chanteur (M. H. BLAZE DE BURY). - Revue dramatique (M. L. GANDERAU).

1er FÉVRIER.

Mademoiselle Blaisot, troisième partie (MARIO UCHARD). - La marine des Empereurs et les flottilles des Goths (JURIEN DE LA GRAVIÈRE). - Histoires d'hiver (EUGÈNE MELCHIOR DE VOGUÉ). - La charité privée à Paris. - V. L'œuvre des jeunes poitrinaires (M. MAXIME DU CAMP). - Victor Cousin et son œuvre philosophique. - III. La disgrâce. - Cousin et Hègel: Correspondance inédite. Leçons de 1828 (PAUL JANET). - Revue littéraire: - Lettres de Gustave Flaubert et de George Sand (F. BRUNETIÈRE).

La Nouvelle Revue

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 50 fr. - Départements: 56 - Étranger, dans l'Union postale: 62.

15 JANVIER.

La Société de Berlin (Fin) (M. le comte PAUL VASILI). - Lettres à George Sand (Suite et fin) (GUSTAVE FLAUBERT. - L'Amiral (Deuxième partie) (M. Ch. LOMON. - Le Docteur Marchand (M. Adolphe Badin.

1er FÉVRIER.

Les origines de l'Alchimie (M. BERTHELOT). - Souvenirs d'un voyage au Soudan (F. DE LESSEPS). - Une politique parisienne (EDGARD MONTEIL). - L'Amiral (CH. LOMON). - Manet (G. DUBUFE). - Le Théâtre de Riquiqui (GEORGE PRICE). - Revue du théâtre.

La Nuova Antologia

Si pubblica due volte al mese in Roma, in fascicolo di 200 pagine - Prezzi d'abbonamento: per un anno, in Italia L. 42 - per l'Unione postale L. 46 - per l'America 52.

15 JANVIER.

L'umorismo e gli umoristi (E. NENCIONI). - Maria D'Aragona Marchesa del Vasto (F. FIORENTINO). - Le funzioni dei centri nervosi (ANG. MOSSO). - Dal libro dei Ricordi. Novella (ANT. GIULIO BARRILI). - L'ordinamento strategico della nostra marina (P. COTTRAU). - Quattro idilli di Teocrito (G. ZANELLA). - Rassegna delle letterature straniere (A. DE GUBERNATIS) Rassegna politica.

1er FÉVRIER.

Francesco De Sanctis (P. VILLARI). - Riti nuziali (VALENTINO GIACHI). - Armi di pietra (PAOLO LIOY). - Girolamo Aleandro e Carlo V (R. BONGHI) - La Ginevra italiana (EDMONDO DE AMICIS) - I nuovi casi di Romagna (UN AMICO DI MASSIMO D'AZEGLIO). - I crepuscoli (P. TACCHINI) - Rassegna politica.

La Revista de Espana

Ve la luz publica lo dias 10 y 25 de cada mes, en quadernos de 160 paginas — Precios de la suscricion - Madrid, un anno, 40 pesetas - Portugal 50 - Ultramar y extraniero 60 - Americas 75.

10 JANVIER.

Un catedratico inmortal (Luther) (E. CASTELAR). - Como nos juzgan los Frances (A. M. FABIÉ). - Los campos escolares (F. GINER DE LOS RIOS.) - El pauperismo en Andalucia (PH. HAUSER). - Un soldado de Espana (A. WEIL). La boda de un incasable (S. LOPEZ GUIJARRA.

25 JANVIER.

Elle ne nous est point arrivée.

[1] *Lector* nous envoyant de temps en temps une analyse du contenu des principales Revues Russes, nous indiquerons dans ces deux pages, le 10 de chaque mois, les principaux articles de quelques grandes revues de l'Occident.

Nord und Sud

Eine deutsche monatschrift herausgegeben von Paul Lindau, prix de l'abonnement annuel pour l'Allemagne, 24 marks. Breslau Schottlaender.

FÉVRIER.

Aus der Art, eine märkische studie (PHILIPP ZU EULENBURG). - König und Priester (JOHANNES SCHERR). - Joseph Joachim (Ed Hanslick avec portrait de Joachim). Die umgestaltung des Menschengeschlechtes (C. KLEBS). - Manuela (CARL ROBERT). - Aus der Berliner Verbrecherwelt (PAUL LINDAU)

The contemporary Review

Monthly review; London Ibister and Com pany - Price: Half-a-Crown.

FÉVRIER.

The New Toryeme (HERBERT SPENCER) - The Chur courts commission (THE BISHOP of Liverpool) - The Ir Land act and land system (W. O'Connor Morris) - Po tery old and new (Jennie J. Joung) - Parliament a the Government of India (John Slagg) - The Hous of the London poor - The Christian Revolution (M. Lilly) - The Outlook in Egypt (BARON MALORTIE).

Deutsche Rundschau

Herausgegeben von Julius Rodenberg; Berlin, Petel - Prix de l'abonnement annuel pour l'Allemagne, 24 marks.

FÉVRIER

Der schöne Valentin (HEL. BÖHLAU) - Jessonda (PH. SPITTA) - Pergamon (U. MILCHOEFER) - Iwan Turgeniew's Literatur und Lebenserinnerungen - Ueber den gegenwärtigen stand der Polarforschung (FR. RATZEL). - Zwischenspiel und bewölkter Himmel (SALVATORE FARINA) - Zwei Romane (OTTO BRAHM) - Mach's Mechanik (L. SOHNCKE).

Osvèta

Listy pro rozhled v umeni vede a politi redakci a vydánim Vácslava Vlcka, w chazi dne 25 kazdeho mesice.

25 JANVIER.

Chorvatska ustava a pomer jeji K. Unram Ja Udce) - Zvuky slovanske (FRANTISKA Kyseleho) - Zvy vovani stare zebracky (KAROLINA SVETLA) - Po trudu (JOS. JAKUBCE) - Frantisek Smolka (J. AR Moravsti Kopanicari (FR. BARTOSE) - Narodni jako dilo umelecke (RENATA TYRSOVA) - V. Brozik a Jan Hus (KAREL CHYTIL) - Ceska spevohra (EM. CHW

Unsere Zeit

Deutsche Revue der Gegenwart herausgegeben von Rudolf von Gottschall Leipzig, Brochaus — Prix de l'abonnement annuel pour l'Allemagne 18 marks.

FÉVRIER

Schiffruch, novelle (E. DRLY) - Die Wiener Theater (FERD. GROSS) - Sicilische Skizzen (AUG. SCHNEEGANS) - Leon Gambetta (H. Bartling) - Die neuesten römischen Ausgrabungen, insbesondere am Palatinus (KONST. WINTERBERG) - Korea in Vergangenheit und Zukunft (E. OPPERT) - Deutsche Dialekte und dialektdichter (KARL BRAUN-WIESBADEN) - Zur Charakteristik der pflanzenwelt der Tropen (MORITZ WILLKOMM).

Bibliothèque universelle et Revue Suiss

Paraît à Lausanne au commencement chaque mois par livraison de 224 pages Prix de l'abonnement annuel: pour Suisse 20 fr. - Union postale 25 fr. - A tres pays, 32 fr.

FÉVRIER

En pays slaves (A. DE VERDILHAC) - Karouna, r velle hindoue (A. GLAREON) - La religion. l'instr publique et les mœurs au Canada (E. RÉVEILLA Madame d'Epinay à Genève (L. PEREY et G. MA Nice et ses environs (LOUIS FAVRE) - La Marche N (BJORNSTJERNE BJÖRNSON) - Chronique parisienne - nique italienne - Chronique allemande - Chronique glaise - Chronique russe - Chronique suisse - Chr politique.

. . . J'y gagne cependant de pouvoir applaudir, en connaissance de cause, à l'idée qui vous a inspiré cette intéressante publication. Je comprends toute l'utilité dont elle peut être pour mettre en communication intellectuelle le public eclairé des divers pays d'Europe, et faire cesser un des malentendus qui règnent encore et troublent souvent la bonne harmonie des relations internationales, malgré la fréquence et la rapidité des communications maritimes. Veuillez croire à tout mon désir de vous seconder.

Paris. DUC DE BROGLIE.

Cette revue, unique dans son genre, va être couronnée, je n'en doute pas, d'un succès immense.

Stokholm, 5 janvier.

EMELYE FLYGARE CARLÉN.

J'ai été fort satisfait du premier numéro qui me paraît solide et varié. PAUL JANET.

Certamente la impresa della *Rivista Internazionale* svolgerà il più simpatico sentimento fra gli amici del vostro bello paese, al quale incombe specialmente il dovere di coltivare il genio dell'internazionalità. Dopo i miracoli della nazionalità compiuti in Italia, speriamo che la *magna parens frugum, saturnia tellus* riprenderà il suo posto naturale fra i paesi chiamati dalla provvidenza ad insegnare la dottrina della giustizia internazionale.

Monaco di Baviera, 3 novembre.

FR. VON HOLTZENDORFF.

Der Plan Ihres neuen Unternehmens hat mich durch die Grossartigkeit überrascht; undsicherlich, wenn es Ihnen gelingt, das Programm zur Ausführung zu bringen, so wird die *Revue Internationale* in der periodischen Literatur der Gegenwart eine Epoche bezeichnen.

Berlin, 1 november.

JULIUS RODENBERG
Directeur de la *Deutsche Rundschau*.

I think your idea of *Revue Internationale* is zeitgemäss and I hope it may be successful.

Oxford, 4 novembre. F. MAX MULLER.

Faccio voti che l'impresa trovi quella riuscita che, per mio, le assicura il nome De Gubernatis.

Monaco. FERD. GREGOROVIUS.

Glückauf zu Ihren neuen grossen Unternehmen!

München, 22 XII 83.

PAUL HEYSE.

J'ai reçu le 1.er numéro de la *Revue* et je vous envoie mes remerciements, mes félicitations sincères et chaleureuses. Il me semble très rempli et il contient des articles d'un haut intérêt.

Leyde, 26. C. P. TIELE.

J'ai vu avec joie que Vous entreprenez la publication de la *Revue Internationale*. Elle excite mon plus grand intérêt, et je suis convaincu qu'elle sera accueillie avec bonheur par tous les hommes intelligents.

Berlin, le 25 Décembre. A. R. RANGABÉ.

Ihre *Revue Internationale* ist in meinen Händen, und mit ausserordentlicher Genugthuung habe ich Ihre Einleitung gelesen. Ich beeile mich, Ihnen meine ganze Bewunderung für die Grösse Ihres Geistes und die Wärme Ihres edlen menschlichen Herzschlages auszudrücken, und wünsche an diesem letzen Tage des Jahres Ihnen und Ihrem neuen Unternehmen viel Glück und Segen für das neue Jahr.

Potsdam, 31 décembre.

GERHARD VON AMYNTOR.

J'applaudis cordialement à votre projet et aux sentiments généreux qui vous l'ont suggéré.

Paris, 30 octobre. G. DE MOLINARI.

Comprehendo o valor sociologico de uma tal empreza, estimando o pensamento de Comte, de que a sociedade humana, a pezar dos seus altos progressos intellectuaes e industriaes, terá sempre como base preponderante do seu accordo e portanto da sua ordem, uma synthese affectiva.

Lisboa, 6 novembre. TEOFILO BRAGA
Prof. à l'Université de Lisbonne.

Comptez sur moi, Monsieur, dans ce pays; je ferai tout mon possible en faveur de votre journal, entreprise digne d'un idéal très civilisateur. Je lui désire de tout mon cœur la réussite qu'elle mérite.

Lisbonne, 25 novembre. REIS DAMASO.

Je félicite M. De Gubernatis à qui nous ne pouvons assez savoir gré d'avoir choisi notre langue pour se faire entendre et goûter non seulement de l'Italie, mais de l'Europe et du monde entier.

E. POUJADE.

Pour ce qui regarde votre journal, mon humble avis est qu'il réalise on ne peut mieux tout ce qu'on avait le droit d'attendre de l'illustration de son savant directeur.

Lisbonne, le 30 décembre 83.

FRANCISCO GOMES DE AMORIN.

Ho veduto nell'*Athenaeum* la prossima pubblicazione di un nuovo giornale con la di lei direzione, e mi rallegro all'idea che, per compiere quest'opera di tanta necessità, ma di tanto lavoro, hanno chiamato il più degno ed il più veramente competente di tutti gli autori contemporanei. Permettete dunque di darvi la buona venuta e di manifestarvi tutta la sodisfazione che provo nel vedervi finalmente realizzare uno dei miei più vivi desiderii.

London, 29 novembre. CHARLES SIMOND.

Vor allem wünsche ich Ihnen zu Ihrer neuen Unternehmung, der so viel versprechenden *Revue Internationale* alles Glück und Gedeihen! Es freut mich herzlich, dass Sie darin auch uns Böhmen Ihre freundliche Aufmerksamkeit widmen wollen.

Prague 21 novembre V. VLCEK
Directeur de l'*Osveta*.

Nous sommes enchantées de votre splendide idée, qui nous intéresse énormément.

Budapest, 22 novembre.

JANKA ET ST. WOHL.

Je salue avec enthousiasme votre idée de publier une *Revue Internationale*. Elle est grande et mérite d'être accueillie favorablement par les personnes qui comprennent l'internationalisme de la même manière que vous.

Gara-Mircesti, 6 novembre.

V. ALECSANDRI.

Personne ne pouvait mieux que vous grouper et inspirer une phalange de littérateurs, dans le but de fonder une *Revue Internationale* dans la capitale intellectuelle de la Péninsule. M. OBÉDÉNARE
Chargé d'affaires de la Roumanie à Rome.

Je tiens à vous complimenter pour l'idée et la forme de ce Recueil qui me paraît composé d'une façon très-intelligente et très-pratique; un bon point aussi pour la couverture bleu-perle, nuance exquise. Espérons que vous aurez la gloire de réussir à secouer l'indifférence de mes chers compatriotes pour tout ce qui dépasse la Bastille et les Batignolles. Ce serait un beau succès, et méritoire?

Paris. DANIEL DARC.

Vous m'annoncez une nouvelle qui sera reçue avec enthousiasme par tous les amis des sciences, des lettres et des arts, la création d'une *Revue Internationale* dans laquelle seront inserés les ouvrages des penseurs latino-américains et où l'on fera des études critiques et biographiques sur les auteurs. Cette *Revue*, embrassant un Programme aussi vaste que celui que vous avez eu la bonté de me communiquer, sera d'un grand bien pour tous ses lecteurs, d'une grande utilité pour nos Républiques, que, Dieu merci, on considère déjà comme faisant partie du concert des Nations civilisées. Avec beaucoup de raison et rendant un tribut à la justice, Vous avez eu la pensée de vous occuper de la bibliographie latino-américaine et de faire connaître les ouvrages des savants et des littérateurs de cette partie du monde. Je suis sûr que vous serez soutenu, comme cela doit être, par les hommes patriotes et éminents d'au-delà des mers, qui savent apprécier les efforts de ceux qui s'occupent avec bienveillance de tout ce qui se rapporte à ces jeunes États.... Que Dieu nous préserve des guerres internationales!

Paris, le 9 novembre

J. M. TORRES CAICEDO
Ministre du Salvador à Paris.

La sua forza espansiva ed i numerosi aiuti le promettono quella prosperità dell'opera sua che cordialmente le augura, come ogni altro bene il suo

JAC. MOLESCHOTT.

I am deeply interested in your new under taking, *The International Review*.

Calcutta. RAJAH SURINDRO MOHUN TAGORE.

Stupii in gioventù al comparire della *Storia Universale* del Cantù, e, vecchio, mi è nuova ragione di stupore la *Revue Internationale* iniziata dalla S. V., la quale, a giudicarne dalla sua prima dispensa, certo non cadrà. Quanti sono fra noi che posseggono la lingua francese, e chi mai la ignora oggidì? Debbono acquistarla.

Genova. GIUSEPPE GAZZINO.

Ich habe zwei Nummern Ihrer neuen *Revue Internationale* empfangen und bewundere die Energie und die Geschicklichkeit mit der Sie ausgezeichnete Schrifsteller aller Nationen um sich zu vereinigen wissen. Ich wünsche Ihnen den besten Erfolg. AD. HOLM.

Livraison du 10 Février 1884

SOMMAIRE:

ROME. Fragments inédits. (**Adam Mickiewicz**).

QUI GLADIO FERIT.... Comédie en un acte et en vers. (**F. Antony**).

L'ÉPIGRAMME. Roman traduit de l'allemand. Suite. (**Gottfried Keller**).

LE ROMAN CONTEMPORAIN ANGLAIS. (**G. Saintsbury**).

DE L'ÉTUDE DU CHINOIS ET DU JAPONAIS DANS L'OCCIDENT. (**Antelmo Severini**).

LA QUESTION D'ORIENT. (**H. De Saint Martin**).

A TRAVERS LES ROMANS. (**Thomas Emery**).

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE. (**A. Errera**).

A UNE ENFANT SIMPLE. (**François Coppée**).

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER: Lettre de Paris (*A. Hustin*); Nouvelles lettres d'Italie (*Emile de Laveleye*); Lettre de Londres (*R. Garnett*); Lettre de Budapest (*Janka Wohl*); Lettre d'Odessa (*M. D'Ormesy*); Lettre de Lisbonne (*Reis Damaso*); Lettre de Copenhague (*S. Schandorph*); Lettre de Christiania (*Spectator*).

LETTRE DE ROME ***

BULLETIN DES LIVRES.

REVUE DES REVUES.

Dans les prochaines livraisons, entr'autres articles, nous donnerons une *Nouvelle* inédite de Paul Heyse, le célèbre romancier allemand, — les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — des articles de Melle Zimmern sur *Le Romancier américain W. D. Howells*, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXe siècle*, — un *Choix de traductions des poëtes lyriques de la Bohème*, — *L'Avenir de l'Égypte*, par M. Ewald Paul, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasis, — un *Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paolo Fambri, — *Léon XIII*, par M. Bonghi, — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — un roman inédit de M. Ch. Buet, l'auteur du *Prêtre*, intitulé: *Augusta Saphyr*, et une étude historique sur *Le Procès Lesigny*, — une étude sur *Madame Ackermann*, par Camille Selden, l'auteur du charmant livre: *Les Derniers jours de Henri Heine*, — une étude historique de M. le docteur Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt*, l'Alcibiade de la Suède, — *Une nouvelle école de critique littéraire: Georges Brandes*, par Charles Simond, — *Michelotto*, tiré du journal d'un maître d'école, par H. Sienkiewicz, traduit du polonais, — *Le spiritualisme et la science*, par M. le Prof. F. Delpino, — *Le Culte du Dante*, par Angelo de Gubernatis, — *Le Journal inédit de Crimée*, de M. le général Alexandre De Saint-Pierre, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markewic, — *Un Épisode de l'occupation russe à Andrinople* (1877-1878), par Wanda, pseudonyme d'un écrivain polonais bien connu, — *La Miséricorde de Florence*, par Melle Ada Bakounine, — *Monsieur Rouher et Souvenirs du maréchal Bazaine*, par M. Amédée Roux, — *Manuel du parfait diplomate*, par *Une Grand'Mère*, etc. etc.

Enfin, nous avons le bonheur d'annoncer à nos lecteurs que la grande romancière suédoise Mme Emilie Flygare Carlèn a mis à la disposition de la *Revue Internationale* le manuscrit de sa dernière nouvelle que M. Granholm a pris soin de traduire pour nous du suédois.

Florence, Imprimerie Pellas, Rue Jacopo da Diacceto, 10.

REVUE

INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année

TOME PREMIER — Vme LIVRAISON

25 Février 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 24bis*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie*** ULRICO HOEPLI, Libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER, Libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, Libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg et Prof. Antonio Frabasile à Athènes (Bureau de la *Rassegna Ellenica*); pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici, à Montevideo.

Extraits de lettres privées, à propos de la *Revue Internationale.*

. . . . . il più schietto augurio che alla *Revue Internationale* da Lei vagheggiata, anzi ormai creata, arridano propizie le sorti. Non può fallire opera ispirata da nobile sentimento e affidata a forte animo, che in sè raccoglie viva fiamma d'ingegno, ampio tesoro di coltura e sopratutto la forza di una fede incrollabile.

Roma, 19 novembre. P. S. MANCINI

Sempre più attonito io rimango della sua spettacolosa operosità. Certo niun altro che Lei poteva ideare questa collaborazione universale. Gliene auguro felice riuscita.

CESARE CANTÙ.

Ella intraprende un'opera altrettanto difficile quanto bella. Ed io sarei ben contento di collaborarvi....

MARCO MINGHETTI.

È veramente eroica l'impresa del vostro nuovo periodico *Revue Internationale* e voglio sperare che la vostra salute corrisponda al vigore dell'animo e dell'ingegno, sempre risoluto e pronto all'ardue e nobili fatiche.

Firenze, 23 dicembre 1883.

GIAMBATTISTA GIULIANI.

La sua *Revue* potrà contribuire poderosamente, non soltanto a fare conoscere un pò meglio all'Italia le condizioni di molti paesi stranieri, ma anche a togliere agli stranieri certe idee tradizionali che ancora conservano sul nostro conto. ARISTIDE GABELLI.

Auguro alla Nuova Rivista buona fortuna. È una impresa ardua assai che può riuscire se fino dai primi numeri arriverete a darle un carattere determinato e serio. In quello che potrò aiuterò la vostra impresa.

PASQUALE VILLARI.

Il vostro progetto mi par buono; e non metterei pegno che riuscirà, ma può riuscire.

RUGGIERO BONGHI.

Dal *Manifesto* giudico l'intento nobilissimo, nè dubito punto che questo, sotto la sua direzione, sarà degnamente raggiunto.

Firenze, 20 XII 83. C. M. CURCI, Sac.

Ho ricevuto la sua *Rivista* e con Lei mi congratulo. Esce armata e potente dalla testa di Giove, come novella Minerva; bene ripromette per l'avvenire e terrà la sua promessa.

Roma, 26. ONORATO CAETANI
Duca di Sermoneta.

L'impresa della *Revue Internationale* è grandiosa e degna della vostra mente e del vostro illuminato cosmopolitismo.

Torino, 30 Dicembre. Barone ANTONIO MANNO.

Votre idée est excellente; je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Votre zèle, votre ardeur, votre foi transporteraient les montagnes. Vous avez la chaleur d'âme et la largeur de vues qui créent et animent ces grands organes de la vie européenne. Florence et Italie sont parfaitement placées pour être le point d'émission d'une telle action centrale de pacifique propagande.

Je ne peux qu'applaudir du rivage à ce hardi lancement d'une œuvre nouvelle; mais j'applaudis de bien bon cœur.

Paris, 4 novembre 1883. ERNEST RENAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour l'œuvre nouvelle, pour l'œuvre excellente que vous entreprenez; soyez persuadé qu'elle a toutes mes sympathies et que je ferai effort pour que ces sympathies ne restent point platoniques. Si l'on peut apprendre aux nations à s'aimer les unes les autres, au lieu de se haïr, à s'estimer pour leurs bonnes qualités, au lieu de se dénigrer pour leurs défauts, si on désarme la guerre et si l'on fortifie la paix, on aura bien mérité de l'humanité; réussir, serait un triomphe; l'essayer, est déjà une grande action; j'espère devenir votre collaborateur; en attendant je suis déjà votre abonné.

Baden Baden, 20 novembre.

MAXIME DU CAMP.

. . . . . des vœux pour le succès d'une *Revue* où la France sera traitée avec justice, avec bienveillance, où l'on n'oubliera pas que nous sommes de votre race latine, sœt que le berceau de notre civilisation est à Rome.

J'attache un très grand prix au succès d'une *Revue*, qui associera des talents français aux talents italiens, et qui apprendra aux deux peuples à se mieux connaître et, je l'espère bien, à s'appuyer l'un sur l'autre . . . . .

Paris, 21 Novembre.

JULES SIMON.

Berlin, 2 février 1884.

Je remercie pour l'envoi de la première livraison de la *Revue Internationale*, dont j'ai pris connaissance avec un intérêt spécial. En même temps, j'ai l'honneur de vous apprendre que j'ai abonné, à la Revue, la Bibliothèque de mon Ministère et signalé la *Revue Internationale* à la Direction des Bibliothèques qui se trouvent sous ma dépendance.

Le Ministre de l'Instruction publique du Royaume de Prusse. GOSSLER.

L'idée d'une *Revue Internationale* développée dans les termes éloquents de votre projet est excellente. Trouvera-t-elle à Paris l'écho qu'elle est en droit d'attendre? J'espère, je le crois, et il serait temps que nous eussions l'esprit tendu vers les manifestations de littérature et d'art du dehors. Sous ce rapport, du moins, comme sous bien d'autres, nous avons fait beaucoup de progrès, mais le particularisme littéraire, si je puis le dire, est encore un péché national. La *Revue* venant de Florence devra pourtant intéresser et séduire.

Paris, 30 octobre. JULES CLARETIE.

Mes vœux les plus sincères pour le succès de votre *Revue.*

Paris. OCTAVE FEUILLET.

Votre œuvre nous est absolûment sympathique et elle mérite à tous égards de réussir.

Paris. EUGÈNE PLON.

Tout ce qui tend à rattacher les pays latins entre eux me plaît; tout ce qui tend à resserrer les liens de ces pays faits pour s'entendre, s'estimer et s'aimer, comme la France et l'Italie, m'est infiniment agréable. Je sympathise donc de tout mon cœur avec votre œuvre, et je veux voir centupler mes forces pour les mettre au service de votre idée qui est grande et noble, puisque c'est une œuvre de lumière, de paix et de fraternelle union

Paris. ARISTIDE MALET

Votre œuvre d'une *Revue Internationale* est bien et de nulle contrée elle ne pouvait mieux prendre son essor que de la noble et charmante Florence, une des capitales idéales du royaume de l'esprit, entre Athènes et Paris. Votre programme est poétique, généreux et très élevé. Je ne m'en sépare qu'en un point; je ne vois pas dans la guerre un fait exclusivement horrible. — En ce qui me concerne, dès que mes travaux actuels me laisseront un peu de loisir, et que je trouverai un sujet approprié, je serai très empressé d'accepter l'hospitalité littéraire que vous m'offrez. —

Saint Tropez, 19 X^bre 1883. EMILE OLLIVIER

. . . . j'en trouve l'idée heureuse et j'en crois le succès assuré. Je ne puis même qu'être charmé de voir que l'état précaire de nos relations entre Italiens et Français. Vous ayez choisi notre langue pour effectuer votre . C'est vous dire que, si je puis faire de la propagande, m'y emploierai avec le plus grand plaisir.

Paris, 24 Décembre. F. PERRIN

Lei conosce i miei sentimenti. Amico dell'Italia sono amicissimo della *Revue Internationale*

Paris, 24 Décembre 1883. A. MÉZIÈRES

Je reçois à l'instant vos 3 exemplaires. J'ai déjà parcouru et je suis enchanté. Ces correspondances seront *indispensables* à tout lettré. Je prévois un vif succès.

Angoulême, 31 décembre 83. A. ARNAULT

Ce magnifique Oratorio qui sert de prélude à la grande improvisation que je nommerai la confédération intellectuelle des nations, appelées à leur rédemption, la pacification seulement, cette introduction charmera les convertis et en fera d'autres. Plusieurs se sentiront ébranlés, sinon encore enrolés dans l'armée de la paix. J'ai particulièrement joui, en respirant une à une ces brillantes fleurs empruntées à des sols divers, de trouver dans cette gerbe d'épis d'or et d'argent un bel hommage d'honneur réservée à la chère France par sa sœur race latine. Malgré les troubles du moment et les nuages à l'horizon, je me plais à y voir un heureux présage.

Rome. Comtesse VALENTINE DE SELLON

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis de cœur avec vous et que je fais des vœux fervents pour le succès de l'œuvre utile et généreuse que vous entreprenez. Dès que mes occupations me permettront d'écrire quelques pages dignes de la *Revue Internationale*, je me ferai plaisir de vous les envoyer.

Paris, 10 janvier. ARSÈNE THEURIET

UN CAS

NOUVELLE RUSSE.

« Le bon Dieu sait la vérité, mais il ne la révèle pas vite. »

(Proverbe).

Dans la bonne ville de Wladimir vivait le jeune marchand Akssénoff; il avait deux boutiques et une maison.

Akssénoff était un beau gars, blond, bouclé, le premier chanteur, le plus gai compagnon de son quartier. Dans sa première jeunesse, il avait beaucoup bu, et lorsqu'il était gris, il devenait tapageur; mais, depuis son mariage, il quitta la boisson, ne se grisant presque plus jamais.

Une fois, en été, Akssénoff se disposa à aller à Nijni, à la foire; au moment des adieux, sa femme lui dit: « Ivan Dmitrievitch, ne pars pas; j'ai fait cette nuit un vilain rêve à ton sujet. » Akssénoff se mit à rire, et répondit: « Tu as toujours des peurs, et tu crois que je boirai à la foire sans toi. »

La femme répliqua: « Je ne sais pas même de quoi j'ai peur; le rêve était de mauvais augure; j'ai vu que tu revenais de la ville, tu as ôté ton bonnet, je te regarde.... ta tête était toute blanche. »

Akssénoff éclata de rire.

« Eh! bien, cela augure un gain; tu verras que je ferai fortune, et tu auras un beau présent. » Il prit congé des siens, et partit.

Au milieu du chemin, il rencontra un marchand de sa connaissance, et ils s'arrêtèrent au même gîte pour la nuit.

Après avoir pris le thé, ils se couchèrent dans deux chambres contiguës.

Akssénoff n'était pas dormeur ; se réveillant au milieu de la nuit, voulant avoir plus frais en route, il alla réveiller son Yamtstchick [1], lui ordonna d'atteler, puis il alla à l'Izba [2] de l'hôte, solda sa dépense et partit. Au bout de quarante verstes, il s'arrêta, pour faire manger ses chevaux et se reposer dans une auberge, où il dîna, puis il fit placer le samovar [3] sur le perron, prit sa guitare et en joua. Peu après, une troïka [4] entra dans la cour, grelots sonnants, un Tchinovnik [5] et deux soldats mirent pied à terre, ils s'approchèrent d'Akssénoff, et lui demandèrent qui il était? d'où il venait?

Akssénoff leur dit qui il était, où il allait, et leur offrit un verre de thé.

Le Tchinovnik continua son interrogatoire, demandant où il avait couché? seul ou avec un marchand? avait-il vu le marchand dans la matinée? Pourquoi l'avait-il quitté de si bon matin?

Akssénoff parut surpris de ces questions ; il raconta tout ce qu'il savait, et finit par demander à son tour: « Pourquoi êtes-vous si curieux? Que me voulez-vous? Je ne suis ni voleur, ni brigand, je voyage pour mes affaires, et je n'ai que faire de vos questions; que me voulez-vous? » Le Tchinovnik appela les soldats, et répondit: « Je suis l'Isprawnik [6] et je te questionne parce que ton compagnon de route, le marchand qui a couché auprès de toi, a été assassiné. Montre tes malles; vous autres, fouillez-le. »

On alla chercher la malle et le sac, on les ouvrit, on chercha, et soudain, retirant un coutelas du sac, l'Isprawnik s'écria: « À qui ce coutelas? »

Akssénoff regarde, le coutelas est couvert de sang, il est dans son sac, la peur le saisit.

« Quel est ce sang sur ton coutelas? »

---

[1] Postillon.
[2] Chaumière.
[3] Bouilloire.
[4] Attelage à 3 chevaux.
[5] Employé du Gouvernement.
[6] Commissaire de Police du district rural.

Akssénoff voulut parler et ne put articuler:

« Je.... je ne sais.... je... le couteau n'est pas à moi. » L'Isprawnik lui dit: « Ce matin, le marchand a été trouvé assassiné sur son lit, personne d'autre n'a pu le tuer, l'Izba était fermée, vous étiez seuls ensemble, le couteau ensanglanté est trouvé, il est dans ton sac, et ta terreur te trahit, confesse-moi la vérité, comment l'as-tu tué? combien lui as-tu volé? »

Akssénoff jura qu'il n'avait rien fait, qu'il n'avait plus revu le marchand, depuis qu'ils avaient pris du thé ensemble, que l'argent qu'il avait sur lui, huit mille roubles, était bien à lui, le sien, que le couteau n'était pas à lui, mais, sa voix tremblait, sa figure blêmissait, et il grelottait de terreur, comme un coupable.

L'Isprawnik appela les soldats, fit garrotter le malheureux et le fit conduire à la voiture; quand on le coucha, les pieds liés, sur la téléga, [1] Akssénoff se signa et pleura. On lui enleva ses effets, son argent, et on le conduisit à la ville voisine, où il fut mis en prison.

On envoya à Wladimir pour avoir des renseignements sur lui, et tous les marchands, tous les gens du quartier témoignèrent qu'Akssénoff avait bu étant garçon et avait mené joyeuse vie, mais qu'il était un homme bon et probe.

On le jugea ensuite: on le jugea pour avoir assassiné un marchand de Riazan et lui avoir volé vingt mille roubles.

La femme se désolait et ne savait que penser de son mari.

Les enfants étaient tout petits, le cadet à la mamelle. Elle les prit tous avec elle et alla à la ville où son mari était en prison. Au commencement, elle ne put le voir; à la fin, elle obtint des autorités, qui la prirent en pitié, l'autorisation de voir son mari.

Quand elle le revit dans des habits de forçat, dans les chaînes, en compagnie de malfaiteurs, elle tomba par terre et resta longtemps pâmée.

Puis elle rangea les petits autour d'elle, s'assit près de lui, et lui conta tout ce qui s'était passé à la maison, toutes ses affaires, et elle le questionna sur tout ce qui lui était arrivé. Il lui conta tout; elle dit: « Qu'allons-nous faire? »

---

[1] Charrette.

Il répondit: « Il faut solliciter le Czar, un innocent ne peut pas périr. »

La femme lui répondit qu'elle avait déjà présenté une supplique au Czar, mais que la supplique n'était pas parvenue au Czar, car elle n'avait pas eu de réponse de lui.

Akssénoff resta muet; puis il baissa la tête. Sa femme lui dit alors: « Te souviens-tu de mon rêve? Il était bien de mauvais augure; je t'avais vu avec des cheveux gris, et vois, le chagrin, la misère, ont blanchi tes cheveux; c'était la vérité que j'ai vue; tu aurais dû rester chez toi. »

Elle lui passa la main sur la tête, et lui dit doucement: « Wania, [1] mon ami, ami de mon cœur, dis la vérité à ta femme ; l'as-tu tué? »

Akssénoff lui dit: « Et toi, aussi, tu me soupçonnes! » Il se couvrit le visage et pleura amèrement.

Le soldat vint les avertir; il fallait partir. Akssénoff prit congé des siens pour la vie.

Quand sa femme l'eut quitté, il se mit à réfléchir, il pensa à tout ce qu'elle avait dit, quand il se rappela qu'elle aussi le soupçonnait et lui avait demandé s'il avait tué le marchand, il se dit: « Il paraît qu'il n'y a que le bon Dieu qui puisse connaître la vérité ; c'est Lui seul qu'il faut solliciter, c'est de Lui seul qu'il faut attendre des grâces. » Et, dès ce moment, il ne présenta plus de suppliques, cessa d'espérer, et pria sans cesse.

Akssénoff fut condamné aux verges [2] et aux travaux forcés.

L'arrêt fut exécuté..... on le fit passer par les verges, et quand ses plaies furent guéries, on l'envoya avec d'autres malfaiteurs en Sibérie. Il y vécut 26 ans aux travaux forcés. Ses cheveux, de gris, devinrent tous blancs, blancs comme neige, sa barbe devint longue, grise, étroite. Toute sa gaieté s'évanouit, il n'en resta plus rien; il se voûta, marchant lentement, lourdement, parlant peu, ne souriant plus, ne riant jamais, priant Dieu beaucoup et souvent.

Dans la prison, il apprit le métier de cordonnier, gagna quel-

---

[1] Diminutif de Ivan.

[2] Ceci se passait à l'époque où l'on appliquait le knout, aboli en 1840 par l'empereur Nicolas. Dès la fin du règne d'Alexandre Ier, on ne marquait plus les galériens.

ques sous et s'acheta une vie des Saints; il lisait son livre quand il faisait clair dans la prison; les jours de fête, il allait à l'église, à tous les offices, lisait l'Apôtre,[1] et chantait la messe, dans l'église de la prison; sa voix était restée belle. Les autorités de la prison aimaient Akssénoff pour son humilité et sa conduite irréprochable; ses compagnons le respectaient à cause de sa douceur; ils l'avaient surnommé « L'homme de Dieu. » On l'appelait le « Grand Père ».

S'il fallait solliciter les autorités, c'était Akssénoff qu'on envoyait en mission; en cas de disputes parmi les condamnés, il était choisi par eux, comme juge et arbitre du différend; Akssénoff ne recevait aucune nouvelle, aucune lettre de chez lui, il ne savait pas si sa femme et ses enfants vivaient encore.

Un jour, on amena de nouveaux forçats au bagne. Le soir, les anciens, entourant les nouveaux arrivés, leur demandèrent d'où ils étaient? De quelle ville? De quel village? Pour quels crimes ils étaient punis? Akssénoff s'assit sur un banc, près des nouveaux venus; tête basse, il écouta leurs récits. Un des galériens était un grand et vigoureux vieillard, d'une soixantaine d'années, avec une barbe courte, grise et drue.

Il conta son aventure et parla ainsi:

« Mes frères, je suis enfermé pour rien; j'ai détaché un cheval attelé à un traineau, on m'a pris, on m'a dit:

« Tu as volé ce cheval; je leur dis, moi: Je voulais seulement arriver plus vite, j'aurais laissé courir le cheval ensuite, le cocher est mon ami, c'est dans l'ordre cela, je leur dis. Non, ils me répondent, ce n'est pas du tout dans l'ordre, tu l'as volé, ce cheval. — Eh! bien, on n'a jamais su qui l'a volé, ni où il a été volé, et moi, j'ai été pincé, contre la loi, contre toute justice; c'est tout un mensonge!

« Il y a eu des affaires, pour lesquelles j'aurai pu, et j'aurai dû venir ici, il y a longtemps, il y a même bon temps; on a été déjà en Sibérie,[2] mais on n'y a pas séjourné longtemps, mais,

---

[1] Dans les villages, les paysans lettrés lisent l'Epître, (qu'on appelle l'Apôtre en Slavon); c'est une espèce de distinction qu'on accorde aux prisonniers lettrés, s'ils se conduisent bien.

[2] En termes populaires « Avoir été en Sibérie » équivaut à avoir fait de la prison.

alors, on n'a rien pu prouver, rien, pas plus qu'à présent. Je dis qu'on est en Sibérie, mais qu'on n'y séjournera pas longuement. [1] — Et d'où viens-tu? demanda un des galériens.

« Nous [2] venons de la ville de Wladimir, nous sommes bourgeois par là-bas. On m'appelle Macaire, et Séménovitch, en honneur [3] de mon Père. »

Aksénoff releva soudain la tête et demanda: « As-tu entendu parler, Séménovitch, des marchands Aksénoff, dans la ville de Wladimir? sont-ils de ce monde? »

« Si j'en ai entendu parler des marchands riches, quoique le père soit en Sibérie; il est apparemment un pécheur comme nous autres! et toi, vieux père, pour quelle affaire es-tu ici? »

Aksénoff évitait de parler de ses malheurs, il soupira, et répondit: « Voilà 26 ans que je peine aux travaux forcés pour mes péchés. »

Macaire Séménovitch demanda: « Pour quels péchés? » Aksénoff lui répondit brièvement: « Il paraît que je le mérite, » et ne voulut rien ajouter, ni dire; mais les autres forçats contèrent au nouveau venu, comment Aksénoff était arrivé au bagne; ils dirent comment un marchand fut assassiné en voyage, par quelqu'un qui cacha le couteau ensanglanté dans le sac d'Aksénoff et comment il fut accusé, et condamné innocemment, pour ce fait.

Quand Macaire Séménovitch apprit tout cela, il regarda Aksénoff en face, frappa ses genoux de ses deux mains et dit: « Voilà un miracle, voilà un vrai miracle! Tu as vieilli, grand-père, tu as vieilli. » On se mit à le questionner; de quoi s'étonnait-il tant? où avait-il vu Aksénoff?

Macaire Séménovitch ne répondit pas; seulement: « Miracle, mes enfants, s'écria-t-il, de se revoir ainsi, ici, voilà! »

Ces mots firent réfléchir Aksénoff; ne savait-il pas, cet inconnu, cet homme, qui avait tué le marchand de Riazan?

Il lui parla: « As-tu ouï parler de cette affaire autrefois? Séménovitch, m'as-tu vu autrefois, dans le temps jadis? »

---

[1] Ceci, en argot, veut dire, qu'on s'évadera.

[2] Les gens du peuple emploient le *pluriel* en parlant d'eux-mêmes (serait-ce par esprit de collectivité)?

[3] Locution populaire.

« Je crois bien que j'en ai ouï parler; *la terre est pleine de nouvelles;*[1] il y a longtemps de cela; ce que j'ai su, je l'ai oublié » répondit Macaire Séménovitch.

« As-tu entendu dire qui a tué le marchand? » insista Aksénoff.

Macaire Séménovitch ricanait.

« Il paraît, l'ami, fit-il, que celui qui avait un couteau plein de sang dans son sac, l'a tué. Si quelqu'un lui a joué le tour de mettre ce couteau dans son sac, il n'a pas été pris, donc il n'est pas le voleur! Et puis, comment mettre un couteau dans ton sac? Tu l'avais à ton chevet, tu l'aurais entendu! »

Quand Aksénoff entendit ces paroles, il comprit que c'était cet homme qui avait tué le marchand; il se leva et s'éloigna.

Toute la nuit il ne put fermer l'œil — l'ennui, le chagrin le reprit, il eut des visions; tantôt sa femme lui apparut, telle qu'elle était le jour où elle le reconduisit jusqu'au seuil de la maison, au moment où il partit pour aller à la foire; il la voyait là, devant lui, vivante, il voyait ses yeux, son visage, il l'entendait rire, il l'entendait qui lui parlait; puis il vit ses petits enfants, tels qu'ils étaient alors — tout petits, l'un en petite pelisse, l'autre à la mamelle. Il se revit lui-même, tel qu'il était alors, jeune, gai; il se rappela comment il s'était assis sur le perron de cette auberge, où il fut pris, jouant de la guitare, et combien son âme était alors joyeuse et sans soucis.

Il se rappela l'échafaud où il avait été fustigé, le bourreau, le peuple autour, les chaînes, les forçats, et toute cette vie du bagne, de 26 ans, et sa vieillesse prématurée; tout, tout lui revint, et l'ennui[2] le prit, un ennui si morne, si complet, si entier qu'il crut qu'il se laisserait mourir; il eut envie de se détruire, et tout cela à cause de ce mécréant, pensa Aksénoff; alors une rage le prit contre cet homme, ce Macaire Séménoff, il pensa qu'il aimerait périr pour se venger de lui.

Il pria toute la nuit; rien ne put calmer son trouble.

---

[1] Proverbe russe.

[2] Le mot Ennui, en russe Toskà, est synonime de tristesse, sans espoir, tristesse morne, le peuple emploie volontiers cette locution, pour dire: Je me consume dans l'ennui. — Le mot Gruist, Chagrin, en français, a un autre sens que Toskà qui ne peut se comparer qu'au spleen anglais.

Dans la journée, il évita Macaire Séménoff, et ne regarda même pas de son côté. Deux semaines s'écoulèrent ainsi; la nuit Aksénoff ne dormait plus, et l'ennui le consumait, le prenant à tel point, qu'il ne savait pas où se mettre, que faire dans cette torture qui l'avait saisi.

Une nuit il se mit à rôder, dans la prison, et il vit de la terre [1] qui tombait de dessous une couchette. Il s'arrêta, regardant la terre tomber. Soudain Macaire Séménoff glissa de dessous la couchette, regardant Aksénoff avec un visage terrifié.

Aksénoff voulut s'éloigner pour ne pas le voir, mais l'autre lui prit les mains, et se mit à lui conter qu'il avait creusé la terre sous sa couchette, pour faire un passage sous les murs et comment il se débarrassait de la terre, qu'il emportait dans ses longues bottes, et jetait dans la rue; quand il sortait pour la corvée, il ajouta d'un ton bref: « Tais-toi, vieillard, je te ferai évader avec moi; si tu parles, on me fera mourir sous les verges, mais avant cela je réglerai ton compte à toi. »

Aksénoff le regarda en face, il le regarda, son ennemi, le mécréant. Il se mit à trembler de colère, retira sa main, et lui dit: « Je n'ai que faire de m'évader, tu n'as que faire de me tuer, tu m'as déjà tué, achevé depuis longtemps. Quant à parler, à te trahir, j'en ferai ce que Dieu me mettra dans le cœur. »

Dès le lendemain, quand on fit sortir les forçats pour la corvée, un des soldats vit Macaire Séménoff, qui versait la terre dehors; on chercha dans la prison et on trouva la trouée.

Le chef de la prison fit une enquête, on demanda aux forçats: « Qui de vous a creusé le trou? »

Tous nièrent, et ceux qui le savaient se gardèrent de trahir le coupable, sachant bien qu'il serait battu à en mourir; le chef s'adressa à Aksénoff, qu'il tenait pour un homme juste:

« Vieillard, fit-il, tu es véridique, dis-moi, devant Dieu, qui a creusé la prison? »

Macaire Sémenoff se tenait coi, insouciant d'apparence, regardant le chef, se gardant des regards d'Aksénoff. Aksénoff, dont les mains et les lèvres tremblaient d'émotion, ne put rien

---

[1] Les planchers des prisons sont en terre battue.

dire pendant longtemps. Il pensait: « Si je garde le silence, c'est que je lui pardonne; et pourquoi faire? Il m'a achevé, il a été ma perte; qu'il me paie mes maux, mon supplice. Si je parle, on l'assommera sous les verges. Et si je l'accusais injustement?... ma vie en sera-t-elle meilleure? mon fardeau sera-t-il plus léger après? » Le chef reprit: « Eh! bien, le vieux, dis la vérité, lequel de vous a creusé ce trou? »

« Akssénoff jeta un regard vers Macaire Séménoff: « Je n'ai rien vu, dit-il, je ne sais rien. »

On ne sait jamais la vérité, rien ne fut découvert.

La nuit qui suivit, Akssénoff se coucha et sommeilla; tout à coup il sentit venir quelqu'un qui s'assit au pied de sa couchette. Malgré l'obscurité, il devina que c'était Macaire Séménoff; il lui demanda: « Que veux-tu encore de moi, que fais-tu ici? » L'autre se taisait, Akssénoff, se soulevant, lui cria: « Que me veux-tu? Va-t-en, sinon, j'appelle le soldat. »

Soudain Macaire se pencha vers lui et lui dit à voix basse: Ivan Dmitriévitch, pardonne-moi. »

« Pourquoi dois-je te pardonner? » demanda Akssénoff.

« J'ai tué le marchand, j'ai mis le couteau dans ton sac, j'ai voulu te tuer aussi, mais on a remué dans la cour, j'ai eu peur, j'ai fourré le couteau ensanglanté dans ton sac et je suis sorti par la fenêtre. »

Akssénoff se taisait, songeant, ne sachant que dire; Macaire Séménoff se laissa glisser à terre, se prosternant devant le lit, disant: « Ivan Dmitriévitch, pardonne pour Dieu, pardonne-moi, je vais avouer que j'ai tué le marchand, tu seras rappelé, grâcié, tu iras chez les tiens. »

Akssénoff lui répondit: « Il est aisé pour toi de parler ainsi, crois-tu que ma peine soit aisée? où irai-je? à présent ma femme est morte, mes enfants m'ont oublié; je n'ai plus de foyer, je n'ai plus où aller.... »

Macaire restait là, prosterné, battant la terre du front, répétant: « Ivan Dmitriévitch, pitié, pardonne-moi; quand on me battit de verges, je peinais moins, Dieu le sait, qu'en cette heure; cela semblait plus facile que de te regarder en face; et toi, tu as eu de la miséricorde, hier tu t'es tû; pardonne-moi pour l'amour du Christ, pardonne au pécheur mécréant que je suis, pitié pour l'amour du Sauveur.... » et il se mit à sangloter.

Entendant les sanglots de Macaire Séménoff, Akssénoff pleura: Que Dieu te pardonne, fit-il, je suis peut-être cent fois plus « pécheur que toi, frère. »

Et tout d'un coup, son âme rejeta un lourd fardeau; elle prit des ailes; il cessa soudain de regretter sa maison, son foyer; l'ennui le quitta, il ne voulait même plus quitter le bagne; il ne pensait plus qu'à son heure de délivrance, à son heure suprême.

Dès le lendemain, n'écoutant pas les ordres d'Akssénoff, sans tenir compte de ses refus, Macaire Séménoff fit des aveux complets. Mais, quand la grâce d'Akssénoff arriva au bagne, il était déjà libéré....

Son heure suprême était venue.

LÉON TOLSTOÏ
l'auteur de *La Guerre et la Paix.*

(*Traduit par Olga Smirnoff.*)

IVAN TOURGUÉNEFF

ET

LES RÉVOLUTIONNAIRES RUSSES

Quelques jours après la mort de Tourguéneff, M. Lavroff, le révolutionnaire russe bien connu, inséra dans la *Justice* la lettre suivante:

« Monsieur le Directeur,

« Vous m'obligerez beaucoup en publiant dans votre journal, toujours sympathique au mouvement émancipateur russe, les quelques lignes que j'ai le plaisir de vous envoyer.

« Une fois M. Tourguéneff mort, je n'ai non seulement aucune raison de tenir secret, mais je crois de mon devoir de rendre public un fait qui, jusqu'ici, n'a été connu que de moi et d'un très-petit nombre de personnes.

« Lorsque je transportai, en 1874, la rédaction de la revue socialiste et révolutionnaire russe: *En Avant,* de Zurich à Londres, M. Tourguéneff m'a proposé, *de sa propre initiative,* d'aider à la publication de cette revue. Pendant les trois années suivantes, tout le temps que je suis resté à la tête de la rédaction, il a versé annuellement 500 francs à la caisse de la revue.

« Agréez, etc.

« PIERRE LAVROFF. »

Ces quelques lignes, peu explicatives en elles-mêmes, ont eu pourtant l'honneur d'attirer l'attention du monde entier; en

France, en Angleterre, en Allemagne, partout où le grand artiste avait des admirateurs ou des détracteurs, on s'est demandé, qui avec joie, qui avec anxiété: Est-ce vrai? Tourguéneff était-il un nihiliste? Mais nulle part l'aveu du révolutionnaire russe n'a produit une si profonde sensation qu'en Russie. Dans la patrie du romancier, cette révélation n'était plus une question intéressante au point de vue de la physionomie littéraire de Tourguéneff. Là, cette lettre si brève est devenue un document politique, une condamnation sévère non seulement du poëte défunt mais de tous ceux qui se déclaraient ses amis, qui écrivaient dans la même revue, qui en un mot arboraient le même drapeau libéral. A Moscou, cette lettre de la *Justice* est devenue entre les mains des panslavistes une nouvelle preuve de la connivence des abhorrés *Zapadniki* (amis de l'Europe et de ses institutions) avec les Sassoulitch et les Krapotkine, ces ennemis acharnés du tzar.

Aussi Katkoff n'a-t-il pas manqué, le lendemain de l'arrivée de ce numéro de la *Justice* en Russie, de reproduire en russe la lettre de M. Lavroff. Il était si certain de l'effet de cette *horrible* accusation qu'il ne trouva pas même nécessaire de l'accompagner du moindre commentaire. Il ne s'était pas trompé. Le gouvernement du tzar qui d'abord paraissait vouloir participer à l'hommage que le public russe se préparait à rendre à son poëte favori, revint aussitôt en arrière. Le bruit se répandit dans la capitale qu'on allait défendre toute manifestation devant les chers restes du romancier. On disait même qu'après cette lettre on n'oserait plus transporter en Russie la dépouille mortelle de Tourguéneff et qu'il serait enterré à Paris malgré son vœu exprès de reposer auprès de son ami Biélinsky.

Les *Zapadniki*, exaspérés par les difficultés inattendues qu'ils rencontraient, protestèrent contre la lettre de M. Lavroff; quelques-uns allèrent même jusqu'à mettre en doute l'exactitude des affirmations du correspondant de la *Justice;* d'autres tâchèrent de les atténuer par des explications plus ou moins hasardées. Peu à peu l'orage s'apaisa; le gouvernement, après sa première explosion de mécontentement, se contenta d'interdire à la municipalité de Saint-Pétersbourg de prendre à sa charge les frais des obsèques de Tourguéneff. Le corps du poëte fut ramené en Russie et déposé selon sa volonté auprès de son ami et critique

Biélinsky. Une foule immense rendit un hommage éclatant à la mémoire de celui qui a tant aimé les hommes et qui a su les faire aimer à tous ceux qui ont lu ses œuvres.

Mais la *vérité*, la seule chose digne de notre attention dans ce drame qui se déroule devant un cercueil, a-t-elle jailli du milieu des assertions contradictoires des journalistes russes? Quelles étaient, en définitive, les rapports de Tourguéneff avec les révolutionnaires russes? Était-il un des leurs! Partageait-il leurs opinions? Leur a-t-il témoigné des sympathies? Autant de questions intéressantes pour tous ceux qui tiennent à avoir de leur poëte favori un portrait psychique complet.

Le fait avancé par M. Lavroff, que Tourguéneff lui a proposé de sa propre initiative d'aider à la publication du journal révolutionnaire *En Avant*, n'est pas en soi une preuve de solidarité entre le romancier et les révolutionnaires. Pour apprécier la participation pécuniaire de Tourguéneff à la revue de M. Lavroff il faut avant tout connaître le programme de cette feuille et savoir s'il ne renfermait pas quelque point particulièrement sympatique au romancier. En outre, il ne faut pas oublier que, lorsque Tourguéneff proposait à M. Lavroff son aide pécuniaire, *En avant* n'était nullement l'organe d'un parti violent. Au contraire, cette revue voyait d'un œil peu favorable le nouveau parti des émeutiers *(bountari)* qui venait de se manifester par le célèbre coup de feu de Vèra Sassoulitch. En ce temps l'*En Avant* n'était qu'une revue scientifique consacrée aux études sociales et où la presse russe muselée pouvait de loin en loin faire passer des articles qui en Russie avaient été condamnés à un auto-da-fé.

Nous avons la pleine conviction que Tourguéneff, en facilitant la publication d'*En Avant*, n'avait en vue que le service rendu par la revue révolutionnaire de Londres à la presse de Saint-Pétersbourg. Partisan convaincu de la liberté pleine et entière de la presse, Tourguéneff voyait dans l'*En Avant* un moyen puissant de protester contre cette censure qu'il avait en horreur et qu'il était prêt à combattre par tous les moyens. Toutes les relations que Tourguéneff a eues avec les révolutionnaires russes n'ont été basées que sur cet amour de la liberté de la presse. La haine de la censure était la seule chose qu'il eut de commun avec les nihilistes. Nous allons le prouver par des documents irrécusables.

I.

Avant de présenter à mes lecteurs les documents annoncés, il faut que je les prie de me permettre une courte digression que je ne puis éviter si je veux être net et clair dans mes explications. Je suis obligé, malgré toute ma répugnance à parler de moi, d'entretenir mes lecteurs de la part que Tourguéneff a prise à la publication d'un de mes romans, dont il est inutile de donner le titre. Au risque d'être soupçonné de me faire une réclame, je ne peux passer ce fait sous silence, car il a été l'occasion des lettres de Tourguéneff dont je dois me servir pour appuyer mes assertions.

C'était en 1879. La presse française s'occupait alors avec acharnement des nihilistes. Premier Paris, chroniques, feuilletons, ne parlaïent que de la *Russie Rouge*. Les éditeurs demandaient des romans sur les nihilistes et on en confectionnait. Il ne m'appartient pas d'apprécier la valeur artistique de ces productions; mais, pour le fond, je peux dire qu'ils peignaient tout ce qu'on veut, excepté les révolutionnaires de Russie. En outre comme tous ces romans paraissaient d'abord en feuilletons, ils portaient tous la marque du journal qui les avait commandés. Pour les journaux radicaux, les nihilistes étaient tous des anges sans tache, rêvant tous la réalisation du programme du directeur politique du journal. Dans les journaux conservateurs, ces mêmes nihilistes étaient tous d'affreux scélérats, des hommes sans entrailles, des insensés qui allaient amener sur la Russie les calamités qu'ont appelées sur la France les Robespierre et les Marat.

Tous ces romanciers ont peint les nihilistes de la couleur de leurs lunettes; pas un d'entre eux ne s'est montré impartial. Il est vrai qu'une peinture exacte réclamait des études préalables qui n'étaient pas à la portée de tout le monde. Ces auteurs se sont contentés, pour la plupart, de puiser dans leur propre fantaisie, les plus consciencieux prenaient la peine d'aller jusqu'à Genève où ils cherchait leurs données dans la colonie des réfugiés russes.

C'est alors qu'ému de ces récits fantaisistes, je conçus l'idée

d'écrire mon roman, et dès que la première partie fut terminée, je résolus avant de continuer le travail de le soumettre à la critique de notre grand romancier. J'étais décidé dans le cas où Tourguéneff me déconseillerait de publier ce roman, de l'abandonner sans même le finir.

Je ne me suis point adressé à Touguéneff parce que je le considérais comme un révolutionnaire, mais parce que j'étais convaincu que je trouverais en lui un artiste sincère au-dessus de toutes coteries et de tous partis, un juge compétent et impartial; et c'est avant tout ce qu'il me fallait en ce moment.

Je partis pour Paris. Tourguéneff m'accueillit avec sa bienveillance accoutumée, accepta mon manuscrit et me dit de repasser dans deux semaines. Quand je revins, il m'accueillit par ces bonnes paroles:

— Vous avez fait une œuvre non seulement intéressante mais utile.

C'était tout ce que je pouvais désirer et au delà; je n'avais aucunement la prétention de faire une œuvre d'art; mon but suprême était d'écrire un livre utile.

Le grand romancier voulut alors savoir quels développements je donnerais dans la seconde partie aux caractères de mes personnages et m'interrogea sur les différentes scènes qui suivraient. L'idée-mère de mon roman était de montrer par des types vivants la transformation du russe libéral en révolutionnaire terroriste. Je rappelai entre autres, à Ivan Serguiévitch ce fait bien connu: en 1864, Serno-Solovievitch avail reçu publiquement un baiser du tzar dans le Jardin-d'Été, ce qui n'empêcha pas le gouvernement de le déporter en Sibérie peu après, par voie administrative. Je lui demandai si ce fait ne m'autorisait pas à placer mon héros dans la même situation.

— Mais vous n'avez pas à aller chercher vos faits si loin, me dit Tourguéneff. Tout dernièrement encore un médecin N... a été décoré par le tzar lui-même et il est menacé maintenant de la potence.

— C'est une idée, répliquai-je, mon héros est médecin, il rencontrera le tzar dans un lazaret pendant la dernière guerre.

C'est ainsi que je dois à Tourguéneff cette scène de mon roman.

Avant de nous séparer Tourguéneff eut la bonté de dire qu'il s'occuperait de placer mon roman et prierait son ami, M. Emile Zola, de bien vouloir le présenter au *Vollaire*.

Je revins à Genève et je repris mon travail. Le 7 décembre 1879, Ivan Serguiévitch m'écrivit en russe:

. . . . . « Il faut que vous m'envoyez les derniers chapitres de votre roman: avec un manuscrit inachevé il est inutile de commencer des pourparlers avec aucune rédaction. Vous pourrez terminer votre travail car j'ai remis mon voyage en Russie jusqu'à la fin de décembre. Les dimensions de votre ouvrage me donnent un peu d'inquiétude, mais vous pouvez être sûr que je ferai tout mon possible; dépêchez-vous de m'envoyer la fin. »

Le 15 décembre, j'envoyai le mauuscrit complet et je partis pour San-Remo.

A cette époque, le *Temps* publia, d'après la recommandation de Tourguéneff, une étude psycologique: *En Cellule*, précédée d'une courte lettre-préface du romancier que les révolutionnaires russes jugèrent plus désobligeante que favorable pour eux. Mais les conservateurs russes, Katkoff en tête, virent dans ces quelques lignes une preuve irrécusable de la connivence de Tourguéneff avec les nihilistes et l'en accusèrent ouvertement.

Le poëte, qui aimait avant tout la vérité, fit insérer dans tous les journaux russes, sous forme d'une lettre adressée à son ami M. Stassoulevitch, le rédacteur du *Messager d'Europe*, une sorte de profession de foi dont nous reproduisons les fragments les plus caractéristiques.

..... « Tout en m'imputant des intentions peu nobles et même presque criminelles, la rédacteur du *Journal de Moscou* m'accuse de me prosterner devant une certaine partie de notre jeunesse et de rechercher ses sympathies par tous les moyens. Cette attitude, si elle existait vraiment, prouverait que je renonce à mes idées pour me marquer de celles d'autrui. Sans vouloir me vanter, mais uniquement pour constater la vérité, j'ai le droit d'affirmer que les idées que j'ai exprimées soit par la presse, soit oralement, ne se sont en rien modifiées pendant ces quarante dernières années. Je ne les ai jamais cachées à personne. Aux yeux de notre jeunesse, puisqu'il est question d'elle, j'ai toujours passé pour un homme de gradation [1] *(postepenovetz)*, un libéral

[1] C'est avec intention que Tourguéneff évitait le nom de *progressiste* pour ne pas être parqué dans ce parti.

de la vieille roche dans le sens de la dynastie anglaise, un homme qui attend les réformes d'en haut, un ennemi par principe de la révolution..... La jeunesse a eu le droit de m'apprécier comme elle le voulait et je trouverais indigne d'elle et de moi de me présenter sous une autre lumière. »

« Quant aux ovations qui m'ont été faites dernièrement, elles m'ont été agréables parce que j'y voyais une marque de sympathie pour les idées auxquelles je suis resté toujours fidèle et que j'ai professées devant tous ceux qui voulaient m'écouter. »

« Quel besoin avais-je de me prosterner devant des personnes qui me tendaient leurs mains et qui croyaient en moi ? ».....

Ceux qui connaissent la sincérité de Tourguéneff ne chercheront pas d'autres preuves de l'abîme qui le séparait des révolutionnaires russes. Aussi ces derniers, après cette lettre, le renièrent entièrement. Moi-même je regrettai de m'être adressé à lui pour lui demander appui dans un but qui ne pouvait évidemment lui être sympathique. J'étais surtout tourmenté à la pensée que c'était par bonté que Tourguéneff m'avait proposé de me faciliter la publication de mon ouvrage dans l'intention de me procurer un bénéfice pécuniaire.

Je fis part au romancier de mes doutes et je lui proposai de me renvoyer mon manuscrit, car, après sa profession de foi, je ne voyais aucune raison pour qu'il me prêtât son concours. J'ajoutai que rien n'était plus opposé au caractère de la jeunesse russe qu'un homme de gradation.

III.

En réponse à ma lettre je reçus, à San Remo, de Tourguéneff les explications suivantes datées de samedi, le 24 janvier 1880.

..... « Votre roman est entre les mains de M. Emile Zola qui m'a promis de le recommander au directeur du *Voltaire*. Il est difficile de dire quand il paraîtra ; j'ai donné votre adresse à M. Zola, et il vous tiendra au courant.

« Quant à vos questions et à vos doutes, je vous dis franchement que je ne sympathise pas avec la tendance de votre œu-

vre, mais comme je suis un libéral de la vieille roche, non seulement en paroles, je respecte la liberté des opinions contraires aux miennes. Je ne crois pas davantage posséder le droit d'empêcher de les faire connaître et je ne vois pas même de motif d'éviter l'occasion d'aider à leur diffusion, surtout quand il s'agit d'une œuvre littéraire.

« Si je tenais au gouvernement par un lien quelconque, ce serait autre chose. Mais je me suis toujours tenu à l'écart pour avoir la pleine liberté [1] de penser et d'agir. Je n'appartiens pas à cette école qui dit: qu'il faut cacher l'alène dans le sac, (*nado chilo v mechke oulait*); au contraire, qu'elle sorte, et qu'on voie que de ce côté le sac est pourri.

« Et voilà pourquoi, moi, homme de gradation (postepenovetz) [2] je suis prêt, sans aucune hésitation, à aider à la publication d'une œuvre écrite par un révolutionnaire. » [3]

IV.

Nous avons fini. Nous avons suffisamment démontré que Tourguéneff n'était pas un nihiliste, et qu'il n'a jamais aidé les révolutionnaires, ni à tuer le tzar, ni même à faire sauter le Palais d'Hiver. Il n'approuvait pas davantage leur programme: son idéal était la Russie constituée en empire avec un tzar à la reine Victoria.

Qu'est-ce qui l'a donc rapproché des révolutionnaires? C'est son profond amour de la pensée humaine sous quelque forme et en quelque lieu qu'elle se manifeste. C'est sa conviction qu'il est du devoir de tout homme libéral de la vieille roche,

---

[1] Dans le texte ces mots sont répétés deux fois, évidemment pour renforcer le sens.

[2] Ce mot est corrigé dans le texte; on voit que la main de Tourguéneff lui obéissait mal quand il écrivit.

[3] Le nom de révolutionnaire n'étant décerné en Russie qu'à ceux qui ont été jetés en prison, déportés en Sibérie, ou conduits à la potence, je n'ai pas le droit d'y prétendre.

comme il s'intitule, d'aider aux idées professées par les humbles et les persécutés à se faire jour dans le monde.

Ah! si tous les hommes de gradation ressemblaient à celui-là, les révolutions n'auraient jamais leur face lugubre et sanglante!

Tourguéneff n'a jamais trempé dans aucun attentat; il n'est jamais entré dans aucun complot; toute violence était contraire à sa nature; mais, malgré tout, c'était un grand révolutionnaire, et disons toute notre pensée, ces hommes-là sont plus *dangereux* qu'on ne pense: s'ils ne font point de mal aux tyrans, ils tuent la tyrannie.

MIKHÀIL ACHKINASI.

Montreux, maison Jacquerod.

LE COMTE SZÉCSÉNYI[1]

« Les grands hommes en robe de chambre, » tel devrait être le titre collectif de tous les Mémoires intimes des hommes illustres que la littérature des différents pays possède.

Ce titre cependant ne serait juste que, si tous les grands personnages étaient capables d'être aussi candides devant leur encrier que devant leur valet de chambre. Capacité dont nous doutons fort. La plume est un petit outil fantaisiste aimant à s'aventurer en dehors des limites de la stricte réalité; et si même peu de gens ont l'audace de dire des vérités comme, par exemple, Jean-Jacques Rousseau, le petit outil fantaisiste manque rarement de jeter au moins la poudre d'or de la vanité, sur les récits les plus sincères.

Néanmoins, les mémoires resteront toujours des mines précieuses pour l'histoire, ainsi qu'une lecture pleine d'intérêt pour tout public distingué. La publication d'un ouvrage de ce genre est un événement dans chaque littérature; c'est une bonne fortune doublement intéressante chez nous, en Hongrie, où ces livres sont plus rares encore qu'ailleurs. Peu de nos grands hommes nous ont laissé des souvenirs, et peu de ces souvenirs ont la portée à la fois nationale et universelle des Mémoires du Comte Stephan Szécsényi, qui viennent de paraître.

Cette œuvre n'est en vérité qu'un extrait des journaux volu-

---

[1] A propos des Mémoires du Comte *Stephan Szécsényi* publiés par *Antoine de Zichy*, de l'Académie hongroise. Budapest, *Athenæum*, 1884.

mineux du grand patriote. Mais quelle richesse de pensées originales, de sentiments élevés et enthousiastes, de poésie passionnée dans ce choix, extrêmement limité d'ailleurs! Quelle âme de feu, quel cœur noble et tendre, quel amour désintéressé de la patrie se révèlent dans ces pages écrites de main de maître!

L'Europe entière sait ce que Szécsényi a été pour les Hongrois. Ce fut lui qui régénéra ce peuple bercé dans un sommeil dégradant, et qui le conduisit à la terre promise de la civilisation! La ville florissante de Budapest est presqu'entièrement son monument! Tout ce que nous avons acquis, tout ce que nous sommes devenus depuis, a sa racine dans cette âme fécondée par les grandes idées du progrès.

Quand Szécsényi parut, la Hongrie était dans un état de stagnation désespérante. Le système déprimant de Metternich, l'indolence orientale et la suffisance innée des Hongrois avaient étouffé toute ambition nationale, refoulé toute idée de progrès. La Hongrie n'était littéralement qu'une province de l'Autriche, malgré la comédie d'une Diète que l'on dirigeait de loin. L'aristocratie du pays se confondait avec celle de Vienne, le peuple était dans la servitude, le tiers-état n'existait pas. Nous n'avions ni langue, ni littérature, ni science, ni industrie, ni vie politique, ni position sociale vraiment à nous; le grand village du Danube, auquel nous avions donné le nom de capitale, ne pouvait être mis au rang des villes civilisées de la terre.

Szécsényi trouva sa patrie dans cet état, en revenant de ses voyages.

Brisé par un amour malheureux, — pas encore la grande passion de sa vie, mais amour assez puissant, pourtant, pour l'avoir exilé de Vienne, — il avait voyagé avec profit, parcourant une partie de l'Europe et passant assez de temps à Londres pour se passionner pour la liberté. Quand il revit sa patrie, il fut frappé de l'immense contraste entre ce pays et le reste du monde civilisé. C'est alors que ce jeune nomme, beau, riche, portant un nom illustre et vivant au milieu d'une société adonnée aux plaisirs les plus futiles, conçut l'idée de devenir le réformateur de ses connationaux.

Avec quel intérêt ne suit-on pas, dans la première partie de ses Mémoires, le développement de cette puissante idée, toujours

en lutte avec la sensibilité maladive, la mélancolie latente et le pessimisme inné du grand réformateur! Avec quel intérêt ne voit-on pas cette idée germer, fleurir et éclore plus tard en œuvres immortelles, non pas sous le rayon vivifiant de l'espérance et de la foi, mais dans l'ombre du doute navrant et implacable, qui le fait s'écrier, lors de la publication de son grand ouvrage tant admiré et tant combattu « Le Crédit »:

« Tout ce que j'entreprends pour le bien de cette nation, me fait l'effet de l'embaumement d'un cadavre! »

Doué de cette éloquence irrésistible, de ce magnétisme mystérieux qui entraîne et domine la foule, Szécsényi joignait à cette précieuse qualité une merveilleuse aptitude au travail. Chez lui, la parole n'était que la brillante introduction de l'action, plus brillante encore. Activité fièvreuse, luttes héroïques contre mille obstacles, sacrifices pécuniaires sans exemple, rien ne lui coûtait quand il s'agissait de la réalisation d'un de ses projets réformateurs.

« Je travaille avec acharnement » dit-il dans ses Mémoires. « Que l'on me coupe les ailes, j'irai sur les pieds; que l'on me coupe les pieds, j'irai sur les mains; que l'on m'arrache les mains, je ramperai, pourvu que je serve mon pays! »

Sa plume résumait le charme et l'éloquence de sa parole, et la puissance de son action. C'est lui qui créa la littérature politique de la Hongrie, et chacun de ses grands ouvrages, à commencer par « Le Crédit » jusqu'au « Peuple de l'Orient » sa dernière œuvre, était une action réformatrice. Il avait le don d'un style clair et flexible, non seulement dans sa langue maternelle, mais aussi en écrivant le français, l'anglais ou l'allemand, idiomes qui lui étaient également familiers. Il s'était tellement habitué à penser de cette manière polyglotte, qu'il a écrit ses Mémoires de même. Ce fut un travail immense que de trier, grouper et traduire ce chaos d'impressions et d'idées, exprimé en une vraie Babylone de langues, dans les lourds volumes qui furent confiés à M. de Zichy par l'Académie.

Résumant, omettant, liant, citant tour à tour, M. de Zychy a évidemment voulu nous donner un tableau fidèle, non seulement de la vie, du caractère et des œuvres du grand réformateur, mais aussi de cette époque extraordinaire, *où le génie d'un seul homme régénéra une nation.*

Nous pouvons suivre dans le volume, d'abord l'éducation plutôt pratique qu'abstraite que Szécsényi sut se donner lui-même, puis l'influence immense que les femmes eurent sur sa carrière. La partie du livre qui traite de ses rapports avec les femmes, quoique beaucoup trop remplie de détails intimes, dont la publication dans un *extrait* de ce genre frise l'indiscrétion, abonde en pages dignes d'un Werther ou d'un Saint-Preux. Après plusieurs expéditions plus ou moins malheureuses sur la mer du Tendre, Szécsényi éprouva enfin le grand amour de sa vie. Il aima pendant douze ans une femme d'une beauté incomparable, d'un esprit élevé et d'une vertu sans reproche: la Comtesse Crescence Zichy, l'heureuse épouse d'un de ses meilleurs amis. Il l'aima sans espoir, avec l'adoration presque religieuse et l'abnégation délicate d'un chevalier du moyen-âge.

Ce roman, qui d'ailleurs eut une fin des plus heureuses, puisque Szécsényi épousa enfin la belle comtesse, devenue veuve, poétise même les pages les plus sérieuses du volume. Crescence est sa Laure, Crescence est sa Béatrix! Ce qu'il accomplit, il l'accomplit en son nom; et la note divine de sa passion si pure, vibre à travers les luttes gigantesques et l'activité fiévreuse, qui se déroulent sous nos yeux, quand nous suivons Szécsényi sur la scène de la vie publique.

Là, nous voyons le géant dans toute sa grandeur, le Pygmalion inspiré dont l'étreinte de feu ranima toute une nation! Là nous pouvons admirer le grand orateur, le travailleur infatigable, qu'un peuple en réveil acclamait avec enthousiasme. C'est en écoutant ses conseils, en suivant son exemple que nous apprîmes à conquérir tout ce qui nous manquait: langue et littérature, science et industrie; c'est lui qui nous donna une capitale brillante, ainsi qu'un rôle actif dans le concert politique de l'Europe.

Szécsényi donna naissance à l'académie hongroise, et au casino national; il fit construire le magnifique pont suspendu de Budapest et organisa les courses de chevaux dans le pays. C'est encore lui qui conçut et exécuta le projet de rendre le Danube navigable jusqu'à la Mer Noire, qui fit venir nos premiers bateaux à vapeur et qui se mit à la tête d'une foule d'autres entreprises importantes. Mais le plus grand mérite qui se rattache à son nom glorieux est le rôle qu'il a joué dans l'abolition de la

puissance féodale de nos grands seigneurs, et dans l'affranchissement du peuple.

Tout paraît lui avoir réussi à cette époque. Ses écrits allumaient une véritable fièvre de progrès dans tout le pays. Il maniait les volontés à son grè et faisait travailler son monde, comme il savait travailler lui-même, sans trêve et sans relâche. Selon son principe, « ce qu'un champ pouvait produire pendant un certain temps et ne produisait pas, ce qu'un homme pouvait accomplir et n'accomplissait pas, était perdu à tout jamais. »

Et pourtant, contradiction étrange, en lisant ses Mémoires, nous croyons avoir à faire à un martyr de ses propres opinions, brisé par des défaillances et des découragements, venus à la suite de mécomptes terribles. Quand il s'écrie: « Je me sacrifie moi, ma fortune, mes veilles, au bien public, au bien de ma patrie, *et personne ne me comprend dans toute une nation*, » — qui croirait que le même homme qui se plaignait si amèrement, possédait la force créatrice qui réalise les rêves, change les projets en actions et empoigne les idées publiques au point de les renouveler de fond en comble. Hélas! le prisme de son âme avait le don fatal de refléter tout en noir.

Au faîte de sa gloire et de sa popularité, il se croit méconnu et persécuté. Toute attaque, toute critique le blessent mortellement. Quand Metternich le fait venir à Vienne, afin de le sermonner du haut de sa grandeur éphémère, et presque sans cacher le mépris qu'il ressent pour cet « idéaliste incorrigible, » Szécsényi souffre cruellement de ces entrevues. C'est lui-même qui dit:

« Le genre humain se divise en deux classes. L'une qui se plaît dans la stagnation, l'autre qui marche avec le temps. Qui donc trouble la quiétude de l'eau, celui qui la laisse couler en paix, ou celui qui met obstacle à son courant? Qui donc veut renverser l'ordre de la nature, celui qui avance d'aujourd'hui à demain et de demain à après-demain, ou celui qui s'écrie: soleil, arrête-toi; temps, ne marche pas? »

Et, pourtant, c'est lui qui s'étonne que l'apôtre de l'inertie et de l'absolutisme se détourne avec dégoût de ses efforts réformateurs. C'est lui qui souffre des dédains d'un Metternich, lui, qui sentait si bien sa propre supériorité, et qui pressentait

si justement l'immortalité de son œuvre lorsqu'il s'écriait: « Le système de Metternich finira avec lui. Le mien ne commencera qu'après ma mort! »

Comme presque tous les grands hommes, du reste, Szécsényi avait ce grain de petitesse dans les choses superficielles, que la nature jette dans l'âme de ses favoris, pour qu'ils aient au moins quelque chose de commun avec le reste des mortels. Selon notre avis, M. de Zichy a accordé beaucoup trop de place dans son volume aux faiblesses puériles d'une âme si élevée; il a fait choix de trop d'aperçus qui ont rapport à ses griefs sociaux, à sa vanité blessée de l'indifférence du grand monde. En psychologue adroit, M. de Zichy a évidemment cru bien faire en nous laissant entrevoir les sourds ravages de la mélancolie, toujours croissante, de cette âme endolorie; maladie terrible, qui finit par obscurcir un des esprits les plus éclairés de notre siècle et le fit enfin disparaître dans la nuit du suicide. C'est ce qui excuse quelque peu le choix de M. de Zichy, *puisque choix il y a eu.*

Ni le bonheur domestique dont Szécsényi jouissait, ni le profond sentiment religieux qui remplissait son âme, ne purent arrêter le mal qui le consumait. M. de Zichy a réuni dans un chapitre séparé les belles pensées éparses dans ses Mémoires se rapportant à la religion. Szécsényi comprenait Dieu, comme il comprit toute chose, dans son essence.

« Les religions passent, » dit-il; mais le sentiment religieux qui fut leur point de départ, vit éternellement dans le cœur humain. Si Tyrtaeus, *De apparitione dei*, dit: que Dieu apparut aux hommes, premièrement sous leur propre forme, plus tard comme une voix, plus tard encore comme un rêve, et enfin comme un rayon radieux, — à nos yeux, ce rêve veut dire poésie, ce rayon sagesse. Tant que la langue humaine conservera le nom de Dieu, ce nom nous fera toujours lever les yeux vers le centre de la lumière. »

Il n'y eut qu'une chose que Szécsényi ne sut pas comprendre, ou plutôt que son pessimisme toujours croissant ne lui permit pas de comprendre; ce fut la Révolution de 1848.

Apôtre de la paix et du développement progressif, les approches de cet événement terrible remplirent son âme de craintes paternelles pour tout ce qu'il avait créé. Lui, l'agita-

teur si passionné jadis, se croit forcé de rejoindre ses anciens adversaires du parti conservateur, afin de combattre les tendances révolutionnaires du parti libéral, dont il avait été le chef inspiré. Sa voix ne s'élève dorenavant que pour faire d'abord des remontrances sérieuses, puis des reproches amers à ceux qui s'étaient réunis antrefois sous son drapeau. Il s'éloigne à tout jamais du fidèle Pylade de son passé enthousiaste, du fougueux baron Wesselényi, une des lumières de l'opposition, et ne voit en Kossuth, son admirateur si fervent jadis, qui dans un moment d'inspiration l'avait surnommé à la Diète « le plus grand des magyars! » qu'un adversaire implacable. En même temps, il se reproche cruellement, avec désespoir, la part qu'il avait prise à ce qu'il appelait « la ruine de son pays. » Les pages de son journal, datant de cette époque, deviennent de plus en plus sombres.

Ennemi de toute violence, il est incapable d'admettre que la tourmente d'une révolution puissent aider à purifier l'atmosphère d'une nation. Dans la manifestation terrible *de la force vitale* de son peuple, il ne voit que les convulsions d'une maladie mortelle, et dans l'anéantissement temporaire qui suivit, qu'une mort prématurée. Il se croit l'auteur de cette mort, la cause maudite de la perte de sa patrie adorée, et c'est ce qui lui fait perdre la raison.

Szécsényi avait semé *la réforme*, ce fut *la révolution* qui en résulta.

C'est lui qui avait réveillé notre peuple; sa voix d'airain avait fait ouvrir les yeux à la panthère magyare. Mais quand la bête puissante fut sur pied et la réaction terrible de sa longue léthargie se déclara, il perdit l'équilibre, comme Mirabeau l'avait perdu autrefois sous des auspices semblables; et, ne sachant trouver le mot cabalistique propre à conjurer la tempête qu'il avait soulevée, le flot des événements plus fort que lui, l'engloutit!

Szécsényi ne sortit de la longue nuit de son aliénation, que pour se réveiller dans l'Éternité. C'est de là qu'il peut contempler son œuvre ressuscitée, c'est de là qu'il peut voir réalisée la belle phrase prophétique qui lui échappa un jour:

« La Hongrie n'a pas été; elle sera! »

STÉPHANIE WOHL.

UNE FEMME EST MORTE!...

« C'est hier soir que cette femme est morte! »
Dit l'étranger qui passe, froidement.
« Elle était bonne et douce..... mais qu'importe,
Si rien ne dure, hélas! » dit un parent.

Le prêtre dit: « C'était une croyante! »
Puis le docteur: « Son mal était ancien! »
Et le mari, sur la fosse béante,
Pleure et se dit: « J'ai perdu tout mon bien! »

GÉZA ZICHY.

L'ÉPIGRAMME

IX.

Il s'endormit promptement, il est vrai, mais les idées et les sentiments si nouveaux pour lui, qui l'avaient préoccupé le soir précédent, le réveillèrent avant le jour. Il lui semblait qu'un être vivant lui touchait amicalement l'épaule. Il dut penser longtemps avant de se rendre compte de l'endroit où il se trouvait. Ce ne fut qu'après avoir contemplé attentivement le grand carré de la fenêtre, éclairé par l'aube naissante, qu'il put reconstituer les événements de la veille. Il éprouva alors une impression profondément agréable, presque solennelle. Il se rendormit sur ces entrefaites et ne rouvrit les yeux qu'à l'heure où les rayons du soleil, haut à l'horizon, éclairaient les belles contrées environnantes, et où le large fleuve scintillait dans le lointain. Il y avait sous les platanes un grand concert d'oiseaux. Plusieurs de ces musiciens ailés voltigeaient ça et là; quelques-uns s'étaient perchés sur le bord des coupes de marbre de la fontaine. Près de celle-ci une table était préparée pour le déjeuner.

— Lux, ma lumière, où es-tu?

Reinhard entendit ces mots prononcés par une forte voix de vieillard, et il vit déboucher de derrière la maison un homme âgé, l'oncle sans doute, soutenu par le domestique et muni d'une béquille. L'appel « Lux » avait naturellement pour objet sa jeune nièce dont il avait raccourci de cette façon le nom de Lucie. On devinait immédiatement, d'après son extérieur, qu'il

devait être un ancien colonel, il portait de longues moustaches grises, ainsi qu'un habit de coupe militaire. On apercevait à sa boutonnière un vieux petit ruban usé. La jeune fille apparut à son tour dans le jardin, rempli de la fraîcheur du matin. Reinhard ne tarda pas davantage à finir sa toilette; et descendit sur la terrasse, où il trouva l'oncle et la nièce déjà attablés près de la fontaine aux eaux limpides.

L'oncle le fixa attentivement avec la liberté des vieux soldats ou des originaux. Il articula lentement, sans se presser, que son nom lui était connu et lui demanda s'il n'était peut-être pas le fils du professeur Reinhard, fixé à H***. Celui-ci était, s'il ne se trompait pas, un de ses anciens amis d'université.

Reinhard confirma cette supposition. Lucie trouva cette coïncidence très-amusante.

Le colonel continua à examiner la figure de son jeune hôte et à s'enfoncer toujours davantage dans ses souvenirs, pendant que son propre visage prenait une expression amèrement douce. Puis un sourire, à demi moqueur, flotta sur ses lèvres; il se changea enfin en un rire sonore et loyal. Il saisit la main du jeune homme, la secoua fortement et dit:

— Vos parents ne vous ont-ils jamais parlé de moi?

Reinhard réfléchit un instant et secoua d'abord négativement la tête. Mais, après de plus mûres réflexions, il répondit:

— Selon toutes les probabilités, vous avez dû être lieutenant avant d'être colonel? Je me souviens vaguement que, dans mon enfance, mes parents et ma mère surtout parlaient d'un lieutenant, mais en plaisantant il faut le dire: « Le lieutenant n'aurait pas fait cela » « Qu'aurait dit le lieutenant? » etc. etc. Puis cette habitude se perdit, et je l'ai oubliée.

— Eh bien! ce lieutenant, c'est moi! s'écria le colonel en riant. Dans votre visage agréable j'ai retrouvé la trace de ceux de vos parents. Soyez le bienvenu et restez-nous, en tous cas, quelques jours. Ou, mieux encore, finissez votre voyage et revenez bientôt, pour longtemps. Jouez-vous aux échecs?

— Non, malheureusement, je ne joue à rien.

— C'est dommage! Pourquoi cela? s'écria le vieillard.

— Je suis trop bête, répliqua Reinhard. Il n'avait en vérité ni l'attention, ni la prévoyance nécessaires pour des jeux sérieux. Lucie le regarda involontairement avec un sourire joyeux,

car elle trouvait en lui un compagnon dans ce genre d'ignorance.

— Bien, bien ! dit le vieil oncle. Tant qu'on est jeune, on ne connaît pas l'ennui, on n'a besoin d'aucun jeu. Elle est comme vous, à présent, cette jeune personne. Mais, plus tard, elle apprendra à les aimer. Car, j'espère qu'elle deviendra une jolie vieille fille, qui restera éternellement près de moi, et qui plantera et cultivera des roses sur ma tombe.

— C'est possible, dit la nièce, surtout si j'adopte sur le mariage les idées que j'ai entendu monsieur Louis Reinhard exprimer. Figure-toi, cher oncle, que nous n'avons fait que parler jusqu'à minuit, hier soir, de mariages malheureux ! Les hommes bien élevés ne devraient épouser que des paysannes et des servantes ; nous, filles intelligentes et cultivées, nous devrions choisir, par contre, nos valets de chambre et nos cochers. On doit pourtant, il me semble, y réfléchir à deux fois ! Monsieur Reinhard, n'auriez-vous pas, par hasard, une autre histoire du même genre à nous raconter ?

— Certainement, j'en ai une et fort intéressante encore.

— O ciel ! s'écria Lucie. Cher oncle, désires-tu l'écouter ?

— Puisque vous ne voulez pas jouer, mais bavarder, paresseux que vous êtes, ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous raconter des histoires extraordinaires.

La table fut desservie, Lucie se fit apporter sa corbeille à ouvrage, Reinhard rassembla ses idées :

— Car, dit-il, les personnes dont il s'agit se trouvant en plein bonheur, je dois, pour ne les troubler en aucune façon, cacher leur nom sous le voile de l'anonyme.

Il commença :

Brandolf, jeune magistrat, montait un jour l'escalier de la maison habitée par une famille de sa connaissance. Plongé dans ses pensées, il se heurta à une femme qu'il prit pour une servante. Elle était assise sur les marches, occupée à nettoyer des couteaux. Il sembla au jeune homme, qu'elle enfonçait un de ceux-ci dans le talon de sa botte droite. Il se retourna, et aperçut, à moitié caché par un large mouchoir, un visage de femme, jeune encore et rouge de colère.

— Voilà bien comme nous sommes, nous autres hommes, se dit-il en lui-même ; nous parlons journellement d'amour et

d'humanité, et journellement nous offensons notre prochain ! Certes, si une dame habillée élégamment s'était trouvée sur cet escalier à la place de cette pauvre créature, je l'aurais remarquée. Honneur pourtant à cette femme, qui, comme représailles, m'a enfoncé son aiguillon vengeur dans le talon.

Il raconta ce petit incident à ses amis et chacun de s'écrier : c'est la baronne ! Cher Brandolf, lui dit alors le père de famille, vos divagations humanitaires sont ici hors de saison. La personne en question est une véritable baronne, qui, par avarice et par méchanceté, aime mieux encombrer le passage que de salir son appartement. De plus, par orgueil aristocratique, elle ne nous salue pas, nous autres bourgeois. Il raconta au jeune homme qu'elle était arrivée, il y a quelques semaines, dans la maison et avait mis, à côté de son nom pompeux, un écriteau annonçant qu'elle avait un appartenant meublé à louer. Quelques étrangers étaient déjà venus l'habiter, mais les incroyables exigences de la baronne les en avaient bientôt chassés. On ne savait ni qui elle était, ni d'où elle venait. Quand ses occupations domestiques l'amenaient à la fontaine et au marché, elle glissait au milieu des servantes comme un mauvais esprit.

Cette appréciation peu bienveillante éveilla l'intérêt de Brandolf. Quoiqu'il fut foncièrement bon, il aimait à se frotter aux mauvais caractères, à leur chercher querelle pour les convaincre de leurs torts. Aussi, lorsque quelqu'un lui demanda en plaisantant, s'il ne deviendrait pas bientôt le locataire de leur étrange voisine, il répondit sérieusement : - Pourquoi pas !

En effet, le jour même où ses amis quittaient la maison avec armes et bagages pour faire un voyage en Italie, Brandolf alla sonner à la porte de la baronne, demandant qu'on lui montrât les chambres à louer. Elle reconnut immédiatement en lui, l'inconnu qui l'avait poussée dans l'escalier, son regard exprima la défiance, et ce fut très froidement qu'elle le pria d'entrer. Après une inspection sommaire du local, il lui annonça qu'il louait l'appartenent, et que dès le lendemain il viendrait l'occuper. A cette nouvelle le visage de la baronne n'exprima aucun contentement, autant du moins qu'on en pouvait juger sous l'énorme capuchon qui le masquait à moitié.

Quand Brandolf eut pris possession de son logement, il l'examina avec curiosité. Le parquet était couvert de magnifiques

tapis, les meubles de superbes étoffes, de beaux tableaux pendaient aux murs. Les armoiries qui se trouvaient sur la carte de visite, clouée à la porte de l'appartement, surmontaient également chaque pièce de cet élégant mobilier.

Pour commencer les hostilités de sa guerre humanitaire, Brandolf ne respecta aucune des exigences, qui avaient, soi-disant, mis en fuite les premiers locataires de la baronne. Mais ses efforts furent vains, l'ennemi resta caché et n'opposa à ses tentatives de querelle que des politesses et de la douceur. Ainsi se passèrent quelques semaines, durant lesquelles il put se convaincre que si l'accusation de méchanceté portée contre la jeune femme était fausse, il existait du moins un mystère dans son existence. Il observa que l'appartement qu'elle occupait, composé seulement d'une cuisine et d'une petite chambre, était toujours fermé, et que personne, sauf le boulanger, n'en franchissait le seuil. C'est là qu'elle passait toutes ses journées, triste et solitaire. Un jour que Brandolf put jeter un regard dans la cuisine, il n'y découvrit aucune trace ni de feu, ni d'aliments. De quoi cette femme se nourrissait-elle donc?

Il ne prenait chez lui que le déjeuner du matin, composé d'une tasse de thé et de quelques petits pains. Une fois il crut remarquer, qu'en venant prendre le plateau, la baronne regardait avidement l'assiette pour voir s'il y restait un petit pain, et qu'en l'emportant ses yeux avaient brillé comme des étincelles. Brandolf dut se tourner vers la fenêtre pour cacher son émotion. Il se disait: Qu'est-ce qu'est l'homme, puisqu'il peut regarder avec des yeux de bête sauvage un misérable morceau de pain?

Il poursuivit ses observations avec une certaine cruauté; tantôt il faisait disparaître les restes du pain, tantôt il les laissait sur le plat, et bientôt il put se convaincre par les différentes expressions des yeux de son hôtesse, que les débris de son déjeuner constituaient presque uniquement la nourriture de la pauvre femme.

Il résolut alors de nourrir le chat sauvage, comme il l'appelait; mais, peu à peu et avec mesure, afin qu'elle ne s'en aperçût pas. A cet effet, il prit aussi son second déjeuner chez lui, composé d'œufs et de jambon. Il en laissait la plus grande partie, dans l'espérance que la pauvre souris affamée en profite-

rait. D'abord il en fut ainsi, mais bientôt elle devint défiante, lui demanda ce qu'elle devait faire des restes du déjeuner, et finit par ne plus rien prendre, pas même le petit pain.

Un jour, en rentrant, il aperçut la baronne, arrêtée devant un magasin de légumes. Elle marchandait une belle plante d'œillet, qui, malgré la saison avancée, était encore couverte de fleurs, puis le jeune homme la vit s'éloigner en soupirant. Il s'empressa d'acheter la plante et la fit porter chez lui. Le soir, à son retour dans sa chambre, il trouva son hôtesse endormie sur une chaise, en face de l'œillet. Il s'avança doucement et se plaça vis-à-vis d'elle pour pouvoir l'observer. Ce n'était pas une grande douleur qui obscurcissait ses traits, mais plutôt l'absence de toute joie humaine et de toute espérance. Sous les paupières baissées, deux larmes séchaient, mais sans tendresse, comme deux perles méprisées et égarées.

Plus Brandolf la regardait, plus il se sentait ému, plus il désirait partager cette souffrance inconnue, comme si elle avait été un précieux joyau. Le pauvre garçon a eu toute sa vie quelque chose de fou en lui, si l'on peut appeler folie ce que tout le monde ne fait pas.

La dormeuse se réveilla comme d'un rêve angoissant. Étonnée, elle regarda autour d'elle, et lorsqu'elle aperçut les yeux compatissants du jeune homme, elle s'excusa avec des paroles plus douces qu'elle n'en avait jamais fait entendre. Elle dit que les œillets étaient sa fleur favorite, et qu'elle n'avait pas pu résister au désir de venir admirer la belle plante. Brandolf la pria de l'accepter, mais elle refusa, alléguant que dans sa chambre il n'y avait pas assez de lumière.

Quand l'hiver fut arrivé, le jeune homme fit une ample provision de bois, espérant qu'elle en prendrait un peu pour chauffer la misérable chambre, où elle passait sa vie, mais il n'en fut rien. Pourtant la neige tombait et le froid était intense. Tous les jours elle devenait plus pâle, plus maigre, plus abattue, et chaque matin il semblait à Brandolf qu'elle traînait avec plus de peine la corbeille de bois.

Mais le temps passait. Le père de Brandolf, veuf depuis longtemps, désirait avoir près de lui son fils unique, afin qu'il prît la direction de leurs biens; d'un autre côté, celui-ci possédait un grand savoir juridique, que des personnes haut placées lui

conseillaient de mettre au service de l'état. Jusqu'à présent il n'avait pris aucune résolution.

Un matin, après s'être levé, voulant faire son déjeuner, il vit, que malgré l'heure avancée, il n'était pas préparé et qu'aucun feu ne brûlait dans l'appartement refroidi. Étonné, il sonna, mais en vain. Il entra dans la cuisine et ne vit personne! Il frappa alors doucement à la porte de la chambre de la baronne et, ne recevant pas de réponse, il y pénètra. C'était une petite pièce sombre, dont les murailles suintaient l'humidité; les vitres de l'unique fenêtre donnant sur la cour, étaient couvertes de fleurs de glace. Sur un misérable lit, composé d'un sac de foin, d'un drap grossier et d'une mince couverture, gîsait la jeune femme. Ses bras et ses mains qu'elle tenait étendues, tremblaient de froid et de flèvre. Elle tourna la tête du côté de Brandolf, et, sans le reconnaître, le supplia de lui donner à boire. Il courut chez la propriétaire de la maison et la conjura de venir auprès de la malade pendant qu'il irait chercher le médecin. Quand celui-ci entra dans la chambre, elle était sans connaissance; il la trouva dangereusement malade et dit qu'avant toute chose, elle devait changer de lit et de chambre. Brandolf proposa de la transporter dans une des pièces de son appartement, et pria le docteur d'envoyer immédiatement une bonne garde-malade. Lorsqu'elle fut là, il lui remit l'argent nécessaire pour entourer la baronne de tous les soins possibles. Après être restée plusieurs semaines sans connaissance, la pauvre femme, un beau matin, ouvrit les yeux, regarda avec étonnement autour d'elle et, apercevant la garde et le médecin, demanda à qui elle devait tout cela. Apprenant que c'était à son locataire, elle tomba dans une profonde rêverie.

Quand il la sut en voie de guérison, Brandolf lui fit demander la permission de la voir. L'ayant obtenue, il se rendit auprès d'elle et eut peine à la reconnaître dans ses vêtements blancs, avec son visage pâli et spiritualisé.

— Le médecin affirme que je vais guérir, dit-elle d'un ton sérieux en lui indiquant une chaise. Vous n'avez guère eu de chance; au lieu d'être servi et soigné, vous avez dû faire servir et soigner votre hôtesse.

—J'en ai eu, au contraire, répondit-il. Seulement, promettez-moi de vous laisser servir et soigner aussi long temps que ce sera nécessaire.

Autour des lèvres de la jeune femme, se joua tout-à-coup un petit sourire inaccoutumé, aussi attendrissant que celui de l'enfant qui s'essaye pour la première fois à rire. Mais il fit mine bientôt de vouloir se changer en un sanglot. Puis sur ses joues pâles se répandit une faible teinte rosée, qui rappelait presque l'épigramme de Logau.

> Comment changeras-tu les lys blancs en roses rouges?
> Embrasse une blanche Galatée, et elle rougira en riant.

Naturellement, ajouta Reinhard, entre parenthèses, il n'était pas question ici d'un baiser.

Brandolf renouvela journellement ses visites. Il envoyait continuellement à la malade de belles fleurs. Un jour il la trouva levée, assise sur un fauteuil, dans une modeste robe de soie noire. Elle le reçut avec un tendre sourire, et lui dit:

— Quand je pense à notre première rencontre, des charbons ardents s'amassent sur ma tête. La garde m'a raconté tout ce que vous avez fait pour moi, tout ce que vous avez dépensé. Pour vous rembourser, je vendrai, dès que je serai guérie, mes meubles qui sont tout ce qui me reste! Puis je chercherai une place de femme de charge.

— Vos projets se rencontrent parfaitement avec les miens. Certes, je ne vous laisserai pas retourner seule dans le désert de la vie. Mon père qui est veuf a besoin d'une femme de charge, la nôtre est morte. Je suis sûr que vous nous serez très-utile.

— Dieu merci, je puis accepter, dit-elle d'une voix émue. Mais vous devez d'abord savoir qui je suis.

Elle lui raconta qu'elle descendait d'une grande famille qui depuis bien des générations ne se maintenait que par la fortune des femmes. Tous les hommes étaient dissipateurs et dissolus. Son père était de même, il se maria jeune à une héritière qui mourut bientôt en lui laissant deux fils. Puis il épousa en secondes noces une jeune fille très-riche qui fut la mère de notre baronne. Le père mourut, après avoir dissipé avec ses fils toute la fortune de sa première femme et une partie de celle de la seconde. La mère et la fille, restées seules, luttèrent avec énergie, en s'imposant toutes sorte de privations, pour reconstituer leur patrimoine. Mais malheureusement cette vie trop rude tua

au bout de peu de temps la mère. Les frères ayant appris cet événement revinrent aussitôt au château pour tâcher de dépouiller leur sœur du peu qui lui restait. Ils étaient accompagnés d'un certain chevalier Schwendter qui semblait exercer sur eux une influence salutaire. Il était joli garçon, avait de bonnes manières et entourait la jeune fille d'attentions délicates. Se sentant si complètement isolée, elle se laissa prendre à ces fausses apparences, et consentit à épouser le chevalier, sans qu'il lui eût cependant inspiré un sentiment d'amour. A peine marié il jeta le masque. Toute sa conduite n'avait été qu'une comédie arrangée avec les frères, afin de s'emparer de la fortune pour la partager entre eux. Elle fut en butte, durant trois ans, à toutes espèces de mauvais traitements et d'humiliations. Un jour son mari, qui était toujours hors de chez lui, revint accompagné de plusieurs jeunes gens, à moitié ivres. Il commanda à sa femme, qui se trouvait au chevet de son enfant malade, de leur faire préparer à souper, et voulut arracher le petit garçon de son berceau pour le présenter à ses convives. La baronne s'y étant opposée, il tira un pistolet au-dessus de la tête de l'enfant, en disant: — Voilà comme on réveille le fils d'un soldat! Le pauvre petit, mortellement effrayé, fut pris d'horribles convulsions et mourut trois jours après. La mère, désespérée, ne voulut plus vivre avec son misérable mari et demanda son divorce. Les biens de sa famille étaient perdus, et il ne lui restait plus que quelques meubles. Elle vint s'établir en ville, pour chercher à gagner sa vie en louant des chambres. Cela ne lui réussit guère, puisqu'elle faillit mourir de faim.

Quand la baronne eut achevé son triste récit, Brandolf dit doucement en lui prenant la main:

— Ces jours douloureux sont passés, et ne reviendront jamais!

Peu de temps après la jeune femme partit pour sa nouvelle destination, et Brandolf se rendit dans une autre ville où il avait provisoirement accepté une place. Il reçut au bout de quelque temps une lettre de son père, qui, en lui faisant les plus grands éloges de Mme de Lohausen, lui avouait que malgré son âge, il aurait pensé sérieusement à l'épouser, s'il n'avait découvert son amour pour son fils. Il l'engageait fortement à venir, pour s'assurer par lui-même des sentiments qu'il inspirait. Brandolf ne pouvant pas à ce moment quitter son poste, chargea son

père de faire la demande. Celui-ci lui répondit par le retour du courrier que, dans sa naïveté, la jeune femme, n'avait pas su dissimuler la joie immense que lui causait cette proposition et qu'en signe de consentement elle lui avait tendu les deux mains.

Quand Brandolf se retrouva pour la première fois avec sa fiancée, il lui demanda, en la voyant heureuse et souriante :

— As-tu jamais senti ce que tu éprouves maintenant?

— Non, répondit-elle, je n'ai aucun souvenir. Tout est nouveau pour moi. Il me semble n'avoir jamais vécu jusqu'à aujourd'hui.

X.

— Votre M. Brandolf a très-bien choisi sa femme, dit Lucie, lorsque Reinhard eut amené sa pauvre et humble héroïne au bonheur et à la prospérité. Mais êtes-vous certain que le mariage de votre ami n'ait pas été plutôt le fait du hasard, ou mieux encore qu'il n'ait été lui-même choisi, croyant choisir.

— Comment? demanda Reinhard.

— Je veux dire seulement, continua Lucie, si dans votre récit vous n'avez pas omis quelque circonstance qui laisserait entrevoir la modeste influence de cette femme excellente?

— Connaissez-vous ces personne? Auriez-vous, par hasard, déjà entendu parler de cette histoire?

— Moi, pas le moins du monde!

— Donc, puisque vous n'avez pas d'autre source que la mienne, vous devez vous y tenir. Il n'y a eu de la part de la femme pas la moindre coquetterie, pas le plus petit calcul! Je vous prie, mademoiselle, de ne pas ajouter à mon récit, ce que je n'avais pas l'intention d'y mettre.

— Je demande mille fois pardon à l'estimable narrateur, s'il se trouve blessé par la supposition que cette pauvre baronne avait conservé un reste de volonté personnelle.

— Mais, mademoiselle, pourquoi vous irritez-vous? Mes paroles ont uniquement pour but de défendre une faible femme, qui est, par son humilité, l'ornement de son sexe.

— Naturellement, j'ai bien compris, dit Lucie avec un rire joyeux, en secouant agréablement ses boucles épaisses. Une

douce brebis de plus sur le marché ! Je dois avouer que vous avez bien brodé sur ce thème.

— Mais, chère Lux, s'écria l'oncle, ne sois pas si querelleuse! Tu n'as pas besoin, Dieu merci, de t'occuper de ces choses-là, puisque tu ne comptes pas te marier et veux embellir ma vieillesse. Fort de cette espérance, je vais te prêter secours. Notre liberté de choix, ajouta-t-il en s'adressant à Reinhard, n'est pas si étendue que vous le croyez, et nous ne devons pas trop nous en vanter. Du moins, j'ai l'honneur de vous présenter en moi un vieux garçon qui a été autrefois la victime des incertitudes d'une jeune fille, et a été si ignominieusement mis de côté que, depuis lors, le mariage lui est devenu impossible. Si vous voulez bien l'écouter, je vous raconterai l'aventure aussi clairement que je pourrai.

Les deux jeunes gens témoignèrent la plus vive curiosité, et ils prièrent le vieillard de ne pas tarder davantage. L'oncle jeta encore un regard scrutateur sur le visage de Reinhard, puis fixant ses yeux pensivement sur le sol, il passa ses doigts sur ses moustaches blanches, et commença :

— J'ai fait mes études dans la ville universitaire où vous êtes né, mais je m'occupais de toute autre chose que de mon droit. Profondément affligé des misères de ma patrie, je tâchais de m'en distraire, tantôt par un romantisme à demi catholique, tantôt par un froid athéïsme. Je m'étais lié d'étroite amitié avec un jeune homme, surnommé Mannelin, qui, quoique tout différent de moi, supportait avec patience mon amour du surnaturel, tout en défendant son point de vue qui était celui de la raison. Nous allions tous les deux très-souvent dîner chez un banquier de la ville, et toujours nous nous trouvions assis à côté de la fille de la maison. Elle nous surnomma ses serviteurs fidèles : j'étais son maréchal, et Mannelin son chambellan. Bientôt chacun de nous en devint amoureux, et quoique nous rendant parfaitement compte de notre rivalité, nous n'en continuâmes pas moins à vivre en paix. Hildeburg ne marquait entre nous aucune préférence, mais secrètement je me considérais comme le prédestiné. Mes cheveux et mes yeux étaient aussi bruns que les siens, Mannelin, au contraire, était blond.

C'était l'époque où l'incendie de Moscou vint saper la puissance de Napoléon. Peu après nous fûmes appelés sous les ar-

mes, Mannelin dans l'infanterie prussienne, et moi dans un régiment de dragons. Une dernière fois nous dînâmes chez le banquier. Après le repas, Hildeburg nous entraîna dans le jardin. Nous étions tous les trois silencieux, plongés dans de tristes pensées.

— Je suis vraiment, dit-elle, dans une situation très-critique! Je vous aime tous deux. Toi, maréchal, tu as englouti une partie de mon cœur, toi, chambellan, tu possèdes l'autre moitié. Je ne serai jamais la femme de personne que de l'un de vous! Si vous succombez tous deux ou si vous revenez tous deux, je ne me marierai jamais, victime d'un jeu inconvenable de la nature!

En disant ces mots, elle se jeta à notre cou et nous embrassa l'un après l'autre, à plusieurs reprises. Notre situation était très-extraordinaire, jamais il n'y en eut de semblable: une honnête femme embrassant passionnément deux hommes à la fois, et ceux-ci l'aimant, supportant la chose, et lui rendant en même temps ses baisers!

Nous nous séparâmes. Pendant toute la campagne je ne rencontrai pas Mannelin. Ayant appris à Paris qu'il était mortellement blessé, je ne voulus pas m'assurer de sa mort; un sentiment singulier me faisait à la fois craindre et désirer d'en acquérir la certitude.

Quand je retournai dans la ville, où le banquier habitait, j'appris que celui-ci s'était retiré à la campagne. Dès le lendemain j'allai le visiter. Quand Hildeburg me vit, elle devint aussi blanche qu'un linge, et pourtant elle avait aux lèvres un sourire de bienvenue. Pendant quelques secondes, la joie et la tristesse alternèrent sur son visage; évidemment elle croyait Mannelin mort, et pensait que je venais réclamer mes droits. Bientôt elle me dit:

— Ce n'est donc que trop vrai, mon pauvre cher Mannelin repose en France, sous l'herbe verte! et toi, maréchal, tu es venu m'annoncer cette nouvelle? Elle me regardait avec des yeux ardents qui contenaient autant de haine que d'amour.

— Non, mademoiselle, je ne sais rien, il vit peut-être encore! En disant ces mots, je me sentis saisi d'une ardente jalousie contre l'absent qui était si passionnément pleuré.

Cette première entrevue fut suivie de plusieurs autres; tantôt elle m'accueillait affectueusement, tantôt elle semblait plongée

dans une sombre tristesse. Quelle ne fut pas ma surprise, en arrivant un jour chez elle, de la voir se promenant dans le jardin avec un officier d'infanterie prussienne! Je reconnus Mannelin, et mon premier sentiment fut la joie d'un retour si inespéré. Hildeburg s'écria: Tout est pour le mieux! Nous voilà tous les trois réunis de nouveau! Mannelin, lui, était très-heureux de retrouver les choses telles qu'il les avait laissées, il craignait d'arriver trop tard. Il avait beaucoup gagné physiquement durant la campagne, et son allure était devenue martiale; cependant il ne parlait jamais des belles action militaires qu'il avait accomplies, et si dans la conversation il n'avait été contraint de parler quelquefois de la guerre, on aurait pu croire qu'il n'avait jamais quitté son cabinet de travail.

Quelques jours agréables passèrent aussi. Puis mon régiment reçut l'ordre de partir. Depuis ce moment Hildeburg se transforma; distraite, inquiète, elle se retirait de la société dès qu'elle devenait un peu nombreuse. J'interprétai cette préoccupation en ma faveur et je pensai que mon tour était venu d'être pleuré et regretté. Elle pria ses parents de me donner un dîner d'adieu, et s'arrangea de sorte à ce que je dusse passer la nuit chez eux. A table on parla des fantômes qui soi-disant hantaient la maison. En ma qualité de valeureux soldat je traitai cela de billevesées. Mannelin qui, jusqu'alors, n'avait pas pris part à la conversation, me regarda étonné, et me demanda si je n'étais plus un visionnaire. Irrité par cette question je répondis que si j'avais le bonheur de voir un être d'un autre monde, je le forcerais à parler et le regarderais dans les yeux. Je terminai ces vanteries, en disant: — De quel esprit s'agit-il ici?

— D'un esprit turbulent qu'on appelle la vieille Kratte, répliqua Hildeburg, qui semblait un peu effrayée de mes paroles.

J'avais amené ce soir là à la campagne deux de mes amis, avec lesquels nous fîmes de fréquentes libations, aussi, quand j'allai me coucher, mes idées étaient-elles un peu embrouillées; je regardai autour de la chambre grande et basse; près d'une fenêtre, à travers laquelle pénetrait un pâle rayon de lune, se trouvait placé un vieux secrétaire. Minuit sonnait, les histoires de fantômes me revinrent à la mémoire, mais je fis appel à ma raison et me jetant à demi-vêtu sur mon lit, je m'endormis immédiatement après avoir éteint ma bougie. Au bout de quelque temps

je fus réveillé par un grand bruit, un air froid me passa sur le visage, mes rideaux furent violemment agités, et ma couverture me fut arrachée.

— Grand Dieu, m'écriai-je, serait-ce vraiment un esprit! Je sortis à moitié de mon lit, mais n'eus par le courage de le faire complètement. Des pas furtifs s'entendaient derrière les draperies, et je vis s'avancer une petite vieille, courbée en deux, vêtue de gris, des pieds à la tête, et qui semblait être sortie de la muraille. Elle s'approcha du secrétaire, et sortant un trousseau de clefs de sa poche, elle chercha la serrure avec sa main cadavérique, puis elle prit un paquet de lettres dans un des tiroirs, le défit et en tira un papier qu'elle lut à demi-voix, après quoi, se saisissant d'un grattoir, elle se mit à effacer ce qui était écrit. Je voyais tout cela à la lueur du clair de lune. Durant ce travail elle toussa à plusieurs reprises, et lorsqu'il fut terminé, poussa un petit rire bref en remettant le papier dans le tiroir. Ensuite elle s'approcha de mon lit et me regarda. Dans ma terreur je ne pus murmurer que d'une voix mourante: « La Kratte! » Un instant après l'apparition avait disparu. A ce moment il sonna une heure, je voulus allumer, mais, ne trouvant pas d'allumettes, il ne me resta pas autre chose à faire qu'à chercher ma couverture et à me rendormir.

Le lendemain, en m'éveillant, j'examinai attentivement la chambre; la seule porte visible était encore fermée intérieurement. Une petite clef se trouvait à la serrure du secrétaire; j'ouvris tous les tiroirs et ne vis ni papiers ni grattoir. Lorsque j'arrrivai au déjeuner, on parlait justement du bruit nocturne qui avait dérangé tout ce monde. On me demanda si je ne l'avais pas entendu? Je répondis affirmativement, mais sans rien raconter pour ne pas effrayer la famille. Ce ne fut que seul avec Mannelin et Hildeburg que j'avouai la vérité. Tous deux m'interrogèrent sur ma préoccupation visible.

— C'est que j'ai vu la vieille Kratte! dis-je.

— Lui avez-vous parlé? me demanda Hildeburg en riant, comme si elle croyait que je plaisantais.

Je ne répondis rien, ne voulant pas entamer une discussion avec Mannelin qui me regardait, lui aussi, avec étonnement. Comme la victoire m'attendait, je pris congé d'eux en promettant de revenir une dernière fois le lendemain, et je partis le cœur lourd.

Après mon départ, Mannelin fit part à Hildeburg de la crainte que lui inspirait ma santé physique et morale. Evidemment, j'étais la proie d'hallucinations véritables.

— Etes-vous bien sûr que ce soient là des hallucinations? répondit pensivement Hildeburg.

Mannelin la regarda avec une tendre inquiétude, et lui dit:

— Faites-moi préparer la chambre pour cette nuit, je veux me rendre compte de ce qui s'y passe!

— Vous! s'écria-t-elle, vous en auriez le courage?

Le soir même Mannelin coucha comme moi dans la pièce hantée. La scène de la veille se répéta identiquement, sauf qu'à l'apparition de la petite vieille, Mannelin demeura tranquillement couché. Au moment seulement où elle se mit à gratter le papier, il se leva, et se glissant furtivement derrière elle, lui demanda brusquement:

— Que faites-vous ici, petite vieille?

Celle-ci se redressa effrayée. Mannelin la tenait fermement par l'épaule. Il tâcha de lui ôter son manteau, et sentit un corps jeune et souple. Alors il arracha de sa figure le masque de cire qui la couvrait, et vit devant lui Hildeburg qui le regardait en souriant. Il la saisit dans ses bras et l'embrassa avec passion. Quand je pense que tout cela aurait été pour moi si j'avais possédé, la nuit précédente, le sang-froid de mon ami! Pressée sur le cœur de Mannelin, la jeune fille lui raconta son but. Après notre retour à tous deux elle avait compris sa fausse situation, et s'était décidée à en sortir. En habitant une maison hantée, elle avait eu l'idée de jouer au fantôme, et de se donner à celui qui montrerait le plus grand courage devant le spectre. Moi, le soldat valeureux, j'avais manqué de présence d'esprit au moment nécessaire, lui, au contraire, s'était montré digne de dominer la situation. Tout cela me fut communiqué solennellement le lendemain, et je dus me convaincre que le sort, en favorisant mon rival, avait réalisé les secrets désirs du cœur d'Hildeburg, car depuis ce moment elle parut plus heureuse, et comme déchargée d'un grand poids.

Après ces derniers mots le colonel cessa de parler, et demeura quelque temps silencieux, puis il reprit:

— Savez-vous quel est le vrai nom de la jeune fille? Mannelin et moi, seuls, nous l'appellions Hildeburg; en réalité elle

se nommait Elsa Moorland. Elle devint plus tard Mme Reinhard et c'est.... votre mère. Est-elle encore de ce monde, et comment se porte-t-elle ?

Il est toujours assez embarrassant pour de grands jeunes gens d'entendre raconter les histoires d'amour qui ont précédé le mariage de leurs parents, aussi Reinhard n'était-il pas du tout agréablement surpris. Il devint très-rouge, car les arguments étranges qu'il énonçait depuis la veille avaient l'air de se tourner contre lui. Il se rendait compte, combien il avait peu manqué qu'un autre que son père ne devînt le mari de sa mère. En ce cas que serait-il devenu, lui, le fils ? et en somme qu'était-il à présent, sinon le résultat du choix arbitraire d'une jeune fille orgueilleuse ?

Toutes ces pensées traversèrent rapidement son cerveau; quand il releva les yeux il vit le regard de Lucie, brillant de gaîté, fixé sur lui. Elle était commodément assise dans un fauteuil du jardin, les bras croisés ; son visage était aussi serein que le ciel, quand il est complètement sans nuages.

— Consolez-vous avec l'Évangile, dit-elle, il est écrit : « Vous ne m'avez pas choisi, c'est moi qui vous ai choisi. »

— Je vous remercie du conseil, répliqua Reinhard, que le rayonnement contagieux des yeux de la jeune fille forçait à sourire. La victoire que vous a donnée le récit de monsieur votre oncle est tout-à-fait légitime. Je n'aurais toutefois pas cru que je serai battu par mon propre père !

— Comme vous êtes ingrat ! Soyez fier de lui puisqu'il a été le vainqueur. Moi, j'en suis très-enchantée, par ouï-dire ! — Est-il toujours aussi blond ?

— Il est gris depuis longtemps, mais cela lui va parfaitement.

— Et votre mère, interrompit l'oncle, est-elle encore brune et élancée comme jadis ?

— Elle est toujours brune, et élancée... mais d'esprit seulement !

— Combien j'aimerais à la revoir ! et Mannelin également ! dit le colonel d'une voix émue.

— Ils en seraient très-heureux aussi ! répondit Reinhard, et je veux user de toute ma force de persuasion pour vous amener à notre maison de campagne.

— Faites-le, s'écria Lucie, et vous apprendrez bientôt que nous sommes arrivés à l'improviste chez eux. N'est-ce pas, cher oncle ?

— Certainement. Dès que je serai de nouveau ferme sur mes jambes, nous exécuterons ce projet, et visiterons les anciens amis.

— Je me souviens, tout-à-coup, dit Reinhard, que notre habitation actuelle a été bâtie sur la vieille maison de mes grands-parents Moorland. Quand vous y viendrez, mademoiselle Lucie, vous pourrez y faire le sabbat.

— Si jamais je suis éprise de deux hommes à la fois, je recourrai peut-être à ce moyen, répondit-elle évasivement.

Reinhard se repentit immédiatement de ses paroles irréfléchies, car lorsqu'une âme s'achemine vers une direction nouvelle, on ne doit pas l'effrayer par des allusions maladroites. Le visage de la jeune fille avait perdu son rayonnement. Reinhard alors parla de départ, aussi bien par convenance que par un accès subit de découragement. Mais le colonel s'y opposa.

— D'ailleurs, monsieur Reinhard ne peut pas partir si précipitamment, dit Lucie, car son cheval est parti avec les nôtres pous aller brouter dans les pâturages.

— Ce pauvre cheval mérite bien un peu de repos! décida le vieux militaire. Je vais me retirer pour lire les journaux, voulez-vous que je vous en envoie, fils d'Hildeburg?

Mais Lucie intervint: — Les journaux sont très-nuisibles aux yeux malades. Prenez plutôt un de ces bons vieux livres, aux gros caractères. Vous savez où les trouver. Etablissez-vous dans l'ombre fraîche de ma grande bibliothèque ou, si vous le préférez, allez dans le bois. Je dois malheureusement vous quitter pour m'occuper un peu du ménage.

La sollicitude de Lucie pour ses yeux le réconforta, et il suivit sans résistance le conseil de la jeune fille. Il alla prendre un livre dans son cabinet de travail, mais comme le demi obscurité de cette vaste pièce l'oppressait, il se rendit dans le bois. Là un affaissement moral complet s'empara de lui. Ah! pourquoi était-il venu dans ces lieux? Non seulement il avait appris les actions extraordinaires de la jeunesse de sa mère, mais l'impression toujours croissante que Lucie faisait sur lui, troublait et assombrissait sa pensée. La perte de sa liberté et de son indépendance d'esprit lui écrasait le cœur. On voit bien, pensait-il, le prix qu'elle attache à sa supériorité d'intelligence et de culture! Ah! certes, je n'épouserai qu'une petite femme douce et tran-

quille, qui ne me volera pas ma raison: mais, malheureusement alors, elle appartiendra à la catégorie de celles qui rougissent quand on les embrasse, mais qui ne rient pas! Pour rire, à ce moment-là, il faut de l'esprit! Les bêtes ne rient jamais.

Il resta, assez longtemps, plongé dans des pensées de ce genre. Lorsqu'il revint au jardin il y trouva, par surcroît d'ennui, la famille du pasteur, qui sous le prétexte d'une visite, était venue s'informer de l'impression qu'avait faite le jeune savant sous les platanes de la montagne. La fille du pasteur, vêtue de sa robe de soie bleue, rougit beaucoup quand il lui tendit la main, tandis que Lucie, à laquelle il avait raconté la petite aventure, les regardait malicieusement. La journée entière se passa en causeries. Le pasteur et sa femme ne cessèrent pas de parler et ne laissèrent aucun répit à leurs interlocuteurs. Le colonel disparut bientôt, prétextant sa mauvaise santé, Lucie emmena son amie, Reinhard resta donc seul pour tenir tête aux parents. Il ne respira, que quand la voiture qui les emportait eut disparu à ses regards. Lucie lui dit alors:

— J'ai admiré la patience avec laquelle vous avez écouté le caquetage de ces bonnes gens!

— Avais-je vraiment l'air si patient? demanda le jeune homme étonné. Sa conscience n'était pas tout à fait pure, car il avait intérieurement désiré envoyer au diable cette honnête famille.

— Vous avez eu une excellente tenue! Croyez-moi, on est toujours meilleur qu'on ne veut en avoir l'air. Pour vous récompenser je vais vous faire préparer une bonne tasse de thé.

Quand le jour baissa, et que le thé fut bu, les jolies servantes prirent leurs rouets et filèrent pendant une heure. Le bourdonnement de ceux-ci, et la causerie paisible, égayée de temps en temps par une plaisanterie, calmèrent l'esprit excité de Reinhard. Tout en bavardant, il s'occupait familièrement d'arranger la lampe qui n'éclairait pas. Lucie le regardait avec plaisir. La soirée se passa ainsi.

GOTTFRIED KELLER.

(La fin à la prochaine livraison).

LES FAVORIS

A LA

COUR DE SAVOIE AU XVe SIÈCLE[1]

Au Commandeur J. B. de Crollalanza.

I.

Louis de Savoie avait trente-deux ans lorsque son père lui confia la lieutenance générale de ses États en se retirant à Ripaille, et trente-huit lorsque Amédée VIII, devenu l'antipape Félix, abdiqua sa souveraineté temporelle en sa faveur. « Il fut prince gracieux, dit le Chroniqueur Paradin, fort simple et débonnaire, et héritier de son père, tant en ses biens, comme saintes conditions, douceur, lénité et mansuétude, et surtout avait la crainte de Dieu devant les yeux. Au moyen de quoy fut cause principale que pape Félix, son père, se laissa persuader la cession qu'il fit de la papauté, encores qu'il y fust assez enclin. »

Il eut cependant le malheur de se soumettre entièrement à l'influence de sa femme, qui exerça sur lui un empire absolu, et qui fut la cause des événements désastreux de ce long règne.

Le duc Amédée avait envoyé naguère au roi de Chypre des

---

[1] La Maison de Savoie a eu dans son histoire des moments fort dramatiques; les deux Vénus de Chypre ont donné par leur beauté et par leur luxe le plus grand éclat à la petite cour de Savoie, mais en y amenant des troubles sans fin, et en menaçant par leur intrigues de perdre l'état. Heureusement, au milieu des faibles, il y avait un fort, un vengeur, un juste, ce Philippe de Savoie comte de Bresse qui devait, malheureusement par la violence, rompre le charme et retremper l'héroïsme de sa race glorieuse. Sans Philippe de Bresse ne serait pas né Emmanuel Philibert, le grand fondateur de la monarchie piémontaise.

LA RÉDACTION.

troupes Savoyardes commandées par François de la Pallud Varembon et Jean de Compey dont l'expédition échoua. Mais ce prince, pris d'une vive amitié pour Amédée, voulut resserrer les liens déjà formés avec le gardien des Alpes; et un projet de mariage fut arrêté entre Louis de Savoie et Anne de Lusignan, fille de Janus, roi de Chypre, de Jérusalem et d'Arménie, et de Charlotte de Bourbon. Le duc de Savoie voyait dans cette alliance un acheminement à la réalisation du plan, poursuivi par tous ses ancêtres, de s'établir de quelque manière en Orient. Il envoya donc à l'île de Chypre, en novembre 1431, son écuyer Simon Dupuy, et le mariage fut conclu à Nicosie, le 1er Janvier suivant. Anne apportait en dot à son époux cent mille ducats d'or de Venise, et son beau-père lui assignait un douaire de dix mille écus. Furent présents au contrat: Jean de Lusignan, Prince d'Antioche, fils aîné du roi; Pierre de Lusignan, comte de Tripoli; les évêques de Paphos, de Famagouste et de Tortone; Jacques de Cassan, maréchal de Chypre; Baudoin de Norès, maréchal de Jérusalem, et Henri de Giblet, maître d'hôtel.

Au mois de mai, les seigneurs de Montmayeurs, d'Aix et du Paix « allèrent quérir l'épouse en Chypre et l'amenèrent en Savoie. » Les solennités du mariage furent pleines de magnificence. La reine de Sicile, le cardinal de Chypre, le duc de Bar, le comte de Nevers, le prince d'Orange, y assistaient. Le duc de Bourgogne y vint avec deux autres gentilshommes.

« Née sur les marches d'un trône, habituée au faste de l'Orient, Anne de Lusignan, proclamée par ses contemporains la plus charmante princesse du siècle, en fut aussi la plus capricieuse et la plus prodigue. Le charme de sa parole, sa grâce naturelle, lui gagnèrent d'abord tous les cœurs; mais l'influence même de ses séductions en devint l'excès. Impatiente de contradictions, elle se piqua d'écraser ses ennemis plutôt que de les séduire; maniant avec une incroyable dextérité les affaires les plus délicates, elle s'abaissa à de vulgaires intrigues et dépensa son génie à des riens. Un sourire, un mot suffisaient à lui ramener les esprits les plus prévenus, et cependant elle ignora toujours l'art d'adoucir les froissements, de guérir ces défiances cachées qui souvent tiennent en suspens les solutions les plus graves. Trop indulgente à qui flattait ses goûts, prenant l'entêtement pour de la force, se croyant généreuse parce qu'elle était prodigue et héroïque parce qu'elle était imprudente, elle abusa de l'affection de son époux, tint en mépris son caractère indécis et timide, fit litière à ses favoris des dignités et des revenus de l'État, et compromit à la fois le prince et la nation en les rendant responsables des tempêtes que soulevaient ses propres fautes. Anne de Chypre ne possédait ni l'austère énergie qui conduit au gouvernement de soi-même, ni cette discipline de sentiments qui prend sa source dans la conscience du devoir. Toute à ses frivolités, à ses intrigues, à ses rancunes, elle s'épuisa dans une lutte sans grandeur et ne réussit à rien pour n'avoir écouté que son orgueil. De toutes les femmes dont l'activité s'exerça en Savoie, ce fut la seule

dont l'influence resta détestable, la seule dont on maudit le nom. »[1]

« Anne de Chypre, dit Olivier de la Marche, avait subjugué l'esprit du duc par ses fiertés audacieuses et sa merveilleuse beauté. Altière, imprudente, incapable d'obéir, écrit Ænéas Sylvius Piccolomini, elle prit vite le dessus sur un époux incapable de commander; elle épuisa les caprices que peut se permettre une reine. » Son règne fut celui des favoris, partant celui de l'intrigue et de la corruption, et un des plus malheureux de la monarchie. On vit alors les jeunes seigneurs de la Savoie, de la Bresse, du pays de Vaud, abandonner à l'envi leurs antiques manoirs et leur indépendance pour venir, sous les yeux de leur brillante souveraine, dissiper leur fortune en portant sur leurs épaules les prés et les moulins de leurs pères.[2]

« Les Savoyards sont hospitaliers, dit un chroniqueur contemporain,[3] mais à la condition que leurs hôtes ne les primeront en rien et déguiseront leur supériorité sous un faux air de condescendance. » Les Cypriotes qui avaient accompagné la fille de leur roi n'eurent ni cette délicatesse ni cette prudence. Ils se crurent tout permis en raison de leur origine, et *pro sua libidine, et vanitate Sabaudiensibus insultavere.* La princesse se crut, à son tour, insultée par le dédain avec lequel les chevaliers de Savoie repoussèrent les prétentions des étrangers, elle s'attira par la vivacité de ses plaintes la haine de certains, la désaffection du plus grand nombre. Jamais, peut-être, les erreurs d'une femme ne produisirent plus d'irritation et ne furent suivies de plus désastreuses conséquences.

On ne connaît pas les noms de tous les Cypriotes qui formaient un si brillant cortège à leur belle souveraine. Un Perrin d'Antioche était écuyer du duc Louis et vicaire de la ville de Turin. Une Louise Babin, fille du Chancelier de Chypre et dont la parente, Isabelle Babin, épousa Phœbus de Lusignan, frère de la duchesse de Savoie, fut la troisième femme de François de la Pallud Varembon, surnommé *François au Nez d'Argent.* En 1452, par charte, le duc Louis assignait à un Cypriote, Pierre du Bois, dit de Nemours, son grand maître des chasses, eaux et forêts, deux cents florins *parvi ponderis* à prendre sur la ferme des glands de toutes les forêts qui existaient en Bresse.

Mais on appelait aussi *Cypriotes* les jeunes seigneurs qui prenaient le parti de la duchesse, et parmi lesquels le plus arrogant était Jean de Compey.

La première guerre que le duc Louis eut à soutenir, « eut lieu contre les écorcheurs, compagnie de routiers qui chevauchoient de pays en pays, de marche en marche, querans

---

[1] P. Genis, *Histoire de Savoie.*
[2] Marquis Costa.
[3] Chronique latine manuscrite des archives de Turin.

aventures et vivans de proles et de rapines. » Le duc envoya contre eux Jean de Seyssel, maréchal de Savoie, qui se joignit à un corps de troupes bourguignonnes, commandées par Théobald de Neuchâtel, et qui parvint à les refouler en France.

Mais cet incident ne produisit pas en Savoie une émotion bien grande, car on y était alors préoccupé d'une affaire extrêmement grave. Le duc Louis venait, dans un grand conseil tenu à Genève, de déclarer par édit, le domaine de Savoie inaliénable comme bien de la Couronne de France; et en même temps, ayant reçu quelques plaintes contre ses officiers de justice, il avait député la Pallud Varembon, Guillaume de Luyrieu et François de Thomas, présidents des audiences des Genevois, « pour, en qualité de réformateurs généraux de l'État, faire réparer toutes les violences qui auraient été faites à ses sujets, corriger les abus et faire punir les malversations de ses officiers. »

Or Varembon recueillit de nombreuses plaintes contre Guillaume Bolomier. C'était son ennemi particulier depuis 1431, lorsque Varembon, ayant saccagé la ville de Trévoux, possession du duc de Bourbon, avait été condamné par Amédée VIII, sur les conseils de Bolomier, à payer une indemnité considérable.

Les Bolomiers descendaient, à ce qu'ils assuraient, de la famille des Fabius, *gens Fabia*, de l'ancienne Rome. Leur premier ancêtre, Antoine Fabius, fut amené en 1300, de Rome, par Humbert de Thoire Villars, qui était allé assister au jubilé dans la Ville Sainte. Simple gentilhomme, Guillaume Bolomier commença sa carrière diplomatique en 1428, devint maître des requêtes en 1439, fut le secrétaire, le familier et l'ami de Félix V, et le premier du conseil, presque un ministre d'État sous Louis. Marié en premières noces à Anne de Dortans, puis en secondes à Ancelyse des Clefs, il était apparenté aux meilleures familles de Bresse et de Savoie. Il possédait les seigneuries de Villars, de la Bastie, d'Ardilliers, de Rosey, de Sura et de Nercia. Un de ses frères, Antoine, était trésorier général de Savoie, un autre, évêque de Belley. Il était donc fort puissant, dans une haute position. On assurait qu'en acceptant le pontificat, Félix V avait cédé à ses instances, et que c'était à l'encontre des opinions de Bolomier qu'il l'avait ensuite abdiqué.

Varembon dénonça donc le vice-chancelier, disant qu'il était de bas état, de mauvaise et petite volonté, et qu'il « se voulait faire grand sur tous les nobles sujets sans avoir nul respect de raison. »

Guillaume Bolomier fut donc arrêté et emprisonné au château de Chillon; on ne sait même pas de quels crimes on l'accusait, sa sentence ne portant que ces mots: *pro nonnullis atrocibus criminibus et delictis.*

Il comparut devant les réformateurs généraux, et à la vue de Varembon qui les présidait:

« Je vois bien qu'il me faudra parler, s'écria-t-il. Je dis que le sieur de Varembon, que je vois là, a médit de moi dans

l'assemblée des trois États, qu'il est faux et traître contre l'Empereur son souverain, contre le pape, contre monseigneur de Savoie, contre monsieur le Dauphin et contre moi. Et ce, je veux le maintenir et le prouver par devant monsieur le duc. »

Malgré l'émotion que lui causait cet outrage, Varembon se contint et dit avec sang-froid:

« Messeigneurs, il me faut répondre quelques mots à monseigneur Bolomier, sur ce qu'il a dit à l'encontre de mon honneur. Je suis pourvu de bien petit conseil pour traiter si haute matière; mais vérité ne quiert avoir conseil, et pour ce que dis que ce ribaud a menti en tout ce qu'il a dit, et vous requiers de mettre mes paroles par écrit. »

Bolomier répliqua:

« Je le vérifierai devant monseigneur le duc, l'Empereur et autres princes, si je ne meurs avant dix ans. » Ce long délai semblait prouver que l'accusation du vice-chancelier ne reposait que sur de bien faibles bases. [1]

François de la Pallud, furieux, se plaignit amèrement au duc Louis, et exigea qu'une enquête fût faite. Si son ennemi avait dit la vérité, il se soumettait d'avance au plus rigoureux châtiment; si, au contraire, Bolomier n'était qu'un calomniateur, il fallait qu'il fût puni d'une façon éclatante. Il demanda en conséquence que la chose fût jugée par le souverain en personne dans l'audience solennelle des Grands-Jours. Pendant ce temps, le procureur fiscal de Savoie instruisait contre Bolomier un procès fondé sur des faits qui sont restés ignorés, et qui se termina par une condamnation à 60,000 écus d'or d'amende, somme énorme et qui laisse supposer que l'on voulait châtier des extorsions inouïes. Cette première sentence fut prononcée en décembre 1445. Le 11 février de l'année suivante, par lettres datées de Genève, le duc commit Amé de Viry, Bertrand de Duingt, seigneur de la Val d'Isère, Jean Descôtes, Jacquemet Pollier, chevalier, docteur ès-lois, et Jean, seigneur de Chavannes, pour former une assise générale et juger sommairement le vice-chancelier. « La question, dit Burnier, fut ainsi posée: ou Varembon était un traître, et on lui infligeait un châtiment exemplaire; ou Bolomier l'avait calomnié, et il subissait la peine du talion. »

Chose étrange! une fois en présence de ses nouveaux juges, l'ami de Félix V, encore qu'il fût soutenu par son ancien maître, se dédit et avoua qu'il avait calomnié son adversaire. L'arrêt déclara donc que Bolomier, n'ayant pu prouver ses dires, était condamné pour ce fait d'abord, et il ajouta ensuite: *Et aliis justis de causis nos ad hoc moventibus et juste movere debentibus*, etc. Cet arrêt emportait la peine capitale. Le 9 septembre, en effet, le vice-châtelain de Chillon, Hugonin Leydier, pénétra dans le cachot de Bolomier, l'emmena et le fit monter dans une barque qui stationnait sur le lac.

---

[1] Eugène Bournier, *Histoire du Sénat de Savoie.*

Quand cette barque, sous l'impulsion de deux vigoureux rameurs, fut arrivée près de l'embouchure du torrent de Tinier, qui se jette dans le Léman, entre Chillon et Villeneuve, le bourreau de Lausanne s'empara du prisonnier, le garrotta, lui attacha une grosse pierre au cou et le précipita dans les flots.

Cette affaire est toujours restée un mystère que nul n'a pu approfondir. Bolomier fut-il un coupable ou une victime? Il fallait que la haine de François au Nez d'Argent fût bien enracinée et tenace pour le poursuivre ainsi! Notre opinion, d'après ce que l'histoire dit de cet homme, est qu'il fut une victime, sinon innocente, du moins exempte des crimes politiques dont on l'accusa. Varembon était un des favoris d'Anne de Chypre, tandis que, Bolomier, vieillard austère, représentait à la cour de Louis les idées graves et sombres d'Amédée VIII; peut-être était-ce un témoin gênant, qu'il importait de faire disparaître. Ses accusations contre Varembon, il ne les rétracta probablement que pour ne pas deshonorer le fils de son royal et vieil ami, car tout porte à supposer qu'elles avaient trait à la conduite de la duchesse.

Dans tous les cas Varembon ne fut point fidèle à l'antique devise de sa famille: *Mourir plutôt que se souiller!*

II.

La noblesse de Savoie comptait vingt-sept familles historiques, remontant à une haute antiquité, de lignage pur, de fortune puissante, et qui formaient un cortège magnifique au souverain, avec lequel elles étaient pour la plupart alliées. Au nombre de ces familles, se trouvait celle de Compey, qui n'était pas une des moins illustres. Dès 1060, il existait un Oddon de Compey, auquel Gérold de Genève donna l'investiture de toute une vallée.[1] Les armes de cette maison étaient: *d'azur à la croix pleine d'or*, avec cette devise énigmatique: A. U. F. Vers le milieu du quinzième siècle, elle possédait vingt et une seigneuries dont la plupart avaient droit de haute, basse et moyenne justice, et la sénéchalerie de Lausanne. Leurs domaines s'étendaient en Chablais, en Bugey, au pays de Vaud.

Le chef de la branche des Compey-Thorens était alors Jean de Compey, seigneur de Thorens et du Sextat de Lausanne, conseiller et chambellan du duc Louis, grand bailli des Genevois et chevalier du Collier. C'est lui qui répandit sur sa famille le plus d'illustration; il fut célèbre tour à tour par la haute fortune où il sut parvenir et les disgrâces éclatantes que lui attira son orgueil. Doué de tous les avantages, d'une noble figure, d'une immense fortune et d'une naissance illustre, il éclipsa bientôt par l'élégance de ses manières et ses fastueuses habitudes les

[1] CHARLE-AUGUSTE DE SALES, *Pourpres historiques.*

plus hauts barons; nul ne dirigeait une fête avec plus de goût et d'éclat; nul ne rompait une lance avec plus de force et d'adresse.

Ses châteaux de Thorens, d'Aigle et d'Arbusigny étaient le rendez-vous des jeunes seigneurs, et l'on aspirait à l'honneur d'apprendre sous cet habile maître les gentilles coûtumes et le noble métier des armes. Olivier de la Marche décrit en ses Mémoires le célèbre pas d'armes de l'arbre de Charlemagne, où Compey s'acquit le renom mérité de bon chevalier et de rude joûteur[2] Il y parut dans un somptueux appareil:

« Il estoit de sa personne monté sur un couvert de cendal blanc, semé de ses lettres, qui furent d'or, et firent le mot A. U. F. Il estoit vestu d'une longue robe d'orfaverie bordée de perles à très-grande largesse; il avait après lui quatre chevaux dont le premier était couvert de satin vert brodé, à coliers de mastin, le second de drap d'argent parti de rouge et de bleu, le tiers d'un satin figuré bleu argenté, selon les figures, et le quart estoit couvert de satin cramoisi tout plein de ses lettres en bordures, et ses pages vestus de sa devise qui estoit robe rouge à une manche bleue, et pareillement estoyent vestus les six nobles hommes qui dessous lui avoyent fait touscher par Savoye l'hérault, pour faire arme à cestuy noble pas....[3] »

L'adversaire de Compey, dans ce tournoi, était Antoine de Vaudran, seigneur de l'Aigle.

Jean de Compey fut celui de ses favoris auquel Anne de Chypre accorda le plus volontiers sa confiance. Bientôt l'adroit courtisan acquit un pouvoir sans limites; les honneurs et les charges qui pleuvaient sur lui furent les conséquences de sa faveur; les disgrâces qu'il attira à ses antagonistes furent celles de sa haine. Cette situation souleva contre lui d'implacables jalousies. Loin de chercher à se faire pardonner sa puissance par sa modération, il révolta par sa morgue et ses injustices la fière noblesse de Savoie. Sa perte fut résolue; mais le favori était trop puissant pour que l'on put attendre d'une disgrâce son éloignement de la cour; ses ennemis ne reculèrent point devant la pensée de l'immoler à leur vengeance, et ce crime leur parut un acte de justice et de patriotisme. A la tête des conspirateurs on vit François de la Pallud-Varembon et Jean Seyssel, seigneur de Barjact, maréchal de Savoie. Les autres étaient Guillaume de Luyrieu, seigneur de la Cueille, Jacques de Montbel, seigneur d'Entremont, Jacques de Chalant, seigneur d'Aymaville, Philibert de la Pallud, Pierre de Menthon et ses deux fils, Nicod et Claude, Hugonin Allamand d'Arbent, Ami de Seyssel, Jean et Claude de Lornay, Pétremont de Monthoux, Lancelot de Luyrieux, Amé de Viry et Gaspard de Varax.

Ils se réunirent au château de Varembon et jurèrent la mort de Compey et la destruction de sa famille; mais en jurant l'exter-

---

[2] Costa.
[3] Olivier de la Marche.

mination du favori de la duchesse et de ses adhérents, ils convinrent expressément que cette dernière qualification ne pouvait s'étendre au souverain, à ses enfants, à ses ministres, ni aux chevaliers de son ordre. Les gentilshommes confédérés prirent même la précaution singulière d'informer le duc Louis de leurs projets sinistres contre son favori, et députèrent Pierre et Nicod de Menthon pour les lui soumettre. Ils mirent sous les yeux du prince les noms des conjurés et l'exposé de leurs griefs contre le seigneur de Thorens, mais ajoutèrent respectueusement que, malgré leur désir de se faire par eux-mêmes bonne et complète justice, ils abandonneraient leur projet s'il le regardait comme attentatoire à la tranquillité de l'Etat.

Louis écouta froidement les députés et ne leur fit aucune réponse; seulement il conserva comme pièce de conviction la copie du traité qui lui avait été présentée. Alors Montrottier et son fils revinrent en toute hâte au château de Varembon. Les voûtes antiques de la forteresse féodale retentirent du cri mille fois répété de: *Mort au traître!* lorsque les Menthon apprirent à leurs frères d'armes le silence du prince, qu'ils ne pouvaient interpréter que par l'intention formelle d'abandonner Compey à ses propres forces et à sa malheureuse destinée.

L'occasion favorable de satisfaire leur ressentiment ne tarda pas à s'offrir aux conjurés. Le duc Louis ordonna un jour au seigneur de Thorens de préparer une chasse au faucon sur ses terres de Mornay, d'où dépendait le Mont-Salève. La duchesse Anne de Chypre, la princesse Annabelle d'Écosse, fille de Robert III, fiancée du prince Louis De Savoie, entourées d'un nombreux cortège de chasseresses et de veneurs, prirent part à cette fête. C'était le 29 août 1446, la chaleur était excessive. Compey, épuisé de fatigue, entra, pour se reposer, dans la maison d'un de ses vassaux nommé Prévin, et presque au même instant survinrent Montbel, Charlant, Monthon et Luyrieux, qui jusqu'alors avaient suivi la chasse sans perdre de vue leur ennemi. Après avoir pris quelques instants de repos, ils proposèrent à Compey de rentrer dans la forêt et de rejoindre la cour; mais celui-ci, pénétrant leurs perfides projets, sut avec adresse les déterminer à le précéder au rendez-vous, qu'il atteignit lui-même avant eux par un chemin plus court. Dès qu'ils le rejoignirent, il les accueillit par d'humiliants sarcasmes, se croyant garanti de leur vengeance par la présence du souverain. Mais le sire de Montbel-Entremont et ses complices, furieux de voir leur proie leur échapper, exaspérés d'ailleurs par ses amères provocations, s'élancèrent sur le favori l'épée haute, et, sans égard pour le duc et les princesses de Savoie, le frappèrent au visage et le renversèrent à leurs pieds, baigné dans son sang: puis, profitant de la stupeur où leur audace avait jeté les spectateurs de cette affreuse scène, ils s'enfuirent de toute la vitesse de leurs chevaux sur la route de Chany, passèrent le Rhône et vinrent se réfugier dans le château de Varembon.

Le seigneur de Thorens fut transporté à Genève, où l'on pansa ses blessures. La fureur d'Anne de Chypre fut inexprimable, et

Compey, trouvant que le duc son maître semblait mettre peu d'empressement à venger l'affront sanglant qu'il avait reçu, écrivit au roi de France pour le supplier d'appuyer auprès du duc de Savoie ses plaintes et ses réclamations. Pour donner plus de poids à sa requête, il crut devoir faire connaître à Charles VII son mérite personnel et l'illustration de sa famille, par un panégyrique qui contient, dit-il, la *justification et la purification de sa personne.*

Cédant enfin aux remontrances de la duchesse Anne et aux doléances du seigneur de Thorens, Louis ordonna qu'il fût procédé criminellement contre les seigneurs qui avaient insulté Compey et s'étaient ligués contre lui. Leur condamnation était, avec leur aveu, dans les mains du prince, et les circonstances n'établissant en leur faveur aucun motif de justification, les coupables jugèrent prudent de se mettre à couvert des poursuites dont ils étaient l'objet, en se retirant sur les terres du Dauphin; de là, ils députèrent les seigneur de Saint-Priest, et maître Guichard-Bastier de Lyon, pour présenter leurs excuses et implorer la clémence de Louis. Mais celui-ci, qui semblait avoir attaché d'abord peu d'importance à ces événements, prit chaudement, sous l'inspiration de sa femme, parti pour Compey; il renvoya les députés sans leur laisser entrevoir aucune espérance de pardon.

Alors Amédée VIII, qui venait de déposer la tiare, s'interposa en faveur des coupables; il quitta Bâle et se rendit à Thonon auprès de son fils dont il obtint une entière amnistie pour les seigneurs disgraciés. Tous vinrent déposer au pied du trône leur soumission et leur repentir. Louis pardonna en présence de son père, du prince de Piémont, d'un grand nombre de cardinaux et d'évêques, et des principaux officiers de sa cour. Le passé parut oublié, et Compey, plus que jamais en faveur, ne tarda pas à recevoir de son prince des témoignages éclatants de confiance, que ses talents et ses succès militaires ne parurent pas justifier; il fut créé lieutenant général et commandant en chef des troupes de Savoie. Il prit part à la fameuse campagne de Lombardie, fut vaincu à Verceil, tomba au pouvoir des Vénitiens avec quatre cents cavaliers, et fut emmené prisonnier au château de Vigevano, dont il ne sortit qu'au prix d'une énorme rançon. Compey n'en rentra pas moins en faveur auprès de ses maîtres.

Compey conservait un ressentiment profond contre François de Varembon et le maréchal de Seyssel. L'indulgence du duc Louis n'avait point satisfait ses désirs de vengeance. Aussi, dès que la mort de l'ex-antipape Félix eut privé ses ennemis de leur puissant protecteur, il s'efforça de capter la bienveillance du Dauphin (depuis Louis XI) et profita de toute son influence sur Anne de Chypre pour obtenir du duc l'ordre de reprendre les poursuites antrefois dirigées contre Seyssel, Varembon et leurs complices. Ceux-ci furent informés de ces intrigues. « Ils jurèrent plus fortement que jamais de faire mourir le seigneur de Thorens, dit le livre des *Pourpres*

historiques, ainsi que ses parents et suivants; ses bienveillans mettre à confusion, et de luy prendre ses places par force et dérochier de tout en tout. »

Compey, pour se mettre à l'abri de leur vengeance, fortifia ses nombreux châteaux, les approvisionna de vivres, les garnit d'hommes d'armes à sa solde, et organisa autour de lui un service actif de vigilance et d'espionnage. Les sommes qu'il dépensa pour pourvoir ainsi à sa sûreté dépassèrent, de son propre aveu, le chiffre énorme de cent mille écus. En même temps il redoublait ses instances auprès d'Anne de Chypre, et le Dauphin les appuyait de tout son pouvoir. A leur sollicitation, Louis révoqua la déclaration d'amnistie que deux ans auparavant il avait accordée aux conjurés. Par son ordre, le procureur général de Savoie les ajourna à comparaître de nouveau devant le duc et le Dauphin, dans la petite ville du Pont de Beauvoisin, où tous deux s'étaient rendus avec la duchesse de Savoie. Les accusés jugèrent dangereux d'obéir en personne à la sommation qui leur était signifiée. Ils se firent représenter par procureur *à toute puissance suffisante pour satisfaire à la dicte journée.* Mais Louis refusa d'entendre leurs défenseurs, et le conseil résidant prononça une sentence solennelle par laquelle tous les chefs d'hôte, barons, bannerets, et seigneurs contumaces, furent bannis à perpétuité des États de Savoie, et déclarés à jamais déchus de tous leurs emplois et charges; l'arrêt portait, en outre, que le manoir de Varembon, où s'était *besogné* contre Compey *trame de maltalent*, serait rasé de fond en comble. Cette sévère sentence reçut son exécution. Peu de temps après, le hérault de Savoye se rendit à Macon, où les seigneurs proscrits s'étaient réfugés sous la protection du duc de Bourgogne, et requit le maréchal de Seyssel, Varembon et Guillaume de Luyrieux, de rendre le collier du grand ordre dont ils étaient décorés. A la suite de cette lamentable affaire, Compey devint l'objet de l'exécration générale; il sut pourtant dominer cette tempête de toute la puissance de sa faveur et de son immense orgueil. Il obtint de faire publier dans tous les États de Savoie que sous peine de félonie et de confiscation « nul ne fusse si hardy de donner aulx dicts nobles conseil, confort, ayde, retrait, vivres, ne participer avec eux. » Cependant les seigneurs exilés sollicitaient avec ardeur les souverains, amis ou alliés du duc de Savoie d'intervenir en leur faveur. Ils s'adressèrent successivement au pape, au roi d'Aragon et au duc de Bourgogne, dont les démarches restèrent sans résultat. Les bannis prirent enfin le parti de s'adresser au roi de France « comme au roi très-chrétien, chef et colonne de toute noblesse, protecteur de l'Église, à qui tous gens désolés contre raison trouvent et ont accoustumé de trouver souverain remède. » Charles VII, alors fort irrité contre le duc de Savoie, prit volontiers fait et cause pour les exilés et écrivit au duc Louis, en leur faveur, une lettre pressante. Louis répondit sèchement que justice était faite, et que des sujets révoltés n'étaient point dignes de merci. De nouvelles instances ame-

nèrent un nouveau refus; si bien que Charles VII, à la tête d'une armée, marcha contre le duc de Savoie et vint jusqu'à Jeurs décidé à lui déclarer la guerre pour régler ce différend avec « *certaines aultres grosses matières.* » Le cardinal d'Estouteville, évêque de Maurienne, qui revenait de Rome, rencontra le roi en chemin, et parvint à lui faire prendre patience.

Louis de Savoie, effrayé, s'était déjà mis en route pour aller au-devant de son royal parent. Les deux souverains se rejoignirent au château de Cleppié, près de Jeurs, petite ville du Forey. Des conférences s'ouvrirent; elles durèrent deux mois. Enfin la paix fut négociée le 27 octobre 1452, sur les bases suivantes: Louis s'engageait, « par la foi et serment de son corps, de remettre les nobles bannis de son dict pays en leurs biens, charges et seigneuries, dedans trois mois prochains ensuivant. » Le roi *ratifiait le mariage de son fils le dauphin Louis avec Charlotte de Savoie* et accordait celui de sa fille Yolande de France avec le prince de Piémont, fils aîné de Louis et d'Anne de Chypre. Cet acte fut appelé la *cédule de Cleppié.*

Mais ce ne fut que deux ans plus tard que le duc de Savoie, toujours mal inspiré par la duchesse, se décida à l'accomplir. Il fallut encore que Charles VII envoyât à deux reprises à Thonon Jean Thudert, son maître d'hôtel, et que, las de refus, il s'exprimât avec courroux, pour obtenir aux ennemis de Compey la satisfaction qu'ils exigeaient.

Enfin cette affaire, qui avait causé tant de troubles dans les États de Savoie, eut son dénoûment à Chambéry. Sur l'ordre du duc Louis, à la sollicitation des ambassadeurs de France, Jean de Compey, seigneur de Thorens, se rendit en cette ville; Seyssel, Varembon, Guillaume de Luyrieux et tous les autres seigneurs y arrivèrent en même temps. Les envoyés français s'étaient chargés du rôle de conciliateurs; mais il paraît que l'irritation était grande, et ils conseillèrent longtemps en vain le pardon des injures et l'oubli du passé à ces fiers seigneurs dont le cœur avait été si profondément ulcéré. De leur côté, les bourgeois de Chambéry attendaient avec anxiété le résultat de ces conférences. Par mesure de précaution, ils avaient mis sur pied une garde nombreuse; plusieurs vigies veillaient nuit et jour sur la haute tour de Saint-Léger, et le conseil communal députa à Genève Pierre Jarfein, l'un de ses membres, pour y louer cent armures complètes, et de plus cent *salades* (celate, sorte de casques) destinées aux archers de la Commune.[1] Ces préparatifs belliqueux furent inutiles. La réconciliation tant désirée fut obtenue sans nouvelle querelle. Le 27 mars 1455, toutes les cloches de la ville annonçaient aux habitants, par leur carillon joyeux, cet heureux événement. On fit des processions solennelles pour en rendre grâce à Dieu, et les syndics, voulant témoigner aux

[1] Comptes de PIERRE DE LESCHAUX et d'ANTOINE GIRAUD, syndics de Chambéry, de 1456 à 1457.

envoyés du roi leur reconnaissance pour le zèle et l'adresse qu'ils avaient déployés dans ces négociations délicates, leur firent présent de *six livres de confitures, six torches de cire et six quartelets d'hypocras.* [1]

La faveur du seigneur de Thorens déclina depuis cette époque. Il combattit à Grandson, et fut assassiné en mars 1476 par Macre, châtelain de Vevey, qu'il avait offensé. Il laissait, de son mariage avec Jeanne de Rossillon, sept enfants, dont l'aîné devait être le dernier de sa race.

III.

Des cinq fils du duc Louis, les quatre aînés avaient reçu de brillants apanages: le premier, Amédée, prince de Piémont, était l'héritier de la Couronne. Louis régnait en Chypre; Janus possédait le comté du Genevois, les seigneuries de Faucigny et de Beaufort, et Jacques la baronnie de Vaud, et le comté de Romont. Le cinquième, Philippe, était absolument dépourvu; on l'appelait simplement *Philippe-Monsieur,* et il aimait à se donner à lui-même le nom de *Philippe-Sans-Terre.* Ce ne fut qu'à force d'instances et de supplications que le duc Louis, par lettres datées de Queirs, le 6 février 1460, investit son plus jeune fils des titres de seigneur de Baugé et de comte de Bresse. Il attacha à cette inféodation le droit d'avoir des juges ordinaires et des juges d'appel. Il se réserva celui de faire battre monnaie, ainsi que l'hommage, les subsides et impôts; le droit de lever des troupes, d'y envoyer des chevauchées et de juger en dernier ressort les causes d'appel; il interdit au comte de Bresse de créer des arrière-fiefs sans son consentement; enfin déclara expressément que le comté serait reversible seulement aux mâles, réserve contraire aux lois de la Province.

L'investiture de la Bresse fut donnée à Philippe par la tradition d'une épée nue que le duc mit entre les mains du notaire qui accepta la concession au nom du prince, son fils, pour la tenir à titre de fief avec tous ses droits et prééminences, et pour en jouir comme les comtes de l'empire jouissaient de leur comté. [2] Or, Philippe, très-jeune encore, gardait un profond ressentiment de la condition humiliante à laquelle il était réduit. Il avait reçu de Dieu les dons les plus précieux: le courage, la fermeté, la constance qui font les grands hommes; mais l'inquiétude de son esprit causée par son insatiable ambition, fit le malheur de sa vie, empoisonna celle de son père par les chagrins les plus amers, et alluma dans sa patrie les torches de la guerre civile. Philippe voyait avec une juste indignation les finances de l'État dilapidées par des étrangers. Anne de Chy-

[1] GACON, *Histoire de la Bresse et du Bugey.*
[2] Marquis COSTA, *Les Seigneurs de Compey.*

pre qui exerçait l'empire le plus absolu sur le duc Louis, subissait à son tour l'influence des Grecs et des Cypriotes, avides et corrompus, dont elle vivait entourée, et dont les événements qui se passaient dans l'île de Chypre avaient augmenté le nombre en Savoie. Grecs et Cypriotes écartaient des principaux emplois et des grandes charges de la couronne les Savoyards qui les occupaient; ils puisaient avec la plus honteuse imprudence dans le trésor public, et à leur suite s'étaient introduites à la cour du duc Louis les basses intrigues et les folles prodigalités.

La noblesse de Savoie, mécontente avec raison, de se voir supplantée par d'indignes favoris, avait fait pénétrer dans le cœur de Philippe ses sentiments d'animosité; elle excitait ses dispositions à la révolte et lui représentait comme une injustice l'éloignement où le tenait son père de la direction des affaires. Mais ceux qui étaient accusés des plus étonnantes dilapidations, et désignés comme les fléaux du peuple, étaient un Piémontais et un Bressan: Jacques de Valpergue, comte de Masin, chancelier de Savoie, et le marquis de Saint-Sorlin: « Le premier vendoit à son gré la justice et les charges; il devoit livrer à Louis XI les places fortes du pays; son insolence étoit égale à sa cupidité; il détestoit Philippe et s'étoit vanté de le rendre le plus pauvre de son lignage, et de lui faire porter des chausses trouées aux genoux. [1] »

Jacques de Valpergue avait conquis pour la troisième fois la charge de chancelier de Savoie. Jean de Varax, marquis de Saint-Sorlin, chevalier de Saint-Jean de Jérusalem et maître d'hôtel de la duchesse de Savoie, était en même temps le ministre de ses prodigalités; il aidait de tout son pouvoir les dilapidations des Cypriotes et il en partageait les produits. Philippe, justifiant à ses propres yeux son ambition et sa turbulence par un motif de bien public, se laissa persuader qu'il lui appartenait de réformer les abus qui troublaient l'État, d'expulser les étrangers, et de contraindre les trésoriers à se justifier exactement de l'administration des finances. La mort du marquis de Saint-Sorlin et du chancelier prévaricateur furent résolues. Parmi les seigneurs savoyards et bressans qui secondaient les vues ambitieuses du prince et ses projets de vengeance, étaient Boniface de Chalant, seigneur de Fénis et de la Rivière; Jacques de Chalant, seigneur d'Aymaville; François, comte de Gruyères; Anthelme de Midlans; Philibert de Compey, seigneur de la Chapelle; Antoine de la Pallud d'Ecorens, dit le petit Varembon; Pierre de Chissé, Pierre de la Frasse et Guillaume de la Baume d'Irleins.

Ceci se passait en 1462. Philippe se trouvait en la ville d'Asti, au delà des Alpes, où il commandait une compagnie de gens d'armes que Louis XI, roi de France, y entretenait. Revenu depuis peu de Bordeaux, où un certain Picard, sergent du bail-

[1] Relation manuscrite conservée aux Archives de la Cour, à Turin.

liage de Lyon, l'avait instruit confidentiellement de ce qui se passait à la cour de son père, il songeait aux moyens de mettre un terme à un état de choses devenu intolérable, quand plusieurs gentilshommes de ses partisans vinrent le rejoindre, et s'exalèrent en plaintes tellement violentes, qu'il se détermina à réaliser les projets des conjurés en délivrant le pays de Valpergue, de Saint-Sorlin, et du maréchal de Savoie, Jean de Seyssel, chefs du parti cypriote, et cause de tous les désordres et de tous les maux.

Boniface de Chalant se chargea de faire parvenir à tous les conjurés les instructions de Philippe-Monsieur. Il fut convenu qu'ils se réuniraient à Thonon, petit village du Chablais, près d'Evian, dans les premiers jours d'octobre 1462, pour y disposer le plan de leurs opérations, qui devaient débuter par l'enlèvement du chancelier. Philippe avait un ami, un dévoué, Tochechouart, un de ces hommes dont l'adresse va jusqu'à la perfidie, le courage jusqu'à la férocité, et que l'amour de l'or pousse à tout entreprendre et à tout braver. Il lui écrivit en conséquence de se rendre en Chablais avec quelques archers, de s'introduire dans le château de Thonon, sous le prétexte de remettre de sa part des lettres au duc de Savoie, et d'en attendre les réponses. Puis Philippe pattit, traversa le mont Saint-Bernard, et arriva à Thonon sans bruit Il y trouva, avec le comte de Gruyère les seigneurs d'Ecorens et d'Irleins, de Chissé, de Varembon, que rejoignirent, le mêmejour, Jacques de Chalant et Pierre de la Frasse avec quelques serviteurs armés. La petite troupe se dirigea aussitôt vers la maison forte de la Chapelle, où Philibert de Compey l'attendait à la tête de trente hommes d'armes, venus de Genève sur l'ordre du comte de Bresse. Compey était homme de courage et d'action; ce fut lui que Philippe chargea, avec Antoine de Varembon, de l'enlèvement du chancelier. Les deux conjurés prirent toutes les précautions nécessaires pour ne pas être reconnus, et s'embusquèrent vers le déclin du jour aux portes de Thonon, où ils espéraient accomplir leur audacieuse entreprise. Mais ils ne tardèrent pas à apprendre qu'avant d'arriver à la victime désignée à leurs coups, il fallait violer l'asile le plus sacré, la demeure de leur souverain; car le duc Louis, qui habitait alors avec sa cour le château de Thonon, y avait reçu Jacques de Valpergue, ainsi que les maréchaux de Seyssel et de Saint-Sorlin.

Varembon d'Ecorens et Compey revinrent en toute hâte auprès du comte de Bresse et lui firent part de la fâcheuse circonstance qui semblait déjouer leur projet. « Lors, dit la chronique, cuydèrent leur entreprise estre rompue pour ce que chascun se doubtoit aussi que plusieurs disoyent, que puisque le dict chancelier estoit au chasteau, ils n'y toucheroyent point, ce dont ledict Philippe-Monsieur fust très-déplaisant, et dict tout en plourant que puisque il estoit venu jusque là, il achèveroit, en leur remontrant que leurs prédécesseurs avoyent toujours bien servi la maison de Savoie, et qu'ils estoyent de lasche courage. » Les reproches et les prières du comte de Bresse raffermirent

les résolutions ébranlées. Il était important, pour assurer le succès de l'entreprise, de profiter de la présence de Rochechouart dans le château de Thonon: on résolut donc d'y pénétrer sans perdre un instant, et la troupe entière se mit aussitôt en marche. Ils se dirigèrent sur Thonon au nombre de quatre-vingts à cent. Il était quatre heures du matin, lorsque Philippe, à la tête des conjurés, parut à l'entrée du château. Antoine de la Pallud, heurtant violemment la porte de son gantelet de fer, cria aux gardes d'ouvrir à *Philippe-Monsieur de Savoye.* On obéit sur le champ, et le comte de Bresse, précédé par l'impétueux Varembon, pénétra dans la cour, suivi de tous les siens. Rochechouart vint au même instant l'y rejoindre, et après quelques explications rapidement échangées, il conduisit Philippe et ses chevaliers à l'appartement qu'occupait le chancelier de Savoie. Ce magistrat, Seyssel, Saint-Sorlin et la plupart des officiers de l'hôtel, se trouvaient en ce moment dans une salle où ils entendaient la sainte messe, et dont la porte était close. Le sire d'Ecorens frappa rudement à cette porte, en criant d'une voix retentissante: « *Ouvrez à Philippe-Monsieur!* »

L'effet de ces mots fut terrible. Tandis que, tremblant, le chancelier et son fils se *mussoient en ung petit retraict,* où ils parvinrent à se barricader, le maréchal de Seyssel, entendant le sire d'Ecorens réitérer sa redoutable injonction s'écria: « *M'assurez-vous?* »

Philippe de Bresse répondit lui-même; « *Oui, Vous.* » Seyssel ouvrit aussitôt. Le prince à la tête de ses gens, se précipita dans la salle; quelques archers, à l'aide d'un banc, firent voler en éclats la porte du cabinet obscur où les Valpergue s'étaient réfugiés, et d'Ecorens, saisissant le chancelier, l'arracha de ce dernier asile, tandis que Compey et Chissé s'assuraient de son fils, et que Rochechouart arrêtait le marquis de Saint-Sorlin.

Tout cela n'avait pu se faire sans un grand tumulte, et le château tout entier était en rumeur. Aussi le grand bailli de Vaud apparut tout à coup dans la salle et signifia au prince Philippe, de la part de Son Altesse le duc, l'ordre de se rendre incontinent auprès de celui-ci. Philippe obéit, et sortit sur le champ, suivi du comte de Gruyères, du seigneur d'Irleins et d'Antoine de Varembon qui remit Valpergue aux mains de Pierre de la Frasse. Douze archers entourèrent le malheureux chancelier et le conduisirent hors du château, tandis que le comte de Bresse, passant auprès Rochechouart, lui ordonnait à voix basse de *despecher Monsieur de Saint-Sorlin,* Le maréchal sans défense fut immédiatement poignardé par Rochechouart, jaloux de s'acquitter au plus vite de sa mission sanguinaire, sous les yeux mêmes du prêtre terrifié, qui ne put recevoir sa confession ni l'absoudre. Ensuite le meurtrier, se baissant sur le cadavre de sa victime, arracha de son col une chaîne d'or « qui en faisait dix fois le tour, » pendant que les archers forçaient les meubles du défunt, d'où ils enlevaient des bijoux précieux, une quantité considérable de vaisselle d'argent et une somme de deux mille cinq cent écus d'or. Tandis que ces horribles

excès se produisaient dans le voisinage de l'appartement ducal, le comte de Bresse se présentait devant son père, pour le supplier d'écouter les motifs de son étrange conduite; mais le duc, justement irrité, exhalait son courroux dans les termes les plus violents et s'emporta jusqu'à dire à ce fils coupable que *s'il heust heu une espée, il l'yeust tué!*

Cette scène terrible se passait sous les yeux d'Anne de Chypre, auprès du lit où elle était retenue depuis trois mois par la maladie lente et cruelle qui devait la conduire au tombeau. Anne, tremblante, et pressentant le sort funeste de son conseiller favori, demanda à Philippe, d'une voix altérée, si la vie des deux maréchaux avait été respectée.

« Je n'en sais rien, Madame, répondit le comte de Bresse; mais je vous supplie de croire que ce que j'ai fait, je l'ai fait pour l'honneur de notre maison, et j'espère que vous approuverez ma conduite, lorsque vous connaîtrez les motifs qui l'ont dirigée. »

« Lors, s'estant aperçu, dit la chronique manuscrite, que le dict Monsieur de Savoie, son père, estoit fort courroucé, et que le bruit venoit que Rochechouart avoit tué le marquis de Saint-Sorlin, le dict Philippe-Monsieur, le comte de Gruyère, les seigneurs d'Ecorens et d'Irleins, Pierre de Chissé et leurs hommes d'armes se départirent de la dicte chambre, et peu après du dict chasteau et de la dicte ville de Thonon, près de laquelle la Fresse et Compey les rejoignirent avec le chancelier, que Philippe ordonna dès cette heure, estre conduyct à Morges, où il alloit et chevauchèrent tous ensemble, et tous ensemble passèrent le lac de Lausanne, et en passant le dict lac furent dictes et faictes audict chancelier plusieurs vilainies; l'ung l'appeloit traistre, ribaud; l'aultre faulx chevalier; l'ung lui disait:

« *Tu ne peux eschapper que tu ne meures!*

« Et de spécial, le dict Philippe-Monsieur luy dict:

« *Treistre, ribaud, tu voulois subjuguer le pays de Savoie au roi, je le sais bien; mais je te ferai tant boyre d'eau, que de manger il ne te souviendra!*

« L'ung lui osta le cordon de son chappeau; l'autre le chercha en son petit drapt, et luy osta ung sa gibessière, en laquelle estoyent les sceaux de Savoye, que Philippe-Monsieur renvoya promptement à Monsieur de Savoie son père, et il donna la gibessière à Rochechouart, et aultres plus grandes injures et opprobres furent faictes au chancelier, et ainsi passèrent le lac, et allèrent disner en la ville de Nyon, puis coucher à Morges. »

Cependant Philippe voulait donner à l'exécution du chancelier une apparence de justice et de régularité; il ordonna aux procureurs de aVud et aux *coutumiers* de la ville d'interroger le coupable sur une série de griefs qu'il présenta lui-même: l'implacable prince s'assit au banc des juges, ayant à ses côtés le comte de Gruyère et le seigneur d'Irleins. Voici quelles questions furent posées à l'infortuné chevalier:

1. Pourquoy il avoit mis et mettoit le comte de Bresse en la masle grâce du roy.

2. Pourquoy il vouloyt prendre et prenoyt en sa main toutes les places fortes des pays de Savoye et de Piedmont.

3. Pourquoy il s'estoit vanté qu'il feroit le dict Philippe-Monsieur le plus pauvre homme de son lignaige, et lui feroit porter des chausses trouées au genou.

4. Quelles alliances avoit le dict chancelier au feu marquis de Saint-Sorlin, au seigneur de Seyssel, et au comte de la Chambre, son fils.

5. Le dict seigneur d'Irland (Irleins) présent, lui demanda s'il n'avoit pas faict mourir son père, qui avoit esté empoisonné.

6. S'il avoit promis au roy de mettre tout le pays de Savoye en son obéissance et que Monsieur le duc de Savoye feroit homage au roy.

7. S'il n'avoit pas faict fausse monnoie à Masin, et s'il n'avoit pas faict mourir des gens.

8. Luy fust demandé où alloient les gens d'armes du roy qui estoyent en Savoie.

9. *Si ledict chancelier avoit escrit un livre de sang de petits enffans*, et que plusieurs personnes disoyent qu'il avoit pieça escrit.

10. Que par ce moyen il avoit pieça commis et faictes plusieurs Sourceries. (Sorcelleries).

11. S'il n'avoit pas un diable dont il se aydoit, et par le moyen duquel, et par le dict livre, il fesoit des princes ce qu'il vouloyt. »

Mais Jacques de Valpergue ne répondit point au gré de ses accusateurs et pour le forcer à confesser ses méfaits, Philippe ordonna *qu'il fust incontinent mis en gehenne;* on lui lia les pieds, auxquels on suspendit une lourde pierre ; puis au moyen d'une poulie et d'une corde qui serrait ses poignets, ramenés derrière lui, deux hommes vigoureux l'enlevaient brusquement et le laissaient ensuite retomber de tout son poids, C'est ce qu'on appelait la torture de l'estrapade. Ce cruel supplice fut renouvelé quatre fois: alors le malheureux Valpergue, vaincu par la douleur, se reconnut coupable, et on s'empressa d'écrire sa déposition et de récolter ses aveux. « Puis les coutumiers furent d'opinion et dirent au prince que le chancelier avoit gagné à mourir et qu'on le gettast au lac; tout après, Philippe-Monsieur s'en allast souper, et demeurast le chancelier couché sur un lict et mallade de fiebvre, en une salle basse, au chasteau de Morges, entres les mains des dicts procureurs et coutumiers. » Mais bientôt le comte de Gruyère vint lui signifier qu'il ne devait plus songer qu'au salut de son âme, et que sa sentence de mort était prononcée. » Moult s'esbanhyt le paouvre chancelier; néantmoings il se confessa par deu foys et longuement, puis se leva et dit: *Andesmo!*[1] » Il fut conduit jusqu'au rivage par Jacques de Chalant et Pierre de Chissé, qui le soustenaient et l'aidaient à marcher. Durant ce trajet, il déclara hautemeut *qu'il n'avait point desserry à*

[1] *Allons!* en patois piémontais.

mourir, et qu'il n'avait rien avoué, *sinon en gehenne et par force de gehenne*. Sur les bords du lac se trouvaient préparés deux bateaux accouplés ; dans l'un d'eux fut placée la victime avec le prêtre qui l'assistait et un sergent de justice. Chalant et Chissé entrèrent dans le second et donnèrent aussitôt aux rameurs l'ordre d'éloigner du rivage la fatale embarcation ; puis, sur un signe de Chissé, le sergent dépouilla le chancelier de sa robe, qui fut donnée au confesseur ; l'archer retint pour lui le pourpoint et les chausses ; Valpergue fut étroitement garrotté, puis précipité dans ce lac qui avait servi de sépulture, seize ans auparavant, au malheureux Bolomier.

Ainsi périt cet homme dont le jugement et la mort ont été récemment encore le sujet de discussions passionnées. Si, parmi les griefs que des juges prévenus accumulèrent contre lui, il s'en trouve qui ne supportent pas l'examen, il en est d'autres qui sont moins puérils et d'un plus grand poids. Ainsi, il est à peu près avéré que Valpergue altéra les monnaies, qu'il commit de nombreuses malversations ; on doit lui reprocher aussi d'avoir accepté de Louis XI des bienfaits trop suspects ; ce monarque, trop habile politique et qui ne marchandait pas sur le choix des moyens, lui prodigua les marques de la plus extraordinaire affection : il le créa successivement chambellan à la cour, garde des sceaux, chef de son conseil, et lui assigna à différentes reprises des pensions considérables.

La nouvelle de la mort tragique du chancelier irrita violemment le duc de Savoie, et répandit la consternation parmi les Cypriotes. Ces courtisans corrompus pouvaient dès lors mesurer l'audacieuse énergie du caractère de Philippe ; ils connaissaient la haine implacable qu'il leur avait vouée. L'épée menaçante du prince était suspendue sur leur tête, ils ne se virent plus en sûreté que dans le palais même de leur souverain. Importuné sans relâche par leurs doléances et par leurs craintes, le faible Louis se repentit bientôt de ne pas s'être assuré de la personne de son fils, lorsqu'il vint brusquement s'offrir à un châtiment mérité.

IV.

Après l'exécution du chancelier, le comte de Bresse s'était avancé jusqu'à Gex avec les gentilshommes de son parti. Ce fut là qu'Anthelme de Miolans vint le rejoindre ; il lui apportait de la part du duc et de la duchesse de Savoie des paroles de paix et de pardon, l'assurant, de leur part, du vif désir qu'ils avaient de le voir ; partant, Miolans engageait Philippe à se présenter avec la confiance d'un fils et sans le redoutable cortège dont il était entouré. Il lui offrit de le faire accompagner par Jean de Compus, abbé de Sixt, et par le Sire de Montmayeur. Mais le prince répondit qu'il ne se séparerait jamais des amis et serviteurs fidèles qui venaient de lui donner une si haute mar-

que de dévouement. En vain, le seigneur de Viry, nouveau messager du duc de Savoie, chercha-t-il à faire rentrer le comte de Bresse dans le devoir et l'obéissance; ce prince déclara qu'il ne céderait qu'après l'expulsion complète des *Cypriens et Cypriennes*, la réforme des abus et des prodigalités qui ruinaient l'État, et l'examen rigoureux des comptables des deniers publics. Il ajouta cependant que si le duc, son père, voulait déférer ces graves questions à l'assemblée des états, il se soumettrait à la décision de ce tribunal, organe des vœux de son pays. Viry porta cette réponse au maréchal de Savoie, et se retira tout aussitôt dans son château de la Perrière; mais le comte de Bresse tenait beaucoup à l'attacher à son parti, et difficilement on résistait aux séductions de ce prince. Son esprit insinuant et persuasif, l'affabilité de ses manières et son brillante courage lui captivaient l'affection de tous ceux qui l'entouraient. Il réussit à vaincre les scrupules de Viry, comme il avait déjà détruit ceux de Miolans, et bientôt l'on compta dans le parti des mécontents les noms les plus illustres de la Savoie, de Bresse et du pays de Vaud.

« Et cependant vinrent nouvelles à Philippe Sans-Terre, comme sa mère avoit derobé le trésor de son père pour l'envoyer en son païs; et pour mieus à la couverte le faire, qu'elle avait achepté la charge de trois on quatre mulets de fromaiges tendres, fort exquis, que lon appelle en Savoie fromaiges de Chantemerle, avoit osté tout le dedans, mis au lieu de lor, des pières précieuses, et les envoyoit en Chypre, feignant y envoyer un présent de fromaiges. » [1]

Philippe, averti de cette circonstance, envoya des émissaires qui s'emparèrent du convoi. Il paya d'une partie de ce butin les gens qu'il avait avec lui, et se dirigea avec le reste sur Genève, où le duc Louis s'était rendu aussitôt après l'échauffourée de Thonon. Hobtint des syndics l'autorisation d'entrer dans la ville. « Il alla droit à Rive, au logis de son père sans aucun empeschement, et, ayant heurtée à la porte, un des valets de chambre vint demander qui c'estoit. » Il lui répondit: « *Je suis Philippe de Savoye, qui veux parler à mon père pour une chose qui le concerne.* » De quoi le valet ayant fait son rapport au duc: *Ouvre*, lui dit-il, *quoi qu'il en puisse arriver.* Philippe, estant donc entrè, salua son père lui disant: *Bonjour monsieur mon père.* Le père lui dit: « *Dieu te doint mal jour et mal an; quel diable t'amène icy maintenant?* » A quoy Philippe répondit modestement:

« *Monseigneur, ce n'est pas le diable, mais c'est Dieu qui m'a conduit icy pour vostre bien; car je vous avertis que vous estes volè et vous ne le connoissez pas. Voilà madame ma mère qui ne vous laisse rien; de sorte que, si vous n'y prenez garde, elle rendra nonseulement vos enfants les plus pauvres princes de la chrestientè avant votre mort, mais aussi vous-même durant votre vie.* »

---

[1] BONIVARD, *Chroniques de Genève.*

En disant cela il lui montra et lui remit, dit-on, tout le trésor, excepté ce qu'il avait dépensé. *Que si vous le voulez endurer*, ajouta-t-il, *je ne suis pas en humeur de le faire et je punirai ces larrons en quelque lieu que je les trouve.* »[1]

Après cette belle équipée, Philippe s'échappa. « Le duc, son père, fort indigné, demanda qu'on assemblât le peuple dans l'église où il estoit logé. Le peuple s'y trouva et il leur fit ses plaintes; mais les syndics n'y osèrent venir. Le peuple s'excusa, ne scachant ce que c'estoit, et rejeta la faute sur les syndics, qu'on alla chercher. Deux des syndics furent trouvez innocens, le troisième s'estoit sauvé et avoit quisté le pays; le quatrième qui s'estoit caché dans les chambres basses du couvent de Rive, fut convaincu, et ayant confessé son intrigue avec Philippe, il fut incontinent pendu et estranglé. »

Le comte de Bresse avait quitté Gex pour venir à Genève, et de là il revint s'établir à Morges, d'où il ordonna l'enlèvement de l'archevêque de Tarentaise, qui fut enfermé au château de Monts, appartenant au seigneur De Viry. Ce prélat nommé Thomas de Sur, était Cypriote. Il avait succédé sur le siége archiépiscopal de Tarentaise à Jean-Lois de Savoie, transféré au siége de Genève. Il possédait en commende les abbayes de Caramagne, et de Sainte-Marie de Pignerol, et le pape venait de lui confier l'administration du diocèse de Genève, où il résidait. Il dut payer une rançon de deux mille écus d'or. En même temps que lui furent arrêtés deux autres Cypriotes, Hector et Pierre d'Antioche.

Les états généraux des pays en deça et au delà des Alpes furent convoqués à Genève au mois de novembre; Chambéry y envoya trois députés. Pendant que cette assemblée se formait, Philippe grossissait le nombre déjà considérable de ses partisans, d'une troupe de six cents hommes d'armes venus d'Allemagne. Enfin les États s'ouvrirent. Comme le prince était fortement intéressé à soutenir par sa présence les bonnes dispositions de ses amis, et qu'il lui importait d'autre part d'éviter les embûches de ses adversaires, il s'achemina vers Genève, accompagné de huit cents chevaux et d'une grosse escorte de fantassins. Mais au moment où il allait pénétrer dans la ville, une députation précédée par Amblard de Viry, abbé d'abbondance, et composée de bourgeois et de gens d'Église, vint le prier, de la part du duc, de n'y pas entrer. Philippe ne tint naturellement aucun compte de cet incident; il passa outre en répondant que *la ville n'avoit cause de s'effrayer, et que nul de ses gentz n'y feroit deplaisir ne domaige.*[1]

Cependant, après bien des discussions, les États généraux, soutenant le parti du comte de Bresse, avaient été d'avis d'adresser un message au duc pour « le supplier de mettre hors de sa cour les Cypriens et Cypriennes, et de pardonner à son fils. » Mais à ce moment le roi de France, Louis XI, leur fit notifier

[1] SPON, *Histoire de la ville et de l'Estat de Genève.*

des lettres conçues en termes menaçants où il déclarait prendre sous sa protection les favoris d'Anne de Chypre. Ce fut alors un cri unanime d'indignation ; la haine que l'on portait à Louis XI se manifesta par les expressions les plus violentes ; on trouva que ce monarque empiétait sur les attributions de l'Empereur ; on lui reprocha de nourrir la folle pensée de devenir maître absolu du pays, et l'on déclara qu'en tout cas on saurait bien résister à ses prétentions. Enfin les trois ordres des états firent tant auprès du duc que, faute de meilleur avis, il consentit à la condition que le prince et ses adhérents viendraient nu-tête et à genoux lui demander publiquement pardon de tous les excès qu'ils avaient commis.

La réconciliation eut lieu à Genève sur la place des Cordeliers, le 9 novembre 1462. Philippe et les siens attendaient dans l'église et dans les cloîtres du couvent que le duc Louis fût arrivé avec les députés. Alors le prince d'Orange et le marquis de Rothelin, qui contribuèrent puissamment à ménager ce rapprochement, vinrent chercher Philippe et ses gens, et les présentèrent au duc ; celui-ci reçut leur sommission suivant le cérémonial indiqué, et répondit à leurs prières en ces propres termes : « *A la requeste de la duchesse ma femme, qui est fort malade, et aussi de mes bons parents et amys et des trois estats de mon païs, et de mes bons amys et alliés les ligues d'Allemagne, qui m'en ont prié et requis, je vous pardonne à vous tous et à chascun de vous...* Et alors se levèrent tous, l'ung après l'auttre, et allèrent embrasser mondict seigneur duc, lesquels pareillement les receut et embrassa ; et de spécial le dict Philippe-Monsieur remercia humblement son père et tous ceulx qui là estoient, seigneurs et gentz des trois estats ; lesquels semblablement, et tout le peuple assemblé là en grande abondance, mercièrent mondict seigneur duc ; et lors furent toutes les cloches de la ville sonnées, les feux faicts, et le lendemain processions générales. » [1]

Anne de Chypre ne survécut que deux jours à cet événement. Elle mourut le 11 novembre 1462 et fut inhumée avec l'habit de Saint François en la chapelle de Notre Dame de Bethléem de l'église des frères mineurs conventuels, qu'elle avait fondée. Anne de Chypre fut mère de seize enfants. Quelque graves que soient les reproches encourus par cette princesse, sous le rapport de ses agissements politiques, on est obligé de reconnaître qu'elle fut une bonne mère. De toutes les femmes qui occupèrent le trône d'Humbert aux Blanches-Mains, elle fut cependant la moins populaire et la plus détestée. Son influence désastreuse fut la cause de tous les malheurs qui assombrirent le règne de son époux. On peut dire néanmoins pour sa justification qu'elle chercha à réagir contre la mollesse et l'indolence de Louis, qu'elle fit preuve d'énergie en mainte circonstance, et que sa vie, si elle ne fut point exempte d'inconséquences et de fautes

[1] **Relation manuscrite des Archives de Turin.**

où la frivolité avait la plus grande part, ne fut point souillée par ces crimes qui deshonorent. Ses favoris ne furent pour elle que des conseillers politiques. Elle redoutait l'alliance française, que sa bru Yolande tenait, au contraire, à favoriser dans l'intérêt de Louis XI.

Il ne faut point croire, du reste, que la scène émouvante dont la place des Cordeliers, à Genève, avait été le théâtre, fut le dernier acte du drame commencé au château de Thonon. Cette affaire eut de plus graves conséquences.

Louis XI avait été profondément irrité de la mort du chancelier Valpergue; et cette impression, qu'il fit connaître, fortifia l'accusation de haute trahison portée contre ce ministre. De son côté, le duc Louis, toujours irréfléchi, inconstant et faible, s'était repenti du pardon qu'il avait accordé à son fils, et, pour satisfaire son ressentiment ou calmer ses inquiétudes, il proposa au roi de France d'attirer le comte de Bresse dans ses Etats, et de le mettre dans l'impossibilité de nuire, en lui imposant une détention rigoureuse. Louis XI adhéra à ce projet avec empressement. Les promesses les plus séduisantes furent aussitôt mises en usage pour engager Philippe à faire le voyage de Paris, où s'était rendu son père. Jean de Compey, abbé de Sixt, envoyé du duc de Savoie, déploya vainement toutes les ressources de son éloquence pour l'y déterminer.

Enfin les pressantes sollicitations de Gargassala, premier écuyer du roi, et celles de Crussol, sénéchal de Poitou, les remontrances de Jean Louis de Savoie, évêque de Genève, et surtout les conseils de l'abbé d'Ambronay, décidèrent le comte de Bresse à surmonter ses défiances. On lui avait remis un sauf-conduit qui devait le persuader des bonnes intentions de Sa Majesté. Il partit donc, accompagné de cent-quarante gentilshommes, parmi lesquels les seigneurs d'Irleins, d'Ecorens, Compey, Chalant, Viry, Luyrieux et Champion. Partout il fut accueilli avec de grandes marques de respect et d'honneur. Mais, pendant une halte qu'il fit à huit lieues de Bourges, dans la petite ville de Vierzon, l'hôtel où il reposait fut tout à coup, au milieu de la nuit, cerné par le prévôt Tristan l'Hermite et le Sénéchal de Poitou, à la tête d'une troupe nombreuse. Philippe fut arrêté au nom du roi et conduit au Château de Loches, avec Jacques de Chalant, d'Ecorens et Compey, sous l'escorte de Gargassala. Bientôt on jugea prudent de le séparer de ces serviteurs dévoués. Le grand veneur de France, capitaine du Château de Loches, lui donna pour prison le donjon de cette forteresse, et fit transférer dans celle de Chinon les gentilshommes de sa suite. Ce fut là que Philibert de Compey subit, comme son maître, une longue détention.

Philippe et les siens ne furent rendus à la liberté qu'au mois de mars 1466, à la condition de prêter serment qu'ils perdraient le souvenir de leur captivité et qu'ils n'en tireraient jamais vengeance.

CHARLES BUET.

EUGÈNE ROUHER

M. Rouher vient enfin de s'éteindre après une longue et douloureuse agonie de trois mois, et peu de carrières ont été aussi bien remplies que celle de cet homme d'état qui fut un grand patriote, sans doute, mais qui a droit aussi à l'estime du monde entier pour avoir arraché à l'empereur Napoléon III le fameux traité commercial de 1860. C'est surtout l'ami du progrès, le philanthrope incorrigible qu'il nous a été donné d'admirer en lui, et c'est en pensant constamment aux vertus de l'homme privé que nous avons écrit sur l'homme public, — trop contesté et parfois si odieusement calomnié, — ces quelques pages spécialement destinées aux lecteurs impartiaux de la *Revue internationale*.

I.

Né à Riom en 1814, M. Rouher a été, on peut le dire, le fils de ses œuvres, et dès son adolescence c'était bien à lui aussi qu'on eût appliqué le mot fameux de Michelet sur Dumas père: « c'est une force de la nature! » Doué, en effet, d'une vigueur herculéenne, d'une physionomie charmante et sympathique, d'une verve qui n'avait d'égale que celle de l'auteur des *Trois mousquetaires*, le jeune Auvergnat s'avançait en conquérant dans la vie, et s'emparait au sortir de l'école de la première place au barreau de la Cour royale de Riom. Simple débutant, il accomplissait en se jouant des tours de force quotidiens, et, tout enfant, nous avons recueilli de la bouche d'un magistrat des plus com-

pétents ce glorieux témoignage : « Quand nous sommes sur nos sièges en face de Rouher, il faut nous tenir en défense, car il fait triompher la plupart des causes douteuses et souvent les mauvaises ! » Hâtons-nous d'ajouter qu'en avocat passionné il se faisait illusion à lui-même sur les parties faibles de son dossier, et l'été dernier il nous rappelait encore avec émotion quel immense regret il avait éprouvé quarante ans auparavant en faisant acquitter un parricide.... par suite, il est vrai, de la profonde impéritie du Procureur-général.

Quoi qu'il en soit, vers la fin du règne de Louis-Philippe, il avait obtenu tout ce qui peut assurer la félicité d'un homme de trente-deux ans. Il venait, en effet, d'épouser une jeune personne fort aimable et fort riche, et les conservateurs de l'arrondissement de Riom songeaient à lui pour la députation. Mais la destinée se joue des prévisions humaines ! À quelques mois de là, le trône de juillet s'écroulait ; la catastrophe de février ouvrait à la France une carrière orageuse et M. Rouher fascinait dès le premier jour ce monstre capricieux qu'on nomme le suffrage universel.

Ce don de charmeur suivit à la Chambre le député du Puy-de-Dôme ; son début oratoire fut un brillant triomphe, et dès le lendemain, il reçut de tous les partis en lutte les plus significatives avances. Mais M. Rouher fut toujours un homme de gouvernement, et, avant d'accepter un portefeuille, il attendit que le vote du 10 décembre eût donné à la France tout au moins l'apparence d'un pouvoir régulier. Il n'eut pas d'ailleurs à intriguer pour s'introduire auprès de Louis-Napoléon, car le nouveau président s'était engoué comme tout le monde de cet homme d'affaires consommé, toujours souriant, pour qui rien n'était trop compliqué ni trop difficile, et qui, lorsque le sort du pays était en jeu, conservait son sang-froid comme s'il se fût agi d'une discussion sur un mur mitoyen, distinguant toujours à temps la vraie solution.

Ce n'était pas là un mérite vulgaire à cette époque sinistre où, la république de 1848 étant irrémissiblement condamnée, il fallait résolument opter entre l'empire et la légitimité. On s'est souvent demandé depuis quel mobile avait poussé M. Rouher dans le camp bonapartiste et certains publicistes de hasard qui se plaisent à exprimer des idées basses d'une façon vulgaire

n'ont pas manqué de dire qu'en vue du grand « balayage » de décembre, l'Auvergnat avisé s'était tourné du « côté du manche, » comme le comte de Morny. Nous croyons pouvoir affirmer, au contraire, que s'il eût été possible de mettre M. le Comte de Paris sur le trône de son grand-père par l'influence d'une baguette magique, M. Rouher eût volontiers cédé à des tendances orléanistes qui, chez lui, n'ont jamais été complètement éteintes, mais, comme il le disait plus tard, à propos de la tentative avortée du 16 mai: « Les partis ne sont rien; la France est tout; je suis, moi, de l'avis de Molière, j'aime mieux guérir contre les règles que de périr suivant l'ordonnance, et pour faire un coup de force, il faut être au pouvoir. Or le prince Louis Napoléon a sagement agi dans notre intérêt à tous, et le Maréchal se perdra, parce qu'il se laisse obséder par des gens qui aiment mieux succomber légalement que d'acclamer Napoléon IV pour qui se prononcerait presque toute l'armée! »

L'acte de décembre une fois accompli, M. Rouher n'en garda pas moins son indépendance et il n'hésita pas à donner sa démission lorsque le prince, dans un instant d'égarement, s'avisa de confisquer les biens de la maison d'Orléans qu'avait respectés la révolution de février. Cette protestation courageuse ne fut pas alors appréciée à sa juste valeur; mais l'empereur, comme disait M. Cousin, était un « assez bon tyran »; il sut gré à son ministre de cette fermeté et le força bientôt de reprendre le pouvoir. On sait avec quelle distinction, après avoir présidé le Conseil d'état, il dirigea successivement les ministères des travaux publics, de l'agriculture et du commerce et il occupait ce dernier poste lorsqu'en vrai conspirateur, il prépara avec l'assistance de Michel Chevalier et de Cobden le traité commercial de 1860 qui, moins libéral encore qu'il ne l'eût voulu, n'en a pas moins enrichi tout le continent européen et, transformant la France, l'a mise en état de payer la colossale rançon de ses défaites. Cette œuvre de géant qui lui valut tant d'injustes inimitiés, il dut la défendre jusqu'au bout, et, comme nous le verrons, il ne faillit pas à sa tâche; mais l'empereur l'arracha en plein triomphe à ses travaux économiques et, après la mort de M. Billault, chargea ses épaules d'un fardeau si lourd que lui seul dans tout l'empire parut de force à le porter sans fléchir.

Durant six longues années, il fut ministre d'état et la foule

qui, sans le chercher, trouve souvent le mot juste, l'avait surnommé le « vice-empereur. » Ici, nous touchons à la partie la plus contestée de cette carrière héroïque et, pour notre compte, après les avoir critiquées sous l'empire, nous n'aurions aucun goût à justifier rétrospectivement certaines entreprises qui ont été universellement condamnées et qui en s'accumulant ont fini par amener la chute de la monarchie de décembre. Mais, si l'on veut être juste pour le grand orateur, il faut se placer à son point de vue qui était tout au moins discutable. M. Rouher était l'homme du dévouement, et si l'empereur faisait des fautes que ses amis ne pouvaient excuser, était-ce une raison pour que son serviteur le plus sûr restât sous sa tente en laissant jouer à d'autres un rôle qui n'allait qu'à sa taille? Harcelé par M. Jules Favre, M. Ollivier, M. Picard, le ministre d'état n'était qu'un avocat en face d'autres avocats, et que celui qui est sans péché lui jette la première pierre! A des attaques systématiques et sans mesure, il répliquait par des apologies à outrance, criblant ses adversaires de traits acérés et rendant blessure pour blessure.

Ce serait ici le lieu de parler de l'éloquence de M. Rouher qui eut certainement la principale qualité de l'orateur, c'est-à-dire le don d'être ému et de transmettre aux autres son émotion. Toujours prêt pour l'offensive et prompt à la riposte, habile à faire valoir les bons arguments et à donner l'apparence de la logique aux arguments douteux, servi par des poumons incomparables qui lui permettaient de garder la parole cinq ou six heures de suite sans fatiguer ses auditeurs et sans se fatiguer lui-même, il n'était malheureusement pas artiste au même degré que Jules Favre ou M. Berryer et ses discours imprimés pâlissent auprès des leurs; sa verve trop abondante se déroulait comme un large fleuve trop chargé de limon, et pour la culture littéraire il était fort inférieur à ces deux grands rivaux. Il avait fait d'excellentes études, sans doute, mais la précocité même de ses succès au barreau l'avait condamné dès l'âge de vingt-trois ans à ne plus ouvrir d'autres livres que des traités de jurisprudence. On peut dire néanmoins qu'il a su tout ce qu'il avait besoin de savoir. Doué d'une prodigieuse faculté d'assimilation, il acquérait en quelques semaines dans n'importe quelle spécialité, des connaissances assez approfondies pour émer-

veiller les hommes du métier, et si M. Michel Chevalier était encore de ce monde il pourrait nous apprendre au juste ce qu'il a fallu de temps à son illustre disciple pour se transformer en économiste consommé.

Puissamment armé, comme il l'était, pour une lutte sans trêve, M. Rouher resta sur la brèche jusqu'au moment où l'empereur le releva de sa pénible faction pour se jeter dans la politique des expédients, en achevant d'user les ressorts du pouvoir. Après Sadowa, après l'échec du Mexique, le trône des Bonaparte chancelait sur sa base; mais Napoléon III dont l'esprit était fort affaibli, se persuada faussement qu'il désarmerait ses adversaires en procédant à une évolution libérale dont on suspectait généralement la sincérité, et il abdiqua la dictature au moment où un nuage sombre commençait à se former sur la frontière d'Allemagne. Confiné dans la présidence du sénat, M. Rouher voyait d'un œil attristé se dérouler des évènements qui ne pouvaient aboutir qu'à un dénoûment sinistre, et lorsqu'à la suite d'une longue série de fautes ou d'inexplicables fatalités, l'empire s'écroula de lui même sans qu'une main se levât pour le défendre ou pour le soutenir, l'ex-vice-empereur pensa qu'il avait encore un devoir à remplir et il partit pour Londres où il fut le ministre *in-partibus* de l'impératrice Eugénie.

II.

Après de longs mois d'exil et d'angoisses, M. Rouher apprit en février 1871 que la France avait retrouvé un gouvernement légal, sinon tout-à-fait régulier, et malgré les supplications de son entourage, il ne put résister au désir qui l'entraînait vers son pays. Les alarmes des siens n'étaient pourtant que trop fondées, et il nous a lui-même rappelé plus d'une fois le péril qu'il courut lors de son débarquement à Calais. Entouré par une populace furieuse, il ne parvint à se dégager que grâce à la vigueur de son bras et, après avoir terrassé plusieurs des énergumènes qui s'opposaient à son passage, il put enfin, le visage en sang et les vêtements déchirés, trouver un refuge momentané dans la prison de la ville avant de regagner sa villa de Cercey saccagée, et en partie brûlée, par les Prussiens.

La première période du régime républicain s'écoula péniblement pour les bonapartistes; en 1871, ils n'étaient que cinq à l'assemblée nationale où ils semblaient paralysés par une réprobation unanime. Mais, grâce à la persévérante énergie de son chef, le parti se ranima peu à peu; le 11 février 1872, M. Rouher fut élu lui-même dans un arrondissement de la Corse, et il put lutter sans beaucoup de succès, mais non sans honneur pour la cause impériale, disposant en tacticien consommé des trente ou quarante voix qui, se portant tantôt à droite tantôt à gauche, réussissaient fréquemment à déplacer la majorité. C'étaient là malheureusement de vains succès d'amour-propre qui prouvaient tout au plus que les amis de l'empereur étaient encore debout et agissants. La Providence et la France elle-même semblaient conspirer contre cette résurrection d'un passé médiocrement regretté, et tant de combinaisons compliquées devaient aboutir fatalement à la consolidation de la République, si elle était née viable, ce qui est de plus en plus douteux, ou à la restauration des Bourbons, si les royalistes parvenaient à s'entendre en dépit du comte de Chambord.

M. Rouher, en effet, trop jaloux de la prépondérance de la droite monarchique, donna en 1875 à la gauche un appui inespéré autant que décisif lors de l'élection des sénateurs inamovibles; mais, l'année suivante, le triomphe des radicaux lui prouva qu'il s'était complètement mépris sur la nature du danger national et il comprit que bonapartistes et conservateurs seraient confondus désormais dans la même défaite. A cette époque, il restait pourtant encore la chance d'un coup de force; les chefs de l'armée étaient impérialistes en grande majorité et, au lendemain du 16 mai 1877, le grand représentant de Napoléon IV put espérer un moment que le Maréchal de Mac-Mahon lui remettrait la direction des affaires. Mais le vieux soldat était tiraillé entre deux partis irréconciliables, et inclinait sans doute du côté des orléanistes; mais il voyait bien que le Comte de Paris ayant moralement abdiqué en 1873, on ne pouvait pas agir directement pour lui jusqu'à nouvel ordre, et d'autre part il saisissait à merveille la corrélation qui se produirait infailliblement entre l'avénement de Napoléon IV et la proscription des princes d'Orléans. Il ne voulait à aucun prix de cette dernière alternative et courba le front devant les républicains qui

bientôt l'expulsèrent lui-même et dégradèrent dans la personne du duc d'Aumale le meilleur général de l'armée.

Mais six mois avant la retraite du maréchal, M. Rouher, frappé dans ses plus chères affections par la mort du prince impérial, avait perdu des illusions suprêmes, car il sentait que c'était l'empire tout entier qui allait s'effondrer dans la tombe de ce vaillant jeune homme. Il lutta pendant quelque temps contre la douleur et, dans une séance mémorable de la session de 1881, on le vit plaider cinq heures durant avec la puissance d'autrefois pour la sainte cause de la liberté commerciale qui allait sombrer grâce à l'insuffisance du ministre Tirard. Ce fut là pour lui le chant du cygne ; l'athlète indomptable avait été frappé au cœur, lui aussi, par la balle du Zoulou, et fuyant les beaux ombrage de sa villa de Cercey trop voisine de Paris où sa porte était continuellement assiégée par un flot de visiteurs durant les mois d'hiver, il alla s'abriter dans une maison de campagne appartenant à sa femme et qui est située dans la commune de Brout-Vernet à l'extrémité nord du village d'École.

Le Pointet, c'est le nom de cette belle résidence, est entouré d'un parc de huit hectares qui, grâce à l'heureuse conformation du terrain, semble ne terminer qu'avec l'horizon, et constitue le premier anneau d'une riante chaîne de villas disposée à mi-côte sur les bords de la Sioule. Dans chacune d'elles le noble solitaire rencontrait des amis qu'il visitait souvent à la file. C'était d'abord M. Bonnamour qui, après une carrière honorablement occupée, était venu chercher, jeune encore, la paix des champs en compagnie de deux charmantes artistes, sa femme et sa fille. A cent pas de là, c'était la villa Roux ; puis venait la villa Grangier, séjour de l'un des derniers chasseurs éminents du XIX• siècle, maison hospitalière dont trois aimables femmes font si dignement les honneurs. Un peu plus loin, au-delà de la route de Paris, il pouvait serrer la main de M. Lexbre, esprit supérieur, tête encyclopédique, administrateur de premier ordre qui, après s'être tenu à l'écart durant les belles années de l'empire, accourait aux jours d'infortune s'asseoir au foyer déserté d'un ami.

Il n'y avait d'un parc à l'autre ni murailles, ni haies vives, mais, pour un libre-échangiste comme M. Rouher, les solutions de continuité étaient encore trop fréquentes sur des points isolés,

et dès le lendemain de son installation, il avait imaginé de tracer sur les bords du fleuve une allée « internationale » que ses voisins s'étaient empressés d'achever sur leur propre territoire, et qui facilita des actes de pillage, fort inoffensifs, il est vrai: « Nous passons pour des grands scélérats, nous autres vétérans de l'empire, disait un jour M. Rouher à M. Bonnamour, et pourtant je déclare que pour mon compte j'étais resté pur jusqu'à ce matin, mais en passant chez Roux j'ai aperçu de grosses noisettes.... et j'ai cédé à la tentation. » — « Calmez vos scrupules, répliquait M. Bonnamour, vous avez des cerisiers nains dont les fruits éclatants inspirent à Roux les plus mauvais désirs et il n'hésite pas à les satisfaire. Moi-même j'ai dérobé récemment trois magnifiques abricots chez M. Grangier, et si Rousseau ressuscitait, il serait heureux de nous voir revenir à l'état de nature. »

L'allée internationale faisait grand honneur, sans doute, à l'ancien ministre des travaux publics; mais, comme Napoléon à l'île d'Elbe, il avait l'esprit constamment en éveil et ne s'en tint pas là. Pendant un mois de juillet des plus chauds, il avait acquis la conviction douloureuse que le Pointet manquait d'eau et il songea sur le champ à utiliser la puissante rivière qui coulait à quarante mètres au-dessous de sa maison. M. Bonnamour, que les grands desseins ont toujours séduit, n'hésita pas à s'associer à son entreprise et ils allèrent courageusement de l'avant sans soupçonner quels immenses obstacles il leur restait à vaincre..... en dehors du fleuve qui se montra infiniment plus accommodant que les hommes. Mais jamais l'administration provinciale et la démagogie envieuse n'avaient eu affaire à si forte partie: M. Rouher partit en guerre comme aux plus beaux jours; il fit au petit préfet d'un petit département l'insigne honneur de plaider devant lui, et il parla si bien qu'il eût gagné sa cause, si même elle eût été douteuse. Le procès, toutefois, ne s'arrêta pas à cette première étape; les dossiers furent portés au tribunal de Gannat et quand son triomphe fut complet, M. Rouher fit cadeau de 3,000 francs au meunier qui oublia de l'en remercier. Mais l'illustre châtelain du Pointet ne fit qu'en rire, car il avait passé sa vie à obliger des ingrats, et à l'époque du coup d'état de décembre, notamment, il avait transformé en fonctionnaires publics une foule de radicaux furibonds

qui, à défaut de sa protection, eussent été infailliblement déportés à Cayenne. Le 4 septembre venu, ils se retournèrent presque tous contre leur sauveur qui n'en resta pas moins jusqu'au bout bienveillant et confiant.

Lorsqu'il était au pouvoir, il aidait volontiers les gens de son crédit; lorsqu'il fut rentré dans la vie privée, il dénouait fréquemment les cordons de sa bourse, bien qu'il ne se fût pas enrichi durant son ministère; et, contrairement aux habitudes des hommes de cabinet, il payait aussi de sa personne. C'est ainsi que, dans une récente épidémie de fièvre typhoïde, nous l'avons vu pénétrer dans la chaumière des paysans, s'assurer chaque jour de leur état et installer dans des logements plus convenables ceux qui allaient s'éteindre dans leurs habitations insalubres. Il réussit de la sorte à en sauver plusieurs, tandis qu'il apportait d'autre part des remèdes moraux aux personnes d'une classe plus élevée et, atteints nous-mêmes, il y a deux ans, d'une assez grave indisposition, nous avons gardé un souvenir reconnaissant des visites longues et répétées qu'il nous fit et qui hâtèrent notre convalescence. Il aimait, en effet, les gens de lettres, même ceux qui n'étaient pas bonapartistes, et nous allons essayer de retrouver quelques lambeaux de nos entretiens familiers sur les hommes et les choses du jour.

On sera curieux de savoir, en premier lieu, ce qu'il pensait de l'avenir de son propre parti; mais ses impressions variaient, hélas! au gré des événements. Avant la mort du prince impérial, il était généralement optimiste; il songeait à un réveil de l'opinion, à un soulèvement de l'armée sous l'impulsion de tel ou tel général qu'il croyait aussi dévoué que lui à la dynastie déchue. Il comptait aussi sur les fautes du gouvernement, supposant, non sans fondement, que les opportunistes auraient bientôt raison de l'administration éclairée des Dufaure, des Say et des Bardoux. « J'attends les fous, » disait-il, et les fous sont venus, mais trop tard, car le prince Jérôme est leur allié le plus utile; et M. Rouher sentait bien qu'il ne vivrait pas assez pour être témoin de l'avénement du prince Victor auquel il savait gré d'être le petit-fils de Victor-Emmanuel et le neveu du roi Humbert dont il faisait un cas infini. Cet apport de sang italien à la race doublement latine des Bonaparte était, selon lui, un incident heureux, car il aimait, à ce propos, à passer

en revue tous les hommes éminents qu'il avait connus de l'autre côté des Alpes: l'ingénieux Peruzzi, l'éloquent Minghetti, l'opiniâtre Sella, financier qui n'avait rien de commun avec M. Picard; Visconti-Venosta adroit et insinuant, et Magliani, constellation nouvelle qu'il avait un des premiers saluée à l'horizon; il croyait qu'issu de la Maison de Savoie et sorti des rangs de ce peuple intelligent « qui dit parfois des sottises, mais qui n'en fait jamais, » Victor-Napoléon serait un empereur idéal si les circonstances le favorisaient. Il convenait, en effet, que la mort du Comte de Chambord avait grandement modifié la situation politique et tandis que le violent Cassagnac faisait d'aimables agaceries aux orléanistes, le vieux vice-empereur, dans un accès de pessimisme, laissait échapper ces paroles singulières au sujet des prétentions opposées des royalistes et des impérialistes: « Ils devraient tirer au sort le souverain de la France! »

Cette exclamation ne pouvait du reste avoir qu'un sens: tout plutôt que la république! et ceux qui la représentaient achevaient en ce moment-là même de pousser à bout la patience des honnêtes gens. Après avoir blessé la liberté de conscience, ruiné les finances, désorganisé l'armée, ils venaient enfin d'égorger la magistrature, et cette dernière « réforme » arrachait à M. Rouher un cri d'indignation; mais il reprit bien vite son sang-froid et mettant en regard de l'intolérance démagogique les procédés du « despotisme » il nous contait une anecdote des plus caractéristiques: « Sous mon règne, disait-il, il advint qu'un certain président du tribunal de Murat, plus courageux que la plupart de ses confrères, n'hésita pas à condamner le gouvernement dans une affaire électorale où nous avions évidemment tort. Le procureur impérial se cabra, fit du zèle, m'écrivit pour savoir s'il fallait appeler de ce jugement criminel et je lui répondis: « Mon jeune ami, nous sommes battus à bon droit, tâchons de paraître contents? » Mais la république m'a vengé: le magistrat austère a été « épuré; » le complaisant de l'empire a eu de l'avancement! »

Au cours de ces entretiens qui se prolongeaient parfois deux ou trois heures, M. Rouher se livrait à mille considérations intéressantes sur la prompte dégénération de la jeune république Française, et il aimait à caractériser en quelques mots

rapides le rôle joué par les hommes du début et ceux de la décadence. « Dufaure, disait-il, était un homme de Plutarque, irréprochable mais inflexible. Il oubliait que dans toute assemblée démocratique il y a toujours beaucoup d'imbéciles et de coquins ignares, et il a eu le tort de considérer cette grosse minorité comme une quantité négligeable. — Léon Say a de grandes qualités politiques; il est intelligent, laborieux, honnête, mais plus souple en revanche qu'il ne faudrait, et il s'est résigné trop facilement à prêter l'appui de son crédit au plan Freycinet dont l'exécution devait amener nécessairement un cataclysme financier. — Waddington est adroit, insinuant, sympathique, mais peu pratique et bon pour la diplomatie. — Bardoux: jugement solide et cœur droit; les gens superficiels disent qu'il est faible parce qu'il est bienveillant et poli; mais c'est une barre de fer couverte de velours. Il faudrait beaucoup de ces gens-là dans un ministère et dans une assemblée. »

M. Bardoux l'amenait naturellement à parler de son antithèse M. Ferry et il en faisait le type de l'ambitieux vulgaire: « Ferry, disait-il, serait honnête si cela lui rapportait quelque chose; il est dépourvu de principes, mais non de jugement et il condamne comme vous et moi, dans son for intérieur, l'article 7, l'achat du réseau de l'état, les dix milliards Freycinet et le milliard de l'instruction publique; mais il ne reculerait pas au besoin devant un dernier sacrifice, et céderait la Champagne aux Prussiens pour garder son portefeuille six semaines de plus.

Nons pourrions ainsi grossir à l'infini cette série d'esquisses politiques, mais nous écrivons un article et non une biographie et il nous faut arriver maintenant à ces tristes jours où les amis de M. Rouher l'ont vu s'affaisser lentement, et ont suivi six mois durant toutes les phases de cette maladie qui s'attaquait à la fois à un corps épuisé et à une merveilleuse intelligence restée jusque-là sans atteinte. Au commencement du mois de mai 1883, il eut un premier avertissement dont on s'efforça de lui dissimuler la gravité. Cette congestion cérébrale laissa des traces fort visibles, et lorsque peu de jours après nous fûmes admis près de lui au Pointet, nous fûmes frappés de la transformation opérée dans toute sa personne. La parole s'était étourdie, la mémoire était altérée: il ne se traînait plus qu'avec peine et prétextait un rhumatisme pour se dispenser d'accom-

pagner les visiteurs jusqu'au bout du parc ainsi qu'il le faisait autrefois. Il semblait pourtant s'intéresser aux embellissements qui avaient été la conséquence de l'établissement d'un bélier hydraulique, et il contemplait longuement du haut de sa fenêtre le vaste bassin duquel s'élance une grande gerbe d'eau, témoignage matériel de son dernier exploit.

Jusqu'à la fin de l'été sa santé continua de décliner sourdement, et dès le début de l'automne il ne faisait presque plus de visites et ne sortait plus à pied. A l'occasion d'un deuil récent, il tint pourtant à nous donner une preuve de sympathie et vint frapper à notre porte. Il eut à subir, en descendant de voiture, une crise de larmes qui dura plusieurs minutes, et lorsqu'il voulut ébaucher un compliment de condoléance, il ne put retrouver dans sa mémoire, si infaillible jadis, le nom de son collègue de vingt années au Conseil général du Puy-de-Dôme. Le lendemain, il allait mieux et dit à M. Bonnamour: « Je ne sais ce que j'avais hier chez Roux, mais je me suis mis à sangloter comme un enfant. Je sens bien que je m'en vais, et j'ai pris mon parti. »

A quinze jours de là, il n'avait plus en effet que de rares instants lucides; au bout d'un quart d'heure de conversation, il s'abandonnait à des divagations sans suite où s'entremêlaient les souvenirs de sa vie d'avocat et de sa carrière politique, et le 20 novembre, Mme Rouher qui n'avait cessé de lui prodiguer les soins les plus touchants, réussit à le faire transporter à Paris où il acheva de mourir le 3 février dernier. Le jour de l'histoire ne s'est pas levé encore sur cette grande mémoire; l'heure présente appartient aux panégyristes et aux calomniateurs, mais devançant le jugement tardif de la postérité nous avons tenu à faire entendre une parole impartiale sur la tombe d'un homme de bien qui a glorieusement servi son prince et son pays.

AMÉDÉE ROUX.

A TRAVERS LES ROMANS

MARIO UCHARD, *Mademoiselle Blaisot*, 1884, (Revue des deux Mondes). — EUGÈNE MELCHIOR DE VOGÜÉ, *Histoires d'hiver*, 1884, (Revue des deux Mondes). — EMILE ZOLA, *La joie de vivre*, 1884, Charpentier et Cie.

Il existe une ancienne gravure, qu'on retrouve encore dans de vieux portefeuilles, représentant Mme de Staël et M. de Chateaubriand, assis sous les mêmes lauriers. Mais tandis qu'elle, les yeux levés, regarde en avant dans l'avenir, lui, les paupières à moitié baissées, jette sur le passé un regard attendri et rempli de regrets. Depuis lors le siècle a marché, cependant cette image peut servir encore à marquer un trait de l'époque actuelle, qui n'est après tout, malgré ses hardiesses, qu'une époque de transition. Parmi les auteurs contemporains, — je ne parle ici que de ceux qui respectent leur plume, — si plusieurs font comme Corinne, quelques-uns aussi suivent l'exemple de René, et tout en adoptant les allures modernes, conservent le culte des délicatesses sentimentales d'autrefois. Point n'est besoin de les nommer ici aux lecteurs, car suivant l'école que l'on adopte et que l'on aime, chacun reconnaîtra les siens.

M. Mario Uchard appartient évidemment à celle de ces écoles qui est entrée, voiles déployées, dans les chemins nouveaux, et l'on peut en vérité appeler son dernier roman, un roman du vingtième siècle! C'est ainsi qu'on pensera et jugera dans quelques années d'ici, alors que les tendances modernes seront mieux et plus complétement déterminées et que ce qui nous reste, en

fait de traditions morales et intellectuelles, aura définitivement disparu. L'hérédité du sang et des nerfs comptera en première ligne dans la description des caractères, et les malades seuls, à un degré plus ou moins avancé de névrose, auront le droit de figurer, comme héros et héroïnes, dans la littérature romanesque de l'an mil neuf cent.

Le cas pathologique dont il est question dans *Mademoiselle Blaisot* ne manque d'ailleurs pas d'intérêt. Cette bossue, au visage d'ange, aux regards d'une ingénuité hardie, parlant un langage où se révèle: « le naturel exercice d'une supériorité déjà acquise » exerce un attrait sur le lecteur, qui se sent prêt à oublier son infirmité et à s'attendrir sur son malheur, lorsque le commandant Béraud raconte à son filleul, Daniel de Fierchamp, l'accident arrivé à l'héritière de l'usine, dans laquelle sur sa recommandation, le jeune homme vient d'obtenir un emploi :

« Jusqu'à l'âge de cinq ans, Madeleine était la plus merveil-
« leuse enfant qu'on pût voir, quand un jour, comme elle
« revenait de Montbéliard en calèche avec sa mère, les che-
« vaux s'emportèrent en descendant la côte... la voiture, lancée
« dans le ravin... La mère fut tuée sur le coup... L'enfant sur-
« vécut par miracle, mais la colonne vertébrale déviée, et pour
« languir trois ou quatre ans sur un lit, dans des souffrances
« inouïes, auxquelles se mêlaient des accidents de croissance...
« Par bonheur Cabagnou était là... Bref, tu devines les suites
« de ce malheur, et les causes de sa disgrâce. Jusqu'à quinze ans,
« ce fut une lutte, désespérée, dans laquelle l'enfant résista, ne
« vivant que par l'âme et par une flamme d'intelligence étrange
« que Cabagnou développa, passant ses journées auprès d'elle,
« distrayant et trompant la douleur par le ressort de l'esprit....
« Elle n'a, pour ainsi dire, pas eu d'enfance. La femme en elle
« n'a pas pu naître, et il est hors de doute qu'elle ne se ma-
« riera j'amais. Il en résulte qu'elle s'est bravement créé à son
« usage un idéal de la vie, où se dépense le foyer de sa nature
« expansive et jeune comme ses dix-huit ans, mais avec une
« réserve qui vient de ses réflexions et d'un jugement très-net
« du monde, peut-être au-dessus de son âge. Là-dessus, tiens
« donc pour assuré qu'une prévention quelconque ne saurait
« entrer dans son esprit très-droit. Aucune fille n'est moins
« sujette à des caprices d'humeur, et sa prodigieuse fortune ne

« lui monte pas à la tête. Ce que tu prends pour de la fierté « ou de l'orgueil n'est que la prudence de cœur qu'elle apporte « en toute chose. Je te le répète, elle attendra de te connaître; « ne cherche pas au-delà. ».

Les explications du commandant répondent aux questions de Daniel, auquel on a par-dessus tout recommandé de gagner l'estime de Mlle Blaisot, qui exerce un ascendant très-marqué sur son entourage. Celui-ci se compose, d'abord de son oncle Jean-Jacques, le directeur de l'usine: cinquante ans, des cheveux roux grisonnants, des traits énergiques, taillés à coups de serpe, des manières calmes, réfléchies, de taille moyenne, les épaules larges « tout dénonçait en lui l'assurance que donne « une vie de travail et de lutte, appuyée sur des facultés rares « d'intelligence et d'esprit. » A côté de lui, partageant la garde de l'orpheline, se dresse la grand'-mère, Mme Merlin, sorte de bourru bienfaisant en jupons, à laquelle son langage brusque, son embonpoint sérieux, ses moustaches et ses traits accentués « donnent un aspect à décourager les plus braves. » Sous cette écorce rude se cache un cœur tendre, bon et généreux, dont Daniel va ressentir les effets. Tout ce monde vit à Blaisot-bourg, un peu à l'écart des bâtiments immenses de l'usine et des maisons des ouvriers. La propriété a fort grande apparence, le train de maison également; mais la bonhomie des habitants met bien vite à l'aise le nouvel employé. Le docteur Cabagnou se charge de renseigner Daniel sur ses patrons qu'il connaît intimement, car depuis quinze ans il lutte contre la maladie de Madeleine, et vit installé au château, partageant son temps entre les soins qu'il donne à la jeune fille et un grand ouvrage d'histologie. « Philosophe matérialiste, épris de science et réellement très- « savant, il ne pouvait entendre une sottise sans la relever impi- « toyablement. » Ce Cabagnou est un des meilleurs caractères du roman de M. Uchard. C'est lui qui nous initie aux complications et aux dangers de la névrose de Mlle Blaisot.

Celle-ci, pour donner un but à l'activité de son intelligence, a fondé des écoles, une crèche, un hôpital, à Blaisot-bourg. Elle y est respectée à l'égal d'une sainte et y jouit d'une importance et d'un prestige étonnants auprès des ouvriers et de leurs familles. Ceux-ci d'ailleurs n'appartiennent nullement à la classe des travailleurs mécontents, toujours prêts à se mettre

en grève; c'est que l'usine Blaisot est le modèle du genre! Société coopérative, réduisant à vingt-cinq pour cent tous les objets de consommation; société immobilière, au moyen de laquelle les familles des ouvriers deviennent propriétaires d'une maison avec jardin, payée en onze ans, à raison de vingt-deux francs par mois; caisse de retraite pour assurer la vieillesse; cours donnés par des professeurs; cercle, où l'on se réunit le soir, rien n'y manque! Evidemment M. Uchard est un optimiste, il croit à la possibilité de résoudre le problème social par une organisation plus intelligente et libérale du travail. Son héros, Daniel de Fierchamp, émerveillé de ce qu'il voit et entend, se range à cette opinion. En face de la puissance des forces de l'usine, il sent son infériorité, et les rêves ambitieux que son caractère enthousiaste l'avait poussé à former, reçoivent un rude choc. Bientôt même il se croit menacé de perdre son emploi. Il faut qu'on soit mécontent de lui, puisqu'on le fait sans cesse changer de bureau; c'est la preuve évidente qu'il ne satisfait nulle part! Le pauvre garçon en est là de ses perplexités, lorsque le patron le fait appeler.

« — Vous avez très-vaillamment supporté, lui dit M. Jean « Jacques, une épreuve que je croyais nécessaire et qui devait « m'apprendre quel fond je pouvais faire sur votre caractère « et votre zèle. A cette heure votre apprentissage est fini et « à partir de demain vous entrez au bureau de la direction. « J'en suis venu à avoir besoin d'un secrétaire particulier, il « faut que, dans un mois, vous soyez en mesure de remplir cette « fonction. »

Cette bonne fortune inattendue, comble Daniel de joie. C'est l'avenir assuré, il pourra faire venir sa mère à Blaisot-bourg, sa mère, qui s'est sans cesse sacrifiée pour lui, qui a travaillé toute sa vie pour l'élever, qui a porté seule le fardeau de sa maternité, car Daniel n'a pas de père! Christine de Fierchamp est une pauvre fille séduite, puis abandonnée, qui a expié sa faute par son courage et son abnégation. Son fils a pour elle un respect profond, mais au moment de l'appeler près de lui, d'accepter les amicales propositions que Mme Merlin lui fait à son endroit, il hésite, il connaît les préjugés du monde. Il ne veut tromper personne, et pourtant ne saurait supporter que sa mère subisse une humiliation quelconque. Il s'en ouvre à son parrain.

« — Pourquoi t'inquiéter de cela ?... répondit le commandant. « Il y a beau jour que j'ai tout dit !

« — Comment ! Mme Merlin sait ?...

« — Elle sait, comme Jean Jacques et Cabagnou, que ta mère « et toi méritez leur estime... Et je te prie de croire que ma « caution y a suffi.... »

Les scrupules de Daniel sont levés, il se laisse aller à ses impressions heureuses. Christine de Fierchamp, douée d'une grande distinction de cœur et d'esprit, fait la conquête des Blaisot. Elle accompagne Madeleine dans ses visites de charité. L'intimité croît entre les deux familles. L'impression d'admiration et de pitié, excitée chez Daniel par la jeune fille, change de caractère et devient de l'amour. Elle continue à le traiter avec un mélange de fierté et de grâce avenante, qui le jette dans des alternatives de joie et de crainte. L'état, parfois singulier de Madeleine, les disparitions subites qu'elle fait pendant un jour ou deux, sans que personne l'approche, sauf sa grand'mère et Cabagnou, tout ce mystère de souffrance, préoccupe étrangement le jeune homme. Sous l'indifférence railleuse qu'elle affecte pour ce qu'elle appelle plaisamment son « imperfection, » il lui semble parfois saisir dans ses grands yeux, l'expression d'une amère et douloureuse résignation. Mais ces symptômes de mélancolie sont vite secoués par sa nature énergique et sérieuse. Des effervescences d'activité succèdent à ces éclairs sombres et rassurent Daniel. « D'ailleurs, comment dans son hum- « ble position de secrétaire s'exposer à manquer de tact et de « délicatesse par une sollicitude, dont le moindre inconvénient « était de paraître importune. » Résolu à affermir sa raison, il en arrive à affecter près d'elle une froide discrétion, de crainte qu'elle ne pénètre le trouble inexplicable où sa présence le jette. Mais bientôt une circonstance singulière vient le confirmer dans cette triste certitude que Mlle Blaisot souffre d'un chagrin, ignoré de tous.

Un matin qu'il l'a accompagnée à la crèche pour surveiller l'installation d'une piscine et qu'il regagne la terrasse, où elle s'est assise à l'écart, des enfants sur les genoux, il la retrouve le visage baigné de larmes. Il se trouble, elle s'irrite ; au moment où ils rentrent au château :

« — Monsieur de Fierchamp, lui dit-elle, il ne faut pas que

« vous m'ayez vue pleurer ; je compte sur votre silence, même « avec votre mère.

« — Je vous obéirai, mademoiselle, répondit-il en s'inclinant. »

Daniel tient parole. Cette entente secrète lui cause une joie douce, et amène entre eux une confiance complète.

— « Je sais maintenant que nous devons être amis, lui dit- « elle, comme frère et sœur qui peuvent se fier l'un à l'autre... « et c'est parce que le moment est venu de nous le dire, et « que c'est à moi de parler la première, que je vous tends la « main dans toute la franchise de mon cœur. Voulez-vous me « donner la vôtre en signe d'oubli de ce que le sort a fait de « trop pour moi?

« A cet exorde inattendu, Daniel eut presque un éblouis- « sement.

— « Ah! mademoiselle, s'écria-t-il, touché jusqu'aux larmes. « Et, saisissant sa main: — Comment, ce seul nom de frère que « vous me donnez, ne me rendrait-il pas digne de souffrir avec « vous ?

— « Merci, dit-elle simplement; j'avais su voir depuis long- « temps que, seul, vous m'aviez devinée. Peut-être, parce que « l'âge nous rapproche.... Eh bien! c'est cette souffrance qu'il « faut que vous m'aidiez à cacher, en la partageant, à des in- « stants où elle m'étouffe, où j'ai besoin d'être protégée, soutenue, « pour conserver mon courage.

« Elle lui avait laissé sa main, le regardant de son air un « peu grave.

— « Hélas! pourquoi souffrez-vous, lui dit-il naïvement, quand « vous êtes entourée de tant d'affections vraies, de respects, « d'admirations que vous méritez si bien, quand l'avenir est si « plein de promesses?...

— « Des promesses, répondit-elle avec un triste sourire. « C'est ce que j'attends et ce que je crains de ces promesses « et de cet avenir, que je pleurais hier, ces deux enfants sur « mes genoux. »

Et elle lui raconte les souffrances, les amertumes les déboires qu'elle a déjà connus dans sa jeune vie, à cause de son infirmité qui lui interdit le bonheur, à cause de la richesse qu'on lui envie et qui excite autour d'elle des sentiments bas et faux. Ému de ce langage, le jeune homme la supplie de ne pas déses-

pérer de l'avenir, d'avoir confiance dans les autres et dans elle-même. Mais elle ne se laisse pas convaincre.

« — Daniel, dit-elle avec son étrange ton de hardiesse, je ne « serai jamais ni femme, ni épouse, ni mère.... Et s'il le trouvait « un homme qui osât me dire qu'il m'aime, je ne pourrais que « le prendre en mépris.... Voilà ce qu'il faut que je me dise..., « Vous voyez donc que j'ai besoin d'un frère, ajouta t-elle, en « lui tendant une seconde fois la main! »

La deuxième partie finit sur ce pacte d'amitié. Daniel, ébloui de ce qui lui arrive, bouleversé par ce cri de désespérance. s'avoue pour la première fois qu'il aime la jeune fille! Il l'aime, après les paroles fatales prononcées sur elle-même, il l'aime de cette passion sublime qui n'a pour espérance que l'abnégation. A l'abri de son rôle de frère il va ranimer cette pauvre âme craintive. En effet une vie nouvelle semble commencer pour Madeleine; ils montent à cheval ensemble, elle a des gaîtés et des rires qui ravissent le jeune homme! Tout cela au contraire inquiète Cabagnou. Il prend à part M. de Fierchamp: Vous aimez Madeleine, et quelque chose est survenu entre vous; il faut que vous me rapportiez ses moindres paroles. — Mais ce serait la trahir! s'écrie le jeune homme. — Il s'agit de vie ou de mort ou de folie! vous ne pouvez pas hésiter; écoutez-moi, pour bien me comprendre.

Là-dessus le médecin entre dans des particularités physiologiques sur la santé de Madeleine, qui figureraient mieux dans un traité de médecine que dans un roman. Elle a déjà subi des crises terribles, une crise nouvelle peut décider de sa vie! Et elle le sait, ce qui rend le péril plus grand. C'est lorsque revient la date fatale, où sa mère s'est tuée, que ces affreux accidents de la névrose, — qu'ils ont réussi à cacher, — mettent son existence et sa raison en danger. Le trouble de la jeune fille n'a pas échappé à Cabagnou; pour l'aider à la sauver, il faut que Daniel ne lui cache rien! Celui-ci, terrifié, raconte ce qui s'est passé entre eux. Le médecin l'écoute en silence, d'un air réfléchi, puis enfin relevant lentement la tête:

— « Daniel, reprit-il, comme suivant sa pensée, si Madeleine « vous aime, elle sera peut-être morte dans trois mois. »

Chez elle l'éveil du cœur et des sens sera le signe du dénouement suprême. La situation est affreuse pour Daniel, il veut

partir, mais Cabagnou le retient: — « Non, dit-il, vous êtes peut-« être une chance de salut. Grâce à vous, dans ce combat dé-« sespéré, il m'est possible, à son insu, d'agir sur son esprit.... « Reste à savoir si vous aurez le courage d'aller jusqu'au bout « de cette triste tâche. »

En effet pour le jeune homme l'alternative est cruelle! Devoir craindre, comme le plus grand des malheurs, la perspective qui comblerait son cœur de joie et d'orgueil, n'avoir pas même vis-à-vis de sa conscience, le droit d'espérer. Cependant il accepte vaillamment sa tache. Dès ce moment tout l'intérêt du lecteur se concentre sur cette lutte contre la folie ou la mort, entreprise par Cabagnou et Daniel. Tout le reste disparaît pour lui. Il ne s'émeut pas de l'apparition du comte de Lantrac, l'ancien séducteur de Christine de Fierchamp, qui mis en contact avec son fils, et poussé par des remords tardifs, voudrait réparer ses torts. Il ne s'inquiète par davantage des prétentions du comte Saugé à la main de Madeleine, c'est à peine s'il s'intéresse aux amours de Daniel. Les symptômes psychiques de la névrose de M.lle Blaisot absorbent uniquement son attention. Le jour où Cabagnou, effrayé de l'apathie qui semble envahir Madeleine, ordonne à Daniel de lui avouer son amour, l'on se préoccupe moins de l'impression morale qu'elle en recevra que des complications de santé qui peuvent en dériver.

En effet, à la suite de cette déclaration qu'elle accueille d'un rire arrogant et avec un masque d'ironie implacable, la pauvre enfant se renverse en arrière, en proie à des convulsions nerveuses effrayantes. C'est le danger attendu et craint depuis si longtemps! l'heure de la crise finale a sonné. Pendant plus d'une semaine l'état de Madeleine est presque désespéré; puis le délire, les manifestations violentes cessent peu à peu, pour faire place à une méningite. Enfin, au bout d'un mois de transes, un faible espoir commence à renaître. Bientôt cet espoir se fortifie, Madeleine est sauvée, la névrose est vaincue. « Il faut la marier, » déclare Cabagnou. Cet arrêt consterne Daniel, il comprend que son honneur et sa dignité le forcent à s'éloigner. Il ne peut être le mari de Madeleine. Sa pauvreté, sa naissance illégitime, tout, jusqu'au mépris de Mlle Blaisot qui le prend pour un coureur de dot, tout lui interdit l'espérance. Il va partir pour le Japon avec sa mère, même au risque de se faire accuser d'ingratitude

par ses bienfaiteurs, lorsque Madeleine, convalescente, lui demande tout à coup.

— « Monsieur de Fierchamp, si je vous aimais, partiriez vous? »

Cabagnou a tout raconté à la jeune fille. Elle sait que Daniel n'a parlé de son amour que pour obéir au médecin qui le lui ordonnait. Elle comprend que l'affection du jeune homme est pure de tout calcul sordide, elle comprend la grandeur de son dévouement. Le refus qu'il a fait de la fortune et du nom de père prouvent son désintéressement absolu! elle n'hésite pas à lui confier sa vie et à abjurer ses méfiances. Chacun est heureux dans ce monde de braves gens, riches et prospères, et l'on ferme le livre avec une sensation de bien-être, en regrettant seulement qu'une œuvre, — honnête et saine en elle-même — ait pour point de départ et pour intérêt principal cette terrible névrose, qui fait tant de ravages à notre époque, et dont il serait sage de ne pas abuser dans les œuvres d'imagination et de délassement. L'art y gagnerait et la morale aussi, car il est imprudent d'expliquer trop de choses par l'hérédité. C'est le moyen de dévoyer les consciences et d'enlever aux esprits faibles, le sentiment de responsabilité dont ils ont besoin pour diriger leur vie, et dont ils ne sont que trop portés déjà à se décharger, en invoquant les forces irrésistibles du naturel qu'ils ont reçu de leurs ascendants.

Après *Mademoiselle Blaisot* où, grâce à la guérison du corps, tout s'équilibre et s'arrange, M. de Vogüé vient nous parler d'une maladie de l'âme, contre laquelle aucun remède n'a été découvert. C'est l'âme du peuple russe qui l'agite et le hante, ce peuple qui n'a pas prononcé encore le grand mot de sa vie morale, et dont la destinée sera peut-être de nous apprendre le secret de l'avenir.

Dans son style imagé, plein de grâce et de force, de relief et de poésie, l'auteur de tant d'études profondes et charmantes, évoque pour nous aujourd'hui des histoires d'autrefois, écoutées un soir d'hiver « au pays de neige, où décembre est si dur à « la terre, qu'il faut plaindre et comprendre pour pouvoir l'ai- « mer. « Il nous fait traverser un jour de décembre, à une battue de loups, ce monde glacé des forêts, qui a le silence, la solitude, l'éclat et l'immobilité des déserts d'Égypte. Nous sentons aux yeux et aux lèvres les aigres morsures du froid, nous

voyons pendant la tourmente « les ténèbres creuses » reculer devant nous. Nous subissons toute la terreur de « cette nuit « prématurée et déloyale, » nous partageons le soulagement des chasseurs, lorsqu'ils parviennent à s'abriter sous un toit, « près « du poële de faïence, autour du samovar, qui chante la chanson « monotone des veillées russes. »

Pour égayer la longue soirée, les hommes se mettent à la table de jeu. Seul, M. de Vogüé reste à causer avec M. de P., son amphitryon. Avant de nous répéter les histoires que celui-ci lui raconte, il nous fait le portrait de ce gentilhomme campagnard, autrefois très-brillant à la cour, vivant retiré aujourd'hui dans un domaine éloigné, et cela sans raison déterminante, uniquement « parce qu'au décours de la seconde jeunesse, au mo- « ment de capitaliser ses chances de parvenir, il avait été pris « de cet engourdissement qui saisit très-souvent l'homme russe « vers le milieu de la vie. C'est une torpeur critique, faite pour « moitié de paresse et pour moitié de nihilisme philosophique; « les plus intelligents sont les plus sujets à cette rupture de la « volonté, qui laisse la pensée intacte; celle-ci se dépense dans le « vide, le cerveau devient une machine qui chauffe sur place et pro- « duit de la force perdue, l'appareil de transmission s'étant brisé. » M. de Vogüé nous dit là le secret de bien des existences, dont on avait espéré de grandes choses en Russie et ailleurs, et qui n'ont tenu aucune de leurs promesses Il pense sans doute que si, durant tant de siècles, il n'y avait pas eu cette déperdition de forces, le monde serait peut-être plus près de la solution de ses problèmes qu'il ne l'est aujourd'hui. Mais, revenons au caractère du peuple russe, qui forme le point de départ de la conversation des deux interlocuteurs. M. de P. essaye d'expliquer les causes de sa nature complexe, en le comparant à un océan inconnu, où roulent des vagues déchaînées par tous les hasards d'orage. Ces vagues sont les races diverses qui le composent.

« Tout ce que Dieu a remué d'inquiets, depuis les temps de « Babel, entre la mer de Glace et le Pacifique, entre le Cau- « case et l'Altaï, tout cela est venu se heurter, se fondre et « se taire dans nos déserts ignorés. » Puis, il y a le climat, les mornes étendues: » Ce n'est que solitude, silence, accable- « ment. Du pays bas, plat et blanc. Six mois de mort. Des « températures qui devraient tuer jusqu'aux germes de la vie.

« Soudain un matin d'été, car nous n'avons pas de printemps, « la vie éclate sans transition: et quelle vie!... Un soleil des tro- « piques brûle cette terre figée, les eaux débordées se précipi- « tent au travers des forêts, c'est joyeux et magnifique, mais « toujours immodéré et écrasant. » Il est impossible de juger l'action d'un pays pareil sur les hommes jetés en proie à ses caprices! L'histoire, elle aussi, a rudement secoué ce peuple qui a passé, sans cesse, de mains en mains; toutes ces invasions diverses ont déteint sur lui; son âme est « comme une chaudière, « où fermentent des éléments confus: tristesse, folie héroïsme, fai- « blesse, mysticisme et sens pratique. Si vous saviez jusqu'où cette « âme peut descendre! Si vous saviez jusqu'où elle peut monter! »

Et pour citer des exemples à l'appui de ce qu'il avance, le russe raconte trois histoires que M. de Vogüé nous rapporte. La première, très-touchante, est celle d'un pauvre colporteur, honni, méprisé de tous, car on l'accuse dans les campagnes de jeter le mauvais sort; en effet, « avec sa longue pelisse de « renard en lambeaux, sa mine craintive de chien battu, l'oncle « Fédia ressemblait à un vaurien de grande route, bien plus « qu'à un honnête paysan russe. » Un jour, un incendie éclate dans une grange, près de laquelle il a passé la nuit. On commence à le soupçonner du crime, mais on ne parvient à relever contre lui aucune charge décisive; l'enquête, au contraire, démontre évidemment la culpabilité d'une femme, nommée Akoulina. Le procès a lieu, le jugement va être porté contre elle, malgré ses protestations d'innocence, lorsque, comprenant que tout est fini, la malheureuse se jette à terre, criant d'une voix déchirante: « Christ sauveur, sauve-moi! Seigneur, aie pitié de ta « servante et de ses enfants! aie pitié! » A cet appel les juges et les seigneurs demeurent interdits. La femme jette un dernier regard vers la porte, comme attendant un secours qui ne vient pas. Tout à coup un mouvement se fait, et l'on voit apparaître l'oncle Fédia, qui s'avance dans la salle de son air humble et craintif, avec de grandes précautions pour ne déranger personne, se grattant la tête et toussant d'un air préoccupé. Il regarde alternativement les enfants de l'accusée qui pleurent, et le Christ suspendu à la muraille, puis au moment où le président recommence la lecture du jugement, il vient se planter devant la table des juges et dit:

— « Pardon, messieurs les juges, mais cette femme n'est pas « coupable. C'est moi, pécheur, qui ai mis le feu! »

L'oncle Fédia est envoyé en Sibérie, et ce n'est que six ans plus tard que l'on apprend son innocence. Un autre a commis le crime, lui, s'est accusé pour sauver une mère à ses enfants! L'héroïsme, l'abnégation volontaire de cet être chetif, méprisé, sont racontés avec des mots simples, tristes, navrants. Lorsque la vérité est connue, on écrit en Sibérie, on réclame le déporté. Mais celui-ci est si obscur que les autorités ne savent pas le retrouver! Il y a tant de vagabonds de ce nom dans les possessions d'Asie! « Depuis un an, répondit-on, il était mort deux « Fédia à l'hôpital de Tomsk et trois à l'hôpital de Tobolsk, « sans compter les autres. » Le gouverneur général finit par clore cette correspondance inutile, en écrivant une lettre fort sèche. Et dorénavant, l'on cessa de l'importuner.

Nous ne nous arrêterons pas à la seconde histoire, celle de Pétrouchka, le joueur de fifre, et nous passerons à la troisième qui répond mieux aux préoccupations du moment. Fédia et Pétrouchka représentent l'ancienne âme russe avec son héroïsme inconscient; il nous reste à étudier l'aspect inattendu sous lequel se révèle cette âme, qui a été précipitée sans transition du treizième au dix-neuvième siècle. M. de Vogüé se sert pour nous expliquer ce phénomène de l'image d'un merisier des steppes, sur lequel on aurait greffé des prunes, et qui, tout en continuant à porter des épines et des baies sauvages, donnerait cependant quelques branches miraculeuses, chargées de reines-Claude, grosses comme des œufs. Les greffes, ce sont les idées d'Occident, mais nourries d'une sève trop violente, elles produisent un fruit monstrueux. Voici, à ce propos, les paroles que l'auteur met dans la bouche de son interlocuteur:

« Le nihilisme, c'est cela et ce n'est que cela: le produit « des idées modernes, greffées à la hâte sur le tronc russe..... « Dans ce cerveau, où vous avez logé vos spéculations hardies, et « l'orgueil de la raison moderne avec son besoin de liberté ou « de révolte, le sang vigoureux du primitif continue à battre « à flots pressés. Chez vous l'évolution s'est accomplie lente- « ment sur tout l'être: ces hardiesses de pensées ne sont plus « servies, sauf rares exceptions, par un tempérament redouta- « ble, par une âme encore brûlante de foi; chez mon homme,

« le tempérament est entier, la foi instinctive, si bien que, « faute de mieux, il en arrivera à ce compromis risible, la foi « au néant et qu'il s'y précipitera tête baissée..... Voulez-vous « voir une de ces greffes hâtives et le fruit qu'elles portent? « Il s'agit d'une femme: dans notre peuple la femme est plus « apte que l'homme à ces transformations subites et c'est chez « elle que le phénomène est le plus curieux. »

M. de P. raconte alors que sa mère, ayant recueilli il y a quelques années une petite fille de village dont l'intelligence promettait beaucoup, la fit élever avec sa sœur. Plus tard cette enfant, qui avait lu à tort et à travers tous les livres de la bibliothèque, demanda à suivre une profession libérale. C'était en 1872, le moment où le ministre de la guerre inaugurait à Pétersbourg son fameux cours de médecine pour femmes. Malgré les remontrances de sa protectrice, Varvara partit pour la capitale. C'est sa correspondance avec Mme de P., qui continuait à lui faire parvenir des secours, que M. de Vogüé publie aujourd'hui, en substance, dans la *Revue des deux Mondes*.

Rien de plus profondément triste que ces lettres! D'abord l'orgueil triomphant. « Nous nous sentions l'avant-garde de « toutes les femmes russes, appelées enfin au libre emploi de leurs « talents et de leur activité sociale. » Puis c'est la lutte contre les préjugés des professeurs qui ne les prennent pas au sérieux; cependant ils finissent par rendre justice à leur amour du travail, enfin elles peuvent apprendre l'anatomie sur de vrais cadavres! Ensuite viennent les étreintes de la misère, l'âpre combat pour la vie, contre les logements froids, la nourriture nauséabonde et insuffisante. Toutes ces jeunes filles cherchent à donner des leçons et n'en trouvent pas; la concurrence des hommes est redoutable, sans compter que leur titre d'étudiantes en médecine effraye les familles. A force de courage et de privations elles surmontent les difficultés matérielles, mais de tous côtés elles se heurtent aux préjugés, aux humiliations; on les insulte dans les rues! Cependant Varvara persiste: « N'im- « porte! pas de découragement, surtout pas de pleurnicheries « sentimentales, indignes d'une fille qui connaît chacun de ses « nerfs par leur nom, indignes d'une volonté russe. Il faut mar- « cher en avant, contre ce monde stupide, comme marchaient « les apôtres de l'ancienne foi. »

Enfin, à force d'énergie et de persévérance, la dernière année des cours se termine, les étudiantes possèdent leurs diplômes. C'est alors qu'un cri de détresse échappe à la jeune fille. Elle hésite à se réjouir de ce qu'elle a tant désiré. Comment obtenir une clientèle ou une place, ce qu'il faut pour vivre enfin? Cependant elle a payé assez cher ce droit qu'on lui marchande: « Entrées quatre-vingt-six à l'Académie, nous en sortons soi-« xante-quatorze. Durant ces quatre années, douze d'entre nous « ont succombé, qui n'ont pu résister aux chambres sans feu, « à la nourriture abjecte.... Et les autres, celles qui touchent au « port, envient peut-être tout bas leurs compagnes tombées en « chemin, mais délivrées et sûres du repos.... Une de nos ca-« marades, luthérienne, a été engagée par les colonies alle-« mandes des steppes. Nous nous extasions sur sa bonne for-« tune, c'est-à-dire sur le droit qu'elle acquiert d'aller ensevelir « à jamais dans un désert, sa jeunesse, son activité, ses talents.... » Elle termine en annonçant le suicide d'une de ses compagnes, Sophie Moltakova, à laquelle on avait fait espérer un service d'hôpital en Finlande et qui, partie sur cette promesse, a été trouvée dans son wagon empoisonnée avec de l'acide prussique. « La pauvre fille a-t-elle été prise de découragement, ou bien « s'est-elle dit que le but à atteindre ne valait pas la peine « qu'il coûtait? Le courage ne lui avait jamais failli, il est pro-« bable qu'elle a raisonné froidement la sottise de vivre. Mais « sait-on jamais pourquoi une fille russe se tue?... »

Un mois après elle écrit encore. Cette fois, c'est un cri de joie: « La guerre libératrice est déclarée. Enfin, voilà une so-« lution à nos incertitudes, un champ d'activité digne de nous! » Suit tout un dithyrambe slavophile; elle conclut: « Debout, tous « les accablés et les opprimés, c'est l'aube qui se lève devant « nous! C'est la justice! c'est l'amour! — J'écris en hâte et « je pars. » Puis, arrivée à Sistovo, les plaintes recommencent: « J'exerce mon art dans des conditions désespérantes.... je re-« nonce à vous dépeindre la tristesse et l'abattement qui ont « remplacé dans mon esprit la confiance des premières heures. « O l'horrible et stupide chose que la guerre!... Je ne vois que « plaies brûlantes, visages convulsés par la fièvre, monceaux « de corps mutilés et cœurs en détresse.... Et pourquoi tout cela? « Pourquoi?... » — Le temps passe, elle écrit de nouveau: « Voilà

« des mois et des mois que ce cauchemar dure.... l'œuvre entre-
« prise est manquée.... Folle que j'étais de croire que la raison
« et la science peuvent quelque bien, pour le monde ! »

Toutes les espérances de Varvara sont mortes. La vie n'est plus pour elle qu'une torture, ce qu'elle voit lui a enseigné le peu de prix de l'existence : « Décidément Sophie avait raison « quand j'y pense et j'y pense beaucoup.... Encore un blessé qui « m'appelle ! Ne plus voir souffrir, ne plus penser.... le bon « néant.... »

C'est sa dernière lettre. Varvara ne peut plus résister à la mort qui la tente. Un beau matin on la trouve pendue à la poutre du toit. La supérieure des sœurs de la miséricorde annonce la nouvelle à Mme de P. : « Nous nous perdons en con-
« jectures sur les mobiles de l'infortunée. Je pense qu'il faut
« les chercher dans les doctrines désolantes dont se nourrissent
« ces pauvres femmes.. Comment cette âme troublée n'a-t-elle
« pas été réconfortée et soutenue per les admirables exemples
« d'héroïsme, de dévouement et de résignation au milieu desquels
« nous vivons ?... Je conclus que pour savoir souffrir, il y a
« plus à compter sur les humbles que sur les sages. »

Humbles, elles ne le sont plus ces pauvres égarées ! La raison moderne est venue gonfler d'orgueil ces âmes sauvages, elles se font un idéal farouche qui leur échappe, et plutôt que de s'avouer trompées, elles préfèrent sauter dans le néant : « Ap-
« pelez cela nihilisme, si vous voulez, conclut M. de P., mais
« à condition de voir dans ce curieux phénomène moral plus
« qu'une conjuration politique. C'est un état d'âme ; dès que
« nous ne sommes plus des brutes ignorantes, nous en souf-
« frons tous peu ou prou, avec des nuances à l'infini, depuis les
« frénétiques qui tuent ou se tuent, jusqu'aux rêveurs assoupis
« qui philosophent sur leur fauteuil, comme moi. »

« Et le remède? demande M. de Vogüé.

« Je n'en connais pas, répond son interlocuteur. Il ne peut,
« d'ailleurs, nous venir que du temps, qui est le seul guérisseur
« de l'âme des peuples. »

L'attente semble devoir être longue et la contagion pourrait devenir dangereuse. Avant que l'équilibre intellectuel ne se rétablisse, la Russie et le monde subiront sans doute plus d'une secousse sociale ! Mais, bien qu'il ne nous ait pas enseigné le

moyen d'échapper à ce péril, remercions l'auteur des *Histoires d'hiver* de nous avoir, sous cette forme charmante, expliqué un problème moral, qui avait été jusqu'ici interprété faussement, par la généralité de ceux qui ne connaissent pas le pays qui l'a produit.

Si terrible que soit l'effet des doctrines désespérées du nihilisme sur la jeunesse russe, l'on peut se demander si l'influence d'une littérature, telle que celle dont M. Zola est le chef, n'est pas autant à redouter pour la jeunesse des autres pays. Elle ne pousse pas, il est vrai, au crime politique, mais elle conduit à la déchéance des caractères, à l'abaissement des volontés. Ces hommes, ces femmes, sans haine, sans amour, qu'aucune passion n'agite, qui se roulent dans la fange pour obéir à leur tempérament héréditaire — qui est toujours mou, maladif, énervé, sans force de résistance, ni vigueur dans le mal, — semblent être choisis volontairement dans le rebut physique et moral de l'humanité. Puisque, pour l'auteur, la conscience n'est pas le guide de la vie et que, d'après lui, la vertu ne dépend que de la qualité du sang, pourquoi ne nous réjouit-il pas de temps à autre la vue par la présence d'une organisation saine et forte, qui accomplirait des actions bonnes et justes? Cela reposerait des asiles de gâteux et des hospices d'aliénés où il nous promène sans cesse! Mais, dira-t-on, il faut être exact avant tout! Comme si un honnête homme n'était pas aussi réel qu'un coquin! Comme s'il y avait plus de vérité dans une action vile, que dans une action noble, dans le fumier que dans la fleur!

Certes, le naturalisme a rendu des services à l'art, en brisant des conventions littéraires vieillies, mais il risque aujourd'hui de l'étouffer, à jamais, en le plongeant dans des ondes impures et nauséabondes. Si les auteurs de cette école sont de bonne foi, si leur but n'est pas uniquement de satisfaire les curiosités malsaines d'un public corrompu, ils doivent reculer devant l'œuvre de destruction qu'ils sont en train d'accomplir. On ne leur demande pas d'écrire pour un couvent de novices, ni de sortir de la réalité. Le mal, comme le bien, a sa part dans ce triste monde; c'est de la lutte de ces deux éléments que se compose la tragédie humaine. Mais il y a moyen de tout oser et de tenter les plus grandes hardiesses, sans tomber dans la dégradation absolue, sans ravaler l'homme au niveau de la bête.

Quelle navrante et repoussante idée de l'humanité aurait un esprit droit et sain, arrivé à l'âge de raison, dont la première et unique lecture de ce genre serait les ouvrages de M. Zola! D'abord, le haut de cœur dominerait l'indignation, puis celle-ci reprendrait le dessus, et finalement il reculerait épouvanté devant les responsabilités effrayantes dont ce chef d'école a chargé sa conscience.

Il n'incite pas aux passions, diront ses défenseurs, il dégoûte de l'amour et des rêves de bonheur! Oui, c'est vrai, il jette sur toutes choses une ombre terne, corruptrice, dégradante; pas un sentiment noble ne reste debout! Malgré son talent, il n'a jamais trouvé de ces mots qui remuent l'âme; il n'a rien respecté.

Dans ses premiers ouvrages il mettait, au moins quelquefois, l'être humain aux prises avec une passion quelconque, il développait fortement certains caractères, certaines situations. Aujourd'hui la lutte a cessé, il maintient ses personnages dans une platitude désolante, aucune tête n'essaye de dépasser le niveau de la médiocrité absolue. Petits sentiments, petits horizons, la corruption bourgeoise dans ce qu'elle a de plus écœurant! Il ne cherche plus la force que dans la crudité de l'expression.

L'héroïne de *La joie de vivre* aurait bien quelques prétentions à la vertu, mais l'auteur, ayant eu soin de nous la déflorer d'avance par ses procédés habituels, nous ne nous réjouissons pas de la voir résister à la tentation, tellement à nos yeux elle est déjà dégradée par ses propres pensées. Ce dernier roman d'ailleurs ne sera pas appelé probablement aux tristes succès de ses devanciers, on y sent la fatigue, l'effort, il semble relire des chapitres entiers des précédents ouvrages de M. Zola. Il a décidément trop abusé de la névrose des Rougon Macquart, la mine est épuisée et le lecteur en a assez de cette famille malsaine! Le moment ne serait-il pas venu pour cette intelligence puissante et énergique de chercher une autre voie et de se retremper dans des eaux nouvelles, d'où il ressortirait fortifié et rajeuni, avec un peu moins de mépris pour l'humanité et un plus de respect pour les susceptibilités de ses lecteurs.

Toutes les fois que nous lisons le nom de M. Zola, la parabole des talents nous revient à la mémoire. Il est parmi ceux qui en ont reçus abondamment, comment fera-t-il pour répondre, si le compte lui en est demandé?

THOMAS EMERY.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER

Lettre de France.

Paris, 15 Février.

Peintres et journalistes ont fait presque exclusivement tous les frais de la quinzaine qui vient de se terminer. Les expositions particulières se sont multipliées dans des proportions inusitées et, malgré le marasme des affaires, malgré l'intensité de la crise qui atteint plus particulièrement les œuvre d'art, le public s'y est porté en foule. Il semble cependant qu'une sorte de réaction se soit fait jour, dans ce public toujours empressé, depuis dix ans, à répondre à l'appel des artistes, mais qui commence à être blasé, autant par la fréquence de ces petites fêtes esthétiques, que par la médiocrité générale des toiles exposées. Et puis il trouve que les organisateurs de ces salons au petit pied, n'ont pas pour lui tous les égards auxquels il a droit. Leur premier défaut est en effet de ne point calculer avec l'exiguité des locaux mis à leur disposition. Intéressés à exagérer la publicité de l'entreprise, ils lancent les invitations, pour l'ouverture, par milliers, de sorte que, le jour venu, comme toute le monde se pique d'aimer les arts et de jouer au Mécène, la foule dégénère en cohue. On se presse, on s'étouffe, on se bouscule dans un tohu-bohu général, en jurant, quitte à récidiver, qu'on ne s'y laissera plus prendre. C'est ainsi que, le jour de l'inauguration du cercle Volney, il était impossible d'approcher de la cimaise, où sont d'ordinaire accrochées les meilleures choses. C'est ainsi encore que, le jour de l'inauguration particulière de la sixième exposition des aquarellistes, inauguration qui, depuis l'origine a lieu le soir, comme une première de théâtre, nombre de toilettes, ont été endommagées. Pas moyen de circuler ! une fois entré, il fallait se laisser porter par la foule, et, comme de juste, on ne sortait que quand celle-ci avait terminé son évolution, on se trouvait mis

dehors sans avoir vu autre chose que des perspectives de chapeaux et les cadres accrochés au second rang.

La même scène s'est produite aux Mirlitons ; mais avec moins d'exagérations cependant, il faut le reconnaître. Était-ce lassitude, était-ce du fait de l'expérience acquise, le cercle de l'union artistique ayant ouvert le dernier les portes de son exposition annuelle ? Je serais tenté de penser qu'au fond, c'était pour ces deux raisons.

Si nous passons aux œuvres mêmes, nous trouvons trop souvent les salles encombrées de pages insuffisantes, où l'on sent autant l'indifférence de l'exécutant que l'insuffisance des moyens. Cela tient beaucoup à ce que l'artiste est par trop sollicité. Depuis quelques années, il se fait bon an mal an, six expositions de cercles à Paris. Ajoutez-y le Salon, dont la préparation demande plusieurs mois de travail ; les expositions qui s'organisent dans une trentaine de départements qui se disputent l'honneur de posséder une toile des artistes à la mode ; les amateurs qui veulent être servis de suite ; les éditeurs qui se mettent de la partie en demandant des compositions pour l'illustration de certains livres et en additionnant tout cela vous trouverez que le temps laissé, même aux habiles, pour exécuter une œuvre dont ils soient les premiers satisfaits, se trouve être de beaucoup trop mesuré. De là à tomber dans le commerce, dans le tableautin, l'art facile et aimable qui va droit au cœur du bourgeois, il n'y a qu'un pas. Ce pas beaucoup l'ont malheureusement fait et c'est un peu ce qui est la cause première de la faiblesse des expositions partielles.

Prenez celle du cercle Volney. Elle ne comprend pas moins de 282 œuvres. Et bien, il y en a, au plus, une douzaine qui vaillent la peine qu'on se dérange. Je vous les ai signalées dernièrement.

Au cercle de l'union artistique, nous retrouvons Baudry avec deux portraits, peu sympatiques au vulgaire, mais très-appréciés des dilettantes ; Carolus Duran avec deux portraits également, d'une exécution toujours brillante et nerveuse et d'une coloration distinguée, mais aux carnations terreuses et trop peu étudiée dans leur ensemble. Viennent ensuite Cormon, Gervex, Benjamin Constant, Gérome, Philippe Rousseau, Bergeret avec dse pages dignes d'intérêt. Meissonier représente l'arte consciencieux et implacable avec deux portraits bien froids et d'une exécution bien rèche ; Cabanel, Boulanger et Lefebvre, l'art académique, dans ce qu'il a de plus banal et de moins ému. Deux de vos compatriotes attirent l'attention : Vianelli avec *A Venise*, étude très-enlevée et un *Au bois* d'une note bien parisienne, — Edouard Tofano avec une adorable tête de jeune fille, d'une exécution spirituelle, preste, dans un gamme limpide et vibrante. Tofano s'est d'ailleurs fait chez nous une grande place à coté des de Nittis, par sa note blonde et ses motifs parisiens.

Aux aquarellistes, c'est le triomphe de l'habileté et du joli qui

vous frappe. Worms, Béraud, Vibert, Maurice Leloir, de Beaumont se disputent la palme pour l'esprit du faire et la prestidigitation du pinceau. Heureusement qu'ils trouvent à côté d'eux, pour relever le niveau de l'exposition, des maîtres comme Isabey, Harpignies et Français, un nouveau venu comme M. Zuber qui se révèle un aquarelliste bien doué, proche parent de Jacquemar. Jusqu'ici la peinture à l'eau avait eu seule droit de cité dans le temple réservé à l'association. Cette fois on a admis l'huile, en la personne de la *Partie de chasse* de M. John Lewis Brown; des dessins au crayon noir signés de Detaille et Jean Paul Laurens. L'admission de M. Laurens constitue même, pour les artistes à l'idéal élevé, l'un des attraits le plus sérieux de l'exposition, c'est en effet par le caractère, l'énergie, la science du faire, que se distinguent ses envois — *la veuve du tyran*, — et ses grandes compositions en noir et blanc pour l'illustration des *Récits des temps mérovingiens* d'Augustin Thierry. En revanche, on n'a pas été sans commenter l'abstention de plusieurs des vrais maîtres du genre, comme Heilbut et Madeleine Lemaire, qui n'avaient jamais manqué une exposition; de même que celles d'artistes comme MM. de Neuville, Bastien Lepage, Cazin et Maignan. Y aurait-il eu désaccord dans la société et faudrait-il s'attendre à un schisme? C'est en ce sens qu'on a cru devoir interpréter leur abstention, concordant avec l'admission des dessins.

Ceci m'amène tout naturellement à parler de l'exposition des dessins du siècle, depuis 1780, organisée à l'école des Beaux-Arts, par la Société du baron Taylor. Ici c'est l'art sérieux, savant, qui prend le pas. Ingres y coudoie David, Gros, Géricault, Prudhon, Delacroix, sans conter les modernes comme Ribot, Rousseau, Troyon, Corot, Daubigny, qui sont représentés sur une large échelle.

Est-il bien nécessaire d'examiner l'exposition faite au cercle des arts libéraux des œuvres de Cluseret, ce général qui a joué, sous la Commune, le rôle que vous savez? Je ne le pense pas, et si je la mentionne c'est à titre de curiosité, pour montrer jusqu'où peut aller l'abus des expositions partielles. Car Cluseret n'était point né pour être peintre et ses informes essais n'ont attiré la foule qu'en raison seulement du nom qu'ils portaient.

Après la petite débauche des peintres, la fête de la presse. La *France* qui fut fondée en 1862 par le vicomte A. de la Guéronnière, qu'Émile de Girardin dirigea après la guerre et que M. Charles Lalou mène aujourd'hui, depuis la mort de M. Jenty, inaugurait, en effet, samedi, son hôtel, construit dans le quartier que le voisinage de la Bourse a marqué comme le point de ralliement de tout ce qui touche au journalisme. Il est vaste; la façade, dans le goût de la Renaissance ne manque pas d'élégance. A un angle, le buste d'Émile de Girardin; au dessous de la porte principale, deux statues, symbolisant l'Imprimerie et la Critique, dues au ciseau de M. Hiolle.

La *France* n'a fait d'ailleurs que suivre, en se mettant dans ses meubles, un exemple qui tendra certainement à se généraliser, pour la plus grande joie des journalistes. Si l'on se reporte à vingt ans en arrière, on voit la presse outrageusement mal logée, dans des locaux ou l'air et la lumière font absolument défaut. Et cela pour deux raisons. La première c'est qu'un journal quotidien, qui n'a pas les reins assez solides pour être son propre compositeur, avoir ses presses à lui, se trouve à la merci des imprimeurs spéciaux, imprimeurs dont le nombre est forcément limité et qui ne disposent que de locaux mal agencés. La seconde c'est que le loyer d'un hôtel est en général trop élevé pour que tous puissent le supporter. A l'heure qu'il est, on ne compte que sept journaux qui aient pu s'en payer le luxe. Ce sont, par ordre de date, le *Moniteur universel*, le *Petit journal*, le *Siècle*, le *Journal officiel*, le *Figaro*, la *Lanterne* et la *France*, le *Petit Parisien* va prochainement augmenter la liste, qui se trouvera ainsi portée au chiffre de huit. En attendant mieux, les journaux du matin, dits parisiens, ont émigré des quartiers du Croissant et du faubourg Montmartre. Ils ont élu domicile en plein boulevard et c'est ainsi que vous trouverez le *Voltaire* et l'*Evénement* en face du *Gaulois*; le *Gil Blas*, côte à côte avec le *Clairon*, à deux pas de l'Opéra.

Ce n'est pas d'ailleurs la première migration de la presse parisienne que nous ayons à enregistrer. Sans remonter à Renaudot, nous la voyons concentrée dans le quartier du Pont-Neuf, à l'époque de la Révolution. C'est rue Percée que les crieurs et colporteurs se réunissent pour porter aux quatre coins de Paris les feuilles sortant à peine des presses, et rien n'était curieux comme le tableau de ce coin de la vie intellectuelle du Paris révolutionnaire.

Il fait petit jour à peine. Les porteurs sont là déjà, à la porte du libraire Chevalier, serrés et frissonnants ; foule où se confondent les mendiants ambulants que la charité ne nourrit plus, les femmes et les filles sans condition, les laquais supprimés, les manœuvres sans ouvrage, les gagne-deniers sans occupation, de Paris et des alentours ; il sont là, attendant la grande distribution du « papier. » La boutique ouverte, les feuilles enlevées, chaque borne devient un comptoir où les gros accapareurs font une redistribution, et toute la grande famille des porteurs se lance dans la ville, l'emplissant de ses mille voix, et un gros des siens, laissé sur le Pont-Neuf, à côté de l'âne chargé d'oranges, va hurlant, à toutes les rues, les triomphes quotidiens de la Révolution. Plus tard Gattey ouvre, au Palais-Royal, sa boutique fameuse. Puis la presse se rapproche de la Bourse.

Elle s'installe rue Coq-Héron, rue Montmartre, rue du Faubourg Montmartre et en pleine rue du Croissant. C'est là que se formera le dépôt des journaux, le quartier général des crieurs et du rassortiment. Rien de plus animé que cette rue, aux jours de séances

orageuses ou d'incidents qui captivent l'opinion et la passionnent. Est-ce bien la peine d'en retracer le tableau ? Il ressemble de tous point à celui qui avait, au siècle dernier, la rue Percée pour cadre et si quelque chose y est changé, ce sont les hommes, non les mœurs.

Il n'est pas jusqu'aux libelles, aux placards, aux feuilles immondes qu'on crie sur le boulevard, qui n'aient eu leurs précurseurs, à cette époque tourmentée. 1790 avait sa feuille des maris... trompés, tout comme 1884 ; il avait ses feuilles à complainte dont faisaient les frais les Jalusot du temps. Il n'est pas jusqu'aux belles petites qui n'aient eu, tout comme aujourd'hui, leur moniteur et leur placier. En 1882, cela s'appelait la Gazette de ces dames. En 1790, il y avait le *Tarif des filles*. Ce messager de l'aquarium paraissait même tous les matins et c'étaient des petites filles de 7 à 8 ans, qui allaient, par les rues, le crier et le vendre.

La presse francaise n'est guère à l'heure présente dans une situation brillante. A part une quinzaine de feuilles qui couvrent leurs frais, grâce à leur tirage, grâce à une clientèle soigneusement conservée et tenue en haleine, toutes se trouvent anémiées par la persistance de la crise que nous traversons. Le ralentissement des affaires a éclairci les annonces, supprimé les participations financières et chacun se demande quand viendra une reprise qui, seule, peut sauver des situations bien compromises. Et notez que cet état de choses se fait sentir partout, dans toutes les branches de l'industrie. Le café du Helder, qui fut pendant longtemps le rendez-vous de l'état-major, a déposé son bilan. La maison Giroux liquide et on parle de le fermeture de la *maison d'or*, le restaurant « poncif » dont on a tant parlé dans les feuilletons, les pièces de théâtre et la littérature.

Mais je vois que je m'égare dans les sentiers de l'économie politique, ou plutôt de la politique économique. Je reviens donc sur mes pas pour vous conter la fin du *Journal parlé* dont je vous ai déjà entretenue.

Vous vous rappelez que, primitivement, les organisateurs, désireux de justifier leur titre, avaient tenté de reconstituer par la parole, devant le public, les divers éléments d'un journal ordinaire. La tentative ayant échoué, ils avaient adjoint à leur soirée, des intermèdes musicaux, des caricatures, dont le nez de M. Jules Ferry, notre président du conseil, faisait en majeure partie les frais. La police intervint, fit fermer la salle comme ne remplissant pas les conditions de sécurité imposées par la préfecture aux salles de spectacle. Protestations des organisateurs, interpellation à la Chambre. Finalement, intervention judiciaire du propriétaire, demandant l'expulsion de son locataire, comme exploitant une industrie non autorisée. Le juge des référés a accueilli cette intervention et aujourd'hui le *Journal parlé* a vécu ! Le dénouement n'éton-

nera point ceux de vos lecteurs qui voudront bien se rappeler que, dès le début, nous n'avions point cru au succès de cette tentative.

A. HUSTIN.

Lettre de Leyde.

23 Janvier 1884.

Si, à la fin de ma chronique précédente, je faisais allusion à quelques écrits sortant de la médiocrité environnante et présageant l'avènement d'une nouvelle période littéraire, c'est surtout l'œuvre de *A. S. C. Wallis* (pseudonyme de Mlle *Opzoomer*) que j'avais en vue. Œuvre, — le mot paraîtra ambitieux pour le bagage littéraire d'un auteur qui n'a fait que commencer sa carrière; et encore voudrais-je l'alléger, ce bagage, de deux tragédies, deux péchés de la toute première jeunesse et de quelques articles de revue qui, tout en témoignant de l'érudition de l'écrivain, manquent de clarté et de vie. Restent à son bon avoir deux grands romans: *Jours de lutte* et *Favori du roi*.[1] Mais ces deux livres, en regard l'un de l'autre, dans la marche progressive des idées qu'ils contiennent, définissent idéalement la route à parcourir, marquent la pente suivie par l'esprit qui les a conçus, et, en ce sens, justifient la désignation que je leur ai appliquée.

Jours de lutte est un début et un programme; quoique la note grise y domine, il a le duvet particulier aux premiers ouvrages. Le crayon de l'auteur ébauche des passages d'une douceur infinie, voilée de mélancolie, et c'est là un des grands attraits que le roman possède pour tous ceux qui, comme nous, aiment le talent de l'écrivain. Mais, abstraction faite de ces divines naïvetés du pinceau, des gaucheries, des banalités, du clinquant romanesque aussi, qui s'y trouve à foison, qu'est-ce que le livre, si l'on résume son impression en deux mots?.... Un épisode de la grande lutte des Pays-Bas contre la domination espagnole, regardé par la fenêtre d'un cabinet de travail. Et, qu'on se représente bien le contraste. D'un côté, la cellule d'un savant, je veux dire l'hôtel sombre d'un noble érudit, qui ne vit que dans l'étude de l'histoire du passé et

[1] *In dagen van strijd* (Jours de lutte), parut en 1877, *Vorstengunst* (Favori du roi) en 1883. Mlle *Opzoomer* (un article d'un dictionnaire biographique nous l'apprend) est née en 1857.

peur qui les événements contemporains n'existent pas ; de l'autre côté, toute l'agitation de ces mêmes événements dans la genèse d'une révolution nationale.

Ici, côté de l'ombre, près du père absorbé par ses travaux, une jeune et noble fille, l'âme de la maison, pauvre plante desséchée parmi les pages des gros in-folio, attendant un peu de soleil et se résignant tristement au milieu de ses rêves évanouis ; là, côté du soleil, la vie de cour, l'animation de la rue, un réveil religieux, des champs de bataille, tout l'éclat et le bruit de l'existence d'un peuple en fermentation.

Seulement, dans cette opposition de rayons et d'ombres, quelque chose d'inattendu se passe ; il me semble qu'il y ait changement de place, les ombres prennent de la réalité, la vie fait l'effet d'un remplissage, et malgré son titre qui promet je ne sais quoi de mâle et de réconfortant, le livre sent quelque peu le renfermé.

La faute en est, pour la plus grande part, au héros du roman ; je ne parle pas du héros officiel, qui ne vaut vraiment guère la peine qu'on s'en occupe, mais de celui, qui, par la prédilection de l'auteur, lui prend son rôle et occupe le centre de la narration. Bien plus que le jeune amoureux obligatoire, celui-ci relie les deux parties distinctes du roman ; il tient de l'érudit, il a sa place marquée dans la maison du savant, il est le mentor de sa fille ; d'autre part, il est répandu dans le monde, bien vu en cour, lié avec les puissants du jour, redouté de tous. Car il a l'esprit terrible, la malice froide, le génie de l'intrigue, ce Méphisto de l'an de grâce 1566 ; il a surtout la supériorité intellectuelle qui le rend maître de toutes les situations, soit qu'il disserte sur les grands problèmes de la vie devant la fille du vieux savant et, l'entraînant parmi le labyrinthe de ses déductions, la met invariablement nez à nez avec le Néant, soit qu'il traite une affaire politique avec les plus grands hommes d'état de son époque. Il en devient insupportable à la fin de supériorité, et on se sent comme délivré d'un poids, lorsque vers la conclusion du livre, il disparaît par la trappe qui se trouve sur toutes les scènes bien aménagées.

Pour un moment encore, croyons-le vivant, voyons comme il se meut entre les différents groupes de personnages ; il sait tout, il peut tout, il *nie* tout. Il a le jeu si fin et si serré qu'il se dérobe à lui-même. C'est le *Mercutio* du drame, un *Mercutio* dialecticien, moins la fantaisie ; ses sarcasmes partent en fusée, mais nulle part il ne mord dans l'engrenage de l'action, il s'agite dans le vide et c'est comme un souffle glacial, qui, rasant la toile coloriée de l'existence, la ballotte et montre qu'il n'y a rien derrière.

Création sinon grandiose, du moins brillante ! On est ébloui devant le spectacle de la virtuosité déployée à soutenir le personnage pendant le cours d'une longue narration. Certes, il reste bien au-dessous d'*Hamlet* ; il lui manque cette poignante amertume d'une

âme inquiète, — l'*humanité* du prince de Danemark, — mais, toutes proportions gardées, il prend sa place dans la galerie littéraire des grands désillusionnés et la défend contre tout venant à la pointe de sa lame de fin acier.

Je me demande dans quel milieu les images que nous avons vues passer ont pris naissance, — car on ne saurait en douter, ce livre sort du cœur — à quel état de l'âme correspond le ton général qu'on y remarque.

L'auteur elle-même nous invite à un examen de ce genre ; en effet, à propos de la figure principale de son roman, Mlle *Opzoomer* dit à peu près : Un esprit mûri avant l'âge, un regard sombre jeté sur la vie, excitent les curieux à en chercher la cause dans quelque triste expérience qui ait fortement modifié le développement normal de l'existence. Et l'on oublie à quel degré nos sentiments ne sont que des copies. Le cœur est un miroir où des images se réfléchissent, qu'elles viennent soit des livres, soit de notre entourage. La vie affective est un fonds commun où chacun puise, où personne n'invente ; elle ne varie jamais. Seule la pensée est originale, la pensée est l'individu ; et s'il est question de quelque théorie pessimiste, il n'est pas du tout nécessaire qu'elle soit le fruit d'un grand coup du destin ; elle peut avoir été acquise non pas par la douleur ni par la satiété, mais par la seule voie de l'étude et de la pensée.

Un instant, ces paroles dans leur fierté impassible peuvent paraître comme un défi jeté à l'analyste, au critique ; mais, à y regarder de plus près et à n'y voir d'abord que cela, cette prépondérance accordée à la pensée, cette autonomie revendiquée pour l'intelligence n'équivaut-elle pas à une confession, et celle-ci ne forme-t-elle pas déjà une contribution précieuse à l'esquisse de la physionomie morale que nous voulons entreprendre ? Car, bien entendu, ce ne sont que les grandes lignes qui nous occupent, celles qui définissent l'auteur.

Et, d'abord, ne négligeons point la scène. La ville d'Utrecht, demeure habituelle de l'écrivain, a son caractère à elle, comme toutes les cités du Nord. Ancienne ville épiscopale, résidence de l'aristocratie provinciale, rempart de l'ortodoxie du pays par sa faculté de théologie, elle est la gardienne fidèle des vieilles traditions ; située au centre du pays où les grandes voies de communication s'entre-croisent, siége d'une université à laquelle les noms des professeurs *Donders* et *Opzoomer*, le père de Wallis, donnent une renommée bien méritée, elle est ouverte à l'action de la vie moderne dans sa plus haute expression. Celle-ci se place sans contredit au premier rang chez l'auteur. L'esprit nourri de fortes études littéraires, la curiosité éveillée sur tous les points du savoir humain, l'ont préservée de ce fléau des petites coteries quasi savantes, la suffisance et le pédantisme. D'autre part, on retrouve dans ses œu-

vres avec le sentiment du ridicule de leurs prétentions exagérées, cet arome de distinction dont seules les sociétés aristocratiques sont imprégnées ; même on y remarquerait une légère teinte de mysticisme, dernier vestige des traditions de Port-Royal et du Jansénisme qui ont trouvé leur refuge à Utrecht, si le point de vue tragique dont l'écrivain envisage les grands problèmes moraux n'était pas plutôt l'effet de la pensée solitaire se repliant sur elle-même, sans se laisser distraire par un monde extérieur relativement insignifiant.

La mâle vigueur de cette pensée l'empêche de verser de ce côté-là. Manquant encore quelquefois de justesse dans l'expression, embarrassée souvent dans la tumultueuse richesse de ses idées, Mlle *Opzoomer* rachète ce défaut par la véhémence, la passion, avec laquelle elle va droit au but. Comme elle voit grand ! Comme elle sait écarter les détails qui lui semblent peu nécessaires pour suivre jusqu'au but la logique des situations !

Elle a l'imagination naturellement tragique et dans ses sujets ne recule devant aucun extrême pour en exprimer toute la vérité morale. Elle reste femme pourtant, très-femme, elle est comme un de ses héros qui s'évanouit à la vue des instruments de torture ; les effets réalistes répugnent à sa nature délicate.

Mais voilà qu'insensiblement, de l'auteur nous en venons à ses écrits ; j'en profite et j'y glane par-ci par-là un passage qui me servira à mieux accentuer les traits de l'esquisse *Réflexion intime:* « Oh, amour d'un père ! dédaigné des poëtes, mais si cher à tous ceux qui t'ont éprouvé, tu nous soutiens et du cœur et de la tête, tu nous consoles et tu nous conduis ; à défaut de l'amour suprême, l'amour unique, qui n'est guère le lot de tout le monde, se peut-il qu'un meilleur don que toi nous vienne à l'heure de l'affliction la plus poignante ? » Ces simples mots ne vous semblent-ils pas comme à moi un tableau de famille, et ce regret étouffé qui souligne d'une plainte discrète le sentiment filial, ne peint-il pas à merveille l'âme virginale ?

Je n'appuie pas ; je cite de nouveau ou plutôt je voudrais citer une page charmante où une scène d'intérieur se déroule très-sentie, mais toute en dedans. C'est une réunion à l'hôtel du gentilhomme savant ou dans une conversation animée des passages d'auteurs classiques sont discutés. La fille du gentilhomme se mêle à la discussion abstraite et soudain s'adresse à un ami préféré à tous, le compagnon de sa solitude, pour lui demander son avis. Lui, pour le moment, se souciant fort peu des anciens, la tête remplie d'un caprice amoureux, répond tout de travers, pour ne pas dire d'une façon impolie ; mais laissons la parole à l'auteur : « L'étonnement se peignit sur le visage d'Hélène (la fille du savant) ; elle leva ses yeux, des yeux questionneurs, vers celui qui venait de parler, et il y avait dans son regard quelque chose de l'ébahissement naïf de

l'enfant qui pour la première fois se voit délaissé par un ancien camarade dans les jeux que jusqu'alors ils ont joués ensemble. Sa surprise, car c'était plus encore de la surprise que du chagrin, fit place à un autre sentiment, lorsqu'elle vit clair dans l' âme de son interlocuteur. La rougeur lui monta au front et son orgueil froissé se montra dans son regard qu'elle détourna de lui. »

J'ignore si je puis communiquer mon impression à d'autres, mais pour moi ces quelques lignes possèdent un grand charme ; je n'ose pas dire que cette transition de la confiance naïve à l'orgueil timide ait été prise sur le vif, ait été vécue, et cependant il me semble que j'ai devant les yeux celle qui a pu écrire un tel passage. Il marque le douloureux réveil du monde des rêves et des études à la réalité ; il décrit une des étapes sur la route du désenchantement, qui est non pas le fruit de l'étude, mais de l'étude exclusive comme moyen d'éducation.

Nous voici donc revenus vers notre point de départ et nous pourrions dégager à présent ce qu'il y a de personnel et en même temps d'éternellement vrai dans ses causes que Mlle *Opzoomer* assigne à la désillusion des esprits mûris avant le temps par l'étude. Elle aussi aura subi cette maladie des nobles esprits ; mais cet état de l'âme qu'elle a fixé dans une création poétique, pour elle comme pour tous ceux qui sont vraiment grands n'a été qu'un passage, un passage sous les fourches caudines de l'intelligence surexcitée ; on en sort affranchi. Son livre, son premier grand roman, est comme le signe de cet affranchissement ; tout l'appareil qui l'a captivée et emprisonnée s'y trouve encore, mais le mot magique qui l'a délivrée y est prononcé aussi ; le titre en parle, et dans le cours de l'ouvrage il en est fait souvent mention, « *du grand combat pour la Liberté, le bien suprême de l'homme, de cette lutte de la vie devant laquelle toutes les terreurs du Néant pâlissent comme des ombres vaines ;* » cependant bien souvent aussi cette parole résonne comme une leçon apprise et comme l'écho sonore d'une pensée généreuse d'autrui. Si le livre contient donc un programme, celui-ci n'a encore reçu qu'un commencement d'exécution.

En revanche dans son second roman, *Favori du Roi*, il ne règne plus d'équivoque. Sans être le moins du monde un *roman à tendances*, ce livre, étant pris à la source vive de toute imagination, reflète les tendances de son époque. Il dit clairement le secret besoin d'agir qui travaille notre génération d'hypercritiques, et bravement l'auteur se met en avant, tenant en ses mains le drapeau sur lequel est écrit en lettres flamboyantes le mot *action*. L'action en souffrance, l'action triomphante, l'action martyre, tel est le motif du livre ; le sujet est pris de l'histoire suédoise du XVIe siècle. Depuis *Lidner*, qui écrivait sous Gustave III, le règne d'Eric XIV a été un des thèmes favoris de la muse tragique en Suède ; aussi nulle part ne se rencontre-t-il une série de scènes si terribles et

si émouvantes que sous la domination de celui dont le poëte *Atterbom* a dit : « Né poëte, non pas roi, il aurait pu devenir le Tasso de la Suède ; condamné à régner, il devint tyran par crainte. » Pourtant ce n'est pas le sort du roi, fantasque et sanguinaire, qui inspire le plus d'intérêt à notre auteur, mais celui de son ministre *Göran Person*, l'homme droit, poussant ses principes jusqu'à l'extrême, ne vivant que pour le bien public. Attaché à son roi par tous les liens de la reconnaissance et de l'affection, gouvernant en son nom, il se voit devenir entre ses mains l'instrument de ses desseins tortueux, son complice presque, et rien n'est tragique comme le spectacle de l'homme juste garrotté par la fatalité à un être capricieux, perverti, maniaque. [1] Souillé par ce contact, trompé et se trompant lui-même, resté pur cependant devant sa conscience qui l'absout de tout mobile personnel, il cherche à biaiser avec le destin ; si ce n'est plus le roi qu'il peut servir, ce sera la royauté ; que vaut l'individu devant l'intérêt général d'un peuple qui est en jeu ? Son œuvre, le salut de la monarchie, avant tout. Il croit qu'il peut recommencer et tout est fini. Ce qu'il entreprend se retourne contre lui ; isolé, trahi, livré à ses ennemis, il ne lui reste qu'à souffrir un supplice horrible, ignominieux. Mais ces derniers instants le rendent à lui-même, l'acharnement de ses ennemis lui prouve la justice de sa cause en dehors des nuages passagers qui l'ont obscurcie, il reprend sa foi un moment ébranlée et meurt noblement en léguant sa mission intacte à l'avenir qui achèvera ce qu'il a commencé.

Toute cette vie est traversée par un grand souffle d'action : depuis la jeunesse studieuse consumée par l'ardent désir de servir la patrie, à travers la dure prison, qui est l'initiation à l'arène politique et le triomphe qui suit la prison jusqu'à la torture morale et physique de la fin, tout parle d'action, et devant les calamités qui assombrissent la conclusion de sa carrière on reçoit l'impression comme d'un chêne, fier monarque de la forêt, battu, dépouillé, noirci par la tempête, mais gardant sa sève et menaçant de son tronc raide et entier les cieux en courroux.

Il fallait un contraste pour mettre en relief la raideur de l'homme qui travaille obstinément pour un but déterminé. Naturellement tout dans le roman concourt à ce but, l'entourage du jeune *Person*, le caractère du roi, la cour et l'aristocratie ; cependant il y a une figure avant toutes les autres qui porte cette contrepartie du livre, c'est celle de *Nils Sture*, le descendant de la plus noble maison de la Suède. L'auteur a rassemblé dans sa personne toutes les grâces

[1] De là le sens ironique du titre : *Favori du roi*, ou plutôt : *Faveur de prince*. Il semble avoir été inspiré par un passage d'*Olof Celsius*, l'historien du roi *Eric*, où il parle des aventuriers qui n'ont autre chose sur quoi compter que leur chance et leur *faveur à la cour*. « Le sort de *Göran Person*, qui valait bien mieux, ajoute-t-il à la fin, ne se distingua pas de celui de ces aventuriers. »

et toute la divine insouciance de la jeunesse ; elle lui a donné toutes les illusions de l'amour. Aussi ne se se comprennent-ils guère, *Person* et lui : pour le jeune noble l'homme d'état est presque un monstre d'une région inconnue et l'autre hait cet enfant du soleil d'une haine froide, mathématique, comme l'on hait la négation du vrai. Pourtant, et c'est ici surtout qu'éclate son génie, l'auteur fait marcher leur carrière sur une ligne parallèle ; tous les deux sont favoris du roi, tous les deux subissent une épreuve terrible qui décide de leur existence, tous les deux meurent de mort violente pour prix de leur attachement à la monarchie. Mais si l'épreuve, l'emprisonnement, pour *Person* a été une renaissance de l'homme spirituel, si elle ne lui a servi que de tremplin pour s'élancer vers l'action, celle de *Nils Sture*, la perte de tout ce qui lui rendait l'existence chère, a été trop forte pour cette nature molle et passive; il ne sait plus que se résigner, il souffre la mort en vaincu, en dupe, tandis que la mort de *Person* est un martyre.

Ni le contraste, ni le parallélisme entre ces deux existences ne sont épuisés par ces quelques observations. Je n'ai pas même fait mention des fils secrets qui les relient l'un à l'autre et dont la trame délicate est tissée savamment par la main de l'auteur ; ce serait m'aventurer trop avant dans le roman si riche en personnages et en incidents que je renonce à décrire.

Nous n'avons voulu marquer ici que la donnée fondamentale du livre ; l'exécution nous a moins occupé, puisque sous beaucoup de rapports elle prête le flanc à la critique, à cause de défauts, qui cependant dénotent plutôt un manque de savoir-faire que disette d'invention. Vers la conclusion du roman, le récit, écrit avec une précipitation trop évidente, manque de clarté ; même une certaine confusion entre la légende poétique créée par l'auteur et le personnage historique se trahit d'une manière pénible.

Pourtant avec ces réserves, le livre reste un grand et noble livre et son inspiration remonte aux sources-mêmes du génie teutonique.

Notre prochaine chronique sera consacrée à la poésie contemporaine.

BIJVANCK.

Lettre de Suisse

Genève, le 16 Février 1884.

Si l'on a dit de Genève qu'elle est la plus petite des grandes villes, on a dit aussi qu'elle est la plus grande des petites villes, et quand on réfléchit que cette antique cité a produit tant d'hommes

illustres dans les sciences et dans les lettres, on comprend qu'elle ait un juste titre à figurer dans la *Revue Internationale*, à côté de Berlin, de Paris et de Rome. Les étrangers connaissent surtout à présent la Genève scientifique, et les noms des de la Rive, des de Candolle, des Pictet, des de Saussure ont dès longtemps franchi les bornes de nos étroites frontières. Mais la patrie de Jean Jacques Rousseau et de Rodolphe Töpffer revendique aussi la gloire d'avoir produit de nos jours d'excellents écrivains, et des artistes de talent. Si Carl Vogt enseigne l'histoire naturelle à notre Université, la Faculté des lettres possède Marc Monnier, et a vu s'asseoir sur ses bancs le romancier Victor Cherbuliez.

Lausanne et Neuchâtel sont de vivants foyers aussi de la vie intellectuelle et a Lausanne se publie la *Bibliothèque Universelle* qui entre dans sa 89ème année d'existence, et passe, je crois, pour la doyenne des revues littéraires du continent. A Neuchâtel, une pléiade de jeunes écrivains, épris de leur art, fait parler d'elle par ses œuvres d'imagination et ses poésies. Des salons permanents entretiennent dans ces villes le goût et l'amour de la peinture. Des sociétés particulières, où les gouvernements cantonaux ont organisé des Cours, des conférences données par les hommes les plus compétents sur l'histoire, la littérature, la science, les beaux-arts. Il y a, en un mot, dans notre Suisse Romande, beaucoup de nobles efforts tentés, et une activité et un mouvement indiscutables. Il est bon, il est juste que les noms de nos peintres, de nos historiens, de nos romanciers de nos poëtes, de nos savants, soient connus au delà de nos montagnes, et c'est à remplir cette tâche que votre correspondant s'appliquera dans une Lettre, qu'il vous enverra de trois en trois mois.

Vous savez que dans notre petite République on donne toujours la plus large place à l'initiative individuelle; c'est à elle que nous devons la fondation d'une multitude infinie de sociétés, aux buts les plus divers. Il faut citer au premier rang notre Société *d'Histoire et d'Archéologie*, et la *Société des Arts* qui est divisée en trois classes: Classe d'Agriculture, classe des Beaux-Arts, classe d'Industrie et de Commerce. Le prix peu élevé de la cotisation permet l'accès de cette société aux bourses les plus modestes, et bourgeois et industriels, travailleurs et rentiers viennent s'instruire côte à côte, échanger leurs idées, et agrandir le cercle de leurs connaissances. J'aurai l'occasion de vous entretenir plus tard de quelques unes de ces associations; mais pour aujourd'hui je ne les mentionne que pour vous annoncer la création d'une quatrième section de la Société des Arts: la section des Arts Décoratifs. En Angleterre et en France, on s'occupe beaucoup de la question de l'art appliqué à l'industrie; et l'on multiplie à cet effet les expositions rétrospectives. Il est important que les patrons et les ouvriers se forment le goût, qu'ils sachent ce qui se fait au dehors, et qu'ils voient des échantillons des produits des différents pays. La Section des Arts Décoratifs de

Genève a inauguré ses séances par une conférence sur l'Art Japonais, et une exposition de peintures, d'étoffes, de bronze, d'ivoires, et d'armes du Japon, que des particuliers avaient généreusement prêtés à cette occasion. D'autres conférences auront lieu prochainement, toujours accompagnées d'expositions d'objets d'art. Un merveilleux coffret, style Henri II, décoré d'émaux genre Limoges, a été également présenté à la Section par une maison de notre ville, et certes elle lui fait le plus grand honneur.

Puisque nous parlons d'art il convient d'attirer votre attention sur un beau livre de M. Eugène Rambert, l'un de nos écrivains les plus distingués : *Alexandre Calame, sa vie et son œuvre*, tel est le titre de cet ouvrage consacré à la mémoire du peintre des Alpes suisses. En 1832, Töpffer s'écriait : « La Suisse si originale, si belle dans ses régions alpestres; la Suisse avec ses cimes, ses glaciers, ses lacs, ses torrents, ses aspects sauvages, religieux, sublimes, la Suisse n'a pas encore eu ses grands peintres! Les uns l'italisent, les autres l'exagèrent. La lithographie, les faiseurs de vues, les marchands, les coloriеurs s'en sont emparés; ils lui ont fait cet air faux, vulgaire, trivial; ils lui ont fait cette face enluminée de jaune et de vert, de blanc et de bleu; ils ont dénaturé ses attraits, et écarté d'elle ses vrais amants. Cependant, vierge encore, elle attend l'artiste qui saura s'éprendre de ses sauvages beautés, et leur consacrer son génie. Belle gloire à recueillir! Sera-t-elle pour ma petite patrie? Peut-être! »

L'espérance de Töpffer devait se réaliser. Diday et, plus tard, Calame, son élève et son émule fondèrent cette école genevoise du paysage alpestre qui jeta à son heure un si vif éclat. Elle eut ses jours de triomphe et de gloire trop oubliés maintenant, et c'est à les rappeler que M. Rambert a consacré son livre. En France, le nom de Calame est à peine connu aujourd'hui, et cependant c'est à Paris qu'il remporta ses premiers succès. Son Orage à la Handeck excite une admiration générale, et l'un des critiques les plus écoutés de l'époque déclare que l'on doit compter désormais dans l'école du paysage un grand peintre de plus. Ce tableau lui valut une médaille d'or de deuxième classe, bientôt suivie (en 1841) d'une médaille d'or de première classe et de la décoration de la Légion d'Honneur. En 1855, de nouveau, une première médaille; et sa toile est achetée par l'empereur pour le prix de 15,000 francs. On le voit, Calame eut une brillante carrière : les commandes arrivaient nombreuses d'Allemagne, d'Angleterre, de Russie et les Musées de ces pays s'enorgueillissent de posséder ses œuvres. L'homme ne valait pas moins que l'artiste, et il faut lire, dans l'ouvrage de M. Rambert, les lettres que Calame adressait à sa femme, tandis que ses travaux l'éloignaient de son chez lui.

C'est là que se révèle son amour profond pour la nature et pour son art, c'est là qu'on le voit en proie au découragement

qui envahit toute âme éprise d'idéal et de perfection. Mais ses moments de découragement ne sauraient durer, car il était avant tout un homme de foi : « Le jour, dit M. Rambert, où il entreprit de rendre sur la toile la sublimité de la nature alpestre, il conçut la maîtresse pensée de sa vie. C'est son originalité, ce sera sa gloire de s'être posé ce problème, et d'avoir travaillé à le résoudre plus constamment et plus énergiquement que personne ne l'avait fait avant lui. Dès ce jour il a eu son étoile polaire, et malgré les distractions inévitables, les digressions épisodiques, les déceptions, les contre temps, les fatalités de la maladie et d'une précoce vieillesse, il ne lui est jamais arrivé de la perdre de vue. Sa persévérance a été au-dessus de toutes les épreuves. Quand il peignait son dernier tableau, son Wetterhorn, il était encore animé de la confiance première que lui avait inspiré, vingt-cinq ans auparavant, l'Orage à la Handeck. » De tels enthousiasmes, et de telles convictions sont rares de nos jours, et il fait bon se retremper dans la société de ces âmes d'élite, sans cesse à la recherche de ce qui est noble et beau.

C'était aussi un esprit supérieur et charmant que ce Töpffer dont nous parlions tout à l'heure, à propos de Calame. L'auteur des *Nouvelles Genevoises* et des *Voyages en Zig-zag* s'est fait une réputation européenne et chaque année on voit paraître de nouvelles éditions de ses albums de caricature, et de ses petits romans pleins de fantaisie et d'humour. Vous savez qu'il était à la fois écrivain et dessinateur et que ces deux faces de son talent étaient si intimement liées qu'on ne saurait décider s'il était plutôt artiste ou plutôt écrivain. Malheureusement l'on ne pouvait se faire qu'une idée bien imparfaite de son talent de dessinateur, car il ignorait l'art de la gravure sur bois, et il était obligé de confier ses croquis à des artistes qui les modifiaient suivant leurs idées ou leur caractère. Grâce à l'invention de l'héliogravure, on supprime désormais tout intermédiaire, et la librairie Fischbacher à Paris vient de nous donner un splendide album de *Caricatures et paysages inédits de Rodolphe Töpffer* qui montre ce que vaut l'artiste.

On trouve un peu de tout dans ces dessins, depuis la charge d'atelier griffonnée sur un chiffon de papier pour fixer au vol une idée drôle, une expression, une attitude, une situation ridicule, jusqu'aux dessins plus complets que, s'il s'agissait d'un autre que Töpffer, on qualifierait d'appliqués. M. Marc Dobrit dans un excellent article du *Journal de Genève* parle ainsi des paysages contenus dans cet album : « C'est là qu'on surprend sur le fait cet art délicat dont Töpffer a écrit quelque part la théorie, mais dont la pratique n'est donnée qu'à un très petit nombre, art subtil qui consiste à faire voir au spectateur ce qu'on ne lui montre pas, et bien mieux que si on le lui montrait, car son imagination complète l'œuvre de l'artiste et collabore avec lui. De quelques traits de

plume interrompus qui semblent jetés au hasard sur le papier, on voit sortir tout un paysage : une roche éclairée par le soleil qui se reflète dans un beau calme ; et tout ce que l'on pourrait y ajouter ne rendrait pas la pierre plus solide, ni l'eau plus transparents. Quelques hachures autour d'une masure, une courbe marquée d'un trait net qui s'abaisse vers l'horizon, et qui s'enlève en vigneur sur le blanc du papier, vous donnent l'illusion d'un pâturage alpestre avec sa rosée et ses fleurs, celle d'un brouillard qui flotte sur les pentes et que le soleil va dissiper. C'est ainsi que ce grand charmeur fait de nous ce qu'il veut. »

Il ne manque plus désormais pour que la physionomie de Töpffer soit complète, que la publication de ses lettres qui sont paraît-il des chefs d'œuvre de grâce et d'esprit. Votre correspondant croit savoir qu'on s'en occupe.

Si nous passons maintenant du domaine artistique dans le domaine littéraire proprement dit, nous sommes embarrassés par l'abondance des richesses. A tout seigneur, tout honneur; commençons par la poésie.

Un de nos éditeurs les plus actifs et les plus intelligents, M. Arthur Imer, à Lausanne, vient de publier un volume de vers, qui est, chose rare à notre époque, un grand succès de librairie. Plus de mille exemplaires ont été vendus en quelques semaines. Il s'agit des poésies de Mlle Alice de Chambrier intitulées *Au Delà*. C'est une touchante et mélancolique histoire que celle de cette jeune fille de vingt ans, fauchée en sa fleur en pleine activité littéraire, en plein succès. M. Sully Prudhomme de l'Académie Française à qui l'on a montré ses vers disait qu'il est inconcevable qu'elle ait pu, en l'espace de cinq ans, produire tant d'ouvrages différents et des poésies si originales, et il ajoute : « La facture de ses vers n'est pas molle et banale comme l'est habituellement la versification des jeunes filles. La distinction singulière de ses pensées et de ses sentiments s'est communiquée à son style par un don naturel d'appropriation des mots aux choses, du mouvement de la phrase à l'émotion, qui me surprend vivement.... L'accent est toujours si vrai, si intime, si touchant dans les poésies de cette pauvre enfant, qu'on y sent son âme comme à nu, et c'est une riche et belle âme. »

M. Philippe Godet, un poëte aussi, a tracé d'une main émue la notice biographique et littéraire de Mlle de Chambrier. Il nous montre son incroyable activité; en cinq ans elle a composé trois tragédies, un drame, une comédie en vers, plus de cent-soixante pièces de poésies représentant près de quinze mille vers; enfin elle a écrit en prose quatre nouvelles et deux romans. Elle n'avait dans son travail ni trêve, ni repos, et l'on eut dit qu'elle sentait que sa carrière serait courte, et a qu'elle entrerait jeune encore en cette nuit dont parle l'Écriture, dans la quelle personne ne peut travailler. M. Godet a rendu avec un charme exquis cette physionomie

d'enfant, si candide, si pure, si charitable; il a élevé à Alice de Chambrier un monument qui sera durable. L'auteur d'*Au Delà* a de suite conquis sa place dans les premiers rangs de nos poëtes de la Suisse Romande. Cette poésie, dit M. Godet, si intimément vécue et sentie, n'est point née des caprices du cœur, des orages de la passion, ou des deceptions de la vanité; c'est l'expansion d'une âme dépaysée en quelque sorte ici-bas et à laquelle il tarde suivant sa propre expression de s'enfuir vers l'éternité. Une poésie pareille était naturellement préservée de l'affectation et de la miévrerie; elle atteint sans recherche à l'éclat. « Alice de Chambrier avait trouvé d'instinct le vers viril et ferme qui convenait à l'élévation de sa pensée. » On jugera de la vérité de cette remarque par la citation de deux strophes, les *Adieux de Socrate à Platon*. Nos lecteurs nous en voudraient de quitter le poëte, sans leur donner un échantillon de la poésie :

Adieu, j'entends la mort qui s'approche et m'appelle;
Mon âme est sur le seuil de l'immortalité;
Encor quelques instants, et déployant son aile,
Elle découvrira ce qu'est l'éternité.

Elle découvrira ce qu'elle est elle-même,
Et faisant à la terre un solennel adieu
Humble et purifiée à cette heure suprême
Entre elle et le néant, elle trouvera Dieu.

Dans une prochaine lettre, je vous entretiendrai des œuvres de plusieurs autres poétes neuchâtelois et genevois, mais les romanciers et les nouvellistes nous réclament, et je veux vous parler aujourd'hui de deux d'entr'eux, dont les œuvres sont sur toutes nos tables.

Voici d'abord la troisième édition des *Nouvelles Montagnardes*, de M. Du Bois-Melly, un érudit, un chercheur qui manie à merveille la plume du romancier. Il a donné chez Hachette, à Paris, des *Nouvelles d'Atelier*, dont l'édition a été bien vite épuisée, et qui sont maintenant introuvables. Ses Nouvelles Montagnardes n'ont pas obtenu un moindre succès, et elles le méritaient à coup sûr, par leur fraîcheur et leur gaieté. Aussi cette année elles paraissent en format in-octavo très gentiment illustrées par un de nos meilleurs dessinateurs; M. Du Bois-Melly, artiste de talent lui-même, pourrait peut-être revendiquer la paternité de quelques-uns de ces croquis, à ce que je me suis laissé dire. Sous ce nouvel habit le livre retrouvera une vogue nouvelle, et il serait à désirer que les auteurs parisiens vinssent le consulter pour voir combien on peut être intéressant et littéraire, sans chercher à flatter la curiosité malsaine, ou à réussir par le scandale.

On pourrait faire la même réflexion à propos des *Scènes Vaudoises de M. Alfred Cérésole* que vient de publier l'heureux éditeur

Imer. L'auteur, dans une préface toute modeste, nous raconte ses hésitations et ses doutes. Il se demandait si la forme essentiellement vaudoise de ses récits n'éveillerait pas des surprises. « Voudra-t-on bien voir dans ces croquis, dit-il, autre chose qu'un amusement? Saisira-t-on les éléments de naïve poésie qui se trouvent cachés dans la simplicité rustique de notre langage populaire? Les uns ne me reprocheront-ils pas d'avoir trop accentué la note réaliste et trop imprégné mon livre de la saveur du terroir tandis que d'autres estimeront que je ne l'ai pas fait assez, que j'ai trop idéalisé le langage et le caractère moral de mon héros? » Que M. Cérésole se rassure. Son livre a reçu le meilleur accueil; il est empreint d'une saveur particulière qui le fera rechercher même par les plus blasés. On respire dans ces *Scènes Vaudoises* une atmosphère vivifiante et salutaire.

C'est bien là le type de notre brave agriculteur des bords du lac Léman avec son bon sens, sa franchise et son caractère hospitalier; son amour profond pour sa famille, pour sa patrie, pour la terre qu'il cultive; il ne craint pas la compagnie d'une bonne bouteille de vin blanc, et rien ne lui fait voir la vie sous de plus brillantes couleurs. Mais ce qu'il faut relever dans le livre de M. Cérésole, c'est la beauté de la langue (malgré la grande abondance de mots du terroir), c'est la noblesse et l'élévation des sentiments, un très vif amour de la nature en général, et de la nature suisse en particulier. Il y a tels de ses paysages, décrits sans grand luxe de phrases, qui se gravent comme des tableaux dans la mémoire. Les souvenirs du soldat suisse dans la terrible année 1871 ne seront pas moins goûtés que les scènes champêtres qui les suivent. En somme, talent original et très personnel.

Si nous jetons un coup d'œil sur la petite phalange de nos historiens, nous constaterons avec tristesse la mort de deux de ses membres les plus distingués. M. Albert Rilliet et Amédée Roget, tous les deux de Genève. M. Rilliet après avoir débuté dans la théologie, s'était voué aux belles lettres et ensuite plus particulièrement à l'histoire. Il avait étudié la genèse de la Confédération Suisse, et son livre sur les *Origines de la Confédération Suisse* est devenu classique. On peut dire qu'il était le type de l'historien moderne, éclairant les faits à la lumière d'une critique sérrée, et les exposant dans un style d'une simplicité élégante. Il nous a été donner de l'entendre discuter un problème historique, et nous n'oublierons jamais cette parole ingénieuse, mise au service d'un esprit net et fin, et d'un bon sens inaltérable. En quelques minutes M. Rilliet avait présenté les éléments du problème, analysé les documents qu'on possédait, mis en ligne de bataille les arguments avancés par ses contradicteurs. Les arguments, il les étudiait, et les réduisait bientôt à néant. Rien de plus curieux que ce travail de destruction auquel succédait le travail non moins intéressant de la reconstitu-

tion. C'était un maître véritablement. Il s'était occupé aussi de l'histoire de Genève et tout spécialement de la vie et de l'œuvre de Calvin. On a dit de lui qu'en d'autres temps il aurait été un homme d'état : « il jugeait les hommes et leurs actions avec un instinct qui le trompait rarement, et nous l'avons maintes fois entendu prédire à longue distance les conséquences nécessaires d'actes qui, à première vue, pouvaient paraître indifférents. »

Amédée Roget s'était voué tout entier à l'histoire de notre petite république, et cela depuis l'époque de la Réforme jusqu'à l'Escalade, (redoutable assaut nocturne donné à notre ville par le duc de Savoie, en 1602, et qui fut repoussé). La mort a arrêté l'historien dans sa tâche, et son récit se termine en 1570. Mais le travail de Roget est considérable ; c'est énorme ce qu'il lui a fallu compulser d'actes et de documents ensevelis dans vos archives. Il avait deux qualités maîtresses, la patience et l'impartialité. Ce besoin d'impartialité l'amena à fonder, de concert avec M. Ernest Naville, la *Société genevoise pour la représentation proportionnelle*. Il voulait que toutes les opinions fussent représentés dans les conseils d'un pays : cette idée de l'école réformiste a fait son chemin, surtout à l'étranger.

Notre pays a perdu ces derniers temps un grand industriel, dont le nom et les produits sont connus dans le monde entier, M. Philippe Suchard, le fabricant de chocolat. Sa fortune est un des exemples les plus frappants de la puissance de la réclame. Cela ne veut pas dire que son chocolat ne fut pas excellent, mais il en a décuplé le débit par son génie inventif et les articles dans les journaux, les affiches dans les rues, dans les gares. C'était du reste un homme aussi bon et aussi serviable qu'intelligent. Désireux d'accroître ses débouchés, il entreprit encore le tour du monde à soixante-seize ans. « C'était un chercheur, nous dit un de ses compatriotes, un homme à idées neuves, à conception prompte et vive. Il va visiter les Indes et fonder des établissements à la Cochinchine et à Mexico, mais quand la fortune a couronné ses efforts, il revient vivre et mourir dans la Vallée du Jura qui l'a vu naître. » On peut affirmer que ce dernier trait, tout à fait typique, ne nous étonne point. Plus qu'à tout autre peuple peut-être, ce petit coin de terre qui s'appelle la patrie, est cher, indispensable même aux cœurs des Suisses.

AUGUSTE BLONDEL.

Lettre de Saint-Pétersbourg.

St.-Pétersbourg, 10 Février.

Privée de la possibilité de discuter les questions qui pourraient intéresser et passionner également tout le monde, notre presse se rabat généralement sur une ou deux questions qu'elle discute avec acharnement. Quelquefois c'est une cause judiciaire qui sert de pâture aux journalistes et éveille l'attention du public ; maintenant la question vitale semble être celle des cabarets et de l'ivrognerie croissante de notre population. Vers la fin de l'année qui s'est écoulée, des commissions ont été nommées dans toutes les provinces pour débattre les mesures à prendre contre ce fléau. Celles-ci sont arrivées à la conclusion que, à tout bien considérer, le paysan russe n'est pas plus ivrogne que le paysan de bien d'autres pays. En comparant les chiffres de la consommation du vin, avec celui de la population, on peut facilement se convaincre de cette vérité.

Nous ne nous arrêterons pas davantage sur cette question ardue, que les commissions ne sont cependant pas parvenues à résoudre. Nous voulions seulement disculper le peuple russe des torts qu'on lui reproche. Le mal provient plutôt de la manière dont on consomme le vin, (c'est à dire des cabarets, où l'on ne mange pas et où l'on s'excite à boire), que du fait même de sa consommation. Il doit aussi exister une cause morale que l'on devrait essayer d'approfondir, car il a été constaté « qu'avec des conditions des impôts identiques, le vieux croyant (*raskolnik*) n'éprouve pas le besoin de soutenir ses forces morales et physiques par la boisson, tandis que le chrétien « orthodoxe » y a recours infailliblement.

Notons en passant la question du suffrage des femmes, débattue il y a quelque temps par le *Zemstvo* de Charkow. Les femmes en Russie jouissent de certains droits que n'ont pas les femmes des autres pays. Ainsi, le régime de la communauté des biens entre époux n'existe pas en Russie, où le mari et la femme jouissent séparément de ce qu'ils possèdent. Il se trouve ainsi que beaucoup de femmes s'occupent chez nous de l'administration de leurs terres; mais toutes les fois qu'il s'agit de voter, elles sont obligées de déléguer quelqu'un pour les représenter au *Zemstvo*, ce qui très souvent nuit à leurs intérêts.

Celui de tous les auteurs dramatiques modernes qui jouit de la plus grande réputation est sans contredit Ostroffsky. Son talent est éminemment russe; la plupart de ses nombreux drames représentent la vie et les mœurs de nos marchands. Il déroule devant nos yeux

tout un monde de types étranges et originaux, qu'il dépeint avec une vérité et un réalisme frappants. Un éminent critique, Dobroliuboff, consacra dans le temps une grande partie de ses ouvrages à l'explication des différents types, contenus dans les pièces de cet auteur. Dobroliuboff mort, d'autres critiques s'occupèrent d'Ostroffsky, et chacun de ses drames eut ses commentateurs. En ce moment, il vient d'en écrire un autre qui nous prouve que, loin de décliner, son talent acquiert tous les jours plus de vigueur; la simplicité, la vérité des types et l'émotion vraie se joignent dans cette dernière production à la vivacité du dialogue, qui tient l'attention du public tout le temps en éveil.

L'intrigue de: *Coupables malgré eux* est fort simple. Un jeune homme, Grégoire Mouroff, séduit une jeune fille, Lubow Otradine, qui demeure seule, sans parents, sans amis. Lubow a un fils de trois ans, qu'elle aime passionnément, mais qu'elle confie à une vieille femme. La pièce commence par une espèce de prologue, dans lequel Grégoire vient annoncer à sa bien aimée qu'il est obligé de s'absenter pour quelque temps; ensuite, celle-ci découvre par hasard qu'il va se marier avec une de ses amies qui est très-riche. Au même moment on lui annonce la maladie de son enfant. Elle veut courir auprès de lui, mais elle tombe dangereusement malade elle-même, et Mouroff en profite pour enlever son fils à la vieille femme, à laquelle il était confié et pour le donner à de riches marchands, qui l'emmènent avec eux en Sibérie et l'élèvent comme leur fils.

Plus de vingt ans se passent entre la première scène et la suivante. Nous retrouvons Lubow dans la même ville de province, où nous l'avons vue au commencement, mais elle porte maintenant le nom d'Hélène Kroutchinine. Elle avait été malade au moment où Mouroff l'avait abandonnée et à peine rétablie elle reçut de lui une lettre qui lui annonçait la mort de son fils. Folle de désespoir, ne sachant que devenir, elle se fait actrice; riche maintenant et possédant un talent hors ligne, elle est fêtée et courtisée partout où elle vient, mais elle est profondément malheureuse, car le souvenir de son fils la hante incessamment et elle ne peut se faire à l'idée qu'il soit mort. Ici, Ostroffsky déroule d'une main de maître différentes scènes de la vie d'acteur en province et fait passer devant nos yeux des types qui sont tous pris sur le vif; cette partie du drame est peut-être la plus intéressante. Nous voyons des nullités méchantes et perverses, telles que la Korinkina ou le jeune premier Milovdzoff qui ne veulent se donner aucune peine, trouvant que le public qui fréquente leur théâtre ne mérite pas davantage, des natures qui, malgré toute leur perversité apparente, gardent cependant encore quelque chose de sympathique. Tel est l'acteur Chmaga, qui s'adonne à la boisson par désespoir de cause et se moque avec l'ironie la plus amère de ses propres malheurs; tel est

encore cet autre acteur, son ami Neznamoff, jeune homme de vingt ans, auquel Lubow s'intéresse presque malgré elle. La vie l'a rendu sceptique et haineux. Lubow va plaider sa cause auprès du gouverneur qui voulait le renvoyer de la ville pour cause de scandale. Au lieu de remercier Lubow, Neznamoff vient lui faire une scène chez elle sans la connaître. Il lui dit qu'elle ne devait pas se mêler de ce qui ne la regardait pas, qu'il n'en avait pas besoin, que, fils illégitime, recueilli par pitié, il n'a jamais eu sa place au banquet de la vie et ne demande qu'à être oublié, mis de côté; que la pitié le fait souffrir bien plus que les injures. En parlant de son ami Chmaga, il dit:

« Voyez! Lui aussi se moque de moi! Et il a raison. Je suis un zéro, un rien, une nullité; je suis moins qu'une quantité; lui est un nombre, il a sa place, son passeport sur lequel chacun peut lire qu'il est « le fils d'un clerc en retraite, exclu de l'école départementale pour cause de mauvaise conduite, entré au tribunal comme copiste et congédié pour cause de négligence, mis en jugement pour vol et resté suspect... » n'est-ce pas charmant de posséder un pareil document! Son passeport est en règle. C'est un heureux, il peut regarder le monde en face et annoncer publiquement qui il est! Quel service me rendez-vous en me laissant dans cette ville? On me renvoie du théâtre, et on finira par m'en chasser. Que deviendrai-je alors? Un homme sans métier, sans occupation... un vagabond! Mais on ne peut vivre ainsi nulle part! Ou plutôt on le peut et même partout... mais cela doit être alors aux frais de la couronne, dans des lieux de réclusion. Je ne suis pas voleur et ne me sens aucune inclination pour le vice. Je ne suis ni brigand, ni assassin et ne possède aucun instinct meurtrier et pourtant je me sens irrésistiblement entraîné vers la pente qui me mènera au cachot... Ne touchez pas à des personnes telles que moi; les bienfaits ne font que les irriter davantage. »

Lubow essaie de le calmer, de lui faire comprendre que le bien existe sur la terre; elle lui cite les sœurs de charité, comme exemple de personnes qui s'immolent pour le bien de l'humanité. Il ne se laisse pas convaincre; enfin elle lui dit qu'on pourrait peut être l'aimer un jour.

Neznamoff répond: Comment aimer un homme qu'on a perdu l'espoir de rendre meilleur? Quel intérêt y trouverait-t-on?

Lubow: Cependant on peut les aimer.

Neznamoff: J'en doute.

Lubow: Les soeurs de charité prodiguent-elles leurs soins seulement à ceux qu'elles espèrent sauver? Ne soignent-elles pas avec encore plus d'amour ceux que les médecins ont condamnés irrévocablement? Etes-vous convaincu maintenant et croirez-vous, dorénavant, qu'il existe des femmes qui font le bien sans calcul, uniquement pour le bien?

Neznamoff (avec confusion): Oui, il y en a de pareilles.

Lubow: Cela me suffit. Vous êtes irrité en ce moment; mais méditez bien sur ce que je vous ai dit.

Neznamoff: Allons, Chmaga. Nous pouvons partir. Nous avons fait une belle besogne, en venant injurier une honnête femme. Que peut-on attendre de nous après cela!

On a deviné sans doute que Neznamoff se trouve être le fils de Lubow. Elle rencontre Mouroff, devenu puissant, riche et considéré. Il est veuf, s'éprend de nouveau d'elle et lui offre sa main. Elle le force à avouer que leur fils n'est pas mort, et fait des recherches pour savoir ce qu'il est devenu. Une intrigue, tramée par les autres acteurs, ses collègues, amènent le dénouement. Ils persuadent à Neznamoff que Lubow est une intrigante qui fait semblant d'être vertueuse et bonne et qui a eu plusieurs enfants qu'elle a toujours abandonnés, ce qui l'oblige à ne jamais rester longtemps dans la même ville.

A un souper, donné par un des riches habitants de la ville, Neznamoff se répand en invectives contre les mères dénaturées qui ne se soucient pas de leurs enfants et fait voir un médaillon qu'il porte à son cou. Lubow reconnaît le médaillon qu'elle avait donné à son fils et s'écrie: « c'est lui, c'est lui! » Elle se trouve mal et Neznamoff tombe à ses pieds. Qaund elle revient à elle, il lui demande doucement: « Qni est mon père? »

Mouroff est présent, mais il se détourne, quand Lubow dit:

Ton père... (Elle regarde autour). Ton père ne mérite pas que nous le cherchions. Mais j'aurais voulu qu'il nous vît. Qu'il nous regardât seulement, car nous ne voudrions pas partager avec lui notre bonheur... Tu n'as pas besoin de père. Tu seras un bon acteur, nous avons de la fortune... Quant au nom, tu porteras le mien, et tu peux le porter sans rougir.

Doudouckine: Je croyais que vous étiez morte.

Lubow: On ne meurt pas de joie.

Elle embrasse son fils et le rideau tombe. Nous regrettons que cette fin, un peu banale, ne soit pas à la hauteur de toute la pièce. Cependant, telle qu'elle est, la pièce a plu énormément au public.

LECTOR.

Lettre de Budapest

Budapest, 10 Février. 1884.

Parmi les œuvres hongroises récemment publiées, nulle n'a peut-être joui d'un accueil aussi empressé et, pour nous servir d'une expression parfaitement autorisée par les circonstances, d'un accueil

aussi *affectueux*, que le nouveau livre de M. Jókai. Son seul titre. « Écho de quarante années » lui assurait la sympathie et l'intérêt les plus chaleureux du public lecteur.

L'année dernière, il y eut quarante ans que le premier conte du grand romancier hongrois fut publié. « Depuis ce temps-là, » dit-il, dans la préface de son nouvel ouvrage (petite causerie charmante sur sa vie, ses œuvres et sa méthode de travailler), « depuis ce temps-là j'ai beaucoup écrit. Jusqu'à quel point? Je ne saurais le dire moi-même. » Il énumère ensuite environ deux cent soixante volumes, sans compter les plus petits ouvrages parus dans des journaux. « Comment ai-je pu tant écrire? Je réponds, tout d'abord, que c'est bien du temps qu'une quarantaine d'années. Et quelle quarantaine d'années! Quatre époques distinctes, dont les idées dominantes différaient et déviaient essentiellement les unes des autres.

« Durant ces quarante ans, bien des pensées, marchant à côté des fables de mes romans, me passaient certainement par la tête; c'étaient les ailes de mes héros. Or, l'idée me vint de leur arracher ces ailes et (qui n'a pas vu ces tableaux composés d'ailes de papillon?) d'en grouper des tableaux semblables... »

Eh bien! l'on fut enchanté de les voir paraître. Quel plaisir pour celui qui avait fidèlement suivi cette plume infatigable dans toutes ses entreprises et tous ses succès, de retrouver dans un seul livre les idées innombrabes qui l'avaient charmé sous des formes et dans des entourages tellement variés, qu'il lui était presque impossible de les rechercher toutes lui-même. Et quel avantage pour le nouveau venu que de pouvoir si commodément jouir de la quintessence de ce qu'une des fantaisies les plus brillantes et les plus inépuisables avait créé dans le cours de quarante années, — années fécondes en révolutions sociales, politiques, littéraires et morales.

Et pourtant, en parcourant ce gros volume de presque quatre cent pages, nous ne saurions nous défendre d'une vague impression qu'il lui manque quelque chose. Cela nous intéresse, cela nous plaît, mais nous ne nous sentons pas parfaitement à notre aise.

C'est, sans doute, qu'une compilation de pensées et de remarques, tirés de tant de livres divers, ne saurait jamais équivaloir à une œuvre consécutive et complète. D'abord, des idées dispersées ça et là, selon les exigences momentanées d'une fiction, n'épuisent certainement pas les pensées et les opinions que l'auteur peut avoir sur un sujet quelconque. Puis, comme le romancier fait dire par ses héros, la plupart de ses observation générales et qu'il lui faut par conséquent les adapter aux caractères individuels de ces derniers, nous ne sommes pas toujours sûrs d'y retrouver l'opinion subjective de l'auteur lui-même. Enfin, nous convenons qu'il y a des écrivains qui n'inventent des romans que pour les faire servir de cadres aux idées qu'ils désirent populariser, et qu'ainsi on ne leur fait pas grand tort en détachant ces idées de leurs accessoires

extérieurs. Mais, nous doutons que ce soit le cas chez les romans de M. Jókai. L'esprit de cet auteur nous semble indissolublement lié avec sa fantaisie. En ôtant à ses pensées leur entourage naturel de caractères, de situations et de scènes aussi variées que brillantes, il nous présente en effet des ailes *arrachées*, ailes étincelantes en mille belles couleurs, il est vrai, mais dépourvues des corps vivants qui leur donnaient l'essor. En les contemplant, nous nous sentons à chaque instant le besoin d'en connaître le contexte, afin de trouver un commentaire et souvent même une explication indispensable des passages excitant notre curiosité sans pouvoir la satisfaire entièrement.

Il est bien difficile de faire un extrait d'une compilation d'extraits. Nous essayerons néammoins d'en mettre devant le lecteur quelques courts passages, afin de lui donner une idée de cet « *écho* » d'une voix puissante dont les accents inspirés ont enchanté le monde civilisé pendant plus de quarante ans :

L'amour. — Il y a un élément dominant toute chose, maître de la sobre raison, ennemi victorieux de la logique, tyran des rois et des peuples, donnant et ôtant la vie, et ne faisant point de faveurs ; élément pour lequel la *mathésis* n'est pas une science ; qui multiplie le rien avec le rien, afin qu'il en résulte le tout ; pour lequel la force n'est pas le pouvoir et la justice n'est pas la loi ; qui crée le péché et la vertu et ne connaît point de différence entre les deux. Cet élément qui détruit et préserve le monde, c'est l'amour.

Qu'est-ce donc que cet « amour » pour lequel l'un voudrait tuer et l'autre mourir ?....

Être trompé par une femme qui en aime un autre, ce n'est qu'un avant-goût de l'enfer ; mais être répudié par une femme qui vous reste fidèle, voilà l'enfer en réalité . . .

Il me paraît incroyable qu'un homme accapare une femme en lui disant : « Renonce à tout un monde et prends-*moi* en échange » . . .

Le baiser est bon marché ; la larme coûte cher . . .

Peut-être le Sauveur maudit-il le baiser ; car depuis ce temps-là il y a dans tout baiser quelque chose de Judas . . .

La poésie. — L'âme véritablement poétique oublie et se relève facilement. Chez le poëte la fantaisie domine sur le souvenir ; et l'espérance appartient à la fantaisie comme le chagrin au souvenir.

Un homme peut oublier l'amour, la vengeance, sa fortune perdue ; mais jamais sa muse . . .

Quand le génie d'un vrai poëte se perd dans des trivialités, nous lui accordons néanmoins une place sur l'Olympe ; les extravagances d'Apollon sont des scandales divins et dignes d'être gravés sur le marbre ; mais si Marsyas fait des excès, il faut l'écorcher. . .

Quand il y a un jour où je n'ai pas travaillé, je suis malheureux. . .

Mes meilleures œuvres sont celles que la faim m'a contraint d'écrire . . .

Le dégoût pour les lettres: c'est une maladie singulière. Ceux qui s'occupent continuellement de travaux littéraires, la connaissent. De temps en temps, l'on déteste tellement les lettres, l'on se sent un si grand dégoût pour l'encre, qu'on ne serait pas capable d'écrire une pensée, fût-ce pour se sauver de la mort ou pour gagner des pièces d'or à chaque ligne. En pareils temps, tout effort est inutile ; le premier mot ne vous sort pas de la plume, ou s'il en sort, vous vous en fâchez tant que vous l'effacez sur le champ.

Le monde du poète. — Nous sommes toujours deux : moi et mon ouvrage . . .

Les femmes. — L'on ne saurait emplir le cœur des femmes d'un tel déluge d'amertume, que son ancienne douceur ne se fît plus sentir à travers des flots de fiel . . .

Les femmes sont capables de tout, même de devenir amoureuses de leurs maris . . .

Le malheur est une assez bonne clef pour ouvrir le cœur d'une belle femme . . .

Les hommes. — « Je crois en Dieu, je crois aux saints, et aussi en mon amante; mais, avant tout, je crois en moi-même. » Culte païen. Mais cela va fort bien à un homme . . .

Je me suis toujours moqué d'un homme obtenant rang et fortune par son mariage, d'un homme se faisant payer son amour . . .

Le patriotisme. — La patrie ne fait point de cadeaux, la patrie demande des sacrifices . . .

La guerre. — La constitution des baïonnettes: — Voilà encore un système populaire! Cela plaît à deux millions de soldats. La constitution des drapeaux, des épaulettes, des porte-épée. La constitution des conseils de guerre, des bâtons de caporal, du knout, des fers pesants, du plomb et de la poudre à canon. Une telle constitution est forte! Elle est de fer; qu'elle ne s'enrouille pas! Afin de la garder de la rouille, il faut la polir avec de la « gloire » . . .

Le pauvre soldat, en versant son sang sur le sol étranger, croit que l'herbe de sa patrie en sera plus verte . . .

Voilà donc la mort sur le champ de bataille! — Cet homme, quel mal a-t-il fait à celui qui l'a tué? — Un grand mal! Il a attaqué son pays . . .

Au milieu du combat naît le plaisir. Mais, jusque-là, la route est mauvaise . . .

Le divorce. — « Hier je t'ai encore aimée, demain je te haïrai! » On peut dire cela, on peut le faire; mais on ne peut pas le sentir.

Le cœur. — Tout le monde hait le fort. Mais il y a de l'attachement en cette haine . . .

Les martyrs savaient pardonner les souffrances qu'ils subissaient eux-mêmes; mais s'ils aimaient quelqu'un, pouvaient-ils pardonner ce qu'on lui faisait souffrir, à lui?

Le doute. — L'idéal est le rival le plus dangereux. Il est pire qu'un véritable amant . . .

Le soupçon ressemble au mâtin; celui qu'il voit courir, il le poursuit et l'atterre . . .

Le caractère. — « Mon honneur n'a jamais été mineur » . . .

Coloman Mikszáth vient de publier deux nouveaux ouvrages: « *La petite Noblesse et le Peuple,* » et « *La très-noble Famille.* »

« *La Petite Noblesse et le Peuple* » est une jolie collection de trente petits contes, dont la plupart touchent au genre de l'anecdote et caracrisent les particularités du peuple hongrois de la manière connue de l'auteur; seulement, il s'y montre d'un côté plus plaisant et même sarcastique, ce qui l'a vraisemblablement décidé à joindre à son propre nom le pseudonyme de « *Scarron.* » Il mêle à ces esquisses générales des historiettes amusantes sur des personnages appartenant à la vie publique du pays, historiettes qui sont assez bien inventées, mais dont quelques-unes me semblent manquer et d'une pointe vraisemblable et d'uu goût parfait.

Jusqu'à présent, les contes de Coloman Mikszáth ne surpassaient guère l'étendue d'un feuilleton. Dans « *La très-noble famille,* » il s'approche pour la première fois d'une tâche plus large, d'un roman.

Il y dépeint fort habilement ces nobles rustiques, à demi seigneurs et à demi cultivateurs, dont le genre ne se trouve guère qu'en Hongrie et qui sont censés avoir longtemps représenté et soutenu le vrai type hongrois. « Tout le monde, » en dit Mikszáth, « voudrait déjà condamner à la mort notre pauvre classe moyenne qui, à travers les siècles, a défendu son pays au prix de son sang pour ce morceau de papier, cette lettre de noblesse qu'elle a pourtant déchirée aussitôt qu'elle commençait à incommoder les autres et cela parce qu'on tenait alors pour de la « *virtus* » de la déchirer. Car la « *virtus* » était le mot de cette classe. Si la noblesse se meurt en vérité, la « *virtus* » mourra avec elle.

Le héros du roman est le puissant George Mácsik, homme redouté au village de Priboly à cause de sa force physique et intellectuelle, sa grossièreté et son influence. Allié, par suite de son mariage, à la famille très-noble et très-répandue des Laczkó, il en est regardé comme leur chef et dispose de leurs voix dans les élections, ce qui lui assure une influence efficace sur les « restaurations d'employés » et le rend formidable même aux hautes puissances du comté. Ayant découvert de vieux documents qui semblent prouver que les Laczkó ont d'anciennes prétentions légitimes à la possession du comté de Békés, leur chef instruit un procès au nom de toute la famille. Mais ce procès n'avance guère, et George Mácsik, suivant les conseils du vieux vagabond Chaluka, déclare à ses parents qu'il leur manque un « patron » de qualité qui puisse pousser leur affaire. Il leur propose donc de choisir un enfant d'entre les petits Laczkó, de l'élever en grand seigneur et de le faire ensuite sous-préfet du

comté, afin qu'il soutienne et mène à bonne fin les réclamations de sa famille. Le sous-préfet actuel se moque de ce projet, mais les Laczkó en sont ravis. Le petit Gabriel Laczkó est élu sous-préfet futur et toute la famille contribue aux frais de son éducation. Tandis qu'il étudie à Pest, George Mácsik perd sa femme par la mort et renonce dans la suite de l'histoire à son amour passionné pour sa petite pupille Barbe, afin de s'allier de nouveau par un mariage à la famille dont toutes les espérances sont concentrées en lui. Le temps s'éoule; Mácsik sacrifie peu à peu sa fortune et celle de sa femme à son idée favorite; toute la famille est appauvrie par les frais du procès. La révolution survient; les Laczkó s'en vont aux champs de bataille comme les autres Hongrois; les voix qui devaient faire un Laczkó sous-préfet sont dispersées, perdues; le fameux procès est oublié. Mais George Mácsik y tient toujours. Gabriel Laczkó doit revenir de Pest; Mácsik va le marier à son ancienne amante Barbe, dont la fortune lui permettra de vivre selon son rang futur; tout est préparé; tout ira bien. Et Gabriel revient..... Mais il s'est fait comédien : il a épousé une gentille petite actrice qu'il emmène chez sa mère avant de joindre l'armée, lui aussi. Tout le monde tremble de la fureur du chef de la famille outragée. Mais ce coup soudain l'abrisé, anéanti. Il n'en reste qu'un vieillard timide et puéril, et l'auteur nous surprend presque péniblement en nous démontrant que l'homme puissant qui nous avait inspiré un intérêt et un respect sympathiques, n'a jamais vraiment été ce caractère grand et fort, cet esprit dominant, qu'en avait fait l'opinion aveugle de son entourage.

L'auteur a traité le caractère de Mácsik avec beaucoup de soin et de finesse psychologiques, tandis qu'il a à peine effleuré celui de Gabriel Laczkó. Le peu que le lecteur apprend au sujet de ce jeune homme, lui en fait une impression assez favorable et, par conséquent, on ne comprend absolument pas pourquoi il tait si longuement son mariage et se soucie si peu de ces gens dont il avait reçu tant de bienfaits.

Tout considéré, « *La très-noble Famille* » ne répond pas strictement aux règles artistiques du roman, mais la fable en est originale et extraordinaire, et l'exécution ne l'est pas moins. L'on y retrouve toutes les particularités du style de Mikszáth : Cette façon de taire la moitié des faits essentiels afin de laisser un vaste terrain à l'imagination du lecteur, cette habitude d'appuyer sur des caractères purement accessoires ou des détails indifférents, parce qu'ils se trouvent par hasard être jolis, intéressants ou caractéristiques pour la classe que l'auteur aime tant à décrire, enfin, le langage particulier à cette classe, vigoureux, aimable, plein d'aperçus et de plaisanteries curieuses, parsemé de mots latins magyarisés de manière à être à peine reconnaissables. On dira peut-être que tous ces éléments conviendraient mieux à des esquisses détachées qu'au fil continu d'un roman. Cependant, ils donnent à l'œuvre en question une empreinte décidément nouvelle et frappante.

A. Nuellens.

Lettre de Bombay.

Bombay, 28 janvier.

L'autonomie municipale est dans les annales de l'Inde un fait d'une importance historique. Quoiqu'il existe dans l'Inde des milliers de municipalités, depuis que la loi anglaise domine chez nous, elles n'ont été autre chose qu'un bureau d'enrégistrement des décrets, dont les employés étaient nommés par le gouvernement, à l'exception de ceux de Calcutta et de Bombay. Il est bien connu cependant que le peuple indien a une tendance naturelle au *self-government*, ce qui est prouvé par leurs communes de villages, petites républiques en miniatures, qui existent depuis un temps immémorial, et que l'invasion et conquête de plusieurs peuples étrangers, et l'oppression de plusieurs siècles ne sont parvenues à déraciner. Le problème à résoudre maintenant est celui-ci : combiner l'ancienne forme traditionelle de l'autonomie indienne avec les exigences d'un despotisme tempéré et de la civilisation moderne. Et puisque l'impulsion vient d'en bas et non pas d'en haut, on pourra en profiter aisément pour le développement futur des droits politiques du peuple indien. Pour le moment cependant la condition des dernières classes est telle qu'elle pourrait rendre difficile le succès de cette œuvre de constitution des droits municipaux du peuple. La question des castes chez nous est bien loin encore d'être résolue ; l'ethnologie de ce pays n'a jamais été traitée convenablement. Les matériaux sont exubérants, et exigent de longues études et une analyse attentive. Le mot aborigène s'applique difficilement à telle ou telle autre classe dans l'Inde, et n'a même pas pour la science une signification bien arrêtée. On ne pourrait, par exemple, affirmer sans témérité que tous les peuples qui parlent une langue dérivée du Sanscrit appartiennent à « l'auguste race arienne. » En effet, le véritable élément arien est très-difficile à déterminer ; on peut le retrouver plus ou moins répandu ou déguisé chez le peuple ; mais pour ce qui concerne la pureté du sang, les seuls Aryens de source, ainsi que M. Cotton l'a observé, que l'on peut être sûrs de retrouver dans l'Inde, sont les Brahmanes. Leur couleur claire, leurs formes gracieuses, leur supériorité intellectuelle attestent qu'ils sont les descendants du peuple conquérant du Nord. Malgré l'influence contraire du sol, du climat, et des différentes conquêtes subies, ils ont conservé, pendant 3000 ans, leur première empreinte. C'est pourquoi ils pourraient se considérer comme les véritables aristocrates du monde.

On continue à travailler activement pour le progrès de l'éducation des indigènes. Dans le Bengale, on compte à présent 48.834 écoles primaires ; dans les provinces Nord-Ouest on en compte 7000, dans le Pengiab 4600. Le système était en vigueur sur ce même pied dans l'Inde avant l'arrivée des Européens ; on peut donc le tenir absolûment comme une système national ; on n'a fait maintenant que le développer davantage. Toutes les classes sociales devaient y passer ; elles faisaient déjà partie de la vie sociale des anciens Hindous. Quant à l'instruction secondaire, elle était le privilège des classes supérieures ; on croyait que l'on devait se procurer la première instruction pour soi-même, l'instruction secondaire pour le bien de la communauté.

L'Inde vient de faire deux pertes très-graves. Swamy Dayanand Sarasvati, que j'ai eu le plaisir de présenter, il y a un an, au professeur Mantegazza dans la ville sainte de Walkeswar, lorsque ce savant était à Bombay, est mort à Ajmere. Le Pandit était un homme fort habile et ne manquait pas d'originalité. Il appartenait à l'école philosophique des Védantistes, et interprétait avec un nouveau système les textes védiques. Il parlait couramment le sanscrit et faisait de grands efforts pour ramener l'Hindouisme à sa première pureté, en le dégageant de toutes ses superfétations exotériques. Il était un travailleur sérieux, et son système aurait fini par exercer une influence sur la vie spirituelle future des Hindous. Il était bon patriote, et comme réformateur on le comparait quelquefois avec le grand Sankaratcharya des premiers temps du Sivaisme. La seconde mort que nous regrettons vivement est celle de Keshub Tchandar-Sen, l'apôtre de la réforme indienne, le continuateur de l'œuvre inaugurée par ce Rammohum Roi, sur lequel je viens de lire avec intérêt l'article du professeur Max Müller dans la *Revue Internationale*. Ils sont mort tous les deux avant d'atteindre leur cinquantième année. Tchandar-Sen croyait lui aussi dans un Dieu unique et dans le devoir des hommes de pratiquer la plus haute morale, sans aucune préjugé de secte. Peut-être les lecteurs de la *Revue Internationale* seraient curieux d'apprendre quelles obséques ont été réservées au corps de ce réformateur indien. Je vais donc tacher de satisfaire cette curiosité légitime. On a d'abord dressé un lit en bois de sandale sur lequel on a placé le corps du trépassé, après l'avoir parsemé de jasmins, de roses et d'autres fleurs. Le corps avait été habillé d'une *doti* en soie blanche ; de temps en temps les disciples l'aspergeaient avec de l'eau de rose et plaçaient sur lui des guirlandes fleuries. On emporta ensuite le cercueil à la chapelle mortuaire où l'on vint en prendre la photographie ; après quoi les hommes se retirèrent et arrivérent les femmes. On emporta ensuite le corps en procession et avec les rites brahmaniques il fut placé sur le bois de sandale où il devait être brûlé. Après la crémation on ramassa les cendres pour les déposer dans une urne, qui fut placée dans la chapelle domestique de Tchandar

Sen. Est-ce que tout ceci ne prouve pas que les Indiens sont nés poétes et artistes? Sommes-nous donc de si grands barbares dans nos usages, en comparaison des froids raisonneurs civilisés qui nous arrivent du nord?

JOSÉ GERSON DA CUNHA.

Lettre de l'Océanie.

II.

Honolulu, (Hawaiian Islands.) 2 Décembre 1883.

En vivant dans les libres pays de l'Amérique et dans ces îles heureuses, on arrive à une grande tolérance en religion. Ici, les temples protestants et romains se touchent et l'évêque catholique touche très cordialement la main aux prêtres protestants et à l'évêque anglican! Plus fort encore! dans les cortèges mortuaires des grands personnages, comme dernièrement celui de la mère de l'ex-reine Emma et celui de la princesse Ruth Keelikolani, (sœur des défunts rois Kamehameha IV et V) qui toutes deux étaient et sont mortes protestantes, on a vu figurer en grand uniforme tout le clergé catholique en tête des différentes sectes protestantes et du Rabbin hébreux!

Puisque nous parlons des personnages, appartenant à la cour, qui ont fini leur carrière terrestre, un peu d'histoire des rois de nos belles îles ne serait pas déplacée.

Notre roi s'appelle David Kalakaua, fils de Kapaakea et de Keohokalole, comme l'almanach officiel l'indique. Le dernier Kamehameha, cinquième du nom, bien que déjà étranger à la primitive famille du premier Kamehameha, est mort en 1872.

A sa place, et à défaut d'héritier direct, le fils du plus haut et plus noble chef des îles alors vivant fut proclamé sous le nom de Lunalilo. C'était un jeune homme charmant et plein de promesses, qui mourut cependant, après un an de règne, succombant aux suites des excès de boisson commis avant son élévation au trône. Pour remplacer Lunalilo, on recourut à une élection par les Chambres.

Deux partis étaient en présence: le parti national proposait la reine Emma, veuve de Kamehameha IV. Le parti américain, jaloux

de ce qu'Emma était entièrement favorable aux intérêts anglais, proposait le plus noble d'entre les descendants des anciens chefs, le roi actuel Kalakaua, et après un semblant de guerre civile, qui dura quelques heures, le parlement proclama ce dernier qui, marié en 1863, et n'ayant jamais eu d'enfants, s'empressa de désigner son héritier, pour prévenir le renouvellement des scènes tumultueuses qui venaient de précéder son élection.

Dans la supposition qu'il continuerait à ne point avoir d'enfants, il désigna comme héritière présomptive sa sœur Liliuokalani (ce qui veut dire *Lys de la vallée* ou suivant son nom légal, Miss Dominis, car la princesse s'est mariée en 1862 à Mr Dominis qui est fils d'un italien. Née en 1838 et de deux ans plus jeune que le roi, cette dame n'est pas absolument jolie, au moins suivant les idées que vous attribuez en Europe à cette épithète, mais elle ne serait point non plus déplacée dans une société de brunes calabraises ou siciliennes. Elle est très aimable, très intelligente et parfaitement instruite, comme le roi-même.

On est naturellement tenté de demander : quelle serait l'ordre de succession, si la princesse Dominis venait à mourir avant le roi?... Ce serait, selon toute probabilité, sa seconde sœur, la princesse Miriam Likelike, épouse d'un écossais, Archbald Scott Cleghorn, membre de la Chambre des nobles et du Conseil privé d'État, etc., et qui a une enfant, la princesse Victoria Kawekin-Kaiulani-Lunalilo-Kalaninuiahilapalapa.... (pourra-t-on prononcer ce nom d'une seule haleine en Europe?!)

Le parti de la reine Emma n'a pas encore perdu ses espérances et malgré la précaution de Kalakaua, à sa mort, si S. M. Emma ne le précède pas, on pourrait bien voir se renouveler les scènes du 12 février 1874.

D'autre part, il commence à se former un noyau de parti républicain qui voudrait un simple président, un diminutif du général Grant.... et enfin un quatrième parti commence à poindre à l'horizon. L'importation des Chinois du Céleste Empire a été poussée avec tant d'activité qu'ils comptent déjà 6 pour 7 de la population indigène et blanche et continuent à nous arriver, mois par mois, par cargaison de quatre à cinq cents. Il en résulte que les pessimistes, et ils sont nombreux, prévoient déjà le jour, où la « queue » affirmera ses droits au gouvernement en vertu même du principe moderne des majorités et nous aurons un mandarin quelconque à « tant » de boutons de cristal pour chef. Comme les célestiens sont des gens très pratiques, très paisibles et très-partisans de la paix pourvu qu'on ne les ennuie pas trop, on peut présumer que, si cette éventualité venait à se réaliser, les îles Hawaiiennes n'en seraient pas plus malheureuses.

La cour de Hawaïa est excessivement simple. Avant son voyage en Europe, le roi était l'homme le plus simple de son royaume et

très populaire. Il ne donne presque jamais de fêtes, parce que la reine Kapiolani ne parle pas l'anglais, ce qui est fort gênant pour représenter la royauté au milieu de la société étrangère dans laquelle prédomine l'élément américain. Les deux précédents rois, au contraire, donnaient beaucoup de fêtes. Le roi et l'héritière présomptive manquent fort rarement d'honorer de leur présence les fêtes, bals et autres cérémonies, qu'organisent très souvent les membres de la société blanche.

Le nouveau palais du roi est construit dans un charmant enclos ou parc, dans lequel se trouvait déjà la demeure du roi, construction basse, en planches, entourée de vérandas, suivant le style des habitations des européens dans le pays, mais peu en rapport avec l'office élevé du souverain. Le peuple hawaiien n'a pas à se féliciter de l'effet du voyage européen de son chef. Les journaux se sont prononcés et se prononcent avec une grande violence contre les dilapidations, les ridicules velléités de grandeur et d'opulence que ce voyage a occasionnés ; leur langage était d'une véhémence inouie à l'endroit de la « farce du couronnement » de février passé, qui a coûté énormément au pays. La presse est ici parfaitement libre et elle use largement de cette liberté, il faut en convenir.

L'on croit à tort, en Europe, que nous ne lisons rien, à Honolulu. Nous avons, nous aussi, nos publicistes : ils publient sept journaux ; quatre en anglais : *The Gazette*, *The Saturday Press*, *The Advertiser*, paraissant une fois par semaine, et *The Friend*, paraissant le premier de chaque mois, et trois journaux en langue kanaque: *Hawaii Pae Aina*, *Kuokoa* et *Elele Poakolu*, paraissant une fois par semaine. La langue hawaenne ou kanaque n'avait pas autrefois de caractères descriptifs. Les missionnaires qui, les premiers, ont tenté de la confier au papier, employèrent les lettres européennes pour représenter les sons de la langue indigène qui, de la sorte, est actuellement écrite avec nos caractères. Seulement, douze lettres suffisent pour écrire tous les mots, cinq voyelles, les mêmes que les italiennes et sept consonnes *H. K. L. M. N. P.* et *W.* L'*h* est aspirée, comme en anglais et en arabe. La langue est caractérisée par l'usage d'un grand nombre de voyelles, souvent les mêmes, répétées plusieurs fois de suite sans consonne intermédiaire, exemple:

Aaiole, un fruit;
Aaianuheakone, un oiseau ;
Eéiehiehi, mot d'une chanson.

La langue kanaque paraît avoir une affinité très-éloignée avec l'arabe, plus qu'avec toute autre langue connue, et il y a même des savants ayant étudié la question, qui soutiennent que ces insulaires sont dérivés directement, dans la nuit des temps, de la race arabe qui a peuplé l'Arabie propre et qui, autrefois, était un peuple très-marin, témoins les aventures de Sindibad, le marin des Mille et une Nuits.

Le nombre des écoles publiques est de 255 dont plus de 200 sont du gouvernement, et environ 46 des écoles indépendantes. Il y a encore des écoles appartenant aux différentes églises, deux différents séminaires et un excellent collège supérieur, où les études sont très-élevées.

Les frais pour l'instruction publique augmentent toujours; pour les deux dernières années, ils montaient à la somme d'environ 89,000 dollars.

L'instruction est obligatoire pour tout le monde et, si un père de famille négligeait d'envoyer ses fils à l'école, il serait passible d'amende et même de prison.

Le service de la poste est admirablement organisé et, grâce aux efforts et au savoir faire d'un étranger de mérite, établi depuis peu d'années à Honolulu, Monsieur A. Marquis, le royaume a pu entrer dans l'Union postale universelle depuis le mois de janvier 1882. Les hawaiiens sont très-fiers de faire parti de l'union postale et leurs timbres postaux sont un sujet de leurs soins minutieux. Dernièrement, l'office postal de Honolulu a reçu par le vapeur « *City of New-York* » trois nouveaux timbres que l'augmentation des affaires rendaient nécessaires pour la transmission des lourdes lettres que chaque courrier emportait. Ces nouveaux timbres que la Compagnie américaine des banknotes a exécuté, d'après des dessins envoyés de Hawaii, flattent la vanité nationale et l'amour propre des monarques hawaiiens. Le timbre de 25 cents représente la statue du fameux Kamehameha I, le conquérant, comme elle se trouve, dans le jardin tropical, devant le « State-House », à Hawaii. La tête de l'illustre potentat est ornée de la parure de plumes, qui est, ou plutôt était, l'ornement caractéristique des tribus de cet archipel, et dont la forme rappelle celle des casques de bronze des Phéniciens. Couvert d'un manteau de plume, il s'appuie sur une lance, et sur le piédestal, on voit l'inscription: 1883, Hawaii.

Le second timbre, de la valeur d'un dollar, est un portrait de la reine douairière Emma, renommée jadis pour sa beauté qu'elle a conservée encore, bien qu'elle ne soit pas jeune. Le troisième timbre, de 50 cents, est un excellent portrait du défunt roi Lunalilo, prédécesseur du roi actuel. Les timbres de Hawaii sont maintenant au nombre de 19, et il ne sera peut-être pas sans intérêt de mentionner ici que les premiers timbres hawaiiens, créés en 1850, sont les plus rares qui existent; on les paie des prix fabuleux. Encore une innovation: prochainement, nous recevrons des boîtes de lettres en fer qu'on placera en divers endroits de la ville. Et penser, pourtant, que, dans le vieux monde, on se forme les idées les plus erronées sur ces lointains parages, dont on tient les habitants pour autant d'antropophages, de sauvages qui se promènent dans le costume primitif fourni par la nature ! ! !

Nous avons une bibliothèque publique, une institution nouvelle

qui cependant compte déjà plusieurs milliers de volumes, presque tous résultant de donations et ayant beaucoup de valeur. La salle de lecture offre environ 80 journaux et revues diverses. Le gouvernement a fait don d'un terrain au centre de la ville et la bibliothèque est en train de se faire bâtir un local convenable qui coûtera environ 15,000 dollars. A Honolulu, existent plusieurs sociétés musicales. Dernièrement, il s'est formé une nouvelle société intitulée le « *Symphony Club*, » pour indiquer que sa spécialité est la musique sérieuse. Cette société fondée par Mr. A. Marquis, qui en est le président, est composée d'excellents musiciens amateurs; les journaux ont dit, avec beaucoup de justesse, qu'il y a peu de grandes villes pouvant se flatter de posséder une meilleure société instrumentale. Cette société de *gentlemen* rend d'excellents services en donnant des concerts de bienfaisance, et mérite réellement la reconnaissance publique.

IRINICOS.

BULLETIN DES LIVRES

F. Nietzsche : *Also sprach Zarathustra.* Ein Buch für alle und Keinen. (2 volumes. Chemnitz, E. Schmeitzner, 1883). — Voilà un livre *écrit pour tous*, si c'est le positivisme et la science qui nous doivent révéler les mouvements les plus intimes de notre âme ; et un livre *pour personne*, si l'idéalisme prend de nouveau son essort et si l'humanité se berce une fois de plus dans ses illusions les plus chères. Car ce n'est pas l'auteur du *Zend-Avesta* qui nous donne quelques renseignements nouveaux sur la nature des choses, tout en restant dans son temps ; c'est un philosophe au seuil du vingtième siècle qui a passé par toutes les illusions, du sentiment religieux et de l'extase esthétique au scepticisme railleur, jusqu'au pessimisme désespéré, pour s'élever à la fin à une hauteur de contemplation où n'arrivent que les sages, mais les sages doublés d'esprit scientifique. Et de cette hauteur il voit l'avenir de l'humanité ; non pas un avenir séduisant à la manière des utopistes et des poëtes de la paix éternelle et de la vertu universelle ; mais, néanmoins un avenir digne du désir de vivre. (P. L.)

Eukarpa : *Culturgeschichte der Menschheit im Lichte der pythagoraeischen Lehre* von **R. Springer.** (Hannover, Seefeld, 1884). — C'est plutôt une œuvre de propagande et de prosélytisme pour la vie végétarienne, que l'histoire objective des vicissitudes des préceptes pythagoriciens durant les siècles. L'auteur a sans doute beaucoup d'étude et de savoir, et même une manière séduisante pour les faire valoir à son but ; mais la tempérance de Socrate et de Sénèque, de Montaigne et de Schiller n'est pas encore une observation de préceptes végétariens. Nous laisserons ensuite de côté les motifs qui ont conduit le mysticisme chrétien au renoncement de la nourriture charnelle, parce que le simple *mérite* que l'Église voit dans cette vie nous mène bien loin des raisons de l'auteur. Pourtant qui veut se faire une idée approximative du sujet, ou quiconque a des dispositions particulières au végétarianisme et veut se convaincre qu'il n'est point une absurdité hygiénique, consultera avec profit cette œuvre et se trouvera éventuellement en compagnie bien respectable. (P. L.)

Miller : *(Materialy dlya sizniecpissaniya Th. M. Dostojevskago) (Matériaux pour la biographie de Dosstoëffsky).* - Comme le dit l'auteur lui-même, cet ouvrage ne peut pas constituer une biographie, car bien des documents pré-

cieux manquent encore, mais ils faciliteront de beaucoup les recherches que les autres pourront entreprendre sur ce sujet intéressant.

Le succès vint de bonne heure couronner la carrière littéraire de l'éminent écrivain. Aucun auteur n'eut jamais en Russie la popularité, dont a joui jusqu'à la fin de ses jours cette idole de la jeunesse russe. Dans notre époque de complète indifférence littéraire, on aime à se transporter par la pensée à cette période de fervent enthousiasme qui caractérisa les débuts de Dosstoïeffsky. Nous parlons de l'année 1840 et de celles qui la suivirent, quand Belinsky et Gogol vivaient encore, quand toute la jeunesse se passionnait pour la littérature et quand des scènes pareilles à celle que nous décrit M. Miller pouvaient encore avoir lieu. Il dit que Grégorowitch et Nèkrassoff, après avoir passé toute la nuit à lire « *Les pauvres gens* » première production de Dosstoïeffsky accoururent le réveiller au milieu de la nuit pour lui communiquer l'impression profonde que cette lecture avait produite sur eux. En racontant cela, Dosstoïeffsky ajoutait : « d'autres que moi ont aussi eu du succès, on leur faisait des compliments, quand on les rencontrait quelque part, mais on n'est pas accouru chez eux à quatre heures du matin pour dire avec les larmes aux yeux, qu'on ne pouvait pas dormir, parce que cette lecture avait été plus puissante que le sommeil ! »

Pour s'expliquer la profonde mélancolie qui se dégage des écrits de Dosstoïeffsky et son amour sincère pour les déshérités de ce monde on n'aurait qu'à relire cette partie de sa biographie, où il est question de son procès. Il avait été mêlé dans l'affaire dite des Petrachèftzky, dont tout le crime consistait en ce qu'ils se réunissaient entre eux pour discuter l'abolition du servage et les chicanes de la censure. On les condamna à mort. Leur sentence leur avait déjà été lue. Trois d'entre eux avaient été attachés au pilori. Un officier s'était placé devant eux avec un peloton de soldats, et les ordres avaient été déjà donnés. Dosstoïeffsky ne se rappelait pas d'avoir éprouvé aucun regret; une terreur mystique semblait l'envahir ; il se disait que dans cinq minutes une autre vie allait commencer pour lui. Cependant, il ne trahissait pas une grande émotion, et monta rapidement les degrés de l'échafaud. On attendait le signal... En ce moment, on vit agiter un mouchoir blanc, et l'exécution fut arrêtée. Mais, quand on détacha les compagnons de Dosstoïeffsky, l'un d'entre eux avait perdu la raison. On comprend que des émotions pareilles, suivies de quatre ans de travaux forcés en Sibérie, aient pu laisser une trace profonde sur la nature impressionnable de Dosstoïeffsky et on ne s'étonne plus de lui voir faire une cause personelle de la cause des malheureux. Monsieur Miller a mis en relief tous ces détails psychologiques de la vie du grand écrivain, ce qui donne à sa bro-

chure tirée de la *Russkaïa Starina* un intérêt saisissant. (A. B.)

De Blowitz : *Une course à Constantinople.* (Paris, Lib. Plon, 1884). — C'est bien cela, c'est bien une course aux rivages enchantés du Bosphore. C'est le livre d'un journaliste, comme le dit l'auteur, un livre couru et parlé, qui touche à bien des choses et qui « reflète l'œuvre complexe imposée aux efforts du journalisme moderne. » C'est l'Orient, c'est la vieille Turquie, c'est l'ancienne Constantinople entrevus par un pubbliciste et un sociologue doublé d'un artiste. M. De Blowitz, par la haute situation qu'il occupe à Paris et dans le journalisme anglais, était à même de donner au public des aperçus nouveaux, sincères, très-modernes sur toutes ces choses. C'est bien ce qu'il a fait, et c'est ce qui rend la lecture de son livre fort attrayante. S'adressant aux personnages qui ont déjà fait le voyage de Constantinople ainsi qu'à tous ceux qui rêvent de le faire, l'auteur résume son ouvrage en disant : « Aux uns et aux autres je vais raconter aussi simplement que possible l'excursion, tout à fait moderne, que je viens de réaliser entre Paris et la capitale de l'Empire Ottoman. Les uns y retrouveront peut-être quelques souvenirs ; les autres, quelques renseignements, et ceux qui n'y ont pas été et qui ne sont pas appelés à y aller consentiront à faire avec moi, cette rapide excursion. » On peut ajouter que le voyage est charmant, et la compagnie des plus agréables.

Cavallucci et Molinier : *Les Della Robbia, leur vie et leur œuvre,* d'après des documentes inédits, suivi d'un catalogue de l'œuvre des Della Robbia en Italie et dans les principaux Musées de l'Europe (Paris, Librairie de l'Art, 1884). — La France continue sa belle mission artistique, en illustrant tour à tour les grands maîtres italiens ; maintenant c'est le tour des Della Robbia. La *Bibliolhèque internationale de l'Art* publiée sous la direction de M. Eugène Müntz vient de nous mettre sous les yeux un volume superbe qui expose la vie et l'œuvre de tous les Della Robbia, cette grande famille de artistes qui, pendant deux siècles, remplit de chefs d'œuvre la Toscane. Il n'y avait pas une grande idéalité dans la conception de ces artistes ; mais toutes leurs œuvres sont d'une vérité si saisissante, qu'elle restent encore toutes vivantes, même dans ce siècle où l'on affecte un si grand amour du réalisme ; la force et le naturel ont donné aux figures des Della Robbia un éclat qui remplace le défaut d'inspiration. Quoi de plus vrai, par exemple, que le bas-relief de Luc représentant des enfants qui chantent ? Ces têtes d'enfants n'ont aucun charme, sans doute, par elles-mêmes, mais elles chantent, et tout le mouvement du groupe est celui d'un chœur d'église en action. Combien de fois depuis les artistes ont exploité cette première donnée du maître florentin. L'illustration est complète. La collaboration d'un italien et d'un français a permis de donner aux renseignements un caractère d'

exactitude qui sera apprécié de tous les connaisseurs. Le sujet n'exigeait point une grande élévation de style ; et les deux auteurs ont eu garde de faire de la rhétorique au sujet des Della Robbia ; mais ils se sont appliqués avec le plus grand soin à classifier et illustrer l'œuvre des grands maîtres sculpteurs. Nous ne faisons ici que signaler la publication de ce volume si intéressant et en féliciter le directeur de la bibliothèque ; mais nous ne renonçons pas à l'espoir de pouvoir accueillir une critique détaillée sur le même sujet.

Comte Agénor de Gasparin : *Les perspectives du temps présent*, discours prononcés à Genève, troisième édition ; Paris, Calmann Levy éditeur. — Il y a des moments solennels dans notre vie agitée où l'on ne sent qu'un besoin : celui d'un calme absolu, où l'on ne désire entendre qu'une voix : celle d'un consolateur. Dans ces moments, tous les livres de cet homme de bien, de ce penseur aimant qui était le comte de Gasparin, deviennent des amis. Les discours de Genève de ce prêtre laïque intitulés : *Les perspectives du temps présent*, donnent à réfléchir et en même temps, reposent l'esprit. Le premier discours, où l'orateur signalait les plus graves dangers du temps présent, s'attache à démontrer la vanité de ce mot si séduisant, chuchoté jadis insidieusement par le démon du mal, à l'homme : *Vous serez comme des dieux ;* et qui fait encore de nos jours de très-grands ravages dans les consciences. Non, nous ne sommes pas des Dieux ; nous ne pouvons nous imaginer de devenir des Dieux nous-mêmes, parce que nous renions le surnaturel. Le matérialiste tout pur est plus logique que l'idéaliste qui, doutant des Dieux, s'imagine d'en être. En l'année 1809, l'abbé de Maistre se moquait plaisamment de l'incrédulité de certaines personnes pieuses : « La prière, écrivait-il, pour les plus dévots se réduit à ceci : Mon Dieu, s'il y a un Dieu, ayez pitié de mon âme, si j'en ai une. Après cela, on fait quelques aumônes, si l'on a le cœur tendre ; tout est dit. » Nous ne sommes pas de notre temps beaucoup plus avancés en matière de foi. « Ce qu'il y a peut-être de plus effrayant, ajoute le comte de Gasparin, en parlant du XVIIIe siècle, c'est de voir quels sont alors les représentants du spiritualisme. Voltaire et Rousseau, le second surtout, combattent les tendances représentées par Helvétius ; ils parlent de Dieu, du devoir, de l'âme. Je ne conteste pas ce qu'il y a de bon dans ces protestations philosophiques, je constate simplement qu'on en était arrivé au point où de telles protestations devenaient nécessaires. »

Mais la religiosité des douteurs effrayait le comte de Gasparin ; il craignait leurs erreurs « au sujet de Dieu », leurs illusions, leurs prétentions de remplacer la révélation par la raison. Ne pouvant point expliquer Dieu, il faudrait, pensait-il, y croire sur l'autorité de la Bible, ou s'abstenir de le définir ; la philosophie ne doit pas dominer la foi,

mais la servir. — Le Comte de Gasparin abordait, on le voit, ses questions avec le plus grand courage, et les examinait avec la plus grande droiture d'esprit. Mais nous ne trouvons pas dans son livre, pourtant si éloquent et en plusieurs passages si émouvant, examinée la question essentielle : jusqu'à quel point peut-on croire au surnaturel? et pourquoi le surnaturel d'un hindou serait-il d'une moindre valeur que le surnaturel d'un chrétien? Pourquoi se préoccuper tant des formes religieuses, du culte, des dogmes, des églises, et ne pas imiter la sagesse du philosophe grec qui élevait dans son âme un temple *au dieu inconnu?* Ce n'est pas assez de nous dire : croyez à la Bible parce que la Bible est le livre sacré; le brahmane prêche la même chose, par rapport aux Vedas; le bouddhiste par rapport aux enseignements de Bouddha. L'historien des religions ne peut pas faire une très-grande distinction entre les différents cultes; la seule conviction à laquelle il arrive, après une longue méditation, est celle-ci, que l'idée de Dieu, n'importe sous quelle forme, domine l'humanité et qu'il faut la respecter partout. Cette foi dans un surnaturel unique peut réunir tous les croyants, et faire encore un grand nombre de prosélites. Si on la rétrécit, si on l'amoindrit, les sectes se forment, la discorde augmente, et le travail humain en commun devient de plus en plus difficile.

Georges Noufflard : *Berlioz et le Mouvement de l'Art contemporain.* (Florence, Imp. Coopérative, 1888) — Une brochure qui vaut un volume, et où les plus hautes questions de l'art sont traitées avec compétence et avec un sens critique et esthétique très-profonds. Berlioz, ce grand méconnu, est à la mode, et l'auteur de cette intéressante brochure prend l'œuvre de Berlioz à partie et comme point de départ pour une dissertation sur l'art, à la fois profonde et toute dans un esprit très moderne. A-t-il raison dans ses conclusions, ou mieux dans ses prophéties sur l'avenir de l'Art? C'est ce qu'on ne peut dire en deux mots. En tous cas nous ne saurions mieux faire que de renvoyer le public à la lecture de ces pages bien intéressantes, où tout le monde peut trouver quelque chose à glaner, si ce n'est à apprendre.

Jane Brown: *Jules César, Le Roi Lear, Le Marchand de Venise*, trois brochures ; Paris, Delagrave. Nous signalons à nos lecteurs l'apparition d'un nouveau critique littéraire, dont on peut dire que le coup d'essai a été un coup de maître. Depuis près de deux ans quelques femmes cultivées et intelligentes, dont l'esprit est ouvert aux belles et bonnes choses, se réunissent à Paris, tous les mardis, à la petite salle des études psychologiques, pour entendre un acte d'un drame de Shakespeare et les commentaires de Mme Jane Brown, sur l'acte qu'on a lu. Ce pseudonyme anglais cache une jeune fille, dont le père est un des plus anciens et éminents collaborateurs de la *Revue des deux Mondes*. Douée d'un organe admira-

ble, lectrice accomplie, Mme Jane Brown nous fait aimer et comprendre Shakespeare, même en traduction, en prose française; il est vrai de dire que la lectrice connaît l'anglais dès le berceau, étant anglaise ou plutôt écossaise du côté de sa mère; de plus, Shakespeare a été la passion maîtresse de sa vie, dès son enfance, et l'éducation accomplie qu'elle reçût la rendit de bonne heure apte à comprendre toutes les œuvres d'art les plus exquises, en France, en Angleterre, en Italie, et en Allemagne, la poésie, la musique, la sculpture, et la peinture, mais tout cela ne suffit pas pour commenter Shakespeare, pour le goûter et surtout pour le faire goûter aux autres. Il faut avoir une organisation spéciale, un sens philosophique et esthétique *innés, être né critique d'art* pour ainsi dire, et avoir pénétré profondément dans la pensée psychologique de l'auteur, s'être identifié avec lui, avoir pensé, senti, et souffert avec les personnages si profondément vrais, parce qu'ils sont profondément humains, du grand dramaturge; malheureusement pour le public, ces réunions sont presque intimes, les homme en sont exclus absolument, et pourtant, que de leçons certains critiques puiseraient en entendant Mme Jane Brown développer, devant ses auditeurs charmés, les différentes péripéties du drame! [1] Avec elle nous assistons à une analyse synthétique d'une originalité de pensée étonnante. Le *Times* et le *Galignani* ont donné un aperçu de ces conférences, en novembre dernier; un petit article de M. Gabriel Charmes a paru à la même époque à peu près dans le journal des *Débats*, articles tous élogieux. La *Revue Internationale* vient maintenant s'associer à ce concert de louanges bien méritées, à l'occasion de la publication que monsieur Delagrave vient de faire de trois lectures de la jeune et vaillante conférencière. (O. S.)

[1] Je me sers du mot « drame » qui correspond au mot de *Play*, employé par Shakespeare.

NOUVELLES PUBLICATIONS

parvenues au Bureau de la *Revue Internationale*

ALLEMAGNE: CHIAVACCI, *Aus dem Kleinleben der Grosstadt,* Wiener Genrebilder; Wiener, Hugo Engel. — HAECKEL, *Indische Briefe,* zweite, vermehrte Auflage; Berlin, Paetel. — WEBER, *Ueber eine magische Gebetsformel aus Tibet,* Berlin. — GREGOROVIUS, *Der Kaiser Hadrian,* Stuttgart, Cotta.

ANGLETERRE: SEBASTIANO FENZI, *Translation into english verse from some of the italian poets* Filicaia, Michelangiolo, Giusti, Fucini, Stecchetti, *and others;* Florence, tip. Cenniniana.

PORTUGAL: OLIVEIRA MARTINS, *O regime das riquezas,* elementos de chrematistica; Lisboa, Bertrand. — SYLVIO ROMERO, *Cantos populares do Brazil,* coligidos, accompanados de introducção e notas comparativas por Teophilo Braga; Lisboa, Nova Livraria Internacional.

FRANCE: COTTEAU, *Un touriste dans l'extrême Orient,* Paris, Hachette. — ABOUT, *De Pontoise à Stamboul,* Paris, Hachette. — LEGER, *La Save, le Danube et le Balkan,* Paris, Plon. — BUFFENOIR, *La Vie Ardente,* poésies; Paris, Lemerre. — H. BERGUER, *Première Moisson,* Genève, Cherbuliez. - *Memorandum composé et publié par le comité élu par l'assemblée générale des représentants des électeurs roumains, tenu à Hermanstadt,* Paris, Dentu. — MAILLARD, *Simples réflexions sur la plupart des questions du jour,* Paris, Thorin. — DAUSSY, *De l' enseignement simultané des langues et de la recherche des radicaux communs,* Amiens, Yvert. — M. ALBERT, *De Villis Tiburtinis Principe Augusto,* Paris, Thorin. — M. FAUCON, *Le Mariage de Louis d'Orléans et de Valentine Visconti; La domina-*

tion française dans le Milanais, de 1387 à 1450, rapport de deux missions en Italie; Paris, Imprimerie Nationale. — POTTIER, *Quam ob causam Græci in sepulcris figlina sigilla deposuerint*, Paris, Thorin. — Comte AL. DE PUYMAIGRE, *Souvenirs sur l'émigration, l'empire et la restauration*, publiés par le fils de l'auteur; Paris, Plon. — MASSON, *Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy*, publié d'après les manuscrits autographes; Paris, Plon. — FROMENT, *Homère*, traduit; 2 vol., Paris, Plon. — EM. DESCHANEL, *Racine*, 2 vol., Paris, Calmann Lévy. — BUET, *L'Amiral Coligny*, Paris, Palme. — G. KOHN, *Autour du monde*, Paris, Calmann Lévy. — MICHELET, *Ma jeunesse*, Paris, Calmann Lévy. — BARDOUX, *La Comtesse Pauline de Beaumont*, Paris, Calmann Lévy. — MONTÉGUT, *Nos morts contemporains*, Paris, Hachette. — PERRENS, *Histoire de Florence*, tome sixième; Paris, Hachette. — Vicomte D'AVENEL, *Richelieu et la monarchie absolue*, 2 vol., Paris, Plon. - *Catalogue de la précieuse collection d'authographes composant le cabinet de M. Alfred Bovet*, Paris, Étienne Charavay. — H. D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, *Le Cycle Mythologique irlandais et la Mythologie celtique*, Paris, Thorin. — DENIS, *De la philosophie d'Origène*, Paris, Imprimerie Nationale. — R. DE LA BLANCHÈRE, *Terracine*, essai d'histoire locale; Paris, Thorin. — M. ALBERT, *Le culte de Castor et Pollux en Italie*, Paris, Thorin. — E. POTTIER, *Étude sur les Lécythes Blancs Attiques à représentation funéraires*, Paris, Thorin. — A. THOMAS, *Francesco da Barberino et la littérature provenzale en Italie au moyen-âge*, Paris, Thorin. — H. DE FERRON, *Institutions municipales et provinciales comparées*, Paris, Alcan — Comte PAUL VASILI, *La Société de Berlin*, Paris, Nouvelle Revue.

ITALIE: — G. MOSCA, *Sulla teorica dei governi e sul governo parlamentare*, Torino, Loescher. — TULLO MASSARANI, *Sermoni e rime*, seconda edizione accresciuta; Firenze, Succ. Le Monnier. — VALDARNINI, *Elementi scientifici di etica e diritto*, seconda edizione emendata ed accresciuta; Torino, Paravia. — TROVANELLI, *Ramayana*, poema di Valmikì, *Raghuvança* poema di Kâlidâsa; saggi critici. — BRIAN-REY e SPEDINI, *Nuova grammatica francese con la sintassi e con svariati esercizii*, sesta edizione, Firenze. — BRIAN-REY e SPEDINI, *Letture graduali francesi, letture famigliari e di commercio, pezzi scelti di letteratura*, sesta edizione, Firenze. — SPIRIDIONE DE BIASI, *Dei parenti di Ugo Foscolo*, Lettera al prof. Bartolomeo Mitrovic' autore dell'opuscolo: *Ugo Foscolo a Spalato*, Zante Condogiorga. — BENEDETTO PRINA, *Sulla spiaggia ligure*, Tip. Laudense. — CLORINDA RAVASIO, *Pedagogia alla buona*, Let-

tere, Milano, Agnelli. — AP. SANGUINETTI, *Autonomia e libertà comunale e provinciale*, Roma, Botta. — GAMBINI, *Cenni storici e riflessioni sulle dispute insorte dietro le proposte del Manzoni per l'unità della lingua*, Milano, Bernardoni. — SICILIANI, *Rinnovamento e filosofia internazionale*, seconda impressione, Bologna, Zanichelli. — M. A. CANINI, *Prolusione al corso di lingua rumana*, Venezia 1884. — DAVID LEVI, *Il semitismo nella civiltà dei popoli*, Torino, Unione tip. edit. — X., *La Società Patria e le esposizioni. Ricordi storici* Genova, tip. della Gioventù. — V. GIOBERTI, *L'Istituto dei Gesuiti e quello dei Frati Ripa o Padri Cinesi*, Napoli, De Angelis. — SABBATINI, *Individualità giuridica delle Società commerciali*, Pisa, Nistri. — *Diritti d'autore sulle lettere private : epistolario di A. Manzoni*, Milano, Rechiedei. — L. VIVARELLI-COLONNA, *Ricordi e fantasie*, Milano, Battezzati. — ANT. PARATO, *Giambattista Giuliani e Francesco De Sanctis*, Torino. — RUSTICANO (A. Zannetti), *Napoli*, Lettere inutili, Firenze, Ademollo. — GAZZINO, *Aiutarello per ben disporsi allo studio della Divina Commedia di Dante Alighieri, proposto ai giovani*, Genova, Tip. della Gioventù. — SALV. CAPUT, *I miei spallini di quattro mesi*, memorie d'un ufficiale mobile del 1861, Cagliari, Tip. del Commercio. — CARUTTI, *Breve storia dell'Accademia dei Lincei*, Roma, Salviucci. — DIONIGIO NORSA, *Via Crucis*, Racconto, Milano, Galli. — GIAC. POLETTO, *Diario Dantesco tratto dalle opere minori*, Siena, Tip. S. Bernardino. — UGO RABBENO, *L'evoluzione del lavoro*, saggio di sociologia economica, Torino, Unione tip. editrice. — STRAFFORELLO, *Letteratura americana*, Milano, Ulrico Hoepli.

NOTICE SCIENTIFIQUE

L'Hiver à Florence.[1]

Lors de mes voyages annuels en Angleterre, je suis fréquemment interrogé par des médecins et par d'autres *gentlemen* sur le genre de température que nous avons à Florence pendant l'hiver. C'est une question à laquelle il m'est difficile de répondre avec quelque assurance, en raison de la variabilité de nos hivers les uns avec les autres. Beaucoup de gens, se reportant à un hiver passé dans la Cité des Fleurs, se souviennent sans doute de quelques journées très froides; d'autres, de journées humides; un grand nombre, de journées éclatantes de soleil. A coup sûr, les beaux hivers prédominent et la proportion des jours où le soleil brille plus ou moins est réellement très grande. C'est pour donner quelques utiles informations à ce sujet que j'ai dressé les tableaux suivants. Leurs chiffres sont extraits de notes dues à l'obligeance de M. le professeur Meucci, directeur du Bureau Météorologique du Museum.

I. — *Moyenne de la température des six mois d'hiver pendant quarante ans:*

	Novembre	Décembre	Janvier	Février	Mars	Avril
Fahrenheit	50	43	42	45	49	57

[1] Nous empruntons à la Revue anglaise *The practitioner*, Vol. XXXI. N. 6, une notice qui peut intéresser un grand nombre de personnes à l'étranger.

La Rédaction.

II. — *Moyenne de la température pendant les six dernières années.*

	1877-78	78-79	79-80	80-81	81-82	82-83
Novembre	—	49	47	53	50	42
Décembre	43	40	36	46	43	46
Janvier.	40	44	35	40	42	42
Février	45	50	46	45	44	48
Mars	48	51	50	50	54	43
Avril.	59	54	57	58	56	53

III. — *Nombre des journées de soleil.*

	1877-78	78-79	79-80	80-81	81-82	82-83
Novembre	—	24	23	23	28	20
Décembre	22	19	26	20	24	20
Janvier.	25	19	25	17	30	23
Février	25	20	25	24	28	20
Mars	27	28	27	24	27	25
Avril.	28	25	25	29	30	28

IV. — *Nombre des journées pluvieuses et total des heures de pluie.*

	1877-78		78-79		79-80		80-81		81- 2		82-83	
	Jours de pluie	Heures	Jours de pluie	Heures	Jours de pluie	Heures	Jours de pluie	Heures	Jours de pluie	Heures	Jours de pluie	Heures
Novembre.	—	—	26	104	11	38	14	77	3	6	15	46
Décembre	14	53	20	60	6	15	12	28	11	36	14	7
Janvier	7	26	12	22	4	5	17	101	5	17	9	41
Février	3	6	21	83	9	18	5	6	3	10	10	24
Mars.	8	24	13	27	7	11	7	31	9	39	16	62
Avril.	14	48	24	87	16	59	15	3	8	25	11	29

Le froid hivernal dure rarement plus de trois mois: Décembre, Janvier et Février; Janvier est le plus froid. L'hiver commence à devenir plus chaud vers la fin de Février, très-souvent autour du 20; mais, il y a toujours une semaine de froid hivernal en Mars. De Janvier à Avril, il fait ordinairement beau et sec et le soleil brille beaucoup. Quand l'hiver est particulièrement chaud, il y a toujours plus de pluie, parce que le vent dominant est alors celui d'ouest qui apporte la chaleur et l'humidité de la Méditerranée. Si le vent du nord-est souffle, la température est sèche et froide, l'air est clair; mais, comme le soleil brille, ce vent, ou *tramontana*, comme on l'appelle, n'est pas désagréablement froid, à moins qu'il n'y ait de la neige sur les montagnes. Lorsque la neige couvre les hauteurs environnant Florence, ce vent est très-pénible à supporter. La neige tombe parfois dans l'immédiat voisinage de la ville et aussi dans la ville elle-même, mais elle dure rarement vingt-quatre heures, parce qu'elle fond bientôt sous les rayons du soleil. Durant les cinq dernières années, il y a eu une moyenne de trois jours de neige. Il gèle fréquemment la nuit. Dans l'hiver de 1879-80, l'Arno a gelé transversalement. Novembre et Décembre peuvent être désignés comme la saison de la pluie. Mais, il pleut rarement plusieurs heures de suite, comme en Angleterre; aussi, y a-t-il très-peu de jours, s'il y en a, pendant lesquels il ne soit pas possible de prendre de l'exercice hors de chez soi.

Les rues de Florence étant pavées avec des dalles bien polies, sont très vite sèches après la pluie. En Novembre, l'an dernier, bien qu'il ait plu quinze jours, le nombre total des heures de pluie n'a cependant été que de quarante-six, c'est-à-dire de trois heures par jour. (Tableau n. 4). Le nombre des journées brillantes de soleil se trouve dans le tableau n. 3. Pendant les premiers quatre mois de l'année dernière, le soleil a brillé 115 jours, c'est-à-dire qu'il n'y a eu que cinq jours pendant lesquels il ne s'est absolument pas montré. Cette année, pendant la même période, il a brillé 96 jours. En 1879-80, pendant les 181 jours des six mois complets de l'hiver, il y a eu 148 jours de soleil. Cette grande abondance de soleil ainsi que l'habituelle sécheresse de la température durant l'année entière, procurent d'excellentes et nombreuses occasions d'exercice en plein air.

La promenade à la mode, dans Florence, pendant le froid hivernal, est la rive droite de l'Arno, le long des Cascines. La route est absolument garantie du vent du nord par une haute haie de chênaie toujours verte, et, comme elle est en même temps entièrement exposée au soleil, on y jouit d'un air chaud et agréable, même quand il y a de la neige sur le gazon.

De toutes ces observations, il résulte que Florence n'a pas un climat favorable aux personnes atteintes d'une maladie pulmonaire, du moins avant le 1er Avril et après le 1er Novembre. Quant aux personnes souffrantes d'une trop grande contention d'esprit ou fati-

guées de la vie des grandes villes, elles y trouvent un climat vraiment propice, et il en est de même pour les personnes affaiblies par un séjour prolongé dans les pays trop chauds.

Le nombre des visiteurs de la Cité des Fleurs a augmenté, ces années dernières; plusieurs maisons de la cité et de ses environs ont été achetées par des étrangers. Il y a, maintenant, un grand nombre de pensions où la vie ne coûte que de sept à dix francs par jour. Enfin, grâce à la municipalité, une eau potable d'excellente qualité abonde presque partout et surtout dans les hôtels et les pensions.

G. Dods, M. D.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

. . . J'y gagne cependant de pouvoir applaudir, en connaissance de cause, à l'idée qui vous a inspiré cette intéressante publication. Je comprends toute l'utilité dont elle peut être pour mettre en communication intellectuelle le public éclairé des divers pays d'Europe, et faire cesser bien des malentendus qui règnent encore et troublent souvent la bonne harmonie des relations internationales, malgré la fréquence et la rapidité des communications matérielles. Veuillez croire à tout mon désir de vous seconder.

Duc de Broglie.

Cette revue, unique dans son genre, va être couronnée, je n'en doute pas, d'un succès immense.

Stokholm, 5 janvier. Emelye Flygare Carlén.

J'ai été fort satisfait du premier numéro qui me paraît solide et varié.

Paul Janet.

Certamente la impresa della *Rivista Internazionale* risveglia il più simpatico sentimento fra gli amici del vostro nobile paese, al quale incombe specialmente il dovere di coltivare il genio dell'internazionalità. Dopo i miracoli della nazionalità compiuti in Italia, speriamo che la *magna parens virûm*, *saturnia tellus* riprenderà il suo posto naturale fra i paesi chiamati dalla provvidenza ad insegnare la dottrina della giustizia internazionale.

Monaco di Baviera, 3 novembre.

Fr. von Holtzendorff.

Der Plan Ihres neuen Unternehmens hat mich durch seine Grossartigkeit überrascht; undsicherlich, wenn es Ihnen gelingt, das Programm zur Ausführung zu bringen, dann wird die *Revue Internationale* in der periodischen Literatur der Gegenwart eine Epoche bezeichnen.

Berlin, 1 november. Julius Rodenberg
Directeur de la *Deutsche Rundschau*.

I think your idea of *Revue Internationale* is zeitgemass and I hope it may be successful.

Oxford, 4 novembre. F. Max Muller.

Faccio voti che l'impresa trovi quella riuscita che, al parer mio, le assicura il nome De Gubernatis.

Monaco. Ferd. Gregorovius.

Glückauf zu Ihren neuen grossen Unternehmen!

München, 22 XII 83. Paul Heyse.

J'ai reçu le 1.er numéro de la *Revue* et je vous envoie, avec mes remerciements, mes félicitations sincères et chaleureuses. Il me semble très rempli et il contient des articles d'un haut intérêt.

Leyde, 26. C. P. Tiele.

J'ai vu avec joie que Vous entreprenez la publication de la *Revue Internationale*. Elle excite mon plus grand intérêt, et je suis convaincu qu'elle sera accueillie avec bonheur par tous les hommes intelligents.

Berlin, le 25 Décembre. A. R. Rangabé.

Ihre *Revue Internationale* ist in meinen Händen, und mit ausserordentlicher Genugthuung habe ich Ihre Einleitung gelesen. Ich beeile mich, Ihnen meine ganze Bewunderung für die Grösse Ihres Geistes und die Wärme Ihres echt menschlichen Herzschlages auszudrücken, und wünsche an diesem letzen Tage des Jahres Ihnen und Ihrem neuen Unternehmen viel Glück und Segen für das neue Jahr.

Potsdam, 31 décembre. Gerhard von Amyntor.

J'applaudis cordialement à votre projet et aux sentiments généreux qui vous l'ont suggéré.

Paris, 30 octobre. G. de Molinari.

Comprehendo o valor sociologico de uma tal empreza, e aceitando o pensamento de Comte, de que a sociedade humana, a pezar dos seus altos progressos intellectuaes e industriaes, terá sempre como base preponderante do seu accordo e portanto da sua ordem, uma synthese directiva.

Lisboa, 6 novembre. Teofilo Braga
Prof. à l'Université de Lisbonne.

Comptez sur moi, Monsieur, dans ce pays; je ferai tout mon possible en faveur de votre journal, entreprise qui est d'un idéal très civilisateur. Je lui désire de tout mon cœur la réussite qu'elle mérite.

Lisbonne, 26 novembre. Reis Damaso.

Je félicite M. De Gubernatis à qui nous ne pouvons que savoir gré d'avoir choisi notre langue pour se faire lire et goûter non seulement de l'Italie, mais de l'Europe et du monde entier.

E. Poujade.

Vor allem wünsche ich Ihnen zu Ihrer neuen Unternehmung, der so viel versprechenden *Revue Internationale* alles Glück und Gedeihen! Es freut mich herzlich, dass sie darin auch uns Böhmen Ihre freundliche Aufmerksamkeit widmen wollen.

Prague 21 novembre V. Vlcek
Directeur de l' *Osveta*.

Al recibir su *Revista*, he recibido con ella una de las mayores satisfacciones de mi vida y hele consagrado cuantos minutos de solaz me dejaban mis multiples ocupaciones. Deseo colaborar en ella; mas yo no soy polyglota como V., como lo era mi llorado y querido amigo Ferrari, como lo son a la verdad tantos italianos ilustres, quienes asi escriben la propria como las extrañas lenguas. Io podria mandarle algun estudio en castellano con tal que V., se decidiese a verterlo alli al frances por medio de algun colaborador que supiese nuestra lengua.

Emilio Castelar.

Ho veduto nell'*Athenaeum* la prossima pubblicazione di un nuovo giornale con la di lei direzione, e mi rallegro all'idea che, per compiere quest'opera di tanta necessità, ma di tanto lavoro, hanno chiamato il più degno ed il più veramente competente di tutti gli autori contemporanei. Permettete dunque di darvi la buona venuta e di manifestarvi tutta la sodisfazione che provo nel vedervi finalmente realizzare uno dei miei più vivi desiderii.

London, 29 novembre. Charles Simond.

Pour ce qui regarde votre journal, mon humble avis est qu'il réalise on ne peut mieux tout ce qu'on avait le droit d'attendre de l'illustration de son savant directeur.

Lisbonne, le 30 déc. 83. Francisco Gomes de Amorin.

Nous sommes enchantées de votre splendide idée, qui nous intéresse énormément.

Budapest, 22 novembre. Janka et St. Wohl.

Je salue avec enthousiasme votre idée de publier une *Revue Internationale*. Elle est grande et mérite d'être accueillie favorablement par les personnes qui comprennent l'internationalisme de la même manière que vous.

Gara-Mircesti, 6 novembre. V. Alecsandri.

Personne ne pouvait mieux que vous grouper et inspirer une phalange de littérateurs, dans le but de fonder une *Revue Internationale* dans la capitale intellectuelle de la Péninsule.

M. Obédénare
Chargé d'affaires de la Roumanie à Rome.

Je tiens à vous complimenter pour l'idée et la forme de ce Recueil qui me paraît composé d'une façon très-intelligente et très-pratique; un bon point aussi pour la couverture bleu-perle, nuance exquise. Espérons que vous aurez la gloire de réussir à secouer l'indifférence de mes chers compatriotes pour tout ce qui dépasse la Bastille et les Batignolles. Ce serait un beau succès, et méritoire!

Paris. Daniel Darc.

Vous m'annoncez une nouvelle qui sera reçue avec enthousiasme par tous les amis des sciences, des lettres et des arts, la création d'une *Revue Internationale* dans laquelle seront insérés les ouvrages des penseurs latino-américains et où l'on fera des études critiques et biographiques sur les auteurs. Cette *Revue*, embrassant un Programme aussi vaste que celui que vous avez eu la bonté de me communiquer, sera d'un grand bien pour tous ses lecteurs, d'une grande utilité pour nos Républiques, que, Dieu merci, on considère déjà comme faisant partie du concert des Nations civilisées. Avec beaucoup de raison et rendant un tribut à la justice, Vous avez eu la pensée de vous occuper de la bibliographie latino-américaine et de faire connaître les ouvrages des savants et des littérateurs de cette partie du monde. Je suis sûr que vous serez soutenu, comme cela doit être, par les hommes patriotes et éminents d'au-delà des mers, qui savent apprécier les efforts de ceux qui s'occupent avec bienveillance de tout ce qui se rapporte à ces jeunes États.... Que Dieu nous préserve des guerres internationales!

Paris, le 9 novembre J. M. Torres Caicedo
Ministre du Salvador à Paris.

La sua forza espansiva ed i numerosi aiuti le promettono quella prosperità dell'opera sua che cordialmente le augura, come ogni altro bene il suo

Jac. Molleschott.

I am deeply interested in your new under taking, *The International Review*.

Calcutta. Rajah Surindro Mohun Tagore.

Stupii iu gioventù al comparire della *Storia Universale* del Cantù, e, vecchio, mi è nuova ragione di stupore la *Revue Internationale* iniziata dalla S. V., la quale, a giudicarne dalla sua prima dispensa, certo non cadrà. Quanti sono fra noi che posseggono la lingua francese, e chi mai la ignora oggidì? Debbono acquistarla.

Genova. Giuseppe Gazzino.

Ich habe zwei Numniern Ihrer neuen *Revue Internationale* empfangen und bewundere die Energie und die Geschicklichkeit mit der Sie ausgezeichnete Schrifsteller aller Nationen um sich zu vereinigen wissen. Ich wünsche Ihnen den besten Erfolg.

Ad. Holm.

Livraison du 25 Février 1884

SOMMAIRE:

UN CAS, nouvelle russe. (Comte **Léon Tolstoï**, l'auteur de la *Guerre et la Paix*).

IVAN TOURGUÉNEFF ET LES RÉVOLUTIONNAIRES RUSSES. (**Mikhail Achkinasi**).

LE COMTE SZÉCSÉNYI. (**Stéphanie Wohl**).

UNE FEMME EST MORTE. (Comte **Géza Zichy**).

L'ÉPIGRAMME. Roman traduit de l'allemand. Suite. (**Gottfried Keller**).

LES FAVORIS DE LA MAISON DE SAVOYE. (**Charles Buet**).

EUGÈNE ROUHER. (**Amédée Roux**).

A TRAVERS LES ROMANS. (**Thomas Emery**).

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER: Lettre de Paris (*A. Hustin*): Lettre de Leyde (*Bijvanck*); Lettre de Genève (*Auguste Blondel*); Lettre de Saint Pétersbourg (*Lector*); Lettre de Bombay (*José Gerson da Cunha*); Lettre d'Honolulu (*Irinicos*).

BULLETIN DES LIVRES.

NOTICE SCIENTIFIQUE. *L'hiver à Florence.* (**G. Dods**).

NOUVELLES PUBLICATIONS.

Dans les prochaines livraisons, entr'autres articles, nous donnerons une *Nouvelle* inédite de Paul Heyse, le célèbre romancier allemand, — les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française, — un article de Mlle Zimmern sur *Le Romancier américain W. D. Howells*, — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXe siècle*, — un *Choix de traductions des poëtes lyriques de la Bohème*, — *L'Avenir de l'Égypte*, par M. Ewald Paul, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasis, — un *Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paolo Fambri, — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — une étude sur *Madame Ackermann*, par Camille Selden, l'auteur du charmant livre: *Les Derniers jours de Henri Heine*, — une étude historique de M. le docteur Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt*, l'Alcibiade de la Suède, — *Une nouvelle école de critique littéraire: Georges Brandes*, par Charles Simond, — *Michelotto*, tiré du journal d'un maître d'école, par H. Sienkiewicz, traduit du polonais, — *Le spiritualisme et la science*, par M. le Prof. F. Delpino, — *Le Culte du Dante*, par Angelo de Gubernatis, — *Le Journal inédit de Crimée*, par M. le général Alexandre De Saint-Pierre, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markewic, — *Un Épisode de l'occupation russe à Andrinople* (1877-1878), par Wanda, pseudonyme d'un écrivain polonais bien connu, — *La Miséricorde de Florence*, par Mlle Ada Bakounine, — *Le secret du maréchal Bazaine*, par M. Amédée Roux, — *Le Panslavisme*, par le prof. Lamanski, — *L'Autriche-Hongrie, la Russie et la question Slave*, par A. Károly, — *Le culte populaire des animaux*, par Mme la princesse Dora D'Istria.

Enfin, nous avons le bonheur d'annoncer à nos lecteurs que la grande romancière suédoise Mme Emilie Flygare Carlèn a mis à la disposition de la *Revue Internationale* le manuscrit de sa dernière nouvelle que M. Granlund a pris soin de traduire pour nous du suédois.

Florence, Imprimerie Pellas, Rue Jacopo da Diacceto, 10.

REVUE
INTERNATIONALE

PARAISSANT

LE 10 ET LE 25 DE CHAQUE MOIS À FLORENCE

SOUS LA DIRECTION

DE M. ANGELO DE GUBERNATIS

Première Année

TOME PREMIER — VIme LIVRAISON

10 Mars 1884

FLORENCE

BUREAU DE RÉDACTION: *Villino Vidyâ, Viale Principe Eugenio*

BUREAU D'ADMINISTRATION: *Via della Mattonaia, 24bis*

Prix des Abonnements		Trois mois	Six mois	Un an
	Pour l'Italie	12 francs	22 francs	40 francs
	Pour l'Étranger	14 francs	25 francs	45 francs
	En dehors de l'Union postale	16 francs	28 francs	52 francs

On s'abonne à Florence au Bureau d'Administration.

Agents généraux de la *Revue* à l'étranger: pour l'***Allemagne,*** la ***Scandinavie*** et les ***Provinces Allemandes de la Russie*** ULRICO HOEPLI, Libraire à Milan; pour la ***Grande Bretagne,*** l'***Amérique du Nord*** et l'***Asie,*** à l'exception des Indes Néerlandaises, NICHOLAS TRÜBNER, Libraire à Londres (Ludgate Hill); pour la ***Hollande*** et les ***Indes Néerlandaises,*** VAN DOESBURGH, Libraire à Leyde.

Agents spéciaux: pour ***Paris,*** librairie Pedone-Lauriel; pour la ***Belgique,*** librairie Muquardt à Bruxelles; pour la ***Hongrie,*** librairie Charles Grill à Budapest; pour la ***Grèce,*** librairie Wilberg et Prof. Antonio Frabasile à Athènes (Bureau de la *Rassegna Ellenica*); pour la ***République Argentine,*** librairie Espiasse à Buenos-Ayres; pour l'***Uruguay,*** librairie A. Radici, à Montevideo.

Extraits de lettres privées, à propos de la *Revue Internationale.*

. . . . . il più schietto augurio che alla *Revue Internationale* da Lei vagheggiata, anzi ormai creata, arridano propizie le sorti. Non può fallire opera ispirata da nobile sentimento e affidata a forte animo, che in sè raccoglie viva fiamma d'ingegno, ampio tesoro di coltura e sopratutto la forza di una fede incrollabile.

Roma, 19 novembre. P. S. MANCINI

Sempre più attonito io rimango della sua spettacolosa operosità. Certo niun altro che Lei poteva ideare questa collaborazione universale. Gliene auguro felice riuscita.

CESARE CANTÙ.

Ella intraprende un'opera altrettanto difficile quanto bella. Ed io sarei ben contento di collaborarvi....

MARCO MINGHETTI.

È veramente eroica l'impresa del vostro nuovo periodico *Revue Internationale* e voglio sperare che la vostra salute corrisponda al vigore dell'animo e dell'ingegno, sempre risoluto e pronto all'ardue e nobili fatiche.

GIAMBATTISTA GIULIANI.

La sua *Revue* potrà contribuire poderosamente, non soltanto a fare conoscere un pò meglio all'Italia le condizioni di molti paesi stranieri, ma anche a togliere agli stranieri certe idee tradizionali che ancora conservano sul nostro conto. ARISTIDE GABELLI.

Auguro alla Nuova Rivista buona fortuna. È una impresa ardua assai che può riuscire se fino dai primi numeri arriverete a darle un carattere determinato e serio. In quello che potrò aiuterò la vostra impresa.

PASQUALE VILLARI.

Il vostro progetto mi par buono; e non metterei pegno che riuscirà, ma può riuscire.

RUGGIERO BONGHI.

Dal *Manifesto* giudico l'intento nobilissimo, nè dubito punto che questo, sotto la sua direzione, sarà degnamente raggiunto. C. M. CURCI, Sac.

Ho ricevuto la sua *Rivista* e con Lei mi congratulo. Esce armata e potente dalla testa di Giove, come novella Minerva; bene ripromette per l'avvenire e terrà la sua promessa.

ONORATO CAETANI, Duca di Sermoneta.

Je souhaite les plus grands succés à la *Revue Internationale*. Votre direction est une précieuse garantie. Je ne connais encore que la première livraison et elle m'a très vivement intéressé.

ED. CHARTON sénateur.

L'impresa della *Revue Internationale* è grandiosa e degna della vostra mente e del vostro illuminato cosmopolitismo.

Barone ANTONIO MANNO.

Votre idée est excellente; je lui souhaite le succès qu'elle mérite.

Votre zèle, votre ardeur, votre foi transporteraient les montagnes. Vous avez la chaleur d'âme et la largeur de vues qui créent et animent ces grands organes de la vie européenne. Florence et l'Italie sont parfaitement placées pour être le point d'émission d'une telle action centrale de pacifique propagande.

Je ne peux qu'applaudir du rivage à ce hardi lancement d'une œuvre nouvelle; mais j'applaudis de bien bon cœur.

Paris, 4 novembre 1883. ERNEST RENAN.

Je vous remercie d'avoir pensé à moi pour l'œuvre nouvelle, pour l'œuvre excellente que vous entreprenez; soyez persuadé qu'elle a toutes mes sympathies et que je ferai effort pour que ces sympathies ne restent point platoniques. Si l'on peut apprendre aux nations à s'aimer les unes les autres, au lieu de se haïr, à s'estimer pour leurs bonnes qualités, au lieu de se dénigrer pour leurs défauts, si on désarme la guerre et si l'on fortifie la paix, on aura bien mérité de l'humanité; réussir, serait un triomphe; l'essayer, est déjà une grande action; j'espère devenir votre collaborateur; en attendant je suis déjà votre abonné.

MAXIME DU CAMP.

. . . . . des vœux pour le succès d'une *Revue* où la France sera traitée avec justice, avec bienveillance, où l'on n'oubliera pas que nous sommes de votre race latine, et que le berceau de notre civilisation est à Rome.

J'attache un très grand prix au succès d'une *Revue*, qui associera des talents français aux talents italiens, et qui apprendra aux deux peuples à se mieux connaître et, je l'espère bien, à s'appuyer l'un sur l'autre . . . . .

JULES SIMON.

Berlin, 2 février 1884.

Je remercie pour l'envoi de la première livraison de la *Revue Internationale*, dont j'ai pris connaissance avec un intérêt spécial. En même temps, j'ai l'honneur de vous apprendre que j'ai abonné, à la Revue, la Bibliothèque de mon Ministère et signalé la *Revue Internationale* à la Direction des Bibliothèques qui se trouvent sous ma dépendance.

Le Ministre de l'Instruction publique du Royaume de Prusse.

GOSSLER.

L'idée d'une *Revue Internationale* développée dans les termes éloquents de votre projet est excellente. Trouvera-t-elle à Paris l'écho qu'elle est en droit d'attendre? J'espère, je le crois, et il serait temps que nous eussions l'esprit tendu vers les manifestations de littérature et d'art du dehors. Sous ce rapport, du moins, comme sous bien d'autres, nous avons fait beaucoup de progrès, mais le particularisme littéraire, si je puis le dire, est encore un péché national. La *Revue* venant de Florence devra pourtant intéresser et séduire.

Paris, 30 octobre. JULES CLARETIE.

Mes vœux les plus sincères pour le succès de votre *Revue*.

Paris. OCTAVE FEUILLET.

Votre œuvre nous est absolûment sympathique et elle mérite à tous égards de réussir.

Paris. EUGENE PLON.

Tout ce qui tend à rattacher les pays latins entre eux me plaît; tout ce qui tend à resserrer les liens de ces pays faits pour s'entendre, s'estimer et s'aimer, comme France et l'Italie, m'est infiniment agréable. Je sympathise donc de tout mon cœur avec votre œuvre, et je veux voir centupler mes forces pour les mettre au service de votre idée qui est grande et noble, puisque c'est œuvre de lumière, de paix et de fraternelle union.

Paris. ARISTIDE MARIE.

Votre œuvre d'une *Revue Internationale* est bien et de nulle contrée elle ne pouvait mieux prendre naissance que de la noble et charmante Florence, une des capitales idéales du royaume de l'esprit, entre Athènes et Rome. Votre programme est poétique, généreux et très élevé. Je ne m'en sépare qu'en un point; je ne vois pas encore guerre un fait exclusivement horrible. — En ce qui me concerne, dès que mes travaux actuels me laisseront un peu de loisir, et que je trouverai un sujet approprié, je serai très empressé d'accepter l'hospitalité littéraire que Vous m'offrez. —

Saint Tropez, 19 Xbre 1883. EMILE OLLIVIER.

. . . . j'en trouve l'idée heureuse et j'en crois le succès assuré. Je ne puis même qu'être charmé de voir que dans l'état précaire de nos relations entre Italiens et Français Vous ayez choisi notre langue pour effectuer votre rapprochement. C'est vous dire que, si je puis faire de la propagande, je m'y emploierai avec le plus grand plaisir.

Paris, 24 Décembre. F. PELLETAN.

Lei conosce i miei sentimenti. Amico dell'Italia sono amicissimo della *Revue Internationale*.

Paris, 24 Décembre 1883. A. MEZIERES.

Je reçois à l'instant vos 3 exemplaires. J'ai déjà parcouru et je suis enchanté. Ces correspondances me sont *indispensables* à tout lettré. Je prévois un vif succès.

Angoulême, 31 décembre 83. A. ARNAULT.

Ce magnifique Oratorio qui sert de prélude à la grande improvisation que je nommerai la confédération intellectuelle des nations, appelées à leur rédemption par la pacification seulement, cette introduction chantée par convertis et en fera d'autres. Plusieurs se sentiront ébranlés, sinon encore enrolés dans l'armée de la Paix. J'ai particulièrement joui, en respirant, une à une, ces brillantes fleurs empruntées à des sols divers, pour trouver dans cette gerbe d'épis d'or et d'argent une part d'honneur réservée à la chère France par sa sœur race latine. Malgré les troubles du moment et les nuages à l'horizon, je me plais à y voir un heureux présage.

Rome. Comtesse VALENTINE DE SERRE.

Je n'ai pas besoin de vous dire que je suis de cœur avec vous et que je fais des vœux fervents pour le succès de l'œuvre utile et généreuse que vous entreprenez. Dès que mes occupations me permettront d'écrire quelques pages dignes de la *Revue Internationale*, je me ferai plaisir de vous les envoyer.

Paris, 10 janvier. ANDRÉ THEURIET.

A NOS LECTEURS

Après cette sixième livraison, la *Revue Internationale* entrera avec confiance dans le second trimestre de son existence.

L'expérience de ces trois premiers mois nous a fait comprendre ce que le public éclairé, auquel nous nous adressons, attend de nos efforts; nous pouvons dire maintenant que nous sommes en communion d'idées et de sentiments avec nos lecteurs. Nous tâcherons donc de mériter de plus en plus l'intérêt qu'on nous témoigne, par les soins que nous donnerons à notre œuvre.

Chaque livraison contiendra, comme par le passé, des articles originaux sur des questions de science, d'art, d'histoire, de littérature et de politique. Et les hommes éminents de tous les pays, qui nous ont promis et dont nous avons promis le concours, continueront à nous honorer de leur précieuse collaboration. Il sera toujours fait une place convenable au roman dans les pages de la *Revue*, et, à côté du roman en cours de publication, nous donnerons, aussi souvent que possible, une nouvelle complète, originale ou traduite, de façon à ce que dans le courant de l'année tous les pays possèdant une littérature soient représentés dans la *Revue*, par quelque récit attrayant.

Nous donnerons aussi un plus grand développement à la critique des livres, ainsi qu'aux notices scientifiques et littéraires des differents pays; M. Thomas Emery, dont les analyses critiques sont si goûtées du public, continuera, chaque quinzaine, son excursion, tantôt à travers les romans, tantôt à travers

des livres de choix; pour les pays éloignés, dont le mouvement intellectuel est moins connu, en raison des distances et de la langue, nous aurons, comme par le passé, nos correspondants spéciaux, chargés de représenter les minorités dans l'œuvre internationale. En un mot, nous n'épargnerons aucun effort d'aucun genre pour rendre la *Revue* de plus en plus digne des nobles et chaleureux encouragements qui l'ont accompagnée à ses débuts. Nous espérons, de la sorte, mériter la bienveillance dont on nous a honorés jusqu'ici; et nous tiendrons toujours haut notre drapeau idéal, afin que l'on puisse le reconnaître de loin, et s'y rallier.

Notre marche est laborieuse; mais nous sommes trempés pour le travail, et nous rassemblerons toutes nos forces pour atteindre le but élevé qui nous a séduits, et qui nous soutient. Les personnes qui nous ont fait l'honneur de prendre passage sur notre navire, dans l'espoir que nous ferions voile vers un port de lumière, ne seront point trahies dans leur confiance. Nous l'espérons du moins; nous le souhaitons vivement, et nous travaillerons sans cesse à perfectionner notre œuvre, pour qu'elle soit toujours plus digne des sympathies qu'elle a déjà éveillées. Nous espérons aussi que ces mêmes sympathies deviendront de plus en plus efficaces et actives; et que, dans tous les pays où il ira frapper, on fera à ce messager de lumière, à ce pèlerin de paix un accueil hospitalier.

LE DIRECTEUR.

LE PANSLAVISME

Pendant ces vingt dernières années, le spectre du panslavisme et le conflit gréco-bulgare ont été utilisés pour intimider les Grecs et relâcher le lien historique qui les unit aux Russes. Une vive irritation s'est manifestée dans la littérature et dans la presse du jour, remplie parfois d'injures et de sentiments haineux ; mais les sympathies populaires formées par les siècles reposent profondément au sein des masses et ne varient pas au vent des gazettiers et des partis politiques, toujours ondoyants et divers.

En écrivant ces lignes, j'évoque avec un sentiment d'intime consolation les souvenirs de mon séjour et de mon voyage en Grèce, en 1864 ; ayant reçu dans les diverses localités de la Morée des nombreuses marques d'affection, uniquement grâce à ma qualité de Russe. Tout Grec consciencieux et raisonnable comprend très-bien que les Russes ne peuvent acquiescer à l'hellénisation des Bulgares, leurs frères de race et de religion. Mais il ne s'ensuit pas que nous devions à chaque altercation entre Grecs et Bulgares prendre toujours et partout parti pour ces derniers.

Il est temps que les classes éclairées de la Grèce, avec la pénétration d'esprit qui leur est propre, examinent ces aspirations slaves qu'on est convenu d'appeler panslavisme. Ils verront que tout ce qu'il contient de sensé et de pratique est en grande partie le résultat de l'influence séculaire des Grecs sur les Slaves et de l'éducation que leur ont donnée l'Eglise et l'Empire d'Orient, gardé en général, assez dignement par les Grecs,

jusqu'au dernier Comnène. Mais depuis la prise de Constantinople par les Latins et jusqu'à la prise de cette même ville par les Turcs, les Grecs ont fait preuve de faiblesse dans tout ce qui tendait à conserver leur hégémonie dans l'Orient chrétien et à préserver l'Empire, ou la Confédération qui devait servir de sauvegarde à la liberté et à l'indépendance de la Chrétienté orientale, des atteintes du monde latino-germanique.

Ce panslavisme raisonnable et modéré regarde avec estime et sympathie toutes les justes et nobles aspirations de la nationalité grecque. Les Russes, auxquels on fait un reproche de ce panslavisme, croient même que les liens religieux, sociaux et historiques l'emporteront sur les liens de race et qu'en maintes circonstances et sous nombre de rapports, les intérêts et les aspirations des Roumains et des Grecs, nos coréligionnaires, tiennent plus à cœur à la Russie que les intérêts et les aspirations des Polonais, des Bohêmes ou des Croates, qui sont en général si fiers et si satisfaits de se trouver au service de l'Occident, sous l'égide de Rome.

Puisque nous sommes sur ce chapitre, pour éviter tout malentendu, exposons ici avec une entière franchise les divergences essentielles qui séparent les Russes des Polonais, des Bohêmes et des Croates, malgré la sympathie que nous inspire la communauté de race.

Par rapport aux Polonais, nous sommes en général les amis sincères de la Pologne ethnographique et les ennemis décisifs de la Pologne historique, parceque celle-ci est une pure négation de notre unité nationale. Par rapport à la Pologne russe, appelée chez les Polonais *Kongresówka*, ce serait, selon notre humble avis, une faute inexcusable de la politique russe de dévier des bases principales du programme de Nicolas Milutine et de revenir au projet du marquis Wielopolski, ou à quelque chose d'analogue. Par conséquent, nous ne conseillerions jamais au gouvernement russe de fermer, en Pologne, l'école russe secondaire et supérieure, et d'introduire de nouveau la langue polonaise dans l'administration et les tribunaux. La Russie n'est pas l'Autriche, qui est presque toute composée de plusieurs différentes Polognes, qui n'a aucune unité nationale et dont l'élément dominant est en minorité considérable. Nous ne désirons, cependant, aucune espèce de restriction dans l'usage de la lan-

gue polonaise dans les églises, les théatres, la presse et la littérature, en un mot, dans toutes les manifestations de la vie sociale. Au contraire, nous souhaitons de grand cœur toute la liberté et toute la prospérité possibles à la littérature et à la nationalité polonaises. Dans la Pologne, en deçà de la Vistule, la proportion de la population d'origine russe et lithuanienne est trop considérable pour que l'emploi obligatoire de la langue polonaise dans l'instruction publique, l'administration et les tribunaux ne soit pas un non sens et une injustice flagrante. La Pologne d'au-delà de ce fleuve est habitée par une telle quantité de Juifs et d'Allemands qu'il serait absurde de la part de l'Etat russe de faire poloniser à ses dépens ces nombreux sujets et colons de l'Empire, qui ne sont nullement d'origine polonaise et qui ont tout intérêt à la connaissance approfondie de la langue de l'Etat.

Nous éprouvons une vive joie à voir la prospérité économique croissante de la Pologne russe, où l'on ne peut nier l'action bienfaisante des lois organiques de 1864, relatives à la population rurale. Nous désirerions sincèrement les mêmes avantages aux Polonais de l'autre côté de la frontière, s'ils devaient ne pas les posséder. Nous suivons toujours avec sollicitude les progrès de la littérature polonaise, soit qu'ils se manifestent à Varsovie, à Cracovie ou à Posen, ainsi que la régénération de la nationalité polonaise en Silésie. Mais nous protestons énergiquement contre la ligne de conduite suivie aujourd'hui par les Polonais dans la Gallicie de l'Est, et nous nous en affligeons. Car nous y voyons la preuve qu'ils sont restés malheureusement les mêmes, qu'ils n'ont rien appris et rien oublié. De cette manière d'agir des Polonais envers la nationalité russe en Gallicie, on ne peut attendre que du dommage et des suites fâcheuses pour les Polonais eux-mêmes.

Selon notre point de vue, tout personnel et purement académique, le rêve d'une réunion de Varsovie à Cracovie n'est pas absolument irréalisable, si la réunion de Lemberg à Kiew, attaché à la Russie par des liens indissolubles, pouvait un jour se vérifier. C'est alors que nos Polonais, séparés de nous par les frontières et le cordon douanier, pourraient, de plein droit, développer leur nationalité et imprimer un caractère officiel à leur langue dans toutes les sphères. Mais franchement, à moins que la Prusse n'y consente de son propre gré, ce qui est peu

probable, la réunion des Polonais de Varsovie et de Cracovie avec leurs frères de Posen, nous semble impossible. Aucun Russe sensé ne se décidera jamais à conseiller à sa patrie d'entrer en collision avec l'Allemagne, au sujet de la Pologne prussienne, dont la germanisation est si avancée.

Pour en venir aux Tchèques, il n'y a pas de doute que toutes nos sympathies ne soient acquises à leurs opiniâtres efforts pour ressusciter leur nationalité et se remettre à marcher en avant. Mais nous ne dissimulerons pas que, dans leur politique nationale, il y a certains traits, avec lesquels nous autres Russes ne pouvons jamais sympathiser, et dans leurs projets d'avenir, certaines idées, dont la réalisation nous paraît tout-à-fait impraticable, si éloigné que puisse être cet avenir. Il nous coûte d'assister au spectacle de l'influence croissante du contingent ultramontain le plus foncé, au sein des Vieux-Tchèques. Il écarte de plus en plus la Bohême du monde slave et la rejette dans le courant bourbeux, dans lequel elle a failli se noyer en 1620, et dont elle a commencé heureusement à se dégager sous Joseph II, grâce au nouveau souffle de liberté et au noble esprit des meilleurs de ses enfants. Sans éprouver aucun sentiment d'éloignement pour le parti national tchèque, il nous semble que les Vieux-Tchèques aussi bien que les Jeunes-Tchèques en appellent beaucoup trop au droit historique du Royaume de Bohême. Ce recours au droit historique nous paraît une arme à double tranchant, puisque les réminiscences historiques de ce genre représentent la Bohême comme partie intégrante de l'Empire d'Allemagne. Tandis qu'en s'appuyant solidement sur le droit de nationalité, si les Tchèques agissent équitablement à l'égard de la Bohême septentrionale, devenue, il faut le reconnaître, irrévocablement allemande, ils acquièrent, devant le monde, le droit de voir et de rendre slave le reste de leur pays. Peut-on sérieusement croire qu'un million et plus d'Allemands de la Bohême, limitrophes du puissant Empire, pourront un instant se laisser séduire par l'ombre d'un Royaume, évoqué par un sentiment patriotique quelque peu archaïque ?

Quant aux Croates, ils possèdent toute notre amitié et notre estime dans leurs luttes pour leur nationalité contre les éléments magyare, allemand et italien, en Hongrie, en Croatie, en Istrie et en Dalmatie, ainsi que pour la laborieuse activité lit-

téraire et scientifique, déployée à Agram, surtout pendant ces vingt dernières années; la culture slave et la science en général leur en garderont une profonde gratitude. Mais nous sommes affligés de leurs rapports avec les Serbes, en Croatie, en Dalmatie, en Bosnie et en Herzégovine. Les patriotes croates, exaltés par leurs rêves et l'ambition d'agrandir l'héritage de la couronne imaginaire de *Zvonimir*, prêtent leur regrettable appui aux déloyales et stériles tentatives d'arracher la brave population serbe de la Bosnie et de l'Herzégovine à son ancienne église et à ses centres nationaux. Ils se rendent ainsi les instruments des ennemis de leur race et de l'avenir de leur propre nationalité.

En général, ce panslavisme autrichien, qui rêve, conformément au malheureux aphorisme de Fr. Palacky, de faire de l'Autriche une prétendue digue, contre l'Allemagne d'une part, et contre la Russie de l'autre, n'est qu'une création artificielle, inorganique, et qui n'a ni raison d'être, ni avenir. Mais dans les mains de Rome et des Habsbourg il devient un instrument puissant, surtout lorsqu'il est manié à temps et avec savoir-faire. On le soigne lorsqu'on n'en n'est pas gêné, onle choie quand on en a besoin, et on l'aiguise, à l'occasion, contre la Russie et contre l'Allemagne. L'équité exige d'ajouter que, de tous les Slaves de l'Autriche, il n'y a que les Polonais de la Gallicie, et non de la Silésie, et encore n'est-ce pas le peuple, mais les classes dominantes de la noblesse et du clergé, qui seraient presque toujours disposées à se ruer, dans une croisade, contre la Russie, sous la bannière de la Papauté et des Habsbourg. Mais des millions de Tchèques,de Slovènes et de Croates, sans parler des autres Slaves austro-hongrois, ne nourrissent ni antipathie, ni haine contre la Russie, et souhaitent d'autant moins une lutte ouverte et acharnée de leur Empire allemand contre l'Empire russe. Au contraire, ils pensent naïvement à concilier leur sentiment slave avec leur loyauté envers leur *Gesammtvaterland;* et, dans leurs journaux, ainsi que dans leurs entretiens intimes, on voit qu'ils songent à une alliance active de l'Autriche-Hongrie avec la Russie d'une part et la France de l'autre. Les Polonais condamnent toujours avec rigueur cette inclination vers Moscou, chez leurs confrères slaves; mais sans cesser de crier et de s'échauffer contre les Moscovites, après mûre réflexion, ils se-

raient, semble-t-il, prêts à renoncer à la tentative de réaliser leur idée fixe, avec le secours de l'Autriche-Hongrie. Et cela se comprend. La population rurale de la Gallicie de l'Ouest n'est pas sans connaître la situation des paysans polonais dans la Pologne russe et ne ressent aucune inimitié contre les Moscovites et leur Tsar ; elle ne s'enthousiasme guère non plus, à l'exemple des classes intelligentes, ni pour la Constitution du 3 mai, ni pour le siècle d'or des Sigismonds, ni pour les anciennes limites qui allaient d'une mer à l'autre. Aux yeux de ces classes, l'indifférence du peuple pour toutes ces paroles magiques n'a probablement pas grande importance. Mais ce qui doit en avoir, c'est que, pendant la campagne de Crimée et peu après la paix de Villafranca (en 1862-1863), alors qu'en France régnait Louis Napoléon, l'Autriche a couvé le projet d'arracher le Royaume de Pologne à la Russie. Aujourd'hui ni la France, ni même l'Italie et l'Espagne, ces nouveaux alliés de l'Autriche, ne pourront guère lui être utiles dans cette affaire. Il ne lui resterait plus qu'à compter sur sa principale amie et alliée, l'Allemagne ; mais, en 1854, monsieur de Bismark alors ambassadeur de Prusse à Francfort, jugeait plus utile, si la Pologne devait être enlevée à la Russie, de l'annexer simplement à la Prusse.[1] Il est permis de douter que, devenu prince et chancelier de l'Empire d'Allemagne, il se soit soucié davantage du profit de l'Autriche, ou de celui des Polonais. Tout récemment encore, le vieil adversaire de l'unité allemande sous sa forme actuelle, M. Constantin Frantz, vient de remettre au jour son idée favorite, consistant en une manière facile et pas chère de diminuer un peu la Russie, en découpant Varsovie et Vilna pour la Prusse, et Kiew pour l'Autriche. Le noble publiciste espère même qu'il ne quittera pas ce monde avant d'avoir vu cet admirable projet réalisé.[2] Des combinaisons de ce genre sur l'avenir de la Pologne peuvent difficilement séduire même les Polonais de la Gallicie et ne sauraient

---

[1] Preussen im Bundestag 1851-1859. Documente d. k. Preuss. Bundestags-Gesandtschaft, herausgegeb. v. Dr. Ritt. v. Poschinger. Leipzig. 1882. Th. II, Ss. 51-52. 116-119.

[2] Weltpolitik unter besonderer Bezugnahme auf Deutschland. Chemnitz. 1882. Ss. 63-64.

contribuer qu'à opérer le rapprochement de ces derniers avec les autres Slaves d'Autriche, qui, d'aucune façon, ne veulent entendre parler d'une rupture avec la Russie.

Ce même panslavisme autrichien est bien plus puissant, dans les mains de Vienne et de Rome, comme instrument contre l'Allemagne protestante. Il faut reconnaître que, s'il y a quelque chose qui puisse réunir tout ce grand assemblage des petites nationalités slaves de l'Autriche-Hongrie et le pousser à agir à l'unisson, ce n'est que la vieille rancune contre l'Allemagne. Ce n'est pas un mystère que les autres populations de l'Empire des Habsbourg, les Allemands compris, si elles sont catholiques, n'aiment pas davantage les Allemands protestants du Nord; bien que peut-être l'antipathie soit moindre que chez les Slaves. En même temps, la grande masse de la population catholique de l'Empire protestant, dirigée par un parti aussi ben organisé que celui du centre, est unie par des fils solides, bien qu'invisibles, avec Innsbruck et Rome, et incline plutôt vers Vienne que vers Berlin. Mais ce n'est pas le seul parti du centre qui soupire après le régime antérieur à 1866; à lui viennent s'adjoindre les débris des anciens fédéralistes, les partisans des Etats petits et moyens, les adhérents de la Triade et, en général, le vieux parti de la Grande Allemagne. [1] Le parti républicain et le parti socialiste, gravitant vers la France républicaine, modérée ou révolutionnaire, n'éprouvent évidemment aucune sympathie pour

---

[1] Frantz, Const. Aufruf zur Begründ. einer Föderativ-Partei. München. 1875. « Der Föderalist ist weder conservativ, noch liberal, noch demokratisch u. s. w., sondern ist eben Föderalist, und, als solcher *sucht er die für die föderativen Zwecke brauchbaren Elemente auf, wo er sie findet. Die Aufgabe des Föderalismus ist so gross, dass sie die Mitwirkung der verschtedensten Elemente erfordert.* » (S. 1). « *In dem gegenwärtigen Reiche ist an eine föderative Entwicklung nicht zu denken.* Von vornherein durch Gewalt begründet, kann das Reich nichts anderes sein als eine Unificationsmaschinerie... » (S. 7). « Was soll jetzt noch fortbestehen, seit dem also dieser Stützpunkt des Conservatismus verschwunden, und das europäische Centralland vielmehr selbst zu einem Stützpunkt der Revolution geworden ist. Denn was bedeutet es sonst, wo die ältesten Dynastien vertrieben wurden und darunter zugleich die älteste europäische Dynastie. » (S. 24). Le but poursuivi par ce parti ne signifie que le retour au projet autrichien de la réorganisation de la Confédé-

Rome ou pour les Habsbourg, mais comme éléments antimonarchiques et subversifs ils peuvent être aisément entraînés dans la vaste ligue catholique des Guelfes contre les Gibelins modernes. Le parti des Guelfes, dans ces derniers temps, a partout essuyé des échecs sensibles, par suite de la chute de l'Empire français, de l'unification de l'Italie, avec Rome pour capitale, et de la fondation de l'Empire protestant. L'ultramontanisme en Italie et en Espagne aussi bien qu'en Allemagne, ne ferait pas fi d'un compromis avec le parti républicain et le parti socialiste, afin de porter un coup en commun au régime gibelin, aujourd'hui victorieux dans ces trois pays. Tout ce qui en Europe rêve de revanche, de rétablissement d'équilibre compromis par les traités de Prague et de Francfort, suit avec impatience et attend avec fièvre, la consolidation de cette grande ligue souterraine des Guelfes. Mais la puissante organisation militaire de l'Allemagne, ses immenses moyens de défense et d'attaque, l'activité colossale de l'homme de génie qui tien le gouvernail forcent cette ligue à temporiser et à différer les coups qu'elle trame contre l'Empire ressuscité des Hohenstaufen.

Tel est l'antagonisme qui divise la majeure partie de l'Europe, ou des pays romano-germaniques de l'Ancien-Monde. La haine réciproque est si profonde, les principes et les intérêts si divergents qu'il n'est pas possible de prévoir la réconciliation et la concorde entre les deux camps ennemis, sans une conflagration préalable et sans la défaite décisive de l'un des adversaires.

Le parti qui aujourd'hui a le dessous, mais qui est loin d'être vaincu, est celui qui souhaite le plus de remettre l'échéance de cette collision et qui se berce de l'espérance de jeter, d'abord, l'Allemagne belliqueuse sur la Russie. Que l'hérésie et le schisme s'entredévorent *ad majorem Dei gloriam*, que les deux monarchies les plus puissantes sur le continent s'affaiblissent et se ruinent au profit et à la gloire de la révolution démocratique et sociale ! Ce vœu commun est le point de contact des noirs et des rouges de toute l'Europe. Si heureuse que puisse être l'is-

---

ration germanique, qui a été présenté par le comte **Rechberg** en 1863. Ainsi la besogne imposée, en vue de diversion, dans la péninsule des Balkans, n'empêche nullement de pêcher en eau trouble et de manœuvrer en Allemagne.

sue de cette lutte pour les héritiers des Hohenstaufen, dans tous les cas, l'Empire protestant en sortirait pour longtemps affaibli, et économiquement et militairement épuisé. C'est alors que sonnerait l'heure de la revanche, où les Guelfes tomberaient sur l'édifice récemment construit, et commenceraient à le détruire à l'Ouest et au Midi, après lui avoir octroyé à l'Est un ennemi irréconciliable.

Tel est le sens et telle est la tâche de la collision qu'on attend, qu'on souhaite entre l'Allemagne et la Russie. Un des principaux rôles, dans ce travail préparatoire, appartient au panslavisme autrichien, en général, et, au premier chef, à nos frères Polonais, à titre de serviteurs dociles et d'instruments éprouvés de l'ultramontanisme.

En Russie, auprès des Russes libéraux, on appuie sur la communauté d'origine et de mission contre le germanisme envahissant; auprès des Russes conservateurs, on dépeint le caractère tutélaire de la Papauté comme l'unique refuge contre l'esprit révolutionnaire, en remémorant les beaux jours de la Sainte-Alliance et les principes salutaires du grand Metternich. En Allemagne, on insinue que la Pologne russe ne fait que rêver de l'arrivée des Allemands et qu'on les accueillera à bras ouverts, pour marcher ensemble contre l'ennemi commun de la civilisation.

Le panslavisme autrichien, chez les Tchèques et les Croates surtout, est profondément convaincu de l'imminence de la lutte du monde slave contre l'Empire d'Allemagne, et de la communauté d'intérêts des Latins et des Slaves. Sur ce chapitre la divergence des points de vue, entre le panslavisme autrichien et celui qu'on pourrait appeler russe, est radicale. Sans doute, si cette lutte devait surgir, la Russie l'accepterait, en répétant les paroles de Pierre le Grand au sujet de Charles XII, que Dieu est contre celui qui commence, et elle combattrait le germanisme protestant avec plus de foi, d'opiniâtreté, d'audace, et plus longtemps aussi que ne l'ont fait tous les Slaves occidentaux, dans leurs luttes désespérées contre l'Allemagne.

Nous ne croyons cependant pas que cette lutte présumée puisse germer dans le giron de l'avenir, ni qu'elle soit une nécessité de la prochaine histoire. La haine invétérée et la lutte acharnée des Slaves occidentaux contre le germanisme étaient avant tout un fruit de l'éducation historique, dont la Russie avec les au-

tres Slaves d'Orient, n'a pas subi, grâce au Dieu, l'influence. C'est le romanisme qui a servi, dans les pays slaves de l'Ouest, de principal guide au germanisme et qui a amené ces peuples à se faire vassaux ou sujets de l'Empire de Charlemagne et de ses successeurs. C'est lui qui par ses Jésuites énerva et démoralisa les Slovènes, les Croates et les Polonais... La Bohême, après la bataille de la Montagne-Blanche, faillit être anéantie... Bien que, dans ces derniers temps, la Papauté aît modifié ses allures vis-à-vis des Slaves occidentaux et qu'elle se donne aujourd'hui comme l'amie des Slaves, il n'y a pas de doute que, leur service achevé, Léon XIII ou ses successeurs ne les sacrifient à l'Allemagne des Habsbourg, comme Grégoire X a abandonné, au moment critique, le roi Othocar II, au profit de l'Empereur Rodolphe I.

Les rapports de la Russie, à l'égard de l'Allemagne, sont d'une tout autre nature. Conjointement avec les Grecs et autres chrétiens d'Orient, nous avons toujours professé un grand respect pour l'évêque ou le patriarche de Rome, tant qu'il n'a pas transgressé la loi fondamentale du Christianisme, qui a maintenu et maintient l'unité intérieure de l'Eglise, et tant qu'il ne s'est pas superbement proclamé Vicaire du Christ et Chef de l'Eglise. Nous n'avons jamais vu, dans le couronnement de Charles roi des Francs, qu'un acte d'usurpation d'un évêque, rebelle à son souverain légitime; ni, dans Charlemagne et ses successeurs, de véritables et légitimes héritiers de Constantin le Grand et de Justinien I; et cela pas plus aux temps où nous reconnaissions de droit les Empereurs et l'Empire à Constantinople que lorsque, après la chute de cette dernière ville, la Russie devint elle-même l'Empire. De fait nous avons reconnu l'Empire de Charlemagne, qu'il existât en France, ou bien en Allemagne, et nous avons toujours tâché de rester en bons termes avec lui et de lui rendre service, pourvu qu'il n'intervînt pas dans nos intérêts et ne fît point irruption dans notre sphère. S'il y a eu lutte, qu'elle ait fini sous Sébastopol, ou sur la Bérezina, ou à Paris, ni par ses dimensions, ni par ses résultats, le conflit ne peut être comparé à la lutte des Slaves occidentaux contre l'Empire des Francs, ou des Allemands. La Russie et l'Allemagne sont de trop proches voisins pour qu'il ne surgisse pas de temps en temps des malentendus, à la suite de rivalités industrielles et commerciales; mais ils ne

sauraient être de nature à provoquer une guerre d'extermination. Cela aurait été encore possible, si l'unité allemande s'était formée non par l'Empire protestant, mais par l'Empire catholique, c'est à dire non par les Hohenzollern, mais par les Habsbourg, qui se seraient donné pour tâche de faire de l'Allemagne une armée de la Papauté, dirigée contre le *schisme* gréco-slave et son principal représentant, la Russie. L'Empereur Frédéric II rechercha et trouva l'amitié de l'Empereur de Nicée, Jean Vatace ; et, sans la faiblesse d'alors de l'Empire d'Orient, qui ne put lui prêter aucun secours efficace, les destinées de l'Empire d'Allemagne et des Hohenstaufen auraient certainement été bien différentes. Nous ne pouvons attribuer une trop grande importance à ce qu'il est convenu d'appeler *Drang nach Osten*, et croire à une invasion progressive des masses allemandes dans les pays slaves ; nous pensons au contraire que, vu l'amoindrissement graduel de l'Europe, en présence de la croissance constante des autres parties du monde, profitant du développement de sa marine militaire et marchande, du courant naturel qu'a pris l'émigration nationale, l'Allemagne suivra l'exemple de l'Angleterre et de la France, et s'appliquera à fonder des colonies en Afrique et à fortifier l'élément allemand en Amérique, qui, s'il continue à progresser, parviendra à s'élever dans un demi siècle à une vingtaine de millions d'âmes et même davantage. Il est réservé, à la nationalité allemande en Amérique, une mission glorieuse : les Anglais se limitant à leurs colonies, la perspective du home-rule engageant les Irlandais à se rapatrier, il n'y a plus que les Allemands pour peupler et cultiver les vastes territoires en friche de l'Amérique du Nord.

De cette manière, la civilisation du Nouveau-Monde ne ferait que gagner, en n'étant plus représenté par la seule nationalité anglo-saxonne, et bénéficiant d'une autre race, aussi bien douée et possédant certaines qualités éminentes du génie germanique, qui manquent à la première. Là est le véritable champ, pour une propagation de la race allemande ; et non pas les pays slaves où, à chaque génération nouvelle, les colons allemand trouveraient des milliers d'obstacles et des chicanes journalières, qui leur rendraient la vie et le bien-être impossibles, et où la langue allemande devrait inévitablement rencontrer une rivale, de plus en plus heureuse, dans la langue russe, apparentée à tous les

idiomes parlés dans ces contrées, et si bien appropriée à devenir un jour la langue commune (ἡ κοινὴ διάλεκτος) de toute la race, sans supprimer cependant la culture littéraire des différents idiomes.

Quant à la lutte actuelle des Slaves occidentaux contre le germanisme, il faut convenir que, de la manière dont elle est menée par les Slaves, ils auront malheureusement toujours le dessous. C'est une erreur de croire que la culture allemande se répand mieux chez ces derniers par la contrainte. Quelle que soit l'organisation intérieure de l'Autriche, tant qu'elle aura une armée, un Reichsrath et d'autres institutions centrales, elle doit conserver une langue de l'État; les Slaves de cet Empire, si nombreux qu'ils soient, mais bornés à leurs idiomes et sans langue slave commune, ne pourront jamais se passer de la connaissance approfondie de la langue allemande, et de s'en servir comme de leur propre langue. Un ministre autrichien d'une capacité hors ligne, le baron de Bruck, disait fort justement que l'élément allemand, en Autriche, ne pouvait que gagner, en accordant le plus de liberté possible aux nationalités slaves et à leurs idiomes. En combattant le germanisme, les Slaves ne défendent souvent que le romanisme qui fut établi chez eux, à la suite de l'expulsion des disciples de Saint-Méthode et de la suppression du rite slave, et restauré, après les progrès rapides du Hussitisme et de la Réforme, par le fameux apostolat de Ferdinand II et des Jésuites. Dans ces deux cas, la victoire de Rome entraîna avec elle le triomphe du germanisme dans ces pays slaves. Les Slaves latins se meuvent ainsi dans un cercle vicieux, en oubliant toujours qu'il y a deux Allemagnes: protestante et catholique, et qu'en combattant la première, ils ne fortifient souvent que la seconde, dont ils sont les instruments dociles. Dans leur lutte nationale, les Slaves se servent d'armes inégales: ils engagent l'action, comme de petits peuples, contre une grande nation unifiée et qui a triomphé de cet état de particularisme où ces peuples se complaisent. Ils opposent, à une langue littéraire universelle, leurs idiomes, limités à leurs petits territoires ou au petit nombre de leurs habitants. Les Allemands n'auraient-ils pas réussi à imposer à Venise, après son annexion à l'Autriche, leur langue comme instrument d'une culture supérieure et comme organe officiel, si les Vénitiens

s'étaient limités à leur dialecte et avaient voulu ignorer l'idiome toscan ?

Si pessimiste que soit le point de vue sur la situation intérieure de la Russie et des pays de même Eglise ou de même race, on peut affirmer que l'état présent du monde gréco-slave, par rapport à l'Europe, n'inspire pas des appréhensions particulièrement fâcheuses et ne permet pas de prévoir une répétition inévitable et surtout heureuse de la quatrième croisade; bien que, cette fois-ci, elle devrait avoir pour effet d'amener le triomphe des Germains, et non celui des Latins.

La situation de notre Orient, vis-à-vis de l'Occident, a été, pendant les siècles précédents, pénible à plusieurs reprises, et en apparence désesperée ; mais la Providence nous sauvait, comme si elle voulait nous garder pour les temps futurs. Si un rôle considérable et indépendant n'avait pas été réservé, dans l'histoire, à cette partie si nombreuse de l'humanité chrétienne, nous aurions disparu depuis longtemps, et nous serions devenus quelques chose comme les Thraces et les Celtes, c'est-à-dire que nous aurions été absorbés et assimilés par d'autres peuples, qui nous auraient inoculé leur civilisation. Nous croyons que notre sort est plus fortuné, que ce n'est pas nous qu'on assimilera, et que nous sommes appelés à créer une culture nouvelle, variée, riche, originale, à la répandre dans les divers pays et à l'implanter chez les autres peuples du globe. Ce qu'il y a de solide et de remarquable dans nos conquêtes sur la science, dans notre floraison dans les arts et les lettres n'est qu'un faible indice de ce que manifestera un jour le génie russe et slave quand il aura atteint sa maturité.

Lorsque notre Orient était faible et incapable de se défendre contre son puissant et fier adversaire, lorsque nos forces étaient divisées et éparses, la Providence amenait des barbares à notre aide, et en dernier lieu les Turcs, qui ont longtemps été la terreur de l'Occident et qui, en nous opprimant, nous ont garantis jusqu'au moment où devait sonner l'heure de notre apparition sur la scène de l'histoire, en qualité d'acteurs indépendants. Si, de nos jours, il n'apparaît pas de défenseur, appartenant à des races étrangères, s'il ne saurait en paraître, c'est pour nous le meilleur témoignage que notre Orient n'en a plus besoin ; c'est un signe certain que ses propres forces suffisent pour ga-

rantir son intégrité et son indépendance. Où repose à présent le noyau de ces forces et où est la pensée qui les guide ? Les Slaves et les chrétiens d'Orient ne peuvent rester, à cet égard, dans l'incertitude. Dans le peuple russe, si peu belliqueux qu'il soit, réside une foi inébranlable et qui tient du fatalisme, dans son invincibilité. Ilia-Mourometz, le preux favori de nos chants épiques, toujours vainqueur et jamais vaincu, eut une fois une rencontre malhereuse avec un vaillant ennemi. Etendu sous lui, Ilia, d'après la chanson, pensa: « Il est écrit chez les Saints Pères, prévu par les Apôtres qu'Ilia ne saurait tomber sur un champ de bataille, et maintenant Ilia est foulé aux pieds par son rival ! » Cette pensée lui rendit ses forces, les tripla, et il occit son adversaire.

Nous aussi nous croyons que la Russie ne saurait périr dans une lutte ouverte et qu'elle ne mourra que de vieillesse avancée, comme tous les vieux peuples qui ont achevé leur carrière. Mais il y a, loin, ce nous semble, d'ici à cette vieillesse. En outre, nous ne nous effrayons pas des aspirations, et n'appréhendons pas les triomphes de la domination germanique au Levant, par les raisons suivantes. Si divisées que soient les nationalités latines, si faibles qu'elles puissent être vis-à-vis des races germaniques, il ne s'en suit pas que ces derniers effaceront les peuples de race romane et qu'elles absorberont tout, en politique, aussi bien qu'en culture intellectuelle. Il existe en effet de graves différends entre la France et l'Allemagne, entre l'Italie et l'Autriche, par exemple, relativement au Tyrol et à la domination sur l'Adriatique. Ces différends ne sauraient être aplanis ni par des victoires des Allemands en Orient, ni par des contrefaçons de mauvais goût des créations napoléoniennes, telles que la tentative de fonder une sorte de *Confédération du Rhin* dans la péninsule des Balkans. Dans le monde germanique même, les divergences profondes ne manquent pas non plus. Ainsi les Hollandais, les Danois et avec eux les Suédois et les Anglais ont, sur plusieurs points, des tendances différentes de celles des Allemands. La Grande-Bretagne, en posant fermement le pied sur l'Egypte, pour maintenir l'ordre aux Indes et dans l'Afghanistan, n'a aucun besoin de penser à l'acquisition de points importants quelconques dans les pays de l'ancien Empire d'Orient. Elle renoncerait même à Chypre,

comme elle l'a fait pour les Iles Ioniennes, plutôt que d'aider l'Allemagne catholique à s'emparer de la péninsule des Balkans, ou l'Allemagne protestante à s'installer dans l'Archipel. Dans cette dernière question, comme on sait, l'accord est loin d'être parfait. Le panslavisme autrichien et la pression de l'Autriche vers le Sud ne sont pas le chemin qui mène à ce but. Indépendamment de cette division d'intérêts politiques et nationaux, la vieille Europe nous apparaît partagée en plusieurs Europes très-tranchées: l'Europe de Grégoire VII et de Boniface VIII, de Pie IX et de Léon XIII, l'Europe de Luther et de Calvin, l'Europe de 1789... C'est à dire le catholicisme du Syllabus, le protestantisme fractionné en sectes innombrables, les croyances qui ont définitivement rompu avec le Christianisme, inclinant soit vers l'optimisme, soit vers le pessimisme, comme la *foi nouvelle* et bourgeoise de Strauss, celle de Ch. Marx et des quatrièmes couches, celle *de l'avenir* de Hartmann, qu'il faut encore construire d'après des recherches solides sur les antiques religions de l'Orient.

L'ancienne unité de l'Europe ne se retrouve aujourd'hui qu'en ce que chaque pays reproduit ou reflète plus ou moins ces scissions profondes qui ont fractionné la conscience européenne, une autrefois. La foi, déterminant surtout le caractère des individus et des peuples et formant pour ainsi dire leur véritable unité, la divergence radicale, en matière de croyances, divise de plus en plus l'Europe en groupes jaloux et ennemis, qui tendent chacun à constituer leur unité séparée. Le principe spirituel d'unité disparaissant, n'a-t-on pas saisi avidement le principe de nationalité, pour y trouver un refuge et un correctif contre l'individualisme dissolvant, qui grandit sans cesse?

Tout en éprouvant un attachement sincère et des sentiments d'admiration, d'estime, de gratitude pour tout ce que la culture européenne a créé de beau, de grand et d'éternel, nous avouons que, même si cela était possible, nous n'aurions pas le courage, ni la faculté de souhaiter à notre patrie et à tous le peuples de notre race et de notre Eglise de cesser d'être eux-mèmes et de s'appliquer à devenir Europe. Laquelle, juste Ciel! de ces Europes? puisqu'il y en a plusieurs et que chacune d'elles, se donnant seule pour la véritable Europe, exclut les autres. Et n'y a-t-il pas pour elles toutes cet avantage in-

contestable qu'au moment, où la fièvre de nationalités calmée et le déchirement moral se trahissant avec plus d'évidence, on voit se dessiner de plus en plus clairement une race, un continent, tout un monde qui, sans adhérer entièrement à aucune de ces Europes, est capable et en disposition d'accorder plus de justice et de sympathie à chacune d'elles, que celles-ci n'en auraient pour leurs rivales. Cette position favorable, les Russes la doivent non pas à leurs mérites propres, mais à leur destinée et à leur éducation historique, qui nous ont unis à l'Europe pour la comprendre et pour sympathiser avec elle sur plusieurs points, de même qu'elles nous en ont séparés, pour nous garantir de l'assujettissement à ses principes religieux, sociaux et politiques. Ariens et Chrétiens, mais ni Latins, ni Germains, ni catholiques, ni protestants, nous ne pouvons, ni devons nous regarder les uns avec les yeux des autres. N'étant ni Guelfes, ni Gibelins, ni féodaux conservateurs, ni tiers-état, ni bourgeois libéraux, ni démocrates socialistes, ni quatrièmes couches, et ayant une organisation sociale à nous, sous plusieurs rapports différente de celle de l'Europe, notre devoir est d'étudier attentivement ses partis, ses factions et ses sectes, sans intervenir dans leurs querelles, ni nous enivrer de leurs passions. Mais comme l'Europe est formée d'États qui sont des puissances réelles, ayant leurs intérêts particuliers, chaque bon Russe, à notre avis, doit désirer pour sa patrie de tâcher de vivre en bons rapports avec eux tous et de ne s'engager avec personne, qu'en vue d'un intérêt positif, froidement pesé et calculé, et pour une durée déterminée. A nous autres qui sommes encore si peu avancés dans la science et les arts, l'agriculture, l'industrie et le commerce, une paix prolongée est surtout indispensable; et ce n'est certes point par nous qu'elle pourra être troublée.

WLADIMIR LAMANSKY.

MICHELIN

NOUVELLE[1]

La lumière de la lampe, bien que voilée, me réveillait parfois; c'est que, souvent, il m'était arrivé, de voir Michelin encore occupé à travailler, à deux et même à trois heures après minuit. Sa petite personne, délicate et frêle, à peine vêtue, était là, courbée sur le livre; tandisque, dans le silence de la nuit, sa voix somnolente répétait machinalement les conjugaisons latines ou grecques, avec cette monotonie d'intonation, qui caractérise les kyrielles d'église pendant les litanies. Quand je l'appelais pour lui dire d'aller se coucher, il me répondait doucement:

— Je ne sais pas encore mes leçons, Monsieur Wolski! Et il se remettait à travailler.

Pourtant, de quatre à huit, et de neuf heures à minuit, je travaillais, avec le pauvre petit, l'aidant dans la confection de ses thèmes, et ne me couchant jamais moi-même, avant de m'être assuré qu'il savait *tout*. Mais vraiment ce *tout* était beaucoup trop pour lui. Lorsqu'il avait achevé la dernière leçon, il ne se rap-

[1] L'auteur de ce touchant et délicat récit, bien que fort jeune encore, — M. Henri Sienkiewicz est né en 1845, — a déjà conquis une place éminente dans la littérature de son pays, par ses remarquables nouvelles et par des récits de voyage dans l'Amérique du nord.

pelait plus de la première; et les conjugaisons grecques, latines et allemandes, le nom des différentes et nombreuses subdivisions continuaient de marteler sa pauvre tête, et y dansaient une sarabande infernale qui l'empêchait de dormir. Alors il se levait, rallumait la lampe, et s'asseyait de nouveau devant la table pour travailler. Si je le grondais, il commençait par supplier, et finissait par pleurer. Il fallait bien le laisser faire. Aussi, petit à petit, je finis par m'accoutumer si bien à ces veillées et à ce murmure discret de conjugaisons que, quand elles me manquaient, c'était moi qui ne réussissais pas à m'endormir. A dire vrai j'aurais peut-être dû exiger que le pauvre enfant ne se tourmentât pas au-delà de ses forces; mais qu'y faire?

Il fallait bien que, chaque jour, il apprit ses leçons, au moins passablement. Sans cela on l'aurait renvoyé de l'école. Et Dieu sait quel coup cela aurait été pour Madame Marie, dont Michelin était le seul espoir, depuis que la mort de son mari l'avait laissée seule au monde, avec ses deux enfants. C'était, vraiment, une situation presque sans issue; car, d'un autre côté, je voyais que cette tension forcée de l'esprit nuisait à la santé de l'enfant au point de menacer son existence. Il aurait été du moins nécéssaire de chercher à le rendre plus robuste, à le retremper par la gymnastique, la marche, l'equitation; mais le temps manquait pour tout cela. Il avait tant de choses à faire, à apprendre par cœur, à écrire, qu'à la lettre, il n'avait pas le temps matériel pour tout achever. Les courts moments déstinés à la récréation, si nécéssaire à la santé, à la vie même du garçonnet, étaient entièrement pris par le grec, le latin, et... l'allemand! Mon cœur se serrait, le matin, en voyant ses maigres épaules plier sous le poids du sac, ou j'avais empilé ses livres. Je priais quelquefois ses professeurs d'allemand de le traiter avec bienveillance; mais ils me répondaient que j'étais trop indulgent pour cet enfant, que je le gâtais, car il était évident que Michelin n'étudiait pas assez. Il avait, en outre, un accent polonais très prononcé et pleurait souvent sans raison apparente. Ces reproches me touchaient profondément; et ma vie solitaire et triste, empoisonnée déjà par une grave maladie de poumons, en devenait souvent plus amère et plus sombre.

Mieux que personne, j'étais à même de savoir si Michelin travaillait, ou ne travaillait pas assez! C'était un enfant un peu borné comme intelligence, très-doux de caractère, mais doué d'une telle persévérance et d'une telle energie que, jamais, il ne m'est arrivé d'en rencontrer de pareilles chez aucun autre écolier de son âge. Le pauvre Michelin adorait sa mère; on lui avait dit qu'elle était malheureuse et souffrante, et que s'il n'étudiait pas beaucoup, cela aurait suffi pour la tuer. Cette pensée le faisait trembler; aussi passait-il toutes ses nuits à travailler pour ne pas affliger sa mère chérie. S'il lui arrivait d'obtenir un mauvais point, il fondait en larmes; mais il est certain que personne ne comprenait la cause de ces pleurs, ni sous quelle immense résponsabilité le pauvre garçon se sentait courbé, dans ces moments.

Mais qui pouvait s'intéresser à tout cela? Il avait l'accent polonais, et voilà tout!

Je ne le gâtais, ni le flattais jamais, cet enfant, mais je le comprenais mieux que les autres; et au lieu de le gronder lorsqu'il n'aboutissait à rien, je faisais de mon mieux pour le consoler.

En vérité la chose était dans mes moyens et me regardait personnellement. Car j'ai beaucoup travaillé dans ma vie, j'ai lutté, j'ai souffert la faim, j'ai vécu dans la misère, je n'ai jamais été heureux, et je ne le serai jamais. Grand Dieu! ce sont là des choses passées, auxquelles je ne pense plus. Je n'attache guère de prix, non plus, à l'existence, et c'est peut-être à cause de tant de malheurs, que je sais plaindre sincèrement toutes les souffrances. Mais, à l'âge de Michelin, lorsque je donnais la chasse aux pigeons, ou que je jouais pendant des heures entières devant l'Hôtel de Ville, j'avais au moins quelques heures de joie et de santé, moi; et la faim ne me tourmentait pas encore.

Si on me battait, je pleurais comme un autre, tant que le châtiment durait; à peine cessait-on de me battre, je n'y pensais plus. Pour le reste, je vivais libre comme l'oiseau, sans qu'aucun souci vint jamais me troubler.

Michelin n'avait même pas cela. Plus tard, la vie le placerait sans doute, lui aussi, sur son enclume, pour le marteler à son aise. Mais au moins pendant l'enfance, elle aurait dû le laisser rire de bon cœur, de ce rire franc et sain qui réjouit les au-

tres-enfants; elle aurait dû lui permettre de courir au grand air, de respirer librement et de jouer au soleil.

Au lieu de tout cela, je voyais le pauvre petit aller à l'école et en revenir toujours pensif, courbé sous le fardeau de ses livres, ereinté de fatigue, et les yeux, enflammés, comme s'il s'efforçait continuellement de retenir ses larmes. Dans ces moments j'aurais bien voulu lui venir en aide, le consoler, lui réchauffer le cœur. Moi aussi, je suis précépteur, et je ne sais vraiment pas ce que je deviendrais si je perdais la foi dans l'étude et si je cessais d'en apprécier les bienfaits. Mais je suis d'avis que l'étude ne doit pas revêtir les formes d'une tragédie, pour les enfants; je maintiens que l'air et la santé ne sauraient être remplacés par le latin et le grec, et je pense que le sort, que la vie même de ces frêles creatures ne doivent pas dépendre d'un accent plus au moins pur.

Je soupçonne d'ailleurs, que le but de l'enseignement est bien plus facile à atteindre, lorsque l'enfant se sent conduit par une main légère, au lieu d'être suffoqué par un énorme poids qui lui écrase la poitrine, et dont on se sert, dans certaines circonstances, pour écraser aussi tout ce qu'on lui apprend à honorer et à chérir, à la maison.

Je suis et je resterai toujours un homme si borné, que jamais je ne changerai d'avis à cet égard; et la pensée de mon pauvre Michelin, que j'ai tant aimé, ne fait que confirmer ma manière de voir.

Pendant six ans j'avais été son précépteur; et depuis qu'il avait été admis à la seconde classe j'étais devenu son répétiteur.

J'avais donc eu le temps de m'attacher à lui... Et, d'ailleurs, pourquoi chercher à me tromper moi-même? Je l'amais parcequ'il se trouvait être le fils de celle qui m'était chère plus que tout au monde.... Elle ne l'a pas soupçonné, elle ne le saura jamais.... Je ne me souviens que trop d'être.... Monsieur Wolski, un précépteur, un homme malade... tandis qu'elle appartient à une noble et ancienne famille. Elle est une grande dame, elle: une si grande dame qu'à peine m'est-il permis de lever mes yeux sur les siens. Pourtant le cœur solitaire, fatigué des luttes de la vie, doit bien finir par s'attacher à quelqu'un; de même que certains coquillages ballotés par les flots finissent par s'attacher au rocher....

C'est comme cela que je l'ai aimée.... qu'y faire?... D'ailleurs, quel ennui cela peut-il lui causer? Je ne lui demande pas plus de ce que je demande au soleil, dont les rayons bienfaisants viennent réchauffer, au printemps, mes pauvres poumons malades.

Pendant six ans j'ai demeuré chez elle, et je l'ai vue longtemps seule, malheureuse, aimant ses enfants, toujours bonne comme un ange, presqu'une sainte pendant son veuvage. Il était donc tout naturel qu'il en fût ainsi. Et puis le sentiment que j'éprouve n'est pas de l'amour, c'est une religion.

Michelin ressemblait beaucoup à sa mère et, souvent, lorsqu'il levait les yeux sur moi, il me semblait la voir. C'étaient les mêmes traits délicats, la même douceur de lignes à l'arc des cils; c'était, surtout, presque le même son de voix. Ils appartenaient tous deux à cette noble éspêce d'êtres, impressionables, nerveux, remplis d'amour, capables des plus grands sacrifices, mais qui, donnant toujours d'avance beaucoup plus de ce qu'ils ne peuvent obtenir en échange, ne rencontrent qu'un bien maigre bonheur au milieu des réalités de la vie.

Les natures de ce genre tendent à disparaître de nos jours; je crois même que les physiologistes de l'avenir seront tentés d'assurer que ces personnes sont condamnées à mort, *à priori;* car elles viennent au monde avec un vice organique du cœur, elles aiment trop.

Les parents de Michelin, avaient possédé, autrefois, une grande fortune, mais ils avaient aussi un trop grand cœur. C'est pourquoi bien des bourrasques les avaient réduits à un état qui ne pouvait certainement pas s'appeler la pauvreté, mais qui frisait la médiocrité, surtout en comparaison du passé.

Michelin était le dernier rejeton de la famille; aussi Madame Marie l'aimait-elle, non seulement comme son propre fils, mais encore comme son unique éspoir dans l'avenir. Malheureusement, avec cet aveuglement propre à toutes les mères, elle lui prêtait une intelligence exceptionnelle. A vrai dire, le garçon ne manquait pas d'intelligence; mais il était un de ces enfants dont les facultés mentales, bornées d'abord, se developpent avec les forces physiques. Dans des conditions différentes, il aurait pu achever facilement ses études, et même devenir un travailleur utile à son pays; mais dans l'état actuel des choses, et

connaissant la haute idée que sa mère s'était faite de ses facultés, il ne réussissait qu'a se tourmenter et à se morfondre en efforts stériles.

J'ai déjà vu bien des choses en ce monde, et je suis résolu à ne plus m'étonner de rien; toutefois, j'avoue qu'il m'était difficile de comprendre comment la persévérance, le travail et l'énérgie pouvaient être une source de mal pour cet enfant. C'est triste à dire, mais si les paroles pouvaient me consoler des douleurs et des amertumes, je dirais volontiers avec Hamlet « qu'en ce monde il se passe des choses que les philosophes n'osent même pas rêver. »

Je travaillais avec Michelin comme si mon avenir dépendait des bons ou des mauvais points qu'il recevait. Il est vrai, aussi, que nous n'avions qu'un seul but, mon cher enfant et moi, celui de ne pas l'affliger, elle, de pouvoir lui montrer une bonne note, et d'appeler un sourire de bonheur sur ses lèvres.

Lorsqu'il parvenait à enlever un bon point, il s'en revenait tout heureux de l'école. Dans ces moments là, on aurait dit qu'il grandissait subitement, qu'il se dilatait. Ses yeux d'ordinaire si tristes riaient avec la joie franche des enfants, et ses prunelles étincelaient comme des charbons allumés. Il se débarassait vivement du sac à livres qui gênait ses étroites épaules, et, me faisant signe du seuil de la porte, il me disait:

— Monsieur Wolski! Ma mère sera contente! Aujourd'hui, en Géographie, j'ai eu.... devinez combien?

Et lorsque je faisais semblant de ne pas pouvoir deviner, il courait vers moi, avec un petit air d'orgueil, et me jetant ses mains mignonnes autour du cou, il me criait à l'oreille:

— Un cinq! Un vrai cinq!

C'étaient là les moments heureux de notre existence.

Quand le soir de ces grands jours arrivait, Michelin était tout rêveur; il cherchait à se figurer ce qui arriverait s'il pouvait obtenir la place d'honneur. Et, s'adressant moitié à moi, moitié à lui-même, il murmurait:

— A Noël nous partirons pour Talesino. Naturellement, comme c'est l'hiver, il tombera de la neige. Nous irons donc en traineau, et nous arriverons la nuit. Mais quoi! Maman sera sur pied pour nous attendre; elle m'embrassera, et puis elle dira: « Et les points? » Moi je prendrai, exprés, une mine triste,

triste!... Et alors Maman lira: « Religion, premier. Allemand, premier.... premier partout!.... » Ah, Monsieur Wolski!

Et les yeux du pauvre enfant se remplissaient de larmes. Et moi, me gardant bien de le ramener à la réalité, je laissais ma pensée flotter à la suite de la sienne, et je revoyais en imagination la maison de Talesino, si calme et si digne; je revoyais cette noble femme qui en était la châtelaine, et je jouissais de son bonheur pour le retour de son enfant, de sa joie pour tant de bonnes notes.

Je mettais à profit ces moments pour expliquer à Michelin que, non seulement sa mère désirait le voir s'appliquer, mais qu'elle voulait aussi le voir bien portant, que, par conséquent, il ne devait pas pleurer lorsque je le conduisais se promener, qu'il devait rester couché autant que je le lui ordonnais, et qu'il ne devait pas s'obstiner à veiller la nuit. L'enfant, alors, m'embrassait tout ému, en s'écriant:

— Ah, oui! mon cher, mon bon Monsieur Wolski, je me porterai bien, terriblement bien, et je deviendrai si grand, que ni Lina, ni ma mère chérie me reconnaîtront!

Madame Marie m'écrivait souvent, en m'engageant à avoir soin de la santé de son fils; mais, à mon grand désespoir, j'étais journellement obligé de reconnaître la presque impossibilité de faire marcher de pair la santé et l'étude. Si les obstacles se fussent rencontrés dans les matières que Michelin devait apprendre, il m'aurait été possible d'y porter rémède, en le renvoyant de la seconde à la première classe. Mais il comprenait parfaitement les différents sujets de ses études, même les plus arides. Ce n'était donc pas une question de difficultés à surmonter, mais plutôt une question de temps. La grosse affaire était surtout cette malheureuse langue allemande, que l'enfant ne parvenait pas à maîtriser suffisamment.

Je ne pouvais rien contre des difficultés de ce genre; aussi je m'attachais forcément à l'espoir qu'aux vacances, le repos réparerait les brêches, faites à la santé du pauvre petit, par une trop grande application. Si Michelin eut été doué d'un caractère plus insouciant, je n'aurais pas été si inquiet sur son compte. Mais le plaisir qu'il éprouvait à obtenir quelque succès n'égalait jamais le chagrin que lui causaient ses mécomptes; et les moments de bonheur qu'il devait aux cinq, dont je viens de

parler, étaient malheureusement bien rares. J'avais appris à lire si clairement sur sa physionomie, qu'à peine rentrait-il de l'école, je savais à quoi m'en tenir sur le résultat de ses leçons. Ainsi que le disait le petit Owicki, le premier en grade de la première classe, un gentil garçon que je faisais venir exprès pour étudier avec Michelin, la raison principale des mauvais points du pauvre enfant était qu'il n'avait pas la langue assez déliée. A mesure que le malheureux se sentait plus fatigué, au moral comme au physique, ses insuccès devenaient plus fréquents. Quelquefois, après avoir pleuré longtemps, il se mettait à sa table de travail, très-calme et très-tranquille en apparence: mais je voyais bien qu'il y avait quelque chose de fébrile, presque de désespéré dans le redoublement de son application.

Parfois, il s'en allait dans quelque coin, et, se prenant la tête avec les deux mains, il y restait longtemps pensif et silencieux. Grâce à l'exaltation de son esprit, il croyait creuser effectivement, la tombe de sa mère adorée. En même temps, se sentant incapable d'y porter remède, il se débattait dans des angoisses indicibles. Les nuits blanches se faisaient toujours plus fréquentes. Il veillait parfois jusqu'à l'aube; et craignant d'avoir à se coucher si je venais à me reveiller, il se levait sans bruit, dans l'obscurité, emportait la lampe, qu'il allumait dans l'antichambre, et s'installait comme il pouvait pour travailler.

Il passa plusieurs nuits de la sorte, dans une pièce sans feu et sans confort. Quand je m'en aperçus, je compris que le mieux était encore de le laisser s'occuper. Il ne me restait donc plus qu'à l'appeler dans ma chambre et à refaire encore une fois avec lui toutes ses leçons, pour lui prouver qu'il les savait et qu'il était inutile de s'exposer a prendre froid.

Mais, à la fin, il lui arrivait de ne plus savoir lui-même s'il avait, ou s'il n'avait pas compris ses leçons. Il perdait les forces, il perdait ses couleurs, et devenait de plus en plus sombre et taciturne.

Avec cela, il se passait souvent des faits d'où je pouvais conclure que cet état de prostration n'était pas entièrement dû au travail. Une fois que j'étais en train de lui expliquer, « *L'Histoire, racontée par un oncle à ses neveux,* » ainsi que je le faisais journellement selon le désir de Madame Marie, Michelin, les yeux étincelants, se leva tout à coup, et me fit presque peur

par l'expression à la fois austère et anxieuse de son visage, tandis qu'il s'écriait vivement:

— C'est donc vrai?... Ce n'est pas une fable? Parce que....

— Parce que quoi, mon cher Michelin? lui demandai-je avec étonnement.

Mais au lieu de répondre, il grinça des dents, sanglota, et eut enfin un accès de larmes si violent, qu'il me fut impossible de le calmer pendant longtemps.

J'interrogeai Owicki, sur la cause probable de ces larmes désespérées, mais il ne sut, ou ne voulut pas m'en dire la raison. Je crus, neanmoins, la decouvrir moi-même. Sans aucun doute, il arrivait souvent à l'enfant polonais d'entendre, dans l'école allemande, des choses qui blessaient ses sentiments les plus intimes et les plus profonds. Que de fois il devait écouter sans sourciller des paroles qui niaient, ou méprisaient son pays, sa langue, les traditions de famille, en un mot tout ce qu'on lui avait appris à honorer et à chérir, à la maison. Ces enseignements ne laissaient d'autre trace sur l'esprit des enfants qu'une haine vigoureuse et profonde contre les maîtres allemands; mais Michelin possedait un si vif sentiment de justice que tout cela l'impressionnait douloureusement. Il n'osait pas donner un démenti, mais il est certain que, plus d'une fois, un cri de douleur a dû lui monter aux lèvres; et cette indignation qu'il était forcé de suffoquer était la cause de ses colères sourdes, de ses rages muettes et de sa tristesse toujours plus morne. Ainsi, aux chagrins des insuccés et des mauvais points, s'ajoutait l'amertume indicible de cette incessante lutte morale, où il était obligé de se débattre.

Quelle situation pour un enfant! Et quel sort étrange que celui de Michelin! En général les drames de la vie ne commencent que plus tard, alors que les premières feuilles se détachent de l'arbre de la jeunesse; mais, ici, tout semblait concourir pour faire le malheur de cet enfant: L'oppression morale, l'angoisse secrète, l'inquietude, les efforts inutiles, une lutte de tous les instants contre des difficultés de toute sorte et la perte graduelle de ses espérances! Voilà comment débutait dans la vie ce pauvre enfant de onze ans! Sa frêle petite personne, et ses faibles forces ne pouvaient décidément pas supporter un poids semblable. Les jours et les semaines se pas-

saient; et quoique le malheureux redoublât d'efforts, les résultats devenaient chaque jour de plus en plus insignifiants, de plus en plus pitoyables. Les lettres qu'écrivait Madame Marie ajoutaient encore à ce poids déjà considérable. « Le Bon Dieu t'à doué de facultés excéptionnelles, lui disait-elle, aussi j'ai la ferme conviction que tu ne démentiras pas mon espoir en toi. J'ai confiance que tu deviendras mon soutien et celui de ta patrie.... »

La première fois que l'enfant reçut une lettre de ce genre, il me prit les mains avec violence, et au milieu des sanglots qui l'étouffaient, il ne cessait de répéter:

— Que dois-je faire? Que puis-je faire?

En effet que pouvait-il faire? Était-ce de sa faute s'il était venu au monde dépourvu d'un talent spécial pour les langues, et si, surtout, il ne réussissait pas a prononcer l'allemand avec pureté?

Entre temps arriva l'époque de la Toussaint. Les points du dernier trimestre laissaient beaucoup à désirer; dans les trois matières les plus importantes, Michelin n'avait obtenu que la moyenne des points. Cédant à ses supplications incessantes, je n'envoyais pas les notes à Madame Marie.

— Cher Monsieur, me disait-il, en joignant les mains comme pour réciter ses prières, Maman ne sait pas qu'on donne les points, à la Toussaint; n'envoyez pas les notes, il se peut que le Bon Dieu ait pitié de moi, d'ici à Noël.

Le pauvre garçon se berçait de l'espoir qu'il reuissirait encore à combler les vides, à se rattrapper. Et, à vrai dire, je l'espérais aussi.

Je me flattais qu'une fois habitué à l'école, il saurait vaincre toutes les difficultés; qu'il apprendrait la langue, qu'il saurait conquérir l'accent, et surtout qu'il ne serait plus obligé de s'appliquer si longtemps. Sans cette illusion, j'aurais écrit à Madame Marie, pour la renseigner sur le véritable état des choses.

Mais mon espérance n'était pas sans quelque fondement. Aussitôt après la Toussaint, Michelin obtint trois notes d'honneur, dont une pour le latin. Seul entre tous les étudiants de sa classe, il avait su que le passé de *gaudeo* était *gavisus sum;* et il le savait parce que, ayant reçu quelque temps auparavant deux

bonnes notes, il m'avait demandé, comment on disait en latin *se réjouir*.

Sa joie pour cet événement fut si grande, que je crus qu'il en perdrait la raison.

Il écrivit à sa mère une lettre qui commençait par ces mots: « Ma très chère Mère! Ma Mère adorée! Savez-vous quel est le parfait de *gaudeo?* Ah, non, certes!... Ni Maman, ni Lina le savent, car moi seul, de toute ma classe, je l'ai su! »

Michelin adorait sa mère. Je ne saurais dire autrement.

A partir de ce moment, il ne cessa de me questionner sur les parfaits et les participes des verbes. Conserver les places d'honneur, devint le but de sa vie. Mais ce bonheur, hélas! fut de courte durée! Ce fatal accent polonais réussit bientôt à démolir l'édifice élevé avec tant d'efforts; les matières étaient en trop grand nombre pour que l'enfant put dédier à chacune d'elles le temps voulu par son intelligence déjà fatiguée.

Un fait accidentel vint en outre augmenter la gravité des insuccès.

Michelin et Owicki oublièrent, certain jour, de me dire, qu'on avait donné un thème écrit pour le lendemain. L'oubli de Owicki passa inaperçu, car il était le premier de sa classe; mais il en fut autrement pour Michelin. Non seulement on lui adressa des reproches en public, mais on arriva jusqu'à le menacer du renvoi de l'école. On supposa qu'il ne m'avait pas parlé du thème en question, pour ne pas être obligé de le faire; et l'enfant, quoique incapable du plus petit mensonge, n'avait aucun moyen de prouver son innocence. Il aurait parfaitement pu se défendre, en disant que Owicki l'avait oublié comme lui, mais cela aurait été contraire au code de l'honneur des écoliers, et lorsque je tentai d'affirmer, que ce mensonge était impossible, de la part de Michelin, on me répondit que je ne faisais qu'encourager la paresse de ce garçon. Cette affaire m'attrista profondément, et l'état de Michelin vint augmenter mes inquiétudes. Le soir de ce même jour, je le surpris se tenant la tête des deux mains, et je l'entendis répéter: « Ma tête!... ma tête!... ma pauvre tête!... »

Une lettre qu'il reçut de sa mère le jour suivant, lettre toute caressante à cause des places d'honneur dont il a été question, fut un nouveau coup pour lui.

— Oh ! le grand plaisir que je vais faire à ma mère ! s'écria-t-il, en se couvrant la figure avec les mains.

Le lendemain, pendant que je l'aidais à boucler son sac, il chancela, et faillit tomber. Je voulus l'empêcher d'aller à l'école, mais il m'assura que ce n'était rien, et me pria de le faire seulement accompagner par quelqu'un, car il craignait d'être pris du vertige.

Il rentra à midi, ayant de nouveau reçu une note médiocre pour une leçon qu'il savait parfaitement. D'après Owicki, c'était la peur qui l'avait saisi, et il n'avait pas su dire trois mots.

Cela suffit pour confirmer l'opinion qu'on s'etait faite de lui, et plus que jamais il passa pour être un garçon borné, paresseux et tout confit d'instincts rétrogrades. Il luttait avec le désespoir d'un naufragé contre de pareils reproches, mais il luttait en vain. Un beau jour il finit par perdre la foi en lui-même et dans ses propres forces. Il réussit à se persuader que les efforts, le travail, la volonté étaient inutiles, qu'il n'aurait jamais un accent convenable, et qu'il n'apprendrait jamais ses leçons. En même temps, son esprit était torturé par la pensée de sa mère, de ce qu'elle dirait de tout cela, de la douleur qu'elle en éprouverait, une douleur qui allait miner son existence.

Le curé de Talesino écrivait lui aussi, de temps à autre, à Michelin, avec beaucoup d'affection, mais sans aucune prudence. Toutes ses lettres finissaient invariablement par ces mots : « Rappèle-toi, Michelin, que de tes progrès dans l'étude et dans la conduite, dépendent non seulement le repos et le bonheur de ta mère, mais sa santé même, et sa vie. » Le pauvre enfant s'en rappelait, il ne s'en rappelait que trop ; et jusque dans le sommeil il répétait souvent d'une voix dolente : « Maman !... Maman ?... » comme pour lui demander pardon de quelque chose.

Avec cela, ses notes étaient de plus en plus mauvaises. Noël approchait, et l'espoir de se rattraper par des bons points s'évanouissait de jour en jour. J'écrivis à Madame Marie, pensant qu'il valait mieux la prévénir d'avance. Je lui écrivis franchement, lui avouant sans détour que l'enfant était faible, maladif, brisé par un travail excessif et que, malgré ses efforts constants, il n'aurait pas touché le but. Je lui disais aussi que, probablement, aux fêtes de Noël, il serait sage de le retirer de l'école et de l'emmener à la campagne ; avant tout, il fallait soigner sa santé !

Bien que la réponse me fit comprendre que l'amour propre maternel avait été légèrement blessé, la lettre était d'une mère tendre et raisonnable. Je ne dis rien à Michelin, ni de la lettre, ni du projet de lui faire quitter l'école; je craignais trop, pour lui, les émotions. Je lui rappelai seulement que, dans tous les cas et quoiqu'il put arriver, sa mère savait qu'il travaillait avec assiduité, et qu'il trouverait toujours, chez elle, l'indulgence la plus tendre. Ces paroles le soulagèrent infiniment; il pleura même beaucoup, sans amertume, chose qui ne lui arrivait plus depuis quelque temps.

Et tout en pleurant il ne cessait de répéter:

— Mon Dieu, mon Dieu! que de chagrins je donne à ma pauvre maman!

Mais il souriait à travers ses larmes, en pensant que bientôt il serait chez lui, à la campagne, qu'il verrait sa mère, la petite Lina, Talesino, le curé Malicki, et toutes les chères choses de là-bas. Et moi aussi j'avais hâte d'aller à Talesino, car je n'en pouvais plus de voir l'enfant dans cet état. J'attendais donc pour lui l'époque des vacances de Noël comme le salut; et à tout moment, je comptais sur les doigts les jours qui nous en séparaient, car chaque jour apportait au pauvre Michelin quelque nouveau malheur.

Tout paraissait conjurer contre lui. On avait prescrit comme exercice de langue, que les enfants eussent à se servir entre eux de celle employée pour les leçons du jour. Michelin l'oublia une fois; il fut accusé de démoraliser ses camarades, et reçut de nouveau un blâme public. Ceci arriva justement peu de jours avant les vacances, et prit par cela même un caractère plus grave. Je renonce à décrire de quelle façon un tel événement frappa ce pauvre garçon, si sensible et si bien intentionné. Quelle confusion devait naître dans son esprit, pour tout cela! Tout était bouleversé dans ce cœur d'enfant. Au lieu de lumière, il ne voyait devant lui que doute et ténèbres. Aussi se courbait-il sur sa tige comme les épis sous le vent.

En peu de temps, sa mignonne figure de onze ans prit une espression tragique; on aurait dit qu'une main de fer le serrait sans cesse à la gorge, pour l'obliger à refouler une explosion de douleur et de larmes. Parfois ses yeux avaient des regards d'oiseau blessé. Puis, tout à coup, il devint étrangement

pensif et nonchalant; ses mouvements semblaient ceux d'un automate, sa voix se fit trainante, sa parole rare. Il devint calme aussi, singulièrement calme et tranquille. Il obéissait machinalement, sans conscience de ses actes. Quand je lui disais qu'il était temps d'aller promener, il ne faisait plus d'objections comme auparavant, il allait prendre son chapeau et me suivait en silence.

J'aurais été heureux du changement que je notais en lui, si je ne m'étais aperçu, que cette insouciance apparente cachait la plus douloureuse, la plus éxaltée résignation. Il se mettait au travail comme à l'ordinaire; mais il était évident qu'il ne s'appliquait que par habitude et que, tout en répétant les différentes conjugaisons des verbes, il pensait à autre chose, ou, pire encore, il ne pensait à rien. Lui ayant demandé, une fois, s'il avait achevé tous ses devoirs, il me répondit de sa voix lente, presque endormie: « — Tout cela me semble bien inutile, Monsieur Wolski! » De mon côté, je faisais mon possible pour éloigner de son ésprit le souvenir de sa mère, dans la crainte que cette pensée ne fit déborder le calice amer où s'abreuvaient ses lèvres enfantines.

Sa santé m'inspirait chaque jour de nouvelles inquiétudes, et je voyais sa pâleur augmenter au point de le rendre presque transparent. Le réseau délicat de petites veines bleues, qui se dessinaient autrefois sur ses tempes lorsqu'il s'animait, était toujours visible maintenant. Sa figure délicate s'était idéalisée au point de ressembler plutôt à un tableau qu'à un être vivant.

Mon cœur se serrait en regardant cette petite tête presqu'angélique, qui me donnait l'idée d'une fleur se fanant sur sa tige. En apparence, il n'était atteint d'aucune maladie particulière; en réalité il dépérissait et s'affaiblissait a vue d'œil. Il n'avait déjà plus assez de force pour porter son sac à livres: aussi je ne lui en donnais que quelques uns, portant moi-même les autres à l'école, où je l'accompagnais toujours, depuis quelque temps.

Les fêtes de Noël finirent par arriver. Les chevaux envoyés de Talesino attendaient depuis deux jours, et une lettre de Madame Marie, arrivée en même temps, nous disait que, là-bas, tout le monde nous attendait avec impatience.

« J'ai appris, mon cher Michelin, » écrivait-elle, vers la fin

de sa lettre, « que tu n'as pas été heureux dans tes études. Je ne m'attendais certes pas à des notes d'honneur, mais je voudrais, au moins, que tes professeurs fussent convaincus, comme moi, que tu as fait ton possible pour arriver et que tu as cherché à racheter par la conduite ce qui t'a manqué dans l'étude. » Mais les professeurs de l'école ne furent point de cet avis; et l'espoir d'obtenir au moins une bonne note pour la conduite fut aussi déçu.

Selon ces professeurs émérites la bonne conduite des écoliers, consistait à savoir répondre, avec un sourire, aux plaisanteries qu'ils se permettaient de leur adresser, sur leur pays, leur langue et tout ce qui était polonais en général. Il n'était donc pas possible d'après leurs idées, que Michelin put profiter de leur enseignement. Ils le considéraient, en outre, comme occupant inutilement une place, très avantageuse à quelqu'autre enfant. Aussi, sans plus de façons, on lui notifia, un beau jour, que dorénavant il ne lui serait plus permis de frequenter l'école.

Il m'apporta la nouvelle de son expulsion, en rentrant, le soir. Il faisait presque sombre dans la chambre, car au dehors la neige tombait serrée; je ne pus donc examiner sa figure. Je le vis, seulement, s'approcher de la fenêtre et s'y arrêter debout, regardant, sans peut-être les voir, les flocons de neige qui tourbillonnaient dans l'air. Pauvre enfant, la tourmente était aussi en lui; et Dieu sait quel tourbillon de pensées lui offusquaient l'esprit, comme au dehors la neige obscurcissait le ciel.

Néanmoins, je préférai ne pas lui parler du renvoi de l'école, ni même de ses points. Nous demeurâmes ainsi, tristes et silencieux, pendant près d'un quart d'heure. En attendant, l'obscurité était devenue complète. Je me mis à arranger mes effets dans ma malle; et voyant que Michelin ne bougeait pas de la fenêtre, je lui demandai enfin:

— Que fais-tu là, Michelin?

Il me répondit d'une voix tremblante, et en hésitant entre chaque sillabe:

— A cette heure-ci, Maman doit être assise, avec Lina, près de la cheminée du salon vert, n'est-ce pas? Peut-être elle pense à moi!

— C'est fort probable. Mais pourquoi ta voix tremble-t-elle comme cela? Es-tu malade?

— Non Monsieur, je n'ai rien. J'ai seulement froid.

Je le déshabillai immédiatement et je le fis coucher. Pendant que je lui ôtais ses vêtements, je regardais avec un sentiment de pitié indicible ses pauvres jambes amaigries et ses petites mains si minces. Je lui donnai ensuite du thé, et je le couvris avec tout ce qui me tomba sous la main.

— As-tu plus chaud, maintenant? lui demandai-je.

— Ah oui! Mais j'ai mal à la tête.

Helas! ce n'était pas sans raison que cette pauvre tête le faisait souffrir!

L'enfant brisé de fatigue et de souffrance ne tarda pas à s'endormir, en réspirant avec effort; tandis que je finissais de serrer dans les malles ses effets et les miens. J'étais un peu souffrant, moi aussi; sans trop tarder, je me couchai à mon tour, et ayant soufflé la bougie, je m'endormis bientôt.

Vers trois heures du matin, je fus réveillé par la lumière et le chuchotement monotone que je connaissais si bien. J'ouvris les yeux, et mon cœur trésaillit douloureusement dans ma poitrine au spectacle que je contemplai. La lampe brulait sur la table, et Michelin, à peine couvert de sa petite chemise, était courbé sur son livre. Les joues enflammées, les yeux à moitié fermés, comme pour mieux concentrer sa pensée, et la tête légèrement renversée en arrière, il répétait de sa voix somnolente:

— *Conjunctivus: Amem, Ames, Amet, Amemus, Ametis....*

— Miehelin! m'écriai-je.

— *Amem, Ames, Amet....*

Je le pris par les épaules en le secouant. Alors seulement il eut l'air de s'éveiller. Il cligna des yeux, et me regarda avec étonnement, comme s'il ne me reconnaissait pas.

— Que fais-tu là? Qu'as-tu donc, mon enfant?

— Je répète tout Monsieur, me répondit-il en souriant, je répète du commencement jusqu'à la fin; car il faut absolument que j'obtienne une bonne note demain!

Je le saisis dans mes bras, et je le portai sur son lit. Son corps me brûlait comme du feu.

Je fis appeler à l'instant un médecin, qui, par bonheur, habitait la même maison que nous. Il n'eut pas besoin de réfléchir longtemps. Il prit la main de l'enfant, lui tâta le pouls, lui toucha le front....

Michelin avait une congestion cérébrale. Hélas ! cette pauvre petite tête d'enfant, éclatait de tout ce qu'on y avait fourré par force.

Sa maladie ne tarda pas à devenir grave.

J'envoyai une dépêche à Madame Marie; et le jour suivant, un violent coup de sonnette dans l'antichambre m'annonça qu'elle était arrivée. En lui ouvrant la porte, je vis qu'elle était pâle comme un cierge, sous son voile noir.

Elle appuia sa main avec une force extraordinaire sur mon épaule, et fixant sur moi des yeux où se concentrait toute son âme, elle me demanda brièvement:

— Vit-il?

— Oui; le médecin dit qu'il va mieux.

Elle rejeta en arrière son voile couvert de givre, et entra en courant dans la chambre de son fils.

J'avais menti. Michelin vivait toujours, mais il n'allait pas mieux ! Il ne reconnut même pas sa mère, lorsqu'elle s'assit près de son lit, et qu'elle prit la main de l'enfant dans les siennes. Ce ne fut qu'après que j'eus mis de la glace sur sa tête, qu'il commença à cligner des yeux et à fixer le visage de sa mère, courbé sur le sien.

Il était évident qu'il résistait instinctivement à la fièvre et au délire. Ses lèvres tremblaient. Il sourit une première et une seconde fois; puis, enfin, il réussit à murmurer:

— Maman !....

Elle lui prit les deux mains, et demeura ainsi, assise auprès de lui, pendant plusieurs heures; oubliant même, de se débarrasser de ses vêtements de voyage. Lorsque je lui en fis la remarque, elle me répondit machinalement:

— Je l'avais oublié !

Elle ôta son chapeau, et j'éprouvai une étrange et douloureuse impression. Beaucoup de fils argentés etincelaient maintenant dans la blonde chevelure qui encadrait si bien sa jeune et belle tête. Qui sait? Peut être que trois jours auparavant ils n'y étaient pas encore ! Elle voulut changer elle-même les compresses glacées, sur la tête du petit, lui administrer elle-même ses potions. Michelin la suivait incessamment du régard, mais de nouveau il ne la reconnaissait plus. Le soir la fièvre augmenta. Dans son délire, l'enfant répetait un chant sur le *Ta-*

thiewski, qu'il avait lu autrefois dans le *Recueil de chants historiques de Miemcewicz*; puis, tout-à-coup, il prononçait des phrases dans la langue dont on faisait usage pour l'enseignement, et mêlait à tout cela une foule de mots latins.

Je ne pouvais rester sur place: je ne faisais que sortir et rentrer dans la chambre, car tout cela était navrant.

Pour préparer une surprise à sa mère, en arrivant à la campagne, le pauvre garçon avait appris, par cœur, les réponses nécéssaires pour servir la messe. Un frisson d'angoisse me secouait maintenant, de la tête aux pieds, en entendant, dans le silence de la nuit, cet enfant de onze ans rèpetér d'une voix lente, mesurée, et qui allait s'affaiblissant peu à peu à l'approche de la mort:

« *Deus meus, Deus meus, quare me repulisti et quare tristis incedo, dum affligit me inimicus!* » Je ne saurais exprimer l'impression absolument tragique que ces paroles produisaient en moi. Nous étions à la veille de Noël. De la rue, la voix criarde des hommes et le tintement des clochettes des traineaux montaient jusqu'à nous. L'obscurité était devenue complète. De l'autre côté de la rue, dans l'appartement d'en face, nous voyons un *Arbre de Noël* chargé de fruits dorés et argentés, et tout étincelant de petites bougies allumées. Nous apercevions les têtes brunes et blondes des enfants qui sautillaient joyeusement autour de l'arbre. Les fenêtres resplendissaient de lumière, et les cris de joie et d'admiration arrivaient jusqu'à nous.

Les voix de la rue répondaient avec des éclats de bonheur et de gaîté. La joie était générale! Seul, au milieu de toute cette allégresse, notre enfant à nous continuait à répéter comme brisé de douleur:

Deus meus, Deus meus, quare me repulisti?

Devant notre porte s'étaient arrêtés des gamins qui portaient une crêche. Ils faisaient grand bruit, et nous entendions leurs chant: « *Il est au berceau! — Qui ira lui chanter?* »

La veillée de Noël commençait partout; et nous étions là, tremblants, désespérés, pensant que pour nous c'était peut-être la veillée de la mort.... Il nous sembla, un moment, que le petit reprenait ses sens; car il se mit à appeler Lina et sa mère. Mais cet espoir ne fut pas de longue durée. De temps en temps

sa respiration s'arrêtait complètement. Il n'était plus possible, de se faire illusion. L'âme de l'enfant n'était plus qu'à moitié avec nous. Elle avait déjà pris son essor; et ce qui restait encore de lui allait bientôt la suivre dans les tenèbres lointaines de l'infini. Il ne voyait plus rien; il ne sentait même pas la tête de sa mère qui, presque mourante, s'était étendue à ses pieds. Toute sensibilité avait déjà abandonné son corps; il ne tournait même plus ses regards vers nous. Chaque souffle de sa poitrine, en le poussant vers les bords de l'éternité, l'éloignait toujours plus de nous. Sous l'étreinte de la maladie, la flamme de sa vie s'éteignait étincelle par étincelle. Ses mains posées sur la couverture avaient l'inertie des choses inanimées, et son visage enfantin montrait dejà une expression de calme et sereine dignité. Sa respiration toujours plus pressée, ressemblait maintenant au tic tac d'une montre. Encore un moment, un souffle de plus, et le dernier grain de sable allait tomber dans le sablier.

Vers minuit nous crûmes que c'était l'agonie. Il gémissait, et sa réspiration avait des sons étranges. On aurait dit de quelqu'un qui se noie, et qui est asphixié par l'eau. Tout-à-coup il se tut. Le médecin approcha un miroir de ses lèvres; le miroir fut légèrement terni. Il vivait encore.

Une heure plus tard la fièvre diminua tout-à-coup. Nous crûmes que c'était le salut. Le médecin lui-même ne repoussait pas tout éspoir. Sa pauvre mère eut un évanouissement.

L'enfant continua, pendant deux heures à aller toujours mieux.

Vers le matin, brisé de fatigue et d'émotion, je passai dans l'antichambre, et me jetant sur un matelas, je m'endormis profondément. Il y avait déjà quatre nuits que je veillais auprès de Michelin, et une toux opiniâtre me serrait continuellement le gosier. Soudain je fus réveillé par la voix de Madame Marie. Dans le silence de la nuit, je l'entendis crier, désespérément: « Michelin! Michelin! » Les cheveux me se dressèrent sur la tête. Avant même que j'eusse eu le temps de me lever, elle se précipita dans l'antichambre en me disant d'une voix sourde:

— Michelin est mort!

Je courus au lit du petit. C'était vrai; il était mort.

Il était là, immobile, rigide, la tête renversée sur l'oreiller,

la bouche ouverte, les yeux vitreux et fixes. Il n'y avait pas de doute, Michelin était mort.

Je couvris son pauvre petit corps ravagé, avec la couverture que sa mère avait arrachée du lit en s'éloignant; je redressai sa tête et je lui fermai les yeux. Je pensai ensuite à la mère: et je fis de mon mieux, pour qu'elle reprit ses sens.

Le jour de Noël se passa en préparatifs pour les funerailles. Je souffrais horriblement, car il n'y avait pas moyen d'éloigner Madame Marie du corps de son fils. Elle s'évanouit lorsqu'on vint prendre mesure pour la bière; elle s'évanouit encore pendant que nous habillions le pauvre petit, et de nouveau lorsqu'on commença à preparer le catafalque.

Quand les employés des pompes funèbres touchaient au cadavre, en gens que la profession rend forcément et odieusement indifférents, le déséspoir de la mère devenait presque de la démence. Elle voulut arranger elle-même le support de la tête, sous le satin de la bière, et le hausser; car sans cela l'enfant aurait eu la tête trop basse. Elle divaguait; elle était convulsivement secoué par une sorte de délire.

Et Michelin était là étendu sur son lit, revêtu de son uniforme neuf, ganté de blanc, le corps rigide, et les traits calmes et sereins. Il fut, enfin, déposé dans la bière, que nous plaçâmes sur le catafalque, entre deux rangées de cierges.

Cette chambre où le pauvre petit avait analysé tants de mots latins, où il avait écrit un si grand nombre de thèmes, où il avait tant souffert, ressemblait maintenant à une chapelle. Et les volets clos, le silence, la lumière jaunâtre des cierges qui se réflétait sur les parois, donnaient cette impression de solennité qu'on éprouve en entrant dans les églises.

Jamais, depuis le jour où le pauvre Michelin avait obtenu les notes d'honneur, jamais je ne lui avais vu un air aussi tranquille, aussi reposé. Sa mignonne et délicate figure était tournée vers le ciel, et souriait doucement. On aurait dit qu'il était heureux d'avoir enfin trouvé la paix, le bonheur même dans la mort, cet abri éternel. La lumière tremblotante des cierges donnait, au léger rictus de ses livres, une étrange apparence de vie. Il paraissait sourire en dormant.

Petit à petit, ceux de ses camarades, qui n'étaient pas partis en vacances pour les fêtes, commencèrent à se reunir dans la

chambre mortuaire. Ils ouvraient de grands yeux, en face de la bière, des cierges et du catafalque, les pauvres petits! Qui sait? Peut-être étaient ils étonnés, ces écoliers, de voir un des leurs chargé d'un rôle aussi sérieux! Hier encore il était avec eux; comme eux il s'était courbé sous le poids du sac bourré de livres allemands; il avait reçu des mauvais points et des réprimandes en public; il avait un mauvais accent. Il était des leurs, en un mot, et chacun d'eux avait pu lui tirer, à sa guise, les cheveux, ou les oreilles. Et maintenant, il était là, étendu de tout son long sur un cataphalque, entouré de lumière, imposant, majestueux et supérieur à eux tous, avec son air si calme et si solennel. On s'approchait de lui avec respect, et avec un sentiment indefinissable de terreur. Et tout en se poussant le coude les écoliers chuchotaient entre eux:

— Ah! tout lui est égal maintenant! Il ne se leverait même pas pour *Herr Inspector*; il n'en aurait pas peur et il continuerait à sourire avec la même douceur. Car il peut faire absolument ce qu'il veut maintenant. Il peut jouer autant qui cela lui plait, et même parler le polonais avec les petits anges qui ont des ailes attachées au cou.

Et chuchotant ainsi, ils s'approchaient de la rangée des cierges et répétaient, tour à tour:

— La paix éternelle soit avec Michelin!

Le jour suivant nous clouâmes le couvercle sur la bière; nous la portâmes au cimetière; et peu de temps après, la terre mêlée de neige la cacha pour toujours à mes yeux.

Une année presqu'entière s'est écoulée depuis ce jour; mais je pense encore a toi, mon cher Michelin! Mon cœur se serre à ton souvenir, ma douce fleur trop tôt fanée! Ton accent n'était pas pur, mais ton cœur l'était. Je ne sais pas où tu es, ni si tu peux m'entendre; je sais seulement que la toux de ton ancien maître augmente de jour en jour, que la vie lui pèse de plus en plus, que la solitude se fait toujours plus grande autour de lui, et que dans peu de temps, il viendra probablement te rejoindre là où tu es allé!

HENRI SIENKIEWICZ.

LE SENTIMENT DU DEVOIR

CHEZ

LES CHINOIS ET LES JAPONAIS

Si l'on proposait à quelqu'un d'expliquer, en peu de paroles, le caractère et les différences des diverses littératures anciennes et modernes de l'Europe, nous croyons que cette personne serait assez embarrassée de répondre ; car, si nous ne nous trompons, les différences entre les formes principales sont souvent minimes et presque jamais considérables. Il n'en est pas ainsi, si l'on compare la littérature chinoise, soit aux nôtres — anciennes et modernes, — soit à la japonaise. Le caractère principal de la littérature chinoise est la philosophie, unie à un sentiment profond de la nature. La littérature japonaise, fille de la littérature chinoise, comme la littérature romaine le fut de la littérature grecque, outre le caractère héréditaire, porte — en ce qu'elle a d'original et de personnel, — l'empreinte d'un noble et chevaleresque sentiment du devoir individuel ; c'est un vrai héroïsme d'abnégation.

De toutes les sciences, divisées ou divisibles en deux grandes familles, les sciences physiques et les sciences morales, ces dernières ont de beaucoup la préséance et la prééminence dans la pensée chinoise, comme elles l'eurent dans la greco-latine. Et parmi celles-ci, la science par antonomase, la vraie science, la science officielle, est la science de l'homme, la philosophie morale et plus spécialement l'anthropologie, non pas l'anthro-

pologie physique, mais la morale, sociale et politique. Le vrai philosophe n'est pas le savant, mais le sage, l'homme éclairé. Nous ne voulons pas dire que là-bas, comme ici, les esprits ne se laissent pas aller aux subtilités métaphysiques. Ils en sont même si coutumiers qu'une religion est née des spéculations et des abstractions de *Laos*, contemporain de Confucius. Mais la supériorité, officiellement du moins, est restée à l'école de philosophie morale et politique, fondée par plusieurs Numa chinois, et régnant deux ou trois dizaines de siècles avant notre ère vulgaire. Cette école était déjà de tradition très-ancienne, car dans le sixième siècle, tandis que l'autre école ne faisait que de naître, elle fut restaurée, rajeunie et glorifiée par Confucius.

Mais aujourd'hui, aux yeux de bien des gens, Confucius est un hypocrite, un pharisien, un calomniateur, car, dit-on, il était un athée qui n'eut pas même le courage de sa propre opinion. En esquivant toujours certaines questions théologiques, posées par ses disciples, et en répondant son éternel « je ne sais » à ceux qui lui demandaient si les esprits et les génies tutélaires étaient ou n'étaient pas toujours présents, il infiltra, dans les âmes de tout le peuple chinois, le subtil et lent poison du scepticisme, préparant ainsi la métaphysique qui a fleuri dans ce pays au douzième siècle.

Nous ignorons si ce fut, oui ou non, sous l'influence de cette école, mais de même que des habitudes cérémonieuses prirent place dans la conversation, que des faussetés calculées s'introduisirent dans les affections qui n'étaient pas exclusivement domestiques, dans les affaires privées et publiques, dans le commerce et les écoles, de même aussi le caractère de philosophie morale, dont est empreinte toute la littérature chinoise, ce caractère constitué par l'idéal éthique, excellent en lui-même, humain, socratique et chrétien au dernier point, fut souvent voilé, gâté et corrompu par un je ne sais quoi de faux et de peu spontané, d'académique et de figuré, de fantasque et d'étrange, ou bien au contraire par un je ne sais quoi de si servile à l'omnipotence de l'*ipse dixit*, que l'on se demande comment les auteurs ont pu jamais espérer être pris aux sérieux.

En effet que peut-on apprendre de cette rhétorique, de cette

arcadie, de cette science et de cet art de la conversation? Que peut nous enseigner de nouveau cette littérature d'alexandrins chinois? Laissons de côté ces nouveautés, et occupons-nous, seulement des beautés primitives, desquelles ont germé, par une étude excessive de leurs raffinements, les mauvais fruits de l'époque postérieure. En admettant même, ce dont nous doutons fort, que plusieurs des vices actuels du peuple chinois aient pris naissance dans leur littérature traditionnelle, il faut reconnaître cependant qu'elle a exercé une influence bienfaisante. De qui, sinon d'elle, les chinois ont-ils appris cet amour de la patrie qui pousse même les plus pauvres parmi les artisans, à ramener dans le pays natal les restes de leurs parents, morts sur la terre étrangère? D'où leur vient, malgré la polygamie permise, et bien que les mères, devenues cruelles par la misère, laissent sur les routes et sur les bords des fleuves, les enfants qu'elles n'ont point encore appris à aimer, d'où leur vient, disons-nous, l'amour et le sentiment des liens étroits de la famille? D'où leur vient aussi ce respect pour l'autorité du magistrat et du prince? D'où vient, malgré le lent suicide des populations entières des villes, — favorisé par l'avarice anglaise, — d'où vient, demandons-nous, l'honnête contentement des populations rurales, plus nombreuses et plus honorables, sans contredit, dans l'opinion publique de leur pays? D'où vient, finalement, au milieu des discordes, des oppressions, des troubles d'un feudalisme, trente fois séculaire, cette haine profonde de la guerre, cet ardent désir de la paix perpétuelle, cette persuasion inébranlable que le plus efficace soulagement aux douleurs de la vie est le travail, et cette pensée consolante que, malgré les intrigues et les obstacles suscités par l'ignorance, l'homme énergique et intelligent peut, du seuil de sa chaumière native, parvenir à s'asseoir, comme conseiller et ministre, sur les degrés du plus éblouissant trône du monde, poussé et appuyé qu'il est par les coutumes et les lois anciennes qui lui permettent toutes les ambitions?

Notre sociologie pourrait aller chercher le secret du bien-être social dans une littérature, qui a su produire le peuple le plus agricole, le plus laborieux et le plus sobre de la terre.

Nous avons déjà dit que le caractère de la littérature japonaise, dans ce qui lui est individuel, porte l'empreinte d'un vif

et chevaleresque sentiment du devoir, sentiment qu'elle pousse jusqu'à l'héroïsme.

Mais, objectera-t-on, sans doute, comment chercher la représentation de l'héroïsme dans une littérature qui, ainsi que la chinoise, n'a pas donné un seul poëme héroïque? Et d'ailleurs, où espérer trouver de plus admirables héros que ceux d'Homère?

Non pas, en effet, plus admirables, mais plus héroïques et plus vrais! Je ne parle pas de poésie et d'art: je parle de littérature, et spécialement de celle qui essaye de conserver et d'élever la moralité des peuples. C'est la plus respectable de toutes les littératures qui aient jamais existé, et, confessons-le, celle qui parmi nous occupe la moindre place.

Le criterium infaillible pour reconnaître si un peuple possède vraiment une vertu, et s'il en porte en lui l'idéal et le sentiment, c'est d'observer si cette vertu et ce sentiment sont désignés dans la langue de ce peuple par une dénomination particulière, ou bien par une périphrase, et si cette dénomination a des synonymes. Si la dénomination existe, soyez certains que cette vertu et ce sentiment ont des racines dans l'âme de ce peuple. Sinon, soyez sûrs du contraire. Dans nos idiomes d'Occident, nous ne pourrions nous passer du mot de *liberté* et de tous ses synonymes plus ou moins imparfaits, tels qu'indépendance, affranchissement, rachat, revendication, etc., etc. Mais les peuples de l'extrême Orient s'en passent et il est inutile d'en dire la raison. Pour exprimer l'idée fondamentale et les affinités de la parole *liberté*, ils ont recours à des périphrases ou à des circonlocutions plus ou moins longues; mais nous, par contre, sommes forcés de recourir aux mêmes expédients pour indiquer certaines vertus ou sentiments qui, tout en existant parmi nous, n'y sont pas désirés et honorés comme ils le sont là-bas. Nous défions qui que ce soit de trouver dans l'une ou l'autre des langues les plus connues de l'Europe, vivantes ou mortes, une dénominatibn équivalant à cette périphrase: *Le sentiment du devoir personnel.* C'est pourtant la plus brève et plus fidèle traduction de l'univoque dénomination chinoise-japonaise: *Ghi.* Il est vrai que dans quelques-uns de nos idiomes on peut dire d'une manière plus concise: *sentiment du devoir*, et même encore simplement *devoir;* mais ce

n'est pas tout à fait exact, car, par exemple: *il a le devoir*, ne signifie pas: *il a le sentiment du devoir personnel.* Comment se fait-il que le nom d'un sentiment si nécessaire au gouvernement de la chose publique et au bien-être social, manque ainsi dans les langues d'Europe? Peut-être cela vient-il de ce que les synonymes du mot *liberté* y abondent trop!

Le *Ghi* chinois-japonais, donné aux héros légendaires, les rend plus respectables et sérieux que les nôtres; bien qu'eux aussi exterminent les gorgones, les hydres et les chimères, se servent des arbres comme de bâtons et lancent des quartiers de montagnes en guise de pierre, à l'instar de ceux d'Homère. Ou bien, imitant ceux de Virgile et d'Ossian, terrassent les murailles de leurs mains et déracinent les chênes.

Mais bien d'autres héros, légendaires eux aussi, mais légendaires à la façon de Garibaldi, sont la personnification, le modèle, l'idéal incarné du *Ghi* chinois-japonais.

Un scandale arrivé à la cour du Taïcoun ou Seogoun, empereur militaire du Japon, il n'y a pas encore deux siècles, précisément le 11 avril de l'année 1701, à l'occasion d'une réception solennelle d'ambassadeurs, a été pour la littérature du pays, qui forme l'extrémité des terres orientales, ce que fut pour la littérature de tout l'occident, des monts Ourals aux Andes, d'Homère à Victor Hugo, la guerre de Troie, vraie ou supposée.

Le fait est connu. Il a été revélé à l'Europe par des traductions anglaises, allemandes, françaises et italiennes. Un jeune prince, mortellement insulté en présence de cent chevaliers par un vieux dignitaire de la cour, lui frappa la tête d'un coup de tranchant, qui paré en partie par les gardes de l'offenseur, le blessa, mais ne le tua pas.

Le désordre et la confusion qui suivirent cet acte irrespectueux, accompli dans une des plus grandes solennités de la cour, en présence des ambassadeurs, furent inexprimables; la violation et la souillure du lieu sacré constituaient un crime que les lois de la patrie punissaient de la peine capitale. Grâce à ses mérites, à son grade, grâce aussi à l'imprévu et à la grandeur de la provocation, l'échafaud fut épargné au jeune prince. On lui accorda le privilège de se donner lui-même la mort. Le jour suivant, il se tua avec un stoïcisme imperturbable, qui, du reste, n'est point admiré des Japonais.

Plus de trois cents personnes, — ministres, écuyers, pages, hommes d'armes, ou *bravi*, mais *bravi* honnêtes, — étaient attachées à la maison du prince. Quarante-sept d'entr'eux signèrent avec leur sang un écrit, par lequel ils s'engageaient à venger leur maître bien-aimé. Jusque-là rien, ni de très-extraordinaire, ni de digne d'être consigné dans l'histoire ou dans un poëme. Mais ils jurèrent aussi que si le ciel leur accordait l'accomplissement de la vengeance, pour reconnaître la grâce obtenue du ciel et les bienfaits reçus du prince, ils donneraient leur propre vie en holocauste sur la tombe de leur maître. La vengeance s'accomplit et le serment fut tenu; des quarante-sept, pas un ne manqua à la promesse qu'ils avaient faite à eux-mêmes, aux hommes et au ciel.

Il nous semble qu'il y a avantage à étudier le japonais, ne fût-ce que pour connaître les paroles et les pensées d'un peuple, qui possède des hommes de cette trempe. Mourir pour une idée! C'est vite dit, c'est même vite fait, dans l'ivresse de la bataille, dans l'ennui de la vie. Il est beau de mourir comme les Codrus, les Curtius, les Catons, les Micca, comme les martyrs et les confesseurs de la foi ou de la patrie. Mais tous ces héros meurent parce qu'ils ne peuvent obtenir le bien désiré sans faire le sacrifice de leur vie, ou parce que celle-ci, privée de ce bien désiré, leur est devenue d'un poids insupportable; ils meurent, en somme, volontairement, ou par dépit ou par contrainte morale. Mais dans notre Occident, a-t-on jamais entendu parler, a-t-on jamais lu, même dans les mythologies ou les romans de chevalerie, que quelqu'un ait donné sa vie pour prix d'un bienfait humain, ou d'une grâce divine, que quelqu'un ait accepté la mort pour donner une preuve immortelle de sa reconnaissance?

Le sentiment du devoir personnel, le *Ghi* chevaleresque des Japonais, opère ces miracles.

« Miracles de folie, — pensera-t-on, — miracles d'aberration mentale! » C'est vrai, et nous sommes les premiers à le proclamer hautement. Mais on doit se rappeler que dans l'ordre des idées pour lesquelles on meurt, ce qui est vrai là-bas, est faux ailleurs et vice versâ. Les objets de la foi varient, mais la foi demeure une. Si nous avions la force et la santé, quel beau livre nous voudrions faire sur les faux amours! Il y a à peine un demi

siècle que l'amour du clocher s'appelait l'amour de la patrie. Et si l'on en rit aujourd'hui, il n'y a pas longtemps qu'on mourait glorieusement pour une *Secchia rapita*. La charité, selon la pensée chrétienne, semble, en dominant toujours plus les âmes, affaiblir l'amour de la patrie, même chez les incrédules. C'est pourquoi, petit à petit, la *revanche* et la *gloire* nous paraissent des idées étranges.

Mais nous nous éloignons de nos quarante-sept fanatiques, ou, si l'on veut, de nos héros.

Le fait est aussi simple, on l'a vu, que l'enlèvement d'Hélène: mais, peut-être, serait-il plus juste de dire de celui-ci que du japonais: « Pour une si petite cause, quelle lougue guerre! » Mais aussi quel admirable cycle épique et littéraire nous a fourni cette guerre vengeresse et le sacrifice de ces fiers insulaires!

L'*iliade* de péripéties, de souffrances, d'angoisses, de fatigues, d'aventures, de prouesses de toute sorte, endurées, souffertes, accomplies par ces quarante-sept braves, par leurs fils, par leurs mères, par leurs femmes pendant l'espace de deux longues années durant lesquelles fut préparé le grand sacrifice, a servi d'argument aux innombrables histoires, drames, romans de la nouvelle littérature japonaise.

Pour confirmer notre assertion que l'étude de ces langues porte en elle-même sa récompense, nous voulons raconter ici deux épisodes.

Le premier personnage que nous présentons au lecteur est un père Christophe,[1] mais, bien entendu, un père Christophe japonais. Parent de la femme du jeune prince mort, notre bon père, abbé d'un fameux couvent ou sanctuaire bouddhiste, se met au service du chef de la conjuration, — premier ministre de la maison du prince défunt, — pour procurer à l'entreprise des secours célestes et terrestres. De grand cœur il invoque la bénédiction céleste sur l'œuvre de justice vengeresse qui, — par des raisons politiques, ne pouvant se faire au nom de la loi humaine, — se fera au nom de la loi naturelle et divine. Il s'emploie efficacement et de plusieurs manières pour détour-

[1] Le moine héroïque des *Promessi Sposi* di Manzoni.

ner les soupçons de l'ennemi et mettre en défaut sa vigilance. Son regard sénile s'anime à la vue des armes qu'on prépare en secret pour l'assaut, ces armes, qu'étant jeune, il a si souvent maniées! Mais notre père Christophe se calme pour faire aux conjurés la lecture de quarante-sept épitaphes mortuaires.

Le sacrifice est accompli depuis peu de jours seulement et déjà les quarante-sept épitaphes se lisent sur la pierre qui couvre les cendres, chaudes encore, des vainqueurs.

Le père abbé se rend un jour chez la veuve du chef des conjurés, en lui apportant des messages, des dons, des souvenirs de la part de la veuve du prince et de son défunt mari. A peine la misérable femme, qui vivait chez son père dans un village, eut-elle entendu les premières paroles du vénérable et charitable vieillard, qu'elle courut appeler tous les siens; bientôt elle revint, conduisant par la main un jeune prêtre et portant dans ses bras un enfant. Elle était suivie de ses nombreux parents, qui, avides d'entendre raconter les particularités du grand événement déjà connu dans toutes les bourgades du Japon, entourent le bon père.

Il raconta ce qui s'était passé et termina en portant aux nues l'héroïsme des conjurés et surtout celui de leur chef, qui, pour tromper la vigilance de l'ennemi, avait dû sacrifier à son prince plus que la vie, l'honneur même, en acceptant toutes les calomnies que répandaient contre lui ses adversaires.

— « Quant à ce petit prêtre, continua l'abbé, en caressant « amicalement le jeune clerc, nous l'attirerons dans notre cou« vent avec du sucre et du miel, si vous y consentez, bonne « mère! C'est le désir de la veuve du prince et c'était égale« ment celui de son père, que les ciseaux et le rasoir sacrés « sanctifiassent la tête d'un de ses chers fils.

— « Oh! mon bon père! dit la veuve en pleurant, prenez « aussi cet autre enfant. Je le consacre à la mémoire de son « père et de son prince.

— « Oui, oui, s'écrièrent en chœur tous les membres de la « famille, sanctifiez-les tous deux, en l'honneur de leur père et « en l'honneur de leur prince! »

A ce moment, la figure de l'abbé s'altéra tout à coup; elle perdit l'expression vénérable qui l'animait habituellement, et revêtit un caractère fier et énergique.

— « Non, non, s'écria-t-il; donnez-moi la tasse, donnez-moi « le vin! »

Et buvant d'abord, malgré la règle de son ordre qui le lui défendait, il éleva la tasse sur la tête de l'enfant et dit, d'une voix solennelle:

— « Avec ceci je te consacre, non à la vie du cloître, mais « à la vie du monde; et que ce vin sanctifie ta tête comme « l'aurait sanctifiée le rasoir sacré. Dernier rameau d'une fa- « mille vertueuse, il serait indigne de laisser s'éteindre le nom « de ton illustre père, de cette fleur des héros, le nom des « Curanosche! »

Le second personnage que nous voulons vous présenter est la vieille mère d'un conjuré, qui n'avait qu'un fils pour soutien depuis la mort récente de son mari et d'un autre enfant. Les voyages nombreux qu'il entreprend, lui, qui autrefois ne la quittait jamais, l'arrivée fréquente de certains messagers, de certains hôtes avec lesquels il a de mystérieux colloques, son aspect même, qui est celui d'un homme plongé dans des pensées anxieuses, tout cela lui fait deviner ce qui se médite, ce qui se prépare; mais elle se tait.

Le jour arrive, enfin, où les fils épars de la conspiration doivent n'en former qu'un seul; les conjurés sont réunis à Yeddo, pour attaquer tous à la fois, dans la même nuit, à la même heure, sur un signal de leur chef, Curanosche, la maison de l'ennemi, transformée en forteresse. Le bon fils, qui était un loyal ministre de son prince, traverse alors le moment le plus difficile de sa vie. Les deux *Ghi*, également sacrés, la piété filiale et la fidélité envers le prince, éveillent dans son âme un âpre combat. Il dit à sa mère qu'il doit entreprendre un voyage lointain, que l'absence cette fois sera longue, qu'il part avec de tristes pressentiments. A ce discours, la vieille mère, qui a tout compris, répond par ces seules paroles:

— « Fille, femme et mère de valeureux soldats, je suis fière « et heureuse de mon sort. Va, et montre-toi digne de tes « aïeux et du prince que tu as servi jadis. »

Le fils part, mais dans le conseil des conjurés le parti prévaut qui demande que l'assaut soit différé de vingt jours. Calculant que ces vingt jours lui suffisent pour se rendre à pied à son village et pour revenir à Yeddo, il demande et obtient

du chef de la conjuration la permission d'aller voir sa mère, une dernière fois.

Arrivé là, il lui dit qu'il doit repartir le matin du jour suivant, et s'entretient longuement et affectueusement avec elle, jusqu'à une heure avancée de la nuit. Alors, la voyant étendue silencieuse dans son lit, il la quitte, la croyant endormie.

Le matin, au moment du départ, ne voyant pas sa mère sortir de sa chambre, le fils y entre et aperçoit la pauvre femme, baignée dans une mare de sang.

A côté du lit se trouvait cette lettre ouverte:

« Mon fils, quand tu pris la dernière fois congé de moi, je « t'ai dit et t'ai répété à plusieurs reprises: Oublie que ta vieille « et inutile mère est encore de ce monde. Ces paroles auraient « dû être un avertissement pour toi. Mais en revenant me voir, « poussé par ta tendresse, tu m'as prouvé que tu ne connais- « sais pas la vraie piété filiale, car si j'avais pu prévoir que « la prolongation de ma vie aurait été un danger pour ton « âme, en te détournant de ton suprême devoir, je me serais « déjà donné la mort. Me faut-il, moi, une mère, t'enseigner « à toi, un soldat de cinquante ans, ce que tu dois au prince « adorable que tu as servi? Qu'il en soit ainsi! Et puisque ton « cœur est partagé entre deux amours légitimes, et que celui « pour ta mère tend à prévaloir, et puisque mon souvenir « t'empêcherait, peut-être, d'aller là, où est le plus grand pé- « ril, je veux payer, la première, le tribut de gratitude à no- « tre prince, et te rendre la possession de ton cœur. »

« Le parti que je prends, est aussi une façon de montrer « comment les mères aiment leurs fils! »

On raconte que les mères et les femmes spartiates, attachant le bouclier à leurs fils ou à leurs maris, disaient, faisant allusion à leur retour de la bataille: « Ou avec lui ou sur lui! » Tout en admirant cet héroïsme, nous pensons dans notre cœur: « Quelles mères, quelle femmes cruelles! » En lisant pour la première fois la lettre que nous venons de traduire, nous nous écriâmes aussi: « Quelle Médée, quelle mère féroce! » Mais, pourtant, nous ne pûmes nous empêcher d'admirer cet héroïsme, sans exemple au monde.

Mais il est temps que, pour conclure, nous revenions à la tranquille allure et au sujet de notre premier article. Il ne nous

reste que peu de mots à dire sur l'utilité que l'on peut retirer de l'étude du chinois, au point de vue de son système spécial d'écriture.

On raconte que Caton le censeur, quelque fût au Sénat, ce que nous appelons aujourd'hui l'ordre du jour, terminait tous ses discours par ces paroles: « Sur l'argument qui nous oc-« cupe, je pense de cette façon. Et je pense aussi qu'il faut « raser Carthage! »

Sans être des Catons, ni des descendants de Caton, — et nous nous en vantons, — nous faisons comme lui: nous finissons par la même antienne.

Nous avons la ferme espérance, qui est presque une certitude chez nous, que dans peu de temps tout le monde pensant sera persuadé de l'utilité absolue d'avoir une écriture, qui — comme celle des nombres et de la musique, — transmettra partout directement la pensée par le moyen de la vue, sans avoir besoin d'écrire les différents sons, les lettres, les syllabes des diverses idiomes, lesquels resteraient partout, avec leurs littératures, intacts et inaltérables tels qu'ils le sont aujourd'hui.

Cette espérance, cette quasi certitude, nous font un devoir imprescriptible, — car étant sinologues et japonistes de profession nous avons aussi notre *Ghi*, — d'insister, malgré les moqueries des incrédules, sur la proposition de réunir un congrès international de savants, chargé de déterminer et de fixer, de la manière la plus simple, l'unification de l'écriture et de la pensée, comme l'est déjà celle des nombres et de la musique, afin de faciliter entre les nations tous les genres de commerce.

Donc, puisque l'écriture chinoise répond à ces conditions, — bien que par sa complication elle soit inacceptable comme écriture universelle, — plus il y aura de personnes qui étudieront cette langue, plus il y aura de défenseurs et de promoteurs d'une idée et d'une institution, qui, après les catastrophes et les ruines dont nous menace d'un côté un désastre politique et de l'autre un malentendu social, nous paraît destinée à amener cette fraternité des peuples, si ardemment désirée.

A. SEVERINI.

LE BÉBÉ DU RÉGIMENT[1]

Nous étions rentrés à *Port-Royal Island.*

Par ce doux matin de novembre, les oiseaux-moqueurs sifflaient leurs plus beaux airs, les champs de coton blanchissaient sous leurs flocons soyeux, nos hommes, tout en fredonnant, nettoyaient leurs armes; nous autres officiers, nous lisions, chacun chez soi, les lettres que venait de distribuer le courrier.

Un coup à ma porte! (j'avais une porte). Le loquet craque! — le seul loquet du camp, et j'en étais fier, et mes officiers le

---

[1] On nous a demandé plusieurs fois: Pourquoi la Comtesse de Gasparin n'écrit-elle plus? Pourquoi sa plume élégante et poétique ne nous livre-t-elle plus de ces pages brillantes qui ont déjà ému jadis un si grand nombre de lecteurs? Est-ce-qu'elle se repose déjà? Non: elle ne se repose pas encore; elle se cache seulement; elle travaille pour les autres; elle transporte, elle reconstruit, à l'heure qu'il est, en français, quelques uns de ces livres anglais ou américains, américains surtout, qui nous apportent le souffle vif et pur des sommets. Maintenant le tour est venu pour un livre du colonel T. W. Higginson, un vaillant guerrier, une autorité, qui demeure a Boston et qui vient de changer l'épée contre la plume. La comtesse de Gasparin refait ce livre en français, sous le titre: *Vie Militaire dans un régiment noir.* Cette chevalerie noire (et blanche aussi) ces générosités, ces vaillances, cette poésie remueront beaucoup de cœurs. La comtesse de Gasparin a eu la bonté de nous permettre d'en offrir un chapitre à notre choix aux lecteurs de la *Revue Internationale.* Nous avons donc choisi, et nous espérons que les lecteurs seront contents de cette primeur américaine qu'une noble femme de la Suisse vient de présenter à notre recueil international. LA RÉDACTION.

faisaient toujours cliqueter, le plus bruyamment possible, par égard pour mon orgueil de propriétaire.

— Entrez !

Le loquet se soulève; la porte s'entr'ouvre. M. C***, notre Quartier-Maître, fait deux pas, visage si radieux, qu'il en éclaire la tente :

— Colonel ! Y a de fameuses nouvelles !

— Des nouvelles ?

— Me femme arrive avec *baby*, par le premier vapeur !

— Baby ? Vous rêvez, QUAM ! (Nons abrégions ainsi le nom honorifique du *Quartier-Maître*) : La passe accordée, mentionne Mme C... ; pas question de *baby*. Un bébé ! par exemple !

— Mais le *baby*, colonel, cela va par dessus le marché, c'est sous-entendu, c'est compris dans la passe ! — s'écrie QUAM triomphant : — Ma femme, se séparer de Baby ! Et puis, Colonel, la passe dit : « *avec son bagage indispensable.* » Un baby de six mois, c'est peut-être un bagage indispensable à la maman, Colonel !

QUAM s'épanouit d'un grand éclat de rire.

— Mais, mon brave camarade, comment vous y prendrez-vous pour rendre *ce petit affaire d'enfant* confortable, sous la la tente, dans notre hiver Sud-Carolinien ; quand on grille à l'exercice de midi, tandis que l'eau gèle la nuit à côté du lit de camp ?

— Colonel, fiez-vous à moi pour ça !

Sifflant entre ses lèvres, le papa ravi tourna les talons, et je l'entendis, d'officier en officier, communiquer la grande nouvelle à tous ceux qu'il rencontrait.

Les préparatifs, commencés dès le jour même, transformèrent bientôt la tente de QUAM en un *Home*, chef-d'œuvre d'amour et de *fini*. Montants, solives, haut plancher, rien n'y manquait ; pas plus la cheminée que la porte : roulant sur ses gonds, s'il vous plaît. Quant au loquet, force avait été de s'en passer, le mien étant l'unique spécimen de son espèce, connu à *Port-Royal Island !*

Pompée, un des charpentiers du régiment, fabriqua le berceau. *Auguste*, son émule, construisit un bois de lit, assez élevé pour que le berceau pût glisser dessous. *Flora* étendit un morceau de tapis rouge devant la couchette. *Chloé*, la femme d'un

sergent, fut engagée comme surintendante de la *Nursery !* Elle fumait, notre gentille négresse; elle fumait une pipe énorme ! grave imperfection ! Mais les philosophes du régiment déclarèrent que *Baby*, peut-être, n'avait pas d'objection contre le tabac, et que si *Baby* en avait, *Baby* casserait la pipe d'un coup de poing.

Sur ces entrefaites, steamer, maman, *Baby* arrivèrent.

La jeune recrue (Bébé, pour que vous le sachiez, était une petite fille), déposée dans sa couchette, y dormit comme si, de toute sa vie, elle n'avait fait autre chose ! A peine éveillée, Chloé la promena devant son peuple ébloui; car Bébé, à dater de cette heure, régna despotiquement sur nous.

Elle avait de limpides yeux bleus au doux regard, la chevelure ondoyante et brune, des joues rondes, des fossettes au milieu, et cette dignité, si touchante et si belle, chez les petits enfants.

Ni pleureuse ni timide, Bébé accueillait chacun, sans jamais autoriser aucune liberté, même de ses meilleurs amis. Enveloppée du mœlleux burnous écarlate, à longues manches et capuchon, qui lui servait de pelisse, Bébé paradait (se *branlait*, comme disaient les noirs) par le camp.

Garde-montante, lorsque les hommes, avant de gagner leur poste, passaient à l'inspection, *Baby* était toujours là, examinant les rangs d'un imperturbable sérieux. Elle ne disait pas grand'chose, Bébé, mais ses regards scrutateurs, fixés de préférence sur les boutons, montraient qu'elle en jugeait le poli, et qu'elle en appréciait l'éclat.

L'officier de service qui, ceinture au flanc, épée au côté, s'acheminait juste à ce moment vers le Colonel, afin de recevoir les ordres, s'arrêtait préalablement devant Chloé, pour prendre ceux de *Baby*.

Baby présidait à l'exercice du matin. Le tambour de midi la trouvait au quartier, surveillant les longues files de soldats qui, plat et pot en mains, se dirigeaient sur la cuisine. — On pouvait voir *Baby*, lorsque brillait le soleil, suivre au bras de Chloé les rues du camp jusqu'à ce carrefour où, centre d'un cercle d'admirateurs, son costume écarlate et son visage rose s'épanouissaient d'un plus vif éclat, sur le fond de noires figures et d'uniformes bleus.

Quand la *dress-parade* du soir réunissait mes hommes, et que debout en front, je commandais les mouvements, mes regards glissaient malgré moi vers le petit objet rouge, à l'extrémité de la ligne, et j'en étais si bien affolé que je m'étonne encore de n'avoir pas, au lieu de : « *Attention ! Bataillon ! Epaulez armes !* » crié à plein gosier : « *Attention ! Bataillon ! Epaulez Baby !* »

Parfaitement impartiale, notre reine distribuait ses bonnes grâces sans caprices ni préjugés de couleur, bien qu'elle préférât, évidemment, les petits tambours ! — Ses favoris, je le confesse, n'étaient pas les miens : espiègle troupe de chenapans, qui donnaient à eux seuls plus de fil à retordre que le régiment tout entier. *Annie* (notre bébé) les aimait, j'imagine, précisément à cause du bruit qu'ils faisaient ; de leurs bonnets, rouges comme son capuchon ; de la pourpre devanture de leurs jaquettes ; et peut être aussi parce qu'ils se tenaient, pour gagner ses faveurs, plus souvent sur la tête que sur les pieds.

Dress-parade terminée, le corps entier des tambours, marchant au grand drapeau du quartier-général, y attendait le dernier rayon du soleil, et sitôt disparu, battait la retraite, tandis que s'abaissait lentement l'étendard : *Festival* à nul autre pareil pour Baby !

Quelquefois (oh ! cela, c'était rare et délicieux !) le Sergent-Major prenait Annie, l'enveloppait dans les vastes replis du drapeau, d'où elle nous guettait, yeux brillants, parmi les rayures et les étoiles, comme une déesse de la Liberté frais éclose.

Chaque mois, quelque officier venait, expédié par le général, passer en revue, non les soldats, mais le matériel des équipements. L'opération (superlativement fastidieuse) achevée :

— Il y a encore quelque chose à voir ! disais-je : Quelque chose de spécial au régiment !

— Encore ! — faisait l'officier, plus vexé que charmé : — Encore ! Quoi donc ?

Sur un signe, on apportait Baby, et je n'ai jamais rencontré d'homme, vieux, jeune, triste ou gai, dont cette exhibition n'éclairât le visage. Bébé, en retour, accordait au visiteur un de ces regards profonds, qu'on trouve si généralement célestes lorsqu'une toile de Raphaël ou de Murillo nous les montre, et que nous pouvons, chez nous, contempler aussi graves, aussi pen-

sifs, aussi révélateurs, toutes les fois qu'un de nos petits bien-aimés vient blottir contre nous sa tête bouclée.

La double tente du Quartier-Maître : bureau sur le devant ; chambre à coucher, salon, boudoir, ce qu'on voudra, derrière ; agréait à Baby, si primitifs qu'en fussent les aménagements. Chloé, la *nurse,* [1] avait logis à part, avec appendice pour laver et savonner.

Un soir, dans la Bureau (Mrs. C... fourrageait parmi les casiers, pour me trouver quelques feuilles de papier à lettre) ; roucoulements, gazouillements partent tout à coup de la pièce du fond.

— Qu'est-ce donc que cela ? — fais-je.

— *Cela ?* Voyez vous-même.

Je pousse la porte de canevas ! Rien ; sauf ce même petit quelque chose de gai, de musical, d'incompréhensible, qui sort je ne sais d'où. Mrs. C... m'a suivi ; elle écarte la courte-pointe, tire de dessous le lit un berceau, et voilà bien la petite demoiselle, la plus éveillée que petite demoiselle puisse être en ce monde ! Vous l'auriez barricadée derrière une douzaine de matelas de famille ; vous ne seriez pas parvenus à étouffer sa bonne humeur.

Elle exerçait de puissantes attractions, cette tente du Quartier-Maître. Un autre soir, que faisant ma tournée, je m'avoisinais de sa toile, j'entends, non le ramage de Baby cette fois, mais le magnifique baryton du Major, qu'accompagnent les accents harmonieux de Mrs. C. — Ils chantaient des cantiques. J'entr'ouvre la porte ; un feu clair brillait dans le *salon,* prêtant ses royales splendeurs au morceau de drap écarlate qui faisait fonction de tapis. La tentation était trop forte : concert, réception, illumination ! Je m'invitai moi-même, et pénétrai dans le *sancta sanctorum.* Le Major était assis sur une caisse, le Chirurgien sur un escabeau ; le Quartier-Maitre, sa femme, l'Adjudant, un de nos Capitaines au bord du lit, et je vous mets au défi d'ouïr plus mélodieux accords !

Et Baby ? — Baby, retirée dans ses appartements particuliers, supprimée, encagée, avait pris le parti de s'envoler au pays des

---

[1] Bonne d'enfant.

rêves; des siens à elle; plus près du ciel, je vous assure, que ne peuvent monter les plus hautes notes des plus hardis ténors.

Une pause se fait. D'autres sons se produisent.

— Qu'est-ce qu'on entend? Minette et ses minons? — demande le Capitaine.

— Mon Bébé! — s'écrie Mrs. C..., avec cet orgueil souverain qui n'appartient qu'aux jeunes mères.

En un instant, tout le monde est debout, le lit dégagé, Bébé tirée de son berceau, placide et souriante! Durant le reste du concert, que tantôt dans les bras de l'un, tantôt sur les genoux de l'autre, elle écoutait d'un air qui disait clairement: — Si je voulais, je ferais plus de bruit que vous! — Baby ne se permit, néanmoins, qu'un léger éternuement..... crainte de nous humilier.

On peut, aisément, maintenir la température élevée dans une tente; car enfin, une tente c'est une maison comme une autre... avec des murs moins épais, j'en conviens. Il y a un inconvénient, un seul: la cheminée, nécessairement courte, fume par certains vents (même chose s'est vue, dit-on, en certaines maisons). Nous avions tourné la difficulté..... en tournant les cheminées. Celles-ci regardaient au Nord, celles-là au Midi; les unes à l'Est, les autres à l'Ouest! La tente du Quartier-Maître fumait-elle? (une tente qui fume est intenable) restait la tente du Chirurgien, du Révérend, des Capitaines, *ad infinitum*. Et que souvent j'ai vu Mrs. C..., son petit Chaperon-Rouge bien enveloppé dans les bras, courir sous les déluges, pour demander asile à Mme l'Adjudante ou à Mme la Major!

Après cela, chaque hiver nous amenait, deux, trois jours de tempête, durant lesquels toute cheminée devenait impossible. Ces jours-là, Baby était condamnée à rester ignominieusement au berceau: duvet, couvertures, châle, manteau, tricots, tant qu'on en pouvait amonceler sur la couchette!

Baby eut bientôt, non une rivale (chose impossible) mais une camarade dans le camp; une miochette noir d'ébène, qui jabotait tant et plus de son côté. Je la surpris un matin, comme je tournais le coin des écuries: quelque chose de rond, de potelé, couleur d'encre, posé sur le bas appentis d'une tente. Rien de gracieux comme ce tableau; le père incliné, rayonnant de bonheur, jouant avec son *amour* africain; tandis que la mère, appuyée contre un mimosa, les regardait tous deux.

Baby-Annie et Baby Cléo, l'une sculptée en albâtre, l'autre en basalte, se rencontraient chaque jour, avec cette sereine indifférence qui caractérise les autocrates de leur âge. Il n'y eut, entre elles, ni alliances, ni ruptures, ni protocoles. On se regardait gravement, on roucoulait un brin; après quoi, les deux majestés se retiraient (littéralement) chacune sous sa tente.

Notre changement de résidence transforma les habitudes d'Annie et ses plaisirs. Au lieu de la maison de toile, la maison de pierre — Port Royal Ferry; — la chambre, chauffée d'un poële, dont le tuyau passait à travers la fenêtre sans carreaux (pas plus de verre que de vitrier dans l'île); l'immense foyer de la grand'salle; les murs, plus ou moins sordides, que nos dames recouvraient de feuillage toujours vert. Baby, au milieu du nid de rameaux parfumés les aidait, oh de tout son cœur, arrachant les pousses, brisant les brindilles, et quand elle avait déchiré, là, un gros morceau de n'importe quoi, quel cri triomphant!

Aprés déjeuner notre premier devoir, à nous autres officiers, était de faire sauter Baby dans nos bras, devant les joyeuses flammes de l'âtre. Retentissement des sabres et des éperons sur les dalles; courriers qui arrivaient, qui partaient; autant de spectacles ravissants pour Baby. Son père, enfourchant l'étalon qui allait l'emporter vers quelque piquet extérieur, la saisissait, la campait devant lui: un temps de galop! et Baby, d'un beau calme, souriait sans perdre un instant le respect de soi.

La sentinelle aussi, qui passait et repassait sous les fenêtres, avait son charme... un peu monotone. Baby aimait mieux le mouvement de la *piazza*. Surtout, oh! surtout le hamac aux larges mailles! Etre enfouie dedans, bien close, nous regarder à travers le filet, y passer son bras! Et quand elle serrait contre elle un paquet de roses, quand elle disparaissait à moitié sous les bouquets de magnolias, on eût dit un de ces cupidons, qui dans les bas-reliefs antiques, se couronnent de fleurs.

Mais comme elle était jolie, lorsqu'en temps rigoureux, sa mère l'apportait demi-vêtue devant le foyer de la grand'salle pour y achever sa toilette, au pétillement des étincelles! Nous les trouvions à croquer, ses belles petites épaules blanches. Elle, l'orteil rose de son petit pied nu, lui respirait un intérêt toujours nouveau!

D'amis fourrés ou emplumés, Baby s'en souciait peu.

Elle avait à peine regardé la couvée de perdreaux, pris au lacet, que lui offrirent ses vauriens favoris, les tambours. Elle n'accorda guère plus d'attention à *l'oppossum*, son *jeune* en poche, que je plaçai sous ses yeux un matin. Les jolis lézards verts, couleur changeante, du clair au foncé, comme les caméléons, ne lui plurent pas davantage. Mais nos *minets*, doux, veloutés, soyeux! Baby les chérissait. Il lui en fallait toujours deux ou trois dans les mains. Or, ses petites mains, toutes satinées qu'elles fussent, y allaient rudement parfois. J'admirais la patience de *Kitty noir*, *Kitty zèbré*, *Kitty gris de souris*, alors que tripotés à dire d'expert, pris par la tête, par la queue, par la patte, frottés à rebrousse-poil, ils se laissaient faire, sans même articuler un miaulement de protestation!

Mais *Kitty noir*, *Kitty zèbré*, *Kitty gris de souris*, trouvèrent plus vite l'usage de leurs douze pattes que Baby celui de ses deux pieds; de sorte que, trottant au large, ils se venaient asseoir droit en face de Bébé, se lavant le museau, se lissant le pelage et lui faisant la nique jusqu'à ce que quelque officier complaisant (mettons *courtisan*) saisissant nos farceurs, les déposât captifs, mais non soumis, dans le giron de sa princesse.

Elle aimait la guerre autant que de plus grandes impératrices, notre petite dame. Rien ne la réjouissait (sans compter les exercices et les parades) comme le bruit des armes, canon y compris.

Deux fois, pendant que nous occupions *Port Royal Ferry*, on nous vint dire que les rebelles amenaient leur batterie sur le bord opposé; deux fois ce fut un branle-bas général: courriers expédiés, régiment debout, détachements envoyés sur divers points; les dames en toilette (un détail que le plus imminent péril ne saurait leur faire négliger) descendant quatre à quatre vers l'ambulance qui allait les transporter en de plus paisibles régions. Et Baby, dans toute sa gloire, levée, encapuchonnée, à une heure indue (bonheur inouï!) là, sur la *piazza* éclatante de lumière, pleine d'allants, de venants, de tapage! Baby frappait des mains, criait de joie, s'escrimait, se démenait; gesticulant de ses petits poings fermés, comme si elle eût voulu écraser l'ennemi; donnant son avis sur la situation, aussi hardiment que n'importe quel éditeur de journal! — Sauf la difficulté de comprendre au juste l'idiôme de Baby, sauf le ris-

que de méconnaître le sens précis des directions, je les aurais plus volontiers suivies que celles de tel ou tel général. Plus innocentes, elles auraient eu de moins funestes résultats.

Hélas ! en ces deux occasions, l'alarme se trouva fausse. Les dames rentrèrent dans leur quartier, Baby dans sa couchette, jetant de longs regards vers les scènes martiales qu'il lui fallait abandonner ; désappointée autant qu'un jeune colonel auquel vient d'échapper la bonne fortune de quelque première bataille.

Ce qui ne l'empêcha ni de gazouiller le lendemain, devant le grand feu de la grand'salle ; ni d'y boire sa jatte de lait, ni d'en répandre à droite et à gauche le contenu, comme si jamais préoccupation militaire n'eût envahi son cerveau !

Nous ne nous rendions pas compte alors, du flot de soleil que devait notre existence à Baby, à sa douce présence, à son despotisme clément.

Mais quand mes pensées me ramènent à Port-Island ; je l'y vois, elle, notre belle petite reine, parmi les magnolias et les roses. Nul raisonnement ne parvient à me persuader que si je retournais là, je ne l'y retrouverais point !

Je ne la retrouverais nulle part. — Bébé rejoignit, le printemps venu, son Home du Nord, puis s'envola vers celui du ciel, avant que ses petits pieds eussent appris à fouler nos sentiers de la terre. — Et quand je la rencontrerai, ce sera au pays où Un Autre que nous a gagné la bataille ; où sans armées, le triomphe des bonnes causes est assuré.

Si courte que fût cette courte vie, bénédiction pour tous, fraîche et continuelle image de paix, de candeur, d'amour, elle nous apportait comme un souffle de nos lointaines demeures.

Elle nous rattacha par d'invisibles liens, aussi longtemps que s'en écoulèrent près de nous les heures, à tout ce qui est bon, à tout ce qui est beau, à tout ce qui est pur.

T. W. HIGGINSON.

MADAME DE BEAUMONT[1]

Nous avons dit quelque part que la biographie sera le roman de l'avenir. En effet, le charme puissant que certains portraits historiques, et certains mémoires d'outre-tombe exercent sur notre imagination n'est aucunement comparable à l'intérêt superficiel et fugitif qu'inspire souvent la lecture des romans. Si le roman qu'on appelle vécu, si le roman naturaliste a de nos jours une certaine vogue, ce n'est point le talent des auteurs, mais notre besoin pressant de venir au fait, de rentrer dans la réalité qui en est cause. Le roman naturaliste qui s'attache à peindre tout ce qu'il y a de plus bas, de plus vulgaire, de plus vicieux dans la nature humaine a fini par nous dégouter tous; on demande à respirer un air plus pur, à se réconcilier avec le nature humaine, à retrouver dans les livres une meilleure société ainsi qu'on la cherche dans la vie. Si nous pouvions jeter un regard profond autour de nous, il ne serait pas trop difficile, même dans notre temps si peu chevaleresque, pourtant, de rencontrer des héros et des héroïnes; seulement la convenance nous empêcherait de livrer le secret de leur vie héroïque à la curiosité vulgaire. Pour raconter leur roman, nous devrions les déguiser et les transformer: car, en ayant un trop grand soin de la fidelité historique, nous risquerions, de compromettre la paix d'un grand nombre de familles; en altérant le récit pour dé-

[1] *La Comtesse Pauline de Beaumont*, par A. BARDOUX; Paris. Calmann Levy, 1884.

router le lecteur, nous manquerions de respect à la vérité. Nos contemporains pourront, certainement, à leur tour, fournir un jour des types intéressants à l'histoire, surtout s'il deviendra possible de refaire leur portrait vivant d'après leur correspondance, d'après leurs mémoires ou les témoignages de leurs amis et de leurs ennemis; quant à nous-mêmes, qui les regardons de trop près, il nous échappent; nous ne pourrions les comprendre dans leur ensemble. Si nous le pouvions, nous n'oserions point, pendant leur vie, dire tout le bien que nous pensons d'eux et tout le mal que nous pensons de ceux qui les font souffrir. Le roman contemporain, malgré tous ses efforts pour nous représenter ce qui est réel, ne pourra jamais être autre chose qu'un jeu brillant, dans lequel on efface ou l'on charge une partie de la verité, soit pour ne pas offenser les convenances, soit pour rendre tel ou tel autre sujet plus intéressant. Le lecteur d'un roman doit donc toujours se contenter de l'à peu-près; le romancier peut certainement beaucoup inventer; mais il n'a pas le droit de tout dire; ce droit est seulement réservé à l'historien et au biographe.

Si monsieur Bardoux avait été le contemporain de madame de Beaumont, et si, supposons-le pour un istant, monsieur de Châteaubriand était venu dire un jour à son élégante amie: « je connais un homme comme il faut, un homme d'esprit, très sensé, qui écrit bien et qui se propose de publier un beau livre, où il sera seulement parlé, et avec la plus grands émotion, de vous, de vos charmes, de vos vertus et de vos souffrances » il n'y a pas de doute que Pauline de Beaumont effrayée, aurait supplié son illustre ami d'empêcher une publication si géuante. Il est tout aussi vrai qu'un idée pareille, probablement, ne serait point venue alors à monsieur Bardoux; mais il faut avouer pourtant que les idées sur les droits de l'histoire, depuis ces derniérs cinquante ans, ont un peu changé. Autrefois on croyait que les seuls personnages dignes de l'histoire devaient être des rois, des courtisans, des ministres, des capitaines, des conspirateurs, ou des rebelles; les *Origines de la France contemporaine* de monsieur Taine, si l'on veut citer un nouveau modèle, prouvent que les collaborateurs de l'histoire sont beaucoup plus nombreux. On s'occupait autrefois presqu'exclusivement de ce qui se passait à la surface; dans le siècle d'Auguste,

les historiens ne cherchaient naturellement qu'Auguste lui-même; dans le siècle de Louis XIV, ils ne voyaient que les faits et gestes du grand roi; dans la révolution française ils ne s'occupaient que des chefs Girondins et Montagnards le plus en vue. Il leur suffisait donc de peindre les grands meneurs qui triomphaient; tout le reste devenait à leurs yeux troupeau. Et cependant, combien de vie dans ce prétendu troupeau! Combien de drames! Combien de nobles exemples! Combien de lutteurs sublimes! Combien de vertus ignorées! Combien de grandes passions étouffées! En face de l'historien moderne, au contraire, les humbles d'un jour deviennent souvent des grands et les grands d'autrefois rentrent souvent dans l'obscurité et s'y perdent. Les revendications de l'histoire ont de nos jours un attrait irrésistible; et si on n'en abuse pas, si le sujet est intéressant, si les chercheurs et les vengeurs sont des hommes de tact, leur concurrence aux romanciers devient formidable.

Madame de Beaumont appartenait, sans doute, au grand monde français; mais qu'était-il devenu ce monde spirituel et brillant, pendant la tourmente révolutionnaire? Où s'était-il refugié tout ce bon sens des grandes dames du XVIII siècle! Elles n'étaient donc pas tombées toutes sous la hache des Jacobins? Qu'étaient elles donc devenues entre la mort d'un roi et le couronnement d'un empereur?

Probablement un grand nombre d'entr'elles avait passé par les mêmes sentiments qui ont agité l'existence de cette femme attachante, dont monsieur Bardoux vient de nous raconter la vie. Madame de Beaumont n'avait guère encombré le monde de ses prétentions et de sa vanité; et cependant elle devait être l'une des femmes les plus distinguées de son temps. « Elle était, — dit son historien — inconsciemment, le produit d'une longue suite d'éducations aristocratiques et comme le point culminant de tout un art social complexe et artificiellement combiné. Comme elle avait rencontré le désenchantement dès les premiers pas de la vie, elle avait tiré des revers de son cœur un avantage certain; elle n'était plus romanesque, et son jugement avait profité de ce qu'elle avait ôté à ses illusions. »

Madame de Staël avouait un jour, dans sa solitude animée de Coppet, à M. Sismondi et à M. de Sabran, qu'elle avait, dès son

entrée dans le monde, admiré et aimé le plus noble caractère, le plus généreux, le plus reconnaissant, le plus passionnément sensible, et que ce noble caractère tant aimé, tant admiré par elle, était une femme, Pauline de Beaumont. Un pareil témoignage placé en tête d'un livre, vaut assurément une éloquente préface. Le lecteur est bientôt gagné par l'impatience de connaître de plus près cette femme qui séduisait des femmes. Le vide que sentait, après sa mort, Joubert, l'un des amis les plus dévoués de cette femme d'élite, nous fait sentir ce qu'elle devait être et valoir, bien plus que s'il avait composé tout un poème ou un traité en son honneur. Lorsqu'on lisait les pages émouvantes que Chateaubriand avait consacré à cette femme aimés dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe,* on pouvait craindre que le souvenir d'une grande passion eût aveuglé le jugement du grand écrivain; mais la fidélité des souvenirs de Joubert et l'enthousiasme de madame de Staël ont pour nous la valeur d'un témoignoge historique, et repondent d'avance de la haute valeur de la fille de l'infortuné comte de Montmorin. Toute la vie de cette femme fût une épreuve. Avant de l'analyser, M. Bardoux a voulu nous la résumer dans une page biographique, où comme dans la symphonie d'un grand drame musical, tout se trouve déjà indiqué d'une main maîtresse.

« Morte à trente-trois ans, aucune douleur ne lui avait été épargnée; elle les avait toutes épuisées. Mariée par convenance, à dix-sept ans à peine, au sortir du couvent, elle n'avait pas eu un jour d'intimité avec son mari, plus jeune qu'elle d'une année; attachée à son père, comme Germaine Necker l'était au sien, elle avait assisté, à ses côtés, à cette suite d'épreuves qui finirent par le massacre de M. de Montmorin; son frère préféré s'était noyé à vingt et un ans; elle s'était vu arracher sa mère, sa sœur, son second frère; elle s'était vainement accrochée aux bourreaux pour accompagner sa famille à la Conciergerie, mourir avec elle, avec leurs amis, le jour où la même hache trancha leurs têtes et celle de madame Élisabeth. Dédaignée par le Comité de salut public à cause de sa pâleur et de la fragilité de sa personne, voyant ses biens confisqués, madame de Beaumont attendit chez de pauvres paysans la fin de la Terreur; rentrée en possession de son château de Theil, elle répétait volontiers le mot de Marguerite d'Écosse: « Fi de la

vie! qu'on ne m'en parle plus! », lorsque Fontanes et Joubert la mirent en présence de René; elle reçut alors le coup de foudre; dévouée jusqu'à l'abnégation, elle se donna tout entière au culte de cette violente affection; elle se reprenait, dans son milieu de Paris, aux joies de l'esprit; mais les souffrances morales avaient miné la frêle enveloppe; et, consumée à la fois par ses sentiments et la maladie, elle s'éteignait, la 3 novembre 1803, à Rome, où elle était allée pour revoir une dernière fois M. de Chateaubriand. »

Ici nous avons seulement ébauché le sujet du roman biographique qui va se dérouler sous nos yeux. Au lieu de ces portraits de convention qui ouvrent un si grand nombre de romans contemporains, M. Bardoux ne fait que nous placer sous les yeux et nous illustrer le portrait de madame de Beaumont, à l'âge de dix-huit ans, fait en l'année 1788 par madame Vigée-Lebrun, et une miniature du commencement du siècle. Après nous les avoir détaillés, M. Bardoux conclut: « Comme on comprend bien, avec cette forme aérienne, que madame de Beaumont ait pu être comparée à ces figures antiques qui glissent sans bruit dans les airs, à peine enveloppées d'une tunique. » Mais cet être fragile était susceptible d'une grande passion; c'est pourquoi, après avoir lu cette page de René qui commence par ces mots: « Levez-vous vite, orages désirés, etc., » elle s'empressait d'écrire à son amie, madame de Vintimille: « Le style de M. de Chateaubriand me fait éprouvér une espéce de frémissement d'amour; il joue du clavecin sur toutes mes fibres. » On devine par cet aveu que le roman va commencer; la curiosité est habilement éveillée. On s'intéresse déjà à l'héroïne, on la voit, on la comprend; on devient donc curieux de son passé, et l'on écoute non pas seulement avec patience, mais avec intérêt, ce que M. Bardoux va nous raconter sur la famille, sur le père, sur la jeunesse de Pauline, jusqu'à son mariage avec le comte de Beaumont, un gentilhomme sans gentilhommerie qui, à l'approche de la révolution, vendit ses terres à un bourgeois, se fit nommer commandant de la garde nationale en retirant régulièrement des certificats de républicanisme et de résidence du comité de la section des Granvilliers, tandis que ses proches allaient à l'échafaud, ou en exil, et que sa femme vivait abandonnée et désolée sans ressources.

Du vivant de son père, le comte de Montmorin, ministre de Louis XVI, madame de Beaumont faisait les honneurs du salon. A cette époque-là, dit M. Bardoux, dans le rayonnement de ses vingt ans, elle inspirait plus de sympathies que de flammes. Ses meilleurs amis étaient alors le chevalier François de Pange et les frères Trudaine de Montigny; par eux, elle connut successivement Suard, madame de Krudner et André Chénier, jusqu'à ce que M. Necker étant devenu le collègue de son père, elle s'approchât de la brillante ambassadrice de Suède, madame de Staël. Nous suivons avec le plus vif intérêt madame de Beaumont dans le salon de madame de Staël ou chez la comtesse d'Albany, installée dans la rue de Bourgogne avec Alfieri, et nous écoutons toutes les causeries fines, spirituelles, un peu insouciantes des salons français à la veille de la Terreur; puis le drame se passionne, l'orage éclate, la foudre tombe, le beau monde et le grand monde se dispersent, la raison s'égare, le sang coule, la rage monte, la fauve se déchaîne, le monde se bouleverse; on se demande ce qui restera debout; personne ne saurait le dire; on n'entend que le cri des victimes égorgées, la voix enrouée du peuple ivre qui croit se venger. Au milieu de ce chaos épouvantable on entend une voix mâle se lever, celle du Comte de Montmorin, père de Pauline, un véritable chevalier, digne des meilleurs temps de la chevalerie, qui ne fut pourtant point justicié, comme les autres, par les révolutionnaires, mais lâchement assassiné, mutilé, empalé. Ce crime horrible, signal d'une nouvelle boucherie, fut commis le 2 septembre de l'année 1792. L'histoire se venge tard, mais elle se venge pourtant. Ce n'est plus seulement la famille du Comte de Montmorin avec ses intimes qui frémit d'horreur; c'est la conscience de l'humanité toute entière qui se révolte et maudit en relisant, dans le volume de M. Bardoux, avec des nouveaux détails, tirés de documents malheureusement autenthiques, le récit du massacre du ministre dévoué de Louis XVI.

Que devenait, en attendant, Pauline de Beaumont avec sa malheureuse mère, et avec sa sœur madame de la Luzerne? On ne tarda point à accuser madame de Montmorin d'avoir été la complice du ministre et conspiré contre la France avec son gendre la Luzerne attaché à l'ambassade française à Londres;

on l'arrêta à Passy avec sa fille madame la Luzerne et son fils Calixte Montmorin. Madame la Luzerne, atteinte d'une fièvre chaude, mourut la veille de l'exécution; madame de Montmorin fut sublime jusqu'au bout; Calixte de Montmorin, jeune homme de vingt-deux ans assista à dix-neuf exécutions; et chaque fois que le couperet de la guillotine descendait, il criait: « Vive le roi! » « Lorsque la vingtième victime, écrit M. Bardoux, monta les marches, il essaya bien de crier; mais, cette fois, le cri s'arrêta dans sa poitrine; c'était sa mère. Calixte fut guillotiné après elle. »

Madame de Beaumont survécut à cette tragédie. Les bourreaux, n'avaient pas voulu d'elle; Pauline avait désiré mourir avec les siens; on la renvoya; il fallait bien pour raffiner le supplice, faire assister aux exécutions un survivant de chaque famille, pour le voir souffrir et pleurer pour tous. Après les parents les amis; le deuil de Pauline ne devait pas encore avoir une fin; les années 1793, 1794 s'écoulèrent dans l'angoisse. Mais sa rencontre avec Joubert, le noble idéaliste, releva un peu le courage de cette femme si éprouvé; elle, à son tour, comprit que la vie lui réservait encore des devoirs et peut-être des jouissances. Elle s'attacha à Joubert, qui s'efforçait d'effacer le désespoir de Pauline par une philosophie douce et sereine: « il faut aimer la vie quand on l'a, lui disait-il, c'est un devoir. » Joubert fut pour elle un consolateur tendre et discret; elle le paya de ses aimables attentions. « Ces premières années de tendre et expansive amitié, de conversations intimes, entrecoupées de quelques voyages à Paris, nécessités par les embarras de fortune de madame de Beaumont, furent sans nuages. En les rappelant au comte Molé, Joubert en parlait comme d'une sorte de paradis perdu, tant les deux âmes étaient près d'être parfaites. Il se mêlait à leur affection quelque chose de ce qui rend si délicieux tout ce qui rappelle l'enfance, c'est-à-dire le souvenir de l'innocence. Ce n'étaient que visites, envois de livres, dans ce calme et doux pays de Bourgogne, entre Villeneuve, Passy et Theil, quand madame de Beaumont put y rentrer. Il ne lui manquait que le courage d'être heureuse. »

Joubert fut pour elle un ami délicat et vigilant. Elle l'adopta comme son directeur spirituel, mais en même temps, elle lui donna une partie de son propre souffle poétique et de son esprit

féminin, qui séduit et qui charme; en mourant, pour le consoler, Pauline de Beaumont lui légua une amie, sa propre, sa meilleure amie, la spirituelle madame de Vintimille; et elle-même, grâce à Joubert, alla s'embraser, comme dans un bûcher divin, au feu de l'amour passionné que René de Chateaubriand, agé de trente-deux ans, lui avait, tout à coup, inspiré. Une lettre de Joubert au comte de Molé nous peint Chateaubriand à une époque où il ne s'écoutait pas encore: « Je serais fort aise, lui écrivait-il, que vous voyiez Chateaubriand ici à Villeneuve, pour juger de quelle incomparable bonté, de quelle parfaite innocence, de quelle simplicité de vie et de mœurs et, au milieu de tout cela, de quelle inépuisable gaieté, de quelle paix, de quel bonheur il est capable quand il n'est soumis qu'aux influences des saisons et remué que par lui-même. Sa vie est pour moi un spectacle, un sujet de contemplation; elle m'offre vraiment un modèle, et je vous assure qu'il ne s'en doute pas; s'il voulait bien faire, il ne ferait pas si bien. »

À côté de cet écrivain à l'imagination large et puissante, au langage superbe, madame de Beaumont fut saisie d'un enthousiasme irresistible; les pages ardentes d'*Atala* et *René* avaient versé du feu dans son âme; elle devina, par Chateaubriand, l'aurore de la nouvelle ére romantique; elle se laissa entraîner par ce torrent de lumière; Psyché avait rencontré l'Amour; elle était faible; elle essaya de voler avec lui; son voyage ne fut pas long; dans son étreinte puissante, l'enchanteur lui avait brisé les ailes; mais de ce vol de deux âmes poétiques et ardentes au séjour de Savigny, est sorti le *Génie du Christianisme;* et on peut bien dire que si dans ce livre il y a encore des imperféctions, ce n'est pas la faute de Pauline. Mais on n'écoute pas toujours la femme qui vous aime. L'orgueil humain se dresse souvent devant la femme qui conseille; Psyché se décourage et renonce à la lutte pour l'idéal, assez heureuse de voir quelque rayon de lumière monter en haut.

ANGELO DE GUBERNATIS.

UN SONNET DU DANTE

La femme de mon cœur parait si douce et pure
Quand elle fait, timide, un salut en passant,
Que tout discours se tait, et que l'œil, se baissant,
Ose à peine adorer sa céleste figure.

Elle passe, entendant un louangeux murmure,
Drapée en son maintien modeste et innocent,
Comme si, par miracle, un ange éblouissant
Était venu, du ciel, étonner la nature.

Alors des yeux ravis il vous déscend au cœur
Comme un divin frisson d'ineffable douceur
Que seul en l'éprouvant on saurait le décrire.

Car sa lèvre parait exhaler tout autour
Comme un suave esprit plein de grâce et d'amour,
Qui va tout droit à l'âme en lui disant :... soupire !

(*Traduit par* F. ANTONY.)

LE BŒUF

Je t'aime, ô bœuf paisible ! Un pieux sentiment
De vigueur et de paix à te voir me pénètre,
Soit qu'au milieu des champs où, libre, tu vas paître
Tu te campes, superbe, ainsi qu'un monument,

Ou bien que, sous le joug t'inclinant gravement
Tu secondes, heureux, le travail de ton maître.
Il crie et t'aiguillonne.... et, seul en toi, doux être,
Ton regard lui répond par un lent mouvement.

De tes larges naseaux noirs et mouillés, fumante
S'échappe ton haleine, et ta voix mugissante
Comme un hymne joyeux monte dans le ciel pur;

Et dans le glauque éclat de ton œil sans nuages,
Profond se réfléchit, comme en un calme azur,
Le silence divin de tes verts pâturages.

Décembre 1883.

GIOSUÈ CARDUCCI.

(*Traduit par* JULIEN LUGOL.)

CHRONIQUE LITTÉRAIRE

J. MICHELET, *Ma jeunesse*, 1884, Calmann Levy. — *More leaves from the Journal of a life in the Highlands*, 1884, Tauchnitz edition. — ÉMILE MONTÉGUT, *Nos morts contemporains*, 1884, Hachette et Cie.

Parmi les personnalités intellectuelles de notre époque, il y en a peu qui aient été aussi vivement discutées que celle de Michelet. Exalté par les uns jusqu'à l'apothéose, dénigré par les autres jusqu'à l'injustice, il a laissé un nom, qui, entre ces deux courants d'opinions contraires, n'a pas encore sa place définitivement marquée dans l'histoire littéraire du siècle. L'ouvrage que vient de publier sa veuve, pourra nous aider, mieux que toute étude de ses œuvres ou tout effort de sagacité, à percer le secret de cette âme orageuse et multiple.

Il ne s'agit point ici de mémoires proprement dits, ni même d'une autobiographie intime composée et arrangée en vue de la postérité, mais de simples notes éparses qu'une main affectueuse a réunies et groupées. Cependant M. Michelet avait eu plusieurs fois l'intention d'écrire ses mémoires. Son premier essai en ce genre, qui date de 1820, avait pour but « de n'oublier jamais « les biens et les maux qu'il avait éprouvés et de se ménager « ainsi les moyens d'améliorer l'avenir par le passé. » C'était aussi pour son ami Paul Poinsot, qu'il s'était décidé à faire en abrégé l'histoire de ses actions, afin qu'un lien subsistât toujours entre eux, même si la mort précoce, que sa santé précaire lui faisait craindre, venait à les séparer. Ses pressenti-

ments de séparation ne le trompaient pas, seulement c'était Poinsot qui devait mourir. Sa mort, survenue l'année d'après, lui fit abandonner ce projet, et « ce qui devait être un livre, « resta une ébauche. » Toutefois il n'en continua pas moins à faire revivre les souvenirs lointains de son enfance; on les retrouve dans son journal, dans les programmes de ses livres, dans la préparation de ses préfaces et jusque dans les matériaux de son enseignement. Il appelait cet ensemble de notes.: « Une seconde âme qui n'oublie rien de ce qu'on lui confie » ou mieux encore: « Mon âme de papier. » Il prétendait que la meilleure partie de notre être moral se trouvait « dans les « nuances délicates qu'on ne retient pas, dans le successif de « la vie, qui par cela même s'efface.... » C'est dans cette inquiétude de la fragilité de la mémoire qu'il racontait au papier les fluctuations et les tristesses de son cœur. Mais, nous dit Mme Michelet, cela ne lui suffisait pas, il gardait aussi tout ce qui lui venait du dehors, même les simples billets de *faire part*, les invitations aux mariages, aux enterrements, etc. S'il avait assisté à la cérémonie, au retour, il inscrivait sur le dos de la lettre, tel incident ou telle conversation qui devait lui rappeler plus tard les impressions de la journée.

En face de cette préoccupation incessante de ne laisser oublier aucun vestige de sa vie intérieure, l'on se demande pourquoi M. Michelet n'est pas revenu au projet d'écrire ses mémoires ou comment il a pu y renoncer définitivement? Le temps lui a manqué ! Il nous l'explique lui-même avec tristesse dans une page de son journal;

« L'histoire — écrit-il — ne lâche point son homme. Une fois « qu'elle le tient, elle boit sans pitié son sang, sa moelle; elle « confisque à son profit toute une existence. Élevé par elle sur « les sommets ou plongé dans les marais fangeux, on plane, « on patauge, on trébuche aux sentiers scabreux, mais on va « toujours sans reprendre haleine. Pour tout ce qui est personnel, on dit toujours: *A demain.* Hélas ! ce lendemain dont la « vision décevante passe devant nos yeux, ce dernier soir de « la vie que nous voudrions réserver pour le bonheur intime « ou le recueillement de la pensée, nous ne le verrons pas. En « ce qui me concerne, tout me fait pressentir que ce lendemain « aura déjà sonné pour moi l'heure de l'éternité. »

Voilà pourquoi, absorbé dans un grand labeur quotidien, pénétré du sentiment de ses devoirs vis-à-vis de l'histoire, afin de ne pas laisser son œuvre inachevée, il a renoncé à ce qui était au fond un des désirs de sa vie. Mais il laissait derrière lui une âme, formée à l'image de la sienne, qui a recueilli la succession de sa pensée, et qui s'inspirant des paroles tombées de sa bouche, rassemblant les souvenirs disséminés et transcrits un peu partout, au hasard du moment, a formé de ces éléments épars un tout homogène, où la jeunesse stoïque de Michelet se révèle à nous dans sa simplicité, sa constance et sa fermeté.

Pour accomplir cette œuvre d'amour, ce labeur de fourmi, ramassant grain à grain, phrase à phrase, les notes diverses, jetées dans une centaine de cartons, sans aucune indication d'emploi, il fallait la patience inépuisable d'une femme aimante, et la modération d'une intelligence d'élite. Ce travail a été fait, « sous le regard de l'absent, comme un acte de religion » par la compagne qui avait partagé la dernière moitié de sa vie et qui lui avait fait retrouver, au début de la vieillesse, un nouveau cœur et un nouvel esprit. C'était après le coup d'état, alors qu'il venait de perdre sa place de professeur au Collège de France et celle de conservateur des archives, et que par ces suspensions tous moyens d'existence lui étaient retirés, que M. Michelet épousa celle qui devait lui donner la joie infinie d'un renouvellement de jeunesse. On raconte que leur mariage avait été précédé d'un long échange de lettres, dont la jeune fille, captivée par le talent de l'écrivain, aurait donné la première le signal. Organisation complexe, mélange de plusieurs races, possédant la vivacité d'impression de la femme du midi et l'esprit de suite de la femme du nord, elle était faite pour comprendre l'âme de Michelet et pour remplacer l'auditoire enthousiaste qui venait de lui manquer soudainement. Il continua à professer ses livres avant de les écrire, mais au lieu de centaines de jeunes gens, avides d'écouter sa parole éloquente, il n'eut plus qu'un seul auditeur: sa femme! et cet auditeur lui suffisait.

A la suite de la perte de ses places M. Michelet avait quitté Paris et s'était retiré à la campagne; ce fait changea les conditions de son existence intellectuelle. Après sa jeunesse austère, son âge mûr solitaire et sans joie, il fut initié simultanément

à l'amour et au sentiment de la nature, il apprit à associer aux évènements de sa vie, les spectacles changeants du monde extérieur. Sa constitution nerveuse le rendait sensible à toutes les impressions du dehors ; pour lui chaque heure du jour avait son langage, personne n'a mieux compris le rayonnement du matin, les tristesses du couchant, la sérénité des nuits étoilées. De cette révélation tardive de la nature et de l'amour naquirent des œuvres, qui sans elle n'auraient pas été conçues. Si Michelet était resté à Paris, professeur au Collège de France, il n'aurait écrit ni l'*Oiseau*, ni l'*Insecte*, ni la *Mer*. S'il ne s'était pas remarié, s'il n'avait pas connu la tendresse ardente qui sut envelopper de bonheur le déclin de sa vie, il n'aurait écrit ni l'*Amour*, ni la *Femme*. On peut même dire que si cette révélation de la nature et de l'amour avait eu lieu pour lui normalement, à l'âge voulu, les conséquences en auraient été différentes. Ce qu'il y a de maladif, de féminin, de trop éclatant, de trop exalté, nous dirions presque de trop harmonieux dans toute cette partie de son œuvre, vient de cette éclosion tardive de jeunesse chez un esprit supérieur, mais dénué de sens critique. La plupart de ces défauts, dira-t-on, se retrouvent également chez Michelet historien : l'exactitude sacrifiée à l'imagination, le fait à l'image, les évènements à l'hypothèse ! Certes, on ne saurait le nier, dès le début de sa carrière d'écrivain, on pouvait discerner en lui la tendance de ces exagérations, de ces divagations fougueuses qui déparent les derniers volumes de son *Histoire*, mais alors ces défauts n'étaient qu'en germe ; sous l'influence de la solitude, de la nature, de l'exaltation d'âme qui naît de l'amour, ils se sont développés jusqu'à la frénésie. Témoin ce passage où il traduit sa haine pour la royauté : « Au XVIe et au XVIIe siècle, je fis une terrible fête. « Rabelais et Voltaire ont ri dans leurs tombeaux. La fade « histoire du convenu, cette prude honteuse dont on se con- « tentaiat, disparu. De Médicis à Louis XIV une autopsie sé- « vère a caractérisé ce gouvernement de cadavres. » Il ajoute plus loin, dans la dernière page qu'il ait publiée de son vivant : « J'ai bu trop d'amertumes, j'ai avalé trop de fléaux, trop de « vipères et trop de rois. »

Il ne nous appartient pas d'apprécier ici jusqu'à quel point l'orgueil personnel et la courtisanerie démocratique ont joué un

rôle dans cette façon coupable, et, heureusement inusitée, de raconter l'histoire de son pays, nous nous demandons simplement si cette tendance, toujours croissante, aux vertiges d'imagination, n'est peut-être pas due en partie à la transformation qu'a subie son existence et sa nature à un âge où, d'ordinaire, la vie de l'homme est confinée dans des bornes intellectuelles et morales qu'il ne franchit plus. Mais même si cette hypothèse est exacte, et si l'on doit rapporter à son tardif amour, les débordements croissants de sa pensée, il ne faut pas oublier les horizons nouveaux qu'il lui a ouverts et le bonheur qu'il lui a donné!

Puis aussi ne perdons pas de vue l'influence qu'a dû exercer, sur le développement successif de cette organisation sensible, l'enfance maladive et pauvre qu'il a traversée, le contraste insensé qu'il y avait entre les rêves ambitieux du jeune Michelet et la morne réalité de son existence journalière. Pour mieux nous en convaincre, revenons à notre point de départ, c'est-à-dire au volume, où il nous raconte ses origines, les débuts de sa vie et les premières tristesses de son âme.

Né d'une mère maladive et soucieuse et d'un père entreprenant, à qui rien ne réussissait, il connut tout enfant les étreintes de la misère et les amertumes de l'espérance différée. Son enfance s'écoula dans un rez-de-chaussée sombre, sorte de magasin délabré que sa famille habitait à Paris, où l'on avait froid toujours et faim souvent. Son père, imprimeur de son état, n'ayant plus de travail, se lança dans des spéculations malheureuses et finit par être arrêté pour dettes, laissant sa femme et son fils sans aucune ressource. Dans cette tristesse et cette misère toujours plus grande, l'enfant, sans camarades, n'avait pour distraction que la lecture et la rêverie. Il relisait indéfiniment *Robinson Crusoé*, qui, avec les sommaires de l'histoire de France, quelques tragédies dépareillées et les satires de Boileau, dont il se croyait enthousiaste, formait tout son fond de bibliothèque. Déjà à cette époque il aimait « les « saisons indécises, les ciels voilés, » il goûtait les plaisirs vagues de la mélancolie. « Je me souviens qu'un jour, dit-il, au « sortir de l'hiver, par un temps de brouillard, je me tenais « sur la porte occupé à râcler du bois avec du verre. J'étais « doucement pénétré par cet air humide et tiède; libre d'in- « quiétude présente, je vivais seulement et je sentais. Ce sou-

« venir m'est resté comme un des plus doux moments de ma « triste enfance. Ce que j'amais encore, c'était d'être seul..... « J'éprouvais un vrai bonheur à me tenir caché dans une « chambre tendue de vert, parce qu'elle me donnait l'illusion « de la verdure des arbres..... Une fois établi dans mon réduit, « je vivais, j'étais heureux. »

Mais le mouvement le plus vif qu'il éprouva à cette époque fut le mouvement religieux et le désir de la mort. On ne lui avait donné aucune instruction religieuse; né pendant la fermeture des églises, il n'avait même pas été baptisé, non par parti pris d'incrédulité de la part de ses parents, mais à cause de la difficulté des temps. Un jour, un instinct le pousse à ouvrir un livre de piété. C'était l'*Imitation de Jésus-Christ.* Ces dialogues entre Dieu et une âme malade l'attendrissent profondément. « J'apercevais tout-à-coup au bout de ce triste « monde la délivrance de la mort, l'autre vie et l'espérance.... « Je vois encore la grande chambre froide et démeublée; elle « me parut vraiment éclairée d'une lueur mystérieuse. Je ne « pus aller bien loin dans ce livre, ne comprenant pas le « Christ, mais je sentis Dieu..... »

Toute sa vie Michelet ne dépassa pas cet état de croyance, car il resta déiste et ne devint jamais chrétien, malgré le baptême volontaire qu'il se fit donner à St-Médard en 1820, sous l'influence des idées du temps.

Après l'*Imitation*, l'impression la plus forte qu'il reçut dans son enfance fut celle du Musée des monuments français. Là, son âme prit l'étincelle historique, le désir de remonter les âges. Le soir, lorsqu'il travaillait seul, à la clarté d'une lampe fumeuse, il lui semblait que des fantômes glissaient autour de lui; il croyait voir Chilpéric et Frédégonde sortir de leurs tombeaux, Charlemagne ceindre la couronne impériale, Saint Louis déployer l'étendard des croisés. Ce fut dans ces rêveries d'enfant précoce et solitaire que l'historien naquit, qu'il apprit à évoquer un à un, en les appelant par leur nom, les grands morts du passé, auxquels plus tard il devait redonner la vie.

Cependant le père de Michelet était sorti de prison, il avait rétabli ses presses et son fils l'aidait dans son travail de composition. Si utile qu'il fût à ses parents, ceux-ci comprirent cependant bientôt que l'avenir de l'enfant serait compromis, si

l'on ne songeait à son éducation. Il avait douze ans, on ne pouvait attendre davantage. Malgré ses larmes, il fut placé chez un vieux jacobin, sorte de faux cynique, qui « parlait de la « vertu sottement et la pratiquait à la manière antique..... « C'était la rudesse et la négligence rebutante d'un Cratès, d'un « Diogène, avec la simplicité d'un enfant et la probité d'un « Caton. » Ce professeur lui apprit le latin et la grammaire : c'était à peu près tout ce qu'il savait enseigner. Mais ce fut à cette école, insuffisante intellectuellement, que Michelet rencontra son ami Poinsot. Leur intimité se développa si promptement qu'elle ressemblait presque à une reconnaissance. Tous deux de grand matin faisaient ensemble de longues promenades, se communiquant leurs enthousiasmes et leurs impressions. Ces souvenirs restèrent parmi les plus doux de l'enfance de Michelet. Le jour où ils durent se séparer, fut pour les deux amis inexpressiblement triste. « Je ne sais si nous pleu- « râmes, mais le ton dont il me dit adieu retentit encore dans « ma poitrine. »

Poinsot parti, ce fut le tour de Michelet. Il quitta M. Mélot et entra au lycée, qui devait être pour lui le chemin du calvaire. Sa pauvreté, sa candeur firent du futur grand homme le souffre-douleur de ses camarades. Bientôt une amertume d'un autre genre, vint augmenter la souffrance que lui causaient les moqueries des autres élèves. Chez son vieux maître il avait toujours été le premier de sa classe, dans sa famille il était considéré comme une intelligence précoce ; la confiance du père Michelet dans l'avenir de son fils était absolue et communicative. Au lycée, au contraire, il était un des derniers, ce qu'il y avait eu d'incomplet dans son éducation première le maintenait dans les rangs inférieurs. On se moquait de lui, on le raillait, on le bafouait. Sous ce mépris général, son caractère déjà violent s'aigrissait, sa timidité augmentait, et paralysait sa pensée. Il mettait des heures pour traduire trois lignes de grec ! En même temps au logis il voyait la misère croître, la santé de sa mère empirer ; souvent la nourriture manquait presque absolument. C'était l'estomac vide, les membres grelottants, que Michelet devait se mesurer avec la malveillance générale, lutter contre les difficultés intellectuelles.... Mais il y avait en lui l'âme d'un stoïque, il se sentait malgré tout, plein de confiance dans l'ave-

nir; les rêves d'ambition et de gloire dont on avait bercé son enfance lui ranimaient le cœur. Il s'isolait des hommes et s'entretenait avec ses auteurs favoris, leur demandant de l'aider dans la lutte entreprise. Ils répondirent à son appel: « Je me « souviens, dit-il, que dans ce malheur accompli, privations du « présent, craintes de l'avenir, l'ennemi étant à deux pas (1814) « et mes ennemis à moi se moquant de moi tous les jours, un « jour, un jeudi matin, je me ramassai sur moi-même, sans feu, « (la neige couvrait tout), ne sachant pas trop si le pain « viendrait le soir, tout semblant fini pour moi, — j'eus en moi, « sans nul mélange d'espérance religieuse, un pur sentiment « stoïcien, — je frappai de ma main crevée par le froid sur ma « table de chêne, et je sentis une joie virile de jeunesse et « d'avenir. »

Le courage lui est rendu, les voiles qui enveloppaient son intelligence se dissipent, il affirme sa supériorité et bientôt obtient le premier prix de version latine! Les moqueries cessent du même coup; il devient un des élèves les plus distingués du lycée. Mais tout comme les privations physiques, subies à l'époque de la croissance, le laissèrnt toute sa vie chétif et malingre, de même les souffrances morales endurées, marquèrent son âme d'une trace indélébile. Sa sensibilité refoulée s'exalta, des impressions maladives hantèrent son espiit et le déséquilibrèrent.

Le temps nous manque pour suivre Michelet dans toutes les étapes de son enfance et de sa jeunesse. Il y a tels traits de lui, telles sensations fugitives qui nous font penétrer dans l'intimité de cette nature délicate et tendre. Son grand'père meurt, c'est pour lui un deuil profond. « Mais, dit-il, ce qui m'arracha « encore plus de larmes que sa mort, ce fut d'entendre dire à « ma grand'mère, le lendemain de son enterrement, comme il « avait fait un grand orage: *Mon Dieu, il pleut sur lui!* »

Les épisodes à citer abondent dans ce livre sincère et charmant, que nous ne saurions assez recommander à l'attention de nos lecteurs. La description de la maison de santé du docteur Duchemin, — ce prêtre défroqué, à la fois confesseur et médecin, — où le père et le fils vont s'installer après la mort de la mère, est d'une lecture attachante et variée dans son réalisme triste. Plusieurs portraits se détachent vigoureusement sur ce fond un

peu sombre. Entr'autres, celui de Mme Hortense, qui devient l'amie de Michelet, une sorte de mère d'adoption: « Etait-ce « amour, amitié? Ni l'un, ni l'autre. Le mot n'est pas encore « trouvé pour ce sentiment intermédiaire. A l'amour se mêle « moins de tendresse, et l'amitié paisible de l'homme pour la « femme naît à un autre âge. C'était quelque chose à part, « tout en nuance, d'une douceur infinie. Dans le mouvement « confus qui m'entraînait vers elle, le bonheur de retrouver celle « que je pleurais était certainement pour plus de moitié.... » Il ajoute: « Ce qui attachait encore à sa personne, c'est qu'elle « avait gardé plusieur des agréments de la jeunesse: la finesse, « la grâce des mouvements, la beauté du teint qui, chez les « femmes, s'altère si vite. Sa transparence ajoutait à l'impres- « sion d'une pureté visible, et la parait, tard dans la vie d'un « charme singulier. C'était une sorte de virginité intérieure. » Cette femme, au cœur brisé par une inconsolable douleur, d'une culture secondaire, mais d'un esprit distingué, et d'une bonté parfaite, veilla neuf ans sur l'âme de Michelet, la préservant de toute flétrissure, de tout contact dissolvant. « Tou- « jours occupée d'affermir l'homme chez l'adolescent, elle me « donna comme abri toutes les douceurs de l'aile maternelle et « une part de son âme.... Et toujours quelque chose m'en est « resté, comme un signe particulier, dont les hommes, ne s'ex- « pliquant pas la nature, s'étonnaient: c'est que j'ai été deux « fois fils de la femme. »

A côté du portrait de madame Hortense se détache la fine et pâle figure de Thérèse, la première passion véritable de Michelet.

En quelques pages délicates et touchantes il nous raconte ses innocentes amours avec la jeune fille, leur première rencontre dans le jardin du docteur, la compassion qui s'empare de lui à la vue de cette enfant délaissée !... La pitié tendre qu'il a toujours depuis éprouvée pour la femme, commence alors à se manifester. Avant de songer à épouser Thérèse, il prie son père de l'adopter, craignant pour elle les périls de la solitude et de l'isolement. Le rêve qu'il a réalisé plus tard, celui de former une âme et de la douer, le préoccupe déjà, il voudrait l'accomplir avec Thérèse, mais l'heure n'en est pas venue pour lui, la destinée les sépare; lui-même prend la résolution héroï-

que de s'éloigner d'elle. Tout cet épisode est d'une grâce infinie. Les traces qu'il laisse dans le cœur de Michelet sont profondes ; le réveil de sa vocation d'historien et l'amitié de Poinsot parviennent seuls à l'en consoler.

Le volume, publié sous le titre de : *Ma jeunesse*, nous amène presque jusqu'au premier mariage de l'historien ; mariage, on le devine, un peu gris et terne, et où la bonheur, s'il exista, ne revêtit pas de brillantes couleurs. Les grands travaux intellectuels de M. Michelet vont commencer, nous l'abandonnons au seuil de cette nouvelle vie, en exprimant le désir que les notes qu'il a certainement laissées sur cette seconde portion de son existence soient, à leur tour, recueillies et publiées, car les souvenirs de son âge mûr, si laborieux, ne pourront que fortifier les exemples que nous venons de recevoir de sa jeunesse stoïque.

More leaves from the journal of a life in the Highlands. C'est encore une veuve qui vient évoquer les souvenirs d'un passé de bonheur, et qui essaye de faire revivre une figure aimée et disparue. Mais quelle différence dans le ton, quelle diversité dans la nature des deux femmes qui écrivent ! Ici, l'organisation n'est pas complexe, la situation n'a pas été anormale. Ce que l'auteur pleure, c'est l'époux de sa jeunesse, le père de ses enfants, celui sur lequel elle s'appuyait, qui était son soutien et sa joie ! Le langage est simple, familier, quoique toujours élevé ; l'âme est moins vibrante, moins intuitive, mais elle est plus sereine, peut-être parce qu'elle s'appuie sur des certitudes et des espérances que l'autre âme ne semble pas éprouver au même degré.

C'est un journal, au jour le jour, écrit par la reine Victoria, durant ses séjours d'été à Balmoral, et ses courses dans les Highlands. Il commence au mois d'août, 1862, et s'arrête en septembre, 1882, le jour de la victoire de Tel-El-Kebir. La période comprise est de vingt années, durant lesquelles nous participons aux naissances, aux mariages, aux joies et aux tristesses qui surviennent dans la famille royale d'Angleterre pendant les voyages d'Écosse, entrepris chaque année par la reine. Les premières pages du journal sont presque entièrement consacrées aux regrets qui la dévorent, lorsqu'elle traverse seule les lieux visités autrefois avec le prince Albert. Puis, petit à petit, la résí-

gnation se fait, elle parle avec une certaine *cheerfulness* des menus incidents de l'existence journalière, elle s'étend davantage sur les impressions de nature, sur la beauté des sites qu'elle parcourt. Cependant toujours le souvenir de celui qu'elle a perdu domine sa vie intérieure. On sent qu'il est resté le maître de son âme et que, comme Rachel, elle refuse d'être consolée. Si elle regarde en avant dans l'avenir, c'est avec la perspective de le rejoindre ! Sa religion, si sincère qu'elle soit, est surtout le culte du souvenir, et l'espérance de la réunion.

Dans ses conversations avec le Dr Macleod, c'est sans cesse de l'absent qu'elle parle, de la bénédiction qu'il y a à vivre en pensée avec ceux qui nous ont précédés ! Elle rapporte tout à cette préoccupation, jusqu'aux paroles qu'on lui raconte d'une pauvre vieille femme, qui ayant perdu son mari et ses enfants, répondait à ceux qui lui demandaient comment elle avait pu supporter tant de douleurs: « Quand il est parti, il a fait un « grand trou dans mon cœur, et, à travers ce trou-là, tous les « autres chagrins ont passé facilement. » A quoi la souveraine ajoute, après avoir cité cette réplique: « Il en sera toujours « ainsi pour moi! »

Sa sensibilité se concentre sur ce point unique, la laissant apparemment un peu froide dans ses autres affections. L'épouse en elle domine évidemment la mère. Cependant la mort du prince impérial lui arrache un cri de stupeur et de pitié. Sa sympathie pour l'impératrice, si terriblement frappée, part d'un cœur chaud de mère. « Non, non, s'écrie-t-elle, ce ne peut « être vrai.... Mourir de cette façon horrible, épouvantable !.. « Pauvre, pauvre impératrice.... son seul, seul enfant, son « tout, perdu ainsi ! »

Après les réminiscences du cœur, les réminiscences de l'esprit. Dans un volume, ayant pour titre: *Les morts contemporains*, M. Emile Montégut évoque quatre figures de poètes, et de conteurs: Béranger, Charles Nodier, Alfred de Musset et Alfred de Vigny. Il promet à ces morts le jugement équitable que les disparus ont le droit d'attendre et que les hommes ont tant de peine à prononcer. Nous regrettons que la brièveté de l'espace qui nous reste, ne nous permette pas de nous attarder longuement sur ces études consciencieuses et fines d'où la personnalité des écrivains, dont il est question, ressort plus compacte et mieux

définie. A propos de Béranger il indique la disproportion qui existait entre le personnage et le poète. Le premier dépassait le second de plusieurs têtes; l'engouement populaire avait fait du chansonnier un grand homme, une sorte de saint et de sage, mais il avait lui-même trop de sens critique pour ne pas comprendre qu'il ne possédait point un génie égal à sa renommée. Certes, il avait la verve, l'entrain, le mot heureux, parfois aussi la grâce, la rêverie, mais tout cela à fleur d'âme, sans les profondeurs et les violences des vrais poètes.

Charles Nodier fait suite à Béranger dans l'ouvrage de M. Montégut. Il analyse très-délicatement, jusqu'à la subtilité, ce talent raffiné et désiquilibré pour lequel la maladie sous toutes ses formes, et la folie surtout, exerçait une fascination étrange. La liste des aliénés qui remplissent ses contes, est fabuleuse de longueur! Ceux mêmes qui échappent à ce mal terrible, en subissent quelques atteintes. Les héroïnes sont maladives, nerveuses, elles portent en germe la névrose moderne; ce sont des hystériques, des démentes, des phtisiques! Cette fantaisie capricieuse de l'imagination trouve sa raison d'être dans la nature même de l'auteur et dans les événements qu'il a traversés. La révolution et ses désordres, voilà, dit M. Montégut, l'unité souveraine de l'âme, de la vie, et de l'œuvre de Nodier. Elle lui a donné « le don de la mélancolie qui fait les « gloires les plus poétiques de ce siècle.... Il lui doit de compter « parmi les chantres de la tristesse, dans ce cortège à jamais « mémorable où marchent en tête, Chateaubriand et Byron. »

Les deux poètes, Alfred de Musset et Alfred de Vigny ferment le livre de M. Montégut. Il hésite à parler du premier, car, dit-il, en citant Goëthe, « il faut, pour exécuter de tels « sujets une chaleur de tempérament que l'âge me refuse au- « jourd'hui. Il y a tel ordre de sentiments où l'intelligence ne « nous est que d'un secours secondaire, et que nous ne pou- « vons sérieusement exprimer que par l'aide de cette âme « physique qui va s'affaiblissant en nous, toujours davantage, « à mesure que s'écoulent les années. » Cependant après avoir hésité, après avoir énuméré les difficultés qu'il y a pour un homme d'âge mûr à juger le poète de la jeunesse et de l'amour, l'auteur passe à une étude approfondie de son talent et des sources intérieures et extérieures d'où il procède. Il conclut en

disant que l'œuvre de Musset, quoique d'une étroite unité frappe cependant par un caractère d'inachevé. Il y manque un couronnement. « Comment n'y manquerait-il pas? Il n'y a pas « de couronnement possible pour une œuvre qui a pris la jeu- « nesse pour thème, et elle doit rester forcément inachevée, « comme la vie elle-même est inachevée, lorsqu'on la quitte « avec la jeunesse. » Mais ce caractère n'est aucunement regrettable, car il fortifie encore l'unité et accentue la physionomie du poète dont l'œuvre est destinée à vivre autant que la jeunesse et l'amour.

C'est à propos de la publication d' *Un journal d'un poète*, que M. Montégut analyse le caractère, les ouvrages et la physionomie d'Alfred de Vigny. Dès les premières lignes le lecteur sent que la sympathie est absente et que, si le jugement final, est favorable, il sera dû uniquement à l'équité d'un esprit sincère. L'auteur affirme que la nature d'Alfred de Vigny, telle qu'elle se révèle dans ce recueil de pensées, « est la plus mal- « heureuse qui se puisse imaginer, car c'était celle d'un idéa- « liste sans illusions. » Chez lui, ce n'est pas seulement la confiance aux hommes qui est atteinte, mais la confiance aux idées. Aucune espérance, ni dans cette vie, ni au-delà de la vie; il considère « qu'un désespoir paisible, sans convul- « sions de colère et sans reproches au ciel, est la sagesse « même. »

Et pourquoi, demandera-t-on, tant d'amertume et une désespérance si morne? En somme Alfred de Vigny pouvait être considéré comme un des heureux de ce monde, et, d'après son biographe, sa rancune contre Dieu et l'humanite ne semble s'expliquer logiquement que par une sécheresse d'âme exceptionnelle et un orgueil maladif, qui n'avait pas été suffisamment satisfait.

Cette pauvreté de caractère, cette vanité irritable déconsidèrent l'homme et le poète. Même s'il ne croyait pas sa célébrité égale à son mérite, — en quoi peut-être, avoue M. Montégut, il n'avait pas tout-à-fait tort, — le soin de sa dignité intérieure aurait dû le préserver des rancunes mesquines, et en tous cas lui interdire les plaintes puériles et dégradantes, auxquelles il s'est trop complaisamment abandonné.

Cependant l'on ne peut porter ainsi un jugement sans appel

sur les causes d'une misanthropie, dont il ne nous explique pas lui-même la raison. Si elle ne provenait pas, dit M. Montégut en terminant, de l'injustice de l'opinion publique à son égard: « peut-être faut-il en chercher tout simplement l'origine dans le « vide moral effrayant dont témoigne ce *Journal*. Il n'y a que « les brutes qui trouvent le repos et le bonheur au sein de « l'incrédulité, mais il est impossible qu'elle s'empare d'une âme « honnête et élevée comme celle d'Alfred de Vigny, sans lui « imposer de cruelles souffrances.... »

Faisons comme M. Montégut, ne cherchons plus ailleurs le secret des tristesses qui assombrirent cette vie et plaignons l'âme de ce poète, à laquelle les ailes ont manqué pour s'élever vers les horizons sereins de la foi qui console et de l'espérance qui fortifie.

THOMAS EMERY.

L'AVENIR DE L'ÉGYPTE

« D'où vient, dit George Ebers, dans l'introduction de son « ouvrage *L'Égypte*, d'où vient la merveilleuse force d'attrac- « tion, particulière au vieux pays des Pharaons? D'où vient « que son nom, son histoire, sa constitution naturelle et ses « monuments ont avec nous des relations différentes que ceux « des autres pays de l'antiquité? Non seulement les gens cul- « tivés, mais tout le monde connaît l'Égypte et ses vieux sanc- « tuaires. Avant que l'écolier n'apprenne le nom des princes « de son pays, il a entendu parler du bon et du mauvais Pha- « raon; avant qu'il sache quels fleuves traversent sa patrie, il « connaît le Nil et ses rives couvertes de roseaux, au milieu « desquels l'aimable princesse trouva le petit Moïse dans sa « corbeille de jonc, et d'où sont sorties les vaches grasses et « les vaches maigres! Qui n'a entendu parler de l'histoire « du sage et vertueux Joseph et de la respectable Égypte où « elle s'est déroulée? Mais les Saintes Écritures qui, les pre- « mières, nous ont introduits dans la vallée du Nil, sont muettes « sur les pyramides et sur ces autres chefs-d'œuvre sortis de « de la main des hommes, qui, comme s'ils n'étaient pas sou- « mis à la loi générale de destruction, — qui s'étend à toutes « les choses terrestres, — ont l'air d'avoir été construits pour « l'éternité. Et pourtant qui n'a pas entendu parler déjà dans « son enfance de ces édifices que les Grecs avaient baptisés du « nom orgueilleux de « merveilles du monde? » A chaque ins- « tant, souvent même sans nous en douter, nous nous trouvons « en présence d'objets et d'images appartenant au pays des « Pharaons. »

Séduisante et étrange était l'Égypte d'autrefois, séduisante et étrange elle l'est encore aujourd'hui. L'existence, quoique en apparence transformée, se manifeste sous des traits qui n'ont presque pas changé, si on l'observe dans la vie et dans les actions de la foule bariolée, au milieu des bazars ou sur le « fleuve paradisiaque, » dont les petites barques à voile sont restées les mêmes depuis les temps primitifs. C'est pourquoi annuellement,

un nombre infini de touristes s'y transportent, afin de pouvoir de leurs propres yeux admirer ces merveilles. Non seulement ceux-ci, mais les commerçants, les disciples de Mercure sont également attirés par le pays égyptien; ils y cherchent et ils y trouvent un champ de travail pour leurs entreprises. Même la puissante Angleterre n'a pas pu résister à ce charme séducteur; elle enlace chaque jour l'Égypte de liens plus étroits. Ce travail réussit, car, dans ce qui est essentiel, l'Égypte est déjà aujourd'hui un état vassal de la Grande Bretagne; et cette adjonction deviendra encore plus complète sous la forme d'un vice-royaume, pour le trône duquel il ne manquera certes pas en Angleterre de candidats appropriés. Peut-être même a-t-on déjà en vue une personnalité déterminée.

L'Égypte est aussi, il est vrai, un pays dont la conquête assure de grands avantages. Malgré tous les efforts des princes, qui ont régné jusqu'ici, pour la conduire à sa ruine, malgré toutes les autres influences malfaisantes qui se sont exercées sur l'Égypte durant le cours de ces dix dernières années, elle reste au premier rang des pays agricoles de la côte africaine, favorisée qu'elle est par sa position près du canal de Suez, et elle se développera encore davantage dans l'avenir. Son commerce extérieur monte jusqu'à 500 millions de francs, c'est-à-dire forme un tiers de tout le commerce africain réuni. De ces 500 millions, à peu près le 70 % se fait avec l'Angleterre, le reste se partage entre la France, l'Italie, l'Autriche-Hongrie et les autres états de l'Europe. On voit que l'Angleterre occupe le premier rang dans les rapports commerciaux de l'Égypte, et qu'ainsi est fondé l'intérêt qu'elle met à l'acquisition du vieux pays des Pharaons. L'Égypte, comme station entre les Indes Orientales et la Grande Bretagne, est pour cette dernière de la plus grande importance, même on peut dire, indispensable. Déjà les navires qui traversent le canal de Suez le démontrent clairement. Les bateaux qui ont passé le canal en 1879 représentaient un total de 3 ¼ millions de tonnes. dont 77 % à l'Angleterre, 8 % à la France, 3 % à l'Italie, 2 ½ % au pavillon austro-hongrois. Ces chiffres sont assez clairs, il me semble. On parle en même temps de creuser un second canal qui, encore plus sûrement que le premier, appartiendra presque exclusivement au commerce et aux relations de l'Angleterre. Et comment sans cela pourrait-il prospérer? Le peu de navires des autres nations rapporterait à peine assez de recettes pour couvrir les frais d'entretien. Quant à payer les intérêts des capitaux employés, quant à la restitution du reste des dépenses, quant à un bénéfice net quelconque, il n'y aurait pas à y songer. En un mot, si l'Angleterre élève des prétentions sur l'Égypte, qui pourrait s'avancer comme concurrent sur l'arène sablonneuse du Nil? La France, peut-être? Il est vrai que sa politique extérieure embrasse beaucoup de choses à la fois; mais, justement à cause de cela, elle ne peut pas viser encore à la conquête de l'Égypte, quelque envie qu'elle ait d'enlever cette belle proie aux anglais. Il y a pour le moment,

à Tunis, au Sénégal, au Congo, à Madagascar, dans l'Indo-Chine assez à faire pour les français. L'Italie, peut-être? Elle possède, à la vérité, un grand nombre de ressortissants dans ce pays, et ses affaires commerciales y sont assez considérables; mais elle n'élève aucune prétention, parce qu'elle se rend compte que les intérêts de l'Angleterre en Égypte sont bien plus puissants que ceux de toutes les autres nations. En dernier lieu il reste encore l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie; mais leur commerce avec l'Égypte est trop peu important pour justifier une entreprise qui demanderait un tel déploiement d'énergie et de force. D'ailleurs cette idée n'est point du tout dans les vues de ces deux puissances. Qui est-ce qui pourrait les induire à viser à l'Égypte? Ces pays ne se sentent pas du tout poussés à une mission de civilisation, et leur commerce est, peut-être, mieux protégé sous la domination anglaise que sous le régime du Khédive. L'Autriche possède déjà pour son commerce de nombreux avantages. La côte égyptienne est très-rapprochée d'elle. Il n'y a que quelques jours de traversée, de la magnifique Trieste à la très-ancienne ville de commerce Alexandrie, et, par conséquent, ses rapports avec elle sont très-faciles. De même les italiens sont favorisés par la proximité de leurs rives. Ces deux pays possèdent donc les avantages que la politique anglaise ne peut leur enlever.

Les anglais, il est certain, s'occuperont toujours davantage d'établir en Égypte un état de choses régulier, et d'exploiter les richesses du pays. En général, les anglais sont des gens pratiques, et leurs intentions vont plus loin que plusieurs ne le pensent. Leurs convoitises d'annexion, par exemple, ne se limitent pas seulement à l'Égypte proprement dite, mais à ses dépendances directes et indirectes, la Nubie et l'Abyssinie. Pourquoi n'en serait-il pas ainsi? La Nubie est, dans une certaine mesure, un pays encore plus merveilleux que l'Égypte. Elle possède une grande richesse d'animaux, et le nombre de ses plantes est très-considérable, surtout dans le sud, où se trouvent les contrées boisées des tropiques qui s'étendent aussi en Abyssinie. Des animaux on tire des peaux, de la laine, de l'ivoire; les plantes donnent de la farine, des fruits. Une certaine espèce d'acacia produit une très-bonne gomme arabique, et en dernier lieu la masse des plantes médicales qui y naissent est encore inexploitée. La plus importante ville de commerce de la Nubie est Kartoum, à la jonction du Nil blanc avec le Nil bleu; là se concentre le commerce réuni des pays situés au bord du haut Nil; l'ivoire, les plumes d'autruche, y arrivent en masse. Les ports d'exportation de la Nubie et de l'Abyssinie, Souakim et Massaoua sont sur la mer Rouge. Tous deux joueront un jour un grand rôle dans le commerce du monde. Arrivons à présent à l'Abyssinie. C'est comme si graduellement une amélioration avait lieu: l'Égypte est riche, la Nubie est plus riche, mais l'Abyssinie est la plus riche de toutes. C'est un puissant pays de montagnes; dans les régions inférieures se trouvent les produits tropicaux de l'Afrique,

comme l'arbre à café, le gigantesque baobab, et les palmiers; dans la région moyenne tous les fruits et les grains du midi d'Europe, comme les oranges, les figues, le vin et le froment; dans les régions supérieures se rencontrent les végétaux du Nord, beaucoup d'animaux et une grande richesse de minéraux. Les places les plus importantes du pays sont: Gafat, Genda, Gondar, Attigerat et Adua, ou se tiennent souvent de grands marchés, dans lesquels les produits de l'Abyssinie et des pays voisins sont changés contre des objets d'importation d'Europe et d'Asie. Quand le pays possédera de bonnes voies de communication, et se trouvera dans des mains européennes il surpassera par ses trésors l'attente générale. Lié étroitement avec l'Égypte, dont il a reçu d'ailleurs le christianisme, la culture européenne est doublement nécessaire à ce grand royaume. La France tâche de s'en rendre maîtresse, et s'appuie sur le port d'Obok, favorablement situé en face d'Aden. Elle s'en est emparée en 1859, et il forme un bon point de ralliement. L'Italie élève aussi des prétentions sur ce pays africain; elle possède la ville d'Assab-Bai, placée au nord du détroit de Bab-el-Mandeb, et se donne beaucoup de peine pour arriver à son but.

On comprend facilement après cela que si les Anglais s'occupent pour le moment de la domination de l'Égypte, plus tard les filaments s'étendront sur la Nubie et l'Abyssinie, et de là peut-être, plus loin encore. En tous les cas l'Abyssinie serait un complément agréable de l'Égypte, et vice-versa. Celui qui possédera l'un, désirera inévitablement avoir l'autre. Les longues guerres entre les deux pays le démontreront clairement; elles font aussi voir combien les souverains de l'Égypte comprenaient la réelle valeur de l'Abyssinie, et combien pourtant ils étaient peu en état de la conquérir. En un mot l'Égypte est le pays de l'avenir, et il s'acheminera vers la gloire aussitôt qu'il sera complétement dans les mains des Anglo-Saxons. Il deviendra, peut-être, par sa position exceptionelle, une seconde Inde.

De l'Égypte on aurait pu depuis longtemps explorer complètement le Haut-Nil, le Congo, le Zambèse supérieur, et le territoire des grands lacs; jusqu'ici on n'a réussi à visiter que la plus petite partie de ces contrées, grâce au combat qu'il fallait soutenir contre l'inimitié des indigènes. La sûreté en Égypte est très-précaire, mais dans les provinces moyennes et supérieures elle n'existe pas, pour ainsi dire. Le plus petit incident suffit pour éveiller le fanatisme des mahométans. N'a-t-il pas été prouvé que, même dans les dernières années, les écoles égyptiennes répandaient des doctrines hostiles aux étrangers! On ne peut pas en douter. Celui qui connaît les préjugés profondément enracinés du peuple, ne saurait s'attendre pour le moment à un réel revirement en faveur des étrangers. On remarque encore aujourd'hui, dans plusieures écoles égyptiennes un chapeau cylindre qui, posé sur la tête de l'élève puni, représente une humiliation très-sensible. « Que Dieu te mette un chapeau » dit-on dans le peuple, ce qui signifie à peu près: « Que Dieu te damne. » Les personnes appartenant à la classe la plus haute

et la plus influente, comme les représentants des puissance européennes, avouent, quand ils sont sincères, leur impuissance à combattre cette inimitié. Ils ont aussi présenté des mémoires à ce sujet, à l'époque spécialement où Ismaïl régnait encore, et où les fêtes succédaient aux fêtes. On voulait rendre aux Européens le séjour de la cour aussi agréable que possible, on avait renouvelé tout l'éclat du trône égyptien et, on étalait une politesse extérieure. Mais observait-on les choses de plus près, les vrais sentiments se montraient sous ce fard superficiel. Ce n'est pas un fait isolé que des hôtes européens haut placés, au sortir d'un bal, se soient vus entourés par de grands dignitaires égyptiens à moitié ivres et apostrophés par des mots tels que « Ya Kelb » (ô chien !) « Ya Chansir » (ô cochon !). Auparavant c'était encore pire. Ce fut Méhémet Ali, le grand régénérateur de la puissance de l'Égypte, qui le premier mit fin à la persécution, plusieurs fois séculaire, exercée contre les chrétiens. C'est aussi à lui qu'on est redevable du fait que les Égyptiens se soient montrés les moins fanatiques de tous les mahométans. Sa main éducatrice força les croyants opiniâtres à mettre un masque, mais un masque seulement. Au fond ils étaient tous, — le souverain non excepté — des disciples fervents de l'Islam et le sont encore aujourd'hui.

Le fanatisme est l'écueil sur lequel bien des espérances ont déjà fait naufrage, mais les anglais l'écraseront, comme les français l'ont écrasé en Algérie. On leur reproche d'en être incapables, c'est injuste ; ils ont commis bien des fautes, il est vrai, mais ils ont aussi beaucoup fait, et les heureux résultats qu'ils ont obtenus sont bien supérieurs à leurs faiblesses. Qu'on pense seulement à ce que l'Angleterre a fait pour l'Inde, et ce qui serait advenu de cette dernière, si elle n'avait pas eu les soins de l'Angleterre. Il y a cent et quelques années que Robert Clive en fit la conquête pour le compte de la Grande Bretagne, et aujourd'hui la reine Victoria règne comme impératrice sur ce royaume, dont l'espace pourrait contenir la plus grande partie de l'Europe. L'énergie anglo-saxonne et des circonstances favorables suffirent à produire des résultats tout-à-fait étonnants. Comment les conquérant ont-ils employé leurs succès pour arriver à se concilier lès vaincus, par une domination amicale ? Comment ont-ils suffi au devoir de moralisation qui leur incombait par la force des circonstances, et qui les invitait à élever le peuple assujeti à leur propre degré de culture ? Un regard superficiel jeté sur les conditions morales et politiques de l'Inde, au milieu du siècle dernier, et sur celles d'aujourd'hui, nous instruit à ce sujet de la manière la plus intéressante. Le puissant royaume que Baber et Akbar avaient fondé au seizième siècle était tombé en ruine. Sur ces débris, dans les contrées septentrionales, plusieurs états avaient pris naissance ; ils étaient continuellement en guerre les uns avec les autres et intérieurement cruellement déchirés. Chaque victoire sur l'ennemi extérieur ou intérieur avait pour conséquence l'exécution du souverain actuel et de la plupart de ses adhérents.

Personne ne se préoccupait des épouvantables souffrances du peuple. Dans le Dekkan se trouvait un état composé de brigands mahrattes dont les habitants, réunis en bandes, tombaient souvent à l'improviste sur leurs voisins, brûlaient leurs villes et leurs villages, et tuaient un grand nombre d'hommes. Naturellement, sous un tel régime, un paisible développement n'était guère possible. Le commerce maritime de l'Inde, jadis si florissant, était anéanti; les corsaires ôtaient toute securité à la côte occidentale du pays. La vie intellectuelle de l'Hindou était en décroissance; par contre la superstition prenait pied toujours davantage. Chaque année des milliers de veuves étaient sacrifiées sur le bûcher, le char sacré de Wischnou broyait des milliers de fanatiques. Les sacrifices humains étaient en honneur dans l'Inde entière. Comme tout a changé aujourd'hui! Partout règne une paix profonde. Les brigands ont disparu, les guerriers belliqueux sont aujourd'hui des laboureurs zélés. Le commerce s'est développé rapidement; les moyens modernes de communication sont introduits. Un réseau d'écoles, de toutes sortes, s'étend sur le pays entier.

Quelques dizaines d'années de domination anglaise ont suffi pour amener cette transformation, et pourtant aujourd'hui encore l'on se demande, — s'appuyant sur quelques rares cruautés commises par les vainqueurs sur les naturels — si l'Angleterre n'a pas fait aux Indes plus de mal que de bien? Mon Dieu, les excès se rencontrent partout, quoiqu'ils tendent à disparaître sous l'influence des progrès d'une culture réelle; mais on oublie de quelle façon les Hindous ont sévi contre les Anglais. Je pourrais parler longuement ici, des injustices que commettaient les souverains indigènes sur leurs sujets, comme ils les pressuraient jusqu'au sang, comme ils les maltraitaient! On peut l'observer dans bien des pays encore, en Égypte, par exemple, dont l'histoire est remplie d'horribles forfaits, et dont les conditions politiques et morales n'ont rien à envier, quant à la corruption, à celles de l'Inde au siècle dernier. Ce malheureux pays, depuis des milliers d'années, est habitué à l'esclavage et à la domination étrangère. Les peuples les plus divers ont résidé au bord du Nil et amoidri chaque fois les droits des indigènes. Depuis mille deux cents ans l'Islam règne dans le pays, et il a contribué puissamment à l'asservissement du peuple. Plus la piété du souverain était rigide, plus il maltraitait ses sujets. Un exemple nous en est offert dans la personne du fatimite El-Hakim, le plus religieux de tous les pieux califes qui ont étendu leur sceptre despotique sur le pays des Pharaons. Ce brigand s'était surnommé Bermaer-Illah (homme dieu) mais il n'existait pas pour lui de plus grand plaisir que de faire ouvrir, à l'occasion, le ventre de l'un de ses serviteurs. Une fois, il lui vint à l'idée de défendre le travail pendant le jour, il interdit ensuite le travail durant la nuit. Dans son fanatisme ardent, il mit fin à tous les plaisirs publics: la musique et la danse. Puis il fit répandre tout le vin dans les rues, et jeter les cruches de miel dans le Nil. Les mœurs des femmes égyp-

tiennes ne lui allant pas, il leur défendit de sortir, et même de se tenir à la porte ou à la fenêtre de leurs demeures. Ceux donc, qui ne possédaient point de serviteur pour l'approvisionnement des aliments nécessaires, devaient mourir de faim. On éleva le nombre des exécutions durant le règne de ce monstre à vingt mille ; soit à cause de la non observation de ses ordonnances, soit pour son plaisir particulier. Les Mameluks ne valaient pas mieux que ce fatimite. L'un d'eux, Kactbai, pleura amèrement lorsqu'il apprit que la mosquée de Médine avait été réduite en cendres par un éclair, mais il ne se faisait point scrupule, si l'envie lui en prenait, de faire écorcher vifs ses sujets.

Quand Bonaparte vint en Egypte, en 1798, il formait les plans les plus grandioses et était rempli des meilleures intentions; malheureusement il ne les accomplit pas. Bonaparte, l'homme qui voulait amener l'Égypte à un haut degré de culture et qui le pouvait aussi, avait organisé un vrai système de pillage. La ville de Rosette dut lui payer 100,000 francs. Damiette 150,000 francs, les Koptes 528,000 francs, les commerçants de Damiette 300,000 francs, et les marchands de café plus d'un million de francs. Avec les français, des spéculateurs européens, vrai rebut de l'humanité, arrivèrent aussi dans le pays pour l'exploiter autant que possible, et s'imposèrent aux Égyptiens comme civilisateurs. Malheureusement les français augmentèrent encore par leur exemple l'avidité de ces gens-là. Ce furent les mauvais côtés de cette expédition qui donnait de si belles espérances. La chose eut, pourtant, un bon résultat, c'est à-dire, que tout en brisant la puissance des Mameluks, et en attirant l'Égypte dans le cercle de la civilisation moderne, elle déposa le germe d'un mouvement national.

Les commencements de ce mouvement furent assez misérables, il est vrai. Méhémet-Ali avait été envoyé, en 1800, dans le pays du Nil, avec une cohorte d'albanais, par le gouvernement turc, pour seconder les Mameluks et les turcs contre les français. Il se distingua par sa bravoure, mais fut surtout favorisé par le sort. Après le départ des français il commença à exciter le peuple égyptien contre ses oppresseurs turcs et Mameluks. Il y réussit parfaitement. Avec l'aide de la France, il arracha à la Porte le titre de pacha; il dompta les Mameluks par la ruse, et les fit exécuter en masse. Le second pas que fit Méhémet-Ali fut de constituer une armée de gens du peuple, par conséquent de nègres et de fellahs, ce qui, depuis bien des siècles, n'avait pas eu lieu. Ainsi l'Égypte posséda une armée composée d'égyptiens, ce qui fut excellent dans l'intérêt du pays. Mais alors dans ce peuple, qui n'avait été armé que pour servir aux projets despotiques du nouveau maître, s'éveilla le désir de l'indépendance propre. Il était, il est vrai, très-bénin, mais il existait cependant. Ce fut l'armée qui la première émit la maxime: « L'Égypte aux égyptiens, » ce fut elle également qui plus tard essaya de la traduire en fait.

L'expédition de Bonaparte eut aussi de bons résultats en ce

qu'elle réveilla les habitants du pays des Pharaons de leur vie de rêve, quarante fois séculaire, et fit éclore en eux le besoin de l'indépendance nationale. Malheureusement les fâcheuses conséquences de la campagne de Bonaparte se montrèrent également toujours plus clairement. Méhémet-Ali avait, il est vrai, délivré l'Égypte de la domination étrangère directe, mais il attira aussi dans le pays une horde de filous et de chevaliers d'industrie européens, ce qui favorisa la domination étrangère indirecte. Pour pouvoir déployer une grande pompe extérieure, il s'empara du monopole de chaque branche d'industrie. Il oppressa son peuple, à un degré auquel jamais aucun de ses devanciers n'avait pu arriver, et créa une espèce d'état socialiste qu'il nous semble intéressant d'examiner ici d'un peu près.

Autant qu'il est possible de retourner en arrière dans l'histoire de l'Égypte, on trouvera que le sol a toujours appartenu à l'état, donc au roi, sous un régime absolu. Celui-ci partageait les fonds de terre entre les riches du pays, qui devaient veiller à ce que le sol fût bien cultivé, et à ce que ses habitants, les paysans, reçussent du revenu de la terre de quoi suffire à leur subsistance. Plus tard, ces conditions se modifièrent et finirent par se transformer complètement. Les droits du prince et de ses représentants restèrent les mêmes ou augmentèrent encore, mais leurs obligations envers le peuple tombèrent vite dans l'oubli. Méhémet-Ali, plus que tout autre, professait un souverain mépris pour le droits de la propriété. Il était avant tout un conquérant, et visait à l'Assyrie et à l'Arabie, tandis que dans la riche Égypte uniquement il lui aurait été possible de fonder une dynastie durable.

Sa constitution naturelle pousse le pays à l'agriculture, qui, seule, peut nourrir sa population toute entière. Au lieu de l'encourager, Méhémet-Ali lui arracha ses laboureurs pour les forcer à venir travailler dans les fabriques fondées par lui et contre un paiement qui dépendait uniquement de son bon plaisir. Tout le produit de la récolte lui appartenait. C'est lui qui décidait si le fellah devait cultiver dans son champ, du blé, des cannes à sucre, du coton ou de l'indigo; il fixait aussi le prix auquel on devait livrer ces produits. Il gaspilla d'immenses richesses dans des agrandissements ambitieux et insensés; il construisit une flotte gigantesque qui fut tout-à-fait inutile au commerce. Il ne s'inquiéta absolument pas de l'éducation ou des besoins corporels de son peuple. Par exemple, il lui était complètement indifférent, si le sol produisait les aliments nécessaires à la subsistance de ses habitants, pourvu que les recettes du fisc n'en souffrissent pas. Méhémet-Ali mit même le séquestre sur les barques du Nil qui étaient alors le seul moyen de transport de l'Egypte, sans se soucier si cela entravait le commerce et les relations intérieures et extérieures! Les successeurs de ce parvenu rouméliote, ne traitèrent pas mieux les pauvres fellahs.

Pour citer un exemple, nommons Saïd-Pacha qui, un beau jour, près d'Alexandrie, essaya la portée du tir de quelques

nouveaux canons sur un champ, rempli de malheureux ouvriers.

Cet homme inventa aussi l'emprunt d'état, uniquement pour pouvoir satisfaire sa manie de dissipation. Pendant la construction du canal de Suez, il força chaque mois vingt mille fellahs à accomplir ce travail de corvée. Le don d'invention d'Ismaïl, l'avant dernier Khédive, pour se procurer de nouvelles sources d'argent, était vraiment grandiose. Non seulement il doubla les impôts, et se les fit payer plusieurs années à l'avance, mais il dépouilla et trompa ses sujets d'une manière horrible. Et cet état de choses est encore pour eux en partie le même aujourd'hui. Il est vrai qu'ils sont délivrés des contributions en nature, mais par contre ils doivent payer des impôts en argent d'autant plus considérables, ce qui n'améliore en rien le sort du pauvre fellah, mais profite richement aux coupeurs de bourse européens. Depuis que je connais l'Égypte, par les observations que j'ai pu faire, il n'y a pas longtemps, je puis certifier que le fardeau des taxes est épouvantable pour les indigènes. Un ouvrier qui gagne journellement un franc, un franc cinquante au plus, doit payer là-dessus de quinze à vingt centimes au gouvernement. Même les petits décrotteurs, âgés pour la plupart de huit à douze ans, sont obligés annuellement de payer la somme de vingt francs. Quand je me trouvais là-bas on parlait du nouveau réglement d'après lequel les européens, qui jusqu'ici étaient libres de toute contribution de ce genre, devraient eux aussi payer des impôts depuis le premier octobre de l'année dernière. Je ne sais à quoi on est redevable de ce changement, mais on doit probablement en attribuer l'impulsion aux anglais. Je ne sais pas non plus si cette loi est mise en vigueur, mais je l'espère de tout mon cœur ; car, de quel droit, je le demande, ceux qui possèdent et qui gagnent le plus d'argent en Égypte, ne doivent-ils pas livrer une partie de leurs revenus à l'administration du pays, comme les plus pauvres le font d'une façon si démésurée?

Malgré les grosses taxes qui pèsent sur le peuple, la dette de l'état croît d'une manière monstrueuse, pendant que les sacs des usuriers se remplissent. En 1835 l'État employait annuellement environ 80 millions de francs, en 1863 près de 125 millions de francs, et aujourd'hui plus de 250 millions de francs. Et encore ce ne sont là que les soi-disant déclarations officielles, mais, en réalité, on emploie des sommes bien plus considérables. Quand Saïd-Pacha mourut, les dettes de l'état s'élevaient à 84 millions de francs. Ismaïl les porta à plus de 1,400 millions de francs, et cela dans le court espace de dix ans (de 1864 à 1873), si terrible était la manie de dissipation de cet homme. D'un autre côté les banquiers européens filoutèrent aussi d'importance. On décorait audacieusement cette fraude du nom d'opération financière. Le pays avait émis, durant le cours de douze ans, quatre emprunts, et avait perdu avec cela 430 millions de francs, dont ils durent payer les intérêts, mais qu'ils ne purent jamais rembourser. De cette ma-

nière, l'on comprend qu'Ismaïl donnât souvent le 25 % et que d'un autre côté la dette de l'état ait pu monter aujourd'hui jusqu'à 2500 millions.

Le Khédive actuel s'entend très-bien aussi à faire des dettes. Pour tout le reste, Tewfik n'est certainement pas mauvais et ne ressemble en rien à ses prédécesseurs, car il possède un cœur pour les souffrances de son peuple, mais il lui manque seulement l'énergie et la puissance indispensables pour réformer l'ordre des choses actuel. Une main très-forte est nécessaire à l'Égypte, et Tewfik ne la possède pas. Il s'en console pourtant en quelque sorte, en se livrant avec ardeur à l'ancienne passion de ses devanciers, consistant à jeter l'argent par les fenêtres. Mais alors viennent les créanciers, qui tourmentent de telle manière le pauvre endetté, qu'il ne sait où donner de la tête ! Ah ! que deviendrait-il, s'il n'avait pas là, près de lui, les anglais qui lui donnent de l'argent, et le protègent contre ses propres sujets, les socialistes égyptiens qui veulent le renverser? Un service en vaut un autre, aussi le Khédive se montre-t-il disposé, en échange, à concéder aux anglais une grande part d'influence et d'intervention dans sa politique. Plus le souverain est faible, plus les révolutionnaires doivent se sentir forts, et il en a été ainsi. Si Tewfik avait été un tyran, un furieux comme ses prédécesseurs au gouvernail de l'état, qui sait si le parti national se serait avancé aussi audacieusement qu'il le fit il y a deux ans sous la conduite d'Arabi? Il est vrai qu'une fois déjà, avant cette époque, il avait osé se manifester ouvertement, mais alors c'était sous l'impulsion du souverain, Ismail lui-même, qui se jeta dans les bras du parti national. A cause de cela il fut destitué par la Porte le 25 juin 1879, à l'instigation naturellement des grandes puissances européennes. Mais sous Tewfik le mouvement s'éleva contre le souverain qui lui était hostile, peut-être parce qu'il le voulait, peut-être aussi parce qu'il y était obligé. Nous savons comment se termina ce combat révolutionnaire, il serait inutile d'employer ici notre temps à retracer ces événements. Mais toujours est-il que la résistance qu'opposa alors le peuple égyptien au Khédive et aux anglais, fut en elle-même admirable. Le parti national eut le pouvoir d'imposer à son souverain, en février 1882, un ministère de son choix. Et combien était grand l'enthousiasme du peuple pour cette lutte de liberté, quand les troupes anglaises pénétrèrent dans le pays des Pharaons ! Achmet Arabi, le chef de la révolution, l'a lui-même décrit dans un intéressant article, publié dans un journal anglais. En trente jours l'armée, forte alors de 10,000 hommes, se trouva décuplée par des volontaires; 8000 chevaux et 4000 mulets furent mis à sa disposition, et les magasins, et la caisse de guerre, bien remplis de munitions et d'argent. Et pourtant, cette fois encore, le parti national sombra, peut-être pour le plus grand bonheur de l'Égypte, car je le demande, la conduite d'Arabi aurait-elle été différente de celle de tous les autres régents qui ont passé sur le bord du Nil? Cela n'est guère probable, car les souffrances de plu-

sieurs siècles ont démontré assez clairement au peuple que ses pires oppresseurs furent toujours des souverains de sa propre race. Et si même Arabi avait agi différemment des autres, il n'aurait pourtant pas pu éviter de s'entourer de gens, habitués de tout temps, au vieux système de tyrannie et d'injustice, qui pèse si lourdement sur le peuple. En somme il y aurait eu sous son gouvernement les mêmes cruautés qu'anciennement, ou peut-être d'autres d'une nouvelle invention. Car, disons-le, l'Égypte n'est d'aucune façon assez mûre, pour pouvoir se gouverner elle-même. Elle peut se soumettre tranquillement, pour le moment, à l'influence civilisatrice d'une des puissances européennes, ce qui ne serait pas seulement à l'avantage de ces étrangers, mais surtout à celui des égyptiens.

J'ai suffisement démontré, il me semble, l'importance de l'Égypte pour l'Europe, et particulièrement pour l'Angleterre, ainsi que ce que le pays des Pharaons peut attendre de ses propres princes. L'influence européenne est absolument nécessaire aux yeux de celui qui a foi dans l'avenir de l'Égypte ; et c'est pourquoi, il faut faire disparaître, à tout prix, cette haine des étrangers, qui est due en grande partie aux agissements frauduleux des financiers eupopéens. Mais cette haine ne peut être détruite que s'il se fait immédiatement une transformation en bien dans la conduite de ces gens-là. Les souverains indigènes resteront les mêmes, il n'y a rien à espérer de grand de leur part. Il s'agit donc uniquement : ou de laisser l'état de choses tel qu'il est — et à cela l'humanité ne peut consentir, si elle se sent l'initiatrice de la civilisation, et si elle se croit chargée de protéger les droits généraux de l'homme — ou bien d'intervenir énergiquement. Ce dernier parti est le meilleur. Les plus accapareurs sont les anglais, et ils le resteront!

Mon travail a démontré quel intérêt la Grande Bretagne prenait au pays des Pharaons, maintenaut il ne me reste plus qu'à indiquer sommairement comment elle a agi jusqu'ici. Je passe ici sous silence la lutte, à proprement parler, entre Arabi et les anglais. Je veux seulement faire voir que la corruption y joue un grand rôle. On raconte en Égypte, dans certains cercles, l'histoire suivante, qui est très-croyable. Ali-Bey-Yussuf, colonel dans l'armée égyptienne, reçut des anglais une lettre de change de plus de 20,000 livres (environ 500,000 francs) pour ne pas réveiller les gens dans le camp de Tel-el-Kebir. Ceux-ci étaient très-fatigués, car ils avaient travaillé tout le jour sans interruption, et devaient tomber à l'improviste dans la nuit sur les anglais. Le dit colonel ne les réveilla donc pas, et ce furent les anglais, qui, à la pointe du jour, fondirent sur eux. Ce même Ali-Bey-Yussuf donna aux anglais la clef de la citadelle du Caire ; deux jours plus tard, ceux-ci lui reprirent la lettre de change. Le colonel, naturellement, refuse d'avouer cette histoire, et aujourd'hui de nouveau il compte parmi les hauts fonctionnaires de la cour de Sa Majesté le Khédive. On peut, si l'on veut, reprocher aux anglais d'être entrés en relation avec ce coquin, mais en temps de guerre, c'est permis et au fond, —

par cette trahison qui montre la corruption des hautes classes influentes de l'Égypte, — une masse d'hommes ont été conservés à la vie, qui sans cela auraient péri dans une bataille immanquable, et certainement sanglante. Pour ceux qui connaissent la roide infanterie et l'excellente cavalerie des fellahs et des bédouins, le dénouement de la bataille de Tel-el-Kebir reste inexplicable, si l'on n'admet pas l'histoire dont je viens de faire mention. On ne doit pas croire que l'armée égyptienne soit si déplorable. Ce n'est nullement le cas, seulement elle est mécontente du gouvernement. Le mauvais entretien, le payement irrégulier des salaires, — qui même quelque-fois est suspendu pendant longtemps, — tout cela y sème la mauvaise humeur. Les anglais auraient certainement rencontré une résistance opiniâtre, si cette indigne trahison n'était pas venue à leur aide.

On fait aux anglais un autre reproche, celui d'avoir bombardé Alexandrie. Moi aussi j'appelle cela une brutalité ; j'ai vu de mes propres yeux les ravages qu'ils ont causés, mais l'intérêt de la politique anglaise l'exigeait. De leur côté les anglais veulent faire croire qu'ils n'ont eu d'autre but que celui de rétablir la paix, et que maintenant ils vont retirer tout-à-fait leurs troupes. Mais ils savent parfaitement que c'est une chose impossible, après la guerre qui vient d'avoir lieu, surtout après le bombardement d'Alexandrie, et que la vie des européens, qui y sont établis, serait en danger. Ils le disent seulement, mais ne le feront pas. On aura besoin de l'armée, peut-être, tout ce qu'il y a de plus prochainement ; l'état de choses actuel dans le Soudan l'exige. Lord Dufferin doit avoir exprimé l'opinion que ce serait tout-à-fait inutile pour l'Égypte de reconquérir sur le faux prophète les provinces de Kordofan et de Darfur, et que le gouvernement anglais est du même avis. Je ne crois pas que l'Angleterre pense réellement ainsi, ce serait radicalment faux ! Ces provinces produisent la plus belle gomme arabique blanche, dont annuellement plusieurs milliers de cargaisons de chameaux sont envoyés en Égypte. Ces pays fournissent également une masse innombrable de plumes d'autruches, ainsi que les meilleurs tamariniers. Si le Mahdi reste maître de ces contrées, ces articles n'iront plus en Égypte, par le simple motif qu'ils pourraient être facilement confisqués par les égyptiens. Par contre ils seraient envoyés à Wadai et à Tripoli, et là on pourvoirait aux besoins du commerce. La traite des esclaves refleurirait dans ce pays ; une quantité de chefs de tribus mécontents, se soustrairaient à la domination de l'Égypte en allant s'établir sur le territoire du Mahdi ; le combat et le brigandage seraient à l'ordre du jour. Si l'Égypte laisse échapper Kordofan et Darfur, toutes les tentatives de civilisation qu'elle essaye de faire, avec l'aide de l'Europe, chez les tribus sauvages du centre de l'Afrique, seront annihilées. Renoncer à ces deux provinces, c'est renvoyer le Soudan tout entier au régime sauvage qui y régnait avant 1882.

Nous avons reçu à présent, il est vrai, la triste nouvelle que le corps d'expédition égyptienne, au Soudan, avait été complé-

tement détruit par le Mahdi. Considérons ceci de plus près. Les égyptiens avaient fixé la campagne dans le Kordofan pour le commencement de septembre. On choisit Khartum comme point de départ, et l'on y réunit les troupes et les moyens de transport. Le 8 septembre de l'année dernière, l'expédition se mit en marche sous le commandement du colonel Ficks, avec un état major de plus de cent officiers anglais que le gouvernement de la Reine avait mis à la disposition du Khédive. Elle se composait de dix mille hommes, de vingt canons, de cinq cents chevaux et de cinq mille cinq cents chameaux, et déployait ainsi pour ces contrées une force imposante.

M. L. Hansal écrivait dans le milieu du mois de septembre de Khartum: « D'ici à deux mois les dés seront jetés. Si l'armée est victorieuse, la paix ne peut devenir durable que si « l'on débarrasse le monde de la présence du Mahdi. Mahdi, « au contraire, est-il vainqueur? Alors il n'y a plus de point « d'appui dans le Soudan pour la souveraineté de l'Egypte. Mais « si le Mahdi se retire, sans livrer de bataille, dans les états « indépendants de l'Ouest, il y trouvera un champ fertile pour « ses conspirations politiques; alors le retour à des conditions « normales serait remis en question, au moins pour une génération d'hommes. Ces appréhensions reçoivent d'autant plus « de poids qu'on nous signale des agitations dans les districts « septentrionaux de Hadendoa et de Bischarin. Ces tribus ont, « depuis le premier octobre, aidé avec leurs chameaux aux « transports militaires entre Souakin et Berber; ils ne doivent « pas avoir été payés, et, irrités de cet oubli, se sont révoltés. « Il a été prouvé que, là aussi, la révolution a été suscitée « par un soi-disant « vizir du Mahdi. » Nous avons appris, il « y a un mois, qu'une caravane militaire, forte de deux cents « hommes, avait été détruite à Sïnkat par les Hadendoas. La « semaine passée on nous annonça, par un télégramme privé « envoyé de Berber, que Suliman-Pacha, qui était parti de « Khartum au commencement d'août pour se rendre à Souakin, « avait été massacré avec deux cents soldats, également près « de Sinkat. La poste de Souakin manque depuis trois semaines. « Les communications avec la mer Rouge sont interceptées. « Des milliers de cargaisons de marchandises, destinées à « Khartoum, campent à Souakin depuis des temps indéfinis. Auparavant les troupes occupaient les points de communication « entre Souakin et Berber, et actuellement les relations entre « le Nil et la mer Rouge sont coupées par les indigènes. « La poste aux lettres, entre Berber et Khartum, était jusqu'ici expédiée par la route de la rive occidentale, en passant « par Hedjin; depuis peu, on se voit obligé de la faire passer « par la rive orientale, de crainte d'une attaque imprévue des « Kababischs. Mais si ceux-ci mettent aussi en danger la route « de Dongola, il n'y aurait alors plus d'issue dans le Soudan. »

Tels sont les renseignements qui nous sont fournis par une personne digne de confiance.

Maintenant la catastrophe a eu lieu, et la puissance guer-

rière de l'Égypte a été réduite à néant. De tous côtés les habitants se soulèvent en faveur du Mahdi, ce pauvre nubien d'autrefois, qui est devenu un puissant guerrier. Il se nomme aujourd'hui El-Mahadi (conduit par Dieu), et les victoires qu'il remporte font facilement croire au peuple qu'il est le libérateur envoyé par Dieu. Il pénètre toujours plus avant dans le pays et son armée grossit de plus en plus, ce qui assure toujours davantage ses succès. Même dans la moyenne et la basse Égypte, l'opinion des indigènes est toute en faveur du Mahdi. Les excès contre les européens, devenus chaque jour plus fréquents, le démontrent clairement, ainsi que le fait que les soldats arabes, qui, sous Arabi, se battirent courageusement contre les anglais, se sont montrés extraordinairement lâches quand il s'est agi de combattre le Mahdi, et ont été ainsi la cause de la perte de la bataille. Pourquoi aussi, devraient-ils se battre contre quelqu'un dans lequel ils croyent voir le libérateur de leurs souffrances? La position s'assombrit journellement. Le Khédive est dans un désespoir complet, et ne sait que faire. Les moyens militaires sont épuisés. La Porte qui désirerait lui envoyer des secours pour la sauvegarde de ses intérêts, — des intérêts spéciaux de la Turquie, bien entendu, — en est empêchée par les anglais, et ceux-ci ne montrent aucune envie de donner un exemple énergique. Au milieu de tout cela, le vieux dissipateur, Ismaïl, travaille pour remonter sur le trône, et on ne peut blâmer le pauvre Tewfik quand il menace d'abdiquer, si l'Angleterre ne vient pas à son aide. Et celle-ci doit le faire, si elle ne veut pas compromettre sa bonne réputation de nation résolue, énergique et entreprenante, et si elle n'a pas l'intention, en dernier lieu, d'abandonner à d'autres, la proie complète ou partielle.

Déjà le bruit s'est répandu, qu'en présence de l'indolence anglaise et de la nouvelle que les anglais ont l'intention d'abandonner au Mahdi, non seulement le Soudan tout entier, mais même la Nubie jusqu'à la seconde cataracte du Nil et de transformer ce qui resterait de l'Égypte en une colonie anglaise, les français ont l'intention de prendre possession de Souakin qui passe pour un des meilleurs ports de la mer Rouge. On ne saurait blâmer les français de tâcher de sauver, au moins quelque chose, de leur ancienne suprématie. Je crois pourtant qu'ils feraient mieux de diriger leur attention sur Massaoua, ce qui serait peut-être utile à leurs desseins sur l'Abyssinie. En dernier lieu, il se pourrait au fond, qu'ils comptassent s'emparer des deux ports, en supposant, bien entendu, que Souakin leur serait aussi facilement abandonné que, selon toutes les probabilités, le sera Massaoua. Mais un lourd reproche retombe sur l'Angleterre, celui d'avoir envoyé dans l'intérieur du pays une quantité de ses meilleurs officiers, à la tête de soldats arabes, dans lesquels on ne pouvait avoir aucune confiance, et de les avoir laissés immoler étourdimment, sans faire aujourd'hui, aucun effort énergique pour venger leur mort. Serait-il vrai, comme le disent plusieurs journaux, qu'elle ne se sent ni le courage ni la force

nécessaire pour vaincre le Mahdi? Elle se rendrait réellement alors à elle-même un témoignage de pauvreté, cette grande nation, qui n'a pas craint de combattre les barbares Achantis, les gigantesques Zoulous et les tribus sauvages de l'Abyssinie! Et pourtant les motifs de ces guerres étaient bien moins importants, les intérêts bien moins puissants que ceux de l'Angleterre en Égypte.

Mais je veux toujours espérer que le vieux pays des Pharaons arrivera à la fin à la position qui lui est due par ses trésors. Cependant je ne puis me défendre de l'impression que, sans une influence européenne puissante, il ne pourra guère y réussir. L'avenir nous apprendra si l'Angleterre sera oui ou non infidèle à sa vieille renommée, et si l'on peut attendre d'elle l'énergique intervention, à laquelle je crois.

EWALD PAUL.

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE

Sommaire.

I. Italie. § 1. Questions des chemins de fer: commission parlementaire: projet de loi. § 2. Convention projetée d'exploitation des chemins de fer méridionaux. § 3. Projet de loi sur les banques d'émission. § 4. Mouvement commercial. § 5. Dette de l'Etat pour les billets. § 6. Augmentation des produits des taxes. § 7. Cautionnements. § 8. Travaux des Commissions: question monétaire. § 9. Cadastre. § 10. Projet du gouvernement pour organiser les chambres de commerce dans les colonies. § 11. Cronique statistique (naissance, décès, mariages). — II. France. § 1. Emprunt: souscription. § 2. Enquête sur la crise ouvrière. § 3. Crise industrielle et commerciale de la France. § 4. Crise des industries de Paris: un exemple. — III. Angleterre. § 1. Discours de la reine. — IV. Situation du marché monétaire.

I. Italie. § 1. — *Question des chemins de fer: commission parlementaire: amendement: projet de loi.*

Nous pouvons publier le résumé des amendements présentés, on assure, par le ministre des travaux publics à la commission chargée d'étudier le projet de loi sur les chemins de fer.

Les lignes continentales sont groupées en deux réseaux longitudinaux à peu près comme dans le projet de 1877. Les chemins de fer insulaires sont exploités séparément. Chaque Société achète à l'État le matériel roulant nécessaire à son réseau.

Le gouvernement pourvoira immédiatement à l'éxecution des travaux reconnus nécessaires pour les voies ferrées dans les conditions requises par le service et par l'augmentation progressive du trafic.

L'adoption des tarifs et des horaires est réglée par des conditions spéciales. Tous les frais d'éxploitation tant ordinaires qu'extraordinaires sont à la charge des Sociétés.

Il sera institué trois fonds de réserve:

1. Pour faire face aux dommages occasionnés par des cas de force majeure;

2. Pour le renouvellement de la partie métallique de la voie;

3. Pour le rénouvellement du matériel roulant usé.

Il est également institué une caisse pour les augmentations patrimoniales, destinée à subvenir aux frais d'agrandissement et d'augmentation réclamés par l'accroissement du trafic.

Pour faire face à ces dépenses il sera émis des obligations spéciales dont le service sera fait par la caisse.

Les recettes brutes de l'exploitation sont allouées : — en partie au fonds de réserve et à la caisse pour les augmentations patrimoniales ; — en partie à la société comme rémunération de l'exploitation fait avec son matériel ; — et en partie à l'État.

Les lignes complémentaires sont exploités à des conditions spéciales, mais lorsque les recettes brutes d'une ligne atteignent une limite déterminée, cette ligne est incorporée dans le réseau principal et est exploitée aux mêmes conditions que celui-ci.

Les sociétés chargées de l'exploitation des lignes ont l'obligation de construire, à la requête du gouvernement, les nouvelles lignes du réseau complémentaire, en consacrant annuellement à ces travaux une somme de 90 millions au moins ; elles se procureront les fonds moyennant l'émission d'obligations, amortisables et garanties par l'État.

Les sommes pour lesquelles les provinces et les communes devront concourir aux frais de constructions déterminées par la loi du 29 juillet 1879 sont réduites de moitié, à la condition qu'elles soient données à fonds perdus.

Les négociations entre le gouvernement et les sociétés qui se chargeraient de l'exploitation des deux réseaux continuent encore.

Au terme du projet de loi pour les conventions des chemins de fer, les Sociétés concessionnaires des deux grands réseaux de l'Adriatique et de la Méditerranée devront ouvrir de nouvelles usines pour la construction et les réparations du matériel roulant.

Les nouvelles usines pour le réseau de l'Adriatique seront établies à Bologne, Florence, Lucques, Rimini et Foggia ; pour le réseau Méditerranéen à Turin, Pise, Livourne, Sienne, Rome, Naples, Monteleone et Tarente.

§ 2. — *Convention projetée d'exploitation des chemins de fer méridionaux.*

Les négociations pour la convention avec la Société des chemins de fer méridionaux touchent réellement à leur terme.

Toutes les grosses questions ont été discutées, et leur solution définitive ne dépend plus que des concessions plus au moins importantes que les parties contractantes pourront se faire réciproquement.

Il reste encore à examiner et à régler un nombre considérable de détails. La convention pour le réseau Adriatique est presque faite.

§ 3. — *Projet de loi sur les banques d'émission.*

Le projet de loi sur les Banques d'émission a plusieurs adversaires qui refusent d'imiter pour l'Italie la Banque de France avec son

encaisse de deux milliards et sa circulation de plus de trois milliards!

Ils croyent que la loi soumise en ce moment à la Chambre a pour but évident de préparer l'avènement de la Banque « *unique*, » laquelle sera certainement la Banque Nationale. Dans le projet un article permet aux banques de se fusionner. Si cet article est voté, les trois petites banques continentales ne tarderont pas à disparaître. La Banque Nationale fera ce que fit en 1848 la Banque de France, pour absorber les banques départementales.

Il ne restera debout, que les Bancos de Naples et de Sicile, ce dernier isolé par sa position insulaire. Et on veut limiter le capital du Banco a 60 millions, et autoriser par décret royal le gouvernement à modifier la constitution du Banco. Nous sommes d'avis que ce projet de loi ne sera pas accepté sans de profondes modifications.

§ 4. — *Mouvement commercial.*

La direction générale des gabelles a publié le tableau du mouvement commercial en 1883.

Les importations se sont élevées à 1 milliard 380,880,659.

Il y a eu une augmentation de 85 millions 948,015 francs sur l'année précédente.

Les exportations se sont élevées à 1 milliard 198,661,294. Ce chiffre constitue une augmentation de 42,828,255 francs sur la valeur des exportations de 1882.

§ 5. — *Dette de l'État pour les billets.*

Au 31 décembre 1883 la dette de l'État italien pour les billets du syndicat était descendu de 940 millions à 598,840,813 fr.

A la même date du 31 décembre 1883, les billets des Banques d'émission s'élevaient à une valeur totale de 806,715,066 francs 50.

La réserve des Banques d'émission, au 31 décembre 1883, était composée comme suit:

Or	Fr.	220,079,150. —
Argent au titre 900	»	79,180,941. 50
Argent divisionnaire	»	19,485,094, 80
Or non décimal	»	169,848. 50,
Argent non décimal	»	637,027. 16
Bronze	»	272,008. 62
Billets du syndicat	»	106,742,898. —
Billets d'état	»	22,962,640. —
TOTAL	Fr.	449,529,608. 58

Dans le mois de décembre, les Banques d'émission ont fait des opérations d'escompte à Rome pour la somme de 19 millions 260,190 francs 18.

Cette somme se décompose comme suit :

Banque Nationale.	Fr.	5,987,301. 48
Banco de Naples	»	1,860,826. 24
Banque Romaine	»	9,780,583. 97
Banco de Sicile.	»	1,681,528. 49
TOTAL . .	Fr.	19,260,190. 18

Pour la somme de l'escompte, Rome n'a été inférieure qu'à Milan, qui a escompté pour 27,448,912 francs 83, et à Gênes, qui a escompté pour 19,588,278 francs 05.

Viennent ensuite :

Naples (17,571,115 francs 94) ;
Florence (17,209,918 francs 23) ;
Turin (16,663,486 francs 82) ;

§ 6. — *Augmentation des produits de taxe.*

Les dernières constatations de la taxe sur la richesse mobilière ont révélé une augmentation non seulement des revenus inscrits dans les rôles principaux, mais aussi de la matière imposable.

§ 7. — *Cautionnements.*

L'expérience ayant prouvé que les cautionnements donnés en biens immeubles par les percepteurs soulèvent de continuelles contestations et exposent le Trésor à des pertes considérables, dans les cas de vente des fonds faisant partie de la caution ; le ministère des finances a ordonné que l'on donne désormais le préférence au titres publics comme offrant une meilleure garantie.

§ 8. — *Travaux des Commissions : question monétaire.*

La commission chargée d'examiner la question monétaire a tenu plusieurs réunions au ministère de l'agriculture sous la présidence de M. Minghetti.

Dans la seconde réunion M. Minghetti a parlé sur l'ordre de la discussion des diverses questions soumises à l'examen de la commission.

M. Doda a relevé celles des ces questions qui ont un caractere d'urgence.

M. Allievi, qui s'est déclaré partisan depuis longtemps de l'étalon unique d'or, a demandé que ceux de ses collègues qui ont représenté l'Italie à la conférence monétaire de Paris, en 1881, exposent les motifs pour lesquels cette conférence n'a pas eu de résultats pratiques.

M. Luzzatti a parlé de l'opportunité de traiter pour le renouvel-

lement de la convention monétaire qui devrait subir à cette occasion quelques modifications.

M. Branca a parlé dans le même sens, bien qu'il soit favorable au monométallisme.

Après plusieurs autres observations on a décidé de charger le président de nommer une commission chargée de demander des éclaircissements au ministère et de rédiger un questionnaire.

§ 9. — *Cadastre.*

La commission pour la péréquation de l'impôt foncière a approuvé le premier titre du projet, concernant le cadastre. On a ensuite décidé demander le présidente du conseil et le ministre des finances pour les interpeller sur quelques questions concernant le titre second du projet qui a trait au dégrèvement des provinces les plus lourdement imposées.

§ 11. — *Projet du Gouvernement pour organiser les Chambres du commerce dans les colonies.*

Le gouvernement a l'intention d'envoyer à l'étranger des délégués spéciaux chargés d'une mission temporaire, pour organiser les Chambres de commerce italiennes, suivant le vœu exprimé par le conseil supérieur du commerce et de l'industrie.

Si on laissait aux membres des colonies le soin de déférer aux vœux du gouvernement, on risquerait fort de perdre un temps précieux et même, dans certaines colonies, de voir l'institution des Chambres demeurer lettre morte.

Il faut que des délégués spéciaux connaissant bien les localités, les besoins, aussi bien de la métropole que de la colonie et les personnes, puissent sur les lieux reunir les bonnes volontés et les forces éparses pour en former un faisceau qui constitue un instrument utile et pratique.

Nous ne saurions donc qu'approuver le gouvernement de donner suite à son projet. [1]

§ 12. — *Chronique statistique.*

La direction générale de la statistique a publié le tableau des naissances, des décès et des mariages en 1882.

Il y a eu cette année-là, 1,061,094 naissances et 35,884 morts-nés. Les décès se sont élevés à 787,326.

La moyenne de la mortalité a été de 30 pour 100.

Quoique depuis 1872 la population ait augmenté de 2 millions

---

[1] Cfr. *L'Italie.* Rome Février 1884.

d'âmes le nombre des décès a été inferieur a celui de 1872. En effet, le nombre des décès en 1872 fut de 827,498, soit une moyenne de 33 pour mille.

Il y eu en 1882 224,041 mariages.

Le chiffre des morts accidentelles a été considérable : 3,322, soit 1 sur 20,489 habitants.

Le plu grand nombre des morts accidentelles est fourni par la Lombardie, 784 ; en Vénétie il y en a eu 643 ; en Piémont 637 ; en Sicile, 561 ; dans la Campanie, 477 ; dans l'Emile, 428 ; en Toscane 407 ; dans la province de Rome, 209.

II. FRANCE. § 1. — *a*). *Emprunt : Souscription.*

L'emprunt français réussit malgré les spéculateurs.

On émet la coupure de 15 francs de rentes d'amortissable nouveau, à 383 francs, jouissance du 16 avril. Or la coupure de 15 francs d'amortissable ancien vaut environ 391 francs, jouissance du 16 janvier, c'est à dire avec un coupon de 3,75 à échoir le 16 avril. L'écart n'est, en réalité, entre l'amortissable ancien et le nouveau, que de 11 francs environ par coupure de 15 francs de rentes. Pour gagner cette modeste différénce, il faudrait immobiliser 383 francs. La spéculation ne se contenta pas de si peu. Mais l'emprunt est plus que couvert et comme emploi d'argent, et comme confiance dans l'avenir de la France.

La souscription le 12 est close. Le prix d'émission est de 383 fr. par titre de rente de 15 francs, remboursable à 500 francs, ce qui correspond à 76 francs 60 par 5 francs de rente. Quelques personnes ont trouvé ce taux un peu élevé. Il ne faut pas oublier cependant que la dernière emission de ce fond d'Etat qui a eu lieu le 17 mars 1881, a été faite à 83 francs 25, soit 416 francs 25 par titre de 15 francs de rente.

La spéculation regrette le temps où avec un minime versement de 5 à 10 francs, elle obtenait un certificat provisoire qui se négociait avec une prime de 2 a 3 francs, ce qui faisait de 25 à 30 % de gain, au lieu de 1 % à peine en perspective avec l'opération du 12 de ce mois.

§ 1. — *b*). *Encore la question des finances.*

Le 16 février les conseil des ministres a approuvé le budget de 1885 : les chiffres du budget sont maintenus du moins en principe.

Un chapitre important est celui relatif au traitement de certains fonctionnaires de l'enseignement.

Il y a environ 6000 instituteurs adjoints qui gagnent moins de 800 francs, et 6000 instituteurs titulaires qui gagnent moins de 1000 francs.

Parmi les institutrices, il y a environ 6000 adjointes à 600 et 650 francs et 6000 titulaires à 700 francs.

Avec une dépense de 2 millions de francs on pourrait élever à 800 francs le traitement de tous les instituteurs adjoints; à 1000 francs le traitement de tous les instituteurs de quatrième classe (qui passeraient ainsi dans la troisième) à 700 francs le traitement des institutrices adjointes; à 800 francs le traitement des institutrices titulaires de troisième classe (qui passeraient ainsi dans la seconde).

Ce serait un soulagement très sensible pour des misères qui sont réelles.

§ 2. — *Enquête sur la crise ouvrière.*

L'enquête sur la crise ouvrière de la France, le vote de la Chambre ordonnant, malgré les résistances de M. Jules Ferry, une enquête sur la crise ouvrière, commence à avoir des conséquences.

Nous n'avons jamais beaucoup cru à la grande efficacité des enquêtes parlementaires en matière économique. Ces sortes d'enquêtes ne sont guère du ressort ni de la compétence des assemblées politiques, et des expériences plusieurs fois renouvelées, surtout depuis 1848, attestent qu'il n'y a aucun résultat pratique à attendre de cette procédure. Aussi ne faut-il pas trop s'étonner si quelques personnes se demandent quelle peut être l'utilité d'une semblable commission en un temps où une enquête permanente sur toutes les questions qui intéressent les travailleurs s'opère par la presse, par les chambres de commerce, par les associations ouvrières, par tout le public, en un mot.

Cependant une commission d'enquête aurait sa raison d'être, si elle faisait la statistique des faits et des opinions. Est-ce ainsi que la commission d'enquête comprendra sa mission?

La commission a commencé l'audition des délégués des ouvriers du bâtiment.

Les charpentiers voudraient voir soumettre à l'impôt les machines introduites dans leur industrie et qui allègent le travail. De même pour les rapports avec les patrons. Ces derniers devraient toujours donner le salaire.

§ 3. — *Crise industrielle et commerciale de la France.*

Après avoir tenu longtemps la tête des nations manufacturières, l'Angleterre exceptée, la France est sur le point de passer au troisième rang, en abandonnant le second à l'Allemagne.

C'est par la marine qu'a commencé la décadence. Du troisième rang, la France est tombée, en dix ans, au sixième pour l'effectif maritime; ce déclin a naturellement déterminé, en principe, la stagnation de son commerce d'exportation. Elle a successivement perdu

sa suprématie incontestée dans la production des céréales. La phylloxéra, qui a fait de la France le plus fort pays importateur de vins, a diminué ses exportations et réduit dans une énorme proporportion ses expéditions d'eaux-de-vie, de vins et de liqueurs.

Ses cultures industrielles ont baissé ; l'Allemagne produit aujourd'hui plus de sucre qu'elle. L'agriculture a également été atteinte par la suppression de la culture de la garance et par la concurrence faite à ses éleveurs par les viandes américaines ; tandis que le commerce des intermédiaires bénéficiait seul de la baisse de cours. L'agriculture souffre de la pénurie des ouvriers. Malheureusement elle supporte des charges très-lourdes.

On prend quelquefois l'engagement de la soulager ; mais on lui manque de parole. Ainsi il avait été entendu que les profits de la conversion du 5 % lui feraient rétour sous forme de dégrèvements.

Le 5 % est converti et ce que l'on a gagné à l'opération a été dévoré par le déficit.

Des syndicats d'agriculteurs pour les achats en commun d'engrais et de semences se forment maintenant sur plusieurs points.

Le gouvernement pense encore que l'organisation du crédit à l'agriculture pourrait devenir une cause efficace du repeuplement des campagnes. Le but à atteindre est de permettre aux agriculteurs d'augmenter le rendement de leurs terres, d'aider à la propagation des meilleures méthodes de culture, des meilleurs engins agricoles, des machines perfectionnées.

Tandis que le rendement de nos terres, pour le froment, varie de 13 à 15 hectolitres par hectare, l'Angleterre obtient, en moyenne, sur des terres qui ne valent pas mieux que les terres Françaises, des rendements de 22 à 24 hectolitres.

Le cultivateur a peu d'argent liquide et il n'a pas de crédit. Il y a entre le commerçant et l'agriculteur une inégalité choquante qui tient beaucoup aux vices de la législation. La législation ne permet pas à l'agriculteur d'offrir comme gage, à ses créanciers, ses récoltes pendantes, son bétail, son outillage.

D'après la statistique, les cultivateurs posséderaient, indépendamment du sol, des valeurs de crédit de plusieurs milliards qui sont, jusqu'à présent, demeurées inertes entre leurs mains ; ce sont les récoltes pendantes, ou engrangées, les bestiaux et les instruments agricoles. Sous l'empire de la législation en vigueur, ils ne pouvent s'en dessaisir pour constituer un nantissement !

L'industrie proprement dite n'a pas été moins atteinte que l'agriculture. Plus encore qu'elle, elle a subi les conséquences de la routine invétérée et de la mesquinerie des industriels qui n'ont pas su suivre les découvertes scientifiques et les appliquer.

L'*Economiste français* qui publie ces vérités en donnant les preuves détaillées de la décadence économique de la France nous épargne les considérations à ce sujet : et nous renvoyons le lecteur qui aime

les détails à la Revue générale, qu'il publie dans la partie commerciale.

§ 4. — *Crise des industries de Paris : un exemple.*

Il est facile de prouver avec la statistique la décadence industrielle de la France et plus encore la diminution des produits industriels de Paris.

Les villes de Province font la plus grande concurrence à la capital! nous citerons un exemple, mais il y en a plusieurs.

Une lettre de la chambre syndicale de Paris adressée au *Moniteur de la Chapellerie* est trés importante.

Il y a vingt ans, lisons-nous dans cette circulaire, la chapellerie de feutre était très florissante à Paris, et cette industrie tendait même à se concentrer dans la capitale et ses environs. La société des ouvriers chapeliers y a mis bon ordre. Avec les meilleurs intentions du monde, elle a discipliné ses membres et réglementé le travail au point de supprimer toute initiative et tout progrès. Aussi les fabricants ayant trouvé en province plus de liberté d'action se sont-ils avisés d'y créer des usines qui s'y sont rapidement développées.

III. Angleterre. § 1. — *Discours de la reine.*

Le Parlement anglais a repris ses sessions. Le discours de la reine offre un intérêt exceptionnel.

On a nommé de concert avec la France, une commission, qui siège actuellement à Paris, pour discuter les bases d'un arrangement sur la question de la pêche à Terreneuve, afin de prévenir de nouveaux conflits.

On a entamé des négociations avec la Turquie pour un traité de commerce, et on a signé avec l'Espagne un arrangement commercial qui attend l'approbation des Cortès. La révision du traité de commerce avec le Japon sera bientôt terminée. Un traité de commerce et d'amitié a été signé aussi avec la Corée.

Le discours annonce aussi la présentation des projets pour l'organisation des municipalités, pour la sûreté des personnes et des propriétés sur mer, pour l'amélioration de l'administration en Ecosse, et sur l'instruction publique.

IV. — *Situation du marché monétaire.*

D'après l'*Economist* de Londres la situation du marché monétaire ne peut être plus exactement caracterisée que par ces mots: « *situation d'attente.* »

Il n'est pas douteux que les capitaux disponibles sont abondants, à en juger par ce fait qu'on peut avoir de l'argent au jour le jour

au prix de 1 ½ % et même à un taux inférieur. La Banque aussi a vu s'améliorer sa situation, sa réserve s'etant accrue pendant la semaine de 554,000 lir. st. D'un autre côté, le commerce est calme et la spéculation sommeille.

Mais s'il est des circonstances qui sont de nature à réduire le taux de l'escompte, il en est d'autres qui peuvent produire l'effet contraire.

Une chose est certaine, c'est que si la Banque peut continuer à se fortifier, elle le fera largement aux dépens du marché libre, sur lequel est prélevé l'argent qui provient de la perception des impôts et qu'elle encaisse.

Toutefois, d'un autre côté, l'or continue à lui être pris pour l'exportation. Le drainage dont son encaisse a été l'objet au profit de l'Australie, et qui a si fortement attiré l'attention la semaine dernière, a cessé, il est vrai, et ne paraît pas devoir se reproduire. Mais en dehors des besoins de l'Australie, il faut tenir compte des diverses demandes d'avances qui ont réduit graduellement la provision d'or, de semaine en semaine, pendant ces trois derniers mois, et qui continueront très probablement.

Or ces demandes auront d'autant plus d'intensité, que l'or d'Australie sera intercepté pendant quelque temps encore.

Il n'est pas improbable non plus, qu'elles augmenteront une partie des capitaux français devant retourner à Paris, pour être placés dans le nouvel emprunt de 350 millions de francs.

ALBERTO ERRERA.

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER

Lettre de France.

Paris, 1er Mars.

Ce sont encore les choses d'art qui ont, cette quinzaine, captivé l'attention publique, grâce à l'incident Meissonnier et au procès Corot-Trouillebert. Je les résume en quelques lignes.

Il y a plusieurs mois, Mme Mackay, la femme du richissime américain, qui est devenu l'hôte de Paris, posait dans l'atelier de Meissonnier pour son portrait. Était-ce l'étrangère qui l'avait demandé, ou bien, au contraire, le maître avait-il sollicité la chose? Là dessus on n'est pas absolument d'accord, quoiqu'en ces derniers jours, je dois le dire, cette dernière version ait pris quelque crédit. Toujours est-il que le portrait fut fait et exposé au Salon Triennal où il fut peu goûté. Le modèle partagea d'ailleurs cette désillusion et demanda quelques retouches; mais M. Meissonnier refusa et, pour toute réponse, fit présenter une note de 70,000 francs. M. Mackay s'exécuta, après une série d'incidents auxquels fut mêlé M. A. Meyer, directeur du *Gaulois*. Le portrait néanmoins fut anéanti et on n'en aurait plus parlé, si M. Meyer n'avait pris ombrage de prétendus propos attribués à M. Meissonnier sur son compte. De là échange de témoins, désaveu des propos en question et, finalement, clôture du différend par les procès-verbaux. Pour venger la mémoire du maître, quelques-uns de ses amis songèrent à organiser un banquet à son profit, pour célébrer le cinquantième anniversaire de son « entrée dans la carrière artistique. » Et voilà comment la chose va se terminer! Du temps de la Fronde, c'était avec des chansons; aujourd'hui se sera à table, *inter pocula*.

L'affaire Corot-Trouillebert a eu trop de retentissement pour qu'il soit nécessaire d'en raconter les diverses phases. Je me borne donc à en signaler l'avant-dernière, qui s'est déroulée tantôt au palais. Très-habile, se refusant à admettre la compétence absolue des ex-

perts, le tribunal a décidé que ce serait à M. Trouillebert à prouver, par voie d'enquête, qu'il était bien l'auteur de la *Fontaine des Gabourets*, en bas de laquelle se trouve le nom de Corot.

Cette décision, comme tout le tapage qui s'est fait autour de l'incident, a naturellement jeté l'inquiétude dans le monde des amateurs et paralysé les ventes. Comment être sûr de posséder chez soi des œuvres authentiques? Comment établir leur filiation si l'on n'a pas eu soin de garder par devers soi des preuves irréfutables?

De là est né, dans certains cerveaux, l'idée de constituer une société dite de *Saint-Luc*, comprenant un bureau d'expertises qui donnerait aux amateurs les renseignements et les certificats les plus détaillés sur la valeur et l'authenticité des tableaux de tous les artistes français contemporains. Le cachet de la société serait apposé, après examen, aux tableaux originaux, que l'on cataloguerait en outre sur des régistres spéciaux.

Le but est assurement louable, et il n'y a qu'à applaudir des deux mains aux efforts qui sont faits pour sauvegarder les droits et la réputation des artistes, autant que pour épargner aux amateurs sérieux les mécomptes auxquels leur insuffisance les laisse parfois exposés.

Nous ne croyons pas, cependant, que la création de la société en question constitue un remède efficace au mal.

Toute la question se résout, pour le cas qui nous occupe, à rechercher les moyens d'établir l'authenticité d'une œuvre.

Or, deux hypothèses se présentent:

Ou l'artiste, dont il s'agit d'examiner l'œuvre, est mort;

Ou bien on peut encore faire appel à son témoignage direct.

Quand l'artiste est mort, on ne peut établir l'authenticité de l'œuvre que par lettres et papiers, par la justification de l'achat à l'hôtel des ventes, avec l'apposition du cachet traditionnel; enfin par le témoignage des proches, des héritiers ou des élèves.

Tout cela est-il bien rigoureux?

Vous avez beau produire un reçu de l'artiste, si détaillé qu'il soit, le bulletin du commissaire-priseur, le témoignage de ceux qui ont approché le plus le défunt. S'il y a de fortes présomptions pour asseoir une certitude, il peut rester des doutes pour d'aucuns, parce que la toile, objet du litige, par exemple, ne rentrera ni dans le genre, ni dans la facture, ni dans la couleur habituelle du signataire, parce qu'elle pourra être une œuvre de jeunesse ou de décadence, une fantaisie accidentelle qui déroutera les plus experts. Pensez-vous que, dans deux cents ans, on admettra comme de Chaplin, le peintre des élégances féminines, les toiles où il a célébré les vertus des compagnons de saint Antoine?

Faut-il s'en rapporter à la signature de l'artiste apposée au dos?

Mais qui ne sait que d'habiles marchands ont scié des panneaux en deux et vendu deux fois la même œuvre: la première vraie, et

privée de son contre-seing; la seconde fausse, et pourtant certifiée au dos? Roybet a connu ces fourberies et il n'est pas le seul, apparemment, qui ait été victime de ces roueries.

Que faire alors?

Recourir à une expertise?

Mais qui composera le tribunal?

Seront-ce nos modernes experts?

Lisez l'excellent livre de Henri Rochefort sur la corporation, et vous verrez par de nombreux exemples le cas que l'on peut faire de ses lumières.

Le tribunal de la Seine ne vient-il pas, d'ailleurs, de les condamner, en repoussant leur intervention?

Seront-ce les peintres?

Les connaissances techniques, du moins, ne feront pas défaut ici. Mais quand on a vu Meissonnier considérer comme un Corot le fameux Trouillebert de M. Dumas, on se sent quelque peu mis en garde contre les plus éclairés eux-mêmes.

Et l'aventure de Meissonnier n'est pas un fait isolé.

Jules Romain avait bel et bien pris pour son original du portrait de Clément VII la copie qu'en avait faite André del Sarto. Et Rubens n'a-t-il pas cru être le père de la tête et d'un bras d'un des personnages de sa *Descente de Croix*, que Van Dick avait repeints la vieille, pour réparer un accident imputable à ses amis de l'atelier du maître? Et Lebrun ne fut-il pas le héros d'une mystification qui mérite d'être contée?

Mignard, notre grand peintre, avait, on le sait, un talent extraordinaire de pasticheur. Un jour qu'il avait peint une *Madeleine*, sur une toile d'Italie, il fit secrétement avertir le chevalier de Clairville, qu'il venait d'arriver une tête du Guide, qui passait pour un chef-d'œuvre. Le chevalier se hâta de demander la préférence et acheta le tableau 2000 louis. Quelque temps après, on vient lui dire qu'il avait été trompé, que la *Madeleine* était de Mignard, — c'était Mignard lui-même qui faisait donner l'alarme au chevalier; — mais celui-ci n'en voulut rien croire, tous les connaisseurs ayant affirmé qu'elle était du Guide et M. Lebrun l'ayant attesté.

Clairville vint chez Mignard.

On prétend, lui-dit-il, que la *Madeleine* est de vous!

— De moi! on me fait beacoup d'honneur.... je suis bien sur que M. Lebrun n'est pas de cette avis.

— M. Lebrun jure qu'elle est du Guide. Mais je veux vous mettre en présence et vous avoir à dîner.

Mignard y consentit sans peine.

Le jour près, le tableau fut encore regardé de plus près par une nombreuse compagnie. Mignard seul exprimait quelques doutes.

« En tous cas, disait-il, si l'ouvrage est du Guide, il n'est pas, ce me semble, de sa grande force. »

— Il est du Guide, Monsieur, et de sa plus grande force, reprit Lebrun, avec chaleur.

Tout le monde fut de son avis.

« Eh bien, messieurs, s'écria Mignard, je parie 300 louis d'or qu'il n'est pas du Guide. »

La dispute s'échauffa.

Enfin l'affaire étant bien arrangée, Mignard prit la parole d'un ton affirmatif.

— Monsieur le chevalier, dit-il, vous avez payé ce morceau 2000 livres. Il faut vous les rendre. Il est de moi.

Lebrun paraissait confondu.

— La preuve est simple, continua Mignard. Sur cette toile, qui est romaine, était le portrait d'un cardinal; je vois vous faire voir la barette.

Et prenant un pinceau détrempé d'huile, il en frotta les cheveux de la Madeleine et fit voir le rouge du bonnet.

Le chevalier de Clairville crut en galant homme qu'un morceau qui causait de telles erreurs, valait bien un original. Il ne voulut jamais reprendre ce qu'il avait donné.

Faut-il aller plus loin? Corot lui-même n'a-t-il pas hésité souvent devant des toiles qui n'étaient que d'habiles pastiches de sa manière?

A défaut d'artistes et d'experts, choisira-t-on des amateurs?

L'exemple de M. Dumas fils achetant un Trouillebert pour un Corot, répond victorieusement. Et cela d'autant mieux que M. Dumas passe pour l'un des amateurs les mieux artistiquement éduqués, ce qui n'est pas, il est vrai, l'opinion de M. Jacquet.

Sera-ce alors une réunion d'experts, de peintres et d'amateurs comme paraissent le rêver les promoteurs de la Société de Saint Luc?

Hélas! Trois fois hélas! Ce sera une vraie tour de Babel, et bien malin celui qui démêlera cette confusion des langues.

Voilà pour la donnée.

Quel est maintenant, à supposer que la Société fonctionne, l'amateur qui consentira à soumettre une œuvre à son verdict? s'il tient directement d'un maître, avec papiers à l'appui, seings et contre-seings, cette œuvre qu'il veut vendre, la soumettre à la Société, c'est déjà accepter la possibilité d'un doute sur sa paternité. Et si, d'aventure, la Société allait lui dire que son Decamps, — pour prendre un nom, — n'en est pas un; que c'est une vulgaire pochade, dans le genre du maître.... etc. Le voilà, à son tour, dépouillé d'une valeur, — qui ne vaut peut-être, il est vrai, que par la signature, — mais que le verdict de la Société réduit à zéro!

Est-ce admissible?

Nous pensons, nous, que la Société s'arrogerait là de bien gros droits, endosserait de terribles responsabilités. Ce qui pourrait amener des procès dans le genre de celui fait récemment à un journal

américain *The Studio* pour avoir exprimé des doutes sur l'authenticité de toiles exposées publiquement.

Est-ce que les Saint-Lucains ne s'exposeraient pas aux mêmes revendications? Est-ce que le possesseur d'un tableau authentique ne serait pas fondé à leur demander réparation s'il arrivait que, par une erreur trop facile à commettre, et pourtant à prévoir, ce propriétaire se trouvait mis dans l'impossibilité de vendre son authentique.

Pour parer à ce danger, il faudrait que la Société procédât comme les agences de renseignements commerciaux, adressant à leurs abonés, des fiches sans aucune source de provenance. Ce qui n'empêcherait pas — on l'a vu déjà, — dame justice d'intervenir, et ce qui, — c'est le point capital, — enlévérait toute autorité aux décisions de la Société.

Si nous passons des artistes morts aux vivants, nous nous trouvons en présence de difficultés d'un autre ordre.

En thèse générale, rien n'est plus aisé que de savoir d'un artiste s'il est bien le père d'une œuvre qu'on lui présente.

Cependant, pour certains pêchés de jeunesse, il se rencontre des maîtres qui ne veulent pas les accepter et qui les renient énergiquement. Nous pourrions en citer qui désavouent très-carrément des toiles portant légitimement leur nom, parce qu'elles font tâche dans leur œuvre générale.

Comment la Société de Saint-Luc établira-t-elle, qu'ils ne sont, en réalité, que des imposteurs?

Pour les artistes commerçant qui ne suffisent plus à la commande et ont embrigadé à leur solde quelque camarade complaisant qui fait le tableau et le passe au maître, à seule fin qu'il y mette sa signature, comment arrivera-t-on, au lendemain de leur mort, à établir qu'au contraire, tout ce brocantage ne leur appartient pas en propre?

On se trouve là accusé á des impossibilités matérielles, sans pouvoir les surmonter.

Que faire alors?

En ce qui touche les artistes vivants, c'est à dire ceux dont les intérêts sont, en somme, les plus immédiats et les plus pressants, la solution est facile. Ils n'ont qu'à saisir les tribunaux. Toute incomplète qu'elle est, notre legislation les protège suffisamment.

En ce qui touches ces tableaux des artistes morts, il ne faut pas perdre de vue que ce sont les amateurs qui sont en jeu. Eh bien, ces amateurs sont-ils, pour la plupart, bien intéressants? les artistes ont-ils tant raison de s'émouvoir pour leurs galeries?

Pour nous, c'est le principe anglais qui est la vraie solution. Ce principe, c'est de tout vendre sans garantie, pour ce qu'est l'œuvre, indépendante de la signature, telle qu'elle se comporte. De cette façon, on forcera l'amateur à faire son éducation, à acheter autre

chose que des noms, à se payer des paies qui lui donnent d'autres satisfactions que celles qu'il tire de la vanité. Il ne dira plus alors: « J'ai un Corot. » Il dira: « J'ai un excellent paysage. J'ai une délicieuse nature morte. » Et soyez convaincu que le jour où il tiendra ce language sans pouvoir préciser de qui émane le tableau, nous serons plus loin que le point visé par la Société de Saint-Luc. Avec elle nous en resterions au baptême; avec le marché sans garantie, nous arriverons peut-être au mariage de la bourgeoisie et de l'art, ce qui est un beau rêve!

En attendant, M. Charles Garnier, l'architecte de l'Opéra, proteste contre ce qu'il appelle l'internationalisme architectural. Au congrès de Nice, il a dit en propres termes:

« Cela se dit depuis bien longtemps qu'il n'y avait pas de barrières pour les arts et que tout le monde était frères. Je trouve cela tout simplement déplorable. Je suis pour la confraternité des nations plus que personne. Je suis pour la concorde, pour l'union également. Mais j'ai une épouvante pour les arts qui se mêlent.

« Oh! je vous en prie, défendez-moi des arts qui se mêlent. Laissez les peuples avoir leur langue et leurs arts particuliers.

« Ne nous fourrez pas partout des maisons de Paris, jusqu'en Égypte, jusqu'à Saint-Pétersbourg.

« Je voudrais donc, au lieu de l'enthousiasme des peuples s'embrassant sur l'art, qu'ils fussent à couteaux tirés les uns contre les autres, et qu'on me dise: toi! si tu viens chez moi, je te tue, et que je puisse répondre: toi! si tu viens chez moi, je t'écrase.

« Comme ça, ce serait fort bien.

« Si j'étais gouvernement, et si je me prenais au sérieux, je dirais à l'architecte: toi! tu fais l'architecture de ton voisin: quinze jours de prison. Toi! tu fais celle d'un autre?... tu seras pendu.

« Comme cela, j'espère que chacun resterait chez soi. Chacun ferait son architecture à lui tout seul; il n'irait pas chez le voisin chercher ses idées. C'est ce qui a été fait partout en France. Vous avez une exposition particulière, qui est bien pour le pays du soleil, qui est bien une exposition typique du Midi. J'en suis très-heureux. Mais si l'on fait cette exposition à Stockholm ou au Kamstchaka, je la trouverai mauvaise. »

La chose eut porté assurément dans toute autre branche. Mais est-ce bien à M. Garnier qui a importé en plein Paris l'éclectisme architectural qu'il appartenait de soulever la question?

Je termine avec les artistes en signalant l'exposition des femmes qui vient de s'ouvrir au palais de l'Industrie. Le but de cette exhibition est de permettre aux peintres et sculpteurs du sexe aimable de se produire en public, en dehors des grandes assises du salon annuel. N'étant point admises dans les cercles, elles se sont groupées et ont à leur tour exclu l'élément masculin. La tentative n'a cependant pas réussi dans la mesure que ses organisateurs avaient

rêvée. L ensemble est faible, très-faible, ce qui prouve que, quoique bien doué pour certaines œuvres d'imaginations, la femme ne peut atteindre, en peinture, aux sommets.

Les journaux nous ont appris la double élection à l'académie française de MM. de Lesseps et Coppée. C'est un vote qui honore la haute assemblée et à laquelle tout le monde a applaudi. Je vous ai précédemment énuméré les titres du second. Vous connaissez ceux du premier, dont le nom était déjà illustre dans les deux hémisphères, avec le surnom qui l'accompagne : *le grand Français*. Je me borne à rappeler le prix que l'Institut lui décerna sur le rapport de M. Désiré Nisard, pour ses mémoires sur le percement de l'isthme de Suez.

Et cependant, M. de Lesseps n'a pas réuni l'unanimité des suffrages. Sur 33 votants, il n'a obtenu que 22 voix qui se seraient reparti ainsi :

Auraient voté pour M. de Lesseps: MM. Victor Hugo, Maxime Du Camp, Labiche, Octave Feuillet, baron de Viel-Castel, duc d'Audiffret-Pasquier, Mgr. Perraud, Camille Rousset, Jules Simon, Legouvé, de Falloux, Pasteur, John Lemoine, Alexandre Dumas, Taine, duc de Broglie, de Mazade, Pailleron, Émile Augier, Cuvillier-Fleury, Cherbuliez, Rénan.

Pour M. l'abbé Petit: M. Marmier.

Bulletins blancs: MM. Mézières, Caro, Camille Doucet, Rousse, Nisard, Mignet, comte d'Haussonville, duc de Noailles, Sully-Prud'homme, Gaston Boissier.

Je ne garantis pas le renseignement; mais je vous le donne tel que les journaux l'ont produit et commenté.

Peu de nouveautés au théâtre.

Au Vaudeville, on a donné une comédie nouvelle de MM. Paul Ferrier, Félix Cohen et Albin Valabrégue, qui a pour titre *La Flamboyante*. C'est l'histoire d'un capitaine au long cours qui, sous prétexte de voyager s'embarque tous les ans sur un navire imaginaire, pour le seul agrément de tromper plus aisément sa femme. Un jour cependant la belle-mère conçoit des soupçons. Elle prévient son farceur de gendre qu'elles l'accompagneront, sa fille et elle, la première fois que le navire quittera le port. Justement Bernard a raconté qu'il n'attend que l'arrivée de son bateau, qui n'arrive pas. Ce qui arrive, en revanche, c'est un vrai Bernard, vraiment capitaine au long cours. C'est la maîtresse de piano, c'est un armateur du Hâvre qui, tenant le faux Bernard pour le vrai, le réclament tous les cinq minutes pour lui donner sa fille. Péripéties du mari qui, dans une salle commune d'hôtel, renferme femme et belle-mère et, tout ahuri, tombe sur le vrai Bernard, qui n'entend pas la plaisanterie. Au troisième acte tous les quiproquos se découvrent.

On a beaucoup ri, surtont au premier et au second acte. Mais le troisième a été trouvé faible, ce qui est assez généralement le sort des derniers actes de ces sortes de pièces.

Les interprètes ont d'ailleurs fait assaut de verve et d'esprit, et le succès à été fort grand, particulièrement pour Mme Dayries-Grassot, MM. Boisselot, Francis et Mme de Cléry. Enfin le talent de M. Dieudonné a fait accepter le rôle un peu chargé du faux Bernard.

Au théâtre Beaumarchais, nous avons eu un drame en cinq actes de M. Gadot Rollo, *Claude gueux*. C'est le roman de Victor Hugo mis à la scène et développé d'une façon ultra-socialiste. Le peuple y est exalté, ses malheurs maudits et ses misères dépeintes sous les plus noires couleurs. La galerie, cela va sans dire, s'en est donnée à cœur joie, lorsque Taillade les a racontés avec son talent. Les journalistes ont souligné maintes tirades et parmi eux il faut citer Rochefort, Vallés et Carjat.

Au Théâtre Italien, où on a repris *Lucrezia Borgia*, il faut noter les débuts du ténor Gayarre et de Mme de Cepeda. Gayarre avait failli entrer à l'Opéra. M. Vaucorbeil avait jeté les yeux sur lui pour lui faire créer Paolo dans *Françoise de Rimini* et Ambroise Thomas lui-même y avait souscrit. Mais notre ténor espagnol éprouvait trop de difficulté à s'exprimer dans notre langue. De plus, Françoise ne pouvait, avec les lenteurs qui caractérisent la production des nouveautés à notre académie nationale de musique, être montée à l'époque fixée, l'Albani, échappant à la direction. Dans Lucrèce, Gayarre a fait merveille et le public, venu pour le condamner, lui a fait au contraire un vrai succès. Mme de Cepeda, dont la renommée est grande en Italie, n'a pas été moins heureuse dans le rôle de Lucrèce. Elle s'est montrée artiste, grande cantatrice de la meilleur école et possédant une voix des plus puissantes et des mieux timbrées. Elle a eu de fort beaux élans dramatiques et le public lui a fait le meilleur accueil.

A l'Opéra, Sellier a fait son apparition dans le rôle de *Faust*. Notre premier ténor, bien qu'un peu étranglé par l'émotion, a chanté et joué le rôle à la satisfaction générale.

Sapho n'a pas encore fait son apparition, que déjà auteur et éditeur sont en discussion sur le prix que Gounod voudrait vendre à M. Choudens la nouvelle musique qu'il vient d'y intercaler. Les choses auraient été assez loin pour que M. Choudens ait menacé d'interdire les représentations de *Sapho* à l'Opéra. Espérons cependant que les difficultés s'aplaniront et que nous pourrons bientôt applaudir l'œuvre de Gounod, rajeunie et embellie.

A l'Opéra-Comique, on travaille activement et les projets sont nombreux. On repète *Joli Gilles* de Poise. On va répéter les *Saisons*, trois autres actes. Tout cela avant la fin de la saison. Ce qui est beaucoup.

À propos de l'Opéra-Comique, Mademoiselle Nevada a hésité son engagement, sous prétexte de costumes défectueux. Cette résolution a concordé avec sa conversion au catholicisme, ce qui a fait croire à beaucoup qu'elle allait entrer au couvent. Ce ne serait pas, en

tout cas, la première chanteuse, passant directement des planches au sanctuaire. Les Goncourt ont raconté l'histoire de la Lemaure, la rivale de la Pellissier, deux étoiles de l'Opéra qui ne pouvaient se souffrir. Un soir qu'on donnait *Jephté*, l'impatience prit la Lemaure et l'emporta. Elle avait refusé le rôle. On la contraint. Elle chante ; on la siffle. Elle explique qu'elle se meurt et tombe évanouie. M. de Maurepas la fit conduire tout habillée au Fort-Leveque. Le lendemain elle chantait à merveille. Mais ce fut le chant du cygne. Elle s'enfuit, après la représentation, dans un couvent, où le duc d'Orléans fut fort-heureux d'enlever cette belle voix au royaume de Satan.

La reine Maraü, disent les gazettes, a fui elle, et est venue en France, pour se soustraire à l'obsession des regrets amoureux. Nos journaux sont pleins de détails des visite de l'illustre voyageuse que la Polynésie nous a envoyée. Inutile donc d'y insister.

Je termine en vous signalant les proportions que prend la grève des mineurs d'Anzin. On s'en montre très-inquiet dans les milieux politiques et industriels, ce qui n'est pas fait, absolument, pour calmer la crise terriblement intense que nous traversons. La compagnie d'Anzin, dont la fondation remonte au milieu du siècle dernier, en a eu bien d'autres; mais par le temps qui court, on ne saurait nier la gravité qui s'attache à la suspension du travail dans un centre ouvrier aussi important.

A. HUSTIN.

Lettre de Belgique.

Bruxelles, 11 Février 1884.

Déjà à la fin du XIIIe siècle s'était manifestée en Belgique l'aurore d'un art vraiment national. Il n'est pas douteux, en effet, qu'on peut faire remonter jusqu'à cette époque la filiation non interrompue de l'école flamande de peinture qui eut un si brillant éclat au XVIe et au XVIIe siècles, et qui constitue la gloire la plus rayonnante du peuple belge. On ne saurait nier que dès avant le XIVe siècle, les artistes flamands firent de grands efforts pour s'affranchir du style byzantin, devenu un art archaïque, mais qui alors, en Italie et partout en Europe, était encore dans toute sa splendeur. Aussi la réputation de ces artistes s'étendit elle avec rapidité. Sous le règne de Charles V, dit le *Sage*, on voit à la cour de France Jehan de Bruges, *peintre de monseigneur le roy*. C'était

un peintre célèbre, digne de l'être et qu'on peut placer en tête de la longue et glorieuse liste des peintres qui formèrent plus tard l'école à laquelle les provinces belges de langue flamande donnèrent leur nom. Son contemporain, Jehan de Hasselt, fut peintre du comte de Flandre Louis de Male. Et quand, à la mort du comte, arrivée en 1384, son gendre, le duc de Bourgogne, lui succéda, ce dernier artiste devint peintre de la cour de Bourgogne.

Les relations qui existaient entre cette cour et celle de France eurent naturellement une grande influence sur les progrès des lettres et des arts. Comme on avait vu antérieurement les anciens écrivains français recourir aux chroniques de Jean le Bel et s'en inspirer, on vit alors l'école flamande, encore au berceau, exercer une action prépondérante sur le développement de la peinture en France. Ce fut en quelque sorte sous l'égide de cette école qu'une peinture nationale française prit naissance vers la fin du XIVe siècle. La renommée des peintres flamands se répandit d'ailleurs jusqu'en Italie, car un artiste d'Ypres, Jacques Cavael, fut appelé vers la même époque à Milan pour décorer la cathédrale de cette ville.

Les lettres ne restèrent pas en arrière de cette vigoureuse impulsion artistique. L'avènement de la maison de Bourgogne avait provoqué en Belgique une véritable renaissance des lettres et des arts. Nulle cour en Europe n'égalait alors en splendeur et en magnificence celle de Bruxelles. Jean IV, fils d'Antoine de Bourgogne, duc de Brabant, comprit l'importance qui s'attache au développement du domaine de l'esprit. Il se fit le protecteur éclairé des savants et des artistes. C'est aussi son plus beau titre à la reconnaissance de la postérité. Le 18 août 1426, il fonda l'ancienne et célèbre Université de Louvain, qui devint rapidement un foyer de lumières, auquel la jeunesse de tous les pays accourut en foule chercher l'enseignement de la science. A la cour du duc de Brabant, les écrivains, les peintres, les architectes occupaient une place d'honneur. Le secrétaire de Jean IV était l'historien de Dynter (Dynterus). Au même temps appartient le chroniqueur George Chastellain, que Michelet a nommé « un grand et éloquent écrivain » et dont la chronique embrasse une période de plus d'un demi siècle et s'étend de la mort de Jean sans peur jusqu'au siége de Neuss (1419-1470). On trouve des manuscrits de Chastellain, non seulement dans les Pays-Bas, mais aussi en France et en Italie. Le peintre, Roger Vander Weyden (de la Pasture) vivait à la même époque. C'est le premier Flamand qui entreprit un voyage d'études artistiques en Italie ; don Antonio Conca, dans sa *Descrizione odeporica della Spagna* le qualifie de « magno et famoso Flandresco. » Un autre contemporain était l'habile Jean de Ruysbroeck, l'architecte de la monumentale église de Sainte Gudule et de l'admirable flèche de l'Hôtel de ville de Bruxelles. Chastellain avait eu pour pré-

décesseur Jean Froissart, chanoine de Chimay, à la fois chroniqueur et poëte; il eut pour rival Enguerrand de Monstrelet, dont les remarquables chroniques renferment, outre une relation naïve mais exacte des choses de son temps, la reproduction d'un grand nombre de pièces originales et précieuses. Puis suivirent successivement Olivier de la Marche, Jacques Du Clercq, et Jean Molinet; leurs *Mémoires* égalèrent ceux des historiens étrangers les plus célèbres de cette époque. Mais Philippe de Commines les surpassa tous. Ses écrits ne sont pas seulement des chroniques, ni des récits qui réveillèrent, comme on l'a dit, le souvenir de ces illustres poëtes et historiens qui ont célébré les premiers temps de la Grèce; les *Mémoires* de Commines, non moins remarquables par la correction et l'élégance du style que par l'élévation et la clarté de la pensée, sont l'œuvre d'un profond politique, en avance sur son siècle au point que la postérité a pu écrire qu'il avait la génie de Tacite, comme Philippe le Bon, son maître, avait l'âme de Trajan.

Dante avait cité parmi les plus grands maîtres de son temps un Belge, Sigar de Brabant, doyen de Notre Dame à Courtrai et chanoine de saint Martin à Liége. Si à cette époque déjà nos écrivains avaient attiré l'attention de la glorieuse Italie, il est certain qu'eux aussi s'étaient tournés vers la terre classique des arts et des lettres, pour y puiser l'inspiration et la grâce. Le mouvement intellectuel qui se déclara dans nos provinces était incontestablement venu de la Péninsule italienne. Dante, Bocace, Pétrarque avaient excité au plus haut point l'amour des lettres; Giotto et Cimabüe avaient réveillé le génie des beaux-arts. Les écrivains belges, de langue flamande et de langue française, rivalisèrent de zèle pour le progrès de l'art d'écrire. Cependant la poésie flamande, qui avait en quelque sorte en pour Jacques Van Maerlant, greffier de Dam, auteur de nombreux écrits fort connus, pouvait se glorifier dès les premières années du XIVe siècle de posséder de vrais chefs-œuvre. Parmi ces œuvres on peut citer un roman du Renard (*Reinaert de Vos*), dû à Guillaume Untenhove, lequel imita d'ailleurs des modèles plus anciens, écrits dans la même langue. Alors déjà le flamand revêtait une forme correcte et littéraire, tandisqu'en France même la langue, française contemporaine cherchait encore une voie régulière et généralement acceptée.

Avec le règne de Philippe le Bon, duc de Bourgogne, le sol belge vit se lever une ère de prospérité inconnue jusque là. Le bon duc s'illustra en se donnant le rôle d'Auguste et de Périclès. De ce moment aussi, l'efflorescence majestueuse des arts prit un tel essor et acquit une prépondérance si grande en Belgique que, plus d'une fois, elle éclipsa celle des lettres. Le pays se couvrit d'admirables monuments qui font encore son orgueil. L'Hôtel de ville de Bruxelles, ce joyau de l'art gothique, fut achevé; Mathieu de Loeyens, un simple ouvrier, maniant au besoin la truelle et qui s'intitulait mode-

stement maître-ouvrier des maçonneries de la ville « meester werkman van de metselryen der stad » construisit l'Hôtel de ville de Louvain, cet incomparable *palais de dentelle* ou cette colossale *dentelle de pierre;* la magnifique cathédrale d'Anvers, dressa au ciel son imposante et gracieuse flèche. Philippe le Bon fit venir de Bruges le peintre Jean Van Eyck, le dota richement et l'attacha à sa cour, où il le nommait « Nostre bien-aimé varlet de chambre et peintre, Jehan Van Eyck. » La peinture doit beaucoup aux frères Van Eyck. Ce fut vers l'an 1410 qu' Hubert Van Eyck résolut le problème que Giotto avait entrevu, mais n'avait pu résoudre. Quoiqu'on en ait dit, la découverte de la peinture à l'huile revient sans conteste à l'artiste flamand; et il ne se borna pas à cette glorieuse initiative; avec le concours de son frère Jean, il montra encore le parti qu'on pouvait tirer de sa découverte. Celle-ci devait transformer l'art de peindre et donner un nouvel élan à la peinture dans les provinces belges. Le procédé nouveau employé par les artistes flamands fut accueilli d'abord avec défiance; toutefois, l'incrédulité fit bientôt place à l'enthousiasme et de tous les points de l'Europe les peintres accoururent à Bruges pour mieux juger de l'innovation et en apprécier toute la valeur. Les artistes italiens ne furent point les derniers à venir admirer les œuvres des maîtres flamands. Parmi les peintres célèbres qui illustrèrent alors la Belgique, il faut citer un artiste excellent que les anciens ont désigné sous le nom de Dierik de Haarlem, et qui est connu par les modernes sous celui de Thierry Bouts ou Stuerbout. A côté de lui se placent Hans (Jean) Memling, un maître qui a élevé l'art à une hauteur ou le regard de ses contemporains eut peine à le suivre, et Quentin Metsys, d'abord artiste forgeron, puis peintre de génie. Ce dernier jouit d'une immense influence, car il doit être considéré comme le véritable fondateur de l'école d'Anvers, qui eut successivement pour chefs Frans Floris et Otto Vœnius, et à laquelle Pierre-Paul Rubens devait donner plus tard tant d'éclat.

L'époque de ces grands artistes ne fut pourtant pas exempte de difficultés; mais la noble et courageuse Marguérite d'Autriche, une des femmes les plus remarquables de son temps, sut mettre à profit les courtes années pendant lesquelles elle gouverna les Pays-Bas, pour se montrer la généreuse protectrice des arts et des lettres. Elle s'entoura d'une brillante pléiade de savants, de poëtes, de peintres et d'artistes renommés. A sa cour se voyait le théologien Adrien d'Utrecht, vice-chancelier de l'Université de Louvain, qui fut précepteur de Charles Quint, puis évêque de Tortose, et reçut la tiare sous le nom d'Adrien VI; le savant Erasme, l'écrivain le plus pur, le philosophe le plus sage du XVe siècle; Viglius, le grand jurisconsulte; Van Orley, le digne élève de Raphaël. Cette période, d'une si grande ardeur intellectuelle, pendant laquelle trente imprimeries se trouvaient en activité à Anvers et qui vit paraître en cette ville

le premier journal publié en Europe, fut suivie du règne de Charles-Quint.

Le puissant empereur naquit à Gand. C'etait un des hommes les plus instruits de son temps; mais bien qu'il fut animé des meilleures intentions, son règne ne fut pour sa patrie qu'une époque agitée, une période de guerres continuelles. L'apparition du protestantisme et les mesures intempestives que les conseillers de l'empereur firent prendre contre les doctrines nouvelles, occasionnèrent de désastreuses divisions intestines. Philippe II, moins bien doué que son père, outra encore toutes les mesures violentes édictées sous le règne de ce dernier. Elles suscitèrent d'horribles guerres civiles, et les malheureuses provinces belges devinrent le théâtre des plus épouvantables désordres. Leur vindicatif souverain, caractère sombre et soupçonneux, les livra aux proscriptions, aux condamnations les plus injustes, aux plus cruels supplices. Le peuple fut terrifié, et l'esprit public subit dans son épanouissement les plus douloureuses entraves. Combien vivaces ne devaient point tenir aux entrailles de la nation l'amour des lettres et des arts pour ne pas sombrer au milieu de cette époque néfaste. Heureusement, l'impitoyable Philippe II eut dans le cardinal de Granvelle un conseiller qui obtint grâce pour la culture des arts; et le gouvernement d'Albert et d'Isabelle introduit une légère trève dans les troubles et les malheurs publics en faveur des travaux artistiques et littéraires. La protection que ces archiducs accordèrent aux arts et aux lettres a suffi pour attacher une étonnante popularité à leur nom, et pour couvrir leur mémoire du respect de la postérité. Aussi l'historien doit-il avoir hâte, après avoir soulevé le voile sur les catastrophes qui frappèrent alors la Belgique, d'évoquer le tableau grandiose qu'offre malgré tout le développement des arts et des lettres dans ce pays au XVIe et au XVIIe siècles.

Les lettres et les sciences comptèrent durant ces deux siècles une foule d'illustrations en Belgique. Je me bornerai à citer celles dont la gloire est en quelque sorte internationale. André Vésale, de Bruxelles, fut le créateur de l'anatomie humaine; tour à tour professeur à Pavie, à Bologne, à Pise, il devint médecin de Charles Quint et de Philippe II, et mourut en exil pour n'avoir pas été compris par ses contemporains. A côté du célèbre anatomiste doivent être rangés le fameux botaniste Rembert Dodœns (Dodonœus); le judicieux historiographe Aubert le Mire (Mirœus), que l'infante Isabelle attacha à sa personne en qualité d'aumônier, et le laborieux jésuite Jean Bolland (Bollandus), d'Anvers, fondateur de la monumentale collection connue sous le nom d'*Acta sanctorum*. Mais c'est surtout l'Université de Louvain qui renfermait une phalange d'hommes illustres, dont les noms resplendissent encore de nos jours d'un merveilleux éclat aux annales de la science et des lettres. C'était Molanus (Vermeulen) l'éminent doyen de la Faculté de théologie; c'était

Juste Lipse, le savant philologue et historien, que les Universités de Bologne, de Padoue et de Séville tentèrent d'enlever à Louvain, et qui fut nommé plus tard historien de Philippe II; c'était le naturaliste Van Helmont et le célèbre astronome Regnier Gemma, surnommé Frisius. Ce dernier eut la gloire de former plusieurs élèves, lesquels consacrèrent sa réputation en se faisant ses émules. Dans le nombre se trouvait, d'abord, le géographe Gérard Mercator (De Kremer), de Rupelmonde, l'ingénieux auteur de la projection employée dans les cartes marines, procédé qui réalisa un des plus beaux perfectionnements de la cartographie; puis Jean Stadius, nommé dans la suite professeur au Collége de France; enfin Abraham Ortelius, géographe de Philippe II, lequel composa le premier atlas connu et rédigea le premier dictionnaire de géographie. Ortelius, à son tour, eut de nombreux disciples, entre autres Josse Hondt (Hondius) géographe et graveur de cartes réputé, qui fut appelé en Angleterre pour y enseigner les principes et les secrets de son art. Concurremment avec l'Université de Louvain, il s'était établi à Bruges une grande école de mathématiciens et de géomètres, dont le représentant le plus connu fut Simon Stévin. Ce savant eut avant Descartes l'idée de noter les puissances par des exposants numériques; il trouva la conversion des quantités radicales en puissances fractionnaires, que l'on attribue à Newton; il inventa le calcul décimal, et découvrit la pesanteur de l'air. On ne saurait pourtant clore cette rapide énumération, sans y ajouter le nom de Plantin, d'Anvers, imprimeur de Philippe II, et qui possédait alors la première et la plus magnifique imprimerie de l'univers. Cet opulent éditeur ne se contentait pas de faire de superbes impressions des travaux des savants de son époque, payait encore des pensions princières aux gens de lettres. Rien de surprenant aussi que le nom de Plantin soit demeuré en honneur dans l'estime publique à travers les siècles. La maison du grand imprimeur anversois avec son mobilier; ses ateliers avec leur outillage complet, depuis les antiques presses à bras et à tourniquet, jusqu'aux plus anciens et plus minuscules caractères d'imprimerie, aux moules et aux matrices; depuis les manuscrits des principaux savants de son temps, depuis les dessins originaux des plus célèbres artistes, depuis les épreuves corrigées par les auteurs jusqu'aux splendides éditions tirées à quelques rarissimes exemplaires, maintenant presque introuvables, tout cela avait été conservé avec un soin pieux et classé dans un ordre admirable par ses descendants. Ces incalculables richesses, la belle demeure de Plantin, ses ateliers leurs reliques, sont devenus aujourd'hui les propriété de la ville d'Anvers, et ont été transformés par elle en un Musée unique au monde, que les amis des arts et des lettres viennent visiter de toutes les parties de l'Europe, avec un empressement où le respect et l'admiration tiennent plus de place que la curiosité.

Si les sciences et les lettres avaient atteint dans les provinces bel-

ges un tel épanouissement aux XVIe et XVIIe siècles, la brillante expansion des arts y fut néanmoins plus remarquable encore. L'école flamande de peinture prit place à côté des premières écoles artistiques de l'époque, et elle sut briller d'un vif éclat à cette hauteur. Incontestablement, l'école italienne a servi de modèle aux artistes de tous les pays, mais aucune école n'a vu, comme l'école flamande, ses représentants rayonner dans toutes les contrées de l'Europe, tenir toujours le premier rang et laisser partout ces nombreux témoignages de leur talent que les grands musées modernes se disputent aujourd'hui. Dans toutes les cours, les peintres flamands occupaient le poste de peintres des rois et des princes, nulle race d'artistes ne fut aussi riche, aussi féconde, aussi exubérante, nulle ne jouit d'un semblable renom. Car l'art flamand eut au XVe siècle une influence dominante en France, en Espagne, en Italie; ce ne fut que plus tard que la prépondérance de l'école italienne se fit sentir dans ces pays, après que les artistes flamands eux-mêmes eurent subi l'influence de la peinture italienne. Assurément, ce n'est point un mince honneur de voir un pays, petit comme la Belgique, rivaliser pour les arts avec l'Italie, qui marcha toujours en tête de toutes les autres nations dans les voies artistiques et littéraires. Et il est beau de pouvoir faire remarquer que les maîtres italiens tendirent à toute époque aux peintres flamands une main amie, comme à de nobles rivaux, à de dignes frères dans le grand art.

Au milieu de cette pléiade d'artistes, glorieuse s'il en fut, qui constitue l'école flamande de peinture au XVIe et au XVIIe siècles, on s'astreint fort difficilement à un choix. Je me bornerai à citer quelques noms, presque pris au hasard. Voici, en premier lieu, François De Vriendt (Frans Floris), l'artiste flamand qui se rapproche le plus des maîtres italiens et qui, a cause de cela peut-être, a joui d'une si grande renommée et fut l'objet d'une si chaude admiration; mais chez cet artiste l'ancienne peinture flamande avait perdu ses meilleurs caractères. Le contraire s'observe, il est vrai, dans les tableaux d'un peintre non moins réputé, Pierre Brueghel le Vieux. dont l'œuvre est répandu dans tous les musées de l'Europe. Il s'attacha à montrer un coloris essentiellement flamand, et lutta le premier en faveur d'une restauration de la peinture nationale en Belgique. Ces deux noms doivent suffire pour marquer le mouvement de l'art pictural dans les provinces belges á cette époque, et pour nous amener à Otto van Veen (Oeto Vœnius), peintre distingué qui séjourna à la cour d'Alexandre Farnèse et eut la gloire d'être le maître de l'immortel Pierre-Paul Rubens. Celui-ci, merveilleux génié, fut le plus grand peintre de son temps.

Bien que tout à la fois graveur de talent, écrivain d'une rare élégance et habile diplomate, on peut le considérer comme l'artiste le plus fécond qui fut jamais puisque son œuvre se compose de plus de deux mille tableaux. Rubens est l'expression la plus pure

et la plus élevée du caractère flamand; en lui se résume l'école à laquelle il appartient et qu'il personnifie; son nom se place radieux à côté des maîtres qui dépassent tous les autres: Michel-Ange, Léonard de Vinci, Raphaël, le Titien. Pourtant, Rubens ne tient complètement d'aucun d'eux: il n'a pas la grâce de Raphaël, et si par la fougue de son pinceau il égale Michel-Ange, la couleur le distingue de tous ses illustres rivaux. Rubens peupla l'Europe de ses chef-d'œuvre et créa l'école anversoise. Cette école fut une pépinière de maîtres; les artistes qui y brillèrent, élèves ou émules de son immortel fondateur, furent les premiers artistes de leur temps. Antoine Van Dyck, notamment, le préféré du maître et le plus célèbre des ses élèves, est le peintre idéaliste de l'école anversoise, celui dont la manière trahit le plus fortement une étude attentive des chefs-d'œuvre de l'école italienne; il fut peintre de la cour d'Angleterre. Jacques Jordaens, n'a pas été élève de Rubens, mais c'est le plus puissant coloriste de l'école d'Anvers, lequel, plus qu'aucun autre des artistes qui en sont sortis, est constamment resté fidèle aux exubérantes qualités de la peinture nationale, et dont les œuvres dénotent, mieux que celles de tout autre, l'influence artistique du glorieux chef de cette école. De Crayer est l'imitateur le plus exact de Rubens, à la palette du quel il semble avoir emprunté toutes ses couleurs. Enfin, pour ne point allonger la liste, je me contente de citer encore David Teniers, le jeune, l'incomparable peintre de genre, qui fut le promoteur de l'*Académie d'Anvers* et dont les Kermesses flamandes, connues dans tous les pays, sont demeurées inimitables. Si féconde qu'elle fut, la grande école anversoise n'était pourtant pas exclusivement un école de peinture, Rubens en fit encore une école vantée de gravure; c'est d'elle que sortit le fameux Gérard Edelinck, le graveure privilégié de Louis XIV.

Tandis que les arts du dessin illustraient de la sorte la Belgique, les peuples les plus éclairés cherchaient à attirer chez eux les musiciens belges qu'ils considéraient comme les artistes les plus parfaits de leur siècle. On voit alors nos compositeurs aux principales cours de l'Europe: à Paris, à Madrid, à Rome, à Munich, à Vienne, ils trouvent une fastueuse hospitalité et sont comblés de faveurs. Cette réputation musicale n'avait d'ailleurs pas été faite tout d'une pièce aux Belges. Dès les premières années du XVe siècle, un Namurois, nommé Jean, moine de la Chartreuse de Mantoue (Joannes Carthusianus), s'était complu à réunir en un corps de doctrine l'ensemble des règles de composition musicale suivies par les Italiens. Vers le milieu du même siècle, le plus grand musicien de son époque était Jean le Teinturier (Tinctor ou Tinctoris) de Nivelles. Ferdinand d'Arragon, roi de Naples et de Sicile, l'appela en Italie et lui conféra le titre de maître de sa chapelle royale. Ce fut Tinctor qui fonda à Naples la première école de musique de la Péninsule ita-

lienne. Cette Péninsule, au surplus, comptait encore d'autres musiciens belges célèbres : Jean Regis (De Roi ou Koninckx) y laissa de nombreuses et remarquables compositions, qui sont actuellement conservées dans les archives de la chapelle pontificale. Le duc de Milan, Louis Sforce, avait pour premier chantre un Brabançon, nommé Simon a Quercu (Van Eyck ou Duchêne) ; un artiste de grand mérite, également belge, Guillaume Guinand, avait la maîtrise de la chapelle du Duc. Les compositeurs belges de ce temps illustrèrent partout leur patrie ; ce furent, parmi bien d'autres : Adrien Willaert, de Bruges ; Thomas Crequillon, de Gand ; et surtout Roland de Lattre, de Mons, surnommé le *prince des musiciens*, et mieux connu sous le nom de Roland Lassus (Orlando di Lasso). Ce dernier fut maître de chappelle de St.-Jean de Latran à Rome, et il obtint plus tard la maîtrise, alors très recherchée, de la chapelle du duc de Bavière.

Le XVIe et XVIIe siècles montrèrent ainsi la Belgique à l'apogée de sa prospérité morale et intellectuelle. Cependant, le dur asservissement que ce pays subit si longtemps, les luttes sans cesse renaissantes dont il fut l'arène et la victime, finirent par l'épuiser et étouffer toutes ses aspirations. La paix de Munster marqua l'epoque de la décadence. Les Pays-Bas changèrent de souverains à la suite du traité d'Utrecht. L'Espagne, qui avait ruiné nos provinces, dut les céder à la maison d'Autriche ; mais la vie semblait s'être retirée du peuple belge, jadis si vigoureux et qui toujours s'était senti porté aux choses de l'intelligence les plus grandes et les plus dignes. A ce moment, l'esprit humain avait acquis dans les autres pays une activité intense. Seulement la Belgique, trop longtemps tenue à l'écart de ce grand mouvement intellectuel, était plongée dans le marasme, doit il paraissait difficile de la tirer. Par bonheur, vers la moitié du XVIIIe siècle, l'avénement de Marie-Thérèse vint mettre un terme à cet affaissement immérité. L'illustre et puissante impératrice s'appliqua énergiquement à rendre aux Belges une existence politique et intellectuelle en rapport avec leur glorieux passé, et s'efforça de ramener en Belgique son ancienne splendeur. Les sciences, les lettres et les arts, qui avaient fait la vie et l'orgueil du peuple, attirèrent tout spécialement les plus généreuses sympathies de la grande souveraine autrichienne. Aidée par son beau-frère, le duc Charles de Lorraine, gouverneur des Pays-Bas, elle chercha de faire renaître dans le provinces belges leur antique ardeur scientifique et artistique. Sous les auspices de Marie-Thérèse fut créée à Bruxelles, en 1769, une *Société littéraire*, et trois années plus tard elle érigea cette Société en *Académie impériale et royale* des sciences et des belles-lettres. La vie de l'intelligence reprit, peu à peu, au sein de ce corps savant, qui fut l'origine de l'*Académie royale des sciences, des lettres et des beaux-arts de Belgique*. L'illustre impératrice mourut le 29 novembre 1780. Son successur

Joseph II voulut suivre les traces de son auguste mère ; il donna des preuves multiples de l'importance qu'il attachait à la restauration des arts et des lettres dans les provinces belges. Ses débuts furent heureux, mais bientôt l'empereur, qui avait proclamé la liberté de conscience dans ses États, édicta des mesures en opposition avec les anciennes traditions du peuple belge, et la révolution brabançonne éclata. Une époque de luttes ardentes n'était guère propice au développement régulier des lettres et des arts. En moins de vingt-cinq ans, la Belgique changea cinq fois de régime, et subit la domination de l'Autriche, l'invasion française et la désastreuse épopée napoléonienne. A la chute de Napoléon I, le Congrès de Vienne erigea les Pays-Bas en royaume. Cette organisation nouvelle donna una sorte d'autonomie à la Belgique; mais pendant les quinze années que dura leur réunion à l'Hollande, nos provinces eurent quelque peine à se reconnaître : leur dure servitude les avait troublées; des idées d'affranchissement absolu gérmèrent dans l'esprit des Belges, et un concours de circonstances qu'il ne convient pas d'étudier ici, prépara la révolution de 1830, laquelle constitua la Belgique libre et indépendante.

Ce grand événement de l'histoire contemporaine transforma l'esprit public dans notre pays, et c'est à compter du jour où celui-ci prit place au milieu des nations modernes que nous allons y suivre pas à pas la renaissance des sciences, des lettres et des arts et leur développement progressif. Mais, avant d'arriver à cette agréable tâche, qui forme l'objet spécial de mes *Lettres*, je tenais à établir par un exposé succinct que notre pays, à travers les vicissitudes des âges, conserva intacts sa puissante originalité et son caractère propre; qu'il brilla sans cesse au premier rang depuis le commencement de l'ère chrétienne jusqu'à la séparation du christianisme et du protestantisme, c'est à dire pendant environ seize siècles; et que durant ces longs siécles; l'esprit de liberté demeura toujours vivace sur notre sol; de même que l'indépendance nationale, aujourd'hui plus que demi-séculaire, y fut ardemment désirée et constamment poursuivie.

ANATOLE BAMPS.

Lettre d'Aténes.

Athénes, 7 Février 1884.

Un des premiers soins de la nation hellénique à peine délivrée du joug musulman et pendant même que le pays était en ruines, après sa longue lutte contre le tyran, fut de conserver les objets

précieux de ses ancêtres; parce que, outre l'admiration que le peuple hellénique avait pour ces objets, il avait encore une reconnaissance profonde, en ressentant que ces souvenirs de la gloire ancienne étaient ceux qui le ranimaient et qui lui inspiraient un amour pur et ardent pour la liberté; n'oubliant point encore que ces mêmes souvenirs furent la cause de ce philhellénisme dont l'Europe entière se sentit saisie pendant la révolution de 1821.

L'intêret du peuple pour les monuments artistiques fut constaté particulièrement par la création de la « *Société archéologique* d'Athénes, » qui a célébré dimanche passé son 43ème anniversaire. Ie me vois obligé de donner quelques renseignements sur cette société, d'autant plus qu'elle est une de nos meilleures corporations et qu'elle a rendu jusqu'ici plusieurs services à la science et aux beaux-arts, en déployant un zèle et une persévérance admirables.

Le but que cette société se propose est de contribuer à la conservation, à la restauration et aux recherches scientifiques des antiquités et particuliérement des antiquités grecques; aussi bien qu'à la publication d'ouvrages archéologiques. Créée, au commencement, avec des moyens très mesquins à cause de la grande indigence où le pays entier se trouvait alors, elle poursuivit néanmoins sa tâche jusqu'en 1855. À cette époque, elle a suspendu ses travaux pour les reprendre en 1858, avec une nouvelle énergie et avec plus de chance de progrés.

Les principaux résultats que la « *Société Archéologique* » a obtenus sont la découverte du théâtre de Denys avec le portique adjoint, qui a demandé un long travail et des frais considérables;[1] la découverte de l'Horloge d'Andronique Cyriste; le déblayement du Parthènon et la mise en évidence de l'Erechtée, qu'on a debarassé des petits murs faits par les Turcs; ainsi que le déblayement de l'Odéon d'Hérode et du Portique d'Attalus. Non moins importantes furent les fouilles de Dipylon et de l'ancien cimetière d'Athènes, qui se trouvait dans l'endroit appelé le Céramique extérieur, unique tant pour sa conservation, que pour les trouvailles que il renferme. Il suffit de mentionner les stéles funéraires si connues de Dexileo et de Igissos de Proxéne, dont des images de plâtre se trouvent dans plusieurs musées européens. Il faut enfin y ajouter la découverte du temple d'Esculape, situé sur le penchant méridional de l'Acropole, découverte qui a coûté 80 mille francs, et les fouilles de plusieurs tombeaux à Tanagra et ailleurs.

Mais l'activité de la société fut principalement bienfaisante pendant les deux dernières années, et couronnée de succès dans les nombreuses et très-importantes recherches, dont je parlerai plus

[1] C'est l'allemand M. Strak qui a commencé le premier les fouilles; mais ses moyens pécuniaires étant aussitôt épuisés, la « société » lui a fourni avec beaucoup de générosité l'argent nécessaire pour la continuation de cette entreprise. Quelques temps après, M. Strak s'étant retiré, la société se chargea de ce travail, qu'elle acheva.

amplement, parceque elles sont les moins connues. Il faut d'abord citer le nettoiement de l'Acropole, c'est à dire l'enlèvement des remblais qui probablement avaient été faits par les anciens mêmes, pour niveler les côtés méridionaux et orientaux de l'Acropole. Par cette entreprise, la Société a obtenu des trouvailles très considérables pour l'histoire de l'art avant Phidias, bien que tout soit tronqué ou defiguré. Ainsi, on y a retrouvé des statuettes de marbre, de terre et de cuivre, dont plusieurs possèdent l'avantage de conserver encore leur coloris harmonique, aussi bien que des débris des vases et plusieurs morceaux de marbre portant des inscriptions.

Ensuite, nous avons encore la fouille importante d' Eleusis, sous la surveillance de M. Philios, inspecteur des antiquités, entreprise, qui pour l'indemnité de l'expropriation du village, a coûté jusqu'à présent 150 mille francs an gouvernement. La « société », pour sa part, a dépensé jusqù ici 36 mille fr. pour ces fouilles. Les résultats obtenus de ces travaux, tout différents de ceux que « la société des *Dilletanti* » avait obtenus au commencement de notre siécle, sont les suivants. Quoique malheureusement la destruction y ait été très grande, soit à cause du fanatisme des chrétiens, soit à cause des invasions des races barbares au Moyen-âge, qui n'ont laissé que les bases de la construction, malgré tout cela, disons-nous, il est maintenant prouvé, depuis que le temple a été intiérement fouillé, que ce temple est d'une forme toute nouvelle et bizarre pour l'architecture grecque, ayant plutôt une ressemblance avec les temples égyptiens. Selon Plutarque, le temple consistait en deux étages; ce qui est conservé jusqu'à nos jours est le premier ou l'étage inferieur, c'est à dire le lieu d'initiation, qui était à la fois une sorte de theâtre et de temple, ayant des degrés tout autour sur ses quatre côtés intérieurs, servant de bancs, sur lesquels les initiés regardaient la représentation des mystéres concernant la fable de Cérés. Ces mystéres étaient proclamés, par les prêtres, théatralement. Outre cela, ce temple contenait dans son aire 42 colonnes, dont le style n'est pas celui de l'architecture grecque. Devant la « *cella* » (σηκὸς) ou temple proprement dit, il y avait un portique dont Vitruve attribue la construction à l'architecte Filon, à l'époque de Démétrios de Phalére, c'est à dire un siécle aprés la construction du temple ci-dessus mentionné. Mais cette opinion de Vitruve ne paraît pas être tout à fait confirmée par les dernières fouilles; car la partie supérieure porte vraiment des marques prouvant que c'est une oeuvre du quatriéme siécle, mais le *stéréobate* est d'une époque plus ancienne ayant la même construction que celle de la « *cella.* » Pour complèter l'idée générale de ce temple, je mentionne que la fouille a mis au jour les murs orientaux du péribole, à une distance assez étendue, et démontré que ces murs s'avançaient parallélement au côté oriental du Portique, avec une interruption vers le N. E. On ne sait pas encore où ce mur commençait de nouveau.

Il n'est pas besoin de dire que les autres trouvailles de cette fouille n'étaient pas bien nombreuses, puisque la destruction fut si grande à cet endroit. Néanmoins quelques œuvres plastiques de l'époque antérieure à Phidias sont dignes de mention, ainsi que quelques inscripitions sur l'administration économique du temple, qui font avancer en plusieures manières la notion de la vie ancienne et particulièrement de la vie publique.

La société a eu plus de chance à *Épidaure* où elle a poursuivi, cette année encore, les fouilles qu'elle avait commencées depuis deux ans, sous la surveillance de l'inspecteur M. Cabadias. Les résultats en furent très brillants sous différents points de vue. La destruction n'y fut pas aussi grande qu'à Eleusis, soit à cause du lieu qui n'est pas facilement abordable, soit à cause d'autres raisons. On y a donc trouvé le meilleur *théâtre* de l'antiquité hellénique, dont plusieures parties sont conservés en bon état. Le théâtre fut bâti par le célèbre architecte Polyclète à l'époque la plus florissante de l'art grec. Mais, sans un plan de ce théâtre, toute description en devient malheureusement impossible. Il en est de même de l'autre œuvre de Polyclète la « *Tholos* », qui est aussi découverte et qui est un bâtiment trés curieux, et pareil peut être à celui de Philippäon, en Olympie. Outre ces deux bâtiments on en a découvert un troisième aussi remarquable, *le temple d'Esculape*, qui porte le style dorique et présente 24,70 m. de longueur sur 13,20 m. de largeur.

Mais, en Épidaure, sont conservés encore plusieurs débris des ornements de ces édifices et surtout de ce dernier, dont les frontons étaient ornés de statues. Un grand nombre de ces débris ont été transportés et exposés provisoirement à Athènes, dans un des salons de l'école Polytechnique, excitant l'admiration générale. Non moins intéressante est la découverte des pierres des inscriptions rapportées par Pausanias, contenant les noms des malades guéris et des maladies dont ils sont guéris ; plusieurs d'entre-elles mentionnent la nature de la maladie et la manière de la guérison.

Outre ces œuvres, la société archéologique a eu soin, cette année, comme tous les ans, d'enrichir, par des achats, ses musées, de concentrer et de déposer en lieu sûr les antiquités de chaque province, de mettre des supports à des édifices antiques s'ils en avaient besoin, se dispensant, pour le moment au moins, de tout embellissement non absolument nécessaire pour la restauration des monuments. Mais ce qui intèressera principalement le lecteur, c'est que la société a recueilli et classé convenablement dans un même édifice tous les monuments archéologiques précieux qui lui appartiennent, et, par ce moyen, la vue de ces antiquités est devenue plus commode et plus instructive. On y trouve ces collections précieuses des vases et des statuettes, surtout de Tanagra, le trésor de My-

cénes, retrouvé par M. Schlieman, et la donation véritablement généreuse d'antiquités Égyptiennes par M. Jean Demetrion. L'édifice dans lequel la societé archéologique a arrangé son musée est une aile du palais de l'École Polytechnique d'Athènes, un des nombreux et magnifiques édifices dûs à la génerosité des patriotes riches.

Des travaux enfin de la Société archéologique qui seront prochainement entrepris, il faut mentionner les fouilles qui auront lieu au fond de la mer de Salamine, par des plongeurs adroits dans l'espoir qu'elles pourront peut être avoir la chance de retrouver des débris du combat naval mémorable contre les Perses, en 480 a. J. C. La Société est poussée à cette décision, peut être hasardée, par des exemples de pareilles trouvailles.

Le zèle pour les monuments classiques a fait négliger jusqû ici d'autres objets précieux nationaux: ceux du Moyen âge et de l'époque moderne, dont l'étude n'est vraiment pas aussi intéressante pour les beaux-arts et pour la science en génèral, mais qui ne laisse pas d'être très importante pour notre histoire nationale. Cette étude, négligée jusqu'ici, a depuis quelques temps commencé à occuper nos savants; ainsi dans l'année dernière, une société s'est créée sous le nom de « *Société historique et ethnologique de la Grèce* » ayant pour but la collection de matière historique et ethnologique et autres objets de toute sorte, qui pourrait contribuer à l'éclaircissement de l'histoire et de la littérature du moyen âge et moderne de la Grèce, de la vie et de la langue du peuple hellénique, ainsi qu'à la création d'un musée contenant ces monuments de la vie nationale. Aussi ce musée sera créé selon le modèle du *Museo civico* de Vénise, du *Kensington Museum* de Londres, du *Kunst-Gewerbe-Museum* de Berlin et d'autres pareils qui existent en Europe. Il est bien entendu que toutes les acquisitions de cette société, aussi bien que celles de l'archéologie que j'ai oublié de mentionner plus haut, sont regardées comme nationales. L'œuvre principale entre celles que la *société historique* a produites jusqu'ici, n'est qu'une seule, mais elle est bien importante, c'est sa feuille périodique « *Indicateur de la Société historique et ethnologique* » dont deux volumes élégants ont paru jusqu'ici. Mais j'espère avoir sous peu l'occasion de parler plus amplement de cette société.

N. G. Moschovakis.

Lettre de Berlin.

Berlin, 1er Mars 1884.

Quand je passe en revue les incidents qui, dans ces dernières semaines, ont agité la vie publique de la capitale de l'Allemagne, les joies et les douleurs sont si rapprochées les unes des autres,

qu'il semble difficile et presque puéril de pouvoir apprécier avec équité, dans le cadre restreint d'une lettre, non seulement les événements tristes, mais les gais aussi.

La ville de Berlin a enterré trois hommes qui, dans leur genre, ont fait et atteint ce que leur vocation respective présentait de plus grand à faire et à atteindre. Et, quand on compare entr'eux ces morts que la vie n'a jamais réunis, on reconnaît alors quelles vastes ramifications possède la sphère d'activité qu'une grande ville peut offrir à des hommes éminents. Un artiste, un patriote, un savant, reposent maintenant ensemble sous la terre commune : trois hommes qui ne se sont jamais connus durant leur vie, et qui, sans doute, ne se sont pas compris !

Pendant des dizaines d'années, on a pu voir, sons les tilleuls, — là, où, comme sur le Parnasse, l'opèra royal et l'université royale se trouvent l'un en face de l'autre, — on a pu voir, disons-nous, deux de ces hommes, l'un à droite, l'autre à gauche, s'avancer entourés de leurs éléves. L'un, agile et court de taille, avec un visage rasé, de petits yeux pleins de feu, le type d'un méridional ; l'autre, au contraire, le vrai type d'un germain du nord, grand et raide, avec des traits durs, comme taillés dans la pierre, auquel sa barbe et des cheveux couleur gris fer donnaient quelque chose d'un vieux guerrier d'autrefois ; celui-ci vivant uniquement pour son art, celui-là vivant uniquement pour sa science ; celui-ci accomplissant son chef d'œuvre, en enseignant des pas légers à une cohorte dansante de jennes filles, celui-là chargé du lourd échafaudage d'une vaste érudition, travaillant, pas après pas, à percer les forêts vierges des temps primitifs de l'Allemagne. Qu'avaient-ils de commun ensemble pour que la mort eût l'idée de les réunir : le maître du ballet royal, Paul Taglioni et le professeur royal, Karl Müllenhoff? Celui-ci comptâit soixante-quinze ans ; celui-là seulement soixante-six ans quand il mourut. Celui-ci avait rempli pendant cinquante ans son emploi à Berlin, celui-là pendant vingt-cinq ans. Le seul point de contact, qu'on pût trouver en eux, est la fidélité à toute épreuve avec la quelle ils servirent leur roi, quoique l'un fût italien de naissance et que l'autre eût vu le jour dans ce-pays, situé entre le mer Baltique et la mer du Nord, qui n'appartient à la Russie que depuis vingt ans et qui compte parmi ses enfants tant d'adversaires du conquérant allemand. Müllenhoff a eu pour première patrie le Holstein et a été jusqu'à sa nomination à Berlin, professeur dans la belle ville maritime de Kiel. Il appartenait ainsi que notre grand Théodore Mommsen et beaucoup d'autres, à cette colonie de citoyens du Holstein qui a, peu à peu, émigré à l'université de Berlin. Comme Taglioni, qui n'a vu au-dessus de lui, en Allemagne, aucun plus grand maître de danse, de même, Karl Müllenhoff, n'a vu, au-dessus de lui, aucun plus grand explorateur des antiquités germaines. J'ai déjà indiqué der-

nièrement, en parlant de l'histoire de la littérature de son « élève et collègue de génie » Wilhelm Scherer, la place qui lui était dûe, comme professeur et comme érudit, dans le temple de la science. Müllenhoff était taillé dans du bois dur et solide, comme il convenait au vrai fils de son pays natal, entouré des hautes vagues de la mer. Il a beaucoup aimé et beaucoup haï dans sa vie.

Il pouvait considérer ses adversaires dans la science comme des ennemis personnels, car la science était devenue pour lui une chose personnelle. Il y a bien des années, lorsqu'on discuta, si la grande épopée du moyen-âge allemand, le poème du « *Niblunge nôt* » provenait d'un auteur inconnu, ou si c'était une compilation d'un grand nombre de chants séparés, il ne trouva, dans cette querelle, aucun mot trop dur, pour faire triompher sa conviction de la théorie des chants séparés. Les armes, du reste, avec lesquelles il a vaincu étaient la moquerie, la plaisanterie et pardessus tout une incomparable sagacité et un grand génie de critique. Plus tard il se retira du duel scientifique, et dans ses leçons seulement, devant ses élèves, il déchargeait parfois son cœur. Alors un sourire glissait sur ses traits, habituellement si rigides, quand il disait : « M. H*** est toujours de l'opinion que..... » Son labeur incessant avait pour objet un ouvrage grandiose, sur le terrain inconnu duquel pouvait, plus difficilement que partout ailleurs, s'élever contre lui un antagoniste de même taille et de même force.

De ce puissant effort de l'esprit, qui est intitulé : « *Deutsche Alterthumskunde* » il n'y a de complétement fini, malheureusement, que le premier et le cinquième volumes; pour ce dernier même il a déjà eu besoin de revendiquer l'aide de Wilhelm Scherer. Il se trouvera certainement dans la succession de Müllenhoff assez de matériaux pour reconstituer un ensemble complet des parties du milieu qui manquent, mais la main du maître n'y sera pas.

Un troisième homme a été enseveli, qui ne ressemblait à aucun des deux précédents; à peine connu, peut-être de l'un, il n'était certainement pas estimé de l'autre à sa juste valeur ! C'était un noble et fidèle patriote que celui qui a exhalé son âme élevée, de l'autre côté de l'Océan, à New-York, et qui n'est revenu dans notre pays que comme un froid cadavre. Il est vrai que beaucoup prétendent, qu'Edouard Lasker était déjà un cadavre quand il partit pour l'Amerique et qu'il n'avait tourné le dos à sa bien-aimée patrie, l'Allemagne, que parce qu'il n'y avait plus de place pour lui dans la politique de sa nation. Ce chetif petit homme ne serait allé dans le nouveau Monde, que parce que l'ancien Monde — rempli de la personnalité gigantesque de son puissant ennemi politique, et malheureusement aussi ennemi personnel, le prince de Bismark — était devenu trop étroit pour lui. Bismark a haï ce petit juif, parce qu'il le craignait; et il craint encore son ombre. A l'enterrement de Lasker, auquel le peuple de Berlin prit part, il ne se trouvait au-

cune délégation du gouvernement; et quand les représentants des Etats Unis d'Amérique, où Lasker était mort, voulurent présenter au « *Reichstag* » — dont il était un des membres éminents — un témoignage officiel de leur estime pour le défunt, le chancelier de l'Empire, en sa qualité de ministre des Affaires étrangères, refusa de transmettre cette adresse. Il donna comme raison que le mort n'avait pas assez bien mérité de la patrie, pour que cet honneur lui échut en partage ! Une telle affirmation sera mise plus tard sur la liste de ces déplorables erreurs, dont le plus grand homme, même, n'est pas toujours exempt.

Mais qu'a donc accompli Lasker, pendant les vingt ans, durant lesquels il fit partie du parlement allemand? A cette question répond clairement la nombreuse et brillante assistance, qui se pressait, dans la magnifique synagogue, autour du cercueil de ce petit juif qu'on venait de transporter à travers l'Océan, puis autour de ce tombeau, dans lequel la communauté israélite avait enseveli son coréligionnaire, parmi les pieux croyants.

A cette question répond surtout le magnifique discours de commémoration, que Louis Bamberger prononça le soir de l'enterrement, dans la salle de l'Académie de chant, sur l'ami mort dont il partageait toutes les opinions politiques. Le discours a été publié, sténographié et est un morceau de rhétorique de premier ordre. On ne peut imaginer de plus grand contraste personnel que celui qui existait entre le mort et son orateur funèbre; celui-là était une nature pathétique, celui-ci est une nature ironique; celui-là courait à son but avec un ardent enthousiasme, celui-ci avec un froid calcul; mais ce but était toujours le même et a uni ces deux hommes par une longue et fidele amitié. Ce que Bamberger dit de Lasker peut aussi se rapporter à lui. Ces deux noms ont brillé partout au premier rang, depuis près de vingt ans, là où quelque chose de grand était tenté, en Allemagne, pour le bien public, et on a toujours compté sur leur concours avant tout autre! Lasker était, des deux, le plus populaire, parce qu'il avait l'habitude de prendre la parole dans les questions populaires, surtout dans les questions juridiques; pendant que le réservé Bamberger ne s'avançait, pour ainsi dire, que là où il pouvait faire valoir une sérieuse autorité, par exemple dans des questions de banque et dans des questions de monnaie. Il dit de Lasker, non sans jeter un regard sur lui même :

« Ce qui lui gagnait tous les coeurs, ce qui donnait plus de poids « à sa parole qu'à celle de milliers d'hommes, c'est qu'il était l'or- « gane du fond de l'âme de tout un peuple ; là résidait sa force. « Cette puissance oratoire est la seule réelle; un orateur peut « éblouir, un orateur peut plaire, mais celui qui pendant de longues « années à su préciser les sentiments, les pensées, les décisions et « les opinions de ses concitoyens n'a pu parvenir à ce haut but, « qu'en ne faisant qu'un avec eux, qu'après avoir lu dans les pro-

« fondeurs de leur coeur, qu'après avoir réussi à résoudre le mot « qui flottait irrésolu dans leur pensée. Cela a été son art, cela a « été son secret. Ce n'est pas lui, mais la nation allemande qui a « parlé pendant plus de dix ans par sa bouche. Et si j'ose ajouter « quelques paroles encore, pour expliquer le charme irrésistible « qu'il a si longtemps exercé, aussi bien dans les cercles de la « haute politique, que dans la foule des assemblées populaires, « c'est que chacun éprouvait devant lui le sentiment d'une com- « plète harmonie de la nature, de la pensée, des actions. Dans l'unité « entière de son caractère, dans cette profonde gravité qui faisait « de chaque action, de chaque parole l'expression même de ce ca- « ractère, dans ce qui vivait dans l'âme de cet homme, là résidait « vraiment le secret de son povoir sur les autres. Quoique le « monde politique ait le sens très-fin, souvent il se laisse diriger « par certains hommes, dont l'intelligence, la prudence et le savoir « faire sont utiles, mais qui peut-être, au fond du cœur, ce qui est « d'ailleurs très-pardonnable et très-compréhensible, ne sont pas tou- « jours exempts de ces légers accès d'ironie personnelle, qui font « voir aussi le mauvais côté des choses et surtout des choses po- « litiques ; Lasker lui n'était pas ainsi, il se donnait tout entier à « ce qu'il faisait et à ce qu'il disait. Dans son esprit il n'y avait « pas de dualisme, pas deux pensées à la fois ; tout était un et « identique en lui; c'etait sa vraie force, la force par laquelle il « dominait les opinions et les sentiments de ses concitoyens, par « laquelle il gagnait leur confiance. Et cette confiance, il ne peut « pas l'avoir gardée pendant dix ans par artifice, il ne peut pas « l'avoir obtenue par supercherie, mais par la connaissance com- « plète qu'il avait des actes et des aspirations du peuple, et par le « sérieux profond avec lequel il les considérait. »

L'homme qui était si puissant sur le peuple, qui a conduit pendant dix ans le parti national libéral et qui durant longtemps a décidé par là des destinées du parlement allemand, l'homme, qui par son célèbre discours sur la fraude des chemins de fer, a mis en 1873 audacieusement la main sur un nid de guêpes, l'homme qui a pris la plus grande part à la législation de droit privé et public, qui dans tous les domaines de la vie constitutionnelle a fait toujours prévaloir l'idée légale, cet homme était rempli dans la vie journalière d'un esprit vraiment enfantin ; la simplicité et la pureté de ses moeurs étaient presque spartiates. L'avenir décidera qui a dit sur lui le vrai mot, de Bamberger ou de Bismark!

En quittant ces trois tombeaux nous ne voulons pas chercher l'enivrement du carnaval, qui a été fêté par des bals brillants donnés dernierement par les journalistes et aujourd'hui par les artistes. Disons seulement que le bal de l'association de la « *Berliner Presse* » — qui rassembla dans les magnifiques jardins d'hiver de l'hôtel central, tout le monde littéraire et théatral de Berlin — n'a pas eu

seulement un côté élégant, mais aussi un côté sérieux; il était consacré à la bienfaisance. Une partie considérable des 10000 Marks de la somme rentrée, sera distribuée aux veuves et aux orphelins de littérateurs indigents. Ne dois-je vraiment rien raconter de cette fête? Une seule chose pourtant. Comme ces lignes vont en Italie, je dirai que la reine du bal, était, de l'aveu général, une enfant de la terre italienne, notre première danseuse, Antoinette dell'Era, la plus jeune élève de feu Paul Taglioni et peut-être la plus « *géniale.* » Espérons que les châines d'airain de l'amitié qui unit l'Italie à l'Allemagne, seront encore plus gracieusement resserrées par ce léger lien de roses.

PAUL SCHLENTHER

BULLETIN DES LIVRES

Journal inédit de Jean-Baptiste Colbert, marquis de Torcy, (Paris, E. Plon, Nourrit, 1884). — Être le neveu du grand Colbert, porter son nom et devenir après lui le ministre de Louis XIV, c'est une charge bien lourde devant l'histoire; cependant le marquis Colbert de Torcy s'en tira très-honorablement. Il ne fut pas un ministre heureux; avoir sur les bras la guerre pour la succession d'Espagne, qui coûta tant d'humiliations au grand roi, et devoir ménager à la France des conditions acceptables par la paix d'Utrecht, ce n'était point une petite besogne. Heureusement, le marquis de Torcy pouvait puiser une grande force dans son patriotisme; il était patriote dans l'âme, et son journal inédit, que M. Frédéric Masson a eu la chance de découvrir et de pouvoir livrer à notre curiosité, précédé d'une excellente introduction biographique, le prouve à plusieurs reprises. Le journal embrasse les trois années plus laborieuses de la carrière de ce ministre avisé et prudent des affaires étrangères (1709-1711). Le ministre n'était pas trop bienveillant pour le duc de Savoie; si la paix d'Utrecht en a fait un roi, ce n'est pas, sans doute, par l'initiative de Louis XIV et de son ministre que cet événement, si heureux pour l'Italie, a eu lieu; et il est curieux de surprendre dans ces pages toute la peine que l'on se donnait à Paris pour diminuer l'influence du glorieux voisin des Alpes. Nous signalons, en outre, aux historiens une page du journal, écrite le 10 février, où il est question de la candidature du prince Eugène de Savoie au royaume des Pays-Bas. Qu'y a-t-il de vrai dans cette prétendue lettre du prince Eugène au roi d'Espagne, lui demandant cette souveraineté? Était-ce une lettre apocryphe ou un piége tendu au roi d'Espagne, ainsi que Colbert le soupçonnait? Il y a un autre point dans le journal de Colbert que nous aurons la possibilité de rectifier un jour par la publication d'une série de lettres inédites que nous possédons; à la date du 20 juillet Colbert écrit: « Le comte Gu- « bernatis était arrivé à Rome, « *sous prétexte* de négocier l'ac- « comodement de son maître « avec le Pape. » Nous verrons que ce n'était point un prétexte, mais *la véritable cause de sa mission*. Monsieur Masson met cette note à pied de page: « *Ercolano* « *Marcello*, comte de Gubernatis, « sénateur, président du Sénat, « ambassadeur, grand chance- « lier du duché de Savoie, mort « en 1713. » Au lieu d'*Ercolano* il fallait lire *Gerolamo*.

Comte Alexandre de Puymaigre : *Souvenirs sur l'émigration, l'empire et la restauration* publiées par le fils de l'auteur. (Paris, Plon 1884 — « Quoique je n'aie été, écrit l'auteur, ni un grand personnage, ni spécialement initié à des affaires d'un intérêt tellement supérieur qu'elles décident souvent du sort des empires, j'ai beaucoup vu, beaucoup observé dans les positions si diverses où le destin m'a placé. J'ai vécu avec des hommes de l'ancienne monarchie, de la Révolution, de l'Empire; mon horizon s'est agrandi avec la Restauration, et les événements de Juillet m'ont donné de longs loisirs dont je cherche à tromper l'ennui en écrivant ces pages. Je n'ai que cinquante-deux ans, c'est beaucoup trop; c'est peu pour avoir vu tant de choses. » Ces *Souvenirs* datent de l'année 1833; le comte de Puymaigre légitimiste convaincu, mourut en 1843, ayant été sous la Restauration préfet et chambellan honoraire du Roi. L'intérêt de ces pages est fourni par une foule d'ob-

servations de détail sur les hommes d'un autre temps que l'auteur a eu occasion de connaître dans sa vie, pas trop brillante, mais assez variée. Les derniers chapitres consacrés à la description d'un voyages en Italie, spécialement à Florence et à Rome, offrent encore, après un demi siècle, un véritable intérêt. Le comte de Puymaigre était né observateur et ayant l'habitude de tout noter, ses renseignements ne manquent d'éveiller une curiosité qui n'est point vulgaire.

Edmond About: *De Pontoise à Stamboul.* (Paris, Hachette et Cie 1884). — Il y a cela de bon dans les élections des immortels à l'Académie Française, que pour se mettre sur les rangs et en évidence, les candidats sont dans l'obligation de se rappeler au public par des œuvres nouvelles ou par de nouvelles éditions de quelqu'ouvrage à succès. C'est le cas de M. Edmond About qui vient de réunir en un volume quelques bijoux de sa façon. A moins de parti pris, il ne peut y avoir deux manières de juger le talent de cet écrivain de choix; et toutes les fois que M. About prend la plume c'est une bonne fortune pour le public en général, et pour les gens de goût en particulier. Malheureusement dans ces dernières années la politique, les affaires, le journalisme ont absorbé le temps et les facultés de ce charmant esprit. Il y a donc lieu de se réjouir si une ambition, justifiée de tous points, donne une nouvelle activité à l'auteur de tant de pages délicieuses, si finement et si artistiquement ciselées. La place de M. About est déjà marquée à l'Académie Française, et nous sommes certains qu'il l'occupera bientôt. En attendant nous espérons qu'il voudra bien continuer à donner signe de vie au monde littéraire.

Georges Kohn: *Autour du Monde.* (Paris, Calman Lévy. 1884). On dirait le titre d'un livre de Jules Verne. Mais, sauf l'imagination et les détails scientifiques, il n'y a que le titre qui nous rappelle, dans cette œuvre, le célèbre voyage en quatre-vingt jours. Seulement ici le voyage est véritablement accompli par un touriste véritable, qui part de Londres pour l'Australie, en fait le tour, visite la Nouvelle-Zelande, les îles de la Mer de Chine, l'Indo-Chine, la Chine, le Japon; qui repart de nouveau, et mettant le cap à l'Est, traverse l'Ocean Pacifique, le continent de l'Amérique du nord, pousse une pointe au Mexique, à l'Havane, aux Antilles; qui reprend son chemin, à travers l'Océan Atlantique, et n'est arrêté que par les côtes de la France, sa patrie. Et tout cela en dixhuit mois! « J'étais parti par la gare du Nord, je reviens par la gare Saint Lazare, » conclut l'auteur à la dernière page de son livre, « et sous ma porte cochère seulement, j'ai noué les deux bouts de mon voyage autour du monde. »

Le livre, très-agréable à lire, et très-instructif, est d'ailleurs écrit sans prétention aucune, et sans la morgue ou l'enflure qui gâtent parfois ces sortes d'ouvrages. C'est le touriste intelligent, cultivé, observateur dans son rôle de touriste consciencieux, qui ne voit pas à travers des vers grossissants et qui ne craint pas d'écrire dans sa courte et agréable préface cette vérité assez bonne à mediter:

« L'Univers tout entier m'a semblé en quelque sorte une succursale de l'Angleterre; partout j'ai vu s'imposer en maître, ses enfants, son pavillon, ses entrepots, ses navires, ses coutumes et son exuberance colonisatrice. De la France, rien ou peu de chose. » Il y a là un enseignement pour plus d'un pays.

Louis Ferri: *La Psychologie de l'Association depuis Hobbes jusqu'à nos jours.* — Tel est le titre d'un volume couronné par l'Institut de France, et que l'auteur, professeur à l'Université de Rome, a consacré à l'étude de la philosophie anglaise. C'est l'histoire

et l'examen du système qui résout tous les problèmes de la psychologie par l'association des sensations et des sentiments. M. Louis Ferri remonte aux origines de ce système qui fait son apparition dans la philosohie moderne avec Hobbes et en suit le développement dans les doctrines de Locke, de Hume et de Hartley (première partie), et ensuite dans celles de Brown, de James et de Stuart Mill, de Bain et de Spencer nos contemporains, (seconde partie). Dans la dernière partie du livre sont résumées et unies aux conclusions personnelles de l'auteur les critiques éparses dans les précédentes. En opposition à l'*associationisme*, les analyses des faits de conscience qui résistent aux vues systématiques de ses partisans, M. Ferri reconnait les services incontestables qu'il a rendus à la théorie de l'expérience et s'attache principalement à montrer son insuffisance pour l'explication de fonctions rationnelles et du sentiment de la personalité. A l'*associationisme* il oppose le dynamisme avec l'idée de force qui en est la base.

Eugenio Ferrai: *I Dialoghi di Platone, La repubblica.* Padova 1883. — C'est le 4e volume d'une nouvelle traduction de Platon que le professeur de littérature grecque à l'Université de Padoue a entreprise depuis plus de dix ans. Des 28 dialogues compris dans les écrits de Platon, M. Ferrai en a traduits 18. Le volume qui contient la république renferme, outre la version, une introduction de 310 pages et des notes copieuses après chacun des dix livres dans lesquels se divise la République. L'érudition déployée par M. Ferrai dans ces notes, ainsi que dans l'introduction, initie le lecteur à toutes les questions critiques, philosophique, auxquelles ce grand monument de l'antiquité grecque a donné naissance et l'informe des solutions qu'elles ont reçues des écrivains les plus compétens de l'Europe, surtout en Allemagne et en France.

Domenico Carutti: *Breve storia dell' Accademia dei Lincei*, (Roma, Salviucci) — Monsieur Carutti, l'éminent historien de la Diplomatie à la Cour de Savoye, vient de pubblier un volume, où sont racontés en détail et appuyés sur un nombre considérable de documents inédits, les recits relatifs à la fondation et aux vicissitudes de l'Académie des Lincei. On sait que cette célèbre institution initiée en 1603 par un jeune prince romain, Federico Cesi, eut la gloire, dès son origine, de compter, parmi ses membres, des savants de premier ordre, entre autres, Galilée et Jean Baptiste Porta, et qu'elle eut une part importante à la renaissance des sciences. Établie au centre de l'orthodoxie catholique, surveillée dès son début et bientôt persécutée, elle intéresse par l'éclat de ses commencements scientifiques, ainsi que par le rôle qu'elle joue dans le conflit entre la libre pensée et la Cour de Rome. Le récit de Mr Carutti en suit la destinée à travers ses suspensions et ses rétablissements pendant plus de deux siècles jusqu'à nos jours. Cette histoire speciale d'une institution qui dernièrement est devenue l'académie la plus importante de l'Italie renferme aussi des informations nouvelles dont l' histoire générale des lettres et des sciences peut faire son profit.

Ing. Giovanni Bombassei, *Gerente responsabile.*

Revue des Revues[1]

La Revue des Deux Mondes.

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 50 fr. - Départements: 56 - Étranger, dans l'Union postale: 62.

15 Février.

Études Diplomatiques. - La première lutte de Frédéric II et Marie-Thérèse. (M. le duc de Broglie). - Mademoiselle Blaisot. (M. Mario Uchard). - Les sociétés ouvrières. (M. C. Lavollée). - Victor Cousin et son œuvre philosophique. (M. Paul Janet). - La Réforme des études classiques. (M. Albert Duruy). - Le Royaume solitaire: La Corée et les Coréens. (M. Edmond Plauput). - Don Juan d'Autriche. (M. Auguste Langel). — Revue dramatique (M. Louis Ganderax). - Chronique Politique.

1er Mars.

Études Diplomatiques. - La première lutte de Frédéric II et Marie-Thérèse. (M. le duc de Broglie). - Andrée. Première partie. (M. Georges Duruy) - La charité privée à Paris. II. (M. Maxime du Camp). - Victor Cousin et son œuvre philosophique. II. (M. Paul Janet). - La Démocratie autoritaire aux États Unis. III. (M. Albert Gigot). - L'Annexion de Merv à la Russie. (M. Eugène Melchior de Vogué). - Le Poëte Don Séraphin Estebanez (M. G. Valbert). - Revue littéraire. La tragédie de Racine. A propos d'un livre récent (M. F. Brunetière). - Chronique politique.

La Nouvelle Revue

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. — Prix de l'abonnement: 50 fr. - Départements: 56 - Étranger, dans l'Union postale: 62.

15 Février.

Les origines de l'Alchimie, *fin*. (M. Berthelot). - La femme médecin aux Indes (Mad. Fr. Elisabeth Hoggan). - L'Internationale (M. B. Mallon). Efrem (Première partie) (M. le Comte Wodzinski). - La science et les destinées nouvelles de la Poésie. (M. Jean Psichari). - L'Amiral (Dernière partie) (M. Ch. Lomon). - Politique extérieure. - Chroniques. - Bulletins.

1er Mars.

L'Abyssinie (M F. De Lesseps). - Finance rurale (M. Georges Mugnier). - La vie parisienne en 1870 (M. Georges Duplessis). - Efrem (Dernière partie) (M. le comte Wodzinski). - Poésies (M. Emile Blémont). - Revue du théâtre (M. Louis Gallet). - Revue dramatique (M. Henri de Bornier). - L'Exposition de Nice (M. Louis Enault). - Politique extérieure. - Chroniques. - Bulletins.

La Nuova Antologia

Si pubblica due volte al mese in Roma, in fascicolo di 200 pagine - Prezzi d'abbonamento: per un anno, in Italia L. 42 - per l'Unione postale L. 46 - per l'America 52.

15 Février.

Gli ultimi anni di Ugo Foscolo, secondo alcune sue lettere inedite (G. Chiarini). - Gl' Italiani del Mezzogiorno (Niccola Marselli). - Il lusso della Dogaressa di Venezia, nel secolo XV (G. G. Molmenti). - L'Inghilterra in Egitto e l'insurrezione del Sudan (Attilio Brunialti). - Cristina (Matilde Serao). - La questione ferroviaria in Italia (F. Brioschi). - Rassegna delle letterature straniere (Angelo De Gubernatis). - Rassegna politica.

1er Mars.

Una storia d'amore e morte. « *Il Ninfale fiesolano* » *del Boccaccio* (B. Zumbini). - Gl' Italiani del Mezzogiorno (Niccola Marselli). - Un emulo di Fidia - Mirone (E. Brizio). - La rocca di Cavour - Bozzetto (E. De Amicis). - La Propaganda Fide e il Governo Italiano (Bonghi). - Rassegna drammatica. - Rassegna politica.

La Revista de Espana

Ve la luz publica lo dias 10 y 25 de cada mes, en quadernos de 160 paginas — Precios de la suscricion - Madrid, un anno, 40 pesetas - Portugal 50 - Ultramar y extraniero 60 - Americas 75.

10 Février.

El Código Civil en sus relaciones con las Legislaciones Forales (D. Manuel Alonso Martinez). - Inamovilidad Administrativa (D. Enrique G. Ceñal). - Calderon y Shakspeare (D. Aurelliano G. Pereira). - Ojos Dormidos - Poesia (D. S. Lopez Guijarro). - Un soldado de España (D. Alfredo Weil). - La influencia de la Opinion en el Gobierno del Estado. (D. José Luis Albareda).

25 Février.

El Código Civil en sus relaciones con las Legislaciones Forales (D. Manuel Alonso Martinez). - El Edificio de la Escuela (D. Francisco Giner). - Un soldado de España (D. Alfredo Weil). - Tassara (D. Pedro Sala y Villaret). - Inamovilidad Administrativa (D. Enrique G. Ceñal). - Cain - Poesia (R. N). - Episodios Militares (D. Rodrigo Amador de los Rios). — Cronica Politica.

[1] *Lector* nous envoyant le contenu des principales Revues Russes, nous indiquerons, le 10 de chaque mois, les principaux articles de quelques grandes Revues de l'Occident; dans la livsaison prochaine nous donnerons le sommaire des Revues Belges.

Nord und Sud

Eine deutsche monatschrift herausgegeben von Paul Lindau, prix de l'abonnement annuel pour l'Allemagne, 24 marks. Breslau Schottlaender.

1er Mars.

Der Raufbold (Iyan Turgenieff). - Ein Letzter von Regimente Gensd'armes (Karl Koberstein). - Ein deutscher Gesandter bei Soliman dem Grossen (G. Hierschfeld). - Brennende Liebe von Hans Hopfen (Paul Lindau). - Ein Brief von Theodor Frerichs. - Bibliographie.

The contemporary Review

Monthly review; London Ibister and Company - Price: Half-a-Crown.

Mars.

Frederick Denison Maurice (Rev. J. Llewelyn Davies). - Terrorism in Russia and terrorism in Europe (Stepniak). - The Amusements of the People (Walter Besant). - The Churches and the Ideal of Religion (Fairbairn). - The gold treasure of India (Bonamy Pr[illegible]). - About old and new novels (Karl Hillebrand). - The Balkan Provinces (H. O. Arnold-Forster). - Proportional Representation (John Westlake). - Contemporary life and thonght in France (G. Monod). - Contemporary Records (Archdeacon Farrar). - Fiction (J. We[illegible]).

Deutsche Rundschau

Herausgegeben von Julius Rodenberg; Berlin, Petel - Prix de l'abonnement annuel pour l'Allemagne, 24 marks.

1er Mars.

Der schöne Valentin (Hel. Böhlau) - Ueber die Bedeutung der Sprache und des Sprach-unterrichts für das geistige Leben (G. Zeller) - Cornelius betreffend (Hermann Grimm) - Theodoros König von Abessinien (Th. Nöldeke) - Vom alten und vom neuen Roman (Karl Hillebrand) - Lieutenant Günther (Henning Schönberg) Briefe von Eduard Lasker (Julius Rodenberg) - Edmund O'Donovan's Reisen, Abenteuer und Tod (Albert M. Seltz) - Politische Rundschau; Goedeke's Grundriss (Otto Brahm) - Literarische Notizen; Bibliographie.

Osvèta

Listy pro rozhled v umeni vede a politice redakci a vydánim Vácslava Vlcka wychazi dne 25 kazdeho mesice.

1er Mars.

Ivan Sergejevic Turgenev (Jaromiz Hrubý). - Valaska svatba (Josefa Kalusa). - Z vypravovani staré [illegible]bracky (Karolina Svetla). - Na cerné hodince (Adolfa Keyduka). - Moravsti Kopanicari (Frantiska Bal[illegible]). - Narodni divadlo jako dilo umelecke (Renata Ty[illegible]). - General Rostislav Fadejev (Josef J. Tou[illegible]). - Slovo o dramatickem prednesu (Josef Kuffner). - [illegible] pisemnictvi (F. Bily). - Rozheldy y dejinach [illegible]

Unsere Zeit

Deutsche Revue der Gegenwart herausgegeben von Rudolf von Gottschall Leipzig, Brockhaus — Prix de l'abonnement annuel pour l'Allemagne 18 marks.

1er Mars.

Schiffbruch, novelle (E. Dely). - Die Nord-Pacificbahn (H. W. Vogel). - Neu Sensationschriften (Rudolf von Gottschall). - Cypern (Max Ohnefalsch-Richter). - Die modernen Erlöser (Leopold Katscher). - Heilkunde für das Volk (O. Basset). - Sicilische Skizzen (August Schneegans). - Chronik der Gegenwart.

Bibliothèque universelle et Revue Suisse

Paraît à Lausanne au commencement de chaque mois par livraison de 224 pages. Prix de l'abonnement annuel: pour la Suisse 20 fr. - Union postale 25 fr. - Autres pays, 32 fr.

1er Mars.

Questions Ouvrières (Arvède Barine). - Fe[illegible] tomne, Nouvelle (Mme Jeanne Mairet). - L'A[illegible] du Sud, depuis Panama jusqu'au cap Horn (V. [illegible]riant). - Madame d'Epinay à Genève (Lucien [illegible] Gaston Maugras). - Des droits de la femme De [illegible]dition de la femme mariée en Angleterre d'après [illegible]velle législation de 1882 (Ernest Lehr). - La [illegible] Nuptiale - Nouvelle (Björnstjerne Björnson) - [illegible]niques: Parisienne, Italienne, Allemande, Anglaise, [illegible] Scientifique, Politique.

Biblioteka Warszawska

W. Drukarni Jozefa Bergera. Warsawa. Prix 12 roubles par an.

1er Mars.

Piltyn i archiwum piltynskie (Przez br. Gustawa Manteuffla). - O wlasnéj sile. Komedya w trzech aktach [illegible]zem, oryginalnie napisana (Przez Juliana Adolfa Swiecickiego (Dalszy ciag). - Wykopalisko monet X i XI [illegible] dokonane w roku 1882 (Przez Józefa Przyborowskiego). - Stanislaw hr. Wodzicki, prezes senatu b. Rzeczypospolitej Krakowskiéj (Przyczynek do dziejów Krakowa, 1815-1830). Napisal Mieczyslaw Krzywosad-Kepienski (Dalszy [illegible]). - Faust Goethego i polskie przeklady téji tragedy. (Przez L. Germana). - Prace matematyczne s p. Henryka [illegible]wicza i rekopism jego dziela o miernictwie (Przez T. Skomorowskiego). - O stosunkach szkolnych i ekonomicznych w W. Ks. Poznanskiém. (Przez Ludwika Zychlinskiego). - Polemika miedzy wydawca Kodeksu Wielkopolskiego p. Stanislawem Maronskim. - Przeglad pismiennictw a Krajowego i Zagranicznego.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER

PREMIÈRE LIVRAISON

Page

Un mot avant de se mettre en route. *(Angelo De Gubernatis).* 5

La création d'une chaire d'enseignement international à l'Université de Rome. *(Fr. von Holtzendorff,* prof. à l'Université de Munich) 11

Dante et le Dôme de Florence. *(Giambattista Giuliani,* professeur à l'Institut des Hautes Études à Florence) . . . 19

La division des partis et le régime parlementaire en Belgique. *(Emile De Laveleye,* prof. à l'Université de Liège) 23

Un savant indien : Rammohun Roy. *(Max Müller,* professeur à l'Université d'Oxford) 40

Les Dieux s'en vont. *(Gaetano Trezza,* prof. à l'Institut des Hautes Études à Florence) 68

Les épopées russes ; la légende de Rurik. *(Dora d'Istria,* princesse Hélène Koltzoff-Massalski, née Ghika) 71

L'arbre de Noël. *(Wil. Schwartz,* auteur du livre *Die Ursprung der Mithologie)* 83

Le Théâtre contemporain en Italie. - I. PAOLO FERRARI. *(F. Antony).* 88

Une dose homéopatique, nouvelle hongroise. *(Stéphanie Wohl).* 100

A travers les romans. *(Thomas Emery)* 117

Bulletin des livres 145

Correspondances de l'étranger :

Lettre de Paris *(A. Hustin)* 158

Lettre de Berlin (Dr *Paul Schlenther*) 168

Lettre de Vienne (*Ferd. Gross*) 171

Lettre de Saint-Pétersbourg *(Lector).* 174

Lettre de Belgrade (*St. Novakovic,* professeur à la faculté de Belgrade, actuel ministre de l'Intérieur en Serbie) 181

Lettre de Lisbonne (*Théophile Braga,* professeur à la faculté de Lisbonne). 186

Page

Lettre de Stockholm (Dr *Arv. Ahnfelt*) 188
Lettre de Leyde (Dr *Bijvanck*) 196
Lettre du Brésil 200
Lettre de Bombay (Dr *Gerson da Cunha*) 202
Lettre de Honolulu (*Irinicos*) 204
Chronique politique. ⁂ 208

DEUXIÈME LIVRAISON

Entre les cordes d'une contre-basse. *(Salvatore Farina)* . . . 225
Hugo Grotius. *(Opzoomer*, président de l'Académie des sciences d'Amsterdam) 265
Dieu reste. *(Angelo De Gubernatis)*. 275
Victor Hugo. *(Jules Claretie)* 278
Poésies de Pëtofi. *(Arpàd de Dessewffy)* 285
Le Théâtre contemporain en Italie. - II. Paolo Ferrari. *(F. Antony)*. 286
A travers les romans. *(Thomas Emery)* 310
Correspondances de l'étranger :
Lettres de Paris *(A. Hustin)* 332
Lettres de Londres (*R. Garnett*, du British Museum) . 339
Lettre de Bruxelles (*Anatole Bamps*). 347
Lettre de Berlin *(Paul Schlenther)*. 352
Lettre de Saint-Pétersbourg (*Lector*). 358
Lettre d'Athènes (Dr *N. G. Moschovakis*, professeur agrégé de droit à l'Université d'Athènes) 365
Lettre de Shangaï *(L. Nocentini)* 368
Chronique politique ⁂ 370
Nouvelles publications 383

TROISIÈME LIVRAISON

Les dernières découvertes de M. Schliemann à Troie. *(Karl Blind)* 385
La méthode oratoire du girondin Vergniaud. (*F. A. Aulard*, professeur à la faculté des lettres de Poitiers) 411
Emile Zola. (*Emile Sigogne*) 425
Les épopées russes, suite et fin : *Oleg le Sorcier; Igor devant Constantinople; Sainte Olga.* (*Dora d'Istria*, princesse Hélène Koltzoff-Massalski, née Ghika) 437
La critique d'Art depuis Diderot. (*Tullo Massarani*, Sénateur du Royaume d'Italie, membre de l'Institut de France) . . 464

Page

L'âne. (*S. Hudry-Menos*) 474
La dette d'Anne Bède. (*Colman Mikszath*, nouvelle traduite du hongrois) 475
L'Épigramme. (*Gottfried Keller*, roman traduit de l'allemand). 480
A travers les romans. (*Thomas Emery*) 497
Correspondances de l'étranger :
Lettres de Paris (*A. Hustin*). 514
Lettre de Vienne (*Ferd. Gross*) 522
Lettre de Christiania (*Spectator*) 524
Chronique politique 528
Bulletin des livres 542

QUATRIÈME LIVRAISON

Rome. Fragments inédits. (*Adam Miçkiewicz*). 545
Qui gladio ferit..... Comédie en un acte et en vers. (*F. Antony*). 555
L'Épigramme. Roman traduit de l'allemand. Suite. (*Gottfried Keller*) 582
Le roman contemporain anglais. (*G. Saintsbury*). 602
De l'étude du chinois et du japonais dans l'Occident. (*Antelmo Severini* professeur à l'Institut des Hautes Etudes à Florence) 619
La question d'Orient. (*H. De Saint Martin*) 626
A travers les romans. (*Thomas Emery*) 637
Chronique économique et financière. (*A. Errera*). 648
A une enfant simple. (*François Coppée*) 655
Correspondances de l'étranger :
Lettre de Paris (*A. Hustin*) 657
Nouvelles lettres d'Italie (*Emile de Laveleye*) 663
Lettre de Londres (*R. Garnett*) 669
Lettre de Budapest (*Janka Vohl*) 674
Lettre d'Odessa (*M. D'Ormesy*). 682
Lettre de Lisbonne (*Reis Damaso*) 685
Lettre de Copenhague (*S. Schandorph*) 687
Lettre de Christiania (*Spectator*) 691
Lettre de Rome 696
Bulletin des livres 699
Revue des Revues. 703

CINQUIÈME LIVRAISON

Un cas, nouvelle russe. (Comte *Léon Tolstoï*, l'auteur de la *Guerre et la Paix*). 705

Page

Ivan Tourguéneff et les révolutionnaires russes. (*Mikhaïl Achkinasi*) 715
Le Comte Szécsényi. (*Stéphanie Wohl*) 724
Une femme est morte. (Comte *Géza Zichy*) 731
L'Épigramme. (Roman traduit de l'allemand. Suite. *Gottfried Keller*) 732
Les favoris de la Maison de Savoie. (*Charles Buet*) 750
Eugène Rouher. (*Amédée Roux*) 772
A travers les romans. (*Thomas Emery*) 784
Correspondances de l'étranger :
Lettre de Paris (*A. Hustin*) 801
Lettre de Leyde (*Bijvanck*) 806
Lettre de Genève (*Auguste Blondel*) 812
Lettre de Saint Pétersbourg (*Lector*) 820
Lettre de Budapest (*A. Nuellens*) 823
Lettre de Bombay (Dr *José Gerson da Cunha*) 829
Lettre d'Honolulu (*Irinicos*) 831
Bulletin des livres 836
Nouvelles publications 842
Notice scientifique. L'HIVER À FLORENCE (*G. Dods*) 845

SIXIÈME LIVRAISON

À nos lecteurs. (*Le Directeur*) 849
Le Panslavisme. (*Wladimir Lamansky*, professeur de dialectologie Slave à l'Université de Saint Pétersbourg) 851
Michelin, nouvelle polonaise. (*Henri Sienkiewicz*) 867
Le sentiment du devoir chez les Chinois et les Japonais. (*A. Severini*, professeur à l'Institut des Hautes Études à Florence) 888
Le Bébé du Régiment. (*T. W. Higginson*) 899
Madame de Beaumont. (*Angelo De Gubernatis*) 908
Un sonnet du Dante. (Traduit par *F. Antony*) 916
Un sonnet de Carducci. (Traduit par *Julien Lugol*) 917
Chronique littéraire. (*Thomas Emery*) 918
L'avenir de l'Égypte. (*Ewald Paul*) 932
Chronique économique et financière. (*Alberto Errera*) 947
Correspondances de l'étranger :
Lettre de Paris (*A. Hustin*) 957
Lettre de Bruxelles (*Anatole Bamps*) 965
Lettre d'Athènes (*N. G. Moschovakis*, prof. à la faculté de droit à Athènes) 974
Lettre de Berlin (Docteur *Paul Schlenther*) 978
Bulletin des livres 984
Revue des Revues 987

. . . . J'y gagne cependant de pouvoir applaudir, en connaissance de cause, à l'idée qui vous a inspiré cette intéressante publication. Je comprends toute l'utilité dont elle peut etre pour mettre en communication intellectuelle le public éclairé des divers pays d'Europe, et faire cesser bien des malentendus qui règnent encore et troublent souvent la bonne harmonie des relations internationales, malgré la fréquence et la rapidité des communications materielles. Veuillez croire à tout mon désir de vous seconder. DUC DE BROGLIE.

Cette revue, unique dans son genre, va être couronnée, je n'en doute pas, d'un succès immense.
Stokholm, 5 janvier. EMELYE FLYGARE CARLÉN.

J'ai été fort satisfait du premier numéro qui me parait solide et varié. PAUL JANET.

Certamente la impresa della *Rivista Internazionale* risveglia il più simpatico sentimento fra gli amici del vostro nobile paese, al quale incombe specialmente il dovere di coltivare il genio dell'internazionalità. Dopo i miracoli della nazionalità compiuti in Italia, speriamo che la *magna parens virûm, saturnia tellus* riprenderà il suo posto naturale fra i paesi chiamati dalla provvidenza ad insegnare la dottrina della giustizia internazionale.
Monaco di Baviera, 3 novembre.
FR. VON HOLTZENDORFF.

Der Plan Ihres neuen Unternehmens hat mich durch seine Grossartigkeit überrascht; und sicherlich, wenn es Ihnen gelingt, das Programm zur Ausführung zu bringen, dann wird die *Revue Internationale* in der periodischen Literatur der Gegenwart eine Epoche bezeichnen.
Berlin, 1 november. JULIUS RODENBERG
Directeur de la *Deutsche Rundschau.*

I think your idea of *Revue Internationale* is zeitgemäss and I hope it may be successful.
Oxford, 4 novembre. F. MAX MULLER.

Faccio voti che l'impresa trovi quella riuscita che, al parer mio, le assicura il nome De Gubernatis.
Monaco. FERD. GREGOROVIUS.

Glückauf zu Ihren neuen grossen Unternehmen!
München, 22 XII 83. PAUL HEYSE.

J'ai reçu le 1.er numéro de la *Revue* et je vous envoie, avec mes remerciements, mes félicitations sincères et chaleureuses. Il me semble très rempli et il contient des articles d'un haut intérêt.
Leyde, 26. C. P. TIELE.

J'ai vu avec joie que Vous entreprenez la publication de la *Revue Internationale*. Elle excite mon plus grand intérêt, et je suis convaincu qu'elle sera accueillie avec bonheur par tous les hommes intelligents.
Berlin, le 25 Décembre. A. R. RANGABÉ.

Ihre *Revue Internationale* ist in meinen Händen. und mit ausserordentlicher Genugthuung habe ich Ihre Einleitung gelesen. Ich beeile mich, Ihnen meine ganze Bewunderung für die Grösse Ihres Geistes und die Wärme Ihres echt menschlichen Herzschlages auszudrücken, und wünsche an diesem letzen Tage des Jahres Ihnen und Ihrem neuen Unternehmen viel Glück und Segen für das neue Jahr.
Potsdam, 31 décembre. GERHARD VON AMYNTOR.

J'applaudis cordialement à votre projet et aux sentiments généreux qui vous l'ont suggéré.
Paris, 30 octobre. G. DE MOLINARI.

Comprehendo o valor sociologico de uma tal empreza, e aceitando o pensamento de Comte, de que a sociedade humana, a pezar dos seus altos progressos intellectuaes e industriaes, terá sempre como base preponderante do seu accordo e portanto da sua ordem, uma synthese affectiva.
Lisboa, 6 novembre. TEOFILO BRAGA
Prof. à l'Université de Lisbonne.

Comptez sur moi, Monsieur, dans ce pays; je ferai tout mon possible en faveur de votre journal, entreprise qui est d'un idéal très civilisateur. Je lui désire de tout mon cœur la réussite qu'elle mérite.
Lisbonne, 26 novembre. REIS DAMASO.

Je félicite M. De Gubernatis à qui nous ne pouvons que savoir gré d'avoir choisi notre langue pour se faire lire et goûter non seulement de l'Italie, mais de l'Europe et du monde entier. E. POUJADE.

Vor allem wünsche ich Ihnen zu Ihrer neuen Unternehmung, der so viel versprechenden *Revue Internationale* alles Glück und Gedeihen! Es freut mich herzlich, dass sie darin auch uns Böhmen Ihre freundliche Aufmerksamkeit widmen wollen. V. VLCEK
Prague 21 novembre Directeur de l' *Osveta.*

Al recibir su *Revista*, he recibido con ella una de las mayores satisfacciones de mi vida y hele consagrado cuantos minutos de solaz me dejaban mis multiples ocupaciones. Deseo colaborar en ella; mas yo no soy polyglota como V., como lo era mi llorado y querido amigo Ferrari, como lo son a la verdad tantos italianos ilustres, quienes asi escriben la propria como las extrañas lenguas. Io podria mandarle algun estudio en castellano con tal que V., se decidiese a verterlo alli al frances por medio de algun colaborador que supiese nuestra lengua.
EMILIO CASTELAR.

Ho veduto nell'*Athenaeum* la prossima pubblicazione di un nuovo giornale con la di lei direzione, e mi rallegro all'idea che, per compiere quest'opera di tanta necessità, ma di tanto lavoro, hanno chiamato il più degno ed il più veramente competente di tutti gli autori contemporanei. Permettete dunque di darvi la buona venuta e di manifestarvi tutta la sodisfazione che provo nel vedervi finalmente realizzare uno dei miei più vivi desiderii.
London, 29 novembre. CHARLES SIMOND.

Pour ce qui regarde votre journal, mon humble avis est qu'il réalise on ne peut mieux tout ce qu'on avait le droit d'attendre de l'illustration de son savant directeur.
Lisbonne, le 30 déc. 83. FRANCISCO GOMES DE AMORIM.

Nous sommes enchantées de votre splendide idée, qui nous intéresse énormément.
Budapest, 22 novembre. JANKA ET ST. WOHL.

Je salue avec enthousiasme votre idée de publier une *Revue Internationale*. Elle est grande et mérite d'être accueillie favorablement par les personnes qui comprennent l'internationalisme de la même manière que vous.
Gara-Mircesti, 6 novembre. V. ALECSANDRI.

Personne ne pouvait mieux que vous grouper et inspirer une phalange de littérateurs, dans le but de fonder une *Revue Internationale* dans la capitale intellectuelle de la Péninsule. M. OBÉDÉNARE
Chargé d'affaires de la Roumanie à Rome.

Je tiens à vous complimenter pour l'idée et la forme de ce Recueil qui me paraît composé d'une façon très-intelligente et très-pratique; un bon point aussi pour la couverture bleu-perle, nuance exquise. Espérons que vous aurez la gloire de réussir à secouer l'indifférence de mes chers compatriotes pour tout ce qui dépasse la Bastille et les Batignolles. Ce serait un beau succès, et méritoire!
Paris. DANIEL DARC.

Vous m'annoncez une nouvelle qui sera reçue avec enthousiasme par tous les amis des sciences, des lettres et des arts, la création d'une *Revue Internationale* dans laquelle seront insérés les ouvrages des penseurs latino-américains et où l'on fera des études critiques et biographiques sur les auteurs. Cette *Revue*, embrassant un Programme aussi vaste que celui que vous avez eu la bonté de me communiquer, sera d'un grand bien pour tous ses lecteurs, d'une grande utilité pour nos Républiques, que, Dieu merci, on considère déjà comme faisant partie du concert des Nations civilisées. Avec beaucoup de raison et rendant un tribut à la justice, Vous avez eu la pensée de vous occuper de la bibliographie latino-américaine et de faire connaître les ouvrages des savants et des littérateurs de cette partie du monde. Je suis sûr que vous serez soutenu, comme cela doit être, par les hommes patriotes et éminents d'au-delà des mers, qui savent apprécier les efforts de ceux qui s'occupent avec bienveillance de tout ce qui se rapporte à ces jeunes États.... Que Dieu nous préserve des guerres internationales!
Paris, le 9 novembre J. M. TORRES CAICEDO
Ministre du Salvador à Paris.

La sua forza espansiva ed i numerosi aiuti le promettono quella prosperità dell'opera sua che cordialmente le augura, come ogni altro bene il suo
JAC. MOLESCHOTT.

I am deeply interested in your new undertaking, *The International Review.*
Calcutta. RAJAH SURINDRO MOHUN TAGORE.

Stupii in gioventù al comparire della *Storia Universale* del Cantù, e, vecchio, mi è nuova ragione di stupore la *Revue Internationale* iniziata dalla S. V., la quale, a giudicarne dalla sua prima dispensa, certo non cadrà. Quanti sono fra noi che posseggono la lingua francese, e chi mai la ignora oggidì? debbono acquistarla.
Genova. GIUSEPPE GAZZINO.

Ich habe zwei Numnern Ihrer neuen *Revue Internationale* empfangen und bewundere die Energie und die Geschicklichkeit mit der Sie ausgezeichnete Schriftsteller aller Nationen um sich zu vereinigen wissen. Ich wünsche Ihnen den besten Erfolg. AD. HOLM.

Livraison du 10 Mars 1884

SOMMAIRE:

À NOS LECTEURS. (**Le Directeur**).

LE PANSLAVISME. (**Wladimir Lamansky,** professeur de dialectologie Slave à l'Université de Saint Pétersbourg).

MICHELIN, nouvelle polonaise. (**Henri Sienkiewicz**).

LE SENTIMENT DU DEVOIR CHEZ LES CHINOIS ET LES JAPONAIS. (**A. Severini,** professeur à l'Institut des Études Supérieures à Florence).

LE BÉBÉ DU RÉGIMENT. (**T. W. Higginson**).

MADAME DE BEAUMONT. (**Angelo De Gubernatis**).

UN SONNET DU DANTE. (Traduit par **F. Antony**).

UN SONNET DE CARDUCCI. (Traduit par **Julien Lugol**).

CHRONIQUE LITTÉRAIRE. (**Thomas Emery**).

L'AVENIR DE L'ÉGYPTE. (**Ewald Paul**).

CHRONIQUE ÉCONOMIQUE ET FINANCIÈRE. (**Alberto Errera**).

CORRESPONDANCES DE L'ÉTRANGER : Lettre de Paris (*A. Hustin*); Lettre de Bruxelles (*Anatole Bamps*); Lettre d'Athènes (*N. G. Moschovakis*, prof. à la faculté de droit à Athènes); Lettre de Berlin (Docteur *Paul Schlenther*).

BULLETIN DES LIVRES.

REVUE DES REVUES.

TABLE DES MATIÈRES DU TOME PREMIER.

Dans les prochaines livraisons, entr'autres articles, nous donnerons une *Nouvelle* inédite de Paul Heyse, le célèbre romancier allemand, — les *Impressions d'un voyage en Grèce*, d'Alfred Mézières, de l'Académie Française. — un article de Melle Zimmern sur *Le Romancier américain W. D. Howells*. — deux essais de M. Francisco Tubino, de l'Académie Espagnole, l'un sur *Le Développement des Institutions Modernes en Espagne*, l'autre sur *La Peinture espagnole au XIXe siècle*, — un *Choix de traductions des poëtes lyriques de la Bohème*, — *Le culte du peuple dans la littérature russe contemporaine*, par M. Pierre Boborykine, — *La Grèce littéraire contemporaine*, par M. Spiridion De Biasis, — un *Essai historique sur l'Épée italienne*, par M. Paulo Fambri, — *Le Veston*, par Louis Abonyi, traduit du hongrois par Mme la baronne De Gérando Téléki, — une étude sur *Madame Ackermann*, par Camille Selden, l'auteur du charmant livre : *Les Derniers jours de Henri Heine*, — une étude historique de M. le docteur Arvid Ahnfelt sur *Gustave-Maurice d'Armfelt*, l'Alcibiade de la Suède, — *Une nouvelle école de critique littéraire: Georges Brandes*, par Charles Simond, — *Le spiritualisme et la science*, par M. le Prof. F. Delpino, — *Le Journal inédit de Crimée*, par M. le général Alexandre De Saint-Pierre, — *La Princesse Tata*, nouvelle russe de Markewic, — *Un Épisode de l'occupation russe à Andrinople* (1877-1878), par Wanda, pseudonyme d'un écrivain polonais bien connu, — *La Miséricorde de Florence*, par Mme Ada Bakounine, — *Le secret du maréchal Bazaine*, par M. Amédée Roux. — *L'Autriche-Hongrie, la Russie et la question Slave*, par A. Károly, — *Le culte populaire des animaux*, par Mme la princesse Dora D'Istria, — *Les origines du peuple hongrois*, par M. le Comte Geza Kuun, — *Jean de Courteil*, roman de M. F. Antony destiné, par le charme du protagoniste, à éveiller le plus vif intérêt, — *Le fort Samson* nouvelle polonaise par M. Élise Orzeszko, traduite du polonais par M. Ladislas Miçkiewicz, — *Dona perfecta* roman du célèbre romancier espagnol Perez Galdos traduit par M. Julien Lugol, — *Mioun* nouvelle provençale par M. De Ginoux, — *Le théâtre national des Croates* par Mara Cop, — *Herbert Spencer* par M. Emile Sigogne, etc.

Florence, Imprimerie Pellas, Rue Jacopo da Diacceto, 10.